

Présentation du cahier 9

Xavier Huot

Le cahier 9 rassemble une collection de textes concernant Marcel Légaut.

1) Principalement des articles de revues ou de journaux, en particulier des recensions écrits au moment de la parution de ses livres,

a) à commencer par ses premiers livres :

- *Prières d'un croyant* édité en 1933, pour lequel on a huit recensions, suivi de
- *La condition chrétienne* en 1937 et *La communauté humaine* en 1938 qui ont, tous deux, fait l'objet de cinq recensions.

Ces livres, surtout le premier, ont été bien accueillis et ont rapidement connus un réel succès.

b) *Travail de la foi*, édité en 1962, a passé pratiquement inaperçu. Je n'ai retrouvé qu'une seule recension en 1962 dans *Le Dauphiné libéré*.

c) *Introduction au passé et à l'avenir du christianisme* a remis Légaut en selle et permis l'édition du second tome : *L'homme à la recherche de son identité*.

On recense une quinzaine d'articles dans les années 1971 et 1972, signés Congar, Jossua, Holstein... et en particulier deux longues études du Père Chevignard dans *La vie spirituelle*, et du Père Malevez dans *La foi et le temps*. Ces deux articles ont reçu de longues réponses de la part de Légaut, mais celle destinée au Père Chevignard, retrouvée dans les archives de Jean Ehrhard, commence malheureusement en page 3.

d) Les autres livres sont régulièrement signalés dans la Presse, preuve que, pour faire "vivre" un auteur, il faut écrire. C'est une des raisons de la demande de Desclée de Brouwer de sortir un nouveau livre sur Marcel Légaut que Thérèse de Scott est en train de rédiger, afin de relancer son souvenir dans le public.

2) On trouvera aussi un certain nombre de témoignages de personnes qui ont rencontré Légaut ou qui l'ont bien connu, et des interviews. Les grandes interviews de Babin et autres seront réunies dans un autre cahier.

Je n'ai pas la prétention d'avoir réussi à retrouver tous les articles qui ont paru au sujet de Marcel Légaut mais le contenu de ce cahier peut permettre de se rendre compte de l'impact que cet homme a eu sur son époque et sur beaucoup de personnes.

J'ai classé ces textes selon un ordre chronologique mais différents index, index des personnes, des auteurs, des revues, des livres de Légaut... permettront plus facilement de s'y retrouver.

Je souhaite que ce travail puisse servir à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire assez exceptionnelle de Marcel Légaut et du groupe de personnes qui l'ont constamment aidé à rédiger ses livres. Mon but reste de mettre simplement ces documents à la disposition des lecteurs car le risque est réel de les voir se perdre rapidement dans les oubliettes de la mémoire. Il est important aussi d'avoir un lieu où on puisse plus facilement les retrouver et les utiliser éventuellement. Ces textes sont donc présentés sans aucun commentaire. Certains sont particulièrement critiques, tels l'article de Baud, dans *Nova et vetera* (1977), ou le petit livre d'Élie Gautier, *La foi nue selon Marcel Légaut* (1974), preuve que les écrits de Marcel Légaut peuvent être déformés par celui qui les lit comme des livres de théologie ou de philosophie et non, comme lui-même le rappelle souvent, comme un témoignage de son vécu.

Il y aurait un travail délicat et au-dessus de nos pauvres discernements pour découvrir tous les cheminements de la grâce et tous les coups de pouce de la providence qui ont préparé notre rencontre et notre union. Plus j'examine de près les détails de cette éclosion, plus je vois des fils ténus noués longtemps avant le groupe, longtemps avant nous, peut-être de toute éternité. J'aperçois nettement, en ce qui me concerne, qu'il faut remonter à mon enfance, à ma première communion en 1893, le jour de la Purification, pour noter le premier frémissement de l'œuvre. Il faudrait suivre tout le drame intérieur, toutes les tentatives et toutes les chutes, toutes les nostalgies et tous les tâtonnements de mon âme avide et déficiente pour voir se préparer notre rencontre et notre entente. Ainsi en est-il aussi de chacun d'entre nous et cela fournirait la matière d'une histoire aussi compliquée que secrète.

Pour m'en tenir aux grossiers accidents extérieurs, je reconnais avoir été au point de départ du groupe, et mon âme ne savait pas non plus ce que Dieu voulait d'elle. Le groupe n'était guère dans nos plans. Il est né d'une occasion, il est sorti d'une de mes détresses. Pour comprendre mes premières démarches et notre première collaboration, il faudrait se représenter où j'en étais en 1924-25. Ma jeunesse consacrée à la lutte contre la pauvreté et l'ignorance, mes longues années d'études solitaires et ma laborieuse et lente conquête des diplômes assurant une situation selon mes goûts et mes rêves, les noires années de la guerre, l'éclaircie de mon mariage, l'espoir tout proche d'être père, puis à Noël 1928, l'effondrement de tous mes espoirs humains : le double deuil. Parallèlement, mon enfance avec l'éducation chrétienne du village d'ancien régime, mon adolescence dans l'ignorance, le trouble et l'échec d'une vocation religieuse, mes débuts d'instituteur au temps de la tourmente, du combisme, mes vaines recherches parmi mes camarades ou mes collègues de jeunes gens chrétiens d'abord, les fausses pistes et les erreurs, les doutes et les regrets, les sécheresses ou les épreuves de la guerre, l'espoir d'une nouvelle montée par la fondation d'un foyer chrétien que Dieu frappe quand tout est prêt.

Aussi en cette année 1924, je suis un pauvre homme éprouvé qui sent peser la main de Dieu et qui s'incline avec humilité, effroi et incertitude. C'est alors que je songe à reprendre encore une fois mes études. J'ai 42 ans. J'ose demander une bourse de troisième année à Saint Cloud. On me l'accorde. Et je vais connaître pour la première fois la vie studieuse dans une École et dans la grande école laïque par excellence, celle qui passe pour la citadelle où se sont formés tous les pionniers du laïcisme. Je suis appelé pour un an au foyer de l'athéisme primaire. J'imagine que je vais y trouver place et accueil comme un chien dans un jeu de quilles. Mes souvenirs du combisme sont encore vifs et cuisants. Mon appréhension pour ma sécurité, pour ma paix, pour ma foi est bien réelle. Pour me préparer à cette année d'épreuves morales, j'ai l'idée, que je trouve hardie, de m'inscrire à la retraite organisée à Clamart pour les écrivains et professeurs catholiques. Elle est prêchée par le Père Albert Valensin. Il a le temps et la patience d'écouter le détail de mes détresses, il me traite avec une bonté paternelle et je me sens une confiance filiale qui me sera une force et une joie. Il m'encourage à tenir bon, me trace un programme d'avenir, me reconforte tout à fait. Il me remet deux lettres de recommandation, l'une pour le Père Léonce de Grandmaison, l'autre pour un de ses jeunes amis, un tala de Normale, le jeune Grua (Gaston, ENS lettres 1922, maître de conférences de philosophie à la faculté de Rennes) et me révèle l'existence des groupes talas dans les grandes Écoles où je pourrai trouver appui si je suis persécuté ou isolé à St Cloud.

Grua me donne un rendez-vous. Il me fait connaître que les talas ont des réunions mensuelles à Gentilly, qu'ils ont un aumônier épatant, le Père Portal. Il me propose de me présenter à ce Père Portal dont il me vante l'intelligence pénétrante, le tact. Rendez-vous est pris et je suis amené au 14 de la rue de Grenelle. Le Père me fait parler de ma situation, de l'état religieux des élèves-inspecteurs, des élèves-professeurs, des instituteurs, des paysans... Je me souviens lui avoir développé la nécessité des groupements à base catholique, de l'action corporative, des espoirs qu'on pouvait fonder sur une fédération des forces catholiques... Je revois encore le bon sourire peu convaincu du Père. Son doute sur l'efficacité de cet effort qui m'apparaissait urgent ne laisse pas de me déconcerter et m'empêcha, ce jour-là, de croire Grua sur parole quant à l'intelligence pénétrante du Père.

Toutefois, je demandai la faveur d'être admis aux réunions de Gentilly. Grua promit de me faire convoquer par le secrétaire du groupe tala... mais on n'en fit rien en novembre, on m'avait oublié. J'allai donc retrouver le Père et me plaignis et insistai pour qu'on me fasse part en temps utile de la prochaine réunion à Gentilly.

Entre-temps, j'avais pris position à l'École de Saint Cloud. Nous étions cinq élèves-inspecteurs : Bouquet et Mazataud, ex-cloutiers, familiers dans la maison, Lecronier et Menanteau, self-made men comme moi. Bouquet d'origine protestante, Mazataud fils de libres penseurs et soupçonné d'être

affilié à quelque loge, Lecronier trop Normand pour avoir une opinion ferme en quelque domaine que ce soit, Menanteau fils d'un instituteur laïque de la Vendée et d'une mère pieuse que les outrances et outrages du curé avaient éloignée de l'Église; Menanteau, âme trop riche pour n'être pas religieuse ou inquiète mais sans foi éclairée et ferme. Tous d'ailleurs camarades exquis et d'une belle droiture morale. Nos discussions se déroulaient dans notre "étude" commune et à table, au fond du réfectoire où nous étions groupés, moi au bout de la table, au centre du groupe.

Dès les premiers jours, la question religieuse se trouva amorcée et je pris loyalement position. Ce fut Mazataud que le problème tourmentait, obsédait presque, qui me dit : «Que doit faire, à votre avis, un vrai laïque s'il veut se marier et que sa future exige le mariage religieux ? Doit-il rompre ou se prêter à une indigne comédie ? Que feriez-vous en cette circonstance ? - Mon cher Mazataud, répliquai-je, je ne puis pas vous donner une réponse valable. La question ne peut pas se poser pour moi. Je suis catholique et je ne pourrais épouser qu'une catholique». Mouvement puis visible satisfaction d'une position nette et respect d'une opinion ainsi exprimée et d'une conviction sincère. Je puis rendre témoignage que jamais rien de blessant n'est venu à mon adresse de la part de mes camarades. Bien au contraire, ils se sont tournés souvent vers moi pour chercher le secret d'un équilibre de la pensée et de la moralité qui leur manquait cruellement, à quelques-uns. Une fois, ce fut Bouquet qui me demandait l'explication de la messe; une autre fois, c'était Menanteau qui me confiait son inquiétude, son désir et ses résistances de se mettre à genoux.

Le 7 décembre, à l'aube grise, je passais, triste et seul, la porte des Peupliers où des jeunes gens que je soupçonnais être des talas me dépassèrent. J'ai cherché puis trouvé la peu souriante porte de Gentilly. Je me suis glissé, timide et furtif dans la chapelle où une vingtaine de talas silencieux et recueillis se préparaient à la messe. Après l'office, dans la cour, je me présentai au Père Portal qui appela Bonnard et Légaut. Ils se chargèrent de m'entourer, de me piloter toute la journée, aux instants libres.

Le lendemain, j'accostai Leibrich. Je le mis au courant du refuge que j'avais découvert et lui demandai s'il serait content de partager avec moi cette faveur, le mois prochain, que j'étais autorisé à l'amener avec moi. Je croyais alors qu'il était le seul catholique de l'école et ne pensais pas qu'il serait "indiscret". Le mardi 9 décembre, j'ai eu le sentiment d'un tournant et j'ai noté ces détails que je retrouve dans un cahier d'alors. «Dimanche, chez les talas à Gentilly. J'ai entrevu d'admirables sommets de la vie intérieure chez de jeunes hommes non moins admirables. J'en suis revenu ébloui. D'abord le beau spectacle de ces jeunes gens pieux, à genoux dans la chapelle ou à la table sainte. Puis connaissance faste et sympathie déjà étroite avec M. Bonnard et M. Légaut en particulier. Bonnard, fils d'un professeur d'EPS de Marseille, incroyant ou peu croyant devenu un apôtre aux yeux profonds à Normale Sup.; Légaut, le chef des talas, donne l'impression d'un saint à l'intelligence lumineuse. Et puis surtout, la révélation inattendue, insoupçonnée, d'un chrétien des premiers siècles avec la foi d'un docteur de l'Église en la personne de ce merveilleux Père Lebbe, missionnaire en Chine, devenu chrétien chinois et qui a confondu par son éloquence et sa hauteur de vue M. Goyau. "Le Christ avant la France"».

Et ce matin, à Saint Cloud, une des plus grandes surprises, joyeuse, de ma vie. Après le petit déjeuner, à la sortie du réfectoire, un des jeunes élèves-professeurs accompagnant Leibrich (c'était Chapelle) m'aborde en me disant sans préambule : «Moi aussi, Monsieur, je suis catholique ! - Vraiment, vous aussi ? Pourquoi dites-vous aussi ? - Parce que vous l'êtes. - Et comment donc ? Est-ce écrit sur mon visage ? - Non, c'est Leibrich qui me l'a dit; il m'a raconté ce que vous avez vu dimanche. - Mes compliments. Alors donc, vous êtes plusieurs ici ? - Nous voilà sept et même huit. Nous pourrions former un groupe».

Ainsi, il venait au-devant de mes plus chers désirs, de mon timide espoir. «Alors, lui dis-je, je vous raconterai ma visite de dimanche chez les talas, je vous expliquerai leur organisation, si vous voulez».

Et nous nous en fîmes dans une allée du parc. J'ai fait, peut-être pour la première fois de ma vie, de tout mon cœur, avec une flamme d'apôtre, l'apologie convaincue et enthousiaste de notre foi, devant des jeunes âmes prêtes à me dépasser. Merci, mon Dieu, il me semble que vous pourrez me pardonner un peu mes fautes, à ce prix.

Dans le courant de décembre, j'ai rencontré à nouveau Légaut et Bonnard à l'École. Ils m'ont pressé de prendre part à leur méditation en groupe dans une "turne". L'invitation m'intéresse et l'expérience... J'y vais le jeudi 17 décembre. On est cinq, je crois, dans la chambre de Bonnard. J'y fais connaissance avec Dubreil, Monchoux, Lassus. Je me rappelle que Légaut conduit la méditation sur la Nativité. C'est très beau et très prenant. Légaut me demande de revenir chaque semaine, d'amener avec moi des camarades... toutes choses impossibles à réaliser pratiquement.

Je rends compte de tout cela à mes deux "confidents" de l'École : Chapelle et Leibrich. Chapelle surtout écoute mieux que Leibrich. Un jour que je causais avec celui-ci et qu'on notait l'indifférence ou le désarroi de ses camarades, les élèves-professeurs de St Cloud et qu'il paraissait en prendre son

parti, je lui dis rudement : «C'est à nous de montrer que nous sommes orientés. Quand on a la chance d'avoir une boussole, il ne faut pas la cacher et c'est nous qui devons affirmer notre supériorité». Mais Leibrich n'est pas très convaincu. La journée passée avec moi à Gentilly ne l'avait pas ébranlé bien fort. Tout autre fut l'effet sur Chapelle, quand je l'amenai à la réunion de janvier. Toute la journée, il avait nagé dans la joie. Nous avons fait retour ensemble jusqu'à la Porte d'Auteuil et, comme je devais rester encore la soirée à Paris au Bd Exelmans, Chapelle fit les cent pas avec moi à cette Porte d'Auteuil avant de regagner St Cloud. Il eut à ce moment-là un véritable remous intérieur. Il s'excusa d'avoir montré trop de piété. Il me prévint que je ferais erreur en comptant trop sur lui, qu'il était faible et avait peur, qu'il commettait ainsi, comme aujourd'hui et malgré lui, des imprudences, que M. Goujon ne lui inspirait pas confiance, qu'il fallait être prudent, mais que cependant il était bien heureux de sa journée. Je le vis s'éloigner dans la nuit très noire, tout chargé de cette lutte intérieure violente, en proie à la contradiction et me laissant assez perplexe. Ce n'était qu'une ombre. Il se ressaisit vite. Les jours suivants, on chercha à mettre sur pied le groupe dont il avait eu le premier l'idée et en avait le premier entrevu la constitution.

Je retrouve encore les notes suivantes sur cette période :

- Samedi 17 janvier, confession à Saint Sulpice pour la communion de demain avec les talas à Gentilly
- Samedi 24, première réunion des catholiques de l'École. J'avais invité ou fait inviter par le jeune Chapelle les catholiques à se réunir chez moi pour un échange de vue. Cinq sont venus et deux se sont excusés. Nous serons donc huit ouvriers de la première heure. C'est encourageant et je me réjouis de l'initiative. Puisse-t-elle être féconde, ô mon Dieu, malgré ma maladresse d'avoir trop parlé et trop peu fait parler. Je les entraînerai au spectacle plus éloquent des talas à Gentilly, le 16 février. Ensuite, nous verrons. Après ce premier coup de sonde, Légaut et Bonnard, devinant un bon champ à défricher, voyant l'impossibilité matérielle pour les Cloutiers de venir à leur méditation hebdomadaire, estimant avec moi qu'une réunion mensuelle était insuffisante pour faire développer ces promesses, m'offrirent de venir eux-mêmes à St Cloud plus souvent, une fois par semaine, par exemple. La difficulté était de trouver un local.

Le 25 janvier, je fis une démarche auprès du vicaire de St Cloud chargé des œuvres de l'abbé de Berseaucourt. Je lui exposai la question et demandai l'aide d'une de ses ouailles généreuses pour organiser un home discret à titre gracieux. Il n'aperçoit pas ce que nous voudrions. Pourtant le besoin va s'en faire sentir.

Mardi 28, courte visite à Garric qui m'a promis, si je voulais, «de faire une causerie chez moi aux néophytes». (L'occasion ne s'est pas présentée mais il nous envoie la *Revue des jeunes*). Samedi 31 janvier, visite au Père de Grandmaison pour compte-rendu d'action et conseils. Il nous offre *Les Études*. Je passe ces revues en cachette à Leibrich, à Chapelle ou à Domer. Vendredi 6 février, premier vendredi du mois, «j'avais préparé cette communion du matin en faisant, hier soir, l'effort plus long d'aller à Normale Sup. à la méditation hebdomadaire. J'en ai tiré aujourd'hui une récompense inattendue. Indiquant au jeune Domer cette méditation, il est venu au-devant de mon désir en me demandant s'il pourrait y prendre part. Mon Dieu, quelle joie si je pouvais donner cette initiation et ce goût des choses religieuses, ce recours aux provisions spirituelles, à quelques-uns de ceux qui doivent être ici des apôtres, quand je serai parti».

Autre événement du jour. J'ai stupéfié le "clan" (mes camarades élèves-inspecteurs) lorsqu'un hasard de la conversation m'a fait dire "mon confesseur". «Votre confesseur ! Non, c'est vrai, vous vous confessez ?» m'a fait, avec des yeux ahuris et un ton d'inexprimable surprise, ce brave Bouquet, durci dans son austérité, dans sa raideur et sa fierté protestante. Cela le dépassait. Et j'ai développé les bienfaits de la confession. Il n'en revenait pas. J'aurais peut-être perdu la partie si Lecronier et Menateau ne s'étaient portés garants de mes arguments. Mazataud et Bouquet étaient fermés à cette possibilité. J'ai dit à Mazataud, à table, en plaisantant un peu et non sans fondement, qu'il pourrait bien achever sa vie dans une Trappe. «Ce n'est pas impossible» a-t-il convenu, lui l'homme rebelle, hostile à l'idée religieuse et qui pourtant savoure les *Voix qui crient dans le désert* de Psichari.

Lundi 23 février

Hier, communion à Gentilly avec peu d'élan, Ressorti raide. Et pourtant quelle journée de victoire! Quel spectacle reconfortant et inattendu! En décembre, j'étais seul; en janvier, nous étions trois; hier, nous étions huit. J'ai l'impression que nous avons posé la première pierre d'un édifice appelé à un grand avenir si Dieu veut bénir notre effort, secouer notre zèle, réaliser notre vœu. Les talas ont été charmants de dévouement. Une réunion par quinzaine est décidée.

Je me disperse ou me multiplie en cherchant des points d'attache variés pour mes jeunes amis. J'ai amené, le samedi soir 28 février, Berthoumieu et Théobald à Reuilly à la réunion mensuelle des Équipes sociales où Garric nous a fait une méditation émouvante. Quand nous nous séparons dans St Cloud, mes deux amis me serrent ardemment la main et me disent (ce doit être Berthoumieu) : «Nous

avons changé d'âme en trois heures». Le branle est en effet donné et j'en ai la sensation. J'ai noté «Dimanche 8 mars, encore une journée à marquer d'une pierre blanche. Encore une étape sur la voie lumineuse où enfin je me suis engagé. Mon Dieu, vos vues nous échappent étrangement. Seigneur, je suis votre serviteur confus et je ne suis pas fier mais je suis heureux de croire que j'ai retrouvé le moyen de vous servir selon vos volontés. Que cette journée soit bénie, qu'elle compte un peu pour effacer mes erreurs et beaucoup pour l'avenir».

Les élèves catholiques de St Cloud sont désormais constitués en groupe cohérent. Ils viennent de réaliser leur première réunion. Ils ont pris la résolution de se réunir régulièrement tous les mois, de s'initier à la méditation collective toutes les semaines, de rester en rapports étroits et fraternels avec leurs aînés de la rue d'Ulm, de créer des noyaux de vie spirituelle aux Écoles normales de Versailles et d'Auteuil. «Nunc dimittis... Seigneur, bénissez mes efforts et ne soyez pas sévère à la grande joie qui m'inonde. Je n'ai en vue que votre gloire et le pardon de mes offenses».

Le Père Teilhard nous a entretenus magistralement des rapports de la science et de la croyance. Nous étions dix cloutiers à Gentilly et quatre élèves-maîtres de Versailles. Pour un beau départ inespéré, c'est un beau départ et je ne prévois aucune défaillance proche ou lointaine. On peut compter sur cette phalange de jeunes avec d'autant plus de réconfort que deux seulement sont élèves de seconde année à St Cloud. Le bon lot sera parmi les premières années qui, espérons-le, transmettront le flambeau.

Jeudi 12 mars. En tram avec Berthoumieu, jeune tala, il m'a dit : «Quelle chance nous avons de vous avoir cette année pour nous faire connaître tout cela, pour nous donner tout ce qui nous manquait. Sans vous, on n'aurait pas su se regrouper». Berthoumieu est du Midi, il exagère. Le grand soutien est le Père Portal qui discrètement rayonne et agit. C'est lui qui nous offrira l'hospitalité pour nos réunions mensuelles, indépendantes de celles des talas de la rue d'Ulm; c'est lui qui les abritera, les organisera, les animera. Je suis à ce moment en liaison étroite avec lui, comme j'en trouve trace dans les deux lettres ci-jointes (recopiées).

1) Lettre du 18 février pour préparer la réunion à Gentilly (18.02.25).

Je comptais vous faire une courte visite hier. J'ai été empêché à mon vif regret et, pour éviter tout retard, je vous apporte par écrit les renseignements indispensables.

Donc, dimanche, j'aurai la joie de vous arriver avec le bataillon au complet. Nous serons huit à la messe et au petit déjeuner; deux seront obligés de quitter pour midi mais ils tiennent à donner cette marque de bonne volonté ou d'intérêt en venant quand même pour quelques heures seulement.

Serait-il possible, mon Père, de prévenir le conférencier qu'il aura, ce jour-là, ce groupe d'auditeurs spéciaux, néophytes, à rassurer, à raffermir, à encourager autant qu'à éclaircir ? Il me semble qu'il y a là une occasion propice et bénie pour toucher ces frères inférieurs de vos grands talas et qu'il ne faut pas la négliger. Et le Père Lebbe sera-t-il visible ce jour-là ? Je le souhaite. Il a un tel don d'enthousiasme.

Au revoir, mon Père, je vous présente mes religieux sentiments.

2) Lettre du 14 mars en vue de deux réunions, la première à Gentilly et la seconde rue de Grenelle

Je croyais pourtant vous rendre visite cette semaine. À mon regret, je suis obligé de vous écrire au moins en quelques mots le plus urgent.

1- Nous irons dimanche prochain à Gentilly, huit ou neuf.

2- Pour la réunion du 29 mars dont nous reparlerons dimanche, nous vous demanderions une causerie soit sur la prééminence, la particulière qualité de l'Église catholique parmi les autres religions, soit sur "le cas Renan" ou "Couchoud", soit sur l'Inquisition, soit tout autre sujet à votre choix.

En attendant, je vous présente mes religieux sentiments tout dévoués.

Signé : E. Cœurdevey

Samedi 14 mars. Nouvelle journée "historique", nouvelle étape. J'ai découvert dans l'École un nouveau catholique et j'ai réuni de soir dans ma chambre pour la première méditation collective deux normaliens : Légaut et Bonnard et cinq cloutiers : Chapelle, Leibrich, Théobald, Berthoumieu. Que Dieu fasse fructifier cette initiative. Il va falloir trouver un local de réunion pour remplacer le mien quand je serai parti.

Les réunions à Gentilly demandaient du soin. J'aurais voulu, avec la traditionnelle intempérance des néophytes, y conduire tout St Cloud, tout Versailles.

Le jeudi 20 mars, je vais à Versailles, conduit par Domer, pour essayer d'embaucher un jeune "Galopin" dans notre équipe. Il aurait pour mission de noyauter l'École de Versailles si les choses allaient selon nos rêves. D'autre part, j'ose imprudemment faire la confidence des réunions de Gentilly à un Gentil, à mon camarade Menanteau et je l'emmène avec nous pour la journée du 22 mars où nous écoutons le Père Dreux faire l'apologie de l'abbé de Tourville. Menanteau a flairé la manœuvre

enveloppante, il se raidit. Il me fait la remarque que je joue au petit chef de troupe avec mon entourage de dix jeunes gens. Je crois que c'est ce jour-là que je fis à Légaut une prédiction sous forme de bourrade : «Vous verrez, un jour, les Cloutiers envahiront votre Gentilly. Ils seront ici les plus nombreux et feront la loi à vos talas». Péché d'orgueil !

Le 29 mars, c'était une nouvelle réunion réservée aux Cloutiers chez le P. Portal. Il avait fait venir, pour nous faire un entretien sur l'Église, l'abbé Botinelli avec qui Maggiani engagea hardiment un questionnaire sur les difficultés de la foi. Il me semble que c'est à cette réunion que se trouvait Mlle Taphanel.

Après les vacances de Pâques, il dut y avoir quelques tirages, quelques flottements dans les âmes. J'ai consigné une plainte et une inquiétude : "Le 27 avril; mon œuvre n'est pas achevée à St Cloud. Samedi, nous avions méditation chez moi et hier, causerie chez le P. Portal. Des absences imprévues, crainte et flottement. Il est bon d'avoir organisé, maintenant il faut consolider pour que l'édifice résiste et s'agrandisse. Réconfortante indication : deux Versaillais chez le P. Portal : Galopin et Roland".

Dimanche 3 mai à Gentilly. Baruzi aura la parole. Mes jeunes amis ont fait des recrues. Il est venu un scientifique de plus, Valleaux, et trois Versaillais.

Le dimanche suivant, 10 mars, nouvelle réunion chez le P. Portal; une autre encore, le 8 juin. Nous allions aussi, une dizaine, passer l'après-midi du dimanche chez le Père. Autour de la grande table oblongue, la prière préparait l'entretien. Après un exposé du Père ou d'un de ses amis, la conversation s'engageait sur nos difficultés. On osait parler à cœur ouvert, en groupe, de ces questions interdites à l'École, on se sentait liés par une piété commune. Aussi chacun de ces dimanches marquait une assurance croissante et un approfondissement fécond.

En même temps, les méditations hebdomadaires se succédaient assez régulièrement à St Cloud dans ma chambre. Légaut et Bonnard, ou Légaut et Dubreil, arrivaient par le tram de 7 h 30. Je m'échappais sous un prétexte pas toujours facile à trouver car, chaque soir, le "clan" des élèves-inspecteurs faisait une promenade dans le parc. Avec la diversité de nos tempéraments, de nos goûts, de nos ressources, la conversation ou la discussion ne tarissait pas. Nos caractères s'étaient amicalement accordés et l'absence de l'un ou de l'autre était toujours remarquée, déplorée. Pendant que je m'esquivais, mes jeunes amis gagnaient isolément ou par petits paquets ma chambre perdue dans les jardins au 24 de la rue Sévin-Vincent et, à 8 h la méditation commençait dans l'étroite pièce où chacun s'installait sur un siège improvisé. Au début, c'était un peu un monologue de Légaut. Peu à peu, l'un ou l'autre apportait sa remarque, les âmes fermées ou timides s'entrouvaient et souvent il fallait s'arrêter trop tôt, l'heure de fermeture de l'École rappelait les jeunes qui rentraient au pas de course à travers les allées obscures du parc. Souvent pour reconforter l'orateur, je leur offrais, en les scandalisant, un verre de rhume ou bien, en les accompagnant jusqu'au tram, nous faisons halte dans un café pour boire un bock, comme les vulgaires flâneurs des rues de St Cloud.

Le 14 juin avait lieu la dernière journée de recollection à Gentilly. On y prit des dispositions et des résolutions pour que l'année suivante, malgré mon départ, la vie du groupe se retrouve. La grosse difficulté paraissait être celle d'un local de réunion, assez près de l'École pour être accessible aux Cloutiers, assez distant pour échapper à l'œil inquiet ou hostile du Surveillant général M. Goujon, assez discret et bienveillant pour qu'on s'y sente chez soi.

En soumettant ce problème à mon ami, M. Boisson, adjudant de gendarmerie à la caserne du Bd Exelmans, il me suggéra l'idée d'aller faire appel à un mécène du quartier, M. Chaumet, propriétaire d'une des plus riches bijouteries de Paris, Place Vendôme, multimillionnaire, un peu maniaque, qui dispersait selon des fantaisies originales ses immenses ressources. Il avait un culte particulier pour le Sacré-Cœur et avait fait fabriquer un ostensorio géant. Il faisait exécuter dans un atelier de sculpture particulier un monument symbolique en marbre. Enfin il s'était mis en tête de publier un ouvrage de synthèse où toutes les difficultés du dogme étaient résolues grâce à la découverte qu'il avait faite de l'éther solidifié. À cet effet, il avait réuni une vaste bibliothèque et, sous sa direction, des abbés parasites faisaient traîner sa thèse en longueur sous prétexte de vérification des hypothèses de ce brave M. Chaumet. Nous avons pris rendez-vous à sa villa d'Auteuil, Légaut et moi, pour le jeudi 11 juin. Au lieu d'écouter notre requête, il nous fit subir l'exposé de ses projets et découvertes. Il fallait plus de deux heures, des biais les plus subtils pour l'amener à notre question d'un asile. Enfin, un chauffeur fut chargé de nous conduire dans un terrain vague de Billancourt où M. Chaumet logeait gracieusement des familles nombreuses et miséreuses. Il y avait là des masures, des baraquements, des apprentis et notamment une grande pièce vide oblongue qu'il mit à notre disposition et promit de faire aménager. On s'y réunirait à notre gré, on y déposerait les "archives" du groupe. Je fis connaître à M. Chaumet que nous serions très bien là, s'il voulait bien nous faire quelques aménagements spéciaux. Il n'y avait qu'à dire, l'exécution suivit. Date est prise pour "l'inauguration". M. Chaumet tient à y assister pour nous souhaiter la bienvenue et pour nous exposer la théorie de l'éther solidifié.

Comme notre accueil lui paraît sans doute peu brûlant, il fit prendre des renseignements pour savoir si le zèle de ses hôtes était bien orthodoxe. Nous nous y réunîmes une dernière fois le jeudi 9 juillet avant la dispersion, pour l'échange des dernières amitiés chrétiennes, pour les derniers conseils en vue des activités ultérieures. On termina par la lecture de l'épître de Pierre du 5^{ème} dimanche après la Pentecôte : «Mes bien-aimés, soyez unis dans la prière, compatissants, vous aimant comme des frères miséricordieux, doux et humbles».

Avant cette séparation, nous avions, Domer et moi, refait une expédition à Versailles pour nous assurer le concours de M. Charmoillaux qui guiderait, recevrait les normaliens. Une tentative avait été faite par moi auprès d'un élève d'Auteuil que M. Boisson m'avait fait connaître. Mais ce pauvre garçon étant fils de gendarme, avait trop peur de compromettre son avenir et notre effort de fonder une "cellule" à Auteuil aboutissait à un échec.

Cependant l'année scolaire se terminait avec une confiance conquérante car, à la dernière méditation dans ma chambre, le samedi 4 juillet, à la veille des examens, Chapelle et Domer avaient amené une nouvelle recrue : Baubérot. Je quittais St Cloud, mon année de stage écoulée, avec une espérance qui faisait contraste avec la détresse et l'inquiétude de mon arrivée.

Dieu m'avait accordé cette grâce dont l'avenir apportera les fruits les plus beaux d'établir un pont entre St Cloud et l'École Normale, de faire rencontrer le primaire et le supérieur dans la communauté d'une piété ravivée ou ranimée, de découvrir notre fraternité dans le Christ, d'être initié à une vie chrétienne plus riche et plus profonde que je ne soupçonnais même pas, de rencontrer des âmes plus à l'abandon et plus avides encore que la mienne de raffermir leur foi, et d'avoir été en mesure de leur offrir simplement le petit point d'appui matériel nécessaire et suffisant pour que le grain germât et devienne "le Groupe", à la grâce de Dieu.

1933

Prières d'un croyant

Pierre Baron
La Vie spirituelle N° 36

Le Royaume de Dieu est pareil, est-il écrit dans l'Évangile, «à un trésor caché dans un champ». Pour beaucoup de chrétiens, qui l'ont reçu au baptême, souvent ce trésor reste en effet longtemps caché ; jusqu'au jour où ils commenceront à comprendre plus directement ce que c'est que de vivre uni au Christ, qui vit en eux, et de tendre pour de bon à sa destinée surnaturelle; et nous savons qu'il n'est pas rare qu'entre tous les moyens dont se sert la grâce divine pour favoriser cette découverte, la lecture d'un texte, d'un livre, se soit révélée très efficace : ne fut-ce pas le cas par exemple pour un saint Augustin, un saint François d'Assise, un saint Ignace ?

Or nous pensons que l'ouvrage de M. Légaut vient tout à fait à son heure pour stimuler les chrétiens de notre temps dans la connaissance intime de l'Écriture et dans la poursuite du Royaume de Dieu.

C'est d'abord un livre vécu par un grand nombre d'âmes : avant d'être reliés en volume, les feuillets qui le composent ont eu la forme de canevas, peu à peu enrichis au cours de méditations faites en commun, entre amis, sur des thèmes évangéliques; par la suite ils furent aisément recueillis dans un ordre correspondant aux étapes d'une destinée chrétienne sérieusement orientée vers son but; d'où le puissant intérêt de cette lecture qui suit, d'une façon vivante, et non point systématique, le progrès de l'âme docile à la grâce qui l'appelle à la perfection de la charité. Être chrétien, c'est en effet - on l'oublie souvent - répondre à une vocation et la remplir de son mieux; pour cela il faut arriver à réaliser l'Évangile, à admettre et surtout à pratiquer en fait sa loi et son esprit, en union de plus en plus consciente avec le Maître intérieur. Tel est le principe à la lumière duquel M. Légaut s'est efforcé, avec un rare bonheur d'expression et avec une profondeur de pensée remarquable, de faire goûter à ses lecteurs les richesses spirituelles contenues dans le Livre Saint et qui échappent à une méditation routinière et superficielle.

Le but même et la nature de son travail l'ont amené, sans qu'il eût certainement visé à aucun effet de style, à lui donner une tenue littéraire très attrayante; on trouve à la fois dans ces pages le souffle lyrique, la finesse de l'analyse et de l'observation, la vivacité du drame, des images discrètes, appropriées, qui mettent l'idée en valeur; mais surtout on les sent tout imprégnées de la saveur du texte sacré. En veut-on quelques exemples ? "Le Vase brisé". «Et ce n'est pas seulement pour la sépulture de mon corps qu'elle a répandu ce parfum, c'est pour donner au monde une image vivante de mon universelle action. Aujourd'hui je suis encore au milieu de vous, je vous parle et je vous écoute. Mais quand je suis ici, je ne suis pas également dans toutes les autres maisons où l'on serait heureux, peut-être, de m'accueillir. Je suis limité, comme le parfum dans son vase. Que désiré-je, sinon qu'il se brise ? Et voici, le jour vient où, consacrant mon corps et mon sang pour les hommes, je verserai ma vie aux pieds de Dieu. Alors toute limitation sera brisée. Chacun me recevra, chacun m'entendra,

chacun me parlera, car je serai présent en tous. Je remplirai le monde de mon omniprésence, comme le parfum remplit cette chambre, avec la même prodigalité, la même intensité. Et tous me respireront. Qu'ils m'accueillent ou qu'ils me repoussent, ils seront imprégnés de moi. Je serai leur amour ou leur haine. Moi, dont la présence universelle fait le ciel et l'enfer. Et Judas l'avare, le petit esprit, qui est de cette terre et qui veut en rester, ne peut respirer ce parfum, plus irrespirable pour lui qu'un air empoisonné, il se lève et va livrer Jésus».

Ces qualités seules ont permis à l'auteur de réussir dans le genre très difficile qui consiste à mettre sur les lèvres du Christ ou de la Vierge des paroles tirées de sa propre méditation, comme il en est dans certaines pages de l'Imitation ou des Pensées; il a dû également montrer beaucoup de tact pour ne pas tomber dans les excès de tant de commentateurs qui se plaisent à tirer du texte les applications d'ordre spirituel les plus diverses et parfois les plus artificielles; bien entendu cette transposition ne va pas non plus chez lui sans une certaine subtilité, sans une certaine recherche, mais elle a toujours au moins l'avantage de suivre en réalité, en se fondant sur une donnée historique, sur un passage de l'Évangile, les plis et les replis de l'âme aux prises avec la grâce, et mise en demeure de suivre sa route vers la lumière. Voilà en quoi l'auteur excelle en effet. La pénétration psychologique dont il fait preuve dans ce domaine délicat éveille à chaque instant dans l'âme de son lecteur des résonances, des aspirations, provoque des retours sur soi si conformes à la vérité, si profondément réels qu'il est amené comme spontanément à se mettre en présence de Dieu, à écouter parler le Maître intérieur.

Il retrouve en effet dans ces pages, adapté à son propre état, adressé directement à lui, l'accent de cette Parole du Christ par laquelle il formait aussi bien l'âme d'un saint Jean, qu'il rallumait l'étincelle divine chez les plus pitoyables pécheurs. L'exigence de la croix et de la pureté, oui; mais aussi une compréhension de l'épreuve et de la douleur, un souci de ne pas éteindre la mèche encore fumante, qui encourage les âmes trop faibles ou malmenées par l'existence à préférer le sacrifice à l'orgueil ou au plaisir pour supporter avec patience les luttes de cette vie et à ne rien attendre que de l'union au Christ Rédempteur.

Heureux ceux qui pourront non seulement goûter et savourer un tel livre, mais en recevoir un surcroît de lumière et de charité; ils remercieront Dieu d'avoir fait s'épanouir sur notre sol moderne cette fleur nouvelle, nourrie et embaumée par les plus belles pages du Livre Sacré. -

Abbé Pierre Baron, aumônier du Collège Stanislas

1933

Prières d'un croyant

Bernard Guyon

La vie Intellectuelle N° 22

Prières d'un croyant. Sous ce titre simple et beau, la collection déjà si riche de "La vie chrétienne" vient de publier un ouvrage destiné sans aucun doute à avoir le plus grand retentissement. Marcel Légaut, qui est un universitaire, mais un mathématicien, s'était sans doute engagé dans la vie en songeant à d'autres destinées qu'à celle d'écrivain. Poussé par une irrésistible et profonde vocation, dont ce livre nous est l'écho, il s'est livré depuis plusieurs années à un intense travail de réflexion, de méditation, d'approfondissement sur les textes sacrés. Très sagement, et aussi en pleine conformité avec le plus authentique esprit chrétien, il ne s'est pas livré à un pareil travail dans la solitude, mais il a uni sa prière et ses réflexions à celles de quelques amis, dont il a fait en quelque sorte des collaborateurs dans la lente élaboration de cet ouvrage. De ces prières en commun sont nées, en effet, ces admirables *Prières d'un croyant* dont nous voudrions parler aujourd'hui un peu longuement, tant ce livre nous paraît être l'un de ceux qui marquent une époque.

Prières d'un croyant... Paroles d'un croyant ! Qui donc n'a déjà fait le rapprochement ? Il y a dans un pareil titre une certaine audace, il y a aussi du courage, il y a une légitime fierté. À quelque cent ans de distance, ce livre fait en quelque sorte écho à l'autre, et marque bien pour nous le chemin réalisé par les jeunes générations chrétiennes dans la recherche de la Foi, dans la voie du triomphe du Christ dans le monde. Comme son illustre prédécesseur, Marcel Légaut se fait le porte-parole d'une génération chrétienne qui se trouve placée en face d'un monde hostile, d'un monde déchristianisé, d'un monde qui s'écroule dans sa misère profonde. Mais les Paroles sont devenues les Prières. Le fatal égarement de l'orgueil qui devait faire sombrer le génie de Lamennais n'a pas même effleuré le cœur profondément humble, l'âme intimement soumise à l'Église de l'auteur des *Prières d'un Croyant*. N'est-ce pas émouvant, cette dédicace à "sa Mère l'Église" et ces paroles qui ouvrent le livre : «Mère, tu ne m'as pas trompé. Béni soit Ton Message. Béni soit celui qui t'envoya parmi les hommes pour le continuer; grâce à toi, j'ai cru et j'ai vu» (p. 4).

Ce livre, que nous apporte-t-il ? Cette série de Méditations librement ordonnées autour de quelques larges divisions : Aurores, Les Luttes, Avec Lui, Dans la Voie, Ave crux Spes Unica, que représentent-elles à nos yeux ? Tout simplement le drame essentiel de toute vie humaine. Expliquons-nous et pour

cela ouvrons le livre et laissons-nous guider par les textes.

"Aurores" c'est le départ, le beau départ dans la vie chrétienne de toute âme noble et généreuse. Aurores, c'est le mystère de la vocation, sa splendeur et les enthousiasmes qui l'accompagnent. Dès ces premières pages l'auteur nous révèle une connaissance extrêmement profonde des mouvements psychologiques familiers à toute conscience chrétienne. Méditant par exemple sur cet épisode de la Visitation qui s'insère si brusquement dans la vie de Marie, après cette longue période de silence qui a suivi l'Annonciation, il en tire de prudentes directives pour toute vocation chrétienne : la nécessité du silence et du recueillement, d'un long recueillement après le premier appel de Dieu. Puis, lorsque la transformation de notre cœur s'est entièrement opérée, nous pouvons alors nous aussi comme Marie nous lever et aller trouver un ami pour lui révéler le secret, comme elle va trouver Élisabeth. Aurores, c'est le beau départ d'une vie qui se donne à Dieu.

Le beau départ... Mais il faut arriver. Et c'est ici véritablement que commence le drame. Nous aimerions pouvoir citer entièrement la "Méditation pour un soir" (p. 40) qui clôt cette première partie et qui est peut-être la plus belle du livre. Le ton en est grave mais profondément optimiste. Comme dans l'Imitation, Jésus parle à l'âme qui s'est donnée à Lui; il l'encourage, la réconforte, mais aussi l'exalte, l'élève au-dessus d'elle-même, et doucement l'amène à ce détachement absolu, condition de l'amour parfait. L'appel est doux, persuasif, entraînant, émouvant; qui n'y voudrait répondre avec courage ? Mais qu'il est dur aussi ! «Or, moi qui t'ai tout donné, dit Jésus, je redemande tout» (p. 40). Et la méditation s'achève sur ces simples mots du disciple : «Seigneur, donnez-moi votre silence pour que je comprenne, et la force» (p. 40).

La force, hélas! quel chrétien n'en a manqué ! Et que de fois nous avons succombé à ces luttes qui nous sont décrites dans la deuxième partie de cette œuvre ! Ah! comme elle est dure à lire, mais aussi comme elle est vraie et quel profit nous pouvons en tirer ! Les luttes, nous les connaissons bien, ce sont celles mêmes que Jésus eut à soutenir contre Satan à la fin de sa retraite dans le désert. Tentations symboliques de celles qui chaque jour nous assaillent. Les pierres changées en pain, c'est la tentation des *Nourritures terrestres*, c'est la tentation pour le disciple du Christ de retourner dans ce monde qu'il a quitté et que la profondeur même de sa vie chrétienne lui a mieux fait connaître.

Son âme que l'appel du Christ a fait sortir de l'ornière épaisse trouve désormais dans le monde une nourriture qui l'enivre. Charmes de la poésie, de la nature, de l'amour, le christianisme l'a éveillée à tout cela; elle a souvent pensé que, pour avoir été chrétienne, son humanité, toute son humanité, avait été développée au maximum, et c'était vrai... Et maintenant, elle doit quitter tout cela; elle doit se détourner de la multiple splendeur pour ne tendre plus qu'à l'unique (p. 53).

La seconde tentation («Jette-toi en bas de ces rochers»), c'est la tentation obsédante du "signe décisif" qui ne peut manquer de hanter l'âme qui, s'étant donnée pleinement, entrevoit soudain le vide de sa vie, sa mesquinerie foncière, et qui «à certains moments de détresse a senti le désir d'une revanche, revanche qui serait celle de Dieu, car, après tout, nous sommes ses ouvriers...» (p. 55).

Et la troisième, c'est la tentation à laquelle nous succombons peut-être le plus facilement, celle de la domination du monde au prix d'un avilissement de la doctrine chrétienne, la confusion si facile entre les apparences d'un succès matériel obtenu suivant les lois du monde et la réalité des victoires spirituelles.

Mais ce ne sont pas là les seules luttes du chrétien il y a d'abord la lutte essentielle, celle du vieil homme contre l'homme nouveau, le vieil homme qui ne veut pas aller jusqu'au bout, qui ne veut pas de l'abnégation totale. «Nous nous verrons privés de ces délassements qui nous plaisaient tant, de ces conversations agréables, de ces amitiés consolantes, de ces habitudes si longuement suivies... Nous nous verrons devenus pauvres... Perdre sa renommée. Être traité d'orgueilleux... Être traité de gaffeur, être accusé de s'être mêlé de choses qui ne nous regardaient pas... Sommes-nous capables de supporter tout cela ? Et de supporter tout cela tout seuls» (p. 59-60).

Autre forme de la lâcheté non plus celle qui nous fait reculer devant les sacrifices absolus, mais celle qui nous arrête dans notre élan, qui nous empêche de monter plus haut; lâcheté qui n'est plus celle de la peur, mais celle de la fatigue, qui nous amène à la stagnation spirituelle, qui fait de nous des «installés dans la vie intérieure», «âmes qui n'avancent plus dans l'amour..., et elles n'avancent plus parce qu'elles ne le désirent plus; et même elles n'y pensent pas. Elles vous servent cependant» (p. 111).

Et ce n'est pas tout encore : il y a la tentation capitale, la tentation contre la Foi. L'auteur a écrit sur ce sujet quelques pages intensément dramatiques et qui vont très loin dans l'analyse de ces tourments du cœur humain que sont les "Angoisses de la Foi" (p. 84). Peut-être sera-t-on déçu, il est vrai, de ne point trouver là des "arguments" et des "raisonnements" d'ordre apologétique, mais seuls des esprits superficiels pourraient faire à l'auteur un pareil reproche car il n'a jamais eu le dessein proprement inepte de vouloir en quelques pages résumer les principales "objections" contre la foi, et les

principales "réponses" qu'on y peut apporter. Mais il a voulu nous faire sentir, en y participant en quelque sorte, la douleur et l'angoisse d'une âme véritablement emportée par des forces extérieures à elle, comme une feuille par le vent, et qui ne trouve la force de la résistance et de la victoire finale que dans une confiance absolue dans la Grâce, et la Grâce ne lui fait pas défaut, récompensant ainsi «l'ultime résistance d'une espérance qui ne se rend pas» (p. 92) !

Enfin, le chrétien qui aura surmonté tant d'épreuves, se trouvera devant la dernière, non point la plus grave, mais peut-être la plus amère : la constatation de l'échec final de l'œuvre de toute sa vie. «Le caractère atomique de notre effort apparaît dans son plein jour, nous avons donné tout ce que nous avons et c'est si peu dans l'œuvre totale du monde» (p. 63). Oui, et pourtant même alors nous devons avoir confiance, si nous croyons à la parole de Celui qui a dit : «J'ai vaincu le monde !».

À notre tour, «nous vaincrons le monde» dans la mesure où nous-mêmes nous vivrons avec Lui, où nous serons véritablement dans la Voie. Et nous voici amenés aux deux dernières parties de cette œuvre si riche. Cette fois nous allons assister au spectacle réconfortant d'une vie chrétienne véritablement entée sur le Christ, sarment de la vraie vigne intimement uni au cep qui la nourrit.

En face du monde pétri par des siècles de péché et source d'innombrables tentations, en face de ce royaume de Satan, l'attitude instinctive du chrétien est la peur et la fuite. Il maudit le monde, et trop souvent l'abandonne à sa misère. Il oublie trop souvent que le monde a été créé par Dieu, aimé par Lui, aimé jusqu'à la mort, puisque Jésus est mort pour le sauver. Il doit donc, à son tour, aimer le monde, et savoir souffrir le monde pour Lui. Seulement le chrétien n'oubliera jamais que le monde n'est pas une fin en soi, mais «un moyen idéalement beau d'une fin encore plus ineffable : la constitution du Corps mystique du Christ. Car il n'y a qu'une seule vigne» (p. 194).

Oh! Union de Jésus et du monde ! Cette réalité fonde le bonheur et l'unité de ma vie. Vous êtes, Jésus, la vraie vigne; et comme le champ est tout entier pour la vigne, c'est pour vous que tout est. Donnez-moi de voir toutes choses transfigurées par le rapport qu'elles ont avec vous. Le monde tout entier est pour vous. À ce titre, combien je vous aime, œuvre humaine ! Combien je m'intéresse passionnément à votre croissance et à vos réussites! Et chaque fois que je vois l'homme abattre une tranche de l'inconnu qui l'environne et en nourrir son intelligence, son enthousiasme, sa force, je vous adore, ô mon Dieu, dont la grandeur se fait encore plus grande à mes yeux plus ouverts. Je ne comprends pas le pessimisme du vaincu qui craint d'aimer ce que vous avez créé par amour parce que cette création, à la violente extension et aux brutales croissances, ne lui obéit pas encore totalement et souvent se révolte, Bénies soient les vastes forces de l'Univers, même encore quand elles nous écrasent, car un jour nous les dominerons et de leur service l'homme tirera le loisir de penser mieux et de mieux vous aimer, mon Dieu. Bénies soient les vastes passions du cœur humain, même encore si elles troublent l'étroit équilibre conquis par notre énergie et notre éducation car, lorsque l'homme les aura maîtrisées, il en tirera une spontanéité d'amour et une ardeur que ne connaîtra jamais la vie intérieure déformée par d'imprudentes mutilations. Béni soyez-vous, Jésus, d'avoir autorisé en mon cœur ces immenses ambitions, qui paraissent folles à plus d'un, en venant vous-même, mon Dieu, prendre part à cette tâche. Car vous êtes venu parmi nous au cours de notre histoire, travailler parmi nous comme l'un de nous au progrès spirituel du monde, ouvrier, serviteur manifestant tangiblement à tous que l'œuvre qui se fait ici-bas est une œuvre divine» (p. 194-195).

Qu'ajouter à de telles paroles, si pleines, si riches, si lourdement chargées de Foi chrétienne et d'optimisme humain ? Dans la perspective de l'Amour divin, nous verrons le monde avec les mêmes yeux amoureux que Dieu lui-même, et nous aurons la même confiance en son avenir. Cet Avenir du monde, comment pouvons-nous l'envisager dans les perspectives chrétiennes ? M. Légaut a essayé de soulever pour nous les voiles impénétrables du futur. Selon lui, l'humanité qui jusqu'ici s'est absorbée dans la conquête du monde, «devenue collectivement de plus en plus consciente de sa grandeur, ne pourra plus se contenter, pour être heureuse et vivre, de quelques babioles et de gros sous... Alors se creusera en elle, brûlant, torturant comme une faim, le besoin d'aimer» (p. 217-218).

Mais cet avenir sans doute est encore fort lointain, et en attendant, que devons-nous faire, nous, chrétiens d'aujourd'hui, bafoués et méprisés ?... Quel aura donc été notre rôle dans l'accomplissement des destinées du Monde ? «Nous aurons été les gardiens, les porteurs, les transmetteurs de la connaissance de cet Amour que l'Humanité appelle, ses témoins, l'instrument du Salut» (p. 218).

On voit la tâche immense à laquelle nous invite l'auteur des *Prières d'un Croyant*. Mais cette tâche, comment l'accomplirons-nous ? Quelles sont les conditions du véritable apostolat ? Nous qui savons trop par expérience la douleur des échecs dans nos efforts de conquête chrétienne, nous ne saurions trop méditer les quelques pages que l'auteur a écrites sur ce sujet (p. 221-226). L'apostolat n'est pas une entreprise humaine, nous dit-il; aussi les qualités humaines ne suffisent-elles pas à l'apôtre, il lui faut des qualités surnaturelles. La première, c'est un abandon total à la volonté divine qui lui permettra d'agir à travers nous, et par conséquent une crainte perpétuelle de satisfaire trop uniquement dans

notre activité d'apôtre notre volonté propre et même tout simplement de trouver là, à notre insu, cette satisfaction tout humaine qui résulte pour nous du développement humain de nos facultés. Nous sommes tentés d'exprimer toujours nos idées, nos sentiments. Ce n'est pas cela dont les âmes ont besoin. Elles veulent la Vie et seulement la vraie Vie. La seconde qualité surnaturelle ce sera l'amour vrai des âmes, ou le sens des réalités spirituelles. Rien n'est plus rare, et rien n'est davantage un don de Dieu qui vient ainsi récompenser notre humilité et notre abandon à sa volonté.

«Quand tu seras prêt à tout sacrifier pour que ma volonté se fasse, quand tu essaieras en vérité de me donner des âmes, je te parlerai non comme à un serviteur, mais comme à un ami» (p. 225). Ces quelques lignes, qui terminent la "Méditation sur le véritable apostolat", nous donnent le ton de toute la fin du livre. Elles nous introduisent dans les plus hautes réalités spirituelles, dans ce royaume de pureté où règne la joie de Dieu. Elles nous amènent à considérer le dénouement de ce grand drame de toute vie chrétienne sur lequel nous venons d'insister. «Il est des joies du commencement. Il est une joie de la fin... Ce n'est plus un appel, c'est une récompense. Ce n'est pas quelque chose qui pousse à l'acte mais un élan qui fixe dans un état. Elle ne vient pas du dehors. Qui la fait sourdre du dedans ? Et l'âme s'ouvre à la joie essentielle comme dans le milieu qui la nourrit. Nul ne peut la donner. Nul ne peut l'enlever. Qui ne la connaît pas soi-même ne l'apprendra pas dans les livres... Elle est l'aube qui éclaire les yeux faits pour la voir. Fille de la divine ténèbre» (p. 265-266).

Et la parole finale monte à nos lèvres, que nous aimerions tous pouvoir prononcer, le jour de notre mort, après une vie de luttés, mais de persévérants efforts : «Maintenant, Maître, laissez partir votre serviteur en paix selon votre parole».

Que dirions-nous pour conclure, sinon que ce livre s'adresse à tous, chrétiens et non-chrétiens ? Aux premiers, il apprendra le dur mais exaltant chemin de la sainteté. Et qu'ils ne tentent surtout pas de s'échapper en prétextant qu'ils ne sont pas appelés car c'est précisément une des nouveautés de ce livre écrit par un laïc de mettre l'accent sur cette vérité que nous sommes tous appelés : «Jésus, nous dit-il à propos de la multiplication des pains, semble vouloir n'agir dans le monde qu'avec la coopération des hommes. Tous, nous sommes des personnalités providentielles dans l'œuvre immense qui est celle de Dieu sur la terre, nous avons tous quelque chose à faire. Sur chacun de nous, comme sur cet enfant de l'Évangile, le regard de Dieu s'est posé, anxieux de recevoir une réponse... Et il ne faut pas nous dissimuler que si nous refusons de donner à Dieu ce qu'il nous demande, ce que nous pouvons lui donner, il y a quelque chose d'irréremédiablement perdu, non seulement pour nous, mais pour tous les autres nous aurons fait, en quelque mesure, échec au plan de Dieu» (p. 38).

S'il est vrai que les chrétiens seuls peuvent comprendre ce livre dans ses moindres pages, utiliser à fond toutes ses richesses, en faire leur aliment quotidien, les non-chrétiens, eux aussi, auront beaucoup à y prendre, et nous ne saurions trop engager les chrétiens qui le liront à le propager, à le faire lire dans les milieux les plus indifférents, même les plus hostiles. Il y a chez tout non-chrétien un chrétien qui s'ignore, que notre tâche propre est de révéler à lui-même. Apportons-lui notre foi dans l'amitié et dans la franchise, disons-lui ce qui nous fait vivre et montrons-lui la misère de l'homme sans Dieu. Plaçons sous ses yeux ces quelques lignes qui lui diront la condition essentielle du bonheur humain : «Ont-ils été vraiment heureux ceux qui n'ont jamais osé réfléchir sur leur action, la critiquer et poser en franchise sur les actes de leur vie la question essentielle : À quoi bon ? - Crois-moi, l'homme ne désire pas tant être heureux, qu'il n'aspire premièrement à une vie orientée, qui ait un sens, une fin. Ou plutôt, il ne peut trouver de bonheur stable, de bonheur humain, que là» (p. 42-43).

Et qui nous dit qu'ayant lu ces lignes, ils ne liront pas avidement tout l'ouvrage ?

1933

Prières d'un croyant

François Henry
Bulletin Joseph Lotte N° 4

La collection "La Vie Chrétienne", grâce à la collaboration de quelques-uns des meilleurs travailleurs, religieux et laïques, de l'heure actuelle, nous a déjà donné plus d'un beau livre de science et d'histoire religieuses. Les richesses spirituelles de la collection ne le céderont en rien à ses richesses scientifiques, si nous en jugeons par les livres récemment parus après *Retours en chrétienté* du R. P. Doncœur, les *Prières d'un croyant* de Marcel Légaut.

Le R. P. Doncœur nous invitait à mieux comprendre les grands événements de la vie chrétienne, à la lumière des traditions liturgiques. Les Méditations de Marcel Légaut nous disent les difficultés et les espérances des chrétiens d'aujourd'hui. Méditations d'un laïc, d'un universitaire pour ceux qui sont donnés à l'enseignement, l'auteur est, en même temps qu'un frère dans la foi au Christ, un compagnon de travail. C'est dire le prix que nous attachons à ce livre.

Chacun y retrouvera les problèmes que nous pose inévitablement notre vie religieuse mais ces problèmes, même très concrets et immédiats, sont ici examinés avec calme, en esprit de prière. Les

Prières d'un croyant sont groupées autour des principaux épisodes de la vie du Christ : ainsi ces méditations sont vraiment "théocentriques" en même temps que très "actuelles". L'accent personnel qui s'y trouve parfois si vigoureux ne fait qu'ajouter à leur valeur religieuse, c'est l'accent de ceux qui ont travaillé et lutté. Et qu'est-ce que la prière qui n'est pas personnelle ?

Ce que nous pouvons dire ici n'est qu'une invitation à aller au livre lui-même. Une telle lecture ne se remplace pas et chaque fois qu'on la reprend, on découvre des richesses nouvelles. Indiquons du moins quelques-uns de ces thèmes de méditation

D'un bout à l'autre du livre, une même conscience aiguë des exigences d'une véritable vie intérieure. Il s'agit avant tout de voir clair en nous-mêmes. Il faut «dépister à force de simplicité les faux élans d'amour et les recherches subtiles et compliquées du moi». Si nous savons nous fixer dans cette volonté, le danger d'égoïsme, si fréquent dans nos méditations d'intellectuels, sera efficacement combattu. Ne croyons pas d'ailleurs que cette exigence de simplicité nous autorise à nous réfugier dans l'insouciance. Nous ne dépisterons les dangers qu'à force de travail attentif. Et l'attention est bien une vertu intellectuelle. Le chrétien redoute les complaisances, plus ou moins conscientes, en soi-même ; mais c'est justement pour cela qu'il doit se connaître, et il ne tient pas l'introspection pour une vanité. La vraie prière emploie au mieux ces dons que nous avons coutume de gâcher.

Sur tous les points, l'âme chrétienne doit garder la même clairvoyance, contrôler sévèrement ses impulsions et ses agitations, faire une guerre patiente à tous les rêves et à toutes les illusions (qu'on lise, par exemple, la méditation sur ce mot du Christ : «Que mes paroles demeurent en vous»). Mais ne croyons pas qu'une vue aussi pénétrante de nos faiblesses, de nos «pauvres subtilités» et de nos lâchetés doive nous laisser désabusés et pessimistes. Le dépouillement de toutes les illusions que nous avons sur nous-mêmes est précisément la garantie contre les tentations de désespoir. Les âmes qui cèdent dans la lutte sont celles qui ont bâti dans les nuées. Les autres savent que le combat sera dur et sont secouées mais ne connaissent plus l'affolement de la déception. Celui qui a renoncé à toute vaine assurance en lui-même a mis sa confiance en un Autre, qui ne trompe pas.

Voir clair, c'est aussi avoir cette simplicité du cœur qui préserve du découragement stérile après l'échec, et surtout après la faute : les pages magnifiques où est racontée "la rédemption de Zacharie" nous disent l'histoire de l'âme pécheresse mais qui ne se complaît pas à s'accabler elle-même sous le poids de l'irréparable ; le nouvel élan de l'homme meurtri et humilié mais vaillant, qui sait qu'il a encore quelque chose à offrir à son Seigneur.

Ainsi le dépouillement sévère de toutes nos faiblesses, la connaissance de notre pauvre cœur et la lutte qui nous est imposée à mesure que nous faisons nos tristes découvertes, tout cela ne nous enferme pas dans un ascétisme qui n'aurait d'autre but que lui-même ; tout cela, au contraire, n'est fait que pour nous dégager, nous ouvrir, nous préparer aux grandes espérances. Nous ne luttons pas contre nous pour triompher glorieusement de nous-mêmes mais pour que Jésus trouve en nous un cœur plus docile et plus généreux, pour que nous ne soyons pas tentés de réduire le Christ à notre mesure. Il faut que nous devenions assez libres, non seulement pour offrir au Christ les sacrifices qui nous sont demandés, mais pour croire à ses promesses qui nous dépassent infiniment car «l'heure où se scandalisent les âmes de peu de foi, ce n'est pas celle où Jésus demande, c'est surtout celle où il promet».

L'espérance chrétienne dépasse toutes nos pauvres attentes. Elle dépasse aussi le cadre de chacune de nos vies individuelles. Nous ne sommes pas seuls. Le croyant prie avec les autres et pour les autres. Et plus d'un lecteur aimera, dans ce livre, les méditations où se révèle un sens si profond de l'Église, une vision si nette des responsabilités du chrétien à l'égard du monde.

L'Église a besoin de vocations diverses, qui se complètent et permettent ainsi l'accomplissement de grandes œuvres. Vérité très chère à notre temps mais qui est vraie dès les origines : les *Prières d'un croyant* nous le rappellent en nous montrant Pierre et Jean le jour de la découverte du grand miracle, Ils ne marchent point du même pas, ils n'ont pas tout-à-fait les mêmes soucis immédiats, leur responsabilité n'est pas la même, et cependant leur but est un, et le sens de leur vie est un. Ainsi chaque vocation prend sa pleine valeur, dans la vue du corps total du Christ.

Mais le chrétien n'est pas seulement de l'Église, il est dans le monde. Et ce simple fait lui donne une lourde responsabilité. Si le monde nous traite en étrangers, il sait cependant nous reconnaître. Ainsi jadis les Mages : «Eux qui ont reconnu l'appel de Dieu, eux qui ont commencé à y répondre, ils ne pourront plus redevenir comme les autres mages qu'ils ont laissés là-bas. Pour toujours ils sont marqués du signe de l'Étoile». Nous ne pouvons plus reculer, sans qu'il nous soit demandé compte du message que nous portons. «C'est si difficile d'être un chrétien digne de l'idéal que les non-chrétiens, que les âmes en marche, se font de la, religion». Aussi devons-nous être vraiment des âmes en marche, où travaille le levain de l'espérance. Et ne refusons pas l'apostolat sous prétexte d'éviter le danger d'orgueil, il n'y a plus d'orgueil chez celui qui sait sa faiblesse et à qui Dieu permet de travailler

utilement sans l'avoir mérité; jamais Pierre n'a mieux connu sa misère qu'au jour de la pêche miraculeuse.

Ainsi l'apostolat s'impose à l'âme chrétienne, comme la nécessité d'une vie religieuse plus profonde. L'un ne va pas sans l'autre, et c'est de tous les temps. Voici maintenant ce qui est de notre temps. «Jadis, la foi était si facile ! Dans un monde chrétien, il était presque difficile de n'être pas chrétien. Mais le monde a beaucoup changé». Aux luttes que tout chrétien, parce qu'il est homme, eut toujours, à soutenir, des combats nouveaux sont venus s'ajouter. C'est vrai de l'intellectuel d'aujourd'hui comme de l'ouvrier d'aujourd'hui. Dans le monde devenu plus hostile, et souvent étranger, la foi du chrétien doit être plus personnelle, ce qu'on recevait sans effort doit maintenant se conquérir. À cette heure, où la parole du Christ est si loin d'être partout acceptée et partout connue, non pas seulement à l'autre extrémité de la terre, mais tout près de nous ; à cette heure, où vivre dans le monde et travailler pour le monde n'est pas le moins dur renoncement au monde et à soi-même, alors prend toute sa force le témoignage des âmes qui ont accepté le combat et qui ne cachent ni à elles-mêmes, ni aux autres les difficultés crucifiantes, rançon de la grande Espérance. Parce que nous trouvons ce témoignage dans les *Prières d'un croyant*, elles seront aimées de leurs lecteurs et deviendront les prières de beaucoup de croyants.

1933

Prières d'un croyant

Joseph Huby
Les Études N° 215

La lettre de son Ém. le cardinal Verdier qui sert de préface à ce livre en fait comprendre l'esprit. Elle rappelle le dessein que s'est proposé l'auteur «de vivre le christianisme dans le monde, de prendre plus entière possession du trésor de l'Église, de le faire avec une âme jeune, un esprit neuf, de le dire dans le langage de son siècle, d'y découvrir, pour le mettre en évidence, ce que le cœur et l'esprit de sa génération attendent secrètement». Ajoutons que M. Légaut est universitaire et occupe une chaire de mathématiques à la Faculté des sciences de Rennes.

Ces *Prières d'un croyant* sont donc des méditations d'un chrétien très cultivé et très moderne, ouvert à tous les problèmes que se pose un esprit de notre temps, qui veut, au milieu du monde, être totalement disciple du Christ, et qui cherche dans le message évangélique, continué par l'Église, la lumière toujours actuelle parce qu'elle est éternelle. Par l'expérience de sa propre vie et de l'apostolat direct, il connaît les épreuves et les luttes souvent tragiques des jeunes intellectuels, l'âpreté de leurs combats, les complications qu'apporte la vie moderne aux efforts d'unification spirituelle, les désirs qui se cachent au cœur des meilleurs, leurs ardents espoirs «de travailler à l'avenir de cette terre, sur cette terre» et aussi leurs aspirations à la «droite pureté» dans le parfait détachement et le don total de soi. À la suite du Christ, pour les éclairer de ses exemples et de ses paroles, il retrace à nos yeux ces luttes, ces épreuves, «les jours de déchirement qu'il a fallu vivre pour se conquérir, les jours de dépouillement qu'il a fallu connaître pour se donner», la paix aussi et les joies de l'amour crucifié. Ces pages, où s'entremêlent réflexions et élévations, sont écrites en un style direct, rapide, parfois heurté, à l'image, non d'un cloître paisible, mais de notre monde violent et tourmenté; mais ces heurts mêmes, après un premier choc de surprise, éveilleront la pensée réfléchie. Sur tel ou tel point d'interprétation de l'évangile, le lecteur pourra être d'un avis différent; les dévots de sainte Marthe trouveront sans doute que cette bonne ménagère est l'objet d'un traitement bien sévère, et quelques exégètes s'étonneront de l'importance qui est attribuée, dans le miracle de la multiplication des pains, au jeune garçon possesseur de cinq pains. Tous devront reconnaître la propre conviction de l'auteur et la hauteur chrétienne de son idéal.

S'il fallait d'un mot caractériser l'atmosphère de ce livre et comme son "aura", nous dirions que c'est la ferveur, la vraie, non celle qui se dispense à la poursuite des *Nourritures terrestres*, mais celle qui jaillit, flamme vive et pure, d'un cœur donné au Christ.

1933

Prières d'un croyant

Pierre Péguy
Revue des Jeunes

Sous ce titre qui ne semble qu'une riposte à Laménais, un livre qui est beaucoup plus. À travers ces méditations sur l'Évangile qui suivent la vie intérieure du chrétien depuis les premières aurores jusqu'aux béatitudes finales, c'est Jésus même que nous trouvons, ou, si l'on veut, une nouvelle Imitation de Jésus par l'âme. Pour nous qui avons eu le grand honneur d'assister à quelques-unes des réunions de prières d'où devait sortir ce livre, il peut ne pas paraître nouveau, mais nous ne doutons pas qu'il ne produise l'impression la plus profonde sur quiconque le rencontrera pour la première fois, sur quiconque le méditera comme il a été médité avant d'être écrit.

Imiter Jésus-Christ, c'est avant tout le laisser agir en nous, le laisser nous transformer en Lui. C'est justement parce que cette soumission à Jésus-Christ est si parfaite, parce que cette transformation en Lui est si ardemment désirée par une âme comme celle de Marcel Légaut, que le livre qu'il a écrit est un grand livre et un livre vraiment chrétien. C'est pour cela aussi qu'il risque de paraître si dur à la plupart d'entre nous : parce que nous ne sommes pas arrivés au même degré de détachement, nous comprenons toujours trop bien ce que le sacrifice nous fait perdre, nous ne comprenons jamais assez ce qu'il nous donne en échange. Le vieil homme se défend «comme une vie qui ne veut pas mourir». Suivons l'âme dans son voyage spirituel. C'est d'abord le départ, le premier appel de Dieu auquel l'âme répond avec toute la générosité de la jeunesse. Mais ce premier élan prévoit-il toutes les difficultés de la route, comprend-il même le sens du don et le prix dont s'achète la vie éternelle ? « Or moi qui t'ai tout donné, dit Jésus, je redemande tout (p. 40) - Seigneur, répond le disciple, donnez-moi votre silence pour que je comprenne, et la force».

La force, nous en aurons besoin pour résister aux différentes tentations qui ne vont pas manquer de nous assaillir. Les tentations mêmes que Jésus a voulu éprouver au désert, nous, tout petits, nous aurons à les repousser. L'une surtout, plus torturante que toutes les autres, pour tous ceux qui comme l'auteur ont beaucoup vécu par l'esprit, la tentation contre la foi. Il y a là (p. 84-99) quelques pages qui sont, du seul point de vue psychologique, un chef-d'œuvre incontestable. Et pourtant il faut que nous vainquions, et nous vaincrons. Mais nous ne vaincrons qu'à force de nous effacer nous-mêmes et de ne mettre notre force que dans Celui qui a dit : «Ayez confiance, j'ai vaincu le monde». Dieu finira par récompenser «l'ultime résistance d'une espérance qui ne se rend pas» (p. 92).

La victoire pour nous, la récompense, c'est de mieux aimer Dieu parce que dès ici-bas nous le comprendrons mieux. Dès ici-bas nous comprendrons que la seule réalité est la constitution du Corps mystique du Christ : «Oh! union de Jésus et du monde! cette réalité fonde le bonheur et l'unité de ma vie. Vous êtes, Jésus, la vraie vigne; et comme le champ est tout entier pour la vigne, c'est pour vous que tout est. Donnez-moi de voir toutes choses transfigurées par le rapport qu'elles ont avec vous. Le monde tout entier est pour vous» (p. 194).

À partir du moment où le bon ouvrier qui travaille à la vigne met dans son travail assez de détachement de soi et de sincérité («Quand tu seras prêt à tout sacrifier pour que ma volonté se fasse, quand tu essayeras en vérité de me donner des âmes» (p. 225), il n'est déjà plus un serviteur, il devient un ami. «Il est des joies de commencement. Il est une joie de la fin... Ce n'est plus un appel, c'est une récompense... L'âme s'ouvre à la joie essentielle comme dans le milieu qui la nourrit. Nul ne peut la donner, nul ne peut l'enlever... Elle est l'aube qui éclaire les yeux faits pour la voir».

Arrivés à ce sommet où trop souvent, hélas! l'âme ne pourra parvenir que seule, nous voyons mieux la perspective de la route. Ce n'est pas seulement le salut, la vocation commune de tous les chrétiens que Marcel Légaut nous enseigne, c'est une vocation plus rare, plus difficile, où il y a «beaucoup d'appelés mais peu d'élus», la sainteté. C'est «la voie étroite où Jésus marche les yeux fixés sur la Croix» (p. 241). Cette voie peu d'entre nous sans doute la suivront jusqu'au bout mais, même pour nous, pécheurs, un tel livre peut être le plus précieux des secours. Il peut être l'occasion des plus beaux départs, plus encore celle des examens de conscience sauveurs et des plus difficiles remises en marche.

1933

Prières d'un croyant

O. Philippon
Revue Thomiste N° 38

À ceux qui une fois se sont donnés totalement à Dieu et souffrent pendant les tentations du désert et les affres de l'agonie, le mystère de la vie chrétienne est donné dans les thèmes évangéliques. C'est à en déceler le sens que s'attachent ces Méditations, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elles sont un ouvrage mystique de haute portée, tant par la sûreté de leurs assertions que par l'expérience qu'elles impliquent. Il nous paraît utile de relever quelques-unes de ces vérités étincelantes qui suggéreront mieux que n'importe quel commentaire l'intérêt de l'ouvrage.

Le prologue prévient le lecteur que la vie de foi est une entreprise de longue haleine : «le chemin qui conduit au sommet où Dieu seul est aimé en lui-même est long». Et il faudra se défaire des nourritures terrestres, accepter «le silence sacré de l'âme devant son Dieu». Et la grande possession de l'Être éternel exige un tel détachement, que l'âme, novice encore, «ne sait pas le vivre sans un reste d'attachement qui lui donne la saveur de la Croix».

Page 33 «Nous sommes tous appelés à devenir des saints». Appel d'amour qu'on entend chacun à son heure, quelque jour, en tremblant; trésor qu'on porte à la cime de l'âme, sans trop comprendre ce qu'il vaut ni ce qu'il va coûter. De fait, à peine en route, le démon engage la lutte. C'est la faim d'abord. «Impureté fondamentale qui est que Dieu ne nous suffit pas» (p. 51). Désespoir ensuite de ce qu'une

vie totalement donnée n'a rien produit encore de bien grand. Et l'on risque d'empiéter sur l'heure de Dieu par des initiatives osées, d'introduire dans sa vie quelque chose qui ne soit pas foncièrement un acte d'obéissance à Dieu. Pourtant il faut prolonger la route et le bout n'en peut être que la Croix. Pauvreté, échec des œuvres et de la vie, abandon des amis, des forces, de la renommée, poids des œuvres «chaque jour plus lourd», expérience de nos limites. C'est la mort d'inaction.

«Beaucoup de gens veulent agir et c'est bien; peu consentent à échouer, c'est-à-dire à monter sur la Croix» (p. 64). Mais «nul ne connaîtra la paix joyeuse de la Résurrection qui n'a pas eu le courage et la foi de porter le poids troublant de la Croix» (p. 72).

«Les disciples d'Emmaüs sont des gens qui ont cru et c'est parce qu'ils ont cru qu'ils cheminent tristement, secrètement inconsolables et seuls» (p. 74). Ils sont tristes, parce qu'ils avaient conçu Jésus à leur mesure, ils avaient fait de l'Écriture un livre à leur taille. Mais ces hommes n'ont pas cessé d'aimer et c'est pourquoi l'épreuve les purifie. Le regard intérieur élargi, ils reconnaîtront bientôt le Ressuscité. Ainsi les âmes dociles à l'enseignement du Maître reçoivent parfois ces illuminations subites de «vision directe, d'appréhension immédiate de l'objet de la foi» (p. 81).

Un chapitre sur les angoisses de la vie est d'un réalisme poignant. «L'âme erre autour de son passé comme Madeleine dans la maison vide» (p. 88). Elle a aimé, elle s'est donnée et l'objet de son amour est devenu angoisses, ténèbres, doute; elle abandonne, elle renie. «Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ?... Et la nuit recouvrit la terre pour la troisième fois» (p. 90). À l'aube cependant, ce n'est plus l'angoisse de la veille, sorte de rafraîchissement qui n'est pas encore espérance mais n'est plus désespoir. Enfin le mot du Maître «Marie». Et la touche divine fait éclater l'âme d'allégresse. «Tu ne recommences pas à croire, Marie, car tu as toujours cru» (p. 92).

Et voici une expérience nouvelle. "Avec Lui", c'est-à-dire avec l'Être essentiel en qui notre vie à nous se dissocie, se distend, se nie, mais pour se retrouver ensuite plus jaillissante. Vie de deux en un, qui naît en Jésus et se développe jusqu'au seuil du Verbe. «Désormais, tu portes le monde en ton cœur plus qu'il ne te porte, pauvre créature, car tu as en toi le Maître de ce monde sans qu'aucune frontière vienne de ta part limiter son action par toi» (p. 179).

L'indifférence du Monde est la grande souffrance de l'apôtre. «Souffrance qui est une participation à celle dont Jésus souffrit ici-bas (p. 143)... dont l'intensité se fait d'autant plus sentir qu'on est plus près de Lui» (p. 184). Il est une joie autre que celle du devoir accompli, la joie de l'Esprit consolateur, la joie de l'être, «d'être harmoniquement au monde... de s'insérer avec efficacité dans son devenir pour l'infléchir et le faire du dedans, étant plongé et comme mêlé dans la source d'où perpétuellement, toujours neuf, il jaillit» (p. 189).

«Vers la fin, Dieu a saisi l'âme qui s'était offerte à Lui. Et en un certain sens elle n'est plus libre. Elle peut toujours se retirer, dire non, refuser de servir. Mais ce ne serait pas sans un arrachement qui la bouleverserait et l'abîmerait dans son tréfonds» (p. 209). De fait, il y a encore des épreuves, il peut aussi y avoir des chutes, chutes éminemment douloureuses à cet étage de la vie intérieure, portes basses où s'achève de s'abaisser l'orgueil car il faut «accepter d'être si peu après avoir pu être si grand, accepter de n'être pas» (p. 233).

«Les angoisses de notre croissance spirituelle sont les signes avant-coureurs de plus grandes intimités, encore inconnues (p. 249). Il est une joie de la fin... Ce n'est pas quelque chose qui pousse à l'acte mais un élan qui fixe dans un état (p. 265). Elle est l'aube qui éclaire des yeux faits pour la voir, Fille de la dernière ténèbre» (p. 266).

On s'étonne presque que M. Légaut soit un laïc, professeur à l'Université de Rennes, qui a écrit pour d'autres universitaires comme lui. Mais ce qu'il écrit, personne encore ne l'avait écrit et tout le monde l'attendait ; car le problème est bien «celui de toute une époque, de toute une famille d'âmes», de celles qui, même loin des cloîtres, se livreront à l'amour, à la vérité illuminante et transformante. Alors il faut expliquer à celles-là le mystère de leur âme pour que nulle ne craigne ou déchoie.

Les jeunes liront et comprendront. Quelque chose est spécialement écrit pour eux : «Je t'appelle à faire tout ce qui, au plus profond de toi-même, t'est apparu éminemment désirable, tout ce dont tu as rêvé dès ton enfance dans tes meilleurs moments».

Bel ouvrage qui rassérène, console, exalte, qu'on relira et qu'on apprendra.

1933

Prières d'un croyant

C. Sevrain s.j.

Nouvelle Revue Théologique N° 60

Un livre dont la marque est une ferveur rarement rencontrée. Et quelle joie de trouver chez un universitaire une telle intensité de vie chrétienne. La vraie, toute entière bâtie sur l'abnégation. Cela donne à tout l'ouvrage un aspect austère, même un peu trop exclusif, pensons-nous. Style trop tendu

parce que la pensée l'est souvent, parfois subtile aussi et pas assez simple. Quelques exagérations, Sainte Marthe par exemple; l'une ou l'autre interprétation de l'évangile moins exacte : le vase brisé, le rôle de l'enfant dans la multiplication des pains. Nous craignons que la méditation, car il est impossible de lire vite tant la richesse et la profondeur des idées retiennent l'âme, n'en soit difficile pour beaucoup. Et nous le regretterions, ce livre est vraiment trop beau pour que nous ne désirions pas y voir puiser largement les fidèles dont la vie chrétienne souvent superficielle retrouverait ici le sens du Christ.

1934

Prières d'un croyant

J.B.

Études théologiques et religieuses N° 1

Méditations et élévations d'une âme pieuse sur quelques récits des évangiles et quelques paroles de Jésus-Christ. L'auteur les groupe sous les titres suivants : Aurores, Les luttes, Avec lui, Dans la voie, Ave crux spes unica, qui conduisent le lecteur, à travers nos saints livres, avec des haltes et des retours, de la crèche à la croix.

«Vous vous êtes proposé, lui écrit le cardinal Verdier, archevêque de Paris, de vivre le christianisme dans le monde, de prendre plus entière possession du trésor de l'Église, de le faire avec une âme jeune, un esprit neuf, de le dire dans le langage de son siècle... C'est votre idéal. Il n'en est pas de plus beau et vous l'avez réalisé. Et à chacune de vos pages on est saisi par la sincérité qui donne à votre foi le caractère d'une réalité vécue, par le souci que vous avez d'unir la vie chrétienne à la vie humaine. Je vous félicite de vouloir bien faire connaître à vos contemporains le message du Christ. En vous lisant, en méditant avec vous les mystères et les paroles de l'Évangile, beaucoup, j'en suis sûr, découvriront ce qu'ils cherchaient et qu'ils espéraient, sans pouvoir le dire, et ils vous béniront de la lumière et de l'enthousiasme que vous aurez mis dans leur âme».

Sous une phraséologie qui surprend quelquefois un lecteur protestant, il y a dans ce volume bien des pages émouvantes parce qu'elles sont émues et dont notre piété chrétienne peut faire son profit.

1937

La condition chrétienne

René Cadiou

La vie spirituelle N° 211

C'est un grand, un très grand livre religieux. L'auteur était connu déjà par ses *Prières d'un croyant*, une sorte de colloque de l'âme et de son Seigneur, qu'inspiraient, verset par verset, des épisodes de l'Évangile. Ici, l'âme a pris son envol. Quelques années ont passé. Légaut est arrivé à cette moitié de la journée où le travailleur qui a besogné dans le champ du Père comprend mieux l'œuvre, à en sentir les échecs, les angoisses, les succès aussi, et se permet d'en parler avec son maître, avec son collaborateur divin, cœur à cœur.

C'est un universitaire qui parle, c'est-à-dire quelqu'un qui a découvert sa religion aux frontières de l'incroyance, et qui a dû en même temps la vivre intensément, en revenant sans cesse au centre. au plus spirituel, à l'Amour. Il faut savoir que la plupart de ces méditations (et toutes peut-être), ont été faites par un apôtre, en petit groupe, avec des instituteurs qui découvraient le christianisme, et que ceux-ci, les anciens comme les nouveaux, désiraient loyalement en connaître les exigences, toutes les exigences, les plus intérieures, pour s'y conformer. Apostolat qui ne s'attarde pas aux préliminaires, qui ne se paie ni de mots ni d'enthousiasmes faciles, mais qui brûle clairement, volontairement, dans la lutte continuelle, jusqu'à tout consumer, c'est l'apostolat universitaire. Le livre de Légaut, si personnel pourtant, représente d'abord cela.

La perle unique, les invités du festin, l'ivraie, la conversion de Nicodème... Légaut a pris des thèmes évangéliques, et il a librement médité cette condition humaine où se fait le royaume de Dieu. On ne trouvera pas ici de commentaire, au sens que l'on donne d'ordinaire à ce mot, sinon un commentaire des grandes lois de la vie spirituelle, qui ont été posées pour toujours par l'incarnation et la rédemption. Après l'Évangile narré, c'est pour ainsi dire l'Évangile paulinien dont il a fait son oraison. Une vie d'apôtre y rentre, disons des vies. Si vous cherchez votre âme, lecteur chrétien ou incroyant, vous l'y trouverez certainement à quelque page, autant et mieux que vous ne l'avez fait dans les grands romans qui ont ravivé en ces dernières années les problèmes de la foi, de l'espérance ou de la charité. Il vous faudra prendre conscience d'évasions plus secrètes, d'appels plus intimes. À l'approche du royaume de Dieu, l'auteur sait tout ce qui vous agite, en réalité ou en rêve. Et il vous conduira.

Sans rien dissimuler de l'ampleur et des exigences de la vie spirituelle, c'est un livre très humain, plus encore que le précédent. Puisqu'il touche à la science, à la beauté et aux opinions, on s'étonne un peu que Légaut n'ait pas nommé parmi les préparations (ou peut-être compté parmi les limites) le sol natal.

N'y a-t-il pas là un problème vraiment spirituel que tout chrétien est obligé de reconnaître à quelque moment, une place à déterminer dans la construction, même la plus intérieure ? Ouvrier de l'union, Légaut a longuement appris à découvrir l'attente de toutes les âmes, plus que le sentiment du péché et la lourdeur de la chair, plus que le vide de Dieu et la dérégulation dans la vie mondaine, positivement un désir de l'absolu. Et cela, redisons-le, sans illusion, sans cesser de reconnaître nos limites, notre inachèvement, il les sent en lui-même d'abord, et ce qu'il y a d'insuffisant dans l'œuvre d'évangélisation. Mais, au milieu des ruines où nous travaillons, il ouvre toute grande l'espérance du royaume.

Car nous autres, chrétiens, nous sommes des gens qui attendent quelque chose. Et qu'attendons-nous ? Non point la réalisation d'une idéologie humanitaire, qui ferait une sorte d'Église de la cité terrestre. Mais que l'Église grandisse à la taille de l'homme parfait, c'est-à-dire de l'humanité, et tout simplement que les âmes se convertissent, pour puiser aux sources de consolation, de force, de réparation qu'elle ne peuvent trouver ailleurs. Et, par conséquent, qu'il y ait dans les activités humaines des influences chrétiennes toujours plus puissantes qui les configurent, chacune dans son ordre et autant qu'il est possible, à ce qui est la vérité et la bonté. C'est le mouvement même de l'Action catholique, comme l'a rappelé Mgr Beaussart dans la préface dont il a honoré ce livre. Et enfin que, par cet apport des convertis, en même temps que par cet effort intime de sainteté, il y ait dans le christianisme une conscience toujours plus délicate de l'Évangile, des manifestations plus riches de la foi et de la charité. En un temps qui a besoin d'espérance, Légaut n'a pas peur de ces vastes perspectives où le regard suit, autant qu'il est possible, la marche de l'Église dans le monde. N'a-t-il pas quelque droit à ces vues qui reposent et dilatent le cœur, comme celui qui a atteint un sommet ? Et ce livre, sans aucun doute, marque un sommet.

1937

La condition chrétienne

M.J. Congar O.P.
La vie intellectuelle N° 50

La "condition chrétienne", dont on est loin, pourtant, d'avoir tout dit, est une chose extraordinairement riche et complexe. Mais, parmi tant de traits qui la définissent, il en est quelques-uns, apparentés et solidaires, qu'on a plus spécialement marqués et qu'il nous faut recueillir. Et d'abord, le chrétien est un être qui ne se comprend que dans un rapport à Dieu, et, plus précisément encore, dans un rapport à Jésus-Christ. Il ne se réalise lui-même que dans un tel rapport. Sa condition essentielle est de ne pas tenir ce qu'il est de lui-même, de ne pas trouver ni posséder en lui-même son être le plus personnel, mais de ne se trouver qu'en se perdant, de ne se réaliser qu'en s'aliénant, de n'être lui-même qu'en se rapportant à autrui. Et comment ? Serait-ce par l'observance des commandements ? Oui, certes, mais pas seulement par là, car alors le chrétien se définirait et se réaliserait dans son rapport à une loi, tandis que c'est dans son rapport à Dieu et à Jésus-Christ que le chrétien se réalise. Le chrétien est un être qui prie. Il n'est dans sa condition que s'il connaît la chambre où l'on prie le Père dans le secret; il ne sait ce qu'il doit faire, ne voit les choses dans leur vraie lumière et ne se comprend lui-même, que dans la prière. Parce qu'il est, alors, dans son vrai rapport à Dieu et dans la vérité de sa condition.

C'est que le chrétien est un être pour qui Dieu a des désirs, sur qui il a des vouloirs, à qui il a quelque chose à dire un être pour qui il y a quelque chose à découvrir, quelque chose à faire, quelque chose à devenir, et d'abord quelque chose à entendre et à recevoir. Sa première fidélité à la loi de sa condition sera une attitude de disponibilité et d'attente, disponibilité à Dieu, attente active à ce qui vient, car quelque chose, pour le chrétien, est sans cesse en imminence de venue : la visite de son Seigneur, la possibilité de sa rencontre, si vraiment on est attentif aux venues de Dieu et docile à les comprendre. Sa condition propre impose au chrétien cette situation d'une ville ouverte qui, attentive à ne pas se défendre, est toujours livrée aux attaques de celui qui est dans la place; et toutes ces paraboles évangéliques dont le livre entier est un commentaire, que sont-elles, sinon l'obligation répétée de la disponibilité à Dieu qui vient, de l'attention active à Dieu qui parle : parabole des talents, parabole du semeur, du trésor caché, de la perle unique, des ouvriers de la vigne, des invités au festin ? C'est toujours la même chose, Quelqu'un est là, actif en nous, qui nous parle, et veut quelque chose de nous. Quelqu'un veut nous engager dans son œuvre car il y a quelque chose à faire, et à faire avec Lui, pour Lui. Par sa condition même, le chrétien est l'homme d'une chose qui n'est jamais faite, mais celui d'une chose vivante, toujours portée en avant, vers l'avenir, qui se fait sans cesse et doit se faire par nous. La condition du chrétien n'est pas la conservation d'une chose toute faite, qu'il s'agirait seulement de défendre et ne réserverait plus aucune surprise. À aucun moment il ne vit sur du tout fait; à aucun moment l'obligation où il est d'être attentif aux initiatives de Dieu ne le dispense d'y coopérer; à aucun moment ce que Dieu demande de lui n'est une chose acquise, en la possession de quoi il n'y aurait

plus qu'à se reposer. Ce que l'on a, même, on ne peut le garder que si on ne le considère pas comme une chose possédée, qui ne serait plus accessible à aucune mise en question. L'adolescent qui a la foi ne demeurera croyant que si, s'ouvrant à cette dure purification qui nous est si profondément décrite (pp. 78 s.), il voit la projection de ses idéals impétueux se muer en une conviction purifiée et en une consécration volontaire de l'intelligence. Nous ne demeurons avec Dieu que si, nous considérant comme ne lui ayant pas encore pleinement obéi et ne possédant encore rien, nous lui demeurons ouverts et attendons encore tout de lui.

Tout cela semble lointain, et c'est pourtant d'une application immédiate, comme d'une importance souveraine : on ne nous a pas trompé en nous promettant un livre sur *La condition chrétienne devant les Croissances et les Crises modernes*, car si le chrétien est un vivant de vie éternelle et qui soumet les opportunités terrestres à de plus hautes lois, ce n'est à aucun degré un être désincarné. Élevé au-dessus du monde par l'appel de Dieu, il est cependant appelé à faire l'œuvre de Dieu dans le monde, par une libre et personnelle coopération à la double activité, créatrice et rédemptrice, de celui à qui tout appartient. En vérité, les lois de la condition du chrétien devant Dieu deviennent aussi les lois de sa condition dans le monde. Parce qu'il prie, il pourra y faire l'œuvre de Dieu. Parce qu'il est en disponibilité à toutes les venues de Dieu, il entendra sa voix et reconnaîtra ses vouloirs dans les événements et les crises qui traversent sa vie. Parce que le christianisme n'est jamais pour lui du "tout fait", une chose acquise et qu'il ne s'agirait plus que de garder, il se prêtera avec obéissance et liberté, en une libre coopération, à toutes les croissances du monde où se développent, jumelées, la création et la rédemption. La condition intérieure du chrétien s'inscrit donc immédiatement en attitudes concrètes dans la pratique de l'existence il est disponible aux choses comme il est disponible à Dieu, et, en vertu de cette disponibilité même, il apporte aux événements un accueil d'autant plus libre qu'il est intérieurement plus profondément vivant et moins raidi dans le "tout fait". Mais aussi, sa fidélité à la voix intérieure reste, avec toutes ses exigences, qui sont celles de l'Évangile, la valeur dernière à quoi tout le reste se mesure.

1937

La condition chrétienne

Joseph Huby
Les *Études* N° 232

Il y a des époques de l'histoire où les institutions sociales se présentent comme des maisons solidement bâties, pourvues de tout le mobilier nécessaire. Les générations qui leur sont contemporaines y sont installées, chaque classe à son étage, et sauf les gens qui sont logés dans les caves, les autres trouvent que la maison est bien aménagée et qu'il suffit de la replâtrer de temps en temps. Et il y a d'autres périodes où il ne s'agit plus seulement de boucher une lézarde ou de réparer une gouttière; il faut tout reprendre à pied d'œuvre, reconstruire la maison sur des plans nouveaux.

Bien que fondée sur un roc immuable, l'Église du Christ n'échappe pas complètement à ces vicissitudes des sociétés humaines, ou du moins aux changements des représentations que s'en font les hommes. À certaines époques relativement tranquilles, les chrétiens peuvent être tentés d'y voir un édifice tout préparé, où ils n'ont qu'à s'installer, sans avoir à le bâtir pour leur propre compte : les réparations ou les agrandissements sont l'affaire du clergé. La majesté même des cathédrales, se perpétuant d'âge en âge, peut contribuer à entretenir cette illusion de l'immobile et du définitif. Il y a d'autres temps où les chrétiens ont le vif sentiment que l'Église n'est pas une maison toute faite, qu'ils doivent travailler à la construction du Corps du Christ, tous ensemble et chacun pour sa part.

On ne saurait douter que les chrétiens des premiers siècles n'aient eu nettement conscience d'être, comme dit saint Paul «la bâtisse de Dieu» (1 Co. 3,9), la maison en construction, dont ils étaient tout à la fois les maçons et les pierres vivantes; souvent, c'était de leur propre sang qu'ils cimentaient leur union au Christ et à leurs frères.

Et voici que de nos jours ce même sentiment refléurit dans l'Église avec une vivacité nouvelle. Par l'Action catholique, les laïques sont expressément appelés à travailler à la diffusion du Royaume de Dieu en eux et autour d'eux. Le livre récent de Marcel Légaut est bien propre à seconder cet appel; il fera réfléchir sur les exigences que comporte la condition chrétienne, l'appartenance à une Église qui, pour atteindre sa croissance voulue de Dieu, a besoin de la collaboration de tous ses membres.

On ne s'étonnera donc pas que, dès les premières pages, l'auteur secoue la quiétude des fidèles qui voient dans l'Église un abri, une assurance sur l'éternité, beaucoup plus qu'une œuvre à faire, une maison à construire, braves piétons, tout heureux d'avoir gagné un refuge, d'où ils peuvent contempler le défilé des autos sans crainte d'être écrasés.

«Parce que les chrétiens de cette génération n'ont pas participé à la fondation de l'Église, beaucoup vivent comme s'ils croyaient qu'elle s'est faite toute seule et qu'elle a toujours été. C'est pourquoi ils ne sont pas spontanément portés à la servir passionnément, comme l'homme qui construit sa maison. Ils

vivent de l'Église plus qu'ils ne la font vivre, et c'est pourquoi ils en vivent peu... Il est trop peu de chrétiens qui se sentent responsables de l'Église... Beaucoup ne pensent l'Église que dans une majestueuse et temporelle immobilité. Cette assurance est pour eux le refuge contre toutes les inquiétudes, mais aussi l'obstacle qui les défend contre toutes les rencontres».

Responsable de l'Église (sous d'autres mots, c'est le dogme de la communion des Saints), le chrétien est collaborateur de Dieu dans l'œuvre à laquelle tout le reste est suspendu, «l'immense et très longue édification» du Corps mystique du Seigneur, cette rénovation et sanctification de l'humanité qui donne à la création tout son sens. Si la responsabilité est grande, la vocation ne l'est pas moins car elle associe l'homme à la volonté du Dieu Créateur et rédempteur, et cette volonté est une volonté d'amour. Dans cette construction d'un monde nouveau, les services que les chrétiens sont appelés à remplir sont d'une variété infinie, et déjà saint Paul, par sa comparaison du corps et des membres, soulignait cette multiplicité des vocations spirituelles dans la recherche d'un bien commun. Le propos de Marcel Légaut n'est pas de passer en revue tous ces "talents" ni les manières de les faire fructifier. Il insiste plutôt sur certaines dispositions foncières que doit cultiver tout chrétien désireux de promouvoir ici-bas les desseins de Dieu sur le monde.

Les meilleurs auteurs qui ont traité de l'apostolat se sont efforcés d'imprimer dans l'esprit de leurs lecteurs une grande idée de Dieu, de son absolue transcendance et de son infinie sainteté, comme aussi de sa présence active au plus intime de notre être. Ils savent que toute âme a son secret, que tout chrétien possède en son cœur un sanctuaire caché, un Saint des Saints, où il se retrouve seul avec son Créateur. C'est là, dans le mystère des divines rencontres, que l'homme s'éveille à la conscience de ses péchés, qu'il s'accoutume à entendre les appels de l'Esprit, à discerner les plus légers signes de ses invitations gracieuses. Marcel Légaut n'a garde d'oublier ce côté intérieur de la vie chrétienne, cette présence de Dieu en nous, qui est pour le fidèle la source cachée de sa croissance spirituelle

«Vous êtes là en nous, [Seigneur], comme l'être qu'on ne voit pas mais dont on sait la présence attentive derrière soi ; comme celui qui assiste muet dans l'ombre du soir, à côté de la table, à notre travail quotidien ; comme celui qui est si présent, si extraordinairement présent que l'âme, chaque fois qu'elle y pense, ne peut s'empêcher d'en être étonnée, quoiqu'elle sache pourtant que vous êtes là».

Présence dont la foi nous donne l'assurance, mais qui ne porte ses fruits que si le contact personnel avec Dieu est renouvelé dans le recueillement de la prière. Marcel Légaut ne manque pas de rappeler cette essentielle vérité et de la défendre contre les sophismes qui peuvent faire illusion, parce qu'ils s'inspirent en apparence des motifs les plus légitimes, fidélité au devoir d'état ou charité envers le prochain.

«Il ne faut pas que la terre soit constamment piétinée pour que la graine y puisse lever. Il faut dans notre âme pour ses croissances un coin secret qui ne soit pas livré aux nécessités de l'action. Aucun tumulte n'y devra atteindre; rien n'y pénétrera que purifié; là nous laisserons grandir les semences mystérieuses et fragiles que le vent nous apporte du ciel. L'homme peut se donner beaucoup de raisons fallacieuses pour essayer de justifier une telle extériorisation de sa vie... Mais, en vérité, une telle âme, souvent, ne connaît pas assez l'intimité divine pour la conserver encore sous les dispersions du sensible. Au nom de sa fidélité à la volonté de Dieu, elle devient étrangère à Dieu».

Nécessité de la prière, du recueillement, attention à la présence de Dieu, on reconnaît là des thèmes classiques de la spiritualité chrétienne. Un trait plus original et qui donne à ces méditations un tour nouveau, est la place qui est faite ce que l'on a nommé "le sens du monde". Avec Pascal, l'esprit moderne avait pris conscience de l'immensité de l'espace; de nos jours, il a découvert l'immensité de la durée. Notre vision du monde en a été changée. Mais en même temps que se dilataient à l'infini les dimensions de l'univers, les meilleurs esprits, loin de rapetisser l'humanité à n'être qu'un ciron sur un grain de poussière, voyaient en elle, dans son histoire et dans sa destinée, le terme où tendait le prodigieux lancement de la matière et de la vie : elle est la fleur dont l'univers est le pédoncule.

L'approfondissement de la doctrine paulinienne sur le Christ, centre spirituel de l'histoire du monde, réunissant en lui toutes choses, celles qui sont dans le ciel et celles qui sont sur la terre (Eph 1,10), et les pacifiant par le sang de sa croix (Colos 1,20), a permis de penser les mystères de l'Incarnation et de la Rédemption en fonction de ces perspectives nouvelles. Chez le chrétien qui est entré dans ces vues, la connaissance et l'amour du Christ ne se conçoivent pas, cela va sans dire, sans la connaissance de l'amour de l'humanité; mais cette humanité, il ne la sépare pas de l'univers qui est le lieu de son effort et l'instrument de sa croissance spirituelle. Pour s'être rendu familières ces immensités spatiales et fraternelles, ces durées millénaires, il comprend mieux la grandeur de l'œuvre constructrice et rédemptrice à laquelle il doit collaborer; avec une vision plus large, il y apporte un cœur plus ardent. En union avec le sacrifice du Christ, c'est lui-même, toute l'humanité et tout l'univers qu'il veut offrir à Dieu.

«Pour s'être donné à l'œuvre de Dieu, le chrétien a mieux senti les connexions intimes qui unissent

toutes choses et le joignent à toutes choses. En lui grandit peu à peu le sens par lequel il découvre progressivement le monde, sa direction, sa finalité, son unité. Cette compréhension fondamentale le rend capable de s'intéresser à ce qui se fait dans le monde et lui révèle insensiblement comment il est appelé à y collaborer avec passion chrétienne. Désormais le voilà chargé de responsabilités auxquelles autrefois il n'aurait jamais songé. Signe que Dieu lui confie de nouvelles missions. Déjà il entrevoit le monde comme Dieu le voit, avec un vrai amour. Mais, en outre, le développement de ce "sens du monde" a un capital retentissement sur le développement de toutes les facultés de l'âme, à mesure qu'elle renonce à elle-même et qu'elle travaille, voit grandir ses possibilités, même naturelles, dont elle a besoin pour mieux servir et servir plus : l'intelligence s'épanouit, le cœur se découvre, la volonté s'affirme, la parole se délie, la timidité se dissipe».

Ce meilleur et plus grand service n'est pas travail à la chaîne, répétition des mêmes actes imposés du dehors, "observation de la Loi", au sens des pharisiens. Car l'amour Dieu pour l'homme est liberté créatrice ; il n'y a pas de limite à sa générosité ni de nombre qui mesure sa miséricorde. Pour imiter à sa manière cette «opération continue du Père» (Jn 5,17) dans l'inépuisable variété de ses manifestations, le chrétien doit se maintenir dans un état de sainte disponibilité : «amoureuse intelligence de ce qui est et attente active de ce vient».

Beaucoup confondent fermeté et dureté, constance et fixité. La vie même, par ce qu'elle comporte d'automatisme, favorise cette tendance.

«La répétition des mêmes actes et des mêmes paroles tend cesse à nous durcir, à nous fixer : conséquence inévitable de la vie et surtout d'une vie où l'on enseigne, où l'on dirige, où l'on impose en quelque sorte aux autres ce que l'on est. D'ailleurs, il est tellement plus commode d'être ainsi absolu, définitif, que l'homme le devient spontanément sans le savoir. Mais il est une fidélité chrétienne qui sait persévérer sans se figer, plonger ses racines dans le passé et accueillir dans sa ramure les souffles nouveaux de l'Esprit, car elle tire son ouverture de la force de l'Amour».

Cette sympathie ira à tout ce qui est recherche, effort vers le mieux : découvertes scientifiques, essais d'organisation d'une société meilleure, aspirations des croyants dans l'Église, mais aussi tâtonnements de l'humanité non chrétienne pour se rapprocher du Dieu inconnu. Le christianisme veut des cœurs hardis et conquérants, non des pessimistes désabusés, «qui s'attardent avec complaisance sur les précarités des victoires humaines, qui aiment sans cesse à rabaisser les progrès de la science et de ses techniques, qui se réjouissent secrètement des échecs de la société quand elle tente de s'organiser dans la paix et la justice».

Marcel Légaut, qui est un savant, parle noblement du "caractère sacré" que nous, croyants, devrions donner à la recherche, et du "rôle religieux" qu'il nous faudrait attribuer au défricheur de terres nouvelles. Il sait que l'effort poursuivi à plusieurs, en divers points du globe, pour la découverte d'une vérité nouvelle, commence à réaliser la communion des hommes entre eux.

«La ferveur de la recherche menée ensemble est une première flamme qui brûle les cœurs pour les unir... L'humanité aura accompli une importante étape. de sa croissance quand les esprits qui ont en commun le culte de la vérité et l'expérience de la découverte sauront s'estimer et s'aimer, même si encore ils ne sont pas d'accord».

Parce qu'elle est éclairée par la foi, cette sympathie ne se fait pas illusion sur les insuffisances d'une science qui ne s'achèverait pas dans une activité d'ordre supérieur, religieux, ou d'une justice sociale qui ne s'accompagnerait pas de la justice intérieure, celle qui fait les cœurs justes. C'est le propre de la foi chrétienne de mettre au cœur de toutes les quêtes humaines le ferment efficace. Au savant qui, la première ferveur passée, peut être tenté de perdre courage devant l'apparente caducité de toute tâche terrestre, elle enseigne la valeur éternelle de son œuvre, comme du lien qui rattache l'œuvre à l'ouvrier, puisque par la charité s'établit entre Dieu et lui totale communion et coopération à une même réalité «ensemble et pour toujours enfantée». Et ce qui est dit du savant peut s'appliquer à l'effort de tout homme qui travaille en dépendance de l'Amour divin.

En même temps qu'il montre la plénitude de la solution chrétienne de la vie, Marcel Légaut a soin de rappeler que cet achèvement n'est pas le simple et naturel épanouissement d'une vie harmonieuse et bien réglée. L'œuvre de Dieu n'est pas seulement créatrice, elle est rédemptrice. C'est au salut d'un moi pécheur et d'un monde pécheur que le chrétien doit se dévouer; il est le disciple de Jésus crucifié.

Cet amour rédempteur, qui est le bien propre du christianisme, engage nécessairement la condition chrétienne dans la voie des renoncements, des purifications jamais achevées, des docilités, souvent coûteuses, à la volonté divine, de la générosité qui va au delà de l'observation des préceptes, en un mot, dans la voie de la foi pure et de l'amour jamais satisfait. La rédemption du monde est une œuvre de patience et de luttes sans cesse renouvelées. Ce que nous en voyons porte nécessairement la marque de l'imparfait et de l'inachevé. Il faut une grande foi pour dépasser toutes ces apparences de pauvreté et de faiblesse et une non moins grande espérance pour anticiper la croissance victorieuse et

l'achèvement du Corps mystique du Christ. Quand on est jeune, l'élan même de la vie semble nourrir et porter cette confiance. Mais quand l'homme a connu les longues attentes et les échecs et qu'à ses tâches les plus aimées il lui est arrivé de trouver un goût de cendre, ce n'est plus le flot montant de la vie, mais la foi seule, et une foi de plus en plus spirituelle qui peut lui donner l'assurance qu'à travers toutes les souffrances et toutes les luttes, toutes les oscillations entre le bien et le mal, quelque chose de grand se fait dans le monde. Cet enseignement essentiel, l'effort de l'homme ne suffit pas à l'acquiescer ni surtout à en faire l'inspiration d'une vie : Dieu seul, invoqué dans la prière, peut l'imprimer par son contact au plus profond de nos cœurs. Et ce n'est pas une des moindres originalités de ce livre, écrit par un chrétien laïc, intimement mêlé aux aspirations de notre monde agité et bruyant, d'exalter la primauté de la vie intérieure, de ses recueils et de ses silences, et de nous ramener sans cesse à ce que saint Ignace, dans ses Exercices, regarde lui aussi comme fondamental : la conversation immédiate de l'âme avec son Dieu.

1937

La condition chrétienne

E. Mersch s.j.

Nouvelle Revue Théologique N° 64

L'ouvrage précédent du même auteur, *Prières d'un croyant*, a été fort remarqué, et, surtout, a fait du bien. Celui-ci n'a pas moindre valeur et n'aura pas moins d'action.

Longue conversation intérieure où l'âme se raconte à elle-même et à Dieu, longue leçon aussi que murmure, dans les cœurs chrétiens, la grâce du baptême. Invitation au recueillement, au détachement, à l'effort pour élargir ses pensées à la mesure de l'œuvre de Dieu réflexions sur les enseignements que Dieu nous donne par les événements mêmes que nos lâchetés ont laissés arriver. «Il faut des révolutionnaires qui haïssent dans les ténèbres puisque les chrétiens ne savent pas faire en plein jour des révolutions par amour. Il faut que vos disciples soient forcés d'être pauvres par la spoliation et justes par l'injustice, puisqu'ils ne savent pas être pauvres dans la prospérité et justes dans la puissance» (p. 170).

Le livre est plus une exhortation à vivre sincèrement avec Dieu et sa grâce au fond de l'âme et à se tenir en garde contre les étroitures qui viennent du pauvre esprit humain, qu'un appel à la joie dans la confiance et la ferveur. On ne donne pas toutes les notes à la fois ; et celle qui est ici donnée est extrêmement nécessaire et est rendue de façon très juste. Aussi le livre parle-t-il d'apostolat, d'ardeur à se dépasser pour faire l'œuvre de Dieu, même quand il paraît ne traiter que de silence, parce qu'il parle de la vraie union à Dieu dans le détachement de soi, qui comprend tout.

De tout cela, il parle de la manière qui convient aux intellectuels d'aujourd'hui. Ce professeur de l'Université de Rennes, professeur de mathématiques, a la pensée ferme et personnelle. Des chiffres, la rigueur ; non pas la sécheresse, ah non ! Beaucoup d'images, des phrases chargées de sens, mystérieuses parfois, jusqu'à ce qu'elles se résolvent en clarté.

Œuvre d'un laïc, le livre convient tout à fait aux laïcs, même non catholiques, qui réfléchissent aux choses religieuses. On ne peut assez le leur conseiller. Pour le clergé, il n'est pas seulement un excellent auxiliaire dans l'apostolat des intellectuels, il est aussi un excellent livre de lecture spirituelle et de méditations. On ne le parcourra pas tout d'une traite ; mais on s'en nourrira longtemps, et plus d'une fois.

1938

La condition chrétienne

Apollinaire

Études franciscaines N° 50

Une fois de plus, et dans un langage bien marqué du signe de notre époque, on cherche à faire comprendre aux chrétiens combien profond est le mystère de leur vocation. Il ne s'agit pas ici, à proprement parler, d'un livre d'apologétique, dans le sens usuel du terme. On ne trouvera dans ces pages aucun argument explicitement proposé en faveur de la divinité du Christ ou de l'Église catholique. Mais la lecture attentive du livre tout entier a pourtant, me semble-t-il, une grande valeur apologétique. Les croyants qui le liront connaîtront mieux l'étendue de leur devoir, qui ne consiste pas seulement à se conformer tant bien que mal à une règle extérieure. Ceux du dehors apprendront que religion et moralisme ne sont pas synonymes. Or, beaucoup ne voient dans la religion chrétienne qu'une sorte de moralisme; ils ne perçoivent pas assez les palpitations de la vie qui appellent sans cesse des croissances nouvelles et poussent à un progrès intérieur continu, non seulement de l'individu, mais de l'humanité tout entière. À chaque page de son livre, M. Légaut nous révèle cette vitalité, dont il porte le témoignage. Et c'est pour cela que j'estime que ce travail a une valeur apologétique, dans ce sens qu'il contribue à donner une notion plus exacte de la vraie vie chrétienne et de ses exigences réelles.

Nécessaires, et pour autant importuns, les ouvrages qui nous contraignent à un pénible examen de conscience, qui nous tirent d'une douce quiétude intérieure, qui nous font sentir notre habituelle infidélité à la vocation pour laquelle nous voudrions donner notre vie. Dans ce redoutable rayon vient se ranger le nouveau livre de M. Légaut. Combien lui seront infiniment reconnaissants d'avoir ouvert leurs yeux sur une vérité longtemps méconnue! Combien lui reprocheront les troublants points d'interrogation dont il traverse leur confortable certitude d'être de bons chrétiens !

L'homme n'est pas un individu isolé, il est une cellule de cet immense organisme s'étendant dans le temps et l'espace qu'est l'humanité, que les Pères assimilaient à un corps, à une substance, à une personne unique. En même temps que se forme chacune des personnes humaines, s'édifie cette personne que saint Augustin voyait se développant à travers les siècles, "per volumina saeculorum", personne collective qui est faite de la collaboration vivante et convergente des personnes individuelles, mais qui fournit à chacune de celles-ci la contribution indispensable à son achèvement.

Depuis que l'espèce humaine a fait son apparition sur la planète, nous voyons se construire cette "communauté humaine" dans les divers groupements de plus en plus larges qui se constituent, se fondent, collaborent ou s'opposent pour la constitution du corps, en perpétuelle croissance, de l'humanité. Parmi ces organes, destinés à des fonctions essentielles, tiennent une place capitale les patries et les classes sociales. Que de problèmes autour de ces classes sociales, surtout quand elles paraissent se ramener à deux classes antagonistes, spécifiées et opposées uniquement par le maudit argent : prolétaires et propriétaires, travailleurs et capitalistes, ouvriers et bourgeois : sera-ce la lutte constante et implacable, ou bien la prédominance d'une seule classe, ou bien la suppression de toutes les classes ? Problème insoluble tant qu'on demeure réduit aux directions et aux lumières de la raison humaine.

Aussi bien est-ce principalement sur ce point que porte le message de Jésus, nous orientant vers les solutions cherchées. On s'est demandé parfois si l'Évangile contenait une doctrine sociale. Sans doute, il ne révèle pas les techniques, il se contente de promulguer les principes sauveurs : l'amour fraternel rendu possible dans le climat des Béatitudes, les deux facteurs étant corrélatifs et inséparables : «Bienheureux les pauvres» et «Aimez-vous les uns les autres» sont les deux murs solidaires de cet édifice divin qu'est l'Église. Saint Paul l'avait bien compris quand montrait ce corps de l'Église se constituant grâce au travail et à l'apport de chacun des membres.

L'humanité s'efforçant sans cesse vers son unité vivante, l'Église, corps du Christ, tels sont les deux éléments qui s'appellent et doivent se rejoindre. La première, abandonnée à elle-même, est comme un corps à la recherche de son âme. La seconde est cette âme qui veut animer et diriger, en toutes ses actions, même les plus matérielles, le corps vivant qu'elle doit former. Car, pour grandir en Dieu, l'humanité doit se servir de toutes les ressources qui lui sont livrées, aménager ce monde dans lequel elle subit son épreuve temporelle. De ce chef le chrétien ne peut se désintéresser d'aucune des provinces de l'humain, toutes doivent s'intégrer dans le royaume de Dieu.

Ce programme interdit au chrétien de limiter l'horizon de ses devoirs au cercle restreint de ses obligations strictement individuelles. Membre du corps du Christ, toutes ses activités prennent, quoi qu'il en ait, une portée sociale. Il trahit sa vocation et il paralyse et retarde la constitution du corps du Christ s'il se comporte comme le citoyen d'une société tout humaine, régie par d'impassibles lois de justice que viennent tempérer quelques charités.

Évidemment, vivre l'idéal évangélique, remplir fidèlement sa fonction dans l'immense organisme fraternel, cela suppose une constante abnégation, impossible à l'infirmité humaine tant que la grâce divine ne l'élève pas au-dessus d'elle-même. Mais cela est aussi le lot du vrai chrétien, sa raison d'être dans le monde. La personne de l'humanité, en sa douloureuse gestation, a besoin de notre généreuse collaboration. La refuser est exposer à la profanation le nom du Christ ; la donner, dans un effort joyeux, c'est continuer, accomplir l'œuvre du Sauveur.

Comment assez remercier M. Légaut d'avoir rappelé les responsabilités qui pèsent sur tout chrétien et, en particulier, sur ceux qu'une prédilection divine appelle à la fonction d'apôtres, de militants ?

"Spiritualité sociale", adaptation intérieure à un monde qui vient, à une humanité qui naît, sujet nécessaire, sujet urgent, et auquel il est bien important de réfléchir. Surtout en compagnie d'un homme qui sait penser. Et précisément, M. Légaut vient de publier sur le sujet un ouvrage, qui, comme ses

écrits précédents, quoique d'une autre manière, est un livre de méditation (*La communauté humaine*). De fait, c'est un phénomène humain nouveau, c'est même, peut-on dire, le phénomène humain moderne, l'humanité prise comme ensemble, comme un tout organique, l'humanité se forme et s'affirme tous les jours davantage avec une rapidité toujours croissante. L'homme se rend compte de l'immense vie humaine dans laquelle et par laquelle il vit. Un long travail lui a conquis de plus en plus ce prolongement de son corps qu'est l'univers matériel. Mais ce corps-là appartient dans l'indivisible à toute l'espèce, et en lui, comme dans un nouvel organisme, l'humanité peut développer une nouvelle vie, la vie de toute l'humanité en communion avec elle-même, et comme une nouvelle conscience, la conscience de la solidarité et de l'union universelles.

La société, jusqu'ici, s'est faite toute seule, et elle ne pouvait guère se faire autrement, les moyens n'existaient pas par lesquels un homme peut agir fortement sur tous les autres. À présent, ces moyens existent : journaux, T. S. F., avions, cinémas... permettent un échange de pensée, une communauté de vie psychologique dont on n'a eu aucune idée pendant des millénaires. Des enchevêtrements de relations et d'interdépendances de toutes sortes, économiques, scientifiques, culturelles, prennent de plus en plus l'humanité comme dans un filet serré, qui la presse fortement sur elle-même. Comment voudrait-on qu'elle n'ait pas la sensation d'elle-même, et que cette révélation ne lui soit pas une crise mille fois plus enivrante que n'est la crise de la puberté chez l'enfant ? Solidarité d'une même classe sociale, ou intellectuelle, à travers toute l'humanité, solidarité de toutes les classes au-dedans d'une même nation, solidarité de toutes les nations et de toutes les classes tout cela, depuis quelques dizaines d'années, depuis quelques années même, se fait de plus en plus fortement et âprement sentir. Certains particularismes, sous le coup de la découverte, regimber et se referment plus étroitement. Qu'importe ? L'évidence n'est pas moins forte, l'humanité dans les peuples, dans les individus, s'éveille à la conscience d'elle-même, et à la conscience aussi de la possibilité qu'elle a de se former elle-même. De fait, dans des zones limitées, où le besoin s'en faisait sentir plus vivement, quelque chose de ce genre commence à s'accomplir. Ce n'est pas l'humanité encore, hélas, ce sont des fragments d'elle, des classes sociales, des races ou de soi-disant races, des civilisations, qui se posent en tous fermés et qui, usant et abusant méthodiquement des moyens de publicité, de suggestion et d'éducation collective de toutes sortes, réussissent jusqu'à un certain point à former chez les leurs un esprit d'ensemble, une mentalité d'ensemble. Dans quelle mesure l'œuvre est profonde, il est difficile de le dire ; dans quelle mesure elle est respectueuse de la morale, de la dignité personnelle et de la totalité de ce qu'est l'homme, on le devine (n'y a-t-il pas même des lois de stérilisation ?) ; mais qu'elle puisse aboutir à de grands résultats, à des dévouements même, on n'en peut douter.

Alors, pourquoi l'humanité entière ne ferait-elle pas quelque chose d'analogue ? Son heure n'approche-t-elle pas ; ces tentatives que l'on voit maintenant ne seraient-elles pas comme des essais d'une œuvre encore indéfinissable qu'elle doit accomplir ? L'humanité, la vraie, celle qui réclame, en tout homme, le respect et l'amour pour tout autre, ne pourra-t-elle pas, ne doit-elle pas se développer consciemment et former davantage les jeunes générations au sens collectif et universel ? Qu'il y faille une technique, c'est bien certain, et elle devient possible ; mais que l'œuvre soit surtout une œuvre de formation intérieure, de "spiritualité", et de "spiritualité sociale", c'est plus sûr encore. Tâcher de se comprendre, de s'estimer, de s'aimer les uns les autres, de retrouver dans les autres ce que l'on est en soi : œuvre de vie intérieure et bien urgente. Sans doute n'y aura-t-on pas cet élément de succès, qu'ont, hélas, des mystiques nationalistes ou communistes, d'être pour une part des œuvres d'opposition contre quelqu'un et de liguier les tendances inférieures dans la haine d'un ennemi, le capitalisme, les communistes, le voisin, le Juif. Mais l'absence de ce ferment trouble, si elle rend l'œuvre plus lente, la rend plus saine.

"Spiritualité" qui n'est qu'humaine et naturelle, certes ; mais précisément qui est humaine, qui s'efforce de faire entrer la morale et la loi naturelle dans le champ immense qui s'ouvre aujourd'hui devant l'homme, le champ de la vie mondiale, internationale, totalement humaine. Hélas, même dans les écrits et les articles des meilleurs, ne lit-on pas parfois des affirmations de "réalisme", des déclarations de principe positivistes, qui ne mettent pas en toute première ligne, dans les ordres politique et économique, la morale et l'Évangile ? Et cependant, ces ordres, parce qu'ils correspondent plus fort à tout ce qu'est l'homme, devraient se subsumer davantage sous la loi de l'homme, qui est la loi morale. "Spiritualité" aussi, qui fermente, de façon plus ou moins consciente dans l'âme de beaucoup qui paraissent adversaires des conceptions chrétiennes, et qui le sont, en fait, de différentes manières. Mais de même qu'au début le christianisme a converti en les révélant à eux-mêmes les meilleurs des païens par la pureté de sa morale individuelle, c'est peut-être aujourd'hui par la splendeur de sa morale universelle et sociale qu'il convertira les meilleurs des non-chrétiens, si les chrétiens savent s'ouvrir l'âme à la grandeur de leur religion.

Car cette prise de conscience de l'humanité par elle-même n'est pas chose toute profane l'humanité est-

elle profane, elle qui, dans les desseins de Dieu, est le corps mystique du Verbe incarné ? En tendant à se réaliser, à dégager autant que possible son unité à elle des multiplicités de la matière et de l'égoïsme, elle va fournir à la grâce le milieu où pourra enfin s'exprimer et se déployer la plénitude de vie et d'unité apportée par le Christ, l'œuvre de l'humanité collective qui tend à se réaliser elle-même est, peut-on penser, un aspect humain et empirique de la manifestation du corps mystique, et la main de Dieu n'y est pas étrangère.

Pour en revenir au livre de M. Légaut, ce sont des idées de ce genre, ou celles-là mêmes, que l'on y trouvera. Parfois, sans doute, trouvera-t-on que la pensée n'est pas encore tout à fait au point (surtout vers la fin), et que telles synthèses historiques sont hâtives : on le conçoit dans une matière si vaste et si neuve. Parfois, aussi, ressentira-t-on un léger choc à la lecture de certaines phrases. Ainsi à la dédicace, dont les lecteurs trop rapides ne comprendront même pas le sens exact ; ainsi à quelques autres passages. Mais il n'est pas mauvais d'être parfois secoué.

Les autres œuvres de l'auteur ont assez montré la sincérité de son sens chrétien, pour qu'on l'écoute ici avec confiance. Au reste, elles avaient le même thème fondamental que les chrétiens, toujours, doivent réagir contre eux-mêmes, de peur que leur christianisme ne devienne étroit comme les idées que, presque inévitablement, ils s'en font,

N'est-il pas opportun de voir les pensées des autres du côté où elles sont inspirées par la justice, la vérité, l'amour des hommes, du côté où elles sont vraies n'est-ce pas de ce côté que l'union peut se faire et que le Royaume de Dieu peut arriver ? Les âmes chrétiennes, même devant ceux qui paraissent les pires ennemis, qui paraissent, oui, car parfois «*fratrem odisti et nescis*», doivent être des âmes d'accueil, et c'est la force du Christ et du Christianisme que, si même il a des adversaires, lui n'est l'adversaire de personne.

1938

La condition humaine

Jean Daniélou
Les *Études* N° 235

«L'homme individu n'est plus à faire. Depuis des siècles, il paraît avoir atteint dans une stabilité relative une première perfection de conscience et d'intelligence. La société des hommes, au contraire, reste encore à l'état d'ébauche. En elle l'évolution, ailleurs proche du but de sa course, exerce ses plus pressants efforts». Voilà le fait central qui marque l'époque de l'histoire humaine où nous nous trouvons. Devant cette communauté humaine qui se cherche à travers les convulsions du monde présent, chaque classe et chaque nation aspirant à la réaliser à son bénéfice au lieu d'en être une composante harmonieuse, quelle sera l'attitude du chrétien ? Parce que le Royaume de Dieu auquel il appartient n'est pas de ce monde, va-t-il se désintéresser de l'avenir de la terre et fuir dans les solitudes pour y attendre le retour du Fils de Dieu ? Ce serait oublier que c'est en l'humanité terrestre que «s'amasse l'argile vivante du nouvel Adam, demeure future du Dieu qui est tout en tous». L'Église, depuis un demi-siècle, n'a cessé de rappeler aux chrétiens qu'ils avaient à être les premiers parmi ces artisans de la communauté humaine qui est le corps de la cité de Dieu. Le livre de Légaut témoigne d'une attitude spirituelle qui est dans l'exact prolongement de cet enseignement.

Deux traits la caractérisent : le premier est la soif de se sentir en communion avec l'humanité totale qui est l'exigence même du cœur catholique. M. Légaut a profondément senti que le souverain détachement n'est pas une totale démission mais un total accomplissement, et que c'est le plus dur ascétisme. Toute tâche constructrice le trouve prêt, toute œuvre de vie a son assentiment. Aucun système partiel ne peut le retenir dans ses mailles. L'humanité seule, dans sa plénitude, lui paraît mériter qu'il se donne à son avènement.

Message d'unité, le livre de M. Légaut est en même temps le témoignage d'une espérance inconfusable en l'avenir humain. Rien en lui qui sente l'amère jouissance d'affirmer la vérité malgré les démentis du réel, mais l'unique souci, qui est éminemment celui de l'éducateur, d'amener à une vie toujours plus pleine, humaine et divine, l'humanité en croissance vers sa stature parfaite.

Un dernier chapitre fonde cette attitude sur une théologie hautement traditionnelle, qui est celle de saint Paul et des Pères de l'Église traditionnelle, cette idée que l'humanité totale, qui est le corps mystique du Christ, est première dans le plan divin et se réalise à travers les temps par la totalisation, la récapitulation des personnes individuelles. Traditionnelle, la doctrine que ce n'est pas l'esprit seulement mais tout l'homme qui doit être mystérieusement sauvé. Non pas qu'il y ait là aucun rêve charnel de l'établissement d'un royaume de Dieu sur la terre. M. Légaut marque bien la rupture qui sépare les conditions de la vie présente et celles de l'humanité ressuscitée. Peut-être cependant, c'est la seule réserve que je ferais à son très beau livre tout entier tourné vers les tâches positives, ne note-t-il pas assez qu'aussi longtemps que durera l'ère présente, une force mystérieuse de mal et de déchéance y entravera la marche à l'unité et à la lumière, force peut-être de plus en plus subtilement déguisée, à

mesure que le niveau de l'humanité s'élève, mais cependant toujours présente. Mais M. Légaut a raison, et c'est la grande leçon de la *Communauté humaine* d'affirmer en dépit de toute sa foi en l'inéluctable triomphe de l'autre force, mystérieuse et divine, qui pousse l'humanité, dans son âme, dans sa chair, à cette croissance dont la consommation dernière fera le Nouvel Adam.

1939

La communauté humaine

René Pons

Revue de métaphysique et de morale N° 46

Sans offrir un caractère scientifique, ni même un caractère proprement philosophique, au sens où ce dernier terme implique un inexorable souci de la preuve, ce livre paraît digne d'intéresser tous ceux qui éprouvent le souci de l'orientation spirituelle. C'est un très personnel essai de réponse à ce problème capital, découvrir la "mystique sociale" qui répond aux conditions nouvelles de l'existence humaine. La mystique de M. Légaut se présente comme indivisiblement humanitaire et catholique. Pour lui, la "communauté humaine" ou "société des hommes" est une réalité en voie de se faire, objet d'une révélation inépuisable et progressive, siège d'un "dynamisme interne" original, point, d'application actuel des plus puissants efforts de l'évolution. M. Légaut signale quelques symptômes de cette transformation contemporaine, véritable «croissance spirituelle de la communauté humaine, considérée comme un tout organique» (p.10); mais, surtout, il caractérise le genre d'attitude intérieure qui favorisera cette croissance. Par exemple, il montre qu'une collaboration des classes sociales réellement efficace exigerait de tous «une véritable conversion intérieure» (p. 53), tendant à faire disparaître la «conscience de classe» au sens où ce terme impliquerait quelque inégalité : «ainsi l'industriel ne devra pas croire déchoir si son fils devient un bon instituteur, et le fils d'un professeur de la Faculté acceptera d'être un bon ouvrier spécialisé sans se croire indigne de sa famille» (p. 90). Il fait voir avec une grande finesse comment la "conversion sociale" ainsi exigée pour l'avènement de la fraternité humaine rencontre des obstacles jusque dans certaines valeurs morales, incarnées par ceux des privilégiés de la fortune qui ont su tirer de leur condition un noble parti familial et humain. D'autre part, c'est en la foi chrétienne catholique vécue dans sa plénitude que M. Légaut trouve la justification de sa foi en l'Humanité. Cette dernière foi, en effet, relève d'un "sens spirituel" que l'homme est sans cesse exposé à perdre, tant l'humanité dépasse ses dimensions! «Pour croire à l'enfantement du vivant nouveau, à travers les tâtonnements d'une recherche séculaire présente et efficace jusque dans les bouleversements du cosmos, il faut vivre stablement dans une communion intime avec un Dieu qui transcende absolument, par le jeu propre de sa puissance, les vicissitudes des causes et des effets, et en tire, sans nullement déranger leur souple et ferme ordonnance, la réussite de son amour» (p. 210-211). Plus précisément M. Légaut essaie de nous exposer comment il s'agit actuellement pour le catholique de faire «vis-à-vis de l'Église un pas semblable à celui qui transformait jadis un Juif en disciple de Jésus» (p. 216). En effet, «l'Église catholique est l'image visible de l'Humanité totale que nul n'a vu car elle n'est pas encore» (ibid.); et le catholique doit reconnaître en elle cette image s'il veut être fidèle aux exigences de sa propre vie spirituelle. Il y parviendra en prenant pleine conscience de son caractère original d'universalisme. «La société visible de l'Église est le socle de ce vivant nouveau, Personne transcendante à tout autre, plérome de nos personnes humaines, inconnu comme Dieu lui-même» (p. 221). Selon M. Légaut, l'Église prépare dès maintenant, "par l'intériorité mystérieuse" de sa société vivante l'avènement de l'Humanité totale, qui, à la fin des temps, sera le domaine même de Dieu.

Cette émouvante profession de foi finale demeure voilée de quelque obscurité. Le livre entier qu'elle couronne, on pourrait souhaiter un peu plus de rigueur. Il reste qu'il apporte à la crise spirituelle et sociale de notre temps une réponse cohérente et généreuse, tendant à promouvoir une certaine orientation intérieure libre de toute attente qui pourrait entraîner des transformations de portée considérable.

1939

La communauté humaine

Roger Pons

Bulletin Joseph Lotte N° 93

Est-il utile de présenter Marcel Légaut aux lecteurs du Bulletin Lotte ? Son titre officiel jette peu de lumières sur sa personnalité. Il enseigne les mathématiques à la Faculté des Sciences de Rennes ; mais c'est un mathématicien infidèle, à la Pascal, ou tout au moins un mathématicien qui partage... Son vrai titre à notre reconnaissance, c'est d'avoir été, dans les milieux universitaires, un des pionniers de l'action catholique. Qui contestera jamais la générosité avec laquelle il s'est donné à l'apostolat conquérant, d'un don sans reprise, renouvelé chaque jour depuis vingt ans ? L'apôtre est par nature rayonnant. Pour étendre son rayonnement au-delà des groupes amicaux qu'il animait de sa personne,

Légaut s'est fait écrivain. Il a donné d'abord deux livres de méditations sur l'Évangile les *Prières d'un Croyant*, avec préface de S. E. le Cardinal Verdier et *La Condition chrétienne*, avec préface de S. E. Monseigneur Beaussart. La plupart de nos amis connaissent sans doute ces deux livres. Ils ont conquis une audience très large, dépassant de beaucoup les cercles universitaires pour atteindre le grand public.

Prières d'un Croyant, *La Condition chrétienne* appartiennent de toute évidence à la même veine. Avec son troisième livre, que le présent article a pour ambition de présenter, Légaut semble s'orienter vers des préoccupations nouvelles, abandonner le dialogue intime de l'âme et de son Dieu pour s'interroger sur l'avenir du monde et des sociétés humaines. Serait-ce la conversion du mystique à la politique ? Il faudrait, pour juger ainsi, ne pas aller plus loin que le titre, et encore l'interpréter de travers. *La Communauté humaine* est la suite nécessaire des méditations sur l'Évangile qui l'ont précédée. La pensée religieuse de Légaut est allée s'approfondissant, s'élargissant, sans cassures ni tournants. Voilà ce que je voudrais montrer surtout, en suivant rapidement l'itinéraire qui à travers ses deux premiers livres l'a amené aujourd'hui à construire cet "Essai de spiritualité sociale". On sera alors plus à même de comprendre l'originalité et la richesse de cet effort et d'en tenter l'étude, sinon la critique.

Ses méditations, Légaut les a vécues avant de les écrire. Voici autour de lui toutes ces jeunes volontés, ces âmes généreuses qu'a séduites l'héroïsme chrétien, ces cœurs impatients d'un don total. Que restera-t-il, à l'épreuve, de cette ferveur initiale ? Combien de ces chrétiens pourront grandir jusqu'à leur taille surnaturelle ? L'expérience de l'apôtre est souvent douloureuse et décevante ! Il en est tant qui s'arrêtent trop tôt, ou qui s'essoufflent, ou qui se faussent, ou qui prennent peur en chemin. C'est la grande souffrance du pionnier, d'être malaisément suivi. Si au lieu de se retourner vers les autres il jette son regard en lui-même, là encore quelle tristesse à découvrir ses propres lenteurs, ses reculs et la disproportion entre son zèle et ses propos d'une part, sa purification réelle de l'autre ! Qu'il élargisse au contraire son champ d'horizon à la dimension de l'Église, qu'il plonge dans le temps pour y considérer les victoires de la grâce au cours des âges, ce sera toujours la même peine. À côté des rameaux jaillissants d'une seule venue, des fleurs épanouies et des fruits mûrs, que de bois mort, de bourgeons avortés ! Pourquoi tant de délais ? et toutes ces résistances ? et un si médiocre rendement de l'œuvre divine en nous ? Telle est l'inquiétude maîtresse, la brûlure secrète qui tourmente l'apôtre. Répondre à ces interrogations douloureuses, c'est la tâche que s'est donnée Légaut dans ses premiers livres.

Psychologue, et combien pénétrant, il va projeter son regard lucide au fond des âmes, mettre à nu le jeu des sophismes, des compromis, des illusions qui entravent la croissance surnaturelle de tant de chrétiens. Il dépistera toutes les manières de se fausser, cherchant dans les dispositions secrètes des cœurs la cause de tant d'échecs. Mystique, il analysera le contenu de notre foi, de notre espérance trop peu efficaces, et tâchera de donner aux mots toute leur force, au divin message toute son auguste réalité ! Œuvre de lucidité et de ferveur, telle apparaît l'œuvre de Légaut : un appel à mieux nous connaître, à mieux pénétrer notre foi. Ne chicanons pas ce mathématicien sur quelques formules obscures, sur un goût parfois excessif des abstractions, sur quelques inégalités de plume ; admirons plutôt dans son style le jaillissement imprévu des images et la chaleur d'une poésie qui est la respiration de l'âme.

Sommes-nous vraiment religieux ? Les meilleurs d'entre nous risquent d'être prisonniers de leurs mots et de leurs masques. Légaut nous met en garde contre tout ce qu'il peut y avoir d'irréel dans nos attitudes. Que les écueils sont variés et perfides ! C'est le pharisaïsme qui n'a pas besoin de s'étaler en déclamations ostentatoires pour être mortel, une certaine satisfaction inavouée, une comparaison implicite de soi à autrui, une préférence tacite pour ce moi que de bonne foi l'on voudrait pourtant humilier, en voilà assez pour transformer notre religion en une complaisance personnelle et la stériliser. Que dire du moralisme, qui substitue un code à un amour, la correction des gestes à la brûlure du cœur et évacue la croix du Christ ? Il est des démissions moins voyantes, non pas les grosses chutes, mais les petits refus, ces non qui se murmurent à peine, ces secrètes reprises qui déterminent l'arrêt d'une croissance religieuse. L'histoire du jeune homme riche se rejoue souvent sans paroles au tréfonds de l'âme chrétienne. Ou bien il faut chasser cette dernière illusion de l'homme de bonne volonté, qui remplace la vie religieuse par la psychologie, par une habile ou délicate auscultation de soi. Quel sens de la vie intérieure, quelle expérience du surnaturel tout au long de ces méditations qui de l'Évangile nous ramènent sans cesse au drame de notre vocation, qui font retentir à nos oreilles l'appel pressant du maître et nous aident à y répondre d'une réponse vraiment religieuse, c'est-à-dire droite et pure.

Sommes-nous vraiment religieux ? Si la rectitude et la pureté de notre élan sont incontestables, il nous manque peut-être d'avoir le cœur assez grand. Ce n'est pas assez de redresser nos déviations, de clarifier ceux de nos sentiments qui seraient un peu troubles, il faut dilater notre intelligence et notre

ambition surnaturelles. Après les pièges de l'amour-propre, voici, dénoncé par Légaut, le piège plus redoutable peut-être d'un christianisme étriqué. Étriqué dans ses horizons, le chrétien obsédé de son propre sort, ou qui ne porte devant Dieu que les soucis de sa famille. «La religion est affaire individuelle». Sans le savoir, trop de chrétiens confirment par leur vie l'exactitude de ce slogan. Leurs chutes et leurs redressements, leurs déboires et leurs réussites, voilà ce qui remplit leur colloque avec Dieu. Pauvre prière à œillères, qui risque de devenir administrative ou superficielle : une comptabilité de péchés, une liste de revendications, un acte d'amour sans racines. Le danger, ici, n'est pas de se fausser mais de fausser Dieu.

On ne peut pas suivre les *Prières d'un Croyant* sans acquérir le sens de Dieu, c'est-à-dire sans transformer sa foi. Dieu guide notre esprit, Dieu guérit la blessure du péché. Oui, sans doute. Mais il est infiniment plus que le souverain instituteur, que l'infaillible médecin. Sans quoi le juste sans péché aurait-il encore besoin de Dieu ? Dérision de cette question ! De Dieu à l'homme irréprochable, s'il existe, quel abîme ! Les théologiens, certes, ont pris mesure de cet abîme, en définissant la nature et le surnaturel et Pascal, dans la hardiesse de son langage, parlait de «la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité». Légaut n'élabore pas une doctrine nouvelle : il nous apprend à donner à la doctrine son sens éblouissant, à ne pas la rapetisser au gré de nos routines quotidiennes ou d'un vocabulaire exsangue. Notre credo nous hausse à des perspectives grandioses. Le savons-nous assez bien ? Écoutons Légaut commenter la leçon donnée à la Samaritaine, à Nicodème. Écoutons-le, quand il illumine le visage auguste de la mort, qui est comme la consécration d'une hostie élaborée au cours de notre vie. Il nous apprend à désirer cette divinisation mystérieuse à laquelle Dieu nous appelle, pour achever de nous constituer en personnes, justification suprême de notre liberté. Et ainsi toute notre piété s'approfondit et se virilise.

Mais notre espérance serait courte encore, et notre foi fragile si elle ne donnait pas toute son amplitude au drame de la Rédemption. «On mourra seul», crie Pascal. Est-ce sûr ? L'homme ne peut pas plus mourir seul qu'il ne vit seul. Tout le corps mystique est intéressé à l'acte de notre mort, comme il est intéressé à tous les actes de notre vie. «L'océan change pour une pierre», dit encore Pascal. L'univers mystique, le plus réel de tous, change pour un mouvement de vraie charité. L'idée que mettent le plus vigoureusement en lumière les deux livres de Légaut, c'est cette idée d'unité et d'interdépendance, que le Christ illuminait dans sa prière sacerdotale, que saint Paul appréhendait avec tant de vigueur, que les siècles chrétiens exaltent dans le dogme de la Communion des Saints. Idée primordiale, qui ne sera jamais assez éclairée. Nulle part on ne saisit mieux combien s'opposent certaines attitudes racornies et timorées à la foi dilatée, à l'espérance ardente de Légaut. Serait-il jamais assez grand, le visage de notre Seigneur ? Ce n'est pas assez de nous montrer l'unité de l'Église dans le temps et dans l'espace, de nous faire déchiffrer dans les civilisations successives autant de langages divins, il faut encore faire apparaître la liaison qui nous joint au monde matériel, à cet amas de puissances que nous avons à dominer, à domestiquer, à élaborer à travers les remous et les crises de l'histoire, faut faire apparaître le progrès incessant de l'œuvre divine. «Ardeat amans spe nixa fides». Quelle espérance plus vigoureuse que celle qui ne se laisse pas déconcerter par les échecs, même séculaires, qui a su regarder en face Gethsémani et s'entretenir dans l'allégresse pascalienne ? Quelle foi plus profonde que celle qui fixe de préférence ses regards sur l'incarnation, pour arracher le plus possible de vérité à cet éblouissant mystère ?

Tel est le double effort de ce croyant dans ses Prières. Tel au moins il m'apparaît à distance, loin de toute citation, quand j'essaie d'ordonner et de dominer d'anciennes impressions de lecture. Effort pour aider l'âme à se purifier, à rectifier son élan ; effort pour l'aider à conquérir le sens de Dieu, à se dilater aux dimensions du mystère. C'est vraiment dans son départ et dans son terme, un effort religieux.

Loin d'être superflues, les réflexions précédentes constituent une bonne introduction à *La Communauté humaine*. Disons mieux. Elles sont plus qu'une introduction. Elles dégagent l'esprit du volume, et le situent dès l'abord sur le seul plan où il ait tout son sens et toute son efficacité, sur le plan religieux. Si l'on ne comprend pas bien cette inspiration, le livre, qui dans ses analyses retient beaucoup encore de la forme des méditations. et du lyrisme de la prière, risque de déconcerter. Je crois qu'il faut en rendre compte comme l'on rend compte de tout essai de spiritualité, non en le suivant pas à pas, mais en épousant le mouvement intérieur.

Comme les deux ouvrages précédents, celui-ci est animé d'un double mouvement. Il élargit l'objet de notre foi. Il nous prépare, par la conversion intérieure, à grandir notre être à la taille de cet objet. Élan d'adoration et chant d'espérance d'une part ; examen de conscience et affinement du sens religieux d'autre part. Sous ces deux aspects, extérieur et subjectif, c'est bien la suite et le couronnement d'une spiritualité. Petit à petit, dans sa prière, Légaut, j'ai essayé de le montrer, était conduit à mettre l'accent sur l'idée d'unité, à rechercher les conditions d'une fraternité réelle entre les hommes, D'autre part, il découvrait sans cesse les embellissements, la transfiguration de l'œuvre divine, devenant de jour en

jour plus digne du Créateur. De ces deux tendances est né le nouveau livre.

Sommes-nous vraiment religieux, si nous limitons notre foi aux choses. de la foi, comme on dit ; si nous nous désintéressons de l'univers et de son avenir, et de l'œuvre que les hommes élaborent dans la peine ? Sommes-nous vraiment religieux, si le monde n'est pas plus pour nous. que les planches d'une scène banale pour l'acteur de passage si, pensant notre destinée comme une psychomachie sans racines terrestres, nous passons sans prêter attention au décor, sans nous soucier du théâtre où nous, jouons notre rôle ? Est-ce vraiment comprendre Dieu, que de le considérer uniquement comme le sauveur des élus ? que d'admettre que sa Création puisse rater ? qu'à un moment de l'histoire, elle puisse infléchir son cours et rebrousser chemin, de cataclysmes en barbaries ? de refuser toute valeur religieuse au fait intrinsèque de la civilisation ? de s'abandonner à des peurs mesquines, aux angoisses de l'immédiat, à l'affolement de routines déconcertées, ou de petits intérêts bousculés ? L'âme du vrai croyant est espérante, et Légaut refuse de limiter son espérance au traditionnel domaine des idées pieuses. Il espère, ou il a foi, car ici foi et espérance se confondent dans l'avenir du monde, et il croit connaître la direction que suit le monde dans ses progrès. Aux écoutes des rythmes de la terre, par delà les heurts et les secousses, dans les grèves, dans les guerres, dans le délire totalitaire, dans la furie des hurlantes mystiques, il a su deviner les balbutiements d'un être nouveau qui douloureusement s'efforce à naître : cet être, c'est l'humanité. La spiritualité sociale de Légaut repose tout entière sur cette foi en l'humanité qui se crée, de plus en plus unie, de plus en plus consciente. Pour lui, il n'est pire faiblesse que de penser l'avenir à l'image des siècles passés : à peine nous offrent-ils une pâle ébauche, une chétive figure de ce que sera demain la société des hommes. Seule, la pensée chrétienne paraît proportionnée aux grandeurs de cet ordre futur. Il s'agit de reprendre et de compléter les anticipations de saint Paul, et de se remettre en attente d'une grandiose parousie.

Que penser de cet élargissement proposé à notre foi ? N'est-ce pas une transfusion de sang trop brutale, qui risque de déterminer un choc fatal à notre organisme anémié ? Ce serait faire le procès de notre anémie, et non point de cette vigueur. Je dirai seulement que c'est une foi, et que, comme telle, elle ne s'impose qu'au croyant. L'expérience immédiate supporte d'autres interprétations ; mais il faut avouer que ce sont presque toutes des interprétations de désespoir. Ou bien l'histoire des sociétés humaines n'a aucun sens ; ou bien elle est le jeu d'un malin génie, ou de forces aveugles, ce qui revient au même ; ou bien elle est un alphabet que Dieu épelle et la Providence s'y conjugue avec la liberté de l'homme. Et c'est bien la pensée de Légaut. Le monde va quelque part, vers une unité toujours plus grande, qui le rendra plus digne de Dieu. Pourrait-on rester insensible au souffle d'épopée qui soulève de pareilles pages ? Il faut seulement adapter notre pensée timorée à l'échelle de Légaut, et c'est une échelle pluri-séculaire. Quel stimulant pour notre foi, que cet arrachement à l'immédiat ! Je lisais ce livre en ce terrible septembre 36 d'angoisse et de déroute intérieure. Un moment, l'affolement l'a emporté. Légaut n'était-il pas un illuminé, un mystificateur ironique ? J'avais peur. C'est que ma foi humaine vacillait. J'étais vraiment induit en tentation. Mais l'élan de Légaut fut le plus fort : il balaya mes doutes. Lumière dans les ténèbres.

Une autre question est à poser franchement. Cet élargissement de notre foi est-il compatible avec l'orthodoxie chrétienne ? Oui, sans nul doute. Pourrait-on assigner des limites au dogme de la Communion ? L'effort religieux s'est appliqué jusqu'ici davantage aux problèmes de l'individu ; mais la réussite individuelle peut-elle se détacher de celle de l'ensemble ? Il faut arracher à la mystique chrétienne toutes les richesses qu'elle contient. À qui voudra suivre les perspectives de Légaut s'ouvrira un champ de recherches fécondes. Le seul point qui n'est pas très clair à mes yeux, et que ce chercheur préciserait, c'est celui des rapports de l'Église et de cette humanité en gestation. Sont-ce deux sociétés différentes ? superposables ? N'est-ce qu'une même réalité surnaturelle, avec deux noms ? On hésite à se prononcer, en lisant mais pareille construction peut-elle trouver son langage du premier coup ?

Accepter cette foi en l'ordre futur, c'est se contraindre à une conversion intérieure. Il faut devenir l'ouvrier de ces grandioses lendemains. Comment pareil idéal ne serait-il pas onéreux ? On retrouve ici le psychologue avisé des premiers livres, à la chasse des faux-fuyants, des préjugés, des obstacles subtils, des démissions inavouées. On découvrira en outre, avec surprise, un homme singulièrement au courant de la vie moderne et de la réalité politique. Mais, laissant la technique aux techniciens et les plans aux "planistes", s'il apporte une contribution personnelle à la solution des problèmes critiques d'aujourd'hui (lutte et collaboration des classes, régime de la propriété...), c'est une contribution religieuse; il enseigne aux hommes la spiritualité collective.

Cette partie est la plus riche du volume. Elle abonde en aperçus neufs, en idées ingénieuses et courageuses, qui alimenteront réflexions et discussions. On ne peut pas poser avec plus d'impérieuse franchise les problèmes politiques sous leur vrai jour, qui est spirituel. Que l'on adopte dans le détail les vues de Légaut ou que l'on hésite à les faire siennes, le profit sera grand, si l'on admet que le sens

de l'universelle, de l'intime fraternité qui lie les hommes, et singulièrement les chrétiens, doit commander toute attitude sociale, que par conséquent il faut repousser l'esprit de violence et les simplifications arbitraires, fruits amers d'une spiritualité faussée, ou preuve du vide de l'âme.

Il faut d'abord réaliser en soi l'avènement de la justice pour collaborer à l'ordre futur : c'est le premier engagement. Et l'on pourrait reprendre ici l'examen de conscience plusieurs fois amorcé déjà à l'invitation de Légaut. Sommes-nous vraiment religieux, si nous limitons notre fraternité aux murs étroits de quelque chapelle, voire même aux frontières d'une paroisse ? d'une nation ? Si nous refusons d'entendre l'appel innombrable des hommes, nos frères ? Sommes-nous vraiment religieux si nous ne savons pas nous sentir solidaires de tout ce qui souffre, de tout ce qui naît ? Et nous discipliner, et nous ouvrir à la confiance mutuelle, et nous oublier pour de bon, dans notre budget et notre emploi du temps ? Sommes-nous vraiment religieux si nous n'avons pas chassé l'égoïsme de toutes ses retraites et, singulièrement, si nous n'avons pas réfléchi aux devoirs qu'impose la propriété, à ses limitations nécessaires ?

Quand on a découvert d'un côté la misère humaine, de l'autre, l'idéal grandiose auquel le monde est voué, la vie prend un sens nouveau. C'est vraiment, si l'âme est assez souple et disponible pour se dépouiller de tout préjugé, une nouvelle naissance religieuse, une conversion.

Puisse le livre de Légaut être lu, comme il le souhaitait lui-même, par des lecteurs en possession de leur lucidité des meilleurs jours, loin de toute pensée partisane ou hargneuse, dans le silence de la méditation. Un homme nous livre ici le meilleur de son être. C'est un chant d'espérance, à la gloire des hommes et de Dieu. Toute âme religieuse doit s'y associer.

1948

Un témoin de l'Esprit : Marcel Légaut

R. Barrat

TC 8 octobre 1948

Étrange destin, incompréhensible aux yeux du monde, que celui de cet ancien normalien, professeur de Faculté, tôt lancé dans l'action, promis à tous les succès que donne le siècle et qui, voici huit ans, disparaît soudainement pour aller s'anéantir dans une solitude mille fois plus inaccessible que celle des Messieurs de Port-Royal.

Alors que rien dans l'hérédité ou l'éducation ne l'y prédispose, il s'en va à plus de mille mètres d'altitude, à trois heures de marche de tout lieu habité, mener la rude, la pauvre vie du paysan de montagne. Dure adaptation pour un intellectuel qui n'a, auparavant, jamais travaillé de ses mains. Et qui nécessite plus que du courage, bien plus qu'une volonté peu commune, l'appel d'une vocation mystérieuse. Car cet homme a trouvé sa voie et sa vérité, que je suis allé voir voici quelques semaines, dans la montagne du Diois.

Avant de l'interroger, j'ai vécu pendant vingt-quatre heures la vie de l'ancienne communauté de Chadefaud-Scourdois. Ce groupe de membres de l'enseignement public, qui viennent ici chaque année de tous les coins de France, se ressourcer physiquement et spirituellement, est la seule survivance de l'époque où Marcel Légaut se consacrait à l'apostolat spirituel en milieu universitaire.

Il est l'âme de la communauté

Instituteurs et institutrices travaillent, méditent, prient dans une atmosphère de pauvreté et de recueillement profonds : ce que se propose le Réarmement Moral à Caux, mais en plus naturel, en plus vrai...

De cette communauté, Légaut n'est pas le chef, mais l'âme. On le voit peu. Il a sa maison, son travail, sa vie de famille. Et pourtant sa présence se fait mystérieusement sentir, sur chacun. Il y a des témoignages qui n'ont pas besoin d'être bruyants pour être efficaces. Ce n'est que lorsque les travaux de la ferme lui laissent quelque répit qu'il vient faire devant tous une lecture ou une méditation dans la vieille chapelle désaffectée qui sert aujourd'hui de bibliothèque.

On se réunit alors familialement autour d'une grande table. Tout le monde fait silence, même les enfants. Légaut pose devant lui ses grosses mains aux ongles pleins de terre, dans un geste qui lui est familier, comme s'il allait prier. Douce et sûre d'elle-même, sa voix s'élève. Il parle sans notes, lentement et d'abondance. Le même ordre règne dans son discours qu'il a su mettre en lui-même.

«Nous, chrétiens, devons être profondément convaincus de la nécessité de changer quelque chose de notre vie si nous voulons qu'elle soit une réussite aux yeux de Dieu et qu'elle entre dans l'ordre général de son plan providentiel...».

Ainsi commençait la méditation à laquelle j'ai assisté ce jour-là. Méditation sur l'Incarnation, d'une densité, d'une fermeté admirables. Rien de neuf, aucune recherche du brillant, de l'originalité. Mais une pensée nourrie, vivifiée par l'expérience personnelle.

Bien mieux que de longs bavardages, cette réflexion à haute voix sur un des mystères-clés de notre religion m'a aidé à comprendre ce qu'était Légaut et pourquoi il s'était choisi cette vie. Aussi, quand je

suis allé, le lendemain, l'interroger sur ses lectures et ce qui fait sa vie spirituelle, n'ai-je eu aucune peine à entrer dans sa pensée.

Ce qui m'intéressait, la vie spirituelle

Il m'a d'abord cité les noms d'auteurs qui l'avaient marqué jusqu'à l'âge mûr : Valéry, Bernanos, Mauriac, Gide, *Histoire du sentiment religieux* de l'abbé Brémond, Newman, Soloviev. Puis il a évoqué le souvenir du Père Portal et de l'abbé Hemmer, aumôniers du groupe tala de l'ENS, la communauté de recherche fondée au sortir de l'École avec trois de ses amis, les contacts noués avec les Cloutiers, l'action au sein des Journées Universitaires et la naissance de la Paroisse Universitaire.

«Ce qui m'intéressait essentiellement, me dit-il, c'était la vie spirituelle, à l'exclusion pratique de la vie politique et de la vie sociale. Je connaissais bien Garric par exemple mais je n'ai jamais voulu faire partie des Équipes sociales car je sentais un besoin plus urgent de formation spirituelle profonde, avant les nécessités de l'action. Ce qui importait d'abord pour moi, c'était la connaissance de soi, celle de l'Évangile, une compréhension de la vie de Notre-Seigneur qui l'a amené à la croix mais une compréhension plus psychologique que théologique, vous saisissez bien. Ce n'est qu'un peu à la fois que j'ai abandonné jusqu'à l'idée d'apostolat spirituel pour venir ici...

Vous nous disiez hier que pour vous, vivre près du Christ, c'était se faire ouvrier. Pourquoi avez-vous choisi de vivre à la campagne et non dans une banlieue industrielle ?

Parce que l'on ne peut pas se faire ouvrier n'importe où. Il est possible qu'une élite chrétienne puisse arriver à vivre n'importe où, et encore, on n'a jamais pu christianiser les maisons closes ! Mais si l'on veut se faire ouvrier, prendre sa place définitive dans la société, il vaut mieux le faire là où les lois de la nature et celles de Dieu sont dès à présent suffisamment respectées pour que le travail de rénovation intérieure soit durable. Certes, le milieu paysan a été aussi atteint par la corruption. Mais, dans l'ensemble, je crois qu'il demeure plus sain que les autres. Il a encore de la force et du caractère. Les paysans sont encore des hommes. Et c'est de ce qui reste de cellules saines dans la paysannerie française que l'Église devrait repartir pour refaire un corps, une base plutôt, au peuple français, et le rendre de nouveau capable de recevoir son message religieux. Mais en dehors de ce milieu humain plus solide, je trouve aussi, à la campagne, un cadre, un rythme, des conditions de vie qui m'apparaissent plus que favorables, indispensables, à ce ressourcement intérieur.

Une rupture avec l'ordre social

Vous-même pouvez le penser ainsi, qui êtes venu de la ville avec un fonds, une culture vous permettant de tirer bénéfice de ce cadre de vie. Mais un paysan ?

Le paysan n'a plus beaucoup de vie intérieure, c'est vrai, mais c'est parce que, depuis longtemps, personne ne se soucie plus de lui donner une culture, une nourriture spirituelle adaptée à son genre, à son milieu de vie. Et si le paysan se replie sur lui-même, c'est parce qu'il se sent délaissé. Il suffirait peut-être de petits groupes de chrétiens s'installant dans leurs villages pour refaire des cellules vivantes. Des chrétiens qui ne viendraient pas pour faire de l'apostolat, même s'ils pourraient en faire, mais pour être des habitants de ce village. Pour être définitivement, toute leur vie, avec eux. Cela supprimerait une grande partie du fossé, ne pensez-vous pas ?

Sans doute et ce travail de reconquête a commencé en de nombreux endroits de France... Mais plus généralement, que pensez-vous que l'on puisse faire pour rendre à la jeunesse le sens et le goût de la vie intérieure ?

C'est tout le problème de l'éducation qu'il faudrait soulever ici. Des jeunes nous faisons des cérébraux et non des hommes complets. Les conditions dans lesquelles on fait vivre les étudiants de nos facultés, pour ne parler que d'un milieu que je connais bien, sont absolument anti éducatives. C'est pourquoi j'ai tant aimé lire, ces dernières années, du Lanza del Vasto, du Thibon, du Gabriel Marcel, ainsi que la Bible. La renaissance de la piété envers la Bible me paraît être une des conditions de la renaissance de la piété tout court. Car être chrétien, c'est à la fois être du monde, de son temps, et ne pas en être. La Bible est par excellence le livre qui recentre sur Dieu et nous aide à nous détacher du temps dans lequel nous vivons. Je sais bien que, de ce détachement, certains risquent de faire une fuite mais que ne font pas beaucoup d'un engagement mal compris ?

Je n'ai pu m'empêcher, sur le chemin du retour, de comparer dans ma tête, les paroles de Légaut et celles que m'avait dites l'abbé Depierre, quarante-huit heures à peine auparavant. Se faire pauvre parmi les pauvres, s'enfouir et pourrir... faire silence... écouter Dieu... C'était presque les mêmes termes dont ils s'étaient servis. Et pourtant, quelle différence dans les tempéraments, dans les horizons d'où ils viennent, dans les milieux où ils s'enracinent. Mais chez l'un et chez l'autre la réponse à un même appel, celui qui se fait entendre d'un bout à l'autre de l'Évangile et qui pousse tous ceux qui veulent vivre de la vie du Christ, à renoncer à ce qu'ils ont pour devenir ce qu'ils sont profondément, l'appel de la pauvreté. Si le grain ne meurt...

Un homme arrivé au milieu de sa vie s'arrête, s'interroge, choisit et va jusqu'au bout de sa décision. «Je croyais être un homme, je n'étais qu'un cérébral». Alors tout commence dans cette prise de conscience lucide et sans pitié, du haut en bas de l'échelle hiérarchique la "fonction" a supplanté le "caractère", le personnage a tué la personne. Un abîme s'est creusé entre les milieux sociaux fonctionnarisés. Ne plus être complice. Le reste suit. C'est mathématique. Il faut refaire ce qui a été défait.

Action politique ? Action sociale ? Propagande par le livre et le journal ? C'est la voie large et peut-être facile. On trouvera toujours des doctrinaires, des hommes politiques, des journalistes. Plutôt la voie étroite. C'est-à-dire commencer par soi. Restaurer en soi d'abord l'humanité totale. Aimer plus l'homme qui est tout près que l'humanité qui n'a pas de visage. S'enfouir, redevenir petit, rentrer dans le rang, communier à la masse humaine, ne serait-ce que sur une étroite surface, et non seulement en intentions et paroles, mais en actes et participation réelle, retrouver les valeurs authentiques qu'elle recèle, lui apporter en retour le message de l'esprit et de l'Évangile afin que ses ressources de force, de patience, de continuité ne se gâtent pas.

C'est ainsi qu'à 40 ans, à l'âge où d'autres commencent déjà à entrevoir avec attendrissement les loisirs, la retraite, Marcel Légaut quitte une vie facile et honorée, des habitudes aimées de professeur de Faculté, ses recherches, ses amis stupéfaits, parfois scandalisés, et s'en va dans un village inconnu de montagne vers un nouveau métier, vivre de son labeur, réapprendre la patience humaine et le poids des choses.

Des esprits positifs, nourris de la solide et sordide "sagesse des nations" s'étonneront peut-être de cette "folie". Évasion, démission. Si chacun en faisait autant ! Et le résultat pratique, dites-moi ? C'est ainsi qu'on protège son confort et ses habitudes et qu'ayant eu peut-être un jour la même intuition, entendu le même appel, on en demeure au stade du rêve, à la phraséologie réformiste et indignée qui dispense de se changer soi-même. Mais il serait faux et injuste de présenter la démarche de Marcel Légaut comme exclusive et généralisable (et si loin de sa pensée). Nombreux sont les universitaires, physiciens, biologistes, géologues... qui demeurent par leur travail même en contact étroit avec le monde et en qui l'on trouve cette chaleur humaine que ne connaît point le "fonctionnaire". De même il serait injuste de jeter la pierre à tous ceux qui ont abandonné l'université pour s'engager politiquement ou socialement. La démarche de Légaut n'est point exemplaire en ce qu'elle est une invitation à l'évasion ou au refus des formes habituelles d'action, elle est exemplaire en ce qu'elle est une invitation pour chacun à aller jusqu'au bout de ses exigences intérieures et de sa vocation, même au prix du renoncement total.

Les résultats de la politique sont plus voyants et glorieux en même temps que plus décevants. L'homme qui s'y livre est environné de prestige et de séduction en même temps qu'il devient prisonnier des partis et des techniques. On lui demande moins de livrer son âme que de jouer un jeu. et cependant quelque décevants qu'ils soient, il est vrai que les engagements de cet ordre demeurent nécessaires. Mais il faut dire aux "réalistes" que dans l'ordre spirituel cette expérience (quel que soit d'ailleurs son succès ou son échec apparent) a plus d'efficacité réelle que nombre d'actions politiques. Elle rétablit mystérieusement un équilibre, elle apporte à notre monde qui meurt du froid des propagandes, des conflits stériles d'opinions et de préjugés, un "supplément d'âme".

Combat politique et social, oui. Mais le monde moderne souffre d'un autre mal. C'est la conscience et le cœur même de l'homme qui sont malades. La doctrine sociale ou politique la plus parfaite n'est encore que misère si l'homme qui l'annonce n'a point conquis la pureté et l'humilité. En ce sens, cette expérience se situe sur le plan du témoignage. Elle est prophétique. Elle sonne comme un rappel. «Si vous voulez construire, retirez-vous d'abord et priez. Parlez moins. Ne vous agitez pas tant. Prenez la dernière place».

Comment ne pas voir, en effet, que, s'il fut un temps où il suffisait de préparer une élite en vase clos, de lui donner les leviers de commande, comme on dit, maintenant la masse est emportée par son propre poids, suscite de l'intérieur d'elle-même ses propres élites. Il faut donc s'enfouir en elle, participer à sa vie pour la racheter. Si le grain ne meurt...

Pour nous qui avec *Dialogue-Ouest*, sur un plan limité, nous avons entrepris un humble travail de rassemblement spirituel par-delà les options politiques et les divisions sociales, nous avons appris à connaître les difficultés auxquelles on se heurte, mentalités sacralisées, confusions entre le catholicisme authentique et certaines formes sociologiques dégradées, préjugés, fanatisme... Et nous ne sommes point si sûrs d'échapper au mal que nous dénonçons et que nous voulons guérir chez les autres. Sans doute le ferions-nous encore avec moins de violence, plus de douceur si nous n'en étions pas d'abord victimes... Tel effort pour aider à refaire des communautés réelles de chrétiens est

considéré comme semence de division. Telle parole qui se voulait fraternelle, dans un climat de liberté évangélique, est jugée comme arme empoisonnée. Et l'on reste parfois avec ses bonnes intentions inutiles, impuissants à communiquer le meilleur de soi. Il faudrait trouver les mots, le secret. Il faudrait un grand amour.

C'est pourquoi notre pensée, comme une invocation, s'en va parfois vers tel monastère (Boquen par exemple que nous évoquions dans un précédent numéro) ou vers cet ermitage des Granges où des hommes commencent d'abord par rassembler en eux-mêmes ce qu'ils veulent réunir dans le monde. Car le chemin le plus court pour rapprocher les hommes passe par l'infini de Dieu.

Jean des Houches

1960

Séjours aux Grangess

Marguerite Levasseur

Lettre du 15 mai 2008

J'ai bien connu Marcel Légaut, lors de nos séjours aux Granges, Lesches en Diois, dans les séjours d'été. Nous étions bien dans les soixante, effectif variable et fluctuant. Je me rappelle Epinat et famille de St Etienne, Soulages de Châteauroux, Haumesser, professeur de physique, père de huit enfants, Hubert, Françoise, Yvette...

On arrivait par le train de nuit à Luc en Diois, à 5 h du matin et on montait sac au dos. Les enfants étaient assez nombreux.

Toutes les tâches étaient partagées par le chef de la communauté. On mangeait dehors, presque toujours du mouton. Légaut en avait bien deux cents. Quelquefois, quelques-uns partaient en excursion pour la journée, sans rencontrer aucune maison. On allait aussi au clair de lune danser à Lesches le 15 juillet.

L'organisation de la journée ne variait pas. La messe à 11 h; presque chaque année, on refaisait la semaine sainte en août; les complies à 21 h.

À 15 h, c'était le topo de Légaut, une à deux heures, qu'on écoutait avec ferveur, sur les points essentiels, la prière, le chrétien adulte, l'Église, Jésus-Christ... C'est là que j'ai entendu les uns et les autres parler de Jésus comme d'un vivant, d'un ami. C'est là que j'ai commencé à apprendre à vivre en présence de Dieu. C'est là que je me suis convertie.

Puis, il y a eu Mirmande. Je n'y suis allé que deux fois. Il aurait fallu que j'achète une part. Légaut et famille étaient à Valcroissant.

Maintenant, j'ai 87 ans. Beaucoup d'amis sont morts. Depuis 75, j'ai un pied-à-terre à Pontarlier (25c rue E. Magnin. Je descends quelquefois à Besançon où est enterrée ma famille. J'ai des cousins dans le Doubs.

Marguerite Levasseur, 5 rue Hanneloup, 49100 Angers

Lettre du 05 juin 2008

La vie de Marcel Légaut a été à la fois une aventure humaine, un retour à la terre, dans la recherche d'une vie plus authentique que celle de professeur d'université sans souci d'argent, retour influencé par le climat général du temps de l'Occupation, "la France pays agricole"; et une aventure spirituelle d'une rare profondeur, menée seul, sous influence cistercienne sans doute. Légaut affirmait la nécessité absolue de la retraite annuelle.

La vie de Légaut ne s'exprime pas entièrement dans les émissions de télé (France 2) qui lui ont été dédiées, ni dans ses livres. Il y avait aussi les conversations, très faciles, en aparté avec l'un ou l'autre car il était très abordable. Là, il insistait beaucoup sur la paternité spirituelle qui, seule, engendre un chrétien.

Il avait bien connu le Père Portal au temps de l'École Normale et après, dont il se considérait comme le fils spirituel. Il eut des amis d'âme très proches, Jacques Perret, professeur de latin à la Sorbonne qu'il citait souvent, Antoine Martel, peut-être Roger Pons qui fut inspecteur général et président de la Paroisse Universitaire. Nous connaissons bien Antoine Martel, un slavisant, par le livre que lui a consacré Roger Pons : *Lettres, témoignages, notes intimes*, édition de la Revue des Jeunes, 1948. À mes questions sur Martel et leurs vies "parallèles" qui ne se rejoignaient pas, Légaut répondait ironiquement «qu'un prophète ne dialoguait pas avec un autre prophète».

Donc lorsque Légaut eut décidé de réaliser ses projets d'une vie authentique, il se chercha une compagne qui puisse le comprendre et, je le crois, qui soit susceptible de lui apporter les capitaux nécessaires pour acheter les Granges. Je n'ai pour ainsi dire pas connu Madame Légaut qui ne se

mêlait pas au groupe. Muté à Lyon en 1940, après avoir essayé de conjuguer vie d'universitaire et vie paysanne, il devient paysan à plein temps. Il nous racontait comment les paysans de la première ferme en montant de Luc, après le claps, lui avaient appris le métier de cultivateur et d'éleveur de moutons et de quelques chèvres. Légaut disait que les Allemands n'y étaient jamais venus pendant la guerre car les Granges de Lesches ne figurait pas sur les cartes d'état-major. Peut-être aussi le sentier, à peine une route, avait-il été intentionnellement coupé. Légaut hébergeait une quinzaine de personnes, des juifs, des alsaciens déserteurs, des STO...

Puis six enfants sont venus, dons de Dieu assurément, qui ont reçu de leurs parents l'instruction élémentaire, ce qui n'était pas inhabituel. Quand l'aîné eut l'âge d'entrer au collège, Légaut a acheté, près de Die et de ses écoles, l'abbaye de Valcroissant, tombée en ruine, où il a installé une dynamo sur une chute d'eau pour produire son électricité.

Quand j'allais aux Granges, la famille Légaut occupait une maison fixe où elle prenait habituellement ses repas. Les hôtes, les amis de Légaut, étaient répartis dans différentes maisons, en dortoirs. Un été, j'ai été chargé de l'hébergement, c'est-à-dire de l'attribution, toujours provisoire, des lits. La nécessité obligeait à de fréquents déménagements. Pas de douche. Pour w;c., un baraquement à fosse fixe des plus sommaires. Tout était réduit au minimum indispensable. Légaut ironisait sur l'emploi que je faisais d'une serviette de table ! Souci de pauvreté ? Nécessité ? Le gros problème était le ravitaillement de tous. Les noix toutes sèches de l'année dernière, les moutons égorgés ne suffisaient pas. Il fallait tout monter de Luc en Diois par le tracteur ou la jeep. À propos de moutons égorgés, je me rappelle une leçon d'anatomie, à l'occasion d'une naissance gémellaire, que fit Jean Haumesser aux enfants qui ainsi n'ignoraient rien des mystères de la vie, comme tous les enfants de la campagne.

Une chapelle, immémoriale, existait aux Granges mais c'est dans un bâtiment de bergerie, sombre et voûté, que la sainte messe était célébrée à 11 h. Là se trouvait le St Sacrement et on y chantait ou récitait les Complies. Je me souviens bien du rôle joué par l'abbé Gaudefroy, un scientifique de renom, professeur à l'Institut catholique de Paris, qui inventait des paraliturgies. Je me rappelle du baiser de paix apporté par le prêtre à des jeunes enfants qui se le transmettaient les uns aux autres. Pour Légaut, les rites étaient secondaires; l'essentiel était le grand mystère de l'eucharistie. Il disait que la messe allait changer, que les fidèles, éreintés par le travail des champs ou les longs trajets vers les bureaux ou les usines, ne se remettraient pas en route, le dimanche, pour se rendre dans les églises, souvent fort éloignées. En parlant de l'Église, Légaut disait toujours "mon Église" et il s'en sentait coresponsable.

Pendant l'été, il n'y avait pas de session organisée. On y retrouvait beaucoup de jeunes, surtout des scientifiques venus de l'École Normale de Saint Cloud. On a connu des périodes "électriques", préludes à des mariages. On rencontrait des jeunes ménages avec leurs enfants, des prêtres comme l'abbé Fauvel, le futur évêque de Quimper... J'ajouterai que le dimanche, les personnes venues des fermes ou des hameaux pour la messe restaient naturellement déjeuner avec le groupe, en invités, et que la première question qu'on posait à un nouvel arrivant était : «Savez-vous traire ?» Quand la réponse était positive, quelle joie, on était "sauvé" ! On a vécu aux Granges vraiment une aventure humaine et spirituelle exceptionnelle.

1960

Le groupe de Marcel Légaut

Gérard Soulages (1960)

Archives Mirmande - carton I / 2

Note liminaire

En novembre 1959, Claude Cuénot me demandait d'écrire un témoignage sur le Père Teilhard de Chardin et le groupe de Marcel Légaut. Tout d'abord, accablé de travail et gêné de devoir me mettre en avant, je me récusai. Mais, pressé par Cuénot, j'écrivis quelques pages très rapides, l'après-midi du 1er janvier 1960 et j'envoyai ces notes un peu informes à l'historien du Père Teilhard. En 1961, Claude Cuénot me retrouvait ce texte et me demandait de le reprendre à la base. Il voulait le publier. Les mêmes raisons me paralysèrent, le travail professionnel et une sorte de honte dont je sais bien les raisons. Pourtant, je rectifiai mon premier texte, le complétei et ma femme passa ses soirées d'automne à le recopier. Elle aima ces pages et mes enfants voulaient les avoir pour eux parce qu'ils sentaient que nous avions jadis vécu un passé très grave où nous avions joué notre vie. Aussi tinrent-ils rigueur à notre ami d'avoir gardé pour lui indéfiniment le deuxième manuscrit.

J'ai pu en retrouver une copie. Je l'ai relue et je l'ai communiquée à des amis. Je crois qu'il faut jeter sur le papier une première histoire de ce groupe un peu étonnant que fut le nôtre. Certes, mon texte est très incomplet. Volontairement, j'ai effacé les noms, oublié certains faits, simplifié l'aventure. D'autres, plus habiles que moi, reprendront ce travail. Je n'ai voulu donner qu'un témoignage : ce qu'a été pour moi la double rencontre de Légaut et de Teilhard. C'est volontairement, conseillé d'ailleurs par un ami, que j'ai maintenu toutes les remarques d'ordre théologique. Entre 1930 et 1940, j'ai joué ma vie et, plus gravement, ma foi. J'ai fait peur et j'ai été douloureusement contredit. Or ce que je disais n'était sans

doute pas si insensé puisque maintenant ces vérités révolutionnaires sont devenues, après le Concile, des vérités banales. Mais il faut bien voir à qui nous devons ce renouvellement inattendu de la pensée catholique et dans quel milieu de ferveur héroïque et parfois de sainteté authentique cette pensée nouvelle prenait conscience d'elle-même et s'affermissait. Car nous avons eu parmi nous des saints. Je pense à Antoine Martel dont la charité héroïque trouva en Rosset et Belleville des continuateurs étonnants. Je vénère au fond de mon cœur le Père Teilhard de Chardin. Certes, ce serait une sottise de lier le renouveau de l'église à ce minuscule groupe que fréquenta jadis le Père. Je sais que c'est de partout que l'on cherche dans l'Église depuis 1900, d'ailleurs avec crainte et tremblement car chacun s'est longtemps demandé s'il était bien orthodoxe et s'il ne serait pas dénoncé à Rome. Mais on cherchait malgré tout, dans la peur et malgré la peur et on a cherché jusqu'au Concile, malgré Humani Generis et les sanctions de Pie XII. On cherchait parce que l'on croyait à la vérité plus profondément, parce qu'on croyait au Christ et à l'Église. Notre groupe, malgré toutes ses limites et tous ses défauts, représente une forme exemplaire de recherche et qui va très loin. L'avenir chrétien passe par des groupes comme le nôtre où on ne triche pas, où l'amour de l'authentique et de la vérité sont la règle première.

Dans mes difficultés, j'ai plus appris de l'humilité écrasée, tragiquement douloureuse, de l'abbé Gaudefroy et de son extraordinaire probité intellectuelle, que des théologiens très savants, trop assurés de leurs déductions logiques. «Gérard, je ne sais pas mais il faut chercher et, un jour, on trouvera». Je comprends qu'un Teilhard et un Gaudefroy se soient reconnus et aimés.

Personnellement, j'ai pris pour guides Teilhard et Légaut. J'apprenais d'eux comme pouvait apprendre un jeune homme de vingt ans qui avait tout laissé pour être fidèle à ce qu'il croyait la volonté de Dieu et qui reconnaissait maintenant l'angoisse parce qu'il était entré dans le débat du doute. Je ne dirai pas comme on me l'a parfois suggéré que, pour être fidèle à Dieu, il faut savoir ne pas faire de théologie, il faut au contraire en faire. Mais la théologie est science de la foi, elle n'est pas la foi et, en tant que science, elle reste liée à la raison humaine, donc toujours à reprendre et à la fois à réinventer. De nos jours, en théologie, il est des mutations intellectuelles aussi pressantes et aussi graves que celles qu'ont connues les physiciens et les mathématiciens lorsqu'ils sont passés de Newton à Einstein, ou de la géométrie d'Euclide à celle de Riemann ou de Lobatchevsky. Ce que je crains, ce n'est pas la théologie mais les théologiens lorsqu'ils confondent leur point de vue avec la foi. La connaissance religieuse vraie relève du plus extrême esprit de finesse et il faut redouter la logique raide de certains géomètres de la théologie qui ne reculent pas devant les conséquences les plus insensées : «Le Genèse est un livre historique inspiré; donc Adam est un individu. Cette thèse est de foi puisque le Concile de Trente l'a défini après Saint Paul».

La ferveur du groupe Légaut

Ce qui me frappait dans le groupe Légaut, c'était un renouvellement d'attitude, une très grande ferveur religieuse liée à une exigence intellectuelle rigoureuse, sans faille. Légaut ne trichait pas et parfois, avec lui, tous les problèmes étaient renouvelés. Surtout on puisait dans le groupe une réserve de forces pour chercher et pour vivre. L'abbé Gaudefroy me répétait : «Légaut a réussi à rajeunir le christianisme». Une immense espérance nourrissait alors nos cœurs : le Seigneur reviendra. Plus j'y réfléchis, plus je suis persuadé que les drames qu'ont vécu certains "modernistes" s'enracinent dans un profond désespoir. D'où des positions excessives et hâtives; d'où des rancœurs et des violences; d'où la révolte et des dégradations spirituelles lamentables. J'ai appris, près de Légaut, à vivre religieusement, petitement et j'ai d'abord appris à ne pas désespérer. Je sais désormais que l'attente est la loi de toute recherche. La vérité naît d'un désespoir vaincu, d'une attente et d'une patience infinies, d'une présence amoureuse aux plus humbles vérités. Nous cherchons le plus souvent très loin ce que nous pourrions trouver très près. Mais pour trouver la vérité, il faut la mériter et s'en rendre digne ou, plus mystérieusement, en être rendu digne.

J'ai donc écrit ce qu'a été pour moi le groupe Légaut et la place qu'a tenue le P. Teilhard dans ma vie grâce au groupe. Je le redis, il s'agit d'un témoignage très personnel qui n'engage que moi-même. Peut-être certains amis se reconnaîtront dans ces pages, peut-être donnerai-je envie à d'autres d'écrire leur propre témoignage; peut-être une histoire plus complète du groupe sera-t-elle un jour possible ? Comme Dieu voudra.

La démythologisation

Avant de terminer cette préface, je voudrais faire une remarque. Je parle plusieurs fois de "démythologisation". J'ai déjà écrit deux études sur ce thème : "Notes rapides sur la vie religieuse et Démythologisation du christianisme et vérité existentielle". Pour éviter toute confusion, je veux dès le départ faire une mise au point.

Le dialogue du mythe et de la raison relève avant tout des religions païennes qui ne connaissent que les dieux et le divin, c'est-à-dire une réalité obscure et ambiguë, immanente à l'âme païenne. Le mythe

exprime la profondeur de cette immanence et sa radicale ambiguïté. Aussi est-il le domaine de la poésie et du théâtre, de l'art et de la psychanalyse. C'est la philosophie qui apporte à l'âme païenne sa lumière et sa délivrance en lui découvrant, par une conversion du regard et de la vie, une connaissance supérieure, la raison divine qu'elle contempera. Je pense à Platon, à Plotin, aux Stoïciens. Tout autre est la tradition judéo-chrétienne qui, dès le départ, a connu une mutation inattendue par la vie de foi. La foi purifie la religion d'Israël de toute magie, de toute superstition, de tout mythe. Le Dieu d'Israël est irreprésentable et nul ne sait son nom. «Nul n'a jamais vu Dieu», dit le prologue de Jean. Aussi le vrai dialogue que connaît la tradition judéo-chrétienne est celui de la foi et de la raison. Jamais le christianisme ne se complaît dans le mythe. Ce sont ses théologiens, ses docteurs qui ont le plus profondément creusé les notions de symbole et d'analogie : le symbole de St Athanase... L'exemple le plus étonnant de cet effort de démythologisation se trouve dans la christologie des quatre premiers siècles qui a su bâtir cette admirable théologie du Verbe incarné que nous apprenons toujours. Jésus n'est pas divinisé à la manière d'un demi-dieu, il n'est pas représenté comme un éon divin ayant pris forme humaine. Nulle part le mythe mais un mystère exprimé par la notion d'union hypostatique qui laisse à Dieu sa transcendance et son éternité, et qui garde à l'humanité de Jésus sa temporalité et toutes ses limites naturelles.

Aussi la critique de Robinson m'est toujours apparue comme extrêmement discutable : jamais les Pères du désert, les Esséniens, les grands théologiens juifs n'ont lié l'idée de Dieu à un en-haut et à un-bas physiques. Il y a dans le Talmud ou dans Origène des pages étonnantes de précision. Les spirituels juifs ou chrétiens ont toujours considéré comme une profanation sacrilège une assimilation du Dieu vivant au divin obscur des païens. Je lis en ce moment une thèse du Père Festugière *L'idéal religieux des grecs et l'Évangile*. Aucun doute n'est possible sur ce point. «Notre Père qui es au ciel», c'est une façon sémite d'affirmer la transcendance de Dieu et son altérité. J'ai de bonnes raisons pour préférer ce langage à celui de Kant. C'est le peuple juif qui a créé et vécu le dialogue dramatique de Job et de Dieu. Qu'avons-nous inventé de mieux ? Ne confondons pas mythe et mystère, gardons présente la notion de symbole, la théorie de l'analogie, et sachons entrer en silence.

La foi dépouille le langage du langage lui-même et finalement elle devient lumière pour l'intelligence après avoir été l'exigence fondamentale qui renouvelait notre vouloir le plus profond : «Celui qui fait la vérité croît vers la lumière». Si obtus que je sois aux voies de Dieu, je comprends encore cette expression dont, après Isaïe, les judéo-chrétiens ont usé dès le début de l'église "l'agneau de Dieu" et je n'ai pas fini de la méditer. Jésus est l'innocent par excellence et il est mort sur la croix. Je n'ai pas envie de faire le malin, moi qui sais mes péchés. Il ne s'agit plus de mythe mais de mystère, le mystère de l'innocence souffrante. Dieu n'est pas absent de l'histoire de l'homme mais il y est présent d'abord par les plus religieux des enfants des hommes, par ceux que nous nommons les saints, par celui que nous appelons Jésus-Christ.

1960 **Le groupe de Marcel Légaut**
et le rayonnement spirituel du P. Teilhard de Chardin

Gérard Soulages
1er janvier 1960
Archives

1) Préhistoire du groupe

La préhistoire du groupe remonte au Père Portal et à la fin du siècle dernier. Ce religieux malade se reposait à Madère. Là, il rencontre Lord Halifax qui le chargea après quelques hésitations de l'éducation de son fils. Une amitié naquit entre ces deux hommes. Des échanges religieux entre Rome et l'Église Anglicane commencèrent puis s'arrêtèrent brusquement, problème des ordinations anglicanes, méfiance des catholiques anglais, difficultés venant de la Couronne et de Rome. Une encyclique de Léon XIII conclut cet effort. La crise du Modernisme éclata. Au bout de dix ans, il ne restait apparemment rien de cette aventure si ce n'est l'amitié entre un lord anglais et un religieux français et, chez ce dernier, un renouvellement de la vision même de l'Église et la certitude que le problème de la réunion des Églises séparées à Rome n'avancerait que lorsque des hommes compétents dans les deux camps auraient mutuellement débroussaillé le terrain, étude de la langue religieuse et des mœurs, des diverses liturgies, des écoles théologiques, de la vie même des églises et, pour les églises séparées, une connaissance de la vie et de l'enseignement véritable de Rome. Le P. Portal allait encore plus loin car il s'était heurté à l'intégrisme catholique et avait vécu le drame du Modernisme. Il souhaitait certainement un renouvellement de la théologie catholique, un retour aux sources, à l'étude des écritures, des Pères, de la vie des premières communautés chrétiennes, de la racine de nos diverses liturgies. On imagine mal maintenant l'énorme travail qui fut entrepris alors dans l'Église de 1890 à 1940. Les noms de Duchesne, Batiffol, Grandmaison, Lagrange sont restés mais c'est de toute part que l'on cherchait. Avant de mourir, le P. Portal avait confié à une de ses pénitentes un manuscrit où il

étudiait le problème de l'union des Églises et racontait toutes les difficultés qu'il avait rencontrés. La malheureuse pénitente fit la sottise de remettre ce texte à Mgr Baudrillart. Il n'a jamais été retrouvé, il gît en quelque coin secret de l'Institut catholique de Paris.

Vers 1904, le P. Portal s'installe à Paris et, dans son appartement privé, reçoit des prêtres et des élèves de la rue d'Ulm, Jacques Chevalier, Maurice Legendre, Jean Guitton, Jean Baruzi assistent à ces réunions. Antoine Martel, après son agrégation de grammaire, se spécialise en russe et commence à étudier les églises uniates.

2) Début du groupe Légaut

Légaut entre à la rue d'Ulm en 1919, à 19 ans. Il est mathématicien et n'est que cela. Un ami me dira que c'était un monstre, une sorte de barbare qui ne faisait que des mathématiques. On le présentera à Roger Pons comme un génie effrayant qui a repensé les mathématiques et jeté les bases d'une nouvelle mathématique. Légaut est bien le scientifique pur qui, grâce à sa science, a connu l'ascèse et la maîtrise de son intelligence et de ses sens. Que de fois Légaut a avoué que, pour lui, à cette époque, la rue d'Ulm était une sorte de monastère.

Or Légaut était en plus très religieux. Sa vocation sacerdotale n'avait pu se réaliser à cause de l'opposition de son père mais il gardait en son cœur la ferveur de celui qui sait la présence de Dieu et lui est fidèle. Très vite, Légaut rencontre le P. Portal et lui voue son amitié et son admiration. Ce furent des liens très particuliers. Il ne se confessait pas à lui, il l'écoutait seulement et tous deux échangeaient des confidences qui ne portaient pas sur l'intimité pécheresse de leur cœur mais sur le sens religieux du christianisme. «Fondez un groupe, réunissez-vous, lisez l'évangile...». Dans la turne de Légaut, quatre ou cinq "talas" se retrouvaient chaque soir. On lisait l'office, on commentait l'évangile, on avait le souci des pauvres et le reste du temps était pris par les études et la recherche.

Légaut passa très vite l'agrégation en 1922 et il termina sa thèse en deux ans car, chose étonnante, c'est à 16 et 17 ans qu'il avait commencé ce travail, «quelque chose de très central» disait l'abbé Gaudefroy. Désormais libre de ses mouvements, il pouvait regrouper des "talas" et leur donner le goût d'une vie religieuse sévère, exigeante, très nettement mystique. Une très grande amitié naissait entre ces hommes qui se retrouvaient en vacances pour quelques jours de retraite et qui, pour leurs familles, paraissaient trop silencieux, trop mûrs, trop travailleurs.

Le P. Portal avait d'immenses relations et, à Paris, c'était l'époque des conférences internationales d'après 1918. Dans son salon, les hommes les plus inattendus, les plus brillants, parfois les plus célèbres donnaient des causeries. C'est ainsi que Légaut connut Le P. Teilhard et la conquête fut immédiate. Teilhard avait une pensée personnelle, authentiquement religieuse, extrêmement exigeante et qui répondait aux besoins de ces jeunes esprits imbus de savoir, passionnés par la recherche, quelquefois même renouvelés intérieurement par une ascèse spirituelle enracinée dans l'effort scientifique. Avec Teilhard, la crise du Modernisme était dépassée d'un vol d'aigle. Certes, toute la christologie, toute la spiritualité habituelle étaient gardées mais transposées, recentrées dans quelque chose d'absolument essentiel et si essentiel que cela paraissait nouveau : le retour du Christ, l'accomplissement des promesses, le plérome, parousie, eschatologie, assomption de tout l'effort humain dans le Christ universel. Saint Paul et, au-delà, l'essentiel de la tradition juive, mais ce passé redevenait étrangement moderne, le marxisme en herbe ou, plus explicitement, l'optimisme scientifique d'un libéralisme conquérant, étaient d'un trait rectifiés, assumés, dépassés.

Comprenons bien le bouleversement qu'introduisait Teilhard dans la spiritualité dite traditionnelle, celle de l'Occident latin, celle de Pascal, mais aussi celle des Jésuites, adversaires de Pascal, pour qui la terre était une vallée de larmes, un temps de l'épreuve qui permettait d'acquérir des mérites. La figure de ce monde devait passer et les œuvres proprement humaines n'avaient en elles-mêmes aucune consistance définitive, aucune promesse d'éternité. Donc la montée de l'Esprit, le développement de l'Humanité, le travail humain, la science relevaient de l'univers des choses transitoires. Le "divertissement" pascalien devenait l'explication finale de l'homme qui se fuit lui-même et vit dans l'illusion. Comment un homme profondément religieux pouvait-il consacrer son unique vie aux mathématiques ? Sont-elles nécessaires pour la vie éternelle ? Quelle place nos recherches et nos constructions humaines ont-elles dans la pensée de Dieu ? Religion, opium du peuple, disait Marx. Mais ces jeunes savants avaient la tentation de dire plus gravement : religion, opium de l'homme. C'était le coup de génie du Père d'avoir su dissoudre totalement cette religion d'évasion qui, dans son mouvement propre, reniait l'homme lui-même.

Alfred Loisy enseignait que la foi primitive était centrée sur le "retour du Seigneur". Comme ce retour n'était plus attendu, la foi religieuse devenait-elle un rêve irréel, une sorte de mythe ? Teilhard enseignait, lui aussi, le "retour du Christ" et il avait l'audace de donner toute la portée cosmique à cet axe central de la foi. Un christianisme eschatologique qui approfondit le dogme de la résurrection de la chair et la consommation des siècles se donne des dimensions stupéfiantes. Dieu accomplit sa

création par l'homme et par le Christ. Ce sera en Dieu même que cette création trouvera sa consistance finale. Ce thème marxiste était spontanément assumé, la dialectique de l'homme et de la nature, mais très vite on le doublait d'un second thème qui renouvelle la vocation temporelle de l'homme et l'enracine dans l'éternel, la dialectique de Dieu et de l'homme.

Certes par le travail et la science, par l'effort humain, en transformant la nature, l'homme se transforme lui-même et construit ses dimensions proprement humaines. Mais il est en lui une seconde et plus grave transformation, celle que Dieu opère à l'intérieur de l'homme par la foi et la charité et qui est salut, non seulement individuel, mais salut de l'histoire humaine de toute la création. Le christianisme est une histoire sacrée qui sauve et accomplit une histoire profane, lui donne son vrai sens. Car la mort est à nos portes, ma mort personnelle, celle de ceux que j'aime, celle de l'humanité. «La terre, selon l'astronome Jeans, sera un jour un astre inerte qui glissera inerte dans un univers inerte».

Mais alors pourquoi lutter si la fin de l'histoire est "échec et néant" ? Un univers absurde fait naître, dans le cœur de l'homme, des pensées et des sentiments absurdes. Tout l'enseignement de Teilhard se dresse pour nier l'absurdité : Dieu sera vainqueur de la mort. La première victoire de la vie, c'est l'homme lui-même, réussite invraisemblable, supportée par un vertigineux échafaudage d'improbabilités. Mais la seconde victoire est, à la fois, plus invraisemblable et plus fondamentale, l'histoire de l'homme débouche en Dieu et, en lui, tout l'effort humain et, par là, toute la création, sont sauvées, ressuscitées.

Après Hegel, Renan retrouve ce thème : «Quand l'humanité ne sera plus, Dieu sera et l'humanité aura contribué à le faire. Dans son vaste sein, se retrouvera toute vie et alors il sera vrai, à la lettre, que pas un verre d'eau, pas une parole qui aura servi l'œuvre divine du progrès ne sera perdue» (*Avenir de la science*).

Une seule différence entre Renan et Teilhard. Ce qui était, pour le premier, symbole, poésie imprécise, rêve, est devenu pour le second exigence précise, rationnelle, espérance et foi. Teilhard croit que Dieu fait l'histoire, d'abord par l'homme lui-même, ensuite par un appel religieux qui oblige l'homme à se dépasser. Cet appel vient d'Israël, du premier Israël, du peuple juif, qui a le sens d'un Dieu qui, en débat avec l'homme, fait l'histoire; ensuite du deuxième Israël, celui qui est réinventé par la charité du Christ et rendu par elle universel. Suivant la tradition des premiers frères de l'église, de Saint Justin en particulier, l'humanité connaît deux actions conjointes de Dieu : la première appelée "Verbe séminal" qui se présente en tout homme, en toute civilisation, en toute religion car Dieu se cherche en Socrate et en Lao-Tseu, en Platon et en Marx, dans le saint et dans l'impie; la seconde se découvre dans la montée religieuse judéo-chrétienne, dans le "Verbe proféré" qui manifeste les exigences les plus graves de la vie spirituelle, la foi et la charité.

La vérité humaine totale naît de la jonction de ces deux "Verbes" et de l'appel qui, à notre époque, prend le visage de l'incroyance, et de celui qui vient par la foi. La reconnaissance de l'œcuménisme par l'Église catholique n'est que la reprise de ses plus anciennes traditions. La vérité suivant la raison et celle suivant la foi s'appellent et se rectifient. La vérité naît des efforts de tous, non seulement la vérité rationnelle mais encore la vérité religieuse car tout homme est visité par Dieu, même l'athée.

La critique d'une religion-opium de l'homme de Marx ou la violence des attaques de Nietzsche contre la conscience menteuse des chrétiens sont finalement infiniment précieuses car le croyant n'aura jamais fini de démythifier sa propre foi, il n'aura jamais fini de devenir vrai. Seule la charité rend l'homme vrai. Je pense à la dernière page du journal de Teilhard, écrite trois jours avant sa mort et à la citation de St Paul : «Le dernier ennemi détruit, c'est la mort... et, quand toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même se soumettra à celui qui lui a tout soumis afin que Dieu soit tout en tous» (1 Cor, 5,26-28).

Avant d'avoir rencontré le P. Teilhard, Légaut était ce scientifique qui savait la valeur sacrée de la recherche intellectuelle mais qui ne voyait pas comment cette recherche humaine pouvait avoir une place vraie dans le christianisme. Il avait lu Rodriguez, ce théologien classique de la vie ascétique et de la vie mystique. Découvrant Teilhard, il eut un éblouissement. Toute sa vie spirituelle allait être renouvelée. Il savait désormais que la foi dans le Verbe incarné avait deux composantes inséparables : la foi en Dieu et la foi en l'homme. Croire à la vie éternelle, c'est croire que tout l'effort humain, donc toute la science, est assumé par Dieu, l'humanité, corps réel du Christ, au moins "in voto", dans l'intention première de Dieu.

3) Mort du Père Portal et crise du groupe

En 1926, le Père Portal meurt. Sa mort soudaine fut une catastrophe pour Légaut et ses amis. Ils ne s'attendaient pas à ce départ foudroyant. Ils devenaient orphelins et pas seulement sur le plan spirituel mais aussi sur le plan humain. Car Légaut, pendant ces sept années passées avec le Père, avait laissé grandir dans son cœur les plus graves projets. Cette double vocation de l'homme religieux et du chercheur qui était la sienne avait fait naître en lui la volonté de fonder une sorte de communauté

chrétienne de savants laïcs qui vivraient dans le monde comme des moines de la façon la plus austère et qui, comme tout savant laïc, s'adonneraient à la recherche la plus poussée, dans tous les domaines. Le Père mort, ce projet s'écroulait ou se trouvait pratiquement irréalisable. Il s'adressa alors au Père Teilhard, qui se savait alors lui aussi suspect pour de bon et qui se récusa. On chercha un prêtre, on pensa à l'abbé Garonne, à l'abbé Beaussart. Certes, tous ces prêtres étaient des hommes de valeur mais le projet débouchait sur la plus invraisemblable aventure et peut-être les dépassait-il. Je ne sais même pas si Légaut s'en ouvrit à eux.

Le groupe se replia alors sur lui-même et entra dans le silence. Son seul appui sacerdotal fut un prêtre, un scientifique, d'une humilité écrasée, ami intime du Père Portal, l'abbé Gaudefroy, professeur à l'Institut catholique de Paris. Notons aussi la fidélité d'un jésuite, le Père d'Ouince qui n'abandonna jamais le groupe, pas plus qu'il n'abandonna le Père Teilhard dont il fut le supérieur aux *Études*.

Légaut loua un appartement tout en longueur au 11 rue Geoffroy-St-Hilaire. Martel, qui était professeur de russe aux Facultés de Lille, vint y habiter. Un autre camarade, Paul Dubreil, agrégatif puis agrégé-préparateur, restait à la rue d'Ulm. Légaut, chargé d'une chaire de mathématiques à Nancy, était là trois jours par semaine. J'ai connu plusieurs élèves de Légaut. Tous s'accordent pour dire qu'il était alors un effrayant mathématicien, faisant des cours beaucoup trop élevés et, chaque année, à Nancy et à Rennes, il éliminait les quatre cinquième des étudiants.

4) La vie rue Geoffroy-St-Hilaire

Je ne nommerai pas les camarades qui ont fréquenté le groupe. Des drames douloureux ont éclaté, des séparations ont eu lieu, épreuve de la vie qui suscite des rencontres, unit les hommes puis les disjoint. Le groupe voyait d'ailleurs plusieurs de ses membres le quitter pour tenter une vie religieuse dans quelque ordre célèbre. Plusieurs devinrent moines ou dominicains, comme le Père Avril, le Père Guérard des Lauriers. Légaut parlait de lâchage, il se sentait abandonné. Pourtant restaient avec lui sept ou huit amis, fidèles, semblait-il, jusqu'à la mort.

On se rencontrait le dimanche. Après la messe matinale, on restait toute la journée en prière, lisant l'évangile ou quelques auteurs célèbres, Maître Eckart, Bérulle ou Solovief, ou plus simplement on priait en silence. Le repas de midi se prenait dans la joie et dans la sobriété mathématique. Le frère d'un de nos amis, polytechnicien, faisait des divisions très exactes et chacun avait droit à un nombre limité de pruneaux... Pour simplifier, on avait acheté une marmite à pression où cuisaient potage, légumes, viande. Le sifflet avertissait de la fin de la cuisson. Un jour, le sifflet ne fonctionna pas, la marmite explosa et chacun s'enfuit par les fenêtres. L'appartement était en rez-de-chaussée.

Pourtant, petit à petit, le groupe s'ouvrait. Le Père d'Ouince venait régulièrement, accompagné par le Père Racine S.J., mathématicien parti depuis aux Indes. Des étudiants de l'E.N.S. de Saint-Cloud étaient admis. Un jour, Légaut alla à Saint-Cloud pour faire une méditation. C'était en 1928. Depuis cette date, tous les dimanches, jusqu'en 1940, il prit le train de banlieue et réunit les "talas" de l'École sans en manquer un seul, pendant 12 ans. De temps en temps, un professeur de province, un instituteur lançait un s.o.s. et Légaut partait, passait quelques heures avec cet ami puis regagnait Paris, soit huit heures de train pour voir un ami. Et nous trouvions cela normal.

5) Chadefaud, rue Galilée, rue Léo-Delibes

Un autre drame devait secouer le groupe. Martel, qui avait été en Russie et avait été jeté en prison, était revenu malade. Il travaillait beaucoup, se dévouait à l'extrême près des pauvres. Pendant tout l'hiver 1931, il prépara avec Légaut le rapport qu'il devait donner aux Journées Universitaires de 1931 à Montpellier sur la charité. Légaut n'était jamais satisfait et Martel se remettait au travail. Il le donna à Montpellier devant une assemblée extraordinairement fervente mais, le soir, il faisait voir à Légaut ses radios qu'il avait cachées jusque-là. Chacun comprit qu'il était perdu ou, plus exactement, on s'en souvint lorsque, six mois après, on le conduisit au cimetière de Beaume-les Dames. L'Inspecteur général de l'Éducation nationale, Roger Pons qui a publié sa correspondance, nous a découvert, non pas l'éminent professeur de russe, mais le saint qui depuis longtemps ne s'appartient plus, qui vit pauvre avec les pauvres et prend à la lettre l'enseignement de l'évangile. Les universitaires catholiques devraient relire ses lettres. Ils comprendraient l'héroïsme des débuts de ce mouvement qui est devenu la Paroisse Universitaire. Le rapport de Martel sur la charité aurait dû servir de charte à ce groupe et bien des erreurs auraient été évitées.

En 1931-32, Légaut louait deux maisons de campagne avoisinantes, près de Saint-Germain-Lembron, Chadefaud et Scourdois, deux beaux parcs avec leur gentilhommière, les dépendances et une campagne très silencieuse. Le village le plus proche est situé à un bon kilomètre. Un chemin de terre peu fréquenté permettait de rejoindre la route nationale qui relie Arde-sur-Couze et St-Germain-Lembron. C'est là que nous devons organiser nos séjours d'été de 1931 à 1940. Je suis revenu deux fois à Chadefaud en pèlerinage. Ce fut chaque fois comme un bain de vie spirituelle, comme un renouvellement de mon être physique, tellement avaient compté dans ma vie ces étés lumineux où il

semblait qu'on pouvait ignorer pour un temps le péché, où la présence du Christ devenait presque transparent. La vie était très simple, très fraternelle. Levés à six heures et demi, couchés à 22 heures, nous partagions notre temps entre l'étude, la prière, les services de la communauté. Nous effrayons maintenant nos enfants en leur disant que nous restions en silence tous les jours à la chapelle de onze heures à midi ou que les exposés ou les méditations pouvaient durer plus de trois heures. J'ai le souvenir d'un topo de Légaut sur Valéry "L'âme et la danse", commencé à 15 h et terminé à 18 h 30. Tous les jours, à 18 h 30, on allait à la chapelle pour "le salut" qui relevait d'une liturgie particulière inventée dans le groupe : lecture de textes bibliques, chants, adoration du saint-sacrement. Au cœur de cette vie, il faut placer une messe dialoguée et face au peuple, le matin, qui commençait par le chant de "prime" et se déroulait dans un recueillement et un dépouillement tout monacal. Le soir, c'était le chant des "complies" suivi d'un moment d'adoration que chacun prolongeait à sa guise, unissant en lui le silence de la prière et le silence de la nuit.

Tout cela peut paraître invraisemblable ou aberrant, le pire des dressages mystico-religieux. Or ces hommes qui vivaient cette vie étaient en pleine vigueur physique et intellectuelle, des étudiants de la rue d'Ulm ou de Saint-Cloud, des professeurs, des chercheurs dont le savoir impressionnait. Les discussions philosophiques ou théologiques étaient serrées, audacieuses, soucieuses de la seule vérité. Ce qui était très rare, l'esprit critique était de règle. Légaut n'avait pas son pareil pour nous ramener sur terre et se moquer gentiment de nos travers, pour nous obliger à garder le contact avec le réel. C'est dans ce groupe que j'ai découvert cette méthode salvatrice de l'esprit qui sait unir la ferveur la plus grande et le regard le plus lucide.

Un christianisme adulte

Cela est nécessaire pour la vie mystique qui exige le plus grand bon sens et le dépouillement le plus total. Mais c'est tout aussi important dès que l'on veut faire de la recherche intellectuelle dans le domaine de l'exégèse ou de la théologie. Nous devons démythifier la religion pour lui permettre d'être mystique, d'abord pour la rendre vraie. Il faut être conscient de la limite de notre savoir intellectuel, de la portée de nos preuves et de nos analyses, de la précarité de notre langage. Pourquoi avons-nous si peu de spécialistes capables de critique textuelle et historique ? Manque d'intelligence et de savoir ? Non mais paralysie intérieure qui porte autant sur la vie de foi que sur l'exercice de l'intelligence. Lorsque j'ai rencontré pour moi-même les problèmes des origines du christianisme, ce n'est pas Lagrange qui m'a délivré car il me rejetait instinctivement vers le premier Loisy, celui d'avant 1903. En fait, j'ai été aidé par le Père de Grandmaison, par les exégètes de la forme, ceux d'un Dibelius, d'un Bultmann. Même Loisy m'a été plusieurs fois d'un réel secours. Mais je n'ai jamais eu la tentation d'entrer dans l'Église Réformée, j'y aurais perdu la foi. C'est dans la foi même de l'Église que j'ai situé toutes mes recherches. C'est cette foi communautaire, globale, perdurable qui m'a permis de trouver la vie de ma propre foi, de porter d'abord en moi le dialogue nécessaire de l'intelligence qui critique toutes les illusions de l'âme, qui adhère de tout son être à la vérité. Finalement il n'est pas nécessaire que tous les problèmes intellectuels soient résolus, il en est d'insolubles, mais il est essentiel de n'avoir pas introduit le goût du mensonge intérieur dans une pensée, dans une vie. Un chrétien doit être d'abord honnête. Or c'est ce groupe, un peu suspect à l'autorité, qui apprenait ces deux choses fondamentales : la lucidité et la vie intérieure. La vie de beaucoup d'entre nous a été marquée par l'épreuve, parfois terrible, mais nous devons à cette aventure passée le renouvellement même de notre être. Nous cherchions le seul royaume des cieux et, paradoxe, cette recherche nous a apporté une force inattendue pour accomplir notre destinée proprement humaine. Beaucoup de camarades ont été appelés à dépasser leur première condition, beaucoup ont pris des responsabilités, des charges dont l'importance les aurait effrayés. Une mystique exigeante, qui sait l'importance de l'homme, transforme les individus. C'est vrai pour le marxisme, c'est vrai pour le christianisme si celui-ci sait se dégager de son infantilisme latent. Le dialogue Légaut-Teilhard nous avait apporté un christianisme adulte.

Une communauté

Je constate d'ailleurs que le groupe séduisait. Des protestants, des Juifs, des incroyants inquiets venaient, se mêlaient à nous, vivaient notre vie, parfois allaient se recueillir dans notre chapelle très primitive, très fruste, très dépouillée, une ancienne cave nue, massive, voûtée, avec de gros pavés, que nous avons transformée en lieu de silence et de prière. C'est au groupe Légaut que j'ai été le témoin de baptêmes d'adultes et, pourtant, nous ne poussions guère à la conversion. Que de fois l'abbé Gaudefroy nous a dit : «Il est dangereux de changer de religion et je crains que le catholicisme actuel ne soit pas apte à recevoir ces convertis». Il n'avait pas tout à fait tort. Les conversions qui se sont faites autour de Maritain, de Légaut, ont connu des épreuves. Ce qu'avaient entrevu ces convertis, cette religion exigeante de vérité et porteuse de charité devenait la religion de la paroisse. Nous ne la méprisions nullement. À Paris, le dimanche, on allait volontairement à la messe de la paroisse à St Pierre-de-Chailot, à St Honoré d'Eylau. Mais constatons-le, il n'existe plus de communauté

chrétienne. Les croyants s'ignorent et ne peuvent pas ne pas s'ignorer. Combien sont factices et parfois artificielles les tentatives actuelles de redécouverte de la vie communautaire paroissiale. Le problème est très difficile et il ne demande pas seulement de la bonne volonté et des bons sentiments. Quand je vois l'échec en ce domaine de certains des meilleurs de nos prêtres, parfois je désespère et me demande si l'Église peut retrouver véritablement sa jeunesse. J'ai horreur de l'illusion d'un verbalisme trompeur, c'est du mensonge. Nos paroisses ne sont en aucune manière des "ecclesiae" de type antique. Prenons un exemple que le Concile a rendu vivant. Comment retrouver le rôle du diaconat chargé de l'enseignement de la parole et de l'organisation matérielle des pauvres ? Dans les Actes des apôtres, certains groupes de chrétiens, qui continuaient peut-être l'expérience Sadocite, partageaient leurs biens. Je voudrais seulement qu'à notre époque la foi soit encore un lien de vie fraternelle et que le partage rituel du pain sacré invite à un début d'entraide matérielle sur le plan très humble de la paroisse locale. Les incroyants marxistes ou maçons sont plus liés que les croyants. Les chrétiens ne s'aiment plus, ils vivent isolés. Tout est à redécouvrir. On veut rétablir le diaconat mais je crains parfois que le nouveau diacre ne soit qu'un "sacristain supérieur", inférieur au prêtre en tous points, ou au mieux un catéchiste consacré. Or à Rome, au 2^{ème} et 3^{ème} siècle, des papes furent plusieurs fois choisis parmi les diacres.

«Petit côté du problème, nous n'avons pas à faire de l'archéologie religieuse». Il y a beaucoup de vrai dans cette remarque, bien que la volonté de redécouvrir les structures fondamentales de l'Église ne naisse pas d'un souci d'archéologie mais d'une exigence de foi. Je constate seulement qu'une communauté fraternelle comme celle de Légaut avait tendance à retrouver les structures des anciennes "ecclesiae", à réinventer la vie chrétienne elle-même. Je n'ai compris ce que pouvaient être les charismes et l'action du Saint-Esprit que dans ce groupe de convertis. L'abbé Gaudefroy nous disait «Légaut va rajeunir l'Église». Mgr Fauvel, l'actuel évêque de Quimper, le Père d'Ouince, le Père Paris, aumônier de la Paroisse Universitaire, faisaient la même remarque. Or, chose très remarquable, chacun de nos camarades faisait effort pour s'adapter à sa propre paroisse; parfois même, il réussissait admirablement cette adaptation mais, d'instinct, il revenait au groupe qui avait changé sa vie et où il avait trouvé l'essence même de la foi, qui est la "conversion".

Évolution du groupe

D'ailleurs, une évolution se produisit dans le groupe. Au départ, les rencontres étaient abruptes, sévères, intransigeantes, religion de l'ascèse et de la prière silencieuse. Certains topos théologiques étaient si ardues qu'on ne trouvait pas, dans tout Clermont-Ferrand, des secrétaires capables de les prendre en sténo. Ces pauvres malheureuses se succédaient, désignaient une de leurs collègues, puis, effarées, abandonnaient. Les prêtres qui venaient repartaient bouleversés, persuadés qu'ils avaient affaire, soit à "des hommes de Dieu", soit à "de très dangereux hérétiques".

Mais un jour, un camarade se maria et amena sa femme. On ne pouvait lui interdire ni le mariage ni la vie conjugale et, petit à petit, le monde féminin fut toléré, puis accepté. Alors la vie s'adoucit. Des instituteurs, des membres étrangers à l'enseignement, des ingénieurs, des ouvriers et même des agriculteurs se mêlèrent à nous. On chanta des chants scouts. On partit en montagne. On fit des excursions dans les vallées de la Couze, on grimpa au Montcelet, on parcourut les plateaux. La montagne était très belle, d'immenses tables de basalte, dépouillées à l'extrême et coupées par de grandes vallées. Les géologues nous guidaient, nous enseignaient. Le très savant abbé Gaudefroy, avec son bizarre costume de minéralogiste, sa petite musette et son marteau, était toujours à la recherche de quelques rares cristaux et nous rapportions de belles améthystes violettes que nous admirions comme des enfants. On vit enfin se nouer des mariages entre les meilleurs camarades et les enfants se multiplièrent. Un d'entre nous fut l'heureux père de sept enfants en quatre ans, une série de jumeaux et des triplés.

Les méditations

J'ai oublié de noter que le vent de méfiance eut d'heureuses conséquences. Durant l'année scolaire, on envoyait, chaque semaine, des méditations aux amis provinciaux. Ces méditations passaient de main en main et parfois arrivaient à des autorités ecclésiastiques sourcilleuses. Un jour, on parla de condamnation. Le Supérieur du Père d'Ouince avait même demandé à celui-ci de ne plus fréquenter le groupe car, de Rome, des sanctions allaient être prises. Ce fut le cardinal Verdier, archevêque de Paris et ancien sulpicien, qui nous sauva de cette catastrophe en 1932. Le Père Paris, qui était aussi sulpicien, alla le voir et l'archevêque demanda à connaître les textes incriminés. Ils lui plurent. Il conseilla de les rassembler en volume et promit une lettre préface. Ce fut ainsi qu'on publia chez Grasset *Prières d'un croyant* en 1933, puis *La condition chrétienne* en 1937, préfacée par Mgr Beaussart et enfin *La communauté humaine* en 1938. Ces pages, parfois très belles, parfois obscures, toujours ferventes, disent bien ce qu'a été le groupe et quelles influences il subissait. C'est d'abord l'évangile pris au sérieux avec tout ce qu'a d'abrupte la prédication de Jésus, puis Saint Paul avec sa

vision extraordinaire d'un christianisme à dimension cosmique enracinée dans le drame du péché et de la croix.

Mais très vite, un lecteur habile peut retrouver l'influence de tel saint, de tel mystique célèbre et même celle des auteurs profanes, Claudel, Péguy, Gide, Bernanos, Valéry... Surtout apparaît l'empreinte de deux hommes très opposés : Karl Barth et le Père Teilhard. Légaut avait tendance à se complaire dans le premier Karl Barth obscur, prophétique, exigeant. Mais il lisait toujours avec ferveur Teilhard de Chardin. Il ne faut pas oublier qu'il fut son "premier éditeur". On ne voyait jamais le Père qui était en exil quelque part en Chine mais il restait présent parmi nous, auréolé du prestige du persécuté. Nous savions qu'il avait osé poser des problèmes théologiques ou mystiques que l'on évitait, ou sur lesquels les hommes d'Église apportaient des réponses trop "ecclésiastiques". Chaque fois que le Père revenait en Europe, il passait à "la maison" qui n'était plus rue Geoffroy-St-Hilaire mais rue Galilée, puis rue Léo-Delibes. Alors on se faisait signe et les amis de province montaient à Paris, exprès. On voulait voir cet homme que nous savions très religieux et qui pourtant avait l'audace d'être un savant qui pensait en toute liberté. «C'est l'homme le plus équilibré que j'aie jamais rencontré» me disait un ami ingénieur. Nous ne pensions pas une minute qu'il deviendrait célèbre. Nous ne l'imaginions que vaincu par le pouvoir ecclésiastique, vaincu comme l'ont été le Père Laberthonnière ou Marc Sangnier ou Jean de la Croix. Nous savions seulement que le Christ était le plus fort et qu'il rendrait chrétienne sa propre Église, parfois malgré les hommes d'Église.

Teilhard de Chardin

Par contre, il est très certain que Teilhard aurait marqué plus profondément le groupe s'il avait été plus sensible au drame du péché, au débat de l'âme qui cherche dans la nuit de la foi, à la présence concrète de l'échec, du "malin", de la souffrance. Certes, Teilhard a vécu plus ou moins tout cela et ceux qui, comme Légaut ou l'abbé Gaudefroy l'ont intimement approché aux moments dramatiques de sa vie, savent la part d'angoisse et de déchirement qu'il connut alors. Mais Teilhard avait un vol d'aigle, il planait, voyant toute chose de très haut, cherchant des perspectives d'ensemble et vivant de la présence mystérieuse d'un Christ qui retrouvait toutes ses dimensions, celles que St Paul et l'auteur du quatrième évangile ont su lui donner. Nous publiâmes donc Teilhard. Légaut possédait les premiers manuscrits qu'il gardait jalousement. On avait même dérobé au Père Teilhard le texte du *Milieu divin* en le copiant en cachette.

Voici tout ce que j'ai lu à cette époque, avant 1940 : le milieu divin - la messe sur le monde - l'esprit de la terre - le phénomène humain (pas le livre mais un article que je tiens pour très remarquable) - comment je crois - esquisse d'un univers personnel - le phénomène spirituel - énergie humaine - christologie et évolution - quelques réflexions sur la conversion du monde - note sur l'apostolat moderne.

Il ne faut pas croire que c'était par goût de la propagande que nous faisons lire Teilhard. En fait, nous avons été extrêmement discrets. Certains textes ne furent pratiquement pas communiqués, en particulier "christologie et évolution". Mais lorsqu'un ami avouait un drame et que Teilhard pouvait être utile, on lui passait du Teilhard. Tout cela se faisait au niveau de la vie fraternelle et de l'amitié.

Il faut encore noter que Teilhard jouissait d'une faveur toute spéciale auprès des scientifiques, surtout chez les naturalistes qui rencontraient alors le problème scandaleux de l'origine de l'homme. Notre minéralogiste, l'abbé Gaudefroy, que nous soupçonnions capable de méditer sur "la vie intérieure des cristaux" écrivait de belles prières teilhardiennes, d'ampleur cosmique, rythmées comme certains passages de la Didaché, et que nous lisions le soir à la chapelle. Nous récitons toujours le "benedicite" et les "grâces" qu'il a composés à cette date :

«Que cette nourriture laborieusement préparée par la multitude de nos frères soit en nous vertu de fraternité universelle, par Jésus-Christ, notre Seigneur - Esprit d'union qui rassemblez en l'Unité de votre personne toutes les énergies de ce monde, faites que nous formions un seul corps en Jésus-Christ, notre Seigneur».

Quoi de plus teilhardien ! Pourtant, il n'y avait pas entre nous la moindre contrainte. Nous glissions avec la plus grande aisance du *Milieu divin* à *Sous le soleil de satan* de Bernanos, de *La messe sur le monde* au *Soulier de satin* de Claudel. Ce n'était point éclectisme mais multiplicité de la vie et des besoins humains. Plus gravement, l'expérience nous découvrait qu'il fallait lier l'humanisme exaltant et grandiose du Père Teilhard et la vie la plus sévère, la plus exigeante, la plus déchirante.

Les amis de Lyon

Je note cependant une opposition, celle de nos meilleurs camarades, ceux de Lyon, Tournissou, Rosset, Belleville. Je crois qu'il faut vivre avec ces amis pour comprendre ce qu'a été le groupe à ses débuts. Le groupe faisait une place d'honneur aux pauvres et aux malades. Antoine Martel avait toujours quelque pauvre à sa charge et il était en constante liaison avec les allongés du sana de Zuydcoote. J'ai appris de malades qu'il avait soulagés, de Madeleine Lebécelle et de ses amies, des

choses étonnantes qui relèvent de la légende dorée des saints.

Ils ont pris l'idéal du groupe le plus au sérieux. Ils ne se sont pas mariés, ils ont vécu comme des moines jusqu'à aujourd'hui. Ils ont fait de leur mieux leur métier de professeur et ont toujours reçu chez eux les pauvres. Après 1948, ces pauvres ont été les nord-africains et ces amis les ont secourus, créant dans Lyon même un centre où plus de cent "serviteurs volontaires" soignent et assistent tous les jours les malheureux. Depuis cinq ou six ans, Rosset et ses amis secourent les sans-logis, bâtissent et font bâtir des centaines de maisons au point que le cardinal, le maire de Lyon, le préfet et le recteur de l'université, étonnés, sont entrés dans l'aventure.

Or avec ces amis, j'ai eu un jour une grave discussion au sujet du P. Teilhard. C'était à Chadefaud, 1935. Je disais mon admiration pour Teilhard et Rosset me contredit avec une violence inaccoutumée, «J'ai essayé de vivre Teilhard mais j'ai échoué. Teilhard est très dangereux».

Plus tard, je devais lier Teilhard et Jean de la Croix. Ma vie connaissait une grave épreuve. Ce sont ces deux hommes qui m'aidèrent à sortir de l'impasse, d'abord St Jean de la Croix avec le sens de la nuit de la foi, de la nudité, du dépouillement total, et en même temps Teilhard dont la vision rendait possible à mes yeux l'incarnation parce qu'elle me découvrait le "phénomène humain", l'axe judéo-chrétien qui éclaire et assume l'histoire de l'univers. Foi et humanisme ne s'opposaient plus. La recherche du royaume des cieux apportait d'elle-même un surcroît, l'intégration de tout l'humain de Dieu. Je devais découvrir dans Teilhard un autre aspect, une ascèse ignatienne réinventée par un scientifique de génie. Je reste persuadé que Teilhard est un "classique", un très grand spirituel, pourvu qu'on sache le lire dans des perspectives d'ensemble, celles de l'Église même.

Mais cela est vrai de tout écrivain chrétien, fût-ce le plus grand. Saint Augustin, pensé hors de l'Église, non relié à l'optimisme de la patrologie grecque, posé comme un absolu, est source d'hérésie, le jansénisme le confirme. Je me charge de construire, avec Saint Thomas d'Aquin, un système cohérent qui serait la perversion même de la foi. Il suffirait que j'ignore la portée de la doctrine de l'analogie, que je durcisse sa logique conceptuelle et me serve de cette logique pour évacuer le sens même de l'histoire. On me dira que je défigure St Thomas d'Aquin, que c'est dans l'Église et avec elle, donc dans un immense ensemble qu'il faut situer, penser et vivre sa théologie et, s'il le faut, la rectifier et la compléter. Comme cela est juste ! Mais pourquoi refuser la même bienveillance à Teilhard ? La spiritualité du P. Teilhard de Chardin ne s'oppose pas à celle de St Jean de la Croix mais il faut tenir l'une et l'autre et expliquer l'une par l'autre. Il faut être d'esprit catholique, donc capable d'universalité, même si une vocation personnelle nous pousse à faire des choix très particuliers. Cela me paraît fondamental.

Encore un mot sur Teilhard. En septembre 1938, alors que j'avais de très gros soucis personnels, je m'arrêtai chez un ami, très brillant universitaire que je considère comme un des plus grands esprits de notre époque. Nous avions l'impression que la guerre était pour demain. Aussi prenions-nous à la radio les terribles discours d'Hitler. Chacun connaissait l'angoisse. Cet ami me dit : «Ma femme et moi, nous relisons *Le milieu divin*. C'est notre meilleure aide. Je ne connais rien d'aussi grand dans la littérature française. L'année dernière, j'ai expliqué Lucrèce à mes étudiants. Teilhard est bien supérieur à Lucrèce».

6) Nouvelle étape du groupe Légaut

Gabriel Marcel fréquenta le groupe assidûment après 1934. Il venait rue Galilée et rue Léo-Delibes. Il accepta de venir à Chadefaud. Quelque part, il fait un éloge extrême de Légaut. François Mauriac, Maritain, Marc Sangnier... venaient aussi. Mais ce serait une erreur de croire que Gabriel Marcel ait imposé sa philosophie au groupe. Je ne crois que ce soit lui qui ait éloigné Teilhard de la vie de Légaut mais ce sont les épreuves mêmes qu'il a subies qui l'ont incliné à souligner les difficultés dramatiques qu'éprouve l'homme pour réaliser sa vocation.

En 1939, la guerre. Légaut abandonne l'université en 1940, se retire en montagne et s'installe aux Granges de Lesches (Drôme). Découverte de l'humble travail manuel, commencement d'une vie de pénitence, entrée dans la nuit de la foi. Légaut a vieilli. Il est plus religieux que jamais. Mais sous son visage souriant, plein de bonté et de malice, il faut deviner une souffrance extrême et de très lourds soucis. Il ne croit plus à la gloire humaine. Il ne croit plus au salut de l'homme par les techniques, il les craint car il est persuadé que l'humanité grandit trop vite et risque de se déshumaniser. Il sait l'extrême impuissance de l'homme, même lorsqu'il est apparemment tout puissant. Nous pouvons changer le monde matériel mais comment changer le cœur d'autrui et notre propre cœur ? L'homme, devant lui-même, connaît une radicale impuissance. Il ne peut que se taire et prier. La pensée de Légaut est de plus en plus tournée vers la vie de foi. Il médite continuellement sur Jésus-Christ et Jésus lui apprend à connaître les hommes et à se connaître lui-même.

Légaut est entré maintenant dans cette partie de la vie où la pensée de la mort devient la compagne familière parce qu'on connaît l'usure, la fatigue, l'échec et que, inévitablement proches, apparaissent les

derniers instants de la vie terrestre. Légaut a trop de lucidité, trop d'esprit critique, trop de sens religieux pour vivre dans l'illusion. L'homme sait qu'il ne sait pas. Tout est parole, tout passe. La mort est un grand dépouillement mais, au-delà de ce dépouillement, il y a la permanence d'un être qui vous regarde, qui vous connaît, qui vous juge, qui finalement vous aime. et cela permet la foi, c'est la foi qui compte.

Certes, ce serait une erreur de croire que Légaut ne vit plus des grandes perspectives pauliniennes chères à Teilhard. Son dernier livre *Travail de la foi* est incompréhensible si on exclut Paul et Teilhard. Le contresens est facile. Je me propose de lui écrire pour insister sur un point, à mon avis, essentiel : on ne trouve pas Jésus en l'isolant dans une transcendance mais Jésus nous est livré par une communauté de croyants, d'abord par les Églises anciennes, pour nous comme pour les premiers chrétiens. Il est d'abord le fils de la promesse, au centre d'une histoire, celle d'Israël, et cette histoire est l'explication du monde, son véritable accomplissement.

Mais je pressens la réponse de Légaut. Cette histoire que tu déchiffres au centre même de la montée de l'humanité ne tombe pas sous le regard des yeux charnels mais sous le regard de la foi et tu ne peux la comprendre que si toi-même tu comprends ta propre histoire qui, elle aussi, relève de Dieu, c'est-à-dire de la foi.

Mais la vie même de Teilhard ne confirme-t-elle pas ce témoignage ? Elle est incompréhensible sans une extrême fidélité à Dieu qui est de l'ordre de la foi. D'ailleurs, les dernières pages du journal intime du Père rendent un son semblable car quel est ce Dieu auquel Teilhard s'en remet et qui sera présent "tout en tous" si ce n'est le Dieu d'une attente surhumaine, celui qui révélera Jésus-Christ.

Chaque année, aux vacances, nous remontons aux Granges. De leurs propres mains, Légaut et les camarades, aidés de deux ou trois ouvriers, ont reconstruit le village. La maison est toujours pleine. On se retrouve une soixantaine d'amis. La vie est détendue et la montagne est très belle. On travaille, on prie, on chante, on cherche le silence. Légaut est là. Il part avec son troupeau matin et soir et ce n'est pas très facile de garder les moutons car la montagne est trop boisée. Pourtant Légaut reste au service des camarades. Il prête sa maison. Il fait parfois une méditation mais il préfère le plus souvent se taire et disparaître. Comme je le comprends !

Précisions biographiques et chronologiques

1) Le Père Fernand Portal (1855-1926)

Lazariste dont l'influence fut à la fois profonde et discrète.

Il rencontre à Madère pendant une convalescence Lord Halifax, se lie d'amitié avec lui et, grâce à lui, découvre l'Église Anglicane. Dès lors, ils se consacrent au rapprochement des deux Églises. Après un moment d'espoir, les décisions de Léon XIII brisent toute tentative d'œcuménisme. Emporté par la vague anti-moderniste, le Père Portal doit abandonner la direction du séminaire universitaire en 1908. C'est alors qu'il devient aumônier des normaliens de la rue d'Ulm. Ainsi il pourra se lier d'amitié avec Légaut à qui il conseillera de fonder un groupe.

En 1925-26, le Père Portal participe aux "Conversations de Malines" où se rencontrèrent le cardinal Mercier et Lord Halifax. Sa mort inattendue, le 19 juin 1926, devait laisser orphelins les premiers camarades groupés autour de Légaut.

2) L'abbé Christophe Gaudefroy (1878-1971)

Ami intime du Père Portal, professeur de cristallographie à l'Institut Catholique de Paris. En 1920, il prend le Père Teilhard de Chardin comme assistant. En 1938, il est nommé doyen de la faculté des Sciences. Le groupe lui doit beaucoup. C'est certainement un des prêtres que nous avons le plus aimé. Il a été terrassé par une attaque d'hémiplégie.

3) Antoine Martel (1899-1931)

Agrégé de grammaire, spécialiste du russe qu'il enseignait aux facultés de Lille, préoccupé d'œcuménisme, il donna aux J.U. de Montpellier en 1931 un rapport bouleversant sur la charité qui devrait être la charte des universitaires catholiques. Nous considérons Martel comme un saint à cause de son héroïque charité et de son extrême humilité. Ses continuateurs, Rosset, Belleville, Tourmissou, continuent à Lyon son action auprès des pauvres et des sans-abri et semblent être aidés visiblement par Dieu.

4) Autres noms

Edouard Le Roy (1870-1964); Père Paris (P.S.S.) (1884-1939), aumônier de la Paroisse Universitaire; Henri Fauvel, évêque de Quimper; Père d'Ouince (S.J.), directeur des Études; Gabriel Marcel (1889-1873); Pierre et Jérôme Voirin; Jean et Lina Haumesser; Jacques et Jeanne Perret...

5) Dates importantes

1919-20 : premières réunions dans la turne de Légaut à la rue d'Ulm,

1920-26 : organisation du groupe, méditations, premiers travaux de recherche en théologie, patristique, exégèse, spiritualité, retraites,
 1926 : mort du Père Portal,
 1927 : installation au 11 rue Geoffroy-St-Hilaire, Martel part en Russie, Légaut est professeur à la faculté de Nancy (25-26) puis à Rennes. Début d'une vie analogue à celle d'un commis-voyageur; pour être entièrement disponible, Légaut prend une carte d'abonnement aux chemins de fer. Il vit trois jours à Rennes et trois jours à Paris et va voir les camarades perdus en province. À Paris, des camarades à la Fondation Thiers ou agrégés-répétiteurs à la rue d'Ulm réunissent les "talas" du groupe.
 1931 : premier séjour de vacances à Chadefaud, en Auvergne - Mort d'Antoine Martel,
 1932 : installation à la rue Galilée. Vie communautaire où seront bientôt présents de jeunes foyers. Tous les dimanches, les amis se retrouvent, prennent le repas ensemble, prennent part à un exposé. Les topos sont longs, ardu, passionnants. Pendant l'été, nous nous rencontrons à Chadefaud-Scourdois du 10 juillet au 10 septembre. Des amitiés se nouent, des vies se renouvellent.
 1937 : installation 8 rue Léo-Delibes; 1939 : la guerre,
 1940 : achat des Granges de Lesches dans la Drôme. Reconstruction du village, réfection des chemins, remise en valeur des terres. Dur et pénible travail, surtout au début. Vie de solitude, de prière, de pénitence. Maladie, deuils, épreuves de toutes sortes. Légaut a avec lui Pierre et Jérôme Voirin, un groupe d'Alsaciens et des Juifs qui ont fui la domination nazie,
 1945 : premières retrouvailles à Paris après l'épreuve de la guerre. Beaucoup de changements : des camarades sont morts, des vies ont été bouleversées, les enfants se sont multipliés...
 1946-66 : les camarades remontent aux Granges avec parfois la nostalgie du passé. On aménage petit à petit le village et on peut recevoir des familles chargées d'enfants. La vie reste sobre, très simple et le travail collectif remplace en partie les heures de silence et de méditation.
 1966 : projet des Nouvelles Granges pour un nouveau départ.

1962

Travail de la foi

Jacques Perret
CUC Octobre, pages 35-36

Ce petit livre est difficile mais important.

Difficile comme tout ouvrage composé d'essais successifs ramenant tour à tour les mêmes thèmes sous des éclairages différents; il appartient au lecteur de le composer, de l'articuler selon les besoins de sa recherche personnelle.

Difficile parce qu'il ne se laisse ranger dans aucun genre : il est assurément témoignage individuel, mais aussi méditation, voire réflexion analytique, sur les conditions générales de la vie chrétienne; il appartient au lecteur de faire le départ entre l'interprétation qui est donnée des faits et la réalité sur laquelle il paraît qu'elle s'exerce, entre les particularités d'une vocation et ce qu'elles peuvent avoir de significatif pour tous.

L'importance de ce livre provient de ce qu'il s'attache à un aspect rarement décrit de l'expérience chrétienne. Les témoignages de convertis narrant leur conversion, leur essor, leurs espoirs, sont innombrables. Avons-nous beaucoup de témoignages de vieux persévérants jugeant leur vie ? J'imagine qu'ici deux registres seraient possibles. Une action de grâces confessant les bontés de Dieu ? Ou, quoi qu'il apparaisse au-dehors, la constatation d'un résultat misérable, l'aveu que les questions posées sont demeurées sans réponse, un appel à la pitié divine l'imploration d'une foi plus vive pour que tout, en définitive, ne soit pas perdu.

C'est ce qu'on trouve ici. Et l'on sera, d'emblée, saisi par la peinture d'un échec humain et, dans une large mesure, religieux (dans la mesure, immense, où le christianisme comporte et implique de l'humain), dressée avec une lucidité souvent cruelle, une précision vraiment digne d'un homme de science, coupant les voies de toute échappatoire l'échec à la dimension de l'existence.

Laissons qu'un certain amour-propre naturel répugne à de telles pensées; on accordera, encore, qu'elles sont dangereuses, qu'une de leurs pentes incline vers le désespoir, que l'illusion y peut tendre ses voiles. L'exemple du Psalmiste et des pénitents suffirait néanmoins à établir qu'il y a, là aussi, une possible voie de sanctification. Légaut pense, en effet, que, pour chacun, la possession de son expérience, de ses trente ou quarante ans d'expérience personnelle, est un de ses plus précieux trésors, où Dieu l'attend, dans la sincérité du cœur. Il pense que l'appel à la foi jaillira plus pur du fond d'une détresse que nous aurons refusé de nous cacher ou de farder; là seulement nous rencontrerons dans une parfaite authenticité nos frères, également misérables, et Jésus, l'abandonné.

L'échec dont il est ici question dépasse de loin la conséquence des fautes personnelles, la mesure des

faiblesses qui entachent toujours les âmes les plus généreuses. Il s'enracine bien davantage dans nos insuffisances non-coupables, dans les illusions que nous avons subies sans le savoir et partagées avec toute notre époque, dans les malheurs, les mauvaises chances qui ont, du dehors, traversé nos vies. Il est lié à une impotence fondamentale, essentielle à notre statut de créatures, à la séparation même qui nous constitue un destin, une vocation, notre dignité. Cette misère, d'autant plus sensible que l'effort spirituel est plus généreux, se manifeste surtout dans les limites, si tôt atteintes, de notre service, dans le mystère de notre impuissance à communiquer le meilleur de nos vies, ce dont les autres, ce semble, auraient le plus besoin. Communication qui, d'ailleurs, nous comblerait aussi mais qui, de plus en plus, à mesure que la vie se prolonge, apparaît à la fois comme l'infiniment désirable et l'assurément impossible.

Dans sa condition de Dieu fait homme, Jésus a éprouvé au paroxysme ces souffrances de la créature appelée à l'universel, de l'amour dévorant une chair incapable. Son exemple, l'influence qui découle de son obéissance et de son acceptation, permet au solitaire de ne pas perdre cœur, lui ouvre la perspective d'une efficacité qui n'a plus rien de ce monde : Jésus, se perdant, méconnu, dans l'immense humanité, la sauve cependant.

Le chrétien que nous décrit Légaut est un solitaire : l'Église, bonne nourrice, l'a formé au dur affrontement de sa condition; aux moments décisifs, il a le sentiment de combattre, de devoir combattre, seul. En est-il vraiment ainsi; l'Église de cette terre nous laisse-t-elle jamais seuls ? Entre les sociétés "closes", si saintes soient-elles, et le Corps où le Christ nous rassemble au-delà de l'histoire, ne représente-t-elle pas un milieu tout à fait original et où, dans une certaine mesure, sans aucune compromission ni facilités endormeuses - bien au contraire - les affres de la solitude, le fardeau d'être une créature se trouvent, dès cette terre, allégés déjà et, entre les croyants, quelque communication rétablie ? N'a-t-elle pas les arrhes de l'Esprit ? On pourra s'interroger là-dessus en lisant le dernier chapitre. Critique assurément justifiée de tous les sociologismes sous lesquels nous empêtons, sans y songer, le vrai visage de l'Église. Rappel pathétique des exigences d'une véritable religion en esprit; Légaut dirait la religion des Béatitudes.

1962

Travail de la foi

Pierre Sauvage
Le Dauphiné libéré, février

Parisien, normalien, professeur agrégé de mathématiques, Marcel Légaut est devenu un authentique paysan du Haut-Diois, où il a un troupeau. Témoignage riche d'expérience humaine, ce premier livre qu'il ait écrit depuis vingt ans, *Travail de la foi*, va sortir le 12 février.

L'abbaye de Valcroissant, que l'on trouve à 6 kilomètres de Die, au bout d'un de ces chemins du bout du monde, si nombreux dans la Drôme. C'est là que M. Légaut passe l'hiver et, chaque matin, sa femme conduit à Die quatre des six enfants de la famille, les aînés étant internes à Rodez et à l'école d'agriculture d'Issoire.

M. Marcel Légaut venait de rentrer par le Briançonnais. La veille au matin, le thermomètre était descendu ici à moins 15°, mais c'est à Paris que le maître de l'abbaye de Valcroissant et des Granges de Lesches avait attrapé sa grippe, à Paris où il était allé assurer aux Éditions du Seuil, le service de presse du livre qui doit être mis en place le 12 février, *Travail de la foi*. Son quatrième mais le premier qu'il ait écrit depuis la guerre, depuis qu'il a pris son "virage". Ce Parisien de 62 ans, normalien, agrégé de mathématiques, docteur es-sciences, professeur à la Faculté de Nancy, puis titulaire d'une chaire à celle de Rennes, est en effet devenu un authentique paysan du Haut-Diois. Du 10 mars au 15 novembre, il garde son troupeau de moutons et exploite les cultures qui correspondent à ses besoins là-haut, dans la montagne près du hameau des Granges de Lesches où son voisin le plus proche, M. Odon, se trouve à un bon kilomètre. L'hiver, il ramène son troupeau ici, à Valcroissant, qu'il occupe avec M. Tissot. Si cet intellectuel devenu manuel continue à y faire son métier d'homme de la terre, il n'en néglige pas pour autant l'instruction et l'éducation de ses six enfants, ni surtout ce besoin de philosopher que rend plus impérieux son travail solitaire, à contre-courant de la société.

«Pendant les nombreuses et longues heures que je passe à garder mon troupeau en montagne, que de fois ai-je pensé au mystère de notre impuissance à donner quand tout, en chacun de nous, se tend vers un accomplissement inconnu mais certain, par une communion véritable. Mais peut-on découvrir avec exactitude et précision les carences des autres quand on n'est pas assez proche d'eux pour aspirer à recevoir l'aumône de leur propre richesse ?».

Sans doute, cet intellectuel hors-cadre, cet intellectuel "de plein vent", comme il se décrit lui-même, est devenu un paysan «travaillant un peu moins que ses camarades, se fatiguant beaucoup plus et, en fin de compte, gagnant beaucoup moins bien sa vie». Il est surtout resté le mystique et l'apôtre qu'il fut

dès ses premiers contacts avec le monde universitaire «à qui l'homme de la rue est plus inconnu que les hommes préhistoriques le sont à un paléontologue».

C'est ainsi que son *Travail de la foi* prolonge les trois ouvrages qu'il publia avant la guerre : *La communauté humaine* chez Aubier, *La condition chrétienne* chez Grasset, le même éditeur que *Les prières d'un croyant* qui l'incitèrent, dès 1925, à organiser en Auvergne son premier camp de vacances communautaires, démontrant, affirmant ainsi qu'il n'existe pas d'incompatibilité entre faire et dire. «Je croyais être un homme, je n'étais qu'un cérébral».

Nous bavardions dans la grande salle commune de la maison qu'il s'est fait construire derrière l'abbaye. Sur la table, une jacinthe déjà largement épanouie. Sur le mur qui fait face aux colonnades très pures de l'ancien cloître, une superbe "marine", un impressionnant effet de vague, qui l'on s'étonne de trouver ici.

Un large et bon sourire illumine le visage de ce montagnard du Haut-Diois qui vient d'attraper une bonne grippe à Paris. «Excusez-moi si je conserve par-dessus et béret et si je ne vais pas vous montrer le troupeau», quand surgit la question qu'il attendait.

Comment ai-je fait mon virage ? Vous le lirez dans le premier chapitre de ce livre que j'ai intitulé "Confession d'un intellectuel".

«Lieutenant d'artillerie en septembre 39, capitaine quelques jours après la mobilisation, raconte Marcel Légaut, moi, pauvre professeur de mathématiques, timide célibataire, n'ayant vécu qu'avec mes livres, dans mon milieu d'intellectuels et d'étudiants, je devenais sans transition responsable d'une troupe importante d'hommes et je devais commander.

Je croyais être un adulte, je n'étais qu'un enfant élevé dans un couvent. Je croyais être un homme, je n'étais qu'un cérébral produit d'une civilisation en voie de décrépitude. Une voie nouvelle allait s'ouvrir après l'armistice à ce professeur de Faculté qui voulait le redevenir mais se refusait à l'être comme avant la guerre. Je ne voulais pas être auprès de mes étudiants un professeur sympathique sans doute, pas trop pontifiant, mais malgré tout universitaire suivant le gabarit classique.

Je voulais que, en dehors des heures de cours et du travail personnel, mes élèves viennent travailler avec moi manuellement en équipe, en sorte que l'union équilibrée de ces formes d'activité soit, pour eux comme pour moi, le point de départ d'une vie humaine complète et nous épargne l'atrophie des cerveaux spécialisés, livresques, sans contact avec le réel.

J'allais au Ministère. Je trouvais le directeur de l'Enseignement supérieur, paternellement installé dans une salle de l'école primaire à Vichy. Je lui exposai mes projets. Et comme, à ce moment-là, l'Administration, dans sa déconfiture, avait retrouvé une nouvelle jeunesse, tout était concevable et méritait d'être tenté. Après avoir envisagé diverses solutions, il fut décidé que j'irais en zone libre, détaché à la Faculté des sciences de Lyon, afin que je puisse m'établir en montagne, dans un domaine pas trop éloigné de l'université. J'achetai alors un hameau abandonné depuis une vingtaine d'années, à mille mètres d'altitude, et m'y installai avec ma femme au début de l'hiver 1940. Je commençai ainsi ma vie complète de professeur et de paysan».

Il faut au moins une génération pour réussir le retour à la terre

Deux ans plus tard, Marcel Légaut s'engouffrait dans sa nouvelle voie. Il serait désormais seulement paysan. Il pourrait encore, à tout moment, à défaut de celle de Rennes dont il était titulaire mais où il a été remplacé depuis vingt ans, demander une chaire dans une autre Faculté. Y songe-t-il parfois ?

«Si les événements m'obligeaient à un tel retour en arrière, je ne le ferais pas avec l'allégresse du voyageur qui, après une longue absence et des odyssées difficiles, retrouve la maison natale, mais comme un vaincu, refoulé sur son passé parce qu'il n'a pas réussi à trouver en soi les forces nécessaires pour rester debout là où il devait vivre».

L'auteur de *Travail de la foi* n'est pas un vaincu. Il lui a fallu beaucoup de candeur pour se lancer dans une entreprise dont n'eut voulu aucun cultivateur rassis et averti. Son apprentissage a été rude et aujourd'hui, après ces vingt années pendant lesquelles il a partagé la vie et la sagesse des montagnards de son nouveau pays, il me dit qu'il faut une génération pour réussir un retour à la terre qui, pour lui, aura eu surtout la valeur d'un témoignage.

Du moins, au seuil de sa vieillesse, peut-il s'estimer comblé car trois au moins de ses six enfants n'imaginent pas d'autre vie que celle qui est la leur à Valcroissant et pendant les vacances aux Granges de Lesches, ni d'autre voie que celle que leur a ouverte leur père.

Me joignant à vous par l'amitié et le souvenir fraternel de Jo, je voudrais vous dire un moment de ma vie que Marcel Légaut a marqué de son affectueuse sérénité. Nous l'avions invité au petit séminaire de Montbrison pour nous prêcher, comme on disait, une récollection. Nous avons besoin vraiment de réconfort. Depuis 1957-1958, nous annonçons au Père Vincent, responsable du séminaire, une crise grave des vocations sacerdotales diocésaines. La formule des petits séminaires était très contestée : on disait assez couramment que chez les prêtres-professeurs, la fonction de professeur affaiblissait, sinon occultait le rôle du prêtre et sa mission. Par ailleurs la loi scolaire de 1959, la formation des C.E.S. dans le monde rural appauvriissait, semblait-il, l'entrée en 6^{ème} dans les petits séminaires... Des nôtres revenaient d'Algérie, bourrés de tension... Les échos que nous avons de la première session du Concile faisaient état des difficultés internes.

Légaut arriva chez nous, le 13 janvier 1963. Je me souviens encore de ces rencontres dans ce que nous appelions "le salon du cardinal" (réservé, dans le passé, au cardinal quand il venait au séminaire). Nous connaissions de Légaut à peu près tous *Prières d'un croyant*. Quelques-uns avaient lu *La condition chrétienne* et *La communauté humaine*. *Travail de la foi* venait de paraître.

Sur ce groupe d'une dizaine de prêtres, Légaut pencha ses yeux affectueux et intérieurs pour un regard de sérénité. Il était tout en simplicité, avec son vieux béret à côté de lui, et une sagesse de la terre. Deux amis devaient me dire après la première instruction : «Nous avons l'air artificiel auprès de lui nous racontant ses difficultés d'installation». J'ai gardé quelques notes malheureusement peu déchiffrables. «La vie paysanne, une manière d'être - on marque les lieux de sa présence - où l'on est, être présent - comme s'enfouir - je voyais le monde universitaire et intellectuel comme un univers fermé... Il nous a employé une formule qui nous a fait réfléchir et qu'il a employée beaucoup par la suite : «Épouser son existence». Comme nous lui parlions de nos difficultés, il nous renvoyait à Jésus, à la nécessité d'être des disciples "accueillants et recueillis". Il insista sur le mystère de la rencontre, paternité et filiation et fraternité, entre des personnes liées ensemble par l'amour et le silence.

Et comme nous étions, ou du moins nous nous efforcions, d'être une communauté familiale (le séminaire comptait tout juste deux centaines de jeunes, presque tous internes), Légaut redit ses petites communautés, agissantes sur le terrain. Nous avons compris par la suite qu'il craignait, par le Concile, une restauration de structures qui nous aveugleraient sur la vraie mission de l'Eglise, qui doit agir à la manière de ce qui inspira la vie de Jésus.

Pour ma part, après son départ qui fut comme son arrivée empreint de simplicité et de vérité, retrouvant le déroulement des jours scolaires auprès de nos jeunes, et des confrères de toutes les heures (et la vie commune n'est pas toujours facile !), j'ai relu *Travail de la foi* et je trouve, noté sur mon cahier personnel la prière de Légaut : «Seigneur, vous avez conduit, vous avez réduit, vous avez acculé insensiblement votre disciple à vivre les états les plus simples, les plus humbles, les plus terre à terre, les plus plats de la vie quotidienne de l'homme»...

J'ai entendu depuis 1963 des causeries de Légaut, au cours de rencontres de prêtres, de commencements d'années scolaires, d'activités d'aumôneries. Mais je garde de son passage à Montbrison, cette année-là, un précieux souvenir. Celui d'un homme qui avait partagé une journée de sa vie avec nous, qui nous avait vraiment encouragés, sans le vouloir, tout fraternellement, nous considérant comme ses amis et non comme des clercs, nous apportant l'air vif de ses travaux de ferme, mais aussi l'éclat de ses méditations évangéliques, en toute robustesse. Je ne sais pas si le mot éclat convient à Légaut, je dirais plutôt la vigueur, le jaillissement, façon source.

Dites mon amitié à tous les amis. Je pense que Jo, Pierre Renevier et Marcel Légaut doivent s'être retrouvés avec allégresse !

Confessions d'un intellectuel, c'est le titre du premier essai de Marcel Légaut qui a renoncé à l'enseignement universitaire, il y a vingt ans, pour se consacrer au travail de la terre. Depuis 1943, Marcel Légaut, autrefois professeur à Nancy et à Rennes, exploite une ferme isolée dans les montagnes du Haut-Diois. De ces vingt années de dure expérience sourd le témoignage sincère et lucide, sans inflation d'une longue recherche spirituelle, menée dans la sincérité même de la chair, dans la foi douloureuse qui accomplit l'homme, la vie de foi, l'échec à la dimension de l'existence, l'accomplissement spirituel. L'enseignement a cédé la place au témoignage; la fécondité de ce dernier, assurée par la sincérité du témoin, se situe dans l'ordre de la sagesse des béatitudes douloureuses et

pacifiantes du Christ, comprises dans le dénuement vécu de la foi. À tous ceux qui ont faim et soif, une nourriture amère mais solide est offerte en ces quelques essais.

1964

Travail de la foi

J. Delcuve s.j.
Nouvelle revue théologique N° 86

Les lecteurs de *Prières d'un Croyant* et de *La Condition Chrétienne* retrouveront dans *Travail de la Foi*, mais avec une perfection accrue, les mêmes qualités de profondeur de regard, de probité de pensée, de sincérité (celles de l'homme qui s'ouvre à la vérité non avec sa seule intelligence mais avec toute sa personne), qu'ils avaient admirées dans ses deux aînés. *Travail de la Foi* est une œuvre de maturité. Discrètement, M. Légaut nous introduit dans le travail de la Foi en son âme ; il nous fait assister au cheminement de sa maturation. C'est donc un témoignage personnel que l'auteur nous apporte, le témoignage d'une humble mais courageuse fidélité aux exigences concrètes qui se sont progressivement révélées à lui comme conditions nécessaires de la croissance vraie du germe de foi reçu au baptême. Mais cette expérience singulière a pourtant une portée universelle car, fondamentalement, la croissance de la Foi présente les mêmes exigences en tout homme. Le grand mérite de ce livre est de montrer clairement ces exigences, d'éclairer le chemin à suivre pour réussir cette maturation. Ceux qui le liront, - et nous souhaitons qu'ils soient nombreux - prendront plus nettement conscience du caractère propre - différent de tous les autres savoirs - de la connaissance de la foi et de ses conditions spéciales de progrès. Cette connaissance de foi est, en son fond, ouverture de l'intelligence, du cœur, de la personne tout entière au Seigneur Jésus, Vérité, Amour et Vie, et le progrès de cette connaissance est conditionné par le progrès dans l'accueil qui Lui est fait. La foi "adulte" est accueil plénier de Jésus. Un beau livre. À recommander vivement.

1965

Marcel Légaut
L'intellectuel berger, chercheur du réel

Marie-Jo Delile
Le Pèlerin, 1er août

Image romantique pour celui qui n'aime pas la vérité : le berger en cape beige menant pâître son troupeau sur les sommets de la montagne. Image dépouillée de toute rêverie, de toute littérature : un homme habillé en paysan, bruni par le soleil, coiffé d'un béret, et qui vient à moi sur le chemin de sa ferme.

Sept kilomètres de montée âpre, sur un sol caillouteux au milieu d'une végétation alpestre que l'or du buis ou le bleu de la lavande colore et parfume. Au bout de la longue escalade tortueuse, un groupe de maisons enfoncées dans le pays du Haut-Diois, montagne pauvre des Préalpes, à la limite du Dauphiné et de la Provence. C'est cette région de France que Marcel Légaut, normalien, agrégé de mathématiques, docteur es sciences, ancien professeur aux Facultés de Nancy et de Rennes, a choisie pour devenir paysan.

L'affaire paraît trop belle au journaliste qui ne va pas au cœur du problème. Elle lui semble grave lorsqu'il a oublié sa phraséologie quotidienne pour essayer de la découvrir par l'intérieur. Tâche difficile qui demande beaucoup d'humilité pour être menée à bien. Je ne sais si j'y suis arrivée.

Un officier de la guerre de 39-40

Dans le bureau ouvert sur l'admirable nature de ce coin de montagne, les livres, seuls, rappellent l'intellectuel qui l'habite. Le reste du mobilier est rustique, presque pauvre. La pèlerine beige symbolise la fonction du berger.

Marcel Légaut s'est assis devant la table. Ce qui frappe dans son attitude, c'est la sérénité qui lui donne toute sa grandeur. L'homme est à la fois très proche et très loin de son auditeur. Il parle et, dans les mots précis qu'il emploie, c'est l'ancien professeur qui s'explique : «Le point de départ de mon évolution actuelle date de la guerre 39-40. J'étais alors officier. Parti lieutenant en septembre 39, promu capitaine peu de jours après la mobilisation, je me suis trouvé, par le hasard des circonstances, à la tête d'un groupe d'artillerie. Moi, pauvre professeur de mathématiques, n'ayant vécu qu'avec mes livres, dans mon milieu d'intellectuels et d'étudiants, je devenais, sans transition, responsable d'une troupe importante d'hommes que je devais commander».

Le capitaine Légaut s'aperçoit alors de ses limites. Face à un monde nouveau, déchiré par les cruautés de la guerre, le professeur se découvre cérébral, inapte au commandement, craignant les initiatives qui ne seraient pas supervisées par un chef. Le mal lui paraît grave. Un universitaire, sorti de son amphithéâtre, serait-il condamné à être en opposition avec la vie ? «Je résolu dès lors de chercher remède à cet état d'infériorité car je croyais qu'il mettait en cause la valeur de mon enseignement et de

ma vie elle-même».

Cette solution, Marcel Légaut crut l'avoir trouvée en achetant, au début de l'hiver 1940, un hameau abandonné, près de Lyon, en s'y installant avec sa femme. Détaché à la Faculté des sciences de cette ville, il assurait ses cours puis remontait dans son hameau où il apprenait à labourer, semer, moissonner, mener un troupeau de moutons. L'été, quelques-uns de ses étudiants se joignaient à lui pour reconstruire les maisons en ruine du village. Mais il était difficile au professeur de mener de front deux activités à la fois : celle de l'enseignement et celle de la terre. En 1942, prenant un congé de longue durée, Marcel Légaut vint s'installer avec sa famille à Lesches-en-Diois, aux Granges et, depuis cette date, vit du métier de berger.

Devenu l'homme aux mains calleuses

L'histoire peut paraître aberrante. Elle est vraie. Cet homme a quitté une certaine stabilité de vie, il a oublié qu'il fut un brillant professeur, aimé de ses étudiants, un universitaire passionné des disciplines qu'il enseignait. Maintenant, seul face à ces monts impressionnants dont la grandeur angoisse, il mène, du matin au soir, sa vie de berger, veillant sur les cent soixante bêtes de son troupeau, comme un pasteur né, descendant le dimanche à Die pour rejoindre sa femme et ses six enfants, ne fermant la bergerie des Granges que quatre mois par an, au moment de l'indispensable hivernage.

Où sont les raisons profondes de cette apparente folie ? Comment peut-on rester de sang-froid devant l'abîme qui sépare l'homme des cours magistraux de celui des alpages solitaires ? «Je ne suis pas un technicien qui veut apporter ses lumières ni un être supérieur qui va au peuple. Je suis un chercheur tout simplement. J'ai voulu me mettre à l'école de ces hommes intacts comme les montagnes de leur pays, parce que je souffrais de manque de capitaux. J'ai voulu me faire adopter comme un petit, comme un homme qui fait ce qu'il peut pour gagner sa vie».

Connaître les hommes, certes, et au creux même du réel de l'existence quotidienne, mais également se connaître soi-même. Devenir ce paysan aux mains calleuses, oui, mais trouver la signification de sa propre existence. Dans un monde qui se collectivise, mettre l'accent sur la vie intérieure hors de laquelle aucune communauté humaine ne peut s'édifier, puisque rien ne l'anime du dedans, mais ne pas oublier d'être présent à l'angoisse du monde.

Je m'étonne. Comment peut-on sortir d'une telle contradiction : avoir passé plus de trente ans de sa vie dans les livres, l'étude, l'apport d'une vaste culture à de jeunes intelligences qui s'ouvraient et être vraiment soi-même dans un labeur quotidien, pénible et difficile ? «L'écartèlement est en nous. Mais si la véritable symbiose ne s'est pas faite entre mon moi-intellectuel et mon moi-paysan, incontestablement, cette vie a eu une influence considérable sur un plan intellectuel. J'en ai tiré un approfondissement humain que je n'aurais pas connu autrement. Je n'ai jamais eu l'impression d'être un évadé parce que j'ai été conduit à cet état par fidélité intérieure, par foi, au meilleur de moi-même, celui sur lequel la société ambiante n'a pas pu mordre».

L'homme de la fidélité

La foi ! Le mot a jailli au cœur de ce chrétien, tourmenté par une soif d'accomplissement spirituel que son livre *Travail de la foi*, écrit pendant ses heures de garde dans la montagne, nous livre, terriblement exigeante, austère eu égard au message teilhardien plus optimiste. «La foi n'est pas intellectuelle. On y est acculé quand on se confronte avec soi-même, face à face. Teilhard de Chardin est un savant et il a essayé, à partir d'une conception scientifique du monde, de reconstruire une conscience chrétienne du monde. Moi, je pars de l'homme que je suis».

Pour partir de l'homme que l'on est, il faut fuir l'abstraction, certes, mais non la méditation. Il faut dépasser le milieu social qui vous a vu naître et chercher le réel à travers la mission particulière à chacun qui se fait jour peu à peu dans la conscience. La mission de Légaut prend le chemin des rencontres avec les étudiants, dans des sessions auxquelles il participe, dans des conférences qu'il donne parfois en France, délaissant ses moutons. L'été, aux Granges, des amis viennent, professeurs, instituteurs, chercheurs, hommes de tous les milieux et de tous niveaux qui partagent la vie de leur hôte, discutent, approfondissent le sens de leur existence, prient ensemble.

«Il y a quelques jours, ma fille a découvert une petite photo qui me représentait le jour de ma première communion. Je n'ai pas retrouvé mes traits dans ceux du petit garçon que j'étais alors. Mais je peux dire qu'entre lui et l'homme que je suis actuellement, il y a une liaison intime. Je crois être arrivé à une certaine plénitude car j'ai toujours essayé d'être fidèle à moi-même».

J'ai repris le chemin escarpé, les sept kilomètres, dangereux en voiture, qui m'amènèrent à Luc-en-Diois. Je venais de vivre des heures étranges. Avais-je bien compris l'homme resté seul sur son piton de montagne et qu'une vocation peu ordinaire tenait rivé à son troupeau ? Je me suis arrêté à Luc-en-Diois pour tâcher de savoir, par ceux qui connaissent ce berger étrange depuis vingt-cinq ans, si vraiment la communication s'était établie entre eux et lui. Une femme m'a répondu, une commerçante

vivante, ouverte. «Pour une région comme la nôtre, c'est une grâce d'avoir M. Légaut. Il est très intelligent, c'est certain, mais il est surtout humble. Il rend service à tous et il mène la vie de nos bergers, ici. Ses enfants sont élevés comme les nôtres et lorsqu'il traverse le village avec ses moutons en redescendant des Granges, l'hiver, rien ne le distingue des autres paysans. Il est comme nous, avec nous. Et cependant, il est différent. Je crois, voyez-vous, qu'on peut dire de lui que c'est un apôtre. Oui, c'est un apôtre».

Moi, je pensais à un Foucauld.

1966 **La fide difficile** de Marcel Légaut (Torino)

J. Delcuve
Lumen vitae N° 21

Ce petit livre, intitulé en français *Travail de la foi*, est une œuvre de maturité. Discrètement, M. Légaut nous introduit dans le travail de la foi en son âme. Il nous fait assister au cheminement de sa maturation. C'est donc un témoignage personnel que l'auteur nous apporte, le témoignage d'une humble mais courageuse fidélité aux exigences concrètes qui se sont progressivement révélées à lui comme conditions nécessaires de la croissance vraie du germe de foi reçu au baptême. Mais cette expérience singulière a pourtant une portée universelle car, fondamentalement, la croissance de la foi présente les mêmes exigences en tout homme.

1970 **Lettre de Robert Cazes**, archiviste à l'évêché de Rodez
à propos de l'article publié par Légaut dans *Les Études* (octobre 1970) intitulé "La passion de l'Église"
à Gérard Soulages (13 octobre 1970)

C'est une circonstance particulière qui m'incite aujourd'hui à t'écrire. J'aimerais avoir ton avis sur un article publié par Marcel Légaut dans le dernier numéro des *Études* (octobre) sous le titre "La passion de l'Église". Sa lecture a laissé en moi des impressions mélangées et dans l'ensemble assez déconcertantes. Certes M. Légaut a raison de souligner l'extrême gravité de la crise qui secoue l'Église, peut-être sans précédent aux jours les plus mauvais de son histoire. C'est trop dire qu'elle «met en péril l'existence du christianisme» car envisager de sang-froid la disparition du christianisme, pour nous chrétiens, me semble un manque de foi en Dieu et en la puissance de sa parole, inadmissible. Mais on peut envisager pour la chrétienté et pour l'Église un "long hiver" (cardinal Wright) accompagné de bien des défections et de ruines.

Il y a dans cet article des analyses et des points de vue fort pertinents, sur l'évocation par exemple de la crise moderniste et du comportement purement négatif de l'Église dans sa réaction. Mais à côté de l'aspect valable de certains éléments, que d'affirmations ambiguës ou contestables, des silences inquiétants, des expressions malheureuses. Au terme de ces développements, on éprouve une impression de malaise, d'incertitude déprimante ou d'indignation. Il serait trop long, c'est impossible ici, de me livrer à une analyse de ces pages point par point, pour les mieux comprendre et les critiquer quand il y a lieu. Je te livre en vrac quelques réflexions personnelles qui ont jailli spontanément dans mon esprit au fil de la lecture.

Que penser de cette manière de parler (page 419) ? «Certains catholiques parmi les plus fervents et les plus clairvoyants s'aperçoivent que... l'Église se perpétuait dans une médiocrité spirituelle certaine. Cette médiocrité entretenue aussi au niveau du sacrement... la dispensait de toute inquiétude sur ses voies et de toute autocensure». Expressions malheureuses assurément qui insinuent aux yeux du lecteur mal informé que la permanence de l'Église a coïncidé avec la médiocrité, celle-ci alimentée par l'usage des sacrements. Il n'est pas question assurément de nier la présence de la médiocrité spirituelle dans la vie de l'Église, mais assimiler celle-ci à celle-là est une contre-vérité.

Affirmer à la même page que des doctrines proposées par l'Église comme des "vérités absolues" s'étaient élaborées dans des conditions contingentes ambiguës, de façon purement déductive, affirmer cela sans faire le moindre discernement entre la formulation tribulaire de l'environnement historique, sociologique et, d'autre part, le contenu essentiel de la foi, c'est faire entendre que la foi catholique ne repose sur aucun fondement sérieux.

Avec l'auteur, je déplore la politique exclusive d'anathèmes et d'excommunications, d'interdits, pratiquée par la hiérarchie au moment de la crise moderniste. Mais pourquoi ce silence absolu sur les travaux importants qui ont été faits, un peu plus tard et ces dernières décades, dans le domaine de l'exégèse, de la théologie positive, de la critique ? C'est donner une bien pauvre idée, et combien injuste, de la vie intellectuelle dans l'Église et des savants authentiques qui l'ont servie et dont elle a reconnu et encouragé les travaux, en dépit de quelques incidents de parcours.

Injuste aussi cette assertion (page 424), l'Église «demande aux jeunes chrétiens de se consacrer à l'apostolat avant même qu'une formation spirituelle leur eût été donnée pour que leur activité les détourne des questions qui auraient pu faire naître en eux des doutes sur leur foi». Malgré bien des déficiences, je nie que l'Église n'ait pas eu le souci de donner aux jeunes une formation spirituelle sérieuse, retraites, recollections, initiation à une vie de prière et de réflexion évangélique. Nous avons trop reçu de certains mouvements de jeunesse pour accepter de pareilles déclarations sans plus d'inventaire.

Je nie aussi qu'aux yeux de l'Église l'apostolat devait servir d'alibi aux problèmes intellectuels posés par la foi. Regretter que l'initiation à ces problèmes n'ait pas été faite, au moins au niveau de ceux qui étaient intellectuellement capables de les aborder, est une chose. Affirmer que cette absence de formation était intentionnellement voulue et entretenue par l'Église pour détourner les esprits d'une honnête recherche de la vérité en est une autre : c'est une imputation imméritée. Et que dire de cette fin de paragraphe et qui m'a fait bondir : l'Église donna à l'Action Catholique «un but essentiellement social et politique, à l'exclusion de toute activité religieuse, réservée aux prêtres dûment mandatés». C'est une pure calomnie. Le but apostolique, les fins d'évangélisation des divers milieux, ont toujours été considérés comme la raison d'être des mouvements d'A.C. par le Pape et les évêques. Si plus récemment et en particulier dans le climat de contestation généralisé où nous vivons, des mouvements, surtout leurs responsables, ont glissé dans l'action politique, parfois ouvertement déclarée, c'est précisément cette discordance et cette coupure avec les motivations de l'Église qui ont été cause de conflits avec l'épiscopat.

M. Légaut consacre les quatre dernières pages de son article à une sorte de prospective, de vision futuriste de ce que sera l'Église renaissant de ses propres cendres. Il y a là des vues intéressantes, quoiqu'un peu trop floues, obscures et indéterminées. Il y a là un appel au renouvellement profond, à l'effort de retour à «ce qu'a voulu Jésus» et qu'on ne peut pas ne pas entendre, ce serait pécher contre l'Esprit. Pourquoi faut-il que cet appel suscite des réserves par l'emploi de termes ambigus, l'abus de certaines critiques et l'insistance dans ces critiques. L'auteur n'envisage pas ce renouvellement pour demain. Il y faudra des générations, dit-il. En cela, je suis pleinement d'accord avec lui. Outre la malice des hommes et le matérialisme dans lequel s'enfoncent l'humanité de plus en plus, et je regrette que l'auteur n'y fasse aucune allusion ou si peu, je concède qu'une certaine lourdeur de l'appareil ecclésiastique, qu'on travaille d'ailleurs sérieusement à alléger et à purifier, ne facilitera pas la rapidité dans le renouvellement. Mais il semble, et je l'écris non sans tristesse, que Légaut dénonce le principal sinon le seul obstacle dans l'Église elle-même. Dire que cette renaissance ne doit pas être une réforme mais une "reformation" me paraît fâcheux dans le choix de l'expression. Une "reformation", telle qu'il la présente dans son contexte et qu'il considère comme seule capable de «porter remède aux causes profondes d'une crise dont certaines remontent sans doute jusqu'aux origines du christianisme et jusqu'à l'écart qui sépare les premiers disciples eux-mêmes de Jésus» insinue ou semble insinuer, car je ne crois pas que ce soit la pensée de l'auteur, que l'Église a déraillé très peu de temps après son départ et que tout au long des siècles elle s'est égarée et a égaré ses fidèles au point de trahir sa mission. Certains lecteurs risquent d'en tirer ces conclusions.

Légaut demande à l'Église «d'innover avec sagesse dans le domaine jadis le plus assuré de la doctrine et de la discipline». Je ne le contredirai pas. Je lui sais gré de sa locution adverbiale "avec sagesse", car innover dans «ce qui est le plus assuré de la doctrine» sans cette vigilance et cet effort de prudence risque d'aboutir, non pas à une adaptation dans le langage ou à un réel approfondissement, mais au contraire à la décomposition de la foi dans son contenu essentiel. Nous ne le voyons que trop de nos jours. Il est bien vrai que certains modes de pensée sont liés à des cultures du passé. Ils demandent à être réexaminés, approfondis, débarrassés d'éléments caduques, coulés dans un vocabulaire nouveau et compris de nos contemporains. Est-ce à dire qu'il faille les rejeter en bloc ? L'auteur ne passe-t-il pas à côté du vrai en prétendant que «les connaissances scientifiques... contestent ces conceptions... Elles empêchent la plupart des hommes d'y souscrire d'une façon authentique. Ceux qui y réussissent ne le font qu'au prix de déformations intellectuelles et affectives qui durcissent et stérilisent» (page 428). Il faudrait bien préciser de quoi il s'agit. Il y a une philosophie de l'être et de la connaissance qui, pour dériver de la pensée antique, n'en garde pas moins sa valeur. Je ne parle pas d'une certaine scolastique primaire et abusivement systématique. D'aussi bons esprits que Sertillanges, Maritain, Gilson et Tresmontant lui accordent leur adhésion intelligente et en font un instrument de pensée que beaucoup de nos contemporains gagneraient à mieux connaître. Des esprits de formation exclusivement scientifique, par exemple le P. Roquefort, polytechnicien, les récuse. On s'attendrait à ce qu'un homme comme Légaut, quoique mathématicien, les traite avec plus de modestie intellectuelle et de rectitude. Sur un ton presque prophétique qui agace et avec une insistance qui fatigue, Légaut fustige ce qu'il considère comme principalement responsable des lenteurs indéterminées dans la "renaissance

de l'Église". «L'Église, dit-il (page 428), sera trop alourdie des traditions et des disciplines...». Les initiatives de la hiérarchie seront «trop attachées à la conservation de structures et de doctrines qu'un passé a sacrnalisées...». Et voilà ! aucune précision, aucune distinction, aucun discernement. C'est au lecteur à le faire. Tout dans le même sac, au moins en apparence. Aucune allusion au caractère nécessairement intangible de certaines doctrines qui sont les données de la foi, de certaines structures essentielles à l'Église. Et au milieu de tout cela, cette affirmation ambiguë et navrante : «Finalement l'Église restera plus la fille de ses docteurs et de ses pontifes que le témoin de Celui dont elle est issue». Ses docteurs sont-ils donc des menteurs et tous ses pontifes, des mauvais bergers ? Bref, on a l'impression que l'auteur pose comme condition indispensable d'une renaissance possible de l'Église le rejet de tout son patrimoine reçu des Pères, des Docteurs, du Magistère et même des saints, pourquoi pas ? Je suis persuadé que ce n'est pas sa pensée. Mais telle qu'il la présente, enrobée d'hypercriticisme, livrée sans nuances, sans les discernements élémentaires, elle ne sera pas comprise autrement par bien des lecteurs.

Cette Église du 21 ème siècle qu'il entrevoit, redevenue grain de sénevé à la manière des premiers temps, est-il bien sûr qu'elle soit dans la ligne voulue par Jésus pour notre temps, après plus de vingt siècles de christianisme, comme si tout au long de ces deux mille ans l'Esprit avait cessé de souffler, comme si le péché seul avait marqué son empreinte sur elle et rendu impossible toute croissance, tout enrichissement en grâces, en lumières, en sainteté ?

À côté de cela, je reconnais qu'il y a de bien belles choses sur le besoin d'un approfondissement spirituel, les exigences de l'intériorité, le rôle de la foi, d'une foi plus profonde, plus pure, plus spiritualisée. Cela vient surtout en conclusion, heureusement, pour atténuer les effets fâcheux d'une pensée trop imprécise, d'une critique sans discernement. Je crains bien que beaucoup de lecteurs ne le comprennent et retiennent surtout le reste. Je souhaite que surgissent ces disciples qui, par leur «recherche silencieuse et tenace» dans la fidélité au véritable esprit évangélique, contribueront à la renaissance de l'Église. Malheureusement, de nos jours, nous avons trop de contrefaçons. Dans certains milieux, beaucoup se considèrent comme prophètes, s'attribuent l'exclusivité, les charismes de l'Esprit et accablent l'Église institutionnelle de leurs sarcasmes, l'accusant de trahison à temps et contretemps, s'autorisant de la liberté sans frein dont ils jouissent pour penser, écrire et imprimer n'importe quoi dans le domaine de la foi ou des mœurs.

Excuse ma prolixité, excuse-moi de t'imposer la lecture de ces pages. Peut-être ai-je mal compris ce texte et trop cédé aux réactions premières jaillies au cours de la lecture. Surtout j'avais été jadis tonifié par les écrits spirituels de Légaut, autant cet article, malgré d'incontestables valeurs, m'a paru ambigu et déprimant. Pour le lecteur moyen, je crains qu'il n'apporte plus de confusion que de lumière libératrice et d'espérance. Tu me diras ce que tu en penses quand tu pourras et en quelques mots, car tu as bien d'autres choses à faire. Sois assuré, mon cher Gérard, de mes sentiments...

1970

Intelligence de la foi

"Le passé et l'avenir du christianisme" de Marcel Légaut

Bernard Guyon

Le Monde 1970

Marcel Légaut, ancien élève de l'ENS, agrégé et docteur en mathématiques. De 1925 à 1949, professeur aux universités de Rennes puis de Lyon. Après 1940, propriétaire-agriculteur-éleveur de moutons dans la Haute-Provence. Marié, six enfants, soixante-dix ans.

Ce n'est point par goût de la surprise ou du folklore que j'ai donné d'abord ces indications. Au contraire, je pense qu'il faut lutter contre "un mythe Légaut" qui risque, à en juger par les deux émissions, fort réussies d'ailleurs, qui lui ont été consacrées récemment par l'ORTF, le dimanche matin, de faire de lui un Giono chrétien, un Teilhard berger. Ce qu'il n'est absolument pas. Mais ces indications sont indispensables. Au moment où ce vieux "sage" lance vers nous son message en un ouvrage d'une exceptionnelle ampleur, il faut le situer dans la réalité de sa vie.

Marcel Légaut est d'abord un savant, difficile à comprendre, même lorsqu'il consent à quitter le langage des signes mathématiques pour celui des signes littéraires. Qu'on ne s'attende point à un livre facile. Ce mathématicien est en outre un "philosophe", il est même "théologien". Ce n'est point si étrange, il y a d'illustres précédents. Mais que ce même homme ait décidé (tard) de devenir un "aventurier du monde moderne" puisque père de famille nombreuse, qu'il ait quitté la vie "hors du monde" du mathématicien ou du philosophe et la vie protégée du fonctionnaire, pour les plus épaisses, les plus dures réalités, la glaise, le suint, l'odeur des boucs, la rigueur des hivers alpestres, celle des marchés agricoles, sans compter les risques, généreusement acceptés, de l'hébergement des "Résistants" dans ces inaccessibles Granges de Lesches, voilà qui est le plus étonnant, voilà qui mérite

attention. Cet intellectuel n'est pas un esprit pur, il a vécu en profondeur plusieurs expériences essentielles, l'amour, la communauté, la paternité, la filiation spirituelle.

Il en parle peu dans ce volume, renvoyant aux longues analyses du tome I. On trouvera pourtant ici, au centre du livre, mal rattachés apparemment au propos essentiel mais d'une grande beauté, deux chapitres très éclairants. Le chapitre 6 "Dieu et l'univers", où il a trouvé pour décrire la création en général et la création artistique en particulier, à partir de son expérience personnelle, des expressions qui font de lui un authentique poète. Et le chapitre 7 "La prière" où apparaît, dans toute son ampleur, sa vision mystique.

Il a connu toutes les espèces d'hommes. Il a même fait, un peu, la guerre comme capitaine d'artillerie. Septuagénaire robuste, il est toujours au travail, il paît ses moutons, il élève ses enfants, il écrit ses livres. C'est un homme.

Que nous dit-il ? Des choses simples mais bouleversantes. «Mon livre n'est pas de tout repos», dit-il en commençant. Comme il a raison ! Au commencement du christianisme, il y a Jésus. Cet homme a vécu et il est mort en un moment précis de l'histoire. Autour de lui, une poignée de disciples. Ils avaient eu foi en lui avant sa mort. Foi encore incertaine, indécise, non formulée. Sa mort ignominieuse les laisse désarmés. Dans le silence et le secret d'une vie communautaire, centrés sur ce repas où, fidèles au dernier commandement du Maître, ils commémoraient celui qu'il avait pris avec eux la veille de sa mort. Soutenus par les successives apparitions du "ressuscité", apparitions, pense Légaut, qui ne furent point des miracles destinés à susciter l'adhésion massive du peuple mais des charismes personnels aux disciples, destinés à les soutenir. Leur foi s'est renforcée, essentiellement formulée dans cette affirmation : l'homme que nous avons connu, notre Maître, Jésus de Nazareth, est Dieu, fils de Dieu. Déclaration scandaleuse pour les Juifs monothéistes. Elle leur valut la persécution, l'exil, la mort.

Ainsi s'est constituée la première Église, communauté née de la foi en Jésus que proclamaient ceux qui l'avaient connu pendant sa vie d'homme. Après eux, la foi ne devait plus jamais être découverte qu'à travers eux et à travers ceux qui l'avaient découverte par eux. Très naturellement et pour ainsi dire nécessairement, au cours d'une histoire où alternent les persécutions, les échecs, les triomphes, la première assemblée des Douze est devenue un organisme hiérarchisé, l'Église. Elle a formulé une doctrine, une loi, nouvelle certes, mais loi, et une liturgie. Ses chefs ont considéré qu'ils avaient le droit et le devoir de contrôler, enseigner, éventuellement imposer cette doctrine, cette loi, ces rites au nom d'une autorité qui remontait aux apôtres.

"Religion d'appel" à l'origine, le christianisme est ainsi devenu "religion d'autorité". Cette distinction, à l'analyse de laquelle Légaut consacre tout son chapitre 8, est l'une des plus importantes de son œuvre. Pour lui, il n'y a de vraie religion que celle qui répond à un appel. Deux mille ans après les apôtres, les chrétiens d'aujourd'hui sont, par rapport au Christ, dans la même situation. Leur foi doit être, comme la leur, adhésion d'une personne à une personne. Comment cette adhésion est-elle encore possible ? Par un contact direct avec les Évangiles, textes déjà élaborés, certes. Mais encore tout frémissants de vie, ils nous permettent seuls d'entendre le message de Jésus, d'atteindre sa personne. Cependant, selon Légaut, ce contact ne sera possible que si l'homme a d'abord abouti à "la foi en soi", seule issue possible aujourd'hui, hors de l'athéisme qui, de toutes parts, le menace. La longue marche vers cette foi en soi et, par elle, vers la foi en Dieu, est l'objet du premier volume de son œuvre, dont Légaut nous dit qu'il l'a préparé à penser ce livre et qu'en bonne logique, il aurait dû paraître avant celui-ci. Pouvons-nous un soupir de regret et déplorons les difficultés commerciales de l'édition. Mais ajoutons bien vite que l'important ici n'est pas de savoir comment on peut aboutir à la foi en Jésus, ni même si on peut y aboutir, mais d'affirmer qu'en tout état de cause, ce ne peut pas être par un enseignement, surtout s'il est d'autorité.

Or trompé par les prodigieux succès, temporels et spirituels, qu'il a connus, à travers bien des vicissitudes, pendant les seize premiers siècles de son histoire, le christianisme s'est installé, plus qu'aucune autre société religieuse sans doute, dans une attitude d'autoritarisme absolu, aveugle et sourd à tous les signes qui auraient dû, à mesure que la connaissance du monde s'élargissait, que s'affirmaient les exigences de la conscience, que progressaient les sciences, l'inciter, le contraindre à une décisive conversion. Il s'est obstiné, depuis deux siècles surtout, à tenir une position défensive, ridiculement accompagnée de ces petits efforts de mise au goût du jour baptisés "aggiornamento". Il s'agit bien de de cela. En fait, aujourd'hui, la situation tourne au désastre.

Ceux qui ont aimé, ceux qui ne cessent pas d'aimer (je suis du nombre) la vieille mère l'Église, la splendeur de sa liturgie, le génie de ses docteurs, l'humble générosité de ses martyrs, ne liront pas sans frémir certaines pages de la fin de ce livre. «L'heure approche avec rapidité où le christianisme sera ainsi acculé à une mutation dont son origine le rend certainement capable et même qu'elle a toujours appelée secrètement, mais contre laquelle se dresse toute son histoire... Le christianisme aborde des

temps décisifs. Ceux-ci le surprennent dans un état de grave impréparation dû à des siècles de conservatisme et de préoccupations plus politiques que religieuses... Ces siècles ont dissimulé, sinon cultivé, une réelle pauvreté de l'humain sous le couvert d'une assistance régulière au culte, d'une morale assez générale, d'enseignements aussi prétentieux que simplistes, de dévotions faciles aux limites de la bigoterie et de la superstition» (page 245).

Le réquisitoire continue, terrible. Arrêtons-nous et terminons par une phrase dont le tragique est tempéré par un éclair d'espérance. «Les Églises connaîtront alors les derniers temps de Jésus quand il passait au milieu des foules hostiles ou seulement indifférentes, mais que, sous son regard, le cœur de certains, perdus dans la masse, s'ouvrait à l'amour».

Tel est ce livre. Peut-être Légaut soulèvera-t-il contre lui les "traditionalistes" qu'il bouscule, et les contestataires qu'il néglige. Peut-être irritera-t-il les croyants qui refuseront de le suivre dans sa distinction capitale entre la foi et les croyances, et les irréductibles rationalistes qui l'accuseront d'être un "mystique". Il gênera sûrement les historiens, exégètes, sociologues, théologiens, tous les spécialistes qui s'étonneront de ne trouver ni bibliographie, ni index, ni appendices critiques, ni discussions érudites, ni excursus, ni à peu près aucune référence ou citation des textes qui sont le fondement de la foi chrétienne. Je pourrais dire à tous ceux-là : rassurez-vous. Légaut a pratiqué les éditions savantes et les ouvrages des docteurs, il en a même connu plusieurs qui furent ses amis. Mais qui pourrait imaginer qu'il n'en fût pas ainsi ? Je préfère leur dire comme à tout homme qui s'est un jour interrogé sur ce problème essentiel : acceptez de lire Légaut comme vous lisez Pascal. Lui aussi s'avance vers nous les mains nues. Il est tout simplement un homme qui a quelque chose à nous dire. Il nous le dit avec la plus grande simplicité. Ce qu'il dit, il l'a trouvé, bien sûr, dans les livres, mais surtout dans cette riche expérience que j'évoquais plus haut, et dans une constante confrontation de sa pensée avec les membres de la "communauté" qui n'a cessé de l'entourer depuis cinquante ans. Il l'a trouvé surtout dans le silence, dans la méditation solitaire, dans le dialogue mystique qui s'appelle la prière.

(Le tome I qui, pour des raisons commerciales, n'a pas été publié le premier, est achevé. Il paraîtra chez Aubier dans quelques mois).

1970

Il était professeur, il est devenu berger

Robert Masson
Panorama, décembre

À l'heure où l'épiscopat s'apprêtait à se retrouver à Lourdes, un article paru dans la revue "Les Etudes" retenait soudain l'attention de tous ceux qui s'interrogeaient sur le devenir de l'Église. Déjà sans doute, les rapports de l'assemblée de Lourdes étaient prêts. Et voici que cet article les dépassait tous peut-être par l'intensité avec laquelle il évoquait le drame de l'Église. Ce n'est point par hasard d'ailleurs qu'il s'intitulait "La passion de l'Église". En sous-titre, l'article portait seulement "Réflexion d'un chrétien sur la crise de l'Église". C'était bien de cela en effet qu'il s'agissait. Car Marcel Légaut, le signataire de ce texte, n'est rien d'autre qu'un simple chrétien, inconnu du grand public au surplus. Il y a quelques semaines, la télévision du dimanche matin avait bien attiré l'attention sur lui lors d'une émission. Pour le reste, on savait peu de choses de cet homme dont l'histoire est pourtant extraordinaire. C'est pourquoi nous avons choisi de vous la raconter. Et en même temps de résumer l'essentiel des questions que se pose cet homme et qu'il nous pose. Avec l'appui d'une existence qui s'est consumée dans la recherche de Dieu. Ce que nous publions n'est toutefois qu'une invite à lire ce que Marcel Légaut a publié par ailleurs. C'est-à-dire l'article des "Etudes" (octobre 1970). Et un livre tout récemment paru sur lequel nous reviendrons et qui s'appelle "Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme" (Editions Aubier). À noter enfin que Marcel Légaut avait jadis publié deux livres importants. L'un chez Grasset intitulé "Prières d'un croyant", l'autre aux Editions du Seuil sous le titre "Travail de la foi".

Une fois quitté la route nationale, on ne sait plus où l'on va. Mais on est obligé d'y aller. Car même avec une voiture tout terrain, il n'y a pas moyen de faire demi-tour sur l'espèce de sente rocailleuse et tourmentée qui tient lieu de chemin. Parmi une végétation qui hésite entre le maquis et la forêt, dans un décor lui-même incertain puisqu'il est à cheval sur la haute Provence et le Dauphiné. Tout au long d'une rude montée, on est condamné à la fuite en avant. Jusqu'au moment où l'on débouche enfin sur une sorte de combe où paît un troupeau de moutons au son allègre des clarines. On est arrivé et, de toute façon, on ne peut pousser au-delà. Car ce haut plateau est l'un de ces bouts du monde d'où l'on ne peut s'échapper que par le ciel. Il y a maintenant trente ans tout juste qu'une histoire assez extraordinaire a commencé là. C'était un jour de novembre et sur la fin de cette année 40 qui n'en

finissait pas de se remettre des malheurs du temps.

Un homme dans la force de l'âge s'en venait prendre possession de lieux que d'autres, depuis longtemps déjà, avaient eus. Les jours d'avant, cette combe perdue avait été vendue par adjudication publique. Mais il n'y avait pas eu foule pour faire monter les enchères.

Sans peine, le nouvel acquéreur était devenu maître de ce domaine où l'on ne risquait pas de venir le déranger, puisqu'à l'époque la sente d'accès n'existait même pas en l'état où elle est aujourd'hui. Sur le moment, d'aucuns crurent à l'un de ces retours à la terre qui ne devait pas durer plus que la saison des tickets de pain. C'était mal connaître l'homme qui venait d'acheter ces terres. Sans y être préparé certes, puisqu'il arrivait tout droit d'une chaire de professeur d'université. Avec des titres qui eussent largement garni l'en-tête d'une carte de visite. Docteur ès sciences à vingt-cinq ans, il était bardé de certificats de mathématiques. Ce qui lui valait depuis des années d'enseigner à l'université de Rennes, puis à celle de Lyon. En un mot, le type même d'universitaire promis à toutes les carrières, à tous les renoms sans doute. À un avenir assuré en tout cas.

Au lieu de quoi, on le retrouvait soudain sur le mauvais chemin d'une rude montagne. En un temps où il n'était pas encore de mode d'aller courir les bergeries en ruine pour en faire des résidences secondaires. L'homme, de toute manière, n'était pas de ceux qui cèdent aux modes. Ce qui le conduisait là était d'un tout autre ordre. Tellement autre que l'aventure a suffi à emplir sa vie. Et y suffit toujours, trente années après.

Le rêve de Mao, trente ans avant

L'homme dont il s'agit s'appelle Marcel Légaut. Il vit dans ce qu'on nomme le Diois, un nom que les gens du Nord auront bien du mal à prononcer correctement. C'est une région montagneuse de la Drôme que les touristes traversent d'un pas pressé quand ils vont de Valence à Gap. Mais à 6 kilomètres de la nationale et au bout de sa piste de chèvres, Marcel Légaut se soucie des touristes comme de sa première opération de mathématique élémentaire.

À vrai dire, c'est un rêve qui l'a conduit là, voici bien longtemps. Le rêve de marier plus étroitement la spéculation intellectuelle avec l'expérience du réel. Il y a peu d'années, au plus fort de sa révolution culturelle, Mao fermait pour un an toutes ses universités. Pour envoyer aux champs ou à l'usine tous ses étudiants afin de leur apprendre les dures exigences du contact avec le réel. Bien longtemps avant Mao, Marcel Légaut voulait faire cela.

Il entendait doubler le travail intellectuel d'un travail manuel. Et très précisément d'un travail de paysan. Un vrai travail s'entend, sous la direction d'un paysan qualifié. Comme Légaut n'était pas homme à tricher, il s'astreignit lui-même à vivre ce qu'il souhaitait pour les autres. En même temps qu'il poursuivait ses cours à Lyon, il apprenait les exigences et la technique de son nouveau métier. À tous ces retours, un voisin, aujourd'hui disparu, l'aidait fraternellement de toutes les façons. Le professeur redevenait élève et apprenait humblement à labourer la terre, à la façonner, à semer, moissonner, gouverner surtout un troupeau de moutons qui est sur ces hauteurs la plus sûre ressource.

Des années, Légaut mena ainsi deux métiers qui formaient l'unité de sa vie. Sans pour autant réaliser tout à fait son rêve. Car jamais les étudiants ne vinrent comme il l'avait espéré. Aux plus noires années de rationnement, il y eut bien des camps de jeunes sur sa montagne. Sitôt le retour de l'abondance par contre, c'en fut fini des escapades aux champs. L'échec d'un projet n'est pas forcément celui d'une idée cependant. «Il y avait une large part d'utopie dans mon affaire», reconnaît aujourd'hui Marcel Légaut. Mais jusqu'en cette utopie, il y avait aussi une part encore plus profonde de vérité. Ce ne sont pas nos étudiants de maintenant qui diraient le contraire. Même si nous avons tendance à l'oublier, il nous faudra bien un jour redécouvrir combien le travail manuel féconde le travail de l'esprit. Combien il unifie des existences. Autant de choses que Légaut avait profondément pressenti. Sans les faire prévaloir.

L'échec toutefois n'est pas obligatoirement source de découragement. Surtout pour un homme comme Légaut. La seule conséquence qu'il devait en tirer, ce devait être son départ de l'université en 1943. Surtout par souci de fidélité et de vérité. Parce qu'on ne peut concilier les risques du métier de paysan avec la sécurité d'un traitement de professeur d'université. L'authenticité, chère aux jeunes d'aujourd'hui, on la retrouve bien là. Ce n'était pas pour faire une expérience au sens habituel que Légaut était venu se perdre sur sa montagne. Ou s'il y avait une expérience, elle était d'ordre spirituel. Et donc sans retour. Nous touchons là à l'essentiel avec ce mathématicien qui a cassé sa carrière.

Il n'avait jamais vu un cheval de près.

Non content d'être un universitaire, Légaut était un citadin autant qu'on peut l'être. Parisien de naissance, il n'avait jamais vu un cheval de près. Trente années après son retour à la montagne, il dit de lui-même qu'il reste un "paysan à la flaque". Cela ne devait pas l'empêcher d'être adopté par les gens du pays dès le premier jour.

Quand Marcel Légaut est arrivé la première fois sur ses terres avec sa femme, il n'avait rien si ce n'était

quelques baluches. Les maisons de la ferme n'étaient pas en état de les accueillir. Tous les soirs, les Légaut pensaient devoir redescendre dans la vallée pour loger à l'hôtel. Des voisins qui étaient les derniers occupants du massif les en retinrent. La famille Légaut trouva chez eux refuge tout le temps nécessaire à son installation. Entre cet universitaire et ce peuple paysan, il y eut comme une connivence qui ne s'est point démentie. Parce que peut-être ces paysans se sentaient abordés avec respect par cet intellectuel qui ne venait pas leur en apprendre. Mais tout autant apprendre d'eux et puiser à cette civilisation dont ils étaient les ultimes survivants. Mais qui n'en était pas moins profondément spirituelle.

Si Légaut et sa femme étaient en recherche d'une richesse, elle était seulement de cet ordre. Certes, ils durent faire face comme les autres aux nécessités de la vie. Six enfants naquirent chez eux. Il eut été plus simple pour Marcel Légaut d'être moine dans la voie qu'il avaient choisie. «Qu'il est difficile, devait-il confier dans un livre, de porter dans sa vie sa femme et ses enfants, de s'interdire de les sacrifier, sans pour autant trouver par leur truchement une occasion de renoncer».

Parce qu'il était intellectuel, il lui fut aussi difficile parfois de ne pas parler quand il avait quelque chose à dire. Arrivé avec de la foi et de la candeur, il devait très vite perdre toute illusion. Mais pas la foi, surtout pas elle. Toute candeur par contre. Un fort en thème ou en math. ne devient pas forcément le messager providentiel des écoles d'agriculture.

Son propre portrait, il l'a tracé lui-même. «Médiocre paysan, travaillant un peu moins que ses camarades, se fatigant beaucoup plus et, en fin de compte, gagnant beaucoup moins sa vie. Pauvre maquignon, il ne savait ni vendre ni acheter. Il fait la joie et le profit des marchands de bestiaux, ces seigneurs de nos pays de montagne». Tous les traits de ce portrait n'ont rien à voir avec une humilité de commande. Ils caractérisent très justement ce qu'a essayé d'être un Marcel Légaut.

Ce qu'il a voulu faire n'a rien à voir avec une démonstration. «Je n'ai pas réussi, avoue-t-il, à vivre de manière équilibrée. Aujourd'hui, j'ai un peu moins de 10 francs par jour de retraite comme ancien paysan. Et bien davantage comme ancien professeur». Ce que Marcel Légaut n'a pas réussi totalement lui-même, ses enfants peut-être y parviendront. Trois d'entre eux en tout cas ont décidé de rester à la terre. L'histoire, amorcée il y a trente ans, ne sera donc pas sans lendemain. Même sans cela, elle ne l'aurait d'ailleurs pas été. Car ce qui s'est passé sur cette montagne dépasse de très loin un simple retour à la terre.

Le "spirituel", réserve pour le monde de demain

Ce qui dépasse le retour à la terre échappe au récit. Encore que ce soit le plus important. Ils le savent bien tous ceux qui montent chaque année rejoindre Légaut. Sans qu'on ait à ce jour beaucoup parlé de lui. Mais il y a un mystère de rayonnement qui attire tous ceux qui cherchent l'essentiel. Et l'essentiel, en ce cas, c'est évidemment Dieu.

On parle souvent de signes du temps. C'en est un d'importance qui nous est donné là. Car enfin il y a plus étonnant que la mutation d'un scientifique en paysan. Tout intéressant que ce soit, ce n'est cependant que l'apparence. Le contenant mais pas le contenu de l'expérience. Le contenu, c'est bien entendu l'itinéraire spirituel d'un Marcel Légaut.

Scientifique de formation, il a, dès le départ et tout au long, ressenti, éprouvé, toutes les questions de l'homme d'aujourd'hui. Jeune étudiant, il reçoit l'empreinte d'un Teilhard de Chardin. Passionné par une conférence que Teilhard avait faite à son groupe d'étudiants, il fut même un des premiers à révéler la pensée du grand Jésuite à partir de notes prises lors de son exposé. Les séquelles de la crise moderniste étaient bien loin d'être résorbées dans les années 20 où le jeune Légaut faisait ses études. Mais cela n'empêchait pas un incontestable renouveau spirituel dans les milieux de l'université. Légaut était tout à la fois attentif aux questions de son temps et à ce renouveau spirituel. On peut dire que cette double attention constitue comme le fil conducteur de sa vie.

Peu d'hommes perçoivent avec autant d'acuité que lui la crise du temps présent. C'est d'autant plus étonnant qu'il est apparemment coupé de tout. À 700 kilomètres de Paris. Et encore bien plus loin de tous les cénacles où l'on pense. Mais il y a une approche plus profonde de l'homme et de sa recherche. Légaut ne s'est pas coupé du monde, il s'en est seulement séparé pour le mieux comprendre. Quand on lui objecte qu'il est allé s'installer dans un endroit qui fait déjà figure de réserve, il répond à bon droit que c'est le spirituel qui fera demain figure de réserve. Mais combien nécessaire. Ce qui a brûlé cet homme, c'est son souci de vérité, de rectitude qui appelle et réclame la solitude. Mais pour une communion avec les autres. Le spirituel, pour cet homme qui a essayé d'en vivre profondément, n'est pas le vêtement surajouté mais correspondance avec lui-même. Le christianisme n'a pas inventé la nature spirituelle de l'homme. Il lui a tout au plus donné sa mesure, on le vérifie très vite au contact de ce berger ermite. «Pour croire, il faut être un vivant», dit magnifiquement Légaut. Et l'on croit alors entendre cette autre parole qui remonte si loin dans le passé de l'Église : «La gloire de Dieu, c'est l'homme vivant».

Le peuple parmi lequel je vis

Le drame du christianisme, c'est de ne pas rejoindre assez l'homme dans son être profond. «Le peuple paysan parmi lequel je vis, note justement Légaut, est marqué par une civilisation où s'allient la finesse du Midi et le sérieux des gens du Nord. Malgré les guerres de religion qui ont été une calamité pour cette contrée, les gens d'ici n'ont pas été déchristianisés comme on aurait pu le craindre. Mais pas non plus évangélisés. On les a moralisés, endoctrinés, ce qui est tout autre chose. Peut-être est-ce pour cela qu'ils sont plus religieux dans leurs champs qu'à l'église».

«Trop souvent, dit Légaut, on a donné l'image d'un christianisme qui dispense d'aller au fond de notre expérience. Or l'Église est faite pour annoncer la foi, non pour entretenir des croyances». Non que les croyances soient méprisables. Elles sont même très enracinées dans l'homme. «Mais elles ne peuvent suffire, fait remarquer Légaut. La distinction entre foi et croyance est capitale. Le christianisme dès le départ a été une foi. Dès les premières générations chrétiennes, celles qui n'avaient pas connu Jésus, il a eu tendance à devenir une croyance. On a fait une théorie sur Jésus. Alors que les apôtres ont cru en Jésus sans faire de théorie sur lui».

Ce à quoi nous ramène une expérience comme celle de Légaut, c'est à la personne de Jésus. À cet homme qui est question pour tout homme. Et dont nous n'épuiserons jamais la rencontre. En redescendant de cette montagne, j'ai mieux réalisé tout ce que nous avons à découvrir de la foi. «Entre ce que Jésus a été, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait et ce que nous en savons, il y a comme un abîme, m'a dit Légaut. Et nous n'en finirons pas de le sonder».

«L'Évangile nous introduit à la découverte de Jésus mais il ne l'épuise pas. À preuve, la force que tant de paroles de l'Évangile prennent soudain en nous, pourvu seulement que nous nous fassions plus réceptifs. La distance qui sépare Jésus de ses disciples pourrait bien être à l'origine de la crise que nous connaissons, fait remarquer non sans raison le berger de la Drôme. Mais la vérité, c'est que nous n'en finirons pas de combler cette distance. Qu'il est important de savoir ou de se rappeler que Jésus est toujours plus que nous ne croyons».

Au-delà d'un Jésus de vitrail

C'est important en un temps où les questions de l'homme atteignent jusqu'à Dieu lui-même. «Le marxisme et bien d'autres doctrines qui ont cours dans le monde d'aujourd'hui ne sont pas seulement anticléricales mais contestation de Dieu, fait observer Légaut. Le christianisme ne s'en tirera pas par une simple mise à jour, par l'invention d'une nouvelle morale ou par des proclamations politiques ou sociales, ni même seulement par des techniques pastorales. La crise de l'Église actuelle est autrement sérieuse. Mais peut-être n'est-elle que la conséquence de toutes les facilités que nous nous sommes accordées depuis vingt siècles et qui nous ont permis de faire de Jésus un Jésus de vitrail, un Jésus de théologiens. On ne pouvait peut-être pas faire autrement. Mais aujourd'hui il faut faire autre chose. C'est devenu nécessaire, c'est devenu possible. Le plus grand cadeau que les chrétiens puissent faire aux hommes, c'est de donner un sens au monde et de le donner en Jésus. Beaucoup d'hommes, de nos jours, prétendent que la vie n'a pas de sens mais c'est par illogisme qu'ils vivent. La crise de l'Église n'en est pas moins très importante, plus importante que celle du monde, affirme Légaut. Quoi qu'on en dise souvent, pour se rassurer».

«Car l'Église, dit Légaut, n'est pas dans une situation de vitalité réelle. C'est simple courage de voir les choses en face, sans détour. Il y a une décrépitude spirituelle du christianisme. Ce n'est pas en replâtrant les choses qu'on va se tirer d'affaire. Nous sommes dans la situation des premiers disciples. Eux aussi ont assisté à l'effondrement d'un univers. La rencontre de Jésus les a menés sur des chemins totalement nouveaux pour eux. À l'opposé de tout ce qu'ils avaient compris et cru jusqu'alors. Dans les conditions les plus difficiles qu'on puisse connaître».

«Parce qu'elle est fondée sur la parole du Maître, je crois en l'avenir de l'Église. Mais ce sera un avenir tout autre qui jaillira de communautés spirituelles d'hommes et de femmes qui auront trouvé en Jésus l'absolu de leur vie. Ce dont l'Église a besoin, ce sont des spirituels. Le message de Jésus est plus vivifiant que jamais. Il est la condition de toute réussite du monde. Par-delà tous les effondrements qu'on n'évitera pas et qui sont nécessaires sans doute, l'Église est promise à renaître parce que Jésus est Jésus».

À regret, on quitte ce berger aux allures de sage. Mais on comprend un peu mieux pourquoi tant d'hommes s'en vont le trouver tout au bout de son chemin perdu.

Il serait regrettable que les amateurs de notices bibliographiques puissent se satisfaire de celle-ci et en prendre prétexte pour se dispenser de lire eux-mêmes l'ouvrage de Marcel Légaut qui est l'ouvrage de sa vie : "Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme". Puissent au contraire ces quelques impressions provoquer chez beaucoup curiosité, envie et courage d'entreprendre la traversée de cette œuvre d'une exceptionnelle importance. Précisons que cette recension ne s'adresse pas aux amis de Légaut, mais aux autres, à ceux qui ne l'ont pas connu et spécialement aux jeunes auxquels ce nom ne dit rien.

Une critique sans concession

Quel étrange livre ! Dans la contestation comme dans la prospective, il dépasse de loin tous les nombreux écrits publiés depuis le Concile. Avec une audace et une assurance impressionnantes, il ose aborder et déborder des problèmes brûlants restés en suspens lors de la réaction qui étouffa la crise moderniste. Remarquons qu'aucun n'est traité pour lui-même dans son appareil de technicité. Mais tous sont saisis d'une manière globale dans une méditation cohérente et à un tel niveau de profondeur qu'on en a le souffle coupé. À plusieurs reprises, le théologien féru d'orthodoxie se frotte les yeux et fronce les sourcils Ai-je bien lu ? Ai-je bien compris ? La pensée de l'auteur va-t-elle jusque-là ?... À telle ou telle page, tout semble chavirer autour de nous, tout vacille en nous : la chrétienté, l'Église, les sacrements, le culte, la liturgie, les activités sociales, les mouvements apostoliques, les engagements politiques... Tout, y compris la Bible elle-même... Rien n'échappe à cette râpe d'une critique radicale. Le décapage s'effectue sans atermoiement, sans concession, sans complaisance ni surenchère. Ne sommes-nous pas aux prises avec un redoutable "prophète" ? Oui, c'est bien cela. Toute une vie d'homme conscient de sa mission paraît engagée dans cette aventure. Et si l'on ne prend pas ses messages comme un tout, si l'on n'accepte pas sa problématique en partageant peu à peu son expérience vécue, il est sûr qu'on ne pourra que rejeter ses propos avec horreur. Lui-même nous en avertit à plusieurs reprises : telles assertions seront jugées intolérables, scandaleuses, hérétiques, sacrilèges, blasphématoires ou tout simplement... démentiellles.

mais qui stimule au lieu de décourager

Cependant si nous entrons dans son jeu, la première surprise dépassée, nous ne tombons pas dans l'absurdité et le désarroi, nous ne sommes pas aplatis dans un triste pessimisme. Bien au contraire ! Il se dégage de ces étonnants chapitres une irradiation tonique d'intelligence et de foi. Intelligence exigeante et rigoureuse. Foi absolue dans sa totale nudité. En définitive, calme, sérénité et joie. L'esprit baigne dans une clarté neuve, les faux problèmes se dissipent comme de mauvais brouillards, les plus graves difficultés se relativisent, l'horizon découvre des perspectives d'une belle transparence, les mystères retrouvent leur densité existentielle, les énergies intérieures s'éveillent comme stimulées et aimantées par une prodigieuse attraction.

En vérité, quel étrange livre !... Son prophétisme ne provient aucunement d'artifices stylistiques ou d'inflation verbale. Rien qui évoquerait les cascades et les tourbillons d'un torrent déchaîné. Plutôt la tranquille majesté d'un fleuve qui déroule lentement ses méandres.

Aucun des slogans du jour

Insistons encore sur la forme. L'expression reste sobre, aucune citation ni référence ne viennent arrêter le cours du développement. Aucun fait ni anecdote pour illustrer l'exposé et détendre l'esprit. Aucun souvenir autobiographique. Aucun chantage au sentiment. Aucun flash sur les événements de l'actualité. Pas de bilan d'enquête, ni de statistique, ni de sondage d'opinion. Mais une grande puissance d'affirmation, un ton de conviction calmement résolu, un accent de certitude qui écarte d'avance toute velléité de contradiction, la force d'une expérience poussée Jusqu'au bout. À prendre ou à laisser. Il faut opter.

Vous chercherez en vain une seule formule à la mode, le moindre recours au jargon auquel nous sommes accoutumés. L'auteur ignore ou dédaigne les slogans du jour. Voici dans son texte d'une langue classique à la fois noble et simple les mots qui reviennent sans cesse et que nous avons relevés presque à chaque page - tous de vieux mots : profondeur, approfondissement, fondamental, essentiel, recueillement, vie spirituelle, intériorité, personnel, solitude, foi, fidélité, prière, appel, paternité et filiation spirituelles, mission, témoin, radical, total, absolu, gratuit...

et pourtant des résonances parfaitement actuelles

Dès lors, vous vous demandez s'il ne plane pas dans un monde intemporel, hors du réel, dans les sphères de l'idéalisme ? Rassurez-vous. Il s'enracine dans l'épaisseur de l'histoire. Il recommande très fort de méditer le passé du christianisme et de considérer à froid la situation présente. Il perçoit le

dynamisme du devenir cosmique et humain. Non, Légaut n'a rien d'un doux rêveur, d'un romantique désincarné : sa pensée puise son suc dans l'humus où il enfonce ses deux pieds bien plantés sur terre.

L'unique thème de l'ouvrage : Jésus de Nazareth

De son vocabulaire ancien, un peu suranné, Marcel Légaut tire des résonances toutes neuves et parfaitement actuelles. Quel est donc le contenu de son énigmatique message ? Un indice nous désigne le cœur, le noyau, l'essentiel de son livre. N'est-il pas significatif qu'au long de ses 400 pages, pas un seul nom propre ne vient sous sa plume, hormis celui de Jésus ? Et en effet, le centre et l'unique thème de l'ouvrage, c'est Jésus de Nazareth. L'auteur annonce son projet dès les premières lignes du premier chapitre. Quand un homme est libéré de l'esclavage des nécessités matérielles et qu'il prend la vie au sérieux, il ne peut pas la réduire à la recherche de son confort et à la satisfaction de ses désirs. S'il est suffisamment adulte pour ne pas être seulement un reflet de son milieu et s'il n'est pas aveugle sur lui-même au point de ne se poser aucune question sur sa condition d'homme, il est conduit à se demander, pour peu qu'il en ait déjà quelque vague connaissance, qui est, en vérité, à travers tout ce qu'on en a dit, Jésus de Nazareth. Qui est-il ? Peut-on encore le rencontrer aujourd'hui ? Où et comment ? Les obstacles qui le séparent et l'éloignent de nous sont énormes. Le développement de la science et de la technique accapare l'homme tout entier, l'enrichit mais aussi le vide, atrophie ses sens spirituels et le rend imperméable aux réalités invisibles.

Les obstacles qui l'ont séparé de nous dans le passé

Là n'est pas le plus grave. Car le progrès peut aussi libérer et ouvrir d'infinies possibilités chez l'homme. La catastrophe provient davantage des multiples écrans, des blocages et des ambiguïtés que l'histoire de l'Église a, siècle par siècle, accumulés entre Jésus de Nazareth et nous. Le vrai visage et l'être profond de Jésus disparaissent sous le fatras des systèmes théologiques, des thèses et des arguties des spécialistes, des énoncés théoriques et subtils, des boursoufflures de la rhétorique, de la mièvrerie piétiste, des réfutations apologétiques, des préceptes autoritaires, du poids des routines, de la primauté accordée aux moyens sociologiques pour l'efficacité de la religion... Déjà, dans la Révélation biblique elle-même, dans les textes inspirés eux-mêmes, les premières élaborations doctrinales des Apôtres et des écrivains sacrés ont de bonne foi emprisonné la personnalité dynamique de Jésus dans des formules réductrices et figées, l'ont pliée pour l'adapter aux schémas mentaux des membres juifs ou grecs des premières communautés, ont ainsi empêché le jaillissement continu d'une source intarissable, l'ouverture à l'avenir et à l'universel au rythme de l'évolution et de l'accomplissement de l'humanité. Il semble qu'ici la critique de Légaut, outrepassant toutes les prudences habituelles, atteigne à la fois son maximum d'originalité et sa pointe extrême.

Ce n'est pas qu'il préconise une attitude fidéiste ni qu'il sous-estime l'effort intellectuel et les travaux scientifiques des historiens, linguistes, archéologues, exégètes, ethnologues, théologiens et tutti quanti. Loin de là, il les juge indispensables et il dénonce sévèrement les méfaits de l'ignorance et les ravages causés par l'obscurantisme catholique des deux derniers siècles, la méfiance toujours sur la défensive ou ridiculement concordiste des gardiens de la foi. Le catholicisme paie très cher en ce moment son retard à percevoir et accueillir les découvertes, les valeurs et les appels de l'homme moderne.

Exigence vitale aujourd'hui : retrouver la foi en Jésus

Cependant pour Légaut, les plus graves déficiences et les plus urgents besoins se situent à un autre niveau de profondeur. Il constate et déplore l'insuffisance, la grave carence et même l'absence mortelle de vie spirituelle. Beaucoup de bons chrétiens s'abstiennent de chercher Jésus. Pour sortir de l'ornière et avancer vers l'avenir, il faudrait un nouveau jaillissement de l'esprit de foi à l'état pur, une nouvelle possibilité d'adhésion personnelle en réponse à l'appel personnel de Jésus lui-même. Est-ce là chimère, illusion, mysticité romantique ?

Certes non ! Les pages de Légaut d'un sain et robuste réalisme recommandent la seule issue, la voie étroite, exigeante, fondamentale des Béatitudes. À son avis clairement exprimé, seule la prière -et la prière personnelle dans le silence prolongé et la maturation des longues réflexions- peut donner accès au mystère intérieur de la Personne de Jésus. L'Évangile doit être absorbé lentement et assimilé du dedans comme une nourriture spirituelle. La foi s'éveille et s'épure à la chaleur intime du texte vivant transmettant les Paroles de Jésus reflétées dans la foi des premiers disciples. Il faut lire et comprendre ces écrits selon l'esprit de Jésus et non selon la lettre des scribes.

Aussi bien, les paroles et les actes de Jésus de Nazareth ne s'animent et ne nous le révèlent qu'au contact confiant et profond d'un disciple actuel de Jésus. Seulement ainsi nous pouvons être introduits dans une expérience sui generis, au sein d'un univers imprévu dans une vie spirituelle ou mystique qui se communique toujours par voie de paternité et de filiation.

Se souvenir ensemble

Enfin et surtout, la Cène célébrée par quelques disciples qui veulent se souvenir ensemble de Jésus, selon sa consigne suprême : «Faites ceci en mémoire de moi», marque le temps fort et le moment

privilegié où sa présence se ré-actualise parmi nous. Ici plusieurs pages à notre avis culminent parmi les plus suggestives et les plus belles de Légaut. Nous ne pouvons plus en oublier l'intensité de vibration qui nous rappelle certaines méditations de Monsieur Paris ou du Père Dabosville aux sommets de quelques Journées universitaires. L'auteur a raison d'ajouter cet avertissement : «celui qui n'a jamais connu des expériences de cette qualité, ne peut rien, absolument rien, comprendre au propos de ce livre». Il s'agit bien d'un mode d'intelligence, intelligence de la foi qui, transcendante et immanente au temps, relie le passé et l'avenir du christianisme.

À défaut d'une telle expérience spirituelle, tout le reste -c'est-à-dire depuis l'exégèse jusqu'à la messe, à la pratique sacramentelle et aux méthodes pastorales-, pourra servir d'alibi aux chrétiens mais sera frappé de stérilité. À défaut d'un tel sens spirituel, tout dégènera à plus ou moins brève échéance en obstacle opaque, encombrement fastidieux de l'existence, cérémonie creuse, enseignement sec, agitation vaine, irrémédiable ennui, pour finir lamentablement en effondrement et en abandon. L'erreur fatale ? c'est de confondre les croyances et la foi. Ou encore de transformer les moyens en fins.

Le réquisitoire de Légaut se fait parfois accablant et même terrible pour les papes, les évêques, les prêtres et l'ensemble du peuple chrétien. Jamais ses reproches ne sentent le pharisaïsme, mais ils émanent d'un cœur douloureux qui s'applique à comprendre et à expliquer les engrenages qui ont abouti à cette situation navrante. C'est un S.O.S., un appel angoissé. Des croyances dûment enseignées et structurées, un zèle si généreux ou habile soit-il ne remplaceront jamais la foi en Jésus dans sa nudité et sa gratuité. Cette foi se meurt. L'avenir du christianisme est en péril. Le renouveau ne se fera nullement par des adaptations de surface et des accommodements aux goûts du monde. Pas d'illusion ! Des ruptures tragiques s'imposent. Des modes de vie doivent changer. Surtout des mentalités doivent passer au creuset d'une mutation radicale.

L'Église manque de spirituels, d'orantes, de croyants. Ses engagements socio-politiques, par ailleurs urgents et nécessaires, laisseront l'homme de demain sur sa faim et passeront à ses yeux pour d'ingénieuses tactiques cléricales. Gestes spectaculaires, manifestations solennelles, déclarations purement verbales, programmes pédagogiques et organisations d'apostolat ne pourront que retarder un peu sinon précipiter davantage la décadence, la décomposition et le déclin des Églises.

Quel sera le visage de l'Église de demain ? Légaut ne prétend pas le savoir. Il espère qu'un courant de vie spirituelle réintroduira le christianisme dans la dynamique de l'histoire des hommes, voulue par Jésus. Il sait que la foi personnelle en Jésus exige des contacts humains entre personnes dans l'intimité de petits groupes. Comme au début, mieux qu'au début, dans notre univers agrandi et notre planète rétrécie, quelques disciples se réuniront ici et là et ailleurs et un peu partout, pour se souvenir de Jésus, s'imprégner de son esprit et accompagner l'humanité vers son achèvement. Et ce phénomène ne pourra pas se réaliser par voie d'autorité, surtout pas dans l'embrigadement d'une pastorale qui se voudrait hâtivement efficace, mais par la germination libre et contagieuse d'initiatives multiformes répondant chaque fois à un appel. Religion d'autorité ou religion d'appel ? L'avenir se joue entre ces deux conceptions. L'esprit de Jésus étouffe irrémédiablement dans la première forme d'Église, il respire et se déploie dans la seconde.

Ce résumé pourrait laisser l'impression que Légaut néglige les problèmes politiques et économiques qui prennent actuellement les chrétiens à la gorge. Il est probable que la publication du tome I qui, pour des difficultés d'édition, n'a pu paraître normalement avant ce tome II, apportera des éclaircissements et des compléments qui équilibreront la synthèse. Répétons avec force que la primauté du spirituel pour lui ne s'évade jamais hors des contingences concrètes de l'intégral accomplissement de l'humain.

Disciple de Jésus

Il est sûr que ce livre prend plus de prix et de luminescence aux yeux de ceux qui ont connu Légaut. Les autres ne devront pas se contenter de la récente émission de l'ORTF qui fut insuffisante et déformante. Pour mieux savourer cet ouvrage austère et substantiel, il est capital de savoir qui est Légaut ? Quel est donc celui qui ose affronter de tels problèmes avec une telle audace ? La lecture attentive de ses pages permet de deviner un esprit averti des questions scientifiques, exégétiques, théologiques, ecclésiales. Elle révèle aussi une expérience de foi évangélique vécue du dedans, donc un contemplatif. Dans le texte, affleurent souvent les traces d'un dur combat mené à ras du sol. À chaque instant se manifeste un sens aigu de l'amitié, de la vie fraternelle et surtout de la paternité ou de la filiation spirituelles.

Tels sont les traits qui, réunis, composent le portrait de Légaut. À la fois intellectuel et berger de montagne, humaniste et croyant, fils spirituel de prêtres qui furent des saints, des savants et des pionniers, contemplatif et travailleur manuel, époux et père de six enfants, père dans la foi d'une multitude de disciples de toutes conditions disséminés à travers le monde, animateur de petites communautés et écrivain à large diffusion.

Marcel Légaut, né en 1900, ancien élève de l'Ecole Normale, agrégé de mathématiques et docteur ès sciences, a été professeur de 1925 à 1940 aux universités de Rennes puis de Lyon. Pendant l'occupation, il quitta sa chaire d'enseignement et le confort de la ville pour devenir propriétaire, agriculteur, éleveur de moutons. Depuis une trentaine d'années, il exploite une ferme isolée en Haut-Diois, où il dut s'initier parmi les montagnards à son nouveau métier. Tout quitter et tout recommencer après quarante ans, c'était un risque. Les débuts furent difficiles et ressemblent à l'épreuve des premiers prêtres-ouvriers qui se situe vers la même date. Légaut héberge des résistants dans ses lointaines Granges-de-Lesches. Des amis, des anciens élèves, des hommes en quête du sens de leur vie viennent périodiquement vivre en équipe avec lui. Partage du travail, de la nourriture frugale et de l'Evangile. Dans la solitude des sommets, Marcel Légaut poursuit ses réflexions et médite sur l'existence humaine. Il apprend beaucoup de la sagesse des vieux montagnards. Il publie plusieurs ouvrages : *La condition chrétienne* (Grasset), *Prières d'un croyant* (Grasset), *La communauté humaine* (Aubier), *Travail de la foi* (Seuil).

Pour terminer cette esquisse, qu'il soit permis de rappeler deux souvenirs. À Lyon en 1952, la Paroisse universitaire célébrait le trentième anniversaire des premières Journées. Dans la crypte de Fourvière, plusieurs témoins des temps héroïques se succédèrent au micro pour évoquer le passé. Parmi eux, à son tour, se présenta Marcel Légaut. Dans cette assemblée - d'aucuns diraient ce ghetto - d'universitaires, ses anciens collègues ou élèves, cet homme au teint basané, au visage tanné par le soleil et aux mains calleuses apportait soudain le souffle du plein vent, l'air des grands espaces et l'humble odeur des tâches quotidiennes du peuple. D'une voix grave et sans effet oratoire, il amena son auditoire bouleversé au seuil d'une foi toute printanière, sur ses lèvres un mot désignait quelqu'un de vivant et d'une extraordinaire proximité. J'entends encore les syllabes par lui prononcées d'une manière inimitable : Jésus de Nazareth. La deuxième image-souvenir : une propriété rurale près de Besançon, une petite chapelle, les exploitants, fermiers et domestiques de culture réunis avec leurs familles autour de Légaut pour la veillée de Noël, puis la Messe de minuit. Depuis cette heure de grâce, je crois comprendre un peu ce que Marcel Légaut veut dire quand il parle de se souvenir ensemble de Jésus ou qu'il prononce cette formule si banale et soudain étincelante de joie âpre et paisible : disciple de Jésus.

1971

Deux livres de Marcel Légaut

J. Bois

Christianisme social N° 79

1) *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* (1970)

Ayant eu le privilège de connaître Marcel Légaut et de le voir assez fréquemment alors qu'il enseignait à l'Université de Rennes, l'ayant ensuite suivi dans le changement de vie, fruit d'une vocation exceptionnelle qui le conduisit à renoncer à sa profession d'enseignant pour aller s'établir comme paysan-propriétaire-éleveur dans un petit village de la Drôme, nous nous sentons comme une obligation de parler de lui à nos lecteurs à propos de ses deux derniers ouvrages. Avant le premier, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du Christianisme*, Légaut a écrit d'autres ouvrages de 1933 à 1962 (*Prières d'un croyant*, *La communauté humaine*, *Travail de la foi*). Chacun de ces livres constitue, à sa manière, un témoignage et livre les résultats d'une ardente recherche spirituelle poursuivie sans défaillance, d'abord concurremment à son métier d'universitaire de 1925 à 1940, ensuite au cours de sa vie de paysan, dans le Diois, aux Granges de Lesches.

Plutôt que de tenter une analyse qui ne saurait donner une idée de la portée de l'œuvre, il nous paraît préférable de présenter quelques-uns des points qui nous ont tout particulièrement frappé et d'inciter ainsi à la lecture et à la découverte du livre entier. Disons tout de suite que ce livre nous apporte le fruit de longues années de réflexion et de méditation, que l'auteur y donne les conclusions souvent bouleversantes auxquelles il a été conduit en s'efforçant toujours de passer «par le chemin abrupt de l'authenticité» (p. 7). C'est un hommage à lui rendre qu'il a toujours eu le souci d'aller vers les conséquences de sa pensée avec une parfaite rigueur intellectuelle et qu'il a eu conscience, agissant ainsi, de remplir une «tâche qui était bien la sienne». Il faut ajouter, pour préciser l'esprit dans lequel il demande que son texte soit lu, qu'il voudrait que ce livre fût pris comme un appel. Ce qui est en jeu est, en effet, d'une particulière gravité. Il ne s'agit de rien moins que de la survie du christianisme et des conditions, à vues humaines hautement improbables, qui devraient être remplies pour que le christianisme échappe à un destin qui semble devoir le conduire à sa ruine. Voici comment Légaut parvient à ce diagnostic, singulièrement déchirant pour un homme qui a voué toute son existence à l'apostolat. Il lui apparaît qu'à mesure que les siècles s'écoulaient, la fidélité au Christ se voit identifiée avec l'adhésion à une doctrine qui fait de lui la pièce maîtresse d'un système. À la foi vivante se

substituent des croyances, la foi se réduisant à l'affirmation d'un credo. «Le christianisme n'est plus d'abord l'attachement à la personne de Jésus. Il ne conduit plus à l'adoration de Jésus à travers la vénération de l'humanité du Maître découverte en profondeur. Il se borne à affirmer que Jésus est le Messie promis à Israël, le Christ, le Fils de Dieu, la deuxième personne de la Trinité... Cette adhésion remplace la foi en Jésus au lieu d'en être une conséquence convenable. Au lieu d'aider pratiquement le croyant à se tenir dans cette foi sans que pour autant celle-ci, qui transcende toute croyance doctrinale, perde sa pureté propre et originale, cette idéologie prétend à la vérité absolue» (p. 67).

Légaut montre pourquoi et comment «le remplacement de la foi par l'adhésion à des croyances relevant d'une théologie prise comme absolu était fatal» (p. 75). Poursuivant l'étude de cette évolution, Légaut précise «qu'à mesure que l'élaboration de la théologie s'avancait, que la tradition doctrinale se fixait, l'autorité devenue plus ferme et plus centraliste, ne laissa plus la moindre initiative personnelle à celui qui l'enseignait» (p. 76). La vie religieuse fut asservie par une observance doctrinale et disciplinaire, aux dépens de l'authenticité et de la fidélité (p. 133). La mission principale de Jésus, tout au contraire, était de susciter chez les hommes l'avènement d'une religion qui «demande à être inventée par chacun plus encore que reçue, car nul ne peut l'enseigner comme nul ne peut l'apprendre sans l'amoinrir au point qu'elle en soit dégénérée» (p. 135).

À partir de là, on comprend le sens de l'importance attachée par Légaut à la distinction et à l'opposition entre les religions d'autorité et la religion d'appel (titre du huitième chapitre). «L'homme, écrit Légaut, a besoin pour devenir lui-même d'un Dieu qui lui permet de crier et non pas d'un maître qui lui dicte le chemin, d'une présence qui l'aide à s'engendrer et non d'une loi qui le façonne du dehors, de l'appel qui le pousse à être et non de l'ordre qui lui impose d'agir» (p. 341). Mais précisément, la prépondérance de l'autorité sur l'appel, qui s'est aggravée au cours des siècles, fait peser sur le christianisme une menace sans précédent. «L'heure approche avec rapidité où le christianisme sera acculé à une mutation, dont son origine le rend certainement capable et même qu'elle a toujours appelée secrètement, mais contre laquelle se dresse toute son histoire... L'épreuve sera cruciale. De même que la mort de Jésus ne fut pas vaine, mais au contraire, nécessaire pour préparer les futures moissons, cette épreuve conduira-t-elle le christianisme à une résurrection, nouveau départ, cette fois plus digne de son origine ?» (p. 246). Et Légaut insiste sur l'état de grave impréparation dans lequel se trouve le christianisme pour affronter et mener à bien cette situation. «Il ne pourra faire cette mutation qui le sauvera de la mort lente, mais certaine, sans que ses membres, enfin disciples de Jésus et non seulement fils toujours mineurs de leur Église, s'efforcent de découvrir davantage, par eux-mêmes et pour eux-mêmes, l'être intime de Celui dont, depuis vingt siècles, le christianisme a perpétué par ses doctrines la mémoire plus encore que le souvenir vivant» (p. 247). Ces questions ne peuvent pas ne pas être posées dans l'angoisse par les chrétiens pour qui le christianisme et d'abord Jésus de Nazareth tiennent la place première. «Il sait que la plupart des chrétiens qui pratiquent encore régulièrement leur religion sont à cet égard dans une extrême inconscience. Celle-ci est entretenue par l'optimisme officiel, mais provient surtout de la passivité qu'une discipline de routine cultive depuis toujours. Il constate aussi l'inconscience très générale de leurs chefs, due à une réaction instinctive de défense contre la panique qui les prendrait si, sortis des milieux ecclésiastiques, ils voyaient directement et avec des yeux ouverts et attentifs le véritable situation du christianisme au milieu du monde et la manière dont il est vécu par les chrétiens» (p. 248).

De quel côté, sous quelle forme la mutation ou résurrection présentée comme absolument requise pourra-t-elle ou pourrait-elle venir ? Légaut croit au rôle fondamental des petites communautés. Il pense que le sort du christianisme est lié à l'avènement continu de petites communautés rassemblant de façon fréquente des croyants de tempérament spirituel voisin. C'est à cet avènement que Légaut a personnellement et continuellement travaillé et c'est ce qu'il exprime en affirmant que la rénovation exige que des petits groupes de chrétiens, pour commencer, entrent dans l'authenticité, «qu'ils s'efforcent par une vie de recherches patientes, continues et tenaces, dans un recueillement suffisant pour être en contact avec eux-mêmes, dans une obéissance librement consentie, intelligemment menée, corrigée par la fidélité, dominée par la charité, sans superstition, sans illusion. Il leur faut atteindre directement, et autant que cela se peut, l'universel sous ce que Jésus a dit, fait et vécu, à la lumière de leur foi et de leur expérience de la vie» (p. 281).

La conclusion de Légaut, c'est donc que le salut ne peut venir que de réformes qui doivent être radicales, mais qui doivent être mûries lentement dans le peuple chrétien grâce à ses membres les plus vivants et les plus spirituels. «En réalité, c'est le peuple chrétien qui sauvera le christianisme et non ses chefs qui finalement ne peuvent que suivre» (p. 278).

2) *L'homme à la recherche de son humanité*

Bien que paru le second, ce livre constitue, à vrai dire, par rapport au premier ouvrage commenté ci-dessus un préambule essentiel et une indispensable préparation.

Légaut prévient le lecteur que ce livre n'est pas un travail traitant de la morale ou de la philosophie (p. 7), qu'il vise à faire saisir par le dedans une recherche entreprise par l'auteur avec la volonté d'en vivre personnellement. Il ne se réclame d'aucune autorité, ne se réfère à aucune tradition. Bien que faisant état d'une manière de voir et de vivre tout individuelle, il pense que la profondeur de l'enracinement de celle-ci doit permettre à beaucoup d'hommes de s'y retrouver, de s'y reconnaître, dans la mesure où il a pu leur arriver d'être vraiment et authentiquement eux-mêmes.

En s'attachant à formuler les affirmations fondamentales sur lesquelles, l'homme, d'après lui, doit construire sa vie pour lui donner un sens, Légaut n'estime pas que ces affirmations aient proprement pour fondement nécessaire le christianisme. «En vérité, elles sont de l'essence de l'homme. Elles ne dépendent pas fondamentalement d'une religion ou de quelque idéologie philosophique» (p. 9). Bref, le témoignage rendu a partie intimement liée avec une vie centrée sur la recherche et la découverte de l'humain et sur la prise de possession de ce qui est essentiel à la nature de l'homme. Et c'est dans cette conquête par l'homme de son être authentique, de son véritable lui-même, que se trouve, pour lui, la seule manière d'avoir accès à une foi qui n'entraîne pas son aliénation», mais au contraire soit capable d'assurer son accomplissement (p. 9).

On comprend, à partir de là, pourquoi cet ouvrage sur l'homme à la recherche de son humanité s'est imposé à Légaut comme devant ouvrir la voie à l'ouvrage qui ne pouvait, à ses yeux, en être que la suite, et l'on comprend aussi comment les deux ouvrages constituent un tout, et un tout ayant sa place toute marquée dans la collection "Intelligence de la Foi".

Nous voudrions pouvoir suivre l'auteur dans ce travail de recherche de son humanité qui est, bien sûr, aussi la nôtre, celle de tout lecteur quelque peu soucieux d'une réelle intériorité. Il faudrait, pour que cette démarche, que Légaut déclare «difficile» trouve sa pleine signification, que nous progressions pas à pas avec lui. Nous ne pouvons, dans cette note, qu'engager vivement à la lecture et à la méditation de ce texte qui constitue, tout comme l'autre ouvrage, un appel, l'appel à un travail qui exige, pour porter ses fruits, «ténacité, recueillement et réflexion» (p. 7).

Légaut montre, dans un chapitre sur la Foi en soi, combien la recherche de la présence à soi-même est capitale pour le devenir de l'homme, comment cette affirmation de l'homme sur lui-même est la pierre angulaire de son humanité. Mais précisément l'homme est le plus souvent détourné de cette recherche de la présence à soi. Il l'est par ce que Légaut appelle la «croyance idéologique» (p. 125 à 144), c'est-à-dire la croyance qui consiste dans l'adhésion à «un système de pensée qui attribue signification et valeur à l'ensemble dont l'homme est consciemment membre». Il y a, en effet, deux options qui se présentent au choix de l'homme pour donner un sens à sa vie : «partir d'une vision du tout pour se situer et se comprendre ou s'appuyer sur ce qu'on est en soi-même et trouver par cet effort d'intériorité sa liaison personnelle avec le tout» (p. 125-126). La première attitude, l'adhésion à une idéologie, dont Légaut étudie le développement et les conséquences, oriente l'action des hommes qui suivent ce chemin, mais ne les aide pas à devenir eux-mêmes et plutôt les empêcherait parce qu'elle leur propose un but qui leur est extérieur au lieu de les conduire à la recherche de leur propre intériorité (p. 131). Par là, ils sont empêchés de prendre vraiment possession de leur humanité, en profondeur «l'homme asservi à l'idéologie devient facilement sectaire» (p. 138).

«Toutes les idéologies, même les plus spirituelles et qui se réclament des plus hautes valeurs humaines, ont passé sur le corps de leurs adeptes dans une inconscience qui allait parfois jusqu'à en faire prôner la théorie» (p. 141). Pour ne pas se condamner à méconnaître l'énigme qu'il est pour lui-même, il est nécessaire que l'homme, abstraction faite de toute idéologie, se confronte avec soi dans sa solitude essentielle (p. 147). Et Légaut décrit ou définit avec la plus extrême rigueur la nature et les conditions de cette confrontation dont il apparaît clairement qu'il l'a pratiquée et vécue avec une ténacité qui confond ceux qui se sentent tellement en arrière (cf. p. 147). On sent, en tout cas, à quel point il a poursuivi cette enquête personnellement, qui n'est «semblable, écrit-il, à aucune autre et qui ne doit pas se faire comme les autres... Dur et long cheminement vers la liberté» (p. 147).

Légaut insiste sur le lien entre la présence de Dieu en l'homme et la présence de l'homme à soi-même, sur la différence entre la foi et la croyance en Dieu, sur l'utilité de la science pour cheminer vers la foi en Dieu, sur la nécessité pour le croyant de l'indépendance et de l'intransigeance de la pensée (p. 183). Il souligne particulièrement ce dernier point. Il faudrait pouvoir citer tant de passages qui nous aident à mesurer l'immensité de la tâche à laquelle Légaut s'est attelé, et à laquelle il nous appelle. Lecture singulièrement tonique, mortifiante en un sens, mais aussi salutaire par le retour sur nous-mêmes qu'elle nous impose. Un témoignage de cette brûlante sincérité ne se prête pas au résumé. Une pareille exigence à l'égard de soi vaut d'être signalée pour son exceptionnelle qualité.

Pour éviter un malentendu, nous ajouterons quelques remarques à l'adresse du lecteur "chrétien social" qui pourrait s'étonner de la place apparemment minime faite à ce qui lui apparaît comme une exigence primordiale. Légaut n'aurait-il pas, dans son souci majeur d'intériorité et dans sa

préoccupation foncière d'authenticité spirituelle, fait relativement peu de cas de l'exigence concernant le travail pour l'avènement d'une société plus juste, plus fraternelle, moins écrasante pour des multitudes d'opprimés, de déshérités, de sacrifiés, d'avisés et "d'aliénés". N'appelle-t-il pas à une ultime mutation qui devrait finalement changer «l'homme d'action ou de pensée en contemplatif»? (p. 237). N'y aurait-il pas dans cette invitation comme une incitation à tenir pour secondaires ou même pour dénuées de signification véritable les luttes entreprises sur le plan politique et social? Interpréter ainsi la pensée de Légaut serait commettre un contresens. Ce qu'il redoute, à juste titre, dans les mouvements collectifs, partis politiques ou autres groupements avant tout préoccupés d'action et d'efficacité sur le plan pratique, c'est la facilité avec laquelle ils en viennent à se prendre eux-mêmes pour fin, à s'ériger en absolu, c'est aussi le fait qu'ils poussent les hommes à se grouper, voire à s'attrouper, plus encore qu'à s'approcher chacun de soi-même (p. 247). D'où résulte «la dégénérescence de la vie spirituelle et du message qui menace l'homme d'action»? (p. 251).

Légaut ne nie certes pas qu'il y ait «sur le plan social une œuvre nécessaire» (p. 252). Mais il pense que sa portée et, finalement sa vraie efficacité, dans les limites qui sont indubitablement les siennes, dépend de la qualité humaine de ceux qui se consacrent à cette œuvre. Il faudrait que ces hommes ne perdent jamais de vue que les conceptions sociales et politiques au service desquelles ils se mettent n'ont, en réalité, qu'une valeur relative (p. 255), qu'ils ne doivent donc pas s'y inféoder, car il leur faut «porter seuls, dans le silence, cette contradiction sans remède : se donner totalement à son œuvre et cependant en connaître non seulement la précarité, mais encore l'inadéquation fondamentale» (p. 257). Dira-t-on qu'un état d'esprit pareil est difficilement compatible avec une action qui soit authentiquement une action? Mais ne doit-on pas reconnaître qu'il faut éviter à tout prix le sectarisme et le fanatisme qui corrompent toutes les causes?

Du point de vue chrétien, du reste, redisons que le but suprême, qui doit être toujours la référence souveraine, c'est la lutte pour la personne et pour sa liberté spirituelle. Cette lutte ne saurait se confondre avec les efforts faits pour promouvoir quelques formes politiques et sociales déterminées. Non qu'il faille être indifférent à l'égard des formes politiques et sociales. Mais il n'est pas possible que la personne reçoive sa dignité suprême, son indépendance et sa liberté, d'une organisation sociale. Il faut maintenir la primauté de ce qui est, en toute vérité, premier.

1971

Du passé et de l'avenir du christianisme

B-M Chevignard OP
La Vie Spirituelle N° 125

Divers critiques ont déjà signalé l'importance de cette œuvre de Marcel Légaut (Père Holstein dans *Études* de février 1971, le Père Congar dans *La France Catholique* du 9 avril 1971 et André Sève dans *La Croix* du 19 mars 1971) : *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* et *L'homme à la recherche de son humanité*. Ces divers critiques, tous bienveillants et positifs, font cependant de sérieuses réserves sur la justesse finale de l'œuvre de Légaut. Nous nous trouvons ici en présence d'un témoignage de trente années de réflexion et de prière, d'une œuvre de foi et de ferveur. On connaît, au moins en gros, la vie de l'auteur, agrégé de mathématiques qui, voici trente ans, se retira dans une ferme du Diois pour mener une vie laborieuse de cultivateur et d'éleveur, et se livrer à la recherche de ce qu'il pressentait être la réalité la plus précieuse de sa vie et celle de tout homme : la personne de Jésus rencontrée personnellement. C'est dire qu'on ne peut recevoir qu'avec respect une telle pensée.

Les deux livres de Marcel Légaut sont inséparables. Pour des raisons purement accidentelles, le premier, *L'homme à la recherche de son humanité*, a paru le second. À notre avis, l'inconvénient est mineur. Le deuxième volume, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, reste le maître livre et l'on peut parfaitement commencer par lui. Il est cependant nécessaire de savoir que le premier livre décrit le chemin qui, seul, conduit à la rencontre personnelle de Jésus : l'approfondissement, l'intériorisation, l'authenticité retrouvée pour chaque homme de sa propre humanité. À cette condition seulement, il peut recevoir le message de Jésus comme un appel qui le provoque, et lui seul, à la plénitude et à la liberté.

L'œuvre de Légaut, comme son titre l'indique, veut être à la fois une prospective et une rétrospective du christianisme. Elle entend éclairer l'avenir du christianisme comme son passé. Elle pousse loin ses racines dans le temps et dans l'espace. Elle sollicite l'esprit avec force.

Est-il pensable, sans la trahir, de dégager le point à partir duquel cette pensée s'éclaire du dedans? La tentative est périlleuse tant la démarche de Légaut est personnelle et vécue. Cependant la distinction, fondamentale pour l'auteur, entre foi en Jésus et croyance en Jésus, entre foi et doctrine, nous met sur le chemin de sa pensée. Nous espérons ne pas la simplifier à l'extrême en reportant le lecteur au

chapitre 8 du deuxième volume, intitulé *Les religions d'autorité et la religion d'appel* (p. 209-250). On reconnaît facilement ici la distinction fameuse de Bergson dans *Les deux sources* entre "la religion close" et la "religion ouverte", entre la "morale de pression" et la "morale d'appel". Visiblement Légaut y trouve une lumière importante mais il y fait appel non en philosophe qu'il se défend d'être, mais en spirituel et en croyant. Il introduit même une distinction qui lui est propre entre l'essentiel et l'indispensable.

«Dans tout groupement humain, il y a ce qui est indispensable pour se perpétuer et ce qui lui est essentiel pour être... L'indispensable est nécessaire sans être suffisant. L'essentiel est généralement impossible à réaliser sans l'aide de l'indispensable» (p. 228).

Le drame du christianisme, car il y a drame, est là. Essentiellement il est religion d'appel, rencontre unique avec Jésus, mais, pour se perpétuer, dès l'origine, il a dû faire appel à la religion d'autorité de manière indispensable. Il s'est alors alourdi, affaibli, faut-il même dire dénaturé ? «Contrairement aux religions d'autorité, la religion d'appel ne s'incarne pas d'abord dans une collectivité qui se développe parmi les hommes en utilisant des moyens principalement sociologiques. Elle s'étend par contact individuel, par influence personnelle à laquelle il faut vouloir correspondre» (p. 227).

«Essentiellement intérieure, même si elle se manifeste nécessairement au-dehors, la religion d'appel s'efforce d'éveiller l'homme sur lui-même au-delà de ce qu'il lui est donné spontanément de connaître... Elle est essentiellement ferment dans l'humilité de son action auprès de l'homme et dans la patience de la foi qu'elle a en lui et en Dieu» (p. 224).

La religion d'autorité, elle, s'incarne d'abord dans une collectivité et n'évite pas de faire peser sur ses membres les pressions sociologiques communes à toute société. Elle constitue l'indispensable nécessaire pour perpétuer l'essentiel mais, ce faisant, elle risque fort de l'étouffer.

Dans le christianisme, la foi en Jésus devient alors croyance, doctrine, théologie; le mémorial de Jésus, un rite; son souvenir intense et fervent, une simple mémoire; l'invention par chaque disciple de sa route personnelle, l'obéissance à une loi. Légaut va jusqu'à dire qu'il y a ainsi une «contradiction, cette contradiction qu'implique la coexistence d'une religion d'autorité et de la religion d'appel, au cœur du christianisme, au cœur même de la vie de Jésus» (p. 240-242).

Le christianisme se trouve ainsi dans une situation tragique. Dans son passé, il y a eu prépondérance de l'autorité sur l'appel (p. 244). Pour son avenir, sa seule route est un retour radical à l'appel. Il faut donc bien plus qu'un "aggiornamento", il faut une mutation. «L'heure approche avec rapidité où le christianisme sera acculé à une mutation, dont son origine le rend certainement capable et même qu'elle a toujours appelée discrètement, mais contre laquelle se dresse toute son histoire» (p. 246).

Nous commençons par remercier Marcel Légaut de nous ramener à l'essentiel. Son message est un vin fort dont nous avons besoin. À vrai dire, l'Église, dans sa tradition la plus pure, a-t-elle fait autre chose que nous ramener sans cesse à Jésus ? Ici les intuitions les plus fortes, les plus fondamentales, sont aussi les plus fécondes. Le service inappréciable que nous rend Légaut est de nous rappeler avec une perception aiguë où et où seulement se trouve l'essentiel chrétien : dans la présence de Jésus, dans son repas eucharistique, dans l'amour qui vient de lui et qui unit les siens, dans la puissance de son appel qui se propose à nos libertés et à nos vies.

Nous pensons qu'à cause de cela beaucoup de pages de Légaut sont de grandes pages. Elles nous éveillent ou nous réveillent. Mais en raison même de l'estime que nous avons pour ce livre, nous devons y apporter des **réserves** et même des réserves graves.

La première concerne l'ambiguïté qui, malgré les efforts de l'auteur, ne cesse de recouvrir la distinction (il parle même d'opposition, de contradiction) entre les religions d'autorité et la religion d'appel. Légaut a beau dire que la religion d'autorité est indispensable, qu'elle est une nécessité historique, qu'elle doit être «accomplie» par la religion d'appel (p. 224), il n'en reste pas moins qu'on ne sait pas si la religion d'autorité est un mal en soi, ou un moindre mal, ou un mal nécessaire, ou si elle est un bien, imparfait certes mais un bien, accordé à notre condition d'homme pérégrinant sur la terre. Que ce bien soit menacé sans cesse par les terribles démons de la paresse, de la facilité et de l'orgueil, l'histoire humaine est là pour le prouver. Mais établir dans le christianisme la religion d'autorité en opposition de nature, en contradiction même (car l'auteur tient à ce mot) avec la religion d'appel, c'est établir le chrétien, le christianisme et finalement l'Église du Christ dans un porte-à-faux insoutenable pour la foi et pour la vie. Avec beaucoup de respect et de nuances, le Père Congar formule lui-même cette critique dans son compte-rendu cité plus haut. À côté de Bergson, il cite Auguste Sabatier et son protestantisme libéral et modernisant, comme climat de la pensée de Marcel Légaut.

Notre deuxième critique, plus grave, porte sur la place quasi inexistante donnée au mystère du Saint-Esprit. Nous voulons dire ceci : la pensée de Légaut se développe dans un climat à prépondérance psychologique, spirituelle, historique. C'est sa grandeur. Avec lui, nous rencontrons un homme, un vivant, un grand vivant. C'est aussi sa limite. Sa pensée trace un itinéraire spirituel personnel, non des

routes d'Église authentifiées. Il parle bien de l'Église, il ne cesse, semble-t-il, d'y penser et d'y croire, mais l'Église est pour lui, ou le petit groupe fervent des disciples de Jésus, et là vont ses préférences, ou le peuple chrétien qu'il accepte et qu'il aime mais qui lui paraît quasi inévitablement alourdi. Il parle de l'Église en termes d'expérience psychologique, non en termes de Parole de Dieu. Il se méfie de la théologie. Ne retombe-t-il pas dans la simple expérience psychologique ? La route qui transcende religion d'autorité et religion d'appel existe bien mais elle n'existe que dans le mystère de l'Église qui, elle-même, n'a pas de sens hors du mystère du Saint-Esprit. En lui, l'Esprit Saint et en lui seul, et pas simplement dans une expérience de disciples, si chaude soit-elle, est conservée la présence agissante de Jésus. En lui et par lui, les paroles de Jésus sont esprit et vie. En lui et par lui, l'Église, Corps du Christ, est à la fois communion vivante et institution de salut.

Sans doute une mauvaise théologie a détourné Légaut de tout ce qui paraît intellectualiser Jésus mais, dès l'origine, la grande tradition a vu dans le mystère du Saint-Esprit le secret de la continuité de l'Église et de tous ses renouvellements à travers les temps.

Il n'en reste pas moins que Marcel Légaut nous décrit les conditions humaines de ces renouvellements. Et là nous ne pouvons que le remercier pour l'oxygène qu'il nous apporte et pour l'espérance, à long terme, dont il est le messager impitoyable et pourtant serein.

1971

Réponse de Légaut à un article sur IPAC (manquent les pages 1 et 2)

Archives Ehrhard

...déficiência irrémédiable, des termes comme "fils de Dieu" (p. 97 à 99), "la divinité de Jésus" (p. 104 à 106) ? Ce que j'explicité d'une autre manière dans les pages 70 à 73. Je vous suis cependant reconnaissant de ne m'avoir pas accusé de faire de Jésus un Socrate chrétien et de tomber dans l'arianisme. Tout votre article se refuse à utiliser des mots aussi gros. Certes, si le cheminement spirituel que je décris, passant par l'humanité de Jésus pour atteindre dans l'adoration l'Absolu en lui, s'arrête avant d'avoir atteint le but, il conduit au mieux à l'arianisme de jadis. Mais ne croyez-vous pas que, si l'adhésion à la christologie la plus orthodoxe ne porte pas le chrétien à comprendre Jésus dans l'intime et ainsi à le vénérer dans son humanité, elle aussi le conduira pratiquement à un déisme fort semblable à celui des autres religions, seulement teinté d'une affectivité encore plus anthropomorphique ?

Sans le dire de façon directe, vous me reprochez de n'avoir pas parlé explicitement du St Esprit, «Celui par qui Jésus demeure parmi nous jusqu'à la consommation des siècles» (5e alinéa, 22e ligne). Certes vous reconnaissez que je parle souvent de "l'esprit de Jésus" et de votre côté vous ne mettez pas en doute que Jésus demeure en nous, que c'est son esprit, l'esprit de Dieu, qui nous appelle à être siens. D'ailleurs vous mettez la phrase précédente sous la forme interrogative, sans doute par courtoisie mais aussi parce que vous sentez bien, quoique vous ne voulez pas en être certain, qu'il y a là surtout une question de présentation. Cette présentation ne vous est pas familière car elle va, de toute évidence, contre les habitudes de la théologie classique. Elle est cependant la conséquence d'une question importante de méthode. Si vraiment Jésus est la voie qui conduit à Dieu, c'est par l'intelligence de l'esprit de Jésus, quand il a vécu parmi les hommes, et par la reconnaissance du ferment qu'il est désormais parmi eux qu'on peut atteindre de façon concrète l'esprit de Dieu. Est-il préférable de parler du but sans dire le chemin ou au contraire de décrire le chemin qui conduit au but, sachant que, si le chemin est bien parcouru, il saura, en temps voulu et certes cela ne lui est pas possible au départ, montrer le but sans crainte d'illusion intellectuelle ou sentimentale ? Dans la même ligne de réflexion, votre phrase «on postule également une nécessaire retombée de l'élan vital qui permet d'interpréter l'histoire de l'Église comme une dégradation de la foi des apôtres» (4e alinéa, 4e ligne) exprime-t-elle tous les aspects de la pensée que je développe dans les pages 84 et 85 où, sans nommer le St Esprit, je dis quel puissant ferment est l'intelligence spirituelle au souvenir actif de Jésus cette opération visible de sa présence en nous ?

Vous auriez pu me reprocher aussi de ne pas parler de la grâce dans mon livre. Ce n'est pas non plus parce que je nie l'action proprement surnaturelle. Je me suis refusé volontairement à utiliser ces deux termes (grâce et St Esprit) parce que je me suis proposé de décrire un chemin qui donne à celui qui le parcourt réellement d'atteindre ou du moins de toucher, par ce que est le plus authentique en lui-même, la réalité fondamentale dont ces termes sont seulement les étiquettes. D'ordinaire, on décrit d'abord le but, ceci d'une manière nécessairement intellectuelle et abstraite, pour inviter à l'atteindre d'une façon objective et concrète. Le danger n'est pas petit de confondre ce qu'on connaît avec ce qu'on vit. L'expérience le montre. Ce danger est d'autant plus grand que le chemin à prendre, au début du moins, est moins éclairé par le but à atteindre que par la prise de conscience du point de départ dont la description du but ne parle pas, dont elle distrairait plutôt. Ces deux manières de traiter de la vie

spirituelle sont proprement opposées, même si elles veulent servir le même projet. Si mon livre n'est pas compris, dans les chapitres qui en traitent, comme étant la description d'un tel cheminement spirituel grâce à un approfondissement humain suffisant, doublé d'une réponse fidèle à l'appel, il ne peut être jugé que relevant d'une bien médiocre théologie, théologie presque agnostique qui se borne à affirmer que l'ignorance acquise est plus précieuse que la connaissance pour s'approcher des sommets de la vie spirituelle qui illuminent le chemin du croyant sous la lumière de la foi.

Ceci m'amène à expliciter d'autres raisons profondes qui ont pu vous conduire à formuler des critiques importantes dans votre article. Je pense que nous sommes convaincus l'un et l'autre de la priorité de la foi sur la doctrine. La doctrine couronne la foi, elle ne la fonde pas. La croyance qui est due seulement à l'évidence de la doctrine ou même seulement à l'autorité de celui qui l'enseigne, n'est pas la foi, quoiqu'elle puisse servir de chemin quand elle est secrètement sous-tendue par une aspiration confuse vers la foi. Mais ceci posé, nous nous distinguons profondément car pour vous la doctrine est attachée de façon intime à la foi, comme la peau à la chair, de sorte que vous accepteriez difficilement et non sans réserves si réticentes qu'elles la rendent illusoire, la possibilité d'une pluralité de doctrines coexistant avec une véritable unité de la foi. Aussi la "philosophia perennis" accepte à contrecœur des sœurs qui ne lui ressemblent pas comme des jumelles. Je suis au contraire très sensible à la relativité de la doctrine, la sentant extrêmement dépendante des conditions de sa naissance, de sa croissance, et de son expansion sociale. Pour moi, la vitalité médiocre du christianisme depuis de nombreux siècles se manifeste non seulement par la réticence de l'Autorité vis-à-vis d'une telle pluralité mais aussi par l'impuissance des chrétiens à créer des doctrines qui puissent conduire à la foi à partir des civilisations que l'Église doit évangéliser.

J'insisterai encore sur un autre aspect des options fondamentales qui nous séparent. Vous confondez volontiers subjectivité et intériorité, assignant à celle-ci tout ce que celle-là, qui dépend de la chair et du sang, présente d'aléatoire. Vous refusez de penser que l'intériorité puisse conduire à l'ontologie, même si elle est le fruit de l'approfondissement humain acquis à force de recherches patientes et tenaces à la lumière d'une vie recueillie et vraiment engagée, même si elle a conduit à une intelligence vécue de l'humanité de Jésus grâce à la foi et à la fidélité. Vous affirmez que seule la raison froide et raisonnée peut atteindre le niveau de l'ontologique. D'où la séparation radicale entre théologie et vie spirituelle. D'où les suspicions sans appel vis-à-vis de l'expérience religieuse quel qu'en soit l'enracinement dans une vie authentique. D'où le primat de l'enseignement sur le témoignage... Certes, je force les oppositions mais c'est pour mieux me faire comprendre.

Il y a entre nous des distances infranchissables qui n'existent pas entre vous et de grands auteurs comme Congar, Bouyer, Maritain. Ceux-ci sont de votre famille d'esprit. Ils ont eu la même formation philosophique et théologique que vous tandis que moi, je n'en ai guère. Il faut reconnaître ces distances qui ne sont pas seulement entre vous et moi. Il faut les accepter comme des conséquences de la solitude de base où chacun doit se constituer dans l'être. Seule la foi peut franchir ces distances sans les abroger, aussi bien la foi en l'autre qui est bien plus que la confiance, est-elle une condition essentielle pour que puisse naître la seule unité entre les hommes qui ne soit pas aliénante. Mais cette foi, parce qu'elle est nue ne facilite pas une réelle compréhension de l'autre, il faut l'avouer, même si elle permet entre les êtres une véritable charité.

Veillez croire, mon Père, à mes sentiments respectueux et chrétiens.

1971

Dieu et le christianisme

Yves Congar
France Catholique N° 1269, 9 avril

Nous sommes comblés. Parmi tant de livres excellents qui garnissent notre table et s'offrent à nourrir notre foi, je n'en retiendrai que quelques-uns et ne pourrai évidemment les présenter que brièvement.

Il est une question qu'on ne pose presque jamais parce qu'on la croit résolue, tant elle est élémentaire, et dont cependant tout le reste dépend : Quel est notre Dieu ? Qui est Dieu ? Faute de la poser et d'y réfléchir, on vit pratiquement de réponses insuffisantes, parfois même misérables, on est déiste et pas chrétien. Or le déïsme a été historiquement l'introduction de l'athéisme. Ou bien on garde quelque représentation infantile vaguement transposée de notre expérience d'un père, tantôt débonnaire à l'excès, tantôt gendarmant et répressif.

Aussi sommes-nous reconnaissant à Jean-Claude Barreau de nous donner, du fond de sa foi, de son âme de poète et de son expérience d'apôtre, un livre à la fois facile à lire et profond : *Qui est Dieu ?* (Seuil 1971). Il ne livre pas une réponse au rabais. Notre Dieu est celui de la révélation trinitaire, Père, Fils et Esprit. Les images que nous propose l'auteur pour nous aider valent, après tout, celles des Pères. Elles ont le mérite de rejoindre une expérience commune, celle d'avoir un au-dessus, un autour et un dedans. Jean-Claude Barreau, qui semble avoir bu à quelques sources de la tradition orientale,

parle longuement du Saint-Esprit et a quelques notations justes sur la communauté, l'Église particulière,...

La méditation de Marcel Légaut

La méditation de Marcel Légaut vient de plus haut et de plus loin. On connaît, au moins de l'extérieur et en gros, l'histoire de ce mathématicien qui, pendant la guerre, abandonnait sa chaire et commençait une nouvelle vie laborieuse de cultivateur et d'éleveur, dans un pays ingrat. Un "groupe Légaut" existait déjà, sorte de "communion" d'esprits cherchant une vie spirituelle exigeante et profonde. Légaut n'en donne-t-il pas lui-même la formule lorsqu'il écrit : «Contrairement aux religions d'autorité, la religion d'appel ne s'incarne pas d'abord en une collectivité qui se développe parmi les hommes en utilisant des moyens principalement sociologiques; elle s'étend par contact individuel, par influence personnelle à laquelle il faut vouloir correspondre. Elle le fait dans une discrétion qui contraste avec l'ampleur spectaculaire des manifestations de masse et des moyens de propagande utilisés par les religions d'autorité. Les membres de la religion d'appel ne sont pas des isolés, mais ils restent des solitaires. Ils en sont d'autant plus conscients qu'ils comprennent mieux la nature de son appel intime, qu'ils y correspondent mieux dans la liberté de l'esprit et la ténacité de la persévérance, qu'ils sont plus avancés sur le chemin de la fidélité» (IPAC p. 227; comp. p. 285.)

Voici qu'après un long silence, de sa ferme du Diois, Légaut nous donne coup sur coup deux volumes qui offrent une interprétation d'ensemble de la vie chrétienne et même des chances du christianisme et de l'Église qui l'exprime et le sert (*Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* et *L'homme à la recherche de son humanité*). À moins qu'elle ne le desserve! La synthèse de Légaut est prospective, mais elle comporte aussi une part d'analyse rétrospective. Elle ouvre une voie positive mais liée à une critique sévère et radicale du passé (et du présent!).

Un bulldozer ou un éveilleur

Critique d'une approche de Jésus qui se ferait d'abord par une voie théologique ou dogmatique. Ce ne fut pas la voie des apôtres. On manquerait alors de reconnaître pleinement son humanité et, conséquemment, la possibilité et la nécessité, pour être chrétien, d'être pleinement un homme. On sacrifierait le christianisme, on en ferait une religion à part, alors qu'il est un appel adressé à des hommes dans leur cheminement humain. Mais c'est un appel. Jésus n'a pas été un législateur, il ne nous a pas tracé un programme matériellement fixé. Il nous adresse un appel, en laissant l'homme libre de sa réponse et même dans la nécessité de l'inventer à mesure. Légaut ne cesse d'opposer religion d'appel, celle de Jésus, et religion d'autorité, celle qui donne la priorité, si ce n'est la primauté, à l'organisation, à des chefs, à une loi et même à une doctrine. Le malheur du christianisme est d'avoir cédé à cette facilité : c'est son passé. Son avenir, sa chance, consisteront à redevenir une voie de vie spirituelle personnelle profonde, une religion d'appel. Ce qui est demandé de lui dépasse tout «aggiornamento» des formulations doctrinales et des organisations : c'est une mutation, une résurrection par un retour à Jésus et à l'Évangile comme appel (cf. p. 246-250, 285). Voie d'exigence spirituelle d'une fidélité sans compromis.

En ressentant l'attrait d'une telle provocation à la conversion, on ne peut pas ne pas s'interroger sur les tenants et aboutissants des propos de Marcel Légaut. André Sève, dans *la Croix*, se demandait : «Sommes-nous devant un bulldozer ou un éveilleur ?». Certainement devant un éveilleur, mais... Les termes mis sans cesse en œuvre, l'opposition entre religion d'autorité et religion d'appel, la distinction, c'est le moins qu'on puisse dire, entre «foi» et «croyance», ne font pas penser seulement au Bergson des *Deux sources*, mais à Auguste Sabatier et à son protestantisme libéral et modernisant.

Je vois bien ce que cette évocation peut avoir de gravement injuste et de déplacé. L'enjeu est tellement sérieux qu'en toute amitié, respect et confiance envers Légaut, je ne puis pas ne pas poser une question. Bien sûr, c'est très probablement trahir ce grand solitaire qui n'est pas un isolé que de le comparer à un autre, de le rattacher à une interprétation systématisée, de le situer dans un courant relevant de l'histoire. Mais ses expressions, ses développements, y prêtent trop pour qu'on évite de poser au moins une question.

À coup sûr, Légaut appartient à la race des "grands vivants" qui, tout au long de l'histoire d'une Église devenue grasse, installée, organisée, n'ont cessé de porter le témoignage peu conformiste d'une exigence spirituelle qui ne pactisât point avec les accommodements : les prophètes, les premiers moines, les mouvements spirituels du Moyen Âge, François d'Assise, le Port-Royal du début, un Léon Bloy, un Kierkegaard écrivant (et sa vie contresignait ses écrits!) : «Évangéliser, c'est arracher les gens à leur illusion d'être des croyants».

Mais par plus d'un aspect aussi, Légaut évoque pour moi les Slavophiles : Khomiakov, Népluyev et sa confrérie ouvrière, enfin le Dostoïevski de *La légende du Grand Inquisiteur*. Ceci pour des thèmes tels que la liberté mise au-dessus de l'organisation, la critique du juridisme, un sens apophatique de la

transcendance de Dieu, le caractère d'universel tenant au fait que le Christ est intérieur à la liberté de tout homme, enfin les chances de la connaissance vraie rattachées à la qualité de la vie spirituelle. Il s'agirait cependant, chez Légaut, d'un slavophilisme particulier, occidental, sans référence patristique (on a ici un biblisme direct et un certain piétisme), plus centré sur Jésus que sur la Trinité, alors que le mystère trinitaire est au cœur de l'anthropologie et de la spiritualité orientales.

Limites d'un message

Protestantisme ? Non, à moins qu'on appelle ainsi la voix de la conscience personnelle. Mais c'est à l'intérieur d'une foi catholique intérieurement et expressément professée que Légaut critique un certain catholicisme auquel il reproche de s'être trop assimilé à la sociologie temporelle. La foi évangélique de Légaut rejoint le dogme christologique, trinitaire, sacramentel, ecclésiologique. Des propos tels que les siens, des groupes tels que sa "communion" ont leur place dans l'Église et y trouvent, paradoxalement, les conditions de leur santé. À condition de ne pas prétendre être purement et simplement l'Église.

Cela marque tout de même une limite à la vérité du message Légaut. Lui-même a mis d'avance en bien mauvaise position tout défenseur d'une certaine vérité, malgré tout, d'une religion d'autorité. Pourtant je me suis demandé, en le lisant, s'il y faisait assez droit. Que devient la part de "loi" qui reste, dans l'Église du Christ, tant qu'elle n'est pas le Royaume ? Que devient la sagesse de ce mot d'un de mes vieux maîtres : «Chez nous, l'intellectuel garde le spirituel» ?

Que devient la fatale historicité d'une Église qui ne peut pas ne pas s'engluier quelque peu dans les ornières des sociétés, des civilisations, voire dans celles de ses écoles et de sa propre intendance ? Ces servitudes ne sont-elles pas inhérentes à l'Église totale, tout en fondant, par cela même, la nécessité qu'il existe, dans cette Église, des Marcel Légaut et des "groupes Légaut" ? Dieu veuille nous en donner beaucoup. Béni soit-il pour les "grands vivants" qu'il a suscités!

1971

Chronique sur l'Église

Henri Denis
Lumen vitae N° 20

Une chronique sur l'Église, en ce temps de bouillonnement, il faut peut-être avoir une certaine audace ou une réelle inconscience. Je voudrais dire d'abord, en toute modestie quels sont les choix que j'ai faits, choix conscients et inconscients; du même coup, j'indiquerai la méthode que j'ai suivie.

D'une part, je me suis limité chronologiquement. La période qui intéresse cette chronique commence aux environs de mai-juin 1970 pour se terminer un an après, en juin 1971. Voilà donc le choix conscient : faire la chronique d'un an de vie d'Église, après avoir retenu les faits les plus significatifs. Je dois avouer que j'ai pris beaucoup d'intérêt à relire revues ou livres qui jalonnent cette année écoulée, c'est un exercice fort instructif.

D'autre part, tout au long de cette enquête, je n'ai pas pu m'empêcher de porter des jugements, de pratiquer des sélections, de retenir tel ou tel livre parce qu'il m'avait marqué... Ce sont les choix inconscients. Mais, j'ai préféré courir ce risque car une chronique purement objective n'aurait pas eu beaucoup de vie. Si je me suis engagé maladroitement, si j'ai commis de grossiers oublis, si j'ai infléchi le sens des faits, je suis sûr que des lecteurs bienveillants sauront rétablir un plus juste équilibre en faisant connaître leur opinion.

Avant d'entrer dans le détail, il me semble intéressant de faire connaître une constatation que j'ai dû faire, une fois que je me suis trouvé devant la masse de renseignements accumulés. Le constat qui s'imposait à moi était le suivant : trois problèmes ou trois questions émergeaient et constituaient ce que l'on pourrait appeler les points chauds de l'année 1970-71. Nous allons les retrouver bientôt. Je voudrais seulement souligner leur actualité et leur cohérence.

A- S'il est vrai que la foi chrétienne ne peut exister et se manifester ailleurs que dans l'humain, il est également clair que le débat entre foi et politique va marquer l'action et la réflexion des chrétiens. Du même coup, il faut s'attendre à ce que les relations entre l'Église et les pouvoirs publics en soient affectées.

B- S'il est vrai que l'Église ne peut pas se contenter d'être une réalité spirituelle (invisible), s'il est vrai qu'elle se manifeste nécessairement dans sa visibilité, on peut s'attendre à voir surgir bien des questions touchant à l'unité de cette Église, à la recherche d'une participation de tous ses membres à sa vie propre, au conflit créé par un pluralisme de plus en plus diversifié, aux répercussions prévisibles sur la structure fondamentale de cette Église.

C- S'il est vrai, enfin, que cette même Église ne peut demeurer "amorphe", c'est-à-dire sans principe de cohésion interne et sans organisation, significative de sa propre nature, alors le problème du ministère et des ministères dans l'Église demeure crucial et toujours susceptible d'évolutions nouvelles.

Voilà donc les trois "points chauds" qui se sont imposés à ma lecture lorsqu'il a fallu organiser les

notes prises au fil de la chronologie. Essayons maintenant de refaire ce chemin avec plus de précision.

A) Foi et politique

J'espère ne pas rendre fastidieuse cette chronique, en rappelant des faits mais ce sont précisément ces faits qui font prendre conscience de l'importance d'une situation.

1. Pour ne pas commencer par la France, considérons les événements qui ont affecté l'Église dans les autres pays, depuis un an. La liste serait considérable si elle voulait être exhaustive. Tout le monde a dans la mémoire l'émotion causée par les tortures dont ont été victimes au Brésil d'authentiques témoins de la foi (Jocistes, dominicains...). On sait aussi comment le cardinal Rossi, sans doute en raison de déclarations trop peu conformes à la réalité des faits et aux exigences de l'Évangile en ce pays, a été appelé à de "plus hautes fonctions".

L'Afrique, à son tour, est passée par des moments difficiles : l'affaire de Mgr Ndongmo au Cameroun, l'arrestation de l'archevêque de Konakry. Et, plus récemment, le départ massif et dûment motivé des Pères Blancs, missionnaires au Mozambique où on voit éclater au grand jour un conflit à la fois évangélique et politique. Comment demeurer d'authentiques missionnaires de la Bonne Nouvelle si l'Église qui prêche cet Évangile est en même temps inféodée à un pouvoir colonisateur ?

Si nous revenons en Europe, retenons deux événements qui ont défrayé la chronique. La difficile question du divorce en Italie est loin d'être résolue à l'heure qu'il est. Quant à l'Espagne, on sait le désaccord qui subsiste entre l'épiscopat et le gouvernement en matière de concordat. La succession de l'archevêque de Madrid, Mgr Morcillo, semblerait indiquer, au moment où ces lignes sont écrites, une nette volonté de "décrochage" de l'Église par rapport au gouvernement franquiste.

2. Ces événements ne concerneraient-ils que "l'étranger", comme on dit chez nous ? C'est plutôt le contraire que l'on constate en relisant les faits qui jalonnent l'année 1970-1971 en France. En voici quelques-uns, assez significatifs :

- intervention de Mgr Guyot, archevêque de Toulouse, contre la bombe H française (22 mai 1970),
- le jeûne entrepris par Jean Desbois et Jean-Marie Muller, contre la vente de "mirages" au Brésil (juin-juillet 1970),
- les réactions devant le licenciement d'un ouvrier-prêtre à Denain (parce que ce licenciement semblait lié à la qualité de "prêtre" de cet ouvrier),
- le voyage de M. Billecoq au Vatican, à propos de l'aide gouvernementale aux écoles catholiques (nov. 1970) ;
- notons particulièrement (en raison de l'abondance des monographies et de la qualité des témoins entendus) l'assemblée de Lourdes, en novembre 1970, où les évêques ont été plongés dans le problème "foi et politique", d'une manière intensive, tant par le monde ouvrier que par les étudiants, les ruraux, Vie Nouvelle...

- la rencontre nationale de l'ACO, le 14 mai 1971, au cours de laquelle l'allusion au socialisme, à la lutte des classes et à l'engagement politique a été plus nette que jamais,

- caractéristique enfin, le remou provoqué par la déclaration des évêques de Paris au sujet de la sévérité des peines infligées aux acteurs de la manifestation au Sacré-Cœur de Montmartre.

Certes, il serait facile de glaner quantité de faits connus ou inconnus qui montreraient encore, aux yeux de certains, que l'Église de France garde des liens étroits avec le pouvoir établi. Il reste cependant que l'on doit constater une évolution, une prise de distance, (qui n'exclut par le respect mutuel). Est-ce une nouvelle manière, pour l'Église, de se situer par rapport au "politique" ?

3. Il faudrait aussi s'interroger sur la façon dont les rapports foi et politique ont été vécus, au niveau du ministère papal. Comme toujours, on se plaira peut-être à noter les oscillations d'un côté à l'autre. Le voyage de Paul VI en Asie a eu ses enthousiastes et ses détracteurs au moment où les uns se scandalisaient de la mise en condition de l'Église philippine, les autres (par exemple *l'Express* du 5 déc. 1970) étalent prêts à penser que «l'Église vire à gauche». Il demeure tout de même, qu'un certain nombre de faits vont dans le sens d'une ouverture caractéristique : la réception des leaders politiques révolutionnaires d'Afrique portugaise, le 1er juillet 1970 (sans parler de l'approbation de Mgr Maury), la libération de Mgr Walsch, évêque américain en Chine (10 juillet 1970), la rencontre entre le pape et le maréchal Tito (12 décembre 1970), la visite de visite de Mgr Casaroli à Moscou...

Un fait particulier retiendra notre attention : la publication de la lettre du pape Paul VI au Cardinal Roy. À peine cette lettre était-elle publiée (et même quelques heures avant), on savait qu'elles contenaient des affirmations capitales sur le monde contemporain, sur l'engagement politique (comme service de la cité et comme expression de la charité), sur le socialisme.

À l'heure où nos contemporains lisent moins et plus vite, il m'a semblé important de m'arrêter à ces événements qui dessinent une courbe assez claire, assez précise : la foi est de moins en moins neutre politiquement. C'est ce que cherche à établir l'équipe nationale de la JEC française. Bien entendu, il ne

s'agit pas de tomber d'une inféodation à droite à une inféodation à gauche. Mais ce qui paraît désormais nécessaire, c'est de prendre conscience de l'enracinement politique de beaucoup de nos attitudes ou comportements quotidiens. Plus encore, il ne faudrait pas se contenter de limiter cette question à un problème de foi, finalement assez abstrait. Je crois, pour ma part, qu'il faut aussi l'envisager sur le terrain même de l'existence de l'Église. Le problème foi et politique n'est pas seulement un problème de conscience personnelle, c'est aussi une question qui est posée à l'Église comme institution, à l'Église comme signe du royaume qu'elle prêche et qu'elle annonce.

Puisqu'il est impossible ici de faire autre chose qu'un choix, il me paraît important de souligner, au cours de cette année écoulée, l'impact d'un livre comme celui de Jüngen Moltmann sur l'espérance. L'avantage d'un tel ouvrage est de reprendre le problème à sa racine même, c'est-à-dire à partir de la signification de la révélation chrétienne. Pour le dire en bref, ce qui constitue le christianisme (issu du judaïsme) dans son originalité propre, ce n'est point une manifestation de Dieu à travers les éléments du monde ou à travers une sagesse de type hellénique, mais c'est l'histoire comme «théophanie» accomplie dans le Christ et toujours vivante par le mystère de sa résurrection. La responsabilité de l'homme doit être située là où l'homme accepte de collaborer à sa propre destinée. La Parole chrétienne est donc une Parole sur l'avenir et, du même coup, une Parole d'espérance. On voit assez aisément qu'avec de telles bases, on se trouve très proche du problème politique, puisqu'aussi bien la responsabilité de l'avenir s'exerce principalement dans les choix politiques.

Pour ma part, je ressens tout l'intérêt et toute l'importance de ce courant de pensée mais je me demande si le christianisme doit éliminer aussi vite ce que l'on appelle la dimension "épiphanique" du monde ou de la création, c'est-à-dire son aptitude à manifester la présence de Dieu, récapitulée en Jésus-Christ. En d'autres termes, on pourrait se demander si l'Église ne serait pas frustrée de sa dimension sacramentelle, dans la mesure où son message se réduirait à une Parole sur l'avenir, dans l'espérance que nous donne le Ressuscité ? C'est du moins une question qui demeure, au cœur de ces débats sans cesse renaissants. De toute manière, la preuve est faite que la sécularisation n'est plus un thème livresque. Depuis cinq ans surtout, quel est le chrétien qui n'ait pas ressenti, dans toute sa vie, cette évolution inéluctable selon laquelle toute réalité quotidienne est abordée de façon séculière et non plus de façon «religieuse» ? Qu'en est-il alors de l'Église, dans de telles conditions ? C'est ce qu'il nous faut voir maintenant.

B) La figure de l'Église dans ce monde nouveau

Devant tous les problèmes qui assaillent le chrétien au niveau de sa propre foi, il ne faudrait pas croire que les attitudes ou les comportements personnels des croyants puissent être réservés à sa seule conscience individuelle. En réalité, ce qui est aussi en question, c'est bien la "figure" de l'Église en ce monde. Là encore, les événements de l'année écoulée nous aideront à mieux situer les problèmes posés.

1. Unité et pluralisme

Le premier de ces problèmes, celui qui revient sans cesse dans toute rencontre un peu approfondie entre chrétiens, peut être résumé dans le binôme "unité-pluralisme". On ne sait pas trop ce qui se cache sous cette appellation : est-ce la peur devant un modèle inédit d'unité parce que l'on se voit contraint d'abandonner un modèle ancien ? Est-ce au contraire le rejet d'une uniformité considérée encore comme trop pesante ou non signifiante ? En tous cas, les différences qui existent et qui se déclarent, au sein même de la communion ecclésiale, sont maintenant plus claires qu'autrefois. Nous ne reparlerons pas des chrétiens pour qui l'engagement politique est une condition sine qua non de vérité pour leur foi. Dans un autre ordre d'idées, pensons au mouvement des "traditionalistes" et des "silencieux" qui, pour avoir été écarté à Rome d'une audience papale (juin 1970), n'en a pas moins réuni plus de 5 000 personnes à Versailles (7 et 8 nov. 1970). Il y a là un phénomène que l'on ne saurait ni amplifier, ni prendre à la légère. Chacun sait les remous qui secouent les communautés religieuses féminines, surtout aux États-Unis, et qui sont sans doute l'indice d'un certain pluralisme, dans la conception de la vie religieuse. Le concile pastoral hollandais, qui s'est clos en avril 1970, a laissé entendre, de son côté, qu'il ne sera pas facile de faire converger les diverses tendances. Quant à la pastorale française, elle connaît un écartèlement du fait de la distorsion qui existe entre "l'évangélisation et le sacrement", pour reprendre les termes du rapport de Mgr Coffy.

Ces quelques faits donneraient à penser que le problème œcuménique n'est qu'un cas particulier (lié à un lourd "passif" historique) de la question plus générale et plus englobante de l'unité de l'Église. L'irritant débat sur les mariages mixtes (motu proprio du 31 mars 1970, intervention de Hans Küng) fait apparaître des clivages qui ne sont pas seulement confessionnels, mais qui portent sur la conception de l'amour humain dans une civilisation donnée. La mort du pasteur Bøegner, le 19 décembre 1970, sonnait le glas d'une phase de l'œcuménisme qui, pour féconde et glorieuse qu'elle fût,

n'en apparaît pas moins comme dépassée. Et le synode de Pau (mai 1971) rappelait aux catholiques que leurs frères protestants sont affrontés à des problèmes pastoraux, politiques, théologiques..., étrangement semblables. Qu'il y ait un pluralisme de comportement dans le temporel, passe encore, mais que la théologie elle-même avoue son éclatement inéluctable en diverses théologies, voilà qui donne à réfléchir. C'est ce qu'a fait le congrès international de théologie, réuni à l'initiative de Concilium en septembre 1970. Bien que le thème fut celui de l'avenir de l'Église, l'impression dominante fut peut-être celle d'un accueil nécessaire à un pluralisme théologique. L'Église est donc appelée à chercher et à manifester l'unité de sa foi, autrement que par le truchement d'une doctrine uniforme et monolithique. À cet égard, je voudrais noter une autre influence qui a profondément marqué cette année 1970-1971. Il s'agit d'un courant de pensée chrétienne, qui ne s'oppose nullement et nécessairement aux tendances dites politiques ou apostoliques ou même institutionnelles dans l'Église, mais qui oblige, d'une certaine manière, à les reconsidérer, je veux parler de ce que l'on appelle le courant spirituel. Est-ce l'indice d'un vide à combler, d'une société qui s'essouffle sur, ses propres produits, d'un monde aplati sur une seule dimension ? Toujours est-il que la dimension spirituelle de l'existence et du christianisme cherche à émerger comme une puissance de régénération. Le livre de **Marcel Légaut** sur le christianisme (*Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*), dont la parution a suivi de peu le retentissant article des *Études* sur la "Passion de l'Église" est non seulement un exemple de ce courant de pensée mais aussi un point de cristallisation. L'auteur dit volontiers qu'il trouve plus important le second livre qui est en réalité le premier, *L'homme à la recherche de son humanité*.

Que l'on ne s'y méprenne pas : il ne s'agit nullement d'une évasion dans le spirituel. Tout au contraire, le christianisme est appelé à retrouver la source profonde de son inspiration, dans la seule foi qui est née au contact de l'humanité de Jésus et qui mystérieusement rejoint la foi que tout homme doit avoir en lui-même. Il n'est pas possible de dire ici toutes les réserves et les réticences que peut susciter légitimement un tel livre. Mais, je crois qu'il a mis le doigt sur un aspect de la foi chrétienne, telle que le monde moderne l'exige et l'appelle, si l'on ne veut pas que l'Église sombre avec la civilisation qui meurt sous nos yeux. Voilà donc encore un aspect de ce pluralisme inévitable. La vigueur spirituelle bouscule, certes, la figure actuelle de l'Église, mais elle ne nie pas pour autant la nécessaire visibilité de cette Église de Jésus-Christ. Les années qui viennent diront comment se rencontrent, en une mystérieuse osmose, ce courant spirituel et les exigences chrétiennes sur le plan socio-politique.

2. Communautés nouvelles et conscience de participation

Nous restons ici apparemment dans le même ordre d'idées. Et pourtant, il y a une nuance, dans la mesure où c'est la structure même de l'Église comme communion de foi qui est ici en cause. Il s'agit d'ailleurs d'un double mouvement assez contradictoire : d'une part, un effort pour que chaque chrétien ait conscience de participer au tout de l'Église ; d'autre part, de communautés nouvelles, qui prennent leurs distances par rapport à l'Église actuelle.

Quelques indices de cet effort de participation ? Je les trouve même dans les échecs, par exemple, l'échec au plan national français d'une instance de dialogue entre mouvements de laïcs (le CFAL) sans que l'on puisse, à vrai dire, mettre tous les torts d'un même côté. On en dirait autant de l'échec significatif d'un synode à Metz, échec à propos duquel l'évêque du lieu s'est loyalement expliqué. Il y a aussi, et c'est heureux, des indices positifs. Citons-en deux : la tenue des États généraux de l'aumônerie de l'enseignement public (nov. 1970), qui ont tenté de mettre sur pied une réelle participation des parents, des jeunes et des prêtres ou autres "aumôniers" pour le service de la foi dans les établissements scolaires ; autre exemple, l'effort consenti par l'Église de France pour mettre courageusement au clair ses propres finances et, par là-même, faire prendre conscience au peuple chrétien de ses responsabilités à cet égard .

Cette volonté de participer ou de faire participer constitue le premier terme d'une dialectique, le second terme en serait plutôt la recherche de communautés nouvelles, recherche difficile et tâtonnante. Ici les exemples abondent, même si, par définition, de telles communautés ne peuvent avoir une existence «en plein jour». Je me permets quelques rappels, parmi d'autres : la rencontre de Bourges, en octobre 1970, autour de *Témoignage chrétien*; l'allusion précise de Mgr Marty à ces communautés, leur demandant de se faire connaître et leur rappelant la valeur des regroupements "reconnus" par l'Église (les mouvements apostoliques); il faudrait évoquer ici tout ce qui tourne autour de Taizé et du concile des jeunes; il ne serait pas sans intérêt non plus de s'interroger sur le succès et le développement des groupes de «focolari», soucieux de témoigner, dans la ferveur, de ce que peut être l'amour évangélique; il y aurait encore à parler des difficultés du Père Lutte, totalement solidaire de sa communauté de Prato-Redondo (dans la banlieue de Rome) et, de ce fait, en conflit avec ses supérieurs ; enfin, tout le courant de pensée issu de la communion de Boquen continue à se répandre, engendrant l'approbation ou la réprobation, précisément sur le point précis de savoir comment définir aujourd'hui une

"communion d'Église".

Il est inutile de revenir, dans cette revue, sur le problème posé par les communautés de base. Ce qu'il faut souligner peut-être, c'est tout simplement que la recherche de communautés nouvelles entre dans une nouvelle phase, non plus la phase un peu euphorique des premières initiatives, mais la phase plus réfléchie de l'épreuve de la durée. Une chose paraît claire : il faudrait se garder d'un bouillonnement anarchique qui laisserait tout faire en disant : «on verra bien» mais, il n'est pas encore possible, il n'est pas encore souhaitable de "fédérer" les communautés de base, à l'initiative d'une instance déterminée ou à partir d'une plate-forme qui constituerait un dénominateur commun. Ce n'est pas mûr.

C) Mutations du monde et structure fondamentale de l'Église

Un dernier point retiendra notre attention. Voici comment je le présenterai. On entend souvent dire l'Église est pour le monde, il faut qu'elle aille au monde pour l'évangéliser elle ne doit pas trop se regarder, se préoccuper d'elle-même, mais plutôt vivre pour les autres. Une telle manière de parler laisse parfois entendre que l'Église ne changerait pas, dans ce mouvement qui a conduirait vers «les autres». Or, nous sommes plutôt témoins du contraire dans la mesure où l'Église se laisse interroger par le monde, ce monde pénètre en elle, lui pose les questions les plus profondes au niveau de sa structure fondamentale. Je ne veux pas dire que l'Église perd son identité et sa continuité. Je veux seulement dire que, pour rester elle-même, l'Église doit s'attendre à des modifications intérieures, conséquences de sa volonté de présence au monde. Tel est un des fruits, un peu inattendu, du Concile de Vatican II. Je prendrai seulement deux exemples, mais là encore les faits sont innombrables.

Le premier exemple se situe au niveau de ce que l'on pourrait appeler l'anthropologie générale. Lorsque, en septembre 1970, l'Église de France enterrait François Mauriac, il me semble qu'elle avait un double sentiment, sentiment d'admiration pour un chrétien non seulement doué sur le plan littéraire, mais audacieux et courageux comme témoin de sa foi et, en même temps, le sentiment qu'un monde, un certain monde était en voie de disparition. Le monde nouveau qu'il fallait affronter désormais et comme l'avait pressenti Mounier, mort il y a 20 ans, c'est le monde des sciences humaines, le monde de Jacques Monod, un monde dominé à tort ou à raison par les sciences humaines. Le débat à peine commencé sur l'avortement me paraît typique de la question (assurément dramatique) devant laquelle se trouve placé l'homme d'aujourd'hui. Comment élaborer une nouvelle éthique, en fonction des bouleversements opérés par la science ? Comment, sans repli nostalgique sur un passé révolu, faire droit à une authentique exigence anthropologique ? Je crois que de telles questions modifieront profondément, à la longue le visage de l'Église.

Autre exemple, le retentissement des mutations du monde sur la conception et la pratique des sacrements. Deux sacrements, parmi d'autres, sont particulièrement mis en question, le baptême et le mariage. Et cela n'est pas étonnant dans la mesure où ils touchent à des réalités humaines fondamentales : le sens de l'existence (et de la liberté), le sens de la sexualité. En ce qui concerne le baptême des petits enfants, qu'il suffise de rappeler les controverses actuelles impliquant des positions très tranchées : ce qui se cherche, au fond, c'est la manière dont on peut et dont il faut aujourd'hui, signifier la primauté du don de Dieu au cœur de l'homme qui se définit comme liberté. Quant au problème du mariage, il touche évidemment à la réalité et au sens de l'amour humain. Notons ici les textes intéressants et suggestifs émanant soit du pape Paul VI (discours aux équipes Notre-Dame), soit de l'épiscopat français (sur le sens de l'amour humain). Il n'en reste pas moins que le débat demeure ouvert à propos des divorcés remariés et il est intéressant de constater que les canonistes ne sont pas les derniers à s'exprimer à ce sujet. Les difficultés demeurent. Mais, je crois qu'elles sont l'indice d'une Église vivante. Que signifierait une Église qui ne serait nullement atteinte par les mutations du monde ? Ne serait-elle pas une étrangère ?

Le ministère et les ministères dans l'Église

Aborder un tel sujet est à la fois nécessaire et désarmant. Nécessaire, car il me semble aussi illusoire de vouloir parler de la foi sans parler de l'Église, que de prétendre construire l'Église en faisant abstraction du problème du ministère. Désarmant, car il faudrait un volume entier pour rendre compte de ce qui se passe et s'écrit sur un tel sujet. Si j'osais tenter un certain diagnostic, à propos de la question du ministère ecclésial, je dirais volontiers que cette question s'est à la fois élargie et particularisée.

Elle s'est élargie, dans la mesure où le peuple tout entier (chrétiens, prêtres, évêques, pape) partage plus ou moins confusément le sentiment que l'avenir de l'Église laissera place à une grande diversité de ministères (sans doute sous l'influence de la critique biblique, particulièrement du Nouveau Testament). Dans les remous actuels, on accepterait l'idée d'une recherche en ce sens, en évitant de se crispier, au départ, sur la difficile question des ministères institués par ordination. Au fond, c'est à partir d'une attention globale aux ministères dont l'Église a besoin (ministères pour une part déjà

exercés) que l'on verra s'éclairer d'une manière nouvelle ce qui relève du ministère proprement apostolique.

La question s'est aussi particularisée. Je veux dire ceci : on a peut-être trop insisté, en raison de son caractère spectaculaire, sur la crise des prêtres. Certes, le ministère presbytéral est à considérer avec tout le sérieux désirable, vu la crise des vocations. Mais il y a aussi la recherche diaconale, dont je n'aurai pas le temps de parler ici et qui essaie de trouver son second souffle. Il y a surtout les problèmes posés au niveau du ministère épiscopal. En "relisant" les événements de l'année écoulée, j'ai été frappé de cette solidarité entre les deux ministères, presbytéral et épiscopal. C'est ce que je voudrais montrer brièvement.

1. Le ministère presbytéral

La crise est bien connue, fortement exploitée aussi par la presse. On veut en faire le lieu privilégié de la contestation, dans l'Église. Qu'on en juge par quelques faits.

- Le colloque 1970, convoqué à l'initiative du Centre National des Vocations (mai 1970), a fait ressortir l'importance de la relève des ministères mais surtout la responsabilité de tout le Peuple de Dieu en ce domaine.

- En avril 1970, à Dijon, le groupe "Échange et Dialogue" fait preuve d'un certain durcissement politique. On semble loin des problèmes institutionnels de 1968.

- À propos du célibat, le groupe hollandais "Septuagint" écrit à Mgr Villot (mai 1970).

- Le conseil permanent de l'épiscopat français (juin 1970) fait le point sur la mission du prêtre. Une phrase fait difficulté, à propos de la critique de l'exercice de l'autorité.

- L'épiscopat d'Afrique centrale fait part de son avis favorable à l'ordination d'hommes mariés (juin 1970).

- 24 juin 1970 : 44 prêtres annoncent qu'ils cessent le ministère, en France.

- Septembre 1970 : 3^{ème} assemblée des prêtres solidaires à Amsterdam.

- Avril 1971 : l'assemblée des prêtres européens à Genève. Cette assemblée, assez représentative des conseils presbytéraux (sans l'être formellement), a frappé l'opinion publique (cf. les articles de *La Croix*), en raison de l'évolution constatée depuis deux ans, sur le sens du ministère et le statut du prêtre.

Il faudrait sans doute parler des réactions américaines, à la suite d'une enquête faite aux États-Unis, et de bien d'autres événements. Ce qui importe, pour l'heure, c'est la convergence (actuelle et provisoire) de tous ces faits vers le Synode romain, qui doit se tenir en octobre 1971. Disons que, pour la grande majorité des prêtres français, le texte synodal a déçu, tant pour la forme (on a trouvé la composition très difficile à lire pour un contemporain) que pour le fond (volonté trop évidente de justifier théologiquement une situation de fait). À l'heure qu'il est, on ignore encore la façon dont ce synode sera tenu. Il se peut qu'il y ait des réactions positives, plus proches de ce que vivent les prêtres. En tout état de cause, il semble difficile que le statut des prêtres, leur mission, et même la théologie du sacerdoce puissent être définis par les seuls évêques; c'est moins une question de principe qu'une question de climat.

Faut-il faire le point sur cette question du ministère presbytéral ? À vrai dire, il vaut mieux y renoncer, plutôt que de dire des généralités banales. Cependant, j'ajouterai que la question du prêtre évolue tout de même dans un sens favorable à l'espérance. Je veux dire que si le ministère du prêtre n'était pensé et vécu qu'en fonction de la restauration de l'état ancien (qui s'écroule), nous aurions raison d'être angoissés et presque désespérés. Mais, si, à travers les tâtonnements, les excès, les échecs actuels, quelque chose est fait dans le sens d'une ouverture à l'avenir, on peut penser que le service de l'Église et de la foi y gagnera. Il importe peu alors de faire le prophète, pour savoir si le clergé tel qu'on l'a connu mourra ou bien s'il y aura une transition. L'essentiel est d'espérer (en vérité) que l'avenir se prépare déjà dans le présent.

2. Le ministère épiscopal

Je prends cette formule simple, le ministère épiscopal. Mais il est bien entendu qu'un tel ministère, pris dans sa globalité, comprend le ministère particulier de Pierre, et donc le ministère papal. Ce qui me paraît courageux de la part de l'Église actuelle, c'est d'accepter qu'il y ait vraiment un problème, une crise du ministère épiscopal. Je crois que l'émission télévisée (l'Église au XX^{ème} siècle, en France) ne cherchait pas à cacher ces difficultés et ces espoirs, en des termes loyaux et fraternels.

Bien entendu, ce qui retient l'attention, c'est d'abord les rapports entre l'épiscopat mondial et le centre romain. Mais, avant d'en venir là, je pense que le plus important réside dans l'évolution et la recherche du ministère épiscopal pour le monde d'aujourd'hui : en d'autres termes, en quoi consiste le ministère des Apôtres de notre temps ? Question qui intéresse toute l'Église, même ceux de ses membres qui se disent les plus allergiques aux structures. Pour ma part, il me paraît clair que le ministère apostolique est nécessaire à l'Église, tant pour se recevoir sans cesse du Christ que pour signifier sa cohésion et

son identité, au milieu du monde.

Je reviens à quelques événements plus ou typiques, concernant le ministère épiscopal. Il s'agit toujours, au fond, de ce que j'appellerais le difficile enfantement ou la difficile éclosion d'une vraie collégialité après Vatican II. Pensons aux remous suscités par l'interview du cardinal Suenens. Notons aussi les essais tentés par Paul VI, au cours de son voyage asiatique, pour dialoguer avec des conférences épiscopales (formule intéressante, parce que complémentaire d'un concile). La limitation de l'âge des cardinaux à 80 ans (novembre 1970) est également un indice, faible, de rajeunissement. L'affaire Simonis a montré, pour sa part, que les rapports entre une Église locale et Rome n'étaient pas sans tension, cas particulier des exigences parfois opposées du pluralisme et de l'unité. La venue de Mgr Gantin à la curie peut être interprétée comme un renforcement du souci d'internationalisation. Plus récemment encore (avril et juin 1971), des canonistes, puis 200 théologiens ont manifesté leur désaccord préventif au regard de la *Lex fundamentalis*, qui risque de fixer dans le juridisme une Église engagée dans une nécessaire évolution et qui surtout apparaîtrait comme un recul par rapport à Vatican II. Pour terminer cette liste partielle de faits, nous revenons au Synode romain et nous retrouvons ainsi une interrogation : que sera ce Synode ? Que faut-il en attendre ? On aimerait que l'ensemble de la question des ministères y soit posé et que, si un texte doit en sortir, il laisse beaucoup de souplesse pour les réalisations pratiques, dans les divers pays .

C'est peut-être, en effet, ce qui aujourd'hui paraît le plus urgent : non pas reconquérir une autorité, selon un modèle trop uniforme, et par là même augmenter dangereusement le manque d'intérêt des prêtres et des chrétiens pour ce qui se passe au "sommet", mais tenter avec acharnement de réaliser une communion dans la diversité, parce que cette communion est non seulement le fruit de l'espérance du Royaume, mais encore un signe nécessaire pour notre humanité qui est tentée de désespérer d'elle-même devant ses divisions. Il ne conviendrait pas d'achever ces notes sur le ministère épiscopal, sans dire un mot d'un livre et de la controverse qu'il a suscitée. Il s'agit du livre de Hans Küng sur l'infaillibilité du pape (et du Magistère) de la mise en garde (mesurée) de l'épiscopat allemand, compte tenu de la critique de K. Rahner et de la note de l'épiscopat français (émise par le conseil permanent), toujours à propos de ce livre (*Infaillible ? Une interprétation*).

On sera prêt à concéder, à tous ceux qui critiquent cet ouvrage, que le ton en est parfois bien irritant. Question de fond ou question de tempérament ? On ne saurait dire. Les Français, en particulier, excellent à reconnaître, chez les autres, une lourdeur et un manque de nuances, si rares au pays de Descartes et de Pascal ! Il est vrai aussi que bien des développements (sur lesquels je n'ai pas assez de compétence) paraissent plutôt hâtifs. Mais je crois que ce livre n'est pas paru par hasard. Il est un signe des temps : le signe d'une redécouverte d'un Dieu et d'un Christ que l'on ne peut plus «faire parler» comme autrefois; le signe d'une distinction (sans séparation) entre le pouvoir pastoral et la responsabilité doctorale afin d'éviter le "gauchissement" de la doctrine au profit du pouvoir ou bien le mandarinat de docteurs peu soucieux de la communion ecclésiale; le signe enfin d'une Église plus centrée sur la foi en Christ que sur la possession (parfois abusive) de vérités définitives.

Quoi qu'on puisse penser, il reste que la question posée par Hans Küng est une question vraie. Il vaut mieux la recevoir que la rejeter ou la résoudre trop vite. Cette question n'est pas pour rassurer ceux qui trouvent qu'il y a déjà assez de problèmes dans l'Église comme dans le monde. Mais la loi de notre temps veut que tous les problèmes se tiennent par la main; si l'on en prend un, les autres suivent comme par enchantement. Forme moderne de la solidarité. Épreuve salutaire de la recherche commune de l'humanité.

Je disais, en commençant, les limites de cette chronique. On s'en rend mieux compte, maintenant qu'elle touche à sa fin. Comme il ne s'agissait pas d'un exposé systématique, j'ai préféré courir le risque de cette présentation qui ressemble à une série de "flashes". Chacun pourra inscrire ces «éclaircs» dans ce qui constitue pour lui sa vision globale de l'Église. Mais personne n'aura la prétention pour autant de dire où va l'Église, quelle sera sa forme demain ? Il me semble que cette incertitude, partagée d'ailleurs par tous les hommes, n'est pas un mal, c'est la condition humaine, c'est aussi la condition de tous les pèlerins qui sont en "exode". Mais on ne saurait oublier l'autre dimension du pèlerinage ecclésial car il n'est pas sain pour les voyageurs que nous sommes de «cultiver» l'insécurité. Cette autre dimension, c'est la certitude de la Promesse de Dieu qui s'est manifestée une fois pour toutes en Jésus-Christ. Un tel témoignage ne saurait être mis entre parenthèses. Il est sel de la terre, lumière du monde, à condition de ne pas s'en prévaloir.

La "Chronique" de l'Église, c'est l'histoire des hommes, baignant dans la Promesse de Dieu.

À l'abbaye de Valcroissant, près de Die, dans la Drôme, il y a un vieux berger. Il a une belle tête, tannée par le soleil, burinée par les ans. Et deux yeux clairs, souriants, malicieux. Rien ne le distingue de ses frères paysans des Alpes dauphinoises. Il a leur port, leur allure, leur vêtue. Le poil broussailleux, les mains rugueuses d'avoir serré les mancherons de la charrue. Les reins cassés d'avoir gratté la terre pleine de cailloux. Vieux Gaulois dans son gîte montagnard, patriarche paisible entre les arcades d'un cloître à l'abandon qui chante encore la grandeur de Citeaux.

Or ce berger est ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé de mathématiques et docteur ès sciences. Il a enseigné dans les universités. Sa carrière s'annonçait brillante. Mais un jour déjà lointain, il a tout quitté pour devenir paysan. Ce paysan vient de publier deux livres que, de tous côtés, on s'accorde à considérer comme importants : "L'homme à la recherche de son humanité" et "Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme" (Aubier 1970). Il se nomme Marcel Légaut.

Nous ne sommes ni philosophe ni théologien. Nous n'avons donc pas autorité pour traiter le contenu de ces deux livres. Mais une expérience aussi inattendue que celle de cet homme, reclus dans ses pensées au pied de la montagne de Glandasse, dépasse les cadres traditionnels de la philosophie et de la théologie. C'est une aventure humaine hors série. Voilà pourquoi nous sommes allés interroger le berger de Valcroissant. Il nous a reçu, un matin qu'il pleuvait, dans une petite chambre aussi pauvrement meublée qu'une cellule de moine. Une table, une armoire, un lit étroit, deux chaises de paille et quelques livres. Un misérable radiateur électrique tempérait mal la retraite du sage.

Voici ce qu'il nous dit !

Je suis né à Paris dans le X^{ème} arrondissement en 1900. Mon père était professeur de mathématiques au lycée Chaptal. Mon grand-père était maçon dans un village de l'Oise. Mon frère est devenu militaire. Dès l'âge de dix ou douze ans, je voulais être professeur comme mon père. J'ai fait mes études secondaires. J'ai préparé Normale Supérieure et j'y ai été admis en 1919 en section mathématiques. L'année précédente, j'avais été reçu à Polytechnique mais ce n'était pas du tout ma voie.

J'ai fait mon service militaire à Grenoble au 154^{ème} régiment d'infanterie à pied. Une unité qui fournissait les garnisons aux forts des Alpes. Puis je suis revenu à l'École normale comme agrégé préparateur. C'était un moyen pour moi de préparer ma thèse, une thèse de géométrie.

Nommé d'abord à Evreux, j'enseignai successivement à la faculté des Sciences de Nancy, puis à Rennes où je restai de 1927 à 1940.

L'idée de quitter l'enseignement vous tenaillait déjà ?

Elle faisait son chemin. C'est la raison pour laquelle, en 1940, je demandai à être muté à Lyon. Vers le mois d'octobre ou de novembre. Je voulais être en zone libre pour pouvoir réaliser mes projets. Cependant, je restai dans l'enseignement jusqu'en 1942. C'est cette année-là que je décidai de prendre un congé.

Votre femme et vous, vous avez alors quitté Lyon pour faire le "retour à la terre", comme on disait à cette époque. Qu'est-ce qui vous a poussé à devenir paysan, à l'âge de quarante-deux ans ?

C'est le résultat de longues réflexions. J'avais toujours enseigné des disciplines purement abstraites, comme c'est le cas souvent dans les facultés. Mais en même temps, je souhaitais ardemment que les jeunes puissent prendre avec la vie un contact personnel que les livres ne donnent pas. Déjà, avant la guerre, nous étions en train de faire des cerveaux au lieu de faire des hommes. Et ces cerveaux avaient la prétention d'être des hommes. Pendant la drôle de guerre, je compris beaucoup de choses. J'étais capitaine et je commandais un groupe de D.C.A., composé de trois batteries. Ce n'était plus des étudiants mais des hommes. Puis je fus en contact avec des officiers de l'armée de l'air à l'état-major de la II^{ème} armée à Sedan. Enfin il y eut la déroute. J'avais fait là trois expériences humaines voisines. Elles me déterminèrent à changer de vie. Je veux bien être encore professeur, me disais-je, mais pas comme avant.

Vous avez donc acheté une ferme.

Oui, j'ai acheté Les Granges de Lesches, à mille mètres d'altitude, dans le Haut-Diois. La maison était dans un état assez convenable. Il y avait autour trois cent trente hectares de terre, dont une quinzaine cultivables.

Vous n'êtes pas venu directement à Valcroissant.

Non, nous avons acheté Valcroissant en 1950 ou 51 pour permettre aux enfants d'aller plus facilement

à l'école. L'éloignement de l'école, c'est une chose terrible. Aujourd'hui, on supprime les écoles dans de nombreux villages. On fait le ramassage scolaire mais ça nous détruit les villages. C'est une méthode absurde. On veut faire une politique d'estivants. Mais s'il n'y a pas de gens dans les villages pendant le reste de l'année, il n'y aura pas d'estivants pendant la belle saison.

Valcroissant est une ancienne abbaye.

Oui, une abbaye cistercienne du XII^{ème} siècle, de la même époque qu'Aiguebelle et Senanque. Elle fut détruite pendant les guerres de religion et la vie monastique ne fut jamais rétablie. Elle resta biens d'Église jusqu'à la Révolution, époque à laquelle ils furent spoliés. Depuis lors, Valcroissant a toujours été propriété civile.

Les Beaux-Arts ne s'y sont jamais intéressés ?

Il ne semble pas. Vous n'avez pas remarqué l'affreux transformateur que l'EDF a construit juste devant la rosace. On n'a vraiment aucun respect des vieilles pierres.

Le domaine est grand.

Quatre-vingt hectares, dont une trentaine cultivables.

Comment avez-vous fait ? Ce n'est pas parce qu'on est agrégé de mathématiques qu'on fait nécessairement un bon agriculteur.

Vous avez raison, je n'étais absolument pas préparé à faire ce métier. Mais à l'époque, l'agriculture était simple, concrète. Les paysans des alentours ont été très fraternels avec moi. Ils m'ont aidé de leurs conseils. Maintenant, je dois vous avouer que j'ai toujours été un paysan médiocre. Mais en définitive, ma ferme abandonnée depuis vingt ans a repris vie avec moi. Certes, ce ne fut pas une réussite parfaite. Disons que ce fut une réussite moyenne. Une réussite certainement très inférieure à celle que peut obtenir un paysan de race.

Toute une nombreuse famille vous était née, qu'il fallait nourrir.

Oui, six enfants. En vivant très pauvrement, je m'en sortais. En pratiquant une espèce d'autarcie. Beaucoup de fermes par ici sont encore à la limite de l'autarcie. Elle est toujours latente dans notre agriculture de montagne.

Comment avez-vous commencé ?

Avec une quinzaine de moutons. Il y en a maintenant soixante-quinze environ. En faisant des cultures vivrières pour la famille. On ne tient que grâce à cela. Mais si l'on ne cède pas à la mode des conserves, on peut parvenir à se nourrir dans une très large mesure. Sinon, c'est la liquidation. Le drame des paysans, voyez-vous, c'est qu'il vend en gros et qu'il achète au détail. Le gouvernement freine le prix des tracteurs mais les industriels se rattrapent sur celui des pièces détachées.

Tout en cultivant vos terres et en gardant vos moutons, vous poursuiviez votre itinéraire intérieur, j'allais dire votre quête spirituelle.

L'humain et le religieux sont indissociables. Le religieux sans l'humain, c'est de la foutaise. L'humain sans le religieux, c'est imparfait ou précaire. Le religieux couronne l'humain.

Avant d'entrer dans l'agriculture, un peu comme on entre en religion, vous aviez écrit plusieurs livres.

J'avais effectivement publié en 1932, chez Grasset, *Prières d'un croyant*. Mais avais-je vraiment écrit ce livre ? Il me semble qu'il avait plutôt été parlé. C'était un recueil de méditations que nous avons faites ensemble, avec des amis, pendant des années.

Et les autres livres ?

Ils sont trois : *La condition chrétienne* en 1935, *La communauté humaine* en 1937 et *Travail de la foi* en 1960.

Vous n'avez donc rien écrit entre 1937 et 1960, un long silence.

Quand on est professeur de faculté, on a beaucoup de temps pour écrire. Moi, j'étais devenu paysan.

Et vous n'aviez plus du tout de temps ?

Un petit peu l'hiver. L'été, j'avais organisé une sorte de communauté de vacances. J'avais quatre maisons à moi dans le coin. Il y venait des amis, des relations. Une quarantaine de personnes parfois. Je leur parlais.

Vous leur parliez de quoi ?

J'essayais de les ramener à la terre. J'essayais de refaire une communauté qui soit, à la fois, manuelle, intellectuelle et spirituelle.

Quel fut le résultat ?

Ce fut un échec assez retentissant... sur le plan manuel.

Durant tout ce temps que vous avez vécu à l'écart du monde, vous vous êtes cependant tenu au courant de ce qui se passait, de ce qui se publiait.

Pensez-vous. Je n'avais presque pas le temps de lire. Pas de journal à la ferme, pas de radio...

Le silence du monde extérieur.

Détrompez-vous. On n'a pas besoin de beaucoup d'informations pour comprendre le monde. Avec quelques informations seulement, on a une vision claire, alors ceux qui sont dedans, ils ne voient rien.

Vous réfléchissez ?

À mon âge, on a beaucoup plus à réfléchir qu'à apprendre.

Vous vous êtes remis à écrire et voilà que vous avez achevé ces deux gros livres qui viennent de paraître.

Je me suis remis à écrire vers l'année 1962 sans avoir de plan méthodique..

Comme Saint-Exupéry quand il commença à écrire "Citadelle" et peut-être Pascal lorsqu'il jeta sur le papier ses premières "Pensées".

Oui, peut-être. C'est après que j'ai lié et structuré mes deux livres qui sont d'ailleurs complémentaires l'un de l'autre.

Cela vous a pris beaucoup de temps ?

J'ai mis sept ou huit ans pour en voir le bout.

Quand écrivez-vous ?

En général, le matin, depuis cinq heures et demie ou six heures jusque vers neuf ou dix heures et l'après-midi après cinq heures. Mais j'écris aussi très souvent la nuit. Je m'éveille et je prends des notes au lit, sur des feuilles volantes. C'est à ce moment-là que viennent les formules, les expressions, parfois les trouvailles. On a du génie entre une heure et trois heures du matin.

Et lorsque le livre est fini.

Eh bien ! Vous me croirez si vous voulez, j'ai mis deux ans avant de trouver un éditeur.

Et maintenant ?

Je reçois de nombreuses lettres. En particulier depuis qu'un grand hebdomadaire parisien m'a consacré un article. Des lettres de toutes sortes, des plus extravagantes aux plus intéressantes. Je réponds à toutes. Je reçois aussi beaucoup de visites. Tenez, l'une des dernières fut celle de Dom Bernard Besret, le prieur de la trappe de Boquen. C'est un moine en recherche et je suis sûr que c'est un homme de Dieu.

Il faut conclure. Je souhaiterais que vous tiriez vous-même la conclusion de notre entretien, en répondant par exemple à cette dernière question : qu'est-ce qui vous paraît le plus important dans la vie ?

Le plus important dans une vie d'homme, c'est de trouver sa place. Le crime de la société actuelle, c'est de faire passer les intérêts de la société avant l'intérêt profond de chacun. Quand on est à sa place, tout ce qui est nécessaire pour réussir arrive en temps opportun. On ne trouve pas sa place en imitant les autres ou en subissant passivement les pressions sociologiques de l'époque. Tous ceux qui réussissent vraiment, par des chemins très divers, convergent spirituellement.

Voilà donc comment vous, un mathématicien, vous êtes devenu un philosophe.

Un philosophe ? Peut-être bien... (Il sourit malicieusement).

1971

L'homme à la recherche de son humanité

Dans la lignée des "moralistes français"

Bernard Guyon

Le Monde, 13 août

«Source d'humanité et chemin vers Dieu», ces mots, à peu près les derniers du nouveau livre de Marcel Légaut (p. 263), le définissent parfaitement. Dans le tome II déjà paru (*Le Monde* du 18-2-1970), c'est un chrétien qui s'adressait à nous. Il disait sa foi au Christ, absolue, sans réserves, et portait sur le christianisme, sur son développement historique, sur son état présent, sur son avenir, un regard lucide, sévère, tragiquement angoissé. Ici, nous entendons simplement la voix d'un homme. Non pas un philosophe : aucun système dans ce livre, aucune idéologie; mais un "spirituel" comme on disait naguère, qui nous propose une méditation sur la vie, à partir de sa vie. Et nous voici plongés dans un tout autre climat : l'inquiétude a fait place à l'affirmation; l'angoisse à la paix, à la joie.

Au point de départ est la foi en soi. Rien à voir, précise aussitôt Légaut, avec la confiance en soi qui est vanité, orgueil, légèreté, aveuglement. La foi en soi au contraire, parfaitement compatible avec l'humilité, naît souvent d'une prise de conscience aiguë de notre "carence d'être". Elle l'exigerait presque. Elle est la reconnaissance par l'homme adulte de la valeur originale de sa propre réalité, la découverte de son existence au-delà de la vie. «Affirmation nue, option faite dans la nuit, au-delà de tout savoir et de toute représentation, elle se propose à l'homme avec une urgence capitale quand il est est confronté avec réalisme à l'absurdité et au non-sens». Placé dans une situation sans issue, refusant l'abandon total, l'effondrement complet de son humanité dans le désespoir, il se sauve par une sorte de sursaut, de "saut dans le vide". Cette réaction salvatrice, la raison ne peut en rien la justifier. Mais «en cette extrémité, ne doit-elle pas refuser de céder à la facilité de la condamner ?» Au reste, la foi en soi

n'a pas toujours une origine aussi dramatique. Elle est souvent, elle devrait toujours être le fruit précieux que cueille l'homme qui a pris la vie au sérieux, qui s'est appliqué au recueillement. Elle se révèle en particulier dans l'accueil fait aux successives étapes de la vie, à trois réalités essentielles : l'amour, la paternité, la mort. À l'analyse de ces réalités sont consacrés les premiers chapitres (p. 33-69).

Neuves, courageuses, profondes, dépouillées de tout lyrisme, pleines de sentiment mais sans concession à la sentimentalité, traitant les sujets les plus usés avec une liberté, une absence de conformisme absolue, ces admirables méditations forment le cœur du livre. Par elles, Marcel Légaut s'inscrit d'emblée aux côtés des plus grands de nos "moralistes" français.

Seconde étape, la foi en Dieu. Comme la première, elle naît de l'homme même. Non enseignée, moins encore imposée, elle résulte d'un long approfondissement (ce mot est cher entre tous à M. Légaut). Appels, inspirations montent de la profondeur de son être. L'homme n'en a pas l'initiative mais c'est en lui, de lui, qu'elles naissent. Le mot "grâce" n'est pas prononcé mais sa mystérieuse réalité exactement décrite.

L'homme «pendant cette élévation se trouve pénétré de façon singulière par un sentiment de légèreté et d'allégresse mais aussi d'admiration étonnée et de gratitude totale... pour ce qu'il reçoit ainsi... Parfois il lui semble qu'avoir connu cela désormais lui suffit. Il atteint ainsi la conscience d'exister. Il est...» (p. 153). À ces phrases "mystiques" décrivant une "expérience vécue" se mêlent des formules théologiques qui ne manquent pas de hardiesse. (Mais faisons confiance aux clercs : ils sauront le dire à Légaut et il saura se défendre). «Le croyant crée en lui, sous l'action même de Dieu, une présence de Dieu authentique et non préfabriquée, originalement sienne et toute liée à sa propre présence en soi» (p. 161). «Par cet homme et pour cet homme, Dieu prend en ce croyant une existence appropriée à ce que celui-ci est en lui-même. Aussi, ce "Dieu en lui", qui est aussi "Dieu devant lui", est "son Dieu" car il est de lui tout en étant de Dieu». «Dieu prend en l'homme un visage à l'image de celui-ci. Il lui parle aussi sa langue. Inversement... par ce qu'il dit comme par ce qu'il tait au niveau de son être, l'homme parle le langage de Dieu» (p. 169).

La troisième étape est la naissance de la communauté, «citadelle aux remparts abrupts, but caché, plus encore inconnu que méconnu, de l'itinéraire humain». C'est à la description, du progressif accès à la communion de l'humanité dans le mystère de l'unité de Dieu; des obstacles à franchir avant d'y parvenir : idéologie de la collectivité religieuse à laquelle chacun appartient, habitudes, paresse, et à l'analyse du rôle joué dans cette étape par la filiation et la paternité spirituelles, que sont consacrés les derniers chapitres. Enfin, le livre se termine par une "ouverture" sur Jésus-Christ, seul "révélateur de Dieu" capable de combler l'attente du croyant. Il ne reste plus au lecteur qu'à ouvrir le deuxième volume.

Ce résumé, trop schématique, ne trahit pas, nous l'espérons, la pensée de Marcel Légaut ; mais il la réduit à l'excès; il laisse échapper d'innombrables thèmes de méditation.

C'est un livre difficile. Non seulement par ce qu'il dit mais par la manière dont il le dit. Légaut est sans aucun doute un poète. Intuitif, voyant, prophète, il cherche les mots capables d'exprimer les réalités spirituelles qu'il découvre. Il débouche volontiers sur l'image. Nous venons de rencontrer «la citadelle aux remparts abrupts» ; ajoutons-en seulement une autre plus belle encore qui évoque la mystérieuse présence de Dieu dans l'âme, «un astre qu'illumine un soleil invisible». Mais de tels jaillissements sont rares. Le plus souvent, le tissu du style est un peu âpre, rêche, rugueux. Solide certes mais rustique, appliqué, serré, attentif, tendu ; celui d'un explorateur qui s'avance en terrain difficile. Il faut en prendre son parti. Ni Bossuet, ni Teilhard, ni Brémond, ni Fénelon, Légaut est lui-même. On regrettera aussi peut-être que l'ordonnance ne soit pas plus évidente mais la rhétorique est dangereuse et la logique peut-être plus encore. Et comment ne pas savoir gré à ce mathématicien de ne pas nous avoir proposé de démonstrations ?

Reste qu'il est abstrait, terriblement. Un seul nom propre dans ces deux cent quatre-vingt trois pages, celui de Paul Valéry. Pas un fait concret Pas une histoire, pas un exemple, pas une confidence; pas une allusion à des ouvrages antérieurs, à des modèles, à des inspirateurs. Pas un instant de défaillance dans la résolution de recouvrir d'un vernis qui la généralise une réalité chaude, vivante, personnelle. Plus étonnant peut-être dans ce livre de foi, pas de prière. Tout cela est voulu, bien sûr. Et, en un certain sens, c'est une admirable «performance». Il arrive que nous en soyons gênés, irrités.

Mélancolie et sérénité

Pourtant, nous ne lâcherons pas ce livre facilement après l'avoir ouvert. Et nous y reviendrons souvent. Où donc est le secret de sa séduction ? D'abord dans sa puissance d'affirmation. De la première ligne à la dernière, M. Légaut expose sa pensée sans jamais laisser apparaître qu'on puisse lui opposer d'objections. Jamais il ne prouve. Il dit. Il révèle. Sans violence, mais fermement, avec un poids de

certitude écrasant. Il est tout le contraire d'un "autoritaire". Il possède à un degré éminent cette mystérieuse force, l'autorité. Il s'en sert à l'occasion, pour "contester". Plus encore pour nous dire que la contestation est nécessaire, que l'idéologie sclérose l'esprit et fait obstacle à la foi. Qu'il faut sans cesse se remettre en question (p. 225-229). Mais ce serait gravement se méprendre que de voir dans cette attitude d'homme "libre et libéré" la raison principale de la joie que ce livre fait naître en nous. Il en est d'autres plus importantes. La première est qu'il traite de réalités essentielles : qu'est-il donc de plus important pour l'homme que d'aimer, de créer, de fonder un foyer, une communauté, de découvrir sa mission et d'y être fidèle, et surtout, peut-être, d'affronter la mort, de faire face à la mort, de l'assumer, d'en faire "sa mort". Mais il ne suffit pas de traiter de grands sujets. Il faut le faire avec vérité, sincérité ou (pour employer un autre mot cher à Marcel Légaut et qui révèle la date où il eut vingt ans) avec authenticité.

Ce livre est le fruit de cinquante ans d'expérience et de réflexion. Le "moi", le "je", sont rigoureusement bannis. Mais c'est bien la voix d'un homme vivant et singulier que nous entendons. Il est vieux aujourd'hui, le terme approche. La "solitude fondamentale" de l'homme va, pour lui, s'aggraver. Il accepte, avec mélancolie mais avec sérénité, cette ultime forme de la condition humaine. Les réflexions des derniers chapitres, sur la difficulté de la "communication", le danger de l'infidélité à soi-même, les tentations de la vieillesse, sont les plus lucides et les plus émouvantes «Quand les forces baissent et que l'opacité de la vieillesse assombrit l'avenir, il est difficile de ne pas se laisser gagner peu à peu par une mentalité possessive ou rigide, cachée sous le signe de la persévérance, ou encore de ne pas en venir à souscrire des abandons». «Assumer dans la paix sa vieillesse et sa retraite, leur monotonie et leur vide; vivre d'une manière équilibrée dans le désert qui entoure celui que la société néglige comme s'il n'était déjà plus; accepter de disparaître (...) favorise en cet homme l'achèvement de sa maturation et de sa fécondité (...). Tout en n'étant plus de ce monde, vivant ou mort, il reste présent ou peut le devenir dans l'intime de beaucoup à l'heure où il s'agit pour chacun d'être plus particulièrement face à face avec lui-même pour s'atteindre devant Dieu. Très différent de ceux qui, par leur activité, distraient les autres d'eux-mêmes, cet homme est en vérité source d'humanité et chemin vers Dieu» (p. 263).

Laissons à Pascal le dernier mot. Excessif, peut-être écrasant; mais juste, comme il l'était pour Pascal lui-même : «Jésus-Christ et saint Paul ont l'ordre de la charité, non de l'esprit; car ils voulaient échauffer, non instruire».

1971

Marcel Légaut

Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme

Henri Holstein

Études N° 334

février 1971, p.290

À l'inverse des précédents, le livre de Marcel Légaut ne craint pas de réclamer une "mutation du christianisme". Car le monde où nous sommes est tellement différent, entraîné dans une transformation radicale et accélérée, que le visage du christianisme a présenté ne peut absolument plus convenir. Ce ne sera pas une trahison mais un retour au dynamisme primitif. «L'heure approche avec rapidité où le christianisme sera acculé à une approche dont son origine le rend certainement capable et même qu'elle a toujours appelée secrètement, mais contre lequel se dresse toute son histoire» (p. 246).

Il est difficile de parler d'un écrit qui est visiblement une confidence, la confidence de toute une vie et pour ainsi dire, l'autocritique d'une vocation. Méditation d'un scientifique qui, devenu exploitant rural, a choisi résolument le "désert" et y demeure, loin des villes et des foules, depuis bientôt trente ans, dans la réflexion et la prière. Un tel message demande à être reçu avec respect.

L'article qu'accueillit notre revue laissait entrevoir la sévérité de son auteur sur les défaillances de l'Église contemporaine. Comme les ascètes de la Thébaïde, Marcel Légaut s'adressait avec la franchise d'un solitaire à l'Église de son temps. Mais cette méditation ne permettait pas de deviner la profondeur spéculative où elle s'enracinait et le regard original porté par Légaut sur le christianisme. Ces 400 pages serrées nous disent toute sa pensée et je dois avouer que, si je la comprends bien, elle ne me paraît pas rassurante pour l'avenir.

Le vrai christianisme, dit Légaut, est une recherche de Jésus; sans rencontre personnelle avec le Maître, point de foi véritable. À l'origine, il y a l'expérience des apôtres, le contact direct avec Jésus; c'est cela que nous rapportent les Évangiles. Mais, bientôt, dès la fondation des Églises, cette foi se dégrada en "croyances". «Au Jésus de l'histoire se substitua le Christ de la théologie» (p. 304). L'insistance sur la divinité de Jésus, le souci de formuler et de défendre le dogme détournèrent le regard de son humanité. L'Église apparut messagère d'une "idéologie", servie par une discipline, et elle se laissa

prendre aux tâches de suppléance et au goût des honneurs. D'où cette lente mais inexorable "dégradation" de l'Église qui, aujourd'hui, apparaît consommée. "Il faut reconnaître la dimension du désastre vers lequel, depuis des siècles, le christianisme s'achemine» (p. 377), et se rendre compte que l'Église institutionnelle est impuissante à y porter remède. Seules, de petites communautés fraternelles de chrétiens vivant dans la solitude, en union avec quelques monastères contemplatifs, représentent l'espérance d'un retour nécessaire aux origines du christianisme.

Parmi les influences décelables, avec saint Augustin, je ferais une place à Bergson. On constate d'abord l'opposition, comme entre l'intuition et le concept, entre le contact humain générateur de la foi et la réflexion théologique, la "croyance". On postule également une nécessaire retombée de l'élan vital qui permet d'interpréter l'histoire de l'Église comme une dégradation de la foi des apôtres. Enfin et surtout, ce me semble, le thème des *Deux Sources* inspire la critique de l'Église-institution. Sauf en de petites communautés, l'Église devient presque nécessairement une "société close" où règnent l'autorité, la discipline, la loi, tandis que la "religion d'appel" ne manifeste plus guère son dynamisme. D'où «l'opacité de l'Église aux yeux du monde actuel et son irrémédiable recul. Ne faut-il pas que les rares cénacles où l'on vit un "christianisme ouvert" soient les points de ralliement de ceux qui ne trouvent plus de réponse à leurs problèmes dans une Église dont Marcel Légaut analyse, avec un pessimisme souvent justifié, les faillites : défaillances de l'autorité, lourdeur du peuple chrétien, incompréhension de la liturgie, déficience spirituelle des prêtres et des religieux (les pages consacrées aux vœux religieux m'ont paru spécialement pénibles...), activisme maladroit des mouvements d'Action Catholique... ?

Tout n'est pas faux, loin de là, dans ces critiques inspirées par une ferveur qui se sent de plus en plus étrangère à l'actuel monde catholique. Mais la théologie qui les inspire n'est-elle pas incomplète ? Marcel Légaut a le grand mérite d'évoquer la genèse de la foi des apôtres dans leur contact humain avec Jésus. La communauté de Jésus et des siens lui paraît, à juste titre, le modèle de toute communauté chrétienne. Il y découvre la valeur de la "paternité" chrétienne de l'aîné qui, à son contact, initie ses amis à la prière et au "secret du royaume". Il faut toujours en revenir là. Mais ne laisse-t-il pas dans l'ombre la figure de Jésus ressuscité et surtout l'action de l'Esprit Saint de la Pentecôte ? Dans la mesure où l'on s'éloigne de la communauté itinérante de l'apostolat galiléen, la foi diminue et se dégrade en "croyance" ? Et l'Eucharistie elle-même n'est-elle pas devenue "la messe", alors qu'elle devrait être cette affectueuse "mémoire" des repas pris avec le Seigneur ? Le rôle de l'Esprit et sa mission dans l'Église permettent seuls de comprendre le charisme institutionnel sans lequel le catholicisme ne serait qu'une réussite de la religion d'autorité, de lois et de rites. Certes, Marcel Légaut parle souvent de l'esprit du Christ mais est-ce là le chaud souvenir d'un ami exceptionnel, ou bien l'appel toujours vivant, au-dedans des cœurs et dans la prière de l'Église, de celui par qui Jésus demeure parmi nous jusqu'à la consommation des siècles ? Une certaine lecture psychologique des Évangiles (et l'on cite surtout les synoptiques) ne fait-elle pas écran au message des Actes et des épîtres pauliniennes (trop rarement évoqués) : la certitude apostolique d'agir et de parler dans l'Esprit même de Jésus, d'être envoyé et conduit par lui parce que la mission confiée par le Ressuscité incluait cette assurance, constituant les apôtres comme "normatifs" pour les générations à venir. L'affectueuse méditation des marches galiléennes ne saurait faire oublier que l'Église est la communauté du Christ ressuscité, animée et conduite par son Esprit...

Livre attachant que celui de Marcel Légaut, riche d'expérience spirituelle et communautaire. De cette expérience particulière, il semble difficile de tirer des conclusions valables universellement, au plan de la vie de l'Église comme au niveau de la théologie. On doit, du moins, savoir gré à Marcel Légaut de nous avoir livré, dans la franchise de sa ferveur, le témoignage d'un attachement personnel à Jésus, que la perspective d'un "inconcevable avenir" (p. 402) rend à la fois plus exigeant et plus confiant. N'est-ce pas de cela surtout que les chrétiens ont aujourd'hui besoin ?

1971 **Le christianisme entre son passé et son avenir**

C. Pasquier
T.C. mars 1971

Dans ce printemps assez mal parti qu'est l'après-Concile, un livre qui connaîtra de profonds retentissements (*Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*). Il a déjà provoqué, il provoquera encore des remous contraires. Il ne laissera aucun de ses lecteurs indifférent. L'auteur ne veut pas choquer en un domaine où certains, bien légalement, parlent d'autodestruction de l'Église. Il entend émouvoir, ébranler, voire bouleverser les chrétiens qui n'ont pas encore soupçonné à quelle profondeur l'Église catholique doit accepter une restructuration qu'exige la fidélité à son plus lointain passé et qu'impose sa crédibilité présente et à venir.

Marcel Légaut ne s'est pas pressé d'élever la voix. Le solitaire qu'il est devenu par son choix et

vocation, cet agrégé de mathématiques qui en 1942 a abandonné sa chaire pour tenter, en exploitant une ferme isolée dans le Haut-Diois, de se rapprocher des «êtres simples et drus que la vie n'a pas ménagés, qu'elle a élevés dans la rigueur des conditions communes», ce solitaire nous propose une réflexion exigeante et simple, dont l'impitoyable rigueur épouvantera plus d'un lecteur. Il faut être, je crois, un vrai spirituel pour oser, comme cet homme, nous inquiéter à ce point, au risque très conscient de nous désespérer. Ce disciple de Jésus pense en effet, comme aurait dit un Péguy, que c'est l'heure de "la vérité chirurgicale", celle qui fait mal, pour une Église qui a méconnu au long des siècles la pratique de "la vérité hygiénique". «Que l'Église sache encore se reconnaître et ne pas perdre cœur quand elle se verra nue et écorchée car c'est alors qu'elle attirera à elle tous les êtres dignes de leur humanité».

Le christianisme, religion d'appel

Nul chrétien vigoureux et clairvoyant ne peut douter que cette échéance décisive, difficile entre toutes, ne soit arrivée, s'il est sensible aux signes du temps grâce à l'attachement passionné qu'il porte à l'Église à travers son Maître; perspicacité qu'interdisent l'indifférence, le conformisme, le conservatisme et la peur. L'heure approche de changements d'autant plus importants qu'ils ont été plus longtemps refusés. La foi de beaucoup, déjà bien refroidie, en sera balayée.

Nous voilà prévenus : pas question de "replâtrer", d'adapter, mais de restructurer, de recréer. Santé du monde, sainteté évangélique, tout se tient.

On ne résume pas une méditation qui couvre 400 pages. Incitons par quelques "flashes" le lecteur hésitant à descendre dans ce qu'il sentira parfois comme des gouffres; mais qui ne consent à perdre pied n'éprouvera jamais ce que Paul appelle l'assurance de la foi en Jésus. Tout averti que je me croyais des difficultés inextricables où plonge la condition chrétienne aujourd'hui, je ne m'attendais guère à la sévérité cruelle d'un tel diagnostic. Pessimisme, ne manqueront pas de dire certains. Mais je songe aussi à la salutaire remarque d'un Nietzsche : «J'appelle menteur celui qui ne veut pas voir ce qu'il voit». Une amie qui a médité le message de Légaut m'écrit : «L'éclairage projeté sur cette situation angoissante et sur les causes qui la provoquent... serait de nature à détruire notre joie et nos plus hautes espérances sans la contrepartie qui nous reconforte, toute cette richesse spirituelle à laquelle il nous est proposé de consentir si nous voulons aider à sauver l'essentiel».

L'essentiel est pour Légaut la religion d'appel qu'est par essence le christianisme et que «vingt siècles de médiocrité, de tâtonnements et d'errements, dissimulés sous un contentement général systématiquement cultivé et sous une assurance qui, malgré les raisons qu'on en donne, relève plus de la suffisance que de la foi», ont abâtardi en religion sociologique. Ainsi cette religion d'appel qui devait «accomplir les religions d'autorité» s'est-elle peu à peu vidée de sa virulence spirituelle, cessant d'être «appel, semence et ferment». Observation à première vue banale, écho des analyses des *Deux sources de la morale et de la religion* de Bergson... Prenons garde cependant de ramener à une froide observation de sociologue des religions ce qui est protestation mystique d'un cœur blessé par le constat des infidélités dont s'est ordinairement rendue coupable une Église qui a hésité à courir les risques de la foi. Car «une faute de mystique a été commise» (Péguy). Tout cela, expliqué sur un ton grave, recueilli et, si l'on peut dire, passionnément critique.

Ce n'est pas toutefois que Légaut projette l'image idyllique de l'Église qui aurait dû être. Proche de la terre, il sait les lourdeurs de l'histoire. Et c'est là qu'intervient la distinction qu'il propose entre "l'essentiel et l'indispensable", ce dernier visant les conditions qui permettent à la religion de se perpétuer, tels que son recrutement, son organisation, sa politique, car l'indispensable se venge rapidement et de façon convaincante quand il n'est pas respecté; tandis que l'essentiel, qui vise son être, «généralement impossible à réaliser sans l'aide de l'indispensable», repose sur l'autorité de Jésus «à travers le rayonnement de sa personne, passant au milieu d'une foule séduite par sa parole et son enseignement». Mais hélas, aux yeux des hommes et en particulier des autorités responsables, l'indispensable se confond souvent avec l'essentiel dont il usurpe alors les attributs. En une formule qui fait choc, Légaut redoute une réduction de la foi à «l'adhésion à une idéologie qui fait du Christ la pièce maîtresse d'un système». Cette subordination radicale de l'indispensable à l'essentiel ayant été presque constamment négligée, l'auteur décrit l'ampleur de la crise actuelle du christianisme qui lui paraît atteindre dans son développement foudroyant le point crucial où se pose la question de sa survivance. Tout cela accompagné d'analyses, où je n'entrerai pas, qui soulignent et les difficultés et les chances d'une reprise dans ce temps radicalement nouveau du monde. Reprise ou plutôt renaissance à laquelle nous sommes encore si mal préparés.

Et pourtant, pourquoi ce livre dont l'intérêt est bouleversant, nous laisse-t-il sur une impression un peu désespérante ? Comment une réflexion et une méditation où l'histoire a une telle part donnent-elles parfois un tel sentiment d'irréalité ?

Il est beaucoup question du souvenir de Jésus, à ne pas confondre avec un automatisme de la

mémoire, et qui serait revécu intensément, de manière privilégiée autour de l'Eucharistie dans de petites communautés fraternelles; de même que de fidélité intime, d'intériorité, et en des termes qui ne permettent pas de douter qu'on ait affaire à un véritable contemplatif et qui parle d'expérience. Eh bien, il faut pourtant le dire, c'est sur ce point que pèsent d'assez graves équivoques. Équivoques qui planent sur tant de réponses faites aujourd'hui à la question : Qu'est pour vous le Christ Jésus ? Légaut déplore qu'au Jésus de l'histoire se soit substitué le Christ de la théologie. Il explique, bien sûr, que cette critique vise une manière de dépasser la vie humaine de Jésus «sans partir d'elle». Il s'agirait de «ressusciter le passé par fidélité intime et de refaire à notre mesure le chemin accompli par les premiers disciples pour atteindre la foi en Jésus, à partir de ce que celui-ci était humainement pour eux».

Entre le pessimisme et l'espérance

Je vois en cela, et contre les intentions de ce spirituel qu'est Marcel Légaut un risque grave de réduction psychologique de la lecture des évangiles. Autrement dit, l'Esprit de Jésus est, ou du moins semble, le grand absent de cette méditation sur Jésus. D'où inévitablement, il est plus question du souvenir de Jésus que de sa présence. Est-ce nous qui par la seule intensité du souvenir nous faisons Jésus présent, ou bien est-ce lui, Jésus, qui, disparaissant non pas de nos vies, mais dans nos vies, nous fait présents de Lui et à Lui en vue d'une présence au monde ? Est-ce pour cette raison que dans cette réflexion sur le passé du christianisme, il est malheureusement peu fait mention des grands spirituels qui ont marqué si puissamment son histoire ? Est-ce aussi pour cette raison qu'il est bien peu fait mention, et peut-être pas du tout, chez Légaut, du témoignage de Paul et de Jean qui ont bien l'un et l'autre saisi "le Christ de la théologie" par approfondissement de la figure du Jésus de l'histoire, l'Esprit «se joignant à notre esprit pour attester que nous sommes enfants de Dieu». Et puis, n'est-ce donc pas l'Esprit qui peut le mieux garantir l'Église contre une dégradation toujours menaçante d'une religion d'appel en religion d'autorité ? Et certains, comme le père Chenu, rêvent d'un Vatican III qui «serait non pas sur le Christ et l'Église, comme maintenant, mais sur le St-Esprit» (I.C.I. du 1-2-71).

Ces lacunes soulignées, reste que *l'introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* est un livre important qui vient à son heure, ne serait-ce que parce que, avec beaucoup d'autorité, il «ose aborder et déborder des problèmes brûlants restés en suspens lors de la réaction qui étouffa la crise moderniste» (J. Ball, Cahier de la P.U. 1971).

1971

IPAC et HRH

Émile Poulat

Archives de sciences sociales des religions N° 31

Livres dont il est difficile de rendre compte : que leur lecture est ardue, et parce qu'ils se veulent non d'un "pur intellectuel", mais d'abord d'un croyant, dont ils présentent la longue expérience de vie. Livres éminemment respectables : l'auteur n'a pas hésité à sacrifier sa carrière d'universitaire et de mathématicien pour poser, ou retrouver, à la campagne, les conditions authentiques de cette expérience, recherche spirituelle menée afin d'en vivre personnellement.

Un seul ouvrage sous deux titres, et l'on commencera par le dernier paru, qui aurait dû être le tome I sans les exigences de l'éditeur. On savait jadis M. Légaut catholique : il se présente ici simplement comme chrétien. Libre croyant au sens qu'avait l'expression en ce début de siècle ? Il ne le semble pas, mais homme libre, même vis-à-vis de son Église ? Très certainement. Le fait paraît tenir à quatre raisons : liberté de pensée de l'intellectuel qui a longuement médité sur les problèmes critiques posés au christianisme par l'exégèse et l'histoire; intériorité d'un esprit dont la conviction n'a cessé de s'enraciner profondément; souci d'élaborer une expérience dont l'authenticité puisse s'imposer à tout homme; sentiment que la crise religieuse actuelle exige plus qu'un *aggiornamento*, une véritable "mutation".

Ainsi cet ouvrage se présente-t-il comme «une sorte de témoignage qui, s'il est très redevable à des apports spirituels du passé, ne se réclame directement d'aucune autorité, d'aucune tradition». Quiconque a suffisamment vécu pourra s'y reconnaître : il suffit qu'il ne soit ni trop jeune, ni pur intellectuel, ni satisfait ou sceptique; il peut être de culture limitée, mais non point être sous l'emprise d'une idéologie. Et c'est bien ici le premier nœud. Marcel Légaut «ne pense pas que les affirmations fondamentales sur lesquelles l'homme doit construire sa vie et lui donner sens, relèvent nécessairement du christianisme, même si elles sont exigeantes et demandent pour développer leurs conséquences une intériorité poussée. Le christianisme a souvent aidé ces affirmations à se préciser, il les a aidées vigoureusement de son autorité au point de paraître les avoir fondées. En vérité, elles sont de l'essence de l'homme. Elles ne dépendent pas fondamentalement d'une religion ou de quelque idéologie philosophique. Elles doivent survivre à toute contestation...» (HRH p. 8-9). On aurait tort de voir dans

cette référence à l'universel, au-delà de toute dénomination, une sorte de négation des conflits ou de réconciliation à bon compte. En réalité, l'auteur entend se situer sans équivoque au milieu des problèmes de notre temps. Pour lui, il n'y a d'essence authentique que de l'homme libéré : de la société qui le réduit à son rôle de producteur-consommateur-jouisseur, des idéologies qui l'écrasent. Mais en s'évadant du baignoire sociale, s'est-il établi dans l'apesanteur idéologique et quelle valeur sociale a l'exemple qu'il propose ? On ne manquera pas de lui poser la question. Sans doute répondrait-il que l'universel n'est pas le général, ni peut-être même le généralisable. Mais le débat rebondirait.

En second lieu, cet itinéraire universel se conclut par la découverte de Jésus, «plus qu'un précurseur et plus qu'un maître», dont la présence en l'homme a «un caractère absolu» et «l'aide à être». Or, c'est à ce moment que défaille vingt siècles d'existence chrétienne. Jésus reste, «plus encore devant, dans l'avenir, que derrière, dans le passé», mais la base même du christianisme et plus encore du catholicisme est menacée. «Toutes les facilités intellectuelles, affectives ou politiques, que le christianisme a eu sans doute raison de se permettre dans son passé, mais que l'Église a utilisées sans prendre conscience de leur caractère contingent et ambigu, lui seront enlevées... Que l'Église sache encore se reconnaître et ne pas perdre cœur quand elle se verra nue et écorchée... L'heure approche de changements d'autant plus importants qu'ils ont été plus longtemps refusés. La foi de beaucoup, déjà bien refroidie, en sera balayée» (IPAC, p. 400-401).

Ainsi, au moment, où l'expérience d'une vie découvre le fondement humain de ce qu'on disait spécifiquement chrétien, l'évolution des temps rend les chrétiens incapables de définir leur spécificité, ils ne sont plus que «les artisans, affrontés à l'impossible, d'un avenir radicalement inconnu et presque inconcevable, tant il devra être plus fidèle que par le passé à ce que Jésus a été» (IPAC, p. 402). Les religions d'autorité, dont le christianisme a été dès le début, sont condamnées à disparaître, il n'y a plus place que pour une religion d'appel, pour un christianisme d'appel qui fut présent sous l'autre dès l'origine.

Conclusions erronées, peut-être, accepte M. Légaut, mais recherche inutile, il ne peut le penser.

1971

Passé et avenir du christianisme
À propos d'un livre récent

Père Émile Rideau SJ
Nouvelle Revue Théologique, mars

Comme dans l'ancien testament, c'est peut-être aux laïcs qu'il convient aujourd'hui de porter un témoignage prophétique, surtout quand il jaillit d'une expérience spirituelle, profonde et authentique. L'Église de France, l'Église universelle même, doivent une infinie reconnaissance à des chrétiens comme Péguy et Mounier, Bernanos et Mauriac (pour ne parler que des disparus), dont le message demeure toujours actuel.

À côté d'eux, sur le même rang, prend place un homme exceptionnel qui, par bien des côtés, mérite d'être appelé un maître. Le silence dont il a voulu s'entourer n'empêche pas beaucoup d'entre nous de connaître l'aventure de Marcel Légaut qu'un appel de l'Esprit poussa, voici trente ans, à abandonner la carrière universitaire de professeur de sciences pour une activité agricole dans une région assez retirée et relativement pauvre. Péguy et Mounier avaient accompli une rupture analogue. Ce n'est pas ici le lieu de scruter le mystère de cette décision, inspirée avant tout par la passion d'un meilleur service de Dieu et d'un apostolat plus efficace. Il faudra que soit un jour relevée et "honorée" la dette de beaucoup de chrétiens de l'entre-deux-guerres pour le professeur de Rennes, de bien d'autres aussi qu'il continue à animer; l'impact enfin sur un public plus étendu de certains livres dont on s'étonne qu'ils n'aient pas été réédités.

Fruit d'une longue incubation, c'est aujourd'hui un ouvrage plus considérable, une synthèse de plus grande portée, qui nous parvient de la solitude de la Drôme *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*. Ce livre est en réalité le second tome de l'ouvrage complet. Le premier tome, intitulé *L'homme à la recherche de son humanité* n'a paru qu'ensuite et notre étude a pu en tenir compte. L'auteur avait déjà publié les livres suivants : *Prières d'un croyant* (1933), *La condition chrétienne* (1937) et *La communauté humaine* (1938), puis *Travail de la foi* (1962). Ce livre répond si bien à certaines attentes, il tombe parfois si juste que beaucoup de lecteurs en ont été aussitôt séduits.

Avec respect autant que modestie, nous voudrions dire notre réaction personnelle. S'efforçant à une lucidité objective, elle se fondera d'abord sur l'analyse des thèmes principaux de l'œuvre, en repérant les influences qu'elle a pu subir; passant ensuite à l'examen critique, elle signalera les points d'accord et de divergence, sans oublier pour ceux-ci de les nuancer par la considération du but poursuivi par l'auteur.

Les influences reçues

Ce n'est pas méconnaître l'originalité d'un penseur que de déceler les liens qui le rattachent à des philosophies précédentes ou ambiantes, les influences intellectuelles qui ont pesé sur lui. Dans le cas de Légaut, nous croyons reconnaître deux doctrines, pourtant assez opposées entre elles mais qu'il a su réunir : l'une qui est plutôt une philosophie générale du monde est celle de Bergson; l'autre serait sans doute le personalisme existentiel de Gabriel Marcel.

1) La philosophie bergsonienne

Il s'agit surtout de certains thèmes centraux, exprimés dans ces deux œuvres majeures que sont *L'évolution créatrice* (1907) et *Les deux sources de la morale et de la religion* (1932).

Or elles manifestent un dualisme aux multiples aspects :

- Dualisme des deux courants antithétiques dans le développement de la création; l'élan ascensionnel des énergies vitales, immanence de l'action divine qui fait surgir les organismes et les personnalités, «surmonter les obstacles et vaincre les résistances», l'inévitable dégradation de ce courant qui tend à se mécaniser, à se durcir, à se cristalliser dans la matière.

- Dualisme épistémologique de l'intuition et de la pensée rationnelle ou conceptuelle : sans que soit méconnue sa valeur pour la connaissance de la matière, la pensée est plutôt considérée comme une dégradation de l'intuition et capable de vérité pragmatique.

- Dualisme de l'action humaine : primauté étant donnée à la création, à l'invention novatrice, sur la "fabrication" répétitive, et a fortiori sur l'habitude; le "se faisant" étant valorisé par rapport au "tout fait", au préfabriqué.

- Dualisme moral et religieux, opposant la morale et la religion "closes et statiques" à la morale et à la religion "ouvertes et dynamiques"; les premières fondées sur la cohésion sociale, l'autorité, la loi; les secondes, sur l'universalisme de l'amour.

Il n'est pas impossible que cette influence bergsonienne ait transité par Péguy et Mounier qui en furent imprégnés; de même, à travers Mounier, qu'elle se soit enrichie de quelques traits nietzschéens pour la critique des dévitalisations du christianisme.

Dans le sillage de Bergson, on notera aussi quelques emprunts à la pensée du Père Teilhard de Chardin, dont Légaut fut un peu le disciple et auquel il demanda parfois des conférences pour ses groupes : l'évolution du monde vers un Oméga, ainsi que la primauté du futur sur le passé. L'auteur s'écarte cependant de l'optimisme teilhardien et de la notion d'une marche du monde vers une ultime harmonie.

Il ne sera pas difficile au lecteur de constater les correspondances de certains thèmes de Légaut avec le dualisme précédemment exposé, opposition tranchée entre "foi" et "croyance" (théologique), interprétation de l'histoire de l'Église comme une lutte entre les dégradations des structures et l'élan des "spirituels", critique radicale de l'Église-institution.

2) Le personalisme existentiel

Ici les thèmes d'un courant contemporain dont les créateurs ou les représentants sont multiples, Buber, Guardini, Gabriel Marcel, Mounier, Madinier, Mgr Nédoncelle... et dont voici les thèmes majeurs.

- Valeur absolue de la personne individuelle, transcendante à la société; valeur de l'autonomie personnelle, de la "singularité" qui fait l'homme essentiellement "unique" et différent d'autrui; grandeur en quelque sorte infinie de l'homme, riche de possibilités et capable d'accomplissement total.

- Le problème existentiel de l'homme : à partir de sa finitude et de ses aliénations, passer à l'authenticité, à la vérité de son être; se chercher, se trouver, s'achever conformément à sa vocation spirituelle; à partir de l'infantilisme acquérir la maturité adulte dans la lucidité, la "consistance et la durée"; "s'approfondir" surtout par la vie intérieure (je cite ici des termes affectionnés par Légaut).

- Cet idéal de développement du moi n'est pas individualiste mais communautaire et universaliste; cet universalisme est la réalisation historique de l'humanité s'unifiant peu à peu dans la pluralité des personnes (ici le thème de Teilhard plutôt peut-être que celui de Gabriel Marcel).

- Mais l'homme est loin de ce terme dont sa pesanteur l'écarte sans cesse. Légaut n'est pas optimiste sur l'homme "esclave-né", médiocre, grégaire, conformiste, en besoin de sécurité, facilement crédule et superstitieux, plus capable de religiosité artificielle que d'amour véritable et de contemplation.

Une autre influence, toute personnelle et que nous n'évoquons qu'avec réserves, serait, comme toujours dans une philosophie, celle de son auteur même. Nous croyons donc relever, chez Légaut, une certaine tendance au pessimisme, à la dramatisation des problèmes, une exigence "puriste" d'absolu (celle-ci tout à son honneur). On peut évoquer aussi l'option de l'auteur pour l'engagement que l'on sait, avec les ruptures qu'il comporte et l'isolement relatif qu'il implique, une existence assez retirée, sans beaucoup de partage des problèmes concrets de l'Église : haut lieu monacal dont on hésite à croire qu'il soit pleinement favorable à une observation juste des innombrables initiatives actuelles des chrétiens. Une part du livre, la fin surtout, est presque autobiographique. La sévérité de Légaut à

l'égard de l'Église, dont il sera bientôt parlé, est d'ailleurs sévérité lucide à l'égard du monde actuel : matérialisme et paganisme d'une civilisation athée et d'une culture rationaliste, d'une humanité dévorée par la frénésie de jouissance, où, pour combler son vide spirituel l'homme se fuit dans l'extériorité de l'avoir mais où il est écrasé et réduit à l'état d'objet par la société. Distract de soi, fasciné par les choses, l'homme est en situation de vertige et la trépidation rend impossible le recueillement contemplatif et l'approfondissement. On reconnaîtra ici des thèmes bien connus de Gabriel Marcel mais aussi de Mounier. Avec justesse, Légaut note cependant les signes d'une maturation de conscience, le progrès de l'homme vers des exigences d'adulte, l'avènement de l'esprit critique à l'égard de certaines représentations religieuses d'autrefois (notamment certaines conceptions de Dieu), le rejet de la tutelle de l'Église, la volonté de rectitude et d'honnêteté. En coexistence avec l'aspiration à l'universel, il signale aussi le fait actuel du pluralisme et de la personnalisation "différentielle" des consciences. Ce sens du monde moderne, qui échappe parfois à certains hommes d'Église, est précieux pour discerner le mode de présentation intelligible des vérités chrétiennes. C'est sur ces données que l'auteur, sans évidemment se le proposer pour projet mais par une nécessité inévitable d'expression, élabore une théologie dont il faut avouer que, sur bien des points, elle est quelque peu "nouvelle".

Thèmes théologiques

Épars dans le livre et souvent répétés, les thèmes de cette théologie peuvent s'organiser, semble-t-il, de la manière suivante, qui correspond à une perspective historique (Dieu lui-même, comme on va le voir, appartenant à cette histoire, du moins y participant largement).

1) Dieu

Il est affirmé comme transcendant, donc inconnaissable et ineffable dans son mystère; capable cependant d'être reconnu par l'homme, notamment dans les harmonies de la nature, à certaines heures privilégiées (p. 196); susceptible aussi d'être prié spontanément, surtout dans certaines circonstances extrêmes». Ce Dieu s'intéresse à l'homme, qu'il "meut" par son esprit, mais l'homme ignore tout de son action dans le monde.

Préoccupé précisément par des réalités concrètes et positives plutôt que par le rappel explicite des formules traditionnelles de la foi, Légaut se garde d'évoquer le mystère trinitaire : s'il cherche à donner un sens, actuellement intelligible, à la relation de Jésus à Dieu, et s'il mentionne souvent l'esprit de Jésus, il faut bien dire que le Dieu dont il parle semble "seul".

C'est peut-être la raison pour laquelle, comme pour le Bergson de *l'Évolution créatrice* et des *Deux Sources*, ce Dieu apparaît essentiellement créateur. Les formules sont fortes ici : «Tout se passe comme si Dieu se cherchait, à travers un monde qu'il s'efforce de créer à son image, pour s'y trouver d'une nouvelle manière. Dieu serait lié au sort d'une création qu'il reprend sans cesse car sans cesse elle retombe» (p. 188).

Ce serait abusif et anachronique de le considérer comme Seigneur et Tout-Puissant : au contraire, il n'est pas au-dessus des lois du monde (p. 192) et sa transcendance exclut une causalité immédiate (idée juste, disons-le par anticipation).

2) Le monde et l'homme

On ne sait trop si le monde et l'homme sont l'objet d'une création, les posant librement dans leur essence fine et fondant leur réalité sur une dépendance absolue. En tout cas, le monde matériel et biologique est strictement soumis au déterminisme, comme on doit l'admettre avec la science et l'esprit modernes. Il est évolutif aussi mais les conceptions teilhardiennes sont moins appuyées sur ce point.

Dans ce monde, il y a l'homme : par silence sur le thème, l'auteur laisse ici à Bergson et à Teilhard la conception évolutive de l'éclosion de l'humanité. Sans doute, avec raison, ne fait-elle pas problème pour lui.

Il n'est pas question non plus de péché originel (dont on n'ignore pas d'ailleurs la difficulté d'interprétation). Dans le but toujours de lui donner une signification acceptable, Légaut le remplace par la notion (bergsonnienne et, en partie, teilhardienne) de "pesanteur", de dégradation, de pente à la matérialisation. Mais l'affirmation du mal n'est pas esquivée, il est même déclaré "invincible" : dans le monde humain règnent donc le drame, le tragique, la souffrance (ici se manifeste plutôt un des thèmes les plus valables de l'existentialisme chrétien).

3) Israël

Légaut admire justement en Israël un idéal de "vigueur humaine" et de réalisme. Mais dans sa religion, il ne voit qu'un régime d'autorité juridique, faite d'observances et de rites, de structures collectives qui assurent la cohésion sociale et raciale du peuple, mais étouffent la liberté individuelle.

Moins que les païens d'alentour, comme eux cependant, Israël est le type d'une religion "close et statique" qui coïncide avec la cité. Le Dieu d'Israël ne peut être conçu que comme une autorité souveraine et toute-puissante, à l'égard de laquelle naît nécessairement un sentiment de culpabilité et qu'il importe de se concilier par le sacrifice adorateur ou expiatoire.

4) Jésus

Mais c'est surtout le fait historique de Jésus, passionnément scruté, amoureuxment considéré, qui évoque chez Légaut une véritable spéculation où l'on ne peut s'empêcher de reconnaître, fût-ce contre son gré, une "théologie".

a) l'homme Jésus

Disons bien Jésus et non pas Jésus-Christ car c'est comme un homme que, d'abord et avant tout (on n'ose dire uniquement), Jésus se fait connaître. Mais il est homme en perfection, totalement accompli : donc homme unique (p. 105), exceptionnel, «grand parmi les plus grands» (p. 136), indéfinissable et inclassable, universel (p. 20).

Le familier de l'Évangile qu'est Légaut s'efforce ici, parfois avec bonheur, d'utiliser les données mystérieuses de la psychologie religieuse de Jésus pour transcrire en termes nouveaux sa filiation divine. Ouvert sur l'absolu, Jésus est relié à Dieu de manière "extrême" (p. 71); par une foi et une prière parfaites, une vie intérieure intense, il est intime avec Dieu (p. 98). En tout cela et par tout cela, il est transcendant : dans la mesure immense où il est un homme créateur, il est en quelque sorte "l'égal de Dieu" (p. 207), il est "de Dieu". Mais cette perfection d'humanité comporte une limitation essentielle ce n'est que peu à peu qu'il découvre son union avec Dieu et sa mission (p. 206). Il n'échappe pas aux contingences et ses horizons sont bornés par le partage des conceptions culturelles des Juifs de son temps, donc par de multiples illusions...

b) La mission et le message de Jésus

La mission de Jésus est d'introduire dans l'humanité un esprit nouveau. Jésus appelle et éveille l'homme à lui-même, à être pleinement homme, homme authentique, créateur, universel (rassemblé en communauté d'amour), autonome, vraiment personnel...

Son message fondamental est donc de rompre avec la religion d'Israël, avec la conception, encore cosmologique et infantile, de Dieu. De l'Évangile, où il croit apercevoir d'innombrables amplifications des paroles et gestes de Jésus, Légaut semble ne retenir que les Béatitudes et les paraboles. En tout cas, il invite à l'interpréter au-delà de sa lettre pour en découvrir l'esprit.

Quant à la méthode de Jésus, elle est avant tout celle du semeur qui témoigne de la valeur d'un ferment nouveau, bien plus qu'il n'enseigne une doctrine : elle est appel discret, suggestion, rayonnement, invitation à deviner par intuition le secret du royaume. L'expérience et la finesse psychologiques de Légaut sont ici à leur aise pour évoquer la genèse de la foi des apôtres et l'extraordinaire impression que leur produit leur Maître.

Celui-ci est obligé à une extrême prudence pour se faire connaître et comprendre en vérité sans provoquer trop d'oppositions. Il fait cependant des miracles mais, sans compter que leur nombre ou leur réalité ont été sans doute exagérés par l'imagination populaire, cette action est secondaire et trouble.

c) La mort de Jésus

Afin d'éviter toute ambiguïté sur son message et de prévenir les fausses interprétations, Jésus a tenu à avoir une mort précipitée. Pour n'avoir pas le temps d'être considéré comme le fondateur d'une nouvelle religion ou le créateur d'une institution, il lui fallait échapper au plus tôt (p. 152). Mais le sens de sa mort est clair : c'est bien pour avoir trahi la religion d'Israël qu'il a été condamné, on a donc bien compris ses intentions.

Il est, par conséquent, abusif de conférer à la mort de Jésus une intention directement rédemptrice; pour Jésus, elle n'est pas une mort de "sauveur".

De même, la cène qui l'a précédée n'a nullement le caractère d'un rite sacrificiel. Si Jésus a dû faire des concessions aux idées régnantes et se référer à Moïse (Lc 22,20 correspondant à Exode 24,8), son but essentiel est d'inviter au souvenir de sa personne et au renouvellement perpétuel de son esprit.

La résurrection de Jésus n'est pas passée sous silence. Réduits à la stupeur et au désarroi, les apôtres furent favorisés d'apparitions de Jésus qui les rassurèrent et leur firent retrouver, enrichie et approfondie, la foi qu'ils avaient eue en leur Maître, au moins à des moments exceptionnels. (Note : dévaluant sans doute un peu trop les "charismes" dont il affirme l'historicité, Légaut affirme ici justement qu'ils ne furent pas le fondement positif de la foi des apôtres mais une "aide indispensable". Pour lui, dans sa perspective, «la véritable base de la foi chrétienne est la vie humaine de Jésus», p. 55). Mais ces charismes extraordinaires, qui ne furent pas des miracles à proprement parler, ont dû être quelque peu matérialisés en visions (p. 52) et l'incohérence relative des récits manifeste «ce que l'imagination, la sensibilité, le raisonnement ont dû broder» pour rendre concevables et vraisemblables ces dons spirituels.

5) L'Église

Jésus une fois disparu, commence alors l'histoire de l'Église. Elle doit être considérée comme la lutte dramatique de la vie et de la mort, de l'esprit et de la lettre, de la montée vers la liberté et de la chute en

servitude.

Dans la mesure où les hommes veulent bien se souvenir de lui, l'esprit de Jésus est toujours vivant et actif. Mais ce qui apparaît surtout, c'est la trahison de cet esprit par déformation, dénaturation, dégradation, défaillance, décadence, ou encore par falsification, déviation et gauchissement. Impossible à conserver et à propager dans toute sa pureté, en raison de la résistance des hommes, le message de Jésus a été soumis à des conditionnements historiques contingents : additions et soustractions (p. 30), remaniements, altérations, compromissions avec la culture païenne et surtout avec la tradition juive.

Cette contamination a commencé aussitôt, dès le départ de l'Église. Tout en reconnaissant la ferveur et la bonne volonté des apôtres, Légaut semble sévère ici pour le Nouveau Testament, Épîtres et même Évangile, dans la mesure où celui-ci a subi la pression d'influences diverses. La part des contingences est grande et il voile autant qu'il manifeste le véritable esprit de Jésus. Par la suite, cette déviation n'a fait que s'accroître dans l'histoire de l'Église jusqu'à nos jours.

Christianisme de théologie et d'autorité

La pureté de l'esprit de Jésus, composant avec des nécessités historiques qui manifestent la faiblesse des hommes, s'est aussi amalgamée avec d'autres éléments qui lui sont parfaitement étrangers, si bien que, rompant au moins partiellement avec son origine et repris par le judaïsme plus encore qu'imprégné d'infiltrations païennes, le christianisme est devenu à la fois, contrairement aux intentions de Jésus, une religion de théologie et d'autorité.

1) Théologie

Dès le début et de plus en plus, on a assisté à une élaboration intellectuelle de l'esprit de Jésus en théorie, en doctrine, en idéologie, en théologie, en dogmatique. La spéculation abstraite, animée par un désir de vérité absolue et empruntant à la métaphysique, s'est sédimentée en "croyances" qui prennent le pas sur la "foi", en formules et en définitions, plus ou moins creuses, en constructions logiques et systématiques, avec tout ce que ce processus comporte de vanité, de suffisance et d'orgueil intellectuel mais aussi d'intolérance.

Cette orientation est manifeste dans la rédaction du Nouveau Testament et dans la sacralisation, plus générale, de l'Écriture devenue "valeur absolue" (p. 36). Elle apparaît surtout dans l'élaboration de la christologie. Renonçant à une contemplation directe de Jésus homme, tel qu'il se présentait aux apôtres, la pensée ecclésiale a inventé un Dieu "qui vient à l'homme" en descendant du ciel; elle a attribué à Jésus la divinité comme une notion qualificative à un sujet (p. 56); elle a interprété sa mission comme celle de sauveur (p. 72). Bref, le "Christ" a recouvert et supplanté "Jésus" (p. 119) et un docétisme, presque incurable, s'est installé dans la pensée chrétienne.

2) Autorité

Par la nécessité qu'elle impliquait d'un magistère, la déviation précédente est liée à l'avènement, tout humain, d'une religion d'autorité, donc d'obéissance, où se retrouve, hélas, ce judaïsme que Jésus avait voulu supprimer. La communauté chrétienne s'est organisée en Église hiérarchique avec les cadres et les structures de son institution, avec la pesanteur de sa discipline et de ses lois, sa pression sur les esprits, son intolérance, sa centralisation bureaucratique, son conservatisme figé. Le culte officiel est régi par un sacerdoce, fonctionnel et séparé, jaloux de ses privilèges, qui n'avait certainement pas été voulu ni institué par Jésus.

Ces deux orientations conjointes expliquent bien des tares de l'histoire de l'Église : collusions avec le pouvoir civil, recherche du prestige, prévalence des docteurs et des diplomates, divisions intérieures, concessions à la mentalité des temps, crimes multiples, recherche de la puissance temporelle, nostalgie du passé, conservatisme social, défensive au dehors, écrasement des libertés au dedans... Seuls les spirituels et les mystiques, à leurs risques et périls, ont su heureusement réagir et maintenir, dans une certaine mesure, le véritable esprit de Jésus.

Toute l'histoire de l'Église aboutit à la situation d'aujourd'hui, qu'il faut bien appeler une situation d'échec et de décadence. Ici Légaut se sent sur son terrain et sa lucidité s'aiguise en multiples observations dont nous redirons que, malgré leur sévérité peut-être partielle, elles ne manquent pas de justesse.

- Sur le plan spirituel, piété souvent affective et infantile, superstitions et bigoterie, dévotions latérales, religiosité sentimentale, transformation de l'amour de Jésus en culte idolâtrique (notamment eucharistique), perte du "souvenir" réel de Jésus, messe devenue conventionnelle, absence de vie mystique...

- Dans l'ordre intellectuel, foisonnement doctrinal, sécheresse théologique et notionnelle, dogmatisme intransigeant qui se substitue à la foi, au profit de "croyances" abstraites...

- Dans le domaine de l'action, tendance croissante à faire primer la technique rationnelle sur le témoignage d'une expérience de foi et la recherche, seule efficace, d'une paternité spirituelle.

Orientation de l'apostolat vers un humanisme social et politique, visant d'abord la transformation des structures de la cité; cela notamment dans l'Action Catholique actuelle. Moralisme sociologique en fonction de la culture et de la civilisation. Malgré la réaction tardive du concile, fermeture permanente et défensive de l'Église en ghetto, sans grande participation à l'existence humaine et sans écoute véritable de l'homme moderne. Identification de la chrétienté à l'Occident et à son esprit, en méconnaissance de l'universel...

- En morale, exigences abruptes de la loi sans souci des cas particuliers et des situations réelles (p. 219-220).

- Pauvreté humaine et médiocrité assez générale des chrétiens dont la vitalité semble éteinte et étouffée. En somme décrépitude, vieillissement, atrophie, faillite, impuissance, blocage, léthargie : un véritable désastre où le levain de l'Évangile est neutralisé et stérilisé. Gaspillage des énergies, reptation lente et sans élan.

Les conditions de l'espérance

Si le christianisme veut échapper à la mort lente qui le menace et au désintéressement total de l'humanité à son égard, il lui importe de retrouver à tout prix les sources qui l'ont fait éclore. L'espérance d'un redressement implique les conditions suivantes.

1) Maturité humaine

L'accès à la véritable foi adulte n'est possible qu'à travers la maturation humaine de la personne, dans le cheminement vers la plénitude de son authenticité, vers l'accomplissement de son humanité. Il s'agit donc avant tout d'avoir foi en soi, de vivre en homme, de s'affirmer dans la virilité de son autonomie, de prendre la responsabilité de soi-même, bref d'exister et d'être plus. Que chacun suive donc son itinéraire personnel et poursuive sa quête dans l'expérience austère de la vie, dans la soumission au réel, avec vigueur et intrépidité, avec honnêteté et droiture. C'est seulement au cours de cette maturation que Dieu pourra être entrevu.

2) Foi en Jésus

De fait, la foi en Jésus est le prolongement de cette maturation, lentement acquise (p. 32). Elle se situe dans le sillage de la foi de Jésus lui-même, dans la fidélité à son souvenir et à sa personne, dans la coïncidence aussi avec celle des apôtres. Elle n'est pas adhésion théorique ou théologique à un credo mais adhésion totale et inconditionnelle à l'homme Jésus. Purifiée de toute addition et tout accessoire, abrupte et nue, elle retrouve l'essentiel de l'esprit de Jésus, elle est l'écho de son message (p. 97), elle correspond et participe au mouvement créateur, elle communie au projet de Dieu et au consentement que lui a donné Jésus. Cette adhésion à Jésus fait entrer dans le mystère de Dieu.

3) Prière

La foi s'exprime en prière. Celle-ci comporte bien des degrés dont les moins élevés ne sont pas méprisables. Elle jaillit spontanément, comme sollicitation, dans des cas dramatiques "extrêmes" mais son idéal est d'être une "contemplation immobile". (Ici Légaut reprend, plusieurs fois, avec amour, une expression que Teilhard applique à la Vierge Marie). Elle est transparence de l'homme à lui-même et à Dieu, dans la parole, le silence et l'action; approfondissement personnel (ce mot d'approfondissement est le plus cher à Légaut qui le répète incessamment). Elle implique recueillement et solitude. Elle s'opère moins sur des textes bibliques que sur la vie elle-même et par une réflexion existentielle.

L'auteur réfléchit ici, non sans pénétration, sur le mystère de l'action de la grâce. Pour éviter l'anthropomorphisme, aujourd'hui surtout inacceptable, d'une causalité physique et unilatérale de Dieu, il recourt à la notion de cocréation et de réciprocité active entre l'homme et Dieu : «Si assurément Dieu m'inspire, je l'inspire aussi; s'il m'appelle à être, je le fais être aussi et je l'enrichis, j'oriente son action et je l'influence» (p. 188).

Dieu n'agit pas directement sur sa création qu'il laisse à la nécessité immuable, mais il agit sur l'homme par son inspiration et lui permet de trouver un sens à la vie, à la douleur et à la mort.

4) Mission

Animé par la foi et la prière, le chrétien coïncide avec la mission de Jésus et l'exerce en son nom, en faveur de "l'universel", c'est-à-dire de l'avènement de la communauté humaine dans une solidarité totale avec le monde.

Cette action s'exerce avant tout par la paternité spirituelle, par l'influence personnelle d'âme à âme, de manière infiniment discrète et adaptée à chacun, par suggestion plutôt que par enseignement, à l'exemple de Jésus et en collaboration avec Dieu (p. 185). Elle vise à susciter à nouveau le ferment évangélique qui est élan et impulsion créatrice, jeunesse et vitalité. Respectueuse de la personne, elle tient le plus grand compte des différences originales des personnalités.

Elle s'achève enfin dans la prise de responsabilités dans l'Église et dans la cité, par des engagements, à la fois sages et audacieux, qui visent non pas seulement des réformes mais une véritable mutation révolutionnaire.

Cependant l'action du chrétien, notamment dans son Église, n'a rien d'une révolte orgueilleuse et renonce à toute impatience. Elle tient compte de ce qui existe et se garde de briser violemment ce qui tient encore. En attendant des transformations décisives, qu'imposeront les événements, elle supporte et souffre en silence, elle est à la fois prophétique et docile.

La véritable Église est future. Actuellement, presque rien ne semble l'annoncer ni rendre possible des changements profonds qui lui feront retrouver l'esprit de l'Évangile : la chrétienté n'est absolument pas préparée à ce qui doit advenir pour qu'elle survive dans la mutation présente de l'histoire. Il semble même essentiel au christianisme de subsister dans la contradiction de l'esprit et de la lettre, de l'appel et de l'autorité. Mais il se caractérise aussi, depuis Jésus, par la coexistence de l'impossible et du possible, donc par l'espérance dans la détresse qui fut l'attitude de Jésus. Sur quoi faut-il donc compter pour cet improbable renouveau ? Sur l'avènement de mystiques mais aussi sur le regroupement, enfoui et silencieux, de ceux qui comprennent la situation actuelle et méditant sur l'échec de l'Église, unissent leur amitié et leur prière pour être dans le monde les ferments de l'esprit de Jésus.

Essai de jugement

Cet exposé appelle un essai de jugement, malgré ce que celui-ci peut comporter de subjectif, d'approximatif et d'imparfait. Impossible pourtant d'y échapper tant le livre est stimulant et provocant, comme un détonateur, tant il bouscule des positions reçues.

1) Le positif

En dépit de reprises incessantes des mêmes thèmes et de répétitions, le livre est d'un écrivain qui sait manier la plume et dont le style n'est pas sans séduction.

Il reflète une riche expérience humaine et témoigne d'un engagement courageux, d'une rupture où le risque a prévalu sur la prudence. On sent un homme qui parle et qui s'invente, hors des conformismes et des sentiers battus, mû par l'exigence d'une volonté passionnée d'absolu.

Livre de foi aussi et de foi peu commune, dans la ligne de ces *Prières d'un croyant* qui, voici bientôt quarante ans, percutaient déjà nos jeunesses de leur élan mystique. Quelle leçon, toujours, de vie spirituelle de la part de ce vieux laïc, plus animé que jamais par le ferment de l'Évangile ! Quel appel à l'aventure mystique, à la rencontre personnelle avec Jésus !

Et, si acide et décapante qu'elle soit, il faut bien convenir que la lucidité de Légaut sur la situation du christianisme touche juste et porte la critique sur des points essentiels : comment ne pas être d'accord sur la plupart des aspects signalés plus haut, médiocrité des chrétiens, humanisation socio-politique de l'apostolat, amortissement du surnaturel, sclérose des structures... ?

Mais il est temps d'en venir aux idées. Me paraissent donc dignes d'intérêt les remarques suivantes.

a) Humanité de Jésus

L'antidocétisme de Légaut, son effort pour retrouver dans son exactitude l'humanité de l'homme Jésus, à coup sûr menacée par des amplifications de la christologie classique. J'y retrouve une tentative analogue à celle du Père Rahner, lui aussi alerté par le problème de repenser le dogme de Chalcédoine, notamment dans *Écrits théologiques*, et dont la solution (empruntée peut-être à Blondel) est de considérer l'union hypostatique comme le terme et l'achèvement d'un élan humain qui, dans l'homme normal, est impuissant à aboutir. Tentative qui cherche à sauvegarder plus pleinement la "personnalité" de l'homme Jésus, sa liberté, sa densité humaine, sa prédestination gracieuse.

D'accord aussi, par conséquent, en principe, sur la contingence de Jésus, sur ses conditionnements, ses limitations, sa passivité aux influences reçues de son époque, sa découverte de lui-même, ses progrès de conscience messianique... Le réalisme de l'Incarnation est à ce prix.

D'accord, en principe toujours et dans l'attente (qui ne sera peut-être jamais comblée) d'une exégèse et d'une herméneutique scientifiques, sur la critique de bien des textes de l'Évangile où la rédaction fut peut-être bien plus influencée qu'on ne peut le croire par la mentalité et les besoins de la primitive Église. Si respectueux qu'on soit, a priori, des textes (paroles et actes de Jésus), le problème se pose et le "soupçon" se porte sur une christification théologique de Jésus (mais n'était-elle pas conforme au fait Jésus et à son expression de lui-même sous une forme ou une autre ?).

b) Le Nouveau Testament

En liaison avec le point précédent, ne faut-il pas, avec Légaut, et toujours pour sauvegarder l'humain de la Révélation chrétienne, accommoder la théorie de l'inspiration au Nouveau Testament, comme on le fait largement pour l'Ancien ?

Donc y admettre de l'humain, voire du très humain, disons même si les mots paraissent trop forts, des déviations, des altérations, des gauchissements, des commentaires, des additions, des soustractions... Tout cela, sous l'influence de nécessités, de conditionnements, de pesanteurs psychosociologiques, d'inévitables concessions à la mentalité de l'époque (judaique d'un côté, païenne de l'autre). L'Esprit saint laisserait faire, sans tout couvrir de ces initiatives, car il respecte à la fois la liberté et les lois du

monde.

c) Théologie et structures d'Église

En dépit d'un excès que nous allons bientôt relever, Légaut n'a-t-il pas quelque raison aussi de dénoncer tout à la fois l'intellectualisme théologique et l'engagement précoce de l'Église dans la voie d'une religion d'autorité ? Nécessité sans doute mais dont on a peine à croire qu'elle émane entièrement de la volonté de Jésus et qu'elle se rattache à la pureté initiale de son message.

Dans quelle mesure cette orientation n'a-t-elle pas nui et ne nuit-elle pas encore au développement de la vie chrétienne qui a peut-être humainement besoin de plus de liberté et de jeu, car l'ordre qui étouffe est aussi dommageable que le chaos de l'anarchie ?

À la fin de son livre, Légaut soulève aussi la question du sacerdoce fonctionnel et institutionnel, dont il déclare, trop vite sans doute, qu'il est survivance lévitique, mais qui, dans sa forme actuelle, n'est peut-être pas aussi fondé qu'on le dit sur d'authentiques lettres de créance.

d) Existentialisme personnaliste

Le personnalisme de Légaut ne fait pas de difficulté. Oui de tout cœur pour la grandeur potentielle de l'homme, pour son autonomie fondamentale, pour sa vocation à l'achèvement et à l'authenticité de l'adulte, pour le respect de son cheminement original et pluraliste, pour son affirmation de lui-même et sa foi en lui-même, pour sa quête d'universalisme et de communion avec autrui...

Et Légaut a écrit quelques-unes de ses plus belles pages sur la valeur de la création, distinguée de la "fabrication" (p. 166-180), et sur cette création plus remarquable encore qu'est la paternité spirituelle (sur laquelle il revient sans cesse).

e) Le mystère de la création

Cette dernière allusion nous réfère aussi à un point, d'ordre philosophique et théologique, où Légaut nous semble profond : le mystère de la cocréation. Sans doute y mêle-t-il de l'inacceptable dans la conception d'un Dieu dont la transcendance est comme mêlée d'histoire. Mais il doit y avoir quelque chose de vrai dans cette humilité de Dieu qui le fait dépendre de l'homme et se recevoir de lui, tout en lui donnant d'abord infiniment. Et la comparaison du "témoin" du créateur humain est éclairante (p. 192-199).

2) Le négatif

Si l'aspect positif du livre n'est pas négligeable, il importe maintenant d'en reconnaître les faiblesses et les limites.

a) Les dualismes

La critique principale sans doute serait celle d'un dualisme presque manichéen qui introduit des oppositions rigides dans des aspects complémentaires et associés du réel. Un certain esprit "géométrique", issu peut-être de la formation scientifique de l'auteur mais puisé aussi dans son bergsonisme, accentue l'antagonisme des concepts, sans le surmonter. Ainsi, montée et descente, foi et croyance, appel et autorité, esprit et lettre, vie et pensée notionnelle, essentiel et "indispensable", intériorité et extériorité, nouveau et ancien testament...

Disons ici que la loyauté et la sagesse de Légaut, peut-être aussi sa prudence littéraire, lui font introduire sans cesse, sinon des nuances et des restrictions, du moins la mention des thèses ou des nécessités contraires. Nous avons relevé au moins une quarantaine de passages qui prolongent une affirmation par les mots suivants : certes, sans doute, pourtant... Mais cette précaution est insuffisante pour évacuer l'impression de rigueur qui fait exclure en fait tout un aspect du réel humain. L'auteur, féru de pureté absolue et intransigeante, se refuse de fait à transiger avec son exigence fondamentale.

La chose le mène malheureusement à des interprétations très discutables du christianisme, de la pensée de Jésus, de son message, de l'Église et de son histoire. On peut, notamment, sérieusement douter que le projet ou l'intention de Jésus ait été une rupture totale avec l'Ancien Testament. Et celui-ci est gravement méconnu en étant assimilé à une religion d'autorité où prévaut la dépendance de l'homme à l'égard d'un Dieu tout-puissant. Certes, comme le montre Balthasar, une extraordinaire inversion s'est produite dans la conception de Dieu, dont la "gloire" est désormais "la croix" et dont la vérité est désormais celle de l'amour sacrifié. Mais le christianisme assume et rappelle aussi le Dieu d'Israël et il se garde d'évacuer la notion de sacrifice. Il est curieux ici que Légaut oublie le fameux «Je ne suis pas venu détruire mais achever» qui est cependant un des textes les plus primitifs et les plus sûrs de l'Évangile.

On peut douter aussi que Jésus, tout absorbé dans son idée de transformer une religion d'autorité et de dépendance en un esprit d'appel, n'ait eu vraiment aucune intention de constituer une communauté stable pour le prolonger après sa mort. Quelles que soient les interventions possibles de la primitive Église sur les textes, c'est tout de même faire violence à l'Évangile de se refuser à l'idée d'une institution, si peu formelle qu'elle ait été d'abord.

Mais sous l'influence peut-être de Bultmann et d'une certaine critique moderne, dont pourtant on

commence à revenir, Légaut en prend vraiment trop à son aise avec les textes évangéliques, ne retenant, comme je l'ai dit, pour les besoins de sa thèse, que les Béatitudes et les paraboles.

Enfin quelles que soient les pesanteurs de l'histoire sur les apôtres et leurs premiers disciples, il est un peu excessif d'accentuer, au point que fait Légaut, les altérations, déformations, gauchismes... qu'aurait subis ou consciemment acceptés le christianisme par rapport au message de Jésus. Et si large que soit la part de l'humain dans le Nouveau Testament (comme je l'ai un peu reconnu), il demeure essentiel à la foi chrétienne qu'il soit divinement inspiré, qu'il fasse partie du dépôt fondamental de la tradition et que l'Église de tous les temps puisse s'y référer comme à une norme (sans méconnaître pour cela sa liberté d'interprétation et d'évolution adaptative).

b) Théologie et vérité

La dichotomie précédente amène logiquement Légaut à dévaluer avec excès la notion de "vérité", la vérité notionnelle de l'entendement ou de la "ratio" humaine, celle qui s'efforce de penser le mystère en verbe humain et de le traduire en cohérence logique, serait inutile et même nuisible à la vie.

L'intensité de la vie spirituelle de l'auteur semble ainsi n'avoir que faire non seulement de la théologie, mais des formules dogmatiques. La chose va loin. Dans un livre qui, au moins indirectement, ne peut manquer d'être une profession de foi, il n'est qu'implicitement question de la Trinité et la divinité de Jésus est considérée comme une "appellation" ou une "attribution" opérée par l'Église. Quant à l'existence de Dieu, elle peut bien être éprouvée comme un besoin, surtout à certaines heures, mais non pas prouvée.

Assurément, Légaut se garde ici d'un radicalisme absolu en disant par exemple que «l'expérience illumine la doctrine» (p. 79). Mais sa tendance générale est bien un fidéisme, peut-être apparenté avec certaines formes du protestantisme.

Que le statut de l'intelligence dans l'expression du réel, plus spécialement dans celle du mystère, soit difficile, la chose est certaine : à l'homme en général, au chrétien surtout, le réel ne se manifeste que par la médiation de signes imparfaits et, en tout domaine dans un "miroir". Et il n'est pas douteux que l'exercice de la pensée puisse donner lieu à une idolâtrie, comme à toutes les tentations de l'orgueil de l'esprit. Toute représentation logique doit avoir une conscience aiguë de son insuffisance, il lui faut tout à la fois partir de la vie et y revenir pour s'y vérifier.

Ceci dit, la détermination du vrai par la pensée abstraite, y compris en matière religieuse, demeure tout ensemble une nécessité humaine et une obligation, et c'est tourner le dos à toute la tradition philosophique, qu'elle soit profane ou chrétienne, que de méconnaître la valeur de l'intelligence et sa possibilité d'atteindre "analogiquement" la vérité, à condition d'observer les règles d'une méthode et de progresser sans cesse dans la quête ardente d'une meilleure expression. Jésus n'a pu s'empêcher de parler de lui-même sous le voile des mots et des images ou, comme le veut Légaut, dans la transparence de son rayonnement. Et la vérité, affirmée sur lui par l'Église, fût-ce en formules imparfaites, ne fait que traduire ce qu'il a dit et voulu dire déjà de lui-même. Le langage de la foi a donc une extrême importance à condition d'être situé. Convenons seulement des amplifications, souvent inutiles, auxquelles la théologie ou le développement du dogme a donné lieu dans l'histoire, ainsi que de la concurrence qu'elles ont faite parfois à la vie spirituelle. En se refusant à une poussée proprement dogmatique, le concile récent a peut-être marqué un cran d'arrêt sur ce point et il s'agit plutôt de repenser la richesse du donné traditionnel.

Ce qui vient d'être dit pour l'intelligence de la foi vaut aussi pour les structures qui sont une sorte de langage de la communauté et dont les cadres ont la même fonction de service à l'égard de la vie des personnes. L'effort à faire pour les réorienter vers leur but n'implique pas leur dévaluation. Ici encore, si modeste qu'il ait été, l'effort du concile a marqué une prise de conscience du problème.

c) Humanisme

Le bien que nous avons dit du personnalisme existentiel de Légaut n'implique pas cependant que nous puissions nous accorder pleinement à sa conception de l'homme. S'il reconnaît en effet le drame de l'homme et le caractère invincible du mal, il est curieux que sa conception de la condition humaine semble faire abstraction du mal de la liberté, qui est le péché : mention n'en est pas faite.

Sous l'influence de Bergson mais surtout peut-être de Teilhard, la notion de péché est pratiquement remplacée par celle d'inachèvement de l'homme et par celle de pesanteur ou de matérialisation. Pour Légaut, le mal de l'homme est de subir l'influence, sans cesse renaissante, d'une dégradation qui le fait retomber dans les fixismes figés et qui amortit les élans aériens de l'esprit : tout ce qui est pensée, langage, structures sociales, participe à cette chute. Heureusement, l'Esprit est-il toujours au travail pour remonter les pentes, pour reprendre sans cesse l'œuvre de création et d'invention; et cela, sous la forme des prophètes et des mystiques (parmi lesquels, éminemment, Jésus). Et à travers ces reprises, l'humanité s'efforce vers un oméga d'unanimité, inaccessible idéal historique, mais qui sera donné à l'espérance crucifiée.

Cette option, quelque peu négative à l'égard d'une réalité fondamentale de l'homme, explique le silence de Légaut sur le péché originel (grand mystère sans doute et à l'interprétation souvent faussée), mais surtout et plus gravement, sa méconnaissance de la "rédemption". S'il est un point qui soit plus au cœur du christianisme, plus identifié à sa chair, c'est pourtant bien celui-là. Mais des deux besoins de l'homme (qui n'en font qu'un en pratique), celui d'épanouissement en Dieu (ou d'achèvement en Dieu) et celui du salut, Légaut semble ne conserver que le premier. Alors Jésus n'est plus "Sauveur" et il n'a nullement voulu faire de la croix et de la cène un sacrifice rédempteur (ce qui serait infantile et barbare). Son intention essentielle est de refaire l'homme créateur en l'associant à l'éternelle création de Dieu. Conception lourde à porter pour le chrétien et qui détruit tout ! Concédonsons seulement que la redemption a d'autres buts que de sauver l'homme du péché car, suivant Saint Jean lui-même, elle veut «réunir les fils de Dieu dispersés». Consciente peut-être que, par le passé, trop d'insistance a été portée sur le premier point, l'Église et la liturgie actuelle préfèrent, semble-t-il, insister sur la belle notion de rassemblement (voir aussi le début de *Lumen gentium*). Mais ce n'est pas pour exclure l'idée d'expiation sacrificielle ni (ajoutons-le) celle d'hommage de l'homme à un Dieu dont il dépend comme créature tout en lui étant uni par vocation comme fils.

d) La situation actuelle

Un mot enfin pour nuancer le jugement un peu excessif de l'auteur sur la situation présente de l'Église. La sévérité de la critique ne doit pas faire oublier les efforts remarquables, sous toute forme et en tout domaine, tentés aujourd'hui pour remédier à la crise et résoudre les problèmes. Si le salut provient avant tout d'un approfondissement spirituel, il serait désolant de décourager tous ceux qui travaillent aujourd'hui pour le règne de Dieu, en incarnant leur foi dans des engagements divers.

Conclusion

Tel est donc le bilan de ce livre qui aurait pu être un grand livre si un effort supplémentaire de pensée avait contribué à relativiser les positions abruptes de son auteur, à suggérer au moins les exigences d'une dialectique de la pensée et de la vie, du langage et de l'intuition.

Prétendant évacuer du christianisme une métaphysique adventice, il ne peut éviter d'y réintroduire subrepticement une philosophie, de le penser à nouveau à travers certains cadres. Il est permis de se demander si ces structures sont parfaitement adaptées au mystère chrétien et si elles ne risquent pas, au moins dans l'énoncé des formules, de conduire à un rationalisme subtil qui l'humanise indûment en l'insérant dans un système préconçu.

Cette tentative achoppe notamment sur l'interprétation de Jésus qui, toujours sur le plan de l'explication verbale, touche dangereusement à la limite de l'arianisme : Jésus, "de Dieu" sans doute, mais homme avant tout dans sa présentation, surhomme, psychologiquement plus que substantiellement uni à Dieu, et venu surtout pour parfaire la création, pour achever l'homme en l'éveillant à lui-même et en l'associant à l'acte créateur.

Dès lors, l'appel à la vie contemplative et à l'intensité spirituelle pourrait perdre de sa valeur, même s'il s'unit par la foi à la foi en Jésus car, pour le chrétien, cette ferveur, doublée d'une vie missionnaire, se fonde avant tout sur la reconnaissance d'un Dieu vivant avec Jésus-Christ et sur la participation à sa passion rédemptrice.

Notre critique serait cependant trop "géométrique", suivant le mot de Pascal, si elle oubliait de se référer à l'intention de l'auteur, explicitement indiquée par le titre même de son œuvre. Cette intelligence du christianisme dans son avenir comme dans son passé se veut d'abord, en effet, le diagnostic d'un croyant sur la crise du christianisme et l'appel à un renouveau de fidélité, qui dépasse les aveux superficiels pour atteindre le cœur du mal : l'affadissement du sel et la stérilisation du ferment, la trahison du message de Jésus, la méconnaissance de la vocation chrétienne.

On s'explique alors que Légaut, au risque d'évacuer l'effort légitime de la théologie, s'en prenne à une responsabilité majeure : l'intellectualisme qui fait prévaloir les constructions abstraites de la pensée sur la densité du fait évangélique, sur la splendeur de cet ineffable "donné" que fut Jésus. À coup sûr, il pose ainsi un problème essentiel aujourd'hui : celui d'un langage de la foi dont le renouvellement et l'adaptation ne perde rien de la substance du "dépôt révélé". Il faut avouer que l'Église actuelle hésite encore à se lancer dans pareille entreprise, tant elle a conscience de la valeur des formules traditionnelles, fussent-elles imparfaites, voire anachroniques pour beaucoup de modernes (cf. Karl Rahner : l'avenir de la théologie, NRT, janvier 1971).

C'est pourtant le mouvement que le concile a amorcé en substituant à une théologie un peu rationaliste la primauté absolue de Jésus-Christ sur l'Église. On sait mieux aujourd'hui que nulle forme juridique comme nulle formule théorique n'épuise le "donné".

On sera donc reconnaissant à Marcel Légaut d'avoir tenté, même au risque de l'échec, un renversement, d'avoir affirmé que la vie était première et qu'il importait avant tout de coïncider avec Jésus, d'en

recevoir, si possible, la même impression vivante que les apôtres et les saints.

En relisant attentivement le texte du livre, on ne manquera pas d'ailleurs d'être frappé par l'effort dramatique et émouvant de son auteur pour retrouver une équivalence aux dogmes qu'il semble évacuer, et cela par l'affirmation brûlante de sa foi. Ainsi après avoir dit, peut-être trop sommairement, que la "croyance" (intellectuelle), par «ses précisions, par ses images fallacieuses, par les fausses évidences qu'elle développe en lui, fait obstacle à la recherche de Dieu», Légaut ajoute que le croyant «est acculé peu à peu, de façon vitale et non seulement par conviction doctrinale, à voir en Jésus son unique recours». C'est affirmer que l'homme a besoin d'un sauveur et que l'unique sauveur est Jésus-Christ. «Cette recherche conduit à l'adoration... Le disciple adhère à Jésus... Cette adhérence est proprement adoration par sa totalité toute enveloppée de nuit, par sa disponibilité sans borne et son immobile activité» (p. 32). C'est affirmer nettement la divinité de Jésus.

Les réserves graves que nous avons cru devoir faire laissent donc subsister notre admiration pour une œuvre où, à un niveau rarement atteint, se manifeste la présence de l'Esprit et qui, une fois décantée, demeure susceptible de provoquer un réveil de beaucoup de chrétiens et une résurrection de l'Église.

1971

Marcel Légaut
Les dossiers de *Paris Match*

Robert Serrou
6 mars, N° 1139

L'avenir de l'Église dépend des vrais chrétiens

Un mathématicien s'est fait berger par passion religieuse. Dans ses montagnes de Haute-Provence, ce catholique fervent a écrit deux livres qui sont des cris d'alarme.

«Tu seras académicien» avait prédit Marcel Légaut à son condisciple de Normale Supérieure, Jean Guittou. «Toi, lui avait répondu ce dernier. tu seras berger». Pourtant, rien ne semblait préparer ce fils de professeur, agrégé de mathématiques, à la vie pastorale. Seuls les chiffres l'intéressaient. «J'avais un mépris souverain pour les lettres et je lisais très peu» dit-il. Catholique fervent, une autre passion l'attirait, la vie spirituelle. Elle devait le dévorer tour entier.

À deux kilomètres de Die, petite ville de la Drôme célèbre pour sa clairette, au bord de la N 9 qui longe les derniers maillons des Préalpes, un panneau alerte le voyageur «Abbaye de Valcroissant, 5 km». À 600 m d'altitude, nichée au fond d'un cirque. au pied du Glandasse qui dresse ses parois de rochers abrupts gigantesques. Notre-Dame de Valcroissant, taradée par le temps, surgit à huit siècles d'histoire. Les moines de Citeaux ont abandonné les lieux. Avec sa femme et ses six enfants, Légaut a pris la relève. Il y a presque trente ans, ce brillant universitaire a décidé de tout abandonner. Retiré dans les collines de Haute-Provence, Marcel Légaut s'est fait berger. La prophétie de Jean Guittou s'est réalisée. De l'ancienne abbaye, trois corps de bâtiments subsistent. Le nouveau maître des lieux en a ajouté un quatrième, sa maison, une bâtisse grisâtre qui contraste avec les murs séculaires aux pierres lumineuses et patinées. Vaillle que vaillle, il a retapé l'église abbatiale et l'a donnée à ses deux cents brebis en guise de bergerie. C'est au rez-de-chaussée, dans la grande salle à manger, que l'écrivain-berger et les siens prennent leurs repas. Le soir venu, par un escalier abrupt et étroit, il regagne sa chambre, chichement éclairée par une petite fenêtre qui s'ouvre sur la cour. Dans un coin, un lit surmonté d'un crucifix, une table encombrée de papiers et d'une pendule baroque ; dans l'autre, un buffet sert de bibliothèque.

Démarche lente et lourde, visage sec, grosse moustache poivre et sel, béret basque toujours "vissé" sur la tête, chemise de laine et veste de velours, celui que certains appellent le "Giono chrétien" ou le "Teilhard berger" a décidé, voici sept ans, de livrer au monde chrétien le fruit de toute une vie de méditation et de recherche. Le résultat, 700 pages d'une typographie austère, deux volumes aux titres rébarbatifs, *L'homme à la recherche de son humanité* et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, publiés chez Aubier.

Une fois par génération, une grande œuvre parvient à donner aux réponses éternelles une nouvelle profondeur, une consonance plus juste aux besoins de l'époque. Déjà pour certains, l'œuvre de Légaut est de celles-là. Quelques-uns vont plus loin : ces deux livres difficiles, au style sans éclat, sans aucune concession aux modes et aux goûts actuels, sont, disent-ils, en passe de devenir le bréviaire de ce vingtième siècle finissant. Certes, il faut percer l'écorce des idées générales, de l'abstraction constante et systématique, pour qu'éclate un raz de marée destructeur. Traduits dans la langue vigoureuse de la rue, les mots du savant deviennent dynamite.

Pour lui, la plupart de nos contemporains, fussent-ils puissants, ne sont que des sous-hommes. Le christianisme a échoué. Après deux mille ans d'histoire, les Églises font leur bilan; à première vue, c'est un constat de faillite. Sous leur mince vernis chrétien, leurs fidèles restent des païens. «Il faut

reconnaître, constate-t-il, la dimension du désastre vers lequel, depuis des siècles, le christianisme s'achemine. L'heure approche, avec rapidité, où le christianisme sera acculé à une mutation, dont son origine le rend certainement capable et même qu'elle a toujours appelée secrètement, mais contre laquelle se dresse toute son histoire. Il aborde des temps décisifs. Ceux-ci le surprennent dans un état de grave impréparation due à des siècles de conservatisme et de préoccupations plus politiques que religieuses, cachées sous des croyances plus intrépides que spirituelles».

Mais précisément, si les chrétiens savent suivre le chemin que Jésus a ouvert à ses disciples, il leur permettra de porter remède à cette impréparation couronnée de satisfactions et de suffisance qui conduirait infailliblement le christianisme à la déroute finale. Réquisitoire ? Prophétie ? Cette philippique est un cri jailli du cœur de cet homme de soixante-dix ans dont toute la vie a été une quête spirituelle. C'est la méditation solitaire d'un scientifique retiré au désert pour réfléchir et pour prier. Réflexion amère, impitoyable, qui débouche sur une vision pessimiste, peu rassurante, de l'avenir de l'Église. Quelques semaines avant la parution de ces deux livres, dans un article publié dans *Études*, la revue des jésuites français, cet ascète apostrophait l'Église, Son Église. Que lui disait-il ? Ce que les êtres qui s'aiment sont capables de se dire à certains moments difficiles de la vie, lorsque vérité et passion s'empoignent avant de s'étreindre. Oui, le verdict est sans concession. L'Église catholique est la plus menacée de toutes les confessions par les crises religieuses qui sévissent à l'ère de la science et de la technique. «La base sur laquelle s'est édifié le christianisme est suffisamment ébranlée aux yeux de beaucoup, écrit-il, pour provoquer l'effritement, puis l'écroulement rapide de la totalité des croyances et des disciplines religieuses». Certes, les églises sont encore pleines mais, constate Légaut, c'est par discipline, par prudence ou encore par routine que les fidèles "pratiquent".

Alors, une question se pose : cette crise va-t-elle empirer ? Lucide, la réponse fuse sur les lèvres de ce chrétien : «Elle manifera toute son ampleur, demain, parmi les jeunes qu'elle aura perturbés dès l'enfance». Sinistre présage ! Mais aujourd'hui ? Légaut appartient à la race de ces catholiques fervents qui s'aperçoivent que l'Église «malgré ses prétentions ou à cause d'elles, se perpétuait dans une médiocrité spirituelle certaine». La plupart des fidèles s'imaginaient que l'Église, institution divine et infaillible, ne pouvait pas être ébranlée. «Dangereuse sécurité, répond-il, où se reposaient récemment encore les chrétiens les plus clairvoyants».

Tout est remis aujourd'hui en question : les mœurs, la morale, les manières de penser et de sentir, de dire ou d'exprimer, jusqu'à l'exercice de l'autorité, sacralisée à l'excès. «Tout est à reprendre à partir de la base, explique-t-il. Il s'agit d'une mutation, non d'un simple aggiornamento. Elle donne le vertige à ceux qui la pressentent».

À qui la faute ? Tout a commencé au début du XX^{ème} siècle. Oui, c'est la crise moderniste qui, par degré, a déclenché celle qui sévit actuellement. En 1902, quelques prêtres, Loisy, Tyrrell, se mirent à poser des questions étrangement semblables à celles qui ont cours aujourd'hui. Le christianisme ne doit-il pas faire un effort pour s'adapter à la mentalité moderne ? Les dogmes doivent-ils rester enfermés dans la gangue de formules fixées une fois pour toutes et aujourd'hui sans résonance dans la conscience des hommes ? Ne faut-il pas utiliser les méthodes de la critique scientifique afin de mieux comprendre la Bible ?

Les chrétiens ont pris l'évangile à la légère

Mais l'opinion chrétienne n'était nullement préparée à accueillir de telles interrogations. Les auteurs furent critiqués, et aussi dénoncés. Un vent de panique souffla sur l'Église. Et le pape saint Pie X, en publiant en 1907 la vengeresse encyclique *Pascendi*, finit par opposer au "modernisme" une fin de non-recevoir des plus catégoriques. Alors se déclencha dans l'Église une vague d'épurations sans précédent. Les professeurs de séminaires et d'universités qui ne donnaient pas toutes les garanties d'une orthodoxie rigoureuse furent impitoyablement mis sur la touche. Légaut n'est pas moderniste. Mais avec beaucoup d'autres, il regrette aujourd'hui le temps perdu. On a pu condamner les modernistes, leurs questions sont demeurées ; elles ont longtemps couvé sous la cendre, elles risquent aujourd'hui de tout embraser.

«Il faut de toute urgence, dit-il, répondre franchement à ces questions. Tâche beaucoup plus importante pour l'Église que les réformes pastorales ou les adaptations aux conditions sociales et politiques modernes, si nécessaires soient-elles. Malheureusement, la manière dont l'Église jusqu'ici a réagi aux critiques ne l'a en rien préparée à surmonter cette crise par des moyens proprement intellectuels et spirituels. Elle n'a su réagir, écrit-il, que par voie d'autorité». Et il ajoute : «À quelques exceptions près, elle a répondu par des anathèmes aux objections philosophiques et historiques que la science moderne opposait à l'enseignement ecclésiastique sur les origines du christianisme et de sa doctrine». Rien d'étonnant alors à ce que les jeunes abandonnent une religion qui n'offre à leur intérêt que ce qu'ils peuvent trouver ailleurs. Rien d'étonnant non plus à ce que les vocations sacerdotales se

tarissent.

Légaut affirme encore : «La crise actuelle du catholicisme ne sera pas dénouée de sitôt». Prophétie qui aurait tous les relents d'un chant funèbre si le mathématicien-berger, encore une fois passionnément attaché à sa foi, n'entrevoit pas une issue. Oui, l'Église peut s'en tirer, mais à certaines conditions. «Sans nul doute, l'Église sera conduite à une décentralisation extrême qui rappellera la poussière des Églises locales du temps des origines. Des initiatives très diverses se produiront d'abord à l'intérieur de communautés réduites et de forte cohésion spirituelle, dont elles seront le fruit et la raison d'être. Socialement négligeables, ces groupes inorganisés mais très organiques conduiront à une conception de l'unité de l'Église tout à fait nouvelle.

Sans nul doute, cette réorganisation sera une véritable reconstruction, car elle ne se produira pas avant que s'accumulent les ruines ; ruines qui ne peuvent pas être imaginées de sang-froid, que seule la foi peut porter et concevoir comme nécessaires. Quels délais ne faudra-t-il pas pour que l'Église résigne des situations établies depuis des siècles, se détache de la sécurité trompeuse que lui donne une doctrine mettant Dieu à son service, enfin pour qu'elle s'atteigne dans la nudité de la foi et la "folie" de sa mission. L'Église de demain sera pour le moins aussi différente de l'Église d'aujourd'hui que celle-ci l'est de l'Église de ses origines». Alors que sera-t-elle ? Elle retrouvera la manière d'exister des premiers temps. Elle aura du Christ une intelligence qui se rapprochera de celle des apôtres. Et Légaut cloue au pilori traditionalistes et contestataires, qui retardent ou abâtardissent les conversions.

En devenant berger, ce professeur a choisi le risque

Un anarchiste, ce croyant ? Sans aucun doute, répondent certains. Soyons sérieux, disent ses défenseurs. Si Légaut critique - et avec quelle vigueur, certes - ce n'est pas par goût du carnage. Son pessimisme n'est ni gratuit ni sans issue. Tout ce qu'il demande après tout, c'est qu'enfin l'Évangile ne soit pas pris à la légère.

L'Évangile ? Encore faudrait-il savoir ce qu'il représente ? Pour Légaut, c'est avant tout le livre de la vie de Jésus, cet homme inouï en qui, peu à peu, ses disciples, en vivant avec lui, ont reconnu leur Dieu. Cet homme qui n'a jamais cherché à imposer une discipline, une autorité et qui s'est contenté d'appeler «Si tu veux, suis-moi», appel qui continue à retentir à travers les siècles.

Mais, de cet Évangile, qu'a-t-on fait ? On en a fait la charte d'une religion nouvelle, répond Légaut. On y a vu l'exigence d'une institution fortement hiérarchisée, le germe d'une idéologie bientôt totalitaire, les interdits d'une morale davantage axée sur le mal à éviter que sur le bien à faire.

Le Christ avait-il prévu cette évolution, à vrai dire inévitable ? Légaut n'y va pas par quatre chemins, Cette évolution indissociable, mélange de fidélité et de trahison, a commencé dès la première génération chrétienne. Placés devant la nécessité d'organiser la vie des premiers disciples, les apôtres et leurs successeurs ont été amenés à codifier de plus en plus le message de liberté que leur avait transmis leur Maître. Ainsi, d'une religion d'appel, le christianisme devait, peu à peu, redevenir une religion comme les autres, une religion d'autorité. C'est ainsi que l'histoire a falsifié l'Évangile. Mais pouvait-il en être autrement ?

Situation sans issue ? Non. Légaut n'a aucune illusion. La conversion nécessaire sera difficile. «Seuls les êtres vigoureux spirituellement, écrit-il, pourront croire en Dieu, en Jésus et en l'Église». Une Église de petit reste, en somme. En réalité, il s'agit d'une véritable révolution. Pour être fidèle au Christ, l'Église doit renoncer à presque tout ce que l'histoire a fait d'elle et qu'elle en est venue à considérer comme indispensable.

Renoncer à quoi ? À son organisation pour accepter une décentralisation extrême. À sa pédagogie magistrale, dont le temps a ciselé si finement les formules, pour laisser la vie y couler à nouveau. À une discipline devenue trop universellement rigide, pour laisser le chemin libre aux conditions particulières. Aux paroisses nombreuses et anonymes pour que surgissent partout, comme la poussière se répand sur le sol, des milliers de petites communautés spontanées, seules véritables cellules d'Église. Tout cela, pour que soit enfin remis en honneur le seul élément véritablement essentiel du christianisme, la marche à la suite du Christ.

En attendant, que doivent faire les chrétiens ?

Ici Légaut laisse apparaître, à travers la dureté de sa critique, la profondeur de son attachement à l'Église. Non, il n'est pas anarchiste. Au contraire. Pour lui, le chrétien lucide ne doit ni s'en aller ni contester violemment, mais dire ce qu'il a à dire, puis attendre en essayant, pour son compte, de vivre aussi fidèlement que possible la "religion d'appel". Ce que lui, le savant devenu pâtre, a fait toute sa vie. Au lendemain de la première guerre mondiale, l'Université comptait encore dans ses rangs peu de chrétiens avoués. À Normale Sup, dont le cacique était alors Marcel Déat, les "tala" (ceux-qui-vont-à-la-messe) constituaient un petit groupe presque clandestin. Ils avaient pour aumônier le père Portal,

l'un des pionniers de la réconciliation de l'Église catholique avec les Anglicans. C'est lui qui sera le père spirituel de Légaut, qui "l'enfantera" à la vie de disciple du Christ. De ce groupe faisaient partie des hommes qui deviendront célèbres, Robert Garric, fondateur des Équipes sociales, Jean Guitton, Pierre-Henri Simon, et le futur père Avril dominicain. Ils faisaient des retraites, visitaient les pauvres et chaque semaine suivaient des cours d'instruction religieuse. Bref, une vie fort dévote.

Pour Marcel Légaut, ce n'était pas suffisant. Dans la chambre qu'il occupait à l'école, il organisa, pour lui et une demi-douzaine d'amis, une vie quasi monastique avec réunions de prières et récitation des principales heures du bréviaire. Tous les matins, ils assistaient à la messe et le soir, ils allaient au salut du Saint-Sacrement, dans la chapelle de l'Adoration de la rue d'Ulm.

Le christianisme gagne en lui de plus en plus de terrain. Les mathématiques, sa passion, passent peu à peu au second plan. «Il y a une ressemblance certaine entre la recherche scientifique et la recherche spirituelle, dit-il. L'une et l'autre connaissent des tristesses et des joies, des périodes fécondes et des périodes stériles, les mêmes émerveillements et les mêmes lassitudes».

Le voici devenu professeur en province. Il conserve cependant son petit pied-à-terre parisien, à la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, en plein quartier Latin. Déjà ses groupes de spiritualité font boule de neige. Ils trouvent même des sympathisants à l'École normale d'instituteurs, à l'époque farouchement anticléricale. Toutes les semaines, Légaut expédie 1000 ou 1500 exemplaires de "Méditations" qu'il a lui-même rédigées. Ironie, souvent ces feuilles aboutissent chez des prêtres qui voient, dans cette initiative d'un laïc sans mandat, un danger pour l'orthodoxie, ou chez les instituteurs primaires qui, eux, y voient une grave menace contre la laïcité. Ces méditations dénoncées auprès des autorités ecclésiastiques, Marcel Légaut va les réunir dans un livre. «Pour ne pas être mis à l'index, avoue-t-il aujourd'hui avec malice, j'ai fait préfacier l'ouvrage par Mgr Verdier, alors cardinal de Paris». En quelques semaines, *Prière d'un croyant* atteint 20 000 exemplaires. Bref, ainsi que le constate le père d'Ouince, ami de Légaut : «Ce qui s'est fait de plus valable en milieu universitaire sur le plan spirituel entre les deux guerres, c'est à lui et à ses groupes qu'on le doit».

1939, la guerre éclate. Mobilisé, il fait une découverte qui va influencer tout le reste de sa vie. «J'ai compris, dit-il, que l'enseignement supérieur, destiné à donner au pays une élite intellectuelle, était totalement en dehors de la vie réelle et que son échec sur le plan humain était fatal». Du coup, il va tenter une expérience, mener de front son métier de professeur et un travail de paysan avec des étudiants qu'il cherche à gagner à ses idées. C'est alors qu'il se marie. À la Libération, les autorités universitaires le mettent au pied du mur, reprendre le professorat à plein temps ou démissionner. Professeur, c'était la sécurité. Paysan, le risque. Il choisit le risque.

Aujourd'hui, plusieurs fois par an, le paysan-philosophe quitte sa thébaïde pour visiter, un peu partout en France, les groupes d'amis qui se réclament encore de lui et de sa pensée. C'est avec eux qu'il a discuté et mûri chaque chapitre de ses deux gros ouvrages, sortis de l'expérience quotidienne de centaines de chrétiens, obscurs mais fervents. Ainsi la relève est assurée. De nouveaux groupes naissent à qui les deux derniers ouvrages de Légaut servent de règle. La pensée du "sage provençal" fait tache d'huile.

Jusqu'où ira-t-elle ? Parviendra-t-elle à déclencher la révolution religieuse qu'il souhaite ? Ou alors Légaut s'est-il trompé et sa vie se sera-t-elle consumée en vain ? Cette éventualité, il l'a lui-même envisagée. «Seul, écrit-il dans l'avertissement du deuxième tome, un croyant peut aller de façon utile jusqu'au bout d'une erreur, tant il le fait avec tout son être. Les intellectuels ne font que jouer avec elle, légère comme une danseuse. Même si ce livre est gravement erroné, la vie de cet homme n'aura pas été consumée en vain. Dans ces conditions, avoir eu à l'écrire est un honneur peu recherché qui lui aura été réservé. Honneur du serviteur fidèle cependant, car cette tâche était bien la sienne».

Au fond de lui-même, Marcel Légaut garde une tranquille assurance. Qu'il se soit trompé ou non, les questions qu'il pose à la conscience chrétienne demeurent les vraies questions. Il faudra bien que l'Église y réponde un jour.

1971 **Le christianism dépend des "grands vivants"**
Avec Marcel Légaut, sommes-nous devant un bulldozer ou un éveilleur ?

André Sève
La Croix, mars

1933. - *On dit* : «Avez-vous lu "*Prières d'un croyant*" ? - *De qui est-ce ? - D'un jeune universitaire, Marcel Légaut, un agrégé de mathématiques*».

1971. - *On dit* : «Avez-vous lu ce que vient de publier Légaut, cet original qui avait lâché les maths pour devenir berger dans la Drôme ? Après trente ans de silence, il refait surface et il n'épargne personne!»

Une incroyable aventure. À 40 ans, Légaut abandonne le professorat et la sécurité : «Je me voyais condamné à vivre de façon irréaliste, glissant peu à peu dans la torpeur et la servitude. Je me suis levé pour partir». La rupture d'Abraham. De la ville aux solitudes du Diois. Il devient berger mais reste chercheur. Il poursuit une recherche qui peut s'énoncer ainsi : «À condition d'y jouer sa vie, un homme peut-il découvrir tout l'humain en exploitant sa propre vie à fond, en essayant de la comprendre et d'y adhérer ?»

Dans cet effort pour "être" autant qu'un homme peut "être", il atteint les questions réelles de la foi : mystérieuse jointure entre un homme et Dieu. Peu à peu, puisqu'ici le cherché et le vécu coïncident, la vie de Légaut est devenue un témoignage exceptionnel sur la recherche opiniâtre de l'humain. À 70 ans, il livre ce témoignage en deux ouvrages, qui sont en réalité les deux tomes d'une même œuvre : *L'homme à la recherche de son humanité* et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*.

Sous chacun des titres, une citation marque le sens et l'unité de la recherche. Premier livre : "Et homo factus est". S'il y a eu un homme comme Jésus, quels horizons fantastiques s'ouvrent à la volonté d'aller jusqu'au bout de l'humain ! Deuxième livre : "Simile est fermentum". Telle quelle, la vie d'un homme est une lourde pâte à faire lever. La masse des hommes, une plus lourde pâte. Jésus est le ferment qui fait lever des existences libres, créatrices d'elles-mêmes, en continuelle fermentation pour être plus humaines et plus conjointes à Dieu. Il faut qu'il y ait dans le monde des spirituels qui soient ferments. Les chefs religieux devraient être ferments. Mais à une religion d'appel et d'éveil, ils préfèrent une religion d'autorité et de conformisme plat.

Un vin nouveau un peu fort

On devine que le vieux berger propose un vin nouveau un peu fort pour nos outres, même les plus neuves. Ici, les contestataires sont aussi dédaignés que ce que Légaut appelle l'autorité et la quantité, les chefs et la masse. Pour lui, seuls comptent les grands vivants et je serais tenté de mettre des majuscules parce que tout se ramène à cette idée : être un Grand Vivant. Qu'il s'agisse de la valeur d'une vie particulière ou de l'avenir du christianisme, l'essentiel est l'activité spirituelle intense qui peut faire de n'importe quel homme un "grand vivant".

De cette plate-forme, l'expert en humanité et en foi chrétienne jauge le christianisme d'hier : «Deux mille ans de médiocrité». Et le christianisme de demain : «Tout reprendre à la base. Il ne s'agit pas d'aggiornamento, mais d'une mutation à donner le vertige».

Ces cris seront peut-être trop acceptés ou trop refusés. Par toute sa vie, Légaut souhaite autre chose : être écouté au niveau de profondeur et de communion, où le message n'est pas reçu à la lettre et de l'extérieur, mais comme un choc intérieur qui appelle à la créativité personnelle.

Un homme médiocre ne peut être qu'un chrétien médiocre

Que beaucoup d'affirmations de Légaut (les deux livres sont d'une richesse inouïe et vont être exploités de mille façons) deviennent nôtres ou restent le diagnostic très discuté d'un redoutable critique, n'est pas le problème essentiel de l'utilisation d'un tel témoignage. L'essentiel, c'est la question, devenue partout obsédante jusqu'à l'agacement, mais que Légaut pose avec sa propre vie : «Qu'est-ce qu'un chrétien ?»

Sa réponse ne va pas dans le sens d'une originalité "chrétienne". Elle s'enfonce dans l'humain. La sortie de *l'introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* avant *l'homme à la recherche de son humanité* a été trompeuse. Le chemin de Légaut part d'une extrême envie d'aller au bout des possibilités humaines. Il ne voit pas le chrétien comme quelqu'un qui croit, qui pratique et qui obéit. Mais comme un homme complet. Chaque chapitre du livre 2 reprend inlassablement l'affirmation massive du livre 1 : un homme médiocre ne peut être qu'un chrétien médiocre.

Quand le solitaire sort un peu, il regarde les hommes et cela le ramène aux images de son troupeau. Personne n'a jugé plus durement notre monde de moutons. Pour Légaut, l'homme actuel se laisse gagner par une torpeur individuelle et collective que camoufle une agitation névrotique. Tout le distrait d'être, de vivre intérieurement et puissamment. Comment s'aveugler au point de croire qu'on pourrait tirer de ces rangs serrés de conformistes des chrétiens magnifiques ? Et un christianisme vigoureux ?

Avec une rudesse qui fera crier, Légaut dénonce les irréalismes d'une religion trop peu soucieuse de ce qui serait à vivre personnellement : une doctrine jamais repensée par la plupart qui se contentent de la recevoir du dehors; des traditions d'enfance mêlées de crédulité et de superstition, jamais critiquées; une pratique sacramentelle qui n'engage pas, dont on ne tire pas les conséquences; une morale qui a toujours peur de la liberté et de l'invention pour temps nouveaux; des rassemblements trop vite appelés communautés; des chefs spirituels paniqués par les initiatives parce qu'ils ne sont pas eux-mêmes en recherche.

La rencontre personnelle de Jésus

Cela donne quelque idée du Légaut bulldozer. Mais toutes ces illusions de vitalité religieuse étant

démolies, il ouvre un chemin : celui de la rencontre personnelle avec Jésus, en laquelle il voit l'essentiel du christianisme. Non que tout le reste soit faux ou inutile, mais c'est fatalement irréel et sans conséquence tant que nous ne recevons pas de Jésus le choc que reçurent les apôtres et qui changea leur vie. D'abord séduits et intrigués, ils furent menés peu à peu vers l'idée folle qu'en fréquentant Jésus ils étaient si proches de Dieu qu'il fallait basculer de la vénération dans l'adoration. Ce pas énorme, quand un chrétien l'a fait trop facilement, sa foi en Jésus n'est pas assez enracinée dans l'humain et dans le vécu. Irréelle, elle ne commande pas vraiment sa vie.

L'efficacité de cette rencontre dépend donc beaucoup de notre vitalité humaine. Tout Légaut est là. Pour lui, le christianisme de demain aura la consistance et l'attrait que lui donneront, non des institutions ou des structures, mais quelques chercheurs de l'humain qui auront eu foi en Jésus à partir d'une puissante découverte personnelle.

1971

Entretien avec Marcel Légaut

André Séve
La Croix, 22 juillet

Deux livres aux titres longs et rébarbatifs (*L'Homme à la recherche de son humanité* et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, édités par Aubier) ont fait surgir de l'ombre le professeur Marcel Légaut qui, à 40 ans, avait brisé une carrière universitaire pour devenir berger dans la Drôme. Trente ans plus tard, en livrant le résultat d'une étude de sa propre vie, il débouche sur nos questions actuelles : Qu'est-ce que vivre ? Qu'est-ce qu'être chrétien ? Pourquoi deux mille ans de christianisme nous ont-ils menés là où nous en sommes ? Et où va maintenant l'Eglise ?

Du coup, il est l'homme à la mode. Journaux et télé en font une vedette. «Avez-vous lu Légaut ?» Dans ce remue-ménage, que devient le berger ? Je voulais le rencontrer aux Granges de Lesches où, avec sa femme, il a durement appris le métier de paysan-berger et élevé six enfants. En 1950, il a aussi acquis, près de Die, une abbaye en ruine, Valcroissant, qu'il a transformée en maison d'habitation et en bergerie. Mais je n'ai pu le joindre qu'à Mirmande, pittoresque petit bourg au sud de Valence. Depuis 1967, un foyer accueillant y aménage une ancienne magnanerie pour ce qu'on appelle la Communauté. En le voyant, je suis surpris. Il n'est pas tellement le vieux berger de ses photos. Encore moins professeur. Plutôt un personnage de La Varende. Et des yeux malicieux, amusés. Une extraordinaire présence qui simplifie le contact.

Comment sont nées ces fameuses 700 pages ?

La sortie de vos livres a bouleversé votre vie. Les moutons...

Il y en a. Pas dans ma vie, mais chez moi. Je ne peux plus m'en occuper. Je mène actuellement une vie artificielle. Je parle mes livres comme ils ont été parlés avant d'être écrits.

Comment sont nées ces fameuses 700 pages ?

Pour les racines, c'est toute ma vie à partir de 20 ans, date de mon entrée à l'École normale où j'ai connu M. Portal. Toutes les questions que j'ai explicitées depuis sont nées là, à son contact, dans le climat de la crise moderniste. Nous avons formé un groupe autour de M. Portal, puis sa mort, en 1926, autour de moi si vous voulez. De nos méditations collectives est sorti mon premier livre en 1933 *Paroles d'un croyant*. J'attache une grande importance à cette expérience de communauté. D'abord un groupe de garçons; puis nous l'avons ouvert aux filles, ce fut même le premier groupe mixte. Il y a eu des mariages, des enfants. Tout compris, durant les vacances, la Communauté a compté 80 à 100 personnes. Nous passions quatre à cinq heures par jour à la chapelle. Quant à l'ouverture sur l'humain, elle se faisait à travers la littérature : Mauriac, Claudel, Dostoïevski, Bernanos, Malègue... Les femmes se montrèrent moins intéressées par ces débats intellectuels et un autre projet a germé mais la guerre a tout foutu en l'air. Nous voulions construire nous-mêmes, avec des maçons comme chefs de chantiers, des maisons pour nos familles. Nous rêvions d'une vie mi-manuelle, mi-intellectuelle. J'ai réalisé cela, d'une manière différente, quand en 1940 j'ai acheté les Granges de Lesches.

Et vous êtes entré en solitude avec vos moutons ?

Ah oui, seul ! Tout le temps, tout le temps. L'été, on part très tôt le matin parce que les moutons chômeaient dès qu'il fait chaud. Je rentrais vers 10 h, je travaillais dans mes champs, je ressortais vers 5 h jusqu'à 8, 9 h.

Taillées comme des diamants

Vous lisez ?

Non, mais j'avais derrière moi pas mal d'années de vie d'intellectuel. Et chaque hiver, ma femme tenait la ferme et moi je faisais des tournées dans toute la France chez des camarades pour garder le contact. Et puis, pendant les vacances, les camarades venaient. Les jours de pluie et le dimanche, je leur faisais

des méditations. C'était les amorces de mon livre. Il y avait une explicitation communautaire. Ils me l'arrachaient, si vous voulez.

Vos livres sont des enfants de communauté ?

Absolument.

Vous les avez écrits de 1940 à 1970 ?

Non. Pendant vingt ans, je n'ai rien écrit. Pas une ligne, pas une note. En 1962, J'ai rassemblé des conférences et des méditations, ça a fait un petit livre *Travail de la foi*. Vers 1964, j'ai eu le sentiment que c'était l'heure de réaliser quelque chose de plus important.

Vous vous êtes mis à écrire un peu tous les jours ?

Non, ça venait quand ça venait. Le jour, la nuit. De 1 h à 3 h du matin. Mais je suis un mathématicien, pas un littéraire, tout a été travaillé et retravaillé avec des camarades.

Ils relisaient les pages ?

Ligne par ligne. Et on organisait, on réorganisait les chapitres, les paragraphes. J'ai une pensée hélicoïdale. Ils m'aidaient à la rendre un peu plus droite. C'était un très gros travail. Des chapitres comme "Foi en soi" et "Foi en Dieu" ont été réécrits une dizaine de fois. Je crois que finalement ça a abouti à un style assez particulier.

Pur, abstrait. De la taille de diamant.

Dans l'expression, oui.

Un seul livre

Vous avez fait les deux ouvrages en même temps ?

Mon idée, j'y tenais beaucoup, c'était de ne faire qu'un seul livre, mais j'ai mis deux ans à trouver un éditeur. L'un m'a dit : «Vous n'aurez pas un lecteur». Un autre : «Nous n'avons pas trouvé de collection où ça irait...». J'en avais marre. Je suis allé chez Aubier, je connaissais la directrice. Je lui ai dit : «Lisez-le vous-même. Et prenez une décision vous-même». Elle a été emballée mais elle m'a dit : «Ça peut se couper en deux». C'est vrai. La première partie a son autonomie. Elle m'a dit : «On va sortir le second avant le premier». Mais il faut lire le premier avant, c'est évident.

Vous faites peur

Vos critiques ravageuses, vos exigences décourageantes...

Je sais. On m'a reproché de vouloir une Église de purs. Mais en fait, il n'y a que les êtres vigoureux qui resteront ou deviendront chrétiens. Ça, ce n'est pas une théorie sur une religion de purs, c'est la situation où nous sommes. Une foule de chrétiens sont mis à l'écart, pas par des considérations intellectuelles, mais par la pression sociologique du milieu dans lequel ils vivent et auquel ils sont incapables de résister. Ce n'est pas moi qui fais cela, je le décris. Mais avec une part de polémique, c'est certain. Je suis polémiste avec des paroles douces, c'est ce qui rend les choses compliquées.

Et les gens très perplexes à votre égard ?

(Il rit.) Les coups fourrés ne manquent pas dans mon bouquin.

Les deux tomes sont là sur la table. J'ouvre le tome II à la page 352 et je lis à haute voix la description du vœu de pauvreté vu à la manière douce-amère de Légaut. «Quand la pauvreté est observée suivant les règles habituelles, où la pauvreté individuelle est soutenue et relativement atténuée par une certaine richesse collective, elle ne fait qu'établir l'homme dans le climat favorable à l'activité spirituelle, d'une vie simple et assurée telle que quiconque devrait pouvoir la mener, ce qui n'est encore que le lot d'une petite minorité».

Vous êtes dur. Et plus encore quand vous parlez des vingt siècles de médiocrité du christianisme.

Il faut être dur quand les gens, et surtout ceux qui ont autorité, sont mous. Il y a une manière de ne pas voir les choses qui est la grande tentation de ceux qui ont des responsabilités. Notre Église n'a pas pris conscience, encore, de l'extraordinaire renouvellement qu'elle doit découvrir, On peut vivoter. Mais ce n'est tout de même pas le rôle de l'Église du Christ de vivoter.

Un livre de cheminement, pas de doctrine

Votre livre est tout entier un refus de vivoter, une formidable aspiration à être ?

Oui, mais il ne faut surtout pas le prendre pour un livre de doctrine, d'enseignement tout fait. Il est essentiellement un livre de cheminement.

Est-ce à cause de cela qu'il pose un tas de problèmes de vocabulaire ? Vous refusez des mots traditionnels, comme Saint-Esprit, grâce, surnaturel. Vous vous forgez vos propres instruments en donnant un sens particulier à foi, création, intériorité... Et surtout en employant sans cesse des couples d'opposition, cheminement contre doctrine, foi contre croyance, création contre fabrication.

Il fallait un vocabulaire neuf ou rénové pour qu'on ne soit pas tenté d'utiliser mon livre autrement que comme un moyen, pour chaque lecteur, de cheminer personnellement.

Les mots trop employés arrivent sur nous sans nous faire bouger, sans nous faire cheminer.

C'est cela. Et surtout, il faut bien voir que les mots qui sont ouverts sur l'infini n'ont de valeur que par

le cheminement qui porte à les utiliser. Si ce cheminement personnel n'existe pas, on reste séparé du mot, il n'est qu'une étiquette qui cache un vide au lieu d'être quelque chose qui apporte vraiment. Par exemple, quand je dis «Jésus est de Dieu» au lieu de dire «Jésus est Dieu», c'est pour me dégager d'une affirmation purement intellectuelle, qui me laisse tel quel. Mais Jésus est de Dieu, ça veut dire que plus j'entre à fond dans ce qu'est Jésus, plus je m'approche de Dieu. Jésus est chemin et je fais ce chemin pour arriver à dire réellement, personnellement : Jésus est de Dieu, Jésus est Dieu.

Vous semblez craindre beaucoup que votre livre soit pris autrement que comme un moyen de cheminement ?

On a toujours tendance à chercher une doctrine toute faite. Mais je vais vous dire brutalement, on va s'amuser un peu, hein ? Si vous me prenez pour un nouveau saint Thomas d'Aquin, vous vous trompez radicalement. J'ai fait ce livre de moi et pour moi. Mais quand un homme creuse assez profond, il rencontre l'universel. Fait pour moi, ce livre est fait aussi pour ceux qui y chercheront de quoi cheminer à leur tour selon leur propre voie. Un livre de doctrine, au contraire, dispense d'être créateur. Il dicte du dehors des buts à atteindre, les mêmes pour tous. Mon livre insiste sur le point de départ. À chacun de trouver son point personnel d'arrivée.

Vivre, c'est réaliser trois rencontres

Quel est ce point de départ ?

Nous partons de notre humanité, ce que nous sommes. Nous avons d'abord besoin de nous purifier de ce qui nous arrive du dehors, ce que la société nous apporte, nos préjugés, nos besoins de sécurité, notre sensibilité. C'est le premier pas, en quelque sorte négatif, une libération. Le deuxième pas, c'est l'approfondissement personnel.

Un des maîtres mots de votre vocabulaire ?

Une notion fondamentale, oui. Cet approfondissement doit se faire normalement à travers les évolutions ordinaires d'une vie, l'amour conjugal, la paternité, le travail créateur.

Créateur ? Pas pour tous !

Je ne parle pas seulement de la création artistique mais du simple fait, pour un artisan, de donner un caractère de fini, un caractère personnel à ce qu'il fait.

Pas s'il est dans un travail standard, à la chaîne.

Des vies comme cela sont écrasées par la société industrielle actuelle. C'est la condamnation radicale de cette société, et elle en crèvera.

Mais vous, vous n'avez aucune parole de lumière pour ces tâches standard ?

Non, mais la création dont je parle n'est pas seulement matérielle. Elle peut être une création de vie intérieure, une création de soi-même, quelle que soit la vie qu'on est obligé de vivre.

En tout ce qu'il vit profondément, un homme peut être créateur ?

Oui, on crée son amour, on crée sa paternité. Tout ce qu'on s'efforce de vivre en créant nous fait cheminer vers notre intériorité, c'est-à-dire notre être. Alors, nous vivons en état d'attention et d'attente. Nous pouvons atteindre notre consistance, notre durée, nous entrons pour ainsi dire dans notre existence, Si nous adhérons totalement à nous-mêmes, nous pourrions nous saisir par un mouvement essentiellement simple et prendre ainsi conscience de la valeur originale de notre propre réalité. J'appelle cela la "foi en soi".

Une sorte de contact avec soi-même ?

Oui, une évidence immédiate : j'existe.

Un acte de saisie ontologique ? On rencontre l'être.

Exactement. Beaucoup de choses échappent à mes lecteurs s'ils ne vont pas jusqu'à l'ontologique.

Vous avez pu faire cette rencontre de votre être même ?

À certaines heures, cela m'est arrivé.

Cette foi en soi est un but ?

D'une certaine façon, oui. Mais s'atteindre à ce niveau, c'est s'éveiller à ce qu'on doit être. Alors, on perçoit, d'une manière obscure, ce qui nous manque pour être. Cette carence d'être n'est pas une impuissance comparable à nos autres impuissances. Elle est radicale, inguérissable par nous-même. C'est le signe en creux de ce qui peut naître en nous et de nous, mais pas seulement par nous. L'homme ainsi approfondi est prêt à recevoir ce qui viendra le visiter, une action en lui qu'il ne peut ni séparer de lui ni confondre avec la sienne.

Vous décrivez la conjonction de l'homme avec Dieu. Vous nous conduisez vers une foi existentielle en Dieu ?

C'est exact. Il s'agit de prises de conscience qui tournent autour de la mystérieuse insertion de Dieu en l'homme. Nous n'atteignons pas Dieu au bout de nos efforts, mais au bout de nos manques.

De la foi en soi, on chemine vers la foi en Dieu ?

Ce sont les deux aspects d'une même pièce, la rencontre de soi et donc la rencontre de Dieu dans la

même progression vers notre intériorité. Et c'est à ce niveau d'approfondissement humain que pourra se faire une rencontre réelle avec Jésus.

Le second tome de votre livre ?

Oui, un homme peut lire le premier tome rien que pour y chercher le point de départ de son approfondissement et devenir le créateur de sa vie. Mais en réalité, je l'ai écrit beaucoup plus dans les perspectives de l'approfondissement humain nécessaire pour comprendre l'intime de Jésus sans utiliser une théologie a priori.

Il y a interaction entre notre propre niveau d'humanité et notre rencontre de Jésus ?

C'est très lié. En cherchant, à travers notre propre expérience humaine profonde, qui est l'homme Jésus et ce qu'il a vécu, nous découvrons davantage qui nous sommes et ce qui joint l'homme à Dieu. Plus les hommes découvriront la grandeur de l'homme, plus ils pourront entrevoir la transcendance de Dieu. Et donc les dimensions de Jésus. Inversement, la connaissance intime de Jésus nous ouvre des perspectives inouïes sur les possibilités de l'homme et sur le mystère de Dieu. C'est en tout cela que Jésus est chemin.

Votre chemin ?

Oui, pour moi la base, l'essentiel du christianisme, c'est de comprendre par le dedans ce que Jésus a vécu en tant qu'homme. Le Christ qui vit maintenant, je le perçois, j'entre dans son esprit, en déchiffrant sa vie, à la fois par les Evangiles et par ma propre vie d'homme.

C'est en voyant comment Jésus peut être chemin vers Dieu pour tout homme, quel qu'il soit, que l'on peut croire à sa divinité ?

Surtout actuellement, oui. Nous entrevoyons la prodigieuse diversité des hommes. Par conséquent la notion d'universalité prend des proportions immenses. J'ai longuement développé cette idée capitale : il faut atteindre l'universalité de Jésus pour croire en lui.

À ce moment, Marcel Légaut m'a parlé d'une de ses méditations-prières. Je la lui demandai. Il me dit : «Nous pouvons la prier ensemble». Elle a duré longtemps, longtemps. O Jésus, fils de l'homme, fils de Dieu, seul Maître, seul Seigneur, notre Père sur cette terre. A travers les vingt siècles et toutes les distances qui nous séparent de Vous, soyez révélation de nous-mêmes à nous-mêmes, présence active, chemin vers nous-mêmes et vers Dieu. Ne nous laissez pas dans l'ignorance de Celui que vous avez été...

1971

Les missions, l'avenir de l'Église

Interview par une femme

Votre recherche spirituelle s'oriente vers l'avenir de l'Église. Une Église que vous voudriez attentive d'abord à l'éveil spirituel de ses membres. Une Église dont le tissu serait constitué par de petites communautés d'adultes. «De nombreux chrétiens laïcs, avez-vous écrit récemment dans Panorama d'Aujourd'hui, peuvent désormais participer à la vie de l'Église dans ce quelle a d'essentiel». Et vous en appelez à une réforme très profonde du sacerdoce, réclamant pour les communautés la possibilité de renouveler la cène. Vos écrits, votre parole prouvent donc que votre fidélité sans faille à l'Église catholique s'accompagne d'une rare imagination créatrice et qu'elle ne craint pas les changements de structures. Puis-je vous demander alors ce que vous pensez de l'avenir des missions catholiques à travers le monde ?

C'est en pensant convenablement le présent qu'on prépare le mieux les temps qui viennent. Aussi un chrétien conscient de son devoir envers l'Église doit-il s'efforcer de concevoir l'avenir qui attend celle-ci, à la lumière de l'expérience du passé, des échecs plus encore que des réussites. La crise actuelle des missions est une des manifestations les plus accentuées de la crise grave que traverse l'Église. Pendant des siècles nous avons confondu en Occident, mission chrétienne et mission patriotique, cherchant autant le succès de l'une que de l'autre, croyant que la civilisation occidentale et plus précisément le rattachement politique à la nation d'où l'on venait pour apporter le message de l'Église étaient des supports nécessaires à la vie chrétienne ? Les pays que nous avons ainsi "évangélisés", ou plus exactement "endoctrinés" et colonisés sont aujourd'hui, par réaction, devenus nationalistes, pour ne pas dire racistes. L'Église supportera longtemps les conséquences de ses erreurs passées, c'est-à-dire de la manière dont elle a conçu sa mission. Cela pourra aller jusqu'à la persécution, même si maintenant elle se veut résolument humaine et évangélique.

Sans doute on peut se rassurer en constatant qu'en certains de ces pays, surtout ceux qui ne sont pas sous la domination étroite de l'Islam, les Églises sont prospères, les séminaires regorgent d'élèves. Il faut cependant reconnaître que si les séminaires sont pleins, peu de prêtres autochtones en sortent. Les études que l'on y fait préparent plus souvent une promotion sociale simplement laïque, résultat

d'ailleurs excellent en soi.

Pendant trop longtemps nous ne nous sommes pas préoccupés de former un clergé local. Les congrégations missionnaires étaient nettement réticentes sinon opposées. C'est seulement au début de ce siècle, et en particulier sous l'influence du Père Lebbe, que Rome a commencé à prendre des initiatives dans ce sens. De nombreux évêques ont été ordonnés et ont remplacé ceux qui appartenaient aux congrégations missionnaires.

Notre difficulté demeure cependant. Il nous est très difficile de ne pas déraciner et ainsi de ne pas dépayser ces futurs prêtres par les études que nous leur faisons faire et par la mentalité qu'ainsi nous leur donnons. Notre christianisme est encore profondément inféodé à notre manière de penser d'occidentaux et même de catholiques romains. L'Église, d'autre part, a encore une conception très monolithique de son unité. Aussi faudra-t-il un temps fort long pour que, à force de foi et d'intelligence spirituelle, nous arrivions à une conception vraiment universaliste de la mission de l'Église. Et d'abord, ne faudrait-il pas que nous vivions davantage de l'Évangile chez nous avant de nous permettre d'aller évangéliser les autres ?

La mission n'est pas un but mais un fruit

Vous m'étonnez, Ce que vous exprimez là, c'est exactement ce que des groupes de jeunes osent parfois dire aux missionnaires. C'est une réflexion qu'à vrai dire on ne prend pas très au sérieux à l'intérieur des ordres missionnaires et des structures officielles de la mission. Faudrait-il attendre que la France entière soit convertie pour aller prêcher la mission à l'extérieur ?

Il ne s'agit pas de la France entière, mais des chrétiens et plus précisément des missionnaires. Si l'Église est si peu rayonnante, c'est qu'elle est très affaiblie spirituellement au point de ne pas pouvoir s'en rendre compte généralement. Les jeunes le sentent d'une manière plus ou moins consciente, aussi ont-ils la tentation de la quitter. trop nombreux sont ceux qui y cèdent, désespérant d'elle parce qu'ils ne trouvent pas en elle ce dont ils ont besoin et qui correspond à leur espérance d'homme. Ils ne se rendent pas compte que c'est au contraire en portant l'Église et d'abord en la supportant à longueur de vie telle qu'elle est pour l'aider à se convertir, qu'ils trouveraient le sens de leur vie; un sens à la taille de la crise actuelle et des promesses que celle-ci contient en puissance si on sait bien y correspondre. Nos jeunes ont une intelligence qui n'est pas oblitérée comme la nôtre par les habitudes, par un certain besoin de sécurité et de certitude qui augmente quand, avec l'âge, on est moins vivant, moins vigoureux et moins lucide. Même leur tendance à contester les adultes leur donne parfois une intelligence supplémentaire lorsque cela ne tombe pas dans l'infantilisme.

La mission est une dimension essentielle de l'Église. Mais c'est une obligation qui ne peut être satisfaite que si la mission est le fruit mûri d'une vraie fidélité. Le but premier est la plénitude que donne la vie spirituelle, ce n'est pas la mission. Porter du fruit demande d'abord que l'arbre soit fortement enraciné en terre et largement déployé dans le ciel, que la sève monte en lui, tirée des profondeurs du sol, vivifiée par les ardeurs du soleil afin de faire éclore la fleur et nourrir le fruit. La raison première de cultiver la vertu n'est pas de rendre les autres vertueux. On ne s'efforce pas vers la vie spirituelle pour devenir apôtre. Qui fait de la vie spirituelle un moyen fausse radicalement dès le début sa démarche, fût-elle la plus.....(manque la page 4)

... recherche face à l'inextricable et à l'impossible que rencontre la condition humaine. Pour comprendre ce que c'est qu'être le témoin de Jésus parmi les hommes, il faut commencer par être disciple, c'est-à-dire être capable de réaliser pour soi et d'actualiser dans sa vie ce qui s'est passé voici vingt siècles entre Jésus de Nazareth et les siens Il ne suffit pas d'avoir étudié la doctrine et de s'être enthousiasmé pour les perspectives grandioses et exaltantes qu'elle développe. Seuls ceux qui ont commencé cette approche essentiellement personnelle sont capables de comprendre que l'approfondissement humain en est le fondement. Il en est aussi le fruit car cette découverte en profondeur de Jésus est aussi appel à être soi-même plus homme.

C'est pourquoi un missionnaire est parfaitement dans sa tâche s'il s'efforce d'aider les hommes à être plus hommes, non seulement en les aidant à élever leur niveau de vie mais en les aidant à mieux comprendre le trésor qui est caché dans leurs propres traditions et dont ils vivent de façon partielle et médiocre s'ils n'en prennent pas totalement conscience.

J'ai rencontré récemment un jeune prêtre noir du Zaïre. Ce jeune homme de 28-30 ans a exposé avec simplicité ce qu'il essaie de faire dans son pays. Avec les gens, il discute des proverbes locaux, il leur en découvre le sens humain et dans la mesure du possible son prolongement chrétien. Ceux qui l'écoutent se mettent à réfléchir sur ce sujet et le font avec intérêt et profit parce que ces proverbes font partie de leur patrimoine spirituel. Le christianisme ainsi présenté, même seulement de façon indirecte et par suite occasionnelle, s'enracine dans la spiritualité d'un peuple en usant de toutes les richesses qu'elle présente. Il consolide ces traditions en les purifiant. Il les accomplit en les prolongeant.

Voilà ce que nous aurions dû faire depuis des siècles. Cela avait été essayé en Chine avant d'être

condamné par Rome. Mais il faudra encore beaucoup de temps pour que ce soit compris et appliqué d'une façon générale. Même en France, à ce sujet, on se heurte à une vive opposition tant on se refuse à penser qu'il est nécessaire d'être vigoureusement humain pour être chrétien, tant on juge spontanément qu'insister sur cette formation est du temps perdu pour la formation catéchétique et une manière de se dispenser de l'entreprendre, tandis qu'au contraire c'est en préparant la réalisation en profondeur. Dans les milieux traditionnels chrétiens, on a coutume trop ordinairement de se contenter seulement de l'uniforme chrétien, de souscrire à un enseignement reçu superficiellement sans grande portée dans la vie concrète et de se plier à une discipline relativement légère en dehors des obligations morales; obligations qui d'ailleurs souvent ne sont pas réellement observées quand la situation devient très difficile à porter ou la tentation trop difficile à surmonter.

Un peuple de disciples

Vies spirituelles avortées, impossibilité de rencontrer des spiritualités étrangères à soi. Vous portez là de graves accusations, non pas contre les missionnaires, mais contre la forme même de leur envoi.

Dans l'Église hélas, l'institution a pris le pas, de beaucoup, sur la communion, et la discipline sur l'approfondissement personnel des individus. Dans la mesure où l'Église a surtout cherché dans le passé à faire un peuple discipliné, il est naturel qu'elle ait insisté sur le caractère officiel de l'envoi de ceux qui partaient en missionnaires et de la doctrine qu'ils enseignaient. L'Église doit comprendre maintenant que sa mission n'est plus de faire un peuple discipliné mais un peuple de disciples. Il ne s'agit plus seulement pour le chrétien d'être "bon chrétien" en adhérent à une idéologie, source d'activités seulement intellectuelles et affectives, et à une morale somme toute sécurisante même si elle est par ailleurs exigeante, mais de devenir disciple de Celui qui, il y a vingt siècles, a vécu et est mort en homme pour montrer le chemin qui conduit vers Dieu.

La chrétienté est morte ou déjà moribonde dans les pays où elle survit encore, La société actuelle, industrielle et citadine exerce une pression incessante et omniprésente, étrangère sinon hostile au christianisme, pression d'autant plus puissante que les hommes sont plus entassés les uns sur les autres et que les techniques de la propagande sont plus perfectionnées. Pour vivre désormais dans la fidélité à Jésus de Nazareth, les chrétiens ont besoin d'une vigueur spirituelle qui est de l'ordre de la vigueur de ceux qui, au temps des origines, devinrent et demeurèrent ses disciples.

Face à cette exigence, l'autorité est aujourd'hui trop uniquement gouvernante et enseignante. La hiérarchie, trop exclusivement administrative, n'est pas assez apostolique. De même, seuls les missionnaires qui sont suffisamment croyants en profondeur, "croyants de foi" et non seulement "croyants de croyances", suffisamment disciples, sont en mesure d'aider les hommes auprès desquels ils sont envoyés à devenir eux-mêmes disciples de Jésus dans la foi qui transcende l'adhésion à toute "croyance" et qui ainsi les vivifie. On peut être officiellement mandaté pour être missionnaire, mais si on n'a pas atteint la taille humaine qu'exige une foi non seulement vécue mais consciente, non seulement consciente de ce qu'elle est essentiellement mais en outre capable de se dire et de se communiquer dans sa réalité propre, la parole ou l'action même généreuse, même apparemment et occasionnellement efficace, est vouée à l'échec.

Depuis le début de cet entretien, un mélange de sentiments contradictoires m'habite. Vous vous montrez très sévère pour l'Église historique. Pourtant votre sévérité n'aboutit absolument pas au pessimisme.

Je crois que la crise actuelle de l'Église et des missions est providentielle, si l'autorité et les chrétiens correspondent à l'appel de Dieu que la situation leur fait entendre. Elle ne conduira pas à la mort mais sans doute bien près. Elle permettra à l'Église de se convertir en le lui imposant puisqu'elle n'en semble pas capable par sa propre vitalité. La conversion n'est pas réellement commencée. On est plutôt à la période où l'Église est tentée de reprendre ses anciennes pratiques mais elle n'en a plus les moyens. Cependant quelques indices se font jour ici et là qui annoncent le futur printemps. En Belgique notamment où les chrétiens sont en général plus fervents et plus ouverts qu'en France, moins charnellement conservateurs, j'ai constaté que certains milieux laïcs commencent à prendre conscience de l'Église comme les évêques ont pris conscience de leur collégialité au début de Vatican II. Assemblés, ceux-ci ont vu qu'ils existaient et avaient des responsabilités qui dépassent l'acceptation de la mise en demeure et du fait accompli; d'où des initiatives qui ont heureusement surpris le monde chrétien.

À mon avis, quelque chose de semblable s'amorce aujourd'hui, surtout parmi les jeunes. Les adultes, embourgeoisés quoiqu'ils en pensent, sont moins généreux naturellement, liés par le regret du passé et de ses facilités ruineuses, peureux devant l'avenir, réticents devant des exigences qui leur donnent le vertige et défient leur bon sens, ne sont plus capables du don de soi et des initiatives qu'exige la situation actuelle de l'Église. Dieu travaille son Église à la base, en ce moment, à la base bien plus qu'à

la tête. C'est peu visible et échappe à toute documentation et à toute statistique. L'action de Dieu en profondeur, de longue portée, se couvre de discrétion pour ne pas être contrée trop tôt par les hommes et détournée. Sans doute la jeunesse actuelle connaît des désordres qui dépassent de beaucoup ce qui se permettait jadis de façon clandestine ou à moitié honteuse; mais les jeunes qui échappent par leur vigueur personnelle et par je ne sais quelle solidité de fond à ces aventures souvent catastrophiques dans leurs conséquences définitives, sont d'une grande valeur et portent les plus belles promesses pour l'avenir. Cette jeunesse, évidemment très minoritaire, connaît une renaissance religieuse semblable à celle que nous avons vécue après 1918. Mais les jeunes de 1973 ont une maturité humaine très supérieure à la nôtre, quand nous avons leur âge. Grâce à eux, l'Église peut redevenir vivante et éviter l'existence marginale et folklorique qui déjà la menace de près. Mais ne faut-il pas qu'enfin, la hiérarchie, elle aussi, devienne essentiellement spirituelle ? Comment autrement ce mouvement qui est en vérité un recommencement, pourrait-il se développer et ne pas rester le fait d'une petite minorité si l'autorité ne correspond pas ? Sans rien organiser mais au contraire en laissant s'exercer la liberté créatrice, en l'encourageant, il est nécessaire pour la réussite de cette renaissance que l'autorité l'appelle et la favorise par sa propre conversion.

L'essentiel, c'est la vie spirituelle

Pour l'instant, il me semble que les laïcs de base se rassemblent surtout autour des "silencieux".

Les "silencieux" sont rattachés au passé. Beaucoup vont mourir avec ce passé. Ils ont la fidélité du serviteur qui n'a reçu qu'un talent. Ils n'ont pas la foi de celui qui, à ses risques et périls, par fidélité intérieure, a pris les initiatives qui lui ont permis d'en gagner dix autres. Je pense aux jeunes ou aux adultes restés jeunes de cœur, qui sont vraiment vigoureusement spirituellement, qui sont en recherche non pas parce qu'ils n'ont pas la foi, mais parce qu'au contraire, en eux cette foi est vivante et n'est pas enfermée dans une châsse qui lui sert de tombeau. Ils souffrent, ce qui est tout à leur honneur, des comportements de l'Église, de sa manière d'être plus politique que spirituelle, plus théocratique qu'inspirée par l'esprit de liberté dont rayonne l'Évangile, mais ils lui restent attachés et lui demeureront dévoués jusqu'à la fin quoi qu'il arrive. Ils savent que c'est ainsi seulement qu'on peut aider l'Église dans la conversion qui depuis très longtemps déjà lui est nécessaire pour être fidèle. Mais pourraient-ils persévérer dans cette voie fort exigeante intérieurement, tout à fait inconnue de la société chrétienne elle-même, très étrangère à ce que le monde propose et presque impose, s'ils n'ont pas le courage de faire les choix, les sacrifices nécessaires pour être capables, malgré les conditions sociologiques défavorables, de s'unir entre eux de façon assez stable et fréquente dans de petites communautés fraternelles et de foi, centrées sur l'intelligence de ce que Jésus a été et a vécu avec ses disciples.

Est-ce que ces communautés pourront être vraiment d'Église ? Ne pensez-vous pas que leur tendance est d'être marginales ?

L'Église est très pragmatique. Si actuellement elle reste sur l'expectative devant la naissance en beaucoup de lieux de ces communautés plus ou moins anarchiques et voit sans déplaisir ni regret l'échec de nombre de ses tentatives, dans quelque temps elle sera amené à s'appuyer sur les fraternités qui auront fait leurs preuves en persévérant sur le chemin de la foi. Celles-ci, même sans son autorisation et presque malgré elle, en vérité n'auront pu le faire que grâce elle, parce que sans elle, le nom de Jésus serait-il encore connu ? C'est ainsi qu'en fait, mais pas toujours de façon consciente et volontaire, sans se couper de ses origines mais aussi sans s'inféoder au passé, l'Église se crée dans le présent pour un avenir qui lui est encore inconnu.

Je suis persuadé que, sans bruit, sans éclat, bien des choses, d'ici dix à quinze ans, auront profondément et heureusement changé dans l'Église sous l'action discrète et même seulement grâce la présence, en soi efficace, de ces petites communautés qui se cherchent partout en ce moment. D'autre part, on ne peut être qu'heureusement surpris de l'extrême rapidité avec laquelle le peuple chrétien s'ouvre aux nouvelles perspectives de vie ecclésiale quand la peur ne la saisit pas, une rapidité qui est du même ordre que celle avec laquelle s'effondrent les coutumes et les disciplines religieuses qui ne tenaient plus que par la force de l'habitude dans le climat d'étroitesse quelque peu pharisienne d'une chrétienté solidement tenue en main, Si l'autorité se montrait, elle aussi, confiante en l'avenir, non seulement grâce à une sagesse politique qui sait se contenir, être patiente et attendre le temps propice pour reprendre les rênes comme jadis, mais parce qu'elle a la foi que Jésus avait en la puissance rayonnante de son message, elle serait rapidement saisie par l'ensemble des chrétiens, du moins la partie vivante qui n'est pas seulement religieuse par esprit de conservatisme. Mgr Riobé, évêque d'Orléans a montré la voie. D'autres évêques, à leur heure, la suivront aussi, se découvrant un devoir et un courage semblables.

Les communautés dont vous parlez mettent-elles en commun leurs problèmes de vie et de milieu ou surtout la réflexion de chacun sur la vie spirituelle ?

L'essentiel, c'est la vie spirituelle. La solution des problèmes de vie et de milieu, la mission, viennent par surcroît et jugent la vie spirituelle. «Un bon arbre porte de bons fruits et un mauvais arbre de mauvais fruits» qui se gâtent vite et ne mûrissent pas. Les chrétiens sont surchargés de croyances dont ils croient vivre et qui ne font que les confirmer dans la passivité avec laquelle ils les ont reçues. Désormais on ne peut plus être seulement chrétien par héritage familial ou national. Chacun, même s'il est chrétien de souche et de pratique, doit recréer ses croyances par son activité propre à la dimension de son être spirituel, à la cadence de sa croissance, en devenant plus conscient du réel qui assaille sa vie de toute part, et de la vérité que les formules dogmatiques recouvrent et qu'elles ne peuvent lui suggérer que s'il a fait les cheminements, les expériences de vie qui préparent à y atteindre. Il y a trop de "paroles de Dieu" dans la vie du chrétien et pas assez de silence et l'homme s'atteint en lui-même devant Dieu. Cette inflation de la "parole de Dieu" est nuisible à la qualité de sa substance, à l'écoute qu'elle peut recevoir, mais aussi à la vie spirituelle de celui qui la prononce.

Il faut plaindre le prêtre condamné à faire chaque dimanche, souvent à plusieurs exemplaires, un sermon au même public pendant de nombreuses années. L'inflation verbale, le ton et parfois la violence des propos, leur prolixité affective ou intellectuelle, ne peuvent en dissimuler la débilité foncière. Aucune vie spirituelle ne saurait résister à un tel régime. Il n'est pas d'homme plus creux qu'un orateur, même renommé, après de longues années de ce métier. C'est pourquoi les communautés de foi qui ici ou là se constituent, seront réussies quand leurs membres aimeront se réunir non seulement pour communiquer mais aussi pour se taire ensemble dans un silence plein dont ordinairement seuls ils ne seraient pas capables et où chacun se laissera pénétrer de la "parole de Dieu" que la lecture de l'évangile ou d'un autre livre issu de la vie de son auteur aura su lui faire entendre au fond du cœur, là où Dieu frappe pour qu'on lui ouvre.

Peu de paroles mais une parole vraiment liée au plus intime de ce qui est vécu. La femme que je suis comprend, je crois, cette exigence. Mais beaucoup aujourd'hui ne vous reprocheront-ils pas, à vous et aux équipes qui suivront la même inspiration que la vôtre, de vous évader dans la vie spirituelle parce que les drames et les conflits de la société actuelle vous font peur. Croyez-vous que l'homme de la rue, celui de France ou celui d'Amérique latine par exemple, puisse se permettre une telle évasion ?

La possibilité de la vie spirituelle et plus précisément de la vie à la suite de Jésus et dans son esprit n'est liée à la possession d'aucun diplôme ni à l'appartenance à aucune classe sociale. Il faut l'affirmer avec force et lutter sans repos contre les perspectives activistes développées systématiquement, de façon trop fréquente dans ce qui reste de nos mouvements spécialisés selon lesquelles la vie intérieure est à confondre avec l'abus de l'introspection et le narcissisme, est liée à un type bourgeois de vie, à une évasion devant les problèmes sociaux et politiques qui se posent de façon aiguë et urgente, questions qui doivent être d'abord résolues avant de se livrer au luxe de la vie spirituelle. Cet activisme emprunte souvent sa mentalité et ses slogans au marxisme qui est actuellement à la mode en Occident parce qu'on n'a pas eu à en porter par expérience les lourdes conséquences humaines et religieuses. Il fait courir actuellement un grand danger à l'Église. Il pousse à dénaturer le religieux en politique et en social. Il tend à transporter la notion de classes sociales dans l'Église, à remplacer les Béatitudes évangéliques par les sentiments et les comportements qui alimentent les luttes de classes et qui en sont les conséquences déshumanisantes. Le séparatisme que secrète cet activisme qui n'emprunte à l'Évangile que ce qui lui convient en le transposant abusivement, le condamne. Nous ne pouvons pas, nous les "exploités" communier avec les "exploiteurs" ai-je entendu dire parfois. Les racistes en disent autant des noirs et des blancs. Les chrétiens qui tiennent ces propos ont voulu au début convertir le monde au christianisme, et c'est eux qui se sont trouvés convertis au monde, même s'ils conservent encore pour un temps le vocabulaire de leur origine.

Cependant, devant certaines situations, personne n'a le droit de juger, surtout quand géographiquement et sociologiquement, parce qu'on est très éloigné et dans un monde tout autre, on reste très étranger à ce qui se passe réellement, très ignorant aussi, même si on lit quotidiennement les journaux qui en traitent à leur manière. Ainsi en est-il par exemple pour ce qui se passe en Amérique latine. Pour les chrétiens qui sont sur place, c'est à chacun de suivre, à ses risques et périls, l'exigence de sa conscience d'homme et de chrétien. J'admire un Helder Camara qui sait rester au-dessus de la mêlée sociale tout en y étant plongé. Comment n'a-t-il pas été invité au synode de 1971 à Rome où il s'agissait de réfléchir sur le rôle de l'Église dans le monde ?

Voici que nous aboutissons à une vision du monde contemporain. Pour vous, Marcel Légaut, en quoi consiste la mission de l'Église en face de ce monde ?

Je crois que, depuis toujours, la mission essentielle de l'Église est d'appeler et d'aider les hommes à être des disciples de Jésus, de façon qu'ils soient vraiment de Dieu, mus par Dieu et ainsi des ouvriers efficaces de l'œuvre du monde. Le rôle politique de l'Église, en tant que société religieuse face aux

sociétés civiles, est second et doit être entièrement ordonné à cette mission essentiellement humaine et spirituelle. Cette mission demande tout autre chose à l'Église que d'être seulement enseignante et gouvernante. Elle relève du témoignage et de l'appel. Elle exige de la hiérarchie beaucoup plus que ce que celle-ci a coutume de croire suffisant. Les baptisés atones d'hier doivent se transformer en chrétiens inspirés par les Béatitudes et non seulement moralement irréprochables, vivant de foi et non seulement adhérents sans erreur ni omission à des croyances, soucieux de leur devoir envers l'Église et non seulement passivement soumis à l'autorité, disciples du Maître pour être aussi maîtres et, chacun à sa manière, appels à la vie spirituelle autour d'eux. Quand l'Église se consacrera avec tous ses moyens à cette mission qui est proprement sienne et que nul ne peut lui enlever, étant alors tout à fait ce qu'elle doit être dans la fidélité à son Maître, elle tiendra sa place dans le monde, celle que nul autre ne peut occuper. La mission de l'Église dans le monde est d'exister et de témoigner par son existence même, à travers la vie et les initiatives particulières de ses membres plus que par de grandes déclarations générales, de la vérité de l'évangile, de son éminente correspondance aux aspirations et aux besoins profonds de l'homme.

Cette mission essentiellement tournée vers la formation individuelle à longueur de vie, adaptée à chacun suivant ses propres cadences, exige que l'Église soit présente dans toutes les petites communautés de foi, de taille humaine pour y activer et y perpétuer le souvenir de Jésus. "Quand deux ou trois d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu de vous". Cette promesse de Jésus, qui est aussi appel de sa part et véritable prière, est la charte de l'Église dont la cellule-mère fut la communauté qu'ont vécue pendant quelques temps Jésus et ses disciples, il y a vingt siècles dans un petit pays de Galilée. Les chrétiens ne peuvent répondre à cet appel et voir réaliser entre eux cette présence que si, quel que soit leur petit nombre, quelle que soit leur dispersion, quelles que soient leurs situations, l'Église leur donne la possibilité de célébrer la Cène et le leur demande expressément en ordonnant à ce service les membres de ces communautés qui le désireront et qu'elle jugera capables et dignes. Ceux-ci se montreront assez nombreux pour que la concélébration soit possible dans ces communautés qui connaîtront alors le rayonnement spirituel des premiers temps.

1972

Témoignage

Bassine Christian
QQN N° 40

J'ai découvert Marcel Légaut en 1972 par la lecture de ses livres. J'avais été prévenu de l'austérité de ce texte. Heureusement, j'ai entendu Légaut lui-même quelques mois après, présentant *Mutation de l'Église et conversion personnelle*. Dès l'abord, ce qui m'a séduit, le ton jovial, souriant, décontracté d'un témoin exceptionnel de Jésus, son attachement viscéral à l'Église malgré ses fautes, ses misères, ses errements, la notion de foi en soi, de carence d'être et surtout la paternité, humaine ou spirituelle. J'ai découvert une carence d'être face à nos cinq enfants, grâce aux analyses si réalistes et concrètes de Marcel Légaut, n'en déplaise à ceux qui le lisent "de loin". Une telle découverte de ma propre vérité, si dure soit-elle, m'attache inébranlablement à l'œuvre et à la pensée de Légaut au point que, quelques années plus tard, j'eus l'audace de proposer à certains de créer un groupe Légaut à Bruxelles qui existe encore.

1972

Une année décevante

Dalmais
Informations catholiques internationales N° 399

L'immense effort accompli par l'édition française pour publier, en notre langue, les œuvres fondamentales des pionniers des sciences humaines est remarquable. Des éditeurs comme le Cerf ou le Seuil ont entrepris un effort similaire pour faire connaître les ouvrages les plus significatifs, concernant la recherche herméneutique et théologique allemande. Ce genre de livres, dans lesquels toute différenciation confessionnelle, et c'est heureux, a pratiquement disparu, se traduit difficilement et leur diffusion demeure restreinte. Quelques nouveautés sont parus dans "Sources chrétiennes" (Le Cerf) ou dans la collection de "théologie historique" (Beauchesne). Parmi les témoins, nourris d'une longue fréquentation de la tradition, notons Hans Urs von Balthasar pour son excellent *Retour au Centre* (Desclée de Brouwer).

Il faut pourtant relever ce qu'il y a d'inquiétant en ce domaine de la recherche et de la haute vulgarisation sauf dans le secteur biblique où elle peut s'honorer de quelques ouvrages de valeur, tels le recueil du P. Grelot, *De la mort à la vie éternelle* (Le Cerf) ou le livre de Jacques Guillet *Jésus devant sa vie et sa mort* (Aubier) et surtout celui de X. Léon-Dufour *Résurrection de Jésus et message pascal* (Le Seuil) qui n'hésite pas à bousculer les schèmes les plus enracinés, l'édition

française s'alimente surtout de traductions mais on souhaiterait vivement qu'elles s'accompagnent d'un peu plus d'œuvres originales. Et aussi qu'elles ne soient pas presque uniquement des œuvres allemandes. Les œuvres espagnoles ou ibéro-américaines sont encore beaucoup trop rares. Le domaine slave, lui, reste presque totalement absent. Pour la connaissance et l'intelligence des situations les plus brûlantes, que retenir en dehors de Charles Antoine *L'Église et le pouvoir au Brésil* (D.D.B.), de quelques volumes de la collection "Terres de Feu" (Le Cerf) ou des trop rapides *Flashes sur l'Extrême-Orient* de R. Laurentin (Le Seuil) ? C'est peu, alors que tant de choses remuent sur la planète qui mettent en cause le visage familier des Églises. Sur les deux questions sur lesquelles les évêques catholiques étaient appelés à faire le point au synode, il n'y a guère d'ouvrages marquants dans l'abondante littérature suscitée par la reconsidération des ministères et l'on constate un vide presque total pour ce qui se rapporte à la justice dans le monde. Du moins sur le premier point le bilan de R. Laurentin *Nouveaux ministères et fin du clergé* (Le Seuil) permet-il de voir comment est perçu le problème. On chercherait en vain l'équivalent pour la seconde question dont on ne cesse de redire qu'elle concerne bien davantage encore l'ensemble des chrétiens.

Les témoignages qui ont la faveur des lecteurs sont très variés. Donnons quelques titres : *Le Fils interrompu* de André Miquel (Flammarion), journal sobre et poignant, en contrepoint mineur, celui que tint Bernard Gavoty durant son séjour à la clinique *L'arme à gauche* (Beauchesne).

Sur un tout autre registre citons *L'histoire de Michèle* (Fayard) ou du trottoir à la liberté... qui est un des succès de librairie chez Fayard, ou encore le témoignage de Daniel Berrigan *Pas de chaînes pour l'humanité* (Casterman). Et comment choisir entre ces signes de *l'Évangile au XX^{ème} siècle* (le Cerf) que sont les actes tout simples de jeunes communautés chrétiennes à travers le monde : *La fraternité au bord du fleuve* (Frère François), dans les forêts de l'Orénoque; *l'Évangile dans la forêt* d'André Roux, au cœur des villages de Côte d'Ivoire ou cette chronique de la mission ouvrière Saints Pierre-et-Paul (1955-1970) au travers des lettres de son fondateur, le P. Jacques Loew : *Les cieux ouverts*. On y joindra le journal du P. Caron *Curé d'indiens*, qui, fait exceptionnel, est paru d'emblée en livre de poche 10-18, et le récit du P. Christian, *Les pauvres à la porte*, (Ed. Le Cerf) qui vécut longtemps à Villejuif dans ce qui fut la "zone".

Un livre pourtant, un seul, nous apparaît mériter le titre de livre de l'année. Dans sa partialité même et ses insuffisances, il réunit ce qui se recherche ou s'esquisse dans tant d'autres ouvrages. Il s'agit de *L'introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* de Marcel Légaut (Aubier). Le titre est lourd, laborieux, à l'image de l'ouvrage. Et pourtant un large public s'est mis à l'écoute de cet universitaire de formation scientifique. Le message qu'il délivre, ruminé pendant trente ans parmi les champs de lavande des Alpes, et la garde des brebis, peut se résumer en quelques mots : on n'est chrétien que si l'on a réellement rencontré le Christ et si l'on chemine à sa suite, en se faisant disciple à la manière de ceux qui vécurent avec Lui voici dix-neuf siècles. Doctrines, institutions, ont trop souvent fait écran à cette rencontre. L'Évangile, aujourd'hui comme toujours, ne sera annoncé que par des disciples qui vivent avec leur Maître et comme Lui. Rien là qui soit neuf ou original, si ce n'est la nouveauté toujours jeune de l'Évangile, que Marcel Légaut fait si bien sentir et comprendre.

1972

Rencontre de Marcel Légaut

Fraternité franciscaine de foyers (9210 Heusden, Belgique) N° 9-10

Qui est Marcel Légaut ?

Un homme bon, au regard pétillant, d'une simplicité totale, d'une très grande douceur, qui vous écoute attentivement et ne vous donnera pas des réponses passe-partout. Un homme profond.

Bien sûr, pour le trouver, il faut assumer un grand nombre de kilomètres. Nous étions partis tôt matin à la recherche de son domicile, à l'abbaye de Valcroissant, près de Die dans la Drôme Un site extraordinaire de grandeur et de verdure, où l'eau chante et danse à ravir. Ce décor rappelle intensément celui de la Grande Chartreuse. L'abbaye de Valcroissant est bien humble: histoire d'une fondation ratée qui ne laisse que quelques vestiges bien nostalgiques.

Sa "communauté", une histoire qui remonte à plus de quarante ans. Une communauté d'universitaires, essentiellement spirituelle au départ. Après la guerre de 14-18, un renouveau prodigieux se produisit avec une tendance essentiellement monastique; les mouvements spirituels, les tiers-ordre en particulier, répondaient à l'attente intime d'une foule d'âmes. Petit à petit, cette tendance monastique s'estompée mais la vie spirituelle est restée. La communauté, telle que M. Légaut la voit aujourd'hui, sera essentiellement centrée sur le souvenir: il lui revient d'actualiser et de rendre présent ce qui s'est passé il y a vingt siècles.

C'est une communauté spirituelle bien vivante, très diversifiée, allant des étudiants à de nombreux intellectuels retraités qu'il nous fut donné de saluer en une trop courte après-midi, à Mirmande,

Drôme, près de Montélimar. Une vaste demeure, fort simple, acquise par les communautaires dans un but très précis de faciliter la recherche spirituelle, au pied d'un village provençal typique, tel est le cadre. M. Légaut y donne des sessions du 1^{er} juillet au 10 septembre chaque année. Il y analyse ses livres qui, souligne-t-il, sont les fruits de la communauté en dialogue perpétuel. Il nous apprend à prier d'une façon nouvelle, créatrice et personnelle. Il faut suivre l'une de ses rencontres pour se rendre compte combien ce prophète est attentif à chacun, prêt à expliquer et ré-expliquer jusqu'à ce que, des plus jeunes aux plus âgés, chacun soit à l'unisson. Nous étions quelque peu surpris puis charmés de voir cet ancien professeur d'Université se laisser gentiment et humblement "tutoyer" par ses cadets.

Nous avons été quelque peu surpris de constater que vous ne parlez jamais de la femme dans vos livres ? Quelle est votre pensée profonde à son propos ?

Dans mes livres, il faut bien comprendre l'homme au sens générique. Mais en ce qui concerne l'amour et la paternité, j'ai voulu donner un témoignage personnel. C'est pourquoi, je n'ai pas réservé de chapitre spécial à la femme. Toutefois, même, si la maternité est très différente au départ, la convergence est évidente en tant que finalité. Les femmes ont été incorporées dès 1927-28 dans notre communauté.

Nous avons appris que, pour le diocèse de Valence, il y a actuellement environ 300 prêtres et chaque année quinze en moins (une seule ordination en 1971, aucune en 1972) Que pensez-vous de la crise des vocations ?

Cette situation que vous décrivez est générale. À Lyon, il y a eu 67 départs et 2 ordinations. D'ici quelques années, la situation deviendra irrémédiable. Nous allons vers la disparition du prêtre de chrétienté. Toutefois, nous courons le danger du type même de la fausse solution, l'ordination d'un sous-clergé de prêtres mariés. La vraie solution, la voici, partout où existent des communautés, il serait normal et naturel que ces communautés suscitent des ministres, des prêtres.

Les *Études*, dans le N° d'août 1972 publient un article du P. Moingt, S.J. prônant l'ordination des présidents des communautés pour le service de la communauté. Il s'agit donc d'un service temporaire et affecté, précisé, car l'autorité doit rester maîtresse de ses voies. La fonction cultuelle serait donc conférée à quelques-uns des responsables de la communauté, capables de l'exercer ensemble. C'est la définition même de la concélébration. Pour ma part, le diaconat est un parfait coup de bâton dans l'eau, tout chrétien peut assumer leur action.

Ici, nous avons souligné qu'en Belgique, il y a actuellement une cinquantaine de candidats et une cinquantaine de diacres effectifs. Dans notre pays, le diaconat tire sa valeur d'un mandat et en général pour une mission déterminée. Par contre, en France, précise M. Légaut, il y a seulement une dizaine de diacres et cela ne semble pas répondre aux urgences de notre temps.

Nous constatons que la prière semble devenir de plus en plus inaccessible. En dehors de quelques offices communautaires, les gens ne prient plus ni seuls ni en foyers, qu'en pensez-vous ?

Il faut deux choses à l'homme, d'abord, établir son échelle de valeurs, ensuite organiser sa vie en fonction de cette échelle. Ainsi, dans notre suractivité généralisée, il n'en est pas moins évident que la plupart d'entre nous travaillent cinq jours et disposent de deux journées "à eux". Qu'en font-ils ?...

Je connais un magnifique exemple. Dans un HLM, un foyer a réservé une pièce comme zone de silence. Il y organise des réunions de silence, avec un strict minimum de dialogue. En fait, il ne s'agit pas de silence mais de recueillement. La prière silencieuse est le meilleur critère de vitalité d'une communauté. Tous ceux qui ont une action spirituelle l'ont sortie de leurs retraites. Ainsi, pour ma communauté, petit à petit, nous avons créé notre prière, adaptée à ce que nous sommes, celle-là ne s'use pas. Il faut créer cette prière à longueur de vie. C'est l'une des choses les plus importantes. Le bréviaire n'apporte aucun bien, s'il dispense du recueillement.

Et l'eucharistie ? La liturgie de la messe ne vous apparaît-elle pas aussi fondamentalement routinière ? Qu'en faites-vous ?

Ici, tant qu'il y a un curé, nous allons à la messe du village afin d'y maintenir notre présence... Quelle que soit l'adaptation, il faut d'abord veiller à la spiritualité. À défaut, les novations ne seraient qu'un nouveau formalisme, une nouvelle routine.

Votre communauté, comment l'informez-vous de vos initiatives ? Par un bulletin de liaison ?

Le moins possible de bulletins. Ils sont inutiles, la poussière, ça pénètre partout. Les initiatives sont très individualistes chez nous.

Comment avez-vous éduqué vos enfants ? Sont-ils devenus ce que vous souhaitez ?

J'ai six enfants dont un professeur de maths, deux vigoureusement attachés à la ferme, un ouvrier d'entreprise pour le moment... Le climat général de la famille marque les enfants en profondeur. Mais sans leur donner une marque, un label. À certaines heures, nous avons des conversations directes, profondes. Nous avons à nous dépouiller, eux à s'habiller. Les jeunes sont certainement bien plus

solidaires en secteur rural, ils participent beaucoup plus que nous. En allant à Valcroissant, je voulais un cadre de beauté pour mes étudiants, élément indispensable à leur santé physique et psychique.

Que pensez-vous de Lanza del Vasto et de la Communauté de l'Arche ?

C'est une réussite exceptionnelle, en ce sens que les enfants ne sont pas en révolte contre leurs parents, ils sont épanouis par leur école primaire. Un vrai succès. Bien sûr, il y a des limites. Une des raisons de leur succès, c'est leur dogmatisme. Les règles sont précises, rigides même. Le recrutement semble assez particulier, beaucoup d'artistes, des gens qui ont assez d'argent pour tenir directement ou indirectement. Vivre pauvres, oui, mais il faut vivre. Il serait assez surprenant que les ressources agricoles puissent suffire à entretenir une aussi grande communauté. J'ai connu personnellement Lanza del Vasto, c'est un être exceptionnel.

Vous connaissez la situation religieuse en Belgique, une Église officielle liée à la politique, soumise à tous les ukases des extrémistes de tout bord. C'est ainsi que les minorités francophones sont abandonnées à leurs pasteurs et que nous sommes amenés à vivre de plus en plus en marge de l'institution, préparant nous-mêmes nos enfants à recevoir les sacrements, organisant toute une vie spirituelle pour les grands événements de Noël et de Pâques. Qu'en pensez-vous ?

Profitez de cette situation pour prendre un maximum d'initiatives, jusqu'à célébrer la cène entre vous. Agissez sans théorie... C'est ainsi que tous les sacrements doivent se rattacher directement à la communauté, une communauté qui soit stable. C'est la seule façon pour que ces sacrements ne soient pas pris comme des formules magiques. Dans tous les sacrements, il y a deux aspects: le don par exemple au baptême, et l'accueil, que l'enfant le veuille ou non. Pour la confirmation, il faut que l'enfant le veuille et qu'il s'y engage lorsqu'il le veut et qu'il ait les moyens de respecter son engagement. Profitez de votre situation privilégiée pour retarder la confirmation jusqu'à ce moment-là.

Quel est l'avenir des familles religieuses ?

Je crois aux familles religieuses, surtout lorsqu'elles vivent en petites communautés. Tel était d'ailleurs l'esprit de leurs fondateurs. Veuillez toutefois noter que, dans mon livre, je ne parle pas de famille spirituelle au sens des Tiers-Ordres d'autrefois. Il y a famille spirituelle lorsqu'il s'établit des relations spirituelles entre certaines personnes.

Merci, Marcel Légaut, pour ce merveilleux don de l'accueil que vous avez offert à des pèlerins belges. Nous espérons n'avoir pas trahi votre pensée et vous sommes reconnaissants des grâces reçues. C'est au crépuscule que nous sommes retournés par les petites routes de montagne parfumées de lavande, sinueuses et fantaisistes à souhait, vers notre refuge de Remuzat. Notre cœur chantait, les étoiles dansaient, Dieu lui-même était notre Joie.

Les livres de Marcel Légaut : *L'homme à la recherche de son humanité* et *Introduction au passé et à l'avenir du christianisme*, chez Aubier.

1972

Aventure spirituelle d'un professeur devenu berger

B. Fontenau
Archives

Noël, qu'est-ce que c'est pour vous ?

«Noël... ce n'est pas grand-chose. Pâques oui, la Pentecôte encore plus, la Toussaint, très certainement, mais Noël, c'est beaucoup moins. Nous ne savons pratiquement rien de la naissance de Jésus. Noël, c'est la naissance d'un enfant, avec tout ce que cela implique de folklore. Tout ce que l'on a mis autour, c'est pour aider les hommes à comprendre».

L'homme qui expliquait cela, il y a quelques semaines, lors d'un passage à Bourg, chez des amis, c'est Marcel Légaut. Agrégé de mathématiques, Marcel Légaut a choisi, à 40 ans, de vivre une aventure. Abandonnant l'enseignement, il est devenu berger dans la Drôme. «Je me voyais condamné à vivre de façon irréaliste, glissant peu à peu dans la torpeur», explique-t-il. Alors, il s'est levé pour partir. Pendant 30 années, ce citoyen universitaire est devenu berger. Pendant 30 années, cet intellectuel dont le métier était d'enseigner, a travaillé de ses mains. Il a aussi réfléchi, médité et puis il a écrit et publié, il y a deux ans deux tomes d'un ouvrage dans lequel il exprime sa vision de l'homme et sa pensée sur le Christianisme. Ces deux ouvrages ont rendu Marcel Légaut célèbre, à 70 ans. En réalité, ce sont les deux tomes d'une même œuvre : *L'homme à la recherche de son humanité* et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*. Il ne voulait faire qu'un livre mais il mit deux ans à trouver un éditeur qui lui conseilla de scinder son œuvre de 700 pages en deux et de publier le second tome le premier. Mais c'est tout de même *L'homme à la recherche de son humanité* qui doit être lu d'abord. Marcel Légaut est un spirituel. C'est un homme qui a rencontré personnellement Jésus-Christ. Sa personne et son œuvre sont une invitation à cheminer avec lui, sur des sentiers qu'il défriche car cet ami de la nature est un ennemi des sentiers battus.

En présentant, dans ce numéro de Noël, ce voisin qui nous rendit récemment visite, nous souhaitons

simplement emprunter, avec lui, quelques chemins susceptibles d'aider les chrétiens que nous sommes, à mieux situer cette fête de Noël, et au-delà, à retrouver quelques fondements de notre christianisme. Avant de quitter l'enseignement, en 1940. Marcel Légaut avait derrière lui, toute une expérience de vie communautaire. Depuis 1924, un groupe s'était mis sur pied, autour de lui. Un groupe qui vivait, durant les vacances, en communauté quasi monastique et «vigoureusement religieuse» comme il dit, avec messe tous les matins, et trois à quatre heures de recueillement à la chapelle, chaque jour.

«C'était un feu qui couvait, explique-t-il, ce feu, c'était un intérêt très réel pour les questions religieuses, mais lié très étroitement aux questions humaines». Des méditations collectives de ce groupe est né, en 1933 un premier livre *Paroles d'un croyant* puis cette communauté de vacances qui compta jusqu'à près de 100 personnes se disloqua et Marcel Légaut acheta, dans la Drôme. les granges de Lesches, un hameau abandonné, à mille mètres d'altitude. L'été, il travaillait les champs et gardait les moutons. L'hiver, tandis que sa femme tenait la ferme, il faisait des tournées chez. des camarades, à travers toute la France. C'est avec eux, qu'il a précisé sa pensée. «Ils m'ont arraché mes méditations» avoue-t-il.

Seuls les vigoureux s'en sortiront

Vous étiez, par formation, un intellectuel, vous avez voulu devenir, aussi un manuel. Pourquoi ?

C'est surtout dû à mon expérience de la guerre. J'étais alors officier dans un groupe de défense contre avions. Promu capitaine, peu de jours après la mobilisation de 1939. je me suis trouvé, au bout de quelques semaines, à la tête d'un groupe d'artillerie. Moi, pauvre professeur de mathématiques, timide célibataire, n'ayant vécu qu'avec mes livres, dans mon milieu d'intellectuels et d'étudiants, je devenais, sans transition, responsable.

Ce fut un choc !

Oui, ce fut même une découverte. Je croyais être un adulte, je n'étais qu'un enfant. Il y a une différence, à la guerre, entre être un professeur et être un chef. J'ai découvert que l'enseignement supérieur formait des cerveaux, mais pas des hommes. C'est alors que j'ai décidé de faire le retour à la terre.

À nous, les ruraux, qui sommes le plus souvent des manuels, il nous manque cette capacité de réflexion que vous avez. Notre intelligence du christianisme est pratique, vécue, mais elle manque souvent d'éclairage.

C'est la très grosse difficulté du milieu paysan. Les paysans n'ont pas, je dirais, la lucidité, la prise de conscience que peut avoir l'intellectuel, lorsqu'il est vraiment autre chose qu'un cérébral. Nous vivons actuellement dans un monde où les pressions de toutes sortes sont nombreuses. L'homme est comme pris dans un moule, écrasé. Il a une fonction économique à remplir. Il faut lutter et il n'y a que les vigoureux pour s'en sortir.

Les manuels font partie de ces vigoureux.

La profondeur d'humanité des manuels fait que, ce qu'ils vivent en profondeur ils le protègent de tous les slogans, alors que le monde moderne tend à leur faire croire que, pour être moderne, il faut être autrement qu'ils ne sont. Les paysans vont peu à peu troquer les vraies richesses qu'ils vivent profondément, contre de fausses richesses. Ils ne sont pas assez lucides et conscients pour pouvoir résister aux tentations.

Vous dites, les paysans vivent de vraies richesses mais ils n'en sont plus persuadés. Quels sont pour vous ces richesses ?

À mon avis, le paysan, lorsqu'il n'est pas écrasé par les dettes, est encore un homme libre. Il peut prendre des initiatives. Il travaille où il habite, il est maître de son temps et responsable de ses activités. Il récolte dans la mesure où il sème. Il a les risques de celui qui sème et n'est jamais sûr de récolter... Toutes sortes d'éléments qui forment un homme. Souvent, les hommes des cités ne veulent, plus de risques, l'horaire fixe, le traitement à la fin du mois... c'est attirant, mais ce sont des richesses faciles.

Il faut vivre

Vivre, c'est, semble-t-il, votre mot clé.

Oui, si nous le prenons dans le sens convenable. Pour certains, vivre, c'est profiter de la vie. Je fais pour ma part, une grande différence entre l'épanouissement et l'approfondissement. Jouir de la vie, profiter de ce qui arrive, c'est parfois vivre très superficiellement. L'épanouissement, ou ce qui semble l'être, peut aller en fait à l'encontre d'un véritable approfondissement.

Vous avez vécu cela ?

Des choses comme cela, je les ai beaucoup mieux comprises à la lumière de la vie que j'ai menée depuis 30 ans, qu'en lisant des bouquins.

C'est ce que vous a apporté votre retour à un travail manuel ?

Oui, dans une très large mesure.

Certains estiment que dans l'Église, la théologie est en chômage et vous répondez volontiers que c'est le cheminement intérieur qui est en chômage. Que voulez-vous dire par là ?

Actuellement, pour être chrétien, il faut faire un cheminement personnel et non pas simplement hériter de traditions familiales. Le cheminement est donc indispensable et, dans ce sens, il n'est pas en chômage. La théologie est en chômage parce que les gens s'y intéressent moins.

Tout reprendre à la base

Le cheminement dans la Foi, c'est quelque chose de nouveau.

Jadis, il suffisait d'adhérer à des croyances chrétiennes pour être chrétien. Dans cette adhésion, il y avait de la crédulité, du conformisme, une certaine sagesse pratique, un certain désir de sécurité. À mon sens, cela recouvrait une certaine réalité de foi. Je pense que maintenant, pour être chrétien, il faut être suffisamment humain. Il y a vingt siècles, il s'est passé quelque chose d'extraordinaire entre Jésus et ses apôtres. Ils nous faut aujourd'hui, chercher dans l'Évangile, non un code moral nouveau, mais un contrat avec ce qui s'est passé entre ces quelques hommes pendant deux ans et demi. À mon avis, seuls ceux qui arriveront par leur profondeur humaine à comprendre ces choses là en réalité, pourront rester chrétiens. Tous ceux qui adhéreront simplement aux croyances chrétiennes par facilité, par crédulité ou par docilité à un enseignement seront balayés par les pressions du monde moderne.

C'est l'aspect vie communautaire de Jésus et de ses apôtres que vous entendez souligner ?

Oui, mais c'est aussi ce que Jésus a apporté, par rapport à ce qui se vivait et se pensait à cette époque. Je crois qu'il y a une découverte, dans l'humanité de Jésus, d'un universalisme sans proportion avec ce que l'on pouvait concevoir à cette époque. La religion a trop longtemps distrait les hommes, en leur donnant du sacré, je dirais facile. Maintenant, c'est l'approfondissement qui doit être le point de départ. C'est dans l'approfondissement humain que s'enracine la foi. C'est une mutation considérable. L'Église est au pied du mur.

L'approfondissement, c'est un mot que vous utilisez beaucoup.

C'est en effet pour moi, une notion fondamentale. Cet approfondissement doit se faire normalement à travers les évolutions ordinaires d'une vie : l'amour conjugal, la paternité, le travail créateur... Tout ce que l'on s'efforce de vivre, en créant, nous fait cheminer vers notre intériorité.

En cherchant, à travers notre propre expérience humaine profonde, qui est l'homme Jésus et ce qu'il a vécu, nous découvrons davantage qui nous sommes et ce qui joint l'homme à Dieu. Plus les hommes découvriront la grandeur de l'homme, plus ils pourront entrevoir la transcendance de Dieu. Et donc les dimensions de Jésus. Inversement, la connaissance intime de Jésus nous ouvre des perspectives inouïes sur les possibilités de l'homme et sur le mystère de Dieu. C'est en tout cela que Jésus est chemin.

La rencontre personnelle de Jésus

Prier devient difficile. Beaucoup le ressentent et le disent. Qu'est-ce que prier pour vous ?

Prier est difficile parce que, au fond, on ne sait pas très bien à quoi cela sert. Prier suppose toute une perspective. Ceux qui ont découvert un sens à leur vie, ne vivent plus au jour le jour. Ils ne se laissent plus pousser par les événements, Ils peuvent entrer dans une véritable prière et non plus seulement faire des prières. La prière est une œuvre essentiellement personnelle. Plus elle est enracinée dans l'être, plus elle est universelle.

Le temps des prières-formules est donc passé.

Les formules que l'on trouvait jadis dans nos paroissiens étaient probablement des formules créées. Avec le temps, la manière de dire et les besoins spirituels ont changé. Ces prières, qui restaient au niveau d'un sacré facile, mais sans racine, portent à faux aujourd'hui.

Vous remettez en cause beaucoup de choses. Vous êtes exigeant. On vous reproche de vouloir une Église de purs.

Je dis que, dans les conditions actuelles, il y a ceux qui sont capables de rester chrétiens et ceux qui ne le sont pas. Ce n'est pas une théorie, c'est une constatation. Au moment des persécutions, les églises étaient vides. Ce n'était pas le résultat d'une théorie mais il fallait alors, pour les chrétiens, affronter la croix. Nous sommes dans une période semblable. Les persécutions ne sont pas du même ordre mais le christianisme va devenir de plus en plus exigeant.

Qu'est-ce que cela veut dire aujourd'hui, être chrétien, se reconnaître chrétien ?

Nous, nous sommes nés enfants de chœur. Nos familles nous ont entraînés dans la foi. Pour les jeunes d'aujourd'hui, c'est bien différent. Il y a chez eux un cheminement diamétralement opposé. Les jeunes qui approfondissent suffisamment accèdent à une foi vraie. Ceux qui adhèrent, à une croyance en Dieu sans avoir réalisé ce que cela veut dire, sont dans une situation très précaire.

On se propose, en ces pages, d'ouvrir un aperçu sur le livre de Marcel Légaut, "Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme". (C'est le second tome de l'ouvrage complet. Le premier tome, "L'homme à la recherche de son humanité", a paru plus tard. Nos renvois à ce premier tome seront régulièrement précédés du chiffre I; pour le second tome, nous omettrons le chiffre II). Pour un exposé critique de l'ensemble, voir E. Rideau, "Passé et Avenir du Christianisme", dans Nouv. Rev. Théol., t. 93, 1971, pp. 245- 265. Du moins sur certaines parties de l'ensemble.

L'auteur exprime son espérance dans le redressement du christianisme et en énumère les conditions, c'est *l'intelligence de l'avenir du christianisme*, pages dans lesquelles nous ne le suivrons pas. Mais même dans ses vues sur le passé, nous ferons un choix. Nous omettrons entièrement l'interprétation de l'Église et de son histoire, la critique abrupte de la communauté hiérarchisée, de sa discipline et de ses lois, de son conservatisme... Seule nous retiendra l'interprétation de la personne de Jésus et de son message. Aussi bien, c'est l'intelligence de l'esprit fondamental de Jésus qui commande, aux yeux de l'auteur, tout jugement possible sur la théologie chrétienne et sur l'Église, et c'est à cet esprit qu'il nous faut nous ressourcer. Pour le succès de cette remontée à Jésus, l'auteur énonce une condition d'une rigoureuse exigence. Il s'agit, nous dit-on, de redécouvrir l'humanité du Maître «en profondeur» (p. 67) ; on entend par là que notre intelligence de Jésus est subordonnée à un approfondissement spirituel personnel, à la découverte préalable, ou concomitante, de notre propre humanité, en une démarche qui est toute de recueillement et d'intériorité. Démarche elle-même si difficile et si rare qu'il n'a pas fallu moins d'un livre pour en tracer le cheminement *L'homme à la recherche de son humanité*. Ainsi, l'interprétation des vues de l'auteur sur la personne de Jésus est, à ses yeux, une tâche pour laquelle son lecteur ne doit pas se flatter d'être aisément préparé. Notre étude n'offrira donc que la valeur d'un essai. Une première partie, simple exposé, traitera tour à tour de la genèse de la foi en Jésus, et de la foi elle-même, dans la pureté de son essence. La seconde partie, essai critique, portera, dans un second article, un jugement sur l'un et l'autre de ces deux thèmes.

I - Genèse de la foi en Jésus

Il y a un au-delà de l'humanité de Jésus que nous exprimons en termes de filiation divine, de transcendance et de divinité. Comment pouvons-nous l'atteindre réellement, sur un mode qui ne soit pas imaginaire et idolâtrique ? Non point par des démarches notionnelles ("de façon cérébrale") ni par la voie d'une sentimentalité toute humaine ("de façon sentimentale"). Uniquement dans une attitude que nous ne pouvons traduire autrement qu'en termes de foi, entendant par là, dans l'exclusion de toute activité ("cérébrale", discursive...), «une contemplation aveugle et immobile» génératrice d'adoration (p. 127).

Mais cette entrée, par la foi, dans la transcendance est soumise à de multiples conditionnements. Il y faut, au préalable, une intelligence profonde de l'existence de Jésus, intelligence elle-même dépendante de deux facteurs le «souvenir de ce que Jésus a été humainement», et une vie fondamentalement fidèle. Et il y faut aussi l'authenticité, «le croyant n'accède à cette intelligence filiale qu'en devenant à la suite de son Maître, et grâce à sa propre mission, totalement et exactement lui-même» (p. 127).

Le cheminement dont on se propose de nous décrire le tracé est, faut-il le dire, celui qui s'impose au chrétien d'aujourd'hui. Mais, au préalable, on va nous dire comment l'on comprend l'accès à la foi et la foi elle-même, chez les disciples immédiats de Jésus. Aussi bien, leur cas nous importe souverainement «l'essentiel de ce que ceux-ci ont vécu demeure encore l'essentiel pour atteindre Jésus en lui-même et le suivre» (p. 34).

A) Comment les disciples en sont-ils venus à la foi en Jésus et en sa filiation divine, et quel sens cette filiation prenait-elle à leurs yeux ?

1. Le cheminement. C'est le rayonnement spirituel de l'humanité de Jésus, du Jésus pré-pascal, qui a été décisif; c'est à lui, plutôt qu'aux paroles et aux actes, qu'il faut reconnaître la primauté dans la genèse de la foi. Mais ce rayonnement ne se laisse pas facilement exprimer, ou, si l'on cherche à le traduire, on est bien obligé de le rattacher aux paroles, au message de Jésus, éventuellement à ses silences : les disciples pouvaient-ils atteindre l'être de Jésus autrement qu'à travers les signes, oraux ou factuels, qu'il leur en offrait et la signification qu'ils croyaient y lire ? Demandons-nous donc ce qu'entendaient les apôtres dans le message de Jésus. Ce sont avant tout les paraboles qui furent révélatrices (p. 128). Jésus les conçut à l'occasion des événements qu'il rencontrait; elles sont donc, dans leur forme, marquées par les circonstances extérieures (bon grain, ivraie, filet, poisson...) mais

quant au fond, elles sont toutes remplies de la vie intérieure de leur auteur. Or, qu'y entendons-nous ? La prédication du Royaume de Dieu et, sans doute, la grandeur que ce mot désigne, l'union avec Dieu en réalité déjà et plus encore en promesse, est bien notable, bien distinctive du message propre à Jésus, mais bien plus notables les conditions, assignées par Jésus, à l'avènement de ce Royaume. "La réussite spirituelle", le Royaume ne sera pas le fruit «de l'observance collective d'une religion essentiellement gouvernementale telle qu'on la concevait à cette époque, d'une loi dont l'autorité découle directement de celle de Dieu» (p. 139); ce qui seul pourra l'assurer, ce seront des «recherches et des initiatives personnelles» (p. 133); «seul le comportement individuel, sans référence à aucune autorité, a valeur et porte fruit» (p. 134). Jésus dénonce donc «toute vie religieuse, asservie par une observance doctrinale et disciplinaire, fût-ce dans un «climat d'amour» et exalte «l'authenticité et la fidélité recherchées dans la liberté créatrice» (p. 138). Et s'il peut y avoir, au départ, obéissance, celle-ci «doit devenir fidélité par une véritable mutation, sous la responsabilité de chacun qui finalement est jugé sur les résultats» (p. 134). Telle est la prédication, le message, la religion de Jésus, «religion qui demande à être inventée par chacun plus encore que reçue» (p. 135), qui introduit l'homme «dans la liberté, là où ne règne plus la loi mais où rayonnent les béatitudes» (p. 135), et qui lui révèle, en même temps qu'elle la respecte, avec la grandeur de Dieu, sa propre grandeur. Voie de la liberté qu'ouvre Jésus «non seulement par ses critiques envers ceux qui observaient la lettre de la Thora, mais aussi et surtout par le silence radical qu'il garde à l'égard de la loi dans toutes les paraboles où il parle de l'avènement du Royaume de Dieu» (p. 65).

Jésus prit conscience que la religion qu'il proposait ainsi était une religion d'appel, et par là même, il se vit en contradiction avec la religion établie, qui était religion d'autorité. Conscience d'opposition qui grandit avec l'approche de la fin. «Cette contradiction reconnue... constitue l'originalité essentielle du message de Jésus parvenu à son achèvement» (p. 242). Mais les autorités d'Israël la reconnurent, elles aussi, et c'est elle qui leur inspira la condamnation qu'elles portèrent contre lui (p. 242). Pendant sa courte vie, Jésus assumait la mission «d'amorcer chez les hommes l'avènement d'une religion où la soumission, même par obéissance intérieure, à une loi aussi parfaite soit-elle, n'épuise pas la fidélité au meilleur de soi-même» (p. 135); mais précisément «cet appel continu au renouvellement intérieur, au dépassement de ce qui se fait et se dit, à l'invention par chacun dans la liberté de ce qui lui convient pour être fidèle à Dieu a été visiblement la cause de la condamnation rapide de Jésus» (p. 139).

Si l'on détache les mots majeurs par lesquels Légaut a cherché à rendre jusqu'ici le message de Jésus, on dira "liberté et créativité", ou invention, appel au dépassement et réponse de la fidélité. Invention qui n'est d'ailleurs aucunement licence débridée; bien plutôt, devoir notifié à chacun d'obéir, à la manière de Jésus, à sa vocation et à sa mission propre, elle-même dévoilée par une extrême attention à la vie intérieure; limitation ou même refus simplement des "observances" dans la mesure où elles sont «commandées par une loi extérieure et générale qui ignore les cas particuliers et le cheminement propre à chacun»; tout cela au profit de la seule fidélité, dont on nous dit qu'elle est «l'obéissance sans réserve à ce qui s'impose à l'homme intimement, pour qu'il soit exactement ce qu'il sait devoir être» (p.291, n. 1). (Note 3 : opposition entre observance et fidélité parallèle à l'opposition entre croyance et foi, dont il sera question plus loin).

Ce message, nous l'avons dit, Jésus le tira de lui-même, de sa propre vie intime, où du reste il se forma peu à peu et au fil des jours, grâce à sa fidélité à l'appel intérieur. Mais ce qu'il nous faut remarquer à présent, c'est son universalité. Concept dont Légaut fait un large usage. Est universel «ce que les hommes atteignent en eux-mêmes quand ils sont conscients de leur réalité humaine essentielle, au-delà de tout ce qui en eux est social et contingent, marqué par un temps et par un lieu» (II, p. 34; I, p. 10). On nous dit donc que le message de Jésus apparut aux siens dans sa pleine universalité humaine. Effectivement, nous venons de le voir, Jésus brisait tous les légalismes asservissants, tous les cadres où la société, même la plus parfaite, avec ses lois et ses doctrines, aurait pu vouloir enfermer et contenir l'homme dans ses relations avec Dieu (p. 142); son message se donnait une portée virtuellement universelle, par là même que libérant les esprits des contraintes extérieures (au profit de l'invention personnelle), il était désormais assimilable en toutes circonstances de temps et de lieu. De cette universalité, les disciples immédiats de Jésus prirent une certaine conscience, ils mesurèrent l'originalité inouïe de sa religion et de son «esprit fondamental»; certes, en se l'appropriant, ils lui donnèrent une expression objective dont les termes étaient empruntés à leur horizon mental juïaïque (p. 143) (on reviendra sur cette oblitération inévitable), mais à travers ces traductions restrictives, ils visaient, comme ils pouvaient, l'expression de l'universalité authentique, en Jésus dévoilée; malgré ce qu'ils y ajoutaient sous l'influence des traditions du passé, malgré une présentation réductrice, ils réussissaient à ne pas en asservir l'essentiel et à suggérer des développements qui conviendraient à des aspirations et à des besoins futurs tout à fait autres (p. 145).

Universalité du message de Jésus, et de Jésus lui-même, dans sa vie intime, coextensive aux

dimensions de l'humanité tout entière. Mais qui dit universalité dit déjà absolu. «L'universel marque l'homme du sceau de l'Absolu» (p. 117). Il en marque donc, éminemment, Jésus. Percevoir l'universalité humaine du Maître, c'était, pour les siens, percevoir le «caractère absolu» de sa pensée et de son être (p. 103); or, à son tour, la perception de l'absolu équivaut à une perception de divinité; les disciples ne pouvaient pas être sensibles aux dimensions universelles de l'esprit fondamental de Jésus sans voir se lever en eux une foi en sa transcendance (p. 107), foi qui elle-même allait tout naturellement s'exprimer en termes de divinité de Jésus et de filiation divine. Ils apercevaient en Jésus un homme qui donnait implicitement une portée au-delà de toute prévision à ce qu'il accomplissait en son temps; ce furent là pour eux les objets d'une contemplation et d'un émerveillement qui les menaient à l'adoration.

En bref devant les siens, Jésus amorçait d'une manière incomparable le mouvement de libération et de créativité, par lequel l'homme, comme tel, était mis en état de s'accomplir; c'est l'humanité tout entière que Jésus atteignait ainsi virtuellement dans le message de son esprit fondamental; une telle universalité posait la question de son mystère unique et invitait même positivement à la résoudre : Jésus est au-delà des conditions de l'humanité commune.

Jusqu'à présent, Légaut n'a guère désigné, parmi les facteurs qui président à la genèse de la foi chez les disciples, que les agents extérieurs et objectifs, les paroles, les actes, le rayonnement de l'humanité de Jésus. Mais à l'action de ce rayonnement doit correspondre une intense activité spirituelle des sujets qui s'y laissent exposer. Certes, Jésus en même temps qu'il se manifeste, les manifeste aussi eux-mêmes à eux-mêmes (p. 95); mais il y a ici comme un conditionnement réciproque : la connaissance et la découverte de l'homme par soi-même importe souverainement à l'intelligence du message. La lecture de l'universalité dans la trame de l'humanité de Jésus ne fut possible aux disciples que dans la mesure de leur approfondissement intérieur. Faute d'une large expérience humaine (p. 95), d'une maturité personnelle (p. 28), d'un recueillement et d'une attention à la vie profonde, il n'y aurait pas eu «saisie du dedans» (p. 55); rien qu'une compréhension purement notionnelle, et nullement persuasive, du message. Et même, il faut dire qu'une affirmation éventuelle, venant de Jésus lui-même, sur sa transcendance n'aurait pu suppléer à une carence d'intériorité chez les siens. Il eût été inconcevable que Jésus eût pu imposer aux disciples la reconnaissance de sa divinité, sans qu'ils y aient été d'abord amenés par un long cheminement dans les profondeurs (p. 96). (Note 4 : ce cheminement, du point de vue de la découverte de l'homme (abstraction faite de la découverte de Jésus) nous conduit à la foi en soi, «affirmation inconditionnelle... posée par l'homme adulte, de la valeur de sa propre réalité prise en soi» (I, p. 27) et nous établit dans la durée et la consistance de notre existence (p. 55).

Rayonnement spirituel de Jésus, approfondissement personnel, ce sont là les deux agents conjugués qui firent surgir la foi dans le cœur des siens. Mais les miracles de Jésus ? Leur efficacité dans l'ordre de la foi ne fut ni décisive, ni même en tous les cas, positive; dans les meilleures conditions, ils n'eurent guère qu'un rôle d'adjuvant facultatif. Au début de la vie publique, ils attirèrent à Jésus les disciples auxquels ils donnaient un certain «sens, d'ailleurs fortement matériel, de la transcendance de ce qui se passait devant eux» (p. 47). Mais ils les atteignaient, par une sorte de choc brutal, dans la partie la plus charnelle et la plus trouble de leur être, et non pas à ce niveau humain élevé qui leur aurait permis d'entendre en profondeur le message (p. 47). Bien plus gravement, alliés au messianisme politico-religieux (qu'on lui prêtait, contre ses intentions les plus certaines), les miracles marquaient d'une grande ambiguïté le succès de Jésus et l'exposaient à toute sorte de fausses conclusions (p. 49). Aussi Jésus renonça-t-il à ces moyens équivoques et préféra-t-il se laisser arrêter et condamner, comme si la mort correspondait bien mieux que sa puissance miraculeuse à sa mission. On ne forcerait guère, croyons-nous, la pensée de Légaut en lui donnant cette expression : Jésus ne toléra les miracles que pour pouvoir leur opposer leur contraire, sa "faiblesse", son "impuissance" et sa déroute finale (p. 49); ils engendrèrent la foi moins par eux-mêmes que par le renoncement auquel ils prêtèrent; les disciples en vinrent à penser : cet homme puissant qui s'abandonne ainsi à la mort et n'use pas, pour la conjurer, des pouvoirs extraordinaires qui sont les siens montre en cela qu'il est au-delà de l'humanité. C'est dans la Croix, bien mieux qu'ailleurs, qu'a rayonné victorieusement la gloire divine.

Après les miracles, les christophanies du Ressuscité. Légaut les appelle, dans une désignation déjà restrictive, les apparitions charismatiques après la mort (p. 51). En elles-mêmes, elles ne furent pas des miracles, semblables à ceux que le Jésus (pré-pascal) avait mis sous les yeux de tous les assistants. Elles ne s'insérèrent même pas, telles des réalités physiques, dans notre monde phénoménal. Elles ne furent réelles qu'à la manière de charismes, «dans l'intime des disciples» (p. 55), où elles surgirent en chacun d'eux «de lui pour lui parce qu'il y était intérieurement préparé» (p. 51); et elles «firent naître en ces hommes un état qui dura encore quand l'impression première fut moins puissamment

ressentie» (p. 52); ils en gardèrent le «souvenir efficace» tant et si bien qu'ils les matérialisèrent dans des récits où les traits physiques sont très appuyés. Mais elles ne fondèrent pas leur foi ; la véritable base de la foi chrétienne avait été posée avant elles, la vie humaine de Jésus dont ils avaient déjà discerné la transcendance. C'est au contraire précisément parce que déjà ils avaient la foi, que ces phénomènes purent surgir en eux (autrement, il faudrait dire que les apparitions auraient constitué une véritable action de force sur leurs consciences; processus tout opposé à la discrétion de Jésus, au respect qu'il portait, à la qualité de l'adhésion qu'il demandait, p. 53). Et si plus tard, le souvenir de ces visions ne leur parut point morbide, cela tint au fait qu'ils y avaient été intérieurement disposés. Est-ce à dire que, issues de la foi, les apparitions charismatiques ne l'auraient aidée en aucune mesure ? On peut penser qu'elles leur apportèrent une assistance précieuse et probablement «strictement nécessaire pour rester fidèles à leur maître» (p. 51) (vu le désarroi où, quand même, la mort les avait jetés ?); et elles développèrent en eux une conscience explicite de la mutation que l'humanité de Jésus avait opérée en eux, dès avant sa mort, par étapes insensibles. Mais requises ainsi en raison des circonstances exceptionnelles dans lesquelles se trouvaient leurs bénéficiaires, elles n'étaient pas exigées par le caractère intrinsèque de leur foi; et elles portaient même en elles une menace contre l'authenticité de leur adhésion; ceux qui viendraient après les disciples allaient objectiver et matérialiser indûment ces phénomènes qui n'avaient été qu'intérieurs pour en faire le fondement positif de la foi chrétienne, alors que celle-ci ne peut avoir, on l'a dit, qu'une seule base : la vie humaine de Jésus (p. 55).

La foi des disciples rencontra, en chemin, plusieurs obstacles. Le premier fut le monothéisme d'Israël. Sans doute, ce monothéisme avait purifié les conceptions spirituelles des Juifs et, de ce point de vue, il préparait à la religion de Jésus. Mais, dans leur commerce quotidien avec leur Maître, les disciples se virent peu à peu inéluctablement amenés à affirmer ce qu'ils appelèrent sa divinité. C'était là leur foi naissante en Jésus. Mais comment le monothéisme ne leur eût-il point résisté ? Il leur fallait, ici, un approfondissement exceptionnel (p. 37). Autre obstacle, le caractère collectif de la religion d'Israël (p. 42) : la religion de Jésus les invitait, nous l'avons vu, à se comporter de façon originale et exceptionnelle devant Dieu, à rechercher l'authenticité et la fidélité dans la liberté créatrice (p. 133). Or, la religion d'Israël «tout en s'adressant aux individus, était d'abord et avant tout la religion d'un peuple», qui asservissait les personnes aux exigences des observances communes considérées comme des fins en soi (p. 45) et des conformismes sociaux. D'où pour les disciples, drame intérieur poignant car l'adhésion à la religion de Jésus entraînait pour eux séparation et rupture et leur attirait reproches et réprobation (p. 42 et 40). Ils étaient placés entre deux pôles d'attraction qui tous les deux se réclamaient, sous des modes d'ailleurs différents, de l'autorité de Dieu (p. 43), l'un au nom de son pur rayonnement spirituel, l'autre au nom de son légalisme; les apôtres optèrent pour Jésus dans une option qui se fortifia peu à peu, qui en fit des hommes de la vie courageuse et plénière (p. 41) mais qui, peu à peu aussi, les établit dans la dissidence et dans la négation de leur passé.

2. La vacuité de la foi, chez les disciples immédiats. En quels termes exprimerons-nous la foi en Jésus à laquelle accédèrent les siens par le cheminement qu'on a décrit ? Légaut parle d'une «affirmation intellectuelle vertigineuse» (p. 55) : «les disciples furent conduits lentement, par étapes insensibles, mais impérieusement... à affirmer ce qu'ils nommèrent sa divinité» (p. 56). Mais comment faut-il comprendre et l'acte d'affirmation et son objet ? L'objet d'abord, la divinité de Jésus. Jésus est l'égal de Dieu ; il est «de Dieu», «fils de Dieu», «Dieu» (p. 163); il est notre «unique recours»; «le disciple adhère à Jésus» et «cette adhérence est proprement adoration» (p. 32), lignes dans lesquelles on a pu lire justement une affirmation nette de la divinité de Jésus. Cependant le lecteur est en droit, nous semble-t-il, de garder quelque doute sur la pensée de l'auteur. Reconnaît-elle en Jésus une filiation intra-divine, préalable à celle de son humanité ? Est-il déjà fils de Dieu en Dieu lui-même ou bien ne l'est-il qu'en tant qu'homme étroitement uni à Dieu ? Cette formulation "filiation divine de Jésus" exprime, nous dit-on, mieux que tout autre ce que le chrétien pressent en Jésus : l'intimité de Jésus avec son Dieu (p. 97), mais elle «n'apporte rien de proprement intellectuel» (p. 98) et elle se dérobe à toutes déductions logiques. La situation est celle-ci : chacun de nous fait ou peut faire l'expérience de la profondeur sans limite qui se promet dans la paternité et la filiation spirituelle (p. 98). (Note 6 : Expérience que l'auteur décrit longuement en des pages d'une grande beauté (I, p. 211 suiv.), mais qui renvoient à une forme exceptionnelle (l'intercommunion spirituelle si exceptionnelle qu'elle ne devrait guère être invoquée pour nous éclairer sur nos relations filiales avec le Père qui est dans les cieux). C'est à la lumière de cette expérience que le chrétien usera de l'expression «fils de Dieu» dans sa désignation de Jésus ; Jésus a réalisé cette relation de filiation spirituelle sur un mode éminent et en quelque sorte absolu; faute de référer l'expression à cette expérience humaine, on tomberait dans le verbalisme. Mais on voit par là que Légaut nous laisse dans l'incertitude sur l'existence d'une filiation intra-divine; il se pourrait bien que ce soit l'homme Jésus qui, dans son

humanité, réalise l'absolu de la filiation spirituelle; et celle-ci même, il n'est pas certain qu'elle ait un caractère ontologique et métaphysique; simplement, peut-être, une filiation morale. Voilà pour l'objet de la foi. Pour la foi comme acte, on nous a dit qu'elle était une affirmation intellectuelle vertigineuse. Qu'entend-on par là ? Peut-être Légaut prête-t-il au disciple (arrivé au terme) une sorte d'intuition de réalité, de la réalité du mystère et de la transcendance de son Maître; puis, en un second moment, le disciple adhère à cette intuition dans un consentement de sa volonté, dans une ratification de sa liberté; c'est celle-ci qui est proprement l'affirmation de foi; qu'ensuite le contenu de l'intuition soit couvert d'un nom et référé à une notion : Jésus, fils de Dieu, cette référence, bien qu'inévitable, est comme secondaire et accessoire; elle n'entre pas essentiellement dans l'affirmation vertigineuse. Ce qui nous invite à cette interprétation, c'est le refus, extraordinairement appuyé, de mettre un élément quelconque de croyance dans la foi. La vraie foi en Jésus se situe, nous dit-on, «au-delà de toute croyance profane ou religieuse, idéologique ou collective» (p. 43); elle ne comporte pas de moment notionnel. Et déjà plus haut, nous nous étions laissé dire que la foi, donnant congé à toute activité "cérébrale" et discursive, est une contemplation aveugle et immobile génératrice d'adoration (p. 127). C'est ce même dépouillement notionnel qu'exprime aussi la requête de la "nudité" et de la "vacuité" de la foi. Les apôtres firent l'expérience de la nudité de la foi, «à la fin quand tout semblait autour de leur Maître» (p. 126). Jusqu'alors, ils avaient encore entouré leur foi naissante de croyances héritées de leur passé judaïque et des prophéties messianiques; Jésus leur paraissait pouvoir les réaliser. Voici que maintenant, jetés face à l'anéantissement de la Croix (p.292), ils voyaient tous ces appuis leur manquer; Jésus n'était pas le Messie promis, tel du moins que des vues aussi politiques que religieuses le concevaient. La foi n'était donc possible qu'à travers le renoncement à toute idéologie (p. 126). C'est à la fin que leur adhésion au Maître, ainsi dépouillée, atteignit à son maximum d'authenticité.

Après cela, on s'empresse d'ajouter : «Sans doute, nul ne peut se maintenir sans cesse sur la cime de la foi portant aveuglément mais réellement sur la personne de Jésus à travers son humanité» (p. 126). À leur foi silencieuse en la divinité de leur maître, les disciples donnèrent tout de suite des expressions grâce auxquelles elle recevait une cohésion intellectuelle et un contenu affectif qui les satisfaisaient (p.57). Ils constituèrent ainsi une christologie idéologique. Elle n'apportait rien d'essentiel, elle n'était pour eux que moyen, d'ailleurs particulièrement bien adapté, pour «amorcer» chez les catéchumènes de leur époque la présence qu'eux-mêmes avaient connue et aimée et qu'ils portaient au fond d'eux-mêmes (p. 57). Mais, tout en gardant la conscience de sa seule valeur de moyen, les apôtres cédèrent, eux déjà, à la tentation de la considérer comme une vérité absolue. Faiblesse qui entraîna un double dommage : on se mit à confondre foi et croyance, on posa les principes d'un christianisme qui, par l'intérêt qu'il attacherait aux idées chrétiennes et à la théologie, allait distraire les esprits de ce qui était pourtant l'essentiel, la nudité et la pureté de la foi; et l'on réduisait singulièrement l'universalité de l'esprit fondamental de Jésus; celle-ci, nous l'avons vu, «par sa secrète correspondance avec la nature profonde de l'homme» (p. 125), était coextensive à toutes les dimensions de l'humain; c'est par là qu'elle était le signe de la transcendance du Maître (p. 107); en amalgamant le message avec des vues de leur époque, les disciples le ramenèrent à «l'universalité restreinte d'une civilisation» (p. 125), l'universalité du Messie attendu par Israël (p. 107); ils préparèrent ainsi, pour l'homme moderne, un obstacle majeur à sa foi en la transcendance de Jésus (p. 106).

II. Comment les hommes d'aujourd'hui peuvent-ils atteindre la foi en Jésus et quels caractères présente leur foi ?

On l'a dit plus haut, pour l'essentiel le cheminement des chrétiens d'aujourd'hui demeure celui des disciples immédiats, comme aussi demeure pour eux la même requête de la pureté de la foi. Mais il y a des différences notables.

1. La voix montante. Légaut pose en principe que la foi doit passer par «la compréhension des raisons intimes qui ont mû Jésus pendant toute sa vie et jusqu'au calvaire» (p. 72), par l'humanité prépascale de Jésus. Ici, une confrontation avec la pensée de Bultmann vient à l'esprit. Pour ce dernier «nous ne pouvons pratiquement rien savoir» de la personnalité de Jésus. Et «ce qui s'est passé dans le cœur de Jésus, je ne le sais pas, et je ne veux pas le savoir» (*Jésus, mythologie et démythologisation*, p. 35). En conséquence, Bultmann s'efforce de fonder une théologie de l'adhésion de foi indépendante des incertitudes de l'histoire de Jésus et appuyée exclusivement sur le kérigme apostolique. Sur ce point, sans le dire et peut-être sans le savoir, Légaut s'oppose absolument à l'exégète de Marbourg; la foi n'est possible qu'à travers l'intelligence de "l'esprit fondamental" du Jésus terrestre. Et de surcroît, la seule voie d'accès à cet esprit est la voie que nous appellerons ascendante : on part de l'humanité de Jésus et l'on remonte à la transcendance dont elle donne, éventuellement, les signes.

Une telle voie était ouverte aux contemporains de Jésus, éclairés par son rayonnement immédiat. Mais

aux hommes d'aujourd'hui ? À ceux-ci, les premiers disciples ont laissé des écrits et une tradition dont il n'est pas douteux qu'ils jouissent d'une substantielle historicité. À partir d'eux, il nous est possible de revivifier le souvenir de Jésus. Assurément, la recherche scientifique a effectué des réductions salutaires; dès les origines, et chez les disciples eux-mêmes, bien des traits s'ajoutèrent à la figure de Jésus, inventions des "idéologies fabulatrices", de l'imagination et de la dévotion des fidèles; la critique a purifié les données de ces croyances adventices (p. 17). Mais le résidu demeure considérable; le travail immense et minutieux de l'exégèse nous laisse sous les yeux des résultats positifs pleinement assurés lesquels, il est vrai, avaient déjà été reconnus par le bon sens, un bon sens «nourri par l'expérience de la vie et dégagé de tout a priori systématique» (p. 17).

Cependant, la connaissance, neutre et objective, des écrits n'est qu'un point de départ (p. 18). S'applique ici aux hommes d'aujourd'hui une requête dont nous avons vu qu'elle s'adressait aux apôtres; pour entrer dans l'intelligence des paroles et des actes de Jésus, pour en recevoir le rayonnement, il faut l'effort d'intériorisation (p.28, n.1), les approfondissements de la connaissance de soi et de la condition humaine. Et certes, la pureté de l'enfance et la rigoureuse honnêteté du savant sont toutes deux également nécessaires; mais reste que le cheminement vers Jésus n'est pas celui des savants et il «n'est pas non plus possible aux enfants parce qu'elle demande une conscience de soi qu'on ne peut pas avoir quand on n'a pas encore assez fortement vécu» (p. 31).

Sur cette voie montante vers l'intelligence de Jésus, l'homme d'aujourd'hui, ici encore comme disciples immédiats, entendra la religion d'appel de Jésus; non plus une autorité qui asservit, mais une voix qui libère l'auditeur pour la créativité et l'invention de lui-même; qui par là même révèle l'universalité de Jésus, la coextension de son esprit et de son être à toutes les dimensions de l'humain, et à travers cette universalité et en raison d'elle, fait entrevoir son caractère absolu; devant cette figure universellement rayonnante, le contemplatif entend monter en lui les mots de l'émerveillement et de l'adoration. «En tout temps et en tout lieu, cet esprit fondamental, l'appel qu'il fait entendre, la force qu'il communique aux êtres qui entrent dans l'intelligence de la vie humaine de Jésus, forcent les disciples (d'hier et d'aujourd'hui) à affirmer la transcendance et la divinité de leur Maître» (p. 140).

(Note 9 : sur le chemin qui conduit à la foi le chrétien d'aujourd'hui, il y aurait à dire quelle fonction Jésus conféra, selon Légaut, au renouvellement de la Cène. En bref Jésus n'y vit pas un acte de culte, ni un repas sacré, mais simplement un mémorial de ce qu'il avait voulu être, la transparence de Dieu à travers son humanité, transparence offerte à la foi silencieuse et dépouillée des siens. La Cène avait été célébrée la première fois en ces jours où la foi des disciples avait atteint son dépouillement, où l'intelligence de leur maître leur était vraiment ouverte; précisément, le renouvellement de la Cène devait, dans la pensée de Jésus, leur remettre en mémoire cette pureté et cette clarté originelle).

De cette foi d'aujourd'hui en Jésus, quel est le rapport à la foi en Dieu ? Chez les disciples immédiats, celle-ci était première; avant d'avoir rencontré Jésus, ils croyaient au Dieu d'Israël; croire en Jésus fut, pour eux, reconnaître en lui une transcendance digne de celle qu'ils attribuaient déjà au Dieu d'Israël (p. 96). Autrement en va-t-il pour bien des hommes d'aujourd'hui, dont «le milieu de vie est pratiquement athée» (p. 101). Certes, existe pour chacun, aujourd'hui comme hier, la possibilité radicale d'atteindre Dieu à partir de son expérience humaine et de sa réflexion sur soi. La foi en Jésus n'est donc pas, en droit, l'origine de la foi en Dieu; mais en fait, elle s'en montre le soutien indispensable et elle permet (seule) «au XXe siècle de porter d'une façon relativement stable l'assurance vécue que Dieu est...» (p. 103). Dépendance de la foi en Dieu à l'égard de la foi en Jésus qui est d'ailleurs toute à son profit : la foi en la transcendance de Jésus, en même temps qu'elle assure à la foi en Dieu sa stabilité, la garde de toute dégénérescence en croyance abstraite ou en verbalisme (p. 103).

2. La pureté de la foi. Le croyant accède ainsi à la compréhension de Jésus, sous la forme d'une foi silencieuse, dont l'expression spontanée "filiation divine de Jésus" est seulement, ici comme chez les apôtres, la «conséquence balbutiante» (p. 38), la traduction la moins imparfaite qu'il puisse trouver pour affirmer avec force la transcendance de l'intime liaison avec Dieu qu'il pressent et que sa contemplation reconnaît en Jésus. Le christianisme traditionnel nous offre encore d'autres traductions : Jésus est le Messie promis à Israël, le Christ, la deuxième personne de la Trinité; elles non plus ne constituent pas la foi en Jésus dans sa «pureté propre et originale»; elles n'en sont qu'une «conséquence convenable» (p. 67). D'une manière générale, la foi en Jésus n'est pas une adhésion à des notions capables d'être définies intellectuellement de façon précise (p. 105); bien plutôt, vénération, recueillement, «mouvement immobile de l'âme qui est l'adoration» (p. 105).

Mais on peut préciser davantage encore le rapport des expressions de la foi à la foi elle-même, des croyances idéologiques à l'intelligence muette de l'esprit de Jésus. On vient de nous dire que c'est un rapport de conséquence... Mais ce peut être aussi un point de départ et une aide sur la seule vraie voie qui peut conduire à Jésus. L'enfant chrétien reçoit de sa tradition familiale et ecclésiale un

enseignement sur Jésus, une doctrine christologique. Arrivé à l'âge adulte, il pourra s'appuyer sur celle-ci, atteindre à travers elle l'essentiel (la foi pure) qu'elle vise à lui communiquer (p. 79). Encore faudra-t-il qu'il illumine la doctrine à partir de son expérience spirituelle (au lieu de s'efforcer, comme c'est trop souvent le cas, d'éclairer sa vie à la lumière de la doctrine); qu'il s'en nourrisse (au lieu de seulement, s'en vêtir). On peut même dire que les croyances ont un rôle sans nul doute indispensable au début dans l'approche de l'absolu (p. 79). Et pourtant finalement, leur assistance n'est que limitée et même accessoire. L'intelligence de Jésus ne peut être méritée qu'à longueur de vie par la fidélité de la contemplation conjointe à l'approfondissement intérieur et à la compréhension de notre propre humanité; c'est ainsi seulement que nous serons introduits dans «la muette mais plénière adoration» (p. 237).

N° 2 : Le cheminement de la foi

Après avoir, dans un premier article, exposé la conception de Légaut concernant la foi, nous voudrions proposer quelques remarques critiques. Elles porteront successivement, comme le premier exposé lui-même, sur le cheminement de la foi et sur sa pureté.

1. Critique du cheminement

Les théologiens d'aujourd'hui distingueraient volontiers deux voies d'accès au mystère de Jésus, *La voie descendante* : on part de la foi en la divinité de Jésus, d'une foi qu'on peut appeler chalcédonienne, confession des deux natures en une personne; d'où l'on déduit certains attributs ontologiques et conscienciers de l'humanité de Jésus, sa vision de Dieu, la connaissance de tout ce que requiert sa mission, son impeccabilité... Voie qui eut sans doute les préférences de la théologie scolastique. *La voie ascendante* : celle qui va de l'humanité de Jésus, «découverte en profondeur», à la confession de sa divinité et donc aussi à l'adoration. C'est celle, on l'a vu, qu'emprunte Légaut. Avec bien des modernes. On cite W. Pannenberg, K. Rahner, J. Meyendorff, auxquels on peut joindre H. Urs von Balthasar dans sa contemplation de la figure rayonnante, de la transparence de Dieu dans l'humanité de Jésus.

Voie ascendante dont les exégètes contemporains reconnaissent, à des degrés divers, qu'elle est possible, voire largement ouverte, à partir des documents relatifs aux origines chrétiennes. Bultmann lui-même n'en disconvient pas. Il est vrai, nous l'avons vu, à l'égard d'une reconstitution historique de la personnalité morale de Jésus, le scepticisme de Bultmann est à peu près absolu. Il refuserait donc la légitimité de la méthode de Légaut, dans la mesure où il lui est essentiel de supposer possible la redécouverte de l'esprit fondamental de Jésus. Mais du moins, Bultmann en fait l'aveu, le message de Jésus nous est largement accessible; concession dont Légaut pourrait dire que, sans lui suffire, elle lui fournit néanmoins des bases solides; nous avons vu à quel point Légaut, pour retrouver l'esprit de Jésus, faisait appel au message sur le Règne de Dieu dans les paraboles. De surcroît, Légaut pourrait dénoncer une sorte d'incohérence dans le point de vue de Bultmann; celui-ci sépare indûment personnalité et message; il est possible, nous dit-il, de remonter par l'histoire à la parole de Jésus et à sa conscience d'Annonciateur et donc aussi aux pensées et au "projet" de Jésus. Mais s'il est vrai que les pensées et les projets d'un être humain révèlent sa qualité morale, en ce cas, en nous éclairant sur le dessein de Jésus, l'histoire nous éclaire aussi sur sa personnalité spirituelle.

Aux yeux de Légaut, la voie ascendante offre, sur la descendante, une supériorité certaine : elle respecte mieux l'humanité de Jésus. La voie descendante part de l'affirmation, déjà toute donnée dans la foi, de la divinité, de la confession d'une transcendance isolée des indices évangéliques qui en auraient fondé la reconnaissance. Jésus est Dieu et, en le disant, on ne pense même plus aux traits humano-divins d'une histoire concrète capables de justifier une foi aussi audacieuse. On n'a d'attention que pour la notion abstraite de divinité, d'où l'on s'empresse de déduire certaines conséquences pour l'humanité conjointe : étant Dieu, l'homme-Jésus ne pourra pas ne pas être tel et tel... Que s'en suit-il, selon Légaut ? Une telle manière de procéder «éclipse l'humanité de Jésus» et elle confère à Jésus «des qualités tellement surhumaines qu'elles le rendent étranger à toute humanité réelle» (p. 61). On conviendra que Légaut dénonce ici un danger certain; une méthode exclusivement descendante et qui ne serait pas soucieuse de se contrôler sans cesse à la lumière des données historiques, risquerait bien de construire une christologie franchement docète et de déployer l'événement de l'Incarnation rédemptrice dans un espace mythique étranger aux dimensions de notre histoire.

Protégée contre ce premier échec, la voie ascendante l'emporte encore sur l'autre par le caractère existentiel et concret dont elle réussit à marquer l'affirmation de la divinité de Jésus. On y écoute les paroles, on y discerne les signes, on y contemple la figure rayonnante, on subit l'emprise d'une présence incomparable. Tout cela mis ensemble, voici que surgit d'elle-même la question : n'y aurait-il pas ici mystère spécifique, transcendance, transparence d'une réalité absolue et divine ? et voici que, peut-être, on opte pour le oui de la foi, c'est Dieu, en effet, qui transparait ici. Mais il est aisé de voir

que ce oui, éventuel, sera riche des expériences existentielles qui l'ont préparé; la vérité «Jésus est Dieu» n'est pas coupée du chemin qui y a conduit; la perception du mystère demeure actuellement référée aux signes qui le suggéraient et qui invitaient à le reconnaître. Assurément, il faudra souvent que la catéchèse, éducatrice des enfants chrétiens, commence par présenter à ceux-ci une affirmation de la divinité du Christ posée pour ainsi parler dans l'abstrait; c'est là le moment de l'endoctrinement, et de l'assimilation, par un jeune esprit, du symbole apostolique. Mais une attitude qui resterait exclusivement notionnelle ne susciterait aucun émerveillement ni ne préparerait aucun don de soi ni aucune fidélité. La formation chrétienne se doit de dispenser aussi généreusement que possible à tous les croyants les enseignements de la méthode ascendante; et elle se doit même, Légaut le dit justement, de les inviter à refaire eux-mêmes, à la lumière de leur expérience spirituelle, le chemin qu'ont suivi les premiers disciples de Jésus.

Mais la méthode ascendante peut offrir des insuffisances. Et nous croyons en discerner deux dans la manière dont M. Légaut l'a appliquée.

1. Au lieu d'une convergence d'indices, Légaut n'en a guère évoqué qu'un seul, lequel, de surcroît, ne paraît pas convaincant.

L'essai dans lequel nous avons plus haut cherché à reproduire le cheminement de Légaut n'a pas réussi, convenons-en, à en rendre toute la force. Reste qu'on ne le trahit pas trop en le résumant en ces termes : devant les siens, Jésus a amorcé, d'une manière incomparable, le mouvement de libération et de créativité par lequel l'homme, comme tel (et non pas seulement le juif), était mis en état de s'accomplir; c'est l'humanité tout entière que Jésus atteignait ainsi virtuellement dans le message de son esprit fondamental; une telle universalité est bien faite pour nous causer une sorte de surprise dernière : Ne sommes-nous pas ici en face d'une conscience absolue ? Jésus est au-delà des conditions de l'humanité commune. Ne scrutons même pas le sens des notions utilisées : absolu, universalité, créativité, libération; bornons-nous à interroger sur leur présence de fait dans les écrits évangéliques; est-il vrai, par exemple, que Jésus y apparaisse comme le libérateur des hommes à l'égard de la loi, comme le héraut d'une religion d'appel condamnant la religion d'autorité ? Les exégètes feraient sans doute bien des réserves; la rupture de Jésus avec le passé n'est pas aussi nette que le veut M. Légaut; il y a bien refus de la parole trop humaine, d'une certaine tradition, de la justice des scribes et des pharisiens (Mt 5, 20); mais non pas refus de la loi dans sa disposition fondamentale portant sur l'amour de Dieu et des hommes; bien plutôt, Jésus ne replace-t-il pas la loi dans une histoire d'alliance, une alliance, c'est vrai, aux dimensions du monde et virtuellement universelle, et ce faisant, n'en consacre-t-il pas le sens et l'esprit ? Ainsi l'indice choisi ne semble pas bien interprété et n'emporte pas la conviction. Mais aurait-il quelque validité, on peut douter qu'il suffirait à lui seul pour manifester clairement la transcendance de Jésus. À l'attitude de Jésus à l'égard du passé, il eût fallu joindre bien d'autres traits, les «amen» de Jésus et l'autorité souveraine dont ils témoignent, la réprobation du péché et tout ensemble la proximité avec les pécheurs, la conscience de pouvoir remettre le péché comme Dieu même, la paix intérieure (qu'atteste la capacité d'attention aux réalités les plus familières de la nature et de l'homme) au sein de la plus grande concentration de l'esprit sur l'événement le plus décisif de notre histoire (le Royaume de Dieu est proche...)... Autant de données évangéliques dont la convergence serait indicative du mystère du Christ, bien mieux que ne réussit à l'être, ce nous semble, l'appel de Jésus à la liberté et à la créativité. Comment expliquer que cet appel seul ait retenu l'attention de Légaut ? À la lecture du premier livre, *L'homme à la recherche de son humanité*, on se prend à penser qu'une philosophie de l'homme, qu'une anthropologie réfléchie pourrait bien avoir dicté à l'auteur son choix; il y exalte les valeurs de l'intériorité et d'une certaine solitude. Conception de l'homme, relativement indépendante de l'intelligence des évangiles, antérieure à celle-ci, et clef de leur interprétation; si Jésus est apparu comme le maître de la liberté, n'est-ce pas en partie parce qu'on avait conféré d'avance la primauté à la liberté créatrice ?

À cela s'ajoute l'observation que voici. On veut bien admettre que cette anthropologie de l'auteur lui ait été inspirée par son expérience réelle de la vie concrète, bien plus que par un système de pensée édifié par des raisonnements abstraits, mais dès qu'elle s'énonce et s'offre à l'intelligence des lecteurs et des auditeurs, elle prend nécessairement la forme d'une idéologie, faute de quoi elle ne serait pas communicable (I, p. 125-127). S'il en est ainsi, c'est aussi une idéologie qui, en définitive, a guidé l'auteur dans sa lecture de Jésus. Servitude peut-être inévitable; un chrétien réflexif ne peut pas ne pas éclairer sa foi sans le secours d'une «pré-compréhension» de l'homme, partiellement explicite et thématisée. Mais M. Légaut pourrait-il en faire l'aveu, sans s'obliger à réviser les sévérités dont il a accablé la mentalité idéologique ?

2. Deuxième insuffisance Légaut confère à l'indice, ou aux indices, une valeur qu'ils n'ont pas. Tout se passe comme s'il pensait : l'intelligence profonde de l'existence de Jésus, l'interprétation des indices suffit, en principe, à fonder directement une affirmation ferme de la divinité de Jésus (p. 127). Or, cela

ne peut être.

Il nous faut d'abord ici décider ce que l'on entend par la divinité de Jésus. La pensée de Légaut sur ce point, extrêmement flottante, nous l'avons vu, ne laisse pas de nous embarrasser. Quelquefois, dans un souci, d'ailleurs vain d'écartier toute "croyance" idéologique au profit d'une foi pure et "aveugle", Légaut réduit la filiation divine de Jésus à l'intimité (conscientielle et volontaire ?) de Jésus avec son Dieu; la divinité de Jésus ne désigne alors qu'une manière pour Jésus de transcender les conditions communes de l'humanité, par coextension de sa conscience à toutes les dimensions de l'humain (l'universalité); transcendance simplement morale, perfection spirituelle incomparable. À une divinité ainsi entendue, on conviendra qu'il est possible d'atteindre par l'accumulation des indices fournis par les évangiles; à travers la personnalité humaine du Jésus pré-pascal transparaît son intimité inégalée avec Dieu. Mais ailleurs, Légaut semble conférer à Jésus une transcendance autrement précise : on voit en Jésus «Dieu» lui-même (p. 103), l'égal de Dieu, et l'on déclare de l'adhérence du disciple à Jésus «qu'elle est proprement adoration» (p. 32) et encore, que l'universalité reconnue en Jésus permet au disciple de l'adorer (p. 107). De telles expressions ne lèvent pas tous nos doutes sur la pensée de Légaut relative à la filiation divine de Jésus; et même nous continuons à ignorer s'il s'engage fermement pour la présence en Jésus d'une seconde personne divine préexistante, intérieure à la vie de Dieu. Mais du moins on confesse la divinité ontologique de Jésus-Christ; on rejoint par là, quant au fond, les expressions de Nicée et de Chalcédoine et, introduisant bon gré mal gré dans la "foi" un élément de "croyance", on affirme "vertigineusement" : «Jésus est Dieu». La question se pose alors : l'humanité historique de Jésus offre-t-elle des indices qui fondent la validité de cette affirmation ?

Question à laquelle nous répondrons oui, mais à la condition d'avoir apporté à sa formulation une précision majeure, malheureusement négligée par Légaut. Voici cette précision. Pour l'Église confessante, il est essentiel de voir, dans l'affirmation de la divinité stricte de Jésus, un acte de foi dans le sens déterminé d'acte d'adhésion à un témoignage divin. Dieu est censé avoir révélé cette «vérité» et le croyant l'accepte, la fait sienne, l'embrasse cordialement en raison de la parole divine. Il ne voit pas directement dans la vie de Jésus la divinité stricte du Sauveur; il sait bien au contraire que la divinité ne peut que se soustraire à toute observation empirique; il la proclame «pour le motif de Dieu révélant». Est-ce à dire que la recherche d'indices pour la fonder perd tout objet ? Nullement; mais c'est ici que le sens de cette recherche se précise : regardez la figure rayonnante de Jésus et demandez-vous si elle offre des traits non pas qui fassent éclater directement sa divinité, mais qui du moins en rendent divinement croyable la proposition qui vous en est faite. Or, on estimera qu'il en est ainsi : à travers la vie de Jésus transparaît la crédibilité de sa filiation divine.

M. Légaut n'a pas donné, à sa question, cette formulation plus précise. Omission qui entraîne deux graves faiblesses.

1) Dans sa conception de la foi, n'entre aucunement l'idée, pourtant si traditionnelle, d'adhésion au témoignage divin. Le croyant contemple «aveuglément» la figure divinement rayonnante de Jésus; il ne confesse pas des vérités, des croyances (relatives à Jésus) en raison d'une parole divine qui les eût garanties dans une révélation extérieure et ecclésiale. Non pas, il est vrai, que Légaut méconnaisse toute existence d'un témoignage divin au moins intérieur; il offre, sur l'action divine «souterraine et sans visage» (I, p. 156 suiv.) des vues peut-être très profondes, très aptes à éclairer les mystérieuses motions intimes de la grâce et de l'Esprit; mais ce témoignage intérieur n'est pas au service de "croyances" ou de "vérités" qu'il aurait à cautionner; la parole de Dieu prononcée au cœur caché de notre solitude n'a d'autre fonction que celle de nous aider à nous découvrir nous-mêmes, à prendre conscience des aspirations et des structures de notre être profond.

Dans cet abandon de la conception traditionnelle de la foi-adhésion au témoignage, nous dénonçons une faiblesse. Il est vrai, Légaut n'en conviendrait pas. Car, à ses yeux, cette conception n'est pas valable; sans doute, la tradition chrétienne a consacré et pour ainsi dire canonisé l'idée de vérités garanties, d'idéologies proposées à notre assentiment; mais ce faisant, elle méconnaissait l'esprit fondamental de Jésus; elle faisait indûment prévaloir la croyance sur la foi pure et dépouillée, sur la soumission qui se manifeste dans le recueillement, par le mouvement immobile de l'âme qui est l'adoration (p. 105). Il y aurait donc à montrer, contre Légaut, que la conception traditionnelle de la foi correspond à la conception de Jésus. Tâche que nous ne pouvons assumer ici. Mais du moins montrerons-nous plus loin qu'une foi privée de tout élément de croyance est une foi impensable. Et cela pourra nous suffire : la foi-adhésion au témoignage ne peut pas être une trahison; on verra qu'elle est une nécessité.

2) Mais nous avons surtout à dénoncer la seconde faiblesse qu'entraîne l'omission du témoignage divin. Nous l'avons dit, une recherche qui se bornerait à demander aux indices de fonder la crédibilité d'une révélation (portant sur la divinité de Jésus) est, en principe, capable de réussir. Mais M. Légaut ne peut donner ce sens à sa recherche; ce serait s'appliquer à fonder une foi-croyance et une idéologie,

dont il estime qu'elle méconnaît la conception authentique de la foi. Que lui reste-t-il dès lors sinon de vouloir trouver dans les indices la divinité de Jésus, directement, sans passer par la voie de la crédibilité et de la rationalité ?

Note : *En prêtant ainsi à M. Légaut l'idée d'une affirmation directe de la divinité de Jésus, nous n'entendons pas que le croyant, selon lui, verrait la divinité en elle-même, et non pas dans des signes ; c'est bien dans l'existence humaine de Jésus, là seulement et donc dans des signes, que la transcendance transparaitra (en ce sens, donc, indirectement); mais pour Légaut, ces signes n'ont pas pour fonction de fonder l'affirmation selon laquelle la proposition «Jésus est Dieu» est croyable; du moins Légaut omet-il absolument cet intermédiaire de la crédibilité; et si dans la ligne de cette omission, il avait à s'exprimer positivement sur le rôle du signe, il aurait à dire : les signes ont pour fonction non pas de fournir à la divinité sa crédibilité, mais de la manifester directement en eux-mêmes, en sorte que le croyant saisisse sans discours et d'un seul regard et le miroir qu'est l'humanité de Jésus et la divinité qui s'y reflète. Or nous disons qu'il ne peut en être ainsi. Laissons le cas des disciples immédiats; peut-être à leur propos pourrait-on parler de vue directe de la divinité dans les signes, du moins pour interpréter des épisodes absolument privilégiés comme la transfiguration. Épisodes qui donneraient tout son sens à la parole de Jean, (1,14) : «Et nous avons vu sa gloire» (encore que l'évidence de la seule crédibilité suffit à justifier ce langage johannique). Bornons-nous au cas des croyants d'aujourd'hui. Les récits qu'on leur rapporte sur les grandeurs sans pareilles de Jésus ne leur confèrent pas une vue directe de la divinité stricte de Jésus dans ces grandeurs. Bien plutôt, les choses se passent comme suit : ils entendent l'enseignement de la communauté chrétienne sur la révélation (divine) de la divinité de Jésus; et, sur la base des grandeurs racontées, ils jugent et même, accordons-le, ils voient directement que cet enseignement est croyable; mais voir dans les signes la crédibilité de l'affirmation n'est nullement y voir l'objet affirmé (la divinité). On objectera que Légaut refuse expressément l'idée que nous lui prêtons; nous lisons (p. 127) «Sans qu'elle en résulte directement, cette contemplation ("aveugle et immobile", qu'est la foi dans sa nudité) exige une intelligence profonde de l'existence de Jésus» ; d'après cela, il semblerait que Légaut écarte positivement la lecture directe de la divinité de Jésus dans les indices (dans l'existence humaine de Jésus). C'est vrai, mais il faut bien voir ce que signifie, ici, le directement et ce qu'il entend écarter. Le sens, qui court d'ailleurs à travers tout l'ouvrage, en est donné (p. 24, n.1) : l'intelligence de la vie de Jésus et l'enquête sur les indices suscitent la foi dans sa nudité, et nous ouvrent à la contemplation, indirectement, toutefois, c'est-à-dire non sans passer «par la rencontre en profondeur», par l'approfondissement personnel de notre humanité, dont nous avons vu qu'il était l'agent conjugué dans la genèse de la foi (cf n° 1, p. 8). L'indirectement (ou le directement) de Légaut ne renvoie donc nullement à la crédibilité comme à la médiation nécessaire (fin de la note).*

On demandera donc : la divinité ontologique de Jésus transparait-elle et se fait-elle voir elle-même directement dans des signes, resplendit-elle dans la figure rayonnante du Maître ? Or une demande ainsi comprise est évidemment excessive; et la méthode ascendante, ainsi définie, est nécessairement vouée à l'échec. Comment la filiation de Jésus, entendue au sens de filiation éternelle intra-divine, pourrait-elle nous être notifiée dans la pure sensibilité des symboles, comment pourrions-nous en percevoir et l'existence et déjà, simplement, l'idée ailleurs que dans une attestation (dont des signes nous garantiraient la validité) ?

Note : *On pourrait faire valoir l'objection que voici : confrontés aux indices que donne Jésus sur sa grandeur inégalée, il n'est pas inconcevable que nous soyons en mesure de former par nous-mêmes, et sans la médiation d'une attestation qui nous la proposerait comme croyable, l'idée de sa divinité stricte : Jésus est Dieu, dirions-nous, seule cette «hypothèse» peut rendre raison de ses grandeurs. Et l'objectant poursuivrait : les disciples immédiats (l'évangile de Jean, notamment) furent les premiers à proposer la divinité de Jésus comme croyable; d'où cet enseignement leur venait-il ? S'il est vrai qu'il leur venait du témoignage du Maître, il est non moins vrai qu'ils l'élaborèrent aussi par eux-mêmes, dans la lumière intérieure de l'Esprit : Jésus est Seigneur; il est l'image du Dieu invisible... Mais pourquoi leur démarche de pensée ne nous serait-elle plus possible aujourd'hui ? Nous aussi, éclairés intérieurement par l'Esprit, nous pouvons former par nous-mêmes l'idée de la divinité stricte de Jésus comme la seule hypothèse explicative... Telle est l'objection. Une réponse adéquate appellerait toute une théologie de la révélation et de la foi. Nous nous bornerons à ceci : (1) pour les croyants d'aujourd'hui, en fait, l'interprétation divine stricte qu'ils donnent aux grandeurs de Jésus passe par leur affirmation de la crédibilité de l'enseignement qui la leur propose; (2) supposons que ce passage ne soit pas de droit, supposons que, pour la lecture de la divinité de Jésus la médiation de la crédibilité ne soit pas absolument requise, on ne voit pas qu'il puisse en être de même pour l'affirmation de sa condition de seconde personne et de sa filiation*

intra-divine; de telles déterminations n'ont pu venir, même chez les premiers disciples, que d'un enseignement qui les propose comme croyables (fin de note).

M. Légaut n'a pas pu ne pas mesurer l'incapacité de la démarche, et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles il ne tient pas fermement à la divinité stricte et ontologique de Jésus; la seule transcendance qu'il lui importe d'établir et de découvrir n'est guère, en définitive, qu'une transcendance morale, l'intimité sans pareille de Jésus avec son Dieu. Cette intimité, c'est vrai, l'accumulation des indices est bien apte à la manifester directement. Seulement, nous ne comprenons pas qu'en raison d'elle, on nous dise que Jésus mérite adoration.

En bref : ou bien l'on se borne à demander à la méthode ascendante de manifester une simple transcendance spirituelle de Jésus; et elle le peut en effet, directement; mais elle ne fonde pas l'adoration. Ou bien on lui demande d'établir la filiation divine ontologique, mais elle ne le peut qu'indirectement, en montrant la crédibilité de la proposition qui l'affirme et elle implique donc l'admission d'une foi-croyance et d'une christologie "idéologique".

2. Critique de la pureté de la foi. Après la critique du cheminement, la critique de la foi pure à laquelle le cheminement est censé conduire.

Une raison, disions-nous, pour laquelle Légaut réduit quelquefois la filiation de Jésus à l'intimité avec Dieu était sans doute la prise de conscience des limites de la démarche : la voie ascendante ne peut pas monter plus haut. Mais il y a une autre raison majeure. Mettre l'essence de la foi dans la confession d'une filiation intra-divine de Jésus, c'est la raver à une croyance, à la christologie idéologique, c'est en méconnaître la vacuité nécessaire. La foi, nous dit-on, est hétérogène à la croyance; et l'on distingue (absolument, semble-t-il) la foi en Jésus de la croyance au «Christ d'une théologie» (p. 126). Et encore : à la fin, les premiers disciples ont eu en Jésus, à la cime, une foi nue, indépendante de toute idéologie, portant aveuglement mais réellement sur la personne de Jésus à travers son humanité (p. 126). Légaut veut bien admettre que les croyances sont des conséquences balbutiantes, dont la foi pourra s'aider ensuite, mais l'aide qu'elles apportent ainsi n'est guère qu'un soutien extérieur (d'ordre psychologique); sous le rapport de la vérité, elles ne semblent pas éclairer la foi; elles sont d'ailleurs entièrement relatives à l'esprit d'une époque et elles peuvent finir par perdre vraisemblance et intérêt (p. 127).

Une première protestation vient à l'esprit : on comprend mal que la croyance puisse aider en une mesure quelconque, même simplement psychologique, la foi du croyant si celui-ci est libre de ne pas la prendre au sérieux sous le rapport de la vérité. Le soutien qu'elle peut apporter à l'esprit est nécessairement en fonction directe de la certitude de sa valeur. Dès lors qu'en disant : Jésus est Dieu, le chrétien saurait qu'il ne dit rien d'absolu, sa confession aurait cessé de l'assister dans sa foi. Mais il y a surtout à remarquer que la croyance ne peut pas être simplement extérieure à la foi. Même à la "cime", ou même dans les retraites les plus silencieuses du recueillement contemplatif, il y a toujours une détermination de la pensée, une parole qui s'énonce, ou tout au moins le souvenir actuel d'une parole qui a été prononcée et dont le contemplatif perçoit l'écho. Bon gré mal gré, M. Légaut lui-même le reconnaît implicitement quand il parle de l'affirmation intellectuelle vertigineuse présente au cœur de la foi la plus nue. Essentiellement, toute affirmation, en tant qu'elle est connaissance, engage une notion dont elle énonce la vérification dans l'ordre réel; mais s'il y a ainsi un élément notionnel soit explicite (dans la foi ordinaire), soit implicite mais encore actuel (dans l'exercice de la foi chez les mystiques ?), autant dire tout de suite qu'il y a aussi croyance. Il est vrai, nous avons fait plus haut l'hypothèse d'un sens non cognitif attribué par Légaut à "l'affirmation"; la connaissance de la foi consisterait toute en une intuition, l'affirmation ne désignant que la ratification et le consentement de la liberté (N° 1 p.12). Soit, mais ce serait alors l'intuition qui se rattacherait aux éléments notionnels; car elle-même n'aurait pu surgir qu'au terme d'un long chemin, où il y avait usage de concepts, formation de propositions, enchaînement de discours; dans l'intuition de la foi, se prolongerait donc toujours la mémoire, sourdement active, des paroles qui auraient été entendues ou prononcées par Jésus ou à son propos. Croyance donc nécessairement inscrite dans l'essence même de la foi et puis croyance, théologie déjà ébauchée; et nous dirions même "idéologie" si le terme n'était pas marqué, dans la langue, d'une nuance péjorative; et notamment, dans la foi en Jésus, christologie naissante ou prolongée. Assurément, après cela, se pose la question de savoir si ce Jésus ainsi "contemplé" est affirmé par la foi simplement comme l'exemplaire éminent de l'intimité avec Dieu, ou bien plutôt, comme le Fils éternellement relatif au Père, au sein de la Trinité. Mais la réponse à cette question ne nous est même pas, ici, nécessaire. Il nous faudrait retourner au cheminement de la foi et nous demander si nous avons des raisons de penser qu'une révélation divine propose à notre croyance la filiation stricte de Jésus. Nous croyons que ces raisons existent, en effet. Mais, supposons même que seule une filiation morale nous soit proposée (ou suggérée par les indices), il n'en resterait pas moins qu'elle serait, elle aussi ou elle déjà, une croyance; notre foi en Jésus engagerait une affirmation sur

son être et sur sa personne. Nous dirions, nous énoncerions : Jésus n'est que transcendance morale, mais il l'est vraiment. Ne serait-ce pas là "idéologie" ? Quoi qu'on fasse, et si grande serait la réduction qu'on voudrait imposer au contenu de la croyance, on ne pourrait pas en supprimer simplement la forme, la croyance n'est pas simplement hétérogène à la foi.

Est-ce à dire que rien ne soit à retenir de ces vues de Légaut sur la pureté de la foi ? Nous pouvons en retirer un triple profit.

1. S'il ne faut pas séparer la foi de la croyance ni donner à l'une et à l'autre une existence spirituelle indépendante, peut-être y a-t-il lieu de les distinguer réellement, dans l'unité indivise de l'acte de croire. Dans celui-ci, synthèse concrète d'affirmation et d'abandon, il y a toujours d'une part une composante doctrinale qui prend la forme d'une adhésion propositionnelle, par exemple : le Verbe éternel s'est fait homme et est descendu dans l'histoire; mais d'autre part, cette adhésion est saisie et comme emportée dans un mouvement d'abandon de l'esprit à Dieu qui révèle; qu'on se souvienne ici des vues si profondes de saint Thomas, aussi johanniques qu'augustiniennes, sur "l'inclination à croire", principe de l'adhésion de foi : «la foi, don de la grâce, incline l'homme à croire à la manière dont incline l'amour du bien» (II/II q.5 a.2 ad.2); Dieu nous attire à nous confier à lui, à travers l'adhésion propositionnelle, comme à travers le moyen pour nous de nous ordonner au Royaume et de communier à sa propre vie; cédon à cet attrait, c'est l'abandon et c'est cet abandon que nous pouvons désigner par excellence du nom de foi, le nom de croyance désignant la composante doctrinale. L'oubli de cette distinction n'est peut-être pas une menace illusoire. Chez le théologien, croyant réflexif et tout chrétien l'est à quelque degré, l'adhésion propositionnelle peut retenir l'attention à tel point qu'il s'expose à la détacher, dans sa réflexion, de l'abandon qui la porte. Et c'est alors l'élaboration d'une théologie exclusivement soucieuse de rigueur notionnelle et d'orthodoxie; l'attrait de la foi invite le croyant à ne voir dans les notions que des moyens, valables sans doute, mais très imparfaits de viser, à travers eux, la réalité transcendante; le théologien s'expose au danger de méconnaître le caractère de pur moyen; les notions deviennent des termes dont les agencements constituent un système adéquatement satisfaisant pour l'esprit. À la limite, il n'y a plus de sensibilité à l'attrait, ni plus d'ouverture au mystère, ni émerveillement au seuil d'un monde à la fois inconnu et pressenti, ni peut-être même plus de possibilité d'adoration. Si M. Légaut n'avait voulu que signaler le péril, il faudrait lui en savoir gré; dans l'unité de la foi concrète, distinguez la "foi" de la croyance et reconnaissez toujours, du point de vue de la connaissance émerveillée aussi bien que de l'incidence existentielle, l'excellence de la «foi».

2. Rappel d'une distinction nécessaire et rappel, aussi, d'une critique à exercer sur nos assentiments propositionnels, sur nos croyances : second profit qu'on peut tirer de la lecture de Légaut.

Personne ne le conteste, les croyances chrétiennes ont recouru pour s'exprimer à des schèmes et à des catégories empruntées au milieu culturel de l'époque qui les voyait naître et par là même exposées aux vicissitudes de l'histoire. L'exemple le plus évident est peut-être celui de l'ascension du Seigneur; la glorification de Jésus y est visée au moyen de schèmes "ptoléméens" de l'ici-bas et de l'en haut spatial. Une première question qui vient à son propos est celui de la conscience qu'eut l'Église de la relativité de ces représentations. Nous croyons qu'une telle conscience n'a jamais fait défaut; à la lumière de l'attrait de la foi, l'Église a toujours su, d'une science non pas distincte, mais confuse, que la révélation divine ne portait pas sur une image du monde. Qu'affirmait-elle exactement dans sa foi ? Sans doute, une réalité qu'on exprimera dans les termes de "glorification du Seigneur", ou de fin d'une époque, commencement d'un âge nouveau; désormais, le Christ est soustrait à notre expérience sensible, il ne s'offre plus qu'à une foi pure et heureuse de ne point voir, bienheureux ceux qui n'ont pas vu. Mais, nous l'avons dit, cet objet précis de la foi n'était pas clairement saisi par l'Église croyante, dans sa distinction d'avec le schème ptoléméen; et l'on ne peut nier que l'événement de la révolution copernicienne ait agi, d'une manière décisive, dans la prise de conscience réfléchie de la distinction; les vicissitudes de l'histoire, dans le cas présent les progrès de la pensée scientifique, ont rendu possible, dans l'objet de la foi, un discernement explicite qui, avant eux, n'était guère qu'implicite et que vécu. Mais la question se pose d'autres assentiments propositionnels ne seraient-ils pas, aujourd'hui encore, dans la même condition ? L'Église n'ignorerait pas le vrai contenu de sa foi, et pourtant une tâche critique de discernement réfléchi lui incomberait encore, et même s'imposerait à elle impérativement; autrement, le message non critiqué risquerait de rencontrer le refus de bien des hommes d'aujourd'hui. C'est la question de l'adaptation et de l'actualisation du langage de la foi. Question que Légaut n'a pas ouverte; et il nous faudrait dire qu'il ne la résout pas bien s'il est vrai, comme nous croyons l'avoir montré, que la foi n'exige pas, pour sa pureté, l'expulsion de la croyance. Mais du moins Légaut nous aide à en prendre une vive conscience, à quelles conditions l'expression de la "croyance" doit-elle répondre aujourd'hui, pour ne pas affaiblir le rayonnement de la "foi" ?

3. Rappel enfin d'un certain silence, émerveillé, dans lequel il nous faut vivre en face de Dieu et des mystères du salut. Les croyances dont nous avons dit plus haut qu'elles entrent dans la constitution

interne de la foi parlent de Dieu en des termes qui ne lui sont pas directement appropriés, empruntés qu'ils sont à la désignation des réalités intra-mondaines. De là ne suit pas qu'elles manquent de vérité, qu'elles ne visent pas valablement les mystères divins. Car les choses de ce monde ne sont pas pensées par nous objectivement, dans le jugement que nous prononçons sur elles, sans être posées implicitement comme des participations de l'Être absolu; elles sont ses "effets", ses "créatures" et en un sens vrai ses "manifestations"; nous pouvons donc en attribuer les perfections à l'Être absolu lui-même, à Dieu, comme à leur source; nous pouvons lui appliquer les concepts dans lesquels nous les pensons; en toute vérité, Dieu est sage, bon, bienveillant, aimant, tout-puissant, créateur et sauveur. Moment de théologie affirmative, dont rien ne pourra remettre en doute la validité. Reste que ce langage sur Dieu est indirect et, circonstance non moins notable, inadéquat. Les perfections ainsi attribuées à Dieu, sur la base du rapport de création, ne se vérifient pas en Dieu selon les modalités qui sont les leurs dans les créatures; en ces dernières, elles se distinguent les unes des autres, elles sont mutuellement complémentaires... rien de cela ne peut convenir à la simplicité de l'Absolu divin. Aussi, au moment de théologie affirmative, doit suivre, dialectiquement, celui de théologie négative, dans lequel nous nions précisément la présence en Dieu des modes selon lesquels l'être s'offre à nous dans notre expérience. Après cela, nous pouvons bien, pour mieux garantir la validité de notre connaissance de Dieu, dépasser le moment de théologie négative par une démarche d'«éminence», par un processus d'extension : Dieu, disons-nous, vérifie sur le mode qui lui est propre, et pour ainsi dire à l'infini, le contenu du moment de théologie affirmative. Cela est sans doute valable mais nous ne devons pas nous leurrer. En parlant ainsi, nous nous exprimons correctement à notre niveau au sujet de Dieu, mais Dieu lui-même et ce mode qui est le sien nous échappent absolument; nous ne le saisissons en aucune mesure. Selon ce qui le différencie de ses effets, Dieu demeure pour nous le mystère impénétrable. Il est donc l'Être que l'on nomme aussi par le silence. Et ici, nous retrouvons, pour nous y accorder, la pensée et les termes mêmes de M. Légaut. Parlant de la foi dans sa nudité, il y voyait une contemplation aveugle et immobile (p. 127), génératrice d'adoration; foi portant aveuglément sur la personne de Jésus (p. 126)... Dans la mesure où il entendait par là exclure de la foi toute «croyance», nous n'avons pas cru pouvoir lui donner raison; mais on peut donner aussi un autre sens à son propos : une foi qui prétendrait se raconter toute et, pour ainsi dire, s'épuiser en assentiments propositionnels, sans réserver un espace à la contemplation silencieuse, se méprendrait sur elle-même; les mots se prononcent sans doute, mais dans l'attrait vers leur au-delà, attrait dont nous avons vu qu'il est au principe des assentiments, il y a déjà appréhension du mystère, nuit acceptée, silence anticipé; le croyant sait bien, d'un savoir obscur et vécu, que le Christ transcende tout ce que l'on peut dire de lui. Au propos de Légaut ainsi compris, on ne peut que consentir; la théologie chrétienne possède toute une longue tradition sur le silence de Dieu et la ténèbre divine; elle ne les réserve pas à un état mystique qui serait exceptionnel; c'est dans le silence que les plus humbles fidèles de Jésus l'honorent le mieux. Silence qui ne tient pas à un néant de pensée, mais à la plénitude de l'admiration.

1972

Réflexions au sujet de l'article du Père Malevez

La foi et le Temps N° 1 et 2,

Légaut

Archives

Dans vos deux articles (*La Foi et le Temps* n° I et 2, année 1972), vous vous êtes efforcé d'approcher ma pensée, sous-jacente à mon travail *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* au sujet de la foi en Jésus telle que je la conçois, et plus généralement de la foi. De mon côté, je vais essayer de comprendre la vôtre. Je suivrai le même plan que vous, m'arrêtant d'abord sur votre manière de comprendre mon livre, puis dans une deuxième section j'essayerai de cerner vos objections et d'y répondre en précisant mieux ma pensée à la lumière de vos remarques.

Et d'abord, je souscris entièrement à ce que vous écrivez (n°1 p. 3). «Aussi bien, c'est l'intelligence de l'esprit fondamental de Jésus qui commande aux yeux de l'auteur tout jugement possible sur la théologie chrétienne et sur l'Église, et c'est à cet esprit qu'il faut nous ressourcer». Cet esprit fondamental n'est autre que celui suggéré par Dieu dans l'intime des disciples de Jésus. Il s'agit non seulement de ceux qui ont vécu avec lui, mais de tous les chrétiens qui, au long des siècles, ont été conduits et sont arrivés à faire de Jésus, à partir de ce qu'ils pouvaient pénétrer de son existence humaine, leur raison de vivre et leur espérance d'être. Ceux-ci sont devenus disciples grâce à leur fidélité personnelle mais aussi grâce à la filiation et à la paternité spirituelles qui se sont développées entre eux dans la communauté ecclésiale.

Je pense aussi que vous rendez bien ma pensée quand vous écrivez (p. 4) «l'au-delà de l'humanité de Jésus que nous exprimons en termes de filiation divine, de transcendance et de divinité» ne peut pas être atteinte seulement «par des démarches notionnelles, ni par la voie d'une sentimentalité toute

humaine». Cependant, vous insistez trop dans l'analyse de mon texte sur «l'exclusion de toute activité cérébrale, discursive», car je pense que «l'intelligence profonde de l'existence de Jésus», c'est-à-dire «de ce que Jésus a vécu humainement» demande à l'homme une réflexion sur sa propre vie à la lumière de son expérience et la compréhension exacte de la signification objective des écritures, c'est-à-dire de ce qu'ont voulu dire leurs auteurs. Peut-être cette insistance, qui se manifeste plusieurs fois dans votre article, à me prêter une tendance anti-intellectuelle, est-elle due à ce que vous limitez l'activité intellectuelle à l'élaboration systématique dont les concepts sont la base et les raisonnements logiques l'instrument, élaboration qui demeure dans l'abstrait car elle exclut toute sagesse acquise grâce à la vie spirituelle, qui fait alors figure de subjectivité purement illusoire.

À la fin de cette même page, il semble que vous affirmiez avec moi l'importance capitale pour les chrétiens de tous les temps, et en particulier pour ceux d'aujourd'hui, de concevoir, autant que cela leur est possible, le cheminement qu'ont dû faire jadis quelques juifs pour devenir disciples de Jésus. Comment et à quel point leur vie en a été totalement et définitivement changée après l'avoir rencontré dans la "profondeur", là où les hommes se découvrent en eux-mêmes et se trouvent, après l'avoir suivi et s'être attaché à lui d'une façon absolue; comment la vie a reçu de cette fidélité intégrale une orientation tout à fait nouvelle; à quel point elle a pris à leurs yeux un sens transcendant à celui qu'ils lui avaient jadis reconnu.

Dans la première partie de votre premier article intitulée : «Comment les disciples en sont-ils venus à la foi en Jésus et en sa filiation divine, et quel sens cette filiation prenait-elle à leurs yeux ?», je note un grave contresens dû à ce que j'emploie le mot "disciple", non seulement pour désigner les Juifs qui ont vu et entendu Jésus parce qu'ils ont vécu avec lui, mais aussi pour distinguer de la masse des fidèles les chrétiens qui, les siècles suivants, ont dépassé dans leur relation avec Jésus le niveau relativement impersonnel que proposent les pratiques de l'Église et dont celle-ci se contente. Il en est résulté pour la rédaction de cette partie le mélange de trois choses, comme le montrent clairement les numéros des pages de vos citations, mélange du chapitre 2 "Les premiers disciples" (p. 32 à 58) et des chapitres 4 et 5 "Foi en Jésus", "L'universalité de Jésus" (p. 93 à 156). Ces deux derniers chapitres concernent exclusivement les chrétiens de notre temps et le cheminement qu'ils ont à faire pour devenir disciples eux aussi. Ce mélange de citations tirées de pages très éloignées les unes des autres et qui n'ont pas toutes comme objet ce qui est relatif aux premiers disciples conduit à des affirmations qui déforment gravement ma pensée.

Dans le chapitre 2, seules les extrêmes difficultés du cheminement des quelques Juifs qui ont suivi Jésus jusqu'à la fin ont été exposées (II-34 : le cheminement intérieur qui conduit à la foi en Jésus doit s'inspirer de celui des premiers disciples); ce que vous avez bien explicité dans les pages 10 et 11 de votre premier article. Mais je ne crois pas, contrairement à ce que vous affirmez (page 11, 8^{ème} ligne) que les disciples comprirent que Jésus leur demandait de rechercher l'authenticité et la fidélité dans la liberté créatrice. J'ai précisé ma pensée à ce sujet, (dans la section 4 du ch. 2 : cette recherche exige l'autonomie intellectuelle et un sens critique éduqué) «la prédication apostolique restait limitée par les moyens de l'époque». Cependant, je vois qu'à la fin de ce développement, p. 11, dans la phrase «...les établit dans la dissidence et dans la négation de leur passé», vous forcez beaucoup ma pensée. En utilisant le mot "négation", vous me faites sous-estimer les dimensions du drame intime qu'ont dû vivre ces hommes fidèles à Jésus, mais encore tout nourris de la piété de leur peuple et tout attachés à son passé. J'ai écrit ailleurs (II, 56), «la confrontation que les apôtres firent de leur foi nouvelle avec leurs croyances de jadis fut un aiguillon sans pareil pour pousser à la recherche ces hommes qui ne voulaient trahir ni la première ni les secondes». D'autre part, il faut reconnaître qu'il est impossible de concevoir quelque peu les étapes du cheminement de la foi en Jésus au cœur des premiers disciples. Les écritures sont fort discrètes sur ce sujet (II, 35) et la mentalité des hommes de ces temps reculés, leur manière de prendre conscience de ce qui se passait en eux, sont sans doute très différentes de celles que nous pouvons induire à partir de notre propre expérience. Aussi est-on mal fondé à concevoir le cheminement des premiers disciples à partir des facilités et des difficultés, des légitimes exigences aussi, qui sont propres aux disciples du 20^{ème} siècle, ce que fait votre exposé de mon travail en utilisant des citations qui traitent exclusivement de ce qui est relatif à ces derniers.

En revanche, lorsqu'on ne minimise pas les difficultés extrêmes que ces Juifs ont dû vaincre pour devenir disciples, celles-ci donnent, au-delà de ce que l'histoire peut en dire et des déductions qu'on peut en tirer, un poids singulier à l'importance de leur évolution, une autorité singulière à leur témoignage. Même si ce témoignage indirectement rapporté dans les évangiles n'a pas été sans être influencé par l'idéologie religieuse qu'ils ont peu à peu édifiée pour se justifier leur foi et pour la proposer efficacement aux autres, il est capital. On ne peut pas en surestimer la portée si soi-même l'on ne sous-estime pas l'urgence et l'acuité des questions que pose sa condition d'homme. Dans mes perspectives, la foi des disciples de tous les temps se fonde sur leur manière personnelle de se rendre

réel, autant que cela est possible, à la lumière de leur propre expérience, ce qui s'est passé il y a vingt siècles pendant quelques mois autour de Jésus, et sur l'intelligence qu'ils acquièrent ainsi de la foi des premiers disciples. La profondeur et l'intensité de cette foi initiale enracinée en ces Juifs plus encore que portée explicitement par eux, sont à la mesure des exigences radicales que Jésus leur a manifestées. Malgré un climat devenu peu à peu violemment hostile, les apôtres ont dû correspondre à ces exigences, sur lesquelles les évangiles insistent sans nuances et au contraire avec brutalité (II, 42, 2° alinéa). La profondeur et l'intensité de cette foi initiale est le fondement historique de la foi des chrétiens. Cette foi primitive, dans son état criminel, transcende les croyances que les apôtres élaborèrent au sujet de Jésus, en particulier après sa mort, sous l'effet des charismes de la Résurrection, de la Pentecôte et des miracles qu'ils accomplirent. Tandis que cette foi, née de la rencontre intime sur Jésus, est universelle car ces croyances sont très marquées par les temps et les lieux nécessairement dans leurs expressions. Elles le manifestent avec évidence si on ne les sacralise pas indûment.

Comme vous le dites (p. 9), «le rayonnement spirituel de Jésus et l'approfondissement personnel sont les deux agents conjugués qui firent surgir la foi dans le cœur des siens (des premiers disciples)». Vous traduisez bien ma pensée en insistant sur l'inadéquation des miracles et du messianisme politico-religieux du temps pour faire atteindre aux disciples la foi qu'ils ont eue en Jésus avant même qu'il mourût. Mais vous simplifiez ma manière de voir, jusqu'à la déformer, en me prêtant l'idée que «la mort (de Jésus) correspondait bien mieux que sa puissance miraculeuse à sa mission». Dans mes perspectives, la mort de Jésus n'est pas une manifestation de renoncement à la puissance qu'il avait développée pendant sa vie. Elle est l'action capitale qui interdit aux disciples toutes les fausses interprétations et aussi toutes les utilisations qu'auraient permises les miracles et certaines réalisations des prophéties, s'ils y avaient réfléchi avec un esprit systématique et charnel. En ce sens, elle est le dernier acte d'une vie toute informée par sa mission. Cette mise au point sous la forme d'un barrage était fort nécessaire (Mc 10, 35-40; Lc 22, 24-37). N'est-il pas significatif qu'immédiatement après la profession de Pierre, celui-ci se scandalise à l'idée de la mort que Jésus se prédisait ? D'autres passages des évangiles, relativement nombreux, montrent eux aussi avec quelles réticences les disciples accueillaient certaines paroles, certaines perspectives de leur Maître. La mort de Jésus invite les chrétiens de tous les temps à méditer en profondeur sur sa vie, à s'appliquer à en comprendre l'esprit et à ne pas se détourner de cette recherche en se donnant trop facilement la raison de cette mort grâce à quelques constructions idéologiques (II, 49).

Le paragraphe que vous développez au sujet de la résurrection de Jésus est dans l'ensemble fidèle à ma pensée. Cependant, par les termes que vous employez, vous donnez à soupçonner que l'expression utilisée "apparition charismatique" est une manière détournée de concevoir de façon restrictive la réalité "des christophanies du Ressuscité". Mais saint Paul ne dit-il pas lui-même dans la seconde aux Corinthiens (12, 2-4) qu'il ne sait pas si «les visions et les révélations du Seigneur» dont il a été le bénéficiaire étaient «en son corps ou hors de son corps»? Pensait-il mettre ainsi en question leur réalité ? Je reconnais que l'apologétique courante de jadis a insisté beaucoup, à la suite des évangiles, sur l'importance décisive des miracles et de la vérification des prophéties messianiques pour amener à la conviction que Jésus est Dieu. Elle le fait moins maintenant car, avec le progrès des sciences, en particulier des sciences humaines, les miracles posent plus de problèmes qu'ils n'aident à en résoudre. On peut aussi se demander si les prophéties ne seraient pas à l'origine de certains textes des écritures, et de même si la réalisation effective de certains détails, mise particulièrement en évidence dans les textes adressés aux Juifs, emporte à juste titre la conviction. À la suite des discours relatés dans les Actes des Apôtres, l'apologétique moderne va jusqu'à fonder la foi sur le fait, considéré exclusivement, de la résurrection, utilisant d'une façon, me semble-t-il abusive pour une question aussi grave, une phrase de saint Paul (I Cor. 15, 12-19), tirée d'un texte qui vise principalement à affirmer la résurrection des morts à partir de celle de Jésus et non pas à fonder la foi de saint Paul en Jésus. Je pense que ces apologétiques, en insistant sur ce qui est extraordinaire pour annoncer ou fonder la foi en Jésus, négligent gravement la vie humaine de Jésus, son rayonnement personnel, cela même qui est un chemin nécessaire pour aller à lui comme il faut, sans tomber dans l'arianisme ou le docétisme. C'est sans doute ma critique de ces apologies, apologies à mon sens insuffisantes et orientant mal la vie spirituelle, qui a inspiré par réaction le ton de vos paragraphes sur les miracles, les prophéties messianiques et la résurrection malgré l'exactitude des termes que vous utilisez pour exposer ce qui est dit dans mon livre.

En outre, le rapprochement indu des pages 33 à 58 et des pages 93 à 156 a conduit à deux fausses interprétations de ma pensée.

Au sujet des **paraboles**, je ne pense pas que les premiers disciples aient eu connaissance de ce qu'elles contenaient de révolutionnaire vis-à-vis des conceptions et de la pratique religieuse de leur

milieu qui, en dehors de toute autre recherche et action, tenait uniquement pour essentielles la méditation et l'observance de la loi. Pendant de nombreux siècles chrétiens n'en a-t-il pas été de même généralement ? Bien plus, pensez à la place capitale faite, jusqu'à un passé relativement récent, dans la prédication chrétienne, aux menaces de l'enfer et aux récompenses du ciel. Les promoteurs du "pur amour" furent toujours peu nombreux, même s'ils apparaissent de façon continue le long des générations chrétiennes. Souvent accusés de quiétisme, pour ne pas parler d'amoralisme, ils ont été régulièrement vaincus chaque fois qu'ils furent obligés d'entrer en controverse avec leurs adversaires; ceux-ci, moralistes et politiques plus que spirituels, préconisent l'observance exclusive de la loi pour la moyenne des chrétiens, réservant la fidélité à l'esprit des béatitudes aux élus de Dieu, non d'ailleurs sans donner aux conseils évangéliques un état civil et à ceux qui les observent une promotion dans la sainteté. À mon sens, l'orientation fondamentale des paraboles, émanant de la vie spirituelle de Jésus lui-même, est insinuée en filigrane par leurs convergences au-delà des leçons morales qui émanent directement des représentations qu'elles utilisent (chap. 5, p. 127-134). Certes, ceci n'autorise pas à contester la légitimité de l'interprétation qu'on en a donnée de façon courante jusqu'à présent. Sans nul doute, pour accéder à cette orientation spirituelle, encore paradoxale pour beaucoup mais secrètement accordée aux aspirations les plus profondes de l'homme où la fidélité, en dehors de tout retour sur soi, a le pas sur l'obéissance et même seulement sur l'intérêt, il faut avoir constaté l'échec religieux, et même déjà humain, de toute loi dont l'observance est donnée comme le but suffisant en soi, même si l'autorité de cette loi est soutenue par les menaces et les promesses de l'au-delà. Seule la méditation sur vingt siècles de christianisme, la recherche des raisons profondes de leur médiocrité spirituelle qui a préparé de longue date la crise actuelle, acculant par réaction à découvrir l'originalité exceptionnelle et, il faut l'affirmer unique, du message de Jésus et de Jésus lui-même, à entrevoir l'orientation fondamentale qui inspire secrètement toutes les paraboles du royaume. L'accélération de la désagrégation de la chrétienté, qui a surpris les plus conscients de cette médiocrité, les force à accéder à la foi nécessaire pour discerner cette originalité, en accepter et mieux encore en promouvoir les conséquences pratiques qu'il faut en tirer malgré les risques que celles-ci impliquent, malgré ce que commande le bon sens commun sur lequel s'appuie un gouvernement seulement politique (II-65).

Au sujet de l'**universalité**, saint Paul lui-même ne connaissait que le monde méditerranéen et, aux temps apostoliques, on n'avait pas la moindre idée de la diversité des races, des conditions et des histoires humaines. Bien plus, sa controverse avec les apôtres montre que, même après la Pentecôte, cette universalité n'est encore conçue par eux que dans les perspectives d'une domination universelle d'Israël, comme l'avaient annoncée les prophètes. D'ailleurs suivant l'évangile, certains comportements de Jésus donneraient à soupçonner que lui-même n'aurait pas atteint dès le commencement la compréhension de cette universalité sans frontières et sans discrimination; ou même, ou du moins au début de sa mission, il l'aurait pensée limitée aux seules brebis perdues d'Israël.

La foi que les apôtres ont atteinte en Jésus déjà avant sa mort n'est pas la conséquence de l'universalité qu'ils avaient reconnue dans leur Maître (II, p. 107 et 121). Cette foi est due à l'ascendant extraordinaire que Jésus avait sur eux par ce qu'il était plus encore que par ce qu'il disait ou faisait, par le sens qu'il avait de sa mission dont il parlait avec une conviction sans faille, une autorité inégalée, par la vie intense, exceptionnelle, d'union à Dieu qu'ils pressentaient en lui. En revanche, l'universalité de Jésus, reconnue dans sa vie et son message comme étant à la mesure de l'univers et de l'humanité, est une condition nécessaire pour que les chrétiens de notre temps croient en Jésus. Elle est, suivant votre expression, un signe puissant de crédibilité. Je n'affirmerai pas que ce signe, perçu dans sa nature singulière, soit ordinairement suffisant pour atteindre la foi car sans doute faut-il être transformé par cette foi pour atteindre la réalité singulière que ce signe comporte, mais il confirme puissamment la foi fondée sur celle des premiers disciples.

En résumé, fondée sur la foi des premiers disciples, la foi des chrétiens d'aujourd'hui en voie de devenir disciples, n'est pas construite sur une christologie, même si fréquemment, ce qui est certain, la naissance de leur foi au début a été favorisée par cette idéologie religieuse prise comme une vérité absolue et par les comportements que celle-ci commandait pour cette raison. Grâce à leur foi, ces chrétiens sont rendus capables de découvrir avec "émerveillement", dans le message et la vie de Jésus, l'universalité que nul ne pouvait entrevoir de son temps (II, p.153). Ils ne sont pas obligés, pour garder leur foi en Jésus, de construire un Jésus à la taille de cette universalité grâce à une christologie s'appuyant sur celle qu'a édifiée la première génération chrétienne. Au contraire, grâce à leur foi, ils donnent sa dimension à ce que saint Paul et saint Jean ont conçu eux-mêmes à partir de leur foi, non pas pour la fonder, mais pour se la dire et la communiquer (II, p. 66). Mais ces chrétiens savent bien que ce n'est encore que balbutiements condamnés à n'être que bégaiements, même si on les perfectionne. Sans nul doute, les générations chrétiennes du passé ont surestimé la valeur de leurs croyances, à l'exception des êtres les plus spirituels. Ceux-ci cependant n'osèrent pas contester cette

valeur absolue, ni même le dire à haute voix ni même se l'avouer tout bas, car envisager une telle dévaluation leur paraissait une tentation contre la foi.

Cette foi, enracinée dans ce qui s'est passé il y a vingt siècles entre Jésus et ses disciples, permet aux chrétiens d'aujourd'hui de connaître eux aussi la puissance originale du ferment que fut Jésus. La nécessité de ce ferment, comme sa singularité, se révèle peu à peu à mesure que les hommes, errant loin de lui, ne font que des œuvres caduques, toujours en péril de périliter. Le christianisme lui-même le montre plus explicitement encore a contrario lorsque, se dispensant de l'intelligence profonde de ce que Jésus a vécu ici-bas, il adhère et se confie trop exclusivement à une christologie ou encore se laisse entraîner par les séductions des idéologies du monde en les baptisant tant bien que mal. C'est au niveau seulement de la découverte de la nécessité et de l'originalité de ce ferment, de ses effets en l'homme qui l'accueille, que se situent les considérations sur le mouvement de libération et de créativité développées dans mon livre. Cette libération et cette créativité ne sont pas, dans mes perspectives, la base de la foi en Jésus pour les chrétiens de ce siècle. Elles ne le furent pas non plus pour les premiers disciples qui ne les ont même pas entrevues. Dans ma pensée, pour les croyants d'aujourd'hui, elles constituent seulement une confirmation, puissante il est vrai, de l'exactitude de leur foi fondée en histoire et non en doctrine.

Je ne traiterai pas de votre deuxième section "La vacuité de la foi chez les disciples immédiats" car je n'en ai pas parlé et je pense qu'elle n'a pas existé. Sans aucun doute, ils ont cru en Jésus avant d'en prendre explicitement conscience, lorsqu'il était encore avec eux. Au moment de sa mort, leur désespoir leur a manifesté par son intensité le caractère du mouvement irremplaçable et absolu qui les portait vers Jésus, de la place unique et définitive qu'il tenait dans leur vie. Grâce à la résurrection et aux événements privilégiés et singuliers qui la suivirent, leur foi s'explicita en croyances de façon si satisfaisante à leurs yeux qu'elle ne pouvait pas être séparée de celle-ci, et qu'ils n'eurent même pas l'idée que leur adhésion à ces croyances ne coïncidait pas en droit strict avec leur foi en Jésus.

Sur la deuxième partie de votre travail "Comment les hommes d'aujourd'hui...", je ferai seulement deux remarques. Pour le reste, ce que j'ai écrit plus haut suffira puisque j'ai été amené à parler de la foi des chrétiens d'aujourd'hui de façon à mieux préciser ma manière de concevoir comment les premiers disciples ont été conduits de leur côté à la foi en Jésus.

Vous avez raison d'opposer la pensée de Bultmann à la mienne. Sa manière de faire des écritures, du kénigme apostolique tel qu'elles nous en rendent compte, un point de départ absolu, est en effet en opposition avec ma pensée, même si je rejoins souvent cet auteur dans son effort de démythologisation. Mais en outre, on sent nettement en filigrane que vous soupçonnez "la créativité et l'invention de soi-même", les prenant dans le sens que leur donnent les sciences humaines, d'être seulement aussi dans mes perspectives une activité ordinaire dont l'homme est l'origine exclusive et qu'il exerce à sa guise, quand il est "libéré". Non, cette invention, cette création sont nécessairement les conséquences d'une motion divine s'exerçant dans l'homme, inséparable de lui, ayant en lui l'intimité des mouvements immanents, sans cependant être assujettie à leur nécessité. Cette motion divine soulève l'homme au-dessus de lui-même et le rend capable de ce qu'il ne peut faire en temps ordinaire, lorsqu'il est seulement lui-même. Cependant, il n'est pas ainsi conduit à créer ce qui serait étranger à sa nature fondamentale. Cette action de Dieu en l'homme, auquel il doit correspondre mais qu'il ne peut déclencher, est un don qu'il doit accueillir mais qui ne lui est pas essentiellement étranger comme s'il le recevait du dehors. Vous n'avez pas remarqué cet aspect très important de ma pensée, ayant trop identifié, ou du moins trop intimement relié celle-ci à celle de Bergson ou de quelques autres philosophes modernes. Les chapitres "Foi en Dieu" du tome I, "Dieu et l'univers", "La prière" du tome II, ne permettent pas cette assimilation à laquelle, je le reconnais, peut inciter une manière de m'exprimer assez éloignée du vocabulaire employé dans les discussions modernes. Cette dernière remarque m'invite à passer à l'étude de votre deuxième article où vous critiquez ma façon de concevoir la foi en Jésus et, d'une manière plus générale, la foi elle-même.

Deuxième partie

La distinction que vous faites dans votre premier article (p.11) entre "l'acte d'affirmation" et "l'objet de l'affirmation" est nécessaire. Elle ne me paraît pas suffisante pour décrire la foi que, dans ces conditions, on se borne à assimiler à une connaissance singulière seulement par son objet. Je pense qu'il faut discerner dans la foi le mouvement de foi dont procède l'acte de formulation qui conduit à l'objet de l'affirmation. Autrement dit, dans ce que vous appelez l'acte d'affirmation, je distingue le mouvement de foi et l'acte de formulation.

L'acte de formulation est issu du mouvement de foi comme "affirmer qu'on aime" est issu du mouvement qui porte à aimer. Ce ne sont pas les raisons que je me donne d'aimer, raisons jaillies de

l'intime ou tirées de considérations générales, qui déclenchent en moi "l'affirmation que j'aime", mais c'est le mouvement qui me porte à aimer. De même dans la foi, ce n'est pas le caractère des évidences qu'on accorde spontanément à "ce qui est affirmé" ni les raisons qu'on se forge pour fonder "l'objet de l'affirmation" qui déclenchent l'acte de formulation, mais c'est le mouvement de foi, mouvement inséparable de l'être qui en est simultanément et inséparablement et indistinctement le lieu et le sujet, le patient et l'agent.

L'acte de formulation n'est pas premier dans la foi. Il n'est pas constitutif de la foi, même si en fait la foi est ordinairement accompagnée d'un acte de formulation qui, sans nullement fonder la foi par l'objet de l'affirmation, le soutient en le justifiant. Dépourvue de tout acte de conscience portant sur autre chose que son propre jaillissement, mais est-ce un acte d'affirmation ?, la conscience de sa conscience, qui n'est pas la connaissance d'un objet mais la perception de soi en tant que sujet, relève de la foi nue. La foi est essentiellement un état et, en son origine première, un "mouvement immobile", un acte pur si semblable à Dieu dont elle est issue qu'elle en est l'écho, l'image la plus proche avant qu'elle s'incarne en l'homme en acte et objet de l'affirmation. C'est en quoi la foi, même lorsqu'elle est accompagnée d'une affirmation, est d'une nature différente de l'adhésion à une connaissance ordinaire. Cette dernière adhésion à une connaissance ordinaire n'est pas seulement due à l'objet que vise l'affirmation de foi, parce que celui-ci ne peut pas être atteint comme l'objet d'une connaissance quelconque. Une différence semblable existe entre l'amour qui naît en l'homme pour quelqu'un et l'intérêt qu'il porte à quelque chose. L'homme peut fonder en raison son intérêt. Il peut justifier son amour par des raisons, non le faire naître. Ce parallélisme entre la foi et l'amour n'implique pas d'ailleurs une identité de nature mais une ressemblance fondamentale. La foi et l'amour, seuls d'ailleurs avec l'espérance, relèvent de l'être total. La connaissance et "l'intérêt" au contraire regardent uniquement l'intellectualité ou l'affectivité.

Dans la foi, l'acte de formulation naît de l'être qui affirme. Le croyant s'efforce, sans jamais y réussir autrement que de façon fort imparfaite, de donner à "l'objet de son affirmation" une expression qui corresponde au mouvement de foi qui a suscité en lui l'acte de formulation. C'est en quoi le croyant de foi se distingue fondamentalement du croyant de croyances, de celui qui croit à une idéologie enseignée du dehors et reçue de façon relativement impersonnelle. Le croyant de croyances peut faire l'économie du mouvement essentiellement intérieur et personnel qui est exigé du croyant de foi. Ce dernier crée réellement l'expression qu'il donne à l'acte de formulation, même s'il utilise des mots couramment employés car, à la suite du cheminement qu'il a dû faire pour correspondre au mouvement de foi, il les charge d'un sens qui lui est propre, sens d'ailleurs incommunicable dans toute sa portée, tant les mots sont issus de l'être de l'homme pour que leur message soit vraiment compris par lui. Aussi bien ces mots doivent le mettre en présence de lui-même. Il les consacre à son propre usage et nul ne reçoit d'eux comme lui. Sauf aux heures extrêmes, cette expression est nécessaire au croyant de foi, elle n'est pas pour autant constitutive de la foi. Imparfaite pour expliciter le mouvement de foi, cette expression est cependant parfaitement adaptée à la totalité des besoins et des possibilités de ce croyant à l'heure où il le crée, et tant qu'il demeure plus ou moins consciemment dans cet état de créateur grâce à sa fidélité. Aussi telle expression commande son comportement, non pas du dehors mais du dedans car elle est l'écho de ce qui lui est imposé intimement. Dans ces conditions, elle ne l'aliène pas mais au contraire le libère en l'enfantant à lui-même. Elle aide le croyant de foi à correspondre en paroles et en actes au mouvement de foi qui est inséparablement de lui sans cependant n'être que de lui. Ainsi dans la foi, l'acte de formulation ne relève pas pour l'essentiel de l'intellectualité. De même, l'objet de foi n'est pas assimilable à une connaissance quelconque que tout le monde pourrait posséder d'une façon semblable.

Bien que, pour rendre compte de la foi, vous négligez le mouvement de foi et ne retenez que l'acte d'affirmation, vous imposez implicitement à votre analyse de la foi de se réduire à l'analyse d'une connaissance ordinaire, même si vous reconnaissez que dans la foi l'objet de l'affirmation ne peut pas être atteint de la même manière. Vous mettez implicitement dans vos prémices les éléments que vos raisonnements expliciteront. Finalement, la foi est alors une connaissance qui ne se distingue des connaissances quelconques que parce qu'elle se rapporte à un témoignage divin. Ce témoignage, dans ces perspectives, ne serait divin que par son origine, non par son mode : on ne reconnaît à sa manière de s'exercer qu'un caractère objectif comme celui que présente tout enseignement humain, "révélation extérieure et ecclésiale" (p. 136), ou du moins on ne veut retenir qu'un tel caractère, suspectant les autres de relever de la subjectivité du croyant. Bien plus, cette origine divine qui garantit sans aucune restriction ni réserve la vérité absolue de ce message extérieur et ecclésial pourrait être reconnue objectivement «sous l'inclination que l'homme a de croire à la manière dont l'incline l'amour du bien» sans exiger une décision, celle-là purement intérieure et dans ces perspectives seulement subjective, qui serait antécédente à cette reconnaissance. Au contraire, cette inclination, véritable don de Dieu, se

manifesterait dans sa réalité suffisamment distincte de ce qu'est l'homme pour qu'elle soit connaissable et reconnaissable par lui dans sa nature propre seulement extrinsèque.

Dans les perspectives que je développe, l'idée traditionnelle d'adhésion au témoignage divin n'est pas rejetée, mais cette adhésion est intériorisée et modelée sur le mode et l'intériorité qui semblent être le propre de la motion de Dieu dont la transcendance s'inscrit dans l'extrême intériorité de l'action divine en lui. Le mouvement de foi de l'homme est adhésion à la nécessité qui monte en lui sous cette motion et dont il prend conscience. C'est une nécessité intrinsèque quoique encore non de structure. Sa reconnaissance est pour l'homme la condition de l'exercice de la liberté et de l'accès à l'unité au niveau de l'être. Elle lui laisse le choix d'être reconnue dans son caractère propre. Il est amené à l'épouser en la faisant sienne ou à la blasphémer en la dénaturant. Cette nécessité se manifeste comme inséparable de ce qu'il est et sans avoir besoin d'un autre titre se trouve ainsi revêtue d'un caractère absolu.

Il en est de même quand l'homme est créateur. Sa création est inséparable de lui. Elle ne serait pas sans lui, mais elle n'est pas que de lui comme l'objet qu'il fabrique. Ce qui le rend créateur comme ce qui suscite la nécessité d'où émane le mouvement de foi est motion de Dieu, "révélation", non par ce que Dieu enseigne et commande, mais par ce qu'il appelle à naître en celui qu'il visite. L'activité divine est de l'ordre de la présence et du silence. Elle inspire l'homme et lui donne la possibilité de créer ce qui convient à ce qui est appelé en lui par Dieu pour être.

Les premiers disciples, pendant les quelques mois qu'ils vécurent avec Jésus, découvrirent en eux cette nécessité d'où émane le mouvement de foi qui les conduisit ultérieurement à l'affirmation, acte et objet, usant de l'ensemble des connaissances et des croyances de leur peuple. Quand, répondant à la profession de foi de Pierre, Jésus lui dit que son assurance ne lui était pas venue de la chair et du sang, mais d'une révélation du Père qui est dans les cieux, il ne le félicite pas seulement d'avoir retenu et bien compris ce qu'il lui aurait expliqué en clair auparavant. Il ne fait pas allusion à quelques paroles célestes adressées à Pierre comme celles qu'une tradition rapporte au moment du baptême de Jésus. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire pour rendre vraisemblable cette profession et l'expliquer de placer avant elle des «épisodes absolument privilégiés comme la transfiguration», ainsi que vous le suggérez dans la note p. 137. Au contraire, je suis incliné à penser que ces épisodes se sont passés après la profession de foi, qu'ils ont été préparés indirectement et non pas provoqués par la foi des disciples comme les charismes de la Résurrection et de la Pentecôte. Penser cela n'est pas nier pour autant la nécessité pratique de ces événements extraordinaires imposés par les extrêmes difficultés du cheminement des apôtres dans la fidélité à eux-mêmes et à Dieu. Cette profession, comme l'affirmation que Jésus a les paroles éternelles, comme tant d'autres propos parsemés dans les récits évangéliques, sont significatifs de ce que Pierre et ses compagnons vivaient, de leur foi. Ces propos ne donnent pas la contenu précis des croyances qu'alors leur "acte d'affirmation" leur aurait fait expliciter. Les premiers disciples ont été acculés à faire ces déclarations, toutes spontanées parfois par ce qu'ils vivaient près de Jésus, par ce que Jésus vivait devant eux et non par ce qu'ils pensaient au sujet de leur Maître, même si déjà, ce qui n'est pas vraisemblable, ils s'étaient souciés de se le dire en eux-mêmes ou entre eux. Appelée sourdement par le mouvement de foi, préparée et, dans une certaine mesure, prédéterminée par les matériaux dont ces hommes disposaient, leur affirmation est seulement la conséquence de leur foi. Toute autorité reconnue de caractère divin à cette époque, loin de proposer ces croyances ou même seulement de les juger possibles, les niait.

La foi des disciples de tous les temps est engendrée à travers la prise de conscience d'une nécessité semblable, d'où émane le mouvement de foi. Cette nécessité naît en eux de l'intelligence de leur condition d'homme, de toutes les questions fondamentales que celle-ci pose, en particulier aux heures cruciales de la vie; également de l'intelligence de ce qui s'est passé il y a vingt siècles en les premiers disciples, ce qui permet de se le rendre réel et actuel plus encore que le réel et l'actuel quotidiens; et aussi de l'intelligence de ce que Jésus a vécu, de ce dont il était comme possédé et, pour mieux le dire encore, constitué. Ces croyants atteignent à la compréhension. Ils s'affranchissent de la singularité qui sépare. Ils enjambent le temps et rendent présent le passé sans se retourner vers lui et s'y enfermer. Ils traversent la solitude essentielle propre à tous pour atteindre des présences qui la peuplent sans la violer. Ils le font à la lumière de leur sens spirituel, d'autant plus éclairante qu'ils vivent plus pleinement leur humanité selon les béatitudes à la suite de leur Maître. Cette compréhension en profondeur ne conduit pas à des connaissances atteintes d'une façon uniquement intellectuelle. Elle ne débouche pas sur des acquisitions de l'esprit qui peuvent être possédées, sans être sans cesse redécouvertes et personnellement vécues. Si elle peut être communiquée, c'est seulement par la paternité spirituelle qui porte l'autre, non pas à recevoir cette intelligence du dehors mais à la recréer à partir de sa propre intelligence pour son propre usage, ce par quoi il est proprement fils. Cette compréhension, qui est aussi participation par la communion, exige l'engagement de tout l'être qu'aucune décision dépendant seulement de l'homme ne peut réaliser, car si "l'homme passe l'homme",

cet engagement passe son vouloir.

Parce que le mouvement de foi précède l'acte d'affirmation et, par suite, la formulation de l'objet de l'affirmation, pour devenir croyant de foi, l'homme a d'abord besoin d'entrer dans la conscience de la dimension, de l'originalité des faits qui l'interpellent et l'acculent à se soumettre au mouvement de foi sous peine de se renier. Il doit se les rendre réels et actuels à force d'être lui aussi réel et actuel, présent à lui-même, et de transcender ce qui lui arrive quotidiennement. L'action d'affirmation qui procède essentiellement du mouvement de foi, certes, peut en outre être favorisée par des évidences et des connaissances, mais ce n'est finalement qu'une aide accessoire. L'objet de l'affirmation, de son côté, doit être soumis aux exigences de l'intégrité de l'esprit qui vont beaucoup plus loin que celles de la crédibilité, de l'ordre du convenable ou même seulement du possible. Comme cela est souvent admis, le croyant de foi ne saurait sacrifier ces exigences comme le fait fréquemment, par piété mal conçue, le croyant de croyances. La totalité de l'engagement imposé par la foi n'est possible que dans la soumission à ces impératifs dont on ne peut ni exagérer ni limiter les conséquences.

Pour le croyant de croyances, le passage de la crédibilité d'une proposition à son affirmation est la conséquence de sa docilité à l'égard de l'autorité des écritures ou des enseignements de la communauté ecclésiale, autorité qu'il identifie à celle de Dieu. Pour le croyant de foi, les écritures, dans leur sens obvie, autant que celui-ci peut être atteint, et l'Église dans son magistère appellent à la recreation de la parole de Dieu qu'elles présentent sous les espèces de paroles humaines d'un temps et d'un lieu. Toutes deux aident indirectement à cette recreation car les écritures, malgré la complexité de leurs origines, sont issues d'une véritable création de leurs auteurs, et l'Église, malgré les contingences de toutes sortes qui ont présidé à son histoire, est une communauté auto-créatrice d'elle-même par la foi et la fidélité de ses membres. L'Église n'est pas seulement une société se perpétuant elle-même dans une immuabilité efficacement imposée, comme les écritures ne sont pas que l'ouvrage des scribes. Cependant c'est essentiellement la motion de Dieu en l'homme qui réalise en lui et avec lui cette recreation, de sorte que le mouvement de foi est inséparablement le fruit de l'action de Dieu dans le croyant et du croyant épousant la motion de Dieu en lui. Non seulement les écritures et les enseignements de la communauté ecclésiale sont ainsi recréés pour l'usage personnel du croyant mais encore celui-ci, mieux que l'historien le plus objectif et le plus documenté se rend ainsi réel et actuel ce qui s'est passé il y a vingt siècles, vers où convergent les écritures et d'où sont tirés ces enseignements. Dans mon livre, il ne s'agit pas de "méthode" pour accéder à la foi; vous utilisez ce terme dans votre deuxième article (p. 132). Ce mot ne facilite pas la compréhension de mon travail car, par son seul usage, il pèse sur elle. Même quand vous parlez, avant d'utiliser le mot méthode, de la "voie" (p. 129), vous ne traduisez pas entièrement tout ce qu'exprime le mot "cheminement" pour moi. Dans mes perspectives, un cheminement est essentiellement personnel et n'est pas séparable de celui qui le fait. La voie au contraire est capable d'être parcourue par beaucoup, sinon par tous, c'est pourquoi on l'a ouverte. La méthode, la différence est encore plus grande, est une technique. Si la voie invite à marcher selon son tracé pour s'approcher de la foi, la méthode relève de la seule pensée objective qui se veut pure de toute autre intervention, soupçonnée de subjectivité. Elle ne demande pas qu'on la soutienne par une vie convenable pour être suivie correctement et avoir une efficacité réelle. Sans se refuser à se confronter avec ce qui est existentiel en l'homme elle le juge de haut et ne s'occupe guère d'en tenir compte. La méthode pense trouver l'existentiel et lui donner sa signification.

Parallèlement à l'usage des mots "méthode" et "cheminement", il y a l'utilisation des mots "signe" et "indice" qui permet, si on ne les rend pas synonymes, de mieux préciser certaines nuances. On peut appeler signes les perceptions qui sont utilisables de plain-pied dans une méthode, étant objectifs, détachables de la personne qui les produit consciemment ou non, capables d'être remarqués par tout être suffisamment attentif. Le cheminement peut certes utiliser des signes. Il est davantage orienté, il est conduit plus loin que les indices. Dans mon vocabulaire, les indices sont inséparables de celui dont ils émanent par le simple fait de ce qu'il est. Ils sont susceptibles seulement d'être remarqués par celui qui est en attente, une attente pas toujours explicite et volontaire, précisément parce qu'il y a entre lui et l'autre quelque secrète correspondance. L'utilisation des signes demande qu'on les repère indépendamment les uns des autres, puis qu'on les confronte entre eux pour que leur ensemble emporte la conviction. La qualité d'un signe est plus particulièrement attachée à sa clarté tandis que les indices agissent globalement et comme confusément. Ces derniers s'aident les uns les autres à naître et restent solidaires. Ils surgissent souvent dans la conscience longtemps après les événements qui sont à leur origine, origine plutôt que cause, tellement par ce qu'il est celui qui les accueille participe à leur avènement. Ils sont susceptibles d'interprétations diverses qui, sans les trahir, dépendent de celui en qui ils se proposent. Ces interprétations l'aident à partir de l'état où il se trouve à comprendre ce dont il peut avoir l'intelligence, mais aussi et de façon inséparable, à devenir ce qu'il peut être.

Je ne pense pas que les disciples épiaient des signes pour porter, sur ce Jésus dont ils pressentaient la

puissante originalité, un jugement motivé à partir de connaissances objectives. En revanche, à vivre quotidiennement avec lui, de multiples indices s'offraient à eux. Ils étaient faits d'impressions indéfinissables, de remarques latentes, de propos et de comportements qui, après avoir fait leur chemin en eux, leur revenaient à la mémoire, chargés d'un sens nouveau, sens qui les étonnait, les scandalisait peut-être, et toujours leur posait question, sollicitant de leur part réponse ou du moins attention et accueil.

Les chrétiens d'aujourd'hui peuvent aussi devenir disciples de cette façon s'ils atteignent à une lecture réelle des écritures éclairées par leur expérience d'homme, recrées par leur activité spirituelle, sous la protection vigilante d'une critique lucide des textes. Sans doute, dans cette lecture, les indices, qui orientent la recherche et les démarches qui préparent l'interpellation et inséminent en l'homme la nécessité d'où naîtra le mouvement de foi, seront tout autres que les simples signes dont font état les livres d'apologétique. Ces expositions méthodiques de la doctrine visent à favoriser la foi mais elles sont muettes sur les indices qui ont conduit personnellement leurs auteurs à cette foi. Elles s'efforcent de résoudre les difficultés de leurs lecteurs, non celles de leurs auteurs... et sans doute est-ce la raison cachée de leur stérilité et de leur abondance. Ces indices ne coïncident pas nécessairement avec ceux qui furent recueillis par les premiers disciples. Ils ne sont pas non plus ordinairement donnés par les signes auxquels ont eu recours les apôtres dans leurs argumentations à l'adresse de la communauté chrétienne naissante, et que relatent explicitement les Actes, indirectement les évangiles. Ils proviennent souvent de détails parsemés involontairement peut-être par les rédacteurs des récits, détails infimes parfois, que l'exégèse et la théologie, dans la sérénité de leurs disciplines, mettent au simple niveau des nécessités de la narration, tant ils sont pauvres d'intellectualité. Ces détails, à certaines heures, parfois de façon impromptue frappent le lecteur, non seulement parce qu'il s'est appliqué avec conscience au texte, mais parce qu'il a été préparé par sa propre vie à cette intelligence et ainsi rendu capable de saisir comme s'il en était le témoin, cela même qui est rapporté.

Ainsi les "amen" de Jésus, inséparables d'ailleurs du ton avec lequel ils ont été dits, du public auquel ils ont été adressés, furent sans nul doute pour la communauté chrétienne le signe de l'autorité souveraine du Christ. Sur le moment même, ils furent pour les disciples les indices de l'extrême conscience que Jésus avait de sa mission; conscience qui allait par son absolue assurance au-delà de tout ce que jadis les hommes visités par Dieu avaient osé se dire et affirmer. Cette fermeté, cette sécurité sans limites contrastaient radicalement avec le comportement passé des prophètes. Elles étaient aussi l'indice de son extrême familiarité avec Dieu. En revanche, les nombreuses fois où Jésus affirme à son interlocuteur que ses péchés lui sont remis, après avoir probablement au début déconcerté les disciples jusqu'à les scandaliser, tant ces comportements semblaient manifester une prétention exorbitante, furent ultérieurement pour eux et pour de nombreuses générations chrétiennes, le signe qu'utilisait sciemment Jésus pour affirmer indirectement mais clairement sa puissance et ainsi sa divinité. Ils ont une tout autre portée pour le chrétien d'aujourd'hui qui ne peut pas penser que Dieu pardonne les péchés comme s'il les effaçait par une décision de pure forme radicalement libre, décisive, indépendante de l'état intime actuel de celui qui les a commis. N'est-ce pas pour un tel chrétien l'indice qu'en Jésus il y avait une connaissance directe de l'homme, le saisissement dans les profondeurs où les puissants déterminismes qui pèsent sur l'individu par son hérédité et son milieu social n'ont pas accès ? N'est-ce pas pour lui l'indice que Jésus, s'élevant au-dessus de tous les jugements imposés communément par l'atavisme et la société, voit dans chaque homme une grandeur ontologique qui transcende tous ses actes et toutes ses paroles ? De même que les prophètes ont moralisé le sacré, Jésus a désacralisé le sentiment de culpabilité et, hormis le péché contre l'esprit, il a réduit les infractions à la loi à n'être que des fautes dont il ne faut être ni l'esclave ni la victime mais le bénéficiaire. Cette libération et cette fructification sont les conditions initiales de l'avènement proprement dit dans l'homme de l'humain. Elles approprient l'homme à Dieu. Cet avènement ne tolère aucune aliénation mais est lié à la responsabilité du choix qui a besoin de la lumière que seule fait jaillir la connaissance des nécessités fondamentales de la vie et de ses frontières infranchissables, ces lieux où s'enracine la foi et encore de la force que seule engendre la présence de celui qui déjà a atteint à cet avènement. Cet accomplissement entrevu à travers les comportements de Jésus n'est-il pas l'indice qui conduit à voir en lui "le premier-né des hommes". Il donne une première dimension au "salut" que le chrétien pressent en Jésus.

Il n'est pas de cheminement sans indices qui l'orientent et l'encouragent. Ceux-ci sont trop dépendants de celui qui les accueille, de ses possibilités et de ses besoins, de ses aspirations et de ses attentes, pour être énumérés comme les signes sur lesquels s'appuie une méthode et qui s'adressent à tous. À chacun de cheminer en étant attentif, suivant ses moyens et sa fidélité, aux indices qui se proposeront à lui (II - 27-29). Si j'ai parlé de «la liberté et de la créativité» (p. 133), dans l'appel que Jésus fait entendre à celui qui lit les évangiles, c'est parce que ce sont des indices auxquels peut être

particulièrement sensible l'homme moderne. C'est aussi parce que, comme l'universalité, cette liberté et cette créativité paraissent en notre temps nécessaires pour que le message de Jésus soit compatible avec l'idée qu'on se fait désormais de Dieu. Loin de moi la pensée de faire de la liberté et de la créativité la base toute humaine de la foi alors qu'elles la permettent seulement.

Je vous l'accorde entièrement «la méthode ascendante peut manifester une simple transcendance spirituelle de Jésus et elle le peut directement mais elle ne fonde pas l'adoration» (p. 138). Je maintiens cependant que le cheminement ascendant peut conduire à l'adoration car le croyant n'est pas seul à se porter sur son chemin, il est soutenu, poussé et soulevé, et encore appelé intimement par Dieu, ce dont il n'a pas besoin pour appliquer une méthode qui se cantonne sur le plan de la spéculation. Mais cette adoration, où vous voyez avec moi une confession muette mais authentique de la divinité ontologique de Jésus (p. 138), si elle ne rejoint pas par l'expression les formulations des conciles de Nicée et de Chalcédoine, atteint la réalité essentielle qu'ils visent. L'affirmation qui précède ce cheminement, car ce cheminement n'est pas la conséquence de cette affirmation, n'est pas vertigineuse comme le seuil qu'eurent à franchir les premiers chrétiens à cause de l'intransigeance absolue de leur monothéisme (II-35). Elle l'est cependant à cause de la prise de conscience réelle de la transcendance de celui qu'on appelle "Dieu" après un tel cheminement, prise de conscience qui, dans la méthode descendante, se réduit à poser dès le départ une définition abstraite.

Mais les connaissances analogiques qui découlent des décisions de ces conciles sont-elles des connaissances comme les autres, simplement différentes par leur objet ? Ne sont-elles pas appelées elles aussi connaissances par analogie ? Ces définitions dogmatiques se situent sur le plan des systèmes intellectuels en cours au temps de ces conciles. Elles ont usé de ces systèmes, de leurs matériaux, pour affirmer ce que certains alors niaient en utilisant ces mêmes matériaux. Elles n'ajoutent rien au Jésus révélé à ses disciples par ce qu'il fut avec eux, sinon une formulation que ceux-ci n'ont pas trouvée par eux-mêmes, sans que cela signifie qu'ils n'avaient pas encore la foi, formulation d'ailleurs qu'ils auraient sans nul doute rejetée car ce n'était pas dans leur manière de dire, ni même de penser. La notion de nature semble leur être étrangère. Ces définitions dogmatiques sont précieuses quand, grâce à elles se reportant à l'époque où elles ont été posées, on saisit ce que les Pères, témoins de la communauté de foi des chrétiens, ont refusé parce que cela ne correspondait pas à ce qu'ils vivaient pour l'essentiel. Elles ne sont pas des connaissances dont on peut user sainement sans cette intelligence intérieure qui va au-delà d'un savoir historique et philosophique. Sans cette intelligence, quoique ces définitions fassent parler de Dieu en termes autorisés, est-il excessif de penser qu'elles rendent athées ceux qui s'en servent pour disserter sur Dieu comme sur quelque autre sujet ? L'affirmation de la filiation "intra-divine" de Jésus n'est pas une connaissance à proprement parler mais une connaissance analogique, ou encore comme vous le dites, «une connaissance à notre niveau» (p. 145) qui par conséquent ne prétend pas à l'absolu, ce qui n'empêche pas «de la prendre au sérieux sous le rapport de la vérité» (p. 140). Elle peut assister la foi en l'aidant par une formulation «expressive et inspirante plus qu'elle n'est descriptive» (II-97) si elle est atteinte au bout d'un cheminement personnel et non pas simplement reçue par obéissance, par une docilité purement intellectuelle. Cependant, quoique la réalité visée par ces formules dogmatiques ne soit pas intelligible, on est en droit d'appeler ces formulations des "connaissances" car, comme les connaissances ordinaires, elles orientent le comportement. De même qu'affirmer la transcendance inaccessible de la réalité dont ces connaissances analogiques ne sont qu'une approche, n'est pas de l'agnosticisme, limiter leur intérêt à l'utilisation pratique n'est pas du pragmatisme. Ces formules soutiennent le comportement et plus précisément le protègent d'errements trop caractérisés. Elles ne le fondent pas, elles ne peuvent même rien ajouter à ce que suggère puis impose le cheminement fait par le croyant.

De plus en plus le cheminement ascendant est le seul qui semble pouvoir conduire à la foi. Suffisamment avancé, il permet à la méthode descendante de ne pas être réduite à l'exposition d'une idéologie bien construite. Alors cette méthode prête à un usage religieux réel quoique limité et qui d'ailleurs fait toujours courir le danger d'intellectualisme à celui qui la suit. Il y a eu jadis, et il y a encore certainement, des croyants pour qui la voie descendante était efficace. Je pense qu'ils seront toujours plus rares à cause de l'évolution des mentalités et des exigences légitimes de l'esprit moderne. C'est grâce aux ressources personnelles de chacun qu'ils ont réussi à ne pas être conduits seulement à penser ou à sentir religieusement. Mais alors dans ces conditions, la base d'une telle voie descendante est saisie ultérieurement par ces croyants d'une manière si différente du commencement qu'elle est devenue tout autre pour eux, même s'ils usent pour la dire des mêmes expressions. Au contraire, la base de départ d'un cheminement ascendant prend une consistance d'autant plus grande, est assurée sur des fondements d'autant plus profonds en l'homme que celui-ci s'approche davantage du but.

Ce débat, au Centre catholique des intellectuels français, portait exactement sur le contenu des deux ouvrages récents de M. Légaut, et plus exactement sur le second *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*.

Quelques sujets majeurs avaient été détachés : la connaissance de Jésus-Christ, la foi des apôtres, foi et croyances, les fonctions du dogme, les miracles de Jésus, la mort de Jésus, la résurrection, l'eucharistie... Le Père Varillon rend hommage à de multiples mérites du livre, et c'est bien vrai qu'il pourra aider des lecteurs à la découverte de l'humanité de Jésus en «profondeur», à sa connaissance intime; mais on nous met justement en garde contre des menaces certaines, notamment contre une sorte d'indifférence dogmatique à laquelle la foi elle-même (et non pas seulement la croyance, d'ailleurs mal distinguée) n'a rien à gagner.

Votre livre "Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme" a connu en France et chez nous aussi en Allemagne, un succès remarquable; succès d'un livre dont les thèmes et le style sont difficiles.

Je pense que mon travail a eu un certain succès parce que les questions religieuses se posent maintenant d'une façon tout à fait nouvelle par rapport à ce qui se faisait il y a dix ans. Dans les conditions actuelles, l'Église de chrétienté est en train de mourir et les chrétiens sont inquiets. Malgré leur désir de sécurité et l'optimisme officiel, ils se posent aujourd'hui avec quelque réalisme des questions sur le plan religieux qu'ils ne considéraient pas avec tellement d'intérêt jadis. Mes livres sont difficiles à lire mais le lecteur qui a déjà une certaine expérience des choses dont ils parlent peut entrer d'emblée dans une première compréhension de ce que ces ouvrages s'efforcent de dire.

Vous avez toujours regretté que le tome II soit sorti avant la tome I aussi bien en France qu'en Allemagne. La lecture du tome I est-elle indispensable pour comprendre le tome II ?

Je pense que la lecture du tome I est sinon indispensable, du moins très utile. Les termes employés dans le tome II sont définis d'une façon beaucoup plus précise et complète dans le tome I. Sans doute, on peut lire le tome II avant le tome I et le comprendre. Mais si on veut éviter des interprétations plus ou moins fausses sur des sujets particulièrement délicats, il est important de bien connaître la définition des mots employés telle que je l'utilise dans le tome I, car ils ont strictement le même sens tout le long de mon travail.

Si je comprends bien, le tome I est la base humaine ou anthropologique du tome II ? :

Dans mes perspectives, le tome I ne devait pas être séparé du tome I. C'est à cause de ses sept cents pages qu'il a fallu couper le volume en deux. Cependant le tome I, tel qu'il s'est trouvé ainsi constitué forme véritablement une unité. Il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour entrer profondément dans ce qu'il expose. Il présente une spiritualité proprement humaine qui n'exige pas la foi chrétienne pour être véritablement fondée. En revanche, je n'aurais pas été capable d'écrire le tome I, et, d'abord de le vivre, si je n'avais pas été chrétien. Si le tome I peut être compris sans que son lecteur soit chrétien, le chrétien certes est mieux préparé quand il a déjà vécu d'une façon assez réelle son christianisme.

Un homme ayant accédé à "la foi en soi" dont vous parlez dans votre livre doit-il nécessairement atteindre à la foi en Dieu ou est-il possible qu'il aboutisse à un certain panthéisme ?

Je pense que la prise de conscience de la foi en soi, c'est-à-dire d'un absolu qui est en nous radicalement inséparable de nous et que l'on ne peut pas nier sans se renier, est capitale pour arriver à un niveau véritable d'humanité. D'autre part, la prise de conscience de ce qui se passe en nous, en particulier quand on arrive à distinguer l'action de "fabrication" de celle de "création" implique déjà la découverte d'une activité intérieure qui est tout à fait de nous mais dont cependant on n'est pas maître, c'est-à-dire à laquelle on ne peut pas se livrer comme et quand on le veut. L'action profonde et secrète, indépendante de nous et cependant inséparable de ce qu'on est, qui rend chacun capable d'être créateur, permet, à mon point de vue, une prise de contact existentielle avec l'action de Dieu en nous. Aussi dans le chapitre "La Foi en Dieu", je considère la foi en Dieu comme inséparable de la foi en soi à partir d'un développement spirituel suffisant.

Dans la mesure où la foi en Dieu est ainsi coexistante avec la foi en soi, qu'elle est l'affirmation d'une action transcendante à l'homme qui le transforme sans être séparable de lui, dans cette même mesure tout danger de panthéisme se trouve écarté. C'est à partir de lui-même que l'homme découvre Dieu. Il

n'est pas tenté de confondre Dieu avec l'Univers, comme lui-même n'est pas tenté de se fondre dans le Tout.

Si l'homme n'est pas capable de prendre conscience de la foi en soi, lui est-il impossible d'accéder à la foi en Dieu ?

L'important n'est pas tellement d'être capable de se dire ou d'explicitement verbalement ce qu'on vit que de le vivre vraiment avec la totalité de ce qu'on est. En fait, peu d'hommes sont à même de prendre une conscience lucide de ce qu'ils vivent dans leur profondeur. Cependant, ceux qui en sont capables se doivent d'atteindre à cette connaissance, autant que cela leur est possible parce que la vie spirituelle exige qu'on s'y consacre avec la totalité de ce qu'on est.

L'action de Dieu dans l'homme se manifeste particulièrement dans l'acte de création. Lorsque l'homme crée, il reçoit de Dieu, sans qu'on puisse dire comment, une motion qui l'élève à un état qui le place au-dessus de ce qu'il vit en temps ordinaire. Cet état lui permet de faire ce dont il serait incapable par tout autre moyen et en tout autre temps. Cet homme peut prendre conscience de cet état qui diffère de ce qu'il vit ordinairement. Il ne lui est pas nécessaire pour cela d'arriver déjà dans cet état à une connaissance explicite de la foi en soi par une reconnaissance active, très particulière en lui, qui le transcende et qui le conduit à accéder à la foi en Dieu.

Dans quelles conditions le tome I prépare-t-il les chapitres du tome II concernant la foi en Jésus ?

L'intelligence en profondeur du tome I est essentielle pour s'efforcer de comprendre par le dedans et par suite se rendre réel et actuel ce que Jésus a vécu avec ses disciples, il y a vingt siècles. Dans plusieurs chapitres du tome I, il y a une description des prises de conscience de la condition humaine qui amorcent les attentes indispensables et qui, avant même de l'orienter, préparent ainsi cette recherche. Dans le dernier chapitre "Attente et recherche dans la vie spirituelle", j'insiste sur le fait que l'homme a besoin, non pas tant d'un maître qui enseigne ou d'un modèle qu'on imite, mais essentiellement d'une présence qui lui révèle les ressources spirituelles qui sont encore implicites, voire potentielles en lui; présence qui suscite en lui les prémices de l'être qu'il est appelé à devenir. Cette présence proprement créatrice est à mon sens ce que Jésus a été et est encore auprès de ceux qui sont ses disciples.

Si je comprends bien votre point de vue, l'avenir du christianisme est lié à l'existence de petits groupes de croyants qui se rassemblent en communion de foi pour s'ouvrir plus entièrement à l'intelligence de ce que fut Jésus et de ce qu'a été la communauté qu'il a formée avec ses disciples il y a vingt siècles ?

Le prochain tissu de l'Église me semble devoir être constitué nécessairement par ces petites communautés de foi où les relations atteignent en profondeur et cultivent l'humanité de leurs membres, et ainsi un approfondissement humain véritable leur sera possible. C'est une condition nécessaire pour entrer plus réellement dans la compréhension de ce que Jésus a vécu avec ses disciples sans se borner à celle qui était possible et convenable jadis. Les conditions sociologiques, les manières de penser et de sentir, les connaissances du monde et de l'humanité sont maintenant tout autres et en fait sont beaucoup plus exigeantes. D'ailleurs Jésus n'a-t-il pas recommandé à ses disciples de se rassembler en son nom, leur promettant alors d'être présent au milieu d'eux. C'est ensuite parce que, grâce à ces communautés, l'Église sera plus véritablement présente aux hommes que si elle est une société religieuse face à une autre société. Chaque fois qu'un homme en arrive à se poser les questions fondamentales, il pourra rencontrer quelques disciples qui s'efforcent eux aussi de porter convenablement ces questions dont l'originale fécondité est de ne supporter aucune réponse satisfaisante. Pour ces deux raisons, il me semble indispensable que l'Église soit constituée par de petites communautés locales qui lui permettront à la fois de cultiver la vie spirituelle des chrétiens pour en faire des disciples de Jésus et d'être présente efficacement dans le monde pour la mission qui lui est essentiellement propre.

Quand je pense aux petites communautés, n'y a-t-il pas un danger qu'elles dégénèrent en sectes ?

En effet, une communauté peut toujours devenir une secte, surtout si ce qui rassemble ses membres est seulement la croyance en une idéologie, fût-elle très spirituelle. Je pense que la ferveur permise par une compréhension en profondeur de ce que Jésus a vécu et la filiation spirituelle qui en résulte et qui transforme le croyant en disciple écarte ce danger.

Pour revenir aux petits groupes de chrétiens, n'y a-t-il pas danger de verser dans une certaine aristocratie spirituelle qui ferait bon marché de l'esprit de l'Évangile ?

Dans les conditions actuelles, je pense qu'il n'y a que les hommes de caractère, capables d'intériorité, qui seront en mesure de résister aux pressions adverses, c'est-à-dire athées et matérialistes, du milieu dans lequel ils sont condamnés à vivre. Eux seuls pourront devenir chrétiens ou même le rester réellement. C'est là simplement une constatation de faits, non la conséquence d'une conception aristocratique de la vie spirituelle. Le nombre des chrétiens est appelé à diminuer considérablement

dans les temps qui viennent. Aussi l'Église va entrer sans aucun doute dans une situation semblable à celle qu'elle a déjà connue pendant les persécutions des premiers siècles. Mais on peut penser que, dans la mesure où les chrétiens auront une véritable vigueur spirituelle, grâce à une conversion personnelle et communautaire réelle, l'Église, sans redevenir une Église de chrétienté comme jadis où le meilleur et le pire faisaient bon ménage, aura un rayonnement et une expansion semblables à ceux de ses origines.

Lorsqu'on parle de l'Église, il faut aussi parler de l'institution Église. Qu'est-ce que vous pensez de l'institution Église ?

Je pense que l'Église est à la fois institution et communion. L'institution est indispensable mais ce qui est essentiel dans l'Église est la communion. L'institution est faite pour faciliter l'existence de la communion et n'est pas une fin en elle-même. La foi en l'Église n'implique pas que l'institution ne doive pas changer. Elle implique simplement l'assurance que, quelle que soit la manière dont l'Église se présentera dans le monde, elle restera fidèle à la mission que Jésus lui a confiée parce qu'elle sera conduite plus ou moins rapidement à se convertir. On peut très bien concevoir que l'Église de demain soit différente de l'Église actuelle comme celle-ci l'est de l'Église des temps apostoliques. Cela est même nécessaire et on doit le désirer car le présent et l'avenir des hommes sont extrêmement différents des conditions où ils ont été vécus dans le passé.

Votre critique de l'Église est assez vigoureuse mais vous restez fidèle à l'institution.

Je reste fidèle à l'Église car je crois en elle. L'Église a les promesses de Jésus. Et l'assurance que Jésus avait en sa mission constitue davantage la base de mon assurance en la pérennité de l'Église que la confiance que m'inspire la manière dont on la gouverne depuis des siècles. L'Église doit survivre à toutes les difficultés qu'elle rencontrera. D'autre part, je pense que l'Église ne peut se convertir que par le dedans. Ce n'est pas en bousculant l'Église du dehors qu'on peut la changer, mais par un travail secret fait dans la foi, inspiré par le respect et la culture de toutes les exigences de l'intégrité humaine, travail patient, silencieux et, s'il le faut, douloureuse passion. Aussi au lieu de me borner de me laisser porter par elle, je m'efforce de la porter et aussi de la supporter.

Revenons au tome I. Pour que l'homme devienne chrétien et le demeure réellement, il faut qu'il réfléchisse sur les questions fondamentales que pose la condition humaine, qu'il s'intériorise et soit capable de prendre conscience de soi, qu'il vive de la foi en soi et atteigne à l'action où il est créateur. Mais l'homme dans la société moderne, industrielle et citadine, cherche peut-être la tranquillité. Est-il capable de méditer ? Vous avez trouvé une solution pour vous-même, vous êtes devenu paysan, vous vous êtes retiré du monde, si l'on peut dire que les paysans ne sont plus tout à fait de ce monde. Mais l'homme d'aujourd'hui qui travaille dans les grandes villes, comment peut-il faire pour se mettre dans les dispositions qui rendent possible la méditation ?

Je pense que chaque fois qu'une chose est nécessaire, l'homme trouve le moyen de la réaliser. C'est grâce à cette faculté merveilleuse d'adaptation et qui touche à sa possibilité d'être créateur, qu'il a réussi à survivre à travers les siècles. Ce qui manque aux gens des villes, à ceux qui sont très occupés dans la trépidation moderne, ce n'est pas tellement de ne pouvoir trouver le temps de se recueillir et de s'ouvrir un peu à la vie spirituelle, mais le désir de le faire. Lorsque, comme c'est le cas pour beaucoup, on a deux jours libres par semaine et que l'on dispose d'un mois de congé par an, sinon davantage, on est toujours en mesure, si on le veut vraiment, de se recueillir vraiment. Une retraite individuelle et silencieuse d'une petite semaine est nécessaire à partir d'un certain âge pour rester chrétien, c'est-à-dire pour devenir plus véritablement disciple de Jésus.

1972

Pour que l'homme devienne plus humain

Gunnel Vallquist

Les Feuilles octobre (périodique mensuel)

Marcel Légaut a écrit deux maîtres-livres "Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme" et "L'homme à la recherche de son humanité". Nous laissons aujourd'hui la parole à notre amie Gunnel Vallquist à propos du second livre cité. Notre correspondante, qui est un des principaux écrivains catholiques suédois, estime qu'elle n'a «lu aucun livre qui soit plus important pour la vie chrétienne et humaine».

Ce livre a pour le lecteur des exigences terribles : chaque phrase est une abstraction mais, également, chaque abstraction est l'essence distillée d'une expérience personnelle intense, une expérience si profonde et si complète qu'on a le sentiment que pas une seule phrase n'aurait pu être exprimée autrement. Légaut suit son propre chemin, mais ce qu'il dit nous concerne tous. Il écrit avec une énorme autorité, comme un maître de sagesse dans le style classique. En même temps, il est impossible d'assimiler son enseignement, simplement par la répétition, il exige une indépendance

d'esprit inconditionnelle. On ne peut pas le lire rapidement. On ne peut sauter une seule phrase ou même un mot sans perdre le fil. Mais à quiconque veut bien en prendre la peine je peux promettre une récompense extraordinairement riche.

Le livre ne s'adresse pas simplement à des lecteurs chrétiens. Dans *l'introduction*, Légaut explique qu'il est chrétien, mais il ajoute qu'il ne voit pas le christianisme comme seul capable de donner une base et un sens à la vie. Ses pensées essentielles appartiennent à l'essence du christianisme. Mais le concept de foi joue un rôle décisif dans sa pensée. Son point de départ n'est pas la foi en Dieu, mais plutôt "la foi en soi". Cela ne doit pas être compris dans le sens de confiance en soi, c'est plutôt ce qu'on peut appeler dans le langage de la psychologie "découvrir et accepter sa propre identité". Cela présuppose une énergie sans relâche dirigée vers la conscience, une présence à soi qui va exactement à l'opposé de la tentation générale de changer de sujet quand les choses deviennent difficiles ou de chercher refuge dans quelque formule toute faite. Cela présuppose de plus que je reconnaisse mes ressources insuffisantes et mon incapacité foncière. La maturité, c'est en vérité de se plonger en soi-même, d'aller à l'extrême limite de ses possibilités et de résister à la tentation de nier ou de substituer ou de rationaliser.

Ce processus est tout entier créateur au vrai sens du mot, et l'aspect créateur de la vie humaine est central dans l'œuvre de Légaut. Être créateur, c'est cultiver, trouver un sens, assimiler les événements intérieurs et extérieurs qui tissent notre destinée. Être créateur, par conséquent, c'est intégrer ses propres défaites et développer des relations de personne à personne. Rien ne peut être complètement donné ou reçu sans être "travaillé", et celui qui reçoit comme celui qui donne doivent en être changés. La même chose est vraie en ce qui concerne les relations de l'homme avec son héritage culturel, y compris son héritage religieux. L'humanité émerge d'une source vive et se dirige vers une vie nouvelle qui s'éveille sans cesse, mais si le lecteur (ou l'auditeur) n'a aucun contact avec l'expérience spirituelle correspondante, s'il n'est pas sur la même longueur d'onde spirituelle que celui chez qui le processus de création est en train de se produire, alors il n'y a aucune garantie contre la pétrification. Ceci vaut aussi pour la Bible où des exigences rigoureuses sont demandées à quiconque la lit ou l'explique. S'il n'y a pas l'esprit pour donner la vie, alors la lettre tue réellement. L'histoire des idées de l'humanité est une démonstration ininterrompue de cette vérité, vérité aussi élémentaire que difficile à accepter. Partout où manque un témoin vrai, c'est-à-dire quelqu'un qui soit capable d'être créé à nouveau et de créer, en rendant le message personnel, "le message se dégrade en simple instruction". Il faut lutter sans cesse contre tous les déterminismes, qu'ils soient ceux des idéologies ou des événements, qui paralysent l'indépendance et substituent des normes abstraites et préfabriquées à l'inspiration la plus profonde de la personne. Autrement les gens demeurent fermés à la fois à leurs propres sources profondes et au contact réel avec les autres.

"La foi en soi" d'une personne se développe par ce genre d'expérience. Un psychologue pourrait dire simplement que la personne passe par un processus d'intégration, mais Légaut découvre également dans ce processus la foi en Dieu. Une personne peut ressentir son insuffisance, sa frustration profonde comme un signe en creux, le contour réfléchi d'une autre réalité qui est plénitude et promesse. Il y a aussi des instants de soudaine illumination, d'intuition ou de certitude, où la personne se sent tendue vers une autre dimension de la vie qui n'est pas habituellement à sa portée. On ne peut ni ne doit chercher à provoquer de telles expériences, mais on doit essayer d'en garder la conscience et d'en préserver l'essence. Ainsi l'on est prêt à recevoir de nouvelles expériences. Il y a là un équilibre délicat entre la foi en ce qui est donné et, dans ce contexte même, une ouverture perpétuelle vers un nouveau départ, une recherche incessante, une attitude d'attente. Graduellement l'homme découvre que ce qu'il pense être son propre développement n'est pas simplement à lui, mais à son origine au-delà ou plutôt au-dedans de lui-même. Légaut voit là la genèse de la foi personnelle en Dieu, foi qui est basée sur une profonde expérience de la vie et qui n'est ni purement émotionnelle ni purement intellectuelle. Elle ne s'exprime pas en concepts mais implique une vision de l'essence même de l'existence. Elle ne peut pas être transmise et seul celui qui a eu cette expérience peut comprendre de quoi il est question. Avec cette foi en Dieu rendue réelle et personnelle, la foi, Légaut met en contraste la croyance. La croyance se rapporte à des idées et des concepts, des formules toutes faites qui sont apprises et acceptées. Légaut ne rejette pas à la hâte de telles formules théologiques; au contraire, il soutient qu'elles ont habituellement une très grande importance au commencement du développement spirituel d'une personne. Mais elles sont également insuffisantes, et la maturité dans la foi implique qu'on s'en libère, non pas au sens de les rejeter ou de les nier, mais au sens de reconnaître en elles un appel intérieur qui vient d'un niveau plus profond. «Celui qui se contente d'idées à propos de la croyance est empêché de faire le pas décisif vers la foi».

La discipline scientifique peut être d'un grand secours dans ce processus de libération. Elle encourage l'honnêteté intellectuelle et l'étude critique de la tradition, des concepts et des sentiments. L'athéisme

théologie qui satisfait l'intelligence ou du moins lui donne quelque pâture» (IPA, 15).

Et pour mener à bien cette recherche de Jésus, beaucoup d'obstacles seront à surmonter.

- L'éloignement certes, et la difficulté pour discerner l'esprit du Christ à travers une lettre et des paroles prononcées "dans des conditions tout autres".

- Les formules dogmatiques, indispensables sans doute, mais qui risquent, pour la masse, de figer la figure du Christ et de la mythiser plus ou moins.

- La passivité entretenue dans de larges couches du peuple chrétien par l'abus du principe d'autorité qui stérilise la recherche, même quand il s'agit des "inépuisables richesses" du Christ. Et la médiocrité qui nous colle à la peau...

L'idéal, en effet, serait de refaire - chaque chrétien pour son compte, ce qui ne veut pas dire en solitaire - l'expérience vécue par les apôtres dans leur communauté avec le Maître. Et on ne peut la faire que par un cheminement analogue, aussi enrichissant mais aussi décapant. Il faut retrouver cette expérience dans sa fraîcheur, sa vérité et ses exigences - parce qu'on n'aura pas soi-même lésiné sur la sérieuse recherche de sa propre humanité.

Un itinéraire spirituel

Légaut est le contraire d'un dilettante qui jouerait avec les idées à la façon de certains intellectuels. Sa vie est une vie risquée, et risquée précisément pour échapper à cette tentation de parler sans faire : «Je croyais être un homme, je n'étais qu'un cérébral» (TF, 9). Ni théologien ni historien, ni philosophe de métier (il le reconnaît honnêtement - et cela l'amène parfois à des approximations de langage), Légaut appartiendrait plutôt à la catégorie des "sages" et des "maîtres spirituels". C'est un méditatif, un mystique, un amoureux des cheminements lents et sûrs, des sillons profonds creusés. Parlant de son livre (je le rappelle, il s'agit de HRH et de IPA), il le définit en ce sens, non un livre de doctrine, mais de cheminement : «Les livres de doctrine abondent. Les livres de cheminement sont rares car ils n'ont rien de commun avec des livres d'enseignement ou d'apologétique» (Foi, 19). Et il précise autre part (UCSF, 3) : «Mon livre donne non pas l'histoire intime d'un cheminement, mais indirectement l'esprit dans lequel je l'ai accompli, les résultats auxquels je suis arrivé actuellement».

Son horreur viscérale de toute médiocrité intellectuelle ou spirituelle pourrait faire croire, de sa part, à un certain aristocratie de la pensée, à sa préférence pour une religion de l'élite, à une volonté de qualité plus que d'adhésion massive. Il y a un peu de cela. Il a peu de sympathie pour «la voie large où la foule moutonnaire s'engouffre» (HRH, 179)). Et il est dur quand il dénonce «ces vingt siècles de médiocrité, tâtonnements et errements, dissimulés sous un contentement général systématiquement cultivé» (IPA, 85). Disons plutôt qu'il diagnostique la crise de l'Église comme une crise de l'intelligence et de la spiritualité. Mais que l'approfondissement qu'il souhaite, il ne le réserve pas à une caste de privilégiés, il le revendiquerait tout aussi bien pour les pauvres au milieu desquels il a voulu vivre et qu'il croit capables d'une qualité de vie et de relations que n'atteindront jamais certains nantis de la culture.

Légaut est un "solitaire". Un mot-clé revient souvent sous sa plume, «la solitude de base» à laquelle tout homme doit revenir. Nul n'y échappe, sinon par le "divertissement" de vies vaines et vides. Rien ne tient lieu de cette descente au fond de soi. Et pourtant, Légaut n'est pas un homme seul. Il possède une rare qualité de relations. Ce qu'il dit de l'amour conjugal, de la paternité et de l'éducation, de la paternité spirituelle dont il a fait l'expérience à son profit avec le Lazariste M. Portal, suffirait à le prouver. C'est qu'on ne peut précisément avoir cette qualité de relations que lorsqu'on sait ce qu'il y a dans l'homme, non seulement sa pauvreté, mais ses possibilités, sa soif d'être. «Si cet homme (l'homme fidèle à sa mission) entre de façon plus lucide que quiconque dans la conscience de sa solitude de base, nul ne verra cependant en lui le moindre désir d'isolement. S'il se trouve être intimement un séparé par la force qui le travaille, il restera toutefois au milieu de tous comme l'un quelconque d'entre eux» (HRH, 202). En quoi il rejoindrait volontiers Bonhoeffer : «Ce n'est qu'en ayant notre place dans la communauté que nous pouvons être seuls». (*De la vie communautaire*, 76.) Nul plus que Légaut, à la vérité, n'aspire à la vie communautaire : l'avenir de l'Église, pour lui (et il n'est pas le seul) repose sur la naissance de nombreuses communautés d'intense vie évangélique, on le verra.

Dire ce qu'on vit, pas plus, pas moins

Une autre qualité de Légaut le fera apprécier du lecteur d'aujourd'hui Je veux parler de sa parfaite honnêteté intellectuelle, qu'il définit d'ailleurs lui-même «Dire avec modestie, dans l'honnêteté de l'esprit, ce que je vis, aux heures hélas rares, où je suis vraiment à moi-même dans l'authenticité et la lucidité - pas plus, pas moins. Ne pas fuir ni taire ce qui est, au nom de ce qui devrait être» (Foi, 14-15). Et cela peut aller très loin. «Il vaut mieux taire que d'affirmer par discipline, par vertu, ce dont on ne vit pas réellement» (Foi, 53). «Le témoignage exige qu'on dise exactement ce qu'on croit, ni plus ni

moins» (IPAC, 76). Il serait d'accord pour se méfier d'un savoir dogmatique, reçu simplement d'autorité, mais sans emploi réel dans notre vie parce que l'expérience spirituelle vraie a été court-circuitée.

Avec de pareilles exigences, Légaut nous offre un livre sans complaisance, ni pour soi, ni pour le lecteur, ni pour l'Église hiérarchique. Il n'y cherche pas à équilibrer, nuancer, atténuer les pointes, émousser les banderilles, pas plus qu'à voiler la gravité de la situation de l'Église, à tenir des propos lénifiants et optimistes. La foi toute nue peut seule écouter sans broncher («le croyant doit vivre nu» (TF, 35). Certains propos qui rappellent les admonestations des anciens prophètes. «L'heure approche de changements d'autant plus importants qu'ils ont été plus longtemps refusés». «Tout ce qui dans l'Église est attaché étroitement à l'essentiel sans en faire partie, qui lui est collé comme la peau sur la chair, lui sera arraché peu à peu (...) Toutes les facilités intellectuelles, affectives ou politiques (...) lui seront enlevées (...) Il ne restera au christianisme que ce qu'il est essentiellement, grâce à la valeur spirituelle de ses membres, disciples de Jésus de Nazareth» (IPA, 400-401, passim). Il lui faudra espérer contre tout espoir humain d'avenir et de renouveau.

Pas de pensée sur commande

Autre trait du "tempérament" de Légaut qui plaira aux gens de notre époque, c'est un homme libre, un croyant libre. Fidèle, certes, mais libre. Il a une défiance instinctive des simples convenances dogmatiques, de la pensée sur commande (le "tout fait") imposée au nom d'une autorité sacralisée (cf. Foi, 14), de cette forme de tradition «qui n'est qu'une longue suite de répétitions unanimes, passives et souvent progressivement appauvries, des mêmes propos» (HRH, 183). Défiance enfin de toute idéologie, avec une tendance à penser que toute doctrine religieuse, en se systématisant, verse dans l'idéologie. Et par exemple la christologie lui paraît une idéologie parce qu'elle ne viserait pas à «une compréhension à travers les Évangiles, par le dedans, de ce que Jésus a vécu et à une communion avec ce qu'il a été» (VV 686, 21).

La seule théologie valable, à ses yeux, c'est ce qu'on pourrait appeler une théologie de l'expérience spirituelle où il s'agira d'établir un lien entre deux expériences de foi, celle des apôtres et la nôtre, afin de devenir disciples comme eux. Et, pour relater cette expérience, on évitera même au maximum le recours aux "mots de la tribu", au langage "traditionnel" ou classique de la théologie, dans la peur d'être piégé et de passer à côté du réel par survol ou idéalisme creux. «Dans mon livre, je ne parle ni de la grâce, ni du Saint Esprit, ni de la rédemption, ni des mérites» (et il pourrait ajouter : de la Trinité, du pardon, du sacrifice surtout) et cela parce que «ces termes consacrés (sont) plus chargés d'usages que de sens» et risquent de dispenser les chrétiens de «l'attente et de la recherche religieuse» (Foi, 19-20, passim).

Pas de soumission passive

Ce croyant libre prend aussi ses distances par rapport aux médiations institutionnelles. Bien que reconnues nécessaires, il les perçoit et les dénonce beaucoup plus comme des gênes que comme des aides. Le tableau de leurs méfaits est peut-être sombre et partial. Qui oserait prétendre qu'il soit tout à fait faux ? La rigidité des institutions a sécrété la passivité et la médiocrité à une vaste échelle. C'est comme si le ferment du Royaume s'était éventé ou que l'élan prophétique qui est à l'origine du christianisme avait été très vite canalisé, contrôlé et qu'il soit retombé en système, en doctrine sûre, en organisation et en pouvoirs, à l'image des pouvoirs politiques profanes. On peut probablement voir dans cette sévérité et l'on sent, dans cette réaction peut-être excessive, la blessure encore vive et mal cicatrisée de la condamnation du modernisme. Des questions vraies furent alors posées (pas toujours sans équivoque) qui ont été étouffées; des chrétiens parfois exceptionnels, sans être toujours condamnés, furent du moins éclaboussés et suspectés dans leur nécessaire recherche. Légaut évoque quelque part «ces prêtres d'une authentique vigueur spirituelle» qui avaient «durement souffert dans l'Église et de l'Église pendant la répression des recherches modernistes» et auprès de qui il s'est formé à une «douloureuse et exigeante fidélité», en particulier M. Portal qui fut pour lui «un véritable père selon l'esprit» (UCSF, p. 3, cf. aussi l'allusion explicite à la crise moderniste, IPA, 374).

Au plus secret de nous-mêmes

Alors, s'agit-il d'un "subjectivisme condamnable", chez Marcel Légaut ? Le reproche est tentant et il lui a été fait. Et certes, Légaut privilégie, dans sa recherche, la voie qui part de l'expérience et qui va de l'homme à Dieu. Le Père Varillon, dans son débat sur la foi avec lui, l'a bien noté. «Vous décrivez un mouvement vertical ascendant. Vous ne parlez guère du mouvement vertical descendant de Celui qui nous a aimés le premier (...) Vous ne parlez jamais du don de Dieu» (Foi, 38 et 40, passim). Mais Légaut a fort clairement répondu. Il attire d'abord l'attention sur une distinction capitale à ses yeux, «la différence entre subjectivité et intériorité est radicale» (Foi, 28). La première varie souvent au gré des humeurs ou des événements. La seconde suppose un exigeant approfondissement. Et surtout Légaut

tint à bien préciser sa pensée : tout ce qu'il dit de l'homme se prenant en charge, s'approfondissant et se créant en quelque sorte (que ce soit par l'amour, la paternité, l'intelligence de sa mission, de sa vie et de sa mort) exige toujours une présence et une action plus intime à son être que lui-même, action «dont il n'a pas l'initiative, qui ne dépend pas de ses techniques et de sa bonne volonté, qui par suite relève de Dieu» (Foi, 39).

Et si Légaut répugne à parler du "don de Dieu", c'est que ce terme semble faire trop bon marché du nécessaire accueil de l'homme. Alors il parlera de «cette action en nous, qui n'est pas de nous, mais qui aussi n'est pas sans nous. Elle monte en nous, sans que nous la produisions, à l'heure qui n'est pas toujours celle où nous l'espérons» (Foi, 40). Non, on ne peut pas dire que pour Légaut «la foi est au terme d'un effort suprême de l'homme» (Foi, 38). Mais il faut bien que la Révélation, «essentiellement la personne de Jésus» (Foi, 40), ait un répondant qui existe avec une certaine consistance humaine, grâce à son approfondissement personnel (le don de Dieu ne tombe pas sur des souches inertes).

Une certaine façon d'écrire

Il faudrait maintenant parler de la manière de Légaut, de son style, de la griffe personnelle dont il marque tout ce qu'il nous dit. C'est un style plutôt d'affirmation, style assertorique et parfois un tantinet sentencieux (Heureux qui..., à la vérité...). Et cela non pas par impérialisme de pensée, mais bien par la force de la conviction personnelle, le poids de l'expérience et l'autorité que lui confère toute une vie engagée et risquée, qui se trouve comme condensée là dans ses livres majeurs : «Je dois vous avouer que mes deux livres qui viennent de sortir (HRH et IPA) sont un peu le fruit de toute ma vie, de sorte que je pense pouvoir vous en causer avec une certaine autorité» (VV, 671, 4).

Pour exprimer cette richesse d'expérience, Légaut s'est forgé un outil littéraire qui répond bien à ce qu'il veut. Et d'abord c'est un vocabulaire à lui qu'il a soin de définir strictement (voyez HRH, 9). On y trouve quelques termes qui sont la clef de sa pensée : la solitude de base, la foi en soi (qui n'a rien à voir avec la vaine confiance de qui réussit), le souvenir vivant de Jésus, la qualité de disciple (celui qui a l'intégrale intelligence de la vie et de la mort de Jésus, TF, 146)... Légaut aime aussi établir des distinctions là où un esprit peu averti verrait des synonymes. Il distingue avec soin, quant à lui, faute et péché, vocation et mission, mémoire et souvenir, subjectivité et intériorité, croyance et foi, le général et l'universel (le général = le collectif, le massif; l'universel = ce qui est atteint par approfondissement personnel de chacun)...

Un style serré, très exigeant pour le lecteur, sans grandes fioritures. Des images assez rares, mais qui peuvent avoir de la grandeur comme celle-ci : «À l'horizon de la lucidité humaine doit se lever la mort, lentement, comme un astre solennel» (TF, 97). Un style un peu sinueux, avec de larges coulées de phrases où la pensée se déploie, se précise, se nuance, sans rien laisser au hasard. Mais le plus frappant, quand on a achevé la lecture de son diptyque (HRH et IPA), c'est de s'apercevoir qu'on est marqué par une pensée vigoureuse et unifiée, précisément parce que ce livre n'est pas linéaire, mais qu'il procède par vagues et par incessante reprise des mêmes idées-forces.

Essayons donc maintenant de pénétrer un peu plus dans l'intimité de la pensée de Légaut.

Quête de soi et foi en Dieu

Se lever et partir...

À la lecture de son premier livre *Prières d'un croyant*, j'avais déjà été frappé par sa méditation sur les Mages. Relue maintenant à la lumière de toute la vie de Légaut, elle fait figure de symbole. Et voici que je retrouve dans *Travail de la foi* (1962), quasi trente ans après, l'aveu suivant, à peine voilé : «On ignore toujours où l'on va quand on se lève pour partir» (p. 7). Tout l'itinéraire de Légaut est dans ce mot d'exode, c'est la longue quête de soi qui nous est précisément relatée dans *L'homme à la recherche de son humanité*.

1- La quête de soi. Rechercher sa propre humanité. Un travail que personne ne peut faire à notre place, pour lequel il n'y a pas de voie courte. Il s'agit «d'atteindre le niveau proprement humain» (UCSF, p. 4) et c'est l'œuvre d'une vie. Beaucoup restent en deçà du seuil minimum d'humanité authentique et sérieuse qui les introduirait à une vie féconde et unifiée par une mission toujours plus clairement reconnue. Ceux-là, dit Légaut, «ne sont pas amorcés» car, pour l'être, «il faut d'abord avoir une certaine profondeur humaine». Elle existe bien, latente, potentielle, chez la plupart mais sans arriver à s'exercer. Mais une sorte de fécondation, d'amorçage, peut venir par d'autres esprits. Légaut croit beaucoup à cette paternité spirituelle (cf. ses propres rencontres avec M. Portal) pour franchir ce seuil (VV 692, 16). Ce que l'on peut dire, c'est que, personnellement pour Légaut, cette entrée dans l'humanité pour une vraie quête de soi a pris la forme d'une conversion de l'intellectualité au témoignage.

En quête de sa vérité

Universitaire brillant, il constate que le monde universitaire trahit sa vocation inscrite dans son nom même. «Il est universel par ses idées mais d'une universalité hors de la vie» (TF, 8; cf. «Je croyais être un homme, je n'étais qu'un cérébral», id. 9). Aussi décide-t-il de tenter une voie nouvelle qui unira, dans une espèce de symbiose, travail manuel et travail intellectuel (il pressent là, trop tôt sans doute pour l'époque, 1940, «une voie nouvelle de l'enseignement où il faudra bien, coûte que coûte, s'engager un jour», TF, 13). Il redoute la tentation spécifique de l'enseignement qu'il nomme «l'inflation verbale». «Il est fort difficile de ne pas dire plus qu'on ne fait». Et il en conclut même pour lui, en mettant fin à cette expérience mixte pour mener la vie de paysan-berger, qu'il y a «incompatibilité entre faire et dire». Il choisit le témoignage à l'encontre de tant de prophètes qui virent aux fonctionnaires; c'est sa mission, qui n'a rien à voir avec la fonction, qui n'est même pas la vocation. Car la vocation qui ne s'épanouit pas en mission a vite fait de se dégrader en fonction» (sur ce jeu de termes HRH, 193).

Grandeur et misère de l'homme

2- La foi en soi. La première attitude de celui qui s'est mis résolument en quête de soi, c'est ce que Légaut appelle la foi en soi. Rien à voir, faut-il le préciser, avec la simple confiance en soi qui vient du tempérament, des dons naturels, de la réussite ou des événements heureux. C'est bien plutôt une affirmation que l'on doit s'arracher des tripes malgré les apparences contraires, une sorte de foi contre toute raison et d'espérance contre tout espoir; la certitude que ma vie, mon être, ont une valeur originale et comme absolue en soi, indépendamment des péripéties (heurs ou malheurs) de mon histoire concrète. Dans ma singularité de personne, j'ai de la valeur, une valeur qui ne se discute pas et tout ce qui pourra m'advenir ne réussira pas à me défaire, mais servira à me construire, c'est comme «la pierre angulaire de mon humanité» (HRH, 26-27). Et il ne faudrait pas pousser beaucoup Légaut, sans doute, pour lui faire désigner le roc sur lequel se fonde cette foi : J'ai de la valeur pour Quelqu'un, je suis reconnu par lui, "Je suis aimé, donc je suis". Mais Légaut n'aime pas brusquer les étapes de la reconnaissance, même quand il s'agit de celui qui est notre Source.

Cette affirmation est, comme toute foi, une victoire. Elle suppose au préalable qu'on ait sondé ses propres abîmes avec lucidité et courage, qu'on ait fait l'expérience de sa solitude de base inévitable (quant à l'essentiel, au fond, on vit seul et on meurt seul), qu'on ait ressenti également l'échec de base. Il ne s'agit pas, on le pense bien, d'un échec plus cuisant parmi d'autres, mais d'un «échec quasi de structure» (HRH, 279), à la dimension même de l'existence, d'une blessure inévitable de notre être qui ne peut se cicatriser, d'une «carence d'être» dit Légaut. Au fond, c'est notre faiblesse irrémédiable de créature promise à la mort; mais la foi en soi permet à l'homme «d'entrevoir en elle et comme en creux l'être qui s'annonce en lui» (HRH, 29). Pour un chrétien, ce sera la morsure intime de se sentir toujours en dessous des exigences de l'évangile, débiteur insolvable à jamais. Ce sera l'apprentissage de la pauvreté en esprit, du dénuement, de la perte de soi nécessaire pour se retrouver, bref (et sans que le mot soit prononcé) le mystère pascal vécu (cf. TF 96-97 et 110-111).

Devenir un vrai prochain pour l'autre

Cette lucidité et ce courage devant la vie, cette attitude simple et discrète de l'homme blessé qui ne cède pourtant pas au vertige, est d'ailleurs le seul chemin pour accueillir l'autre, le prochain, et pour nous en faire accepter. C'est une sorte de communion en humanité plus efficace que toutes les affinités superficielles. Mais rien ne vaut la lecture de cette admirable page empruntée à *Travail de la foi* (p. 113) : «Quand l'homme dit à l'autre, rencontré sur le chemin de la vie, qu'il ne peut pas être vraiment son prochain, parce que, semblable à une source tarie, il n'en peut plus d'avoir des prochains, parce qu'il ne peut pas partager ce dont il n'arrive pas vraiment à se satisfaire; parce qu'il est trop dénué pour pouvoir donner ce que, en vérité, il n'a pas; parce qu'enfin il n'est pas assez stablement existant pour aider un autre à exister; alors il est un pauvre véritable, qui vit la grandeur de l'authentique. Quand il le dit avec cette humilité proprement désarmante qui est tout entière aveu de faiblesse et de misère, l'autre homme reçoit cette parole vraie, qui ne parle que d'absence, comme le sacrement de la présence d'un vrai prochain, d'un homme comme lui, d'un autre lui-même (...) Frêle, pure, surhumaine amorce d'amour qui enfante déjà en l'autre un vrai prochain».

Une pareille attitude n'est d'ailleurs pas la propriété privée du chrétien. Elle peut rapprocher plus réellement le fidèle de certains incroyants que de soi-disant croyants qui fuient leur humanité. Car il existe un athéisme fait «d'insatisfaction courageuse», un athéisme «secrètement inquiet». Avec la foi véritable «qui cherche Dieu en gémissant» comme dirait Pascal, ce sont les deux seuls chemins dignes de l'homme (Cf. HRH, 186).

3- Intelligence de notre vie et de notre mort. Il conviendrait maintenant d'inventorier le contenu concret de cette foi en soi. Le livre HRH offre toute clarté à ce sujet. La foi en soi s'incarne et s'affirme en même temps dans des activités hautement humaines - ou du moins qu'il s'agit de vivre avec une totale présence, densité et conscience.

Des relations et des événements qui nous créent

* Ce sera la foi conjugale où la solitude essentielle de chaque partenaire et leur communion dans l'amour interfèrent constamment.

* Ce sera la paternité, cet exercice sublime de mort à soi pour que l'autre croisse selon sa ligne propre, cette impossible pédagogie dont parle Jean Le Du, où le père doit renoncer progressivement à la possession, à l'autorité, pour devenir pour ses fils appel et communion (l'œdipe dépassé).

* Ce seront toutes les façons vraies de s'approprier les événements et les personnes - pour se créer soi-même sans aucun relent de narcissisme ou d'esprit possessif, mais en vue d'une communion. C'est d'abord, en ce domaine, la rencontre, pourvu qu'elle soit assez profonde pour que l'autre «devienne au sens fort mon prochain». En de telles rencontres, chacun est gagnant et trouve une occasion unique «de croître dans son humanité en s'appropriant ce qui lui était jusqu'ici étranger» (cf. HRH, 94 à 96). Mais il y a aussi les événements que l'on doit s'approprier, c'est une vraie création de soi par soi à longueur de vie, où même les échecs sont intégrés : «L'homme au lieu de subir les événements, les confronte avec lui-même dans son recueillement. Il les accueille et s'en rend maître. Il se les approprie en leur donnant nom et signification» (HRH, 92). Ne serait-ce pas là un aspect d'une juste foi en la Providence, hélas bien méconnue par la croyance populaire ? Comme le dit autre part Légaut, «sous l'action de Dieu, le croyant invente un sens aux événements et les rend (ainsi) providentiels» (IPA, 180).

* Ce seront encore toutes les occasions où l'homme se manifestera créateur et non utilisateur passif. Et là le domaine est immense car les dégradations de ce qu'il y a de meilleur (l'Écriture, la tradition, la morale évangélique) sont innombrables et pernicieuses. Dégradation de l'Écriture par l'idolâtrie des textes. Sous prétexte qu'ils sont sacrés, on les a trop souvent réduits à l'état de momies. En réalité ne faudrait-il pas que l'expérience personnelle de chaque croyant aille à la rencontre de ce trésor premier d'expérience spirituelle vivante qui tend à se figer en lettre morte ? Il faudrait que tout contact avec l'Écriture devienne une création constante dans la fidélité (HRH, 104 surtout).

Les œuvres majeures de la tradition peuvent avoir aussi le même sort. «La tradition se dégrade (alors) en enseignement qui répète. Ces œuvres vivantes de haute spiritualité ou doctrine sont étouffées sous les gloses, les commentaires et adaptations des médiocres qui les utilisent, mais sont incapables de les habiter vraiment et de les revivifier par leur propre profondeur spirituelle» (cf. HRH, 106-107).

Et la morale, même inspirée de l'évangile, n'est pas à l'abri de cette dérive. Il peut arriver que «l'obéissance dispense de la fidélité» (HRH, 113) qui est création continue. Les perspectives de vie en plénitude se muent en horizons rétrécis, l'homme moral sombre dans le conformisme de la loi, «il cesse d'être créateur pour n'être plus qu'un exécutant». «Nanti par la loi et la coutume d'une technique de bien-vivre, il ignore qu'il peut vivre plus et mieux. Protégé par elles de tout dévergondage, il est détourné aussi du meilleur de lui-même» (HRH, 113). Ne serait-ce pas de la «sénilité spirituelle» (id., 114) ?

Même la mort

• Ce sera enfin un dernier mûrissement, «l'intelligence de sa propre mort», à quoi Légaut consacre tout un chapitre de HRH. Il s'agit là aussi d'un acte d'appropriation, faire de la mort sa mort. Et certes il n'y a chez Légaut aucun «instinct de mort» (cf. HRH, 65). Et il repousse avec vigueur ce postulat qui voudrait que tout soit illusion de la subjectivité dans la certitude intime que l'on croit avoir de la survie personnelle. Non, la mort n'est pas une fin mais la dernière approche de notre être le plus vrai. C'est alors que la foi en soi s'exercera comme à l'état pur dans l'homme lucide. «Seul lui restera ce qu'il est alors en lui-même, envers et contre tout, dans sa solitude fondamentale, l'affirmation de sa propre valeur (...), l'affirmation nue, première et ultime, sans cesse à reprendre, de la foi en soi» (HRH, 74). À ce stade, la foi en Dieu n'est pas loin.

Un autre en moi plus moi-même que moi

4- *La foi en Dieu.* Carence d'être, échec de base, échec «quasi de structure», mais en même temps appel intime et irréprouvable à un plus-être, c'est la marque même de Dieu en l'homme. «Ce vide qui est la conséquence ultime et sans remède de ce que Dieu est et de ce que l'homme n'est pas mais est appelé à devenir» (HRH, 164). Voyons bien ici la jonction de deux fois solidaires : la foi en soi (en l'homme) et la foi en Dieu.

L'homme, par son approfondissement intérieur est tout «préparé à recevoir ce qui viendra le visiter», sans qu'il puisse jamais cependant se flatter d'avoir l'initiative de ce qui naît alors en lui. Légaut parle de ce sentiment «d'admiration étonnée et de gratitude» qui envahit le cœur à certaines minutes; et il y décèle «l'aveu involontaire, la vérification implicite que ce qui vient en lui n'est pas seulement le résultat de son projet, de son initiative et de son état intime» (HRH, 153).

La présence de Dieu, son action non interventionniste, se coule dans notre liberté, suscite notre action de l'intérieur. C'est bien une transcendance que l'on reconnaît, mais une transcendance de proximité et

d'intériorité «qui se glisse dans l'initiative même de l'homme, sans la transformer en passivité». L'homme est comme «visité dans ses profondeurs» (HRH, 156-157; cf. le psaume 13: «Yahvé, tu me scrutes et me connais»). Mais Légaut, dans son interview à Vérité et Vie, a dit à ce sujet des propos qui me paraissent définitifs : «La transcendance de Dieu est dans l'extrême intériorité, de sorte que plus l'homme s'atteint dans sa profondeur, plus il s'approche de Dieu. La transcendance se découvre au cœur de l'immanence. La face de l'homme qui est tournée vers Dieu est ce qui est le plus profond en lui. La face de Dieu qui est tournée vers l'homme est inséparable de ce qui est le plus profond en l'homme. Dans l'abstrait, on doit distinguer ce qui est de Dieu et ce qui est de l'homme, mais on ne peut pas séparer Dieu de l'homme en ce point où ils se joignent inaliénablement» (VV, 686, 31-32).

L'au-delà est au centre

Ce plus profond de lui-même que l'homme cherche en soi n'est-il pas «le sceau indélébile de la transcendance de Dieu» ? le signe indubitable «de la profondeur du mystère qui joint l'homme à Dieu» ? (HRH, 274 et 283, la dernière ligne du livre).

On saisit assez, par ces réflexions, quelle est la nature de la voie d'approche de Dieu qui a les faveurs (à juste titre, je pense) de Marcel Légaut. Non pas le Dieu que l'on atteint par des preuves, il risque de n'être que la pièce bien en place d'un système intellectuel et idéologique (cf. HRH, 172) ; ni un Dieu cause première dont chacun sait bien que «ladite cause première se comporte, à travers le langage de l'homme, comme la première des causes secondes» (TF, 142). Mais c'est un Dieu atteint - grâce à Dieu - par un progrès dans l'intériorité. La foi en Dieu n'a rien à voir avec «la croyance idéologique en Dieu» (c'est le titre du chapitre 4 de HRH), infatigable pourvoyeuse de caricatures de Dieu et d'idoles (idéologie = idolatrie).

Rendre "providentiels" les événements

Dans ce domaine, la plus lourde caricature ne serait-elle pas la façon populaire de se représenter la Providence ? par intervention directe (cf. plus haut «la cause première se comportant comme la première des causes secondes»), comme si Dieu venait «fourrager quotidiennement dans les déterminismes les plus assurés de la création» (HRH, 180). Au lieu de cela, il faut admettre qu'il n'y a pas a priori d'événements providentiels, que c'est l'homme profond qui les rend tels en leur conférant une signification, en se les appropriant pour les insérer dans sa vie. «Je fais d'eux ma providence en les recréant à mon usage. Je reçois de Dieu la puissance de donner à ces événements, par une intervention qui m'est propre, un sens qui convient à ce que je suis; véritable création de ma part, qui permet à ces événements de devenir providentiels pour moi» (VV, 692, 14).

L'appropriation des événements permet à l'homme de se créer dans la fidélité et d'accéder ainsi à son vrai nom devant Dieu. Cela se fait à longueur de vie. Et c'est pourquoi tout jugement partiel et prématuré sur la Providence est une erreur. On ne peut en parler valablement qu'après avoir accompli sa mission, avec un certain recul, en se retournant pour contempler sa vie (avant, on peut seulement soupçonner qu'il se tisse quelque chose de valeur en nous) - On ne peut en parler pour les autres, à leur place (c'est leur secret) - ni de soi aux autres (c'est incommunicable comme «notre nom nouveau que nul ne connaît hormis celui qui le reçoit» (Ap 1, 17). On ne peut donc que lire cette assurance au fond de son propre cœur. En sachant d'ailleurs que cette foi absolue en la Providence ainsi comprise ne supprime pas l'écharde, dans notre chair et dans notre intelligence du monde, que constitue le mystère du mal. «Dieu (la Providence) n'est pas une explication du monde» (IPA, 180). «La foi en la Providence (...) donne la possibilité de porter avec réalisme le poids écrasant du malheur tout en interdisant de l'alléger par quelque explication» (IPA, 184). Et surtout, elle engage le chrétien dans la lutte, avec Dieu, contre le mal.

Un relais est pourtant nécessaire pour accéder à une foi en Dieu authentique, celui du Christ. La seule voie sans impasse, c'est Dieu entrevu à travers la plénitude humaine du Christ, il est notre pédagogue de la vraie foi au Dieu vivant, pour nous, comme il le fut pour les apôtres (cf. IPA, 163-164). Si bien qu'unissant encore plus fort l'homme et Dieu par le Christ, on peut dire que foi en soi, foi en Jésus et foi en Dieu vont de pair. «Approfondissement personnel et connaissance intime qu'on acquerra de Jésus vont de pair» (IPA, 95) - «Par son humanité, Jésus est le chemin pour mener les hommes à croire en Dieu comme lui a cru» (Id., 106).

On pressent maintenant le rôle capital que va jouer l'expérience des apôtres, en communauté de vie avec Jésus, dans la réflexion de Légaut, car «la foi chrétienne ne peut se concevoir autrement que comme ce qui nous introduit dans l'attitude la plus profonde de Jésus» (la foi). (Cf. Urs von Balthasar, *La foi du Christ*, Aubier, pp. 48-49). Suivons donc Légaut sur les chemins de cette découverte en profondeur de Jésus, à la suite des disciples, et pour devenir nous-mêmes disciples.

L'intelligence de ce que Jésus a vécu

1- La découverte de Jésus de Nazareth

Qui est Jésus ? Telle est bien la question à laquelle nous sommes affrontés (cf. IPA, 10).

«Qui êtes-vous, Jésus, que tant d'hommes ont aimé, que tant d'autres ont haï lorsque vous étiez parmi nous (...) Qui êtes-vous, Seigneur, que j'aime comme si aujourd'hui, ici, vous m'étiez humainement présent ?» (TF, 38; cf. 54). Recherche indispensable et vitale, pas seulement intellectuelle mais spirituelle, dans la ligne (mais encore plus poussée) des méditations évangéliques que furent, en leur temps, les *Prières d'un croyant*, la première œuvre de Légaut.

Chercher inlassablement qui est Jésus Christ

Recherche ardue car de nombreux obstacles sont à vaincre. Il y a d'abord, et ce n'est pas le moindre, le voile subtil et traître de l'idéologie religieuse, la sécurité trompeuse des doctrines trop bien en place qui empêchent cette question de développer ses fruits de découverte. Il y a la croyance trop facile, complète, parfaite, le savoir dogmatique qui brûle l'étape de l'expérience, croyance inculquée dès l'enfance et qui court le grand danger de rester enfantine. On le verra plus loin à propos de la divinité du Christ. Disons simplement pour l'instant que ces croyances en arrivent à «dissimuler la question que Jésus pose à celui qui le rencontre de façon réelle et ne se contente pas de le croiser sur son chemin» (IPA, 14; cf. aussi les pages 54 à 56 dans *La Foi*).

Il y a aussi la difficulté de pénétrer la signification exacte de ces textes du Nouveau Testament, si loin dans le temps, plus éloignés encore par leur contexte culturel. Et ce ne sont pas les tonnes d'érudition qui suffiront à rendre plus proche de nous la figure incomparable. Le bon sens chrétien y est encore plus important. Et cependant une saine exégèse (et modeste) peut nous aider à avancer dans une connaissance plus rigoureuse de Jésus. Sans être exégète lui-même, Légaut rejoint ce que l'exégèse actuelle nous apprend, que nous ne connaissons Jésus que par la médiation de la communauté primitive, de son interprétation, de sa lecture des faits. Il est difficile et toujours problématique d'accéder aux "ipsissima verba" de Jésus (les paroles originelles prononcées par lui). Toute biographie du Christ est impossible; bref l'événement-Jésus nous arrive interprété (cf. IPA, 16). Et cependant ce qu'on peut arriver à connaître objectivement par une science exigeante est capital (ceci contre Bultmann). Le champ est immense qu'ouvrent les sciences bibliques à notre découverte, pourvu qu'on ne se borne pas à une pure connaissance intellectuelle. La qualité d'âme de celui qui cherche, pourvu que ce soit honnêtement et non avec des préjugés, même pieux, importe beaucoup plus que le reste.

Une vie et une mort bien concrètes

Le but à viser dans cette quête, c'est «l'intégrale intelligence de la vie et de la mort de Jésus» (TF, 146). Il est très important, en effet, de ne pas minimiser cette vie terrestre de Jésus pour l'éclipser en quelque sorte dans la lumière de la Résurrection. Elle constitue bel et bien le terreau fondamental, ce par quoi nous avons été concrètement rachetés. Car la mort de Jésus, si importante soit-elle pour notre salut, n'est pas seule rédemptrice. Ce fut une mort bien humaine, bien enracinée dans l'histoire qui l'avait précédée (la vie de Jésus, ses choix, son combat pour la justice et pour la vérité, les gens qu'il avait dérangés et dont la coalition devait l'écraser). Il ne s'agit pas d'une rédemption abstraite ou d'une volonté de Dieu plaquée du dehors et comme programmée d'avance. «La mort de Jésus est la conséquence de sa vie, de sa mission, non d'une volonté extrinsèque à Jésus. Il ne pouvait mourir que de cette façon pour être fidèle à l'ensemble de ce qu'avait été sa vie (...) Comprendre la vie et la mort de Jésus de cette façon, ce n'est pas éliminer une volonté de Dieu sur Jésus, c'est l'intérioriser de façon que cette volonté ne soit pas imposée du dehors mais qu'elle monte dans l'intime de Jésus au point qu'elle est inséparable de la fidélité que Jésus se doit à lui-même» (Foi, 71-72, passim; cf. encore IPA, 303-304). Il ne faut pas soustraire cette mort à l'histoire (aboutissement d'une vie) pour la théologiser trop vite. Jésus est certes "mort pour nos péchés", mais il est mort d'abord de sa mission.

Et comme Légaut serait d'accord à ce sujet avec des exégètes ou des théologiens comme Guillet (*Jésus devant sa vie et sa mort*, Aubier) ou Duquoc (*Christologie II*, Le Cerf).

«Le procès intenté à Jésus, écrit ce dernier, est un procès humain, causé par des mobiles humains, provoqué par des conflits historiques, dû au comportement et aux paroles de Jésus (...) La croix est un produit de notre histoire, elle n'est pas un produit de Dieu. Identifier la croix à une condamnation divine, c'est tenir pour rien les médiations historiques effectives (...) Dieu laisse notre responsabilité produire ses effets» et c'est cela qui juge le monde et le sauve (op. cité, p. 32). Pour la Résurrection, Dieu sait son importance (et nous y reviendrons) mais sa lumière ne fait pas pâlir cette vie terrestre de Jésus. Elle lui donne son sens et sa vérité dernière sans doute mais en nous obligeant à y revenir constamment : c'est cette vie-là qui nous a sauvés. La tenir pour négligeable, la laisser dans un inconnaissable «heureusement accessoire», comme dit Bultmann, sous prétexte de tout concentrer sur

la Résurrection est un mauvais calcul. Jésus reste «le chemin par ce qu'il a vécu et a été» (cf. Foi, 79).

Jésus est Dieu ?...

Un autre risque de passer à côté de cette vie réelle du Christ, c'est l'habitude que nous avons de formuler l'affirmation suprême «Jésus-Christ est Dieu» comme une sorte de préalable ou de mot magique qui suffit à tout et clôt le débat. «Cette croyance prématurée, trop facile parce qu'elle est reçue de façon superficielle, sans que les chrétiens aient eu à la conquérir ni à l'approfondir en s'approfondissant eux-mêmes, les écarte d'une recherche véritable portant sur l'humanité de Jésus» (IPA, 69; cf. encore 68 à 70 et 243). C'est comme si, possédant d'entrée de jeu la bonne réponse "théologique", on n'avait plus à chercher, à voir vivre Jésus en son humanité, à s'interroger à son sujet, comme les apôtres, et à découvrir peu à peu, dans l'émerveillement, la source de cette humanité unique, le mystère de la personne du Christ.

Ou bien : Dieu, c'est Jésus ?

D'ailleurs, pour que la formule «Jésus-Christ est Dieu» ait un sens, il faut bien que la vie terrestre de Jésus lui ait donné un contenu exact, je veux dire que Jésus par sa vie ait fourni une exégèse juste de Dieu, sinon ce Dieu reste purement notionnel et fort peu "chrétien" et les chrétiens «ne sont plus que déistes avec Jésus» (IPA, 73). Le Dieu-Jésus n'était pas caché, pour les apôtres, derrière l'homme-Jésus ou au-delà. C'est en voyant agir, parler, prier cet homme-là - et sans avoir à décoller de son humanité pour, à un moment donné, faire le saut... en Dieu - que les apôtres ont atteint, vu, touché, contemplé Dieu. «Qui me voit voit le Père». Et Légaut rejoint là encore les mises en garde des meilleurs théologiens : «Jésus est Dieu. Soit. Mais quel contenu précis donnons-nous au mot Dieu ? On peut au moins se demander si le Dieu dont nous parlons a été, en nos esprits et nos cœurs, assez épuré par l'Évangile. Il n'est pas impensable que, parfois, la reconnaissance de Jésus comme Dieu réalise un mélange fort instable entre Jésus que nous mettons au centre de notre existence et une vague idée de Dieu empruntée sans discrétion et sans retouche au patrimoine religieux de l'humanité (...) Les disciples ne sont pas partis de la divinité de Jésus, ils l'ont découverte. Ou plutôt ils ont redécouvert Dieu à partir de Jésus» (H. Bourgeois, *Mais il y a le Dieu de Jésus Christ*, Casterman, p. 16). Retenons cette dernière phrase, nous la retrouverons bientôt.

Un autre objectif important, pour le chrétien actuel, c'est d'arriver à découvrir le pourquoi de la véritable universalité de Jésus. Sans doute les apôtres étaient persuadés de la valeur du message et du salut de Jésus pour tous les hommes. Mais leur conception de l'universel était encore fort limitée et «puérile», elle se réduisait à cette évidence de la commune origine de toutes les races peuplant le Bassin méditerranéen et l'empire romain. Ils ne pouvaient pas imaginer, et pour cause, cette étonnante bigarrure de races et de cultures appelées à faire partie de l'Église, elles aussi (cf. IPA, 123-124).

L'universel n'est pas l'uniforme

Où faut-il donc situer la portée universelle du message de Jésus ? Est-elle dans l'uniformité des dogmes et des pratiques du culte ? On pourrait le penser, tant a été nette la tendance de l'Église, pour être catholique, à uniformiser, à ne pas apercevoir les différences culturelles parfois énormes (ou à les minimiser) et à ne pas distinguer l'essentiel (le vrai universel) du secondaire dans ses enseignements et ses commandements, à couler tous les chrétiens dans le même moule, à obliger tous les hommes à la rejoindre telle qu'elle était (avec cette conviction que, ayant les promesses de l'éternité, tout en elle, organisation, gouvernement, doctrine, culte, était marqué du signe de la quasi perfection - les tares n'affectant que ses membres à titre individuel). Bref, la "communion" fut imposée par le haut, une communion «préconçue, systématiquement voulue et organisée (qui) relevait de la cohésion et de l'uniformité d'une collectivité et non de l'unité profonde d'une communauté» (IPA, 110). Ainsi l'Église semble avoir beaucoup plus massivement misé sur l'uniformisation des doctrines et des mœurs que sur l'éducation des libertés personnelles; sur la collectivisation, sur «les comportements et les convictions officiellement chrétiens» (IPA, 111) plutôt que sur la promotion des personnes dans leurs richesses intérieures d'humanité ou des civilisations dans ce qui faisait leur génie propre (cf. des pages très dures dans IPA, 109 à 111 que résume assez bien cette formule, p. 111: «L'homme ne fut pas respecté dans sa profondeur»).

La communion dans la différence

Même sans vouloir insister sur le fait (devenu aujourd'hui évident) «qu'il n'est plus de doctrine qui puisse être acceptée et comprise de la même façon par tous les hommes» et «qu'il n'est pas de loi qui doive être observée en toute situation par tout homme» (IPA, 217 et 219, en titres) et que par conséquent l'uniformité est une illusion, il apparaît certain que «l'universel est plus devant, dans l'avenir, que dans le présent. Il est non pas l'alpha de l'humain, mais l'oméga de la longue histoire des hommes» (IPA, 114). On y accède par la découverte de l'étranger, par la descente en soi (chacun découvrant et respectant la solitude de base de l'autre, son nom unique devant Dieu). Alors seulement peut s'établir l'union, la communion dans la différence (cf. dans le même sens, de Certeau: *L'étranger*

ou l'union dans la différence, Desclée De Brouwer).

L'universel est donc dans la promotion des libertés personnelles. Et c'est précisément Jésus qui est au principe de cette révolution. Jésus, en effet, n'a pas voulu être un simple fondateur de nouvelle religion (si parfaite fût-elle) ni un législateur au code de lois plus strict. Il est venu éveiller les virtualités cachées dans tout homme, libérer ses facultés d'invention, lui donner une espérance d'humanité plus vraie. C'est cela le vrai universel car son message de ce fait correspondra toujours à une attente vivante chez n'importe quel homme de n'importe quelle génération (cf. IPA, 149). Son message ne pourra jamais se laisser enfermer dans aucune interprétation trop marquée par l'époque, la classe sociale ou les choix politiques; il ne saurait être «accaparé par personne» ni dévalué, ni réduit à chapeauter une idéologie quelconque (cf. IPA, 151). C'est là quelque chose de nouveau et de vraiment révolutionnaire qui a suffi d'ailleurs pour hâter sa mort. «Cet appel continué au renouvellement intérieur, au dépassement de ce qui se fait et se dit, à l'invention par chacun, dans la liberté, de ce qui lui convient pour être fidèle à Dieu, a été visiblement la cause de la condamnation rapide de Jésus» (IPA, 139).

L'exemple typique de cette manière de procéder si nouvelle est à chercher moins dans les miracles que dans les paraboles et les béatitudes. Les miracles ? Légaut en souligne le caractère ambigu et l'importance très secondaire, leur valeur assez faible pour éveiller à la foi (surtout à notre époque). «Les miracles atteignaient leurs spectateurs dans la partie la plus charnelle et la plus trouble de leur être (...) Ils réveillaient leur fonds ancestral de superstition (...) Les miracles furent des moyens précaires. Ils pouvaient amorcer une démarche vers Jésus. Ils n'étaient pas capables de la mener à bien» (IPA, 47). Le tort de Légaut est peut-être de vouloir considérer les miracles évangéliques à part et comme en soi, alors qu'ils sont liés à la personne et au message de Jésus. Mais c'est à juste titre qu'il fait remarquer leur discrétion chez Jésus. Il note aussi comment, par sa passion et sa mort sans miracles, Jésus lève toute équivoque sur la signification de ces gestes messianiques (cf. IPA, 49).

Des paroles éveilleuses de libertés

Par contre les Paraboles et les Béatitudes permettent mieux d'atteindre l'essentiel de son message de liberté. Les Béatitudes «disent ce que Jésus vivait ou allait vivre». Quant aux Paraboles, «elles sont issues de la vie intérieure même de Jésus à l'occasion des événements qu'il rencontrait (...) et certainement c'est la partie de son message qui lui tenait le plus à cœur et qui révèle le mieux son esprit; elle introduit plus que tout autre dans le secret de ce qu'il vivait et dans l'essentiel de sa mission» (IPA, 128 et 131, passim). Elles veulent toutes éveiller des libertés et des responsabilités. Elles disent l'urgence de choisir pour le Royaume, mais refusent d'indiquer impérativement et dans le menu les moyens concrets à prendre. «Elles atteignent chacun suivant ce qu'il est» et le laissent «face à face avec lui-même, libre de ses initiatives, sans aucune instruction sur ce qu'il doit faire». Ce que les serviteurs doivent faire des talents confiés, c'est à eux de l'inventer; les vierges ne sont pas prévenues d'un retard possible de l'époux; chacun doit «veiller» pour faire face à n'importe quelle situation qui se présente (cf. IPA, 129 et 132-134, passim).

2- L'expérience des apôtres. De toute façon, pour cette «intelligence intégrale de la vie et de la mort de Jésus», il nous faut passer par l'expérience des apôtres dont l'importance est unique et la valeur exemplaire. «L'idéal, inaccessible sans doute, serait de savoir comment, dans leur solitude de base, les apôtres vivaient de façon originale leur foi naissante en Jésus» (IPA, 37); ce serait de découvrir avec eux et comme eux ce qu'ils ont peu à peu découvert grâce à leur communauté de vie avec Jésus.

Revenons avec Légaut sur deux découvertes, deux expériences particulièrement intenses faites par les apôtres : leur découverte de Dieu à travers Jésus-Christ, à partir de leur strict monothéisme juif et l'expérience pascale de la présence du Ressuscité.

Un nouveau visage de Dieu

a) Légaut, à propos de la première découverte, celle de Dieu à travers l'humanité de Jésus, insiste avec force sur l'itinéraire spirituel des disciples, mieux sur le drame qui fut le leur, sur les ruptures douloureuses avec leur passé qui conditionnaient leur conversion au Royaume annoncé par Jésus. Comprendons bien que le strict monothéisme des Juifs (qui était le leur au départ) «fut un obstacle majeur pour atteindre la foi en Jésus» et en ce Dieu dont un visage tout nouveau s'offrait à eux, en Jésus. Cela devait les mener inévitablement «à un affrontement dramatique avec leur milieu» (IPA, 40 et 38). C'était, en effet, leur demander de quitter tout, de couper les ponts pour un saut dans l'inconnu. Pris entre l'autorité personnelle fascinante de Jésus et les pressions sociologiques intenses de la société religieuse qui les entourait, ils ont dû opter pour Jésus apparemment contre leur peuple auquel ils allaient devenir comme étrangers (cf. IPA, 43, 50). Vraiment c'était renoncer à toutes les sécurités de leur passé, parce qu'ils avaient découvert un nouveau visage de Dieu.

C'est là une pénétrante intuition chrétienne de la part de Légaut. Sans être théologien, il rejoint tout à fait la pensée des meilleurs théologiens actuels. «Croire au Christ, pour les apôtres - écrit par exemple le Père Moingt - c'était vraiment changer de religion, ne plus croire en Dieu de la même façon; il y a

eu pour eux mort de leur foi ancienne, et sa résurrection avec le Christ sous une forme nouvelle (...) Il s'est donc produit pour eux les premiers une sorte de mort de Dieu; pour reconnaître à la mort de Jésus la valeur de l'ultime et vraie rencontre avec Dieu, ils ont dû détruire la figure qu'ils attribuaient jusque-là à Dieu...» (dans *Annoncer la mort du Seigneur*, éditions Profac, Lyon, p. 10). Oui, le seul Dieu vrai est celui que montre Jésus, épiphanie humaine de Dieu, la seule toute-puissance qui caractérise vraiment Dieu est celle qui se manifeste dans l'amour désarmé du Fils de Dieu se donnant tout entier. Tous les autres concepts antérieurs de Dieu doivent être rectifiés devant la seule image authentique du Dieu invisible.

Souvenir vivant de Jésus - présence du Ressuscité

b) Au sujet de l'expérience pascale des apôtres, Légaut refuse de qualifier les apparitions de miracles. En effet, «elles ne s'imposèrent pas du dehors» comme des faits quelconques que tout le monde peut constater. Ce furent au contraire des «perceptions exceptionnelles», une expérience très réelle, mais avant tout intérieure, de véritables charismes qui «supposent la foi des apôtres et ne la fondent pas» (IPA, 52; cf. tout le passage 51-55).

Cette dernière formule toutefois paraît insuffisante; elle minimise par trop l'importance de la Résurrection et le rôle joué par l'Esprit Saint que Jésus ressuscité donne à ses apôtres pour les faire accéder à la vérité tout entière, à la foi totale. Il faudrait nuancer et dire que «si les apôtres avaient une certaine foi, c'est la résurrection qui constitue le fondement définitif de leur foi en la réalité vivante de Jésus Christ» (Varillon, réponse à Légaut, dans Foi, 77). Non, le souvenir vivant de la vie humaine de Jésus ne saurait suffire. Légaut privilégie très certainement (et il ne s'en défend pas) la vie de Jésus par rapport à la résurrection. Il craint que «plus on fera de la résurrection le fondement de la foi, moins on donnera d'importance à la compréhension en profondeur de la vie de Jésus» (Foi, 79). En réalité ses craintes semblent mal fondées. De même il tend à privilégier l'enseignement de Jésus et la vie des disciples avec Jésus (tels qu'ils ressortent des évangiles, surtout des Synoptiques) plutôt que l'enseignement sur Jésus glorifié et la vie dans le Christ ressuscité décrite par Paul en ses épîtres. Il est frappant de constater que Légaut ne prononce pas une seule fois, si je ne me trompe, le nom de Paul. Et pourtant, l'extraordinaire expérience spirituelle de l'apôtre aurait eu de quoi le séduire. Mais au fond, ne serait-ce pas parce que Paul, «témoin privilégié de la concentration de la prédication sur le Christ exalté» (Rigaux, *Dieu l'a ressuscité*, Duculot, p. 374), semble ignorer quasi totalement la vie terrestre de Jésus (le "Jésus selon la chair") et parce que, ainsi, se préciserait le risque d'oublier, comme Bultmann, le Jésus de l'histoire au profit du Christ de la foi, du kérygme ? En réalité, un équilibre est à trouver. Et le regain d'intérêt pour l'histoire de Jésus de Nazareth peut fort bien aller de pair avec une redécouverte de la place centrale de la Résurrection dans notre foi et notre expérience chrétiennes. «Quand on sait que les apôtres ne se sont souvenus de Jésus qu'au-delà de l'événement mort-résurrection, on ne voit pas comment les chrétiens d'aujourd'hui pourraient pratiquer valablement à l'aide des évangiles un autre souvenir que celui que la première communauté a vécu essentiellement comme présence. Présence reconnue dans l'accueil de l'Esprit. Présence du Ressuscité» (thème des journées universitaires 1972).

Revenons à l'expérience de vie des apôtres avec Jésus, pour voir comment ils ont essayé de la transmettre. L'essentiel pour eux a bien toujours été d'entretenir vivant le souvenir de ce qu'ils avaient vécu avec Jésus, un souvenir «assidûment repris, cultivé, approfondi» et célébré dans la fraction du pain (IPA, 58).

Mais ce souvenir, fidèle à n'en pas douter, était forcément marqué, coloré, peut-être subtilement infléchi (comment aurait-il pu en être autrement ?) par le coefficient de leurs limites personnelles et de leur milieu ou même par les nécessités de la catéchèse et de l'apologétique. Il faut bien voir «le fossé qui séparait ce que leur Maître leur avait dit de ce qu'ils en avaient compris sur le moment» (Foi, 43) et voir aussi que, même l'Esprit une fois reçu, des facteurs humains ont joué. Il ne faudrait pas l'oublier, pour croire à une sorte de purisme angélique de la Parole de Dieu consignée dans le Nouveau Testament. La Révélation, c'est la Personne de Jésus et elle est inépuisable; les Écritures en sont seulement une approche authentique mais humainement limitée.

De la foi en Jésus aux croyances sur Jésus

Légaut voit de la façon suivante ce qui s'est passé. À la lumière de leurs souvenirs personnels, à la lumière de toute la Bible également, les apôtres vont essayer de définir le sens de l'existence de Jésus et d'élaborer une sorte de synthèse, une doctrine sur le Christ, une sorte d'idéologie, n'hésite-t-il pas à écrire (cf. IPA, 60 et 62), "idéologie" toute pénétrée d'ailleurs, chez eux au moins, de la ferveur de leur amour et de la fraîcheur de leur expérience. Enseignement à faire passer (et pour cela il fallait un minimum de doctrine mise au point et une catéchèse adaptée); églises locales, communautés de croyants à établir (et pour cela un minimum de structures était indispensable). Est-ce que tout cela, pense Légaut, ce poids déjà sensible des "idéologies" et des institutions, n'a pas amené les apôtres à

préférer une certaine sécurité au risque de la liberté de l'Esprit ? «Par la force des choses les apôtres étaient plus des fondateurs et des législateurs que des éveilleurs spirituels» (IPA, 65). N'auraient-ils pas ainsi, sans le vouloir formellement, cautionné le passage, qui allait se faire rapidement après eux, de la foi dans sa pureté aux croyances, à un credo qui a tendance à multiplier les affirmations sur Jésus au lieu de promouvoir un attachement en profondeur à Jésus ?

Mais, arrivés là, nous quittons l'expérience des apôtres et l'histoire de l'Église commence, dont Légaut caractérise ainsi les débuts (en lien avec ce qui vient d'être dit) : «La dégradation de la foi en croyance s'accéléra avec l'extension du christianisme à des peuples moins préparés spirituellement qu'Israël» (IPA, 73 en titre). C'est peut-être là un raccourci assez sommaire. Et Légaut reconnaît volontiers qu'il n'est pas un historien. Accordons-lui qu'il s'agit de dessiner un mouvement global, une sorte de dérive d'ensemble d'une religion d'appel à une religion d'autorité comme il dira. Et, en ce sens, peut-on l'accuser d'avoir mal vu ? Mais essayons, avec lui, de prendre une meilleure «intelligence du passé et de l'avenir du christianisme».

L'intelligence de l'histoire de l'Église : crise et nouveau

Une crise pas comme les autres

1- La crise de l'Église. Elle vient de loin (on y reviendra plus loin) et il est essentiel de méditer précisément sur ce passé du christianisme pour préparer son avenir. Mais saisissons cette crise au moment où elle arrive aujourd'hui à son stade critique. «La chrétienté est définitivement agonisante» (UCSF, 5). Aussi la crise est-elle sans proportions avec les précédentes qui ont secoué l'Église. Il y a de cela 50 ans, même pas, l'avenir de l'Église «allait de soi, comme le lever ou le coucher du soleil; on n'envisageait pas la possibilité que l'Église disparaisse». Et les chrétiens moyens étaient entretenus dans cette idée et cette sécurité par une certaine conception qu'on leur avait inculquée de la transcendance de l'Église. Une certaine manière facile, sans nuance, de croire à sa transcendance, leur cache l'exceptionnelle improbabilité existentielle de l'Église» (TF, 128). Et ils en viendraient facilement à croire que «toujours dans l'avenir tout s'arrangerait pour l'Église de l'extérieur et de façon providentielle, indépendamment du comportement et de la fidélité créatrice des chrétiens» (UCSF, 5).

Aujourd'hui, la foi toute nue subsiste seule, pour le chrétien placé devant l'évidence d'une vraie déroute du christianisme et d'une sorte de mort sociologique qui l'attend selon ses modes antérieurs d'existence. «Tout ce qui dans l'Église lui est collé comme la peau sur la chair, lui sera arraché peu à peu (...) Il ne restera au christianisme que ce qu'il est essentiellement, grâce à la valeur spirituelle de ses membres, disciples de Jésus de Nazareth. Que l'Église sache encore ne pas perdre cœur quand elle se verra nue et écorchée (...) L'heure approche de changements d'autant plus importants qu'ils ont été plus longtemps refusés» (IPA, 400-401). C'est le temps de Gethsémani ou le silence du Samedi saint, de cette mort apparente de Dieu : «Humainement tous les espoirs lui sont ôtés (à l'Église); il ne lui reste plus que l'espérance» (IPA, 324).

Cette crise vient de très loin, disais-je plus haut, si elle mûrit actuellement. Mais précisément d'où vient-elle ? Il est important de le savoir. La méditation du passé de l'histoire de l'Église, de ses échecs surtout, peut être très éclairante pour nous amener à prendre une attitude de réalisme et de courage, seule capable de préparer un avenir au christianisme.

Une dangereuse dérive

Légaut voit, dans l'histoire de l'Église (des Églises chrétiennes), comme une lente mais implacable dérive, une dégradation. N'appelons pas cela infidélité positive, mais concession à la facilité dans tous les domaines, de sorte que l'héritage de Jésus a été «gravement hypothéqué» (UCSF, 5). Légaut parle ailleurs de «vingt siècles de médiocrité dissimulés sous un contentement général systématiquement cultivé», ou de «l'opacité et de l'inertie de vingt siècles», admettant d'ailleurs «qu'il ne pouvait pas en être autrement» et qu'il est bien admirable, somme toute, que nous puissions encore, grâce à l'Église, nous souvenir de Jésus en vérité (cf. IPA, 85 et 324).

Comment caractériser cette dérive ? On peut tenter de la résumer, avec Légaut, en disant que l'Église est passée d'une religion d'appel à une religion d'autorité (cf. tout le chapitre 8 de IPA), et qu'elle a habituellement donné le pas à l'indispensable (l'organisation, les structures institutionnelles) sur l'essentiel (la promotion des libertés).

Sacralisation, passivité et conservatisme

L'autorité a été indûment sacralisée. L'Église a multiplié les affirmations catégoriques et n'a pas laissé se développer en son sein la moindre autocensure (*Études*, 419). La priorité a été donnée à constituer une société solide, à la gouverner, à lui fournir un Credo, à la moraliser, à la munir d'habitudes et de pratiques, à lui donner des certitudes et des sécurités. Et la valeur morale la plus facilement reconnue et honorée paraissait être plutôt la soumission et l'obéissance que l'audacieuse liberté des enfants de

Dieu et l'imagination créatrice. Sans doute des hommes vraiment spirituels et de vrais disciples possédés de cet esprit de liberté n'ont jamais manqué dans l'Église; mais ils furent souvent, en leur temps, suspectés et freinés dans leurs initiatives. «Le christianisme s'est trop longtemps contenté, ajoute durement Légaut, de la mise en condition psychologique d'auditoires muets et passifs, demeurés crédules et sans esprit critique au nom de la docilité, restés spirituellement puérils en dépit d'une bonne volonté sans faille et d'une profonde piété» (IPA, 247). Tout se passe comme si l'Église avait manqué de foi en l'homme : uniformiser par voie d'autorité comportant moins de risque qu'éveiller des libertés.

Née d'un élan prophétique et proprement révolutionnaire, l'Église a eu tendance à devenir une force conservatrice, au nom justement d'un sacré mal compris. Elle s'est crue un peu facilement immuable et intemporelle à l'image de Dieu. Tout cela a pu assurer une cohésion monolithique assez spectaculaire; mais cela ne peut mener qu'à l'échec à long terme car, dans un système rigide, toute faille dans le dispositif de sécurité, toute porte grande ouverte sur tous les courants de pensée et de réflexion, devient grave et même catastrophique pour l'Église, surtout depuis qu'elle n'a plus le pouvoir politique ni d'ailleurs la possibilité de maîtriser l'évolution accélérée. Dès que chacun est invité sans réticence à penser par soi-même, l'uniformisation de la pensée par voie d'autorité devient impossible, chacun étant renvoyé à "sa solitude de base", c'est-à-dire à la responsabilité de sa propre pensée qu'il doit vivifier, de sa propre foi qu'il doit exprimer pour son compte sans se borner à consentir ou à répéter des formules. «Le témoignage, en effet, exige qu'on dise exactement ce qu'on croit, ni plus ni moins» (IPA, 76), pourvu que ce soit sans intransigeance et dans une volonté de dialogue avec les autres croyants.

D'une religion d'autorité à une religion d'appel...

Le drame du christianisme est donc là, pense Légaut, dans ce conflit entre la voie d'autorité et la voie d'appel, habituellement résolu dans le sens de l'autorité. Et sans doute la religion d'autorité pouvait-elle (devait-elle même) constituer une phase nécessaire et pédagogique dans l'histoire de l'Église. En ce sens Légaut parle de «la nécessité historique du christianisme d'autorité» (IPA, 236, en titre). Mais s'attarder à cette phase, la privilégier jusqu'à l'ériger en modèle unique et définitif est dangereux, c'est sacrifier l'essentiel à l'indispensable. Car doctrines, lois et structures institutionnelles sont indispensables mais précisément pour que puisse surgir et croître l'essentiel. «Pour rester fidèle à Celui dont elle tient son origine, l'Église doit être appel, semence et ferment (voilà l'essentiel) et vouloir finalement n'être que cela; c'est dans ce but seulement qu'elle se revêt de doctrines et impose des lois» (voilà l'indispensable - IPA, 235). «Tout ce que la religion d'appel doit nécessairement utiliser à cause de son incarnation sociale - doctrines, lois, structures - ne représente pour elle que l'indispensable. Elle l'élabore, le modifie, l'abroge même, dans la mesure où l'essentiel l'exige» (IPA, 231).

Malheureusement les choses ne se sont pas passées selon cet idéal. Loin de constituer une étape vers l'éveil des libertés adultes, le régime d'autorité est devenu un terme recherché comme un absolu. L'Église a préféré imposer, réglementer, enseigner des vérités toutes faites, prévenir ou empêcher les questions plutôt que les susciter; elle a préféré les théologiens et surtout les professeurs de religion qui répètent aux croyants plus profonds mais moins faciles qui cherchent, ouvrent des voies nouvelles, incarnent l'évangile dans leur temps. Il faudrait que l'Église sente enfin «combien est indigne de l'homme une religion d'autorité si spirituelle soit-elle, qui ne vise pas à s'accomplir en religion d'appel» (IPA, 237). Mais en est-il encore temps ?

...Une mutation difficile

L'Église est maintenant acculée, en effet, à une mutation sans précédent et elle n'y est pas tellement préparée. Car un «héritage gravement hypothéqué (on vient de le voir) rend encore plus difficile un avenir lourdement menacé par les conditions modernes» (UCSF, 5). Il faudrait, pour accomplir cette mutation, que «des auditoires muets et passifs», «des fils toujours mineurs de leur Église» deviennent, en grand nombre, disciples authentiques de Jésus. C'est une gageure ! Car tant que le peuple chrétien ne sortira pas «de son atonie et de son inertie», rien ne sera gagné. Ce ne sont pas les changements dans la liturgie ou dans les structures ecclésiastiques qui y suffiront. Ce n'est pas non plus la recherche fiévreuse (et relativement nouvelle) de l'efficacité sociale par l'Église qui pourra donner le change, car elle est caractéristique «de toutes les idéologies en perte de vitesse» et on peut la soupçonner d'être «contaminée par l'opportunisme» (IPA, 239). Et la contestation politique de nombreux clercs relève souvent d'un prophétisme facile qui se situe rarement «au niveau des malédictions évangéliques», faute de s'être imprégné d'abord de l'esprit des Béatitudes (IPA, 361).

Alors comment Légaut voit-il un renouveau possible de l'Église ?

Se mettre au travail avec foi

2- Les voies du renouveau de l'Église. Le regard jeté par Légaut sur le passé de l'Église peut sembler assez déprimant. Il se veut réaliste. Mais ce qu'il faut souligner maintenant - et qui n'est pas

apparu assez explicitement jusqu'ici, c'est la foi de Légaut en l'Église, en dépit de certaines appréciations cruellement lucides proches du réquisitoire. C'est toujours en amoureux passionné de l'Église qu'il parle et qu'il fustige. «Elle dont je ne me séparerai jamais, mais qui est si lourde à mon cœur» (TF, 38). Mais il est persuadé que, malgré la rigidité de l'institution, le christianisme est une «authentique approche de l'absolu» (IPA, 210). Et l'Église demeure toujours «la société où est conservé et découvert, cultivé et prolongé le souvenir vivifiant de Jésus de Nazareth» (IPA, 328), ou «le sacrement universel du salut», comme s'exprimerait Vatican II.

Un renouveau en profondeur

* Mais ce renouveau sera par priorité un renouveau spirituel ou bien il s'essoufflera après avoir fait illusion un temps. La priorité du renouveau spirituel sur les changements de structures (que Légaut souhaite radicaux) est un aspect de la priorité de l'essentiel sur l'indispensable dont on a déjà parlé (cf. IPA, 394). À quoi aboutiraient, en effet, les réformes de structures, même les mieux justifiées, si se perpétuait «le désert chrétien» (IPA, 285-286, 378), aussi bien intellectuel que spirituel, qui n'attend souvent qu'un signe ou des animateurs vraiment spirituels pour reflourir. Car «ils sont nombreux ceux qui souffrent de l'isolement spirituel, là où l'on parle abondamment de communauté ecclésiale (...), ceux qui portent lourdement la médiocrité religieuse d'assemblées où sans cesse l'on rabâche les mêmes clichés moraux ou dogmatiques, les mêmes examens de conscience dérisoires, les mêmes commentaires alambiqués ou boursoufflés» (IPA, 378).

* Ce renouveau - autre caractère - viendra surtout par les laïcs chrétiens avides de ressourcement spirituel. Légaut rejoint tout à fait Gérard Defois qui veut «fonder le changement sur la créativité laïque» (dans *Parole et Pain*, mai-juin 1973, p. 165). Et le rôle des monastères, Légaut le voit dans cette optique : devenir pour les laïcs, pour le peuple chrétien, ces lieux de rencontre et de haut témoignage (donc forcément rares) dont ils ont besoin pour épanouir leur connaissance intime de Jésus-Christ et entrevoir les formes nouvelles de leur témoignage évangélique propre. Mais il est bien entendu que ce qu'ils auront entrevu au monastère ou dans n'importe quel lieu de réflexion chrétienne, ils devront à la fois «s'en inspirer et s'en détacher» (IPA, 397). C'est de cette façon, avec ses richesses et ses limites, que Légaut juge l'engouement pour Taizé, par exemple. «La grâce de Taizé, c'est de permettre le déclenchement, de correspondre à un besoin secret, mais après ? C'est aux jeunes de continuer en se constituant en petits groupes».

Refaire un tissu communautaire

* Constituer des petits groupes. Tel semble bien être un trait marquant du renouveau; ce ne sera pas un renouveau purement individuel (dans le sens d'une religion privée) mais un renouveau communautaire. L'avenir du christianisme, pense Légaut, est lié à la naissance, à la prolifération et à la vitalité spirituelle de petites communautés ou fraternités chrétiennes sans nom, sans publicité - qui ne se veulent pas éternelles et n'en prennent pas les moyens en s'institutionnalisant, mais croient en la fécondité de l'Esprit pour en susciter toujours de nouvelles - communautés que l'autorité n'est pas capable de susciter mais qu'elle devrait souhaiter voir naître, qu'elle devrait accompagner et couvrir dans leur recherche malgré les risques sans vouloir les chaperonner car «c'est là qu'elle sentira battre le cœur du christianisme» plutôt que dans les congrès ou les vastes rassemblements. «Sans doute, il est merveilleusement bon à des chrétiens de se réunir nombreux, mais quand ils ont été auparavant capables de faire œuvre spirituelle autour du souvenir vivant de Jésus, à longueur d'année, en temps ordinaire, entre quelques-uns» (IPA, 322, puis 315). On verra bientôt la place centrale du mémorial de la Cène dans ces petites communautés, plus voisines du «deux ou trois réunis en mon nom» que des groupements anonymes de paroisses dites communautaires, bien incapables, même avec le réseau diversifié de leurs œuvres, d'«empêcher le recul de la vie religieuse» (IPA, 315).

Quant aux communautés traditionnelles de religieux ou de religieuses, elles pourront certes aider à ce renouveau, mais à condition de se réformer profondément elles-mêmes. Et il faut avouer qu'à la lecture du tableau que Légaut nous fait de la formation dans les noviciats, de la pratique des vœux de religion, ce renouvellement paraît une gageure. Les noviciats (et séminaires d'ailleurs) sont des institutions «grandes mangeuses d'hommes» (IPA, 321); beaucoup d'espoirs y naissent, les réussites vraies y sont l'exception («pour quelques réussites spirituelles (...) que d'échecs cachés ou visibles», IPA, 345). Les vœux en «systématisant les Béatitudes», qui sont appel et non légalisme, aboutissent plus à faire des ascètes que de vrais disciples (cf. IPA, 346). Et Légaut n'hésite pas à lier la pratique des vœux perpétuels à une conception de Dieu et de ses rapports avec l'homme jugée aujourd'hui inacceptable; celle d'un Dieu dont la volonté souveraine, fixée une fois pour toutes, impose à l'homme une voie précise et sans initiative où la lettre a plus de place que la fidélité inventive (cf. les pages 349 et 350 de l'IPA). Peut-on vraiment suivre Légaut dans cette affirmation ? Il raisonne à partir d'un état d'esprit qui a pu avoir cours mais qui est visiblement dépassé et attribue à l'état religieux en soi ce qui a existé de tout temps en son sein comme déviations constamment dénoncées comme telles (le formalisme

juridique, la sécurité spirituelle recherchée à l'abri de structures au label garanti...).

3- Quelques objectifs plus précis de ce renouveau. Après avoir indiqué globalement les voies et les caractères d'un renouveau souhaité de l'Église, arrêtons-nous maintenant à quelques objectifs ou propositions plus explicites.

Un riche terreau d'humanité

a) Le premier objectif pourra paraître immense et mal définissable (donc mal défini). Il l'est, en effet. Mais en même temps il est tellement essentiel qu'il conditionne le succès de tous les autres. Et Légaut y tient à juste titre. On pourrait le résumer ainsi : un croyant doit d'abord être un «vivant véritable» (IPA, 81), un homme profond et debout. Un long apprentissage de l'humain lui est indispensable s'il ne veut pas parler pour ne rien dire. Il devra «faire de longues classes à l'école des hommes», surtout des plus simples - «beaucoup oublier pour mieux savoir ce qu'il sait» - «avoir la patience des longs délais qui lui permettront d'être accepté des hommes» (IPA, 385 et 386). Ce n'est pas dans le flot des livres pieux partant de la doctrine qu'il trouvera la lumière. La plupart sont médiocres, «ils protègent du réel et font vivre dans un monde fictif» (IPA, 80). Rien ne remplace l'intelligence de la condition humaine, l'expérience spirituelle du croyant qui, en s'approfondissant lui-même, cherche inlassablement à rejoindre la personne de Jésus, comme le firent les premiers disciples - «recherche (qui) menée avec ténacité, devient une véritable prière tant elle fait corps avec la vie du croyant» (IPA, 79).

Ce long apprentissage de l'humain, cet approfondissement incessant des deux questions liées : Qui suis-je ? et Qui êtes-vous Jésus ? (cf. TF, 47 et 64) passe inévitablement par le partage sans arrière-pensée de la vie et des combats des hommes - ce qui n'équivaut pas à s'investir, corps et âme perdus, dans le politique. Il est un certain chemin qu'on ne peut faire que seul et il n'a pas à précéder ou suivre le chemin politique; il doit l'accompagner tout le long.

Vers une éducation permanente de la foi

Bref, «le christianisme de demain sera plus enraciné que celui d'hier dans les profondeurs humaines ou il ne sera pas» (IPA, 391). Et c'est pourquoi Légaut préconise une véritable catéchèse des adultes comme moyen essentiel. Les petites communautés qu'il aspire à voir se multiplier devraient être des groupes de réflexion sur la foi, des cercles de méditation de l'Évangile, des foyers de prière, comme ils sont des lieux d'engagement, de combat et de témoignage. La catéchèse des enfants et des jeunes sera de moins en moins efficace pour vivifier le tissu de l'Église; parfois elle ne représentera qu'un «combat d'arrière-garde pour diminuer la pression athée qu'exerce la société et ralentir la retraite de l'Église». Aussi «le christianisme doit s'engager résolument dans l'apostolat des adultes qui deviendra son principal moyen de se perpétuer et de progresser. Cet apostolat le formera. Il le jugera aussi» (IPA, 391).

b) Un renouveau de la vie de prière. Tout un chapitre de IPA est consacré à la prière. Il est dense et riche. Aucun acte de la vie chrétienne ne marque peut-être mieux que la prière le nœud de l'action de Dieu et de celle de l'homme, et en somme le lieu de la Providence en action; c'est une "collaboration créatrice" qui permet à l'homme, sous l'action tout intime de Dieu, de se révéler à soi-même et d'entrer pleinement dans une mission.

Prière vraie, non démission mais mission

La vérité de la prière est liée à notre niveau de foi et à notre entrée effective dans une mission. «Il y a autant de manières de prier qu'il y a de manières de croire. Et la qualité de la foi conditionne celle de la prière» (TF, 35). Si bien qu'une foi mal purifiée ne peut produire que des caricatures de prière. La prière vraie ne peut s'accommoder de l'image d'un Dieu au bon plaisir discrétionnaire dont il conviendrait de capter la bienveillance et d'avoir l'oreille (cf. IPA, 192). Elle ne doit pas non plus être regardée comme «le dernier recours pour obtenir, si elle est exaucée, ce que les efforts ordinaires ne peuvent pas procurer une sorte de prolongement de l'action humaine quand celle-ci se trouve à bout de souffle» (TF, 36). C'est faute de la considérer droitement que les gens de notre temps ont un tel mal à concevoir comment elle peut être efficace et la soupçonnent «d'être une action irrationnelle et sans portée» (IPA, 190). En réalité, elle est une collaboration ou mieux une communion au projet de Dieu, non pas d'ailleurs un projet extérieur à l'homme ou dont l'homme ne serait que le simple «agent d'exécution»; non un projet sur l'homme, mais un projet qui est l'homme lui-même bien vivant - la prière réalisant ce paradoxe de l'homme qui «se tient debout devant Dieu en étant lui-même» (IPA, 192).

La vraie prière n'est pas liée à des formes particulières, à des heures ou à des lieux privilégiés, ni à des formules particulières. Elle est d'ailleurs autant silence que parole. Elle peut éclore aussi bien dans les activités les plus quotidiennes que dans les moments qui lui sont spécifiquement attribués. Et Légaut n'hésite pas à écrire cette phrase qui plairait à Tillich : «Toute recherche qui intéresse l'essentiel de l'homme de façon capitale est prière» (IPA, 199). Si bien qu'on peut même parler d'une certaine

"prière de l'incroyant". «Là où l'homme est lui-même, dans une authenticité sans partage, sans jouer un personnage devant lui-même ou devant les autres, Dieu, en vérité, tout absent qu'il puisse paraître, est présent et tout proche» (IPA, 200).

Enfin Légaut insiste sur le lien intime entre prière et mission. C'est dans sa prière que Jésus a reçu sa mission, qu'il en a pénétré le sens et les exigences de don total; de même, c'est par le biais de sa mission que le chrétien accédera à une prière vraie qui colle vraiment à son être profond. C'est pourquoi on ne peut pas demander n'importe quoi n'importe quand. «La mission circonscrit le domaine où la prière réelle est possible», au nom de Jésus, selon les objectifs du Royaume et avec la volonté de s'engager soi-même sans se contenter de «bonnes paroles ou d'intentions irréelles (...) qui donnent bonne conscience à peu de frais» (IPA, 203-204). Là non plus l'inflation verbale n'est pas bonne. Que d'intercessions tous azimuts et intempérantes qui ne sont guère que des façons subtiles de se reposer sur Dieu du travail qu'on n'a pas le courage d'entreprendre.

c) Un renouveau de la Cène du Seigneur. Un renouveau capital et urgent. Urgent pour reconstituer un vrai tissu communautaire, tant il est navrant de constater que beaucoup de paroisses ne peuvent guère «assurer qu'une vie sacramentelle étrangère à toute vie communautaire» (IPA, 380) et tant la pratique religieuse a été survalorisée au point de demeurer sans proportion avec ce qu'on est capable d'éprouver sans se forcer et de faire passer dans la vie (cf. IPA, 385).

Autre liturgie ? Autre sacerdoce ?

Légaut envisage donc une mutation radicale de la liturgie. La raison essentielle, pour lui, c'est que la Cène (vers elle paraît converger tout son livre et ses pensées habituelles car elle est le cœur de la vie de disciple) doit pouvoir être renouvelée partout où se trouve un groupe de chrétiens réellement vivants et motivés en profondeur (climat d'intériorité, de recherche de Jésus Christ, de mission). Une bien plus grande souplesse devrait caractériser ces eucharisties ainsi démultipliées. «Il serait nécessaire que, sans exception, en tout lieu, en toute circonstance, là où plusieurs chrétiens, même seulement deux ou trois, sont désireux de se réunir au nom de Jésus, ils puissent refaire entre eux l'action de la Cène» (IPA, 379). Ce qui appelle évidemment «une refonte complète de la conception du sacerdoce», une «démocratisation du sacerdoce» (IPA, 329 et 368). Le prêtre, dans ces perspectives (s'appellera-t-il d'ailleurs encore prêtre ?), étant un membre comme les autres de la fraternité, du groupe, avec la même vie, les mêmes besoins, les mêmes charges, habilité toutefois par l'Église en qualité d'officiant (car il ne s'agit pas d'éclater en groupes sauvages sans ouverture sur les autres communautés et sans lien avec l'évêque). Il ne détiendra plus tous les rôles comme les prêtres hommes-orchestre qu'on a connus (gouverner, enseigner...), il ne sera même pas forcément l'animateur principal de la communauté car ce charisme et ce ministère peuvent être la part d'un autre membre.

Vues d'avant-garde, propos aberrants, utopies ? Je ne le crois pas, quand on entend, par exemple, Mgr Riobé déclarer : «Vouloir maintenir les formes actuelles du ministère, n'est-ce pas nous fermer les yeux délibérément sur le monde dans lequel nous vivons ?» (dans *Le Monde* du 11 nov. 1972) - ou quand on voit une revue théologique sérieuse, comme *Parole et Pain* (mai-juin 1973, n° sur le Sacerdoce), préconiser hardiment cette refonte radicale, très partiellement esquissée (trop rapidement et plus par intuition chrétienne que par solides motivations théologiques) dans ces quelques pages de Légaut.

Pour ce qui est de l'autorité et du gouvernement dans l'Église, Légaut préconise «une décentralisation extrême» (LV, 21), une subsidiarité effective, la multiplication des diocèses où les évêques ne seraient plus «des préfets pour affaires religieuses» (LV, 24) - l'essentiel restant «la constitution de cellules vivantes d'Église» (LV, 30) et tous les ministères, y compris celui de l'évêque, étant au service de l'unité. Et pour donner une image de la vraie collégialité qu'il souhaite, à la tête de l'Église du Christ, Légaut aime citer - pour équilibrer le fameux «Tu es Pierre» (Mt 16,18) trop exclusivement utilisé - un passage des Actes (8,14), nous rapportant comment «les Apôtres qui étaient à Jérusalem, ayant appris que la Samarie avait reçu la parole de Dieu, y envoyèrent Pierre et Jean». C'est bien là, prise sur le fait, une façon très simple et très libre de concevoir la primauté (cf. LV, 23).

De la Cène à la messe : une dérive ?

Mais venons-en à la Cène elle-même. De la Cène du premier jeudi-saint à la Messe d'aujourd'hui, telle qu'elle est encore assez habituellement pratiquée, Légaut regrette une certaine dégradation accomplie par lente dérive «sous le couvert d'un développement censé homogène» (IPA, 305). En quoi a-t-elle consisté ? La Cène, pense Légaut, a évolué d'un souvenir vivant à un culte ritualisé à l'extrême, sacralisé, figé et hiératique et, à cause de cela, ressemblant plus «au rite d'une religion quelconque qu'au repas demandé par Jésus à ses disciples pour qu'ils se souviennent de lui» (id., 305). L'accent a été mis sur le registre sacrifice rituel et tout s'est concentré sur l'acte efficace de la consécration. Ainsi «le renouvellement de la Cène fut rabaissé à la fabrication d'un sacrement» (IPA, 311). La quantité a pris le pas sur la qualité (Id., 305), la messe est devenue le plus important des exercices de piété, une

pratique imposée sous peine de péché, un lieu privilégié de la religion moralisante, sous la forme du "devoir" dominical d'abord; grâce aussi à l'habitude de considérer avant tout la communion comme un aliment spirituel donnant la force d'accomplir ses autres "devoirs".

On comprend fort bien le tourment de Légaut. C'est ce glissement qui s'est opéré, réduisant l'eucharistie, pour trop de chrétiens, à une sorte de présence magique (les paroles consécatoires efficaces *ex opere operato*) et à une consommation de type "potion magique" (communion). Et c'est pour cela qu'il voudrait que cet acte religieux, pour échapper au danger de magisme, soit constamment vivifié par le souvenir vivant de Jésus, surtout «de ce dernier repas, ces heures augustes entre toutes où Jésus atteignait le sommet de sa mission» (Foi, 86). Légaut se montre là toujours fidèle à son étoile polaire, l'importance unique de la vie terrestre de Jésus. Mais là encore, donne-t-il bien à la Résurrection toute son importance ? Seule la Résurrection, en effet, a pu faire que ces «heures augustes» atteignent à la véritable universalité. Et le Jésus présent sous le signe du repas est le Christ ressuscité, ferment du monde nouveau, récapitulant et totalisant en quelque sorte en cet état définitif (et incarné, ne l'oublions pas) tous ses états antérieurs, tout ce qu'il a vécu avec nous et pour nous, y compris ces heures suprêmes de la dernière Cène (cf. sur le lien étroit entre l'eucharistie et la Résurrection, le livre récent de Martelet, *Résurrection, eucharistie et genèse de l'homme*, Desclée).

Non se laisser porter. Mais porter l'Église

L'avenir de l'Église, Légaut le voit dans le passage hardi et sans retour à une religion d'appel qui mise sur la promotion de la liberté, sur l'initiative et la responsabilité de ses membres. Ce sera le passage de l'attitude passive du consommateur de biens spirituels (celle des chrétiens simplement obéissants et disciplinés, en sécurité quand ils ont été dûment catéchisés, sacramentalisés et gouvernés) à l'attitude active de chrétiens qui prennent en mains l'avenir de leur Église. «Maintenant, pour que l'Église vive et qu'elle soit fidèle à sa mission, il ne suffit pas que les chrétiens se laissent porter par elle (c'était l'Église de chrétienté), il faut qu'ils la portent (c'est l'Église des disciples)» (LV, 14; VV, 671, 5).

Et pour passer de la dangereuse (parce qu'anesthésiante) sécurité d'autrefois aux risques de la fidélité créatrice, il faut admettre, dans l'Église telle qu'établie, un certain coefficient normal de transgression, de rupture ou du moins de distanciation par rapport à ce qui s'est toujours dit ou pratiqué. Tout ordre établi est menacé de routine, de sclérose. Il se défend vigoureusement contre le changement en son sein ou bien tend à le récupérer en le neutralisant. La vraie fidélité peut alors exiger «un pas fait hors du rang» (IPA, 271), le chrétien ne peut plus tout simplement «faire partie sans réticence de la société (religieuse) qui l'entoure (ni) adhérer sans réserve à la doctrine» (HRH, 225). En Jésus déjà s'était d'ailleurs accomplie une "rupture" exemplaire «entre son message et la religion des autorités juives traditionnelles» (IPA, 399). On semble bien en être rendu à cette phase de fidélité créatrice. Et c'est «la foi en Jésus (et en son Esprit, devrait ajouter Légaut) qui rendra possible l'impossible mutation de l'Église» (LV, 40).

Cet article fini, on pourrait se demander quelles sont les dimensions de la foi chrétienne que Légaut a plus ou moins laissées dans l'ombre. Serait-ce la dimension "politique" ? Il faudrait voir. Mais après tout, peu importe, le bilan est déjà si riche, comme cela. Et puis une grande œuvre, comme une grande philosophie «n'est pas celle qui n'a pas de vide. C'est celle qui a des pleins» (Péguy).

1973

Vivre en frères chez Marcel Légaut à Mirmande

Bernard Mignon

Extrait de "Paix et Joie" *Fraternité franciscaine* de Foyers

Bulletin de Liaison N° 14, août 1973

La grâce de ce séjour chez Marcel Légaut est, à mon sens, le bien qui nous est commun à tous, la fraternité.

Cela s'est imposé à moi peu à peu, comme une certitude intérieure acquise lentement, au travers d'une sorte de cheminement, par une série de touches successives et convergentes. Une certaine qualité d'accueil d'abord. Je pense à ce premier contact avec la Magnanerie. Nous avons eu à peine le temps de débarquer que Légaut, interrompant "la méditation" commune, était là, nous recevant comme de vieux amis. J'ai eu ainsi très vite le sentiment d'être accueilli de façon fort libre et néanmoins très personnelle par tous les "camarades" de Légaut et, en même temps, comme par un mouvement d'osmose, d'être amené moi-même très spontanément à accueillir les nouveaux arrivants de chaque jour. Je me suis ainsi senti, au bout de quelques jours, non seulement engagé à l'égard de la communauté, mais moi-même de la communauté, si j'ose dire.

Il y avait là, et cela a été ma seconde conviction, comme un partage et une prise en charge mutuels vécus le plus naturellement du monde et cependant à un niveau de profondeur où l'homme touche à ce qu'il y a de plus essentiel en lui-même. Partage très simple de ce qui fait la vie de tous les jours avec ses contingences et les nécessités d'une vie en commun, nombreuse parfois et pourtant jamais

anonyme, souple et cependant jamais banale, toujours exigeante au contraire et d'une exigence intérieure, non point celle des règlements et des disciplines même "librement consenties", comme on dit. Horaire, services, vaisselle... tout cela vécu ensemble dans une articulation harmonieuse et discrète, une sorte de concertation silencieuse, un sorte de coresponsabilité... Une très grande liberté, une joie, avec la conscience que ce que nous vivions ensemble nous dépassait tout en rejoignant, en même temps, nos aspirations les plus secrètes à chacun.

Je pense aussi à l'organisation matérielle de la vie à Mirmande, avec toutes les charges et les ressources d'imagination que cela représente nécessairement lorsque le nombre de participants s'accroît de façon considérable et imprévue et que, par ailleurs, la maison est elle-même plus ou moins sommairement équipée...

«Lorsque deux ou trois d'entre vous seront réunis en mon nom, avait dit Jésus, je serai au milieu d'eux». C'est là, dans cette prise de conscience commune qu'il faut chercher, je pense, l'origine et l'inspiration profonde de ce partage fraternel, respectueux et créateur, nourri lui-même du partage de la parole (méditation de l'Evangile, topos, repas, rencontres plus personnelles favorisées elles-mêmes par la qualité de ce qu'on vivait ensemble... et du silence, de la solitude, de la prière... plus faite d'un climat que de formulations...

La vie de la communauté culminait pour moi dans le partage de l'Eucharistie réalisé "en mémoire de Lui", chaque jour, vers la fin de la journée, eucharisties de plus en plus dépouillées du bruit des paroles dans l'écoute de Sa parole.

Tout cela ne se raconte pas. Il faut le vivre...

1973

La prière

Interview

Pour vous, Marcel Légaut, qu'est-ce que prier ?

Pour moi, prier est essentiellement une activité qui exige la vie totale de l'individu. Ma prière dans la mesure où elle mérite ce nom, implique que, quand je prononce des mots, ce soit exactement des mots qui résonnent en moi par le fait que je fais totalement corps avec eux. Par quel cheminement et dans quelle mesure sommes-nous capables d'arriver à la totalité du don qui est la condition pour la réalité de la prière ? La première condition, la toute première étape pour s'en approcher, je ne dis pas pour l'atteindre, c'est de prendre la vie au sérieux. Ce n'est pas chose facile.

L'étape suivante qui est décisive, c'est de découvrir qu'il y a en moi des exigences qui ne sont pas la conséquence de ce qu'il y a en dehors de moi, mais qui sont en moi parce que je suis ce que je suis. Quand un homme se trouve devant une exigence intérieure impérieuse, qui n'a aucun support du dehors, qui ne peut même pas invoquer un ordre de tabous religieux quelconques, qui d'autre part se trouve en contestation avec lui-même, en lui naît une prière. Il trouve en lui une certaine inadéquation entre les possibilités qu'il se connaît et ce qu'il doit faire pour ne pas se renier; voilà à mon sens la première prière vraie parce qu'elle est essentiellement centrée et née de sa propre vérité personnelle.

Nous ne pouvons pas expliquer à quelqu'un la légitimité, l'existence d'une exigence intérieure qu'il n'a pas par lui-même perçue. Il faut que vous en ayez une prise de conscience même infime mais réelle pour que nous puissions nous entendre. La prière consiste précisément à atteindre la force intérieure qui permet, bien que nous soyons seul à le faire, de correspondre à l'exigence intime, qui, en nous imposant des devoirs durs à observer, nous fait prendre conscience de notre faiblesse.

Plus nous entrons sur le chemin de prières vigoureuses, plus nous nous apercevons que notre effort d'intériorité doit être poussé et que la totalité de notre individu est de plus en plus sollicitée, la totalité connue et inconnue se trouve engagée. Ainsi s'amorce un chemin qui, petit à petit, quand j'ai suffisamment vécu, m'ouvre à la découverte du sens de ma vie. Le sens de ma vie se trouve manifesté par une véritable unité; toute ma vie, celle du passé, celle du futur se trouve, pour ainsi dire, prise en bloc dans l'unité du sens de la vie. Ceci me paraît essentiel. Il n'y a pas de vie spirituelle accomplie qui n'ait atteint le sens de sa vie ou de sa mission. La longueur, la portée, la difficulté, l'extrême exigence que m'impose la prise de conscience de ma mission, je puis être certain que, bien que du dehors ça puisse apparaître comme des sacrifices mutilants, ce sont des sacrifices qui préparent la fécondité, extraordinaire fécondité qui fait que la mission est le fruit de l'homme et révèle l'homme à lui-même. Il y a une sorte de communion, de collaboration entre l'appel, l'exigence intérieure, la mission et d'autre part notre fidélité.

La prière, à ce moment-là, est essentiellement une prière de communion, parce que, au fond, presque expérimentalement, on se rend compte que, à mesure que l'on a besoin d'aide pour réaliser la mission qui est la nôtre, dans une certaine mesure cela nous est donné. Nous ne sommes plus dans la prière de demande, nous sommes dans la prière de communion. Et je crois qu'à ce moment-là ce n'est plus seulement une prière de communion, c'est une prière d'action de grâce. La joie d'être ce que l'on doit

être et de l'être de telle façon que ça va au-delà de toute espérance que l'on pouvait connaître au début. Au départ, on se voyait orienté par ce que l'on connaissait de soi sans connaître toutes les richesses secrètes, les possibilités secrètes enfouies qui attendaient le développement de notre propre vie spirituelle pour émerger et devenir actives.

Pour moi, la prière ne peut sortir de nous, nous ne pouvons vraiment prier, que si l'on connaît ces différentes étapes. Que la prière se manifeste par une simple attitude intérieure ou qu'elle se manifeste par une parole peu importe, l'important est qu'elle s'enracine dans la vie totale de celui qui prie.

Pour vous, Marcel Légaut, comment prier ?

L'homme est la porte de Dieu. Presque tout le monde est spontanément animiste, c'est-à-dire que nous mettons Dieu derrière les choses. Or, moi, je vous parle de mettre Dieu dans l'intime de l'homme. C'est là que se trouve la fondamentale difficulté. Lorsque nous prions, nous sommes animistes et toute notre culture scientifique va contre. Le résultat est que nous sommes assez vigoureusement et très rapidement en porte-à-faux. Nous demandons à Dieu qu'il anime, qu'il organise les choses pour que tout se passe bien. Nous faisons de Dieu un "deus ex machina". Il organise les choses et comme disaient jadis les ancêtres : quand il pleut, c'est Dieu qui fait pleuvoir; le tonnerre, c'est Dieu qui parle... Si la mentalité scientifique va dans l'extrême opposé en disant : Puisqu'on peut expliquer tout ce qui se passe dans la nature par des raisons rationnelles, Dieu n'existe pas. Voilà la culture diamétralement opposée à l'animisme qui, à mon sens, est radicalement fautive aussi, puisqu'on nie l'homme en l'identifiant à un phénomène. La transcendance d'un Dieu animiste c'est d'avoir la toute-puissance, l'omniprésence, l'omniscience. Tout à fait maître de la situation, il fait tout ce qu'il veut, quand il le veut. C'est une transcendance qui est pour ainsi dire, la mise à l'infini des petites possibilités que nous avons. C'est par rapport à notre faire et à notre dire et non par rapport à nous dans le sens où nous transcendons ce que nous faisons. Nous restons en surface et cela nous dispense d'entrer dans le mystère que nous sommes. En conséquence, ou nous faisons des prières animistes et là, on peut dire qu'on "fait" des prières et il faut d'une certaine manière les faire pour qu'elles existent, ou nous sommes dans la perspective de ce que nous avons essayé de préciser et la prière est de l'ordre de ce qu'on est, non de l'ordre du faire et du dire.

Les prières vocales qui sont de l'ordre de ce que l'on est, voilà, à mon point de vue, la vraie prière vocale et non pas la prière qu'on adresse par des formules toutes faites. Lorsque la présence à soi est suffisante, le mot n'est plus que le sacrement de la présence et c'est la présence qui agit. Ce n'est pas le signe qui est en lui-même efficace, on peut changer le signe, l'important c'est que la présence y soit. La difficulté que nous avons à prier ensemble vient de ce que nous n'avons pas atteint, ensemble et chacun de notre côté de façon nécessaire, les problèmes fondamentaux que pose la condition humaine. Les paroles vraies prononcées par l'un d'entre nous qui correspondraient à ce qu'il y a de fondamental en lui, en étant capable de le dire, après se l'être dit, porteraient un écho réel dans l'autre, même si le langage utilisé n'était pas tout à fait le langage qu'il aurait lui-même utilisé pour le dire, parce que la parole est faite d'un mot et d'une présence.

L'homme est mystère à lui-même, il ne peut pas s'épuiser. La formule de Descartes, «je pense donc je suis», est, à mon sens, dire, «je suis beaucoup plus que je ne pense». Autrement dit, nous dépassons l'ordre du connaître et ça, nous pouvons, par prise de conscience de ce que nous sommes, nous en apercevoir d'une manière ou d'une autre. Cela suppose évidemment une introspection développée dans le temps, en contact avec le réel, qui est tout à fait autre que la pensée de quelqu'un qui reste enfermé dans son bureau. C'est dans cette perspective, qu'on peut dire, l'humanité est une chose à découvrir mais qui ne peut jamais être totalement découverte parce que, précisément, l'homme est mystère. Et c'est à travers le mystère de l'homme que Dieu est présent. Je pense même qu'il n'y a qu'un seul mystère ici-bas, c'est l'homme. Le mystère, ce n'est pas une inconnissance de fait mais une inconnissance de droit. Notre grandeur est de reconnaître cela, que nous sommes proprement inconnissables à nous-mêmes que nous ne sommes pas inépuisables par ce que nous pouvons penser de nous.

Prière et mission

La mission, pour moi, est la découverte progressive, tâtonnante, de ce que je dois faire pour être ce que je dois être. Autrement dit, c'est trouver le sens de sa vie et non pas donner un sens à sa vie. Donner un sens à sa vie, c'est un niveau; trouver le sens est unique parce que je suis unique, autre. Trouver le sens de sa vie, c'est quelque chose de spécifique à ce qu'on est, parce qu'on est ce qu'on est, et cela dure tant qu'on dure.

Il est certain qu'il n'y a pas que la prise de conscience progressive de la mission, d'autres étapes peuvent préparer cette prise de conscience. Chaque fois que quelque chose nous est imposé, soit en

positif, soit en négatif, qui est inséparable de ce que nous sommes, que nous ne pouvons pas nier sans nous renier, et qui se trouve à la limite de nos possibilités en ce sens qu'il y a en nous des pentes qui vont contre, l'altérité est là parce que nous sentons que pour que ce soit possible, il nous faut quelque chose dont nous ne sommes pas entièrement maîtres. C'est une des premières prises de conscience d'une activité en nous, qui est inséparable de nous, mais qui transcende les activités que nous pouvons avoir à notre disposition, et c'est extrêmement capital parce que c'est le seul passage où nous pouvons joindre du bout des doigts, le doigt que Dieu nous tend.

Si l'action est la conséquence de la mission, au sens que je précise bien du terme, la prière est continuelle communion avec cette exigence fondamentale, qui se manifeste à la fois par ce qu'elle nous impose et par les apports que la mission nous fait recevoir à mesure qu'elle le demande à notre propre activité. Car ce qui caractérise une mission, et ce qui la différencie d'une fonction, c'est que la mission, même si elle exige des sacrifices terribles n'est jamais mutilante et nous apporte, chaque fois que l'exécution correspondant à l'action est nécessaire, des moyens, que peut-être nous ne connaissions pas avant et qui apparaissent à ce moment-là. Autrement dit, la mission est essentiellement fécondante, c'est-à-dire qu'elle met en évidence, en conscience claire, certaines possibilités intimes qu'on ignorait, mais qui, grâce à la fidélité à la mission, se mettent au niveau où l'on peut agir. Par rapport à la fonction, c'est tout à fait autre chose. Pour bien choisir une fonction, il faut savoir ce dont on est capable. La mission passe par l'extrême intériorité de ce que nous sommes. La découverte de la mission et la prière, c'est exactement la même chose.

Toute création est caractérisée par ce fait que l'auteur, le créateur s'y incarne, et ne se contente pas simplement de fabriquer. Je ne pense pas que tout le monde soit apte, par le fait même que d'abord personne n'est apte à le faire tout le temps. Il faut recevoir la motion qui distingue la fabrication de la création. Dans toute vie, il y a des heures où, soit par la naissance et le développement des instincts fondamentaux, soit parce qu'on se heurte à des difficultés qui menacent l'essentiel, l'homme prend conscience de cet essentiel qu'il a jusqu'à présent négligé. À ce moment-là, il est créateur.

Il y a peut-être là une nuance à ajouter. À savoir que, lorsqu'une parole est vraie œuvre créatrice, elle est presque une action divine et elle peut provoquer en l'autre, s'il est suffisamment préparé, une heure de grâce, qui lui permet d'accéder au niveau où la parole a été dite. La présence engendre la présence.

Dans une assemblée qui devient communauté, où chacun a atteint, pour son propre compte, avec suffisamment de vigueur, sa profondeur personnelle, si un membre est capable, sous une motion vraie, de dire une parole particulière qu'il s'arrache à lui-même, dans une certaine mesure, comme par ricochet, cette puissance créatrice qu'il a en lui, à ce moment-là, va avoir des échos en ceux qui le comprendront au même niveau et non pas seulement au niveau d'une expression formelle ordinaire.

1973

Marcel Légaut, le prophète provençal

Interview

D'abord professeur puis berger, Marcel Légaut est devenu un écrivain célèbre, une sorte de prophète.

En novembre 1940, un homme achetait une vieille ferme abandonnée dans les Préalpes françaises. Les paysans qui vivaient éparpillés dans le voisinage hochèrent la tête lorsqu'ils apprirent qui était cet homme.

C'était Marcel Légaut qui avait alors une quarantaine d'années, un professeur de mathématiques de renom qui avait eu une chaire à l'université de Rennes, officier pendant la brève période qui avait précédé la victoire éclair allemande, et ensuite muté à l'université de Lyon. Dès cette époque, Marcel Légaut s'était mis en quête d'une ferme, non pas, comme c'est le cas de nombreuses personnes aujourd'hui, pour en faire une agréable maison de week-end, mais pour en faire son gagne-pain, pour travailler la terre de ses mains.

Il épousa une femme beaucoup plus jeune que lui, qu'il avait connue comme étudiante, et s'en alla s'installer dans cette ferme modeste et se mit à la rude tâche décourageante parfois qui l'attendait car les champs étaient restés incultes pendant de nombreuses années.

Pendant vingt ans, Marcel Légaut travailla la terre et éleva des moutons, une soixantaine, gagnant ainsi la considération et l'amitié de ces mêmes paysans qui ne lui avaient pas épargné les moqueries. Après vingt années de paix et de silence, Marcel Légaut se mit à écrire, un premier livre d'abord, "mon expérience des hommes", puis un second qui connut un grand succès, "mon expérience de la foi". Aujourd'hui, Marcel Légaut est un best-seller. Ses livres passionnants et passionnés ont été traduits en plusieurs langues. C'est un écrivain et un théologien de renommée peu commune. Un de nos collaborateurs a rendu visite à ce grand penseur. C'est un vieil homme, un patriarche qui l'a accueilli. Il

n'a pu s'empêcher de le comparer à un prophète.

Après Luc-en-Diois, une petite ville située à une heure de route à l'ouest de Valence, une petite route de pierre aux virages sans fin escalade la montagne. Je dois reculer pour prendre certaines épingles... Suis-je vraiment sur la bonne route ? Voilà déjà plus d'une demi-heure que j'avance au pas. Par endroit, le chemin disparaît sous la végétation. Pas être qui vive à qui je puisse demander ma route. Une descente et une grimpe encore plus abrupte. Impossible de faire demi-tour et le seul fait de songer que je pourrais croiser un autre véhicule devient un véritable cauchemar. Enfin, tout là-haut sur le col, j'aperçois une vieille bâtisse devant un champ de blé. Une femme avance sur le chemin. Je lui demande où dans cette solitude peut bien vivre l'écrivain Marcel Légaut. «Je suis sa belle-fille, me répond-elle, il sait que vous devez venir aujourd'hui, entrez seulement dans la maison». Un homme grand vient au-devant de moi, me tend la main. Il porte un béret basque sur ses cheveux blanc, même dans la maison. Un visage austère, buriné, des sourcils fournis, des moustaches, des yeux pétillants de vie entourés d'une multitude de petites rides lorsqu'il rit. Il est vêtu d'un pull à col roulé brun, d'un pantalon de velours avec des poches aux genoux et porte des savates qui ont des trous.

«Monsieur le professeur», la formule le fait sourire... «Mon ami», reprend-il. Nous pénétrons dans son bureau. Pas de bureau à proprement parler, pas de machine à écrire, pas de fauteuil confortable, pas de tapis. Le crépi des murs d'une teinte indéfinissable s'effrite par endroits. Dans un coin, une cuisinière avec un long tuyau; en face, une vieille commode. Un plateau de table long d'au moins quatre mètres trône sur deux chevalets, couvert d'une toile cirée où reposent des piles de feuilles manuscrites et de livres. Quelques chaises de cuisine et un vieux sofa sous la fenêtre. Voilà tout le mobilier de cet homme illustre. De sa fenêtre, la vue s'étend à l'infini sur les vallées, sur les montagnes. «Nous sommes à 1000 m. d'altitude» raconte Légaut. L'hiver y est rude. Mais, à cette époque de l'année, il vit à Valcroissant où sa femme habite chez un de leurs fils qui est paysan et qui a restauré un petit cloître cistercien du 11^{ème} siècle. «Pour écrire et pour réfléchir, j'ai besoin d'être seul». Il vit seul, sa belle-fille est juste venue faire un tour ce matin, son autre fils vit plus haut dans la montagne, dans une ferme. Lui n'a pas de voiture, il est trop âgé pour cela. Pas de machine à écrire non plus ? Il écrit tout à la main. Marcel Légaut me montre alors ses manuscrits où court une petite écriture, chaque page regorge de corrections.

Je me risque à lui demander comment il vit, qui lui fait la cuisine. «Je vis très simplement, je ne bois que de l'eau et vis presque uniquement de pommes de terre et d'oignons. Je n'ai besoin de rien de plus. - Comment, vous êtes Français, vous vivez aux portes de la Provence et vous ne buvez pas de vin. - Non, de l'eau uniquement». Mais dans toute sa vie, il n'est jamais allé chez un médecin. Il se sent en parfaite santé, rien ne lui manque. Puis il m'emmène dans son coin préféré, derrière la maison, là où fleurit le genêt. «C'est de là qu'on a la plus belle vue». Il vient souvent s'y asseoir au soleil.

De retour dans la maison, il se laisse photographier, patiemment. Il s'installe à sa table comme si je n'étais pas là. Peut-être m'a-t-il oublié, absorbé par ses manuscrits. Aurait-il pu devenir écrivain s'il était resté professeur uniquement, sans avoir connu la vie simple d'un paysan ou d'un berger ? «Non» parce que cette vie simple dans la solitude est tout ce qu'il y a de plus vrai. Il le dit d'ailleurs dans l'un de ses livres où il dit aussi qu'il est devenu paysan par fidélité à ce qu'il voulait être afin de pouvoir faire quelque chose de positif.

Marcel Légaut a fait son chemin. Par ses livres, il touche un nombre étonnant de chrétiens, lui qui n'est ni prêtre, ni évêque, ni un féru de théologie, lui le profane, ou peut-être pourrions-nous dire, une sorte de prophète. Devant la force de sa foi, beaucoup restent sans voix.

Lorsqu'il quitta sa chaire à l'université, c'était pour mener une vie plus vraie. Et c'est dans cette vérité qu'il a trouvé la force de sa foi chrétienne. Selon lui la sécurité matérielle ne fait qu'asservir l'homme, l'empêchant de développer sa force de caractère, lui enlevant sa principale source de stimulation, le besoin. Pour lui, l'Église ne va cesser de perdre de son influence pour redevenir ce qu'elle était à ses débuts, une communauté qui ne songeait guère à s'adapter au monde. Marcel Légaut n'est ni un progressiste ni un traditionaliste. Il n'est jamais amer dans ses critiques, lucide seulement.

Avant-propos

Ayant eu le loisir - que sans doute n'ont pas eu bon nombre de ceux qui l'auraient désiré, même parmi ceux qui par profession ont à rendre compte, dans les journaux et les revues, des ouvrages récemment édités - ayant eu le loisir de lire très attentivement d'un bout à l'autre, la plume à la main, le livre très abstrait de Marcel Légaut, intitulé *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, j'ai été très impressionné par son contenu qui, contrairement au titre, présente une vision absolument fautive de ce qu'il prétend expliquer.

En ayant fait une critique assez développée, je l'ai soumise à des amis qui m'ont conseillé, certains avec beaucoup d'insistances, de la publier. J'ai longtemps hésité à suivre ces conseils, cette publication m'inspirant des regrets et des craintes. Des regrets, car il m'est pénible de paraître m'attaquer à un homme que je respecte profondément pour sa sincérité, le courage persévérant qu'il apporte à vivre conformément à sa foi, son sens apostolique. Des craintes, parce que je redoute de faire apparaître les erreurs de Marcel Légaut aux yeux de certains qui risqueraient peut-être alors d'y adhérer en raison de leur estime et de leur sympathie à l'égard de ce scientifique devenu berger afin de mieux réaliser son idéal humain et spirituel. Craintes d'autant plus grandes que beaucoup n'ont pas clairement perçu ces erreurs fondamentales dans son ouvrage difficile, exigeant des lecteurs une grande application que la vie absorbante d'aujourd'hui ne permet guère. Et, d'autre part, dans les conférences très nombreuses que Marcel Légaut est invité à donner ici et là, aussi bien que dans les articles qu'il écrit dans diverses revues, ces erreurs, ces contre-vérités, n'apparaissent pas tellement à qui, n'ayant pas approfondi le livre où il expose l'essentiel de sa doctrine, ne lit pas entre les lignes.

Je me suis néanmoins décidé à publier cette étude dont le but est de souligner les différences capitales qui opposent la doctrine de M. Légaut - car quoi qu'il en dise, il expose réellement une doctrine - à la foi de l'Église. Cette publication a fini par m'apparaître d'autant plus utile que telles ou telles de ces déformations de la foi chrétienne, dont la plupart sont des résurgences d'hérésies anciennes, sont aujourd'hui, plus ou moins explicitement, professées et même enseignées par bien d'autres que M. Légaut. L'originalité de cet auteur étant de rassembler ces thèses dans une vaste systématisation, il n'est sans doute pas inopportun de faire paraître ces pages, en cette crise douloureuse que traversent l'Église et sa foi.

La foi nue selon Marcel Légaut

De son ouvrage intitulé *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du Christianisme*, Marcel Légaut déclare «qu'il reflète avec une exactitude suffisante comment son auteur comprend le christianisme à travers sa propre expérience», et c'est là, ajoute-t-il, «le fruit d'une vie» (7, n° des pages du livre de M. Légaut). Dans cet avertissement, il présente ses conceptions avec une modestie que l'on aimerait retrouver dans la suite. «Ce livre, dit-il, est peut-être profondément erroné. Qui peut arguer de sa sincérité pour s'assurer qu'il est dans le vrai ?» (7) Nul, sans doute, ne contestera la sincérité d'un homme qui a voué sa vie à la recherche de ce qu'il considère comme "l'essentiel". Mais, comme il le reconnaît lui-même, la sincérité ne suffit pas pour atteindre sûrement la vérité.

«Si ce livre est faux, précise-t-il lui-même, il l'est de façon irrémédiable. Il ne peut pas l'être seulement par quelques aspects, importants mais localisés. Il doit être refusé en entier» (7). Ce qui est certain, c'est que cet ouvrage qui prétend introduire à l'intelligence du christianisme présente une pensée essentiellement différente de ce que croient et enseignent l'Église catholique et l'Église orthodoxe et même bien des protestants.

L'auteur commence par établir une distinction capitale entre foi et croyance. Il nous prévient dès l'abord qu'il emploie certains mots dans un sens qui n'est pas toujours celui qu'on leur donne habituellement. Pour lui, la foi des disciples de Jésus provient du rayonnement spirituel que leur Maître a eu sur eux et qui les a fait croire en Lui «avant même qu'ils puissent s'en donner raison» (24).

Mais, cherchant à s'expliquer à eux-mêmes et aux autres ce dont ils avaient été témoins, les apôtres, prétend M. Légaut, construisirent une doctrine en utilisant leurs anciennes croyances, puisées dans la Bible. Or, pour lui, qui dit croyance, doctrine, théologie, dit idéologie «où l'esprit de système et l'imagination ont une large part» (10). «Chez les apôtres, se mêlaient désormais de façon indiscernable et inséparable la foi qu'ils portaient à Jésus et l'adhésion sans restriction à l'idéologie qu'ils avaient élaborée à son sujet» (62).

Quelles sont donc ces soi-disant "idéologies" qui font écran à la "foi" primitive des apôtres que le chrétien d'aujourd'hui doit s'efforcer de retrouver ? M. Légaut, qui les dénonce en bloc avec tant de

violence tout au long de son livre, ne les signale qu'incidemment d'une manière plus précise. Mais ce qu'il en dit nous renseigne suffisamment sur l'importance capitale des dogmes qu'il rejette ou qu'il transforme.

Car, en effet, il rejette et il transforme. Une sorte d'anti-intellectualisme le pousse à rejeter la doctrine présentée par l'Église. Mais, d'autre part, par une attitude paradoxale qui n'est pas rare chez les réformateurs, il ne cesse de dogmatiser en présentant ses conceptions d'une manière très doctorale qui n'invite nullement à la discussion.

Nous examinerons successivement ce qu'il pense de la Rédemption, de la Cène, de la Résurrection, de la foi en Jésus, de sa divinité, de Dieu. Nous verrons ensuite les réformes de structures qu'il propose pour "sauver" le christianisme et sa conception de la religion d'appel.

Nous tenons toutefois à faire une remarque importante. Nous analysons ici le livre de M. Légaut, dans sa teneur objective. Au cours du débat que l'auteur a soutenu avec le R.P. Varillon dans une salle de la Mutualité, à Paris, le 5 novembre 1971, la pensée de M. Légaut, qui d'ailleurs s'est défendu d'être philosophe et théologien, a paru beaucoup plus flottante. Il déclare d'autre part, dans une interview parue dans *La Croix* (22 juillet 1971), que plusieurs personnes ont contribué à la rédaction. «Tout a été travaillé et retravaillé avec des camarades... Des chapitres comme "Foi en soi" et "Foi en Dieu" ont été réécrits une dizaine de fois». Il est possible qu'en bien des endroits, malgré ces remaniements, l'expression ait trahi la pensée du signataire de l'œuvre.

Il faut tenir compte de la difficulté intrinsèque d'un tel sujet. D'où, souvent, des ambiguïtés dans la présentation de la pensée, qui peuvent entraîner une imparfaite compréhension de la part du lecteur. Un dialogue permettrait peut-être de mieux s'expliquer. Néanmoins, il est certain que M. Légaut est en désaccord profond sur bien des points avec la doctrine catholique.

Il souffre de la désaffection si commune de nos jours à l'égard de l'Église, qui, dit-il, «malgré ses errements... est la société où est conservé et découvert, cultivé et prolongé, le souvenir vivifiant de Jésus de Nazareth» (328). C'est pourquoi il voudrait voir opérer la mutation qu'il juge nécessaire pour qu'elle soit à même d'évangéliser l'humanité, aujourd'hui et demain.

Mais la mutation qu'il envisage, et qu'il présente comme un retour aux sources, est en fait la négation des dogmes les plus fondamentaux de la foi de l'Église

La Rédemption

Comme M. Légaut ne parle guère de la Rédemption que par allusions, il est difficile de savoir s'il l'accepte ou non. Quoi qu'il en soit, il est manifeste qu'elle n'est pas, à ses yeux, un élément essentiel du mystère de Jésus.

«Dans les perspectives trop exclusivement théologiques, la mort du Christ... n'est plus que le moyen préconisé par Dieu pour édicter le décret rédempteur. Jésus n'est plus homme pour conduire les hommes à Dieu, mais seulement la victime propitiatoire s'offrant à Dieu en leur faveur. Il doit être adoré seulement comme Sauveur» (72). La réflexion «que font les théologiens pour expliquer la vie de Jésus à partir du dessein rédempteur de Dieu sur l'humanité», c'est là «constructions intellectuelles» (144). Et l'on sait le dédain de l'auteur pour ce qu'il désigne sous ce nom.

Cette élaboration théologique, idéologique, remonterait aux apôtres eux-mêmes. «L'enseignement des apôtres insiste particulièrement, et presque de façon exclusive, sur le sacrifice sanglant de Jésus, victime propitiatoire pour les péchés des hommes» (302). C'est là une de leurs superstructures idéologiques.

Comment M. Légaut interpréterait-il donc, s'il les citait, les paroles suivantes, qui présentent la Rédemption comme la raison profonde de l'Incarnation du Fils de Dieu ? (D'ailleurs l'ouvrage que nous analysons ne parle nulle part de l'incarnation ni de la préexistence éternelle du Fils de Dieu). «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique... pour que le monde soit sauvé par lui» (Jn 3,16-17). «Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour une multitude» (Mt 20, 28). «Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé (en croix) le Fils de l'homme, afin que tout homme qui croit ait par lui la vie éternelle» (Jn 3, 14-15).

Oserait-on prétendre que ces paroles rapportées par les Évangiles comme étant des paroles de Jésus ont été inventées par les apôtres ? Au nom de quoi le prétendrait-on ? En voici d'autres par lesquelles Jésus déclare qu'il donne lui-même sa vie pour les hommes, pour obéir librement à un décret éternel de Dieu. «Repousserai-je la coupe que m'a donnée le Père, ne la boirai-je pas ?» (Jn 18, 11). «Le Fils de l'homme va à son sort selon ce qui a été arrêté» (Lc 22, 22). «Je donne ma vie. On ne me l'ôte pas; je la donne de moi-même» (Jn 10, 17-18). «Je suis le bon pasteur. Le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis» (Jn 10, 11).

«Imposée par les circonstances, dit M. Légaut, cette mort, Jésus ne la voulait nullement pour elle-

même comme si une victime sanglante avait valeur devant Dieu» (299). Évidemment, la mort en elle-même, considérée matériellement, sans relation avec l'immense amour qui l'a fait accepter, est un mal et ne peut plaire à Dieu. Mais, au contraire, les sentiments qui ont conduit Jésus à offrir ce suprême sacrifice sont un sublime témoignage d'amour, comme il le déclare lui-même :

«Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime» (Jn 15, 13).

Et saint Paul l'a fort bien, exprimé, en disant avec une admiration pleine de gratitude : «Il m'a aimé et Il s'est livré pour moi» (Ga 2, 20). «Le Christ s'est livré pour nous, s'offrant à Dieu en sacrifice d'agréable odeur» (Ep 5, 2). Ce qui est agréable à Dieu, ce n'est évidemment pas l'odeur du sang, mais l'amour de son Fils pour lui-même et pour les hommes, ces hommes que lui-même, Dieu, aime comme ses enfants (M. Légaut présente la doctrine sur le rachat par la mort sur la croix comme issue d'une conception voyant dans la décision du Père «un décret inflexible et impitoyable de justice» (302). Cette mort n'était d'ailleurs pas le "dernier geste" de Jésus, "son dernier acte" (152), comme M. Légaut le répète plusieurs fois. Après la mort, il y eut la Résurrection, suivie un peu plus tard de l'Ascension pour une vie éternelle dans la gloire. Mais M. Légaut ne parle pas de l'Ascension glorieuse de Jésus et il ne parle de la Résurrection que pour nier la réalité objective des apparitions de Jésus après sa mort. Sa mort, offerte en sacrifice, en témoignage d'amour, Jésus la joint étroitement à sa Résurrection, par ces paroles : «Si le Père m'aime, c'est que je donne ma vie pour la reprendre. J'ai pouvoir de la donner et de la reprendre: tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père» (Jn 10, 17-18).

Bien loin que les apôtres fussent dans la disposition d'inventer une doctrine sacrificielle à partir de la mort de Jésus, les Évangiles nous disent qu'ils se révoltèrent à l'idée que leur Maître pût subir tant de souffrances, quand il le leur annonça pour la première fois : «À Dieu ne plaise, cela ne t'arrivera pas !», s'écria Pierre. À quoi Jésus répondit : «Arrière, Satan ! Tes pensées ne sont pas les pensées de Dieu» (Mt 16, 22-23).

Au moment de l'arrestation de Jésus, tous s'enfuirent et Pierre renia Jésus. Après sa mort, ils étaient profondément abattus et prirent d'abord pour des «radotages de femmes» l'annonce des premières apparitions de Jésus ressuscité. À ce moment, ils n'avaient pas encore compris le caractère rédempteur de cette mort. C'est en se souvenant de ce qu'avait dit Jésus qu'ils comprirent après coup, après la Résurrection et la Pentecôte, le caractère sacrificiel de sa mort et sa valeur rédemptrice. Les paroles mêmes qu'il avait prononcées à la dernière Cène, en instituant l'Eucharistie, les plus récentes dans leur mémoire, les plus bouleversantes peut-être, étaient bien de nature, elles aussi, à le leur révéler : «Ceci est mon corps qui va être livré pour vous» (Lc 22, 19). «Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui va être répandu pour une multitude en rémission des péchés» (Mt 26, 28).

Mais ces paroles-là, M. Légaut ne les cite pas, pas plus que celles que nous venons de rappeler. Et comment peut-il écrire que la méditation sur cette mort rédemptrice par amour des hommes diminua dans les cœurs le souvenir de Jésus et fut un obstacle à la connaissance profonde de son âme et de sa mission (303) ? Ne fut-ce pas tout le contraire ?

La Cène

N'acceptant pas le mystère de la Rédemption ou, tout au moins, n'y voyant pas un élément essentiel de la vie de Jésus, M. Légaut ne reconnaît pas le caractère sacrificiel de la Cène ni, par conséquent, du renouvellement de la Cène, dont le but essentiel, d'après lui, n'est pas non plus de constituer un repas sacramentel. «On fit du renouvellement de la Cène l'écho de ce sacrifice et, plus encore, un nouveau sacrifice non sanglant, réel cependant, lié à celui de Jésus, mais ayant son unité et sa valeur propre. Il ne fut plus question de se souvenir en cette action, et grâce à elle, de Jésus, mais de fonder théologiquement ce nouveau sacrifice, grâce au sacerdoce éternel du Christ ressuscité (il semble bien que M. Légaut ne croie pas à la résurrection de Jésus, telle que l'Église y croit) qui en devint l'agent véritable par l'instrument du sacerdoce des prêtres conçu dans la ligne lévitique». (304)

«Pour que la messe soit explicitement le renouvellement de la Cène comme Jésus et ses disciples l'ont ensemble vécue, qu'elle en soit le souvenir en action, il faut aller contre une tradition qui remonte au début du christianisme et même au temps des apôtres...» (324-325).

À vrai dire, d'après l'auteur, Jésus s'était exposé lui-même à n'être pas parfaitement compris : «Attentif à utiliser ce qui pouvait faciliter l'audience de son message, comme il avait fait dans le passé en usant des miracles et des prophéties, Jésus a voulu donner à ses derniers moments un caractère qui relève directement de la religion juive. Il est monté à Jérusalem dans les délais voulus pour que le dernier repas pris avec ses disciples fût celui de la Pâque. Dans la même intention, par l'action singulière qu'en ce moment d'extrême tension il accomplit en prenant du pain et du vin, il laissa se créer une nouvelle liturgie, greffée sur l'ancienne, mais d'un caractère moins spécifiquement juif, un repas sacré...» (153). Par suite d'une «extrême tension», «il laissa se créer... L'institution de l'Eucharistie ne fut donc pas la réalisation d'une intention réfléchie, d'une décision arrêtée de longue date... «Pour demeurer dans la

mémoire des siens et de ceux qui lui succéderaient... Jésus permit ainsi de célébrer sa mort... Pour renouveler la Cène... il leur suffisait (aux premières générations chrétiennes, d'origine juive ou païenne) d'offrir sans plus, dans leur assemblée, le sacrifice parfait, accomplissement des sacrifices cultuels de leurs anciennes religions. Ce moyen n'était pas sans danger... à cause de toutes les déviations qu'il pouvait autoriser et qu'en fait il a permises, quand il fut pris comme une fin et qu'il ne fut pas centré sur la volonté dernière de Jésus, affirmée avec force dans les conditions les plus solennelles: "Faites ceci en mémoire de moi"» (154).

Pour M. Légaut, on s'est, en effet, gravement trompé sur l'intention profonde de Jésus en faisant du renouvellement de la Cène un sacrifice. (Pour M. Légaut, la messe n'a pas une valeur en soi, 305) et un repas sacramentel (tout au plus la Cène est «le repas demandé par Jésus à ses disciples pour qu'ils se souviennent de lui» 305). L'important, c'est le souvenir. Dans cet ordre formel :«Faites ceci en mémoire de moi», ce qu'il faut considérer essentiellement et même uniquement comme but à atteindre, d'après l'ouvrage que nous analysons, c'est le souvenir, "en mémoire de moi". Faites ceci n'est qu'un moyen de le réaliser. Et que faut-il entendre par "Faites ceci ?" Ceci, c'est quoi ? Cela veut dire : Rassemblez-vous comme nous le sommes ce soir au cours d'un repas, pour revivre par le souvenir ces dernières heures que nous passons ensemble, vous et moi.

«Cette action attachée au geste dernier de celui qu'ils aimaient, mémorial de tout ce qu'ils avaient vécu auprès de lui... elle entretenait en eux et parmi eux sa présence» (58). Ne joue-t-on pas ici sur les mots ? Le souvenir entretient dans une présence à soi-même, à son passé, celui qui se souvient. Il ressuscite mentalement la présence de ceux à qui l'on pense. Mais le souvenir, si intense soit-il, ne suscite pas par lui-même leur présence réelle (2).

«Le pain et le vin qu'ils consommaient ensemble... étaient le signe... si transformé par ce souvenir plénier assidûment repris, cultivé, approfondi, que leur foi, à la suite de Jésus, le consacrait en présence et en nourriture spirituelles» (58). Notons bien : le pain et le vin, transformés par le souvenir, étaient consacrés en présence spirituelle et en nourriture spirituelle. «Ce pain et ce vin, aliments en soi tout à fait négligeables, contingents (un de ces mots que M. Légaut emploie dans un sens différent de celui qu'on leur donne habituellement) dans leur nature et dépendant du temps et du lieu où ils vivaient, devenaient, par l'usage qu'ils en faisaient et par ce qu'ainsi ils recevaient, l'agent de leur fidélité envers lui et de leur unité avec lui» (58).

«Pour ceux qui la renouvellent... dans la foi qu'ils ont en lui (Jésus)», la Cène est «l'acte capital» (58), en ce sens que le pain et le vin, aliments en soi tout à fait négligeables, contingents dans leur nature, deviennent l'agent de leur fidélité envers lui. Et cela par l'usage qu'ils en font, c'est-à-dire grâce au souvenir, et par ce qu'ils en reçoivent, soit l'impression d'une présence spirituelle.

Nous verrons plus loin comment M. Légaut comprend la foi en Jésus. Pour l'instant, constatons qu'il se permet des libertés absolument invraisemblables à l'égard des textes scripturaires.

«L'homme n'exerce pas seulement son activité spirituelle pour se souvenir de ce qu'il a été... Quand il n'a pas connu personnellement quelqu'un, sa mémoire ne lui sert de rien, mais d'autres éléments peuvent jouer le rôle des matériaux que, dans ces conditions, elle ne saurait procurer, ainsi des lettres, des écrits de cet auteur, des témoignages à son sujet... À son initiative et sous sa responsabilité, à la lumière de son expérience personnelle et de son sens de l'humain, il fait le départ dans ce dossier entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas. Il distingue les éléments qu'il juge contingents, même si l'insistance des documents leur donne du poids, de ceux qui lui paraissent manifester ouvertement, ou lui font entrevoir en filigrane les orientations principales de l'autre» (19).

C'est ainsi, «à la lumière de son expérience personnelle et de son sens de l'humain», que M. Légaut s'autorise à faire le départ, dans le "dossier" des quatre récits de la Cène que nous possédons, entre ce qui, d'après lui, est important et ce qui ne l'est pas. Il considère sans doute comme "contingents", car il ne les cite même pas, ces paroles : «Ceci est mon corps, ceci est mon sang», qui introduisent immédiatement «Faites ceci en mémoire de moi» dans les trois synoptiques et dans l'épître de saint Paul aux Corinthiens.

À quoi rattache-t-il donc cette parole de Jésus : «Faites ceci en mémoire de moi» ? À une autre parole prononcée par Jésus à un moment assez éloigné de la Cène et que rien n'autorise à substituer au lien obvie qui relie : «Prenez et mangez, ceci est mon corps; prenez et buvez, ceci est mon sang» à «Faites ceci en mémoire de moi», lien incontestable, confirmé par ces autres paroles de Jésus rapportées par l'Évangile de saint Jean : «Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang un breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui» (Jn 6, 55). La parole à laquelle M. Légaut rattache «Faites ceci en mémoire de moi», bien qu'elle n'ait pas, dans les textes, de rapport direct avec cet ordre ou cette invitation, c'est celle-ci : «Lorsque deux ou trois d'entre vous seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux». Manifestement, pourtant, il s'agit ici d'un mode de présence différent de la présence réalisée dans la communion eucharistique. Mais cela n'empêche pas

M. Légaut de relier étroitement ces deux promesses de Jésus, tout en vidant d'ailleurs de leur substance les deux sortes de présence annoncées et en les réduisant, semble-t-il, l'une comme l'autre, à une simple activité subjective de souvenir.

«À ses derniers instants, à l'heure de la Cène, il leur fit la recommandation formelle de se réunir en son nom: "Faites ceci en mémoire de moi ", ultime demande que l'approche de la mort et la séparation définitive rendaient plus pressante encore» (293). "Faites ceci en mémoire de moi" devient ainsi simplement une recommandation formelle de se réunir en son nom.

«Sans doute, en de nombreuses occasions, Jésus avait assuré à ses disciples qu'il serait au milieu d'eux lorsqu'ils se réuniraient en son nom. Quelques heures avant que tout fût consommé, en ces instants trop denses, trop lourds aussi, les dernières paroles de Jésus, arrachées plus encore que vraiment préméditées, furent l'ultime promesse de celui qui s'en va... Ce fut une véritable prière qu'il leur adressa». Par cet appel... Jésus demandait à ses disciples de se livrer ensemble et personnellement, dans la foi, à l'activité du souvenir...» Par cette promesse, Jésus assurait à ses disciples, "faisant ceci en mémoire de lui", qu'ils trouveraient ainsi le contact avec l'absolu qui renouvellerait leur foi; contact direct et intime qu'ils avaient connu auprès de lui, dans les heures bénies où il était non seulement devant eux, mais en eux, tant sa parole issue directement de lui-même les pénétrait, les transformait, les comblait, les faisait être» (293-294).

Voilà donc, d'après M. Légaut, ce que devait être essentiellement le renouvellement de la Cène pour les disciples, selon le désir de Jésus : «Se livrer ensemble et personnellement à l'activité du souvenir», moyennant quoi ils retrouveraient «le contact intime» qu'ils avaient connu auprès de leur Maître quand il était non seulement devant eux, mais «en eux, tant sa parole les pénétrait». Grâce à ce souvenir, sa parole les pénétrera comme jadis, et c'est ainsi qu'ils seront en contact intime avec lui, qu'il sera «en eux».

«En se représentant, autant que cela est possible, à travers les Écritures et grâce à leur expérience personnelle, tout ce qui a préparé la Cène, tout ce qui l'a accompagnée, en refaisant les mêmes gestes, en redisant les mêmes paroles, en le faisant ensemble, dans le même esprit de recherche et de piété, les chrétiens, s'ils avaient les dispositions et les possibilités intimes convenables, s'introduiraient dans l'intelligence de ce que fut Jésus comme s'ils se souvenaient de lui après avoir vécu avec lui; ils se le rendraient réel et présent autant qu'il est en eux» (297-298).

Voilà le résultat qui devrait être obtenu par le renouvellement de la Cène : les chrétiens se rendraient Jésus réel et présent autant qu'il est en eux, selon leurs dispositions et possibilités intimes, grâce à une évocation analogue à un souvenir, facilitée par la mise en commun au sein d'une réunion, où l'on répéterait les gestes et les paroles de Jésus. Emploierait-on cette formule «ils se le rendraient présent» pour exprimer une présence réelle ? Il s'agit donc d'une réalisation purement mentale, exclusivement intérieure à la réflexion des participants de cette assemblée, puisque ce n'est pas Jésus qui se rend lui-même réellement présent, mais ce sont les fidèles qui «se le rendraient réel et présent autant qu'il est en eux... (dans cette formule, «il» n'est pas un pronom personnel qui représenterait Jésus, mais un pronom impersonnel) comme s'ils se souvenaient de lui». Se souvenir, «pour ceux qui avaient connu Jésus, c'était relativement facile, du moins dans les tout premiers temps» (295).

Pourtant, «comme si ce que les disciples avaient vécu au contact de Jésus, en l'absence de toute doctrine, ne suffisait plus à nourrir le culte qu'ils lui vouaient, à cette "mémoire" se mêlèrent promptement des manières de sentir et des attitudes d'esprit antérieures, s'ajoutèrent des interprétations religieuses traditionnelles». D'autre part, cette mémoire... était encore plus difficile pour la multitude des chrétiens, juifs ou païens, qui avaient seulement entendu parler de Jésus» (296). «Aussi était-il fatal que, rapidement et de façon générale, la Cène fût comprise et renouvelée comme un culte auquel une idéologie, convenablement tirée de la tradition juive et de l'atavisme religieux propre à tout homme, donnât une valeur sacrée» (296-297).

Il s'est produit un «glissement... justifié, du moins apparemment par l'insistance que les Écritures mettent à montrer une nourriture dans la communion eucharistique... Il est plus facile, et l'on n'y a pas manqué, de faire de la communion une nourriture se suffisant en elle-même, sans qu'il soit nécessaire de se souvenir de Jésus...» (298). «Revêtue d'un caractère ésotérique cultivé sciemment, la messe constitua par excellence le rite sacré des chrétiens» (306-307).

«Le renouvellement liturgique de la Cène ne fut plus que la consécration du pain et du vin en le corps et le sang de Jésus; consécration suivie d'une communion considérée comme un aliment divin» (306). Il importe de souligner l'expression "considérée comme". M. Légaut considère-t-il lui-même la communion comme un aliment divin ? De même, on aimerait savoir ce qu'il entend par «la consécration du pain et du vin en le corps et le sang de Jésus». Selon lui, Jésus institua-t-il, en vérité, à la dernière Cène, le sacrement de l'Eucharistie, tel que le croit et l'enseigne l'Église catholique ? Malgré le caractère très vague des expressions de M. Légaut, il semble que, sans le dire expressément, il

rejette cette doctrine fondamentale de la foi chrétienne.

«Les circonstances que Jésus utilisa et les façons de s'exprimer ne traduisent que d'une manière contingente et adaptée à son temps son état intérieur à l'approche des derniers moments... Le moment n'était pas de ceux où l'on fonde des institutions et où on légifère, mais celui où, dans l'aveu de la dernière heure, on se livre tout entier, tel qu'on est... Il voulut continuer à être pour eux (ses disciples et au-delà d'eux les hommes) nourriture comme lorsqu'il avait été auprès d'eux; nourriture comme l'avait été pour lui la volonté divine...» (300).

D'après ces derniers mots, il s'agit donc là d'une nourriture spirituelle, qui ne requiert pas l'institution de l'Eucharistie, sacrement comportant la présence réelle (Cette présence réelle, non seulement en tant que personne divine, non seulement avec son âme mais avec son corps, est évidemment un mystère qu'aucune conception scientifique ou philosophique ne peut expliquer). Quant aux paroles suivantes de M. Légaut, il est difficile d'y voir une adhésion au mystère de l'Eucharistie, tel que l'a compris l'Église catholique et aussi bien l'Église orthodoxe. Jésus, dit-il, «affirma aussi sa communion avec le créé, communion intime jusqu'à ne pas le distinguer de son corps, jusqu'à en faire son corps; ultime confession, aux siens, en ses derniers moments, de sa vie personnelle, de sa souveraineté et de sa dépendance à l'égard du Monde, la cause première et finale de sa passion» (301). «Sa communion avec le créé». Avec quel créé ? Et en quoi consistent cette souveraineté et cette dépendance à l'égard du Monde, évoquées à l'occasion de cette communion avec le créé ? «Communion avec le créé, communion intime jusqu'à ne pas le distinguer de son corps, jusqu'à en faire son corps». Dans quel sens M. Légaut l'entend-il ?

La confusion s'accroît, semble-t-il, si l'on rapproche le passage suivant de celui qui vient d'être cité : «Il est une préparation directe, quoique encore éloignée de la Cène: à plusieurs reprises, en effet, Jésus assura à ses disciples que lorsque deux ou trois d'entre eux se réuniraient en son nom, il serait au milieu d'eux. Cette présence mystérieuse ne peut pas être séparée de celle, aussi singulière, mais plus marquée par les temps et les lieux, qu'il se donna au milieu des siens sous les espèces du pain et du vin ("présence qu'il se donna sous les espèces du pain et du vin", l'auteur reconnaît-il ici la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie ?) quand, sur le point de tout quitter, à cette heure extrême, il se sentit en intime liaison avec tout ce qui est» (313). Alors, ici, c'est trop pour ce qui concerne l'Eucharistie. Or, dans quelle mesure faut-il rapprocher cette dernière formule («Il se sentit en intime liaison avec tout ce qui est») de celle qui a été citée plus haut («Il affirma sa communion avec le créé, communion intime jusqu'à ne pas le distinguer de son corps, jusqu'à en faire son corps») ? En faire son corps. De quoi ? Du créé ? De tout ce qui est ? Et dans quel sens ? (On a un exemple ici de l'imprécision de la pensée et de l'expression rédactionnelle de M. Légaut, qui lui permet de se rapprocher en apparence de la thèse d'un interlocuteur, au cours du débat comme celui de la Mutualité).

La suite du texte nous ramène à la même incertitude entre divers modes de présence de Jésus.

«Ces deux présences sont liées de façon inséparable. (Celle qui est promise à la réunion de deux ou trois au nom de Jésus et la présence sous les espèces du pain et du vin). Le renouvellement de la Cène exige la communauté que déjà deux ou trois chrétiens constituent quand ils sont réunis en son nom. En vérité, inversement, cette réunion de deux ou trois disciples appelle le renouvellement de la Cène «en mémoire de lui». Elle ne trouve son accomplissement qu'en cette action qui suscite puissamment l'intelligence qu'ils peuvent avoir de leur Maître et sa présence au milieu d'eux, active et rayonnante» (313).

Quelle sorte de présence, encore une fois ? L'analogie que M. Légaut enchaîne immédiatement avec ce qui précède porte encore à penser qu'il ne s'agit que d'une simple activité subjective du souvenir. «Toute proportion gardée, n'en est-il pas déjà de même du moindre objet, du moindre événement que l'homme rattache au souvenir de l'être cher qui l'a quitté et dont il est resté très proche ? Combien ce souvenir est encore plus puissant quand plusieurs le revivent ensemble avec ferveur dans des dispositions intimes semblables ! Quelle efficacité ne peut-il pas avoir quand ce souvenir se rattache à une foi enracinée dans les profondeurs de l'homme au point qu'elle relève de son être» (313).

Voilà la comparaison que propose, en définitive, M. Légaut, pour faire comprendre le «renouvellement de la Cène en mémoire de lui... cette action qui suscite puissamment l'intelligence qu'ils (les chrétiens) peuvent avoir de leur Maître et sa présence au milieu d'eux, active et rayonnante». Malgré la réserve bien vague exprimée par ces mots «toute proportion gardée», il est bien difficile de voir la présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie, telle que l'entend l'Église, dans cette «présence au milieu d'eux» suscitée par «le renouvellement de la Cène» conçu uniquement comme une intense activité du «souvenir» au sein d'une communauté fervente.

La résurrection

Comment ce "renouvellement de la Cène" pourrait-il, d'ailleurs, être une communion au corps du Christ, pourquoi parler de présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie, avec son corps, son âme et sa divinité, si Jésus n'est pas ressuscité ? Or, quand, dans son ouvrage, M. Légaut parle de la résurrection, c'est pour nier la réalité objective des apparitions de Jésus après sa mort. Quelques disciples ont eu de lui simplement un «souvenir fécondant». C'étaient là les premières réalisations de la promesse qu'il avait faite d'être au milieu de ceux qui se réuniraient en son nom. «Le souvenir fécondant que Jésus avait promis à ses disciples quand ils se réuniraient en son nom s'est d'abord manifesté de façon charismatique, durant les quelques jours qui suivirent sa mort, quand ensemble au Cénacle, dans la crainte des Juifs, ils étaient liés entre eux par l'affreuse détresse qui recouvrait entièrement leur foi en Jésus, tout en tirant son intensité de cette foi même» (295).

«Les apparitions, ces phénomènes charismatiques... ne s'imposèrent pas du dehors comme des faits qui s'adressent aux sens de l'homme de façon tout à fait indépendante de ses dispositions intimes... Elles furent essentiellement individuelles, même si elles se sont produites simultanément chez des hommes rassemblés, communiant dans le même souvenir et le même atterrement. Tout en étant favorisés par la ferveur de la communauté, ces phénomènes charismatiques furent vécus de façon originale en chacun des disciples. Pour celui qui en fut le siège, ils montèrent de lui pour lui parce qu'il y était intérieurement préparé» (51). Il convient de souligner, ces phénomènes «montèrent de lui... parce qu'il y était intérieurement préparé». Définirait-on autrement une autosuggestion ?

«... On peut préjuger que ces apparitions firent naître en ces hommes un état qui dura encore quand l'impression première fut moins puissamment ressentie (*Débat sur la foi*, p. 78). Toute leur vie... les disciples en gardèrent le souvenir efficace. Comment auraient-ils pu ne pas matérialiser ces visions qui tinrent une place si grande dans leur cheminement spirituel...?» (52).

«On objectiva indûment (on remarquera les procédés employés pour en venir à des affirmations dogmatiques) ce qui n'avait été réel que dans l'intime des disciples... La résurrection de Jésus devint pour les fidèles un événement comme les miracles évangéliques. Cette manière d'interpréter les charismes dont les disciples furent les sujets concrétisa la résurrection sous une forme matérielle (selon la doctrine chrétienne, le corps ressuscité est profondément différent du corps mortel), au lieu que l'affirmation de la survie de Jésus est... la conséquence de la foi en Jésus, alliée à la foi en soi qui établit l'homme dans la durée et la consistance de son existence» (55). On ne peut être plus clair. Selon M. Légaut, ces phénomènes qu'on appelle les apparitions de Jésus après sa mort furent purement subjectifs. Il l'affirme catégoriquement, malgré les récits très circonstanciés des Évangiles qui présentent ces manifestations comme tellement contraignantes pour les sens, non seulement de la vue et de l'ouïe, mais encore du toucher, qu'elles triomphèrent de toutes les résistances des disciples, si profondément découragés qu'ils n'en pouvaient croire leurs yeux. Dès le début de son livre, M. Légaut ne nous a-t-il pas prévenus que chacun doit savoir interpréter les textes en fonction de son expérience personnelle et de son sens de l'humain ? D'après lui, l'affirmation de la survie de Jésus (puisque, pour M. Légaut, ce qu'on appelle les apparitions ne sont que des phénomènes subjectifs propres à chacun de ceux qui prétendent avoir vu. Il n'existe aucune preuve objective de la résurrection de Jésus) n'est que la conséquence de la foi en lui et de la foi que chacun a en soi-même.

C'est donc à cette foi en Jésus et à cette foi en soi qu'il convient de demander des lumières sur ce qu'a été Jésus et ce qu'il est encore.

La foi en Jésus

«Le disciple de Jésus est à la recherche de son Maître qu'aucune doctrine ne peut lui apprendre à connaître (15). Il s'agit donc d'une recherche personnelle pour laquelle tout enseignement doctrinal ne sert de rien. «Il existe une religion fondée doctrinalement sur Jésus-Christ» (13). «Cette religion dispense ses adeptes de toute recherche personnelle sur Jésus... Même si elle l'affirme mystérieux, elle dépouille Jésus de son mystère... Ces affirmations doctrinales... restent presque totalement stériles au niveau proprement religieux» (14). Ce qui importe essentiellement pour M. Légaut, c'est la recherche personnelle, «un cheminement propre à chacun». «Si on dit le but (c'est-à-dire la foi professée par l'Église)... on dispense le lecteur de l'engagement vital que le cheminement exige de lui pour ne pas aboutir à une simple acceptation intellectuelle ou à quelque ferveur affective». Jésus a pourtant dit à ses apôtres : «Allez, enseignez» (Mt 28, 19).

Il est sûr qu'il peut y avoir des comportements divers chez ceux qui reçoivent un enseignement religieux. Tout en le comprenant parfaitement, certains peuvent ne pas y adhérer de toute leur âme, par une attitude de foi. C'est en partie contre un tel comportement que Jésus met en garde, lorsqu'il dit : «Que celui-là entende, qui a des oreilles pour entendre» (Mt 11, 15). Mais il faut d'abord entendre, donc recevoir un enseignement et l'écouter attentivement.

«Qui vous écoute, m'écoute» (Lc 10, 16) dit encore Jésus à ses apôtres et, à travers eux, à son Église. Et il rend grâces au Père de ce qu'il a révélé les mystères du Royaume aux humbles et aux petits. Pourquoi vouloir à tout prix voir une opposition entre l'enseignement donné par l'Église et l'adhésion personnelle, l'engagement vital de la foi ?

Admettons qu'il existe des manières de présenter la doctrine chrétienne d'une manière abstraite et systématisée qui ne s'adresse guère qu'au pur intellect. L'éducation de la foi se fait par la présentation vivante de la personne de Jésus. Loin de supprimer le cheminement de la recherche, cette présentation l'appelle. Mais le cheminement personnel a besoin de l'aide de cette présentation que fait l'Église; faute de quoi, il s'exposerait, soit par manque de temps à ne saisir que certains aspects, soit par défaut de sagacité à tomber dans l'erreur. M. Légaut reconnaît lui-même les risques de cette recherche purement personnelle. Mais il préfère ces risques au danger éventuel d'une adhésion purement intellectuelle ou sentimentale qui ne soit pas une véritable adhésion de foi. Mais, outre qu'il est possible d'éviter le danger signalé par M. Légaut, réserver le privilège de la foi au cheminement personnel, n'est-ce pas prétendre que la vie spirituelle est accessible uniquement à une élite intellectuelle qui disposerait de beaucoup de temps pour l'étude ? N'est-ce pas fermer les portes du Royaume de Dieu à la multitude des hommes qui pratiquement n'ont d'autre possibilité d'accéder à la foi que grâce à l'enseignement de la doctrine ? Or, Jésus n'établit aucune sélection, lorsqu'il donne à ses apôtres, à son Église, l'ordre de transmettre son message : «Allez, enseignez toutes les nations, toute créature» (Mt 28, 19; Mc 16, 15). Personne, d'ailleurs, si intelligent fût-il, ne peut parvenir par lui-même, ni par aucun moyen purement humain, à connaître les mystères surnaturels. Le créateur est connu par sa création, dit Mgr Weber, dans la présentation qu'il a faite de la constitution dogmatique *Dei Verbum* du Concile Vatican II. Mais il a voulu faire connaître à l'humanité son être intime, aussi bien que sa volonté d'associer les hommes à sa vie divine, par le Verbe fait chair, dans l'Esprit Saint. Cette communication est la Révélation, elle atteint sa pleine clarté dans le Christ qui en est le médiateur et la plénitude. La Révélation divine est seule à nous faire connaître le mystère de Dieu et ses volontés concernant notre salut car ces vérités dépassent notre intelligence. Mais même pour les vérités religieuses et morales qui sont à la portée de notre compréhension, comme l'existence de Dieu que nous pouvons connaître à la lumière de la raison, en partant des choses créées, la Révélation peut seule, dans notre état actuel, nous permettre de les atteindre facilement, sûrement et sans risque d'erreur» (Documents conciliaires 4, édit. du Centurion, p. 17).

Et voici des déclarations de la Constitution elle-même : «Cette Révélation donnée pour le salut de toutes les nations, Dieu, avec la même bienveillance, prit des dispositions pour qu'elle demeurât toujours en son intégrité et qu'elle fût transmise à toutes les générations. C'est pourquoi le Christ Seigneur, en qui s'achève toute la révélation du Dieu très-haut, ayant accompli lui-même et proclamé de sa propre bouche l'Évangile, d'abord promis aux prophètes, ordonna à ses apôtres de le prêcher à tous comme la source de toute vérité salutaire et de toute règle morale, en leur communiquant les dons divins. Ce qui fut fidèlement accompli, tantôt par les apôtres, qui, dans la prédication orale, dans les exemples et les institutions, transmirent ce qu'ils avaient reçu de la bouche, des entretiens et des actions du Christ, soit appris de l'Esprit Saint qui le leur suggérait, tantôt par ces apôtres et par des hommes de leur entourage, qui, sous l'inspiration du même Esprit Saint, consignèrent par écrit le message de salut.

Pour que l'Évangile fût toujours gardé intact et vivant dans l'Église, les apôtres laissèrent comme successeurs les évêques auxquels ils remirent leur propre fonction d'enseignement.

La charge d'interpréter de façon authentique la Parole de Dieu, écrite ou transmise, a été confiée au seul Magistère vivant de l'Église, dont l'autorité s'exerce au nom de Jésus-Christ. Pourtant, ce Magistère n'est pas au-dessus de la Parole de Dieu, mais il la sert, n'enseignant que ce qui fut transmis, puisque par mandat de Dieu, avec l'assistance de l'Esprit Saint, il écoute cette Parole avec amour, la garde saintement et l'expose aussi avec fidélité, et puise en cet unique dépôt de la foi tout ce qu'il propose à croire comme étant révélé par Dieu» (*Dei Verbum* 2, 7 et 10).

De ceux qui puisent leur foi dans cet enseignement de l'Église, voici ce que dit M. Légaut : «Ces chrétiens ignorent qui est Jésus et sont condamnés par leur religion même à ne jamais le découvrir» (15). «Une telle religion, essentiellement collective, même si elle prétend à une adhésion personnelle, usurpe la place de celle où Jésus reste encore plus inconnu que connu, d'autant plus inconnu, d'autant moins définissable, qu'il est plus fortement entrevu à travers son humanité, dans son mystère propre. Dans cette autre religion, connaître Jésus, c'est le chercher, plus que le définir à partir d'une théologie qui satisfait l'intelligence ou du moins lui donne quelque pâture» (15).

Pourquoi opposer ainsi la connaissance doctrinale et la vie spirituelle ? Comme si cette connaissance qui nous révèle qui est Jésus et nous permet d'adhérer à sa personne n'était pas l'objet même de la foi, tout ensemble la source et le fruit de cette participation à la vie divine que nous communique Jésus.

«La vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi, le seul vrai Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ» (Jn 17, 3). «Celui qui confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu» (Jn 4, 15).

Comment la doctrine chrétienne pourrait-elle être un obstacle à une recherche approfondie de Jésus ? N'est-ce pas tout le contraire ? Avec quelle avidité, en effet, les âmes contemplatives cherchent le contact intime avec Jésus et s'en nourrissent dans la lecture de l'Évangile et des Épîtres, dans la méditation des mystères, dans l'adoration de l'Eucharistie, la participation à la messe et la sainte communion ! Plus que d'un véritable anti-intellectualisme, cette attitude de M. Légaut viendrait-elle d'un refus systématique de tout enseignement proposé par une Église ? D'après lui, c'est à chacun à chercher par lui-même et en lui-même, en interprétant les Évangiles avec son seul sens de l'humain, indépendamment de la présentation qu'en fait l'Église et en prenant une grande liberté par rapport au contenu même de ces écrits, ce contenu étant pour une grande part, d'après M. Légaut, une élaboration imaginative et intellectuelle de leurs auteurs. Voilà quelle serait l'unique voie qui conduit à la compréhension toujours plus profonde de Jésus. «Une telle compréhension est la base sur laquelle cette religion s'élève dans leur cœur. Elle se développe de façon singulière dans chaque croyant en même temps que lui-même se trouve» (16). N'est-ce pas le retour à la doctrine du libre examen, avec toutes les aberrations auxquelles elle entraîne ?

«La compréhension profonde de l'épopée des apôtres est la voie pour entrer dans l'intime de la vie de Jésus». Fort bien, pensera-t-on. Mais attention à la manière dont M. Légaut entend cette «compréhension profonde». La suite de la citation va nous le dire. «C'est au chrétien de s'efforcer de comprendre par l'intérieur leur singulière évolution spirituelle... Il entre ainsi, par ce qu'il a en lui de plus spirituel, dans l'essentiel de leur foi et de leur amour, sans se laisser cependant asservir à tout le contingent qu'ils ont assumé, auquel ils ont donné intellectuellement valeur absolue et dont ils se sont prévalus à ce titre» (29-30). Voilà. Il faut savoir distinguer entre "l'essentiel" et le "contingent" dans les Écritures. Et l'on a vu plus haut que le contingent, c'est la doctrine.

«Une croyance», en effet, c'est-à-dire une doctrine, peut être «utile» au croyant «au commencement», mais «par ses précisions, par ses images fallacieuses, par les fausses évidences qu'elle développe en lui, elle fait obstacle à la recherche de Jésus» (31-32). «La méditation sur l'échec du christianisme est capitale pour comprendre l'originalité fondamentale de Jésus... La méditation portant sur le passé chrétien est finalement plus importante que l'étude des Écritures pour entrer dans l'intelligence de la mission de Jésus... En effet, celles-ci (les Écritures) ne rapportent que la préparation lointaine et balbutiante à la mission de Jésus, ou n'en sont qu'une première prise de conscience faite par des hommes qui, malgré l'influence directe de Jésus, étaient dépassés par l'événement» (86).

«Avec l'expérience de la vie spirituelle et la prise de conscience de la condition humaine, la méditation de ce que furent dans leur médiocrité vingt siècles de christianisme... peut être le chemin d'un avenir plus fidèle. Encore faut-il que, jugeant leur passé avec la sévérité qui convient, les chrétiens sachent recevoir, sans rien en perdre, ce que celui-ci a su leur transmettre fidèlement de Jésus, et ne le confondent pas avec ce qui y a été fatalement ajouté» (91-92). Ce qui y a été ajouté, c'est "une idéologie", une doctrine. À chacun de trier dans les Écritures et l'histoire du christianisme ce qui est à prendre à la lettre et ce qui est à interpréter selon le sens de l'humain et l'expérience personnelle.

«S'ils entrent dans la compréhension du christianisme, ils (les chrétiens) pourront découvrir plus profondément qui est leur Maître, croire en lui et lui correspondre comme ont fait les premiers disciples, mais sans doute avec une plus exacte et plus complète intelligence de son esprit fondamental» (92). Quelle est donc cette faculté merveilleuse qui peut permettre à des hommes d'aujourd'hui de pénétrer dans la connaissance fondamentale de Jésus, plus profondément même que les apôtres qui vécurent si intimement avec lui ?

C'est grâce à un long et difficile cheminement intérieur, grâce à la connaissance profonde qu'il atteint de sa propre vie intérieure, de son sens de l'humain, de "l'universel" («est universel ce que les hommes atteignent en eux-mêmes quand ils sont conscients de leur réalité humaine essentielle, au-delà de tout ce qui en eux est social et contingent, marqué par un temps et un lieu» (34, note), comme dit encore M. Légaut, par la foi en soi-même, (32, note) que le chrétien d'aujourd'hui peut revivre le cheminement spirituel qui a amené les apôtres à la foi en Jésus. Il pourra ainsi «découvrir, grâce à eux et au-delà d'eux, qui était Jésus» (27) «grâce aux approfondissements de la connaissance de soi et de la condition humaine» (27).

Mais la foi en Jésus, fruit de ce cheminement fait par les chrétiens à la suite des apôtres, est de quelque manière indépendante des textes scripturaires qui rapportent les paroles et les actes de Jésus. En effet, «le Nouveau Testament rend compte surtout de la prédication apostolique. Les quelques témoignages proprement dits qu'il contient sont rapportés principalement pour convaincre et pour instruire de la doctrine, non pour décrire l'évolution spirituelle qui a conduit les premiers disciples à la

foi en Jésus. Sans doute les enseignements proposés partent-ils des paroles de Jésus qui les avaient spécialement frappés, de sorte qu'elles restaient gravées dans leur mémoire. Sans doute en est-il de même des comportements de Jésus consignés dans l'Évangile. Mais ces paroles et ces faits sont rapportés pour un enseignement, non pour une confession. Peut-être même ont-ils été modifiés dans cette intention... Aussi, ces paroles et ces faits, tels qu'ils sont exposés, éclairent plus directement sur la réflexion et les élaborations intellectuelles des disciples après leur conversion qu'ils n'aident à connaître le chemin parcouru par eux pour croire en Jésus. C'est pourquoi les Écritures ne se prêtent qu'indirectement, et d'assez loin, à cette dernière requête» (34-35). Or le cheminement personnel que, d'après M. Légaut, nous devons faire pour parvenir à la foi en Jésus consiste à faire à notre compte le cheminement qui a amené les apôtres à cette foi en Jésus. Malheureusement, leurs écrits, farcis d'enseignement, fût-ce de la transmission des paroles et des actes de Jésus, ne nous renseignent guère, dit-il, sur leur cheminement. Comme si ce n'était pas précisément les paroles et les actes de Jésus qui ont orienté le cheminement des apôtres. Et si l'on n'accepte pas leur message comme émanant de Jésus lui-même, où ira-t-on chercher la connaissance de Jésus ? Comment peut-on prétendre puiser cette connaissance dans une sorte de "souvenir" analogue à celui des apôtres, dans un "souvenir" perçu à travers celui des apôtres, si l'on estime qu'ils ont déformé, dans leurs écrits, ce qu'ils ont vu et entendu ? Partout, apparaît la défiance de M. Légaut à l'égard de la doctrine. Pour lui, la vraie foi en Jésus serait celle qui rejoindrait la foi qu'avaient les apôtres «avant même qu'ils puissent s'en donner raison». Tout son cheminement spirituel est orienté vers cette recherche. C'est peut-être là son erreur fondamentale, source de toutes les autres. À l'origine, en effet, les apôtres avaient bien la foi en Jésus Messie, celui qui devait venir, celui qu'avaient annoncé les prophètes, l'envoyé de Dieu. Mais c'est seulement après la Résurrection et la Pentecôte que, se souvenant de nombreuses paroles par lesquelles Jésus s'était présenté comme le propre Fils de Dieu, lui-même Dieu, ils comprirent le véritable sens de ces enseignements et le reconnurent comme le Seigneur, le Prince de la vie, le Verbe de Dieu, Dieu fait homme, venu dans ce monde pour effacer les péchés, sauver les hommes, leur donner la vie éternelle, qui consiste dans la connaissance du seul vrai Dieu et de son Fils, Jésus-Christ. C'est ainsi, à la lumière surnaturelle qui émanait des paroles et des actes de Jésus, qu'ils se donnèrent raison de leur foi en lui ou plutôt qu'ils vinrent à la plénitude de la foi.

Croire avec la foi qu'avaient les apôtres dans les débuts de leur cheminement serait donc avoir une foi intense en un homme qui est, comme dit M. Légaut, «en liaison intime avec Dieu», en liaison tellement intime que, d'après lui, on peut parler de sa «divinité». Oui, mais, comme nous le verrons plus loin, d'une divinité au sens large, d'une filiation divine au sens large, n'ayant qu'une différence de degré avec notre propre filiation divine.

Voilà, d'après M. Légaut, la foi à laquelle il faut tâcher de parvenir, à laquelle il faut adhérer intensément, grâce à la connaissance et à la pratique des mécanismes du "souvenir". N'est-ce pas oublier que, quelques jours avant sa passion, Jésus devait reprocher à Philippe, et par lui aux autres apôtres, de n'avoir pas encore reconnu son authentique divinité ? «Voilà si longtemps que je suis avec vous et tu ne me connais pas, Philippe ! Qui m'a vu a vu le Père. Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ?» (Jn 14, 9-10).

Le cheminement spirituel auquel nous invite M. Légaut, c'est de faire effort pour retrouver la foi naissante et encore incomplète des apôtres, et de nous y tenir, en considérant comme pures constructions idéologiques de leur imagination les lumières acquises par eux, grâce à une réflexion approfondie sur les paroles de Jésus, à la suite du fait bouleversant de la Résurrection, avec une intelligence plus ouverte au surnaturel, sous l'action de l'Esprit-Saint. N'est-ce pas refuser ce qui fait précisément l'essentiel de la foi chrétienne ?

M. Légaut prétend justifier sa position par un prétexte subtil. Il assimile l'affirmation d'un credo à une connaissance purement théorique de la doctrine. Il est évident que ce n'est pas là le sens du mot "credo, je crois", qui veut dire : je tiens pour certain. L'adhésion est, bien sûr, plus ou moins vive, selon les personnes et selon les moments. Il faut, avec l'aide de la grâce, sollicitée par la prière, faire effort pour que l'adhésion soit profonde. Car il s'agit bien d'adhérer aussi pleinement que possible à la personne de Jésus-Christ, reconnu dans son authentique identité de Dieu fait homme. D'après M. Légaut, au contraire, la proclamation du credo ferait écran à cette adhésion à la personne de Jésus. «Le christianisme... fait de la foi la simple affirmation d'un credo. Il ne donne pas à la foi en Jésus la place originale qu'elle exige... Il se borne à affirmer que Jésus est le Messie promis à Israël, le Christ, le Fils de Dieu, la deuxième personne de la Trinité; affirmations qui sous-entendent l'adhésion à l'idéologie qu'elles impliquent. Cette adhésion remplace la foi en Jésus au lieu d'en être une conséquence convenable. Au lieu d'aider pratiquement le croyant à se tenir dans cette foi sans que pour autant celle-ci, qui transcende toute croyance doctrinale, perde sa pureté propre et originale, cette idéologie prétend à la vérité absolue» (66-67). Donc, affirmer que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, une personne

divine, implique l'adhésion à une idéologie qui remplace la foi en Jésus, car la foi en Jésus, dans sa pureté propre et originale, transcende toute croyance doctrinale. Mais n'est-ce pas tout un, pour le chrétien, d'adhérer à Jésus et de croire en ses paroles et ses actes par lesquels il se présente comme le propre Fils de Dieu ? Cette foi "abrupte et nue" par laquelle, d'après M. Légaut, on devrait s'efforcer d'atteindre Jésus, ne serait-elle pas une foi vide ? Quel pourrait en être l'objet ?

L'ouvrage que nous analysons n'en déclare pas moins que l'on peut parvenir à une telle foi grâce à la connaissance approfondie du fonctionnement psychologique du "souvenir", tel que le conçoit M. Légaut, et grâce à la connaissance de soi-même, de sa propre humanité.

«Foi en soi et foi en Jésus vont de pair et s'aident mutuellement. Cette compréhension en profondeur de Jésus révélera au disciple sa propre humanité, la mettra en valeur, accroissant ses possibilités et même en faisant naître de nouvelles. Ainsi, son approfondissement personnel et la connaissance intime qu'il acquerra de Jésus iront de pair. La présence de Jésus que ce croyant portera en lui l'aidera à être présent à lui-même... Il entrevera de façon plus stable l'être nécessaire et absolu qui insensiblement naît en lui et de lui» (95). Notons bien cet «absolu» qui naît «de lui», le croyant. «Présence à Jésus, présence à quelques-uns de ses disciples, présence à soi-même vont de pair. Chacune prépare les autres et s'en trouve aidée» (31).

Ne doit-on pas se poser une question de première importance ? La foi en Jésus jaillit de ces trois sortes de "présences". Mais si elle est, de quelque façon, indépendante en elle-même de ce que les Évangiles nous rapportent des paroles et des actes de Jésus, si elle naît surtout de l'approfondissement par chacun de sa propre humanité (qui amène à entrevoir un absolu qui naît en lui et de lui), est-ce vraiment le cheminement des premiers disciples que les hommes revivront ? Et à supposer même qu'on l'accorde - si l'on arrête ce cheminement au temps où les apôtres vécurent avec leur Maître avant sa résurrection (puisque, d'après M. Légaut, ils ne l'ont pas réellement vu ressuscité, les apparitions n'étant que des charismes subjectifs) et avant la Pentecôte, atteindra-t-on autre chose que l'humanité de Jésus, une humanité en liaison intime avec Dieu, mais non unie hypostatiquement à une personne divine ?

Pour M. Légaut, «la véritable base de la foi chrétienne», c'est «la vie humaine de Jésus et la foi qu'elle engendra chez ceux qui le reçurent» (55). Et il prétend que, par cette voie, on atteint également la divinité de Jésus. Mais, à le lire attentivement, on se rend compte que ce qu'il appelle la divinité de Jésus ne comporte pas les véritables attributs divins.

La divinité de Jésus

M. Légaut ne fait aucune citation des paroles et des actes par lesquels Jésus s'est révélé Dieu. C'est à son contact, dit-il, que ses disciples l'ont considéré comme tel. «S'étant suffisamment approchés de leur Maître, ils furent peu à peu, mais inéluctablement, contraints d'affirmer ce qu'ils appelèrent sa divinité» (37). Curieuse expression, plusieurs fois répétée, «Ce qu'ils appelèrent sa divinité». Tout au plus, M. Légaut relève-t-il que, devant Pilate, Jésus «n'hésita pas à affirmer d'une façon particulièrement solennelle son extrême et intime liaison avec Dieu, au point d'être accusé de blasphème» (49). Mais M. Légaut voit-il, dans cette «extrême et intime liaison avec Dieu», une authentique égalité avec Celui que Jésus appelle «mon Père», une véritable nature divine, dans une absolue unité avec le Père ?

On peut déjà en douter, lorsqu'on trouve sous la plume de l'auteur le passage suivant : «Les disciples... étaient liés par les mêmes ignorances (que leurs ancêtres) et partageaient les mêmes illusions. D'ailleurs, leur Maître ne les avait-il pas, lui aussi, partagées ?». La fin de la phrase n'apporte pas d'atténuation à ces soi-disant "ignorances" et "illusions" de Jésus. Elle insiste, au contraire. Jésus n'avait-il pas partagé ces ignorances, «tout en apportant implicitement, sans doute sans le savoir, dans son message, de quoi les dépasser par les prolongements que celui-ci appelait, tant il était profondément de l'homme et de Dieu» ? (64). «Sans doute sans le savoir...» M. Légaut suppose donc que Jésus pouvait ignorer l'étendue et la richesse de son message ?

Malgré l'ambiguïté de ses expressions, il semble bien que ce soit, d'après lui, dans l'humanité de Jésus que l'on peut percevoir vraiment sa divinité. «La croyance des chrétiens en la divinité de Jésus devient la conséquence de la théologie, enseignée avec une autorité qui se réclame de Dieu, qu'elle soit du Magistère ou des Écritures; cette théologie, ils lui donnent l'importance capitale d'un point de départ pour leur foi. Leur itinéraire spirituel... ne ressemble en rien à la progression qu'ont dû faire les premiers disciples pour atteindre la foi en Jésus à partir de ce que celui-ci était humainement pour eux» (67-68). N'y a-t-il pas ici encore une confusion ? Certes, le Fils de Dieu fait homme est bien, selon l'expression de saint Paul, «l'image du Dieu invisible». Mais l'humanité du Christ n'en demeure pas moins en elle-même une créature. Et la connaissance de cette humanité ne révèle pas, en elle-même, la divinité de Jésus. Celle-ci n'est connue que par des déclarations de Jésus, confirmées par des

signes, les miracles et surtout sa résurrection, en même temps que par une action surnaturelle de Dieu à l'intérieur de l'âme des croyants. Or, dit M. Légaut, «cette croyance prématurée... (qui vient de l'enseignement de l'autorité sur la divinité de Jésus) écarte les chrétiens d'une recherche véritable portant sur l'humanité de Jésus, sur ses dimensions proprement prophétiques, à la taille du devenir possible de l'homme et de celui de l'Humanité» (69). Nous retrouvons ici l'erreur signalée tout à l'heure. Une humanité, même à la taille du devenir possible de l'homme et de celui de l'Humanité, n'est pas Dieu en elle-même et ne révèle pas par elle-même que la personne qui possède cette humanité est Dieu.

«Les chrétiens ont une conception théologique du Christ qui généralement, en fait, éclipse son humanité; ils délaissent celle-ci, car elle ne leur est pas indispensable pour croire à sa divinité, qu'ils conçoivent a priori» (69). Non. La divinité de Jésus n'est pas conçue a priori mais à travers des déclarations de Jésus lui-même, rapportées par le Nouveau Testament et transmises par l'Église.

«L'expression "fils de Dieu"... chez les théologiens... est conçue et reçue comme une notion a priori... Elle n'est pas née chez ces chrétiens de leurs efforts assidus pour dire... l'extrême liaison de Jésus avec Dieu, pressentie non seulement grâce à ce qu'il en a dit lui-même, mais aussi à travers ce qu'il a été pour ses disciples immédiats et ce qu'il est finalement devenu pour eux personnellement» (70-71). Si M. Légaut attribuait à Jésus une authentique divinité et prétendait l'atteindre par un itinéraire spirituel à partir de ce que Jésus est humainement pour le croyant, «à partir de ce que Jésus était humainement pour les premiers disciples», cette méthode relèverait d'un véritable immanentisme. Mais, il semble bien que, pour lui, la filiation de Jésus par rapport à Dieu ne soit autre qu'une filiation spirituelle et non une véritable filiation de nature.

Il éprouve, en effet, le besoin d'intituler un paragraphe: «Purification et portée de l'affirmation "Jésus est fils de Dieu"». Et il continue ainsi : «Cette formulation "filiation divine de Jésus" ouverte sur l'absolu... lui dit (au chrétien) mieux que toute autre ce qu'il pressent en Jésus: l'intimité de Jésus avec son Dieu, et, confirmation de celle-ci, cette autre intimité entre lui et Jésus dans ce qui est le plus intimement lui-même et qui relève aussi de l'absolu» (97). Vraiment, le mot "absolu" est employé ici dans un sens bien relatif... La filiation divine de Jésus n'est que l'intimité de Jésus avec son Dieu. Et ce qui est le plus intimement lui-même (dans le chrétien) relève aussi de l'absolu. Nous sommes, en outre, en plein subjectivisme ; il ne s'agit que d'un pressentiment : ce qu'il pressent en Jésus. Et cette «filiation divine de Jésus» ramenée à une simple «intimité de Jésus avec son Dieu», le chrétien la pressent dans «l'intimité entre lui et Jésus», «filiation spirituelle» de lui-même par rapport à Jésus. Ces deux filiations (de Jésus par rapport à Dieu, et du chrétien par rapport à Jésus) seraient-elles, pour M. Légaut, du même ordre, relevant l'une et l'autre de "l'absolu" ?

«Ce chrétien... deviendra disciple par filiation spirituelle. Cette filiation, à mesure qu'elle s'accomplira, revêtira un caractère absolu...» (95). «Sous la lumière que fait jaillir la paternité spirituelle de Jésus, il entreverra de façon plus stable l'être nécessaire et absolu qui insensiblement naît en lui et de lui» (95). «En vérité, est-il concevable, à supposer qu'il l'ait fait réellement, que Jésus ait pu affirmer sans ridicule sa propre divinité à ses disciples, avant que, d'une façon impérieuse, ceux-ci aient été obligés par un cheminement dans les profondeurs de reconnaître en lui une transcendance digne de celle qu'ils attribuaient au Dieu d'Israël ?» (96). Donc, ce n'est pas parce que Jésus a révélé sa divinité à ses disciples, «à supposer qu'il l'ait fait réellement», que ceux-ci y ont cru. Mais c'est d'abord par un cheminement personnel dans les profondeurs de leur propre existence, au contact de Jésus, que les premiers disciples, pressentant l'absolu, ont atteint ce que M. Légaut appelle «l'humanité divine de Jésus» (96). Et ainsi peuvent la découvrir également les chrétiens de tous les temps, en refaisant le même cheminement spirituel.

«Cette démarche, cette progression... sont certainement facilitées - peut-être même cela est-il nécessaire - si l'on a déjà été transformé et comme religieusement engendré par une véritable paternité spirituelle. Que cet être rencontre dans ces conditions un croyant de sa famille selon l'esprit, l'ouvrant par ses confidences sur sa propre vie d'homme et de disciple, alors tout s'éclairera pour lui de façon nouvelle et il en viendra à affirmer la filiation divine de Jésus d'une toute autre manière que jadis et à lui donner une toute autre valeur» (97). Cette analogie de la paternité spirituelle d'un homme par rapport à un autre homme, analogie qui devrait aider à faire comprendre «la filiation divine de Jésus», n'indique-t-elle pas que, pour M. Légaut, "la divinité de Jésus" est bien loin d'être la consubstantialité avec le Père, comme l'affirme l'Église dans le Credo ? Il ajoute d'ailleurs qu'un chrétien vraiment conscient a le sens «de la vanité de toute idéologie, même la plus autorisée. Ce n'est pas que cette expression (filiation divine de Jésus) ajoute à ce qu'il devine de Jésus... Elle ne lui apporte rien de proprement intellectuel; cependant il ne sait pas en trouver une meilleure pour affirmer avec force la transcendance de l'intime liaison avec Dieu qu'il pressent en Jésus et qui donne plénitude à la paternité spirituelle qu'il lui reconnaît» (98).

Donc, pour M. Légaut, «filiation divine de Jésus», c'est bien une manière d'exprimer l'intime liaison avec Dieu que le chrétien pressent en Jésus. C'est une manière de parler, que l'on peut employer à défaut d'autre. «Pour vivre vraiment de ce qu'affirme l'expression "fils de Dieu" ("Jésus est fils de Dieu"), le chrétien doit ainsi lui donner un sens original, directement lié à ce qu'il est en vérité à l'égard de Jésus... Il ne se laissera pas abuser par elle et entraîner à des spéculations intellectuelles ou des amplifications sentimentales... Ainsi, il se refusera aux précisions... Ce chrétien utilisera l'expression "fils de Dieu" sans verser dans le verbalisme et exprimera ainsi humainement, à sa mesure..., ce que Jésus est pour Dieu... Il donne ainsi à l'expression "fils de Dieu" la valeur qu'il peut s'approprier, dont il peut vivre et qui nourrit sa relation avec Jésus» (98). «Sans verser dans le verbalisme», est-ce à dire que le mot importe peu ? Mais si le mot importe peu, n'est-ce pas parce que M. Légaut le vide de sa signification profonde ? N'est-ce pas ce qu'il exprime clairement dans le passage suivant, sous le titre «Valeur rénovée de l'affirmation "la divinité de Jésus"»?

«Désormais, l'affirmation de la "divinité de Jésus"... n'est plus, comme par le passé, l'attribution à Jésus de la "divinité", qualité mystérieuse sans doute mais encore objective, posée a priori et restant abstraite. Au contraire, aujourd'hui (M. Légaut parle ici comme si sa manière de voir était partagée par tous), en rigueur de terme, cette qualification n'a de sens que par l'emploi que l'on en fait et n'est choisie que pour le but que l'on se propose en l'utilisant... La "divinité" de Jésus ne prend sa signification, et plus spécialement sa valeur spiritualisante, pour tel croyant en particulier, qu'à partir du cheminement intérieur personnel qui a conduit celui-ci à employer cette expression. Cette qualification, tirée par ce croyant de lui-même grâce à sa relation avec Jésus, et non plus seulement affirmée par conviction idéologique, en retour le confirme dans cette relation avec son Maître, quoique cette expression lui reste irrémédiablement obscure... Ainsi, la relation intime avec Jésus que le chrétien s'efforçait jadis de vivre comme conséquence de sa croyance en la divinité du Christ... est alors l'origine et le soutien de la "divinité" qu'il attribue à son Maître et qu'il affirme» (104-105).

Notons ces guillemets qui encadrent régulièrement, sous la plume de M. Légaut, les expressions: «divinité de Jésus», «filiation divine de Jésus». Ne sont-ils pas significatifs ? Par là, l'auteur exprime, comme il le déclare ouvertement dans le passage qui suit, qu'il emploie ces mots dans un sens nouveau, en réalité très dévalué.

«Dans ces conditions, l'affirmation de la "divinité de Jésus", croyance des siècles passés certes, mais en vérité renouvelée jusqu'à en être transformée, véritable reprise de la foi initiale des apôtres (il faut entendre par là cette foi qui était celle des apôtres avant qu'ils aient, prétend M. Légaut, élaboré une idéologie) en ce qu'elle avait d'essentiel, conséquence de sa redécouverte, part de la vénération que ceux-ci ont eue pour Jésus jadis et que ce chrétien lui porte maintenant... Elle n'est pas l'adhésion à une notion capable d'être définie intellectuellement de façon précise, mais une manière de se rendre compte à soi-même de sa propre disposition intime à l'égard de Jésus... disposition faite d'ouverture et de disponibilité sans réserve, de don aussi total que cela se peut, soumission qui se manifeste dans le recueillement, par le mouvement immobile de l'âme qui est l'adoration» (105). Ainsi, pour M. Légaut, l'affirmation de la «divinité de Jésus», pour être valable, ne doit pas être l'adhésion à une vérité révélée, transmise par l'Église. Elle a pour origine la relation intime que le chrétien vit avec son Maître. Elle est une manière de se rendre compte à soi-même de sa propre disposition intime à l'égard de Jésus. Et le contexte indique suffisamment que le terme "adoration" n'a pas ici la signification que lui attribue la tradition chrétienne. Cette "adoration" consiste dans la vénération ressentie à l'égard de l'humanité de Jésus. En effet, c'est «l'universalité reconnue en Jésus» qui «sera pour le disciple le signe de la transcendance de son Maître. Elle lui permettra de l'adorer sans donner une valeur absolue à tout ce que Jésus a dit et fait, il y a vingt siècles, dans un petit pays d'Orient» (106-107).

Or, rappelons-le, pour M. Légaut, «est universel ce que les hommes atteignent eux-mêmes quand ils sont conscients de leur réalité humaine essentielle, au-delà de tout ce qui en eux est social et contingent, marqué par un temps et un lieu» (34). L'Universel, c'est la réalité humaine essentielle. «À travers les siècles, l'universel sera comme visible dans la vie de cet homme (Jésus), malgré toutes les limites que lui ont imposées son époque et son milieu, sa propre condition» (152). C'est cet universel, réalité humaine essentielle, qui est le signe de la transcendance de Jésus et qui permet de l'adorer.

«Le renouvellement de la Cène aide les chrétiens, qui communient au pain et au vin comme le firent les premiers disciples et dans les dispositions où ceux-ci se trouvaient alors, à découvrir dans la manière dont Jésus a vécu et est mort, l'accomplissement de l'Homme. Il aide à l'approche de ce qui en Jésus est Universel» (155). Le renouvellement de la Cène qui consiste essentiellement à «se souvenir» aide à découvrir en Jésus l'accomplissement de l'Homme, à approcher ce qui en lui est Universel. Remarquons ce rapprochement l'accomplissement de l'Homme, l'Universel. C'est cet accomplissement de l'Homme qui rend Jésus digne d'être adoré.

«Par son humanité, Jésus est le chemin pour amener les hommes à croire en Dieu comme lui a cru, et

il est le but à atteindre qui permet aux croyants d'être de Dieu comme lui le fut dans son humanité» (106). Donc, par "la divinité de Jésus", il faut entendre que Jésus, «dans son humanité», fut «de Dieu» comme les croyants le sont eux-mêmes, quand ils suivent ce chemin qu'est Jésus par son humanité.

En effet, «ces doctrines qui, s'élançant au-delà de l'humanité de Jésus, le situent hors du temps et l'égalent à Dieu lui-même, toutes grandioses et inspirées de ferveur chrétienne qu'elles soient, ne sont pas plus capables d'augmenter directement la vigueur de la foi que celles, vénérables entre toutes par leur antiquité, qui se concentrent sur "le Christ ressuscité et glorieux" ou sur "le Verbe de Dieu", dont d'ailleurs elles s'inspirent et veulent être l'explication. Elles nourrissent seulement l'intellectualité et l'affectivité. Si on n'y prend garde, ces doctrines font dégénérer la foi... une foi qui s'est laissée peu à peu abâtardir par elles». L'au-delà de l'humanité de Jésus et celui de sa vie humaine ne peuvent être atteints de façon réelle et saine, et non de façon cérébrale ou sentimentale et par suite imaginaire et idolâtrique, que dans la vacuité de l'adoration que permet seule la foi dans sa nudité, où la contemplation aveugle et immobile subsiste à l'exclusion de toute lumière, de toute activité» (126-127). (Beaucoup sans doute réaliseront difficilement ce que peuvent être cette vacuité de l'adoration, la foi dans sa nudité, la contemplation aveugle qui subsiste à l'exclusion de toute lumière).

Attention, donc, si l'on parle, à propos de Jésus, de Verbe de Dieu, éternel, égal au Père, de Christ ressuscité et glorieux. Ce sont là des doctrines qui, s'élançant au-delà de l'humanité de Jésus, nourrissent seulement l'intellectualité et l'affectivité, et qui, si l'on n'y prend garde, font dégénérer la foi qui se laisse peu à peu abâtardir par elles. Certes, «il faut en pratique au croyant, mais sans s'y inféoder, étayer sa foi de doctrines qui conviennent à la mentalité, aux aspirations de son époque et qui s'autorisent légitimement des traditions du christianisme» (126). Mais on voit que, reflets de la mentalité d'une époque, ces doctrines rentrent tout à fait dans l'ordre du "contingent". Néanmoins, M. Légaut parle d'un «au-delà de l'humanité de Jésus». En quoi consiste cet au-delà de l'humanité ? Si on l'appelle "divinité", attention à bien prendre cette expression dans son sens purifié et rénové «et non de façon cérébrale ou sentimentale et par suite imaginative et idolâtrique».

«Le croyant ne fait ce travail de purification, mais aussi d'approfondissement, qu'à tâtons, progressivement, suivant les cadences de sa vie spirituelle, avec précaution, avec ténacité aussi, non sans rencontrer en lui-même des résistances d'origine atavique et parfois sociologique à cette mise au point quelque peu surhumaine, mais nécessaire. Autrement, son affirmation de la "divinité de Jésus"... serait encore factice comme la croyance que désormais il aurait de Dieu, s'il se bornait à le penser comme on le faisait jadis» (106).

L'idée que M. Légaut a de Dieu est elle-même, en effet, profondément différente de la conception chrétienne, tellement différente qu'elle est la négation de ce que celle-ci considère comme des attributs essentiels de la divinité. Et, nous l'avons vu, pour M. Légaut, Jésus n'est pas véritablement une personne divine, même pas dans le sens où cet auteur conçoit Dieu.

Dieu

Pour la philosophie et la théologie chrétiennes, Dieu, existant par lui-même, est souverainement indépendant de quoi que ce soit. Il est infini, c'est-à-dire sans limites dans toute la plénitude de son être. Il transcende les catégories de l'espace et du temps. Il est l'Être nécessaire, c'est-à-dire qui ne peut pas ne pas être, ni être autre qu'il est. Étant, de toute éternité, l'Être infini, il ne peut pas plus acquérir un supplément d'être qu'il ne peut subir une déperdition de son être. Lorsqu'il crée et agit dans le monde, il le fait en vertu d'une décision libre, prise en dehors du temps. Les changements introduits par son action affectent les êtres créés, mais ne modifient en rien son être propre.

Il est équivalent de dire : Dieu est l'Être (conformément à la révélation qu'il fit à Moïse : «Je suis celui qui est» (Ex 3, 14)), ou «Dieu est Lumière» (1 Jn 1,15), ou «Dieu est Amour» (1 Jn 4, 8) (selon les expressions de saint Jean). Tout en lui est infini et éternel : l'Être, la Connaissance, l'Amour. Et l'éternité n'est pas seulement l'état d'un être qui n'a pas eu de commencement et qui n'aura pas de fin, mais aussi l'état d'un être qui n'est pas soumis à la succession (passé, présent, avenir) en quoi consiste essentiellement notre perception de la durée. L'éternité est la possession totale et simultanée d'une vie tellement riche qu'elle n'est pas plus susceptible d'accroissement que de déclin.

Pour M. Légaut, au contraire, «tout se passe comme si Dieu se cherchait à travers un monde qu'il s'efforce de créer à son image, pour s'y trouver d'une nouvelle manière. Dieu serait lié au sort d'une création qu'il reprend sans cesse, car sans cesse elle retombe. Par elle et avec elle, Il serait livré aux mains des hommes. La mission de Jésus serait alors d'aller jusqu'au bout de ses forces et de sa lumière avec une perfection digne de l'appel divin et d'introduire ainsi ses disciples sur les chemins de l'œuvre humano-divine dont dépendent Dieu et l'homme» (188).

Au début de cette citation, on pourrait penser que M. Légaut présente une hypothèse, une sorte d'hypothèse de travail. «Tout se passe comme si... » Comme si Dieu se cherchait à travers le monde,

pour s'y trouver une nouvelle manière d'être. Dieu serait lié au sort de sa création. À la fin de ce passage, cette présentation ne semble plus être une hypothèse, lorsque l'auteur parle de «l'œuvre humano-divine dont dépendent Dieu et l'homme». Et telle est bien, en effet, la pensée de M. Légaut. «Les hommes révèlent Dieu à Lui-même de manière nouvelle par l'existence qu'il prend et reçoit en chacun d'eux» (198). (Dieu prend et reçoit une existence en chaque homme : une théorie panthéiste s'exprimerait-elle autrement !).

«Aussi bien le réel ne peut demeurer sans dégénérer qu'en se développant dans sa ligne foncière et en luttant contre tout ce qui en lui s'oppose à ce développement» (240). Il y a une «lutte très générale et sans fin que doit mener ce qui demande à naître par nécessité fondamentale, contre l'impossibilité que lui oppose, par sa matérialité et son inertie, ce qui est déjà... Cette lutte entre le nécessaire et l'impossible appartient à l'essentiel de l'action créatrice, la caractérise. Sans cesse reprise pour être menée à bien, elle est de l'essence même de Dieu (Voilà une conception de la divinité qui n'est pas précisément conforme à la conception chrétienne de Dieu, d'après laquelle Dieu crée et dirige le monde avec une indépendance absolue, sans aucune contrainte, selon les décisions de sa souveraine liberté, celle-ci d'ailleurs ne supprimant pas la liberté de l'homme). L'homme s'y emploie quand il est créateur; alors il reçoit de Dieu et participe à son Être» (240). «Aussi... il découvrira, non pas un simple Seigneur omniscient, omnipotent et bienveillant, Dieu parfait, achevé sans être fait, mais l'Être qui, en soi, est en proie au drame de créer» (267).

Dieu devient. M. Légaut n'accepte pas l'idée «d'un Dieu privé d'un devenir propre» (349). Car alors «Dieu ne s'inventerait pas à partir de ce qu'il est et de ce qu'il crée... il serait absolument indépendant de toute histoire terrestre et n'en recevrait rien pour sa propre détermination» (350).

Bien au contraire, l'action créatrice de Jésus «promeut l'œuvre de Dieu, exigée par ce qu'il (Dieu) est, inséparable de Lui (Donc pour M. Légaut, Dieu n'agit pas librement, il est déterminé à créer, à agir de telle et telle manière dans ses œuvres ad extra. D'autre part, son œuvre est inséparable de lui; encore un terme bien ambigu, d'une ambiguïté renforcée encore par ce qui suit), et dont il dépend. Elle prépare l'accomplissement de l'Humanité, finalement l'accomplissement de Dieu, aux cadences de l'Univers et aux rythmes des fidélités humaines» (207-208). "L'accomplissement de l'Humanité" serait-il donc la condition, sinon la cause, de "l'accomplissement de Dieu" et cela «aux rythmes des fidélités humaines» ? Il semble bien que nous atteignons ici le fond de la pensée de M. Légaut.

«Telle serait la mission de Jésus... Être l'origine, "le premier-né dans l'humanité" d'une assemblée d'hommes, par lui et en lui rendus si attentifs, si adhérents à l'action divine en eux et autour d'eux que, devenue communauté, elle soit... par la splendeur de sa diversité, la propre révélation de Dieu à Soi-même... être le ferment de l'humain (il n'est pas précisé s'il s'agit d'un humain purement naturel ou d'un humain surnaturalisé par la grâce qui, de quelque manière, fait participer l'homme à la nature divine) parmi les hommes pour tirer d'eux une communauté qui, les exprimant totalement, soit le Verbe de Dieu» (208). Ainsi, la communauté des hommes profondément attentifs et adhérents à l'action divine en eux et autour d'eux, communauté qui les exprime totalement, est le Verbe de Dieu et, par la splendeur de sa diversité, révèle Dieu à lui-même.

Pour un peu, à travers le langage ambigu de M. Légaut, ne découvrirait-on pas, dans l'union qui existe entre cette communauté humaine, Jésus et Dieu, une sorte d'équation ? Dans le texte que nous allons citer maintenant, il est question de «l'infini de l'homme» et la mission de Jésus est ouverte sur cet infini. Évidemment, M. Légaut ne donne pas au mot "infini" le sens absolu que lui donne la théologie catholique. Mais, pour lui, Dieu, non plus, n'est pas infini en ce sens véritablement absolu, puisqu'il devient. Et c'est en promouvant une communauté humaine que la mission de Jésus s'ouvre sur l'infini de l'homme et que, grâce à ce qu'il reçoit de cette communauté qui l'enfante lui-même, il devient l'égal de Dieu. Ce faisant, d'ailleurs, en contribuant à l'accomplissement de l'Humanité, il contribue à l'accomplissement de Dieu.

Ainsi l'homme Jésus, ouvert sur l'infini de l'homme, coopère, en créant une communauté humaine qui l'engendre lui-même, au progrès de Dieu dans son être même. S'il ne s'agit pas à proprement parler d'une série d'équations, on tend vers un rapprochement presque assimilable, sinon à l'égalité, du moins à l'identité de nature, qui ne comporte que des différences de degrés, en grandissant l'homme au point de le faire participer à l'accomplissement de Dieu et en réduisant Dieu au point de le rendre dépendant de l'homme. Quant à Jésus, intermédiaire entre l'homme et Dieu, c'est par son humanité que, créant une communauté humaine, il devient l'égal de Dieu.

«Les hommes qui assistent en témoins à l'action créatrice d'un auteur l'aident puissamment dans son œuvre» (204). «Il devient ce qu'il est grâce à ce qu'ils lui permettent et donnent d'être, en espérant secrètement de lui ce qui est en lui et qu'il ne peut atteindre que grâce à leur commune attente... Participant à leur enfantement humain d'autant mieux qu'il se reçoit davantage d'eux, il s'enfante lui-même... Tout porte à penser que Jésus et ses disciples connurent cet enfantement mutuel. Jésus les

révéla à eux-mêmes d'autant mieux que, de son côté, il se découvrait davantage, à travers sa mission toujours plus claire, plus impérieuse, mais aussi toujours plus originale, plus ouverte sur l'infini de l'homme... Une communauté d'une nature tout à fait nouvelle s'établit entre Jésus et ses disciples. Elle naquit de ce qui s'engendrait en lui pour eux et par eux, de ce qui se développait en eux par lui et pour lui. Cette communauté n'a-t-elle pas été, dans une certaine mesure, à l'origine de l'intuition majeure qui non seulement fit affirmer à Jésus son union à Dieu (M. Légaut envisage que l'influence produite sur Jésus par cette communauté aurait été à l'origine de la conscience que Jésus a prise de son union avec Dieu, cette union que M. Légaut appelle la divinité de Jésus, sa filiation divine. Cela n'est pas conforme au mystère de l'incarnation du Fils de Dieu qui, en se faisant homme, n'a pu ignorer, dans l'unité de sa personne, sa filiation divine éternelle) et à ses disciples, mais aussi découvrir la foncière identité de ces deux unions ?» (204-206).

«Vouloir l'impossible communauté des hommes, et cependant malgré cette impossibilité de nature la promouvoir, tel est l'objet incomparable de la mission de Jésus... Grâce à sa foi, il a fait croire à l'impensable, et rendu possible l'impossible, ce qui est proprement créer et qui l'égalé à Dieu dont il a tout reçu, mais à qui il a surhumainement adhéré» (207). Ainsi, promouvoir la communauté des hommes, accomplir sa mission ouverte sur l'infini de l'homme, conduit Jésus à prendre conscience de son union à Dieu et l'égalé à Dieu. Prenant en même temps conscience de son union aux hommes, il découvre «la foncière identité de ces deux unions», son union à Dieu et son union à ses disciples. L'une et l'autre union seraient-elles donc du même ordre, ce qui tendrait à rapprocher l'homme et Dieu dans une profonde identité de nature ? N'est-ce pas ce que veut signifier cet autre passage ? «Cet appel continué au renouvellement intérieur, au dépassement, Jésus faisait de cette recherche... l'approche essentielle qui va jusqu'à égaler à Dieu celui qui, à travers ses limites, la mène à son terme dans la perfection» (139). (Comment, grâce au dépassement de soi-même, un être peut-il, à travers ses limites, devenir l'égal de Dieu ? À moins que Dieu ait lui-même ses limites. Ce que pense M. Légaut puisqu'il parle de l'accomplissement de Dieu. S'il n'est pas accompli par nature, Dieu n'est pas infini et, n'étant pas infini par nature, il ne sera jamais infini).

De Jésus, M. Légaut dit indifféremment qu'il est «de Dieu», «fils de Dieu», «Dieu» (103). Et il le présente comme «le but à atteindre qui permet aux croyants d'être de Dieu comme lui le fut dans son humanité». Si l'expression "être de Dieu" signifiait simplement une filiation divine au sens large par la grâce, elle correspondrait bien à la pensée de l'Église en ce qui concerne la vie surnaturelle du chrétien. «Qui est de Dieu entend les paroles de Dieu» (Jn 8, 45) dit Jésus. Mais alors, appliquée à Jésus, cette expression reviendrait à lui dénier la divinité. Or, dans une interview donnée au journal *La Croix* (22 juillet 1971), M. Légaut a déclaré qu'il prend cette formule dans un sens beaucoup plus profond. «Quand je dis "Jésus est de Dieu" au lieu de dire "Jésus est Dieu", c'est pour me dégager d'une affirmation purement intellectuelle, qui me laisse tel quel. Mais "Jésus est de Dieu", ça veut dire que plus j'entre à fond dans ce qu'est Jésus, plus je m'approche de Dieu. Jésus est chemin et je fais ce chemin pour arriver à dire réellement, personnellement : Jésus est de Dieu, Jésus est Dieu». Mais cette explication même nous montre que, pour M. Légaut, Dieu n'est pas absolument transcendant, puisque, pour cet auteur, nous l'avons vu plus haut, c'est «dans son humanité» que Jésus fut «de Dieu», c'est-à-dire «Dieu». Dans ces conditions, on comprend moins mal qu'il soit possible «aux croyants d'être de Dieu comme lui le fut».

Ainsi, pour M. Légaut, Dieu n'est pas véritablement l'infini, et l'homme qui mènerait à son terme dans la perfection cette recherche qui consiste à répondre à l'appel continué au renouvellement intérieur, au dépassement, atteindrait l'approche essentielle qui va jusqu'à l'égalé à Dieu. C'est ainsi que Jésus est Dieu. On ne peut pas dire plus clairement qu'il ne l'est pas, pas plus que le Dieu de M. Légaut n'est véritablement Dieu, puisque, nous l'avons vu, il devient.

Urgence de la mutation du christianisme

Les apôtres reçurent de Jésus l'ordre de transmettre son message. «Allez, enseignez toutes les nations» Mt 28, 19). «Allez par le monde entier, annoncez l'Évangile à toute la création» (Mc 16, 15). Mais M. Légaut refuse une «doctrine commune, imposée à tous» (218). «Il faut que cette doctrine... appelle, au lieu de les condamner, les interprétations que chacun, sous sa propre responsabilité, doit en donner pour lui-même à partir de ce qu'il est. Ainsi, la doctrine conviendra à chacun, lui sera utile et ne le détournera pas de son approfondissement humain... L'homme pourra adopter ces croyances sans s'y vouer totalement comme à une vérité absolue... Il pourra les adapter à ce qu'il est» (218-219).

Contrairement au principe d'identité qui proclame que la vérité est une, M. Légaut prétend-il donc que chaque homme en particulier est la mesure du vrai ? Il faut, dit-il, une "mutation" profonde du christianisme. Il s'explique longuement sur cette mutation nécessaire et urgente. Ici encore, il faut lui laisser la parole, sans essayer de le résumer, pour qu'on ne puisse pas nous reprocher d'avoir mal

interprété sa pensée.

Cette mutation «exige de véritables créations dignes de celles qui sont à l'origine des livres inspirés sur lesquels le christianisme s'appuie. Il est radicalement insuffisant de s'astreindre à ce que ces textes ont apporté à leur époque, de se borner à ne concevoir que ce qu'on peut déduire de leur lettre et même, dans une certaine mesure, des intentions de leurs auteurs. Cela ne peut que permettre de pauvres refontes de la doctrine et de la discipline» (276). «En vérité, c'est le peuple chrétien qui sauvera le christianisme, et non ses chefs qui finalement ne peuvent que suivre. C'est du travail intérieur chez les simples fidèles que dépendent les destinées du message de Jésus» (278). «Très rarement éducateur des hommes les plus vivants, le christianisme, tel qu'il existe actuellement, n'a guère la possibilité de les faire spirituellement progresser» (280). Toutefois, «la révolte ouverte doit être généralement écartée» (282). «Relations invisibles du chrétien et du chef conscients de la situation actuelle du christianisme... Relations nécessairement discrètes, car le chef ne peut pas approuver de façon ostensible son inférieur quand celui-ci, par sa mission, doit aller de l'avant en éclaireur, se livrer à la recherche de la voie où plus tard beaucoup pourront progresser; tâche qui comporte toujours des risques, des erreurs et des faux pas» (288-289).

«Tout est à reprendre à la base... À vrai dire, l'Église n'est pas à l'heure actuelle en mesure d'entreprendre utilement et même sainement cette recherche» (374). «Cette recherche ne se fera jour qu'à travers des tentatives individuelles tout à fait indépendantes, menées à longueur de vie de façon précaire et tâtonnante, versant parfois dans l'utopie, voire l'erreur, puis se redressant ou avortant» (375). L'Église est «infidèle nécessairement... à cause des structures qu'implique sa nature collective» (41).

«Dans ce livre, on établit une différence radicale entre collectivité et communauté. La collectivité forme ses membres, du dehors, par un enseignement et une discipline qui ignorent les cheminements personnels et les cas particuliers. Son unité résulte de l'uniformité qu'elle établit entre ses membres dans leur adhésion à la doctrine et leur soumission à la loi. Au contraire, la communauté n'existe qu'à travers ses membres dans la mesure où chacun d'eux est fidèle à sa réalité profonde. Son organisation sociale est orientée principalement vers leur approfondissement personnel. Son unité est la conséquence des fidélités individuelles. Elle apparaît à travers la diversité des voies» (110, note). Traduisons: à travers la diversité de la foi de chaque membre.

«L'avenir du christianisme dépend de la naissance incessante de petites communautés spirituelles... de petits groupes de disciples qui se réunissent au nom de Jésus» (318). Que la formation de petites communautés aide leurs membres plus qu'une foule anonyme, à développer en eux-mêmes et à rayonner une spiritualité vraiment personnelle, nul n'en doute. Mais pour qu'elle soit chrétienne, cette spiritualité personnelle doit être puisée à la source véritable, le Christ Jésus, tel qu'il s'est révélé à ses apôtre. Il ne peut s'agir de confier à ces petites communautés le soin de découvrir par elles-mêmes l'objet de la foi, si tant est que l'on puisse encore parler d'objet de la foi dans ce que M. Légaut appelle "la foi nue".

«Être seulement soi-même avec modestie et courage... paraît ne pas convenir à l'état ecclésiastique, dont la fonction est d'être exclusivement le représentant et l'organe d'une Autorité considérée comme essentielle. Pourtant, sans cette sincérité humble et courageuse, on ne peut pas vivre dans une authenticité réelle, mais seulement dans une conformité vertueuse; on n'est pas digne du charisme apostolique» (359). «Le renouvellement de la Cène... exige de séparer la fonction sacerdotale du charisme apostolique. D'abord séparer le charisme apostolique de la fonction sacerdotale. Rendre celle-ci plus accessible et suffisamment répandue pour assurer le renouvellement régulier et relativement fréquent de la Cène dans toutes les communautés chrétiennes, aussi réduites soient-elles... C'est le plus facile. Mais finalement l'essentiel n'est pas là... Quand on est dûment mandaté, on peut remplir la fonction sacerdotale de façon honnête, si on a suffisamment de compétence et de conscience professionnelle. Le charisme apostolique demande infiniment plus» (367-368).

Cela suppose «un renouvellement fondamental de la spiritualité... par une prise de conscience plus poussée de l'essentiel du christianisme et une compréhension plus profonde de Jésus dans son humanité... Un tel renouvellement exigera nécessairement une nouvelle floraison mystique. Elle devra être... moins harnachée d'institutions et de doctrines» (369). «Il faudrait... réaliser une refonte complète de l'organisation actuelle... Il serait nécessaire que, sans exception, en tout lieu, en toute circonstance, là où plusieurs chrétiens, même seulement deux ou trois, sont désireux de se réunir au nom de Jésus, ils puissent refaire entre eux l'action de la Cène» (379). Refaire l'action de la Cène au sens où M. Légaut l'entend, comme nous l'avons vu plus haut.

«Pour atteindre ce but essentiel, il semble nécessaire que tous les chrétiens qui en sont spirituellement et pratiquement capables, habilités par l'Autorité et sous sa surveillance, devraient pouvoir participer personnellement à cette action. Officiants, n'ayant la vocation ni de gouverner, ni d'enseigner, ni

d'évangéliser, ils détiendraient dans "leur paroisse" une fonction que l'Autorité leur déléguerait et qu'elle pourrait leur retirer» (379-380).

Plus question, par conséquent d'un caractère sacramental conféré pour toujours au prêtre par l'ordination sacerdotale, en même temps que le pouvoir de consacrer l'Eucharistie,

«Pour compléter cette organisation nouvelle... il faudrait des croyants... qui auraient reçu le charisme de l'apostolat et dont la vocation serait d'être non pas tant des enseignants patentés, des dispensateurs de sacrements, que des témoins de la foi» (381). Témoins de la foi, au sens évidemment où la conçoit M. Légaut, sans doctrine précise. «Insérés dans une organisation dont les évêques seraient la tête... Ils passeraient dans ces communautés locales, fussent-elles minuscules, comme les apôtres allaient jadis dans les pays et visitaient les Églises naissantes» (381). Comme les apôtres, jadis... Mais les apôtres ont enseigné la doctrine. «Cette division du sacerdoce subalterne entre officiants et missionnaires... présenterait l'immense avantage... de permettre la célébration de la Cène, de cultiver le souvenir de Jésus de façon active et personnelle» (382). «C'est dans ces fraternités serrées autour du souvenir de Jésus que l'on pourra chercher et inventer la mutation liturgique qui s'impose... Elle devrait faire du renouvellement de la Cène une concélébration véritable à laquelle, dans la mesure du possible, tous les membres de l'assemblée participent personnellement et activement» (328).

«Mais cette mutation... exigerait une refonte complète de la conception du sacerdoce... Il faudrait que, présentant les conditions convenables d'instruction et de piété, il (le prêtre) soit simplement... un membre de la communauté locale, entre beaucoup d'autres, habilités eux aussi par l'autorité religieuse à cette fonction, parce qu'ils en sont capables intellectuellement et spirituellement; un membre vivant dans les mêmes conditions que les autres, ayant les mêmes besoins, les mêmes charges, partageant le même destin» (329).

Si l'on comprend bien M. Légaut, il semble qu'il ramène ici le sacerdoce ministériel au sacerdoce des laïcs baptisés. Certains de ceux-ci, ou plutôt beaucoup d'entre eux, pourraient être "habilités" à célébrer la messe, comme certains, actuellement sont habilités par l'Autorité hiérarchique à distribuer la communion. Il est vrai que l'auteur ne parle pas de consécration eucharistique. Pourquoi en parlerait-il, puisque, pour lui, nous l'avons vu plus haut, la Cène ne comporte pas véritablement la présence réelle ? Elle consiste simplement à se souvenir ensemble de Jésus, en mangeant un pain "contingent".

La religion d'appel (Sa fin est d'aider l'homme à «être»)

M. Légaut présente sous ce nom de "religion d'appel" une conception qui ne manque pas d'aspects séduisants. Que la religion aide l'homme à être, à s'accomplir, nul doute que ce soit là un des buts voulus par Dieu, à condition de l'entendre dans un certain sens. Mais M. Légaut emploie des formules ambiguës qui amènent à se demander si la religion n'est pas pour lui en définitive une forme d'humanisme, dont la fin ultime serait le plein épanouissement de l'homme pour lui-même. «La religion d'appel aide, par l'intime, l'homme à se trouver; sans quoi, il ne saurait être religieux de façon pleinement humaine... Sa fin est d'aider l'homme à être» (231). Curieuse définition de la religion. Il est certain que l'homme se grandit en reconnaissant la souveraineté de Dieu... Mais la religion étant de la part de l'homme une recherche de Dieu, un service de Dieu, la fin dernière de la religion n'est pas l'épanouissement de l'être de l'homme mais la reconnaissance par l'homme de l'être infini de Dieu.

«Et elle ne le peut que dans la liberté créatrice» (231). Cette liberté créatrice suppose une certaine libération de toute loi. «Tout ce que la religion d'appel doit nécessairement utiliser à cause de son incarnation sociale et des conditions de son implantation, -doctrine, lois, structures- tout cela ne représente pour elle que l'indispensable. Elle l'élabore, le modifie, l'abroge même, dans la mesure où l'essentiel l'exige» (231). «L'essentiel regarde directement l'humanité de chacun» (229). «L'homme a besoin, pour devenir lui-même, d'un Dieu qui lui permet de créer et non d'un Maître qui lui dicte le chemin, d'une présence qui l'aide à s'engendrer et non d'une loi qui le façonne du dehors, de l'appel qui le pousse à être et non de l'ordre qui lui impose d'agir» (241). «Pour l'homme moderne» - et il semble bien d'après ce qui précède que ce soit le sentiment de M. Légaut lui-même - «la dépendance à l'égard de Dieu n'est pas celle... d'inférieur à supérieur comme on le vivait religieusement dans le passé. Aujourd'hui, le croyant... se sait et se veut collaborateur de Dieu, à la fois infime et nécessaire; agent direct de la création par l'accueil libre qu'il fait à l'action de Dieu en lui» (310).

Collaborateur nécessaire de Dieu ? En quel sens ? Si l'on veut dire que Dieu a décidé librement d'appeler les hommes à collaborer à son œuvre, d'accord. Mais on voit quel sens très relatif prend dès lors le terme "nécessaire". Et celui-ci n'est pas susceptible d'un autre sens, dans un tel emploi, au regard de la doctrine catholique. Il n'est pas certain que ce soit la pensée de M. Légaut. On se rappelle, en effet, que M. Légaut parle ailleurs de «l'œuvre humano-divine dont dépendent Dieu et l'homme» (188). La mission de Jésus serait d'introduire ses disciples sur les chemins de cette œuvre humano-divine. Ainsi, se réalisent «l'accomplissement de l'Humanité, finalement l'accomplissement de Dieu,

aux cadences de l'Univers et aux rythmes des fidélités humaine» (208). C'est donc bien pour l'épanouissement de l'être même de Dieu que, d'après M. Légaut, la collaboration de l'homme est nécessaire à Dieu ?

On voit difficilement comment cette mentalité de grandeur, d'indépendance, cette exaltation du culte de l'homme et de l'autonomie de la personne appelleraient secrètement les Béatitudes évangéliques (345). Presque constamment, M. Légaut s'exprime comme si, pour chacun, la découverte et l'accomplissement de sa propre humanité était la fin dernière, l'absolu auquel tout se réfère, s'ordonne et se mesure. «L'homme pour devenir lui-même... » (Nous n'irons pas jusqu'à supposer que M. Légaut voit en Dieu l'instrument au service de cette réalisation de l'homme).

«Il faudrait d'abord s'attacher à développer chez lui (le chrétien) le sens de l'humanité» (326). «Dans ces conditions, le chrétien serait prêt à attendre vraiment Jésus et à l'accueillir comme celui dont il a besoin pour découvrir plus complètement sa propre humanité et vivre en homme» (327).

Notons bien "accueillir Jésus comme celui dont il a besoin pour découvrir plus complètement sa propre humanité". Est-ce en cela que Jésus est Sauveur ? Est-ce là le salut qu'il apporte, permettre à l'homme de découvrir et d'accomplir son humanité ? Nulle part, il n'est question de grâce, de rédemption, de vie surnaturelle, de plus grande gloire de Dieu. M. Légaut a expliqué oralement qu'il évite l'emploi de ces termes qui risqueraient de n'être pas compris de lecteurs non chrétiens. Mais les termes qu'il emploie, "découverte et accomplissement de l'humanité" ne sont pas des synonymes de rédemption et d'état surnaturel, qui désignent des réalités bien supérieures à la nature humaine. Sans doute, dans une autre perspective, pourrait-on voir une marque d'humilité, un aveu d'insuffisance, dans cette reconnaissance du besoin que l'homme a de Dieu et de Jésus pour découvrir plus complètement sa propre humanité et devenir lui-même ? Mais même cette interprétation dans le sens de la constatation de ses limites est traversée par un personnelisme excessif. Ainsi, pour M. Légaut, doit-on faire référence à l'enseignement de Jésus. Sans doute, mais non sans soumettre à l'appréciation du psychisme de chaque individu les écrits qui transmettent son message.

«Le chrétien ne serait pas seulement introduit dans l'esprit de son Maître par la connaissance de textes, certes vénérables, mais vétustes, qui demandent plus d'explications qu'ils n'apportent de lumière, et par l'étude d'une doctrine... C'est, au contraire, à la lumière de sa propre vie intérieure qu'il éclairerait ces textes et interpréterait cette doctrine» (327). Ce n'est pas même l'Homme en général qui est la mesure du bien à réaliser, mais chacun en particulier, et chacun selon son évolution personnelle. C'est d'ailleurs tout à fait logique, l'évolution de chaque créature entraînant l'évolution de Dieu lui-même. Cette dernière considération amène M. Légaut à déconseiller les vœux perpétuels. «On ne peut pas, sans imprudence ni prétention, affirmer que, pour toujours, la volonté de Dieu sur soi et la juste correspondance à ce qui monte en soi, contrepartie inséparable de cette volonté, comporteront l'observance des vœux avec leurs exigences aussi strictement déterminées, aussi en porte-à-faux sur les besoins fondamentaux de l'être, aussi contraires à ses aspirations les plus puissantes» (347).

«Les vœux impliquent une conception de Dieu qui le sépare radicalement de sa créature. Contracter des vœux perpétuels serait un acte religieux pur et exact... un véritable sacrifice offert à Dieu, si on avait une notion strictement fixiste de Dieu... un Dieu privé d'un devenir propre... Selon une telle conception, Dieu ne s'inventerait pas à partir de ce qu'il est et de ce qu'il crée... Son œuvre serait pour Lui... sans relation avec ce qu'il est et devient... sans être d'aucune manière, en retour, une source de l'inspiration divine» (349- 350).

Car Dieu évolue en dépendance de l'évolution de ses créatures et spécialement de l'évolution psychologique de chaque homme. Il s'invente, il devient, en relation avec le devenir de ses créatures. M. Légaut est donc logique avec lui-même : l'homme ne doit pas s'engager par vœu, car sa volonté peut changer, et, conséquemment, celle de Dieu à son égard. Mais, dans cette optique, on ne devrait prendre aucun engagement, et, dès lors, il n'y aurait plus de vie sociale possible. Car, même dans le cas d'un engagement temporaire, le contractant n'est jamais sûr qu'entre temps, il ne changera pas d'avis, ni, selon les principes posés par M. Légaut, que la volonté de Dieu concernant la fidélité à cet engagement ne changera pas. Or, la vie humaine, la vie des personnes et des collectivités ne se tisse dans l'écoulement des jours et des époques que grâce à une importante trame d'engagements. Conscient, sans doute, des conséquences qu'entraînerait la généralisation du principe ci-dessus, M. Légaut établit une différence radicale entre les vœux perpétuels et les engagements temporaires. Mais c'est une inconséquence par rapport à ses conceptions exposées plus haut.

De même, manque-t-il de logique lorsque, reconnaissant à propos des vœux perpétuels qu'il déconseille, que «la fidélité à Dieu... a certes des exigences non moins grandes que l'amour et la paternité», il déclare cependant «Cette fidélité (qui lie pour toujours l'homme à la femme et à l'enfant) fait partie intrinsèque de l'amour et de la paternité... Elle implique nécessairement la stabilité... Là où la stabilité disparaît, l'amour et la paternité dans leur réalité humaine ne sont plus» (346-347). Mais

pourquoi faire exception pour le mariage ? La volonté de l'homme est-elle ici à l'abri de tout changement ? Et pourquoi serait-elle plus enchaînée par la fidélité à la femme et à l'enfant que par la fidélité à Dieu ? Et, puisque la volonté de Dieu, elle aussi, est susceptible de changement, serait-elle tenue en échec par l'institution du mariage ? Il y a des divorces. Ils se multiplient de plus en plus. Pourquoi cette forme d'évolution de l'humanité ne serait-elle pas, elle aussi, «en retour une source d'inspiration divine». Voilà à quel genre d'impasses on aboutit quand on ne maintient pas des bases solides d'action, aussi bien que l'unité de la vérité dans le domaine de la foi.

Le cheminement de Marcel Légaut ne rejoint pas la foi de l'Église

La persévérance avec laquelle M. Légaut s'applique à rechercher le contact avec la personne de Jésus est émouvante. Et c'est ce qui lui attire la sympathie de tant d'âmes avides de cette rencontre avec le Christ. Il est bien certain que la foi doit aboutir à ce contact. La connaissance intellectuelle abstraite de la doctrine chrétienne, en effet, n'est pas en elle-même la foi, et n'y conduit pas nécessairement. Et l'on doit regretter que beaucoup de chrétiens n'atteignent pas habituellement cette foi vivante dont saint Paul dit : «Le juste vit de la foi» (Rm 1, 17).

Mais, en réduisant à quelques cas très rares le nombre des personnes qui vivent de cette foi, M. Légaut est profondément injuste à l'égard d'une foule immense de chrétiens qui, à toutes les époques de l'Église, ont réalisé ou réalisent de nos jours cette intimité avec le Christ. Il est également dans l'erreur en prétendant que la connaissance intellectuelle des dogmes concernant Jésus détourne de la recherche du contact personnel avec lui. Et cette défiance à l'égard de l'intelligence et de ses efforts pour sonder le mystère du Christ l'amène à refuser ou à déformer des données essentielles de la Révélation qui, d'après lui, seraient des constructions intellectuelles purement idéologiques. Alors, s'étant privé de ces lumières, il cherche en lui-même, dans son humanité propre, à découvrir l'humanité de Jésus. Mais, s'il parle de la divinité de Jésus, il ne donne à ce terme qu'un sens analogique, pour exprimer l'admiration que provoque en lui l'humanité merveilleuse de Jésus. Pour lui, Jésus n'est pas vraiment, au sens où l'entend l'Église, le Fils de Dieu, le Verbe éternel, une personne divine. D'ailleurs, Dieu lui-même n'est pas, non plus, pour lui, le Dieu que présente la doctrine catholique, l'Éternel, l'Infini, l'Amour en trois personnes, qui a créé librement, pour rendre les hommes participants de sa nature divine.

L'excuse de M. Légaut, c'est que, comme il le déclare lui-même, il n'est pas théologien. Son intention, en écrivant son livre, était excellente : faire connaître son expérience, dans un but apostolique, pour amener les chrétiens à un effort plus grand dans l'approfondissement de leur foi, du point de vue formel, c'est-à-dire du point de vue de l'intensité de l'adhésion à la personne de Jésus-Christ. Mais, du point de vue du contenu de la foi, ce livre défigure le christianisme qu'il prétend présenter. Et cela d'autant plus dangereusement que l'auteur est sincère, qu'il s'est livré à une recherche peu commune, à laquelle il a sacrifié bien des avantages matériels, et qu'il a manifestement atteint une profonde intensité de foi. Mais cette foi n'est pas une adhésion à Jésus tel que l'Église, assistée par l'Esprit Saint, a reçu mission de le faire connaître.

Pour M. Légaut, la vraie foi est «cette foi nue, indépendante de toute idéologie (par idéologie, il entend la doctrine) que les premiers disciples ont eue en lui (Jésus), à la fin, quand tout sombrait autour de leur Maître» (126). Non, la véritable foi chrétienne n'est pas l'état d'âme des apôtres fuyant lors de l'arrestation de Jésus, de Pierre le reniant, de Madeleine pleurant parce que, dit-elle : «On a enlevé mon Seigneur et je ne sais pas où on l'a mis» (Jn 20,13). Ce n'est pas l'état d'âme des disciples d'Emmaüs, disant : «Le Nazaréen s'était montré un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant tout le peuple. Nos grands prêtres et nos chefs l'ont livré pour être condamné à mort et l'ont crucifié. Nous espérions qu'il délivrerait Israël mais voilà deux jours que ces choses se sont passées» (Lc 24, 19-21). Ce n'est pas même l'état d'âme de Pierre s'en retournant chez lui, tout perplexe de ce qui était arrivé (Lc 24, 12), après avoir constaté que le tombeau était vide.

La vraie foi, c'est celle de Madeleine et des autres saintes femmes se jetant aux pieds de Jésus quand il leur apparaît; des disciples d'Emmaüs reconnaissant Jésus à la fraction du pain; des apôtres, quand Jésus survient au milieu d'eux dans le Cénacle. La vraie foi, c'est celle de Thomas s'écriant : «Mon Seigneur et mon Dieu» (Jn 20, 28) en présence de Jésus lui montrant ses plaies. C'est celle de Jean, s'écriant, lors de la pêche miraculeuse, après la Résurrection : «C'est le Seigneur» (Jn 21, 7). C'est celle de Pierre, répondant à la triple question de Jésus qui lui rappelle discrètement son triple reniement : «Pierre m'aimes-tu ? - Seigneur, tu sais tout, tu sais que je t'aime» (Jn 21, 17). C'est la foi de Pierre proclamant après la Pentecôte que «Jésus est ressuscité, exalté par la droite de Dieu. Nous en sommes tous témoins» (Ac 2, 32-33). «Nous avons mangé et bu avec lui après sa résurrection d'entre les morts» (Ac 10, 41). C'est la foi de Paul, témoin de la tradition : «Il a été vu par plus de cinq cents frères réunis, dont certains sont morts et beaucoup sont encore vivants» (I Co 15, 6).

Si nous avons bien compris M. Légaut à la salle de la Mutualité, il ne faut pas se donner au point de

départ ce que l'on cherche, puisqu'il s'agit d'un cheminement en vue d'une recherche. La foi s'exerce pourtant essentiellement sur un donné. Ce donné, c'est la Révélation. Et puisqu'il s'agit de «se souvenir», selon l'expression de M. Légaut, de quoi faut-il se souvenir, sinon de ce que nous rapportent les apôtres, le but proposé par l'auteur étant de retrouver leur état d'âme quand ils étaient avec Jésus ?

Invitation à une concentration intérieure pour s'établir dans cet état d'âme. Fort bien. Mais M. Légaut prétend que, pour y parvenir, il faut opérer un tri dans ce qu'ont dit et écrit les apôtres et que, même ce que l'on garde, chacun doit l'interpréter en fonction de son sens de l'humain, sans accepter docilement l'interprétation qu'en donne l'Église dans la doctrine qu'elle enseigne à tous. N'est-ce pas là une attitude commune à tous les fauteurs d'hérésie ? M. Légaut trie, choisit, parmi les textes de l'Écriture, et interprète comme il l'entend. C'est précisément ce que veut dire le mot "hérésie" (hairésis, choix). Voilà à quoi il invite également ses lecteurs. Et d'après quel critère choisit-il ? D'après le sens de l'humain. Comme si les mystères absolument surnaturels de l'incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie, de la Résurrection, relevaient du seul sens de l'humain. Dès le départ, il pose un faux principe : il met en doute la fidélité des écrits qui déclarent rapporter les paroles et les actes de Jésus. Il se confie donc à son cheminement personnel. S'il s'agissait d'un cheminement personnel pour s'unir plus intimement à Jésus en approfondissant par l'oraison, avec l'aide de la grâce, la connaissance que nous pouvons en avoir à partir de la Sainte Écriture, spécialement du Nouveau Testament, ce serait très louable. Mais ce cheminement personnel que nous propose M. Légaut se met à la recherche de Jésus comme s'il ne nous était pas révélé d'une manière authentique par les Écritures. Et l'on nous promet de le découvrir plus sûrement par ce cheminement que par l'enseignement de l'Église qui, dit-on, le défigure ou lui fait écran.

Or, ce qu'il présente comme un cheminement spirituel n'est pas seulement un cheminement spirituel, mais un cheminement doctrinal. À la doctrine de l'Église, il substitue une autre doctrine. Et sa doctrine mérite vraiment le nom d'idéologie, au sens où il définit celle-ci : une construction de l'imagination car elle n'a pas de fondement dans les sources à partir desquelles nous connaissons Jésus-Christ. Elle déforme celles-ci, non pas au nom de la critique historique et de l'exégèse, sciences qu'il n'apprécie guère (17), mais au nom d'une sorte d'intuition psychologique qu'il appelle le sens de l'humain, intuition à laquelle il accorde une valeur ontologique, puisqu'il prétend atteindre par elle la réalité profonde de Jésus. Que l'intuition ait cette portée ontologique à l'égard du moi de chacun saisi par soi-même, nous l'accordons volontiers. Mais chacun ne saisit ontologiquement que son propre moi. Et quand il s'agit de Jésus, comment atteindre la réalité profonde de sa personnalité autrement que d'une manière analogique ? L'union hypostatique d'une personne divine et d'une nature humaine ne donne-t-elle pas au contenu du moi humain de Jésus des dimensions sans proportions avec les nôtres ? Le sens du moi humain permet, certes, de sonder en partie les richesses du cœur du Christ, non de découvrir son profond mystère. Lui seul peut nous le révéler. Il l'a fait par des paroles et des actes qui nous permettent de reconnaître en lui l'existence d'une personnalité divine. Ce sont ces paroles et ces actes, rapportés par l'Écriture et la Tradition, qu'il faut méditer profondément, en communion avec l'Église, pour connaître véritablement qui il est.

La foi est un don de Dieu, non une conquête de l'homme. La part de l'homme, c'est de se rendre disponible à l'accueil de ce don, en se mettant à l'écoute de Dieu. Car Dieu a parlé. Il a parlé par les prophètes. Il nous a parlé surtout par son Fils. Ses paroles nous viennent par les témoins qu'il a choisis et qu'il a envoyés transmettre son message. «Comment l'invoquer, dit saint Paul, sans d'abord croire en lui ? Et comment croire sans d'abord l'entendre ? Et comment entendre sans prédicateur ? Et comment prêcher sans être d'abord envoyé ? Ainsi la foi naît de la prédication, et de cette prédication la parole du Christ est l'instrument» (Rm 10, 14-15,17).

Cette parole du Christ, il faut l'accepter, telle que nous l'ont transmise les premiers disciples. Et puisqu'il s'agit, pour M. Légaut, de retrouver l'état d'âme des apôtres par une sorte d'activité analogue au souvenir, telle qu'il l'explique, il est curieux qu'il ne se soit pas souvenu, par exemple, de ces paroles de l'institution de l'Eucharistie : «Prenez et mangez, ceci est mon corps. Prenez et buvez, ceci est mon sang». Elles ont pourtant été rapportées par les trois Évangiles synoptiques. Et saint Jean, de son côté, cite ces paroles de Jésus : «Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang un breuvage» (Jn 6, 55). Saint Paul qui nous transmet également le récit de la dernière Cène, cite aussi ces paroles : «Ceci est mon corps». Qui donc est plus fidèle au souvenir ? L'Église durant ses vingt siècles d'existence ou M. Légaut ?

Or, un tel "oubli" de la part de celui-ci est d'autant plus étonnant qu'il cherche un contact intime avec le Christ. Quel contact plus intime que celui au sujet duquel Jésus a déclaré : «Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui» (Jn 6, 56).

«Si j'accepte docilement ce que dit l'Église, ce ne sera pas un cheminement» a dit M. Légaut à la

Mutualité. Et l'on a dit également : Demain la foi sera difficile pour ceux qui n'auront pas cheminé. Mais, puisque M. Légaut nous invite à refaire le cheminement des apôtres, pourquoi ne pas les suivre, dans les principales étapes de ce cheminement que nous laissent entrevoir les Évangiles ? Pourquoi ne pas les suivre jusqu'au bout de leur marche dans la foi ? Pourquoi s'arrêter en cours de route ?

Ce à quoi nous invite M. Légaut, n'est-ce pas au contraire un cheminement à reculons, une marche à rebours ? En effet, alors qu'après la Résurrection et la Pentecôte, les apôtres étaient parvenus, grâce à une lumière plus abondante (Jn 14, 25-26), à reconnaître en Jésus le véritable Fils de Dieu, M. Légaut nous demande de faire effort pour retrouver, grâce au "sens de l'humain" et au "souvenir", la foi qui fut celle des apôtres alors qu'ils ne voyaient encore en Jésus que le Messie (ou le Fils de Dieu au sens très large dans lequel ce titre peut être attribué à un homme exceptionnellement uni à Dieu). C'est ce cheminement à rebours qu'il a lui-même effectué, puisque, parti de la doctrine catholique, il a abouti à cette foi, intense certes, par laquelle il adhère à l'homme Jésus, un être surhumainement uni à Dieu, mais qui n'est pas véritablement Dieu. Ce que M. Légaut appelle, en effet, "la divinité de Jésus", c'est simplement son union à Dieu, à un "Dieu" qui lui-même n'est pas véritablement Dieu, puisqu'il devient et a besoin de sa créature pour parvenir à son "accomplissement", accomplissement auquel contribue particulièrement "l'accomplissement de l'humanité" grâce à l'influence de l'homme Jésus.

Voilà à quel résultat a abouti ce grand effort de recherche en dehors de l'enseignement proposé par l'Église. Qu'il est loin de la foi de saint Jean écrivant avec enthousiasme au soir de sa vie : «Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé, ce que de nos mains nous avons touché du Verbe de vie, nous vous l'annonçons, afin que vous soyez, vous aussi, en communion avec nous. Car la vie s'est manifestée : nous l'avons vue, nous en rendons témoignage et nous vous annonçons cette Vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous est apparue... En ceci, s'est manifesté l'amour de Dieu pour nous : Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde afin que nous vivions par lui... Nous sommes en communion avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ. Tout ceci, nous l'écrivons pour que votre joie soit complète» (1 Jn 1, 14; 4, 9). Saint Paul termine sa première lettre à son disciple Timothée par cette adjuration : «O Timothée, garde le dépôt. Évite les objections d'une pseudo-science. Pour l'avoir professée, certains se sont écartés de la foi» (1 Tim 6, 20-21). C'est ce dépôt de la révélation des mystères de Dieu que l'Église s'attache à garder intégralement et à enseigner dans la fidélité. Voilà le christianisme authentique.

Quelques-uns nous diront peut-être : «Vous indiquez bien sur quels points M. Légaut est en désaccord avec la doctrine de l'Église. Mais vous ne donnez aucune preuve rationnelle de la fausseté de la conception de M. Légaut». Je répondrai que M. Légaut n'en donne pas davantage de la vérité de ses affirmations. Nous sommes d'ailleurs ici dans le domaine de la foi, non dans le domaine de démonstrations rationnelles. M. Légaut prétend redécouvrir la foi pure et nue qui était, dit-il, celle des apôtres «avant même qu'ils puissent s'en donner raison». Et ce qu'il reproche précisément au "christianisme du passé", c'est d'avoir construit une théologie. Certes, selon l'expression de saint Anselme, "fides quaerens intellectum", la théologie, c'est la foi qui cherche à comprendre. Mais la foi n'en demeure pas moins fondée sur un donné révélé, et si la théologie cherche à sonder les mystères de la foi et montre qu'ils ne sont pas en contradiction avec la raison, elle n'a pas la prétention de les expliquer rationnellement. Bien loin que M. Légaut fournisse des preuves de la vérité de sa manière de voir, il récuse, théoriquement du moins, toute intervention de la raison dans le domaine de la foi. Ce serait dégrader la "foi" en "croyance", en croyance au sens où il l'entend, et il oppose l'une à l'autre. «Une théorie sociale ou politique, une cosmologie, une théologie sont des idéologies» dit-il. «L'adhésion à une idéologie relève de la croyance, même si celle-ci s'appuie sur des données scientifiques ou rationnelles... » (10).

M. Légaut a écrit son livre dans l'intention d'amener ses lecteurs à "la foi nue". Notre propos, dans cette étude, était de montrer que la foi de M. Légaut est profondément différente de celle de l'Église, dans sa forme et dans son objet. Mais existe-t-il des critères qui nous permettent de croire que c'est la foi de l'Église catholique, et non la foi de M. Légaut, qui atteint la vérité ?

M. Légaut a raison d'écrire : «La voie qui mène à Jésus passe par ceux qui l'ont connu et reconnu. Elle débute par ce qu'ils ont su et voulu dire de lui... Les Écritures, sans nul doute, sont à l'origine du chemin qui conduit à Jésus» (18-19). C'est précisément la voie qu'a suivie l'Église. À la lumière des paroles, consignées dans l'Évangile, par lesquelles Jésus se présente lui-même, elle croit et professe qu'il est le propre Fils de Dieu, égal et consubstantiel au Père qui l'engendre éternellement. Mais, d'après M. Légaut, si «la voie qui mène à Jésus passe par ceux qui l'ont connu et reconnu», si «elle débute par ce qu'ils ont su et voulu dire de lui», «la connaissance de leurs écrits n'est qu'un point de départ... Les Écritures sont à l'origine du chemin qui conduit à Jésus, mais à la condition qu'on s'efforce d'atteindre leur message véritable en allant, de façon convenable, au-delà de leur sens littéral» (18-19).

«Ce qu'ils ont su et voulu dire» n'est donc pas, pour M. Légaut, «leur message véritable». Pourtant, reconnaît-il, «la portée des paroles de Jésus et les faits le concernant, que les traditions orales et écrites rapportent, ont en gros une base historique certaine» (23). Alors pourquoi ne pas s'en tenir à ces paroles et à ces faits ? Parce que, dit M. Légaut, «le choix qu'on en a fait, la manière de les présenter, la succession qui les ordonne, l'importance que leur attribuent le texte et le contexte, le commentaire explicite ou seulement impliqué par les détails du récit qui les accompagne, les doctrines qui les couronnent ou qui s'y amorcent, sont invinciblement marqués par la mentalité des temps et des lieux où les disciples ont vécu, comme aussi par leurs tempéraments individuels, leurs luttes intimes ou celles qu'ils ont dû mener au dehors» (23).

Il ne suffirait pas de dire que ces affirmations de M. Légaut sont purement gratuites. Elles révèlent un esprit de système. Et celui-ci semble bien être l'unique fondement des positions de M. Légaut. Il va jusqu'à dire: «Peut-être même ces hommes ont-ils été ainsi conduits, dans la relation des faits dont ils avaient été témoins, à quelques additions ou omissions sous l'emprise de leurs traditions et de leurs évidences, se confiant plus à leur logique qu'à leur mémoire... Ils s'efforçaient de relier, avec le maximum de continuité et le minimum de déchets, les croyances qu'ils voulaient faire partager à celles des hommes qu'ils cherchaient à atteindre» (24-25). C'est tout le contraire que nous constatons. Israël attendait un Messie glorieux. Or, les Évangiles rapportent que Jésus s'est présenté comme le Fils de l'homme, c'est-à-dire le Christ, le Messie, mais en même temps, au grand scandale de ses apôtres eux-mêmes, comme devant souffrir et être sacrifié. Israël avait une telle notion de l'unicité de Dieu que des Juifs n'auraient jamais pu imaginer qu'il y ait plusieurs personnes en Dieu. Or, d'après les Évangiles, Jésus s'est présenté comme le propre Fils de Dieu, égal en tout à son Père, et c'est précisément pour cela qu'il a été condamné à mort par le Sanhédrin comme blasphémateur.

Qui donc aurait inventé les paroles suivantes, qui donc les aurait proposées à la foi des hommes, si elles n'avaient effectivement été prononcées par Jésus ? «Prenez et mangez, ceci est mon corps. Prenez et buvez, ceci est mon sang. Faites ceci en mémoire de moi». L'Évangile selon saint Jean dit, en effet, que beaucoup de disciples cessèrent de suivre Jésus en s'écriant : «Ce langage-là est trop fort! Qui donc peut l'écouter ?» après que Jésus eût déclaré : «Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang est vraiment un breuvage. Qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui» (Jn 6, 55-56,60).

Comment M. Légaut peut-il prétendre que les apôtres «étaient ainsi conduits à utiliser tout ce qui dans ces milieux semblait préparer ou seulement favoriser l'adhésion à ce qu'ils affirmaient» ? (25). Nous fera-t-on croire que la Rédemption, la divinité de Jésus, l'Eucharistie, allaient dans le sens des traditions juives ? «Nous prêchons un Christ crucifié, scandale pour les Juifs» (1 Co 1, 23) proclame au contraire saint Paul.

Et que dire des affirmations d'un homme qui se déclare le propre Fils de Dieu ? Que dire de l'Eucharistie ? N'est-ce pas plutôt M. Légaut qui va dans le sens des tendances de ses contemporains lorsqu'il cherche à édulcorer les récits évangéliques ? «Les textes où les disciples ont parlé de Jésus, dit-il... leur sens obvie ne doit pas être considéré comme un absolu, ainsi qu'on y est porté quand on dit sans discernement que les Écritures sont la parole de Dieu, oubliant qu'elles sont aussi paroles d'hommes d'une tradition et d'une civilisation particulière» (26). Un Messie souffrant était au contraire à l'opposé de l'attente des Juifs. Qu'un homme se déclare Dieu était, pour eux, le plus grand blasphème. L'Eucharistie dépasse toute imagination. Ajoutons que, contrairement à ce que dit M. Légaut, les apôtres eux-mêmes ne crurent à la résurrection de Jésus que sous la pression de l'évidence des sens de la vue, de l'ouïe, du toucher et de la continuité qu'ils percevaient entre ce qu'ils constataient alors et ce qu'ils connaissaient de la vie antérieure de Jésus. Et prêcher qu'un crucifié est ressuscité et qu'il est à jamais vivant, prétendra-t-on que c'est, là encore, aller dans le sens «d'une tradition et d'une civilisation particulière» ? «Il est une manière de lire les Écritures, avec une soumission superstitieuse à leur lettre et même à la mentalité de leurs auteurs, qui fait écran à ce que, précisément, elles peuvent aider à découvrir» écrit encore M. Légaut (26). «Les Écritures... , il faut, dit-il, «qu'on s'efforce d'atteindre leur message véritable en allant, de façon convenable, au-delà de leur sens littéral». Cette "façon convenable" d'aller au-delà du sens littéral des Écritures, que n'ont pas découverte «ces vingt siècles de médiocrité, de tâtonnements et d'errements» (85) du passé du christianisme, M. Légaut nous en livre le secret et nous introduit ainsi à l'intelligence de l'avenir du christianisme.

Il s'agit de découvrir le véritable message des Écritures. Ce qui, d'après lui, rend cette tâche difficile, c'est que «ce message, sans nul doute issu de Jésus, n'en était pas moins aussi le message propre aux apôtres tant ils y avaient mis du leur» (63). Le problème est donc d'opérer une discrimination entre le message authentique de Jésus et ce qui ne l'est pas, et cela à travers les textes que nous ont laissés les premiers disciples, alors que, «chez les apôtres, se mêlaient désormais de façon indiscernable et inséparable la foi qu'ils portaient à Jésus et l'adhésion sans restriction à l'idéologie qu'ils avaient

élaborée à son sujet» (62).

Dans une telle hypothèse, dont nous avons dit la gratuité et même la fausseté, ne serait-il pas absolument impossible d'atteindre une parcelle authentique de la vérité concernant Jésus ? Pas du tout, prétend M. Légaut. À condition que «jugeant leur passé avec la sévérité qui convient, les chrétiens sachent recevoir sans rien en perdre ce que celui-ci a su leur transmettre fidèlement de Jésus et ne le confondent pas avec ce qui y a été fatalement ajouté... Ils pourront découvrir plus profondément qui est leur Maître, croire en lui et lui correspondre comme ont fait les premiers disciples, mais sans doute avec une plus exacte et plus complète intelligence de son esprit fondamental» (92). N'est-ce pas là une gageure ? Non, dit M. Légaut, «si le croyant est suffisamment approfondi humainement et spirituellement» (86). «Grâce à sa réflexion et à son expérience de la vie spirituelle, le chrétien, après avoir décanté le passé, le ressuscitera vraiment en lui à partir du peu qu'il en sait; il le comprendra du dedans à la mesure de sa propre maturité. Sans doute fera-t-il cette recherche à ses risques et périls. Il ne peut pas en être autrement» (87).

Le chrétien sera «ainsi un membre vivifiant de l'Église» (87) par sa contestation à l'égard de la religion qu'elle enseigne. Il faut «décanner le passé», c'est-à-dire évacuer la doctrine en considérant comme une pure idéologie l'enseignement de l'Église sur la Rédemption, l'Eucharistie, la divinité de Jésus, sa résurrection et la nature même de Dieu.

Nous avons plus haut employé l'expression "esprit de système". Nous n'y attachons aucun sens péjoratif de caractère moral, car nous ne mettons pas en doute la sincérité de l'auteur de l'ouvrage que nous analysons. Mais, quoique M. Légaut s'en défende, il faut bien reconnaître qu'une construction de cette ampleur et aussi doctrinaire constitue un véritable système. Celui-ci repose sur deux principes. Le premier consiste à nier la valeur du témoignage des apôtres et à leur attribuer une affabulation. C'est là une affirmation sans preuves, étayée sur des arguments qui, nous venons de le voir, sont dénués de toute vraisemblance. Si l'on admettait ce premier principe de la théorie de M. Légaut, il faudrait renoncer à tout jamais à connaître quoi que ce soit de la personnalité et du message de Jésus. M. Légaut prétend pourtant sortir de cette impossibilité - c'est là son second principe - grâce à la connaissance profonde que chacun peut prendre de sa propre humanité; ainsi, d'après lui, chacun peut parvenir à sonder l'âme humaine de Jésus et ce qu'il appelle sa divinité, celle-ci n'étant que l'intime union de Jésus avec Dieu.

De tels principes conduisent à un pur psychologisme où chacun transforme le témoignage des premiers disciples selon son humeur du moment en le faisant passer par le prisme de son subjectivisme. C'est ce que M. Légaut appelle «la foi nue». Il pense ainsi atteindre la foi qui, d'après lui, fut celle des apôtres avant qu'ils aient pu s'en donner raison. En réalité, si l'on dénie toute valeur objective au témoignage des disciples déclarant rapporter les paroles de leur Maître, on ne peut avoir de la personnalité de Jésus que la représentation qu'on s'en fabrique soi-même à partir de son propre psychisme.

L'Église, au contraire, tout en tenant compte des genres littéraires et des progrès des sciences linguistiques, se refuse à manipuler les textes scripturaires et fait confiance au témoignage des Évangélistes et autres auteurs du Nouveau Testament. Comme le dit Avery Dulles, «le seul portrait authentique de Jésus qui soit possible est celui fondé sur le témoignage collectif des disciples... Un acte de foi en Jésus implique inévitablement une certaine foi en des témoins humains qu'il a choisis pour perpétuer sa mémoire sur la terre... La plupart des exégètes tiendraient maintenant que la tradition fut fidèle sans être servile. De récentes études sur les procédés de transmission qu'utilisaient des cercles rabbiniques et des cercles chrétiens de l'Église primitive tendent à montrer que les paroles et les gestes de Jésus ont dû se transmettre, comme un dépôt sacré, grâce à des "serviteurs de la parole" bien formés et éprouvés» (*Le Christ des évangiles*, 1965, pp. 72, 47, 65).

L'Église fait confiance à ces "serviteurs de la parole" et se met à l'écoute du Verbe fait chair, Parole de Dieu fait homme. Dans sa méfiance non fondée à l'égard des récits des apôtres et des premiers disciples, M. Légaut pense arriver à mieux connaître Jésus à partir de son silence ou de ses soi-disant silences qu'à partir de ses paroles.

«Seigneur... ce croyant... faites-le entrer dans l'intelligence toujours plus pénétrante du silence riche d'enseignements qui termina ici-bas votre prédication du Royaume. Ce silence que Vous avez tenu devant les autorités religieuses et les juges de votre temps. Ce silence solennel, distance infinie et tragique, qui resta le vôtre, devant vos disciples, sur la Croix, et que, depuis, vous continuez à garder. Ce silence... pour le croyant lumière incomparable. Car, après ce que vous avez vécu... il n'est pas sur vos lèvres de parole plus pure de toute contingence, de parole plus puissante, plus universelle, que cet ultime appel à la vie de foi» (*Travail de la foi*, p. 40).

Pour terminer cette étude critique, nous citerons l'essentiel du passage dans lequel le Père Varillon, avec une juste sévérité à l'égard du livre et avec des ménagements à l'égard de l'auteur, résuma son

appréciation de l'ouvrage de M. Légaut, avant d'ouvrir le débat loyal, mais courtois, qui eut lieu à la salle de la Mutualité.

« ... je me sens à la fois très proche et très loin de M. Légaut... En quoi suis-je très proche ? D'abord, parce qu'étant, par vocation, familier des Exercices de saint Ignace, je retrouve dans votre livre, l'intention et l'intuition maîtresses de leur auteur, à savoir que l'essentiel de tout est une connaissance intime de Jésus-Christ, afin de mieux l'aimer et le suivre... Vous redoutez que, dans une certaine manière de présenter la foi, on ne sépare trop radicalement théologie et vie spirituelle. Je partage tellement cette crainte que j'avais d'abord intitulé mes *Éléments de doctrine chrétienne, Éléments de doctrine spirituelle*, pour bien marquer l'unité profonde de la doctrine et de la vie... Je pense comme vous que, demain, la foi sera très difficile pour les hommes qui n'auront pas une vie proprement spirituelle...

Mais, en même temps, je suis très loin de vous... D'un bout à l'autre de votre livre, quel que soit le thème que vous abordiez, quelque chose me retient d'adhérer à "votre" foi. Car je ne pense pas, finalement, que "votre" foi soit "la foi, la foi de l'Église". Je vais aligner des mots énormes, - dont plusieurs sont en isme, - à seule fin d'indiquer, non certes le lieu où vous êtes, mais la pente au sommet de laquelle vous vous situez et sur laquelle, peut-être, on risquerait de glisser si l'on n'y prenait garde. Ces mots énormes, grossièrement massifs et faux tels quels en ce qui vous concerne, mais indicatifs d'une pente que je tiens pour très glissante, sont les suivants: subjectivisme, dualisme, agnosticisme, psychologisme, fidéisme, marcionisme, interprétation aventureuse de la rédaction des Évangiles, dévaluation excessive des miracles de Jésus, interprétation réductrice de la mort de Jésus et de sa résurrection, interprétation également réductrice de l'Eucharistie comme souvenir actif, évocation des apôtres comme idéologues qui s'emploient à "élaborer" une doctrine, réduction de la Tradition à ses retombées idéologiques, voisinage de l'arianisme, équivoque sur l'universalité de Jésus ainsi que sur sa conscience, omission du thème fondamental du pardon, sous-estimation de l'importance du mystère pascal comme mystère d'une transformation radicale de l'homme, conception de Dieu plus bergsonnienne que chrétienne, aristocratie spirituel, enfin danger de basculer de la crise du langage, à laquelle on veut trouver une issue, à une mutilation de la foi» (*Débat sur la foi*, pp 20-24).

Le Fils Unique de Dieu

Nous avons jugé utile de placer ici quelques-unes des paroles par lesquelles Jésus se proclame le propre Fils de Dieu et lui-même Dieu. C'est en se rappelant de telles paroles, celles-ci et d'autres, que les apôtres, après la résurrection de Jésus, en ont réalisé la véritable signification et ont eu véritablement la foi en la divinité de Jésus. M. Légaut a reconnu que Jésus est le chemin qui mène à Dieu. Et Jésus, en effet, l'a proclamé : «Je suis le Chemin» (Jn 14, 6). Pourquoi l'auteur de l'ouvrage que nous avons étudié ne l'a-t-il donc pas suivi dans les solennelles déclarations où il fait entendre qu'il est lui-même Dieu, au sens absolu du terme. Jésus dit, en effet : «Je suis la Voie, la Vérité et la Vie» (Jn 14, 6). Remarquons cet absolu : Je suis la Vérité, je suis la Vie. Il n'est pas seulement le chemin, il est aussi le terme. Il n'est pas seulement le chemin qui mène à Dieu, comme le reconnaît M. Légaut. Il est Dieu même.

Il n'est pas seulement dans une intime liaison avec Dieu, ce que M. Légaut appelle, à défaut d'autre terme, «sa divinité». Il est lui-même Dieu, le Fils de Dieu fait homme, le Verbe éternel, l'égal du Père, consubstantiel au Père; ayant pris chair dans le sein de la Vierge Marie, il demeure néanmoins dans le sein du Père. Voilà la foi catholique. Nous ne trouvons pas cela dans le livre de M. Légaut.

Parmi les quelques rares paroles qu'il a citées de Jésus, il y a celle-ci : «Quand deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux». M. Légaut accepte-t-il cette promesse dans sa réalité profonde ? S'il traduit : en pensant fortement à Jésus, les disciples se le rendront présent, n'est-ce pas trahir la parole : Je serai au milieu d'eux ?

Jésus a annoncé sa mort prochaine et sa résurrection. Il a annoncé son "départ". Langage mystérieux: il part et il revient. Même parti, il demeure. «Je serai au milieu d'eux». Partout sur la terre ? Jésus n'indique pas de limites géographiques. Pas davantage de limitation de temps. C'est dit d'une manière absolue. Réalise-t-on ce que suppose cette omniprésence ? Ou ce pouvoir de se rendre présent n'importe où, n'importe quand ? Ce que cela suppose comme réalité ontologique d'être, d'existence ? Ce que cela suppose de connaissance des personnes et des événements, pour pouvoir répondre toujours et partout, par une présence particulière, à toute réunion de deux ou trois, rassemblés dans la charité ? Les dernières paroles de Jésus, au moment de son Ascension au ciel, sont pour affirmer explicitement que cette présence durera tant qu'il y aura des hommes sur la terre. «Je suis avec vous pour toujours, jusqu'à la fin du monde» (Mt 28, 20).

À l'égard de ses disciples, il ne s'agit pas simplement, de la part de Jésus, d'un accompagnement extérieur, mais il demeure d'une présence intime dans leur âme même, les animant, du dedans, de sa

propre vie. «Je suis le cep, vous êtes les sarments. Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, porte beaucoup de fruit. Mais, hors de moi, vous ne pouvez rien faire» (Jn 15,4-5). Quoi de plus expressif que cette image du cep et des sarments pour signifier une union vitale ?

Présent à l'intérieur des âmes, Jésus lit dans les consciences. Il transcende l'espace et le temps.

Il s'est exprimé en Législateur suprême, parlant en son nom personnel : «Moi, je vous dis... Voici mon commandement... un commandement nouveau». La manière dont il revendique le pouvoir d'édicter une Loi n'a rien de comparable dans les institutions humaines. Les législateurs humains ne peuvent ordonner et contrôler que des comportements extérieurs. S'ils s'adressent à la conscience, ils ne peuvent le faire qu'en s'appuyant sur un précepte divin. Les savants, les sages et les saints peuvent conseiller. Dieu seul, Créateur de tout ce qui vit et souverain Bien, a autorité pour commander en son nom propre à la conscience de l'homme. Seul aussi, il pénètre dans cette conscience et seul, par conséquent, il possède les éléments pour la juger. Les hommes ne jugent que sur les apparences, même quand ils cherchent à deviner les intentions. Et les seules sanctions en leur pouvoir sont d'ordre temporel, même s'ils prononcent une condamnation capitale, qui ne peut atteindre elle-même que la vie terrestre. Il n'en va pas ainsi des sentences divines qui, elles, comportent des conséquences dans l'au-delà : «Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut précipiter l'âme et le corps dans la géhenne» (Mt 10, 28). Or, Jésus revendique une telle puissance. Il déclare, en effet : «L'heure vient où tous ceux qui gisent dans les sépulcres en sortiront au son de la voix du Fils de l'homme : ceux qui ont fait le bien, pour une résurrection de vie, et ceux qui ont fait le mal ressusciteront pour être condamnés» (Jn 5, 28-29). «Tous ceux qui gisent dans les sépulcres». Le Fils de l'homme possède l'autorité de Juge suprême sur tous les hommes, même au-delà de la tombe.

Jésus s'est exprimé comme possédant également, à titre personnel, le droit et le pouvoir d'obliger en conscience. Or, l'exercice d'une telle judicature suppose une connaissance parfaite de la conscience des hommes de tous les temps, de toutes les pensées, même les plus secrètes, de chaque personne, durant toute son existence. Jésus se présente comme la norme, l'exemplaire parfait, sur lequel les hommes doivent modeler leur conduite. Vivant à travers les siècles, il perçoit la ressemblance ou la non-ressemblance des autres avec lui-même et en garde la mémoire - la mémoire ? ne faudrait-il pas dire plutôt la claire vision toujours présente ? - au point de pouvoir proclamer à la fin du monde lesquels auront marché sur ses traces en s'oubliant eux-mêmes, lesquels l'auront méconnu, renié. «Quiconque se déclarera pour moi devant les hommes, à mon tour je me déclarerai pour lui devant mon Père qui est dans les cieux; mais celui qui me reniera devant les hommes, à mon tour je le renierai devant mon Père qui est dans les cieux» (Mt 10, 32-33). Norme et témoin universel, il est la lumière qui éclaire les consciences et qui, tout ensemble, enregistre pour toujours le film de la vie des hommes. Le texte suivant est particulièrement impressionnant et révélateur :

«Lorsque le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, il siégera sur son trône de gloire. Toutes les nations seront rassemblées devant lui. Il séparera les uns d'avec les autres, comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs, Il placera les brebis à sa droite, et les boucs à sa gauche. Alors, à ceux qui seront à sa droite, le Roi dira : Venez, les bénis de mon Père, prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez accueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; J'étais en prison, et vous êtes venus à moi. Les justes lui répondront : Seigneur, quand t'avons-nous vu avoir faim, et t'avons-nous donné à manger; avoir soif, et t'avons-nous donné à boire ? Quand t'avons-nous vu étranger, et t'avons-nous accueilli ; nu, et t'avons-nous vêtu ? Quand t'avons-nous vu malade ou en prison et sommes-nous venus te visiter ? Le Roi répondra : Je vous le déclare en vérité: toutes les fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez fait» (Mt 25, 31-40).

Le juge souverain qui prononce en son propre nom ces sentences sans appel dont la sanction est éternelle est "le Fils de l'homme", Jésus-Christ, qui se déclare lui-même "le Roi". Un tel jugement, nous l'avons dit, n'appartient qu'à Dieu. Quant à l'objet du jugement, ce Roi tout-puissant, ce Juge infiniment juste, s'identifie mystérieusement à tous les pauvres du monde, aux affamés, aux exilés, aux déguenillés, aux malades, aux prisonniers, à tous les abandonnés, aux plus petits. Aussi, le bien qu'on leur a fait ou qu'on ne leur a pas fait, considère-t-il que c'est à lui-même qu'on l'a fait ou qu'on ne l'a pas fait.

Cette identification mystique révèle un cœur ineffable, compatissant à toute souffrance; mais elle suppose aussi une connaissance absolue de tous les états d'âme des hommes de tous les temps, de leurs peines et de leurs joies. Et le jugement suppose, de son côté, une connaissance parfaite de toutes les attitudes des hommes à l'égard de la souffrance de leurs semblables. Cette connaissance exhaustive est, en effet, la condition nécessaire pour pouvoir apprécier ces attitudes à leur exacte valeur morale et

pour pouvoir attribuer en conséquence à leurs auteurs des récompenses ou des châtements éternels. Et, par attitudes, il faut entendre ici évidemment, non pas quelques gestes exceptionnels, reflets superficiels de la mentalité, mais les dispositions profondes et habituelles de l'âme. Or, Dieu seul, en dehors des intéressés eux-mêmes, et infiniment mieux qu'eux-mêmes, pénètre dans ces demeures secrètes. Et ne faut-il pas ajouter encore ceci : celui qui commande ainsi l'amour aux êtres faits pour aimer et qui, à l'heure de la mort, les fixera pour toujours dans la volonté ou le refus d'aimer, qu'ils auront manifesté durant cette vie, ce législateur et juge souverain ne serait-il pas effectivement l'Amour en personne, c'est-à-dire Dieu même ?

Dieu, en effet, le disciple que Jésus aimait le définit ainsi : «Dieu est Amour». Et il ajoute : «Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui» (1 Jn 4, 16). Paroles qui rappellent étrangement certaines paroles : «Demeurez en mon amour. Si vous gardez mes commandements (et mon commandement, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés), vous demeurerez en mon amour, comme moi j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure en son amour... Demeurez en moi, comme moi en vous» (Jn 15, 9-10,12,4). Jésus se donne comme l'Absolu qui doit être préféré à tout, au bien-être, à la tranquillité, à la vie, aux plus proches parents. «Celui qui perd sa vie à cause de moi, celui-là la sauvera» (Lc 9, 24). «Le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant; les enfants se dresseront contre leurs parents et les feront mourir. Et vous serez haïs de tous à cause de mon nom, mais celui qui aura tenu bon jusqu'au bout, celui-là sera sauvé» (Mt 10, 21-22). «Qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. Qui ne prend pas sa croix et ne vient pas à ma suite n'est pas digne de moi. Qui aura trouvé sa vie la perdra et qui aura perdu sa vie à cause de moi la trouvera» (Mt 10 34-39).

Prenant la parole, Pierre dit à Jésus : «Voici que nous avons tout quitté pour te suivre qu'avons-nous donc à attendre ? Jésus leur dit : Quiconque aura quitté sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses champs, à cause de mon nom, recevra le centuple et possédera la vie éternelle» (Mt 19, 27-29).

«Heureux êtes-vous si l'on vous insulte, si l'on vous persécute et si l'on vous calomnie de toutes manières à cause de moi. Soyez dans la joie et l'allégresse, car votre récompense sera grande dans les cieux» (Mt 5, 11-12). Celui qui promet ainsi avec tant d'assurance la récompense dans les cieux à ceux qui auront souffert pour lui, ne s'attribue-t-il pas, par le fait même, un pouvoir souverain sur le bonheur, qui est en soi une réalité psychique ? Ce pouvoir, ne se l'attribue-t-il pas sans limitation dans l'ordre de la durée ? Cela ne revient-il pas à se dire Dieu ? Ne parle-t-il pas, en effet, en Seigneur et Maître, ayant domination suprême sur toutes choses, pour prétendre pouvoir créer la joie dans les âmes, et cela quel que soit leur nombre, et durant l'éternité ?

Cette action à l'intérieur des âmes, Jésus l'exprime encore par cette parole : «Lorsque j'aurai été élevé de terre (en croix, puis au ciel), j'attirerai tout à moi» (Jn 12, 32). «J'attirerai tout à moi». Prononcer une telle parole ne revient-il pas à s'ériger soi-même en fin dernière universelle ? Or, Dieu seul, en raison de sa perfection infinie et en raison de son droit de Créateur, est la fin suprême pour laquelle existent tous les êtres. À supposer qu'il faille seulement attribuer à cette phrase la signification de voie unique pour accéder à Dieu, comme dans ces autres expressions :

«Je suis la Route... Je suis la Porte... Nul n'entre que par moi... Nul ne va au Père que par moi» (Jn 14, 6; 10, 9), ne serait-ce pas encore une prétention inouïe de la part d'un homme qui ne serait qu'un homme ? Et ne faudrait-il pas chercher pourquoi il est l'unique accès vers Dieu ? Ne serait-ce pas parce qu'il est tout ensemble Dieu et homme ?

C'est bien ce que voulait faire entendre Pascal, lorsqu'il s'exprimait ainsi dans ses *Pensées* :

«Il est injuste qu'on s'attache à moi, quoiqu'on le fasse avec plaisir et volontairement. Je tromperais ceux à qui j'en ferais naître le désir, car je ne suis la fin de personne et n'ai pas de quoi les satisfaire. Ne suis-je pas prêt à mourir ? Et ainsi l'objet de leur attachement mourra. Donc, comme je serais coupable de faire croire une fausseté».

Or, Jésus dit qu'il attirera à lui après sa mort. Il proclame d'ailleurs clairement la souveraine indépendance de son être. Il le fait d'une manière qui n'appartient qu'à Dieu. «Avant qu'Abraham fût, je suis» (Jn 8, 58). «Je suis», présent d'éternité. Parole inouïe chez un homme sain d'esprit. Or, Jésus n'était pas seulement sain d'esprit, mais d'un équilibre mental exceptionnel. Et d'innombrables miracles imprimaient le sceau de la vérité à ses affirmations. «Avant qu'Abraham fût, je suis». Pas comme homme, bien sûr. Comme tel, il n'avait pas, en effet, cinquante ans, selon la remarque de ses interlocuteurs. Il en était même assez loin: il avait depuis peu dépassé la trentaine. Il déclare donc avoir, outre sa nature humaine qui, elle, était l'objet de constatation expérimentale, un autre mode d'existence, dont la durée, à supposer qu'elle se mesurât, se comptait par millénaires. Abraham, en effet, était mort depuis près de deux mille ans. Ce mode d'existence revendiqué par Jésus ne se caractérise pas seulement par sa durée. Jésus ne prétend pas seulement posséder depuis longtemps

l'existence. Il s'attribue un souverain domaine sur l'existence, sur la sienne et sur celle des autres. «Détruisez ce Temple, dit-il. Je le rebâtirai en trois jours. Il parlait du sanctuaire de son corps. Aussi, quand Jésus ressuscita, ses disciples (qui n'avaient rien compris jusqu'alors à l'annonce qu'il en avait faite à plusieurs reprises), se rappelant qu'il avait tenu ce propos, crurent-ils à l'Écriture et à la parole qu'il avait dite» (Jn 2, 19, 21,22). Au moment de ressusciter Lazare, mort depuis quatre jours, il proclame «Je suis la Résurrection. Celui qui croit en moi, fut-il mort, vivra» (Jn 11, 25). Il avait dit auparavant: «C'est la volonté de mon Père que quiconque voit le Fils (c'est reconnaître que Jésus est réellement le Fils de Dieu) et croit en lui ait la vie éternelle et que je le ressuscite au dernier jour» (Jn 6, 40).

«L'heure vient où tous ceux qui gisent dans la tombe en sortiront à l'appel de la voix du Fils de l'homme» (Jn 5, 28). Après avoir guéri un homme qui était infirme depuis trente-huit ans, il déclare avoir un pouvoir souverain sur la création. «Mon Père travaille toujours, moi aussi. Ce fut pour les Juifs une raison de plus de vouloir le tuer, car il appelait Dieu son propre Père, se faisant ainsi l'égal de Dieu. Jésus reprit donc la parole et leur dit: En vérité, en vérité, je vous le dis, ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement. Comme le Père, en effet, ressuscite les morts et les rend à la vie, ainsi le Fils donne vie à qui il veut» (Jn 5, 17-19, 21). À quelques heures de sa mort, au moment de se rendre au jardin de Gethsémani, Jésus pria ainsi : «Maintenant, Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais près de toi avant que le monde fût» (Jn 17, 5). Avant que le monde fût. Ici, s'il s'agissait de mesurer la durée, il s'agirait de milliards de siècles. Mais il faut lier cette parole à cette proclamation du prologue de Jean: «Au commencement était le Verbe» (Jn 1, 1). Petite phrase pleine d'éternité, que Bossuet commente ainsi : «Remontez à l'origine du monde, le Verbe était. Remontez plus haut si vous pouvez, et mettez tant d'années que vous voudrez les unes devant les autres, il était: il est, comme Dieu, celui qui est» (*Élévations sur les mystères*, 2^{ème} semaine, 2^{ème} élévation).

Cette existence dépasse les dimensions et les catégories du temps. Jésus dit aux pharisiens: «Si vous ne croyez pas que Je Suis, vous mourrez dans vos péchés. Ils lui dirent alors : Qui es-tu ? Jésus répondit: Absolument ce que je vous dis. Quand vous aurez élevé le Fils de l'homme, alors vous saurez que Je Suis» (Jn 8, 24-25, 28). Or, "Je Suis" est le nom par lequel Dieu se désigna lui-même quand il parla à Moïse, du buisson ardent. Jésus revendique pour lui-même ce nom divin et, ainsi, s'identifie à Dieu. Fils unique de Dieu le Père qui l'a envoyé, avec qui il demeure, auprès de qui il retournera dans la gloire, il porte, par droit de naissance éternelle, le même nom : "Je Suis", parce qu'il est, à égalité avec le Père qui est Dieu, l'Être incréé, l'Existant absolu, source de toute autre existence.

«Quand vous aurez élevé (en croix) le Fils de l'homme, alors vous saurez que Je Suis». Ce qui revient à dire : C'est quand vous aurez cru m'anéantir que vous comprendrez que j'existe, que j'existe par moi-même. Du moins, vous aurez alors un signe éclatant pour comprendre. Jésus a dit, en effet, «De même que le Père a la vie en lui-même, ainsi a-t-il donné pareillement au Fils d'avoir la vie en lui» (Jn 5, 26). «Je suis la vie». Par ces paroles, ne s'applique-t-il pas personnellement la définition même de Dieu, l'Être qui possède en lui-même ce par quoi il est, qui "est" lui-même ce par quoi il est, et, par conséquent, souverainement indépendant de quoi que ce soit, absolument parfait, d'une perfection sans limites, infini ?

Quelqu'un qui veut consacrer sa vie à la recherche de Jésus, à chercher qui il est, à chercher à l'atteindre au plus intime de son être, comment peut-il passer sous silence ces paroles bouleversantes, rapportées par des hommes simples qui eussent été bien incapables de les inventer, d'autant plus qu'elles allaient à l'encontre de leurs croyances anciennes, et qui ont préféré le martyr au silence qu'on voulait leur imposer ?

Que Jésus soit le propre Fils de Dieu par nature et par conséquent lui-même Dieu, nous ne pouvons le savoir que s'il l'a dit lui-même. Or, il l'a proclamé en diverses manières et, pour confirmer la vérité de ses déclarations, il a multiplié les miracles et il est ressuscité le troisième jour après avoir été mis à mort sur la croix. «Si vous ne me croyez pas, dit-il, croyez du moins en ces œuvres que je fais» (Jn 10, 38). Mais il n'est pas vrai qu'on puisse découvrir la divinité de Jésus, comme le prétend M. Légaut, sans tenir compte de ces déclarations, uniquement en s'efforçant de pénétrer aussi intimement que possible dans l'humanité de Jésus, grâce à une connaissance approfondie du sens de l'humain. Certes, Jésus, Fils de Dieu fait homme, est bien, selon l'expression de saint Paul «L'image du Dieu invisible» (Col 1, 15), en tant qu'il reflète dans une nature humaine l'image du Dieu invisible. En raison de l'union de la nature humaine et de la nature divine en une seule personne, les sentiments humains de Jésus émanent véritablement de la personne divine du Fils de Dieu fait homme. Ils sont donc authentiquement une traduction humaine de la charité divine, il n'en demeure pas moins que la charité divine, la Divinité dans son essence même, est ineffable, incommunicable. Elle ne peut s'exprimer à l'égard des créatures et, à plus forte raison, être saisie par elles, que par analogie. C'est par la foi qu'à travers l'humanité de Jésus, on peut découvrir sa divinité. Mais cette foi ne nous vient pas du sens de

l'humain. Elle consiste à croire en Jésus parce qu'il s'est déclaré lui-même le Fils unique de Dieu, l'égal du Père. «Qui m'a vu a vu le Père. Je suis dans le Père et le Père est en moi» (Jn 14, 9-10). «Le Père et moi, nous sommes un» (Jn 10, 31). Pour l'Église, il ne s'agit pas seulement d'une union morale, mais d'une unité absolue de substance de personnes distinctes au sein de la Trinité.

En même temps qu'il se déclare le Fils de Dieu, Jésus nous fait entrer dans l'intimité de Dieu. Il nous révèle que Dieu est Père, au sens réel du terme, et qu'il existe un Fils de Dieu, qui est Dieu comme son Père, un seul et même Dieu. Il a même révélé qu'il existe encore une troisième personne dans l'unité indissociable de Dieu : l'Esprit-Saint. «Dieu est Amour» dit saint Jean. N'est-ce pas déjà laisser entendre que Dieu est plusieurs personnes, l'amour supposant un être aimant et un être aimé ? Sinon, l'amour étant l'essence même de Dieu, étant Dieu même, qui serait donc l'objet de dilection de la part de l'Amour, en dehors de la création qui, elle, n'étant pas de l'essence de Dieu, eût pu ne jamais exister ? L'amour de soi-même, le sujet en fût-il infiniment digne, peut-il, en effet, s'appeler la Charité, qui est le vrai nom de l'Amour divin ?

Dieu s'étant au contraire révélé mystère d'amour de trois personnes dans une unique substance, cette absolue unité dans la pluralité n'est-elle pas le terme ultime vers lequel tend l'amour, sans jamais y parvenir en dehors de Dieu ? Fusion totale, qui pourtant maintient la personnalité de chacun, car sans ce maintien il n'y aurait plus cette tendance de l'un vers l'autre, cette effusion de l'un dans l'autre, en quoi consiste l'amour.

Les miracles de Jésus et surtout sa résurrection ont été, à l'égard des disciples, comme les lettres de créance par lesquelles Dieu l'a accrédité et a attesté la vérité de ses paroles (Ac 2, 22-24; 3, 14-16; 17, 30-31). Par le miracle, Dieu fait signe à l'homme. Il y a là un langage secret, un code que la foi traduit en clair. Il en est ainsi des miracles qui se produisent dans l'Église à travers les siècles. Jésus avait annoncé qu'il y aurait des miracles dans son Église. En quittant ses apôtres, il leur dit: «Allez par le monde entier, proclamez la Bonne Nouvelle à toute la création. Voici les miracles qui accompagneront ceux qui auront cru... » (Mc 16, 15,17). Ce qui ne veut pas dire évidemment que les croyants disposeraient d'un pouvoir discrétionnaire sur la nature, pour en modifier les lois. Le miracle est par définition une exception et Dieu se réserve de le réaliser selon son bon plaisir, qui n'est pas inspiré par le caprice, mais par le mystère de l'amour divin et de l'infinie Sagesse.

Dès l'origine de l'Église, il se produisit des miracles. «Les apôtres s'en allèrent prêcher en tout lieu, dit saint Marc, le Seigneur agissant avec eux et confirmant la Parole par les miracles qui l'accompagnaient» (Mc 16, 20). Les Actes des Apôtres en témoignent également: «Par les mains des apôtres, il se faisait de nombreux signes et prodiges parmi le peuple» (Ac 5, 12). Comme le dit l'évangéliste Marc, ces miracles avaient pour but de «confirmer la Parole», dont les apôtres avaient été constitués messagers par Jésus lui-même.

À la question de Jésus: «Qui dites-vous que je suis ?» (Mt 16, 15), l'Église a répondu par la proclamation explicite de sa divinité, de son incarnation et de son envoi par le Père comme Christ, Sauveur de tous les hommes de bonne volonté. Et quelle est la réponse de Dieu à cette foi de l'Église et à son action missionnaire ? Sa réponse permanente et essentielle, c'est le don de la grâce qui tantôt éclate de façon manifeste en fruits de sainteté, tantôt œuvre d'une manière plus voilée dans le secret des âmes. Mais il continue aussi à imprimer au cours des temps, ici ou là, le sceau du miracle sur la foi de l'Église, répandue à travers l'espace. Le fait de l'existence de miracles majeurs dans l'Église catholique qui professe la divinité de Jésus-Christ est-il aussi extrinsèque à la foi que certains le prétendent ? Le miracle, dans l'ambiance de cette foi, n'est-ce pas Dieu qui de nouveau proclame: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé» ? Il y a une continuité de signification entre les miracles réalisés par Jésus durant sa vie terrestre et les miracles réalisés, depuis l'Ascension, dans le sillage de la foi en sa divinité.

«On n'aurait point péché en ne croyant pas Jésus-Christ, sans les miracles» dit Pascal. Et saint Augustin n'hésite pas à déclarer: «Je ne serais pas chrétien sans les miracles» (Civ. Dei 22, 9).

Renan lui-même qui, sous le titre de *La Vie de Jésus*, a écrit un roman invraisemblable par lequel il pensait dissoudre la foi en la divinité du Christ, Renan lui-même a compris la valeur profonde de signification du miracle, lorsqu'il a dit : «Si le miracle a quelque réalité, mon livre est un tissu d'erreurs».

Pourtant, Pascal a raison quand il écrit dans ses *Pensées* que le véritable fondement de la foi est d'un autre ordre. «Les deux fondements, l'un intérieur, l'autre extérieur: la grâce, les miracles; tous deux surnaturels. Les miracles et la vérité sont nécessaires, à cause qu'il faut convaincre l'homme entier, en corps et âme. Les miracles prouvent le pouvoir que Dieu a sur les cœurs, par celui qu'il exerce sur les corps. Ubi est Deus tuus ? (Où est ton Dieu ?) (Ps 41, 4) Les miracles le montrent et sont un éclair. Que si la miséricorde de Dieu est si grande qu'il nous instruit salutairement, même lorsqu'il se cache, quelle lumière n'en devons-nous pas attendre lorsqu'il se découvre ? Notre religion est sage et folie:

sage, parce qu'elle est la plus savante et la plus fondée en miracles, prophéties...; folle, parce que ce n'est point tout cela qui fait qu'on en est. Cela fait bien condamner ceux qui n'en sont pas, mais... ceux qui en sont, ce qui les fait croire, c'est la croix. La distance infinie des corps aux esprits figure la distance infiniment plus infinie des esprits à la charité, car elle est surnaturelle».

Les miracles sont comme un adjuvant surrogatoire, accordé par Dieu à la faiblesse de notre foi, non pas seulement au bénéfice des miraculés, mais de tous ceux à qui parvient la connaissance des prodiges. Ce caractère complémentaire des miracles par rapport à la révélation est bien exprimé dans un passage de l'Épître aux Hébreux: «Le Salut, inauguré par la prédication du Seigneur, nous a été garanti par ceux qui l'ont entendu, Dieu appuyant leur témoignage par des signes, des prodiges, des miracles de toutes sortes» (He 2, 4).

Dieu appuyant leur témoignage : le terme grec employé par l'auteur est intraduisible en français; il signifie littéralement : Dieu "témoignant avec et en surplus" par des miracles.

Paroles du Seigneur Jésus, témoignage de ceux qui l'ont entendu, transmission de cet enseignement par l'Église assistée de l'Esprit-Saint, fruits de sainteté, signes divins que sont les miracles : voilà quels sont les fondements de la foi catholique et la garantie de sa vérité.

En mémoire de moi

«Pour aider le chrétien à faire du souvenir de Jésus la base de sa religion et le chemin qui le conduit à Dieu, il faudrait le préparer de façon beaucoup plus humaine et évangélique, beaucoup moins doctrinale et théologique» (325-326).

On devine ce que veut dire M. Légaut. Il souhaite, pensons-nous, que l'enseignement soit moins abstrait. Il ne convient pourtant pas d'opposer la doctrine à l'Évangile. Elle jaillit vivante des paroles de Jésus, rapportées dans les Évangiles. C'est là précisément que l'Église la puise. Aussi, pourrait-on retourner à M. Légaut le reproche qu'il fait injustement à l'Église. Ayant, en effet, écrit son livre dans le but de révéler à ses lecteurs comment, à son exemple, ils peuvent trouver leur voie pour atteindre Jésus, ne doit-on pas s'étonner, à la suite des lignes citées ci-dessus, qu'il se soit exprimé, d'un bout à l'autre de son ouvrage, d'une manière si abstraite et qu'en quatre cents pages, il ait cité à peine quatre ou cinq paroles de Jésus ? Curieuse façon, en vérité, d'introduire à l'intelligence du christianisme, comme l'annonce le titre du livre.

C'est d'autant plus étonnant que, d'après l'auteur, il y aurait là une grave lacune à combler et une voie à tracer, l'Église, toujours d'après M. Légaut, ne sachant pas parler de Jésus d'une manière qui prépare les âmes à «comprendre tout ce qu'exige et apporte le souvenir de Jésus dans la Cène... Les préparations nécessaires pour que le peuple chrétien soit capable du renouvellement de la Cène ne sont même pas amorcées... Il n'y a jamais été explicitement invité quoiqu'on lui ait souvent parlé du Christ» (325). Il estime qu'à la messe, on ne propose aux fidèles que «des textes pour la plupart sans rapport direct avec le souvenir de Jésus» (323). C'est à cette allégation que voudrait répondre ce dernier chapitre.

Comment M. Légaut peut-il prétendre que la liturgie de la parole qui ouvre la messe est sans rapport direct avec le souvenir de Jésus ? La triple invocation du Kyrie eleison fut longtemps développée en évocations du mystère de Jésus. Et elle l'est de nouveau, dans la liturgie issue du Concile de Vatican II. Le Gloria est, dans sa plus grande partie, un chant à la louange du Christ. Le "Dominus vobiscum", jadis si fréquent, n'était-il pas un rappel de la présence du Seigneur ? Un grand nombre de prières adressées au Père lui sont présentées par l'entremise de son Fils : «Per Dominum nostrum Jesum Christum... » La première lecture est souvent un passage de lettre d'apôtre qui nous parle de Jésus. L'Évangile est essentiellement une évocation d'un événement de sa vie ou une partie de son message. L'homélie est en principe une explication de ce mystère de Jésus. Le Credo est en majeure partie consacré à préciser la foi au mystère de Jésus

À partir de l'Offertoire, comment la pensée ne serait-elle pas, plus encore si l'on peut dire, attirée vers la personne de Notre-Seigneur ? En mêlant au vin dans le calice la goutte d'eau qui symbolise notre union au sacrifice, le prêtre rappelle que, par la grâce, nous devenons participants de la divinité du Fils unique qui a pris notre humanité. La Préface fait monter nos adorations vers le Père par son Fils. Il en sera ainsi à la fin du Canon, dans la solennelle louange du «Per ipsum». L'acclamation du Sanctus comporte les hosannah du jour des Rameaux.

La Consécration est évidemment toute centrée sur le souvenir de la dernière Cène et c'est un moment de profond recueillement. Après que le célébrant a rappelé la pressante invitation de Jésus «Faites ceci en mémoire de moi», il continue en évoquant le souvenir de la mort de Jésus, de sa résurrection et de son ascension dans le ciel, en exprimant aussi notre attente de son dernier avènement. Par la récitation ou le chant du «Pater» que nous a enseigné Jésus, les fidèles communient à son esprit pour se préparer à la communion à tout son être de Dieu fait homme, réellement présent dans l'hostie. Puis,

c'est le souhait de la Paix du Seigneur, suivi de la triple invocation à l'Agneau de Dieu. Les prières qui précèdent immédiatement la communion sont, entre toutes, émouvantes, le passage suivant en particulier: «... Fils du Dieu vivant... tu as donné, par ta mort, la vie au monde; que ton corps et ton sang me délivrent de mes péchés et de tout mal ; fais que je demeure fidèle à tes commandements et que jamais je ne sois séparé de toi».

Les dernières prières de la messe sont essentiellement orientées vers l'intime union qu'est la sainte Communion. (Pour aider les fidèles, l'Église leur propose la récitation méditée de plusieurs prières qui les incitent à savourer profondément l'intimité dont ils jouissent avec Jésus :

"O bon et très doux Jésus", "l'oraison de saint Thomas d'Aquin"). Le texte lu ou chanté tout de suite après la communion, et qui pour cette raison a reçu le nom d'antienne de la communion, est d'ordinaire particulièrement évocateur. Aussi, pour répondre au reproche fait à l'Église par M. Légaut de ne proposer aux fidèles, pendant la messe, que «des textes pour la plupart sans rapport direct avec le souvenir de Jésus», estimera-t-on sans doute qu'il n'est pas hors de propos d'analyser ces antiennes de la communion.

1974

Meine Erfahrung mit dem Glauben

L.M.

Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme

Lumen vitae N° 29

Légaut, Marcel - *Meine Erfahrung mit dem Glauben*. Freiburg, Herder, 1973, 21,5 X 13,5 cm., 408 p. Le titre de l'édition originale de cet ouvrage est *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*. L'édition allemande préfère un titre à résonance psychologique et biographique. Pour une étude critique de ce livre, qu'on nous permette de renvoyer le lecteur à l'article de E. Rideau, S.j. «Passé et avenir du christianisme», paru dans la Nouvelle Revue Théologique (1971, pp. 245-265). Après un aperçu sur les influences intellectuelles qui semblent avoir pesé sur l'auteur : la philosophie bergsonienne et le personalisme existentiel, la première partie de l'article analyse les thèmes principaux de l'œuvre : Dieu, le monde et l'homme, Israël, Jésus, l'Église, l'autorité, la théologie... La deuxième partie est un «essai de jugement» portant d'abord sur l'aspect positif du livre : reflet d'une riche expérience humaine, témoignage d'une foi peu commune, idées dignes d'intérêt et d'approbation ; ensuite, sur ses limites et ses faiblesses (aspect négatif) : interprétations très discutables du christianisme (de la personne de Jésus, de son message, de l'Église et de son histoire). Malgré les graves réserves qu'il a cru devoir faire, E. Rideau dit son admiration «pour une œuvre où, à un niveau rarement atteint, se manifeste la présence de l'Esprit et qui, une fois décantée, demeure susceptible de provoquer un réveil de beaucoup de chrétiens et une résurrection de l'Église».

1974

Meine Erfahrung mit dem Menschen

LM *Lumen vitae* N° 29

L'homme à la recherche de son humanité

Légaut, Marcel : *Meine Erfahrung mit dem Menschen*. Der Mensch auf der Suche nach seiner Menschlichkeit, Freiburg, Herder, 1973, 298 p.

L'homme à la recherche de son humanité (selon le titre de l'édition française et le sous-titre de la traduction allemande) tel que le décrivent ces pages découvre d'abord la pierre angulaire de son humanité : la foi en soi. Par contre, la clef de voûte de l'édifice, qui se construit en l'homme quand il prend progressivement possession de lui-même dans le silence, est la foi en Dieu. L'essentiel se joue entre ces deux pôles. La foi en soi, n'est pas la confiance en soi, mais «l'affirmation inconditionnelle, posée par l'homme adulte, de la valeur originale de sa propre réalité prise en soi. Elle n'a pas d'autre contenu intellectuel que cette affirmation nue». Les grandes étapes de la vie y préparent : l'amour, la paternité et l'approche de la mort. La créativité de l'homme, accompagnée de recherche, donne à l'amour et à la paternité consistance et durée, sans parler d'autres richesses dont elle est la source: sens donné à la vie, progrès, rencontre avec le prochain. Mais, sous peine de se renoncer, l'homme doit alors trouver le sens de sa vie; la croyance ou l'adhésion idéologique, serait-ce même la croyance idéologique en Dieu, ne peut y suffire. Il faut la foi en Dieu, résultat d'une action de Dieu que l'homme ressent en lui et devant laquelle il affirme que Dieu «est» et «agit» en lui, comme il affirme exister au-delà de sa vie. La foi en Dieu doit déboucher dans la «mission» qui s'élève des profondeurs humaines et correspond à ce que Dieu demande pour collaborer à son action. «Dans sa solitude essentielle» l'homme ne doit cependant pas être un isolé : d'où l'importance et même la nécessité de la filiation et de la paternité spirituelles, de la solidarité sociologique et de la communication humaine. Telle est la trame de ce cheminement d'un homme à la recherche de son humanité, mais sa description sous forme impersonnelle et abstraite le rend très difficile à suivre. Montaigne, à la recherche lui aussi de l'humain dans ses *Essais*, avait su se rendre plus attrayant et plus intelligible, grâce à ses appels continuels à

l'expérience concrète et à une «marche moins étudiée». Le livre de M. Légaut répond cependant à l'esprit de notre temps. Avec raison on lui trouve de la vigueur de pensée, de la sincérité, de belles pages dont des hommes qui "ont assez vécu" pourront tirer profit.

1974

Le berger venu de l'université

Hebdo du 28 septembre 1974 N° 514

Jean Thollot

Dans le jardin, tout proche de la Magnanerie où ils font retraite, deux jeunes professeurs, blancs et maigres, encore endimanchés, ont troqué le stylo, l'un contre la bêche, l'autre contre la pioche. C'est le sort réservé à ceux qui viennent. Aujourd'hui leur tour. Les reins sont brisés, les mains endolories mais les poumons respirent. Cet exercice fait partie du "stage" qu'ils viennent faire ici. Parce qu'il les met aux prises avec des réalités plus humbles, plus terre à terre, le travail manuel est une ouverture sur le monde, un élément donc de leur réflexion. Ainsi avait fait, voici plus de trente ans, Marcel Légaut, le berger venu de l'université.

Le besoin de racines

Juin 1942. Marcel Légaut achève sa seconde année d'enseignement des mathématiques à l'université de Lyon. Parisien de naissance, il est né avec le siècle, professeur de faculté depuis 1926, il a rejoint la zone libre en 1940, après un court passage à Rennes. Cette même année, il fait l'achat d'une ferme dans le Haut-Diois. Non sans peine d'ailleurs car, en raison de la guerre, rares sont les terrains à vendre, les propriétaires hésitant à s'en dessaisir. «J'avais écrit à tous les notaires dans un rayon de 200 kilomètres autour de Lyon. Je n'ai reçu qu'une réponse». Faute de choix, ce fut la bonne. C'était une vieille et petite ferme, abandonnée depuis vingt ans. Tout était à refaire.

Certes, même en cette période troublée où, pris d'affolement, on investissait un peu n'importe où, il était clair que Marcel Légaut n'avait pas agi dans un but de spéculation. Mais alors pourquoi cet universitaire tranquille, jouissant d'une confortable situation, ce maître heureux avec ses élèves et estimé d'eux, succombait-il soudainement à la tentation du désert ? À moins que ce fut seulement pour les vacances...

En fait, Marcel Légaut avait choisi de vivre une autre vie. Consciemment, à ses risques et périls. Bien sûr, il ne connaissait rien à la terre, il n'avait jamais touché une charrue. Mais tout le monde avait, à ce moment-là, plus d'énergie qu'en temps normal. Pourtant la guerre, qui bouleversait les habitudes, n'était pour rien dans la décision de Marcel Légaut. Sa démarche, vécue de l'intérieur, était l'aboutissement d'une patiente recherche, celle, comme il le dit lui-même, de son humanité. Un besoin de racines que la terre allait lui donner.

«À mes étudiants, je conseillais d'accomplir un travail manuel pour compenser le côté abstrait de leurs études. Déjà entre 1940 et 1942, une quinzaine de jeunes, tenus d'effectuer un travail civil, m'avaient donné la main aux travaux des champs. Malheureusement, l'expérience ne s'est pas poursuivie. C'est d'autant plus regrettable que les études se font aujourd'hui plus abstraites. Le fossé se creuse avec le réel. Ainsi des jeunes de vingt ans prétendent être hommes à part entière alors qu'ils n'ont pas l'expérience de l'homme. Certes, il est des réactions de jeunes salvifiques, même si trop souvent, faute de moyens, elles tournent court. Mais en général, les contestataires eux-mêmes sont les fruits de l'appareil qu'ils mettent en accusation».

Un métier d'homme libre

Peut-on scier l'arbre qui vous nourrit ? Poussant jusqu'au bout la logique de sa réflexion, Marcel Légaut a tout quitté. Pour trouver quoi ? La pauvreté ? «Non, elle vient assez toute seule. Simplement, je voulais vivre de mon travail, dépendre de lui et non d'un traitement fixe de fonctionnaire. Un métier d'homme libre a des avantages qui profitent à l'homme».

Des rigueurs aussi. Le professeur allait en faire la rude expérience. Lui, citadin qui ne connaissait la campagne que sous l'angle des petits oiseaux ou de la promenade, il allait la découvrir dans son âpre réalité, décourageante parfois. «C'est grâce à mes voisins que j'ai tenu le coup. Ils m'ont appris les cultures, les soins du troupeau». Ce n'était pas tout. Le soir, retour de la terre, il fallait rouvrir livres et cahiers pour les enfants qui étaient, l'hiver, en vacances forcées. Une nuit même, l'un d'eux étant malade, il fallut le prendre sur les épaules et le descendre, à travers la neige, jusqu'au village.

Les joies de l'aventure n'étaient pas émoussées par de telles contraintes. Elles n'en avaient que plus de prix. «Regardez ces montagnes. Elles ont un silence, une solitude qu'on n'imagine pas du fond de la vallée. Dire que les citadins s'en tiennent aux routes nationales».

Les vertus de l'effort

Exilé volontaire, mais tout en communiant au monde et aux hommes, Marcel Légaut a acquis, au prix de l'épreuve dans la contemplation, la méditation, une sagesse qui lui permet de juger sereinement les divers problèmes qui nous agitent et que, pris dans le tourbillon de la vie, nous ne savons pas voir.

Encore moins guérir. Il ne propose pas de remède magique, sinon celui qu'il a lui-même éprouvé. Mais peut-être coûte-t-il trop cher. Et les choses du monde ont-elles plus de prix que les valeurs de l'homme. À sa manière à lui, Marcel Légaut a jeté un pont entre l'un et l'autre. Il l'a fait en coupant les ponts paradoxalement. «Toutes les époques sont transitoires. La nôtre surtout. La civilisation industrielle et citadine est à son zénith. Elle a même le vertige. Certes, nous prenons conscience des possibilités limitées de la terre, qu'on ignorait voici seulement un demi-siècle. Mais nous en sous-estimons les conséquences prochaines. Par égoïsme, car on se fait mieux à l'augmentation du niveau de vie qu'à son abaissement. C'est dans l'effort que l'homme se révèle à lui-même. L'important est de faire ce qu'on a à faire...».

La conclusion du livre

Du haut de la montagne et de son silence, Marcel Légaut promène un regard paisible. Même la mort ne l'effraie pas. «Tous les livres ont une conclusion. Ainsi la vie, elle ne demande rien d'autre que de s'arrêter lorsque tout est dit et, de même que le dénouement est dans la ligne de l'histoire, chacun meurt comme il vit». Mais la petite graine qu'il a jetée en terre continue de lever. Déjà, dans la maison qu'il vient de restaurer avec l'aide d'amis, quelque part en montagne, des hommes, venus de partout, s'arrêtent, font retraite. Et leur silence est plein de ce qui fait le monde.

Le premier troupeau était de moutons. Marcel Légaut l'a gardé tant qu'il a pu dans son domaine de Valcroissant, aux portes de Die, une ancienne abbaye convertie en étable. Puis, l'âge venu, il a quitté la terre, laissant à ses fils le soin de poursuivre. Mais lui reste pasteur, même sans troupeau.

Le berger prophète

Si Marcel Légaut a quitté le monde, c'est pour mieux s'y fondre, mieux s'y retrouver. Jamais sans doute n'en fut-il aussi près que dans sa retraite. Aucun des problèmes qui agitent les hommes ne le laisse étranger. Il les reçoit tous avec sérénité, il en parle de même. Les jugements qu'il porte, après méditation, sont nourris de sa foi.

L'Église est son premier souci. Son regard sur elle est en même temps sévère et bienveillant. C'est le regard soumis d'un enfant à sa mère. C'est le cri d'un marin donnant l'alerte quand le bateau, dans la tempête, n'est pas conduit avec assez de fermeté. «L'Église, regrette Marcel Légaut, manque d'autorité face aux crises, aux erreurs commises. Il la faudrait d'autant plus forte que nous traversons un vigoureux désarroi».

La réforme liturgique ? «Elle aurait dû être préparée par une rénovation spirituelle. Avant la guerre, certaines communautés avaient choisi de célébrer la messe face au peuple, exprimant ainsi le renouveau de leur vie spirituelle». Le manque de prêtres ? «Un jour, l'Église acceptera d'ordonner prêtres des hommes mariés. C'est à la fois un vœu et une certitude. En Amérique du Sud, un évêque prépare, en vue du sacerdoce, des hommes pères de famille. En attendant l'autorisation de Rome, je conseille aux jeunes de ne pas se laisser ordonner, s'ils ne sont pas suffisamment armés pour vivre dans le monde leur célibat consacré. Sinon la manière la plus rapide d'être ordonné, c'est de retarder son ordination. Car l'Église ne reprendra pas à son service les prêtres qui l'auraient quittée pour fonder un foyer. J'encourage d'autre part les hommes mariés à conserver leur vocation et jeter, là où ils se trouvent, les bases d'une communauté».

Les prises de position qu'il a affirmées dans ses divers livres lui ont valu d'être taxé à la fois d'intégriste et de progressiste. «Ceux qui font de la politique le centre de leur religion me traitent d'intégriste. Au contraire, ceux qui font de la conservation de l'Église et de sa manière d'être de jadis, le centre de leur religion, m'accusent de progressisme. Moi, je suis au milieu. Mon cheminement s'explique par le style de vie que j'ai choisi et par les rencontres auxquelles je suis mêlé depuis cinquante ans». À ceux qui le rejoignent, il propose non pas une doctrine, des recettes de vie, mais un compagnonnage. Humble et discret, il se fait le compagnon de route, il s'efface, laissant parler son témoignage qui suffit. Sa vie parle de Dieu, simplement, avec des mots, des gestes de tous les jours. Marcel Légaut est un prophète. Quand on quitte Légaut après un entretien, on a l'impression de n'avoir fait qu'entrouvrir une porte et que tout reste à découvrir du paysage qu'elle cache.

De même, au terme de cet article, on a le sentiment de n'avoir rien dit sur l'homme et sur son œuvre. Celle-ci ne se limite pas aux livres qu'il a écrits, *l'homme à la recherche de son humanité - Prières d'un croyant - Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme...* ni aux multiples conférences qu'il est appelé à donner. Marcel Légaut a eu l'honnêteté de ne pas s'en tenir aux idées, si belles et généreuses fussent-elles. Il a le mérite de les avoir éprouvées, mises aux prises avec la réalité. Il a voulu vivre ses espérances et, plus encore, les partager. C'est ainsi qu'à Mirmande, des hommes et des femmes se rassemblent autour de lui pour faire le silence et le point de leur vie. Cette quête d'eux-mêmes leur est facilitée par la nature proche. Le retour à la terre aide au retour à soi.

Plutôt qu'un résumé de ce livre (*Mutation de l'Église et conversion personnelle*), ces quelques lignes voudraient donner l'impression éprouvée à sa lecture et indiquer ce qui en fait l'étonnante originalité. Rappelons que ce volume a été précédé de deux autres du même style (*L'homme à la recherche de son humanité* et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*).

Il ne s'agit pas d'une simple étude, mais d'un "témoignage". L'accent d'authenticité nous saisit aussitôt. Pourtant, aucune anecdote ou confidence concernant la vie privée ou les expériences concrètes de l'auteur. On le rencontre vraiment, lui, mais à un certain niveau de profondeur où les menus faits n'ont plus d'intérêt. On entre par le dedans "en communication" avec quelqu'un qui ne se raconte pas mais nous branche directement sur sa foi de "disciple de Jésus", selon l'expression qui lui est chère. Ce qui surprend et entraîne la conviction, c'est la coexistence chez Légaut d'un double aspect qui se fond dans l'unité d'une même personnalité, il est à la fois "prophète" et "sage". Ses propos énoncent les plus radicales et audacieuses intuitions. Ses jugements sur l'Église sont sévères, sans ménagement diplomatique. "Est, est, non, non..." Mais tout est formulé sur un ton de tranquille sérénité, avec le calme du vieillard qui a longuement mûri son expérience, qui affirme ses certitudes longuement mûries au fil des ans, de sorte que des phrases qui seraient ailleurs percutantes et même scandaleuses, ici ne choquent pas. On les reçoit comme de pures "évidences". Elles passent "sans heurt".

Autre impression, l'auteur ne fait étalage d'aucun appareil d'érudition, ne mentionne aucune référence d'analyse d'exégèse ou d'herméneutique. Et cependant, sous-jacente à toutes les pages, transparait une connaissance profonde des problèmes actuels et de leur approche par les divers spécialistes. Simples intuitions ou résultat d'un patient labeur, d'une décantation qui suppose une parfaite assimilation ?

C'est un fait que cet auteur "sérieux", qui ne joue pas de l'humour et du paradoxe, à la surprise de son éditeur, a des lecteurs nombreux et fervents, y compris parmi les jeunes. De même les "jeunes" se pressent autour de cet intellectuel devenu "élèveur de moutons", cet homme de 75 ans qui ne les séduit pas par le charme de l'éloquence ou par la facilité, mais qui leur dit franchement, sans truquage, ce qu'il pense et ce qu'il vit, comme étant sa vérité, comme la vérité de Jésus. Les auditoires de jeunes accourent dès que Légaut est annoncé, à Paris, à Strasbourg, aux Avents et partout ailleurs.

"Prophète et sage", Marcel Légaut redit "les causes principales de la crise traversée par l'Église actuelle". Cela vient de loin mais a pris récemment une importance décisive. Le premier chapitre "Réflexions sur l'Église d'hier" ne ressasse pas avec complaisance les jugements habituels portés sur ce passé mais décèle la plus grave de toutes les déficiences, "la carence spirituelle" de l'Église. La "base même de la foi" est ébranlée. Il est illusoire de vouloir remédier à la situation par des aménagements partiels et superficiels des structures et des méthodes, par "une ouverture au monde" qui débouche sur des idéologies ou sur la politique. Certes, tous ces efforts s'imposent. Mais il sont frappés de stérilité et aggravent le désarroi des chrétiens s'ils dispensent de la conversion radicale à l'esprit de Jésus.

Le deuxième chapitre essaie "d'entrevoir l'Église de demain". Vision futuriste et utopique, diront certains. Et pourtant ici encore, audace et équilibre de la pensée, exigences difficiles de la foi et en même temps éveil intérieur d'un sentiment de confiance et de joie. Tous les chapitres suivants développeront les divers points qui, par la "conversion" profonde de la pensée et de la vie, permettront la grande "mutation" de l'Église, la plus grande depuis les origines.

En premier lieu prendre conscience de la "responsabilité". L'Église nous a portés et nous restions trop "passifs", il s'agit maintenant que nous portions l'Église, que nous la réalisions par notre foi purifiée et approfondie, capable de tenir et de progresser, dans la fidélité à "l'esprit de Jésus" et en relation avec tout le reste de la vie. Rien ne peut nous dispenser du cheminement, nécessaire à la foi, ce qui ne va pas sans la prière, le silence, l'intériorité. Devenir disciple de Jésus, c'est un effort quotidien très personnel. C'est aussi une expérience de vie fraternelle dans une vraie communauté de foi. Renouveau des paroisses, des groupes chrétiens. Renouveau des sacrements. Patiemment et dans l'humilité, "refaire le tissu vivant de l'Église, préparer l'Église de demain".

Les deux annexes, "Persévérance dans l'engagement et fidélité fondamentale" (dans la vie conjugale, les vœux perpétuels et le sacerdoce) puis "Intelligence de la recherche dite moderniste" ne manquent pas de remarques fort intéressantes et donneront à penser aux lecteurs curieux.

J'ai été très frappé des convergences qu'apportent ces pages denses et palpitantes d'expérience spirituelle avec les passionnantes *Mémoires* de Viesert Hooft, pionnier et secrétaire général du Conseil œcuménique des Églises à Genève. Son gros volume *Le temps du rassemblement* (Seuil 1975) ouvre de même des perspectives d'avenir pour l'Église à partir de la "fidélité à l'esprit de Jésus", ce qui

implique la relativisation de nombreux aspects accidentels et provisoires survenus au cours des siècles et le recentrement sur l'essentiel de l'Évangile. Aussitôt s'amorce un processus de renouveau vers la liberté vraie, la diversité et l'unité, en même temps qu'une possibilité de témoignage crédible pour les hommes d'aujourd'hui.

(Extrait des Cahiers universitaires catholiques de l'Éducation nationale, N° 1, septembre/octobre 1975)

1975 **Un chrétien de notre temps**

J. P. Jossua

Questions à... Réponses de

Revue des sciences philosophiques et théologiques N° 59

Un chrétien, oui, et de forte trempe humaine, de foi vigoureuse. L'apport de Marcel Légaut est plus personnel ici, plus autobiographique même, que dans ses livres précédents. C'est pourquoi au début l'interview me semble artificiel, on eut souhaité un récit continu. Le débat devient plus théorique ensuite et le dialogue rompt utilement l'exposé en rendant le livre plus accessible. Parmi les thèmes, j'ai retenu : l'apport de la mystique à l'homme, la solitude essentielle à chacun, la distance à l'égard du mystère de Jésus toujours mieux découvert, la paternité spirituelle, la nécessité de porter l'Église, les conditions d'un partage authentique de l'évangile en communauté, la force et la grâce de rendre les événements providentiels, la confiance dans la jeunesse. Même si expériences et formes d'esprit peuvent parfois différer, j'ai lu avec intérêt, plaisir, admiration; je me suis senti très à l'aise, très fraternel. Je me suis aussi posé quelques questions. Entre la foi-acte et les croyances, n'y a-t-il pas la place de la confession de foi ? Le souci politique de la justice et de la lutte pour une fraternité humaine, vécu comme consonnant à l'évangile, n'est-il pas vu trop passivement de façon négative, à partir des risques qu'il comporte ? L'idée d'une distance très grande entre Jésus et l'Église tient-elle suffisamment compte du fait que nous ne connaissons Jésus que par la conscience des premières communautés et jamais avant cette mémoire et cette interrogation ? Une petite critique : la fin de l'ouvrage est moins réussie, le chapitre 7 répète beaucoup ce qui a été dit et l'appendice œcuménique m'a semblé assez inutile. Une coquille enfin, amusante, à la page 105 : «L'Église se scie (au lieu de se crée) discrètement à la base».

1975 **Mutation de l'Église et conversion personnelle** (1975) G. Nossent s.j.

Questions à... réponses de... un chrétien de notre temps (1974) *Nouvelle revue théologique* N° 97

Point coutumier des formules lénifiantes, l'auteur se montre d'une dureté impavide à l'égard de l'Église du passé (médiocrité spirituelle, autoritarisme conservateur...). Avec cela son livre se veut un livre d'espoir mais d'espoir sans équivoque : l'Église de demain ne se formera qu'à travers les ruines qui vont continuer de s'amonceler, de la "chrétienté" agonisante. Ce sera une Église dépouillée des tâches inessentiels qu'elle avait assumés au cours des siècles, sans prétention à l'hégémonie sur la société entière et se concentrant sur sa mission véritable : appeler tout homme à devenir disciple de Jésus-Christ. Un tel renouveau ne résultera pas d'un aménagement des cadres ecclésiastiques mais d'un mouvement de conversion personnelle et d'un regroupement des fidèles en communautés de foi. L'essentiel de la réflexion tient dans l'analyse théologique de ce cheminement vers la foi, une foi distinguée de l'adhésion intellectuelle ou sociologique à des énoncés conceptuels à l'endroit desquels le bergsonisme de l'auteur lui inspire une défiance sans doute excessive. En tout cas, cette foi ne pourra éclore que moyennant un approfondissement humain qui libère des anesthésiants de la civilisation d'abondance et confronte intérieurement le sujet au drame de son mystère. À ce niveau, les questions réelles sur Dieu et la personne peuvent dépasser le verbalisme; à ce niveau les attitudes de Jésus, à méditer assidûment, apparaîtront, par la grandeur si totalement et exceptionnellement humaine, révélatrice du divin en l'homme. Bien qu'il se défende de la note d'élitisme, Marcel Légaut manifeste un certain purisme qui n'est pas spécialement attentif à la valeur des tâches banalement humaines pour amener à la découverte du spirituel. D'autre part, il souligne fortement la nécessité de communautés de foi à taille humaine culminant dans la célébration de la Cène. D'où la réitération explicite des appels déjà lancés en faveur d'un renouvellement du rôle sacerdotal distingué de la vocation proprement apostolique. À l'Église, qui ne semble pas à la veille de s'engager dans cette voie, l'auteur veut montrer que pareille transformation ne représenterait pas une politique opportuniste; à ses yeux, elle est exigée par la fidélité à la mission essentielle que la décomposition du christianisme traditionnel oblige à découvrir.

Signalons aussi l'opuscule, en forme de questions et réponses, où ML. s'explique sur son itinéraire

spirituel et précise les grands axes de sa pensée religieuse. Ces pages très simples et vigoureusement chrétiennes aideront à mieux interpréter les autres ouvrages de l'auteur.

1975

Le risque d'être fidèle

Henri-Louis Roche
Nouvelle Cité

Pour Marcel Légaut, né en 1900, la démarche qui l'a conduit à son rayonnement actuel commença en 1923 alors qu'il était élève de l'École normale supérieure pour devenir professeur de mathématiques. Animé depuis toujours par une forte exigence spirituelle, c'est en rencontrant le Père Portal (1855-1926) qu'il put lui donner toute son ampleur. Un groupe de normaliens se constitua pour méditer sur l'évangile. Ils se retrouvaient également pendant les vacances pour approfondir leur expérience commune. Ils firent plusieurs essais de vie en communauté à Paris mais ils eurent du mal à les poursuivre, étant trop pris par l'apostolat en milieu scolaire et universitaire. Puis ils élaborèrent un projet communautaire qu'ils voulaient réaliser dans un petit village d'Auvergne avec des célibataires et plusieurs familles. Mais la guerre bloqua tout.

Officier pendant la "drôle de guerre", Marcel Légaut découvrit que le contact avec les hommes nécessitait autre chose que sa pure formation universitaire. C'est à cette époque qu'il se maria. Et comme sa femme partageait avec lui le projet d'un retour à la terre, ils s'installèrent dans une ferme du Diois comme paysans. C'est là qu'ils sont aujourd'hui. Des amis normaliens du départ continuent la route avec lui; certains sont morts, d'autres réapparaissent. Maintenant que ses six enfants sont adultes et que son âge avancé ne lui permet plus de travailler la terre, Marcel Légaut se consacre à la rédaction de ses livres, surtout connus depuis 1970. Il voyage aussi souvent pour animer des rencontres de personnes qui suivent avec intérêt sa pensée sur l'Église et la vie en général, à travers la France, la Belgique, l'Allemagne... Mais de plus en plus, vu son âge, il demeure dans son ermitage, à quelques kilomètres de la ferme familiale. C'est là qu'individus et groupes viennent recueillir les fruits de sa sagesse.

Nous avons fait connaissance au cours du repas, dans la fraîcheur de sa maison paysanne, qui sert à Marcel Légaut d'ermitage et de lieu d'accueil, tandis que sa famille demeure dans une ferme des alentours. Au rythme paisible du casse-croûte campagnard, il nous a raconté sa démarche. Introduction utile à une conversation plus développée, assis en demi-cercle autour de la fenêtre, face au paysage sauvage et reposant des monts bleutés du Diois.

Vous avez été marqué par votre connaissance du Père Portal, que vous considérez comme votre père spirituel. N'est-ce pas aussi le rôle que vous avez maintenant envers pas mal de gens ?

Oui, le Père Portal m'a fait découvrir l'Évangile, ce qui n'était pas habituel entre 1923 et 1926. Il est vraiment mon "père" au sens très fort du terme. Quant à mon rôle actuel, c'est une chose dont je ne peux pas me rendre compte. On peut avoir une influence qui dépasse de beaucoup nos projets et ce qu'on peut en savoir. Il est certain qu'il y a pas mal de camarades qui passent ici et au bout d'un certain temps une influence se fait sentir. Mais surtout par les livres. Je reçois beaucoup de lettres des gens qui me lisent. Évidemment ce sont des livres qu'il faut lire avec attention car ils ne sont pas faciles. J'en prépare un actuellement sur trois sujets : intériorité et engagement, la prière, et la célébration eucharistique. Il devrait sortir début 77.

Cette rencontre d'un père spirituel, n'est-ce pas ce que recherchent beaucoup de jeunes actuellement ? D'où le succès des sectes où l'on cherche un maître ...

Je pense que, dans le succès des sectes, il y a autre chose : le besoin d'un milieu chaud très fraternel qui soutient. Mais dans le cas de Moon par exemple, je pense qu'il y a un sens de la discipline, de l'autorité, qui n'a rien à voir avec la paternité spirituelle telle que je la comprends et telle que Portal l'a exercée à mon sujet. Absolument rien à voir. L'histoire de Moon et de quelques autres relèverait plutôt d'une direction spirituelle très autoritaire.

Vous dites par ailleurs que pour devenir vraiment disciple du Christ, même en milieu de chrétienté, il faut être "engendré" spirituellement.

Disons qu'il y a un amorçage qui doit se faire. Par l'intermédiaire de quelqu'un, ou d'un livre, ou d'un événement un peu percutant qui remue les profondeurs.

C'est en quelque sorte la rencontre personnelle avec Jésus.

C'est ça mais alors sur un plan qui n'est pas uniquement le plan du transfert affectif. Car à mon avis c'est ce qui est dangereux à notre époque dans biens des cas. Le transfert affectif est un moyen de fuir la réalité spirituelle proprement dite qui exige aussi la satisfaction de l'intelligence. Je crois que c'est le gros danger chez les jeunes actuellement dans la renaissance religieuse. Ils négligent radicalement le plan intellectuel. Ils sont anti-intellectualistes parce qu'ils n'ont pas trouvé une vision intellectuelle

satisfaisante des choses religieuses. Pour moi c'est Portal qui me l'a donnée. Il m'a apporté deux choses. L'intégrité intellectuelle : nous étions cultivés, mais pas du tout au point de vue spirituel. Nous avions la formation des catéchismes de persévérance, une formation piétiste, très mise en condition. La deuxième chose, c'est que les chrétiens doivent s'occuper de l'Église et ne pas se contenter d'en faire partie.

Vous avez d'ailleurs écrit en exergue d'un de vos livres : «À l'Église, ma mère et ma croix».

Quand on s'occupe de l'Église, elle est lourde à porter.

À propos de l'Église, vous dites que le problème n'est pas tellement d'avoir des prêtres mais des «hommes religieux». Qu'appellez-vous «hommes religieux» ?

C'est l'homme pour lequel la vie spirituelle chrétienne qu'il a, n'est pas simplement faite d'affirmation et de discipline, mais d'intelligence par le dedans de ce que l'on affirme ou de ce que l'on fait, le tout centré sur une intelligence de ce que Jésus a vécu. Car pour faire l'approche du mystère de Dieu, il faut faire d'abord l'approche du mystère de Jésus, de son humanité, comme dans l'Évangile de saint Jean.

Dans votre découverte de l'Évangile, la grande nouveauté était de méditer sur l'Évangile.

Oui, parce qu'avant, l'Évangile servait de support à la doctrine et n'était intéressant que parce qu'il soutenait la doctrine. C'était la doctrine qui était première et l'Évangile était la référence à laquelle on se reportait. Nous connaissions la doctrine, mais nous ignorions l'Évangile.

Du coup, dans la vie pratique, cette méditation provoque un certain nombre de conséquences.

D'abord, au moins pendant une première période de formation, il faut avoir des temps de recueillement où la méditation soit possible. Ce n'est pas si banal. Ça suppose aussi une prise de conscience un peu réaliste de la formation des Écritures. Ce qui n'existait pas il y a 50 ans. Les Écritures étaient tombées du ciel. Maintenant cette connaissance par le dedans de la formation et de la complexité des Écritures permet de ne pas foutre le camp dans l'espace, à partir d'un texte quelconque.

Et aussi dans la vie quotidienne.

Évidemment. Je pense qu'il n'y a pas de compréhension en profondeur des évangiles qui ne soit pas préparée par, et qui ne porte pas comme conséquence, une certaine manière de vivre les Béatitudes. On ne peut pas comprendre un livre en profondeur, si d'une certaine façon on n'entre pas dans l'esprit intérieur du livre. C'est un livre essentiellement global qui prend l'homme dans sa totalité. Ce n'est pas simplement une encyclopédie. Par conséquent si le type n'y entre pas à fond, il ne reste qu'un érudit.

Comment ressentez-vous ce qu'on appelle la crise de l'Église ?

Je crois que l'Église passe par une heure de vérité. Et ce n'est pas terminé. Ça ne fait que commencer. Surtout dans un pays comme la France, je pense que nous allons beaucoup baisser. Dans nos campagnes, comme ici, dans cinq ou six ans, il n'y aura plus de chrétiens parce qu'il n'y aura plus de prêtres. Quand je suis arrivé ici il y a 35 ans, tous les hommes allaient à la messe tous les dimanches. Maintenant ils n'y vont plus. Ça ne les prive pas du tout. Ce qu'on aurait pu croire être entré dans les mœurs depuis des siècles a disparu sans problèmes. À part pour les vieux qui se lamentent un peu. Mais les vieux vont mourir. Dans dix ou vingt ans, 50 % de la France sera comme ça. Il reste encore des prêtres dans les villes mais les paroisses sont trop énormes. La crise de l'Église est extrêmement grave.

Et vous voyez la solution dans les petites communautés ?

Seulement, la difficulté, c'est qu'il faut qu'elles naissent. Et elles ne peuvent pas être organisées du dehors. C'est ce qui fait la différence entre une conception des communautés, tissus de l'Église, et l'Action Catholique. L'Action Catholique elle-même a profité d'une renaissance religieuse de la jeunesse vers 1920-25 et elle l'a organisée. S'il n'y avait pas eu de renaissance religieuse, l'organisation n'aurait pas eu lieu. Il faut que ça naisse de la base. Or je crois que ça peut naître de la base. Mais, pour que ça prenne un peu de dimension, il faut que les autorités l'acceptent et ne la coiffent pas parce qu'il faut qu'elle se développe suivant sa propre loi interne. Mais alors pour que ça naisse... Des petites choses comme ce que vous faites, c'est tout à fait dans la ligne de ce qu'on peut souhaiter. Surtout avec la souplesse que je vois que vous avez.

Vous dites que la phrase de l'Évangile : «Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux» (Mat. 18, 20), c'est la charte de l'Église.

Ah ! oui. Et nous y sommes conduits ipso facto parce que nous allons en diaspora. Il y aura deux ou trois chrétiens ici, deux ou trois chrétiens là. Nous serons extrêmement dispersés. Comme au départ de l'Église. Ça ressemble terriblement au départ. C'est une nouvelle naissance, ce n'est pas simplement une adaptation des manières d'être de maintenant à demain. Une nouvelle naissance avec les douleurs de l'enfantement.

Alors dans le fond, ce que vous avez voulu faire avec vos différents essais de communauté, c'est de mettre en pratique la phrase de l'Évangile que nous venons de citer.

Très certainement. Pour nous, par exemple, l'épisode des disciples d'Emmaüs dans l'Évangile, est quelque chose de très fondamental. Qui d'ailleurs, à mon sens, caractérise bien la vie spirituelle des premières Églises. Et des choses, dans l'évangile de saint Jean, comme les discours avant et après la cène, c'est tout à fait dans la ligne de ce qu'il faut faire. Ces textes sont la base même, le noyau de l'Église. D'autre part je suis convaincu qu'une réflexion un peu sérieuse, critique, loyale, sans passions, sans vouloir juger, sur vingt siècles de notre christianisme, est très importante pour comprendre l'originalité de Jésus. Parce que nous sommes tombés dans toutes les tentations qu'il a dépassées.

À l'heure actuelle où l'on tire facilement à boulets rouges sur l'Église-institution, vous êtes très critique, mais vous proclamez aussi votre fidélité.

L'institution est nécessaire. Il y a des parties d'institution qui ne sont pas du tout nécessaires, qui sont caduques, qui sont la conséquence du fait que le pape était un souverain. À mon point de vue cela disparaîtra avec le temps. Mais la structure fondamentale de l'Église pour moi, c'est l'évêque. C'est l'évêque qui fait la médiation entre une loi et un enseignement généraux et les possibilités et les besoins des individus du diocèse dont il a la responsabilité. Mais il faut que son diocèse soit à la taille de ses possibilités d'apostolat. Nous sommes exactement dans la situation du départ. Nos structures de départ sont des structures d'apostolat. La difficulté n'est pas tellement de changer les structures de base. C'est d'en changer l'esprit. Il faut que l'évêque ne soit pas un administrateur, un sous-préfet des choses religieuses.

Et comment voyez-vous l'eucharistie dans cette mutation de l'Église ?

C'est fondamental. Pour moi c'est la base. C'est la reprise en action de ce qui s'est passé au dernier soir avec Jésus, où se concentre tout ce que Jésus a été pour ses disciples et où l'on trouve soi-même ce que l'on a à faire pour prolonger la mission. J'entends par "mission" ce que nous avons à faire pour devenir totalement nous-mêmes et trouver notre place dans le monde afin d'être les ouvriers que nos possibilités spirituelles nous permettent d'être.

Dans la situation de l'Église telle que vous la voyez, votre rôle est-il de sensibiliser les gens à la question ?

Je ne sais pas bien quel est mon rôle. Je suis ce que je suis. En tout cas je pense que, pour rendre le plus grand service au monde et à l'Église, il ne faut pas tellement vouloir lui être utile, que d'être fidèle à ce qu'on doit être. Il y a une fidélité qui a l'air de tourner le dos à l'utilité et qui est la condition d'une vraie fécondité. Quelqu'un qui veut être trop utile, peut l'être. Mais il n'est qu'utile pour un temps déterminé et dans une situation déterminée qui est celle qui a été la conséquence de son projet. Tandis que si on est vraiment fidèle à ce qu'on doit être, on a une fécondité qui dépasse les conditions particulières de ce qu'on vit.

Cette fidélité à soi-même, qu'est-ce qui nous permet d'en être sûr ?

Il n'y a pas de certitude. Dans ce domaine-là il y a des confirmations. Mais pas de critère. Des confirmations dans la constatation qu'il y a une certaine fécondité dans la vie. Fécondité qui n'est pas tellement la conséquence d'un projet que nous avons eu. Mais qui d'une certaine façon se produit, non pas indépendamment de nous, mais sans que nous l'ayons particulièrement prévue, ni même désirée.

L'Évangile dit : «Un bon arbre porte de bons fruits». Le malheur c'est que, pour que le bon arbre porte de bons fruits, il faut attendre qu'il porte des fruits. Et pour qu'un bon arbre porte des fruits, il faut d'abord le planter. Et entre le planter et porter des fruits, il y a tout le temps qu'il faut pour se demander si on a bien planté un bon arbre.

C'est le risque.

Il y a là un risque, mais ce n'est pas un risque à la manière du pari de Pascal par exemple.

C'est le risque de l'agriculteur.

Oui. L'agriculteur sème, il sait qu'il doit semer, mais il ne sait pas très bien ce qu'il récoltera. Mais s'il ne sème pas, il ne récoltera pas.

N'est-ce pas le sens de votre démarche ?

Il est certain que, lorsque suis arrivé ici, je ne pensais pas que je terminerais ma vie comme je la termine en ce moment. Il y a des confirmations, mais pas de critère de départ, parce que c'est de l'ordre de la foi. La foi ne supporte aucun critère. Et ce n'est pas de l'anti-intellectualisme, parce que l'anti-intellectualisme se place à un autre niveau : celui de l'expression de la foi. L'expression de la foi doit être raisonnable. Mais la foi n'est pas de l'ordre de la raison.

Et maintenant, avec quelques années de recul, demeurez-vous optimiste ?

Mon optimisme est de l'ordre de la foi, non pas de l'ordre de l'espoir. Actuellement je ne vois pas encore de signe qui se manifeste sur un plan social suffisamment important. Il y a des éléments très positifs qui indiquent une secrète préparation. C'est un travail souterrain.

Saint-Cloud, le groupe tala

Plusieurs étaient déjà groupés autour de lui, une douzaine de la rue d'Ulm et de St Cloud. J'étais arrivé en cette école en octobre 1925, nouveau venu un peu à l'écart, étant externe, quand un ancien m'invita à une méditation d'Évangile. J'étais loin de penser que le but de mes camarades était d'éclairer des égarés comme moi et de s'encourager à la sainteté. Le chef de groupe était Marcel Légaut, qui était "archicube" à la rue d'Ulm quand j'entrais à St Cloud. Il conduisait la méditation comme quelqu'un qui voulait comprendre le texte pour en vivre. Il y avait, chez ce jeune mathématicien, dirigé par M. Portal, une connaissance vécue, intime de Jésus-Christ et de son Église qui nous apparaissait extraordinaire. Intervenait aussi Jacques Perret, Antoine Martel, Paul Dubreuil, Adrien Chapelle, Daniel Domer et quelques autres. C'était comme un concerto d'âmes, coupé de silences d'adoration. Pendant un an, je n'osais ouvrir la bouche, craignant de détruire cette harmonie. J'écoutais, médusé, ravi, ce langage nouveau pour moi.

À la fin de l'année, on décida de faire une retraite d'une semaine en Savoie pour progresser dans la connaissance du Christ. Sur le chemin de l'aller, à Grenoble, j'hésitais encore quand un Normalien, rencontré par hasard devant l'église St Louis, m'entraîna. Nos hôtes du collège secondaire de La Villette étaient des prêtres-professeurs et des religieuses tenant le pensionnat, fort sympathiques, gais, simples, affectueux, tout à fait différents des personnages compassés tels que je m'étais imaginé les gens d'Église dans mon enfance. Nous étions, mes camarades et moi, reçus avec beaucoup de cordialité, de déférence même, comme de jeunes intellectuels pleins d'avenir qui venaient courber leur tête de fiers Sicambres, pour s'instruire des vérités de la foi. Cela ne manquait pas de grandeur.

Les deux instructions par jour que nous recevions, comme les méditations quotidiennes que nous faisons ensemble sous les arbres l'après-midi, furent vraiment d'une beauté divine. Je croyais : «Tu solus Sanctus». Je disais dans le fond de mon cœur : "«Maître, où habites-tu ? Je voudrais te suivre...» Comme St-Jean, il répondait : «Venez, voyez. Je suis le cep, vous êtes les sarments. Je ferai de vous des pêcheurs d'hommes» et d'autres paroles de vie que je n'oublierai plus.

Mais en même temps un combat terrible se livra en moi. Je connaissais ma misère. Suivre Jésus-Christ ? Devenir saint, moi ? Je devais être plus humble. Je reculais. Légaut à qui je m'ouvris de mes craintes, me fit comprendre que c'était de la fausse humilité, c'est-à-dire au fond de l'orgueil caché, et que si ma faiblesse m'arrêtait, c'est que je comptais sur moi plus que sur Dieu. Orgueil aussi que la crainte d'être tourné en dérision par mes amis. Je m'anéantis devant Dieu, lui laissant la place et fus libéré. Je terminais cette retraite, l'esprit et le cœur régénérés par le Christ, plein d'une joie indicible. Je partais pour une nouvelle vie avec la rapidité et la force de la flèche qui va droit au but, lancée par un bon tireur.

Désormais, j'allais mettre, dans ma vie, la messe et la communion quotidiennes, la méditation de l'Évangile, la lecture des saints, la fidélité à mes amitiés, l'apostolat chrétien. En rentrant pour le reste de mes vacances dans le village où ma sœur était institutrice, je ne pouvais, sans risquer de passer pour fou aux yeux du monde, me rendre chaque jour à la messe. Heureusement pour moi, l'église était desservie par le curé d'une commune voisine à 4 km de là. Je me levais de grand matin, partais en cachette à travers les champs. Je trouvais au presbytère un curé de campagne comme celui dont Bernanos a raconté la vie. Je lui parlais comme St François au curé de St Damien: Nous voulions reconstruire l'école de notre pays en réconciliant l'instituteur et le curé. Pour cela il fallait que grandisse en mon âme le germe de sanctification que je venais de recevoir. Il me prêta des livres. Il devint mon ami, un confident, et mon complice. Il me recevait après la messe dans sa salle à manger de paysan, ne voulant pas que je reparte à jeun.

À St Cloud, pour la rentrée, j'eus la joie de retrouver mes camarades et de reprendre ce que nous appelions "la vie de groupe" : réunions du soir, méditation hebdomadaire de l'Évangile, lecture spirituelle (Nous lisions à 4 ou 5, je m'en souviens, l'*Introduction à la Vie Dévote* dans la chambre de Domer), les dimanches, nous les passions ensemble dans un appartement que Légaut avait loué. Je ne puis dire la ferveur de ces rencontres.

La journée commençait par une messe de communion à l'église la plus proche (St Médard pour la rue Geoffroy). On prenait ensemble le petit déjeuner, puis on faisait une lecture spirituelle nourrissante: Ruysbroek l'Admirable, les mystiques de l'École Française: Bérulle, Conder, M. Olier, dont l'abbé Brémond donnait dans son *Histoire Littéraire du Sentiment Religieux* d'abondants extraits. Nous écoutions passionnément attentifs. Nous avions compris qu'il fallait que nous prenions en mains notre instruction religieuse sous la conduite des prêtres avec lesquels nous étions en relation (comme par exemple le Père Portal, aumônier de Normale Supérieure) avec le même soin que nos professeurs, à

l'école, nous instruisaient des vérités profanes. Car nous avions conscience qu'il existait, entre notre formation scientifique et notre formation religieuse un décalage vertigineux. Bourrés de mathématiques ou de littérature, nous étions devenus des géants du savoir selon le monde, tandis que nous n'avions pas grandi dans notre vie de foi, ayant plutôt perdu et rien acquis depuis l'âge où nous fréquentions le catéchisme. Il fallait rattraper ce retard. Les Gratry, les Ozanan, et parmi nos contemporains un Henri Brémond, un Teilhard, dont la foi égalait la science, nous aideraient à harmoniser notre vie intellectuelle et notre vie intérieure dont des lectures comme *l'Imitation de Jésus-Christ* nous faisaient comprendre l'incomparable prix. Avec la science, il nous fallait la sagesse.

Après la lecture en commun, nous restions en silence. En fin de matinée, on méditait en commun l'Évangile. Ces méditations ont été rédigées par Marcel Légaut et ont paru sous le titre *Prières d'un Croyant*, avec une préface du Cardinal Verdier. Quelques-uns d'entre nous préparaient et servaient alors un frugal repas que nous partagions dans la joie. On faisait la vaisselle, on balayait. Après midi arrivaient des invités, des étudiants, des instituteurs de Paris qui venaient entendre un exposé sur un sujet jugé vital par le conférencier et par le groupe. Légaut nous exposait les perspectives de la dynamique de groupe qu'il puisait dans l'Évangile. Antoine Martel parlait de l'Église Orthodoxe et de l'union des Églises en nous relatant son dernier voyage en Pologne et en Russie; Jacques Perret, de son maître Jérôme Carcopino et du mystère de la 4^{ème} églogue; Jean Guilton, de l'historicité des Évangiles; Marrou de St Augustin... On reçut des conférenciers de marque : le Père Teilhard de Chardin, François Mauriac. La journée se terminait par la récitation des Complies.

Nous revenions le soir, bondissant de joie sur le chemin de l'école. Et la semaine durant à St Cloud, nous multiplions les richesses reçues le dimanche en les partageant. Le régime de l'école était très libéral. Quatre ou cinq heures de cours par semaine nous laissaient beaucoup de temps pour le travail personnel. Notre cour de récréation, c'était le Parc de Saint Cloud avec ses allées fuyant à l'infini sous de somptueuses frondaisons, où l'on marchait pendant des heures jusqu'à Versailles, un livre à la main, dans la solitude et le silence des matinées de semaine. L'après-midi nous allions souvent à Paris suivre les cours et les conférences qui nous intéressaient. Années rêvées, temps favorable où je liais ma gerbe en écoutant un cours de Charles du Bos ou de Jacques Maritain, après avoir lu *les Trois Réformateurs*, trois causeries sur la poésie que Paul Valéry avait accepté de faire aux cloutiers, une conférence de Paul Claudel sur Charles Péguy destinée aux élèves de Sèvres où la fille de Péguy faisait ses études, où je pouvais aller parler à bâtons rompus avec Jean Guilton à la Fondation Thiers et où je me trouvais partout accueilli, aidé, traité d'égal à égal par ces esprits supérieurs. Souvenirs inoubliables. Je profitais un jour d'une carte d'invitation adressée par l'Académie Française à l'École pour la réception du peintre Besnard au siège de Pierre Loti. Quelle chance aussi de pouvoir aller fréquemment à la Comédie Française voir représenter Corneille, Molière et Racine. Quelle illustration et quel stimulant pour le travail scolaire de l'enseigné et de l'enseignant! Enfin je découvrais Paris, haut lieu de tant de pèlerinages artistiques, littéraires, historiques, religieux, Paris avec ses musées, ses monuments, ses sanctuaires, Paris, capitale de la chrétienté, ville sainte ayant enfanté tant de saints, Ste Geneviève, St Louis (la Ste Chapelle), St Ignace (Montmartre), St Vincent de Paul (rue de Sèvres) Ste Catherine Labouré (la rue du Bac), les Missions étrangères, les martyrs de la rue des Carmes. Grâce à l'initiation à la vie mystique et à la vie de l'Église si riche et si vivante que nous recevions le dimanche, nous découvrons Paris du dedans, les vrais mystères de Paris, la "Ville Lumière", non des yeux, mais de l'esprit et de l'âme. Sans le groupe "Tala", ma découverte de Paris aurait pu être, comme pour tant d'étrangers et de provinciaux qui "montent à Paris", celle des spectacles corrupteurs, de la capitale des affaires, du pouvoir et des plaisirs, le Paris politique et mondain qu'a décrit Balzac. Quelle chute de ce côté et combien s'y précipitent! Quelle ascension de l'autre et quelle grâce d'avoir baigné deux ans, au terme de mes études et au seuil de ma vie d'homme, dans le courant mystique qui, depuis des siècles traverse Paris.

Ce que je découvrais chaque semaine au groupe et à Paris développa mon esprit. Aux problèmes essentiels auxquels nous touchions chaque jour en philosophie et en littérature, comme la liberté et la grâce (Pascal) l'inspiration poétique ("Prière et Poésie" (H. Brémond) "Matière et Esprit", "Existence et Essence", "l'art et morale", "le miracle en histoire" (J. d'Arc), la civilisation, le progrès, le bonheur, la guerre et la paix), je trouvais dans mon âme maintenant vivante et nourrie de l'Évangile, des solutions avec des profondeurs et des au-delà mystérieux. Il y avait d'ailleurs dans l'enseignement qui nous était donné un souci d'intériorité (l'explication française, base de notre formation littéraire, voulait être une rencontre d'âmes (de l'auteur, du professeur et des élèves) et un besoin de synthèse (que creusaient des doctrines contradictoires mais renfermant une part de vérité, échafaudées par les auteurs que nous étudions) qui nous menaient au seuil de l'Évangile et des mystères chrétiens.

Le meilleur de mes activités à l'école avait son pôle, sa source, son ferment dans la grâce de ma conversion et dans les réunions du groupe "tala" qui attisaient sa flamme en moi. Ma foi éclairait le

chemin de mon intelligence et par la certitude qu'elle lui donnait qu'il y avait une solution juste, une vérité, et qu'avec l'aide de Dieu, elle l'atteindrait, entretenant son ardeur et son application au travail. Les bons résultats que j'obtenais, m'apparaissaient un fruit de la grâce à laquelle j'essayais de tout mon cœur d'être fidèle. J'avais retrouvé ma volonté perdue naguère. Jamais je ne m'étais senti aussi équilibré par les grandes amitiés que j'ai nouées alors et qui me comblaient. Un signe (extérieur) me fut donné que je ne me berçais pas d'illusions : entré après le dernier à St Cloud (17^{ème}, 1^{er} supplémentaire) je me classais 1^{er} à l'écrit du concours de sortie (2^{ème} partie du Professorat des Écoles Normales) et 4^{ème} après l'oral. Mes deux années passées à St Cloud ont transformé ma vie, mais paradoxalement ce n'est pas à l'École que j'ai le plus reçu, c'est au dehors, à Paris, au groupe "tala".

Mais si nos études devaient beaucoup à nos essais de vie intérieure, il faut dire que les exigences de la formation intellectuelle que nous avons reçue, étaient pour quelque chose dans le sérieux avec lequel nous entendions mener notre vie chrétienne. Nous appliquions notre intelligence aux vérités de la foi avec la même rigueur qu'à nos objets d'études habituels. Le soin, la méthode, la technique que nous avons acquis sous la conduite de maîtres excellents pour expliquer un texte littéraire, nous ne pouvions les mettre de côté quand nous abordions un texte de l'évangile et nous trouvions en l'expliquant ainsi, dans la lumière de notre foi, des beautés insoupçonnées. La poésie des psaumes était mise en valeur par ce que nous avons appris de la poésie en général, ce qui nous mettait en mesure de "prier sur de la beauté". Un de mes camarades de St Cloud s'était converti après avoir étudié scientifiquement un miracle de Lourdes. C'est la rigueur intellectuelle avec laquelle il avait conduit son étude qui l'avait convaincu. Nous comprenions que Mlle Silve, fondatrice des "Davidées" (instituteurs catholiques de l'enseignement public) ait dit : nous aimons l'école laïque car c'est la formation qu'elle nous a donnée qui nous a conduit à la foi. S'il est vrai, comme l'écrit St Bernard, que l'âme humaine a besoin de la création comme d'un véhicule qui l'élève jusqu'à la connaissance de son Créateur, l'instruction, la formation intellectuelle que donne l'école laïque procurent ce véhicule. Le malheur est que dans l'enseignement actuel se soit glissée une philosophie qui nie Dieu et que l'on y répande l'idée radicalement fautive que la science et la foi s'opposent. C'est de cette erreur que nous avons, dans le groupe "tala" été exorcisés. Nous avons reçu à la jointure de notre vie intellectuelle et de notre vie spirituelle, une grâce particulière fortifiant l'une par l'autre, comme il arrive dans la vie et l'œuvre des saints (leur pensée est enrichie par leur prière et réciproquement). Nous avons fait l'expérience que notre étude et notre vie intérieure avaient besoin l'une de l'autre comme la pâte a besoin du ferment pour lever et le ferment de la pâte pour ne pas se dessécher. Que serait pour nous une foi sans l'intelligence ! crédulité aveugle ! Dangereuse superstition ! Et que deviendrait notre intelligence sans la foi ! Elle s'enfermerait dans ses limites, se détruirait elle-même, sombrerait dans la négation et le désespoir. Nous avons saisi par notre propre expérience qu'il fallait à l'enfant deux formations, celle qu'il reçoit à l'école et celle qu'il reçoit à l'église et qu'elles se complètent, qu'elles sont faites l'une pour l'autre, qu'il fallait détruire le préjugé tenace et si répandu que ceux qui croient ne sont pas intelligents (ou de mauvaise foi) et que ceux qui sont intelligents ne croient à rien. Ayant observé dans notre propre vie les fruits du mariage réussi d'animus et d'anima, de l'étude et de la prière, de l'école et de l'église, nous comprenions que cette expérience était la grâce des grâces de notre vie et que nous avions le devoir de la communiquer à d'autres.

Nos camarades de la rue d'Ulm, plus nombreux, plus savants, plus ouverts aux courants de pensée contraires qui traversaient le monde ou qui allaient l'ensemencer (notre ami Perret n'avait-il pas comme camarade de promotion Jean-Paul Sartre !) voyaient mieux l'immensité de la tâche à accomplir et les grands moyens qu'il fallait employer : 1/ solidement unir chacun de notre côté notre vie d'étude et notre vie de prière - 2/ consolider notre amitié. Les victoires que nous remportions chaque jour sur ces deux fronts et ces beaux résultats étant visiblement des fruits de la grâce, nous étions devenus un "équipage de vainqueurs" (Saint Ex). À nos yeux se dessinait et prenait corps un grand dessein dont parle Roger Pons dans la préface des *Lettres et témoignages d'Antoine Martel* (p. 21).

«M. Portal travaillait à convaincre quelques-uns d'entre nous de donner leur vie à la science et à l'Église. C'est alors que s'élabora le projet d'une communauté laïque qui vivrait pour la fraternité, l'ascèse et le travail de l'esprit. Martel, qui avait de son côté remis sa vie à Dieu, s'agrégea vite à la petite équipe des "moines laïcs", dont la plupart venaient de terminer leur séjour à l'École. C'est au milieu d'eux qu'il acheva de se former, de se mûrir, partageant leurs ambitions spirituelles et leurs programmes, apportant aussi les rectifications de son expérience et de son sens pratique».

Et Jacques Perret (p. 45 et 46) : «Rester unis toute la vie pour travailler ensemble dans le monde au service de l'Église, telle était en effet l'orientation fondamentale de ces quelques amis auxquels se joignit presque aussitôt Martel, orientation qui se précisait d'ailleurs en l'espérance de réalisations très concrètes. Pour dire les choses en gros seulement, il leur semblait - et que de fois j'ai entendu ces

propos dans la bouche de Martel - que le grand travail scientifique, historique, philologique que jadis les moines avaient fait pour l'Église, il serait peut-être donné à des laïcs de le reprendre dans le même esprit. Ils pourraient former parmi leurs élèves des travailleurs et des chercheurs. Et ils ne pensaient pas seulement servir ainsi l'Église, mais aussi servir la science. Ne voyait-on pas avec les progrès de la division du travail chaque discipline s'éparpiller en une multitude de spécialités, petits filets de science comme d'un fleuve qui va se perdre dans les sables ? Mais qui rendra possible la collaboration profonde, celle qui s'exerce au niveau où naissent les pensées, où s'aiguillent les recherches, qui la réalisera de façon durable sans que les rivalités, les jalousies y viennent semer leur ivraie et tout gâcher ? Le christianisme ne pouvait-il être cette merveilleuse force, capable de saisir l'homme tout entier pour lui faire réaliser dans l'union toutes ses puissances ?».

C'est avec ce grand dessein sous les yeux que j'achevais mes études dans une sorte d'apothéose, régénéré par Jésus-Christ que l'accueil fraternel du groupe "tala" m'avait permis de faire grandir en moi. Avec l'ardeur de sentiment et l'impétuosité des désirs qui caractérisent la jeunesse, j'étais tenté, au moment de quitter Paris, de m'écrier comme Rastignac (à la fin du Père Goriot) : «À nous deux maintenant». Mais ce n'était pas pour m'emparer du pouvoir et des richesses de la Babylone et de la Sodome modernes que je lui lançais ce défi, c'était pour l'instruire et la ramener au Dieu de ses pères.

Troisième rencontre

J'arrivai à l'École Normale d'Instituteurs de Haute-Savoie où j'avais été nommé professeur, plein d'émotion et d'enthousiasme, prêt à communiquer mon "gai savoir" à tous ceux qui le désireraient. Relié aux amis du groupe "tala" par une lettre circulaire, j'organisais ma vie selon notre programme commun, une vie de bénédictin dont la plus grande part était consacrée au travail d'étude (mes plus grands élèves étant très exigeants). Mais la prière encadrait ma journée. Le dimanche, je rejoignais à l'autre bout du département ou plus loin une réunion de collègues de la paroisse universitaire. À Noël, à Pâques, je filais à Paris où je me replongeais dans la vie fraternelle du groupe où chacun apportait son expérience du trimestre. Le groupe Légaut nous offrait pour les grandes vacances des séjours en Auvergne, à Chadefaud et à Scourdois, où des sessions avec échanges intellectuels et spirituels avaient lieu. C'est par centaines que des universitaires des trois ordres s'y lièrent d'amitié en fortifiant leur foi et leur vocation enseignante.

Un sommet de l'année, c'étaient les Journées Universitaires de Pâques dont le Père Paris, aumônier de la Paroisse, confiait au groupe une part de l'animation spirituelle. C'est ainsi qu'à Montpellier en 1931, Antoine Martel fut chargé de faire un rapport et qu'à la journée des jeunes qui précédait l'arrivée des 2000 congressistes, j'avais fait un exposé sur "la messe dans notre vie". Le grand dessein qu'avait conçu le groupe vers 1925 restait présent à nos esprits et dans nos vies sans plus. Aucun événement notable ne s'était produit, aucune décision engageant l'avenir, on n'avancait guère.

C'est alors qu'un mal foudroyant emporta Antoine Martel en quatre mois. Au printemps, dans la joie de Pâques, il livrait aux universitaires dans son rapport, son testament spirituel, véritable charte de l'enseignant chrétien. Le 12 octobre, il mourait à Baume les Dames à 32 ans. À Montpellier, il avait pour ainsi dire prophétisé sa fin : «Un jour, comme nos aînés, les Péguy, les Lotte, les Constant, nous perdrons pied dans la lutte contre le mal, ainsi qu'il advint autrefois au Christ sur le Calvaire et en apparence ce sera le désastre, mais bienheureuse passion dit l'Église, bienheureux désastre, dirons-nous, parce que, service suprême, il aura pour effet de mêler plus intimement à la pâte, le "levain des résurrections"». Quarante ans sont passés. Ces paroles résonnent encore dans nos cœurs.

La mort de Martel nous bouleversa. Georges Blanchot écrivait le 16 octobre : «Je ne sais plus bien ce que j'ai écrit mercredi, quel cri j'ai poussé sous la brûlure de la douleur. S'il y avait quelque incongruité, quelque impatience, quelque colère, que tout cela soit présenté et pressé d'entrer et de s'asseoir au "banquet de noces" et revêtu des propres vêtements de l'Agneau douloureux. N'a-t-il pas dit lui-même sur la Croix : "Pourquoi m'avez-vous abandonné ?" Oui, qu'il fasse cette œuvre de Foi et d'Espérance, pour que nous puissions vivre mieux. Qu'il nous donne cette consolation, qu'il donne à Antoine cette justification, de voir que notre amour fraternel n'est pas seulement une parole mais un verbe de vie incarné au plus intime, (aux cieux), de nos âmes !» Et Devivaise, alors professeur de Philo à Besançon : «Il est impossible de mesurer l'étendue de la perte qu'est sa mort, partout où on avait besoin de sentir le rayonnement de sa charité, de sa sérénité, de sa profondeur de méditation et pour tout dire de sa sainteté. Et pourtant, victime d'un dévouement sans bornes, il nous faut penser que son sacrifice prématuré sera plus riche encore de fruits surnaturels que son activité terrestre...» Le départ de Martel nous laissa tous en désarroi. Le groupe perdait pour moi de sa force attractive. Je continuais à le fréquenter, il restait mon port d'attache mais je m'y sentais isolé, un peu perdu dans le chemin où je m'étais engagé avec lui.

Quelques années plus tard, Marcel Légaut démissionna de son poste de professeur à la Faculté de

Lyon pour se faire berger dans le Diois, orientant sa quête spirituelle vers d'autres contrées. Je n'avais cette fois plus de guide. Je me sentais abandonné, plongé dans la nuit.

À propos de cette séparation et d'autres qui la précédèrent ou la suivirent, une homélie de St Jean Chrysostome nous apporte une petite lumière : «Un débat s'éleva entre Paul et Barnabé. Le débat devint tel qu'ils se séparèrent ... À mes yeux leur séparation fut un acte de sagesse. Paul ne respectait pas Barnabé au point de sacrifier, pour lui être agréable, ce qu'il croyait un devoir. Ne s'étant ni l'un ni l'autre séparé de l'Église de Jésus-Christ, le champ d'action de l'un s'est ajouté à celui de l'autre et le Royaume de Dieu en a été plutôt agrandi que divisé».

Devenu avec quelques camarades d'École les anciens du groupe, nous étions restés en relation avec les nouveaux, nous allions passer une journée à Paris avec l'un ou l'autre d'entre eux, nous échangeons nos notes de cours ou nos leçons, nous assistions aux réunions qu'ils organisaient en dehors de l'école avec leur aumônier, Jean Daniélou. Les anciens que nous étions organisaient des retraites, des sessions de vacances, nous nous retrouvions aux journées universitaires annuelles. Nous apprenions alors que tel ou tel faisait dans son secteur sur le plan scientifique, pédagogique, familial ou religieux une œuvre remarquable.

Encouragé par l'exemple d'un camarade de groupe, mon aîné de deux ans, j'arrivais à tenir mon engagement de suivre la lumière que Jésus-Christ avait allumée dans mon cœur, de lui consacrer ma vie, de travailler de toutes mes forces à un renouveau de l'Enseignement. Mais les efforts de cinq ou six anciens que nous étions restaient sans résultat apparent. Quand quelques années plus tard j'allais à Taizé où nos frères protestants ont voulu, par leur retour au monachisme, réconcilier les protestants et les catholiques, je ne pouvais m'empêcher de penser, qu'au groupe nous avions formé un projet analogue pour la réconciliation peut-être plus importante encore de l'École et de l'Église, de la science et de la Foi dont le divorce avait engendré tant de maux. Or ceux qui avaient formé ce projet s'étaient séparés. Notre projet avait apparemment échoué. Je ne voyais plus sur ma route "le feu dans la nuée". Le groupe "tala" nous avait donné une âme de chevaliers mais l'appel qu'il m'avait fait entendre était peut-être une illusion. Je me réfugiais dans mon devoir d'état. C'est là que j'allais rencontrer "la nuée de feu" pour la troisième fois.

1975

Mutation de l'Église et conversion personnelle

G. Thils

Revue théologique de Louvain N° 6

Cet ouvrage fait suite à *L'homme à la recherche de son humanité* et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*. Il est dû à la collaboration intime et prolongée de quelques chrétiens ayant réfléchi aux questions soulevées par la situation actuelle de l'Église et doit être lu dans le même esprit de recherche (p. 9). En voici d'abord la trame.

1. Réflexions sur l'Église d'hier. Il y a crise, la médiocrité spirituelle des chrétiens en est la cause première. Le mal cependant est multiforme et vient de loin, des origines. La mutation indispensable est telle qu'elle paraît inacceptable aujourd'hui mais il faut la préparer.

2. Pour entrevoir l'Église de demain. La nouvelle tâche proprement spirituelle de l'Église, plus difficile et plus exigeante que le rôle qu'elle a tenu dans le passé, consiste à éveiller les fidèles à un approfondissement humain et à le cultiver. La décentralisation de l'Église est une condition nécessaire à l'exercice de sa mission, et la relation de personne à personne est capitale; les communautés locales forment en effet le tissu vivant de l'Église.

3. Mutation de l'Église et conversion personnelle. La mutation consiste à transmuter une Église «principalement de chrétienté» en une Église «fondamentalement de témoignage». L'Église ne demeurera elle-même que grâce à tous les changements qu'elle aura à connaître pour accomplir sa mission spirituelle et que sauront inventer, par leur fidélité à Jésus, les disciples qui se lèveront à chaque génération.

4. Vivre de foi. En chrétienté, la foi est conçue de façon générale comme un héritage familial ou national, mais souvent elle ne fait pas corps avec le croyant; le renouveau exige des efforts vers l'intégrité de l'esprit et l'authenticité de la vie, sur la base d'une profonde intériorité : sinon, on ne connaîtra que stérilité et superficialité. Une mentalité "concordiste", sorte de fidélité matérielle à la lettre des textes et à l'image d'une époque, est aux antipodes du véritable approfondissement humain : la piété, les formules dogmatiques, le moralisme mal compris peuvent rendre difficile une authentique conversion spirituelle.

5. Essai sur la foi, application à la foi de Jésus. La foi véritable part de notre être total et, dans l'autre, vise son être total. Différente de l'adhésion à une croyance même intense, la foi est greffée sur l'être de l'homme par le mouvement même qui la fait naître. Comme le mouvement de la foi, les mouvements de l'espérance et de la charité sont en l'homme «l'écho prolongé du mouvement essentiel», de «l'essence

en mouvement proprement créatrice, que Dieu est» (p. 141). Ces mouvements naissent de sa Présence, inséparable de son Action, dans les profondeurs de l'homme dont ils sont les fruits. En Jésus, ces mouvements étaient constitutifs. Ainsi, les premiers disciples furent appelés à un cheminement exigeant, prenant «nécessairement appui sur l'approfondissement personnel bien plus que sur la simple reconnaissance de signes» (p. 146). Et il en sera de même pour les vrais disciples de tous les temps.

6. Devenir disciple. La médiocrité spirituelle des chrétiens est générale. Vivre en chrétien exige une profondeur humaine «qui n'était pas demandée jadis pour être regardé comme un croyant correct» (p. 172). La conversion doit se faire au niveau de l'intériorité. Avec l'intelligence de soi grandira aussi l'intelligence d'autrui. Cette profondeur humaine personnelle permet également de s'élever à un niveau de lecture des Écrits inspirés que n'atteint pas l'exégète qui en serait privé (p. 183). Il ne suffit plus d'être chrétien d'Église, il faut être disciple pour aider l'Église à vivre car certaines manières de «vivre religieusement» stimulent la ferveur mais «simulent la foi» (p. 208).

7. Découvrir la communauté de foi. Pour rester chrétien aujourd'hui, il faut devenir disciple; mais pour devenir disciple, il faut vivre sa foi en communauté de foi. La condition : l'intériorité, une prise de conscience existentielle, laquelle crée déjà entre les hommes une première communauté de base, sur laquelle peut être greffée la communauté de foi en Jésus (p. 227). Le renouvellement de la Cène est la clef de voûte de cette communauté de foi. Quant à l'Église, elle est «la communauté de ces communautés de foi» (p. 245). Parmi ses activités, l'Église «en a souligné plusieurs qu'elle a appelés sacrements» (p. 249), mais elle a presque complètement omis d'insister sur leur caractère «communautaire». Or la présence physique de la communauté de foi, comme celle «du ministre qui détient les pouvoirs institutionnels», fait partie des signes sacramentels. Puis l'auteur suggère les incidences pastorales de ses positions doctrinales en ce qui concerne le Baptême, la Confirmation, l'Ordination, le Mariage, la Pénitence, l'Extrême-Onction (p. 257-270). Il termine en évoquant quelques orientations sur les extensions possibles des communautés de foi, notamment sous la forme des communautés religieuses, des ordres contemplatifs.

Personne ne demeurera insensible à l'appel de ce livre, appel à l'intériorité toujours mieux établie, dans l'intégrité de l'esprit et l'authenticité du vouloir, de la vie. Telle est, semble-t-il, pour reprendre l'image de Bonhoeffer, «le cantus firmus autour duquel chantent les autres voix de la vie» (19 mai 1944), l'expérience privilégiée que l'auteur et ses compagnons ont laissé mûrir en eux, le charisme et l'intuition philosophique qui donnent à cet écrit une cohérence ferme et une frappe unique.

Riche de cette expérience fondamentale, l'auteur passe en revue les divers secteurs de l'existence chrétienne : conversion, foi, Jésus, histoire de l'Église, communauté ecclésiale, sacrements chrétiens. Il les éclaire, les jauge et donc les juge, avec les avantages et les inconvénients de toute entreprise de réflexion menée avec autant de netteté d'expression que de vigueur doctrinale. Avantages irremplaçables, parce que l'expérience fontale anime, stimule, illumine et met en relief toutes les valeurs qui lui sont comme connaturelles, parentes, alliées. Inconvénients réels, parce que, en même temps et inéluctablement, les valeurs différentes et moins proches se trouvent plutôt défavorisées, sinon en droit du moins en fait. Il est d'ailleurs impossible, à partir d'une expérience ou d'une intuition précise, de faire droit avec une égale ferveur à toutes les dimensions d'une même réalité, telle est la rançon de toute synthèse forte et personne ne peut y échapper. Voici, parmi d'autres, quelques points d'application de cette remarque d'ensemble. Ils feront comprendre, espérons-nous, l'assentiment sincère et le malaise réel que peut susciter la lecture de ce livre.

L'auteur développe inlassablement et avec bonheur les thèmes qui lui sont chers : intériorité, profondeur humaine, intégrité de l'esprit, authenticité du vouloir, liberté; il en fait miroiter toutes les facettes, il en fait apprécier les multiples bénéfices personnels, il en détaille la saveur et la fécondité polymorphe. Mais, du seul fait que ce groupe de valeurs constitue son expérience privilégiée, un second groupe de valeurs est inéluctablement moins avantageé, et dans la même mesure à savoir l'extériorité, les "comportements" de l'homme, les "normes" doctrinales, la "pratique" religieuse, les "contraintes" sociales, "l'autorité"... De plus, comme ces deux zones humaines sont fréquemment énoncées et caractérisées sous forme d'antithèse, l'inconvénient signalé est accentué. Et comme pareille antithèse affleure régulièrement à la manière d'un filon qui affecte tout le livre, sa force de frappe en acquiert plus de vigueur encore. Pour ceux qui vivent encore ou encore trop au niveau de la "religion statique" et de la "morale statique" au sens de Bergson, l'aiguillonnement sera réellement salutaire. Pour tous d'ailleurs, nous le dirons plus loin, l'interpellation peut se révéler tonique. Quant aux lecteurs qui ne perçoivent point ou que médiocrement le caractère structurant de l'institutionnel pour l'épanouissement de l'homme, de son action et de sa pensée, ils ne trouveront ici guère de lumière mais plutôt, sinon une approbation explicite de leurs lacunes, du moins d'excellents motifs de s'estimer sur la bonne voie et en bonne compagnie.

Dans cette même ligne de l'antithèse "intérieurité-extérieurité", certains aspects des valeurs chrétiennes, foi, communion, le spirituel... sont bien mis en vedette; et à nouveau l'adhésion est acquise et se mue en recueillement. Mais les données historiques (vie de Jésus, doctrine prêchée, rites sacramentels, discipline de l'Église ancienne ou actuelle...) sont situées dans un contexte moins favorisé. Cette fois encore, quelle excellente interpellation pour ceux qui vivent un christianisme à ras du visible et du tangible, qui jugent de l'efficacité selon les normes d'un certain pragmatisme partout présent, ou qui promeuvent une anthropologie tronquée et dès lors funeste à moyenne échéance. Mais l'anthropologie défendue ici, avec le jeu constant d'une présentation antithétique, appauvrit la densité signifiante de l'aspect visible, social, historique des personnes et des événements, des gestes et des démarches collectives, densité qui est cependant un bien estimable du christianisme le plus authentique. Toute mystique n'est pas nécessairement chrétienne.

La même situation reparaît aux moments où sont appréciés les actes et les gestes de l'existence chrétienne. Cette existence affecte l'homme selon toutes ses dimensions, de la "fine pointe de l'âme" jusqu'aux "systèmes" socio-culturels et économique-politiques, en passant par tous les niveaux d'existence "intermédiaires" : biens vitaux, valeurs éthiques, famille, travail... Or, du fait de l'expérience première de l'auteur, la zone la plus intime de l'existence est merveilleusement éclairée : elle est le cœur, la source, "l'essentiel", la "singularité" foncière, le lieu où tout se joue en fin de compte, pour la personne et pour l'Église. Les activistes et "concordistes" de tout ordre sont dès lors secoués, sans faiblesse ni hésitation. Mais il est d'autres lecteurs, dont la conception de l'existence chrétienne, et parfois la vocation même, excluent une anthropologie de ce genre, aussi "dualiste" en toutes ses perspectives; aussi peu loquace lorsqu'il s'agit des «activités de société» (mises p. 248 sur le même pied que les «croyances», pour lesquelles l'auteur a une estime assez mesurée); aussi peu préoccupée de l'intégrité rationnelle de l'action, alors qu'elle est si exigeante pour l'intégrité rationnelle de la vérité; aussi peu empressée à situer «l'action dans le monde» à l'intérieur du domaine de l'essentiel; aussi peu attentive à accorder à cette action un rôle fondateur dans l'originalité chrétienne. Tout ceci restreint considérablement la portée "universelle" de l'expérience chrétienne décrite dans ce livre.

Ou plutôt, en quoi l'expérience de l'auteur (et donc le message de son livre) a-t-elle une portée "universelle" et en quoi est-elle limitée à une région, à un groupe, à une vocation ? Sans doute, lui-même n'aimerait pas à être comparé à certains grands scolastiques qui s'estimaient, ou plutôt que leurs disciples estimaient capables de dissocier assez adéquatement dans les réalités humaines l'essentiel et l'accidentel, la pure essence et les conditionnements multiples... Dans le cas qui nous occupe, il s'agirait de dégager "l'essentiel" de l'expérience de l'auteur de telle manière qu'on puisse le présenter à tous les chrétiens, lesquels seraient invités à "l'insérer" dans un autre contexte, "accidentel", de conditions... Pareille dissociation est illusoire. "L'accidentel" marque profondément "l'essentiel", comme toute nature est imbriquée dans une culture. On peut et on doit certes retenir ici une constante, à savoir l'appel à un approfondissement d'intérieurité humaine vécue dans le Seigneur, à une actualisation lumineuse de ce foyer intime et mystique où se noue la Présence de Dieu à notre existence la plus fontale. Cela dit, il est tout aussi important d'ajouter que pareil approfondissement peut être poursuivi dans d'autres régions et dans d'autres conditions socio-culturelles, suivant des modèles différents de celui de l'auteur, engendrant un "type" d'intérieurité propre à ce conditionnement, et une "forme" de singularité et d'originalité chrétiennes propre à cette vocation. L'auteur sait très bien, et il le répète, que le cheminement de la foi intéresse tout l'être du chrétien et qu'il est en même temps unique et particulier à chacun (p.168). Son expérience à lui représente une forme d'approfondissement, une forme d'intérieurité, un type de foi et d'espérance, un mode de la charité : elle est "essentiellement chrétienne" mais ne recouvre pas, et ne pourrait recouvrir, toutes les formes d'existence "essentiels au christianisme" dans le monde et dans l'histoire. Ainsi, en luttant comme collaborateurs de Dieu en vue de libérer un peuple ou une région, un groupe de chrétiens pourrait vivre une tout autre expérience chrétienne d'approfondissement, d'intérieurité, de foi et de communion; et le livre qui en résulterait, sans être ni plus ni moins valable que celui de M. Légaut, mettrait en œuvre un discours différent et suggérerait une «conversion personnelle» ainsi qu'une «mutation de l'Église» sans grande ressemblance photographique avec celles qui sont proposées ici. Et puis, et surtout, il y a la foule immense des "humbles", ceux dont Jésus avait pitié, peu doués pour le genre d'approfondissement humain qui est promu dans ce livre, mais dont la «foi en Jésus» peut néanmoins manifester une vigueur peu commune, un enracinement indéfectible, une allégeance sans failles, une ténacité irréductible, un oubli de soi très valable, que sais-je ? toutes qualités qui n'obtiennent pas ici l'estime et le développement qu'elles méritent en elles-mêmes, et non seulement en tant qu'elles sont unies à l'intérieurité humaine : celle-ci est le tissu de la foi, certes, mais non point la mesure, ni surtout l'âme. Bref, on pourrait conclure que, paradoxalement, plus un lecteur sera conscient des limites du message de M. Légaut, mieux il sera à même d'en recueillir le suc.

Patience et passion d'un croyant. Bernard Feillet interroge Marcel Légaut. Éditions du Centurion, 1976, 224 pages.

Il y a un "cas" Marcel Légaut. D'emblée, ce laïc, pratiquement inconnu du grand public malgré la publication de quelques ouvrages à la veille de la guerre, s'est imposé il y a quelques années dans le monde théologique, en France mais aussi hors de nos frontières. En acceptant de publier *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* (1970), l'éditeur pensait faire un acte de charité plus qu'une bonne affaire. Pourtant, l'ouvrage se vendit à plus de 50 000 exemplaires et deux livres postérieurs connurent le même sort heureux. Alors, renouant avec son passé universitaire, le paysan amoureux de ses montagnes de la Drôme et de leur silence reprit, à 70 ans, bien malgré lui, le chemin des salles de conférences.

Paradoxe supplémentaire

Marcel Légaut se défend d'être théologien. Simplement, il se veut un homme libre, un chrétien parmi d'autres, avec les autres. Et c'est bien comme cela qu'il nous apparaît, répondant aux questions de Bernard Feillet, dans un livre que publient les Éditions du Centurion *Patience et passion d'un croyant* (1976). Un beau livre, exigeant, difficile parfois, peut-être même critiquable en certaines de ses affirmations ou de ses réticences, mais aussi un rare appel à l'intériorité née de l'expérience personnelle comme à la rigueur intellectuelle.

Les chemins de la conversion sont infiniment variés, à la mesure de l'homme et de Dieu. Pour Marcel Légaut, les empreintes sont nettes. La rencontre à Normale Sup. du P. Portal, la fréquentation de Teilhard et du P. d'Ouinç, l'influence d'Édouard Le Roy et de Gabriel Marcel, le souvenir de ce terrible "génocide des spirituels" qui marqua la chasse au modernisme. Mais la véritable maturation ne vient qu'avec le temps et trente années de vie paysanne. La profondeur demande le silence. Et cette autre notation : «À la fin de sa vie, tout prend sa place».

De fait, la cohérence, l'unité de l'être, la belle liberté de l'homme que n'asservit aucun système de pensée sont bien la marque de Marcel Légaut quand il énonce ses convictions sur Jésus, l'homme, la vie et la mort, le couple et le célibat, la prière, l'Église, le Credo, l'œcuménisme et tant d'autres sujets. Tout au long de ces pages, où l'on voit vivre un homme qui sait rester calme, des expressions reviennent qui, si elles marquent la relativité du témoignage, en disent aussi l'indéniable, grandeur, «devenir ce que nous avons à être, avoir une expérience personnelle, s'atteindre en sa profondeur, présence à soi, faire l'approche de son propre mystère»...

Nous sommes très loin du psittacisme des manuels et des écoles de théologie et c'est même à un passionnant travail de vérité théologique que nous convie Légaut. Tout comme il appelle chacun à trouver, à longueur de vie, les mots de sa propre prière, il écrit cette phrase libératrice : «Pour connaître Jésus, l'expérience humaine est plus nécessaire que toutes les théologies. Ces christologies dont nous découvrons les amorces dans l'Écriture ont surtout aidé ceux qui les ont élaborées à la lumière de leur expérience. À nous de les recréer à partir de notre vie».

Proposition libératrice, à condition de se rendre compte qu'elle n'est pas exempte d'ambiguïté. Tout comme cette finale : «À chacun de trouver, de créer pour soi, à son usage, en utilisant ce qui lui est donné et proposé, l'expression qui, chargée de toute l'expérience de sa vie de foi, lui est parole de Dieu, parce qu'elle est parole tirée de son être». Jadis, l'insistance unilatérale sur le "dépôt de la foi", les définitions conciliaires, le Magistère normatif, a écrasé la pensée théologique et stérilisé bien des vies spirituelles. L'affirmation aujourd'hui de la grandeur de l'homme et de sa liberté ne peuvent contredire le "contenu objectif" de la foi. L'homme ne sera jamais que sur le chemin de Dieu, en route, «en voie de devenir disciple». Légaut a raison d'insister sur ce point. Il n'empêche que le subjectivisme risque de faire écran à la fidélité à l'Église-Communion, qu'il est un peu trop banal d'ailleurs de démarquer de l'Église-Institution.

Bien des jugements de Marcel Légaut sur la vie religieuse, la prière, le rôle d'enseignement et de sanctification de l'Église, l'exercice de la fonction épiscopale, la signification du mouvement charismatique appelleraient, à notre sens, des nuances sérieuses. Cela n'éclipse en rien la richesse de ce petit livre qui, presque à chaque page, renvoie le lecteur au plus profond de lui-même, à la fidélité à l'Église, à cet avenir qui est déjà là. «L'homme n'échappe pas facilement à Dieu, quand il est vivant», note Légaut. Il est rare de percevoir avec tant de force la vérité d'une telle affirmation.

Né en 1900, normalien, agrégé de mathématique, docteur ès sciences, Marcel LEGAUT a consacré une partie de sa vie à l'enseignement des sciences aux Facultés de Nancy et Rennes. En 1940, poussé par son expérience de professeur et sous le choc des événements, il s'essaie avec un groupe d'étudiants à un nouveau mode de vie où travail intellectuel et travail de la terre devraient se compléter et s'équilibrer. Puis il prend un congé de longue durée en 1942. Depuis, il exploite une ferme isolée en Haut Diois où il partage la vie et la sagesse des montagnards de son nouveau pays. Plusieurs ouvrages ont livré les réflexions et les méditations de Marcel LEGAUT. L'ADDEC le remercie de ces lignes écrites spécialement pour "la lettre aux chefs d'établissements".

Enseigner n'est pas seulement une fonction, c'est une vocation. On n'est pas seulement professeur pour gagner sa vie et celle de sa famille, ni même parce que ainsi on est utile. Sans contester d'ailleurs que la considération des nécessités matérielles et des besoins de la société n'aient un rôle à jouer pour aider à choisir son métier, il y a davantage ici, la conscience d'une exigence intime qui impose du dedans cette orientation de la vie pour celui qu'on est; hors d'une telle manière de travailler, toute autre occupation même si elle permettait un meilleur traitement et se montrait fort utile ne donnerait pas un sens aussi plénier à l'existence.

La valeur d'un enseignement dépend ainsi non seulement des connaissances du professeur, de ses techniques pédagogiques, mais du niveau où celui-ci a su élever son travail. Cette qualité toute personnelle ne relève pas des examens. Elle ne peut pas non plus être estimée à prix d'argent, même si parfois elle est récompensée de cette façon par quelque promotion au choix. Quand cette qualité essentiellement humaine fait par trop défaut l'enseignement donné, tout en étant correct, conforme aux programmes, satisfaisant quant aux résultats scolaires obtenus, pêche gravement à la base. Il peut connaître une certaine réussite, jugée suffisante, satisfaisante même auprès des meilleurs élèves mais, déjà auprès de ceux-ci, il présente une secrète déficience; déficience qui se manifeste plus visiblement par l'échec que l'on constate auprès des enfants moins doués et qui ne doit pas être seulement attribué à ces élèves mais aussi à leurs professeurs.

Ces remarques s'imposent avec d'autant plus de force qu'on ne se borne pas à penser qu'enseigner consiste seulement à donner des connaissances mais qu'on lui assigne un but plus élevé, d'ailleurs inséparable de l'acquisition du savoir, celui d'éveiller l'intelligence à l'esprit critique et à l'activité d'invention. Cette activité à son premier degré est l'assimilation des matières enseignées mais elle doit aller beaucoup plus loin. Aider l'élève à inscrire ce bagage intellectuel dans sa vie concrète, dans la trame de son histoire propre, dans la conception qu'il se fait de la condition humaine et de celle du monde, accentue encore davantage la nécessité qu'on atteigne au niveau de la vocation pour qu'on soit un bon professeur.

La présence de tels professeurs dans le corps enseignant d'une institution est capitale. Dans la mesure où la décision relève du directeur de l'institution, la recherche et l'embauche des enseignants qui peuvent être aussi de véritables éducateurs, qui sont aptes non seulement à donner des connaissances mais aussi à assurer une culture plus générale en profondeur, sont capitaux. Comme cette culture doit informer l'être dans sa totalité, elle ne saurait être étrangère à la foi chrétienne dans un établissement chrétien; une foi qui inspire toute la vie personnelle et qui ne se contente pas d'être l'adhésion à une religion à laquelle on se soumet par discipline ou par convenances dans les comportements et les croyances.

Dans la mesure où le recrutement des professeurs n'est pas complètement limité par les réglementations de l'Administration et la puissance des syndicats, il semble que le regroupement de tels collaborateurs soit particulièrement aisé à notre époque, non seulement grâce au traitement équitable qui met les professeurs des établissements chrétiens dans la même situation pécuniaire que ceux, de titres équivalents, de l'enseignement d'État, mais aussi parce que parmi les jeunes licenciés, qui ne trouvent pas actuellement d'emploi correspondant à leurs études, un certain nombre sont des chrétiens capables d'avoir une vie spirituelle authentique.

Si la présence de professeurs ayant la vocation d'enseigner est capitale pour la fécondité de l'enseignement donné dans une institution, il importe aussi extrêmement que ces professeurs sachent faire équipe ensemble pour coordonner leurs activités dans une même classe mais aussi, et ce serait une disposition éminemment favorable quoique encore rare, que la même équipe puisse suivre l'élève tout le long de sa scolarité. Il ne s'agit pas seulement de faire des réunions de professeurs qui laissent intact l'individualisme des participants, chacun se cantonnant dans sa spécialité et n'engageant ainsi que la conscience professionnelle de fonction, mais de cultiver par ces rencontres un esprit commun. Celui-ci ne sera pas sans avoir des conséquences sur l'atmosphère générale de l'établissement, sur le

climat des classes, sur la qualité des relations entre professeurs et élèves; tous éléments indispensables à la maturation affective, intellectuelle, sociale et chrétienne de l'enfant.

Ces considérations s'imposent avec évidence. Elles en deviennent banales, si on reste sur le plan des idées. Dans la pratique elles sont cependant capables d'exigences qui ne sont pas souvent reconnues, ni observées dans toutes leurs conséquences. Celles-ci vont fort loin et rendent d'autant plus nécessaire que la fonction enseignante dans les milieux chrétiens soit élevée au niveau d'une vocation véritablement spirituelle par son enracinement dans l'être.

Mais ici se pose un problème difficile dont la solution s'impose actuellement avec une urgence certaine. Dans beaucoup d'institutions chrétiennes coexistent, sans vraiment arriver à une union en profondeur une communauté de religieux ou de religieuses et un ensemble de laïcs, croyants pour la plupart sans que l'on puisse assurer qu'en général ils aient choisi, principalement par raison de Foi le métier d'enseignant, et d'enseignant dans un établissement chrétien. Ces derniers sont souvent dès maintenant les plus nombreux dans le corps professoral mais restent encore sans influence notable sur la direction de l'école, que se réserve presque exclusivement la communauté religieuse. Il n'y a pas entre ces deux milieux la communion spirituelle qui devrait être possible, qui serait, si la foi se libérait des formes contingentes et les dépassait par une vision plus surnaturelle des êtres. Il existe souvent entre ces deux milieux le fossé qui se trouve partout creusé entre "employeurs" et "employés", je n'avancerais pas que cette séparation soit le fait seulement des uns ou seulement des autres.

Cette distorsion entre les deux groupes d'enseignants n'est pas déjà sans conséquences au niveau de la collaboration nécessaire entre les membres du corps professoral. Elle est grave d'une autre manière pour les institutions chrétiennes car elle ne prépare pas leur avenir. En effet, il semble presque certain que la diminution accélérée des vocations proprement religieuses conduira inéluctablement la direction de ces établissements à être confiée à des laïcs qui auront ainsi à prendre dans ce domaine la succession des religieux ou des religieuses, ceux-ci devant assurer une place plus spécifiquement apostolique à laquelle ils ont à se préparer par un renouvellement en profondeur de la catéchèse que seule une vie de foi originalement et vigoureusement personnelle peut mener à bien.

Cette mutation, car ce n'est pas un changement de petite dimension, doit être préparée de longue date pour qu'elle ne provoque pas une rupture ou un effondrement; préparée par les communautés religieuses enseignantes en faisant participer progressivement et de façon de plus en plus complète les laïcs à l'activité de direction; préparée aussi par les laïcs qui, sous la pression sociologique qu'exerce le monde actuel, en particulier les syndicats, ont tendance à rabaisser leur rôle dans l'École au niveau d'une simple profession dont les obligations cessent avec les heures de cours et de leur préparation, sans qu'on aie à se préoccuper autrement du but et de l'existence de l'institution.

Je pense que cette double évolution serait grandement facilitée par le rassemblement des deux groupes, non seulement pour une prise de conscience lucide et franche de la situation qui se prépare, mais aussi par des activités religieuses (week-end, retraite) qui, faites dans un esprit convenable, seraient aussi profitable au renouvellement spirituel de la communauté religieuse qu'à l'approfondissement chrétien du corps des enseignants laïcs.

Il reste qu'un véritable renouveau religieux est indispensable pour que de telles rencontres soient vraiment profitables, vivifiantes et collaborent utilement à la difficile mutation dont ont besoin les institutions chrétiennes afin d'être des chemins où la foi s'éveille dans le cœur des enfants et s'y enracine en profondeur, afin d'être capables de préparer les élèves à la vie de foi difficile qui semble leur être promise. Ce renouveau, qui exige l'insertion d'une spiritualité chrétienne nouvelle et non un simple retour à des pratiques anciennes, mêmes si celles-ci furent jadis bienfaisantes, me semble possible aujourd'hui plus que hier car l'essentiel est maintenant visiblement menacé, et l'on est plus conscient de ce que l'essentiel exige quand on se sent en danger de le perdre.

Je voudrais pour terminer insister sur deux aspects de l'enseignement qui en général ne sont pas jugés faisant partie du rôle des professeurs; celui des études où l'élève doit faire un travail personnel pour comprendre, assimiler, et non seulement pour apprendre et savoir par cœur ce qu'on lui a exposé en classe; celui de l'internat (ou demi-internat) qui s'impose surtout aux adolescents dispersés dans les campagnes, mais aussi à ceux des villes dont les familles (l'homme et la femme étant absorbés par leur métier) n'ont plus ni le temps, ni les forces, ni parfois aussi les connaissances pour s'occuper de leurs enfants dans leur travail scolaire.

Aider les enfants à faire le travail personnel qui leur permet de suivre convenablement les cours auxquels ils ne font qu'assister, sans pouvoir autrement intervenir par leurs questions et leurs demandes d'explications; les aider aussi à se développer harmonieusement et de façon largement ouverte sur les horizons de leur temps, dans les internats rendus nécessaires par l'éloignement des familles, ou leur «encombrement» (je n'oublie pas non plus leur délabrement fréquent) sont deux tâches qui exigent un dévouement qui ne se ménage pas, qui ne se mesure pas aux heures du service,

qui ne rechigne pas aux initiatives à prendre. Là, plus encore que dans l'enseignement tel qu'on se borne à l'envisager encore actuellement la vocation est nécessaire. Ceux qui se veulent fonctionnaires par idéologie du "donnant, donnant", ceux qui par faiblesse spirituelle ne savent pas ce qu'est une vocation et qui ne conduisent leur vie qu'en regard de leurs besoins, ne sont pas en mesure d'assurer ces services nécessaires; d'autant plus nécessaires que les programmes imposés sont plus chargés, que les enfants sont plus isolés, que le nombre des élèves dans une même classe ou dans l'établissement est plus élevé.

Quel que soit l'avenir réservé à l'enseignement libre, il y a là deux besoins que l'État est incapable de satisfaire, il peut créer des fonctions, il n'a pas ce qu'il faut pour appeler, amorcer même indirectement des vocations. C'est aux chrétiens d'être dignes d'entendre l'appel et d'y correspondre. C'est aux congrégations enseignantes d'être dignes de la fidélité créatrice de l'invention, des formes nouvelles d'éducation et de formation humaine que l'État malgré sa tendance fatalement totalitaire dans la civilisation industrielle et citadine actuelle, ne pourra pas empêcher durablement de naître et d'exercer. Mais aussi c'est à L'Église d'accéder à une spiritualité renouvelée de celle du passé, qui seule lui permettra d'être digne des potentialités de vie qui à chaque génération se promettent chez les jeunes.

1976

Vivre pour être

L.D. *Nouvelle revue théologique* N° 98

En 1971 a paru *L'homme à la recherche de son humanité*. Ici l'auteur réédite les cinq premiers chapitres de cet ouvrage, surtout à l'intention des jeunes étudiants. Il les a remaniés de façon à former un ensemble traitant des questions fondamentales que l'homme se pose aux diverses étapes de son existence. Moins une étude philosophique qu'un témoignage fraternel propre à susciter la réflexion sur différents problèmes : l'amour humain, la paternité, le sens de la mort, l'homme créateur...

1976

Marcel Légaut et Boquen

Lettre

Guy Luzsensky
Couvent Le Corbusier

Le projet de Boquen me semblait toujours défini par le titre du livre de Bernard Besret *Libération de l'homme*. Livre qui eut un impact considérable. Il se situait dans la ligne de Vatican II. Le document du Concile qui traitait de la vie religieuse, document qui servait de base aux travaux de l'aggiornamento des ordres et donc aussi à ceux de l'Ordre cistercien auxquels j'ai participé, document dans l'élaboration duquel Bernard a activement collaboré en compagnie de théologiens célèbres lors du Concile. Ce document énonce le principe que les traditions vénérables doivent être abandonnées s'il s'avère qu'elles ne sont plus adaptées aux conditions physiques et psychiques de l'homme d'aujourd'hui. Position révolutionnaire : les ordres religieux étaient bloqués sur le passé, prisonniers des traditions et des règlements hérités d'autres époques, et y changer si peu que ce soit passait pour infidélité et relâchement. Mais cet asservissement au passé était aussi essentiel dans le système ecclésial. Aucune nouveauté n'était admise, sauf si elle pouvait se prévaloir d'un antécédent dans la tradition. Tout comme le postulant qui se présentait au noviciat avait à se couler dans un moule, le chrétien avait à accepter sans critique et sans réserve un système légué par le passé, prétendument très ancien, fixé pour l'essentiel par les apôtres, donc sanctionné par l'autorité de Jésus et de de Dieu.

La haute intelligence de Bernard, associé à son dynamisme juvénile qui n'hésitait pas à choquer à l'occasion, bousculait joyeusement ce carcan, "cassait les moules", passait outre à toutes les contraintes qui n'avaient plus de justification. Il réussit à nous convaincre de l'inanité de nos résistances viscérales, à nous entraîner dans cette voie de libération, exigeante et redoutable. La foule innombrable qui a passé à l'abbaye ou a entendu Bernard à travers la France, la Belgique, la Hollande..., a lu son livre, témoigne de son impact : il nous a libérés. Et nous avons fait l'expérience, les écluses qui la retenaient prisonnière une fois ouvertes, la vie jaillit impétueuse.

Or dans ce labeur de libération, nous avons eu une aide très précieuse en Marcel Légaut. Car Bernard, certes, nous a subjugués et on était tout disposé à le suivre. Mais doutes et craintes nous hantaient. Ce jeune homme aux allures peu rassurantes, notoirement mal toléré par les autorités et les "milieux autorisés", était-il vraiment prudent de s'y fier, ses vues géniales et audacieuses étaient-elles bien fondées ? En un mot, avait-il assez "d'autorité" pour bousculer tant de choses vénérables qui, pour la plupart d'entre nous, avaient été fondamentales et nous avaient aidés à vivre, même si, en même temps, elles nous oppressaient ?

La grâce de Boquen venait à notre secours. La grâce de Boquen qui était la convergence. Bernard attirait à l'abbaye tout ce qui comptait dans le monde chrétien, notre émerveillement et notre assurance étaient que ces personnalités venues d'horizons diverses, ayant suivi des itinéraires fort dissemblables, convergeaient sur l'essentiel. Il fallait avancer dans cette direction. Parmi ces amis de Boquen, la

grande et solide figure de Marcel Légaut pesait de tout son poids. À l'extrême opposé de la jeunesse et de l'audace (apparemment) imprudente de Bernard, Marcel Légaut avait derrière lui un quart de siècle de réflexion solitaire, mais aussi communautaire, avec d'autres chrétiens dont la valeur intellectuelle et morale méritait respect. Légaut aussi, par ailleurs, venait d'éditer des livres austères, sentant la sueur d'une difficile élaboration, dont la rigueur ne tolérait aucune ambiguïté, aucune échappatoire. Livres qui, plus encore que l'œuvre de Bernard, bien modeste en comparaison, ont eu un impact étonnant. Tout séparait le vieux sage des monts diois du jeune moine breton mais ils communiaient profondément dans le même sens chrétien, un flair extraordinaire pour saisir l'essentiel du message évangélique car leur était commune la même exigence intérieure, impérative, sans concession, de conformer leurs vies à ce que le Christ avait enseigné et vécu. L'accord de ces deux hommes, si différents mais s'imposant par leur stature, nous a "autorisés" à prendre notre liberté, à chambarder, comme le Concile nous y avait invités, tout ce qui était "désuet", répondant aux vœux et aux besoins d'âges révolus, fardeaux devenus inutiles et encombrants, mais qu'une éducation trop bien réussie nous empêchait de lâcher.

1976

Patience et passion d'un croyant
Bernard Feillet interroge Marcel Légaut

Claude Maréchal
Vivante Église, novembre

Un homme robuste et âgé, mal rasé, du poil plein les oreilles, avec son inséparable béret basque. Un regard discret et chaleureux, fort et pacifiant. Un homme plein de silence et de méditation comme le sont les vieux montagnards plus familiers de la terre que des palabres. Trente ans durant, ne fut-il pas paysan et berger dans ce hameau retiré des Granges dans un coin perdu de la Drôme ? Des mains calleuses de paysan habituées autrefois à tenir le mancheron de la charrue au temps où il fallait « quatre bêtes et un mois pour défricher un hectare ». Quand vous étiez universitaire pendant vingt-cinq ans, la transition doit être brutale ! Car en 1942, Marcel Légaut - chacun n'a-t-il pas compris qu'il s'agissait de lui ? - admissible à Polytechnique, ancien de Normale sup., abandonnait partiellement d'abord, puis à temps plein, sa carrière d'enseignant en Faculté pour commencer sa vie nouvelle.

Ancêtre de tous ceux qui aujourd'hui disent adieu à la vie enfiévrée des villes pour retrouver la simplicité de la campagne et des attaches terriennes ? Un partisan avant l'heure des mouvements écologiques qui accepterait aujourd'hui de livrer son expérience ? Légaut ne cherche pas des adeptes, il les découragerait plutôt. Cette voie à l'origine d'une fécondité dont il n'avait jamais rêvé et qu'il n'aurait certainement pas connue s'il était resté professeur de Faculté, pour reprendre ses propres termes, serait pour d'autres une voie sans issue, une évasion décevante. Alors pourquoi ce genre de vie si particulier ? « Les exigences internes qui ont émergé à ma conscience claire, et avec d'autant plus de puissance que j'y correspondais mieux, m'ont conduit, sans que je le sache, sans que je le veuille, là où je suis maintenant ». Pas une recette mais un esprit qui ouvre de multiples chemins car tout homme est amené à découvrir, à inventer le sien dans la fidélité à ce qui émerge de façon impérieuse à la conscience claire sous l'action de Dieu. Vécue ainsi, la vie spirituelle est toujours féconde.

Ce qui fait l'intérêt de cet itinéraire, ce n'est pas le retour à la terre qui n'en est que son aspect particulier, extravagant même, mais l'esprit intérieur qui a poussé ce chercheur de Dieu qu'est Légaut à le choisir.

« Ce qui compte pour moi, c'est d'avoir été fidèle à ce que je devais être, après avoir été assez fidèle pour le savoir clairement, impérativement ». Pas très original somme toute. Mais au crépuscule de sa vie, le paysan-philosophe n'a pas d'autre secret à communiquer. Dans cette interview menée de main de maître par un Bernard Feillet aussi perspicace que discret, il dit ce qu'il a déjà dit et redit dans ses causeries comme dans ses livres, sans pourtant se répéter. Car cette amicale conversation l'oblige à délaïsser la plume, la réflexion plus élaborée et le style plus apprêté qu'elle permet, pour condenser ses grandes intuitions et les livrer plus spontanément. Vous qui regrettiez de ne pouvoir aborder une pensée trop difficile pour vous, essayez cet ouvrage, il devrait vous aller ! Et munissez-vous d'un crayon car vous aurez envie, à n'en pas douter, de souligner ou de retranscrire tel passage sur le couple, le temps, la mort, la vie paysanne, les communautés de foi, la vie religieuse...

Envie de souligner mais peut-être aussi de biffer pour exprimer votre désaccord. Légaut ne s'embarrasse pas de précautions, il dit ce qu'il croit devoir dire, ce que la fidélité à sa propre recherche lui commande de dire. Et il égratigne au passage les détenteurs de l'autorité dans l'Église plus soucieux d'institution, d'encadrement, de systématisation que d'expérience spirituelle et de communion, l'Action catholique... Grievs fondés parfois, trop rapides souvent. Il réprouve certaines crispations - sur le célibat par exemple - et propose en bien des domaines, dont l'intercommunion, des mesures qui dépassent largement les normes officielles en vigueur. Mais jamais il ne prône la "désobéissance" ouverte et moins encore la rupture avec l'Église-institution, sa passion est aussi patience. Son sens de

L'Église est aussi profond que sa foi, et son "orthodoxi", indéniable, en dépit peut-être de telle ou telle formule qui, détachée de son contexte, peut prêter à caution. On lui reprochera de privilégier l'expérience personnelle de foi au détriment de formulations doctrinales rigoureuses. Mais c'est l'abus de la doctrine détachée de l'expérience que dénonce Légaut, vigoureux défenseur des droits de l'intelligence. Il supporte mal qu'on parle à la légère du mystère de Dieu. Mieux vaut en rester, dans un témoignage, à ce que l'on a pressenti de ce mystère. N'est-ce pas ainsi que les affirmations de foi retrouvent vie ?

Patience et passion d'un croyant, la radioscopie en 200 pages d'un croyant, d'un spirituel authentique.

1976

Comment peut-on être charismatique ?

Extraits du *livre*

André Méhat

Édition du Seuil, Paris

Quelque temps après, j'ai fait deux rencontres qui ont marqué ma vie, que je dois toutes deux au Père d'Ouince. L'une du groupe Légaut première manière. Se trouvera-t-il un jour un historien de cette aventure spirituelle qui recueille les documents et les témoignages quand il en est encore temps ? Des raisons de prudence alors obligeaient à tenir presque clandestin ce miracle, une évangélisation qui, partie des «talas» de l'École normale supérieure, avait gagné les, autres Écoles normales de Saint-Cloud, de Fontenay, d'Auteuil et finalement de larges secteurs de l'enseignement primaire laïc, alors massivement et violemment antichrétien. Deux étés de suite, en 1936 et 1937, grâce à Marcel Légaut, j'ai passé trois semaines à Chadefaud, en Auvergne, où le groupe tenait session. Je n'ai pas à faire ici cette histoire, ni même à dire tout ce que j'y ai découvert dans l'ordre de la pensée. Il n'est certes pas indifférent, même pour la prière, que j'aie pu y interroger sur la Bible le Père Lagrange l'année qui a précédé sa mort, et que j'y aie entendu parler avec insistance de Teilhard de Chardin dès 1936 (j'avais déjà lu le *Milieu Divin* ronéotypé). Mais la grande merveille y était la prière elle-même, le chant des matines au lever, l'eucharistie dialoguée avec une lenteur, une ferveur qui donnaient sens à tous les mots, à tous les gestes, l'heure de silence avant midi, la méditation de Légaut à cinq heures, la prière au Saint Sacrement, les Complies, le chapelet. Cette fois ce n'était plus une pieuse routine, pas même comme chez les moines dans les meilleurs cas l'accomplissement joyeux d'un devoir quotidien. Cette fois le problème des "distractions" ne se posait plus. La prière était prière de tout l'être, tout entier tourné vers le Seigneur Jésus. Avant le Renouveau, j'ai connu là pour la première fois une prière vraie dans une communauté fraternelle qui m'accueillait.

Aujourd'hui j'y trouverais peut-être, comme Louis Massignon me dit un jour, trop de tension. La personnalité de Marcel Légaut y était pour quelque chose. La grande proportion des convertis récents n'y était pas étrangère. Mais dans le relâchement général de la piété, de la liturgie et de la pensée catholiques, cette tension me paraissait tonique. Aurait-elle pu se continuer longtemps ? Au témoignage des anciens, quand je l'ai connu, "le groupe" avait déjà perdu de son dynamisme. Ils évoquaient le temps où l'on donnait dans d'étranges excès, jusqu'à en perdre le sommeil. Dès avant la guerre, on pouvait percevoir des signes d'essoufflement. La mobilisation, puis la nouvelle orientation prise par Marcel Légaut y ont mis fin. Je pouvais dire encore récemment que j'avais vécu en ces deux fois trois semaines plus que dans tout le reste de ma vie. Il est certain que j'y ai prié plus et mieux que je n'avais jamais fait.

L'autre rencontre fut celle de Gabriel Rosset quand je dus aller à Lyon. Ici aussi je renonce à dire ce que fut cet homme admirable, cet homme unique. Ses amis préparent un livre contenant un choix de ses écrits et un autre de témoignages sur lui. Quand il est mort, l'année dernière, il laissait une œuvre prodigieuse, compte tenu de la faiblesse des moyens dont il disposait au départ, en faveur des sans-abris. La presse parisienne n'en a presque pas parlé, témoignant de sa propre légèreté et de son provincialisme étroit. Étudiant à Lyon, j'ai eu le privilège de partager deux ans avec quelques autres, le logement, la soupe et les entretiens de Gabriel Rosset.

Il ne pressentait alors que vaguement à quoi l'engagerait la charité qui rayonnait de lui. Élève à l'école normale de Saint-Cloud, il était revenu au Christ grâce à Marcel Légaut. De légers dissentiments le tenaient alors éloigné de Chadefaud. Mais je retrouvais auprès de lui quelque chose de l'atmosphère du "groupe" et beaucoup mieux encore. Déjà il tendait à constituer lui-même un centre d'apostolat et de prière. Il s'était donné au Seigneur totalement, sans la moindre réserve. Je l'ai entendu parler comme d'une chose désormais impensable de l'époque de sa vie où il avait du temps pour des activités aussi frivoles que le ski ou la photographie. Il avait avec mon père une certaine ressemblance physique; il lui ressemblait surtout par cette présence constante en lui du Christ et de la pensée de Dieu. Bourreau de travail, malgré sa faible santé, il préparait avec un soin extrême des cours ou il mettait toute son ambition de réconcilier l'École laïque avec l'esprit du Christ. D'autant plus respectueux de la laïcité que c'était un terrain sur lequel il était guetté, il n'avait pas besoin de nommer Dieu pour le faire

connaître. Le texte apparemment le plus neutre le lui révélait et il le révélait à travers ce texte. Même dans une leçon de grammaire, on sentait Dieu sortir de lui et se répandre sur ceux qui l'écoutaient. Aux débuts de sa carrière, on m'a raconté qu'il avait donné dans la petite ville où il enseignait une conférence sur Wilson, le président des États-Unis, alors l'homme du jour. «Il nous a parlé de Dieu pendant deux heures», aurait dit avec mauvaise humeur un de ses auditeurs. En apparence pas un mot de Dieu, en réalité dans toutes ses paroles; à qui l'a connu, la chose n'a rien d'in vraisemblable.

Plus que les paroles de Rosset - nous n'étions pas toujours d'accord - le contact de sa personne et son exemple sont des grâces du Seigneur que j'ai criminellement gaspillées. La messe et la communion quotidiennes, la "méditation" quotidienne aussi, la générosité avec tous et d'abord les plus misérables (il invitait les, clochards à sa table) me montraient le chemin. Certes, quand je l'aurais imité en toutes ses actions, je n'aurais pas reçu pour autant les dons qui le rendaient unique. Mais la constance dans l'oraison et à l'eucharistie était à la portée de ma main: je ne l'ai observée que très imparfaitement.

Au reste à Lyon, en cette avant-guerre qui s'ignorait telle, les témoignages se multipliaient d'une action de l'Esprit Saint dans la pensée et dans la vie. On peut se reporter à l'autobiographie de Pierre Emmanuel qui y vécut alors en même temps que moi. Je ne parle pas de la JEC qui venait de s'y fonder, et où j'ai perdu mon temps, sinon que j'ai pu grâce à elle entrevoir quelque chose de l'épopée de la JOC.

Le Père de Lubac constituait alors ses dossiers sur "les aspects sociaux du dogme", et préparait déjà *Surnaturel*. Je rencontrais aux cours de sanskrit de Minard l'abbé Monchanin qui s'appêtait à partir pour les Indes en méditant sur les rapports avec le christianisme de l'hindouisme et de l'islam; je le retrouvais à un week-end aux Dombes où il nous expliquait sans éclat, mais en formules d'une pénétration lumineuse la doctrine du Corps mystique. J'allais parfois à la paroisse Saint-Alban où l'abbé Rémillieux réveillait de sa léthargie la liturgie paroissiale et ouvrait les voies vingt-cinq ans à l'avance à la réforme de Vatican II. Je me demande ce que Paris, que je regrettais, aurait pu m'offrir alors d'aussi nourrissant.

J'y passais une semaine ou deux par an, au début ou à la fin des vacances, sans en tirer grand profit. J'ai reçu davantage d'une Semaine Sainte à la Trappe des Dombes, en compagnie de Marcel Légaut, et de ma participation aux Journées universitaires de Poitiers et de Rennes, alors animées par le profond Pierre Paris. Je garde le souvenir de liturgies plus amples, mais presque aussi pleines que celles de Chadefaud. Je revois une scène qui a frappé tous les assistants. Après une messe célébrée dans l'église du Mont-Saint-Michel, la procession sur la terrasse d'où, par-delà le scintillement du soleil sur le sable, la mer reçut la bénédiction des eaux, symbole du renouvellement pascal.

Tout cela concourait à la prière. Mais à Lyon, après Gabriel Rosset, c'est à l'abbé Couturier que je dois le plus. Au sortir d'une crise dont ses biographes parlent à mots couverts, il venait de découvrir sa vocation œcuménique. Il lançait avec des moyens de fortune les appels à cette "Semaine de prière pour l'unité des chrétiens" qui devait ouvrir les portes closes depuis des siècles, et créer ce "monastère invisible" où s'unissent déjà dans la prière les chrétiens séparés. Le groupe Légaut, héritier de Monsieur Portal, m'avait mis au courant des questions œcuméniques. Avec l'abbé Couturier, je passais aux exercices pratiques. Un jour, il me demanda de servir la messe qu'il célébrait dans une petite chapelle. Il n'y avait qu'un assistant, un évêque anglican. Il m'apprit à me dépouiller de l'imagination historicienne, et donc plus ou moins politicienne, qui jouait son jeu dans ma tête à l'occasion de cette affaire entre Dieu et les Églises, à ne voir que la volonté de Dieu et le désir du Christ, à prier pour l'unité que le Christ veut, pour qu'il la réalise quand il voudra avec les moyens qu'il voudra.

1976

Patience et passion d'un chrétien

Entretien avec B. Feillet

Jacques Mignon

I.C.I. N° 509

Exceptionnellement nous avons retenu ce mois-ci deux livres qui, à des titres différents, nous paraissent devoir être tout spécialement signalés à l'attention des lecteurs des «I.C.I.». Le livre interview de Marcel Légaut est sans doute plus accessible à un large public que le journal de J.P. Jossua. Mais la tentative du second de ces auteurs pour faire sortir la réflexion théologique du domaine réservé de l'enseignement de style universitaire rejoint par plus d'un côté le long cheminement d'un Marcel Légaut, parti de l'Université pour aboutir à la ferme.

L'un et l'autre ont beaucoup lu et beaucoup retenu. L'un et l'autre ne se satisfont pas facilement des idées reçues. L'un et l'autre ne craignent pas de dire comment ils répondent personnellement aux interrogations que se pose chaque chrétien.

Certes les deux hommes n'appartiennent pas à la même génération et n'ont pas la même audience. Mais il est d'autant plus intéressant et plein d'enseignement de lire simultanément leurs témoignages que les hasards de l'édition nous donnent presque en même temps.

Un homme inclassable. Ce n'est pas si fréquent. C'est même très rare en ces temps de grandes manœuvres du pluralisme, où chaque bataillon a son paquetage bien étiqueté. Marcel Légaut est inclassable. De ce qu'il est favorable à ceci, on ne peut jamais inférer qu'il est opposé à cela. De ce que son chemin se croise avec tel ou tel, on ne pourra jamais conclure qu'il lui emboîte le pas.

C'est aussi l'une des explications du passionnant intérêt, et du quasi-suspense, de l'entretien où ce croyant, mathématicien et paysan, se livre sans réserves, avec «patience et passion», aux questions de Bernard Feillet.

La voix du philosophe des "Granges" nous arrive comme d'une autre planète. D'un monde où le temps, la terre, le silence, l'effort, la pauvreté, le travail intellectuel, la prière sont des réalités et non des mots. Où les modes sont inconnues, où le journal est «une distraction que l'esprit du temps sacralise indûment». Dans ce monde, «la foi ouvre un champ de liberté où il faut pas à pas tracer son chemin en l'inventant», et il serait vain d'y chercher la sécurité des vérités à croire. La voie de Marcel Légaut, c'est celle d'une «activité spirituelle personnelle», d'une «initiative intime, personnelle, dont nous sommes responsables, que nul ne peut assumer à notre place, qui nous caractérise et nous unifie». Une vie spirituelle «juste», une formation spirituelle «exacte» épithètes inattendus, requièrent avant tout la fidélité à ce qui émerge en soi. «Ce que je suis devenu est un fruit». Une première partie de l'ouvrage nous conte ce que Marcel Légaut est devenu et par quels chemins, de l'université à la ferme et à la notoriété tardive de l'écrivain. Parmi les rencontres décisives, celles de M. Portal, du P. d'Ouinç, de Teilhard.

«Toute ma vie j'ai cherché à connaître Jésus, à l'atteindre». Ainsi s'ouvre la seconde partie, faite de deux longs chapitres sur la spiritualité et l'Église, d'une liberté de langage dans la critique et la proposition, où se vérifie l'appellation de "révolutionnaire silencieux" que l'on donne en Allemagne à Marcel Légaut, et qu'il accepte volontiers. Sur le Christ, l'eucharistie, le sacerdoce, l'institution ecclésiale - «l'Église est ma mère et ma croix» - la communauté, le credo, l'œcuménisme, l'amour et la vie du couple, les groupes charismatiques, l'autorité, la vie religieuse, la paroisse, la «religion populaire»..., ce croyant ne se satisfait ni des idées reçues, ni des définitions de catéchisme. Beaucoup de non-théologiens retrouveront ici en clair leurs propres interrogations. Mais ils pourront pressentir ce qu'exige de rigueur la quête personnelle d'une intelligence de la foi. Sur ce chemin, Légaut leur sera un compagnon chaleureux, "l'éveilleur spirituel" que peut-être ils attendaient. Un très grand livre.

1976

Mutation de l'Église et conversion personnelle

Émile Poulat

Archives de sciences sociales des religions N° 41

Dernier volume d'une trilogie dont les premiers avaient soulevé quelques remous et provoqué certaines incompréhensions : *L'homme à la recherche de son humanité* et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* (Arch., 31, 231-232. Voir aussi, 37, n° 291). Chez l'auteur, jadis professeur de mathématiques à l'université de Rennes, la conversion personnelle avait précédé, de loin, la mutation qu'il annonce et dessine aujourd'hui.

Il avait fait retraite de ce monde moderne pour se ressourcer dans un mode de vie plus ancestral. Elle s'était opérée dans le climat des années qui avaient suivi la crise moderniste et la première guerre mondiale; elle reste marquée d'évidence par cette crise, «premier symptôme de la crise qui sévit maintenant», que l'Église, «disposant encore d'un appareil de délation et de répression aveuglément discipliné», écrasa «de sa suffisance». L'Église, dit l'auteur, «ma mère et ma croix».

Le présent volume n'est pas une œuvre de doctrine, précise-t-il, mais le fruit d'une recherche commune, d'une amitié chrétienne, le «témoignage de la conscience» que Marcel Légaut et d'autres avec lui «ont prise des questions soulevées par la situation actuelle de l'Église». Celle-ci, en un siècle, a déjà beaucoup changé : ce n'est rien auprès de ce qui l'attend. Elle s'illusionne si elle croit pouvoir s'en tirer avec un *aggiornamento*, tout comme s'illusionnent ceux qui, devant cette mutation, «impossible actuellement» mais inéluctable, pensent qu'il en sortira une autre Église : une Église autre seulement, retour aux sources sans rupture avec la Tradition.

Témoignage : plus que tout autre, genre daté et genre mêlé. Expérience, options, impressions, réflexion, lectures s'y amalgament en un tout qui se veut un appel en avant, dont on aurait tort d'exiger le recul de la méthode. Je ne connais pas ce qui sera, mais ce n'est pas toujours ainsi que je parlerais de ce qui fut, et pourtant on apprend beaucoup à voir comment Marcel Légaut l'a vécu et intériorisé.

Pour découvrir Marcel Légaut, son refus de la société, sa retraite des milieux universitaires et ses conceptions de réforme de l'Église, on lira avec profit le petit livre, *Questions à (et réponses de)* dont la recension suit celle-ci. L'ouvrage en question, *Mutation de l'Église et conversion personnelle*, fait suite, en les complétant, à deux livres déjà parus sur le même thème : *L'homme à la recherche de son humanité* (1972) et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* (1971). Cette trilogie constitue un ensemble impressionnant par l'ampleur des vues, la cohérence et la conviction d'allure prophétique, la minutie des analyses. On sent que Marcel Légaut prend son temps et ne perd pas de vue son propos. Il faut dire du reste "Marcel Légaut et ses amis" car la préface précise que ce travail est dû à la collaboration intense et prolongée de quelques chrétiens. De quoi s'agit-il ?

À partir de réflexions approfondies où l'on devine l'apport de méditations du genre contemplatif, mais aussi d'expériences faites en communauté, il s'agit d'annoncer ce que devra être l'Église catholique de demain si elle veut éviter l'effondrement ou plutôt si elle veut remplir sa mission dans le monde moderne; et d'autre part, comment il est dès maintenant possible de participer à l'avènement de sa mutation par une conversion personnelle (le mot conversion, à vrai dire, ayant ici un contenu assez différent de celui du langage religieux usuel). Marcel Légaut sait que cette mutation, pourtant nécessaire, n'est pas vraiment possible dans l'état actuel des choses et qu'il ne peut être question que de la préparer. Mais cette préparation n'est pas forcément bien conduite dans le combat quotidien des institutions menacées. Elle suppose une recherche patiente qui peut ne pas dépendre directement de l'Autorité, mais qui doit cependant être mise à la portée de tous pour rejoindre ou susciter d'autres initiatives semblables.

Comme il ne peut être question de résumer ici l'abondante matière du livre, je dirai que c'est sur la foi, la nature de la foi, que porte l'essentiel. Mais il y a bien quelques problèmes de structures (envisager une décentralisation de l'Église et tout ce qui améliore la qualité des relations de personne à personne; des communautés locales davantage prises au sérieux dans lesquelles, par délégation de l'évêque, un libre renouvellement de la Cène soit possible comme Jésus l'a expressément demandé à ses disciples...). Pour finir, tout dépend de la foi en Jésus : savoir si l'on accepte de devenir disciple de Jésus et, comme lui, en communion avec lui, de faire face à la vérité de ce monde sans en atténuer la rigueur. Les croyants ne devront plus se borner à concevoir le réel à la dimension de leurs rêves, même si ces rêves sont respectables. Ils doivent regarder le réel objectivement, tel qu'il est dans son déterminisme, vertigineux, étranger à l'humain, et se disposer cependant à rendre ce réel, malgré des apparences écrasantes, approprié sinon conforme à l'avènement de ce que peut et doit devenir l'homme. Il faut dépasser la conception puérile de la foi telle qu'elle a été comprise en période de chrétienté, comme adhésion donnée à l'ensemble des doctrines de l'Église. Même si cette adhésion est fervente, tant que le croyant ne s'est pas dégagé explicitement de ce qu'elle doit aux pressions sociales, tant qu'il se s'est pas heurté personnellement à des exigences intimes de vérité qui sauvegardent l'intégralité de l'intelligence, son adhésion, si volontaire, si affirmée qu'elle soit, n'est pas encore assez "de lui". Elle ne fait pas assez corps avec lui pour qu'il soit croyant avec la totalité de son être.

Vivre de la foi ne se réduit pas à posséder une connaissance comme les autres et qui ne s'en distinguerait que par son objet. La foi part de notre être total. Du moins elle s'appuie et s'élève sur tout ce que nous avons été et sur tout ce que nous sommes en puissance d'être. Ce mouvement de foi est bien du reste en l'homme une véritable révélation de Dieu mais «révélation intime sans parole ni signe, annonce sans ange, lueur céleste sans étoiles, proclamation sans colombe, infusion de l'Esprit sans langues de feu». Il s'agit de ce que Dieu fait naître par sa présence et dans le silence au cœur de celui qu'Il visite. Il s'agit de ce qui fait de l'homme un créateur. Le caractère historique du fondement de la foi en Jésus ne dispense pas le chrétien de ce cheminement intérieur qui fera de lui un disciple. Les premiers témoins, du reste, en butte aux traditions religieuses des uns et aux revendications politiques des autres, ont dû connaître cet approfondissement de la foi pour suivre leur maître, jusqu'au bout. Sous l'effet des charismes de la Résurrection et de la Pentecôte, ils surent et exprimèrent sous forme de croyances ce que Jésus était devenu pour eux, jouant toute leur existence sur ce témoignage. C'est donc depuis toujours que l'accès à la foi de Jésus demande à chacun un véritable travail intérieur qui tire ses ressources d'un approfondissement personnel, bien plus que de l'évidence de signes qui devraient objectivement convaincre.

Pour devenir disciple, il faut prendre sur soi de ne pas être d'accord. C'est en contestant le mystère, en le combattant, qu'on s'en nourrit spirituellement. Le mystère n'est pas une borne qu'il faut respecter de loin sans en tenter l'approche. Il est apparu dans le monde avec l'homme et, sans doute, il se trouve seulement en l'homme. C'est le lieu de l'affrontement avec Dieu. Enfin, pour devenir disciple ou pour

le rester, il faut vivre sa foi en communauté de foi comme au commencement l'ont fait les premières générations chrétiennes. Suivent quelques recommandations sur la nécessité et les caractères de la vie communautaire de foi. Et comment les sept sacrements retrouveront leur place dans une vie religieuse authentique. Pour finir, une prière à Jésus, à Marie et aux saints.

Il faut dire que toute cette réflexion est menée par des catholiques, qu'elle s'adresse de préférence à des catholiques dans un contexte très type d'Église romaine. Les seuls modèles de réforme proposés au lecteur sont ceux qui ont fait leurs preuves dans les ordres monastiques. Tout est sous le signe de la dédicace du livre : «À l'Église catholique, ma mère et ma croix».

Disons en résumé : tentative patiente et rigoureuse, assortie d'analyses de psychologie religieuse souvent bien menées, pour reconsidérer la mission de l'Église catholique dans de toutes nouvelles catégories selon lesquelles la foi en Dieu n'est qu'une autre face de la foi en soi, tout se jouant en définitive en profondeur de conscience, sous forme d'exigences intimes par quoi l'homme, lentement, parvient à son accomplissement. On s'étonne parfois que Paul Tillich ne soit pas nommé. Ou encore Martin Luther dans d'autres passages. Il est vrai qu'aucune référence n'est faite nulle part à ce que d'autres ont dit ou tenté. Cette entreprise de Marcel Légaut ne manque pas de grandeur, surtout quand on sait avec quel sérieux elle est conduite et vécue. La question qu'elle pose pourtant est de savoir quelle place tient la Bible dans une Église chrétienne de l'avenir. Savoir si Dieu, connu comme ferment d'approfondissement et d'accomplissement de l'homme, dispose d'assez de recul et se tient assez en vis-à-vis de l'homme pour donner encore un sens à l'interpellation et même à la parole dont il est sans cesse question dans les Écritures. Et si l'on dit ne pas y renoncer, est-on sûr de ne pas le perdre quand on pense le comprendre mieux autrement ?

Questions à... Réponses de

Ce petit ouvrage, format de poche, donne, sous forme dialoguée, un résumé des expériences et des convictions de Marcel Légaut au sujet de la foi chrétienne et de l'Église. Quel fut son itinéraire spirituel. Pourquoi, professeur d'université, il est venu au travail de la terre. Ce qu'il entend par être disciple de Jésus et l'importance pour cela d'être éveillé, presque enfanté selon une véritable filiation spirituelle, par une personne déjà elle-même disciple. En quoi c'est ainsi qu'on devient vraiment homme, non comme produit de la société mais comme être autonome et créateur. On apprend aussi quels sont les nouveaux rapports de Marcel Légaut avec l'Église catholique qu'il n'a nullement l'intention de quitter mais dont il ne se sent plus tributaire, sauf qu'il se découvre responsable, du moins pour une part, de sa profonde transformation. Sa conviction que l'avenir de l'Église est dans les petites communautés de foi où la vie de prière et la célébration de la Cène sont libres et assurent l'approfondissement de la relation à Jésus. Or, c'est cette relation à Jésus qui donne un sens concret à la mission de l'Église dans le monde, de même que c'est elle qui prépare l'unité de l'Église plus sérieusement que les démarches officielles et les concessions réciproques.

Pour finir, le texte d'une communication de Marcel Légaut à une session du Conseil Œcuménique des Églises où l'on retrouve, résumées, les thèses principales de l'ouvrage *Mutation de l'Église et conversion personnelle*. Donc, petit livre facile à lire, conçu d'un point de vue catholique, mais qui traite de questions communes à toutes les confessions et peut éveiller l'esprit à la recherche, tout en donnant une bonne information sur la personne assez étonnante de Marcel Légaut.

1976

Marcel Légaut
Un "spirituel" aux champs

André Vimeux
Archives

Ce "révolutionnaire silencieux" qui s'exprime souvent avec un vocabulaire de tradition bouscule bien des conformismes.

Intellectuel, philosophe, Marcel Légaut n'a pas le physique de l'emploi. Solide carrure, le visage tanné barré d'une épaisse moustache, cet auteur d'une demi-douzaine d'ouvrages sur l'Église et la foi porte allègrement ses 76 ans. Toute sa morphologie est celle d'un homme de la terre. Pourtant, il débuta dans la carrière comme universitaire. Pendant dix-huit ans, de 1924 à 1942, il enseigne les mathématiques. À sa démobilisation, après la drôle de guerre, en 1940, il commence pendant quelque temps une vie mixte de professeur et de paysan. Puis il va se consacrer totalement à son nouveau et rude métier de berger et d'agriculteur dans une propriété achetée dans les montagnes de la Drôme.

Pendant vingt ans, dit-il, il vit alors «en état de jachère intellectuelle» mais «en symbiose, en communion avec ce qui naît et meurt dans le silence de la nature». De cette lente maturation - ensemencée, jadis à l'École normale supérieure par l'appartenance au petit groupe qui se réunissait

autour d'un lazariste, Monsieur Portal, dont l'influence a été considérable dans la vie de Marcel Légaut, va surgir une exceptionnelle expérience spirituelle. Ce rural aux intuitions mystiques reprend, alors, la plume de l'universitaire, «sans cesser de repiquer les salades» comme il aime à dire, pour parler de Dieu, de Jésus, de l'Église, de l'homme. Hier inconnu, son audience grandit parmi un public de jeunes, chrétiens surtout, mais parfois incroyants. Ses lecteurs découvrent une manière de concevoir l'Église qu'ils n'avaient pas connue jusqu'alors. Cet étonnant itinéraire spirituel, Marcel Légaut vient de le raconter à Bernard Feillet, l'animateur du centre d'accueil et de recherche spirituelle de la chapelle Saint-Bernard, dans la gare Montparnasse, à Paris (*Patience et passion d'un croyant*).

Une pensée ferme et tranquille

Avec une grande liberté tous deux dialoguent sur des thèmes aussi divers que Jésus, l'eucharistie, le couple, le célibat, l'Église, les évêques, le pape, l'œcuménisme... Dans un style un peu sec où perce le mathématicien, Marcel Légaut développe avec tranquillité mais fermeté sa pensée sur ces sujets. Sa parole, parfois, se fait dure mais dit-il, volontiers «il n'y a que ceux qui aiment l'Église qui peuvent la critiquer avec vérité». Ce qui n'empêche pas Marcel Légaut de s'exprimer souvent avec un vocabulaire de tradition. Ses idées sur le mariage et la fidélité, par exemple, ne concèdent rien aux mœurs du temps. Ou encore, s'il approuve la nécessité d'une vie engagée dans les combats au service des hommes, il redoute qu'elle sombre dans l'activisme si elle ne s'appuie pas sur une intériorité profonde. Mais le témoignage spirituel de Marcel Légaut inséré dans monde rural peut-il atteindre avec la même intensité l'homme de l'univers urbain ? Pour lui, «le béton n'est pas spirituel». Combien de citadins peuvent choisir de vivre ailleurs et autrement ? Le langage de ce "révolutionnaire silencieux" ne serait-il intelligible que pour une élite ? Les réticences que Marcel Légaut marque à l'égard de l'action collective qu'il soupçonne peu ou prou de dépersonnaliser ne manque pas non plus de quelque ambiguïté. Mais cet homme courageux sait aussi affirmer ses solidarités. On l'a bien vu au moment des difficultés de Boquen.

Sous la houlette chaleureuse de Bernard Feillet, Légaut révèle à travers ses pages une pensée qui sèmera, peut-être, quelque émoi dans les couloirs de certains évêchés. Dans le trouble actuel elle sera, cependant, tonique pour beaucoup de chrétiens.

1977

Lecture de Marcel Légaut

Philippe Baud
Nova et vetera 1977/3

Pour vous j'ai parcouru les pages de Marcel Légaut, la plupart de ses livres, dans cette écriture serrée, continue, souvent difficile qui est la sienne. Non point tant que le discours en soit particulièrement ardu, mais parce que la pensée, nuancée ou confuse, sans cesse se cherchant et reprise, ne nous épargnant ni les répétitions nombreuses ni les lourdeurs du style, n'y accède que très rarement à un langage clair. Vous l'avouerais-je ? le devoir m'a été fastidieux. Sans doute devrais-je avoir quelque gêne à le dire, parce que les voix amies n'ont pas manqué autour de moi qui parlaient avec enthousiasme de "révélation". Ma déception aura donc été de ne l'y avoir point trouvée. Ne l'ai-je pas su lire ?

Tout aurait dû pourtant me porter à la sympathie. Qu'un normalien, agrégé de mathématiques et docteur ès sciences de surcroît, se décide un jour à renoncer à sa carrière universitaire pour aller partager la rude existence des montagnards, c'est là un itinéraire trop rare pour ne pas susciter d'emblée mon admiratif étonnement et ce qu'il faut d'envie profonde pour dépasser la simple curiosité. Une confiance nous touche quand elle nous contraint à nous y reconnaître : «Je croyais être un homme, je n'étais qu'un cérébral» (*Travail de la Foi* p. 11). Ce retour de M. Légaut sur l'avant-scène des librairies n'est pas sans rappeler le retour du sage vers la ville qui l'avait autrefois chassé, «cet homme robuste et âgé, mal rasé, du poil plein les oreilles, au regard si fort, pacifiant» (*Patience et Passion d'un Croyant* p. 8), surgi des forêts avec la rugueuse auréole des fidélités fortifiées, le sourire du silence, cette tranquille malice des solitaires, un cœur de berger pour battre au rythme des mondes offerts aux étoiles.

Mais quelque chose, dans l'observation d'une démarche si courageusement généreuse, cependant me laisse indécis et coi. Ni scrupule, ni crainte, ni la méfiance pour ce combat qu'il faut bien mener en tout temps, chacun selon ses dons, sa "grâce", s'essayant par des voies anciennes ou nouvelles. Mais une déception sans doute, une inquiétude peut-être, une incertitude croissante. Un ermite peut-il souhaiter d'entraîner des foules derrière lui dans ses bois ? S'il s'avance jusqu'aux portes de la ville à l'appel de ses frères, sa parole alors ne devrait-elle pas compter moins que son visage ?

«Vous êtes théologien, répondit Marcel Légaut au Père Varillon lors d'un *Débat sur la Foi*, vous parlez de Dieu beaucoup plus facilement que moi et je vous le reprocherais volontiers. Une règle

importante me paraît capitale à observer pour respecter l'intégrité de l'esprit : ne pas expliquer le moins obscur par le plus obscur, mais modérément, plus raisonnablement aussi, essayer d'expliquer le plus obscur par le moins obscur, sans d'ailleurs avoir le moindre espoir d'y arriver de façon satisfaisante» (*Lumen Vitae* 1). Cette règle de pensée qui semble trop évidente, quand il s'agit des matières de notre foi, je n'en suis plus si sûr. Non que j'en prenne le contre-pied, ce serait sottise, et le dogmatisme des gnoses qui se glorifient d'obscurcir pour éclairer est encore moins tolérable. Mais à ce seuil où l'esprit se tend vers la foi, est-ce "l'obscur" ou "le mystère" que lui propose la révélation de la croix ? Non, je ne joue pas sur les mots. L'obscur est sans lumière, il est obstacle, le danger grave et envahissant devant moi. Le mystère, il est en moi déjà, ténèbres et trop vive lumière, familier, non pas contraire, source encore scellée mais dont je perçois la musique, parfois, déjà, torrentueuse et claire. C'est une autre défaillance du discours, comme si les lèvres balbutiaient vers les hauteurs : une béance de ciel, vite entrevue, vite cachée, qui laisse ses miettes d'étoiles, là, dans l'eau noire de notre puits. Le moins mystérieux s'explique alors par le plus grand mystère, le moins obscur par le plus obscur, mais c'est "numineux" qu'il faut dire, et lumière. Je ne suis pas théologien de métier non plus, mais c'est de cette façon que je comprends la théologie et cherche à éclairer le sens de ma vie. Les obscurités de Dieu me sont plus claires (je le crois et le veux croire) que toutes mes clartés raisonnablement réunies.

Mais puisque «il est difficile à un intellectuel de ne pas parler quand il a quelque chose à dire» (TF p. 19), Légaut s'est risqué à publier depuis quelques années, et non sans succès, plusieurs livres, afin de partager avec un auditoire élargi la réflexion qui lui a permis de soulever peu à peu le réseau des difficultés où il se trouvait, de sa propre confiance, "empêtré". Tout en se défendant souvent de vouloir rédiger un quelconque exposé doctrinal, il cherche bien néanmoins à enraciner sa foi «dans une intelligence de ce que Jésus a vécu et a été» (*Intériorité et engagement* p. 7), ce qui ne me semble tout de même pas loin d'être «de la théologie" comme d'autres, sans s'en douter, pratiquaient "de la prose".

N'étant donc pas théologien moi-même et ne voulant contraindre personne à l'être malgré lui, je n'énumérerai pas une à une les réelles difficultés qui surgissent à la lecture de ces livres. Qu'un "simple croyant" - est-ce donc si simple ? - prenne la peine de nous dire son itinéraire spirituel, son chemin dans la foi, cherche à nous y introduire en communauté nouvelle avec lui, c'est là non seulement son droit le plus strict, mais pour nous, qui formons la communion de l'Église, un sujet de reconnaissance et d'espérance très légitime. Mais nous pouvons aussi dire à ce frère que l'originalité de sa démarche ne nous paraît point convaincante, que ses voies intérieures nous semblent souvent agacées et se suspendent d'une jetée trop confiante sur le vide. Dans un tel discours, les irritations s'accordent-elles à la "patience et passion" du croyant ? Chaque âge a ses obscurités et ses éclaircies, ses prophètes et ses "instituteurs". Seule l'Espérance vibrante, cette petite fille étonnante, débusquera nos rigidités, nos inerties. Et notre pauvre "religion", forcément toujours désuète, sera enveloppée avec l'Église dans la miséricorde de la croix, avec le poids de ses lois et de ses pratiques. N'y a-t-il pas alors quelque insincérité, peu de gratitude et moins encore de sens historique à s'insurger aujourd'hui, fût-ce avec la plus paisible générosité, contre notre "ancien régime" ?

Mais le principal malaise. Tout cet effort d'intériorité et d'engagement qui ne semble vouloir aboutir finalement qu'à une meilleure rencontre de soi-même. Prière, lecture de l'Évangile, participation à l'Eucharistie, ne s'agit-il pour moi, si je cherche à suivre le Christ, que de davantage "être moi-même" ? Je ne cache pas ma déception, bien que ce soit là tout de même loin d'être peu. Mais n'y a-t-il pas une spécieuse confusion ? Pour être moi-même, s'agit-il ou non d'abord "d'être le Christ" ? J'avais retenu l'enseignement de Paul comme définitif, qui ne craint jamais que l'affirmation de la divinité de Jésus et de sa seigneurie n'absorbe son humanité pour ne nous en conserver que l'apparence. Légaut nous met en garde : «Attention, plus vous ferez de la résurrection le fondement de la foi, moins on donnera d'importance à la compréhension en profondeur de la vie de Jésus» (LV 1 p. 19). Certes, répondra-t-il encore une fois, dans ce débat il ne fait point œuvre théologique, c'est un souci d'éveil spirituel. Et de là à conclure : «La religion personnelle, qui se veut spirituelle mais qui refuse de se soumettre à la discipline des affirmations doctrinales et des pratiques imposées dont elle conteste présentement la valeur, est toujours féconde à travers la pauvreté bohémienne de ses cheminements et de ses manifestations marginales, même si elle avance de manière invisible ou par des voies peu cohérentes qui paraissent sur le moment un échec» (PPC p. 119). Cette pauvreté bohémienne ne sera-t-elle pas très vite celle de notre foi ? Et malgré ma volonté d'écouter, de comprendre (et je crois que je comprends pour une part), j'en arrive alors à m'insurger contre ce discours d'un "croyant" parce que je n'y reconnais précisément plus notre foi. À moins qu'il ne s'agisse d'une autre Église ? mais jamais rien n'est dit qui puisse engendrer le soupçon jusque-là. Ces pages veulent nous faire connaître «l'esprit fondamental de Jésus et de son message», nous introduire «à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme». Légaut aime le Christ et l'a toujours aimé. Avec passion. Mais un peu trop

peut-être, sa propre passion. Sinon parlerait-il sur ce ton de l'Église ? Il est vrai que les œuvres de nos paroisses, les mouvements de l'apostolat, nos discordantes ou trop routinières liturgies, trop souvent «ne favorisent pas l'approfondissement ni le recueillement de leurs ouvriers qu'elles épuisent», que «l'avenir du christianisme dépend de la naissance incessante de petites communautés spirituelles» (*Introduction IPAC* p. 317). Mais faut-il tant opposer la communauté fondée autour de Jésus et l'Église d'aujourd'hui ? N'est-on vraiment pas «en mesure de renouveler, dans un esprit suffisamment proche, la dernière réunion de Jésus avec les apôtres» si l'on n'éprouve pas ces dégoûts, ces révoltes intimes, «ces souffrances qui pénètrent le chrétien devant ce que la messe est devenue» (sic), pour purifier «sa foi en Jésus car humainement tous les espoirs lui sont ôtés; il ne lui reste plus que l'espérance»? (*IPAC* p. 190). Faut-il croire malgré l'Église ? Est-elle l'obstacle qui nous sépare du Maître ? Et l'on ne finit plus de noter de tels propos. Ainsi, jamais ces pages n'affirment clairement la divinité de Jésus, on s'y refuserait même pour des raisons d'ambiguïtés (!), mais cherchent à nous «faire entrevoir dans son humanité le mystère même de Dieu» (*IE* p. 181). Est-ce moins ambigu de présenter Jésus comme «celui qui, fidèle totalement à ce qu'il devait être, communiant à la divine Présence qui l'appelait, fit de Dieu son Père en se découvrant par foi son Fils»? (*IE* p. 182). Plus loin, pour ne pas réduire la messe «à un repas sacré comme il s'en fait dans certaines religions», il nous invite à ne pas «insister sur la présence réelle plus que sur la Cène, plus que sur ce qui y a préparé Jésus et ses disciples et les y a conduits», pour ne pas «faire de l'hostie consacrée un objet sacré dont la possession est en soi religieusement bénéfique grâce à la Présence réelle que par sa réalité matérielle cette hostie établit» (*IE* p. 190). Nulle référence, dans ce contexte, à la foi transmise par la Tradition, sinon pour en souligner les torpeurs, les prétendues déformations. Un tel abord des grands mystères de la foi, à mes yeux, fait perdre à cette recherche tout le bénéfice de son ardeur, de son audacieuse liberté, et son dessein d'intériorité. Celui-ci exigerait d'abord, avec un peu plus d'effort de raison, une perception plus attentivement humble des chemins de Dieu, s'il est bien vrai que l'Esprit, malgré nos fautes et nos faiblesses, ne cesse de conduire l'Église du Christ à travers les siècles et de déployer pour nous, "en tout temps et en tout lieu", les mystères d'amour révélés et communiqués par Lui.

Voilà, cher ami, quelques-unes des raisons qui me font reculer devant la tâche d'analyser davantage dans le détail une œuvre avec laquelle je me sens de plus en plus en désaccord. Vous savez que j'aime par dessus tout cette phrase de Mère Teresa : «L'amour personnel que vous porte le Christ est infini; la petite difficulté que vous avez avec son Église est finie. Dépassez le fini avec l'infini». C'est, je crois, les premiers mots que je voudrais dire à Marcel Légaut si l'occasion m'était donnée de le rencontrer. Et il y faudrait, avec cela, le sourire des saints qui seuls peuvent se permettre de montrer véritablement le chemin à la théologie...

Excusez cette réponse trop brève et déjà trop développée, qui n'est pas celle que vous attendiez. Elle précise tout de même les principales raisons de mon malaise tout en respectant la franche démarche d'un homme que je ne voudrais point condamner. Me permettrait-il de citer Pascal: «Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais trouvé» ? Confions l'avenir à l'Esprit.

1977

**Questions à... Réponses de...
Mutation de l'Église et conversion personnelle**

J.B. Couve

Foi et vie N° 76

Qui est Marcel Légaut ? Pourquoi, alors que s'ouvrait devant lui une brillante carrière universitaire, s'est-il retiré dans une lointaine ferme de la Drôme pour y mener une vie de paysan ? Pourquoi ce catholique fervent, filialement rattaché à son Église publie-t-il, après un long silence, articles et ouvrages où il porte sur cette Église un regard toujours aimant, mais terriblement sévère ? C'est à quoi répond le petit opuscule : *Questions à... réponses de... Marcel Légaut*. On y verra se dessiner l'image de ce solitaire, pourtant relié par toutes les fibres de son être aux communautés humaines qui l'entourent et l'esquisse d'une pensée qui, dans une visée à la fois réaliste et prophétique, va s'explicitier dans son dernier ouvrage *Mutation de l'Église et conversion personnelle* dédié à «L'Église catholique, ma mère et ma croix». Ces deux mots expriment bien l'impression ressentie à la lecture de ces 300 pages, si l'on n'oublie pas que la croix n'est pas seulement signe de souffrance mais plus encore d'indéfectible espérance.

La démarche de l'auteur qui ne se veut ni théologien chevronné, ni pamphlétaire ou homme de parti, ni pur intellectuel revêt plus la forme d'une suite de méditations que d'un discours systématique. Dans un style souvent lourd, difficile à suivre tant il est nuancé, mais parfois éclairé par des raccourcis lumineux, imprimés en italiques, M. Légaut nous apporte le fruit d'un demi-siècle de réflexions sur la vocation du chrétien et de l'Église dans notre monde contemporain. Un mot aux multiples résonances

sous-tend cette réflexion : celui d'intériorité qui, avec ses dérivés, apparaît à presque toutes les pages. Préoccupé, comme tant d'autres, par la crise de l'Église (de toutes les Églises) dans ce qu'elle a de plus profond, bien au-delà des "incidents de parcours" et, en conséquence, par la nécessité d'une mutation radicale, l'auteur, dans la mouvance du Père Portal inspirateur de sa jeunesse, prend son point de départ dans l'exploration du comportement intérieur du chrétien car «il ne suffit plus que l'Église porte le chrétien, mais lui à son tour porte l'Église».

Cette proposition du P. Portal implique cette conversion personnelle dont M. Légaut va, tout au long de son ouvrage, chercher à expliciter sa nature, son rattachement au Christ et au collège des apôtres, son épanouissement et les formes qu'elle doit revêtir aujourd'hui pour assurer la vie et le rayonnement de l'Église de demain.

Dans cette brève recension d'un ouvrage aussi dense, nous ne pouvons guère que noter quelques points de repère concernant une pensée dont les grandes lignes s'entrecroisent constamment tout en revenant sans cesse à cette immersion dans les "profondeurs". Car c'est là que se situe la rencontre avec Dieu : «La transcendance de Dieu est dans l'extrême intériorité, de sorte que plus l'homme s'atteint dans sa profondeur, plus il s'approche de Dieu. La transcendance se découvre au cœur de l'immanence». Présentée en termes philosophiques, cette affirmation ne fait qu'exprimer l'expérience spirituelle de M. Légaut et des amis qu'il rassemble depuis longtemps autour de lui. La crise actuelle de l'Église, qu'il fait remonter à celle du modernisme au début du siècle, ne provient pas tant des problèmes d'adaptation du langage et des structures au monde d'aujourd'hui, mais dans la manière, qu'il dénonce avec la plus extrême rigueur, dont la hiérarchie a tenté et tente encore trop souvent d'y répondre par voie d'autorité, de haut en bas, en négligeant de développer chez ses membres ce cheminement intérieur devant conduire à une véritable conversion personnelle dans une rencontre avec le Dieu vivant. Cheminement qui doit être poursuivi en toute loyauté et intégrité, sans biaiser avec les questions posées par la révolution scientifique contemporaine (comme le voudraient les modernistes). Cette attitude de l'Église, héritée du passé et dont elle a tant de mal à se défaire, est la vraie cause de sa "médiocrité" et de son impuissance relative à répondre à sa mission.

Pour le chrétien M. Légaut, cette rencontre avec Dieu implique la rencontre avec le Christ, comme le fut celle de ses premiers disciples dans «un mouvement de foi jaillissant du cœur de l'homme avant tout acte de formulation». Ce mouvement, partant de Jésus-Christ en raison de sa divinité, fait l'objet d'une longue et profonde méditation (on n'ose dire analyse) sur la distinction entre le "chrétien de foi" et le "chrétien de croyances". Non que la formulation dogmatique soit sans importance. Elle peut être un chemin pour parvenir à la foi mais elle ne saurait prendre sa place. La mutation de l'Église consiste donc à réviser les attitudes, les comportements et les structures héritées d'un passé et d'une accoutumance séculaires pour amener les fidèles à devenir "disciples" à l'image de ceux qui entouraient le Seigneur. On pourrait, certes, faire bien des réserves sur les exégèses de l'auteur et ses hasardeux efforts pour pénétrer, au-delà du témoignage des Évangiles, trop marqué par les conceptions de l'Église primitive, dans l'intimité même des démarches intérieures de Jésus et des apôtres. Mais on ne peut méconnaître la fécondité des intuitions profondes de l'auteur. L'avenir de l'Église pour surmonter la crise actuelle, sa mutation nécessaire sont donc liées à la conversion des "chrétiens de croyances" en authentiques disciples du Seigneur ce qui implique une persévérante transformation tant sur le plan personnel que sur celui de l'Église dont les conditions sont longuement exposées dans le chapitre central «Devenir disciple».

Enfin dernier élément capital de la pensée de l'auteur, fondé sur ses expériences personnelles, ce "devenir" ne peut s'accomplir que dans la communauté des fidèles, notamment dans la formation de petites et nombreuses communautés, non pas en marge de la hiérarchie mais en coopération avec elle, à condition que ce soit dans une totale liberté sans esprit de domination ou de soucis de direction venant d'en haut. Ces groupes très divers de chrétiens rassemblés autour de la Parole et de l'eucharistie célébrée fréquemment et très simplement à la manière de l'Église primitive, lieux d'échanges et de supports spirituels constants, sont appelés à devenir en quelque sorte le creuset où s'épurèrent et se formeront les nouvelles structures de l'Église.

Devant ces perspectives, en fin de compte optimistes, on s'étonnera pourtant du peu de place fait à l'action du St-Esprit, rarement évoqué. Sans doute M. Légaut dirait-il qu'elle est implicitement présente dans le déroulement de sa méditation. Mais l'implicite conduit facilement à une réduction de ce qu'il ne fait que suggérer. Sans doute vaudrait-il beaucoup mieux en sortir pour expliciter avec force l'action souvent imprévisible de l'Esprit Saint dans le croyant et dans l'Église. «Le vent souffle où il veut». Cette lacune proviendrait-elle d'une faiblesse dans la réflexion théologique et notamment pneumatologique de l'auteur ?

Quoiqu'il en soit, il faut être reconnaissant envers M. Légaut de nous fournir une aussi riche récolte des fruits de son labeur, de ses méditations, de son expérience. Bien compris par ses lecteurs, à

quelque confession chrétienne qu'ils appartiennent, elle ne peut que les aider à s'engager dans les décisions à prendre et les actions à poursuivre en vue des mutations nécessaires de l'Église.

1977

Qui est Marcel Légaut ?

Jean Ehrhard
Archives de Mirmande

Quatre ouvrages importants en quelques années, de nombreuses émissions radiophoniques et télévisées françaises, allemandes, canadiennes... une place importante accordée dans la presse mensuelle ou hebdomadaire, une diffusion de sa pensée et de son témoignage par cassettes, des traductions en italien, en allemand, en espagnol.

La fiche signalétique de Marcel Légaut est connue. Il est fils du siècle, 77 ans en 1977, ancien élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, agrégé de mathématiques, docteur ès-sciences, professeur d'université jusqu'en 1942 mais depuis 1940, paysan de la Drôme, six enfants dont trois ont repris ses terres. Une telle fiche cependant ne répond pas à la question : qui est Marcel Légaut ?

L'éminent mathématicien, jadis professeur aux facultés de Nancy, Rennes, Lyon, ou l'homme qui, à l'âge de 40 ans, fidèle à l'appel de sa mission, fait retour à la terre au lendemain de l'effondrement français. Le fils spirituel du Lazariste, le Père Portal, aumônier du groupe "tala" de Normale ou l'adepte de la vision cosmologique teilhardienne, aujourd'hui d'ailleurs assez largement récusée par lui. L'auteur de *Prières d'un croyant*, cette œuvre de méditation évangélique spirituelle qui percutait nos jeunesse de son élan mystique ou l'auteur de *La communauté humaine*, ouvrage dédié à la mémoire de Karl Marx, «témoin intègre et clairvoyant du matérialisme inhumain d'un monde qui ignorait la foi et sa libre puissance de renouvellement et de création».

Le berger solitaire et l'homme d'oraison des sommets du Haut-Diois ou le père spirituel de ce groupe, de cette communauté ou mieux de cette "communion de foi" dont l'existence dépasse le demi-siècle et qui permet par ce qu'elle fut, par ses richesses mais aussi ses pauvretés et ses insuffisances, au message de vie de Légaut de prendre corps. L'homme à la parole vive et structurée, toujours d'une étonnante et suggestive clarté ou l'homme à l'écriture dense, riche, parfois hermétique, apparemment abstraite, chaque phrase cherchant à cerner un univers et comportant nuances et restrictions traduites par des "pourtant", des "certes", des "sans doute".

Qui est Marcel Légaut ?

L'homme qui aujourd'hui parcourt inlassablement les routes de France, de Belgique, d'Allemagne et qui trouve sur son chemin des auditoires fervents; l'homme qui est appelé par tel ou tel évêque s'interrogeant sur les vraies dimensions de la crise de la foi ou sur leurs raisons profondes, l'homme qui prêche des retraites à des laïcs ou à des prêtres, à des religieux ou à des moniales, aux anciens comme aux jeunes; l'homme qui inquiète certaines autorités comme certains de ses amis par ses prises de position; l'homme qui dérange le ronron clérical non par de tapageuses interventions mais par l'affirmation libre d'exigences spirituelles de base, condition première d'une fidélité authentique de l'homme à son humanité, du chrétien à sa foi en Jésus; l'homme qui retrouve de temps à autre son foyer et sa famille dans sa propriété de Die, l'abbaye de Valcroissant, qui vit aussi dans la solitude de la montagne mais solitude souvent peuplée de visiteurs en quête de lumière intérieure, qui retrouve parfois ses enfants au hameau des Granges de Lesches où ils ont pris la suite du père, qui vit aussi en étroite communion, notamment aux périodes des vacances scolaires, avec la "communauté" de Mirmande, groupe de rencontres fraternelles et de partage de vie, né autour des années 1925.

Il est difficile de répondre. Légaut est tout cela ou le fut successivement ou simultanément. Déjà Bernard Guyon, un ancien du groupe, écrivait il y quelques années qu'il fallait lutter contre "le mythe Légaut" qui risque de faire de lui "un Giono chrétien", un "Teilhard berger", et aujourd'hui la presse à grand tirage titre "l'ermite de la Drôme, le prophète de la Provence, l'universitaire-berger qui rompt trente années de silence et de solitude, de retrait du monde et maintenant est redescendu parmi les hommes", vains slogans publicitaires qui cachent ou dénaturent la véritable personnalité de Légaut. L'approche de son œuvre ne saurait suffire pour comprendre Légaut, le comprendre de cette intelligence intérieure à laquelle il ne cesse de faire appel et qui n'est en vérité possible qu'en partageant dans une certaine mesure une partie de sa vie.

Par rapport aux questions de notre temps, Légaut se situe non en théologien, mais en témoin vivant, en chrétien de forte trempe humaine et de foi vigoureuse, se refusant à répéter des certitudes dont il n'aurait pas découvert l'impact en lui-même, ses démarches donnant toujours une impression de grande rigueur, relevant d'une intransigeance qui jamais ne compose avec les exigences de l'intégrité intellectuelle et de l'authenticité de la vie.

Cheminement lent et qui est la conjugaison d'une exacte fidélité à sa voix intérieure, "à la ligne de sa mission", valeur dernière à quoi tout se mesure, et d'un accueil aux événements d'autant plus libre et

plus fécond qu'il est profondément intériorisé.

Témoignage prophétique qui sourd d'une expérience vivante où est pris le risque de correspondre totalement à l'appel entendu, qui sait se centrer sur l'essentiel et qui se traduit par une densité de vie passionnée mais discrète, par un itinéraire lucide parce que médité longuement, par une disponibilité toujours agissante. Lucidité critique, parfois singulièrement décapante, notamment lorsqu'elle dénonce les formes actuelles du mal et la trahison par les chrétiens de l'appel de Jésus, la trahison par l'Église de sa mission, l'affadissement du sel évangélique, la stérilisation du ferment chrétien.

Disponibilité à longueur de vie car si elle est indispensable au départ, elle le demeure pour toutes les étapes de l'existence.

Recherche courageuse et persévérante pour devenir un converti véritable et pas seulement "un héritier du christianisme", recherche qui ne supporte pas la distance entre celui qui connaît et ce qui est à connaître.

Au-delà de son faire et de son dire, par tout ce qu'il est, Légaut répond ainsi à bien des faims confusément ressenties et demeurées inassouvies. Pour beaucoup, il est devenu un maître spirituel qui par sa présence et par sa vie, vraiment fidèle à ce qu'il est appelé à être, aide les autres, les hommes qui se cherchent, à se découvrir dans leur propre réalité. Présence qui les rend présents à eux-mêmes, présence qui parle et qui invente, hors des sentiers battus et des conformismes reçus, et qui par là même donne aux autres la possibilité de s'inventer à leur tour, mus par l'exigence d'une volonté passionnée d'absolu.

On comprend Bernard Feillet lorsque, pensant à Légaut, il écrivait récemment : «On a besoin d'êtres capables de conjuguer l'expérience sur le terrain et la vie intérieure... On a besoin d'initiateurs, de gourous... Les hommes d'aujourd'hui ont besoin d'un témoin qui leur parle à partir de son expérience et non à partir d'une théorie».

On comprend aussi Jean-Pierre Jossua disant déjà, il y a quelques années : «Je suis frappé de l'actualité, d'un homme - Marcel Légaut - qui par ailleurs est assez inactuel parce qu'il règle toute une série de problèmes en suspens de la crise moderniste. Pourquoi est-il tellement actuel ? Pourquoi accroche-t-il immédiatement tant de gens ? Parce qu'il est passionné d'une expérience essentielle et que cela lui pose des questions vraies».

Essentiel insaisissable qui exige, pour être perçu, aimé et servi, une foi nue, essentiel qui se dérobe à tout système comme Jésus-Christ à tout ce qui pourrait le limiter, essentiel qui oblige toute doctrine à demeurer servante. Cet essentiel ne se découvre que peu à peu, en cheminant, en tenant ferme, en restant fidèle, dans les circonstances de sa vie, à sa mission, en ayant le courage tenace de correspondre aux conditions imprévues de l'existence.

Cet essentiel le plus souvent ne se découvre que par la médiation d'un aîné. Ainsi ce que tout homme peut attendre de Jésus, certains peuvent en recevoir la première annonce au contact de la vie de Légaut, dans le sens où devenir disciple de Jésus, c'est recevoir de Jésus la révélation de ce qu'on doit être pour être à son tour créateur et réussir ce qu'aucune technique même parfaitement étudiée et exactement adaptée ne peut réaliser.

Aussi, on me permettra d'en témoigner, est-ce auprès de Légaut, par Légaut que certains d'entre nous, ceux qu'il appelle familièrement "ses camarades" ont reçu les grâces du commencement qui accompagnent l'homme toute sa vie et qui par une mystérieuse disposition n'intéressent pas seulement ceux qui en ont été les bénéficiaires immédiats, mais tous les hommes assez éveillés spirituellement pour en découvrir à côté d'eux, l'originelle et authentique existence, ces grâces de l'aurore qui chaque fois que l'on s'efforce de les retrouver dans son souvenir recueilli sont pour chacun à nouveau prodigues de nouvelles lumières et de nouvelles forces.

Ce que Légaut est pour nous, le Père Portal le fut pour lui, entre 1919 et 1926. Légaut nous en parla souvent. En l'écoutant, il y a déjà bien longtemps, voici quelques extraits de notes prises alors. «Monsieur Portal était bien le disciple de Celui qui demanda au jeune homme riche de donner tous ses biens aux pauvres et qui le laissa ensuite s'éloigner sans faire un geste pour le retenir. Discrétion et exigence exemplaires... Il pensait que plus la mission que l'on porte est spirituelle, plus on doit la laisser rayonner invisiblement et insensiblement sans autrement l'affirmer et l'imposer. Chez monsieur Portal, le témoignage primait l'enseignement. La méditation de Jésus, la fidélité à Jésus dans sa vie personnelle étaient plus immédiatement l'origine de ce qu'il nous disait que la lecture des livres et la connaissance de la doctrine. Il était l'ancien au sens précis du terme utilisé dans les Actes des Apôtres pour désigner celui qui avait vu et entendu le Seigneur. Il était celui qui allait devant sur le chemin qu'il nous fallait prendre. Qu'il est précieux d'avoir un tel Appelant à l'origine de sa vie pour se lever et partir à son tour».

Les Rencontres et la communion fraternelle

Légaut est de manière privilégiée l'homme des rencontres et de la communion fraternelle. Si son

œuvre se présente comme le fruit d'une longue méditation et d'une recherche persévérante, toute branchées l'une et l'autre sur sa vie, toutes éclairées aussi par une foi vigoureuse, on n'oubliera cependant pas que Légaut lui-même affirme, à l'encontre de ceux qui font de lui un homme isolé, que son œuvre n'aurait vu le jour sans le groupe où elle a été mûrie et grâce auquel elle a été rédigée. Le "groupe", chemin qui conduit à la découverte de la présence de l'Esprit de Jésus et qui permet l'actualisation de cette présence par ce qu'il est, communion dans le souvenir vivant et vivifiant de Jésus-Christ, communion dans la foi. Faut-il rappeler les réunions dominicales d'avant-guerre (rue Geoffroy-Saint-Hilaire, rue Galilée, rue Léo Delibes), les séjours de vacances en Auvergne (à Chadefaud, à Scourdois), les séjours après-guerre aux Granges de Lesches et depuis 1967 à la "Magnanerie" de Mirmande, propriété du groupe ? Faut-il rappeler les rencontres exceptionnelles, au sein du groupe, pour ne citer que quelques anciens aujourd'hui disparus, Antoine Martel, Gabriel Rosset, Gabriel Marcel, Édouard Le Roy, l'abbé Gaudefroy, Teilhard de Chardin, le P. d'Ouince ? Légaut aime nous répéter qu'il faut à l'homme des présences qui, sans violer son essentielle solitude, le peuplent et, sans nous écarter de nous-mêmes, nous donnent l'occasion d'entendre l'appel de notre être.

Nous n'aimons pas entre nous le mot "communauté". Aucun mot n'est plus abusivement utilisé que le terme de "communauté". Nous parlons simplement de "groupe" pour signifier notre exigence, être capable de s'unir dans une communion de foi et de vie fraternelle centrée sur l'intelligence de ce que Jésus a été et a vécu avec ses disciples. Dans le grand désert qu'est le monde contemporain, comment ne pas comprendre la valeur irremplaçable d'une telle fraternité partagée ?

Ce groupe qui gravite autour de Légaut se caractérise par son refus absolu d'être organisé du dehors. Il n'est vivant que parce qu'il tire sa sève du dedans et qu'il est de taille permettant des relations humaines réelles, que parce qu'il est stable car il faut être longtemps ensemble pour partager vraiment un niveau de profondeur suffisante.

De plus, une des grandes grâces de ce groupe est d'être "un groupe vertical" où les jeunes, lorsqu'ils ne s'y refusent pas, reçoivent des anciens des éléments de vie spirituelle qu'ils ne pourraient même pas recevoir de leur propre famille.

Le "groupe Légaut" est ainsi le lieu et le chemin privilégié, par son climat, son esprit, sa visée et son exigence, par ce qu'il est, qui permettent, dans une recherche à la fois commune et solitaire, de découvrir l'essentiel, Jésus-Christ.

Le partage n'est pas toujours chose facile. Le "nous" de la communication requiert le respect des singularités personnelles. À chaque pas se rencontre l'interrogation récemment mise en relief par Olivier Rabut : «L'homme peut-il transmettre à d'autres son fonds le plus intime, au niveau de ce qu'il est ? Le paysage intérieur est-il communicable ?»

Légaut est très conscient des difficultés de communication qui existent à l'intérieur du groupe et dans les relations interpersonnelles. À tel cardinal romain qui avait bien de la peine à entrer dans le mouvement de sa recherche, il écrivait récemment : «Qu'il est difficile de vraiment communiquer au niveau de l'essentiel. C'est là que nous saisissons le mieux notre solitude fondamentale et notre unicité fondamentale. La saisie de ce qui est capital pour nous, et ce dont nous sommes responsables pour une part réelle mais difficile. à préciser, est tellement limitée, elle est tellement issue ou du moins préformée en quelque manière par ce que nous sommes, par la situation où nous nous trouvons, qu'on doit pénétrer très profond en soi pour découvrir en l'autre une réalité spirituelle qui recoupe la nôtre. Combien ne nous faut-il pas de respect de l'autre, de foi en l'autre pour accepter, pour vraiment penser qu'il atteint d'une manière différente de la nôtre, sous un angle différent, dans un éclairage différent ce qui est au cœur de nos vies, ce qui nous unit fondamentalement malgré les différences, voire les oppositions».

L'exigence d'authenticité et d'intériorité

Légaut est pour ceux qui l'approchent, l'homme de l'authenticité et de la fidélité, attitude enracinée dans un mouvement d'intériorisation.

Authenticité qui relève directement de l'être et que connaît celui en qui aucune distance ne sépare ce qu'il est de ce qu'il dit et fait. Fidélité qui sait persévérer sans se figer, plonger ses racines dans le passé et accueillir dans sa ramure les souffles de l'Esprit. Intériorité qui exige une activité que personne ne peut nous enseigner, que nous ne pouvons atteindre par imitation, activité essentiellement singulière qui montre que nous transcendons notre faire et notre dire et que nous nous approchons de ce que nous sommes pour arriver aux frontières de la liberté d'être.

Légaut ne cesse de répéter à ses compagnons de route que, dans la vie très occupée qui est la nôtre, il est nécessaire, à certains moments, de s'arracher au quotidien, de se dépayser, de se dégager des préoccupations journalières pour nous approcher de la réalité qui est secrètement en nous et qu'il faut découvrir pour soi seul, dans le silence, le recueillement et la prière. Dans ces conditions, on comprend

le souci permanent de Légaut d'une parole réelle, d'une parole vraie. «Le mot devenu parole, affirme Légaut, a une portée qui dépasse le champ de sa signification grammaticale. Quand je le prononce, je donne au mot une réalité spirituelle dépendante de ce que je suis». «La parole est le mot consacré par une présence. Il y a des mots vivants qui deviennent immédiatement une présence en nous, aucun artifice ne peut les inventer. Quelqu'un se dit à travers eux, qui les efface, qui les consume, et il ne reste plus que l'ineffable et la lumière qu'il suscite en nous, en nous délivrant de nous». Ce témoignage de Maurice Zundel s'applique très exactement à la parole de Marcel Légaut.

On comprend aussi le refus de l'activisme par Légaut, l'activisme qui tend à remplacer les Béatitudes évangéliques par des sentiments et des comportements qui alimentent les luttes de classe et qui en sont les conséquences déshumanisantes avec cependant cette nuance que Légaut souligne : devant certaines situations, personne n'a le droit de juger... Pour les chrétiens qui sont en place, c'est à chacun de suivre à ses risques et périls l'exigence de sa conscience d'homme et de chrétien... J'admire un Helder Camara qui sait rester au-dessus de la mêlée sociale, tout en y étant plongé.

On le voit, l'action authentique pour Légaut trahit la qualité de ce que nous sommes, au-delà de notre faire et de notre dire, comportant le même degré de transparence et d'intériorité que notre personne même.

Dans cette perspective apparaît ainsi la qualité de l'engagement de Légaut, engagement de la totalité de son existence, son caractère définitif avec cependant dans ses modalités concrètes cette singulière dialectique de l'engagement et désengagement dont parlait déjà Mounier. Savoir s'engager, savoir se dégager pour édifier à la fois, l'un par l'autre, l'un malgré l'autre, la liberté de l'être.

Aller ainsi jusqu'au bout de soi-même a bien pour destin d'être crucifié au-dehors comme d'être écartelé au-dedans entre ses exigences intimes. Comment ne pas souligner que rien n'est plus difficile que le maintien convergent de l'engagement et du désengagement essentiels à la fidélité à notre mission d'homme. Si Mounier affirmait que rares sont ceux qui en trouvent l'équilibre, Légaut, par son itinéraire personnel, paraît le réaliser au mieux et appelle chacun à créer le sien.

La foi en l'homme, la foi en Jésus

Pour Légaut, l'homme est toujours plus grand qu'il ne le croit car ce n'est pas en vain qu'il fut formé à l'image de Dieu. Ses potentialités créatrices sont extrêmes. Aussi appartient-il à l'homme de rechercher sa propre humanité et ici il s'agit bien sûr de l'œuvre d'une vie qui passe par un chemin authentique qui introduit à une vie féconde et unifiée par une mission personnelle, propre à chacun, toujours plus clairement reconnue. C'est pourquoi en progressant chacun dans son temps, avec la patience des longs délais, avec ce qu'il est, en cheminant comme Jésus a cheminé, chacun, à sa manière, à sa taille, l'homme s'approche de Dieu de telle sorte que Jésus est, pour cet homme, le chemin qui conduit vers Dieu.

Rien ne caractérise mieux Légaut que cette recherche et cet approfondissement qui dépassent l'effort qui consisterait à définir Jésus à partir d'une théologie qui satisfait l'intelligence.

Nous sommes ici encore au niveau de l'essentiel, au cœur même de la vie de Légaut. Nous ne savons presque rien de Jésus, nous ne savons que ce que nous sommes et, pour Légaut, c'est à partir de cette difficile expérience de soi que nous pouvons entrer dans l'intelligence de celui que fut Jésus.

Deux citations de Légaut peuvent illustrer cela. Nous les empruntons à deux interventions orales de Légaut. «Atteindre en soi la présence de Jésus comme de celui qui est aimé, dont la pensée nous accompagne toujours de telle sorte que son souvenir soit sans cesse en mouvement conscient ou inconscient, sous-jacent à tous les instants, jaillissant en toute occasion, la pulsation de l'être qu'on devient. Être agi par ce souvenir, parce que la pensée de Jésus est l'origine de la création du sens qu'il faut donner singulièrement pour soi aux événements et aux situations afin de bien y correspondre et que sa présence est bien au centre de l'activité intime qui permet de coordonner et d'unifier tout ce qui en soi-même devient et émerge, de percevoir ainsi sa vie dans la durée et la consistance qui lui sont propres, de l'élever au niveau de l'existence, cette approche existentielle de l'être qu'on sera».

«Celui qui me paraît avoir atteint à un degré éminent, pour ne pas dire plus, la liberté d'être, c'est Jésus. Il est celui qui, il y a vingt siècles, a fait cette percée vers l'humain qui était alors à peu près, sinon totalement, inconnue. Sa vie comme sa parole sont une illustration de cet effort intime qu'il est nécessaire que chacun d'entre nous découvre pour atteindre l'intériorité qui permet la liberté d'être».

La nécessaire mutation de l'Église

Dans cette ligne se situe l'effort de Légaut pour comprendre la crise de l'Église. Pour lui, sans l'Église, la foi du chrétien lui resterait très généralement inaccessible car très vite le nom même de Jésus serait inconnu du grand nombre. Cependant l'Église, même par une présence active, ne peut plus dispenser les chrétiens d'un cheminement personnel auquel elle n'est capable de les aider qu'indirectement. C'est d'ailleurs seulement ainsi qu'elle recevra d'eux ce dont elle a besoin pour être digne de perpétuer l'action de Jésus parmi les hommes.

Cependant, dit Légaut, «l'homme ne fut pas respecté dans ses profondeurs, l'Église semblant avoir misé sur l'uniformisation des doctrines et des mœurs et moins sur l'appel aux initiatives personnelles, sur la collectivisation des convictions et des comportements officiellement chrétiens plutôt que sur la promotion des personnes dans leurs richesses intimes d'humanité ou des civilisations dans ce qui faisait leur génie propre».

«L'Église ne peut pas muter, c'est-à-dire naître à nouveau si nous ne nous convertissons pas. Mais ce que j'attends de l'Église, c'est qu'elle ne soit pas seulement gouvernante et enseignante mais aussi éducatrice et appelante. On peut enseigner le peuple du dehors et ne faire que des chrétiens "vécus", mais, pour en faire des êtres vivants, il faut que chacun, à sa manière, fasse son propre cheminement vers son humanité et vers la foi du disciple. Il y a là une action infiniment plus exigeante de la part de l'Église, mission à laquelle nous devons correspondre d'une manière plus difficile aussi».

Si Légaut disait volontiers, il y a quelques années, que jusqu'à présent et depuis des siècles, les chrétiens se laissent porter par l'Église et que maintenant, pour que l'Église vive et qu'elle soit fidèle à sa mission, il ne suffit plus que les chrétiens se laissent porter par elle mais il faut qu'ils la portent, il ajoute aujourd'hui : et qu'ils prennent les initiatives appelées par les situations, initiatives que l'on ne peut attendre de l'autorité, que ne saurait susciter l'Institution, sans jamais oublier toutefois que l'Église n'a d'être véritable que par le Christ.

On voudra bien excuser le caractère rapide de cette présentation de la personne de Légaut et le fait que c'est délibérément qu'on n'a pas procédé à une analyse de son œuvre écrite. Un de ses vieux compagnons de route a essayé de dire comment Légaut est "vécu" par lui. Il était aussi spirituellement inutile de préciser de manière critique les limitations de Légaut, limitations qui sont à la taille de sa grandeur. On n'a voulu présenter qu'un témoignage vécu, et un témoignage vécu ne se discute pas, il est accueilli ou refusé par chacun, à la hauteur de ce qu'il est.

On ne trouvera sans doute pas de meilleure conclusion à ce témoignage qu'en citant quelques phrases prises au vol, il y a bien des années, lors d'une méditation en groupe.

Qu'elle est précieuse la grâce d'avoir rencontré, voulu suivre et suivi réellement un vrai disciple de Jésus. Il n'est pas de grâce plus exigeante. Elle est séparante plus que je ne saurais le dire. Mais elle est la joie des profondeurs. Elle nourrit toutes les ténacités. Elle donne force à toutes les décisions. Elle rend capable de toutes les conversions et, lorsqu'elle se fait capitale, elle peut, brisant avec le temps et l'espace, supprimant vingt siècles plus opaques que lumineux, rendre Jésus-Christ plus vivant que tout "vivant", ou encore en appliquant à Marcel Légaut ce qu'il souhaitait à un éminent cardinal romain dans une lettre qu'il avait été amené à lui écrire :

«Puissiez-vous être un ouvrier utile de cette mutation dont l'Église a grand besoin pour ne pas se réduire à une secte toute tournée vers son passé et où Jésus ne serait plus que l'ombre idéologique du vivant qu'il fut et qu'il demeure encore toujours pour ses disciples».

1977

La patience et la passion de Marcel Légaut

Jean Ehrhard
I.C.I. septembre 1977

Quatre ou cinq ouvrages importants en quelques années, de nombreuses émissions radiophoniques et télévisées en France, en Allemagne, au Canada, une place importante dans la presse mensuelle ou hebdomadaire chaque fois qu'il publie un nouveau texte, une diffusion de "sa pensée" et de "son témoignage" par cassettes, des traductions en italien, en allemand, en espagnol... Sans aucun doute. Marcel Légaut intéresse nos contemporains. Et pourtant, bien peu seraient en mesure de dire qui il est. Jean-Baptiste Ehrhard, qui le connaît depuis bientôt cinquante ans, s'y essaie.

Marcel Légaut est fils du siècle, il a 77 ans. Ancien élève de l'École normale Supérieure de la rue d'Ulm, agrégé de mathématiques, docteur ès-sciences, il a été professeur d'université jusqu'en 1942. Depuis 1940, il est aussi paysan, dans la Drôme. Marié, il est père de six enfants, dont trois ont repris ses terres.

Lorsqu'on a ainsi établi sa fiche signalétique... on n'a guère répondu à la question : qui est Marcel Légaut ? L'homme est difficile à cerner. Fils spirituel d'un lazariste., le Père Portal, qui était aumônier du groupe catholique de l'École normale, il fut aussi, pendant un temps, un adepte fervent de la vision cosmologique teilhardienne. Auteur d'une *Prières d'un croyant*, qui a percuté nos jeunesses de son élan mystique, il a aussi écrit *La communauté humaine*, ouvrage dédié à la mémoire de Karl Marx, «témoin intègre et clairvoyant du matérialisme inhumain d'un monde qui ignorait la foi et sa libre puissance de renouvellement et de création»...

Autre facette de sa personnalité, ce berger solitaire, cet homme d'oraison des monts du Haut-Diois, a été et demeure le "père spirituel" d'une Communion de foi dont l'existence dépasse le demi-siècle et qui permit par ce qu'elle fut - par ses richesses, mais aussi ses pauvretés et ses insuffisances - à son message de vie de prendre corps... Car cet homme à l'écriture dense, riche, parfois hermétique, apparemment abstraite, chaque phrase cherchant à cerner "un univers" et comportant nuances et restrictions - cet homme-là est aussi un homme à la parole vive, qui, en conversation, est toujours d'une étonnante et suggestive clarté.

Oui, quel est le vrai Marcel Légaut ? Est-ce l'homme qui aujourd'hui parcourt inlassablement les routes de France, de Belgique, d'Allemagne et qui trouve sur son chemin des auditeurs fervents, ou l'homme qui est appelé par tel ou tel évêque s'interrogeant sur les vraies dimensions de la crise de la foi et de la crise de l'Église ? Est-ce l'homme qui "prêche" des retraites à des laïcs ou à des prêtres, à des religieux ou à des moniales, aux anciens comme aux jeunes, ou l'homme qui dérange le ronron clérical par l'affirmation libre d'exigences spirituelles de base, condition première d'une fidélité authentique de l'homme à son humanité, du chrétien à sa foi en Jésus ?

Le mythe Légaut et la réalité

Il est difficile de répondre. Légaut est tout cela ou le fut, successivement ou simultanément... Déjà Bernard Guyon écrivait il y a quelques années qu'il fallait lutter contre "le mythe Légaut" qui risquait de faire de lui "un Giono chrétien", "un Teilhard berger". Avec les années, cette tentation du "mythe" n'a fait que se renforcer, cachant ou dénaturant sa véritable personnalité. La presse à grand tirage n'a-t-elle pas titré à son propos sur "l'ermite de la Drôme", "le prophète de la Provence", "l'universitaire-berger" qui rompt trente années de silence et de solitude, de retrait du monde et qui maintenant est redescendu parmi les hommes...

En fait, l'approche de son œuvre ne saurait suffire pour comprendre Légaut, de cette intelligence intérieure à laquelle il ne cesse de faire appel et qui n'est, en vérité, possible qu'en partageant dans une certaine mesure une partie de sa vie. Par rapport aux questions de notre temps, Légaut se situe non en théologien, mais en témoin vivant, en chrétien de forte trempe humaine et de foi vigoureuse. Il se refuse à répéter des certitudes dont il n'aurait pas découvert l'impact en lui-même. Ses démarches donnent toujours une impression de grande rigueur, relevant d'une intransigeance qui jamais ne compose avec les exigences de l'intégrité intellectuelle et de l'authenticité de la vie.

Un témoin qui parle à partir de son expérience

Légaut chemine lentement, dans la fidélité à sa voix intérieure, mais en gardant toujours un exceptionnel accueil aux événements. Il sait, dans le même temps, se centrer sur l'essentiel. Cela lui donne une étonnante lucidité critique, parfois singulièrement décapante, notamment lorsqu'elle dénonce les formes actuelles du mal : la trahison par les chrétiens de l'appel de Jésus, la trahison par l'Église de sa mission, l'affadissement du sel évangélique, la stérilisation du ferment chrétien. Finalement, Marcel Légaut mène constamment une recherche courageuse pour devenir "un converti véritable" et pas seulement "un héritier du christianisme", et cette recherche ne supporte pas la distance entre celui qui connaît et ce qui est à connaître.

Au-delà de son "faire" et de son "dire", par tout ce qu'il est, Légaut répond ainsi à bien des faims confusément ressenties et demeurées inassouvies. Pour beaucoup, il est devenu un maître spirituel qui, par sa présence et par sa vie, vraiment fidèle à ce qu'il est appelé à être, aide les autres - les hommes qui se cherchent - à se découvrir dans leur propre réalité.

Sa présence les rend présents à eux-mêmes. Parlant et inventant sans cesse, hors des sentiers battus et des conformismes reçus, il donne aux autres la possibilité de s'inventer, mus à leur tour par l'exigence d'une volonté passionnée d'absolu.

On comprend Bernard Feillet lorsque, pensant à Légaut, il écrivait récemment : «On a besoin d'êtres capables de conjuguer l'expérience sur le terrain et la vie intérieure... On a besoin d'initiateurs, de "gourous"... Les hommes d'aujourd'hui ont besoin d'un témoin qui leur parle à partir de son expérience et non à partir d'une théorie».

Celui qui va devant

Ces hommes-là aident à découvrir l'essentiel. L'essentiel oblige toute doctrine à demeurer servante, se dérobe à tout système. L'essentiel ne se découvre que peu à peu, à condition d'avoir le courage tenace de correspondre aux conditions imprévues de l'existence.

L'essentiel, le plus souvent, ne se découvre que par la médiation d'un aîné. Ainsi ce que tout homme peut attendre de Jésus, certains peuvent en recevoir la première annonce au contact de la vie de Légaut, dans le sens où devenir disciple de Jésus, c'est recevoir de Jésus la révélation de ce qu'on doit être pour être à son tour créateur et réussir ce qu'aucune technique, même parfaitement étudiée et exactement adaptée, ne peut réaliser. Nous avons été quelques-uns, en tout cas, à faire cette expérience, nous que Légaut appelle familièrement "ses camarades". Il nous a donné ce que je pourrais nommer

"les grâces de l'aurore". Et, depuis, chaque fois que nous nous efforçons de retrouver dans notre souvenir cette découverte du commencement, nous y puisons de nouvelles lumières et de nouvelles forces.

Ce que Légaut est pour nous, le P. Portal le fut pour lui entre 1919 et 1925. «Monsieur Portal, nous a-t-il dit un jour, était bien le disciple de celui qui demanda au jeune homme riche de donner tous ses biens aux pauvres et qui le laissa ensuite s'éloigner sans faire un geste pour le retenir. Discrétion et exigence exemplaires... Il pensait que plus la mission que l'on porte est spirituelle, plus on doit la laisser rayonner invisiblement et insensiblement sans autrement l'affirmer et l'imposer. Chez Monsieur Portal, le témoignage primait l'enseignement. La méditation de Jésus, la fidélité à Jésus dans sa vie personnelle étaient plus immédiatement à l'origine de ce qu'il nous disait que la lecture des livres et la connaissance de la doctrine. (...) Il était celui qui allait devant sur le chemin qu'il nous fallait prendre aussi... »

Une œuvre mûrie en groupe

Autre aspect de Marcel Légaut : il est l'homme des rencontres, de la communion fraternelle. Si son œuvre se présente comme le fruit d'une longue méditation et d'une recherche persévérante, toutes branchées l'une et l'autre sur sa vie, toutes éclairées aussi par une foi vigoureuse, il affirme lui-même, à l'encontre de ceux qui font de lui un homme isolé, «que son œuvre n'aurait pas vu le jour sans le groupe où elle a été mûrie et grâce auquel elle a été rédigée». Légaut fait ici allusion à nos rencontres dominicales, avant-guerre, rue Geoffroy Saint-Hilaire, rue Galilée ou rue Léo Delibes, aux séjours de vacances en Auvergne (à Chadefaud, à Scourdois), aux séjours après-guerre aux Granges de Lesches et, depuis 1967, à la Magnanerie de Mirmande, propriété du groupe... Ces rencontres ont rassemblé des hommes de grande qualité. Pour ne citer que des anciens aujourd'hui disparus, je nommerai Antoine Martel, Gabriel Rosset, Gabriel Marcel, Édouard Le Roy, l'abbé Gaudefroy, Teilhard de Chardin, le P. d'Ouince...

Mais ceux qui nous ont quitté ont eu des successeurs, qu'animent la même foi et le même esprit.

Nous n'aimons pas entre nous le mot "communauté" : «Aucun mot n'est plus abusivement utilisé que le terme de communauté». Nous parlons simplement de "groupe" pour signifier notre exigence : être capable de s'unir de façon stable et fréquente dans une communion de foi et de vie fraternelle, centrée sur l'intelligence de ce que Jésus a été et a vécu avec ses disciples. Dans le grand désert qu'est le monde contemporain, comment ne pas comprendre la valeur irremplaçable d'une telle fraternité partagée ?

Le groupe qui gravite autour de Légaut se caractérise par son refus absolu d'être organisé du dehors. Il n'est vivant que parce qu'il tire sa sève du dedans et qu'il est de taille permettant des relations humaines réelles, que parce qu'il est stable, car il faut être longtemps ensemble pour partager vraiment à un niveau de profondeur suffisante. Le "groupe Légaut" est ainsi le lieu et le chemin privilégiés - par son climat, son esprit, sa visée et son exigence, parce qu'il est - qui permettent, dans une recherche à la fois commune et solitaire, de découvrir l'essentiel, Jésus-Christ.

Le respect de l'autre

Il ne faudrait pas se méprendre, cependant. Le partage, même au sein de ce groupe est parfois difficile. Légaut en est tout à fait conscient. À tel cardinal romain qui avait bien de la peine à entrer dans le mouvement de sa recherche, il écrivait récemment : «Qu'il est difficile de vraiment communiquer au niveau de l'essentiel. C'est là que nous saisissons le mieux notre solitude fondamentale et notre unicité fondamentale. La saisie de ce qui est capital pour nous et de ce dont nous sommes responsables pour une part réelle, mais difficile à préciser, est tellement limitée; elle est tellement issue ou du moins préformée en quelque manière par ce que nous sommes, par la situation où nous nous trouvons, qu'on doit pénétrer très profond en soi pour découvrir en l'autre une réalité spirituelle qui recoupe la nôtre. Combien ne nous faut-il pas de respect de l'autre pour accepter, pour vraiment penser qu'il atteint d'une manière différente de la nôtre, sous un angle différent, dans un éclairage différent, ce qui est au cœur de nos vies, ce qui nous unit fondamentalement malgré les différences, voire les oppositions ?»

Le silence et la prière nécessaires

On ne peut saisir tout à fait qui est Marcel Légaut sans dire aussi qu'il est l'homme de l'authenticité et de la fidélité. Aucune distance ne sépare chez lui ce qu'il dit et ce qu'il fait. Mais il sait persévérer sans se figer, sans doute parce qu'il connaît l'absolue nécessité de l'intériorité.

C'est ainsi qu'il ne cesse de répéter à ses compagnons de route que, dans la vie très occupée qui est la nôtre, il est nécessaire, à certains moments, de s'arracher au quotidien, de se dépayser, de se dégager des préoccupations journalières pour nous rapprocher de la réalité, qui est secrètement en nous et qu'il faut découvrir pour soi seul, dans le silence, le recueillement et la prière. Dans ces conditions, on comprend son souci permanent d'une parole réelle, d'une parole vraie. «Le mot devenu parole, affirme

Légaut, a une portée qui dépasse le champ de sa signification grammaticale. Quand je le prononce, je donne au mot une réalité spirituelle dépendante de ce que je suis». «La parole est le mot consacré par une présence : il y a des mots vivants qui deviennent immédiatement une présence en nous ; aucun artifice ne peut les inventer ; quelqu'un se dit à travers eux qui les efface, qui les consume et il ne reste plus que l'ineffable et la lumière qu'il suscite en nous, en nous délivrant de nous», ce témoignage de Maurice Zundel s'applique très exactement à la parole de Marcel Légaut.

Légaut, toute sa vie, s'est méfié de l'activisme qui est la grande tentation du monde actuel. Mais il se garde de juger des attitudes des autres. «Devant certaines situations, écrit-il, personne n'a le droit de juger... Pour les chrétiens qui sont en place, c'est à chacun de suivre, à ses risques et périls, l'exigence de sa conscience d'homme et de chrétien... J'admire un Helder Camara, qui sait rester au-dessus de la mêlée sociale tout en y étant plongé». Pour sa part, il s'est engagé totalement, définitivement. Avec le souci, dans la vie quotidienne, de cette singulière dialectique de l'engagement et du désengagement dont parlait déjà Mounier. Savoir s'engager, savoir se dégager pour édifier à la fois l'un par l'autre, l'un malgré l'autre, la liberté d'être. Aller ainsi jusqu'au bout de soi-même a alors pour destin d'être crucifié au dehors comme d'être écartelé au-dedans entre ses exigences intimes. Comment ne pas souligner que rien n'est plus difficile que ce maintien convergent de l'engagement et du désengagement essentiels à la fidélité à notre mission d'homme ?

La foi en l'homme, la foi en Jésus...

Pour Légaut, l'homme est toujours plus grand qu'il ne le croit, car ce n'est pas en vain qu'il fut formé à l'image de Dieu. Ses potentialités créatrices sont extrêmes. Aussi appartient-il à l'homme de rechercher sa propre humanité. Il faut savoir que c'est l'œuvre de toute une vie. Mais si l'on a cette patience pour cheminer, chacun à sa manière, à sa taille, on s'approche de Dieu. Rien ne caractérise mieux Légaut que cette recherche et cet approfondissement qui passent l'effort qui consisterait à définir Jésus à partir d'une théologie qui satisfait l'intelligence.

Nous sommes ici au cœur même de la vie de Légaut. Nous ne savons presque rien de Jésus, nous ne savons que ce que nous sommes, et, pour Légaut, c'est à partir de cette difficile expérience de soi que nous pouvons entrer dans l'intelligence de qui fut Jésus. Écoutez encore ce qu'il nous disait au cours de nos rencontres. «Celui qui me paraît avoir atteint à un degré éminent, pour ne pas dire plus, la liberté d'être, c'est Jésus. Il est celui qui, il y a vingt siècles, a fait cette percée vers l'humain qui était alors à peu près, sinon totalement inconnue. Sa vie comme sa parole sont une illustration de cet effort intime qu'il est nécessaire que chacun d'entre nous découvre, pour atteindre l'intériorité qui permet la liberté d'être».

La nécessaire mutation de l'Église

Dans cette ligne se situe l'effort de Légaut pour comprendre la crise de l'Église. Pour lui, sans l'Église, la foi du chrétien lui resterait très généralement inaccessible, car, très vite, le nom même de Jésus serait inconnu du grand nombre. Cependant, l'Église, même par une présence active, ne peut plus dispenser les chrétiens d'un cheminement personnel auquel elle n'est capable de les aider qu'indirectement. C'est d'ailleurs seulement ainsi qu'elle recevra d'eux ce dont elle a besoin pour être digne de perpétuer l'action de Jésus parmi les hommes

Cependant, dit Légaut, «trop souvent l'homme ne fut pas respecté dans ses profondeurs, l'Église semblant avoir misé sur l'uniformisation des doctrines et des mœurs et moins sur l'appel aux initiatives personnelles, sur la collectivisation des convictions et des comportements officiellement chrétiens plutôt que sur la promotion des personnes dans leurs richesses intimes d'humanité ou des civilisations dans ce qui faisait leur génie propre».

«L'Église ne peut pas muter, c'est-à-dire naître à nouveau si nous ne nous convertissons pas. Mais ce que j'attends de l'Église, c'est qu'elle ne soit pas seulement gouvernante et enseignante, mais aussi éducatrice et appelante. On peut enseigner le peuple du dehors et faire ainsi des chrétiens "vécus", mais, pour en faire des "êtres vivants", il faut que chacun, à sa manière, fasse son propre cheminement vers son humanité et vers la foi du disciple...»

Si Légaut disait volontiers, il y a quelques années, que, jusqu'à présent et depuis des siècles, les chrétiens se laissaient porter par l'Église et que, maintenant, pour que l'Église vive et qu'elle soit fidèle à sa mission, il ne suffit plus que les chrétiens se laissent porter par elle, mais qu'il faut qu'ils la portent, il ajoute aujourd'hui «et qu'ils prennent les initiatives appelées par les situations, initiatives que l'on ne peut attendre de l'Autorité, que ne saurait susciter l'Institution».

On ne trouvera sans doute de meilleure conclusion à ce témoignage - qui n'est que le témoignage d'un vieux compagnon de route mais un témoignage vécu - qu'en citant quelques phrases prises au vol, il y a plus de vingt années, lors d'une méditation en groupe. «Qu'elle est précieuse la grâce d'avoir rencontré, voulu suivre et suivi réellement un vrai disciple de Jésus. Il n'est pas de grâce plus exigeante. Elle est séparante plus que je ne saurais le dire. Mais elle est la joie des profondeurs. Elle

nourrit toutes les ténacités. Elle donne force à toutes les décisions. Elle rend capable de toutes les conversions. Et, lorsqu'elle se fait capitale, elle peut, brisant avec le temps et l'espace, supprimant vingt siècles plus opaques que lumineux, rendre Jésus-Christ plus vivant que tout vivant»... ou encore, en appliquant à Marcel Légaut ce qu'il écrivit à un éminent cardinal romain : «Puissiez-vous être un ouvrier utile de cette mutation dont l'Église a un si grand besoin pour ne pas se réduire à une secte toute tournée vers son passé et où Jésus ne serait plus que l'ombre idéologique du vivant qu'il fut et qu'il demeure encore toujours pour ses disciples».

1977

Intériorité et engagement

Dominique Fabe
Carmel N° 3

La jaquette de *Patience et passion d'un croyant*, la couverture de *Intériorité et engagement*, les deux derniers livres de Marcel Légaut, nous offrent le portrait de l'auteur : l'un aux couleurs magnifiques, l'autre simple cliché inversé, plus impressionnant encore. Le visage serein du septuagénaire reflète l'intérieur de l'être; on y lit l'accomplissement d'une vie. Et c'est d'accomplissement qu'il s'agit. En 1940, pressé par les impératifs de la pierre précieuse dont parle l'évangile, Marcel Légaut renonçant à sa carrière universitaire fonde un foyer et se retire dans les montagnes du Diois. Soucieux de nous communiquer le goût de la recherche, il nous livre son "épopée spirituelle".

Dans cette aventure intérieure, la prière occupe la place centrale, d'où l'intérêt de l'ouvrage pour les lecteurs de *Carmel*. Un livre d'une telle densité ne se résume pas, un compte-rendu ne peut l'analyser. Je voudrais seulement dire le plaisir que m'ont donné les échos consonants de la prière chez Marcel Légaut et chez Thérèse d'Avila. Et pourtant, combien différents les univers mentaux !

Pour l'un comme pour l'autre, il n'est de prière que personnelle, je veux dire là où se trouve engagée la personne dans ce qui la couronne : esprit, cœur, liberté. Prier, «c'est vivre en conscience». Dans la prière le «tout de l'homme doit se trouver présent». Alors, s'il est des degrés de prière, c'est le plus élevé, ou mieux le plus profond qu'il importe d'atteindre, celui que Thérèse qualifie en termes de son temps «oraison surnaturelle», «contemplation», «eau vive»... «Les œuvres que je fais, dit Jésus, vous les ferez» (Jn 14, 12).

C'est à ces œuvres que dispose l'intériorité, selon Marcel Légaut. Elle dispose seulement, car il faut franchir nos frontières et dépasser l'humain. La prière atteint alors «l'ordre de l'inspiration», «elle est créatrice sous la motion divine». L'homme, s'il est «agent» n'en est pas moins «agi» et «la prière qui est de nous n'est pas seulement de nous» ; «elle rend susceptible d'être appelé, happé par Dieu». «Nous n'en sommes plus au niveau de nos seuls efforts», «on y accède ni par imitation ni par initiation, elle n'est possible que si l'on sait accueillir ce qui nous visite et monte en nous».

On retrouve au passage les effets de la contemplation thérésienne. Une telle prière éternise : «par elle on est immergé dans la durée et la consistance qui sont d'un tout autre ordre que ce qui passe et s'évanouit». Alors les paroles deviennent «langage de Dieu», «Dieu prie en nous, s'écoute en nous».

Il faudrait mettre en parallèle le thème apostolat et oraison chez Marcel Légaut et chez Thérèse. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la présentation de l'intériorité du chrétien qui prie vraiment, dans l'intériorité de son frère à la volonté bonne. Elle agit par présence. «Cela relève de la communion entre deux êtres présents à eux-mêmes qui secrètement s'engendrent chacun de son côté sous la motion de Dieu... Lors de cette communion, cette action créatrice, propre à chacun..., permet, comme par éclairage, par révélation ... qu'on accueille et rende actuel, grâce à l'autre ... ce qui déjà en nous à l'état potentiel peut naître ou se développer davantage». Il faut lire les pages splendides sur la paternité spirituelle, méditer l'ouvrage.

La pensée rigoureuse, l'écriture dense exigeront l'austérité du lecteur. Mais quelle récompense ! Comme il s'agit de spiritualité en un siècle matérialiste, on peut se demander qui s'intéressera à ce livre. Ce fut la question que se posait le premier éditeur de Marcel Légaut. En se risquant à le publier, il n'avait en vue qu'une bonne œuvre. Et il fit par surcroît une bonne affaire. Pour ma part, j'ai vu Marcel Légaut à la Plesse. L'auditoire d'au moins cent cinquante personnes comptait une majorité de jeunes. La sonorisation était défectueuse et la voix ne s'entendait qu'avec peine, l'exposé était exigeant, mais l'attention fut soutenue, la réaction enthousiaste. La raison de ce succès, on peut la trouver ce me semble (p. 80) : «Toute parole qui s'efforce de préciser ce qu'on vit, de cerner le mystère qu'on est en soi-même et la relation qu'on a avec le Tout, de cerner l'absolu, quand elle ne relève pas seulement du verbalisme, de l'affectivité ou de l'intellectualité, transcende le mot qu'elle utilise. Parce qu'elle est comme imprégnée par la présence de celui qui la prononce et qu'elle la reflète, elle témoigne de ce qu'il veut dire au-delà du sens obvie».

1977

Patience et passion d'un croyantH. Holstein
Les *Études* N° 346

La collection, maintenant connue, des interviews, publiée aux Éditions du Centurion, nous donne un passionnant "autoportrait" de Marcel Légaut. Dans une suite de dialogues d'une confiante amitié (où B. Feillet joue un peu le rôle de l'interrogateur chez Platon, c'est-à-dire écoute et fait parler le maître), Marcel Légaut, après avoir évoqué son évolution, sa recherche, et la manière de retraite rurale qui est, depuis près de quarante ans, le cadre de sa réflexion et de sa prière, expose longuement ses vues sur le Christ, l'Église, la vie spirituelle du chrétien. La foi profonde et contagieuse de cet homme tout d'une pièce, type français du moderne "gourou", suscite notre admiration : le contact de Légaut rapproche de Dieu. Mais Légaut, qui ne veut pas être théologien, et qui se montre assez sévère pour cette discipline et ses professionnels, s'est constitué une théologie personnelle, profonde, structurée, et, sur plusieurs points, discutable. On aimerait que, à l'exposé si attentivement noté dans ce livre, succède un "dialogue", dans le genre de celui esquissé, à bâtons rompus et sans assez de méthode, avec le P. Varillon. Reste qu'il faut remercier B. Feillet de nous présenter, dans le cadre admirable de Lesches-en-Diois, un croyant de la vigueur de M. Légaut et de nous permettre de l'entendre.

1977

Patience et passion d'un croyant

Marcel Légaut interrogé par Bernard Feillet

J.P. Jossua

La vie spirituelle N° 620

Voici un excellent petit livre, plein de richesse spirituelle et d'humanité robuste, qui permettra à ceux qui ne connaissent pas la pensée de Marcel Légaut de la découvrir, il est très clair, se suffit à lui-même et ne présuppose aucune connaissance de l'œuvre; et à ceux qui l'aiment déjà de le retrouver. Grâce à la pertinence et à la discrétion de Bernard Feillet, il est largement supérieur aux autres interviews de la collection, mais cela tient aussi au fait que tout en gardant le caractère direct de la conversation, il a été réécrit soigneusement et y a gagné une réelle lisibilité.

L'ouvrage se compose de trois parties : la vie, la spiritualité, l'Église. On y découvre à chaque pas de petites maximes, forgées avec beaucoup de bonheur, sur toute sorte de thèmes de foi, de vie chrétienne, d'expérience spirituelle humainement enracinée, d'existence en Église. Pour ma part, j'ai aimé spécialement les pages autobiographiques (5-70) et celles qui concernent Jésus (70-90). Celles qui se rapportent à l'amour, au mariage, au célibat, m'ont semblé un peu trop simples, un peu moralisantes. La section sur l'Église est vigoureuse, reprenant de façon moins détaillée les vues du livre *Mutation de l'Église et conversion personnelle*; elles apporteront à beaucoup aujourd'hui encore un renouvellement du regard, même si d'autres, inévitablement, les trouveront déjà plus familières. Un livre à lire, à offrir...

1977

Patience et passion d'un croyant

Bernard Feillet interroge Marcel Légaut

L.J.R.

Nouvelle revue théologique N° 99

Sous la forme vivante que prend la collection, M. Légaut reprend en raccourci maintes de ses positions et propositions sur la spiritualité (2^e partie) et l'Église (3^e partie). Ses souvenirs et confidences autobiographiques (1^{ère} partie) aident le lecteur à rejoindre sa préoccupation avec plus d'intelligence sympathique, à mieux situer ses opinions et ses vues prospectives, à opérer avec plus d'aisance le discernement parfois délicat qu'elles appellent. D'accord ou non sur certains points, on saura profiter, pour une réflexion salutaire, d'une foule d'observations pénétrantes qui interpellent notre loyauté.

1977

Intériorité et engagement

Henri Wattiaux

Revue théologique de Louvain N° 8

Ce nouveau livre de Marcel Légaut est fait des retombées de trois volumes précédents : *L'homme à la recherche de son humanité*, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, *Mutation de l'Église et conversion personnelle*. Sur l'intériorité (p. 11 à 70), la prière (p. 71 à 157) et le renouvellement de la cène (p. 159 à 252) est rassemblé ici ce qui se trouve là de façon éparse.

L'exposé sur l'intériorité est à lire plutôt comme un témoignage que comme un enseignement. «L'auteur se "profère" plutôt qu'il ne professe» (p. 17). Il suppose chez son lecteur le même effort de présence à soi, la même aspiration à un contact profond avec cet essentiel de lui-même où se livre son être authentique. Une fois atteinte et vécue dans la durée cette fidélité fondamentale qui est autre que le

respect d'un contrat (p. 36), l'homme découvre que sa lucidité et sa fermeté ne lui viennent pas «d'une autorité rationnellement fondée ou d'origine divine» (p. 53), mais de «ce qui en lui n'est pas que de lui» (p. 28). Pour qu'apparaissent ces exigences intimes qui ne poussent ni au sectarisme, ni au prosélytisme, il faut s'être hissé à ce niveau de «la fidélité à soi qui est aussi, pour l'homme explicitement croyant, fidélité à Dieu» (p. 31). Aucun critère objectif ne peut juger les exigences qui s'imposent dans l'intime de la conscience, elles ont en elles-mêmes leur propre justification. A posteriori seulement, des vérifications sont possibles de la justesse de la voie parcourue, de l'approfondissement dont elles furent l'occasion; ainsi du sacrifice, conséquence indirecte de la décision assumée; ainsi des capacités que l'on se découvre, en allant son chemin, pour accomplir la mission de sa vie; ainsi encore de la découverte, par récurrence, au terme d'une vie fidèle, du positif d'un passé marqué par les erreurs, les imprudences, les maladroites. Cette intelligence du mystère de sa vie, ce devenir de la personne dans son être authentique lui permettent, sollicitée par le dedans, de cheminer vers le mystère de Dieu. Pour parvenir à «cette conscience exclusivement personnelle de l'essentiel enfoui au cœur de chacun» (p. 54), des moyens indirects sont disponibles : le silence et le recueillement, la communication en profondeur avec un être en marche vers son humanité, le partage d'une vie de communauté dont chacun des membres accomplit sa propre mission.

Au croyant soucieux d'être fidèle aux voies de Dieu et de demeurer intérieurement ordonné à l'union avec lui, il est réconfortant d'entendre un homme parler d'expérience : quelque chose, en soi, fait écho. Mais le témoignage a-t-il une portée universelle ? Faut-il s'efforcer «d'élever la vie spirituelle des 'chrétiens du commun' au niveau de la fidélité de chacun à son essentielle originalité» (p. 200) ? Doit-on souhaiter que, «lorsqu'un homme a réalisé une percée nouvelle dans l'essentiel humain» (p. 107), cette vérité, devenue plus facilement accessible aux autres, fasse école ? Il ne le semble pas eu égard à l'ambition du projet. Si le devenir humain qui doit conduire au plus profond de la fidélité à soi est supposé à l'approche du mystère de Dieu, qui dira le moment où le voyage est accompli selon le désir de Dieu ? M. Légaut accentue les oppositions entre des thèmes qui, en vertu d'une information réciproque, gagneraient à être rapprochés : croyance et foi, extériorité et intériorité, loi et conscience, doctrine et vie. En ne donnant qu'un statut d'adjuvant à l'objectif et au structurel, en méconnaissant la valeur médiatrice de l'institutionnel, l'auteur renforce le privilège d'une expérience, partagée sans doute avec plusieurs mais qui ne peut être représentative du cheminement obligé vers une foi adulte. Ce message est lesté d'une force d'interpellation puissante mais celle-ci n'atténue pas un malaise réel exprimé ici même par G. Thils, à propos de *Mutation de l'Église* (RTL 6, 1975, p. 354-357).

Les deux sections suivantes se présentent de façon différente. Marcel Légaut répond ici à des questions. La prière est rattachée, non à la sincérité qui est spontanée et n'exige aucun approfondissement préalable pour être atteinte, mais à l'authenticité qui «consiste à adhérer à son centre, à être ce qu'on doit être pour approcher de ce qu'on est en puissance» (p. 103). Il faut, pour y accéder, entrer en soi-même «par le souvenir actif et l'intelligence en profondeur de son passé, également par une certaine préconscience de la manière spirituelle dont nous aurons à vivre l'avenir qui nous attend» (p. 81). Ainsi la prière, «activité nécessairement individuelle qui doit exprimer de façon personnelle ce que chacun est réellement dans son unicité» (p. 137), établit-elle, de façon tout intérieure, en relation avec Dieu. Elle est à créer dans le temps au rythme du développement spirituel (p. 85 et 124). Inversement, son fruit est «une prise de conscience plus poussée de ce que nous avons été et avons à devenir pour être plus proches de l'authenticité» (p. 82). La vraie prière ne s'apprend pas; elle se découvre «quand on s'y trouve préparé par ce qu'on est, provoqué par ce qu'on vit» (p. 101). En se découvrant soi-même et en grandissant dans la maturité personnelle, l'on entrevoit la démarche même de Jésus pour entrer dans son être profond et être fidèle à sa mission. Grâce à l'approfondissement humain, on se trouve «en mesure d'approcher dans les meilleures conditions de la vérité sur Jésus» (p. 99) qui dépasse tous les prophètes par «le caractère radical de la prise de conscience de ce qu'il appelait la volonté du Père sur lui» (p. 107), par l'universel dont il se montre capable, «ce sceau de Dieu en forme humaine sur son œuvre» (p. 114). La prière est d'autant plus personnelle et efficace que le chrétien, devenu disciple, réalise dans sa mission «une proximité de Dieu semblable à celle que Jésus a connue avec son Père» (p. 125). Elle n'est possible dans une Église que là où existe une communauté dont le renouvellement de la Cène amorce la naissance et l'approfondit (p. 132).

L'essentiel, dans cette action communautaire des chrétiens en mémoire de Jésus, est «l'actualisation des derniers moments de Jésus avec les siens afin que sa présence monte en chacun des chrétiens qui s'efforcent avec tout leur être de se rendre présent ce temps extrême» (p. 244). La célébration de la Cène est en même temps un agent et un fruit de l'intelligence de la vie humaine de Jésus, dont le sacrifice est dû à la fidélité à sa mission jusqu'à la mort.

«Ce n'est que par l'intelligence de la vie de Jésus, saisie au plan de l'universel, qu'on peut saisir les

raisons fondamentales de sa mort (...). C'est en mesurant le caractère révolutionnaire et spirituel du comportement et de l'enseignement de Jésus qu'on peut atteindre au-delà de ceux-ci à son originalité existentielle au niveau de l'essentiel» (p. 184 et 185). Les pages suivantes expriment la conception de l'auteur sur la présence réelle dans l'Eucharistie. Celle-ci «est identique à celle, non moins réelle, de Jésus en chacun de ceux qui croient en lui, de foi» (p. 187). Elle doit être entrevue par un retour à l'origine de cette présence, «le mouvement même qui porta Jésus vers les siens au dernier soir et ce qu'alors ceux-ci reçurent et vécurent de lui» (p. 189). On trahit «la volonté dernière de Jésus» en insistant sur la présence réelle plus que sur «ce qui a rendu la Cène spirituellement possible et lui a permis d'atteindre à l'universel» (p. 190). L'ouvrage s'achève sur une remise en cause de l'exercice du sacerdoce ministériel «qui n'est même pas celui des origines» : la voie actuelle «est de se préparer personnellement à célébrer la Cène» (p. 238).

Nous voudrions rassembler maintenant quelques réflexions suggérées par la lecture de cet ouvrage. S'il est vrai que M. Légaut, à propos de Jésus, parle en un endroit (p. 108) de «son existence de toujours», nombre d'énoncés font peser une lourde ambiguïté sur la conception qu'il se fait de la personne de Jésus. Pour en approcher le mystère, l'auteur opte résolument pour la voie ascendante de la christologie. Elle consiste à partir de l'humanité de Jésus pour aboutir, dans une confession de foi, à sa reconnaissance comme Fils unique de Dieu et Sauveur. La possibilité de cette démarche est attestée par plusieurs théologiens contemporains, mais elle ne nous paraît pas rigoureusement mise en œuvre chez notre auteur qui, par réaction antidocète, considère l'existence du Christ selon sa nature perceptible à regard humain : «Il y a dans l'existence de Jésus, une telle qualité d'être, une telle lumière de jugement, une telle puissance de décision, une telle fidélité sans faille (...) qu'il me semble avoir épuisé toute la potentialité humaine de façon surhumaine» (p. 112). Cela ne se peut, certes, qu'en raison de sa proximité exceptionnelle avec Dieu : «Jésus a atteint en perfection la profondeur de l'humanité qui est en puissance dans tout homme; il a pénétré dans l'intelligence de l'œuvre de Dieu dans le monde comme si lui-même en était l'auteur» (p. 126). Il fut «fidèle totalement à ce qu'il devait être, communiant à la divine présence qui l'appelait, fit de Dieu son Père en se découvrant par foi son Fils» (p. 182). Lorsque encore, à propos de la prière de Jésus, l'auteur parle de «sa solitude fondamentale face à Dieu, tout au long de la gestation de sa vie et de sa mission» (p. 117), on peut douter qu'il confesse en Jésus le Fils éternel préexistant en Dieu, dont la conscience humaine est agie par le Logos qui la fait être. Nos doutes quant à la pensée de M. Légaut sur la divinité de Jésus se trouvent renforcés, nous semble-t-il, si l'on considère que, pour lui, Jésus a atteint l'universel en raison de la perfection humaine que manifeste son histoire. La théologie de l'incarnation et de la résurrection affirme certes l'unité entre la singularité de Jésus de Nazareth et l'universalité de sa présence de Ressuscité dans l'histoire. Mais le fondement de l'affirmation est différent. Le fait de la vie et de la mort de Jésus est une réalité constatable; la portée universelle de sa résurrection est une réalité à croire. Pour confesser que l'événement divin du salut universel est donné dans un fait humain historique, il faut une connaissance de celui-ci et de son actualisation dans la Tradition ecclésiale. Je me découvre croyant maintenant en participant à la confession de la foi de l'Église dans le fait de la mort et de la résurrection du Christ, Fils de Dieu, pour le salut de tous les hommes. Dans ce sens précis, l'actualité de ma foi au sein de l'Église confessante est le signe de l'universalité du salut donné par Dieu dans le Christ. Le fait que Jésus réalise dans son histoire humaine le prototype de l'homme achevé ne doit pas masquer le fondement réel de son universalité.

La pensée de M. Légaut ne souffre pas seulement d'insuffisance à propos de la confession de la divinité du Christ ou du rôle de l'Église, institution sacramentelle du salut. Sa conception de l'Eucharistie nous semble appeler également un redressement. La Cène ne serait, selon notre auteur, qu'un rassemblement voulu par Jésus «pour rendre possible l'accomplissement spirituel des hommes» (p. 190) et son renouvellement a pour but de réactiver le souvenir de Jésus, d'entrer dans l'intelligence de ce qu'il a vécu. Cette vue n'assume qu'imparfaitement la portée réelle du rite nouveau. L'Eucharistie, telle que le Christ l'a voulue, est un repas sacrificiel : dans l'atmosphère de la Pâque où elle fut instituée, Jésus a signifié par elle sa mort prochaine et, en prescrivant le renouvellement de ce repas où il s'est donné en nourriture, il annonçait aux siens leur participation à son destin de mort et de résurrection. L'Eucharistie d'aujourd'hui est le signe efficace du mystère pascal, elle signifie l'union du chrétien d'aujourd'hui à l'acte salutaire du Christ, elle s'inscrit au cœur de la communauté ecclésiale qu'elle réalise. La foi eucharistique est encore foi en la présence réelle. M. Légaut, on l'a vu, n'est guère sensible à la diversité des présences du Christ à son Église et assimile celle-là à la présence de Jésus «en chacun de ceux qui croient en lui, de foi» (p. 197). Certes, la présence du Christ dans l'Eucharistie n'est pas dite réelle à titre exclusif. Mais elle est ainsi nommée parce qu'elle est ontologique, substantielle : le Christ lui-même, dans son humanité glorifiée, se manifeste et se donne dans la coupe et le pain. Cette présence est un effet de sa volonté créatrice que reconnaît la foi. À l'auteur, fervent des

Écritures, faut-il rappeler qu'en Jn 6, la manière dont les Juifs interrogent : «Comment Jésus, le fils de Joseph, peut-il donner sa chair à manger ?», indique qu'ils ne comprennent pas dans le sens d'un réalisme charnel la parole de Jésus : «Je suis le pain de Dieu descendu du Ciel». Il s'agit de savoir ce que signifie moralement et spirituellement la possibilité physique de manger la chair de "cet homme". Ce n'est pas l'évidence de ce qu'ils avaient entendu qui a déterminé les Douze à continuer de faire route avec le Christ, mais la foi dans l'efficacité de la parole dite. Quant à l'idée de la conservation dans l'Église de «l'exercice d'un sacerdoce ministériel qui n'est même pas celui des origines», des travaux de valeur disent ce qu'elle a d'inexact et de gratuit (ainsi, p. ex. A. Descamps, *Aux origines du ministère. La pensée de Jésus*, dans RTL 2 (1971), p. 3-45 et 3 (1972), p. 121-159; *Le ministère et les ministères selon le Nouveau Testament*, Dossier exégétique et réflexion théologique, Paris, 1974 (voir notamment, aux p. 347-417, la contribution de B. Sesboué; A. Vanhoye, *Sacerdoce commun et sacerdoce ministériel. Distinction et rapports*, dans NRth 97 (1975), p. 193-207).

Que notre pénétration spirituelle du Christ et l'accès à la connaissance de son mystère soient, pour une part, le fruit de nos expériences personnelles les plus profondes, nul n'en disconvient. Son enracinement humain dans l'épreuve ou la joie peut affiner la qualité dépouillée de la prière et aller dans le sens d'une proximité plus grande de soi à soi. M. Légaut décrit avec talent cette appropriation intérieure, dans la durée d'une vie, de l'intelligence de son sens par la prière. Celle-ci serait concomitante à l'approche personnelle de l'authenticité. Mais ne faut-il pas affirmer avec autant, sinon plus de force, qu'elle résulte en nous de l'activité de l'Esprit-Saint : «Vous avez reçu un Esprit qui fait de vous des fils adoptifs et par lequel nous crions : Abba, Père» (Rm 8, 15; cfr Ga 4, 6). Le thème scripturaire de la filiation adoptive (Ga 4, 7; Eph 1, 14.18; Col 3, 24; He 9, 15; 1 P 1, 4) se rattache à la révélation du mystère d'amour du Dieu trinitaire manifesté dans le Christ (Jn 8, 42; 14, 15.21.23.24.28; 15, 21.23 ss.; 16, 27; 21, 15 ss.; I Jn 2, 15; 4, 20; 5, 1 ss.). Regrettons que cet aspect essentiel de la vocation chrétienne soit ici occulté. Dans le même sens, nous ne voyons pas comment, sans faire violence aux textes, on pourrait suivre l'auteur dans son interprétation de la conversion de Paul : «Non pas une irruption divine mais un événement personnel puissamment vécu» (p. 86 et 178). Dans les trois récits de la rencontre de Damas rapportés par Luc (Ac 9, 3-9; 22, 6-11; 26, 12-18), la lumière du Christ, la chute de Paul et la voix céleste sont explicitement mentionnés. Paul lui-même indique avoir reçu une «révélation» (Ga 1, 16) et avoir vu le Christ ressuscité (1 Co 9, 1; 15, 8).

Nos réflexions ne veulent que modestement suggérer, sur quelques points, un complément de perspectives à l'entreprise de M. Légaut; elles n'en méconnaissent pas l'intention généreuse qui s'y exprime et ne mettent pas en cause la bonne foi de l'écrivain. L'attrait de ce témoignage tient à l'émouvante sincérité qui le porte et les réserves formulées permettent, pensons-nous, de situer mieux le projet de l'auteur. Prendre conscience des limites d'un point de vue dispose à en accueillir l'interpellation même s'il échoue à choisir la totalité de l'expérience chrétienne.

1978 **Mutation de l'Église et conversion personnelle** Claude Bridel
Revue de théologie et de philosophie N° 111

L'œuvre de Marcel Légaut frappe surtout par la personnalité de son auteur qui lui confère un rythme et un ton particulier. Ne l'ouvrons pas pour y recueillir un enseignement théologique original : rien ici de nouveau ou d'osé par rapport à ce qu'on étudie actuellement dans l'Église catholique. Mais admirons la lente patience du sage qui veut faire pénétrer une seule grande certitude : l'Église doit (et peut) changer de visage pour attester le message des origines mais cette mutation qui va dans le sens d'une décentralisation générale requiert un recentrement, général lui aussi, de chaque croyant sur une foi radicalement intériorisée. Marcel Légaut ne veut être qu'un laïc s'adressant à d'autres laïcs, un catholique né au début de ce siècle, soucieux du cheminement de ses contemporains, un croyant paisible qui s'entend à dire le prix de la foi. On sait pourtant que son témoignage porte aussi dans la jeunesse, même non catholique, preuve de la «présence» qui s'affirme lorsque parle cet intellectuel devenu homme de méditation au ras de la terre. Sous d'autres formes peut-être, avec une visée mieux adaptée à la crise de nos propres Églises, nous ne perdrons rien à posséder de tels maîtres spirituels.

1978 **Intériorité et engagement** J. Javaux s.j.
Nouvelle revue théologique N° 100

La 2^{ème} et la 3^{ème} parties de l'ouvrage sont indispensables pour l'intelligence exacte de la première. Celle-ci dégage une condition universelle de la naissance de la personnalité : le fait de percevoir au plus intime de soi-même l'invitation à un épanouissement humain aussi parfait que possible. Lequel, étant progressif, supposera un engagement, généreux mais surveillé, dans les modalités de l'existence;

et celui-ci, parce qu'il obéit à un appel essentiel et profond, engendrera la fidélité. Et l'auteur d'analyser l'accueil de la loi. Il ne s'agit ici ni de philosophie ni de psychologie mais d'un simple regard de l'homme sur l'homme. Et l'engagement en question n'apparaît pas d'abord comme religieux. En fait l'homme découvrira qu'il est sollicité par quelque chose (quelqu'un ?), qui lui est intérieur. La personnalisation pourra se réaliser sans que la source soit nommée Dieu. Mais ce nom correspond à l'ensemble des données. Et cette mise en clair se fera le mieux dans la méditation de la personne du Christ. L'auteur envisage-t-il une vocation d'exception ou, en principe, n'importe quelle destinée humaine ? Une phrase autorise cette dernière hypothèse ; la certitude viendra de la suite du livre. Soulignerons-nous que, si la présentation est originale, cette attention à l'intériorité est de vieille tradition chrétienne ? La seconde partie parle de la prière; nous y lisons des pages fort belles sur la retraite. L'accent est mis sur l'expression personnelle dans la prière, soit que l'orant invente ses formules, soit qu'il réinvente des formules anciennes de prières.

La dernière partie traite de «la Cène». Titre significatif : cette réunion est conçue comme reconstituant l'union intime du dernier repas du Christ avec ses Apôtres, la «présence» consistant en celle que Jésus a promise aux disciples qui se rassembleraient en son nom. La Cène devrait, pense l'auteur, se renouveler assez souvent pour animer la vie quotidienne des participants; une vue qu'on pourrait rapprocher de *Lumen Gentium*, ch. IV. Mais l'aspect de célébration de notre certitude de la Résurrection paraît échapper totalement à l'auteur. Par ailleurs nous nous réjouissons de voir le «sacrifice» du Christ interprété avant tout comme une fidélité. On sait que M. Légaut et le P. Varillon eurent un *Débat sur la foi*, où le second relevait certains points essentiels à la foi catholique et sur lesquels son interlocuteur lui semblait tenir des positions inadmissibles (cf. NRT. 1973, 678). Nous croyons qu'il voyait juste et que le présent ouvrage prête le flanc aux mêmes objections. Les questions qu'il pose peuvent néanmoins servir à un examen sincère et à un approfondissement de notre foi.

1978

Citations de Jean-Pierre Jossua

dans «L'écoute et l'attente» (1978), p. 121-22

Joseph Thomas

Archives

J'ai trouvé un passage de Jossua sur Marcel Légaut. Peut-être y en a-t-il beaucoup plus. J'ai repéré celui-là dans *L'écoute et l'attente* p. 121-122. Une autre allusion à Légaut se trouve dans le même livre à la page 89. Un beau passage de *Une vie*, compare les itinéraires de Marcel Légaut et de Guy Riobé.

***L'écoute et l'attente* (p. 121-122)**

Quelques discernements très simples pourraient, s'ils étaient adoptés par tous, rendre infiniment plus satisfaisante la vie dans l'Église. J'y pensais à Haguenau en discutant des problèmes posés par l'œuvre de Marcel Légaut avec des amis que j'ai connus grâce à lui. Il suffirait que chacun d'entre nous présente les choses loyalement

Voilà la confession de foi actuelle, l'enseignement commun de l'Église à laquelle j'appartiens. Bien sûr, en les répétant, je les interprète à ma manière, mais dans une mesure volontairement limitée. Et voici où j'en suis pour ma part, à tel moment de mon histoire ; je ne puis en dire davantage. Cela ne signifie pas: telle est la vérité, et moi pauvre type je n'en saisis que cette portion mais plutôt voilà ce qui s'est transmis jusqu'à présent et voici mon propre balbutiement où pour une part est présent ce qui se dira demain. On sortirait ainsi de l'alternative détestable : ou bien se sentir obligé d'en dire plus que l'on ne croit ou pense personnellement, ou bien craindre ou risquer de trahir un legs que nous savons nous dépasser.

Je me demande si même pour la liturgie nous ne pourrions tous nous accorder pour que les rassemblements amples et réguliers soient conformes à un rituel et à des textes approuvés - avec une marge de liberté indispensable -, de façon à préserver la tradition eucharistique et à respecter la sensibilité de beaucoup, et d'autre part que soit franchement admise dans de plus petits groupes ou des rencontres occasionnelles une création, une improvisation. Celles-ci deviendraient d'autant plus heureuses, en tout cas en ce qui me concerne, que toutes choses, de mon propre consentement, ne seraient pas livrées à mon trop frêle esquif.

On parlait aussi de marginalité : Légaut et ses amis sont-ils marginaux ? Quelle mauvaise catégorie ! Central, marginal : par rapport à quoi ? C'est concéder ce qu'il faut refuser à tout prix. Je suis au cœur de l'Église, autant que quiconque, et je me reconnais nullement marginal. Mais, par rapport à ce qui est dans l'Église en situation de visibilité publique, de représentativité "officielle", je vis un certain exil intérieur, C'est tout autre chose, qui ne doit donner aucune mauvaise conscience, aucun sentiment d'être en train de glisser insensiblement au-dehors

Une vie (p. 13-15)

Il arrive qu'avec le temps deux figures aimées viennent se placer l'une en face de l'autre. C'est ainsi que deux chrétiens admirables, lumineux, Guy Riobé et Marcel Légaut, l'évêque idéal et le plus laïc des laïcs, se rejoignent dans ma mémoire. Ils avaient dû l'un et l'autre traverser l'épreuve de la réalité, qui vient soudain bouleverser nos représentations, nos rôles, le style dont nous avons hérité, et faire tous deux par choix l'expérience coûteuse de l'humain. Dans l'Église telle qu'elle est, un tel chemin vous met en marge. Il faut alors s'initier à la liberté, au courage, à l'entêtement. Faire passer la responsabilité envers l'Évangile avant toute autre. Devenir une voix, un repère pour beaucoup d'êtres, mais aussi l'objet de méfiances, d'inimitiés. Là s'arrête le parallèle.

Guy était un homme réservé, qui avait dû apprendre la cordialité et l'attention à tous; un solitaire qui s'était mis au travail d'équipe, et avec quelle capacité d'écoute; une conscience inquiète qui se tourmentait de devoir briser une unanimité supposée en enfreignant des interdits, en dénonçant des paroles creuses et faussement rassurantes. Chaque intervention de sa part entraînait pour lui beaucoup d'hésitations, de repentirs, de souffrances devant les réactions hostiles venant de son diocèse, de ses collègues dans l'épiscopat, de Paul VI même. Légaut, en revanche, malgré l'amitié et l'accueil chaleureux dont il était capable, malgré son attachement au groupe de "camarades" - dont il a reçu autant de stimulations et d'aide qu'il lui a apporté d'inspirations -, malgré sa tardive carrière de pape de l'Église informelle, était un homme seul. Seul, consacré à un itinéraire spirituel très exigeant qui a façonné sa vie et sa pensée et, dans un deuxième temps, lui a permis non seulement d'orienter les autres mais encore de proposer à l'Église une nouvelle manière d'être. Celle-ci, dans l'article prophétique «La Passion de l'Église», rejoignait de près les intuitions d'Yvan Illich, qui semblaient alors révolutionnaires, et cela malgré des points de départ très différents. Guy, Marcel ; Gérard, Michel ; Nicolas, Henri ; Madeleine, France - nous vous aurons dû plus que nous ne saurions dire.

1979 **Deux chrétiens en chemin, Légaut-Varillon**

Nouvelle rencontre au Centre Kierkegaard

Henri Holstein
Les *Études* N° 350

En 1971, au lendemain de la publication des grands ouvrages de Marcel Légaut, le Centre catholique des intellectuels français avait organisé, entre Légaut et Varillon, un débat de haute tenue, publié sous le titre *Débat sur la foi*. Sept ans après, à la suite de nouvelles publications et d'innombrables interventions de M. Légaut, les deux amis se retrouvent au Centre Kierkegaard, à Lyon. La discussion cordiale et davantage attentive à bien mesurer les écarts et les points de contact, m'a paru plus structurée, soucieuse de faire préciser l'exacte pensée théologique de chacun. Trois thèmes sont successivement abordés : la foi et l'expression dogmatique, le Christ homme et Dieu, l'Église d'aujourd'hui et de demain. Sur ce dernier chapitre, il semble que la réponse de Varillon, trop brève, ait un peu facilement acquiescé aux séduisantes perspectives, quelque peu utopiques, de Légaut. L'intérêt de ce dialogue fut de contraindre les deux interlocuteurs, par une maïeutique affinée, à livrer le fond de leur pensée. Varillon pousse Légaut à s'exprimer en toute franchise sur le dogme, singulièrement sur la divinité du Christ et l'intention rédemptrice de sa mort. Mais de son côté, Légaut pousse la prudence de Varillon à une plus claire affirmation de ce qu'il lui accorde. Dialogue un peu tendu mais pleinement loyal de deux croyants qui communient dans une même foi priante et dans une volonté de servir l'Église.

1980 **Deux chrétiens en chemin**

Nouvelle rencontre du Père Varillon et de Marcel Légaut *Nouvelle revue théologique* N° 102

J. Javaux s.j.

Le souci commun d'une responsabilité dans l'Église (cf. p. 12), un assentiment commun sur l'essentiel, telles seraient les caractéristiques de ce dialogue (le précédent avait eu lieu sept ans plus tôt). Ici le regretté P. Varillon manifeste la préoccupation persistante de représenter une tradition ouverte, tandis que M. Légaut garde cette allure de penseur "personnel" qui lui a valu une large audience chez des chrétiens avides d'aggiornamento. «L'unité de l'Église, dira le premier, est à la fois du temps et de l'espace. L'unité dans le temps, c'est la Tradition; l'unité dans l'espace, c'est la Communion». «Tout à fait d'accord», répondra M.L. (p. 157). Et quand il voudra marquer la divergence de son cheminement spirituel par rapport au P.V. «cheminement qui juge l'homme en profondeur bien au-delà de ce qu'il dit et même de ce qu'il fait», son interlocuteur récusera cette différence : «Croyez que je me garde, quand je parle de Dieu, de le dire extérieur à l'homme. Comment établir une relation d'amour avec ce monstrum quid ? Et comment comprendre, ce qui est tout de même essentiel, qu'en nous révélant Dieu, Jésus nous révèle à nous-mêmes et que, s'il se montre exigeant, ce sont nos propres exigences qu'il nous découvre ?» N'empêche que M.L. aura tendance à souligner le transitoire historique, le

provisoire approximatif, l'adaptation régionale, qu'il s'agisse du rapport de l'institution à la communion, du dogme à la transcendance, de l'humain au divin, cette incarnation étant d'ailleurs reconnue indispensable, le P.V. concédant sans doute mais insistant sur les continuités qui sont nécessaires sous peine d'incohérence. Cette controverse est stimulante et très actuelle, bien que M.L. rejette certains courants de spiritualité à la mode. Elle serait même un modèle de la relation entre le magistère et une recherche qui peut être celle de laïcs. Resterait peut-être à demander le respect des "parvuli", que certains doctrinaires troublent en proclamant trop facilement comme conclusions indubitables, dans des conférences ou "courriers du lecteur", de simples hypothèses de travail ou des vues étrangement tronquées sur l'histoire des dogmes et des institutions. Nous demandions un jour à un philosophe de renom : «Il semble que vos positions reçoivent une approbation largement unanime ?» La réponse fut singulièrement humble : «Il faut attendre. On ne peut savoir du premier coup d'œil tout le contenu d'une idée. Il faut la laisser vivre...» Certains de nos prophètes de l'heure pourraient ici prendre de la graine.

1980

Marcel Légaut, pèlerin de l'Évangile

Paul Kleim
Tribune de Genève 02 09 80

Compagnon d'études d'Henri Guillemin à l'École normale supérieure, celui-ci en lettres, celui-là en mathématiques, Marcel Légaut, vrai Parisien, a depuis longtemps abandonné carrière universitaire, honneurs académiques et honneurs tout courts. Depuis 1940 - c'était la guerre et il fallait bien manger - Marcel Légaut est devenu berger en Haute-Provence. Depuis 40 ans, il y est resté. C'était presque une prophétie : «Tu seras académicien», avait-il dit au philosophe Jean Guilton; «et toi, tu seras berger», lui avait-il répondu.

Berger, il s'ennuyait peut-être un peu avec ses moutons, dans les garrigues. Aussi avait-il pris femme à qui il fit six enfants. Des bouches à nourrir. Il agrandit son entreprise, possède une double centaine de moutons, fait les foins dans les montagnes, achète un peu de matériel. Et vers 78 ans, passe la main à sa famille devenue majeure.

Les "carnets" du berger

S'il avait abandonné les mathématiques pures et leur logique, notre berger n'en cogitait pas moins. En gardant un œil sur ses moutons, il avait l'autre sur son crayon et un modeste carnet où il consignait ses pensées. C'est ainsi que naquirent des livres, mi-philosophiques, mi-théologiques, car ce berger est chrétien et de plus, en pleine aventure de ce concile de Vatican II, il vit l'heure venue de dire des choses pas toujours agréables. C'est ainsi que virent le jour des livres comme *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* (pas de l'Église, fait-il remarquer en souriant), *L'homme à la recherche de son humanité*, *Patience et passion d'un croyant*, *Intériorité et engagement*, *Mutation de l'Église et conversion personnelle*, pour ne citer que ses principaux ouvrages.

Marcel Légaut, qui a aujourd'hui 80 ans et plus, ne se prend pas pour autant pour un écrivain. De métier. Aujourd'hui il a toujours, quand il ne voyage pas, un œil sur ses bergeries, et l'autre sur l'horizon de la route. Car il est devenu pèlerin. Il va là où on l'appelle, des conférences et surtout des retraites spirituelles, à des religieux et religieuses, à des laïcs. Et chez lui, il reçoit des étudiants chrétiens pour des colloques spirituels.

Il ne s'en laisse accroire par personne

Droit comme un arbre, s'appuyant sur sa canne, vêtu de sa chemise bleue de paysan, chaussé de brodequins, le chef couvert d'un vaste béret basque, il vous regarde avec bonhomie de ses bons yeux bleus et avec son sourire doux comme du miel. Et ne s'en laisse accroire par personne, pas plus par un journaliste que par un évêque ou un cardinal, voire le pape, si l'occasion s'en présente. Il sait qu'il gêne un peu et pourtant tout le monde lui fait bonne figure. Y aurait-il lieu de s'en étonner devant cet homme doux et humble de cœur, comme on n'en fait plus guère aujourd'hui ? À Genève, récemment, pour une retraite à des protestants ! - Bon quoi, ce sont des chrétiens, eux aussi, et qui ont beaucoup à nous apprendre, entre autres sur les Évangiles qu'il, ont lus bien avant nous, les catholiques. D'ailleurs ce sont des hérétiques de l'intérieur de l'Église, les Modernistes, bien sûr condamnés par la hiérarchie, qui nous ont fait le plus grand bien, puisque ce sont eux qui nous ont forcés à relire les Évangiles à la lumière des connaissances scientifiques. Vatican II fut une surprise divine et pour beaucoup une prise de conscience, une voie ouverte sur la liberté, une vie fourmillante de l'intérieur, avec ses abus certes, mais qui a renouvelé bien des choses.

À la reprise en mains de Jean-Paul II, il rétorque : «Elle ne durera pas». Devant la condamnation du théologien suisse, Hans Küng : «La vague de protestations est étonnante. Impensable voilà vingt ans, et ça prouve le changement dans les esprits».

Les mathématiques pour former la pensée

Il écrit beaucoup, Marcel Légaut. Mais où s'est-il formé ? «Les mathématiques sont un instrument merveilleux pour la formation de la pensée. Mais les livres, ça compte aussi, à condition de savoir les digérer lentement, patiemment : Nietzsche, Kierkegaard, Fernand Portal, un exégète lazariste, Bernanos, Giono, Henri Bosco, Wiechert, un luthérien allemand anti hitlérien, Jean Sullivan, Oraison. Tous ces gens-là ont un ton particulier qui m'apporte toujours quelque chose, Et puis surtout, toujours recommencée, la lecture des Évangiles, pour y rencontrer ce fabuleux Jésus de Nazareth qui continue, aujourd'hui comme il y a deux mille ans, à nous interpellé et à cheminer avec nous comme il chemina, un certain soir, avec les disciples d'Emmaüs. Et qui ne vous lâche plus, une fois qu'on l'a rencontré».

1981 **Méditation de Marcel Légaut**
Juillet 1981

Claude Arsac
La Mispà

Récemment, j'ai été approchée par un étudiant doctorant canadien du Séminaire universitaire de St. Paul, à Ottawa. Il désire écrire sa thèse de doctorat sur Marcel Légaut.

Comme celui-ci a été un membre-fondateur de notre Association, puis Président d'Honneur de La Mispà, je l'avais souvent rencontré lors de colloques internationaux ou à nos Journées Interconfessionnelles. Je possède donc de lui bon nombre de textes inédits. C'est en parcourant notre épais dossier Légaut en vue d'en communiquer les parties essentielles au doctorant canadien que je suis retombée sur le texte que je vous livre ci-après. Il me semble qu'il revêt une importance capitale dans notre monde religieux ou le littéralisme sectaire s'embarrasse de moins en moins des mensonges qu'il secrète.

Je pense aussi que ce texte équilibre bien celui de notre autre ami, feu Jean Chavaner. Dans ce monde dont les media nous révèlent chaque jour un peu plus la fourberie, jusqu'à quel point, nous est-il permis, à nous chrétiens, de ne mettre l'accent que sur le message d'amour de Jésus ?

Claude Arsac

Je vais méditer avec vous sur les raisons qui font qu'à notre époque nous avons besoin de ne pas simplement nous contenter de la doctrine sur Jésus pour être chrétien mais d'entrer dans l'intelligence de sa vie humaine précisément pour donner à la doctrine, dans la mesure où elle en est digne, la portée que sans doute quelques-uns de ses créateurs ont voulu lui donner mais que fréquemment leurs successeurs, par leurs répétitions, ont petit à petit perdue.

Le point de départ de ce que nous sommes aujourd'hui, de ce qui nous reste du christianisme aujourd'hui, c'est évidemment la percussion spirituelle que Jésus a provoquée chez quelques juifs qui l'ont rencontré. Pour moi, la base, c'est la rencontre avec Jésus, une rencontre en profondeur. Il faut le dire, les apôtres nous parlent d'une façon extrêmement discrète de cette rencontre. La manière dont on nous parle de la façon dont Jésus a rencontré ses disciples est plutôt de l'ordre de la nomination que de l'ordre de la rencontre. C'est un commandement. Je pense que cela ne s'est pas fait comme cela et qu'il y a déjà là (puisque les évangiles dataient déjà d'un certain temps et que des Églises s'étaient constituées), comme un premier écho du droit canon de l'époque. Alors j'élimine complètement cette perspective. Pour moi, Jésus n'a pas nommé ses disciples : «Toi suis-moi...» il les a d'abord rencontrés en profondeur.

Une rencontre en profondeur se fait dans les deux sens, chacun aide l'autre à se découvrir. Évidemment, dans les perspectives de jadis, Jésus savait tout et par conséquent n'avait pas besoin de découvrir sa Mission. Dans les perspectives que nous développons maintenant, Jésus a progressivement pris conscience de sa Mission. Ceux qui l'ont le plus aidé à le faire, en dehors de certaines rencontres plus exceptionnelles, ce sont évidemment ceux qui, petit à petit, l'ont suivi et l'ont suivi jusqu'à la fin, rencontre en profondeur - c'est capital - l'Église de toujours, dans la partie essentielle de sa vie spirituelle, s'est développée, s'est propagée par des rencontres en profondeur. Mais il y a quelque chose de plus.

Depuis quelque temps, je m'occupe beaucoup des démons ! C'est un sujet très compliqué parce que démons, maladies et péchés, tout cela se brouille dans les conditions les plus difficiles. Il y a plus de démons dans l'évangile le plus primitif (celui de Marc) que dans les suivants. Si on parle encore des démons dans les suivants, c'est plutôt dans des explications un peu théologiques. Ici, quand Jésus passe, les démons se révèlent. Voilà comment je m'explique tout cela : au fond le diable (auquel je ne crois absolument pas) est le père des mensonges. Les mensonges, j'y crois volontiers. Le diable est le père des mensonges. Jadis quand nous étudions Gabriel Marcel, on parlait beaucoup de mensonges intérieurs. Ce que je pense, c'est que Jésus était l'homme sans mensonge, ni extérieur cela va de soi, ni intérieur. Cela se sent. On comprend que sur le passage de Jésus, sans qu'il ait besoin de le dire, cela

se manifeste. C'est tout à fait dans la ligne de sa mission, quand il fait des polémiques avec les pharisiens, c'est parce qu'ils mentent, au nom de la loi.

Voilà donc un premier point : rencontre en profondeur et rencontre avec un homme sans mensonge. Jésus mort, la première génération chrétienne n'a pas rencontré Jésus comme les disciples l'ont rencontré. Ces derniers ont témoigné de ce qu'ils avaient vécu de lui. Nous ne savons pas tellement comment ils ont témoigné, nos Écritures sont déjà très élaborées. Nous ne connaissons ce qu'ils ont dit qu'à travers une première doctrine naissante, tâtonnante (Actes des Apôtres, le discours de Pierre); il n'y avait pas de sténographes à ce moment-là, mais très vite il y a eu des théologiens. En tout cas, très certainement, très rapidement, un catéchisme s'est élaboré. Je crois volontiers que le premier catéchiste ne prenait pas trop au sérieux ce qu'il disait, il croyait au-delà de ce qu'il disait et c'est cela qui donnait à son enseignement une valeur qui était plus proche du témoignage que de l'enseignement. Dans ce domaine, le témoignage dorme à l'enseignement une portée que la littéralité de l'enseignement ne peut pas donner. De plus cet enseignement était de l'univers mental de ses auditeurs; alors ils se comprenaient à peu près. Peut-être aussi, j'en suis moins sûr, les disciples avaient-ils reçu de Jésus ce désir d'être authentiques, de dire la vérité, de ne pas mentir, de ne pas se mentir. Ils en avaient bien besoin parce que toute la pression sociologique du temps consistait à leur faire dire ce qu'ils ne pensaient pas.

Il fallait qu'en s'opposant à la société, ils s'appuient sur leur vérité, la vérité de leur cœur pour, en un certain sens, tenir le coup devant une pression sociologique qui n'était pas sans puissance. Il y avait peut-être chez eux des hommes sans mensonge ! D'ailleurs nous avons Nathanaël, un homme vrai. Jésus devait y être sensible. Depuis vingt siècles, pratiquement, c'est par la catéchèse que nous devenons chrétiens. Tant que nos univers mentaux ne changeaient pas beaucoup, dans une certaine mesure l'enseignement était adapté. Un des drames de notre époque est que notre univers mental a été bouleversé par les sciences, depuis quelques décennies, et la doctrine n'a pas suivi.

Il faut longtemps pour que la doctrine suive parce que, comme nous l'avons bravement sacralisée, nous avons tout fait pour qu'elle ne bouge pas. Pour qu'elle bouge, sans qu'on dise qu'elle bouge, tout en la faisant bouger, cela suppose beaucoup d'astuce, beaucoup d'intelligence. Cela n'est pas donné à tout le monde. En plus, il faut bien l'avouer, le mensonge n'a pas disparu de nos milieux. Sitôt que nous vivons en société (même quand on est seul) nous vivons un peu dans le mensonge. Que voulez-vous? Il faut bien mettre de l'huile dans les rouages (mensonges de politesse, mensonges de charité, mensonges de ménagement...), cela ne va pas très loin. Mais quand on fait partie d'une société très autoritaire, très hiérarchisée où l'orthodoxie est très importante, les gens savent ce qu'il faut penser avant de penser. Cela ne les encourage pas à penser après. Les gens disent ce qu'il faut penser et ne pensent pas et on arrive à ne plus savoir ce que c'est que penser à force qu'on nous dise ce qu'il faut penser. Nous sommes dans le mensonge jusqu'à la garde ! Ce n'est pas terminé. Comment rayonner si nous ne sommes pas des hommes sans mensonge ? Ce que Jésus a été, il faut que nous le devenions. Nos rencontres en profondeur avec les autres peuvent des fois être vraies. Mais si nous étions des hommes sans mensonge, combien ces rencontres seraient plus nombreuses et combien ces rencontres iraient plus loin que ce que nous pouvons nous dire les uns aux autres, c'est cela qui est important. C'est que dans ces rencontres en profondeur, chacun se découvre au-delà de la pensée qu'il avait sur lui-même. Mais quand il a devant lui un homme sans mensonge, incontestablement la révélation qu'il peut avoir de ce qu'il est et en particulier celle contre laquelle il lutte le plus facilement, le plus vigoureusement parce qu'il y a les autodéfenses, c'est évidemment la révélation de ses mensonges intimes. C'est ce qui nous manque, des hommes sans mensonge. Cela s'acquiert mais pas sans difficultés. Il n'est pas très possible d'être sans mensonge. Mais il faut le savoir. Nous avons besoin de mensonge dans une certaine mesure, déjà pour vivre en société comme je vous le disais tout à l'heure, et nos autodéfenses ne sont pas toutes illégitimes. Cependant nous perdriions facilement cœur si nous nous voyions ! Par conséquent, il vaut mieux ne pas perdre cœur trop vite mais, incontestablement, il est très important d'être petit à petit suffisamment enraciné dans la foi, plutôt que la foi soit suffisamment enracinée en nous, pour qu'il n'y ait plus besoin de vêtements protecteurs. Toute notre religion est faite pour nous protéger du réel, tandis qu'elle devrait nous conduire à être capables de le regarder en face. Avouez qu'il y a un renversement tragique des perspectives. Ce qui est consolant dans la religion, c'est ce qui l'empoisonne. Toutes ces choses-là ne pouvaient peut-être pas se penser jadis, cela ne peut même pas se dire encore maintenant. Nous arrivons à une époque où ces choses-là vont être dites parce que nous arrivons à une époque de grande crise. Dans les pièces de Gabriel Marcel, le mensonge intérieur est toujours découvert à l'occasion de crises conjugales ou autres.

Souvent nos fautes les plus graves ne sont pas les moins précieuses pour devenir nous-mêmes (devenir soi à partir de son mensonge dévoilé). Dans la crise de l'Église, c'est bien de cela dont il

s'agit. Nous avons besoin d'être vrais (soyons modestes), sans mensonge avec nous-mêmes. Toute notre liturgie est à reprendre depuis la base à ce niveau. Les sœurs du Carmel inventent leurs prières. Elles ont la stature pour pouvoir créer. Il est des heures où elles disent des paroles vraies, tirées d'elles, puissantes et vraies. C'est pour cela qu'elles ont un grand rayonnement et nous, dans la mesure où nous nous efforçons d'être vrais, au-delà même des paroles que nous disons, il y a quelque chose qui sort, qui va plus loin que ce que l'oreille peut entendre, qui va jusqu'au cœur. Un des premiers aspects de notre relative absence de mensonge est de reconnaître que notre Église actuellement, comme depuis toujours, n'a pas compris le message fondamental de Jésus : être sans mensonge.

La condition pour tendre, chacun à sa manière, selon ses propres cadences, à être un être avec moins de mensonge, c'est évidemment de recevoir de l'intelligence de Jésus cette influence de ce qu'il était. Il était sans mensonge et, étant sans mensonge, si nous entrons dans son intelligence, il y a un certain impact de cet homme sans mensonge sur notre propre réalité. Nos démons foutent le camp. C'est au contact d'un homme pur qu'on devient pur, au contact d'un homme qui n'a pas de mensonge que l'on peut soi-même, peut-être, progressivement à longueur de vie, en avoir moins.

À part le fait d'entrer dans l'intelligence de la vie de Jésus, un des moyens de découvrir ses propres mensonges, c'est d'avoir une rencontre en profondeur avec autrui, en silence, importance du silence. Sitôt que nous nous mettons à parler de religion, nous disons des mensonges. Autant se taire. Sitôt que nous parlons de Dieu, nous ne disons pas ce que nous vivons de lui, mais ce qu'on devrait vivre de lui. Nous sommes dans le mensonge.

Il y a un moment dans la vie de chaque homme où les mensonges sont chassés par l'événement, c'est à rapproche de la mort. Alois on n'a plus besoin des mensonges, les autodéfenses sont inutiles. À ce moment-là on devient vrai. On dit des paroles vraies. Un homme qui meurt en homme a une vie spirituelle, une profondeur humaine. Il n'est déjà plus tout à fait de ce monde; déjà, par certains côtés, il nous parle un autre langage que celui du monde. C'est auprès du chevet d'un mourant que les êtres qui ne peuvent plus se voir se retrouvent, que les enfants dispersés retrouvent le sens de leur unité.

C'est probablement sous cette influence-là que les auteurs du quatrième évangile ont parlé de Jésus au moment de la Cène. Jésus a été vrai. Il a dit tout ce qu'il avait à dire ou du moins on lui a fait dire tout ce qu'il fallait qu'il dise pour, en un certain sens, ne rien masquer (le tout entremêlé de gnose, de judaïsme) de ce qu'il avait été pour les disciples. Il y a une très grande relation entre la vérité d'une vie et ce qui vient après. C'est peut-être Marie-Madeleine qui s'est le plus approchée de Jésus, les sept démons partis, peut-être était-elle la plus aimée par Jésus et a-t-elle eu cette grâce intime de le rencontrer après...

1982

S'éveiller de l'intérieur

Conversation avec Marcel Légaut

Claude Goure
Panorama février

Un de ces hommes que l'on ne parvient pas à définir facilement d'un mot... parisien, professeur de mathématiques, paysan dans la montagne de la Drôme, homme de Dieu...

Il a écrit des livres dont le succès a surpris les éditeurs eux-mêmes et, à quatre-vingts ans passés, il continue d'aller par monts et par vaux, parler à ceux qui l'invitent. Chez lui, aucune volonté d'enseigner, seulement celle d'éveiller de l'intérieur à une vie, au-delà de la vie.

«Je suis un enfant de chœur et j'ai passé ma vie à enlever les oripeaux de ma fonction», dites-vous souvent... Expliquez-moi ça...

Né au début de ce siècle dans une paroisse parisienne très bien montée, puisque le curé n'était autre que l'abbé Loutil, le célèbre Pierre l'Ermite de *La Croix*, j'étais un garçon très pieux. Je suivais régulièrement le catéchisme de persévérance. Tous les dimanches matins, je participais à la messe spéciale pour jeunes avec cantiques, sermons édifiants et ainsi de suite... J'étais un chrétien moyen d'un temps où l'on était d'abord la conséquence de la formation et où la passivité était confondue avec une certaine fidélité. Voilà le garçon que j'étais quand, à dix-neuf ans, je suis entré à l'École normale supérieure. C'est à ce moment-là que je rencontrai M. Portal. Une rencontre capitale pour moi...

Qui était M. Portal ?

Un prêtre lazariste. Un homme discret, qui, à la fin du siècle, avait tenté d'unir l'Église catholique à l'Église anglicane mais l'entreprise échoua. Un peu plus tard, il se trouve pris dans la crise moderniste qui déchire l'Église autour de 1905 : directeur du séminaire des jeunes prêtres qui préparaient une thèse à l'Institut Catholique de Paris, M. Portal qui est soupçonné de complaisances modernistes sera démis de son poste sur une intervention directe de Rome.

Or cet homme ouvert qui avait beaucoup souffert de l'Église lui est toujours resté fidèle et c'est cette fidélité, dans l'ouverture et la souffrance, qui sera à la base d'une expérience spirituelle dont bénéficiera

ensuite toute une génération de jeunes intellectuels catholiques : le Père Avril, Jean Guitton, Pierre-Henri Simon, Étienne Borne, moi-même et bien d'autres... Rencontre décisive pour moi, je le répète.

Pourquoi tellement décisive cette rencontre ?

Au contact de M. Portal, j'ai réalisé que, si j'avais de la piété, je n'avais pas de vie spirituelle... Tout ce dont j'ai vécu jusqu'à maintenant a été semé par M. Portal. Bien au-delà de ce que je pouvais recevoir à vingt ans, à un moment où je n'étais encore qu'un pur scientifique...

Intellectuel, parisien, professeur de maths, un jour vous décidez de vous faire paysan dans la montagne de la Drôme. Qu'est-ce qui vous a poussé, la quarantaine passée, à vous installer sur une ferme ?

J'ai voulu être paysan pour aider des étudiants à devenir concrets, comme moi-même j'avais besoin de le devenir afin d'être un homme. Une évidence qui m'avait sauté aux yeux pendant "la drôle de guerre". J'étais officier et je me suis rendu compte qu'un professeur n'est pas forcément un chef. Ou plus exactement, il n'est capable d'être un chef que lorsqu'il n'y a rien à faire. J'ai compris là que la plupart des gens qui ont des responsabilités, même au plus haut niveau, ont certes des têtes dont témoignent leurs grades universitaires, mais ne sont pas des hommes capables d'être des chefs au moment où l'on a besoin d'eux.

Aussi, quand j'ai été démobilisé, en août 1940, j'étais décidé à ne plus être un professeur comme avant. J'ai demandé ma mutation de Rennes à Lyon et de là, je me suis mis en quête d'une ferme que j'ai achetée en novembre 1940... Une ferme isolée dans la montagne complètement abandonnée depuis vingt ans où, avec ma femme, j'ai commencé à apprendre le métier de paysan.

Mais vous n'aviez jamais fait ça. Vous n'aviez jamais tenu les mancherons d'une charrue.

Jamais. Mais j'ai eu la chance d'avoir un voisin extrêmement sympathique qui m'a un peu initié. Et je m'y suis mis. Au printemps, j'ai acheté deux mules, deux bœufs et une quinzaine de brebis... J'ai commencé à défricher des terres qui n'avaient pas été labourées depuis vingt ans. Et en même temps, je descendais à Lyon trois jours par semaine, donner mes cours à la faculté pendant que ma femme restait seule à la ferme. Mais je n'ai tenu que deux ans : il eût fallu que je sois à la fois un colosse physique et d'une force intellectuelle extrême pour conduire de front travail intellectuel et travail manuel. Si bien qu'en 42 j'ai pris congé de l'Université.

Les étudiants que vous attendiez sont-ils venus ?

Ils sont venus pendant les vacances. Ils étaient une quinzaine les deux premières années. Nous avons reconstruit deux des maisons du hameau sur les quatre qui étaient par terre; nous faisons les foins, la moisson... Et puis, peu à peu, ils sont venus de moins en moins nombreux

Quand vous vous êtes rendu compte que les étudiants ne viendraient pas comme vous l'aviez espéré, vous auriez pu vous dire : moi aussi, je lâche et je m'en vais.

Ah non ! À ce moment justement, j'avais la possibilité de retrouver ma chaire à la faculté mais j'ai refusé. C'eût été me renier. Le retour à la terre n'était pas pour moi l'essentiel. Ce qui comptait, c'était d'être fidèle à ce que je devais être.

Médiocre paysan et pauvre maquignon, dites-vous de vous-même...

C'est vrai.

Et pourtant vous avez su vivre de ce métier et su y faire grandir une famille...

Je ne peux pas dire que j'y ai gagné strictement ma vie. J'ai eu la chance d'avoir un peu d'argent, hérité de mes parents et de mes beaux-parents, pour combler le déficit de nos budgets et donner à nos enfants une éducation et une sécurité d'avenir qu'un paysan ne peut pas toujours donner aux siens. Il est nécessaire de préciser cela afin de ne pas trop farder la réalité. Mais cela dit, j'ai quand même réussi à enraciner la famille dans la montagne de la Drôme puisque trois de mes enfants sur six sont restés à la terre. Un résultat positif tout de même.

Devient-on tout à fait paysan quand on n'est pas né paysan ?

On devient paysan si c'est la voie qu'on doit prendre. Entendons-nous bien, pas au sens de la technicité, mais au sens de la vocation. Une vocation qui, dans mon cas, a été une étape plutôt qu'une fin. Autrement dit, maintenant je ne suis plus paysan...

À partir du moment où vous vous êtes installé sur cette ferme du Diois, vous l'intellectuel, vous avez été des années sans écrire une seule ligne...

Pendant plus de vingt ans...

Et sans lire non plus.

Non plus. Pendant vingt ans j'ai vécu en état de jachère intellectuelle. Mais avec tout de même l'appoint d'un élément dont je ne vous ai pas encore parlé. Depuis 1925, un groupe m'accompagnait...

Parlez-moi de ce groupe...

À son origine, sept étudiants de l'École normale supérieure dont j'étais qui s'étaient retrouvés autour de M. Portal, pour une retraite, au mois d'août 1925... Avec plein de projets de toutes sortes. Hélas M.

Portal est mort quelques mois plus tard et nos projets sont tombés par terre. Néanmoins le groupe a continué et s'est même développé. Nous l'avons ouvert aux filles, des familles se sont fondées et ce groupe existe encore, nous continuons de nous revoir régulièrement depuis plus de cinquante ans. Ainsi durant ces vingt années de jachère intellectuelle dont nous parlions tout à l'heure, le groupe se réunissait chez moi aux Granges... Un contact capital pour moi. On me prend souvent pour un homme seul, en réalité peut-être qu'aucun de mes livres ne serait paru sans ce groupe qui m'a aidé à les mûrir...

Finally, cette jachère intellectuelle ne vous a pas mal réussi.

C'est vrai. J'ai échoué dans ma tentative de mener de front une vie d'intellectuel et une vie de manuel, mais il est certain que la vie intellectuelle que j'ai depuis est très largement la conséquence de ces vingt années, où, affronté au quotidien, aux saisons, à ce qui vit et meurt, aux prises avec le risque et parfois l'angoisse, je me suis approfondi. Pas seulement à cause de la jachère. Mais parce que c'est ce que j'avais à vivre. Pour moi, les exigences intérieures qui montent en nous sans en avoir l'air correspondent de façon singulière et mystérieuse à la maturation des potentialités qu'on a en soi et qu'on ignore.

On devient peu à peu ce qu'on est, mais on ne le sait pas...

On peut dire cela. C'est la fidélité au pas à pas qui permet petit à petit de faire le chemin qu'on doit faire. Nous limitons toujours trop notre regard dans le temps à la journée, à la semaine, à l'année... Or, c'est en jetant un regard global et totalisant sur son passé qu'on donne à ce passé un sens tout autre que celui qu'on lui donnait alors qu'on le vivait. Un sens qui aide à bien vivre son présent et à préparer, sans le savoir, l'avenir qui nous attend... En fidélité à ce qu'on doit faire. Dans le recueillement personnel on prend conscience de ce qui est en soi ou, autrement dit, de ce que Dieu veut de moi.

C'est dans les années 70 que l'on a commencé à parler - ou à reparler - de Marcel Légaut... À cause de vos livres... Qu'est-ce qui s'est passé ?

Quelque chose d'inattendu. En 1962, j'avais écrit un premier livre, *Travail de la foi*, qui n'avait eu aucun succès. Devant cet échec, j'ai décidé de ne plus écrire que pour moi et mettre noir sur blanc ce que je vivais. J'ai commencé à écrire et petit à petit des perspectives se sont ouvertes, m'est venue une compréhension en profondeur de ce qu'est la vie d'un homme, d'une société, d'une civilisation, d'une Église... Trois éditeurs à qui j'avais proposé cette "brique" de sept cents pages me l'ont refusée, la trouvant «illisible et sans intérêt pour les questions actuelles». Finalement, c'est Aubier à qui j'avais dit «Vous ne ferez peut-être pas une bonne affaire mais vous ferez une bonne action», qui acceptera de le publier, en coupant le livre en deux et en publiant la seconde partie avant la première. En fait, il fera aussi une bonne affaire puisqu'un mois et demi après, le bouquin était complètement épuisé. Ce qui nous permettra d'éditer le tome I... Et le succès a continué. J'ai reçu énormément de lettres, on m'a invité à venir parler à gauche et à droite, en France, mais aussi en Belgique, au Canada et ailleurs. Voilà comment j'ai été amené à sortir de ma ferme !

Dix ans plus tard comment expliquez-vous que des dizaines de milliers de lecteurs se soient précipités sur vos livres que les éditeurs eux-mêmes hésitaient à publier ?

Parce que, sans que je l'aie calculé, je suis arrivé à une époque où les catholiques prenaient conscience que l'existence même de l'Église était menacée. Mais ils l'ont bien oublié depuis...

Votre expérience et votre réflexion rejoignaient une attente ?

La rejoignaient par le biais du spirituel... Plus que par le biais de la doctrine car je ne suis ni un philosophe, ni un théologien.

Vous contribuez à réhabiliter un mot qui avait été un peu perdu de vue : l'intériorité...

Eh! bien oui... Mais je n'ai pas été le premier. Avant moi il y avait eu quelqu'un comme Caffarel. Il faut rendre grâce au Père Caffarel d'avoir été ce qu'il a été à un moment où dans l'Église on considérait que l'intériorité était plus ou moins du narcissisme. On lui préférait l'action...

Vous vous méfiez un peu de l'action.

Un peu... (il rit malicieusement).

De l'Action Catholique aussi ?

Aussi... Sans méconnaître cependant le rôle qu'elle a joué dans l'Église, avec succès d'ailleurs. Mais la vérité oblige à dire que l'action y a pris peu à peu le pas sur la vie spirituelle. Le résultat est que l'engagement politique s'est largement substitué à l'intérêt pour les choses spirituelles.

Je vous trouve sévère.

Je ne le crois pas. Mais je ne demande qu'à être démenti par l'avenir des faits.

On a parlé de vous comme d'un révolutionnaire silencieux...

Ce sont les Allemands qui ont dit ça...

Vous êtes d'accord avec leur définition ?

Et bien volontiers car le mot révolutionnaire est corrigé par l'adjectif. Pour ma part, je ne crois pas à

une révolution violente et brutale dans l'Église, ce serait en contradiction radicale avec l'esprit de l'Évangile. En revanche, il y a en Jésus et par conséquent en ceux qui se réclament de Lui, une volonté de transformation continue. Mais une transformation qui se fait par le dedans, grâce à une mission personnelle de chacun, conséquence de sa fidélité. C'est ce que je ressens chaque fois que je rencontre des groupes de chrétiens... Quand on parle spirituellement à un public suffisamment spirituel, on peut lui dire des choses qui vont bien au-delà de la compréhension qu'il peut en avoir parce qu'il correspond par le dedans à cette compréhension. Sans toujours le savoir du reste. C'est pourquoi la plupart des chrétiens véritablement religieux vivent mieux qu'ils ne pensent et qu'ils ne parlent. Je pense à nos monastères par exemple. Ils sont habités d'une profonde vie spirituelle, qui, à mon sens, est sous le boisseau, mais qui prendrait une extraordinaire extension si on savait lui donner l'expression qui corresponde à la vitalité de ce qu'elle est. Ma conviction d'ailleurs est que la reprise de l'Église se fera à partir de la vie monastique contemplative.

Cette crise de l'Église qui a éclaté il y a une vingtaine d'années, ne vous a pas surpris, Marcel Légaut. Vous dites même : «Elle était providentielle. Elle devait arriver. Nous perdions l'espérance fondamentale de Jésus»...

Cette crise ne pouvait pas ne pas survenir étant donné la crise de la société actuelle. Le plus grave, c'est que ce n'est pas seulement la crise de la société qui provoque la crise de l'Église... Il y a aussi une crise interne à laquelle la crise extérieure donne toute son amplitude...

Curieusement, vous n'êtes pas de ceux qui font un procès à l'Église, lui reprochant ses erreurs, ses fautes, ou ses crimes dans le passé...

La fidélité à l'Église, c'est la fidélité à Jésus. Qui est le plus fidèle ? Celui qui ne regarde que ce qui s'est fait dans le passé pour en faire le procès ou celui qui s'efforce vers le mieux en partant de ce qui a déjà été atteint ?

Il faut regarder devant...

Il faut regarder devant, en s'enracinant dans le passé... Avec de vraies racines... Pas avec des chaînes. Il y a de la sève dans les racines, pas dans les chaînes.

La crise de l'Église, disiez-vous un jour, est la conséquence des facilités que nous nous sommes accordées depuis vingt siècles.

Et ce n'est pas terminé. Mais le propre de la vie spirituelle, c'est de se développer en se dégageant de la facilité de la simple croyance qui l'a heureusement aidée à naître. En définitive, c'est l'histoire même de Jésus qui se reproduit en chacun d'entre nous, il est mort nu dans une foi nue... Or c'est ce que nous nous sommes efforcés d'éloigner de nous, en faisant un Jésus de vitrail et de théologiens. En choisissant de vivre sur des réponses plutôt que sur des questions. Mais quand on a trop de réponses on n'a plus de questions ! La chance de notre époque, précisément, c'est qu'elle retrouve les questions. Avec aussi un risque immense. Passant d'un monde où il n'y avait que des réponses à un autre où il n'y a plus que des questions, nous n'avons pas la préparation voulue. Non pas pour répondre aux questions car, à mon sens, l'homme est suffisamment grand pour se poser des questions insolubles, mais pour les porter tout simplement. Nous n'avons pas été habitués.

On peut vivre avec ces questions insolubles que sont la vie, l'amour, la mort...

Bien sûr. Car se sont des questions ferments... Aiguillon et catalyseur de l'humain... Trop souvent, hélas, on a donné l'image d'un christianisme qui nous dispensait d'aller jusqu'au bout de notre expérience d'homme. Il faut vivre pour être...

Depuis vingt ans, depuis Vatican II, l'Église a fait beaucoup d'efforts pour s'ouvrir, se renouveler... C'est positif, non ?

C'est positif mais c'est superficiel. La réforme est restée au niveau d'une technique. Davantage la conséquence de l'opportunisme d'une action de projet que le fruit de la vie spirituelle. C'est, à mon sens, la grande carence de Vatican II, que d'avoir cherché à renouveler le visage de l'Église, mais sans approfondir assez la réalité spirituelle qui est pourtant à la base même de la vie de l'Église.

Il faut donc aller beaucoup plus loin... Ou plutôt, beaucoup plus profond...

Oui. Seulement ce travail en profondeur ne peut se faire, selon moi, que par des fidélités individuelles. Et c'est la convergence, non planifiée et non systématisée, de ces fidélités individuelles qui permettra à l'Église de trouver son fil et le sens de sa mission. En attendant, il ne faut pas hésiter à dire que nous allons passer par une période de mort, dans la mesure où, précisément, on n'observera les choses que d'une manière statistique, c'est-à-dire officielle.

Vous êtes pessimiste. Moi, j'entends des gens, y compris des évêques, qui ont tendance à dire que la crise serait plutôt derrière nous...

C'est une parfaite illusion et un optimisme de système. Quand il m'arrive de causer intimement avec des évêques je me rends très bien compte qu'ils sont conscients. Comment ne le seraient-ils pas lorsqu'ils savent ce qui se passe dans leur diocèse ? Seulement voilà quand on a une responsabilité de

gouvernement, on ne peut pas être totalement soi-même lorsqu'on parle ou qu'on enseigne. C'est comme ça... Le public auquel on s'adresse est tellement hétérogène que ce qui serait bon pour les uns serait peut-être mauvais pour les autres. Si bien qu'on est contraint de tenir un discours moyen qui n'est pas vraiment le sien. Le drame, c'est que, s'il y a un domaine où l'authenticité est indispensable, c'est bien celui de la vie spirituelle...

Mais les catholiques sont-ils eux-mêmes conscients ? On a le sentiment parfois qu'ils ont pris leur parti de l'effritement de l'Église...

Tout à fait. Il semble qu'ils n'aient même plus conscience de la décrépitude, comme s'ils s'habituait à vivre dans des ruines.

Votre espoir ?

Que les jeunes qui n'ont aucune formation et qui vont devoir affronter le difficile avenir qui les attend, se heurteront à des problèmes tels qu'ils les forceront - du moins les meilleurs d'entre eux - à se poser les questions fondamentales auxquelles le christianisme peut répondre...

Teilhard de Chardin que vous avez bien connu citait un proverbe chinois, selon lequel «une religion dure deux mille ans...» Or, justement le christianisme approche des deux mille ans.

Oui mais le christianisme n'est pas une religion. Il n'est une religion que dans la mesure où l'on s'est contenté d'en faire une doctrine... Le christianisme est essentiellement une religion d'appel et non pas une religion d'autorité. Mais cette religion d'appel est - de par la fatalité de la condition humaine - nécessairement aussi une religion d'autorité. D'où, dans l'Église, cette dialectique permanente et douloureuse entre un appel qui est l'essentiel et une autorité qui est indispensable. Et nous n'en sortirons jamais.

S'en prendre seulement à l'autorité de l'Église comme on l'a fait ou comme on le fait encore, c'est se tromper de combat.

C'est une grave erreur. On peut changer l'autorité mais il restera toujours une autorité. Changez la classe dirigeante et vous en avez une autre. Et c'est la même chose dans l'Église, tant que la vie spirituelle n'est pas à l'origine même de l'évolution... Or, ma conviction, c'est que la vie spirituelle restera pendant très longtemps - si elle ne le demeure pas toujours - quelque chose de singulier et de rare. C'est ce petit reste d'Israël qui se perpétue dans l'Église actuelle et dont nous avons une image, réduite mais réelle, dans notre vie à chacun. Quand on regarde son passé, on s'aperçoit de tous les zigzags, pour ne pas parler des abîmes, que l'on a frôlés et dans lesquels on n'est pas tombé, sans le savoir. La caractéristique fondamentale de la vie spirituelle est d'être une réussite improbable... Aussi improbable que la vie dans le monde de la matière.

Cette nuit, à Lyon, il vous est né un petit-fils. Le quatorzième, je crois... Si un jour, un de vos petits-enfants vous demandait de lui dire ce à quoi vous avez cru tout au long de votre vie, que lui répondriez-vous ?

Je suis trop vieux pour que celui qui est né cette nuit me le demande. Mais si un jour un de mes petits-enfants se met à lire mes livres, il me connaîtra mieux que ce que je pourrais lui dire de moi... Pour peu bien sûr qu'il entre dans la compréhension de ce qui a été vécu derrière.

Vous avez été paysan... Mais vous n'avez jamais renoncé non plus à être un intellectuel. Très tôt vous avez su que l'intellectuel devait croire avec son intelligence et intégrer son intelligence à sa vie spirituelle.

L'intelligence du cœur qu'on oppose si souvent à l'intelligence est pour moi au cœur même de l'intelligence. Et c'est ce qui distingue l'homme intelligent de l'homme qui n'est que cérébral. La cérébralité n'exige qu'une part de l'homme qui pense tandis que l'intelligence dont nous parlons prend l'homme tout entier. On ne peut pas être intelligent si on est un mauvais mari... mais on peut être un excellent théologien.

Vous êtes dur pour les théologiens.

(Il rit). Non, je les aime bien. Mais quand ils sont suffisamment spirituels pour que la théologie qu'ils nous apportent soit nourriture. Et pas seulement costume. Je reconnais qu'il y a des efforts intéressants, ici ou là... Mais des efforts trop influencés, à mon goût, par les sciences humaines et pas assez nourris de la vie spirituelle de leurs auteurs. Résultat, leur vocabulaire est souvent tellement imprégné par le vocabulaire des sciences humaines qu'ils en sont illisibles.

Mais peuvent-ils ne pas tenir compte des sciences humaines ?

Non. Les sciences humaines, comme les sciences de la matière et de la vie sont nécessaires à la vie spirituelle. Mais elles n'y conduisent pas nécessairement. À un moment donné, la vie spirituelle n'est vécue que par les gens qui en sont porteurs. Aucune théorie, aucun livre ne peut transmettre cette tradition qui n'est pas celle du bouche à oreille mais celle du cœur à cœur. L'essentiel finalement ne s'enseigne pas. C'est comme la prière... On peut apprendre à faire des prières. Mais prier ? Prier est le fruit de la vie spirituelle en même temps que la nourriture de cette vie spirituelle. Mais ça ne s'apprend

pas, ça ne se vend pas dans les magasins.

Je pense à ma mort sans la moindre appréhension, dites-vous à Bernard Feillet qui vous interrogeait là-dessus un jour...

Sans la moindre appréhension.

Vraiment ?

Vraiment. J'ai eu un peu d'appréhension superstitieuse au moment où j'ai atteint l'âge de mon père qui est mort à 79 ans. Mais plus maintenant que j'ai passé cet âge. Je sais que je ne suis pas éternel mais je fais des projets comme si je devais vivre encore dix ou quinze ans...

Nous ne sommes pas plus capables d'imaginer notre fin que notre commencement, dites-vous aussi.

Absolument. C'est en dehors des structures de la pensée...

Il ne vous arrive jamais d'y penser quand même, d'essayer d'imaginer ce qui pourrait être après ?

Absolument pas. Pour moi, la perfection de la foi est dans sa nudité. Pas dans ses costumes...

Et donc d'accepter de mourir nu... Comme Lui...

Non seulement l'accepter. Mais l'épouser. Faire de la mort Sa mort...

1982

Et si nous parlions de Dieu

La Croix, 5 juillet 1982

André Sève avec Marcel Légaut

Après 25 ans d'activité universitaire, il se fait volontairement éleveur de moutons dans la Drôme, mène pendant trente ans la vie de berger puis publie chez Aubier, en 1970-71, un maître-livre en deux tomes : "L'homme à la recherche de son humanité" et "Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme". En 1975, "Mutation de l'Église et conversion personnelle". Et tout récemment, "Devenir soi".

Dans "Devenir soi", vous rejetez la vieille approche de Dieu. On contemplait l'Univers et on disait : Si une telle horloge existe, c'est qu'il y a un horloger. Ou plus poétiquement, la question de Job : «La pluie a-t-elle un père ?»

Je ne rejette pas cette approche mais l'horloge est devenue impensable.

Impensable ?

La science nous fait découvrir un espace-temps tellement fantastique que le commencement et la fin de ce monde ne sont pas pensables. Et dans l'évolution aux visages si divers la profusion extraordinaire des possibilités et la relative rareté des réussites laissent vraiment perplexe. D'autre part, on ressent plus fortement la radicale inhumanité de ce monde, sa loi de fer, sa terrifiante cruauté.

Vous renoncez à voir Dieu ?

Je renonce à des vues totalement dépassées sur l'action de Dieu dans ce monde-là. La distorsion extrême entre cet Univers qui m'enfante et l'être infime que je suis, aussi perdu dans le Cosmos que dans l'histoire, me fait entrevoir la transcendance de Dieu, son absolue altérité, non seulement surhumaine mais aussi non humaine. Ce qui s'est passé et ce qui se passe entre cet Univers et Dieu me dépasse tellement que cela ne peut pas m'approcher de Dieu, mes idées d'homme sont trop petites.

Les majuscules n'y font rien ?

Rien. Ce n'est pas en surévaluant la Création, l'Éternité, la Puissance, la Sainteté, l'Amour que je puis atteindre Dieu.

L'éminence ne mène pas à la transcendance ?

Non. Prenez par exemple l'éternité. Si ce n'est qu'une autre forme du temps, même poussé à l'extrême, ça ne veut rien dire; l'éternité, c'est autre chose.

Et donc une terre de Dieu ?

Une terre où Dieu se retrouve, le mini-royaume de liberté que tout homme a la possibilité d'être. Un univers très petit mais absolument unique parce que la liberté ne reproduit pas; elle crée, elle engendre de l'unique, un être absolument différent de tous les autres, une histoire singulière. Par ma liberté intérieure, je peux vivre ce qui n'a jamais été vécu et ne sera plus jamais vécu. Découvrir cette histoire, avant tout intérieure, d'un homme a été mon chemin.

Ce que vous appelez la «foi en soi»?

Oui, la foi en soi est le point le départ d'une véritable vie d'homme et c'est l'alpha d'un chemin où l'oméga est la foi en Dieu.

Nous revenons à votre approche de Dieu : à partir de tout ce qu'un homme "est" de tout ce qu'un homme "vit"?

Oui, mais cela demande une grande intériorité, une vie spirituelle qui se développe pour prendre le contact.

Avec Dieu ?

Non, avec l'action de Dieu en moi. À force d'intériorité et de relecture spirituelle de mon passé, de lucidité sur mon présent et donc de maturation humaine, il faut bien le dire, j'arrive à une découverte essentielle qui, du mystère de l'homme, me conduit au mystère de Dieu.

Vous rejetez donc l'approche de Dieu par l'Univers ?

Je la rejette comme première approche, mais après une autre approche, je pense qu'on peut revenir à l'Univers pour y faire une lecture - difficile - de Dieu.

Cette autre approche, c'est l'homme ?

Le mystère de l'homme, oui.

La goutte de liberté dont vous parlez, la graine de liberté dans l'énorme machine aveugle et sourde du Cosmos ?

Oui, mais il faut que je découvre par moi-même que je suis cette graine de liberté à faire exister, à faire épanouir. Il ne suffirait pas qu'on me le dise de l'extérieur ou que je m'efforce d'y croire. C'est par une prise de conscience de la réalité que je suis en train de vivre et plus encore par la mémoire profonde, spirituelle, réfléchie, que tout ce que j'ai vécu, que j'atteins une connaissance de moi-même qui me prouve que je suis une liberté.

Vous découvrez ?

Une action en moi qui est de moi, qui ne peut pas être sans moi mais qui n'est pas que de moi.

Et donc une certaine action de Dieu ?

Une action de Dieu. Je la découvre sous la forme d'exigences dont le caractère impératif, même s'il est raisonnable, n'est pas complètement fondé par les raisons que je peux me donner.

Des appels ?

Des appels qui vont dans le sens d'une vie d'homme vécue le plus intensément possible, le plus singulièrement possible

Nous sommes en plein psychologisme.

Nous sommes en pleine expérience. L'expérience vécue, l'expérience d'un vécu, l'expérience de toute une vie. Je reconnais que ce n'est pas aisément communicable.

Je vous demande pardon. Je voulais dire qu'à suivre votre chemin, on risque de rester avec soi-même, rien qu'avec soi-même.

Si on reste dans l'ordre de la connaissance, oui. Mais nous sommes dans l'ordre du vécu, de la prise de conscience de ce vécu. Mon cheminement vers le plus humain en moi me conduit plus loin que moi, à une approche de Dieu.

Vous parlez même «d'affectueuse communion avec Dieu». Mais après l'avoir défini comme Acte pur, comme Acte en acte, ce n'est pas facile de dire : je t'aime, à l'Acte en acte.

Ce n'est pas à l'Acte en acte que je dis : je t'aime. Quand je prends conscience des exigences en moi vers plus d'humanité par les pensées justes qui montent en moi, quand je prends conscience de la manière continue dont je suis aidé pour inventer ma fidélité à ces exigences, fidélité qui est ma plus haute activité créatrice de moi-même, il s'établit une relation entre l'Acte qui me fait et la manière dont je l'accueille. C'est très évidemment une communion, et la plus forte, la plus vraie, la plus profonde qui puisse se vivre entre Dieu et un homme. Pour penser cet Acte, je ne vais pas penser «Dieu», mais «mon Dieu».

Pas un Dieu abstrait, abstraitement construit ?

Non, mon Dieu n'est pas sans relation avec l'Acte en acte, bien évidemment, mais cette relation est faite avec toute la chair de ma vie, avec toute la réalité spirituelle que j'ai pu atteindre avec lui et par lui. Je peux vraiment dire : «Mon Dieu».

1983

Méditation d'un chrétien du 20^{ème} siècle

Paul-Henri Coutagne
Lumière et vie N° 32

Ceux qui connaissent M. Légaut le retrouveront intégralement dans cette méditation de quelques textes évangéliques, qui se veut très personnelle, voire subjective, et doit plus au cheminement spirituel de l'auteur qu'à une quelconque analyse exégétique. Elle le conduit néanmoins, et peut conduire d'autres croyants, à une intelligence plus intime de ce que fut Jésus en son temps et de ce qu'il doit être aujourd'hui pour nous. Cette lecture de l'évangile s'avère tonifiante en même temps que décapante pour la foi, ramenant celle-ci à son jaillissement primordial.

Il faut cependant émettre une réserve de fond, à nos yeux capitale. Le discrédit systématique jeté sur le passé ecclésial du christianisme, alors stigmatisé par les mots de doctrine et de discipline, tourne au cliché ou au slogan, d'autant plus qu'il ne s'appuie sur aucune référence historique. L'auteur suspecte notamment les "croyances chrétiennes", qui reflèteraient un âge pré-scientifique révolu entaché de

religiosité naturelle, voire d'idolâtrie ancestrale. L'enseignement même de Jésus, tel que l'ont consigné les premiers témoins, en serait fâcheusement affecté, voire faussé. Si cet héritage ecclésial peut aider le "spirituel" au seuil de son cheminement, il tend de plus en plus à devenir un handicap aujourd'hui pour le véritable disciple de Jésus, qui doit s'en dégager pour s'accomplir en la vérité de son être. Nous ne pouvons partager vraiment cette position. La foi, même la plus personnelle et la plus intériorisée, a un contenu objectif (comment s'exprimer autrement ?), celui du Credo, sans cesse réapproprié et approfondi en Église, en continuité homogène avec la tradition issue des Apôtres. On se demande s'il en est encore ainsi chez M. Légaut, qui laisse planer çà et là un doute subtil sur des points fondamentaux, tels la divinité du Christ ou sa résurrection. Ces vérités sont pour une part à redécouvrir personnellement, mais la route a été balisée par ceux qui nous ont précédés dans la foi, laquelle est essentiellement post-pascale. M. Légaut préfère ne parler que de Jésus en sa conscience intime et suspecte a priori toute croyance ou doctrine sur le Christ.

1983

Méditation d'un homme du 20^{ème} siècle
par Marcel Légaut

Blandine de Dinechin
Octobre 1983

«*Ce n'est pas vivre ce qu'on pense que de penser parce qu'on suit*» (p. 170). Cette sentence énigmatique au premier abord résume l'essentiel de ce livre, véritable plaidoyer contre toute forme d'instinct grégaire ou de dogmatisme. Ceux-là même dont l'Église est, aux yeux de Marcel Légaut, souvent friande.

Ne se livrant ni à un discours politique, ni à l'exposé d'une doctrine religieuse, l'auteur cherche à exprimer sa foi personnelle de croyant et sa lecture personnelle des Écritures; pour «vivre ce qu'on pense», encore faut-il oser penser par soi-même.

Cela donne un ensemble de vérités stimulantes et parfois révolutionnaires. Car Marcel Légaut, dont la connivence - transparence ? - avec Jésus ne fait pas de doute, sait autant prendre la liberté du oui que celle du non. Oui : adhésion de foi inconditionnelle. Non : à tout ce qui entrave l'être dans ses profondeurs.

D'où une lecture très libre des Écritures - j'ai particulièrement aimé le commentaire sur Emmaüs - plus tourné vers le devenir, ce qui est en gestation, que vers un acquis immuable et intangible. Par exemple, ce n'est pas Marie, mère, qui attire l'auteur mais Marie sur le point de l'être.

Très centré sur la fécondité spirituelle et la liberté créatrice de l'homme, par opposition à la raison raisonnante qui ne prend aucun risque, ce livre est un dialogue spirituel de haute volée entre Marcel Légaut et Jésus : il s'adresse à lui à la deuxième personne. Pudeur oblige ! Il vous arrivera peut-être de refermer l'ouvrage de temps à autre. Car sommes-nous sûrs de pouvoir être les dignes légataires de ce testament (le dernier chapitre s'intitule "Méditation pour le soir de la vie") dans lequel Marcel Légaut vise l'authenticité et la fidélité d'un disciple ? N'y a-t-il pas en nous un doctrinaire qui s'ignore ?

Si c'est le cas, impossible de se laisser interpeller en vérité par ce livre. De même que «tout témoignage d'une vérité tire la puissance de son rayonnement de ce qui a été fondamentalement vécu par qui le donne, de même faut-il, pour le recevoir, un regard vrai sur ses propres paroles et actes».

C'est bien un chrétien hors du commun qui nous parle. Ses méditations sont autant de perches pour penser librement, en dehors de toute contingence idéologique. Bref, j'ai beaucoup aimé ce livre, assez coriace il est vrai. C'est une excellente médecine parallèle pour tous les stress de la rentrée. Elle s'achève par une prière :

«*Que mes paroles et mes actions, sous-tendues par le souvenir actif et lucide de ce que j'ai vécu, m'aident à atteindre une conscience toujours plus claire, toujours plus affinée de ce qui, peu à peu et secrètement, m'a constitué dans l'être...* »

Instinct grégaire

«Les religions cherchent à se répandre et s'efforcent de devenir "populaires" au lieu d'être au préalable laborieusement formatrices et de préparer indirectement, pour autant que cela se peut, à la vie spirituelle. À la place d'être éducatrices de leurs membres au niveau où chacun est singulièrement lui-même, elles visent à mener les foules. Ignorant l'adoration en esprit et en vérité qui ne peut être que personnelle, elles se vouent au déploiement du culte qui prosterne les masses sous l'effet de la religiosité propre à la nature humaine, d'une religiosité toute faite de culpabilité qui montre en l'homme, ce fils de la peur, un ennemi de Dieu.

Aussi bien toutes les religions confondent-elles la foi avec l'adhésion plus ou moins tacite à des doctrines radicalement pessimistes sur l'homme, et la fidélité à l'obéissance aveugle à des pratiques principalement passives, aussi strictes, régulières et fréquentes qu'elles sont encore en mesure de l'imposer...» (p. 215).

De l'esclavage

«Il est des êtres pour qui toute inquiétude est un signe d'errance, tout doute une tentation, toute question un pas vers le reniement, mais en revanche pour qui tout ce qui est affirmé avec puissance ou cru unanimement est démontré... » (p. 198)

1983

Méditation d'un chrétien du XX ème siècle

Gwendoline Jarczyk
La Croix, 4 avril 1983

Marcel Légaut, tout au long de son œuvre et de sa vie, a tenté de réaliser cette essentielle "conversion de soi" qui est, dit-il besoin de vivre dans l'authenticité de mon être profond. Honnêteté de l'esprit, amour du vrai, qui sont le contenu même d'une vie spirituelle. Or cette vie, nous dit-il d'emblée, devient vie chrétienne quand la croissance qui la marque se modèle sur ce que fut la croissance du Christ dans son aventure d'histoire.

D'où cette méditation, à la fois une et à double face, de la "veillée de Noël", "au soir de la vie", le Christ et le croyant passent d'un même mouvement par les épisodes qui jalonnent le texte évangélique : l'espérance de Notre-Dame, le désert, la piscine de Bethzatha, l'épisode du jeune homme riche, celui de Marie, sœur de Marthe, d'autres encore avec deux réflexions plus développées sur le trésor caché et la Samaritaine, Judas, Abraham, les pèlerins d'Emmaüs; figures que nous sommes, entraînés avec lui vers ce qui est le centre de tout, «la solitude constitutive de l'homme, la solitude propre à l'altérité et à l'unicité de l'être que chacun tout au long de sa vie, est appelé à devenir, à partir de l'originelle glaise informe, commune à tous».

1984

Intériorité et engagement

D. Bourguet
Études théologiques et religieuses N° 59

Ce livre est tonique et saura nourrir tout homme qui veut approfondir sa foi. Il est accessible à tous. Il se présente en grande partie sous forme d'interviews et la discussion conduit peu à peu de la prière et de la cène à une analyse et à un bilan de la situation de l'Église (surtout romaine) aujourd'hui. C'est le constat d'un échec, sans fard, sans aigreur ni animosité et avec une vigoureuse espérance appuyée sur la conviction que l'évangile est encore vivifiant, que le Créateur peut rendre possible l'impossible, que l'homme peut encore marcher vers son humanité... sage et fou à la fois.

1984

Marcel Légaut, passionné par Jésus *Devenir disciple de Jésus*, par Thérèse de Scott

Guy Luzzensky
La Croix 1984

Une lecture précieuse de l'œuvre de Marcel Légaut, cet universitaire qui choisit de devenir berger en approfondissant sans cesse sa passion pour Jésus, source d'une vie intérieure très proche des inspirations du concile Vatican II.

L'auteur a déjà présenté, dans un ouvrage antérieur, un des principaux thèmes de cette œuvre *Marcel Légaut, l'œuvre spirituelle*. Ce livre a pour objet ce qui était depuis toujours au centre de la recherche de l'universitaire devenu berger, Jésus, comment le connaître, comment comprendre le sens de sa vie, comme le suivre en vérité ?

Ce qui passionne Marcel Légaut, c'est la personnalité du Nazaréen, l'épaisseur de son humanité, ce qui fait de lui l'un de nous en toute vérité, dans la pleine vérité et dans l'accomplissement total et sans pareil de l'humanité. C'est cette réalisation exemplaire du destin d'homme qui est la révélation de ce qui est de Dieu en Jésus et qui provoque l'adoration.

Ainsi Légaut s'attache à tout ce qui laisse entrevoir, dans les écrits apostoliques, le cheminement intérieur de Jésus au milieu de ses disciples et ensemble avec eux, afin de devenir lui-même disciple. Ce qui caractérise sa démarche, c'est la poursuite parallèle de la connaissance de Jésus et de la connaissance de soi-même, une connaissance qui fait son profit des acquis des sciences humaines ou historiques mais se veut essentiellement spirituelle ou religieuse, existentielle, car elle a sa principale source dans l'intériorité et sa visée est la vie, la connivence et la communion d'esprit et de cœur avec le Maître.

L'auteur, collaboratrice de longue date de Marcel Légaut, est vraiment de plain-pied dans cette œuvre dont elle excelle à mettre en lumière les articulations essentielles et à expliquer les concepts clefs. Œuvre dont on connaît l'importance exceptionnelle et l'intérêt surprenant qu'elle a rencontrés près de ceux qu'avait interpellés le renouveau conciliaire. Les principaux livres de Marcel Légaut, parus en

1970 et 1971, malgré leur langage qui frise l'abscons, ont connu une très large diffusion, tellement la démarche de l'auteur répondait à une attente.

En cette fin de civilisation, quand le rationalisme occidental butte à ses limites, mal relayé par une foi qui se veut naïve ou par une religiosité trop tributaire de l'affectif, l'œuvre d'un spirituel authentique, enracinée dans une réflexion rigoureuse et communautaire, menée depuis un demi-siècle avec une étonnante liberté d'esprit que seul un laïc pouvait se permettre, est une aubaine exceptionnelle.

Thérèse de Scott s'attache à faciliter l'accès de cette œuvre. Malgré la difficulté qui pourrait rebuter, elle sera encore la bienvenue chez tous ceux qui sont éveillés à une certaine recherche de la vérité de l'Évangile et d'une vie en réelle conformité de destin avec Jésus le Christ.

1984 **Méditation d'un chrétien du 20^{ème} siècle**

L. Renwart
Vie consacrée N° 3

À la lecture de ces pages, on ressent à la fois beaucoup d'admiration et une grande tristesse. L'admiration se porte sur l'énorme effort auquel l'auteur s'est livré pour acquérir «cette meilleure intelligence de Jésus (qui) est permise par les progrès des sciences et des techniques, mais aussi ... est due à l'approfondissement et à l'affinement humain auxquels conduit la vie spirituelle» (9). Dans un texte dont la lecture demande parfois quelque effort, on découvre des pages émouvantes, telle la méditation sur la Vierge enceinte ou l'analyse de la fidélité animant l'obéissance. Quant à la cause de notre tristesse, la voici. À en juger par les remarques éparses au long de ces mémoires, la formation religieuse que l'auteur a reçue a dû être fort notionnelle, avec une présentation assez naïve de l'omniscience et de l'omnipotence de Dieu et de son plan sur la création. Au moment où s'est posé pour lui le problème d'une foi adulte, il ne semble pas avoir rencontré sur sa route le guide ou l'ami capable de l'aider à prendre conscience de la richesse et de la profondeur de la vie divine qui nous est offerte par Jésus-Christ et en lui, dans son Église. L'énorme effort auquel M. Légaut s'est livré plus ou moins en chercheur solitaire, il semble l'avoir mené en s'appuyant plus sur les progrès des sciences et des techniques que sur la tradition vivante de l'Église. Aussi le Jésus qu'il nous présente est-il un splendide modèle (doué d'ailleurs, d'après lui, de propriétés qui ne s'expliquent guère s'il n'est pas le vrai Fils de Dieu), mais il n'est pas quelqu'un avec lequel on puisse traiter comme avec un dieu (96), la minuscule est dans le texte). Telle est la faiblesse essentielle de cet ouvrage, qui reconstruit l'admirable figure d'un homme poussant la fidélité à la vocation qu'il découvre peu à peu, au cours des événements, jusqu'à son ultime conséquence, la mort sur la croix. Mais ces fort belles études ne nous présentent que le côté humain (émouvant, certes) de celui dont le Nouveau Testament témoigne qu'il est ressuscité (point que l'auteur, sauf erreur, ne mentionne pas).

En conclusion, s'il ne nous est pas possible de recommander sans plus la lecture de ces pages, qu'il nous soit cependant permis d'ajouter que nous croyons avoir pressenti, à plus d'une reprise, que la foi profonde de leur auteur est plus proche de la pleine vérité que son texte ne semble le dire. Puisse cette lumière du Christ percer à travers les nuages qui l'occulent et permettre à M. Légaut de nous donner, avec tout son talent, un témoignage sur Jésus-Christ, Fils de Dieu et notre frère.

1985 **Première session de La Mispa**
Texte inaugural

Claude Arzac
14 juin 1985

Je me sens très émue de me trouver ici devant vous à l'ouverture de la première session du Centre Inter confessionnel de Rougemont. Pourquoi Rougemont ? m'a-t-on souvent demandé. Bonne question. Notre chalet de Verbier s'étant vendu, je me suis mise, dès mon retour des USA où j'ai passé quatorze années, à la recherche d'un autre chalet quelque part dans nos montagnes. Quand j'ai vu la "Combabella", malgré son grand âge (1727), j'y ai entrevu le centre inter confessionnel auquel je rêve depuis longtemps. C'était il y a trois ans. Après l'achat, je lui ai aussitôt donné un nouveau nom "La Mispa", d'après un terme hébreu "Miçpa" lequel, dans l'ancien Israël, représentait une cité d'accueil pour hommes de tout bord menacés dans leur intégrité spirituelle, voire dans leur vie. Je désirais que "La Mispa" du Pays d'Enhaut devienne à son tour un modeste mais chaleureux lieu d'accueil où se ressourcer et où dialoguer dans la transparence et l'amitié.

J'ai parlé de mon projet à l'un de mes éminents amis, Marcel Légaut, que j'avais rencontré au Centre œcuménique du Père Xavier de Chalendar à Saint-Jean-de-Sixt, en Haute-Savoie; j'en ai aussi entretenu une amie, Sœur de Grandchamp. Tous deux m'ont conseillé de laisser mûrir ce projet au moins une année. Des amis également mis au courant m'ont aidée pour l'embellissement des lieux. L'idée faisait son chemin. Et lorsque, à la fin de l'année dernière, j'ai revu Monsieur Légaut ainsi que Sœur Marguerite-Françoise, tous deux m'ont dit : «Ou bien vous allez de l'avant maintenant, ou bien

cela ne se fera pas...» M. Légaut m'a même offert d'être sur place pour les journées inaugurales.

Il est là; le Père de Chalendar aussi, nous les en remercions.

Je me suis donc mise à l'œuvre, épaulée par l'abbé Moret de Genève avec qui j'avais collaboré dans l'aumônerie d'une grande maison pour personnes âgées. Sur place, ici à Rougemont et au Saanenland, dans cette belle vallée où coule la Sarine, le Centre Inter confessionnel mettra davantage de temps à entraîner l'adhésion d'une population fort conservatrice.

En vue de ces journées, j'étais allée voir les instances supérieures de l'Église catholique et celles de nos Églises protestantes, de même que des ecclésiastiques des Églises orthodoxes et catholique chrétienne. Tous m'ont écoutée avec intérêt estimant qu'il s'agissait d'une initiative venant à point, à un moment où l'œcuménisme avance au ralenti. Enfin, pour cette "première", il s'agissait de trouver des conférenciers chevronnés... Et bien des personnalités engagées dans l'œcuménisme ont accepté de venir nous parler. Était-ce si surprenant ?

Thème de ces rencontres : "La fidélité chrétienne". J'avoue que c'est récemment, en lisant le livre remarquable de Sœur Thérèse de Scott sur l'œuvre spirituelle de Marcel Légaut, que j'ai soudain compris la portée inouïe de cette fidélité, toutes ses implications pour notre vie, me rendant compte que moi-même n'avais pas saisi le sens profond de la fidélité vécue sur les traces de Jésus. Après relecture des ouvrages de M. Légaut et de ceux d'autres penseurs chrétiens, j'ai réalisé que la fidélité chrétienne allait beaucoup plus loin que je ne l'avais, en fait, soupçonné. Certes, la conversion représente une décision capitale dans une vie mais elle ne se fait pas une fois pour toutes; elle doit être vécue à nouveau jour après jour sous le regard de Dieu, afin d'arriver à une foi personnelle, à la stature "d'homme fait", selon une expression chère à Saint-Paul.

Puisse donc ce Centre de Rencontres Inter confessionnel, tout modestes que soient ses débuts, mûrir, grandir, se développer en une belle route droite où beaucoup trouveront ou retrouveront un sens plus riche à leur vie; un Centre aussi où la théologie retrouvera la place de guide moral qui devrait être la sienne au sein des autres disciplines scientifiques.

Une amie française qui a longtemps vécu au Portugal m'a cité un proverbe portugais : «Dieu trace des routes droites avec des chemins courbes». Combien ce dicton se révèle vrai pour moi ! Oui, il semble bien qu'un fil rouge ténu soit en train de rassembler les puzzles de ma vie. En effet, en 1956 déjà, avait paru mon premier roman *Le Bâtitteur*, histoire imaginaire d'un homme politique qui réussissait à créer les États-Unis d'Europe - j'avais milité pendant de nombreuses années dans le Mouvement Fédéraliste Européen - unité qui se faisait sur des bases spirituelles. Après bien des revers, des échecs moraux aussi, mon héros avait réussi à créer modestement aux portes de Paris un centre politique européen à base judéo-chrétienne religieuse.

Notre centre "La Mispa" a des visées plus modestes. Toutefois, en relisant les conférences qu'on m'avait demandées un peu partout à l'époque de la parution du roman, j'y retrouve des phrases qui demeurent bien actuelles. Ainsi : «... J'étais obsédée par les atrocités commises avant et pendant la dernière guerre, camps de concentration, massacre d'Oradour..., défi outrageant à notre civilisation soi-disant chrétienne. Je ne pouvais me résoudre à assister passivement à tant de haine fratricide dans un monde où, du point de vue scientifique, s'accomplissent quotidiennement des prodiges, où une économie et une agriculture bien gérées pourraient endiguer la pauvreté et la faim. Un monde où, dimanche après dimanche, l'Évangile de paix et d'amour du prochain est proclamé dans les Églises... Comment s'étonner dès lors qu'un nombre croissant de personnes éprouvent le besoin de remettre tout en question, même les enseignements considérés comme les plus sacrés ? Que vaut une religion qui, après presque deux mille ans de libre épanouissement, n'a pas réussi à façonner un monde meilleur que le nôtre ? Et ces schismes, ces divisions, cette étroitesse d'esprit au sein même de nos Églises, ce pharisaïsme latent ! Car tous les problèmes se tiennent... Sans fondements religieux, métaphysiques stables, pas de politique cohérente, sans hommes assis sur le roc des certitudes divines, pas d'action constructive, de pacification du monde possible puisque tout acte prend naissance dans les tréfonds de l'être humain. Ou encore : l'heure presse, l'Occident est au carrefour, la haine et le mensonge sont partout à l'œuvre, même dans nos propres rangs».

C'était utopique, évidemment. Mais je reste persuadée, comme Alexis Carrel, qu'un petit noyau de croyants fervents et agissants suffirait pour avoir un impact déterminant sur notre société. D'ailleurs, les chrétiens authentiques ne formeront jamais qu'un petit nombre, mais c'est à ce groupe que Jésus a demandé d'être le sel de la terre, la lumière du monde Il est clair qu'il nous veut sérieusement à l'œuvre! À cette époque-là j'étais loin, d'ailleurs, de penser qu'un jour je ferais des études de théologie qui m'amèneraient à la vision de notre Centre de Rencontres Inter confessionnel.

L'idée directrice en est retrouver une unité à notre foi chrétienne commune, qui n'est nullement de l'uniformité. Juste assez de conciliabules en théologie abstraite pour arriver à un consensus défini en termes signifiant quelque chose à notre époque. Puis, sur cette base, étudier de manière pragmatique

les problèmes les plus pressants de notre temps pour trouver ce que l'Évangile peut nous dire à leur propos, et ceci à quelque confession que nous appartenions. Ce consensus devrait permettre l'ouverture de voies praticables pour pallier l'érosion de notre civilisation. Rien de si lamentable que de voir les positions si opposées de nos grandes Églises face à des problèmes vitaux !

Je ne pense pas que ce soit utopique car les enseignements de Jésus forment un tout cohérent lorsqu'on se donne la peine de les insérer dans leur contexte historique et culturel. Et qu'on y englobe les dernières découvertes de l'archéologie, de l'anthropologie et de la linguistique ainsi que les apocryphes et les écrits patristiques.

Par la suite, Dieu voulant, nous aimerions aussi entamer le dialogue avec les tenants des autres grandes religions, en particulier les Juifs, nos ancêtres monothéistes dans la foi, puis les Musulmans. L'ancêtre est également Abraham. Nous avons tendance, de part et d'autre, à mal nous comprendre, à mal nous juger à cause d'une histoire trop souvent distordue. Je suis intimement persuadée que Dieu est absent là où résident la division, l'antagonisme malveillant, la haine, sous n'importe quelle forme.

Enfin, questions financières, il m'apparaît indispensable que notre Centre demeure indépendant vis-à-vis de toutes instances, sinon nous n'aurions pas le poids voulu vis-à-vis de l'opinion publique pour certaines de nos résolutions. «Sois fort et courageux, va avec les moyens que tu as, je suis l'Éternel» (Josué). Beaucoup de grandes œuvres humanitaires ont démarré, avec pour seule assise sûre, la foi de ses promoteurs, leur prière inlassable.

Puisse le Seigneur nous répondre à nous aussi, nous venir en aide jour après jour !

1985

Vivre sur les traces de Jésus

Claude Arsac

La Mispa, 17 juin 1985

«L'idée d'une renaissance spirituelle est constamment exprimée dans l'œuvre de Légaut... Pour lui elle est, en effet, le préalable nécessaire à une mutation des Églises».
(Thérèse de Scott)

Dans l'agitation de notre civilisation moderne, vous éprouvez peut-être le besoin de respirer un moment... Alors voici quelques reflets d'une causerie de M. Marcel Légaut, Normalien qui, après avoir été professeur de mathématiques aux Universités de Nancy, Rennes et Lyon (chargé de cours de mécanique rationnelle aussi à l'École Polytechnique de Nantes), s'est fait élève de brebis dans la Drôme. Là il s'est remis à l'étude des Évangiles qu'il a approfondis. Depuis lors, il a publié toute une série de livres très remarquables dans les milieux chrétiens. Aussi est-il appelé à donner des conférences dans les pays francophones.

"Vivre sur les traces de Jésus" : Conférence de Marcel Légaut donnée à "La Mispa" le 17 juin 1985, une catholique qui se permet de contester son Église afin qu'elle vive mieux sa mission.

Ne sommes-nous pas chrétiens en vertu d'un enseignement, d'une doctrine ? Pour les premiers disciples, il en allait tout autrement.

Jésus, ils l'avaient rencontré, vu, écouté, aimé et ils ont cru en lui. La doctrine est venue bien plus tard. Pour donner à cette doctrine son sens et sa portée, il est incontestable qu'il nous faut une expérience spirituelle de ce que Jésus a vécu. Comment ? En connaissant le cheminement personnel de Jésus car ce qu'on perçoit intérieurement peut changer ce qu'on vit extérieurement. Il s'agit donc de s'appuyer sur les textes qui parlent de lui.

Ce que Jésus a vécu, cependant ne l'oublions pas, dépasse infiniment ces textes qui portent la marque de leur temps, d'un univers mental tout-à-fait différent du nôtre; la marque aussi de leurs traductions successives et des théologies propres à ces époques. L'exégèse moderne en a relativisé le caractère sacralisé. Dès lors, pour être chrétien au XX^e siècle, nous avons à faire un cheminement semblable à celui que les premiers disciples ont fait jadis pour croire en Jésus. La doctrine peut nous aider mais ne doit en aucun cas nous dispenser de cette recherche.

Comment lire les Évangiles, cette "base commune à tous" ? Chacun doit en tirer, sous sa responsabilité, une réalité suffisamment comprise en profondeur pour qu'il puisse en vivre, et suffisamment vivifiante pour qu'en en vivant il développe progressivement la conscience de ce que Jésus a vécu. Mais chacun doit aussi se sentir suffisamment responsable pour qu'on arrive à une unité de point de vue qui ne dépende pas d'une adhésion à une quelconque doctrine. Il est bien certain, par exemple, que, pour comprendre la signification de la mort de Jésus, il est très important de connaître sa vie.

Bien sûr, il nous est impossible, dans les limites de ce bref compte-rendu, de dire tout ce que Légaut a découvert dans la vie humaine de Jésus. Nous nous bornerons à en esquisser un point ou l'autre.

Dans l'ancienne christologie, la divinité de Jésus avait tendance à écraser son humanité, à tel point que

L'on croyait généralement que Jésus jouissait d'omniscience dès sa naissance. Oui, l'idée qu'il ait pu prendre progressivement conscience de sa mission et acquérir les connaissances nécessaires à son accomplissement faisait encore problème au début de ce siècle. Mais il est "le chemin" parce qu'il a eu à vivre une vie qui ressemble à celle que nous avons à vivre. C'est ainsi qu'il faut comprendre son cheminement et sa prédication dans le plan de Dieu.

Né pharisien dans un milieu d'une piété traditionnelle, Jésus est mort vers l'âge de 33 ans dans des conditions de rupture radicale d'avec la religion où il était né. Les Évangiles de l'enfance (Luc et Matthieu) situent sa première montée à Jérusalem vers l'âge de 12 ans, un âge où normalement tout enfant commence à manifester une certaine personnalité lui permettant d'entrevoir sa vocation dans la limpidité de son cœur. L'entretien de Jésus au Temple avec les docteurs de la loi témoigne de son intérêt pour les choses religieuses et la façon dont il répond à sa mère : «N'ai-je pas à m'occuper des affaires de mon Père ?» montre qu'il n'est plus tout-à-fait le fils de ses parents.

Plus tard, Jésus se fait baptiser par Jean-Baptiste, ce qui permet de présumer une relation de filiation et de paternité spirituelles entre les deux. Après son séjour au désert, nous le découvrons baptisant lui-même, mais de l'autre côté du Jourdain. Le réveil spirituel qui s'est produit en lui le conduit à se différencier de Jean-Baptiste, à inventer progressivement ses propres méthodes pour annoncer le royaume des cieux. Lui et ses disciples envoyés en éclaireurs, deux par deux, iront de village en village; des guérisons se font sur son chemin qui le rendent célèbre, lui le fils du charpentier. Les moyens nécessaires pour accomplir sa mission lui sont donnés à l'heure voulue.

Comme pour toute vie humaine, le milieu, les circonstances, les événements ont une influence certaine sur l'itinéraire de Jésus, le déroulement et le sort final de sa mission. À plusieurs reprises, il devra "prendre la clef des champs", par exemple quand Hérode, qui avait fait décapiter Jean-Baptiste, commence à prendre ombrage de sa popularité; quand la foule projette sur lui des visées politiques, ne comprenant pas qu'il préconise une conversion des cœurs et non une conspiration politique; quand les gens de son pays le menacent parce qu'il découvre une corrélation entre sa destinée et un texte du prophète Esaïe où il est question de boiteux qui marchent et d'aveugles qui voient. Montant en Judée,, il s'y trouvera face à des gens très cultivés, et les disciples qu'il s'y fera ne seront pas sans influencer le milieu d'où sortira le quatrième Évangile. Là, Jésus va s'apercevoir que les scribes, les pharisiens, les docteurs de la loi ont une manière de se comporter vis-à-vis des pauvres, des pécheurs, des marginaux qui n'est pas compatible avec la notion qu'il a de la dignité humaine. En mettant cette dignité au-dessus de la loi et en refusant de croire que la fin de la domination romaine soit une condition à l'avènement du Royaume, il provoque des polémiques et une hostilité extrême de la part de l'autorité politico-religieuse juive. Celle-ci lui fait pressentir très tôt que sa fin sera abrupte...

La mentalité grecque voulait qu'après la mort l'âme abandonne le corps, tandis que la mentalité juive ne pouvait concevoir cette dichotomie. Aussi, pour ce qui est des apparitions de Jésus après sa mort, le mot "christophanie" (indiquant que ce qui est vu résulte d'une vision) va mieux que "résurrection" (qui insiste sur la réalité de ce qui est vu). Ceci dit, il n'en demeure pas moins incontestable que quelque chose s'est passé qui a radicalement transformé les disciples de Jésus pour le restant de leur vie.

Comment se fait-il qu'une religion nouvelle soit sortie du court ministère public de Jésus ? La rencontre en profondeur des disciples avec lui en a fait leur "père spirituel" au sens fort du terme.

Une fois Jésus disparu, leur désir au début a dû être de communiquer à ceux qui les écoutaient ce que leur Maître avait été pour eux, en menant sans problèmes la vie d'un petit groupement religieux. Mais ce qui intéressait les gens, à une époque où l'on croyait la fin du monde proche, était non de savoir ce que Jésus avait vécu mais comment allait faire irruption le royaume des cieux et quel rôle fondamental Jésus jouerait dans ce plan de Dieu... C'est ainsi que le groupe d'intellectuels de Jérusalem - nous l'avons déjà mentionné - en relation avec Paul et ses disciples, a-t-il progressivement été à la base de l'élaboration doctrinale du quatrième Évangile.

Il en a résulté que le christianisme est davantage fondé sur une doctrine que sur ce que Jésus a vécu, du moins tel qu'on nous l'enseigne. Or, sitôt qu'une société se construit sur une doctrine, cela oblige à se défendre contre les doctrines voisines, à se fermer, à exclure... Aucune religion, fût-elle la plus élevée et la plus spirituelle au monde, ne peut être fondée sur une doctrine si elle tend à l'universalité.

Une religion, donc, ne peut être universelle que dans la mesure où elle se fonde sur l'intelligence en profondeur d'un être suffisamment humain pour que tous les autres se reconnaissent en lui d'une façon ou d'une autre. C'est bien là la spécificité du christianisme. Là s'ancre son avenir, là réside l'avenir de l'Église.

Sept kilomètres de chemin de terre dans la montagne. Un hameau isolé dans les hauts reliefs de la Drôme. Voici donc le lieu où vit Marcel Légaut, 85 ans, une santé de fer, l'œil rieur et le verbe savoureux. Un chrétien né avec le siècle, un homme de prière et de méditation qui regarde son Église avec passion et parfois impatience. C'est là que nous l'avons rencontré.

Bon nombre ne vous connaissent que sous un aspect qu'on pourrait dire folklorique, le retour à la terre. Voilà qui rejoint une manie assez répandue : vouloir classer les gens. Mais il y en a qui résistent à toute classification et qu'à bon droit on qualifie d'inclassables. Ne seriez-vous pas de ceux que l'on connaît sans les connaître ?

Parti d'un milieu traditionnel, la paroisse St François de Sales, l'abbé Loutil plus connu sous le nom de Pierre l'Ermite, j'ai une culture mathématique et des exigences intellectuelles que les sciences ont développées. Il y a bien de cela une cinquantaine d'années qu'un prêtre m'a ouvert sur les questions intellectuelles religieuses, le Père Portal. Comme tout le monde, j'ai fait la guerre. Dès ce moment-là, j'avais complètement changé de direction, pour plusieurs raisons.

Changé de direction...

Jusqu'à cette époque, j'étais professeur et je suis devenu paysan. Une idée qui peu à peu s'est précisée pendant la guerre. J'ai compris que les éléments intellectuels que l'on fabriquait, si j'ose dire, dans les universités n'étaient pas suffisamment lourds de contenu humain. Alors j'ai souhaité que mes étudiants soient en contact avec des manuels, au moins pendant les premières années de l'enseignement supérieur.

Manuels et intellectuels

Je voulais que les étudiants, au moins pendant les années de transition entre le secondaire et le supérieur, puissent mener de front un travail manuel et un travail intellectuel, de manière à connaître la vie concrète. Je poursuivais des perspectives paysannes plutôt qu'ouvrières.

En raison de vos antécédents ?

Je ne puis pas parler d'atavisme direct. Mais prévalait alors une mentalité générale. Un ensemble d'écrivains, à cette époque, côtoyaient ces perspectives, Ramuz en Suisse, Henri Pourrat... Donc en 1942, j'ai abandonné complètement l'université pour m'installer dans la Drôme dans une ferme isolée. Et puis j'ai écrit quelques livres. Mon premier ouvrage après la guerre date de 1962, *Le travail de la foi*. Il n'a pas eu un grand succès. J'ai continué à écrire pour moi. Le livre qui m'a lancé en 1970, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*. En 1971 est venu *L'homme à la recherche de son humanité*.

Vous vouliez travailler de vos mains. Comment un beau jour avez-vous ressenti le besoin d'écrire ?

C'est venu parce que c'était déjà venu avant. J'avais déjà sorti trois livres.

Tout en travaillant manuellement, vous avez donc médité.

J'ai végété. Mais toutes ces choses-là sont toujours en moi, quoique, pendant vingt ans, je n'avais absolument plus l'idée d'écrire une ligne. C'est arrivé comme ça, à l'heure H...

Entendiez-vous communiquer par le biais de l'écriture ou aviez-vous besoin de vous dire quelque chose à vous-même ?

J'avais avec moi un groupe qui a démarré en 1925. Jusqu'en 1940, il n'a cessé de se développer au cours de séjours en vacances, un peu monastiques, en Auvergne. Pendant la guerre, tout cela a sauté pour reprendre chez moi, aux Granges, ce qui a été l'occasion de rencontres avec des camarades. J'y faisais topos et lectures. Voilà qui, petit à petit m'a remis le pied à l'étrier. J'étais certainement au début bien plus traditionaliste que je ne le suis maintenant.

Bien plus traditionaliste

Sous l'action de Portal et de l'esprit qu'il m'a communiqué, ce qui ne m'a pas empêché de formuler certaines critiques à son endroit, me trouvant de surcroît dans un milieu laïc, lui-même critique par certains côtés. À cet égard, mes derniers livres, parus après la guerre, sont plus significatifs.

Pour vous, qu'est-ce que l'essentiel ?

Je ne me chargerais pas de le dire. On peut cerner l'essentiel mais avec beaucoup de prudence, en ne sachant pas trop exactement si ce qu'on dit est vraiment l'essentiel. De ce côté-là, toute une recherche, commencée depuis ce siècle, n'est pas près de se terminer; elle est sous-jacente aux difficultés que nous rencontrons actuellement.

Lesquelles ?

Parmi les difficultés majeures, une question : qu'est-ce que la foi ? Avec tous les problèmes que

posent les sciences humaines, nos connaissances... Or c'est dans cet univers mental que se développe notre foi. Et tout cela est en train de remuer, sans qu'on sache trop où ça va.

Seriez-vous de ceux qui lancent un anathème sur les sciences telles qu'elles se développent ?

On ne peut pas poser a priori de limite à une pensée ou à une recherche; c'est assez grave parce que cela abîme déjà la vérité de ce qui a été fait valablement.

Vous l'affirmez en tant que croyant ?

Oui, je crois que c'est indispensable.

Et ce groupe que vous évoquiez...

Un des aspects de ma communication avec les jeunes et les moins jeunes, c'est que précisément cela correspond à ce qu'ils attendent.

Il n'est pas fréquent qu'un homme qui se déclare croyant accorde une place d'importance à la "question". Pour bon nombre, la foi semble être une réponse d'un ordre transcendant qui nous interdirait de poser des questions.

Voilà qui touche à bien des choses. Une des choses graves dans notre monde et dans toutes nos églises, c'est que l'on s'est fondé sur une doctrine au lieu de s'être fondé sur la personnalité.

Vous vous définissez comme un homme d'expérience ?

Je porte un regard sur tout ce que j'ai vécu. Il s'agit d'un regard global sur une réalité organique qui se constitue petit à petit à travers le temps mais dont la consistance dépasse le temps.

Vous est-il possible de communiquer cette expérience ?

Elle charge ce que je dis d'une présence qui n'est pas simplement une doctrine intellectuelle et qui peut faire écho dans ceux qui vivent en des conditions voisines de temps et d'espace.

Quelles sont ces grandes questions autour desquelles se noue votre expérience ?

Une première question : pour être un croyant, il faut être un homme. Or pour beaucoup de chrétiens, leur croyance les dispense d'être des hommes.

Être un homme, qu'est-ce que cela veut dire ?

Avoir pris conscience en profondeur du fil conducteur qui nous a conduits sans que nous le sachions et que nous découvrons lorsque, derrière nous, se profile une unité qui s'est peu à peu constituée grâce au pas à pas de la fidélité. Deuxièmement, pour être un croyant chrétien, il faut entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu humainement.

Qu'est-ce qui est aujourd'hui porteur d'avenir ?

C'est la base qui prépare l'avenir, pas la tête. Deux phénomènes sont caractéristiques. D'abord, les petits groupes qui se constituent. Et puis, dans nos centres spirituels, dans nos instituts catholiques, cette assemblée de laïcs, hommes et femmes, sans aucun souci ou prétention quelconque d'être prêtres et qui, cependant, ont acquis une formation qui dépasse de beaucoup ce que l'on pouvait avoir il y a vingt ans. Voilà deux éléments importants pour le développement de ce qui vient.

Il semble qu'une restauration se prépare dans l'Église. Cette perspective vous met-elle à l'aise ?

Non. En tout état de cause, ce ne sera pas une restauration à la manière de celle que nous avons connue en France, sur le plan politique, de mai 1814 à juillet 1830. Mais s'il s'agit vraiment de restauration, c'est-à-dire d'un retour vers l'arrière, cela durera sans doute un certain temps mais pour échouer. L'avenir de l'Église est en germe dans les petits groupes.

Vous êtes éloignés de ceux qui verraient dans les connaissances une menace permanente pour la foi.

À mesure que les sciences font leur autocritique, elles se montrent importantes pour purifier la foi de ce qu'il y a en elles de contingent. C'est bien un des progrès de notre époque, nous ne construisons plus Israël à la dimension de l'Église mais, par certains côtés, l'Église devrait prendre sa dimension et ses racines dans la vie d'Israël mieux connue. Ce qui était impensable il y a trente ans.

Vous parlez souvent de «la foi nue».

C'est un aspect qui commence à poindre. Je fais la différence entre adhésion à une doctrine et mouvement de foi. Je parle de mouvement de foi pour montrer combien la foi est une réalité vivante qui, par certains côtés, s'habille de croyances. En fait, aucune croyance n'en épuise les exigences.

Comment donc comprenez-vous le dogme chrétien ?

Je préférerais que vous me parliez de "formules dogmatiques" dont chacune est marquée par les temps et les lieux. Grâce à une vie spirituelle plus approfondie, il faut arriver, à travers ces éléments, à retrouver les intuitions majeures qui ont conduit ceux qui ont créé ces formules dogmatiques pour satisfaire à leur foi. Mais depuis, nous nous habillons avec des costumes qui datent d'un certain nombre de siècles en sentant bien qu'ils ne sont pas adaptés. Tant que l'Église n'aura pas retrouvé une activité créatrice qui devrait valoir pour chaque génération, dans une certaine mesure, elle sera toujours tenue à l'écart. Avec tout ce que cela représente de porte-à-faux vis-à-vis des potentialités de l'époque.

Vingt ans après le Concile, avez-vous quelque espoir qu'il devienne un jour une réalité vécue ?

Nous sommes dans une période de restauration. Vatican I va recouvrir Vatican II pendant un certain

temps. Mais l'Église n'a plus les moyens qu'elle avait au départ de ce siècle, les moyens de s'imposer. En sorte que c'est quelque chose qui va durer quelques années mais ça n'ira pas plus loin. À cette époque, je serai au ciel.

Qu'est-ce que "le ciel" pour vous ?

Oh! pas grand-chose, je ne sais pas bien ce que c'est.

Et la vie éternelle ?

Elle commence maintenant. La prise de conscience de cette continuité, de cette stabilité que je découvre en moi, dans mon passé, sans que je l'aie voulu, sans que j'en aie eu conscience au moment où je l'ai vécu, sont les traces existentielles d'une réalité que je ne peux pas penser parce que c'est ce que Dieu aura fait en moi, grâce à moi.

1985

Méditation d'un chrétien du 20^{ème} siècle

J. Javaux s.j.

Nouvelle revue théologique N° 107

Des pages bien belles. Ainsi la méditation sur la Vierge enceinte. Ou encore l'analyse de la fidélité animant l'obéissance. Mais le propos de l'auteur est de décrire la mentalité qui s'impose au chrétien d'aujourd'hui ; en fait il exposera sa propre attitude, en mode de troisième personne ; d'où se dégagent les préceptes, imprimés en italiques. Le premier des devoirs est de s'éclairer, pour accueillir la leçon de l'Évangile, de toutes les conclusions de la critique scientifique, sans suivre les impulsions de cette « religion viscérale », fruit de notre éducation, et qui nous fait considérer Dieu comme omniscient et omnipotent. Notons que M. Légaut soulignera l'existence en nous d'un « acte de l'Acte-Dieu », germe de toute perfection. Pour la mise au point, nous nous permettrons de renvoyer à la conférence parue dans la NRT en 1980, p. 383 ; nous ajouterons qu'une analogie à partir de certaines données thomistes inexploitées permettrait de perfectionner les affirmations incriminées.

L'auteur met en cause les "explications" du Mal. Une réponse fondamentale ne se trouve-t-elle pas dans le fait même du grief imputé à Dieu ? Ce grief ne naît-il pas de l'exigence morale reconnue par l'auteur comme tréfonds de cette fidélité que « l'acte de l'Acte » suscite en notre esprit ? La conséquence n'est-elle pas que, si l'explication du Mal nous est inaccessible - et le caractère analogique de notre connaissance rend compte de nos impuissances -, il est sûr, a priori, que Dieu n'est pas coupable ? Et lui-même nous fournit un signe indubitable de son amour, « Il n'a pas épargné son propre Fils » (Rm 8,32).

Il ne s'agit pas - le texte est manifeste - d'un « fils de Dieu » quelconque mais d'un égal en nature divine. En 1 Co 8,6, on le voit associé au Père dans la création du monde. Or Paul écrit vers l'an 56, ce n'est donc pas "des siècles après" (p. 290) que les chrétiens « verront » Dieu en Jésus. On pourrait invoquer d'autres témoignages ; il faut nous borner. Nos citations nous ramènent à la critique moderne, recommandée par Marcel Légaut. En fait elle offre tout un éventail de conclusions et, pour choisir, il faut des critères. Un premier, qu'on admet de plus en plus, c'est que les paroles du Christ doivent être mises en relation avec ses actes. Ceux qui reconnaissent qu'en Jésus « toute la plénitude de la divinité habite corporellement » (Col 2,9), c'étaient les mêmes qui « ne se permettent pas de nommer » Yahvé (cf. Flavius Josèphe, Ant. Jud. 11,12,4). Rencontrant ce vocable dans les Écritures, ils lisent "le Nom" ou "Seigneur". Cet usage, attesté par la Septante, donne tout son sens au titre de Seigneur par lequel Paul désigne le plus souvent le Fils - il révere aussi son "Nom" -, tandis qu'il réserve au Père le terme "theos". Ces croyants, qui admettent la divinité de Jésus, étaient des juifs de stricte observance. Comment donc cette foi, qui les poussera à évangéliser « toutes les nations pour les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit » (car il y a aussi l'Esprit), a-t-elle pu naître, et leur donner le courage d'affronter les persécutions et le martyre ?

Cette reconnaissance de la divinité du Christ - dont la vie vient si bien achever la vocation privilégiée d'Israël - et l'épopée extraordinaire de ces conquérants chrétiens requièrent à l'origine tout autre chose que le regret doucement stimulant que l'auteur prête aux disciples d'Emmaüs. Il y faut, tranchons le mot, le miracle. Les disciples n'ont pas été bouleversés uniquement par la passion et la mort de Jésus, mais aussi par sa résurrection, que M. Légaut omet régulièrement d'alléguer. Bien plus, il faut que des préparations suffisantes aient eu lieu pendant la vie publique de Jésus pour rendre crédibles les éléments fondamentaux de l'Église naissante - y compris l'Eucharistie telle que nous la présente saint Paul, témoin, comme il l'affirme, d'une tradition. Et si Jésus possède cette dignité, nous ne pouvons concevoir que lui-même l'ait ignorée. Admettant au maximum une certaine évolution et maturation de sa conscience humaine, nous croyons qu'au sein de ce "je" où nous percevons notre niveau existentiel Jésus s'est senti, en sa conscience progressante d'enfant, ouvert sur l'intimité de son Père, comme un bébé est ouvert, dès son premier éveil, à l'intimité affectueuse avec sa mère (cf. Mt 11, 27 ; Lc 2,49).

Marcel Légaut nous invite à méditer sur « le jeune homme riche ». Nous prions pour qu'il entende

l'appel : Va, abandonne tous tes acquis, et suis-moi, qui suis venu vers toi, non comme le "représentant" de Dieu, mais comme «le Fils unique que Dieu a envoyé dans le monde pour que nous vivions par lui» (1 Jn 4,9).

1985

Marcel Légaut
né en 1900

Notre Dame de la Trinité, avril 1985
reçu de Thérèse Landais

L'enfant de chœur

«Je suis un enfant de chœur et j'ai passé ma vie à enlever les oripeaux de ma fonction», aime à dire Marcel Légaut, au présent, car, Dieu merci, il est encore bien vivant parmi nous ! Boutade que nous empruntons à l'une de ses "confessions", celle donnée à l'excellent magazine *Panorama* de février 1982 à qui nous devons beaucoup, ainsi qu'à l'autre interview recueilli en volume par Bernard Feillet (Centurion, Paris).

Sa paroisse est alors l'une des plus vivantes de Paris et l'une des plus modernes, Saint-François de Sales, animée par l'abbé Loutil plus connu pour ses articles du journal *La Croix*, signés du célèbre pseudonyme, Pierre l'Ermite. «J'étais un garçon très pieux, dit-il, je suivais le catéchisme de persévérance. Tous les dimanches matins, nous nous retrouvions à la crypte pour une formation religieuse fort affective, à base de cantiques "catholiques et français toujours" et de sermons édifiants». Ainsi formé, on comprend qu'après la guerre de 14-18, à 15 ans, il veuille être prêtre. Mais son père, professeur au collège Chaptal, lui répond : «Sois d'abord agrégé de math». Il obéit, il est reçu à Polytechnique mais il démissionne, voulant être professeur. C'est donc l'École Normale.

La rencontre avec M. Portal

À Normale existe depuis 1912 un groupe d'étudiants dénommés "tala" parce qu'ils vont à la messe. Il a été fondé par l'intermédiaire du philosophe Edouard Le Roy, en relation avec le Père Portal, lazariste. Ce prêtre «paysan typiquement français» comme le décrit Jean Guitton, que ses contacts avec les Anglicans, en particulier avec Lord Halifax, en vue de l'union des Églises, débuts du mouvement œcuménique, ont rendu célèbre, était un éveilleur d'âmes. «Il savait se taire et écouter» (Jean Guitton). Les réunions hebdomadaires rassemblaient des jeunes dont les noms vont devenir célèbres. Il y avait Festugières, Pierre-Henri Simon, Gaxotte, Guitton et, plus tard, Marrou et Borne. On y parlait religion, bien sûr, mais aussi littérature et sciences. «Elles nous donnaient l'occasion de découvrir la doctrine catholique d'une façon tout à fait nouvelle, adaptée aux exigences intellectuelles», écrit Légaut. L'enfant pieux commençait à devenir un chrétien adulte. «Au contact du Père Portal, j'ai réalisé que si j'avais de la piété, je n'avais pas de vie spirituelle. Tout ce dont j'ai vécu jusqu'à maintenant a été semé par le Père Portal. Bien au-delà de ce que je pouvais recevoir à 20 ans, à un moment où je n'étais qu'un pur scientifique».

Des foyers de vie dans l'Esprit.

Mais en 1923, après son service militaire, il se rend compte que «deux vocations se confrontent en lui, la vocation scientifique et la vocation religieuse». Qui va l'aider à trancher ? Ce sera curieusement un religieux appelé lui aussi à exercer un grand rôle dans l'histoire de l'Église, Teilhard de Chardin. Étranges confluences dans la géographie spirituelle. C'est encore le Père Portal qui fut l'agent de cette rencontre. Teilhard conseilla à Marcel Légaut ces deux vocations, en restant dans le monde. Audacieuse nouveauté pour l'époque. Alors naît autour de Marcel Légaut un groupe de cinq ou six normaliens. Ils se réunissent dans sa chambre à l'École. Leur vie ? «Nous récitons Prime le matin, Vêpres à midi, Complies le soir et, bien sûr, en latin. Nous allions à la messe le matin et, le soir, au salut du Saint Sacrement dans la petite chapelle des Sœurs de l'autre côté de la rue d'Ulm. Dans le courant de la semaine, nous avons une méditation sur l'Évangile et une séance d'études religieuses». Leur première retraite fut prêchée, évidemment, par le Père Teilhard. Elle devait devenir l'un des livres les plus abordables du grand jésuite et désormais un classique de la spiritualité *Le milieu divin*. L'année suivante, le groupe essaima à l'École normale de Saint-Cloud. Là aussi ce sera Légaut qui va animer un autre groupe jusqu'en 1939. Le Père Portal était mort en 1926. C'est un autre jésuite aussi ouvert et profond, bien connu depuis des lecteurs des Études, la revue de la Compagnie, qui va les suivre et les guider jusqu'à sa mort, en 1973, le Père d'Ouinice.

L'esprit du groupe

Ce qui compte pour cette communauté, c'est bien l'union entre l'étude et la vie spirituelle. «Il ne suffit pas de parler de l'Esprit-Saint, note si justement Marcel Légaut, il faut vivre de lui». Cette vie profonde empêchait la sclérose intellectuelle qui traversait alors les milieux enseignants d'une Église terrorisée, faisant front au modernisme. «Dans chacun des séminaires siégeaient des professeurs dont l'unique souci était de répéter littéralement l'enseignement passé». Et il ajoute : «L'exégèse et la théologie, comme toutes les recherches qui touchent aux profondeurs de l'humain; ne peuvent pas être traitées

convenablement si la vie spirituelle personnellement vécue ne les éclaire pas».

Lui-même lit peu d'auteurs spirituels. «L'essentiel, note-t-il, c'est de trouver son chemin personnel car la vie spirituelle ne supporte pas plus l'initiation que l'imitation. Les écoles apprennent à parler de la vie mystique, non à l'atteindre». Il se sépare aussi des intellectuels qui ne seraient que cela. Et de dire «les uns ont tendance à confondre vivre et penser; d'autres, plus nombreux, confondent vivre et parler».

Au passage, il signale une déformation héritée peut-être du jansénisme qui paralysait cette découverte personnelle. C'est que toute recherche libre était soupçonnée d'orgueil et d'esprit propre. L'obéissance était confondue avec la discipline extérieure. On avait tôt fait de tomber dans un volontarisme qui tenait lieu de toutes les vertus. L'Évangile était bien loin.

L'expérience de la guerre

Nous voici à la deuxième étape de ce surprenant itinéraire. Il évolue grâce à deux prises de conscience. La première consistait en une double constatation : la piété n'est pas la vie spirituelle. L'intellectualisme théologique sans une expérience de l'Esprit tourne à vide. Voici la seconde qui déclenche le tournant décisif. Écoutons-le nous en faire l'aveu. «Une évidence m'avait sauté aux yeux pendant "la drôle de guerre". J'étais officier et je me suis rendu compte qu'un professeur n'est pas forcément un chef. Ou plus exactement il n'est capable d'être un chef que lorsqu'il n'y a rien à faire. J'ai compris que la plupart des gens qui ont des responsabilités, même au plus haut niveau, ont certes des têtes dont témoignent leurs grades universitaires, mais ne sont pas des hommes capables d'être des chefs au moment où l'on a besoin d'eux». Voilà donc l'accès à la conscience d'être homme et donc responsable. On sait que pour un de nos plus grands philosophes, Emmanuel Lévinas, israélite, imprégné de la Bible, le propre de l'homme, c'est précisément d'être responsable. «Aussi, continue Marcel Légaut, quand j'ai été démobilisé en août 1940, j'étais décidé à ne plus être professeur comme avant. Nos universités faisaient des cerveaux mais non des hommes capables d'être des chefs». Il décide de retourner à la terre.

Le retour au concret

«J'ai voulu être un paysan pour aider des étudiants à devenir concrets». Voilà donc, clairement déclaré par lui-même, le secret de sa détermination. Mais sait-on jamais toutes les implications de nos choix ? Ce n'est que peu à peu, au fur et à mesure qu'il le vit qu'il va le découvrir. D'abord le directeur de l'enseignement supérieur tente de l'en dissuader comme d'une illusion. «Vous êtes atteint d'une sorte de maladie de retour à la terre. Avez-vous de l'argent ?» Devant l'obstination de Marcel Légaut, il lui accorde «un congé d'ouvrier agricole pour un an». Légaut demande et obtient sa mutation de Rennes où il avait une chaire, à Lyon. Il fait paraître une annonce dans la presse "Cherche propriété rurale". Il trouve les Granges dans la Drôme. C'est un hameau abandonné, trois fermes. Il se marie puis s'installe. Il achète deux mules, deux bœufs et une quinzaine de brebis. En même temps, il descend à Lyon trois jours par semaine pour donner ses cours, laissant sa femme seule à la ferme. «Nous avions encore la petite charrue à deux mancherons et d'autres engins du même acabit, de quoi faire sourire aujourd'hui».

Il ne put tenir que deux ans, c'était trop dur. Alors il ne lâche pas la ferme mais bien l'université. Il espérait que des étudiants viendraient nombreux. «Ils étaient une quinzaine, les deux premières années. Nous avons reconstruit deux maisons, nous faisons les foins, la moisson. Puis, peu à peu, ils sont venus de moins en moins nombreux». C'était l'occupation. Alors toutes sortes de gens viennent chercher refuge chez eux, sans avoir jamais été inquiétés.

Être fidèle à ce que je devais être

Voici la libération. Il a la possibilité de retrouver sa chaire à l'université. Il refuse car, écrit-il, «c'eût été me renier. Le retour à la terre n'était pas pour moi l'essentiel. Ce qui comptait, c'était d'être fidèle à ce que je devais être». Il poursuit donc sa vie de paysan. Six enfants vont naître entre 1945 et 1952.

Une communauté et une communion

Mais on ne se réalise jamais soi-même que par et dans la relation aux autres. Vocation personnelle et vie communautaire vont de pair et se rejoignent. Elles se fécondent l'une l'autre. Ici nous allons retrouver le groupe initial créé autour de Monsieur Portal d'abord, puis de Marcel Légaut. «Le groupe s'est développé. Nous l'avons ouvert aux filles, des foyers se sont fondés. Nous continuons à nous revoir depuis cinquante ans. Le courant s'est maintenu. On dit souvent que je suis un homme seul. En réalité, aucun de mes livres n'aurait vu le jour sans ce groupe où ils ont été mûris et grâce auquel ils ont pu être rédigés».

Les fruits

À la recherche de notre humanité est le titre de l'un de ses premiers livres nés de son expérience spirituelle, personnelle et communautaire. C'est là qu'il faut chercher la première clé qui donne accès à l'essentiel de son message. Cet intellectuel devenu paysan par vocation n'a nullement voulu renoncer à

l'intelligence mais «l'intégrer à sa vie spirituelle».

Voilà le nécessaire point de départ et le foyer de sa pensée. Il faut préciser de quelle intelligence il s'agit. Non certes de l'intelligence tout court dont on a déjà signalé, à sa suite, les méfaits. Mais bien de l'intelligence du cœur dont il dit : «Elle est pour moi au cœur même de l'intelligence. C'est ce qui distingue l'homme intelligent de l'homme qui n'est que cérébral. La cérébralité n'exige qu'une part de l'homme qui pense, tandis que l'autre prend l'homme tout entier». Ici intervient un exemple humoristique et une boutade. «On ne peut pas être intelligent si on est un mauvais mari, mais on peut être un excellent théologien». Et d'ajouter en riant : «Je les aime bien les théologiens, quand ils sont suffisamment spirituels pour que la théologie soit nourriture et pas seulement un costume». On peut souligner ici la convergence de ces vues avec celle qu'un jésuite américain expose dans deux livres excellents sur la vie spirituelle : *L'œil intérieur et la Musique du silence*, de W. Johnston, chez DDB.

Piété ou contemplation

Qui est donc spirituel ? N'allons pas croire à des vues qui innovent. Elles retrouvent plutôt, par delà les traditions, la Tradition, ce qui s'inscrit bien dans toute l'orientation de Vatican II, si on le comprend bien. «Il faut avoir vécu pour être contemplatif. Désirer être contemplatif sans avoir vécu, c'est se condamner, sauf exception extrêmement rare, à une contemplation faite au mieux de piété. Ce qui n'est pas la contemplation mais une contrefaçon où le goût pour un certain hiératisme dû aux coutumes anciennes n'est pas étranger à la ferveur. Formalisme». «Pour vivre vraiment en contemplatif, il ne suffit pas d'avoir les facilités affectives d'une piété fervente, il faut être suffisamment détaché des contingences du temps pour s'affranchir des événements (voire de la politique, dernière passion des religieux et des prêtres...) et communier à la condition de l'homme dans ce qu'elle a d'universel. C'est là le seuil que Dieu fait franchir mais dont la foi approche quand elle se trouve dépouillée de tout ce qui la sollicite et l'aide du dehors : la nudité de la foi, celle que Jésus a vécue sur la croix».

Comment y atteindre ? L'enseignement ne peut suffire. Il y faut ce que Légaut appelle «un amorçage spirituel». Il ne peut être déclenché que par quelqu'un qui vit de cette vie. «On perçoit alors à travers sa propre présence l'expérience vécue du dedans par celui qui parle». Rappelons-nous le vers admirable de saint Bernard : «Expertus solus potest dicere, seul peut en parler celui qui en a fait l'expérience». Et de citer tant de contemplatifs «assoiffés de paroles vraies sur la vie de l'esprit quoi qu'elles soient abreuvées de lecture pieuses, d'instructions, de sermons». Et parfois «astreintes par la règle à faire des prières qui ne sont pas de vraies prières». Et de regretter que l'Église continue «à utiliser des prières qui ne sont plus priables».

Entre le passé et l'avenir

À la lumière si équilibrée de ces aperçus, Marcel Légaut peut parler d'intériorité sans éveiller le soupçon d'évasion ou d'illusion, ou encore de refus de l'action, quelles que soient ses réserves sur l'Action Catholique. Elles viennent de quelqu'un qui précisément ne l'a guère connue au-dedans et n'en a pas fait lui-même l'expérience.

Aussi, avec le Père Caffarel, peut-il être considéré à juste titre comme l'un des initiateurs de ce renouveau de la vie de l'Esprit où il voit, avec raison, une espérance sûre de sortir de la crise de l'Église, d'ailleurs inséparable de la crise mondiale.

Il ne fait pas le procès du passé. «Il faut regarder devant, en s'enracinant dans le passé, avec des vraies racines, pas avec des chaînes. Il y a de la sève dans les racines, pas dans les chaînes».

Tout vient pour lui entre autres du fait qu'on s'est éloigné du Christ véritable pour un "Jésus de vitrail et de théologiens". «En choisissant de vivre sur des réponses plutôt que sur des questions. Quand on a trop de réponses, on n'a plus de questions. La chance de notre temps, c'est que l'on retrouve les questions».

Pour cela, il faut sortir des serres chaudes et d'une religion de ghetto, il faut aller au large, il faut vivre pour être. Il ajoute : «Voilà la voie, devenir disciple de Jésus pour être à la suite de Jésus, en union avec lui, grâce à lui, "de Dieu". La liturgie peut nous y aider mais il faut la dépasser et ne pas faire de son exécution un absolu en soi». Bref, il faut sortir d'une Église de chrétienté pour entrer dans une Église de témoignage. Unique solution de vie offerte à nous tous devant l'alternative signalée par un des meilleurs historiens du catholicisme de notre temps, Émile Poulat, face au «musée ou au laboratoire» (en conclusion de son premier livre *Modernistica*).

En prière avec Marcel Légaut

Un jour, à la Trappe de Tamiers, il tombe sur des versets du Talmud qui lui inspirent la prière suivante par laquelle nous mettrons un point final à ce profil, en lui laissant les derniers mots.

O toi qui es toi-même dans le fond de mon être, donne-moi d'être attentif sans cesse dans le fond de mon être, reçois de moi l'hommage de mon attente.

O toi qui es hôte dans le fond de mon être, donne-moi de pénétrer moi-même dans le fond de mon être, reçois de moi ma foi en ta présence.

O toi qui es chez toi dans le fond de mon être, donne-moi de me tenir en paix dans le fond de mon être, reçois de moi la paix du septième jour.

O toi qui seul habites dans le fond de mon être, donne-moi de me plonger toujours dans le fond de mon être, reçois de moi l'aveu de mon amour.

O toi qui seul agis dans le fond de mon être, donne-moi de t'épouser sans fin dans le fond de mon être, reçois de moi le don fait sans retour.

O toi qui seul existes dans le fond de mon être, donne-moi de disparaître en toi dans le fond de mon être, reçois de moi mon être en espérance.

Accomplis-toi en moi de tout mon être et, bien que je vive seulement d'inconsistance, au fil des événements qui passent et disparaissent, au cœur d'un monde en proie à des remous sans fin, à la suite de Jésus, fils de l'homme et de Dieu, de ceux qui avant lui ont préparé ses voies, de tous ceux qui depuis sont devenus disciples, accomplis-moi en toi de tout ton être.

1985

L'Église à l'heure de vérité

Albert Longchamp
Echo Illustré, 22 11 85

Le regard pétillant, cet ancien professeur de mathématiques devenu à la fois berger et écrivain, s'est fait aussi pèlerin de l'Évangile. À 85 ans, tandis que deux de ses fils ont repris la ferme dans la Drôme, Marcel Légaut est toujours sur les routes. Nous l'avons intercepté en chemin pour lui demander son sentiment à l'heure où l'Église catholique célèbre le 20^{ème} anniversaire de Vatican II.

Né à Paris en 1900, Marcel Légaut s'est d'abord orienté vers la carrière scientifique. Agrégé et docteur ès sciences mathématiques, il a été professeur à la faculté des sciences des universités de Nancy, Rennes et Lyon. En 1942, il prit congé de l'université pour reprendre une ferme abandonnée dans la Drôme. À côté de son travail de paysan, il a poursuivi dès lors une longue méditation sur l'Église, son avenir, sur la vie spirituelle et ses exigences. Marié, père de six enfants et grand-père de dix-sept petits-enfants, Marcel Légaut vient de publier *Croire à l'Église de l'avenir*, un ouvrage qui reprend en partie ses réflexions antérieures. À 85 ans, Marcel Légaut continue de donner conférences et retraites spirituelles.

L'Église se retrouve vingt ans après la fin du concile. «Les chrétiens sauront ne pas désespérer d'elle malgré toutes les raisons qu'ils auraient de le faire», signeriez-vous toujours ces lignes écrites par vous en 1971 ?

Je le pense. Mon attachement à l'Église est la conséquence de mon attachement à Jésus. Ma foi en Jésus implique que son souvenir, sa présence, sa puissance, son rayonnement, sa fécondité passent à travers l'Église. Mais la manière dont elle remplit sa mission dépend des temps et des lieux. Là est le gros problème de l'Église actuelle.

Vous voulez préciser.

Notre Église, depuis vingt siècles, s'est construite sur une doctrine, une christologie, une théologie. Cette doctrine a pris le pas sur ce que Jésus a vécu il y a vingt siècles pendant quelques mois de son existence terrestre. Créée et développée dans un monde très différent du nôtre, la doctrine est en porte-à-faux sur notre univers mental. Mais ce que Jésus a vécu il y a vingt siècles relève de l'universel et reste actuel. La Bible parle du retour de Jésus. À mon sens, maintenant, c'est à nous de faire un retour sur Jésus. Ce n'est pas Jésus qui revient, c'est nous qui nous retournons vers lui.

La tâche de l'Église est donc de nous tourner vers le Christ.

Oui et c'est aujourd'hui plus aisé que jadis parce que nous avons davantage de possibilités d'intérioriser le message du Christ. Jadis le culte nous suffisait. Maintenant il nous faut donner au culte sa portée spirituelle. À ce sujet, je compte beaucoup sur les jeunes. Ils ne s'intéressent guère à l'Église, c'est vrai, mais ils s'intéressent toujours à Jésus quand on leur en parle en hommes. À partir de là, ils peuvent comprendre ce qu'est l'Église et redonner la vigueur nécessaire à sa mission auprès des hommes.

Quel est donc le bilan que vous tirez de l'évolution de l'Église depuis le concile ?

Cette évolution me paraît positive mais plus en puissance qu'en réalités concrètes. Pour parler de l'Église de mon pays, elle manifeste un foisonnement d'initiatives, de recherches, de tentatives. Beaucoup de fêtes, j'allais dire : une grande pagaille. Mais pour bien comprendre ce qui se passe, il faut faire partie de l'Église. On ne peut pas regarder du dehors. De l'extérieur, on ne verra que du brouillage. Du dedans, on voit qu'une grande créativité est en train de s'exprimer, chez les jeunes beaucoup plus que chez les adultes.

On a parlé pour l'Église actuelle d'une tentative de restauration. Vous préférez parler de réformation. La restauration me fait trop penser à la contre-réforme et à ses suites. Une réformation est plus

positive, c'est une vaste activité spirituelle.

Quelle est au fond la grande tentation de l'Église de nos jours ?

Celle de revenir à l'Église d'il y a cinquante ans. Je parle au moins pour l'Église de France. Si Vatican II n'a pas apporté tous les fruits spirituels qu'on pouvait en attendre, c'est parce que les chrétiens n'étaient pas du tout prêts à faire rapidement une évolution semblable à celle qui s'est manifestée au sein même du concile. Le manque de préparation spirituelle des chrétiens était trop grand. L'ouverture au monde n'était pas nourrie spirituellement. À mon avis, cette lacune est l'un des défauts de Vatican II. Il n'a pas suscité une vie spirituelle compatible avec les connaissances humaines dont nous disposons maintenant.

Où voyez-vous s'exprimer cette vitalité dont vous parlez.

Je la vois dans ce qui est organisé, non pas par les Églises officielles, par l'institution, mais par les multiples initiatives que prennent les laïcs.

Vous vous méfiez de l'institution.

Non, je ne suis pas méfiant à l'égard de l'institution si elle ne se donne pas comme une fin en soi. D'ailleurs, j'insiste beaucoup sur le rôle de l'évêque. Pour moi, l'évêque, dans un petit diocèse, est celui qui met au service spirituel des croyants la doctrine et la loi. Mais il faut que nos évêques ne soient plus constamment entre eux, en commissions, traitant des problèmes généraux. Ils doivent être dans leur diocèse pour reprendre tout par la base. Ceci est d'autant plus important que nous connaissons une crise des vocations sacerdotales dont nous ne sortirons pas prochainement. Dans mon village, nous avons la messe tous les six mois. Le prêtre est responsable de douze paroisses de montagne, il perd contact.

Où sont les nouveaux défis qui apparaissent face à l'Église ?

L'urgence première est de répondre à la mission essentielle de l'Église, faire des disciples de Jésus. L'Église n'a pas à prendre de positions générales sur la politique, le social, l'organisation du monde... C'est par l'intermédiaire de ses membres qu'elle est présente en tous ces domaines. Mais le rôle de l'Église, c'est de faire des disciples, avec tout ce que cela implique, communauté de foi, vie sacramentelle. Les petites communautés de foi seront le futur tissu de l'Église. Le christianisme a besoin de renaître. Je devrais presque dire, naître. Le temps actuel est pour le christianisme l'heure de vérité. C'est maintenant que doit advenir une Église non point occupée à conserver son passé, mais qui s'en nourrit de manière suffisamment spirituelle pour être capable de construire l'avenir. Tel est le sens d'une fidélité qui n'est pas à confondre avec l'obéissance passive. Ce qui est spirituel est essentiellement dynamique.

1985

Un maître spirituel de notre époque

L'Oeuvre spirituelle de Thérèse de Scott

Jean Potin

La Croix 25 février 1985

Première présentation d'ensemble de l'œuvre de celui qui fut et restera un des maîtres spirituels des vingt dernières années, cette introduction à l'œuvre de Marcel Légaut ne pouvait être écrite que par un disciple qui connaît parfaitement les livres du solitaire des Granges, mais qui a pu aussi bénéficier d'entretiens personnels. On ne trouvera donc pas, dans ce livre de Thérèse de Scott, une analyse distanciée et critique de la méthode et de la doctrine spirituelle de Légaut mais plutôt un fil conducteur historique pour mieux saisir l'unité et le dynamisme de cette pensée originale.

Cette pensée, en effet, ne peut être séparée de l'expérience personnelle qui l'a portée, la formation scientifique initiale, la première expérience de communauté à Paris avec des universitaires chrétiens, l'insertion dans le monde rural, puis la création d'un nouveau type de communauté spirituelle autour de sa ferme du Diois.

C'est là que s'est bâtie son œuvre, dans la méditation solitaire, mais aussi dans l'échange avec les disciples qui se réunissaient autour de lui pour des périodes plus ou moins longues. Là aussi que l'écriture a jailli comme un fruit, écrit Thérèse de Scott. Ainsi les deux maîtres livres, *L'homme à la recherche de son humanité* et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, quand ils ont paru presque simultanément en 1970 et 1971, avaient déjà connu une longue vérification. Ils composaient un tout qui aurait dû s'intituler "Accomplissement humain", si les aléas de l'édition ne les avaient malencontreusement divisés et inversés.

Ce titre "accomplissement humain" exprime bien l'orientation du cheminement spirituel proposé. Celui-ci a été encore précisé dans les livres plus récents, *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie*, *Méditation d'un chrétien du XX^{ème} siècle*. Quelques idées-forces articulent cette recherche qui est celle d'un spirituel et non d'un théologien : foi et carence d'être, perception du

mystère de l'homme, cheminement vers l'amour adulte et vers la paternité d'appel. L'exigence intérieure conduit aussi l'homme vers l'action créatrice, elle l'ouvre à dépasser l'individualisme que l'on a souvent reproché à M. Légaut. L'œuvre se conclut actuellement, mais l'auteur rappelle souvent qu'elle ne peut s'approfondir que par la fidélité aux premières intuitions. Il reste maintenant à savoir qui, parmi les disciples, recueillera et fera fructifier l'héritage d'un maître qui, discrètement, aura exercé une influence importante sur le catholicisme contemporain, comme le montre le succès considérable de ses livres.

1985

L'Église grouille de vitalité

Bertrand Révillion
La Croix 1985

Dans son dernier livre, *Croire à l'Église de l'avenir*, Marcel Légaut affirme que, malgré des erreurs, Vatican II est une chance pour les chrétiens.

Passifs depuis toujours, les catholiques dans leur ensemble n'étaient nullement préparés à comprendre l'utilité du Concile. Dans son dernier ouvrage, Marcel Légaut tente de déchiffrer les causes qui sont à l'origine des «travestissements qui se produisirent pendant les premières années qui suivirent le Concile».

Reprenant certaines idées qu'il avait eu l'occasion de développer il y a une vingtaine d'années sur les nécessaires et douloureuses mutations de l'Église, il fait part, dans une importante préface, de ses inquiétudes quant à la restauration qui, selon lui, est déjà à l'œuvre dans l'Église. Refusant de jeter un regard dénué de toute critique sur Vatican II, il admet que le Concile a entraîné certaines erreurs. «Ces pétulances visaient à changer pour changer, notamment dans le domaine liturgique et n'avaient cure de vivifier, en le réformant, ce que l'usage avait depuis longtemps figé».

Pour lui, ce sont ces dérèglements qui ont peu à peu entraîné un grossissement de la minorité qui, dès le départ, «était hostile aux initiatives du Concile». Pourtant, Marcel Légaut met en garde tous ceux qui pensent qu'un retour en arrière permettrait de sortir de la crise.

Plusieurs signes permettent selon lui de conclure à une tentative de restauration, «les tracasseries à l'encontre d'une véritable pédagogie catéchétique, le désaveu des essais de renouveau de la pastorale pénitentielle, le durcissement de la coupure prêtres-laïcs, la contradiction entre un discours en faveur des pauvres et la suspicion jetée sur les théologies de la libération...».

Reprenant là les principaux points développés dans le manifeste "Oui au Synode, non à l'enterrement de Vatican II" qu'il a d'ailleurs signé, Marcel Légaut insiste pour qu'on ouvre les yeux sur la richesse des expériences nouvelles et porteuses d'avenir qui ont vu le jour ces vingt dernières années. «Quelle vitalité grouille dans l'Église d'aujourd'hui», s'exclame-t-il.

Un livre vivifiant qui, à sa manière, apporte une intéressante contribution aux débats actuels.

1986

Devenir ce que Dieu me donne d'être Conférence-débat du C.C.U.

Église diocésaine
Annie Cazines

Il a bientôt 86 ans, le même âge que ce siècle, et il est venu tout simplement nous parler. «Je ne sais pas encore, ce que je vais vous dire, car je ne vous connais pas» précise-t-il en guide d'introduction.

Bien qu'ayant fait des études de mathématiques, Marcel Légaut a été toute sa vie à la fois philosophe et paysan dans sa Drôme natale. Le 4 décembre dernier, il participait à une conférence-débat au Centre Chrétien Universitaire, sur le thème : "Homme et pourtant croyant".

Il vient sans papier, il sait bien ce qu'il a à dire, cet essentiel qui demeure après toute une vie de recherche. Une vie dont il ne regrette rien, selon ses propres termes.

Si vous arrivez parmi les derniers dans la salle, que vous êtes assis tout au fond, vous commencez par simplement tendre l'oreille. Mais très vite vous bougerez sur votre siège, car il vous faut voir le visage de l'homme qui dit de telles paroles. Comme les pèlerins d'Emmaüs, vous avez "le cœur tout brûlant" et c'est aussi le cas de vos voisins... Il est impossible de tout retranscrire ici, mais voici quelques-unes de ces très belles phrases.

L'homme

On peut s'approcher de l'homme avec les sciences humaines, mais il y a quelque chose qui va plus loin. Ce qui nous est propre, ce qui nous différencie ne relève pas des sciences humaines. L'homme n'est pas épuisable en droit par elles. L'homme est mystère.

Le sens de la vie

Il y a une différence entre donner un sens à sa vie et le trouver, le découvrir, le recevoir. Prenons une

situation humaine. Un homme, encore assez jeune, devient veuf. Il désire se remarier mais il sait que, pour sa fille, ce sera comme perdre sa mère une seconde fois. Toutes les raisons logiques, pertinentes et même profondes qu'on lui donnera pour qu'il se remarie, s'arrêteront devant sa certitude intérieure, il sait qu'il ne peut pas. En regardant en soi, on découvre des exigences que la loi de Moïse et même la loi de l'Église n'imposent pas forcément. Car chacun est unique et la loi est collective.

La vie spirituelle

Elle commence quand je saisis ces exigences, ces activités nouvelles qui sont de moi, mais non pas que de moi. Alors je suis à la porte de Dieu. Quand je me retourne, je vois un fil conducteur, une consistance qui s'est construite sans que je le sache, alors que j'ignorais l'importance du pas à pas quotidien. Quelque chose existe qui a eu besoin du temps, mais qui ira plus loin que le temps. Dieu nous est plus intime que ce que nous sommes. Le mystère de Dieu est au cœur du mystère de l'homme.

La mort

La mort d'un homme qui a été profondément fidèle à ce qu'il devait faire, est l'achèvement d'un chemin et non plus un arrêt brutal. Elle est cette porte étroite où il faut tout laisser pour atteindre cet être qui s'est créé peu à peu en nous.

Être chrétien

Il y a des gens athées qui ont une vie spirituelle authentique. Ce qui est unique pour nous chrétiens, c'est le rôle de la vie humaine de Jésus dans notre propre vie intérieure. Il faut entrer dans l'intelligence de la vie humaine de Jésus. Le Christ sera plus aimé par la compréhension et la contemplation humaine de ce qu'il a vécu que par n'importe quel raisonnement théologique, aussi jute soit-il.

La morale

Jésus nous a enseigné que la loi de Moïse était nécessaire mais non suffisante. Les pharisiens (et nous le sommes tous un peu) respectaient la loi générale en tous points mais ignoraient l'existence de cette exigence intérieure personnelle. La morale est utile, la vie spirituelle est féconde.

La prière

Plus je deviens ce que Dieu me donne d'être, plus je suis en relation avec lui. «Mon Dieu, dis-moi ce qu'il faut que je te demande pour que tu me le donnes».

L'extraordinaire

Dans toutes les nouveautés, dans le surnaturel, nous voyons Dieu. Ainsi, nous le rangeons dans les personnes fantasques. Tout ce qui est extraordinaire peut être quelquefois vrai, mais ce n'est pas spirituel. C'est "de la mousse". Rien n'est plus discret que l'action de Dieu dans le monde, sa patience, sa fidélité, ce qui est perçu dans le silence.

Le risque de subjectivité

La subjectivité est très instable, non pas l'intériorité. Il n'y a pas d'intériorité sans subjectivité. Mais je pense qu'il y a certaines subjectivités sans intériorité, sans continuité, qui se présentent comme une suite de moments sans liens. Le critère : la fécondité.

La parole

Il y a une manière de trop parler de Dieu qui empêche de vivre de Dieu. Cependant, du moment où il n'y a pas trop de distance entre ce que je pense, crois et ce que je dis et fais, mes mots deviennent des paroles. Une vraie parole sur Dieu peut aider, c'est-à-dire une parole chargée de la présence de celui qui la dit.

La communion

Nous sommes essentiellement des solitaires les uns des autres. Mais nous avons une action, le mystère de présence à présence, qui va plus loin que ce que je dis ou fais. Plus on est fidèle à ce que Dieu nous donne d'être, plus on aide l'autre à le devenir. Notre unité est dans le faisceau de la fidélité de chacun.

1986

L'éternité au cœur du présent

Marcel Légaut

Pierre Gallocher
T.C., 31 mars 1986

«La vie éternelle est commencée dans notre propre vie»

À quatre-vingt-six ans, l'ancien professeur de mathématiques, à la fois philosophe et paysan qu'est Marcel Légaut, affirme que l'essentiel pour un croyant réside dans la vie actuelle. Parce que l'accomplissement d'un homme debout est de faire de la mort sa mort.

La vie éternelle ? C'était un sujet beaucoup trop utilisé jadis. Tous les chrétiens en avaient entendu, autrefois, des sermons sur les «fins dernières».

«Maintenant, ce thème a été tout à fait mis de côté dans les prédications. Je crois qu'on a été d'un

excès à l'autre. On comprend très bien qu'on en parle moins aujourd'hui, parce que les choses sont beaucoup moins claires qu'elles ne l'étaient jadis. Et il est certain que les connaissances que nous avons du monde ont une répercussion très importante sur notre manière de concevoir Dieu, de concevoir l'homme, de concevoir la vie sur cette terre, dans l'univers... Par conséquent, la "vie éternelle", c'est un sujet difficile...»

L'imagerie et ses négations

Au cœur du Diois, au pied de la montagne du Glandasse où blanchissent les dernières neiges d'un long hiver, dans les vieux bâtiments de l'ancienne abbaye de Valcroissant où il est installé aujourd'hui depuis plus de trente-cinq ans, Marcel Légaut, en cette approche de Pâques, nous ouvre son cœur et nous dit la façon dont il conçoit la "vie éternelle".

«Oui, c'est un sujet difficile, reprend-il ; et il est probable que ce sujet ne peut être abordé que lorsque la vie spirituelle est suffisamment développée. Autrement, nous retombons dans l'imagerie de jadis, ou dans les négations, très légitimes, de ces imageries. Donc, c'est la vie spirituelle qui permet de comprendre ce que peut être la "vie éternelle". Ce n'est pas contestable».

Il y a un silence. Accoudé à son bureau presque vide, dans sa petite chambre sobre et dépouillée, Marcel Légaut se concentre, et à voix lente, une voix intérieure comme un souffle d'Esprit, il poursuit : «Je crois - c'est une chose d'ailleurs qui est profondément chrétienne et évangélique - que la vie éternelle est commencée dans notre propre vie. Autrement dit l'Éternité est au cœur du présent et non pas après un avenir. C'est capital. Donc, pour moi, la vie éternelle, ce qui demeure de nous quand le reste passera, est déjà présent dans mon présent. Et dans mon vocabulaire, je fais une différence entre "présent" et "instant" : le présent est dans le temps; l'instant est au cœur du présent sans être dans le temps. Il y a une réalité qui se développe dans le temps mais qui se constitue progressivement en dehors du temps dans ce que j'appelle la "durée". Et cette durée, pour moi, c'est l'aspect existentiel de l'Éternité dont on parlait jadis et dont on parle moins maintenant...»

«Je pense qu'il y a là un progrès très important - s'il est fait - parce que j'estime que la vie spirituelle doit être désintéressée. Si l'on est trop "attiré par", ou trop "effrayé de", on supprime les deux ailes de la vie spirituelle : la liberté et la gratuité».

«Pour bien parler de la vie éternelle, il faudrait presque se contenter de parler de la vie spirituelle».

Sur le petit lit bas, à côté du bureau de bois sombre, le chat aux couleurs mal définies qui somnolait depuis le début de la conversation s'est étiré lentement, puis s'est remis en boule, paisiblement, à l'unisson de la paix qui règne dans la demeure. Une question, pourtant, me préoccupe : cette vie spirituelle suppose une formation, un certain recul par rapport au tourbillon de la vie quotidienne. Alors, combien d'hommes, sur la terre, sont-ils capables de la vivre, harcelés qu'ils sont bien souvent par l'unique et primordial souci de ne pas mourir de faim et de survivre ? Cette "vie spirituelle" n'est-elle pas encore un privilège, une "richesse" bien peu partagée ?

Quelques heures dans la vie des hommes

«Voilà comment je vois les choses, explique Marcel Légaut. L'important, c'est qu'il y ait dans la vie des hommes quelques instants, quelques heures, quelques circonstances où, précisément, la conscience, même si elle n'a pas été explicitée, a tout de même dicté la manière de se conduire; des instants où cette réalité a été vécue. La manière de le dire est très variée, généralement "faussée" parce que l'on n'est pas capable de le dire».

On rejoint ici la parabole des Talents, qui est très claire dans ce domaine; aucun projet, aucune méthode, chacun fait ce qu'il a à faire, sans le dire, sans savoir où il va. C'est merveilleux !

«Beaucoup de gens vivent mieux qu'ils ne le pensent... ou qu'on ne le pense. Ce qui est dans l'autre nous est inaccessible».

À la vieille pendule, sur le bureau, une demie vient de sonner. De quelle heure ? Peu importe : nous sommes hors du temps, très loin.

«Oui, à mon sens, l'idée de l'Éternité, c'est quelle est commencée maintenant» résume Marcel Légaut.

Il ne se méprend pas, d'ailleurs, sur la portée de tout ce qu'il vient de dire. Il sourit. «Parler d'un tel sujet, ou bien c'est des pierres dans la mare, ou bien c'est pas grand-chose. L'essentiel n'est pas dans la vie éternelle, c'est dans la vie actuelle ; c'est très ordinaire».

Marcel Légaut aura quatre-vingt-six ans juste après Pâques. Sous le soleil printanier qui dore les vieilles pierres de Valcroissant et fait resurgir en signes de vie les premières perce-neige au creux de l'herbe fanée de l'hiver, le regard illuminé et rayonnant de bonté, il a ces derniers mots, poignants peut-être de lucidité, mais éclatants d'espérance :

«Face à l'avenir, à l'Éternité, à l'au-delà, nos imaginations sont vaines. Mais ce qui n'est pas vain, c'est une prise de conscience de la solidité de ce que l'on a vécu; cela n'est pas vain. S'il y a beaucoup de vieillesses tristes, c'est parce qu'il y a beaucoup de vies vides. Faire de la mort sa mort, c'est l'accomplissement d'un homme debout».

Marcel Légaut est un cas particulier. Il est né avec ce siècle, en 1900. Devenu professeur d'Université, il est animé par le désir de réaliser dans le milieu universitaire une vocation scientifique et une vocation religieuse de type monastique. Il travaille inlassablement à mettre en œuvre cette intuition majeure de sa vie. Cependant, ce projet, dont il a une certaine nostalgie n'a pas atteint la réalisation dont il rêvait. Le silence fait irruption dans sa vie, lorsqu'il a 40 ans, au fort de l'inquiétude de la seconde guerre mondiale. En 1940, il se marie et achète une ferme abandonnée dans la Drôme. Un universitaire citadin qui décide de devenir montagnard et berger. Il a six enfants. Une longue gestation spirituelle, de 1940 à 1970, porte ses fruits. Dans la solitude des montagnes, il écrit plusieurs ouvrages qui disent les joies et les souffrances d'un chemin de foi. À partir de 1970, il assume de nouveau un rôle public. Nous le retrouvons dans les écoles et dans les amphithéâtres de l'Université, dans les églises et dans les centres spirituels, assez souvent dans des monastères. Il est question de lui dans les journaux et diverses revues. Il parle de la vie spirituelle, du chemin de la foi, de Jésus et des premiers disciples, de l'Église et de ses espoirs.

Comme l'horizon quand on avance sur la route, la découverte de soi et la recherche de Dieu sont toujours en avant, Marcel Légaut, sage et philosophe, nous invite sur un chemin d'intériorité à suivre la voie empruntée par Jésus.

Peut-on vous qualifier de maître spirituel ou de "gourou" occidental ?

Sûrement pas du fait de l'autorité que l'on attribue au gourou ou au maître spirituel. À l'inverse des gourous, je pense que la vie spirituelle ne s'enseigne pas et je ne suis pas vraiment un maître car je privilégie une relation d'homme à homme dans laquelle aucun des interlocuteurs n'est supérieur à l'autre.

Beaucoup de jeunes cherchent aujourd'hui une spiritualité loin de leur propre histoire culturelle et religieuse. Qu'en pensez-vous ?

Je perçois cela comme une évasion. Ils se détournent d'une vraie recherche qui devrait leur permettre de se trouver pleinement. Je ne pense pas qu'un occidental puisse vivre une religion orientale comme les orientaux. L'essentiel de ce que présente une telle religion doit pouvoir, à mon avis, se trouver dans le christianisme.

Souvent les jeunes projettent leur désir de spirituel dans l'astrologie ou la parapsychologie. Que peuvent-ils y trouver ?

Ils peuvent y trouver une occasion de remettre en question une vie spirituelle routinière et vieillotte. D'un point de vue critique, les sciences humaines sont donc importantes. Mais je les trouve nocives quand elles sont totalitaires. Et puis, elles n'épuisent pas l'homme. Elles peuvent certes l'aider à mieux se découvrir, mais, de par leur visée, elles ne lui permettent pas de se trouver complètement.

L'homme est en train d'explorer l'espace. Il est capable de lire dans les codes génétiques son passé et il rêve de programmer son avenir. Est-ce pour vous un facteur d'espérance ou de peur ?

Cela ne me donne pas à espérer parce que l'espérance est autre chose qu'une suite d'espoirs forgés à partir de nos connaissances. Mais je ne suis pas effrayé pour autant car ce que fait l'homme n'est pas la simple conséquence de ce qu'il a été jusqu'à présent. Il y a en lui une part de liberté qui échappe à toute programmation.

Nietzsche a postulé trois métamorphoses ou transformations de l'homme, le chameau, le lion, l'enfant. Le "chameau", plus il est chargé, plus il est content. Ce serait la condition d'une majorité de gens qui trouvent leur raison d'être dans le porter et le supporter, dans toutes les obligations et les lois de la société et de la religion. Tout cela au nom d'une obéissance aveugle. Confirmeriez-vous cette image ?

Beaucoup de gens trouvent un certain goût de vivre et oublient les vraies questions dans une suractivité que dispense largement notre société. Mais vivre ainsi suppose un homme debout. Le jour où, pour des raisons physiques, psychologiques ou sociales, il ne peut plus assumer ces activités, alors il s'effondre, faute d'intériorité. Par ailleurs, l'obéissance aveugle aux lois et aux obligations de toutes sortes, n'est plus impérative et de ce fait vole en éclat. Ainsi, la suractivité et la permissivité conduisent l'homme à désespérer de sa condition. Nombre de suicides ne sont pas étrangers à une situation de l'homme qui serait comparable à celle du "chameau" dont parle Nietzsche.

Le chameau se métamorphose en "lion". L'homme devient un rebelle. Il conteste les obligations de toutes sortes qui lui sont faites. En vous lisant, j'ai l'impression que vous accordez une certaine valeur à la contestation.

Je n'aime pas la contestation pour elle-même, mais je trouve positive cette ressource intérieure qui fait

que l'homme n'est jamais totalement satisfait de ce qui lui est proposé. Il est à la recherche d'un ailleurs. C'est une contestation qui naît du dedans, qui procède d'une certaine intériorité.

Le lion devient enfin un "enfant". L'homme invente sans cesse son jeu, il jouit de sa créativité mais sans souci ni vraie responsabilité.

L'idée que Nietzsche se fait de l'enfant vient de son célibat. C'est une vision assez romantique. J'aurais tendance à croire que l'esprit d'enfance est ce que l'homme atteint lorsqu'il vieillit bien. Il y a une candeur du cœur qui ne dure pas chez l'enfant du fait de son manque d'expérience. Mais on la retrouve peut-être quand on commence à vieillir.

L'homme créateur est une expression qui vous est chère. Quels sont les chances et les risques d'un tel homme ?

On ne peut pas être vraiment homme sans être créateur. Je prends le mot "créateur" au sens d'une marque que l'on imprime à ce que l'on fait parce qu'on s'y donne vraiment. L'homme est grand surtout par le don qu'il fait de lui-même à ce qu'il entreprend. Tout homme doit être ainsi créateur pour atteindre le niveau proprement humain où il se différencie d'un être standard.

Jésus est-il pour vous un homme créateur ?

Jésus est l'homme créateur par excellence quand on regarde le chemin qu'il a parcouru. Issu de toute une tradition juive, tout en y puisant la force nécessaire, il a pu la contester pour accéder à un stade spirituel nouveau.

Vous avez toujours eu la passion de Jésus. Votre premier livre «Prières d'un croyant» et votre avant dernier «Méditation d'un chrétien du XX ème siècle» relèvent de cette passion. Qu'est-ce qui vous séduit en Jésus ?

Ce qui m'intéresse fondamentalement en Jésus, ce n'est pas une doctrine, mais ce qu'il a vécu, parce qu'à ma manière j'ai à vivre quelque chose de semblable. Je vois en Jésus non pas un maître spirituel, non pas un gourou, non pas un rédempteur selon la théologie classique mais un être qui fait son chemin. Il me montre ce qu'il est sur la route et ce que j'ai à faire pour devenir vraiment moi-même.

Jésus est donc pour vous le chemin ?

Jésus est essentiellement le chemin ou mieux, la voie.

Vous dites parfois que Jésus est plus devant nous dans l'avenir, que derrière nous dans le passé. Comment fondez-vous cette affirmation ?

Je comprends Jésus dans la mesure où je me comprends un peu moi-même, dans la mesure où je suis en devenir. Par cette sorte de symbiose qui se construit entre ce que j'ai eu à vivre et à devenir et ce que je suis devenu, je suis tourné vers l'avenir. Plus j'entre dans la perception de ce que j'ai à faire, plus je suis capable d'entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu. Ceci explique que Jésus se trouve toujours en avant de moi.

Pour les jeunes, existe-t-il une chance de lire l'Évangile de cette manière ?

C'est très important. La lecture de l'Évangile doit être d'abord désacralisée. D'autre part, il ne faut pas y chercher seulement une conduite morale mais découvrir à travers l'Écriture le chemin que Jésus a dû faire pour passer de l'état "enfant de Marie" à ce qu'il est devenu.

Vous parlez fréquemment de l'amitié spirituelle entre les jeunes. Et la rencontre en profondeur est, dans votre perspective, quelque chose d'essentiel. À quelle condition peut-on réaliser une telle rencontre, une telle amitié ?

La condition serait d'être dans un état de veille. Être dans l'attente d'une rencontre dont on ignorerait jusqu'à la possibilité. La recherche d'un sens à la vie favorise aussi une telle rencontre. Si vous ne cherchez pas, vous n'aurez pas l'occasion de trouver quelqu'un qui vous aidera à trouver votre voie.

Pour s'éveiller à cette recherche qui conduit à l'amitié spirituelle, faut-il nécessairement quelqu'un qui vous ouvre la voie ?

Oui, mais quelqu'un qui ouvre la voie sans l'indiquer. Et s'il l'indique malgré tout, il ne faut pas qu'il le fasse d'une façon impérative. Cette indication ne doit être qu'une approximation positive du chemin à emprunter.

Vous évoquez aussi la nécessité d'avoir un père spirituel.

C'est vrai, mais pas dans le sens classique du directeur de conscience, ni dans celui d'une autorité ou d'une personne à imiter. Je parlerai plus volontiers d'un rapport de présence à présence. Ce que l'un fait révèle à l'autre ce qu'il est et ce qu'il a à faire, il y puise l'idée et la force.

Mais alors, on peut nommer votre "père spirituel" aussi un grand frère.

Au fond, lorsque deux hommes se rencontrent de cette façon, il y a une interaction qui ne permet pas une hiérarchie, ni même une antériorité ou une postériorité.

Il s'agit donc d'une fraternité ?

Exactement. Une fraternité. La paternité et la filiation s'épanouissent en fraternité. Celle-ci est liée à ce que chacun d'entre nous doit réaliser dans sa vie l'appel de Dieu. Cet appel correspond à la mission.

Ce sont deux missions qui s'appellent l'une l'autre. Elles s'éveillent mutuellement ou, si vous voulez, elles s'épousent sans avoir besoin d'une imitation ou d'une certaine similitude,
Je perçois chez les jeunes une grande aspiration au bonheur. Par quelle porte passer pour réaliser ce désir ?

Chacun doit bien sûr accéder au vrai bonheur mais ce n'est pas de le chercher qui permet de l'atteindre. On risque là de s'embarquer sur une fausse piste. Le vrai bonheur est plutôt le fruit d'un cheminement progressif nourri de fidélité plus que de grands projets.

Vous êtes lié à une communauté d'amis qui suit le cap d'une recherche spirituelle exigeante. Pour les jeunes d'aujourd'hui, quelle communauté faudrait-il ?

Je n'en sais rien, mais les jeunes de maintenant bénéficient de nombreuses facilités. Une certaine exaltation, un certain anti-intellectualisme font que l'on veut atteindre tout de suite le but désiré. Et cela sans retenue dans l'affectivité, sans marquer les nécessaires étapes d'une recherche intellectuelle. Regardez les mouvements de jeunes qui existent et se développent avec une rapidité déconcertante. Tout cela est possible parce qu'il y a une avancée très superficielle. Cela mousse beaucoup mais j'ai peur que ce ne soit qu'une simple exaltation. L'important n'est pas de commencer mais de continuer. Et continuer exige beaucoup plus que commencer.

Quel est le visage de l'Église qui permettrait d'intégrer la recherche humaine de tous les jeunes et moins jeunes qui sont en marge de l'Église ?

L'essentiel du christianisme est d'être "appel". L'Église incarne trop l'autorité. Il y a une coexistence entre l'appel et l'autorité qui n'est pas toujours très pacifique. Mais si l'autorité ne se prend pas pour une fin en soi et si elle ne se considère que comme une étape nécessaire, elle peut faciliter un réel approfondissement de soi-même et la découverte de Dieu.

Dans votre dernier livre «Croire à l'Église de l'avenir», vous dites: quel que soit le devenir de l'Église, il faut y rester. Ne vous laissez pas marginaliser et ne vous marginalisez pas. Restez-y. Autrement vous perdrez vos racines.

Cela me paraît évident. Dans la mesure où l'on se dégage de la société ecclésiale, on ne reçoit plus d'elle et on ne lui donne plus. On se coupe de ses racines. La communauté elle-même s'étiole car elle ne reçoit rien et n'apporte plus rien. Ce qui est évident en théorie, il faut que cela s'intègre dans le concret, dans la vie pratique. Et c'est à chacun de découvrir la voie qui lui permettra d'être lui-même tout en restant à l'intérieur d'un corps qui a souvent la prétention de lui dicter ce qu'il doit être.

Les phénomènes de marginalisation qui existent dans l'Église de France, vous semblent-ils dramatiques ?

C'est un drame, oui, mais c'est en même temps la voie par laquelle le chrétien progressivement entrera dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu. Car Jésus a vécu ce drame-là et de façon extrême.

Dans une conférence, vous affirmiez que, pour dépasser les facilités d'Égypte, il faut probablement passer par le désert de l'athéisme. Que diriez-vous pour reconforter l'homme dans sa marche à travers le désert ?

Ma parole de réconfort, est que le désert a été parcouru et en particulier par Jésus. Dans la mesure où nous accrochons notre espérance à la réussite, de Jésus, nous obtenons de lui le réconfort qui nous est nécessaire pour traverser le désert.

Et le rendez-vous avec Dieu ? Où se passera-t-il ? Au-delà du désert ? Dans une Terre Promise ?

Je pense, en tout cas, que ce sera au-delà du désert. Mais comme la marche au désert se termine par la mort, ce sera donc aussi au-delà de la mort. Un homme ne devient vraiment homme, que lorsqu'il comprend que l'essentiel de sa vie est de se préparer à mourir.

(Propos recueillis par Zvone Strubelj au monastère des Bénédictines de Chalais)

1987

Marcel Légaut, un croyant

Daniel Brignon
L'Essor 3 avril

Après vingt-cinq ans d'une carrière universitaire, Marcel Légaut, docteur en mathématiques, rompt avec le milieu intellectuel pour devenir paysan et berger dans une ferme de la Drôme. Il y a une dizaine d'années, il a pris sa retraite laissant la ferme à ses enfants pour écrire des ouvrages de méditation et de réflexion chrétienne.

Aujourd'hui, âgé de 87 ans, il passe son temps en déplacement visitant les groupes de réflexion constitués à partir de la lecture de ses ouvrages. Il était à Saint-Étienne pour plusieurs jours la semaine passée à l'invitation de l'association "Tre le Puy". Il est venu y animer une "semaine spirituelle".

Formé à Paris à l'enseignement d'un prêtre, M. Fernand Portal, Marcel Légaut a vécu les années de grande vigueur intellectuelle parmi les penseurs chrétiens du début du siècle, développant des idées

dites "modernistes" contre lesquelles l'Église luttait et desquelles elle eut raison. Marcel Légaut conserve une profonde amertume de ce que cet élan intellectuel ait été brisé. Héritier de ce courant, il témoigne d'une forme de pensée nourrie de l'esprit critique qu'il trouve faire cruellement défaut à notre époque envers l'Église. Il témoigne aussi et surtout d'une exigence de fidélité à soi-même et à sa foi sur laquelle il fonde sa démarche spirituelle, dont il nous a entretenus.

La rupture avec le monde universitaire, expliquez-vous dans un de vos livres, vous a permis de continuer à être créatif.

Par le retour à la terre, j'ai rompu avec un milieu dans lequel j'aurais été sclérosé. Je me suis vacciné contre le verbalisme, l'intellectualisme. La terre a donc été pour moi une condition de la créativité. Mais pour rompre, j'ai été quand même bien aidé par la guerre. La guerre a tout mis par terre ce que j'avais vécu dans ma jeunesse, tout l'apostolat que j'avais eu dans le milieu primaire public pour contribuer à créer ce qu'on appelle "la paroisse universitaire".

Vous n'êtes pas parvenu toutefois à réaliser votre souhait de créer à la campagne une vie communautaire mais, contrairement à beaucoup inspirés par l'attrait de la vie paysanne, vous avez tenu.

J'ai tenu à peu près. À nouveau réapparaît la tentation, le rêve, de fonder des communautés, comme Lanza del Vasto qui a réussi, comme les communautés charismatiques. J'admire beaucoup ces communautés de familles. Mais les communautés spirituelles familiales actuelles sont sans commune mesure avec tout ce qu'on pouvait imaginer au début de ce siècle.

Il y a aussi les communautés créées autour de vos livres.

Je circule beaucoup à la rencontre de ces groupes rassemblés autour de la lecture de mes livres. Parmi eux, j'en fais la lecture à haute voix. Je suis aussi un lecteur de mes livres, un interprète critique. La pensée doit s'exposer à la critique pour s'ouvrir d'autres horizons.

L'esprit critique est une exigence de toute votre existence et vous regrettez que l'Église se soit refusée aux intellectuels du début du siècle dits "modernistes".

Il y a eu au début du siècle une activité intellectuelle et spirituelle extraordinaire contre laquelle l'Église a eu une réaction vigoureuse d'autant plus forte qu'elle était à cette époque encore très puissante. Le mouvement a été rompu et nous sommes aujourd'hui dans une période de récession intellectuelle, de conformisme, où l'on recherche une spiritualité sécurisante.

Votre spiritualité n'est pas une recherche de confort.

La vie spirituelle commence lorsqu'on croit qu'en chacun de nous existent des exigences personnelles qui ne sont pas les conséquences de ce qui s'impose du dehors. Mais qui ont un caractère impératif et dépassent les raisons personnelles qu'on peut se donner. La vie spirituelle n'est pas simple affectivité mais consiste en une fidélité profonde aux exigences intérieures qui s'imposent à soi. Ces exigences se découvrent petit à petit, elles ne s'enseignent pas.

C'est elles qui donnent l'idée de Dieu.

Dieu, le mot renvoie à une croyance atavique assez sauvage. Le terme de "croyance" est d'ailleurs impropre. Il vaut mieux désigner ce mouvement qui me fait adhérer par le terme de foi. Il vient de la conscience d'une exigence qui est en nous et qui n'est pas que de nous. Mais Dieu reste impensable. On ne le découvre qu'à travers une approche et petit à petit, dont la religion est un des moyens. La foi est enracinée en moi mais elle a aussi besoin, pour s'exprimer, d'utiliser une croyance. La croyance est utile mais seconde.

Vous ne partez pas de l'Église pour arriver à l'homme mais l'inverse. Vous êtes d'abord croyant, puis chrétien et en dernier lieu catholique.

Bien sûr, si l'on pose l'Église comme point de départ, elle devient totalitaire. Mon mouvement vers l'Église est à trois temps. Il y a d'abord la vie spirituelle de l'homme qui n'est pas forcément chrétien. Ensuite il y a Jésus-Christ qui prend un rôle de présence qui permet de relier ce qu'on lit dans l'Évangile et ce que l'on vit. Enfin il y a l'Église qui est un moyen absolument nécessaire pour, à travers le temps et toutes les difficultés, maintenir le souvenir de Jésus vivant.

Souvenir n'est-il pas un terme un peu faible ?

J'établis une différence très nette entre le souvenir et la mémoire. Pour qu'il y ait souvenir, il faut que ça me vienne, il y a donc une activité de Dieu. Je donne au terme souvenir le sens d'une mémoire vivifiée par l'activité de Dieu.

Vous n'êtes pas pour une Église normative et immuable.

Je pense que l'Église n'a pas à donner des consignes aux gens mais doit leur donner une formation spirituelle qui leur permette de prendre des décisions qui sont de l'ordre de la vérité spirituelle, compatibles avec leurs possibilités humaines, de façon à ce qu'ils prennent autour d'eux des décisions favorables au développement de l'humain. L'Église peut effectivement changer de forme et même elle

est très différente de ce qu'elle était au premier siècle.
Vous êtes donc sensible au débat sur la place des laïcs.
On en parle beaucoup pour limiter leur place.
Pour la situer peut-être.

C'est à peu près la même chose. Tout chrétien n'a pas besoin d'un mandat épiscopal. À mon avis, le prêtre ne doit pas être parachuté comme un député, mais il est à sa place lorsqu'il fait partie intégrante de la communauté. C'est dans la communauté qu'il faut trouver les exécutants du ministère. C'est comme cela que je pense qu'ils seront bien dans leur peau.

Un mot revient souvent dans votre bouche "fidélité". Dans une vie qui semble être faite de plusieurs vies, c'est le terme qui en donne l'unité.

J'aime bien mettre en relation, en perspective, des mots, c'est une forme de pensée. Comme souvenir et mémoire, je distingue la fidélité et l'obéissance. La fidélité existe par rapport aux exigences qui s'imposent à soi. C'est ce que j'ai essayé de vivre. L'obéissance est une chose du dehors, commune à tous. On peut être obéissant sans être fidèle et on peut être désobéissant en restant fidèle.

Êtes-vous heureux ?

Le terme de joie me paraît plus juste que celui d'heureux. Là encore, je distingue la satisfaction qui sépare et la joie qui communique.

1987

La foi réappropriée et partagée Marcel Légaut

Vincent Charpentier
Échanges N° 216, octobre

«Tous les chrétiens sont appelés à croire par eux-mêmes, sous l'action de l'Esprit qui leur a été donné. L'unité ainsi créée est plus radicale que les formulations en lesquelles elle s'exprime».

Comment percevez-vous l'importance du "Je" dans l'acte de foi ?

Je pense qu'il y a une différence d'ordre entre le mouvement de foi et l'adhésion aux croyances car je n'identifie pas foi et croyances. Le mouvement de foi est enraciné dans l'être de celui qui le porte en soi. Il relève de toute l'histoire de ce croyant au niveau de ce qui est authentiquement de lui, c'est-à-dire de ce qui ne peut pas être sans avoir part, ne serait-ce que de la plus minime façon, à sa liberté responsable, à une activité proprement créatrice. L'adhésion aux croyances est souscription à des propositions qui sont présentées du dehors. Elle relève de la décision prise sous l'action de l'évidence qu'on leur accorde ou de l'autorité qu'on reconnaît à leur origine. Quand cette adhésion de l'homme comporte à ses yeux quelque caractère absolu, elle n'est pas étrangère chez lui à une ébauche du mouvement de foi mais trop issue d'un attachement excessif à la littéralité des croyances, elle n'a qu'une petite part, encore qu'indirecte, à l'esprit qui les inspire, contrairement à ce qui se passe lorsque celles-ci sont seulement l'explicitation utile du mouvement de foi. De la sorte même alors cette adhésion aux croyances ne donne pas comme le mouvement de foi une intelligence féconde de ce qui est affirmé qui permette d'en vivre plus pleinement.

S'agit-il d'éviter d'être sous la loi ?

Le mouvement de foi ne fait pas l'économie de l'autorité. Préparé par l'obéissance à la loi qui commande l'adhésion aux croyances, il part de la fidélité à soi qui déborde l'obéissance, comme le "Je" déborde le "On". En situation ordinaire, le mouvement de foi s'explicité en adhésion à des croyances dont les expressions dépendent de l'univers mental de l'homme. Sans en faire des idoles, celui-ci est capable grâce à la vigueur de sa foi de les modifier à mesure et selon que l'impose l'intégrité intellectuelle. Aux heures extrêmes de la vie, quand sous le choc de l'événement, sous le poids de la situation ou encore mis en cause par le bouleversement de l'univers mental, tout semble s'effondrer de ce qu'on croyait, le mouvement de foi enraciné dans l'être du croyant par toute l'histoire de sa fidélité passée demeure. Mais c'est alors dans la nudité qui caractérise la foi en ce qu'elle comporte d'essentiel.

Tout acte de croyance et de foi n'est pas forcément chrétien

Plus précisément, on peut croire en l'existence de Dieu sans être chrétien, uniquement parce qu'on est fidèle à ce que la vie permet d'atteindre de soi grâce à l'approfondissement humain qu'elle autorise. Ce mouvement de foi n'implique pas des connaissances sur Dieu, comme l'adhésion aux croyances sur Dieu, lesquelles font atteindre à son existence principalement par les qualités qu'elles lui attribuent. Ce qui est fondamentalement chrétien dans la vie spirituelle chrétienne, c'est la place et le rôle que Jésus y tient. Quant à moi, plus que sur des considérations théologiques, j'insisterais sur la fécondité spirituelle de la vie humaine de Jésus chez celui qui entre toujours davantage, grâce à sa foi et à sa fidélité, et à la lumière de sa propre histoire, dans l'intelligence de cette épopée extrême. Cet itinéraire extraordinaire appelle tout homme à dépasser ce qu'il a reçu de sa tradition en la critiquant et en la recréant grâce à la vigueur même qu'elle a cultivée en lui. La prise de conscience de cette véritable

filiation engendre le disciple, elle donne du poids aux concepts théologiques et, du plan de spéculations, les élève au niveau du vécu.

Comment passer du "Je" au "nous" ? L'expérience de la foi est personnelle et cependant c'est un acte de communion

L'approfondissement humain qui permet le mouvement de foi et dont dispense trop souvent l'adhésion aux croyances, exige déjà la communication avec autrui à un niveau où le "nous" apparaît au-delà de l'affrontement des "Je". Mais il est une communion d'un ordre supérieur. Celui qui est fidèle et qui a atteint le mouvement de foi reconnaît, de par l'intelligence qu'il a de soi, la fidélité de l'autre, même si le mouvement de foi de celui-ci ne s'explique pas dans les mêmes formulations que le sien. Aussi bien, ce n'est pas l'identité des croyances qui constitue pour l'essentiel l'unité des croyants entre eux. D'ailleurs, même si les croyances sont semblables, la manière dont chacun les vit est différente tant elle relève de ce qu'il est en sa réalité propre.

La véritable unité des croyants de foi, non seulement croyants de croyances, est invisible. Elle existe cachée sous la diversité des manières dont ils vivent de leurs croyances. Cette diversité est appelée à devenir toujours plus grande à mesure qu'ils progressent dans le domaine spirituel et deviennent davantage eux-mêmes. Cette unité bien réelle, qui ne relève pas des sens, a chez ces êtres la fécondité de l'action de présence à présence, laquelle s'effectue au dehors de toute subordination, de toute imitation. Elle relève de l'intelligence, qu'ils ont les uns des autres, de l'essentiel de ce que chacun ils vivent sous-jacent aux différences non petites, voire aux oppositions radicales qu'ils manifestent dans leur manière de dire, de faire, de se comporter.

Les dogmes, les lois permettent-ils la visibilité de la foi ?

Dans la mesure où l'adhésion aux croyances et l'obéissance aux lois n'épuisent pas la réalité du mouvement de foi et de la fidélité en acte, elles ne donnent pas une image exacte de l'état spirituel d'une religion, c'est-à-dire de leurs membres pris dans leur ensemble. L'uniformité des comportements commandés par la loi et le dogme ne comporte pas nécessairement une véritable unité au niveau de ce qui est vécu réellement. Cette obéissance générale présente faussement les apparences de l'unité et la fait présumer à tort vivante et vivifiante. Sous une conformité de surface, elle dissimule, pour un temps plus ou moins long suivant l'accélération de l'histoire, l'émiettement de la religion, prélude à la perte de toute utilité au niveau social et à sa prochaine disparition en secte. À qui s'attache trop à l'uniformité que présente une religion, y trouvant un gage prometteur pour l'avenir, y voyant un test de vérité, il est difficile de pressentir ce qui manque à celle-ci pour être réellement vivante et féconde et par suite de consentir à même seulement envisager les mesures que cette situation appelle.

Limites de l'autorité

Quelle nécessité présente la régulation de la foi ?

Dans toute société qui prétend intéresser l'homme dans sa totalité, il faut une doctrine et une loi, non pas seulement pour qu'elle y puise sa raison d'être et affirme son identité mais aussi pour assurer à ses membres dans leurs relations mutuelles le minimum d'humanité, de sorte que la vie commune dans le quotidien leur soit harmonieuse autant que possible. Pour cette raison, l'autorité doit imposer aux membres de la société dont elle préside la destinée une certaine uniformité dans le faire et le dire. La nécessité de ce relatif conformisme est d'autant plus impérieuse que les hommes sont peu spirituels, qu'ils confondent le mouvement de foi et la fidélité en acte avec l'adhésion aux croyances et l'obéissance aux lois, qu'ils sont par suite incapables de percevoir l'unité profonde bien qu'invisible qui existe entre les croyants de foi et de fidélité sous des comportements parfois très divers. De toute façon, l'unité profonde d'une religion, sa réalité spirituelle naît de la foi et de la fidélité de ses membres, non d'une régulation de la foi imposée du dehors par quelque autorité aussi autorisée qu'elle soit.

D'où toutes les questions qui peuvent se poser à propos de l'acculturation...

L'exercice de l'acculturation se présente dans deux circonstances, d'une part quand il s'agit de faire passer le message de l'univers mental où il est né à un autre très différent et déjà chargé de tout un passé culturel, d'autre part quand on se propose de partir du message développé et communiqué au niveau des considérations générales valables pour l'ensemble des membres de la société et de le traduire en ce qui peut et doit être vécu, grâce à une appropriation convenable de sa part par tel individu en son for intérieur.

Au vrai, je ne crois pas possible cette première sorte d'acculturation sans qu'elle ne provoque de très importants écarts avec ce que le message initial se proposait de communiquer au départ. Plus qu'à l'occasion de tout autre sujet, pour traiter de la vie spirituelle, les mots que l'on utilise ne sont pas de purs instruments neutres mais des termes déjà chargés de valeur de par leur origine (sens, portée, aura) dont on ne peut pas entièrement dégager ce que l'on veut dire en s'en servant. Les changements dans les expressions exigés par le passage d'un univers mental à un autre - il s'agit très généralement

en première étape de la traduction d'une langue dans une autre - impliquent nécessairement une transformation jamais négligeable de ce qui cherchait à s'exprimer dans l'univers mental d'origine. Et que dire lorsque sur ces concepts nouveaux, transposés des anciens mais remaniés au point de s'en distancer plus qu'on ne serait capable de le préciser, on construit des développements en se guidant sur la logique et la sensibilité régnantes ?

Aussi bien nulle religion fondée sur une doctrine et une loi ne peut être universelle. Pour qu'elle puisse le devenir, il faudrait qu'elle s'élabore à partir d'un être dont la réalité singulière aie atteint par ses dimensions le niveau où tous les hommes sont susceptibles de se reconnaître et de se trouver en lui. Ne serait-ce pas au point qu'ils seraient conduits à vénérer chez lui l'action, impensable dans sa nature propre, qu'ils pressentent se développer aussi en eux. Ce sera l'excellence propre au christianisme lorsque Jésus deviendra cet homme pour les chrétiens et que ceux-ci ne se contenteront plus d'adhérer à une christologie, comme ce fut jadis dès le début. Sans doute était-ce de façon inévitable vu l'importance primordiale qu'ont eue alors les christophanies telles qu'elles furent spontanément interprétées et l'attente fiévreuse d'une parousie imminente.

Au contraire, l'autre acculturation me paraît possible et d'autant plus nécessaire que dans l'avenir les hommes seront toujours davantage divers dans leurs besoins et leurs possibilités. La liturgie aide à cette acculturation d'une façon particulièrement puissante par les dimensions sociales qu'elle peut atteindre et par la profondeur des impressions qu'elle est susceptible de faire monter en chacun. Mais encore faut-il que la liturgie soit bien adaptée à la mentalité des hommes à qui elle s'adresse, ce qui s'avère rare tant elle est lourde de tout un passé, tant la pratique routinière porte à la momifier. Par ailleurs, la doctrine ne tend-elle pas de son côté à la sacraliser comme pour y trouver une confirmation ?

Au vrai, toute réforme liturgique demande au préalable l'invention d'une spiritualité qui, compatible avec les besoins et les possibilités du temps, renouvelle l'ancienne en héritant d'elle sa vigueur à en critiquer l'inadaptation présente. Ce n'est pas la liturgie qui peut transformer la vie spirituelle. Très utile et même nécessaire au départ, elle ne peut que confirmer celle-ci dans les voies du passé qui ne sont pas les voies qu'attend l'avenir. Un des manques de Vatican II est d'avoir cru qu'il suffisait de changer quelque peu la liturgie pour donner une vigueur renouvelée à la vie spirituelle. C'est l'inverse qu'il aurait fallu faire, d'où des échecs visibles dans les initiatives liturgiques qui ont été prises. Cependant une assemblée conciliaire, même en plein exercice de sa communion particulière, peut-elle remplacer l'activité créatrice des pionniers qui s'efforcent dans la solitude de leur action de vivre en l'inventant pas à pas, la spiritualité qui sera susceptible d'être portée par les attentes du temps et du même mouvement de leur donner du souffle ? Au vrai, la liturgie peut étoffer les dévotions doctrinales et culturelles. Celles-ci, sans être suffisantes pour la développer, sont loin d'être étrangères à la vie spirituelle qui s'efforce d'atteindre à la dimension de la condition humaine et d'en approcher le mystère. Trop souvent, par contre, elles distraient de la vie spirituelle jusqu'à la faire méconnaître et à l'ignorer.

Qui a fonction et charge de la régulation ? Le jeu communautaire ou l'autorité instituée ?

Ce ne peut être que l'autorité. Mais l'opposition que l'on fait encore souvent entre l'institution et la communion, en particulier dans le catholicisme, entre l'Église enseignante et l'Église enseignée, a besoin d'être de plus en plus nuancée à mesure que la puissance de l'institution diminue et que chez les membres de la communion augmente la capacité de s'ouvrir sur la vie spirituelle. L'Église enseignante est très dépendante en fait de l'Église enseignée. Il n'est pas de pire mesure suicidaire pour l'institution que de commander ce qu'elle n'a pas effectivement les moyens d'imposer car cette erreur politique entame son capital d'autorité. Par ailleurs, quand on affirme que la conscience individuelle est première et que, même fautive, elle doit être suivie pour qu'elle soit ainsi sur la voie de se corriger, l'autorité est sur le chemin de sa transformation en appel. L'autorité de fonction de l'Église enseignante pour s'exercer vraiment demande de plus en plus d'être épaulée par une autorité personnelle. Celle-ci naît de la maîtrise que sera conduite à lui accorder l'Église enseignée à mesure que les chrétiens, devenus davantage spirituels, seront plus capables d'en juger vraiment.

Nous pourrions joindre à ces questions une autre sur la transmission de la foi.

Comment se fait-elle ? Par un témoignage de vie ou par un enseignement doctrinal ? Par la répétition de formules instituées ?

Si on parle de croyances, c'est de l'enseignement qu'il s'agit. Si on parle de foi, c'est de l'action de présence à présence. Celui qui croit de par ce qu'il est, simplement par son existence aide l'autre à s'éveiller sur ce mouvement de foi que personne ne peut lui communiquer du dehors. En sorte que la transmission de la foi est une transmission de cœur à cœur tandis que l'enseignement des croyances est une transmission de bouche à oreille.

(Propos recueillis par Vincent Charpentier)

Le renforcement d'une Église d'autorité, préconisée par le cardinal Ratzinger, aggrave une crise spirituelle latente au sein de l'Église catholique. Cette situation a conduit l'auteur à reprendre des thèmes qu'il a déjà traités, il y a près de vingt ans, et qu'il fait précéder d'une longue introduction inédite. Il y prend fermement position en faveur d'une Église débarrassée du conservatisme frileux où elle est tentée de s'enfermer de nouveau aujourd'hui. Il dénonce notamment des structures qu'il juge néfastes : l'élection du pape par les seuls cardinaux, le choix des évêques décidés à Rome. Et il réclame une décentralisation libératrice. Mais il insiste surtout sur le renouveau spirituel qu'exige une telle mutation de l'Église en profondeur.

Une trentaine de personnes ont participé vendredi dernier à une rencontre avec Marcel Légaut. Ce philosophe de 87 ans fut d'abord professeur de mathématiques à la Sorbonne puis, durant la plus grande partie de sa vie, paysan dans la Drôme.

Il développe sa pensée à partir d'une critique de l'Eglise-Institution qui, dit-il, «est nécessaire mais pas suffisante» et Marcel Légaut pense que l'Église catholique est surtout aujourd'hui une «religion d'autorité» et qu'elle devra se muer en «religion d'appel». C'est une condition de sa survie.

La religion d'autorité demande une adhésion de nature collective. Son enseignement n'implique pas, de la part de chacun, des initiatives et des recherches personnelles. Il n'aide en rien à une maturation plus poussée. Il en dispenserait même par les certitudes à bon compte qu'il apporte.

Une telle religion d'autorité peut permettre au plus grand nombre d'accéder à un premier niveau de vie spirituelle, le niveau de «simple moralité». Car son enseignement vise principalement à moraliser ses membres en exigeant d'eux obéissance à la hiérarchie et à des prescriptions.

Échec spirituel de l'Église

L'approfondissement humain, sans être complètement négligé, reste second, soit qu'il est jugé inaccessible à la plupart des hommes, soit encore qu'on considère qu'il présente de graves dangers d'individualisme et de subjectivisme. Seul un petit nombre de fidèles, grâce à leurs ressources personnelles, arrivent peu à peu à développer une première intériorité. Cependant l'exception ne doit pas dissimuler l'échec spirituel de la religion d'autorité auprès du plus grand nombre. Bénédicte au départ, parce qu'elle assure la transmission de l'héritage spirituel, elle ne suscite pas ensuite l'élan des chrétiens pour réfléchir sur cet héritage et pour dépasser son enseignement formel.

Ce faisant, l'institution déçoit beaucoup de monde. Sans trop vouloir le reconnaître, elle voit chaque jour se rétrécir les milieux où elle a encore audience et autorité. Un fossé se creuse entre ce qu'elle commande et enseigne, et ce qui se fait et se pense dans les milieux chrétiens. Et nombre de croyants s'éloignent de cette Église-Institution où la discipline tient lieu de penser. Beaucoup se refusent à se laisser «encoconner» dans les convictions de la doctrine et l'observation de pratiques rigoureuses qui les protègent de la réalité, tant que celle-ci ne fait pas irruption de manière trop brutale dans leur vie.

Anesthésie

«Il n'est pas de doctrine qui doive être acceptée et puisse être comprise de la même façon par tous les hommes», dit Marcel Légaut. Il est illusoire d'espérer être compris en parlant de Rome dont «l'action spiritualisante est très limitée». Pour lui, «si tout se décide actuellement sans le peuple chrétien, en vérité rien ne peut se faire sans lui. C'est à la base et non à la tête que se fait le travail le plus important dont dépend l'avenir de l'Église». Pourtant l'Eglise-Institution continue à vouloir imposer son autorité plus qu'il n'est raisonnable. Bref, actuellement l'Église marcherait sur la tête. Elle ne peut au mieux recevoir d'eux qu'une acceptation générale et floue, quand elle ne provoque pas des réactions de rejet chez certains.

Ceux-là ont le sentiment que leur religion n'aide pas forcément au développement de leur vie spirituelle mais qu'elle l'anesthésie. Ils ressentent pour eux-mêmes la nécessité de dépasser l'enseignement de l'Église. Ils aspirent à se libérer du carcan de sa doctrine. «Ils empruntent alors, dit Marcel Légaut, le même chemin que Jésus a suivi, lui qui a pris progressivement conscience de ce qu'il était et qui est passé de l'état d'un Juif pieux à celui d'un homme libre, contestant l'autorité religieuse de son temps et en dépassant l'enseignement et les préceptes». Et Marcel Légaut de lancer : «Quand on est sain, pour progresser spirituellement, on n'a pas besoin du corset ecclésiastique».

Prédestination et liberté

Ces hommes libres, ces hommes debout, ont besoin d'une «religion d'appel». Ils ont besoin «d'un

accompagnement qui les aide à correspondre à ce qu'ils sont appelés à être» estime Marcel Légaut. En effet, selon notre philosophe, «notre vie est jalonnée d'événements intérieurs» qui constituent la trame de notre vocation personnelle. Un deuxième niveau de spiritualité consiste à découvrir en nous-mêmes «ce que ces événements intérieurs exigent de nous» et à essayer de correspondre comme nous le pouvons à ces exigences fondamentales, en inventant, en faisant usage de notre liberté de conscience.

Les croyants engagés dans cette voie ont besoin non pas d'une doctrine et d'un enseignement mais que s'établisse entre eux «une relation de présence à présence». Une telle qualité de relation ne peut s'établir que dans le cadre de groupes numériquement peu importants et homogènes, où les gens se connaissent à fond.

Les paroisses sur lesquelles reposent tout l'édifice de l'Eglise-Institution sont un cadre mal adapté. Les paroisses rurales trouvent encore grâce aux yeux de Marcel Légaut, mais les paroisses urbaines pas du tout.

Voilà, forcément caricaturées, quelques bribes de la pensée de Marcel Légaut dont la vocation aura été, toute sa vie durant, de, promouvoir l'intelligence de la foi.

Pour aller plus loin dans la pensée de Marcel Légaut, lire notamment son livre *Croire à l'Église de l'avenir*, édité chez Aubier dans la collection Questions spirituelles.

1988

Marcel Légaut, berger et prophète

Mardi 19 juillet 1988

Dans un ouvrage récent («Un homme de foi et son Église»), Marcel Légaut, ce mathématicien poète, berger et prophète, livre, sans réserve et avec sa proverbiale liberté d'esprit et d'expression, les résultats de sa continuelle méditation sur l'Église. Une expérience qui couvre le siècle et plus particulièrement les cinquante dernières années. Nous avons rencontré ce témoin privilégié de la vie de l'Église. Un passionné du vrai.

Depuis votre premier livre, en 1932, jusqu'au 17^{ème} qui vient d'être publié, votre préoccupation fondamentale et constante n'est-elle pas un retour au Christ en son humanité ?

Plus exactement un retour à Jésus. Pour moi, Christ, c'est déjà une doctrine. Or, je pense qu'il est extrêmement important de découvrir Jésus, homme de son temps, pour atteindre sa profondeur et sa transcendance. Pour cela, il faut le dégager d'une christologie qui souffre inévitablement des limites imposées par l'univers mental grec ou juif dont elle est issue. Ces cultures ont une métaphysique et des perspectives précises concernant Dieu et concernant l'homme, qui ne peuvent épuiser la connaissance de Jésus.

Comment en êtes-vous arrivé là ?

Dans mon premier livre *Prières d'un croyant*, je proposais des méditations sur l'Évangile. Ce qui, à cette époque, était tout à fait original. L'incroyant à la recherche du sens de sa vie était devenu chercheur d'Évangile. Je voulais prendre conscience de ma voie à la lumière de ce que Jésus avait cherché et vécu,

Trop d'abstraction

Vous semblez vous méfier beaucoup de la théologie ?

En effet, quand il s'agit d'une théologie abstraite, construite sur une métaphysique, qui ne correspond plus à l'univers mental du temps de Jésus-Christ. Dans une christologie, on ne fait pas mémoire de la vie de Jésus. Paul, lui-même, s'intéresse peu à la vie de Jésus mais beaucoup à sa mort et à sa résurrection. Les évangélistes également se sont plus préoccupés de la place de Jésus dans le plan de Dieu que de ce qu'il a eu à vivre, ou de ce qu'eux-mêmes ont vécu. Il est vrai que ce n'était pas dans les idées du temps.

Et qu'est-ce qui est de notre temps ?

Un des aspects capitaux de la recherche de notre temps, c'est de revenir à l'homme Jésus.

Mais en insistant tellement sur l'humanité de Jésus, ne risque-t-on pas de gommer sa divinité ?

C'est précisément en entrant à l'intérieur même de ce que Jésus a été qu'on peut découvrir la Parole de Dieu, très supérieure à celle qu'on peut avoir par la métaphysique. C'est bien l'homme Jésus qui affirme : «Qui me voit, voit le Père». L'intelligence de la vie humaine de Jésus est indispensable et c'est cela qui doit expliquer sa transcendance. Vatican II a été un élément d'ouverture extraordinaire, mais aujourd'hui il me semble que les positions officielles de l'Église évoquent un retour à une situation d'avant Vatican II, tant au point de vue intellectuel que disciplinaire.

Des freins

Y aurait-il une censure dans la recherche de la vérité ?

Pour le moment, il y a des freins. Mais on ne peut évidemment pas juguler la vérité. Il y aura toujours

des recherches qui se feront surtout dans des cercles restreints, avec une participation accrue des laïcs qui disposent d'une plus grande liberté et d'une plus grande indépendance que les clercs. De ce côté, il y a de l'espoir car de plus en plus des laïcs, hommes et femmes, font des études théologiques. Encore faut-il que ces laïcs ne soient pas trop conformistes, ne tombent pas dans le piétisme et gardent assez de vigueur intellectuelle.

Comment voyez-vous l'Église aujourd'hui ?

Elle ne promeut pas du tout cet effort d'invention, de fidélité singulière qui permet précisément une intelligence de Jésus qui dépasse la doctrine. Il y a une certaine manière de relativiser la doctrine par rapport à la foi, qui est capitale pour elle car la foi demeure quand la doctrine est obligée de s'adapter à un autre univers mental que celui où elle a été élaborée.

Comment voyez-vous le rôle des structures ?

Les structures ne sont pas la base de la mission de l'Église. mais elles sont faites pour la mission. Autrement dit, tout est commandé par la mission. Pour moi, les pouvoirs sont donnés à l'Église pour qu'elle remplisse sa mission. Et ce ne sont pas ces pouvoirs reçus qui sont la base de l'Église. (incomplet)

1988

Un homme de foi et la théologie

Raymond Mengus

Les choses de la foi ne se traitent pas exactement comme des articles de revue ou des notices de dictionnaire ; elles sont, par essence, le fait d'un sujet ; elles se saisissent au mieux dans l'esprit de l'homme qui les porte, qui en vit. La tradition chrétienne, de son côté, ne s'accroît pas d'abord par addition. Tout, ici, est affaire de concentration et de réorganisation, sous l'impulsion d'une pratique elle-même contrôlée et critiquée.

Une expérience singulière poussée à fond par un sujet de qualité en dit aussi long qu'une kyrielle d'exposés systématiques, si organiques et complets qu'ils se veulent. L'expérience de Marcel Légaut telle qu'elle s'exprime dans son récent livre *Un homme de foi et son Église* (Desclée de Brouwer, 1988) est de celles qui parlent au cœur et à l'esprit de nombre de nos contemporains. Plus : elle révèle quelque chose de la foi elle-même. La vérité d'un être, avec les interrogations et les divergences mêmes qu'elle suscite, peut être aussi précieuse et plus vivante qu'un catalogue de vérités.

Il vaut de recueillir avec soin ce que cet homme de foi, au soir de sa vie, veut bien livrer à ses amis, à ses questionneurs et au grand public. Ce qui est si attachant avec Légaut, c'est que tout est ordinaire chez lui et tout est avec une intensité extraordinaire. La condition commune du croyant se lit en sa personne avec une force et une pureté exceptionnelles. N'attendons pas l'heure des regrets pour lui en faire hommage et pour en faire notre bénéfice.

- I -

Ce qui frappe d'emblée, ce qui retient l'attention d'un bout à l'autre de son dernier livre comme de sa vie entière, c'est la qualité d'une présence, la vigueur et la vitalité d'un être décidément centré sur (de) l'absolu. Avec lui, on est constamment au cœur de cela seul qui compte. La longue confiance qui nous parvient de la Drôme n'a rien d'anecdotique ni d'impudique. L'auteur ne s'impose pas plus qu'il ne lasse, tout occupé qu'il est à se mesurer avec l'essentiel. Pris dans l'ambiance, le lecteur devenu partenaire ne pourra pas faire moins. Il n'apprendra pas grand chose sur les choix contingents de Marcel Légaut ni sur les choses de sa vie. Il comprendra seulement un peu mieux comment la foi chrétienne peut être la grande affaire d'un aîné. Le choix d'un homme. Un programme de vie. On pressent que pareille unité de dessein n'ira pas sans problème. Si riche, si vraie soit-elle, la vie d'un homme ne saurait porter à elle seule le trésor multiforme du christianisme millénaire. L'offre, ici, déborde infiniment la demande. Il se peut que l'individu tende à réduire l'immense à ses dimensions, et qu'il soit tenté de réinterpréter un phénomène aussi foisonnant en fonction de ses seules aspirations et possibilités. Au regard de la vérité en personne, le plus haut génie théologique considère toute son œuvre «comme de la paille» (St. Thomas d'Aquin mourant). Il faudra nous en souvenir quand nous en viendrons à estimer que M. Légaut ne rend pas pleine justice à toutes les composantes du mystère révélé. Lui-même fera bien de s'en souvenir quand il sentira montrer en lui l'envie de ramener l'éventail des approches possibles à une seule, la sienne.

Car l'unité de sa pensée lui vient de choix conséquents et, donc d'exclusions. Ce qui constitue son originalité peut en même temps faire sa limite, voire sa faiblesse. La radicalité que tout le monde lui reconnaîtra n'est pas la seule possible, elle peut s'obtenir ailleurs par des voies totalement différentes et également légitimes.

Mais attention : pas de pluralisme à bon marché. Toutes les voies ne méritent pas la confrontation avec celle ici tracée. Peu la soutiennent. Légaut place haut la barre, la bonne volonté ne suffit pas à

l'atteindre, ni la seule tension de la volonté, ni le seul brio intellectuel. Avec lui, que ce soit pour s'attacher à ses pas ou s'attaquer à ses pensées, on ne s'en tire pas à bon compte.

Question d'école. Face à un tel diable d'homme, que peut l'autorité religieuse, que peut le magistère ? Supposons un instant qu'il vienne à l'idée d'une instance ecclésiastique de le reprendre sur tel ou tel point ou même de le sanctionner, on imagine qu'il lui échapperait probablement de toute sa solidité d'homme ou qu'il lui glisserait entre les doigts de toute sa subtilité de spirituel. À croire que «l'homme spirituel juge de tout et n'est lui-même jugé par personne» (1 Cor. 2,15).

Voilà un auteur qui n'a aucun besoin, à aucun moment, d'être provocant pour que l'on se sente provoqué. Tout, dans son genre, dans son style même, porte à la concentration, incite à l'intériorité et à la coréflexion. Dans un tel climat, on dirait de gravité sereine ou d'allégresse retenue, on ne pense qu'à faire retour sur soi, on n'a pas la tête à s'en prendre à l'autre. Légaut poursuivi pour délit d'opinion ? Hypothèse totalement gratuite, bien entendu. Le seul jugement qui vaille pour un homme libre et spirituel, c'est celui d'hommes libres et spirituels, administrations et procédures ne sont pas à la hauteur de la question.

Est-ce à dire que ce petit livre de grand poids est en tout point réussi ? Non. On y trouve des excès et ... des manques, de petites erreurs de fait et maintes occasions d'agacement mais aussi des passages franchement discutables ou difficiles à justifier. La réussite n'est pas égale sur toute la ligne.

Littérairement, tout n'est pas non plus de la même veine. Il arrive que l'écriture (ou la réécriture d'interviews ?) s'empâte ; la phrase s'embarrasse d'incidentes, se prend dans les volutes et nuances d'un développement. La pensée en sort quelquefois affaiblie ou voilée.

À ce niveau de qualité, les scories auraient presque de quoi rassurer le menu lecteur. Elles ne sauraient en aucun cas gâcher le plaisir et le profit que beaucoup trouveront à fréquenter cet homme de foi et son Église. Les imperfections mêmes appellent la vérification et les désaccords supposent encore quelque sérieuse contre-épreuve. En un temps où le génie de l'inessentiel est si bien partagé, et jusqu'au sein des religions instituées, on lui prêtera une attention aussi critique que soutenue.

Parmi ses lecteurs figureront un certain nombre de cadres et dirigeants du catholicisme. Ils seront amenés, en plus d'une occasion, à prendre leurs distances et peut-être à exprimer en public des réserves bien senties. Gageons que certains sauront se féliciter in petto de ce qu'il existe, dans leur Église, des hommes de foi assez libres pour tenir un tel langage.

Sont-ils nombreux, les catholiques français de ce temps, à pouvoir émettre des opinions aussi sensées et fondées que celles qui remplissent les pages par dizaines sur les changements de l'Église et du monde ? Qui, depuis dix ans, a su parler de Jean-Paul II dans les termes des p. 63 à 68 ? Les moins musiciens des lecteurs auront tôt fait de sentir un ton. Un ton inclassable, sans pareil.

La petite musique de Légaut servira, au minimum, de contrepoint aux courants dominants, à la positivité satisfaite ou suffisante. Au mieux, elle sera reçue comme une admonestation pathétique à entreprendre le seul recentrage qui compte, à ressaisir la haute inspiration qui est à l'origine des textes, rites et structures. À entrer dans le mouvement qui seul donne sens à tout ce qui se donne en Église.

- II -

Le paysage intellectuel et spirituel du christianisme contemporain émerge par petites touches du regard jamais banal de l'auteur. Il est rare que le tableau en soit brossé avec autant de liberté, de sans gêne et de justesse. La sympathie critique du peintre-participant, de l'observateur engagé, débusque des traits qui échappent habituellement au tâcheron de base aussi bien qu'au spécialiste du survol.

Légaut use (abuse) de l'opposition entre la religion, presque inmanquablement autoritaire et "populaire", et la foi, nécessairement spirituelle. Il s'agit évidemment, pour lui, de passer de l'une à l'autre. Passage à sens unique, exigé par un état des lieux et des esprits décrit sans complaisance.

Point décisif de son diagnostic : la foi manque d'intelligence. Elle manque au devoir d'intelligence. Par là même, elle manque et au mouvement intérieur du sujet et à l'attente de notre temps. Beaucoup de chrétiens «vivent mieux qu'ils ne pensent». Ils ne savent pas assez penser. Mais aussi, ils ne savent que penser. Ils «se prêtent aux doctrines plus qu'ils n'y adhèrent» (p. 154-155). Pressentant les problèmes, ils les gardent par-devers eux faute de moyens pour les traiter. Ils ressentent bien le besoin d'une révision au fond, d'une reprise du dossier en ses fondements et en ses éléments constitutifs. Sans guère oser passer à l'acte, leur loyalisme de principe y résisterait-il ? L'appartenance déterminée à l'organisme religieux prime l'envie d'aller y voir de plus près.

Voilà une cible toute trouvée pour Marcel Légaut. Voilà les chercheurs potentiels qu'il saura entraîner, en les encourageant d'abord à croire en leur insatisfaction, en leur inquiétude rentrée, puis en les incitant à se mettre en route. Quitte à tirer parfois au-dessus du but, et à détourner la cordée sur des chemins légèrement aventureux. L'enjeu vaut bien quelques risques. On ne se desembourbe pas sans peine de deux millénaires de foi hellénisée et rejudaisée ... On ne remonte pas impunément de Paul à Jésus. Mais laissons pour l'heure les critiques au vestiaire, suivons le guide avec la confiance qu'il

mérite.

Pas d'ennui à redouter en cette marche. Des points de vue toujours renouvelés s'offrent à chaque pas. Vérifions-le, par exemple, sur les pages 70 à 80 du deuxième chapitre. Pas une seule page qui ne comporte son aperçu original, ou audacieux, ou fulgurant.

On commence par tomber en arrêt sur une définition du narcissisme «dégénérescence d'une intériorité qui n'a pas débouché sur la vie spirituelle». Vient une question pertinente, impertinente, de celles que le cardinal Ratzinger n'a pas encore publiquement abordées : quel est donc le statut théologique de la Curie romaine ? Après une mise en garde contre un universalisme au rabais, où l'on préférerait le nombre et l'espace à l'intensité et à l'intelligibilité, vient une autre, jamais formulée en ces termes, qui touche à la liturgie, aux effets pervers du cycle liturgique sur notre représentation de l'Évangile. La remarque s'étend ensuite, plus classiquement, aux doctrines, aux énoncés dogmatiques suspects d'épaissir le mystère, et aux formes de piété qui entretiennent chez beaucoup une regrettable pauvreté spirituelle, sans pouvoir dissimuler «le scepticisme latent, celui qui les saisirait s'ils pensaient réellement ...» Revient enfin le grand thème de la liberté spirituelle, une liberté chèrement acquise par une fréquentation assidue de la Parole, et qui ne résulte pas immédiatement de l'invocation de l'Esprit. Arguments fort variés, on s'en convaincra par ce spécimen. Certains sont juste effleurés, d'autres repassent avec insistance. Le plus remarquable, c'est qu'ils viennent tous à la place et au moment que leur assigne le cours de la réflexion. Manifestement, ils doivent peu de choses au hasard de l'actualité et aux associations de la mémoire, encore moins aux manies et allergies d'une subjectivité particulière. Sous des expressions qui ne se retiennent pas d'aller en beaucoup de directions, c'est une vraie pensée qui est à l'œuvre, structurée, progressive. D'être référés à un même horizon de sens, les points de détail qui - s'il s'en trouve - sont évoqués au passage, gagnent en clarté et en portée.

Avantage supplémentaire, grâce à ce livre si personnel et si raisonné, on a sous la main, sur un espace restreint, beaucoup de ce qui se pense, de ce qui se dit dans des milieux catholiques et qui ne saurait plus se dire à partir d'un certain niveau de responsabilité officielle. Propos de table et conversations ecclésiastiques bénéficient ici d'une utile promotion. Coup sur coup, l'homme de foi reprend - sans toujours les prendre à son compte - des opinions qui s'entendent plus souvent qu'elles ne s'écrivent. Ce qu'il y ajoute, c'est ordinairement plus de retenue dans le ton, plus de finesse dans le jugement, plus d'informations sur la source de ses appréciations. Dans le quotidien de l'Église, réactions et commentaires ne font pas nécessairement une analyse homogène et débouchent encore moins sur une action réfléchie. Avec Légaut, on est mieux servi. Et on devine mieux de quelle profondeur monte la plainte, de quelle exigence spirituelle elle est porteuse, de quelle angoisse aussi elle est le signe.

Le lire, lui, c'est être sûr de se situer au bon niveau, là où surgissent les bonnes questions, là où l'on a le plus de chance d'y faire face dans l'esprit qui convient. Y a-t-il dans la production religieuse contemporaine tellement de livres dont on puisse affirmer cela ?

- III -

Les questions essentielles ? Elles se ramènent à une seule. La question essentielle, c'est la question de l'essentiel. Légaut affectionne le mot, cet adjectif substantivé, ce vocable fort peu technique, presque naïf. À mesure qu'il a avancé en âge, il n'a cessé d'y croire, de tourner toujours plus délibérément autour. À quatre-vingt-huit ans, il est plus que jamais cet intrépide chevalier parti d'un si bon pas à la recherche de l'essentiel. Pareille continuité ne manque pas d'obliger les plus malins à se resituer devant une problématique de cette sorte, même s'ils ne pensent plus pouvoir saisir quelque chose de l'essentiel. Reste à espérer deviner quelque chose d'essentiel. Au lieu de s'habiller de croyances sur Dieu qui sans cesse tombent en haillons mais dont il s'efforce vainement de se couvrir encore, l'homme fera corps avec sa foi en Dieu, comme il fait corps avec sa foi en lui (même), avec son propre mystère (p. 18).

Depuis bien plus d'un demi-siècle, Marcel Légaut atteste par sa seule existence qu'on peut vivre de l'essentiel. Depuis *Prières d'un croyant*, son premier livre publié en 1932, il a su exprimer, en scientifique appliqué à une expérience méthodiquement conduite, l'efficacité existentielle de l'essentiel. Il a tiré de son itinéraire des leçons, des accents, qui atteignent tout frère en humanité. Seul l'essentiel a une telle valeur d'universel. Impressionnante longévité, rare fidélité dans le catholicisme français, on ne verrait guère à lui comparer que les tout premiers noms, connus de tous, de la théologie contemporaine.

Si cet essentiel devait prendre visage, le visage serait double. L'un porterait le nom de foi, le second de fidélité. Peu d'auteurs communiquent un sentiment si fort, si constant, de ce qu'il peut en être du travail de la foi. Légaut donne véritablement à entendre ce qui est en cause dans le christianisme. Ce que peut signifier de vital, pour les chrétiens comme pour quiconque, la christologie de l'Écriture et de la grande tradition. Seulement, il n'utilise presque aucun terme en -logie ou en -isme. Les évite-t-il sciemment, systématiquement, comme autant de pièges ? Le fait est qu'on se sent, chez lui, en contact plus direct,

plus pressant, avec la substance.

Question troublante, les médiations symboliques, intellectuelles, institutionnelles, compliqueraient-elles donc l'accès à la chose elle-même ? S'interposeraient-elles malencontreusement entre le sujet et l'objet qu'elles ont pour mission de relier ? Avec Légaut, la distance se restreint à un minimum qu'il n'est sans doute pas possible de contracter davantage.

Ce succès sur l'opacité usuelle des médiations, cet effet de quasi immédiateté, ne doit rien au hasard. Il résulte de l'extrême concentration par quoi se définit l'acte de (la) foi, c'est-à-dire d'abord «l'intime travail qui se fit en Jésus» et en ses disciples. La foi est un travail. Un travail qui ne peut être confié qu'à des sujets. Le travail décisif de l'homme. Or les systèmes révélés tendent à l'en détourner, involontairement sans doute, à l'en priver en confisquant les interrogations élémentaires, en leur opposant des réponses prématurées. L'adulte a pour première responsabilité de reconquérir sa liberté de sujet et à reconnaître, avant qu'il ne soit trop tard, la justesse et l'incontournable des questions.

Marque du sujet, signature du penseur : l'un et l'autre travaillent à réduire l'extrinsèque. La passion de la foi appelle la patience et la passion de la pensée. Le penseur qu'est Légaut s'emploie, non pas à dissoudre l'extrinsèque, mais à le situer juste, et à le rendre comme transparent. Il est bien vrai que, par toute une part d'elle-même - la part technique - la théologie est comme condamnée à être extravertie. Le tout est de ne pas s'arrêter là. De par le seul emploi de formules héritées, par le maniement de tant de données reçues, il y a en elle une propension régulièrement entretenue à durcir, à épaissir son propre argument, à le dresser devant soi, hors de soi, jusqu'à l'objectiver indûment. Marcel Légaut, c'est le non professionnel de la théologie qui rappelle à tout le monde, au détour d'une phrase, des lapalissades en voie d'obscurcissement. Celle-ci, par exemple «une doctrine, par nature, ne concerne que ce qui peut être énoncé et enseigné» (p. 191). En quelques mots, que de choses évoquées, et libérées. L'énoncé d'allure simplement étymologique ouvre à un au-delà de l'énonçiable.

Du travail de la foi, de cet intense travail sur soi, découle la grâce de la fidélité à soi, laquelle à son tour implique un devoir de fidélité. Très sensible à ce que certaine vertu d'obéissance a pu produire d'inauthentique, notre homme de foi voudrait inscrire, au-dessus de l'obéissance, et peut-être même à la place de l'obéissance, la vertu de fidélité qu'il estime plus essentielle, plus interne, plus féconde. Dans l'itinéraire de Jésus, c'est la fidélité qu'il décèle à l'œuvre plus que tout. Il n'hésiterait pas à réécrire en ce sens l'hymne de Phil. 2, «Christus factus est fidelis».

La fidélité à soi renvoie au devenir de soi. Elle rend extrêmement attentif à ce qui se passe en soi comme autour de soi, ainsi qu'à ce qui peut se passer. Légaut éduque à un absolu respect de ce qui advient. L'homme est dans ce qu'il est en voie de devenir. La vision anthropologique qui affleure ainsi est grosse de toute une éthique. Si l'homme est fondamentalement ce qu'il devient, il pourra aussi se sentir davantage responsable de devenir celui qu'il est.

Quoi qu'il en soit, la courbe d'une existence est fermement rapportée, en tous ses points, à cet essentiel qui la sous-tend de bout en bout. Tout est dans la dynamique de la foi et de la fidélité. À aucun moment, on n'en démordra. Seulement, l'essentiel n'est pas (le) tout. Il compose avec du moins essentiel et du non essentiel. Cette part peut certes être tenue en d'étroites limites, elle ne se réduit jamais à zéro. L'essentiel est inéluctablement entouré, accompagné, de ce qui s'appellera ici l'indispensable. Comment vont-ils se comporter l'un avec l'autre ? Légaut a un problème avec l'indispensable. C'est par le biais de cette interrogation d'apparence anodine et formelle que je vais pointer ce qui m'apparaît une difficulté centrale de sa pensée, une insuffisance congénitale de sa manière.

- IV -

Non qu'il faille le moins du monde revenir sur l'essentiel, ni le renier en quoi que ce soit. Il importe au contraire de le concevoir plus pur encore et plus fort. Jusqu'à ce point où il n'aura pas peur d'entrer en composition avec l'indispensable. Bref, le mouvement de la foi n'est pas encore assez puissant chez Marcel Légaut pour intégrer tout le reste. Il conserve paradoxalement quelque chose de frileux et d'extrinsèque, qui le pousse à se défendre, à s'affirmer pour lui-même, isolément, et qui le maintient à distance de l'indispensable, voire en réaction contre lui.

Il s'atteste de préférence dans la nudité de son pur effectuer ou, pour utiliser des termes chers à l'auteur, dans la rigueur du dépouillement. Toute détermination lui paraît une négation, tout contenu lui est suspect. Karl Rahner, l'un des très rares théologiens cités par Légaut, (oserai-je indiquer ici la référence précise d'un texte cité à deux reprises par Marcel Légaut ? Il s'agit de la dernière conférence publique qu'ait donnée Karl Rahner. C'était pour son 80ème anniversaire, à l'Académie catholique de sa ville natale de Fribourg-en-Brisgau. *Expériences d'un théologien catholique* (trad. franc. R. Mengus, Paris, Caris cript, 1985, p. 35) distinguait fortement le catégoriel et le transcendantal mais c'était pour les unir. Marcel Légaut les sépare et les oppose. Allons, Monsieur, encore un effort de dialectique ! Sous peine de retomber dans la juxtaposition et l'extériorité, un comble. Vous avez si bien

joué et joui de l'assimilation des innombrables richesses du christianisme. Textes bibliques, supports liturgiques, valeurs communautaires, auraient-ils épuisé leur vertu, ou leur écart d'avec l'intuition fondatrice se serait-il accentué ? Ou bien auriez-vous renoncé ?

Il serait donc hautement opportun de montrer que l'essentiel est capable d'intégrer l'indispensable, et même l'accessoire, que le mouvement de la foi sait tirer profit de tant d'éléments contingents, sans les contourner ni les dissoudre. Il fait son pain de toute sorte de grain, il met à son service jusqu'aux structures, il s'intéresse à la lettre comme à l'esprit - à la lettre au nom de l'esprit. Il sait se nourrir même de "croyances" quand il ne les élimine pas d'emblée. À lui les horizons vertigineux, à lui aussi les humbles traces d'une immense présence. À lui la nuit et la pureté, à lui encore les cris du jour et les jeux du groupe.

a) L'absolu est plus que de l'autre, et Dieu n'est pas simplement le Tout Autre. C'est bien dès ce niveau qu'on pourrait entamer la discussion critique.

L'homme de foi est comme attiré par une logique d'exclusion. Il lui reste à dépasser cette phase, qui n'est jamais que l'avant-dernière, pour s'épanouir dans une dynamique d'inclusion sans rivages.

Le Dieu de Légaut n'est pas fréquemment nommé pour lui-même. Pas même comme terme d'un rapport personnel de prière - autre absente, sauf une mention indirecte à propos de l'Église, «maîtresse d'oraison». (p. 250). (On peut rappeler que le précédent livre de Marcel Légaut s'appelait *Prières d'homme* (1985), un demi-siècle après les *Prières d'un croyant* de 1932.

Disons, avec crainte et tremblement, qu'à se déployer dans la seule dimension de l'intériorité humaine, ce Dieu manque sa condition de créateur, pis : sa propre intériorité trinitaire. Légaut redoute tellement les déformations apportées par la doctrine, ses rétrécissements, son sectarisme, qu'il prend le parti de mettre toute doctrine entre parenthèses.

b) Notons également, sans dogmatiser, que la relation de Jésus à Dieu n'apparaît guère en elle-même, pour elle-même. Jésus est bien au cœur de la méditation de Légaut. «Jésus seul est universel par son humanité» (p. 117) alors qu'on fait souvent de sa vie humaine la «préhistoire» du christianisme (p. 115). Mais son identité ontologique et personnelle est peu définie. Or, tout ce qui va être affirmé de lui, de très fort, de très juste, se ressentira nécessairement de ce traitement en pointillé.

Le problème n'est pas de rassurer les coreligionnaires en se conformant à quelque orthodoxie ; il est de clarifier la signification de ce qui advient au prophète de Nazareth, la portée de ce qu'il vit, la nature du lien qui l'unit à chacun de nous. Pourquoi lui, au fond ? Pourquoi moi ? Et de lui à moi, quelle relation ? Exactement ce qui importe à Légaut. Ses préventions anti-dogmatiques lui jouent à nouveau des tours. Dommage. La réflexion christologique n'est tout de même pas condamnée à passer complètement à côté du Christ des Écritures. La sorte de parti pris purificateur qui traverse le livre éclate à propos de la mort de Jésus. Une mort très présente. Comprise à chaque fois comme la fin d'une aventure spirituelle et même comme son «échec tragique» (p. 172). Il s'agit certainement, en l'occurrence, de ne pas désamorcer le sérieux existentiel de la croix. Légaut le spécifie, quelque part, en toutes lettres. Mais il sait, aussi bien que ses lecteurs, que le noyau primitif du nouveau testament comporte deux faces indissociables et que le kérygme pascal dresse la croix à lumière de la résurrection et seulement à cette lumière là. À radicalisme, radicalisme et demi. À entretenir une certaine méfiance, l'homme de foi finit par rapetisser le mystère de la foi. La tâche demande donc de se poursuivre sur deux niveaux. Il s'agit bien d'entrer avec gravité dans la voie ouverte par Jésus, de supporter le scandale et la folie de l'issue qui a "couronné" sa carrière. Mais aussi d'associer à jamais au visage du crucifié celui du ressuscité.

c) On l'aura senti à cet exemple majeur, le rapport à l'Écriture est largement commandé par une herméneutique, explicitée en plus d'un endroit, de l'existence. L'expérience humaine se voit assigner un rôle de filtre, elle promet de déboucher sur une "révélation intérieure", sur quelque pur évangile accordé à la psychologie du spirituel et débarrassé de représentations qui seraient moins en consonance avec l'essentiel.

Légaut reste indéniablement influencé par la problématique moderniste qui avait imprégné ses propres origines chrétiennes. On décompose, on réduit, on choisit. On isole. On se soucie moins de discerner le principe interne d'un phénomène complexe, l'unité tendue de données parfois contradictoires. Une lecture de ce style supporte mal la tension, laquelle se dégrade comme automatiquement en discordance et en antinomie.

d) Le rapport à l'histoire, et singulièrement à l'histoire chrétienne, peut se lire selon un schéma comparable. À un bref segment privilégié - le temps de Jésus - se juxtapose une longue ligne grise presque impossible à sauver - l'histoire de l'Église occidentale. La transparence, la fascination persistante de la communauté primitive, magnifiée, se heurte à l'opacité de ce qui a suivi, et les siècles "chrétiens" apparaissent comme soustraits à la dynamique des commencements.

En tout cela, le mouvement de la foi ne semble pas assez puissant pour affronter franchement l'altérité,

traverser les déserts de l'histoire et les transformer en autant de lieux de l'Esprit. Faute d'Esprit dès l'origine ?

Le fait est que chez Légaut les dualismes abondent. Un supplément dialectique et d'Esprit aiderait sûrement à le surmonter. On ne saurait installer durablement dans des binômes paresseux qui ont bien plutôt une fonction de stimulant, foi et croyance, religion d'appel et religion d'autorité, christianisme spirituel et christianisme institutionnel, doctrinaire, rituel. Le réel est toujours plus riche que les oppositions conceptuelles. L'être humain est quelqu'un qui sait faire de l'un avec du multiple, de l'ami avec de l'étranger. Et l'essentiel a vocation de s'adjoindre l'indispensable en le transfigurant.

e) Si telle est bien la situation, reconnaissons que, pour la penser, il faudrait probablement un autre instrumentaire que celui dont dispose Légaut. L'appel répété, répétitif, à l'intériorité et à l'approfondissement indique bien une voie mais qui ne saurait suffire à la tâche. D'autant moins qu'il ne constitue pas à lui seul ce mouvement à deux temps qu'est la pensée et qui a besoin, au minimum, de se croiser avec le mouvement inverse.

Métaphore pour métaphore, l'intériorisation de l'être ne s'accompagne-t-elle pas obligatoirement d'une extériorisation, d'une sortie de soi ? Ne s'accomplit-elle pas, sous peine d'asphyxie ou d'implosion, grâce à un immense détour dans un réel aux mille visages ? Observation dont on devine les possibles prolongements et qui devait figurer, même succinctement, au débouché d'une lecture critique.

- V -

Voilà, dira-t-on, qui fait beaucoup de réserves et de critiques ! On remarquera qu'elles visent principalement une forme d'esprit, une façon de procéder qui empêche, à mon avis, l'intuition de Légaut de porter tous ses fruits. C'est qu'il risque de se faire du tort à lui-même et de couvrir sa propre voix. Il n'en doit pas moins être entendu pour ce qu'il a véritablement à faire entendre, avant que le lecteur, indisposé par un raccourci ou troublé dans ses certitudes, n'aille se rassurer auprès de ses auteurs habituel.

Sous les exagérations, les maladresses ou les injustices de Marcel Légaut, il importe de percevoir son appel. Derrière les reproches, la plainte. Quelque chose comme l'amour n'est pas aimé. La foi n'est pas crue. La foi chrétienne n'est ni exposée ni vécue telle qu'en elle-même. L'esprit n'est pas défendu avec les armes de l'esprit. Les choses d'Église végètent en dessous de leur vrai niveau.

Dans ce contexte, un maître spirituel témoigne de ce que peut représenter l'approfondissement de l'expérience humaine et de la référence évangélique. Avec quelque rudesse, il nous recentre sur l'essentiel. Il s'emploie à nous inculquer la seule chose qui compte à la fin, par-delà les spécialisations intellectuelles et les compétences administratives, la vision de l'ensemble et le sens des proportions.

Est-ce praticable à grande échelle ? Le chemin effectué et suggéré par Légaut peut-il être ouvert au tout venant ? Que se passe-t-il une fois que la poignée de disciples se compte par millions ? La proposition ne pourra être démocratisée sans sérieuse révision... Vient le moment où la radicalité évangélique ne peut que devenir le luxe d'un petit nombre. Aux autres, aux petites et moyennes classes de la chrétienté, elle ne sera servie qu'aux grandes occasions et à doses homéopathiques, pour relever un instant la saveur de l'ordinaire.

Si Marcel Légaut, ajoutera une voix amie, avait à répondre de plus que d'un individu - lui-même -, il aurait tôt fait de mettre de l'eau dans sa clairette de Die. Possible. Il prendrait ses responsabilités. S'il avait charge d'âmes et d'Église, il ne réagirait pas exactement pareil en tout point. Maintenant, sa responsabilité à lui, c'est de pousser sa route aussi loin que possible et de nous dire ce qu'il voit. Bien assez accommodent le reste et s'en accommodent.

Mais encore cette spiritualité qui se veut si pure, qui semble si élitaire, peut-elle s'étendre au grand nombre ? Nous ne sommes pas tout à fait réduits à des conjectures. Légaut s'est exprimé là-dessus, en particulier à propos de l'œcuménisme. Le chapitre consacré à «l'unité des chrétiens» a d'abord l'air d'un excursus. D'un homme peu porté sur les organigrammes et les compromis, les œcuménistes n'ont à attendre ni procédure de rapprochement ni formule d'union. Or, l'approche Légaut pourrait bien démontrer, jusque et y compris sur ce terrain, sa valeur et sa fécondité.

Sur le mode négatif, d'abord. Il ne suffit pas de réduire, dossier après dossier, Église après Église, l'ampleur du contentieux. Les accords sectoriels ne garantissent pas le plein succès du processus. Non seulement parce que les Églises en viendront toujours à se rebiffer, à tour de rôle, sur tel ou tel point. Ou parce que l'élimination des différends menace de porter atteinte à de légitimes et heureuses différences. Mais surtout parce que, une fois parvenu au bout du démontage, on risque de s'apercevoir que, si rien ne nous oppose plus, rien non plus ne nous unit bien fort.

C'est pour éviter une telle impasse que la méthode Légaut s'avère urgente et vitale. Les Églises et leurs membres sont conjurés de se rencontrer sur l'essentiel, de faire de cette préoccupation, sans perdre un moment, leur permanente priorité, et donc de développer leur potentiel le plus précieux, la vie spirituelle. Bref, de prolonger le geste de Jésus. Voie utile en toute hypothèse, sans nulle déception à

redouter. Elle promet seulement, avec une certaine décrispation des institutions, la vérité des êtres et de leurs communautés.

Un homme de foi et son Église se développe sur deux plans, spirituel et stratégique, qui peinent à se rencontrer. Faute de médiation théologique adéquate. Si l'on ne prend pas prétexte de ses insuffisances pour passer à autre chose, subsiste la tâche de mieux articuler les instances. La vision s'origine sans conteste à l'essentiel de l'homme et de Dieu, le projet urge l'indispensable, l'action de l'Église. Reste à la critique à faire effort pour s'élever à la hauteur de l'une comme de l'autre.
(Raymond MENGUS, 4, rue du Faubourg de Pierre, 67000 Strasbourg)

1988

Marcel Légaut, maître spirituel

Jean Potin
La Croix 1988

À un âge avancé, il aura bientôt 88 ans, Marcel Légaut continue à dessiner avec autant de vigueur, pour l'homme d'aujourd'hui, l'itinéraire spirituel qui, d'une conception tout extérieure de Dieu, ou même de l'athéisme, peut le conduire à la foi en Dieu présent au plus profond de lui-même. M. Légaut ne se veut pas théologien, il se méfie trop de ce qui menace de transformer la foi en doctrines. Il n'est pas plus homme de l'appareil, il a trop peur que l'institution ne paralyse la recherche de l'homme spirituel qui ne peut connaître qu'un seul maître, le Christ.

Dans son dernier livre, *Un homme de foi et son Église*, où il condense l'ensemble de sa propre démarche spirituelle, il se présente lui-même comme «un homme de foi» qui scrute les pesanteurs et les chances de son Église quelque vingt ans après le Concile. Pour lui, le Concile a eu quelques intuitions justes mais l'Église ne les a pas concrétisées. Surtout depuis Jean-Paul II, elle privilégie la doctrine et l'institution, elle prône l'indispensable, c'est-à-dire ce qui correspond à une époque donnée aux dépens de l'essentiel. L'essentiel pour lui, ce sera toujours le retour à la personne historique de Jésus scrutée à partir de la méditation des évangiles. Le disciple y découvre le cheminement que Jésus a suivi lui-même en vue de la recherche de sa destinée personnelle et de l'intelligence de la dimension totale de sa personne, dans la contemplation de Dieu son Père. C'est par l'appropriation de cette démarche que particulièrement l'homme moderne retrouvera en profondeur l'unité perdue de son être. Jésus est le véritable maître spirituel et l'Église est le lieu voulu par Jésus, pour ses disciples, de cette expérience spirituelle et personnelle. C'est pourquoi, pour M. Légaut, la petite communauté seule est le lieu adéquat où la liberté et la communion, conditions nécessaires à la démarche chrétienne authentique, peuvent s'épanouir. Les structures d'Église, diocèses et paroisses, doivent permettre cette démarche qui, déjà, a été celle des disciples de Jésus au cours de sa vie historique. C'est ensuite dans cette communauté encore qu'ils ont expérimenté après sa mort que Jésus était vivant.

Ce cheminement spirituel qui privilégie l'attachement au Jésus historique permet certainement de surmonter les affirmations naguère trop répandues de l'impossibilité d'une véritable connaissance de Jésus. M. Légaut est un homme de formation scientifique. Il a besoin de vérifier pas à pas l'authenticité de sa démarche spirituelle. Mais on peut estimer que celle-ci emprunte un chemin trop étroit qui évacue d'autres démarches attestées déjà par le Nouveau Testament et qui, elles aussi, peuvent se recommander de grands spirituels, Jean et Paul notamment, que malheureusement ignore M. Légaut.

Mais son apport le plus précieux n'est-il pas surtout de savoir éveiller la liberté de l'homme pour l'incliner à se réaliser à travers l'expérience spirituelle la plus profonde qui soit car elle fait rencontrer Celui-là qui, à travers son humanité, peut le conduire à Dieu. Certes, on a pu reprocher aussi à M. Légaut de ne pas introduire à un corps constitué de doctrine, mais la mission du maître spirituel n'est-elle pas essentiellement d'indiquer le chemin et d'inciter le disciple à ne jamais s'arrêter dans sa quête de la vérité ?

1988

Le chemin de Marcel Légaut

(Soirée-débat organisée par La Croix et la paroisse Saint-Merry)

Bertrand Révillion
La Croix, mercredi 9 mars

Répondant à l'invitation de La Croix-l'Événement et du Centre pastoral Halles-Beaubourg, une centaine de personnes sont venues rencontrer, vendredi 4 mars, Marcel Légaut. L'occasion de mieux connaître et de questionner ce chrétien de 88 ans qui, par ses ouvrages, témoigne depuis de nombreuses années de la vigueur de sa vie spirituelle.

D'entrée, Marcel Légaut a présenté la problématique développée dans son dernier livre, *Un homme de foi et son Église*. «Aujourd'hui, l'existence d'un Dieu créateur, omniprésent, omniscient et omnipotent n'est plus évidente. Il n'est plus possible de croire de la même manière qu'il y a cinquante ans car notre

univers culturel a changé. Souvent, la façon dont les chrétiens sont amenés à formuler leur foi aujourd'hui est en contradiction avec leurs savoirs, notamment scientifiques. Il est urgent d'aider les hommes de ce temps à trouver un chemin vers Dieu qui ne soit pas simple adhésion à une doctrine ni simple savoir sur Dieu».

Cet itinéraire passe, pour Marcel Légaut, par un retour à celui qui est à l'origine du christianisme, Jésus de Nazareth. «Trop souvent encore, la doctrine sur Jésus nous masque la réalité de l'homme de Nazareth. C'est en cherchant à savoir qui était Jésus, grâce aux Évangiles et à une activité spirituelle propre à chacun, qu'il est possible d'entrer dans un cheminement capable de résister au nihilisme ambiant. En fait, les chrétiens doivent faire une démarche semblable à celle qu'ont dû faire les premiers disciples qui, dans l'homme Jésus, ont progressivement découvert le Fils de Dieu».

Après cette introduction, Marcel Légaut devait répondre aux questions de son auditoire. Par exemple, sur la paroisse: «les chrétiens ne doivent pas être consommateurs dans l'Église. Notre rôle, c'est de la porter et parfois hélas, de la supporter. Si les meilleurs s'en vont, les paroisses disparaîtront. Il faut continuer de s'y rendre et de s'y engager, quitte à trouver ailleurs, notamment dans de petites communautés, des lieux de ressourcement véritable».

Ou sur la foi. La foi est «un mouvement vers quelqu'un. La foi est un questionnement perpétuel. La grandeur de l'homme, c'est d'accepter de se poser des questions insolubles: Qui suis-je ? Qui est Jésus? Qui est Dieu ?»

1988 **Un homme de foi et son Église**

Joseph Thomas
Les *Études* N° 368

Un vieux lutteur... Il se fit un temps paysan. Peut-être doit-il à cette expérience de creuser inlassablement le même sillon ? Il y a davantage. Entre le jeune professeur, découvrant grâce à M. Portal le texte même des évangiles (*Paroles d'un croyant*, 1932) et l'homme qui vit intensément ses dernières années, on retrouve la même inspiration. Sa source en est la contemplation des mystères de la vie de Jésus. La lecture des évangiles s'est faite moins naïve, parfois très librement critique. La conviction n'a fait que s'approfondir : l'évangile est chemin d'humanité. Il ne se contente pas de déplacer nos idées spontanées sur Dieu et sur l'homme. Il est la voie qui conduit, du même mouvement, à la réalisation de l'humanité véritable et au déploiement de Dieu en elle. L'évangile prend sens comme appel à l'expérience spirituelle. Plus difficile est la réconciliation avec la doctrine et les institutions des Églises. Ce livre exprime la tension qui peut être féconde entre les spirituels et les hommes d'Église. La rupture serait mortelle pour les uns comme pour les autres. Pourquoi vouloir à tout prix les opposer ? Une réflexion, absente ici, sur le mystère de l'eucharistie, aurait peut-être permis d'indiquer au moins le lieu où la rencontre est offerte entre l'expérience spirituelle et l'institution Église. «Il faut se consacrer à l'Église pour recevoir d'elle». Ce mot de l'auteur va plus loin que certaines de ses critiques.

1988 **Le testament spirituel de Marcel Légaut**

Henri Tincq
Le Monde, 9 septembre 1988

Marcel Légaut est né à Paris avec le siècle. Il a traversé toutes les phases de progrès et de recul de l'Église catholique et il a gardé une lucidité à toute épreuve. À dire vrai, il ne se reconnaît guère dans les années qui ont suivi le concile Vatican II. Il fait même du règlement de la décision intégriste, actuellement en cours au Vatican, un test du déclin de l'esprit conciliaire : théologiens sous surveillance, Églises étouffées, nominations d'évêques téléguidés... Il n'est guère attiré par le catholicisme façon Jean-Paul II. Si son rapport avec la société a changé, l'Église est toujours aussi conservatrice dans son fonctionnement interne.

Mathématicien, normalien, disciple de l'abbé Portal qui exerça une grande influence sur de jeunes catholiques, Marcel Légaut est cependant un homme de fidélité. S'il défend son indépendance, il ne mène pas de combat. Il n'est pas du cortège des déçus qui ont tout jeté à l'eau, leur foi avec leur Église. Dans le concert intellectuel au sein du catholicisme aujourd'hui, la voix de Marcel Légaut est sans doute isolée. Mais elle est libre. L'âge l'a rendue plus sereine. Elle est écoutée à force d'être chuchotée. Le destin cahoteux de l'Église dans ce siècle, tiraillée entre la double exigence d'une tradition bimillénaire et de la modernité pèse d'un poids en définitive bien faible par rapport à la conversion personnelle qu'il exige de ceux qui viennent l'écouter dans sa retraite de la Drôme et qu'il propose dans ce livre, véritable testament spirituel : *Un homme de foi et son Église* (DDB).

Ce n'est pas pas par un durcissement de sa doctrine ou par le retour à un Dieu omnipotent, magicien de l'univers, que la question de la foi redeviendra actuelle pour l'homme d'aujourd'hui. Celle-ci au

contraire gagnera à être dépouillée des «croyances ataviques et des assujettissements sociologiques». La foi est une activité toute personnelle et intérieure qui demande à être constamment alimentée, entretenue, avec ténacité, à longueur de vie. Comment passer des «croyances sur Dieu à la foi en Dieu» ? L'heure est moins aux doctrines que l'Église a édifiées, répond Marcel Légaut, qu'à un approfondissement des Écritures, à une intelligence réelle du mystère de Jésus-Christ.

1988 **Interview de Marcel Légaut par Louis Tronchon**
(Fête du Livre de Saint-Étienne en 1988)

Marcel Légaut, je suis vraiment très content de vous voir ici pour une séance qui nous permettra peut-être d'avoir une mémoire vivante de ce que vous nous apportez.

Je rappelle donc, pour ceux qui ne vous connaîtraient pas, que vous êtes né en 1900, c'est facile à retenir, que vous êtes agrégé de mathématiques; vous avez enseigné pendant 20 ans en université les mathématiques, que vous avez animé un certain nombre de groupes chrétiens de l'Enseignement Public pendant les vingt années de l'entre-deux guerres et que vous avez été profondément marqué par l'événement de la débâcle de 40. Et c'est cela qui vous a amené à rompre progressivement puis totalement avec l'enseignement. Vous avez effectué un retour à la terre, comme on dit aujourd'hui, et vous avez été paysan pendant 25 ans dans les montagnes du Diois, à Luc-en-Diois. Vous êtes mariés, vous avez six enfants. Mais parallèlement à cela, votre souci spirituel, bien sûr, ne s'est pas affadi. Au contraire, vous avez, au fond, mis à jour une œuvre littéraire spirituelle qui, aujourd'hui, intéresse beaucoup de personnes. Et vous êtes, au fond, pour nous, une parole libre et exigeante pour les chrétiens que nous essayons d'être en cette fin de 20^{ème} siècle.

Alors, je voudrais que notre entretien maintenant porte sur trois aspects, le premier sur la vie spirituelle parce que je crois que vous insistez beaucoup là-dessus. Ensuite, sur la personne de Jésus, et enfin sur l'Église parce qu'alors, votre dernier livre "Un homme de foi et son Église" pose des questions qui sont très piquantes et stimulantes pour notre Église, et, je dirai, pour nos Églises. Il me semble que vous avez des intuitions très fortes par rapport à la vie spirituelle. Il vous semble que, et l'ensemble du monde qui nous entoure le confirme, une des soifs de l'homme d'aujourd'hui est une vie spirituelle authentique. Est-ce que vous pourriez expliquer ce que vous entendez par vie spirituelle ?

Je pense qu'un des aspects importants de notre époque c'est que les gens sont plus facilement portés à intérioriser leur vie que jadis. Parce que le cadre extérieur dans lequel ils vivaient jusqu'à présent, le cadre de chrétienté, leur suffisait. Or, dans la mesure où la chrétienté disparaît, l'aide que cette société chrétienne leur apportait du dehors se trouve diminuée et ils se trouvent devant le vide d'une existence qui, jusqu'à présent, ne se construisait que du dehors et qui a besoin désormais de se construire du dedans. Alors, pour moi, une des grâces de notre époque est que l'homme a besoin de s'intérioriser pour se tenir debout, vu que personne, rien de l'extérieur ne vient l'aider à le faire.

Alors, dans cette perspective, lorsqu'on est au niveau de la société chrétienne, tout ce que je fais est commandé, organisé par ce qui me vient du dehors. C'est ce que j'appelle dans mes livres la vie de simple moralité. Il est facile d'expliquer aux gens ce que c'est qu'une vie de simple moralité. Il suffit qu'ils obéissent à ce qu'on leur demande. Ceci peut être commandé comme ça peut être enseigné. Pour moi la vie spirituelle commence lorsque ce que je fais, ce que je dis n'est pas la simple conséquence de ce qu'on me fait faire ou de ce qu'on me fait dire, a fortiori de penser. Il y a donc une intériorité qui s'enracine en moi et qui, dans une certaine mesure, me dicte, ce que, au premier niveau de simple moralité, on me commande. Il est beaucoup plus difficile de faire comprendre aux gens ce que c'est que d'obéir, de correspondre, d'être fidèle à des exigences intérieures qui montent en soi, que de leur dire "voilà la loi!". Donc, dans le cadre de la loi, vous connaissez la désobéissance. Vous obéissez ou vous désobéissez, c'est facile à voir. Dans le cadre de la vie spirituelle telle que je vous le décris, cette fidélité est beaucoup plus secrète car personne du dehors ne peut en juger et soi-même on n'en juge pas toujours sur le moment même.

Au fond, vous pensez que cette vie spirituelle, aujourd'hui, est d'autant plus nécessaire, justement, que les points de repaire, que la société autrefois donnaient sont en train de s'affaïsser.

Exact ! Non seulement ils s'affaïssent, mais par un autre côté, il y a des creux, de telle sorte que, non seulement on n'a plus d'aide mais, on peut dire, que la société permissive entraîne des permissions qui doivent être justement dominées par une exigence intérieure qui n'est plus, comme on dit, du dehors puisqu'en définitive c'est tout le contraire. Donc nous avons besoin actuellement pour tenir debout, qu'un nombre important de ses membres soient suffisamment intériorisés pour ne pas être commandés par la société elle-même. Ceci est très important à notre époque en particulier.

Ces perspectives-là ne peuvent pas s'enseigner, ne peuvent pas se commander, c'est à chacun de le

découvrir. Alors comment aider ? On peut aider indirectement. Mais par une manière qui n'est pas très pédagogique en ce sens qu'il suffit que l'on soit suffisamment fidèle à ce qu'on doit être pour que par présence plus encore que par ce qu'on dit ou par ce qu'on fait les autres soient plus ou moins sollicités indirectement à aller droitement sur leur propre chemin qui n'est pas du tout un chemin qui est la conséquence de l'imitation du chemin de l'autre, mais qui est suscité par la fidélité, de telle sorte que dans une société chrétienne, l'unité se manifeste dans l'extériorité, dans le fait qu'on fait ça ensemble, donc dans une certaine uniformité. Tandis que dans une perspective comme celle que je suis en train de développer au point de vue spirituel, l'unité n'est pas dans l'uniformité parce que nous serons chacun d'autant plus divers que nous serons plus fidèles. Mais dans le fait que ma fidélité me permettra de comprendre la fidélité des autres, comme inversement leur fidélité leur permettra de comprendre la mienne. Dans cette fidélité spirituelle, invisible, qui dépend de la situation spirituelle de chacun des membres, la communauté de foi peut se trouver.

En fait, c'est une vie spirituelle. Pour l'instant, nous n'avons absolument pas parlé ni de prière, ni... Nous sommes actuellement en pleine foi en l'homme, nous sommes athées! Nous avons la grâce, à notre époque, de pouvoir être athée sans trop de difficultés. Nous sommes donc athées. Mais nous croyons en l'homme. Nous croyons qu'il y a en l'homme autre chose que le faire, que le dire, que la conscience qu'il a de lui-même. Il y a une réalité spirituelle un peu au-delà de cela, qui est en train de se développer grâce à cela, mais qui, dans une certaine mesure, ne nous est pas connu et dont nous pouvons prendre conscience un tout petit peu lorsque nous avons suffisamment vécu pour regarder notre vie non pas comme un simple historien qui voit les choses du dehors mais par le dedans comme seul je peux le faire vis-à-vis de moi-même. Alors, je découvre en moi, à travers mon histoire, malgré sa diversité, et malgré les différentes situations dans lesquelles je me suis trouvé, les rencontres que j'ai pu faire, l'unité fondamentale qui s'est développée sans que je le sache et que je découvre après l'avoir vécue. Cette prise de conscience, cette unité, cette unicité, dans un passé regardé d'une façon un peu particulière, d'une façon personnelle, à mon sens c'est un des aspects où on peut approcher de ce que j'appelle le mystère de l'homme. L'homme est plus grand que tout ce qu'il fait, que tout ce qu'il dit, que la conscience qu'il a de lui-même, de tout ce qu'il peut en dire.

Cette prise de conscience, elle est peut-être plus le fait d'homme mûr que d'enfant ou d'adolescent ? Il est bien certain qu'il faut avoir vécu. On a pas assez vécu quand on est enfant ou jeune, on a cependant quelque chose dans la jeunesse, qui d'ailleurs accompagne la vieillesse, c'est que nous avons, si nous sommes suffisamment intériorisés, quelque préconscience de ce que nous avons à vivre, de ce que nous n'avons pas actuellement à vivre, mais de ce que nous aurons peut-être probablement à vivre plus tard, qui nous permet, qui nous prépare, sans que nous sachions très bien comment, à porter ce qui va venir, lorsque ça viendra. Il y a donc une certaine préconscience qui déborde un peu l'expérience qu'on peut tirer d'un regard global, totalisant, sur ce qu'on a jusqu'à présent vécu. Mais c'est vrai aussi pour les vieux. À 80 ans on peut se dire, surtout quand on a une vieillesse heureuse, "Mais comment ça va se terminer cette histoire ?" Il y a peut-être une manière simple de prendre conscience de ce qu'on aura à porter quand on sera vraiment vieux, qui n'aide pas à vivre mieux aujourd'hui mais qui permet peut-être, lorsque ça arrivera, de ne pas être trop surpris.

L'homme que vous présentez, c'est un homme libre et.....

Il est libre par le fait même qu'il ne supporte pas d'être dirigé, qu'il se comporte autrement que ce que la société lui impose du dehors, d'une façon ou d'une autre, une imposition, je dirais, dictatoriale, ou bien par le simple fait des rencontres ou des situations.

C'est aussi un homme fidèle.

C'est un homme fidèle, c'est-à-dire un homme qui comprend par le dedans, suffisamment, ce qu'il a à faire pour précisément trouver dans ce regard intérieur l'énergie de se tenir debout vis-à-vis de ce que du dehors lui imposerait une autre situation.

Au fond, cet homme-là, le plus accompli, c'est Jésus!

Je pense qu'on doit pouvoir le dire. Et ce qu'on peut dire au moins, sans aller plus loin, c'est qu'il y a dans Jésus une vie spirituelle qui s'est manifestée avec cette originalité fondamentale qui est d'autant plus puissante, qu'il est issu d'une nation, d'une race plus que d'une nation, d'une race qui avait le sens de son unité, je dirais presque de sa divinité, du moins de son élection divine qui lui faisait dire que tout était commandé par la loi. Jésus est celui qui a dit : «Le sabbat est fait pour l'homme». Cette loi divine, moi simple homme, Jésus, je vous dis que... Le Grand Prêtre était là qui disait : «Non, de par l'autorité que je reçois des siècles passés, confirmée par toute sorte de vérifications divines, mon autorité me dicte cela...». Et moi je te dis ça. C'est la grande opposition, la grande controverse entre une autorité sociale, extérieure, fondée sur l'histoire, divinisée par l'histoire, et l'autorité d'un homme qui, par le fait d'être fidèle intérieurement à ce qu'il doit être, dit : Tu dis ça, moi je te dis que... C'est le triomphe de l'homme sur la loi. Et notre christianisme devrait être le triomphe de la foi sur la loi. C'est

ce que Paul a compris d'une certaine manière, mais à sa manière de juif. C'est ce que nous avons à comprendre au niveau du 20^{ème} siècle.

Pour vous, il semble qu'aujourd'hui nous devons redécouvrir Jésus.

Le Jésus des Évangiles. On doit continuellement redécouvrir l'autre dans la mesure où il n'est jamais atteint en lui-même et que nous ne le découvrons qu'à travers ce que nous sommes. À mesure que nous devenons davantage nous-mêmes, nous sommes mieux capables de comprendre par le dedans ce qu'est l'autre et, inversement, surtout si l'autre est un grand. Plus nous comprenons la grandeur de la vie d'un autre, plus nous sommes capables de découvrir notre propre grandeur qui n'est pas la sienne, qui ne correspond pas à ce qui a été fait mais qui est d'une certaine manière originale car nous sommes chacun unique, les uns et les autres, de part notre fidélité, de plus en plus différents à mesure que nous sommes plus homme.

Le christianisme s'est fondé sur la dramatique de ces trois jours, passion, mort, résurrection.

Le christianisme s'est fondé non pas sur la dramatique, mais sur toute la vie de Jésus dont la dramatique dont vous parlez est, pour ainsi dire, la manifestation ultime. Mais, incontestablement, la compréhension intérieure de ce que Jésus a vécu est fort importante pour comprendre la raison de sa mort, et pour comprendre même ce qui s'est passé après la mort et qui a donné à l'Église une percussio spirituelle assez ambiguë d'ailleurs qui l'a lancée sur la voie qu'elle a suivie comme elle a pu depuis 20 siècles.

Est-ce qu'on peut dire un peu ce qu'est cette percussio spirituelle qui pour vous est quand même un élément fondateur essentiel ?

Je parle de l'homme Jésus. Je ne conteste pas la réalité fondamentale de Jésus mais je dis l'homme Jésus parce que c'est ce que je vois, ce que j'entends, ce que je découvre à travers ce que je vis. Il est incontestable qu'avoir vécu quelques mois, mettons une douzaine, une quinzaine de mois, avec l'homme Jésus a été tellement important que, après le moment de la mort et du désastre, il y a eu un ressac de vie spirituelle qui fait qu'ils n'ont pas cru que ça pouvait être la fin. D'une façon ou d'une autre, soit uniquement intérieure soit avec quelque projection extérieure dont je n'ose pas trop parler puisque les Évangiles en parlent eux-mêmes d'une façon assez différente, ils ont cru qu'après leur désarroi, il y avait un véritable départ. Et ils l'ont montré par la fécondité de leur vie.

C'était un bouleversement qui les a propulsés à un niveau d'existence qui n'était pas sans rapport avec ce qu'ils avaient vécu avant.

Et ce n'est pas sans relation avec ce que nous pouvons vivre actuellement à un moment précisément où le christianisme est en train de s'effondrer. Beaucoup de gens chrétiens ont peur et voient tout foutre le camp. C'est à ce moment-là que, par un sursaut de vitalité spirituelle de ceux qui sont suffisamment vivants, à la place de la peur, ils naissent à l'espérance en ayant une plus grande, une meilleure intelligence de l'action de Dieu dans le monde, qui n'est pas une action de puissance mais une action de continuelle présence insensible. L'œuvre de Dieu est essentiellement précaire, mais elle est tenace. Et c'est sa fidélité.

Alors, troisième thème si vous le voulez bien, l'Église d'aujourd'hui. Dans votre dernier livre, vous avez des phrases assez sévères. Il vous semble qu'au fond il y a une tentation, pour l'Église d'aujourd'hui, de faire que le Concile soit une parenthèse et que, après ces années d'agitation, on revienne enfin aux bonnes sécurités d'antan.

Cela me paraît évident que la peur fait partie, je ne dis pas des vertus ecclésiastiques mais de la situation du prêtre ordinaire. La peur n'est jamais bonne conseillère. Il est plus facile d'avoir peur que d'avoir foi. La foi s'enracine dans ce qu'on a vécu, la peur est provoquée par l'instant qu'on vit. C'est tout à fait différent. Plus je suis enraciné dans ce que j'ai vécu, moins je suis tenté de me laisser absorber par la peur viscérale que je peux avoir devant tel ou tel événement, devant telle ou telle situation. Actuellement dans l'Église, il y a beaucoup de peur et pas assez de foi. Mais il faut bien avouer que cette foi n'a pas été tellement préparée par l'Église d'hier qui était suffisamment puissante pour ne pas avoir besoin de foi et pour croire plus au pouvoir politique qu'au pouvoir spirituel. C'est ça le fondamental de l'Église. Car l'Église à elle-même à se convertir.

Au fond vous pensez que le Concile n'a pas été assez préparé. On a fait des textes mais la qualité spirituelle du peuple n'a pas été revitalisée.

Elle n'a surgi ni du peuple ni des évêques. Il y a tout un travail intérieur à faire, et ceci n'est pas une œuvre de gouvernement, c'est une œuvre de fidélité de ses membres. C'est dans la mesure où les membres de l'Église sont fidèles que l'Église le sera.

Vous critiquez assez fort, parce que vous l'avez vécue dans le passé, cette collusion entre une expression sociale et politique.

Pendant plusieurs siècles il y avait l'union de l'Église, de l'autel et du trône. L'autel existe encore, le trône pas trop, on l'a remplacé par la haute finance. Actuellement nous avons une union entre la haute

finance et l'autel sous la forme des publications chrétiennes par exemple. Les grands trusts financiers ne sont pas absents de la politique de l'Église actuellement.

Donc il y a un enjeu actuellement.

Il y a toujours eu un enjeu et ce n'est pas la première fois que l'Église s'est trouvée devant des situations de ce genre et, chaque fois, et c'est un des aspects de la fidélité des chrétiens et de la fidélité de Dieu, à chaque génération, il y a des êtres qui se tiennent suffisamment debout pour ne pas être simplement l'écho de ce qui se fait autour d'eux.

Vous insistez beaucoup aussi dans votre ouvrage sur la nécessité des communautés.

Pour se tenir debout, il n'est pas nécessaire d'être dans une communauté mais c'est très utile. Et pour beaucoup, pour comprendre ce que c'est, un homme debout, il est important de découvrir une communauté où un certain nombre d'êtres sont suffisamment debout pour donner aux autres la possibilité de l'être de leur côté. La communauté a un rayonnement spirituel qui déborde de beaucoup ce que peut un simple individu.

À votre avis, quand même, le christianisme dans cette fin de siècle, on pensait qu'il était un peu perdu. Maintenant il y a un regain de jouvence, un peu superficiel d'après vous.

Non pas superficiel. Il y a la réalité profonde qui cherche à pointer à travers le grain sociologique très manifeste. Je pense que, en particulier chez nos jeunes, s'ils ne sont pas trop dévoyés par des mouvements trop extérieurs, certains sont capables par leur effort d'intériorité d'avoir cette originalité fondamentale qui est nécessaire pour que l'Église soit relativement fidèle à la percussion spirituelle que Jésus a provoquée il y a vingt siècles.

1989

La base ne répond pas (assez)

Axel De Backer
La Cité du 18 mai

Les coups de freins du magistère se succèdent. Contre eux, la mobilisation s'organise. On est toutefois en droit de se demander de quelle réelle autorité disposent les uns et les autres pour se faire entendre. Dès lors, la médiatisation à outrance occupe le terrain, surtout dans le chef des "conservateurs".

Quiconque prête une oreille, fût-elle distraite, à la vie interne de l'Église, conviendra que la situation est loin d'être calme. Il ne se passe pas de mois sans qu'un théologien notoire s'inquiète des orientations de l'administration vaticane, que ce soit en matière de doctrine, de morale ou de discipline ecclésiastique.

L'obéissance en question

Pour un catholique bien éveillé, concilier l'obéissance au magistère et le cheminement de la foi en toute liberté de conscience devient pour le moins problématique. Deux choix s'offrent à lui, l'obéissance inconditionnelle ou la prise de distance par rapport à l'enseignement officiel.

Indépendamment du tapage médiatique, de toute façon, les autorités de la Curie se trouvent bien en peine d'imposer à leurs ouailles leur vision univoque des choses. Leonardo Boff a été désavoué, est-il pour autant boudé par ses sympathisants ? La JOC a été scindée en deux, une partie soutenue, l'autre délaissée par le Saint-Siège qui n'est cependant pas en mesure de lui couper les ailes. Sur le plan de la morale sexuelle, les comportements individuels se distancient souvent des principes affirmés par *Humanae vitae*. Emmanuel Mounier disait déjà : «Aujourd'hui le christianisme n'est plus menacé d'hérésie, il ne se passionne plus assez pour que cela se produise. Il est menacé plutôt par l'indifférence qui l'entoure et par sa propre distraction».

L'agitation fascinatrice

Il est au demeurant indéniable que l'écho donné aux confrontations qui se produisent au sein de l'armée du Christ intéresse un certain nombre. *Trente Jours* notait dans l'édition de février : «Lorsque vient à disparaître le centre vivant (ndr : le Christ) et, par conséquent, le rapport organique de chaque aspect de la vie chrétienne au Mystère présent, tout se transforme en opinion, tout se réduit à de simples slogans».

«Le danger des démocraties nouvelles, c'est la difficulté croissante pour les hommes de pensée d'échapper à l'obsession de l'agitation fascinatrice» disait Gabriel Tarde, l'un des premiers théoriciens de l'opinion, en 1901. Or que reste-t-il d'une fascination passagère une fois éteints les feux de l'actualité ? Le hic est que ceux qui tiennent la barre, forts de gouverner la nef de Pierre présentée comme l'unique dépositaire de la vérité, s'estiment mandatés par Dieu pour une restauration qu'ils n'ont pas les moyens d'établir par la seule force de la persuasion. Mais faut-il, pour ébranler l'indifférence, faire de la propagande au moyen de la parole de Dieu ? Quand même on ne renoncerait

pas à l'impact des grands moyens de communication modernes, le coût élevé de leur mise en œuvre ne creuserait-il pas encore l'écart entre leurs riches propriétaires et des consommateurs aliénés ?

D'autre part, des intellectuels chrétiens sont de plus en plus nombreux à réagir. «Ceux qui s'emploient à ce que les choses changent ont raison de se dire les avocats d'un grand nombre. Mais ils doivent savoir aussi, eux et les autorités de Rome, qu'une bonne partie de ce grand nombre, la plus conscientisée, est déjà découragée», écrivait José De Broucker dans la dernière livraison de *l'Actualité Religieuse dans le monde*. Au vrai, la nomination d'un évêque conservateur n'empêche plus ses diocésains de se comporter comme ils le veulent et, s'ils sont pratiquants, de choisir leur façon de pratiquer. Combien, au lieu de contester, cherchent en silence leur nourriture dans la Bible actualisée au gré des rencontres et des événements.

La dangereuse indifférence

L'indifférence pour l'institution ecclésiastique s'avère pourtant dangereuse à terme, un terme peu réjouissant où la base sans réaction n'aurait d'autre hiérarchie qu'une ligne de prélats alignés sur les positions musclées du Saint-Siège. Le fameux théologien Bernhard Häring (l'auteur de *La Loi du Christ*, qui renouvelait la morale chrétienne dans les années 50), proposait de soumettre la doctrine morale catholique à un sondage et de mettre la Congrégation romaine pour la doctrine de la Foi, celle du cardinal Ratzinger, en repos sabbatique. Une position à première vue déroutante certes mais certainement pas hérétique. Ni la Congrégation ni le Collège des cardinaux ne sont d'institution divine. Certains se sont récemment groupés en collectifs pour manifester leur désapprobation. Ainsi des théologiens germanophones et francophones, ou du groupe de prêtres français qui signe "Jonas". Dans la charte de ce dernier : «Nous voudrions, en esprit de collaboration fidèle et responsable, faire tenir ensemble l'obéissance et la recherche de la vérité, la communion et le libre débat, la tradition et le langage de notre temps, l'identité chrétienne et l'ouverture aux hommes de bonne volonté». Rappelons que cette ouverture aux hommes de bonne volonté était préconisée dans plusieurs documents du dernier concile.

Marcel Légaut, le vétéran, le veut aussi, depuis longtemps, cette ouverture, lui qui invite quiconque veut le rallier, chrétien ou non. Mais sa forme de langage, comme elle apparaît dans son pavé publicitaire intitulé *Un catholique à son Église* (*Le Monde* du 21.04.89) risque de rebuter les héritiers d'une autre culture, dont beaucoup de jeunes. Il ne suffit pas, en effet, d'écrire que «l'avenir de l'Église concerne tout homme» ou que «l'Église indirectement retentit sur tout le devenir social et culturel» pour impliquer la société dans les querelles de l'institution, même s'il s'agit d'un enjeu aussi fondamental que celui de la liberté.

Quoi qu'on en pense, ceux que le sort de l'Église devrait intéresser risquent bien de lui faire faux bond. Il n'est pas jusqu'aux pionniers de l'Action Catholique ouvrière française que ces appels en série semblent laisser indifférents. L'absence de ces signatures (ndr, de tels militants JOC) peut donner à penser que ne réagissent que des intellectuels catholiques», écrivait un lecteur du *Monde*.

L'homme de la rue paraît donc peu secoué par ces sonnettes d'alarme. Au mieux, on peut y voir une Église silencieuse, plus nombreuse que celle qui use des médias. Cette vision évite de ne voir de l'Église que ces interventions restauratrices qui obligent à des réactions toujours difficiles à mesurer. L'actualité religieuse en témoigne.

1989 **Un homme médiocre**
sera nécessairement un chrétien médiocre

J. Braunbarth
L'Alsace du 10 septembre

Marcel Légaut est loin du pessimisme souvent de règle dans les milieux chrétiens. Un peu comme un testament spirituel, il reprend les grands thèmes qui ont fait l'originalité de sa pensée. Mais des idées sans cesse approfondies, exprimées avec plus de force encore : l'homme et son indispensable travail intérieur, l'Église sans cesse en devenir et non une forteresse statique et immuable.

Cet homme de 89 ans discerne dans la jeunesse des qualités de première importance: «Ils possèdent la conscience de la responsabilité et sont en recherche d'une authenticité de vie réelle, même s'ils refusent, notamment dans le domaine sexuel, la soumission à la loi».

Pour Marcel Légaut, le travail le plus important de l'homme consiste justement dans ce passage de la morale de l'obéissance, une morale qui infantilise, à la conscience de la responsabilité. Seule proposition acceptable par les hommes de notre temps, et pas uniquement par ceux qui se trouvent dans la mouvance des Églises. Et de réaffirmer fortement : «La religion ne dispense pas l'homme d'une évolution humaine».

Cette évolution intérieure relève pour Marcel Légaut plus d'un climat, dans le milieu familial mais également dans les communautés de foi, que d'un enseignement. «Une autorité qui commande ce qui

ne peut être obéi, se s'aborde elle-même».

Il constate également que de plus en plus de laïcs possèdent une formation, une culture souvent supérieure à celle des hommes d'Église. «Il y a un fossé entre la pensée des êtres cultivés et la prédication qu'on leur sert».

L'Église de demain : un enfantement difficile

Marcel Légaut est très attaché à "son Église". Mais, plus que quiconque il est conscient de la dramatique déchirure qu'elle vit actuellement. Comme de la difficulté à accepter de "lâcher" des structures qui ne lui permettent plus de remplir sa mission. À côté du schisme "officiel" de Mgr Lefebvre, il voit «un schisme secret» dans l'Église même... «On ne peut changer la pastorale, sans toucher également à la doctrine».

L'Église de demain, Marcel Légaut la pressent très différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Il pense que la diminution de la pratique religieuse va aller en s'accéléralant, «les vieux ne seront pas remplacés par des jeunes» mais ce qui ne veut pas dire diminution de la foi.

Ce qui le frappe surtout, c'est l'inadaptation des structures paroissiales actuelles aux besoins des chrétiens. Face à des paroisses qui sont des mélanges hétérogènes de personnes, souvent en raison de leur mobilité, il préconise de petites communautés homogènes, capables de faire ensemble un cheminement intérieur. Communautés d'ailleurs souvent animées par des laïcs qui devront consacrer beaucoup d'énergie à leur formation spirituelle.

Églises et cathédrales seraient alors plutôt appelées à devenir des lieux de rencontre et de célébration de la "fédération" de ces petites communautés de base. Ce qui présuppose une évolution des mentalités, autant que celle des hommes d'Église. «C'est un problème immense, dit Marcel Légaut, un accouchement qui ne pourra se faire sans forceps». Tout en étant persuadé que le "visage" de l'Église changera radicalement, que sans doute Jean-Paul II sera le dernier pape "à vie", Marcel Légaut pense que cette Église qu'il qualifie d'empirique a du moins le mérite d'appeler l'homme à l'intériorité, de lui parler de Jésus. Car ce qui demeure essentiel pour lui, c'est la rencontre avec l'homme Jésus, avec ce qu'il a vécu, parce qu'il est la voie, le chemin qui conduit vers Dieu.

1989

Travail de la foi

Jean-Claude Breton

La vie théologique et philosophique N° 45

Les lecteurs de Marcel Légaut ne trouvaient plus depuis plusieurs années déjà ce petit livre paru au début des années 60, précurseur des ouvrages à paraître à partir de 1971. *Travail de la foi* marque une charnière importante dans l'œuvre écrite de Légaut. Rompant avec le style de ses ouvrages précédents, il annonce les développements de la maturité, exposés dans *L'homme à la recherche de son humanité*, *Introduction à l'intelligence de l'avenir et du passé du christianisme* et *Devenir soi*.

Pour rendre accessible ce livre épuisé, mais surtout pour refaire sa toilette et lui donner une expression améliorée, Légaut nous offre la présente réédition. Comme il le dit lui-même dans la préface, les modifications valent «non pas tant pour le fond que pour la forme».

Il s'agit d'un livre qui reprend différentes communications offertes par Légaut dans les années qui ont suivi la deuxième guerre mondiale. On trouvera une présentation des circonstances à l'origine des différents chapitres dans l'ouvrage de Thérèse de Scott *Marcel Légaut, L'œuvre spirituelle*, qu'il suffise ici de souligner l'intérêt de quelques-uns d'entre eux.

L'ouvrage s'ouvre sur «la confession d'un intellectuel», qui lui donne son ton. Légaut y fait état de la signification de son passage de l'enseignement universitaire au travail de berger. Le chapitre sur «la vie de foi» offre un avant-goût des propos à venir sur la filiation spirituelle et la prescience, tandis que celui sur «recherches intellectuelles et recherche de foi» dégage on ne peut plus clairement l'originalité de la recherche de foi. Suivent des chapitres sur «le témoignage de l'adulte», «l'échec à la dimension de la vie», «l'autre et le prochain» et «l'accomplissement spirituel». À noter que c'est dans ce dernier chapitre que s'annoncent les catégories de «foi en soi» et de «carence d'être», si significatives dans la réflexion de Légaut.

L'intérêt majeur de ce livre tient sans doute au fait d'y trouver à l'état naissant des propos qui seront plus tard repris et explicités. Plus que dans les autres ouvrages peut-être, le lecteur y reconnaît l'expérience vécue, qui se laisse deviner derrière l'expression d'une pensée pas encore parvenue à la précision des ouvrages plus classiques déjà mentionnés.

Pour le lecteur qui connaît l'œuvre de Marcel Légaut, mais qui n'avait pas eu l'occasion de lire *Travail de la Foi*, cette réédition permet un heureux retour en arrière. Saisir une pensée dans son état originaire permet en effet de comprendre sous un éclairage renouvelé son expression plus achevée, mais parfois plus difficile d'accès. Pour qui n'a jamais lu Marcel Légaut, *Travail de la foi* se présente comme une porte d'entrée privilégiée dans son œuvre.

Quelle verdeur chez cet homme de 89 ans, venu ici vivre quelques jours de retraite! Quelle lucidité chez ce prophète qui a écrit: «Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme»! Une vraie joie pour le petit groupe d'amis qui a pu converser avec lui. Partageons-en deux de ses thèmes.

La dimension intellectuelle de la foi

Marcel Légaut a vécu sa jeunesse en pleine période de condamnation du modernisme. L'Église d'alors se méfiait de la science, du progrès, des "Lumières"; elle condamnait la recherche exégétique et théologique. Or, Marcel Légaut, professeur d'université pendant 25 ans, s'était lié d'amitié avec l'élite intellectuelle de l'Église de cette époque: Monsieur Portal, ami de Lord Halifax, le Père Vincent Lebbe, missionnaire Belge devenu chinois avec les chinois, Antoine Martel, fondateur de la Paroisse Universitaire, Teilhard de Chardin...

Marcel Légaut le souligne fortement : «Il faut que chacun de nous intègre dans son acte de foi, son intelligence, au même titre que sa volonté ou sa sensibilité». La foi du charbonnier ne fait que nous ressasser des réponses d'hier aux questions d'aujourd'hui; pour elle «chercher à comprendre, c'est commencer à désobéir». Or, dans le désarroi actuel des esprits (philosophies du "soupçon", indifférence conquérante, offensive des sectes), ce travail de culture et de recherche religieuse est particulièrement urgent. Puis-je dire avec Saint-Paul: «Je sais en qui j'ai mis ma confiance»? (2 Timothée). Est-il toujours valable le conseil de saint Pierre ? «Soyez toujours prêts à justifier votre espérance devant ceux qui vous en demandent compte» (I Pierre, 3).

Vie morale et vie spirituelle

Ne pas les confondre. La vie morale concerne tout homme, uniformément: droiture, loyauté, fidélité, respect de la liberté des autres et de la justice sociale... La vie morale est une exigence sociale, obligatoire pour chaque être humain. Le délinquant s'exclue lui-même de la vie collective.

La vie spirituelle commence quand je reconnais une exigence intérieure qui m'est propre, qui me distingue des autres. Je la découvre en moi, non comme une idéologie, mais comme la prise de conscience d'un appel qui m'est demandé intimement. Au-delà de ma vie morale, ma vie spirituelle me permet de découvrir progressivement le sens de mon existence, ma trajectoire personnelle, de réaliser ma vérité la plus profonde, au service de la famille humaine.

Un non chrétien comme Gandhi, un athée comme Jean Rostand, comment ne pas reconnaître et admirer la dimension spirituelle de leur existence ?

Gardons-nous donc d'identifier vie spirituelle et vie religieuse. Si elle se limitait à la pratique, à la dévotion, à l'affectivité, la vie religieuse pourrait même nous distraire de la vie spirituelle.

Quelle est donc la spécificité de la vie spirituelle du chrétien ? Elle est liée à l'intimité avec Jésus, présence à sa Présence, écoute et impact en nous de son message et de son Esprit, source de contemplation et de vie active, conversion personnelle.

«Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi» (Galates 2,20). Vaste programme !

(Notes prises par Pierre Dentin)

Dans l'Évangile, les Béatitudes ne sont pas un texte parmi d'autres; il faut, dans une certaine mesure, qu'elles soient déjà vécues intérieurement pour qu'elles portent l'écho qui convient à chacun de nous, dans sa vie présente. Il est donc indispensable, pour les lire, d'arriver à un certain détachement de la vie ordinaire qui nous place au-delà de toute idéologie, de toute "religion", une sorte de sagesse qui ressemble à un adieu à la vie, après que l'on ait suffisamment vécue pour enfin la comprendre.

Ce grand discours évangélique a, incontestablement, marqué ma jeunesse, dans le sens où, comme pour beaucoup de jeunes, les perspectives extrémistes ont eu pour moi un attrait tout particulier. Quand on est jeune, on est davantage séduit par l'extrémisme des choses que par la réalité. Ce n'est qu'à longueur de vie que cet extrémisme perd le poids excessif qu'il avait au départ, quand on choisit le sens de sa vie. Ce qui m'a accroché au début est le côté radical de ce texte, plutôt que le côté utopique. En le relisant aujourd'hui, j'ai tendance à le replacer sur le plan proprement historique de ce que Jésus a eu à vivre et également de ce que j'ai moi-même vécu, ce qui est évidemment très différent de ma lecture de jeunesse

Pour moi, le sermon sur la Montagne n'est pas un discours prononcé en une seule fois : ce sont des

paroles que Jésus a distillées tout au long de sa vie, aux heures où il les vivait vraiment. Il en est de même pour les Paraboles : elles n'ont pas été "programmées" mais sont venues spontanément sur ses lèvres, après qu'il les ait vécues, pour expliciter sa vie à ceux qui l'écoutaient, en tenant compte de ce qu'ils étaient eux-mêmes en train de vivre.

Le caractère radical, utopique, de ce discours est toujours valable aujourd'hui, à condition que ce soit la conséquence d'une fidélité fondamentale à ce que l'on a vécu, à ce que l'on a à vivre dans sa singularité. La radicalité n'est pas dans les mots, elle est dans la fidélité qui permet de les vivre en authenticité, et non pas seulement pour satisfaire un besoin d'absolu.

"Bienheureux les pauvres..." Au début, c'était pour moi un programme idéal! Aujourd'hui, c'est par fidélité que je suis conduit à une certaine forme de pauvreté, telle que Jésus l'a vécue à sa manière. Ainsi, autrefois, j'avais des certitudes que je ne remettais jamais en question. Maintenant, grâce à la vie de foi que je crois avoir menée, il existe en moi un esprit critique qui sape ce qu'il y a de trop solide dans les certitudes sur lesquelles j'ai construit ma vie, et cela me rend pauvre, parce que, là où il y avait beaucoup de réponses, il y a aujourd'hui des questions auxquelles je ne suis pas actuellement en mesure de répondre. Je découvre aujourd'hui que ma vie est plongée dans une certaine forme d'ambiguïté que je ne connaissais pas quand je prenais une décision. Cela vaut mieux ! Car si j'avais connu cette ambiguïté, cela aurait supprimé le caractère radical de la décision. Et il en est de même pour toutes les formes de croyance, toutes les certitudes que j'ai eues sur Dieu. Aujourd'hui, je suis davantage habité par les questions fondamentales que je dois me poser que par les réponses définitives que je croyais avoir. C'est grâce à ces questions que mon esprit est toujours en éveil, en attente... et c'est une pauvreté radicale qui semble devoir trouver sa plénitude dans les derniers moments. Je peux dire que j'ai de moins en moins de certitudes sur Dieu parce que j'ai de plus en plus de foi.

"Bienheureux les pauvres", cela veut dire pour moi : bienheureux ceux qui vivent avec des questions insolubles et qui les acceptent. Cela rejoint ce qu'écrit Françoise Dolto, dans *L'Évangile au risque de la psychanalyse*. "Quel bonheur pour ceux qui sont en manque jusqu'au fond de leur cœur". Je pense que, dans la mesure où il critiquait la tradition dont il était héritier, Jésus devait être dans cet état de radicale pauvreté qu'il aurait tant désiré rencontrer autour de lui, pour pouvoir être compris.

Quand j'étais jeune, le mot "pauvreté" avait un sens plus psychologique, plus "humain" qui n'atteignait pas les bases mêmes sur lesquelles on construisait sa vie. Il y avait "les pauvres", par opposition avec moi qui pouvait se considérer comme "riches". C'est à la lumière de la vie de Jésus, de la vie de ceux qui me sont proches, que je peux, aujourd'hui, interpréter et comprendre les Béatitudes.

"Heureux les miséricordieux..." Le sens du mot "miséricorde" a lui aussi évolué au cours de ma vie. Aujourd'hui, il correspond pour moi au fait de supprimer ce qu'il y a de violent dans les jugements que l'on porte sur les autres. Il y a dans toute violence le secret désir de se défendre. Il faut arriver à s'accepter soi-même de façon à ne pas avoir besoin de se défendre de ceux qui, étant différents, nous donnent l'occasion de nous remettre en question. La miséricorde, c'est une forme de non-violence qui nous permet de comprendre ce qui se passe autour de nous, même si ce sont des réalités difficiles à accepter. Cette non-violence n'est pas le fruit d'un effort sur soi-même, elle est plutôt la conséquence d'une lassitude de juger. En vieillissant, on s'aperçoit que chaque fois que l'on a pris des décisions violentes, elles n'étaient pas tout à fait justifiées et on les regrette. Quant à aller jusqu'à tendre la joue gauche si l'on vous frappe la droite, je ne dis pas que ce soit nécessaire. Mais il faudrait plutôt se demander pourquoi on a été frappé. Le Sermon sur la Montagne n'a pas seulement un caractère extrémiste, il a aussi un côté fou. Mais si dans la vie sociale, la vie professionnelle, on ne peut pas toujours tendre la joue gauche et pardonner inlassablement, du moins dans sa vie personnelle, dans les rapports que l'on a avec autrui, il est possible de le faire à certaines périodes. C'est vers la fin de la vie que ces périodes se multiplient parce que l'on est devenu capable de mettre une certaine distance entre ce que l'on est devenu soi-même et les événements que l'on rencontre dans sa propre histoire. Et si l'on tend la joue gauche, c'est peut-être parce que l'on ressent moins l'offense sur la joue droite. On a moins à se défendre parce que l'on ne peut pas être atteint au cœur même de ce que l'on est fondamentalement, ce noyau qui nous constitue, que personne ne peut nous enlever. Si cette attitude ne signifie pas forcément qu'il faut aimer ses ennemis, du moins conduit-elle à ne pas en avoir. Le mot "ennemi" n'a plus le même sens.

La Loi a été pour Jésus un élément très important tout au long de sa vie. Au départ, il était beaucoup plus dans la ligne des pharisiens de stricte obédience - comme l'était sa famille et, d'une certaine manière, Jean-Baptiste - que, dans ce qu'il est devenu plus tard, lorsqu'il a pris contact directement avec la foule. Ce n'est que petit à petit qu'il s'est détaché d'une conception radicale et absolue de la loi et qu'il a découvert, grâce à la fidélité profonde qui montait en lui, une possible contradiction entre ce que la loi enseignait et ce que lui devait accomplir.

"Je ne suis pas venu abolir la Loi, mais la parfaire..." C'est une parole qu'il a sans doute prononcée au début de sa mission, mais qu'il n'aurait pas dite à la fin quand il a commencé à réagir contre la Loi, telle que les Pharisiens la concevaient avec une suffisance qui est un obstacle à la vie spirituelle. Peu à peu, il a pris conscience que la Loi n'est pas seulement un texte gravé sur la pierre, ni une loi générale qui s'adresse à tous, mais une loi propre à chacun, selon ce qu'il est et ce qu'il a à être.

En cela, Jésus était tout à fait dans la ligne de Jérémie qui affirmait que la Loi était initialement inscrite dans le cœur de l'homme. Certaines paraboles font écho à cette prise de conscience qu'a eue Jésus, ainsi la parabole des talents, celle des vierges folles, celle du jugement dernier... Toutes sont centrées sur l'idée fondamentale d'une Loi que chacun doit observer parce qu'il doit d'abord la découvrir pour lui-même. Par exemple, dans la parabole des talents, le roi qui distribue des talents à ses serviteurs ne leur dit pas ce qu'il faut en faire, ni même s'il reviendra pour vérifier leur utilisation. Il s'en va sans rien dire de plus et chaque serviteur agit à sa manière. À son retour, le roi félicite celui qui, d'une certaine manière, a risqué les talents qu'il avait reçus, alors qu'il condamne celui qui a enterré l'unique talent qui lui avait été confié. On a là une vision très nette des choses. Dans la parabole du jugement dernier, (Mat 25), certains sont condamnés pour une action qu'ils n'auraient pas accomplie s'ils avaient su qu'elle était mauvaise, et d'autres sont récompensés pour des actions dont ils ne savaient pas qu'elles étaient bonnes. Nous sommes dans des perspectives absolument opposées à celles d'un moraliste, à propos de la Loi.

Incontestablement, Jésus a pris une conscience de plus en plus nette, par rapport à lui-même et par rapport aux autres, du fait que chacun devait découvrir sa propre loi, en s'appuyant sur ce qui avait été conçu originellement pour tous, mais en y ajoutant une fidélité fondamentale à ce qui est, pour chacun, la conséquence de toute une vie. Quand Jésus dit : "Si vous ne dépassez pas la Loi des Scribes et des Pharisiens...", cela veut dire qu'il faut dépasser la lettre de la Loi et découvrir une manière de se conduire qui n'est pas la simple conséquence raisonnée de ce qui est imposé à tous, du dehors. Il n'y a plus de loi générale, parce que nous sommes tous des êtres singuliers et que chacun doit se conduire de la façon qui lui est propre. En cela, la Loi est déficitaire. Elle est aussi toujours en retard, parce qu'elle a été dictée dans une période du passé bien différente de celle d'aujourd'hui.

À mesure qu'un être grandit en vie spirituelle, il réinterprète la Loi de manière totalement personnelle, à ses risques et périls, et c'est là notre grandeur. Ce que nous devenons est la conséquence de notre fidélité à une évolution qui se fait au jour le jour. Ce n'est pas le résultat de la poursuite d'un objectif estimé juste. La Loi générale est un peu comme une route nationale bordée de jalons, alors que chacun doit emprunter le chemin qui lui est propre. Certes, les jalons sont des éléments importants. Mais ils sont radicalement insuffisants et peuvent même devenir des obstacles, si on s'en contente. Bien sûr, nous avons besoin de la loi comme nous avons besoin de pédagogues. Mais ce n'est pas elle qui nous dicte ce que nous devons être.

Vous êtes "la lumière du monde... le sel de la terre". On traduit cela, aujourd'hui, par "allez, parlez dans les médias, faites-vous voir..." La tendance des chrétiens, comme des juifs, c'est de se croire singuliers par rapport aux non-croyants, aux mal-croyants. Il vaudrait beaucoup mieux découvrir ce qu'il y a en soi de mécréant, plutôt que d'affirmer la supériorité de la croyance. Plus j'avance dans la vie et plus je trouve importante la foi, et moins importantes les formes concrètes et visibles des croyances avec lesquelles cette foi s'exprime. La foi, par l'esprit critique qu'elle développe en nous, ne nous permet pas de nous contenter de ces croyances qui essaient, sans succès, de répondre aux questions fondamentales que nous nous posons. Ce n'est pas du scepticisme, c'est une exigence intérieure qui fait que rien ne peut être dit qui satisfasse complètement l'esprit de l'homme affronté à ces questions.

Il ne faut pas chercher à briller, car sitôt que l'on désire briller, il y a comme une falsification intérieure. Notre vie est suffisamment ambiguë pour que chaque fois que nous désirons "être la lumière, il n'apparaisse pas en même temps beaucoup d'obscurité. Bien sur, il est naturel que l'on souhaite transmettre ce que l'on considère comme fondamental. Mais le plus important, c'est que cela ait été vécu. Ce qui a été vraiment vécu ne peut pas disparaître. Cela réapparaîtra d'une manière autre que celle qui dépend de notre propre décision. Il est très difficile de faire partager les choses essentielles que l'on a vécues et qui ne sont communicables que par la présence et le fait que celui qui écoute ait déjà un peu l'expérience de ce que l'on est en train de dire. Autrement dit, la vie spirituelle a besoin d'être communiquée mais, en même temps, elle sait que cette communication n'est pas de l'ordre des sens, de la raison, mais de la pensée. C'est en étant présent beaucoup plus qu'en étant parlant qu'on peut apporter à l'autre, sans qu'on le veuille vraiment, ce qu'il y a de meilleur dans ce que l'on a vécu soi-même. Cette prise de conscience simultanée de la valeur de ce que l'on a vécu, et de l'impossibilité de le communiquer, on ne peut pas dire que c'est de la propagande.

Dans le Sermon sur la Montagne, Jésus revient plusieurs fois sur la notion de "secret". C'est le sens

même des paraboles qui ne sont pas un enseignement clair mais ont besoin d'être entendues par chaque auditeur d'une manière personnelle. Quand Jésus parlait ainsi, je pense qu'il visait cette religion sociologique où la façon de se comporter est plus importante au regard de la Société que l'authenticité de ce que l'on vit soi-même. Il parlait en réaction contre une société pieuse où il fallait apparaître pieux. De même aujourd'hui, dans une société brillante, il ne faut pas "briller".

Pour la prière aussi, Jésus recommandait le secret, en réaction contre la multiplication des gestes, des pratiques cultuelles. L'essentiel de ma prière, c'est ce que je suis, non pas ce que je dis, ni ce que je fais. Pour que les mots appris deviennent de vraies prières, il faut que je les réinvente, qu'ils ne soient pas une simple répétition littérale. Jésus va jusqu'à dire : pas besoin de mots ! Votre Père sait ce dont vous avez besoin. La fidélité fondamentale que l'on doit avoir nous conduit à demander ce que Dieu veut nous donner. Ce que je dois faire pour correspondre à une volonté qui monte en moi (et qui n'est pas simplement que de moi), c'est là, dans cette zone, que la prière peut être exaucée, parce qu'elle est authentique.

"Heureux êtes-vous si l'on vous persécute à cause de moi". Je suis convaincu que plus on est fidèle à ce que l'on doit être, plus on tend à se singulariser par rapport au milieu dans lequel on vit. Plus on se singularise, plus on est rejeté par ce milieu qui n'accepte que ce qui est conforme, général, universel. Ce n'est que grâce à cette fidélité que l'on peut devenir "le sel de la terre", "la lumière du monde", - pour ceux qui veulent bien l'accepter mais ce n'est pas la conséquence d'un projet conscient, c'est un fruit involontaire, inattendu. L'échec ou le rejet qui découle de notre fidélité est inéluctable mais il est la condition nécessaire pour produire une fécondité impossible à atteindre autrement. Cet échec est la porte étroite par laquelle il faut passer. Il résume toutes les Béatitudes qui sont, en fait, des formes différentes d'échec. Et c'est bien là l'essentiel du message de Jésus. Hériter du passé, critiquer ce passé grâce à la vigueur qu'on en a reçue, devenir suffisamment singulier pour être persécuté, encourir l'échec né de cette fidélité et, de ce fait, produire une fécondité que la société ne pourrait connaître autrement.

C'est parce qu'il était en réaction contre la société de son temps, contre la religion dont il avait hérité, que Jésus a été à l'origine d'une percussive spirituelle qui, après sa mort, a apporté une transformation profonde. C'est cette réaction qui a "produit" les Béatitudes, et non l'inverse. On aurait pu concevoir une prédication centrée sur un changement proche, sur la Parousie. Mais les Béatitudes ne sont pas de cet ordre, elles sont un appel à être fidèle à ce que l'on doit être, et c'est dans cette fidélité que l'on pourra rencontrer les situations où les Béatitudes prennent tout leur sens.

(Relecture condensée d'un entretien entre Marcel Légaut, alors âgé de 89 ans, et M. Babin).

1989

Brûlot ou invitation au voyage ?

Jean-Pierre Jossua
Réforme 6 mai 1989

Marcel Légaut a fait insérer dans *Le Monde* du 21 avril l'appel d'un "catholique à son Église". Il s'agit d'une protestation contre des abus d'autorité de la part des uns, dont la passivité des autres est également responsables. plus largement, c'est une analyse des maux dont souffre l'Église catholique, avec la dénonciation d'un manque de lucidité devant les changements du monde et d'un défaut de courage devant la nécessaire et difficile acceptation de la modernité.

Certains s'attendent à ce que ce texte joue un rôle de détonateur, un peu comme l'avait fait un article du même auteur, "La passion de l'Église", paru dans *Études* en 1970. Mais alors que celui-ci, dans l'effervescence de l'Église post-conciliaire, lançait des hypothèses d'initiatives nouvelles, rejoignant celles qu'avait émises Ivan Illich dans un autre article mémorable publié par *Esprit* en 1967 "Métamorphoses du clergé", celui-là en revanche, en cette période de réaction, catalyserait la résistance des chrétiens qui refusent le blocage actuel, voire le retour de ce que l'on espérait ne plus jamais revoir. Peut-être en effet trouvera-t-il un très grand écho, peut-être n'en obtiendra-t-il ni plus ni moins que d'autres propositions du même type : Témoignage chrétien, Mission de France, Jonas (groupe de prêtres diocésains, théologiens).

Chacun de ces appels regroupe un certain nombre de personnes différentes, et cela n'est nullement dépourvu de valeur. Certes, aucune illusion n'est possible quant à un effet sur les autorités romaines. Mais c'est déjà beaucoup de faire entendre avec force une voix différente et, par là même, de reconforter bon nombre d'isolés inquiets; d'encourager des responsables ouverts, notamment la majorité des évêques français, à maintenir des espaces de liberté, d'offrir à nos amis non-chrétiens un autre visage de l'Église que celui qui est constamment proposé sur les médias par des vedettes religieuses.

Ce qui me semble plus intéressant encore, c'est de noter qu'outre une lecture de ce texte de Marcel Légaut retenant ses éléments manifestes de contestation et de résistance, une autre est possible. On

verrait alors se profiler ce que l'on pourrait appeler une image alternative de l'Église, qui n'impliquerait pas la rupture avec sa structure actuelle mais survivrait éventuellement à l'effondrement de celle-ci. Quelle image ? Des croyants peu nombreux, exclusivement motivés par la mémoire et la voie de Jésus, l'Évangile, la foi, la Cène (ce dernier point n'est pas mentionné ici mais dans d'autres textes de Légaut). Des communautés restreintes, réelles, libres, critiques, inventives, "solidaires de la cause des pauvres" (dans un paragraphe ambigu, où la critique d'un simple humanitarisme chrétien ou de l'opportunisme d'un souci du tiers-monde ne doivent pas dissimuler cette phrase essentielle qui le conclut). Une Église voulant vivre, mais ne se croyant pas invulnérable et acceptant de devenir demain très différente de ce qu'elle fut hier ou même de ce qu'elle est aujourd'hui.

N'est-il pas évident, pour les lecteurs de Réforme, qu'une Église ainsi comprise redonnerait complètement les cartes, sans nécessairement gommer les différences, sur la table d'un jeu œcuménique qui s'endort ?

1989

Un maître de l'intériorité

Marcel Légaut, chantre d'un humanisme nouveau

GCdM,

La Cité (Be), 5 janvier 1989

Marcel Légaut est un personnage hors du commun. Universitaire, il se fait paysan à l'âge de 40 ans, on est en 1940, pour se confronter avec lui-même et avec Dieu.

Sortant de son silence, il se met à écrire, surtout à partir des années 70. Dans une douzaine d'ouvrages, il livre, en les reprenant et en les approfondissant, les découvertes majeures de sa recherche.

Thérèse De Scott a présenté en 84 thèmes fondamentaux la pensée de Marcel Légaut sur la vie spirituelle, en reliant ceux-ci à son itinéraire personnel, *Marcel Légaut: l'œuvre spirituelle* (Aubier). Aujourd'hui, elle propose un deuxième essai où elle entend mettre en lumière ce qui est au cœur du chrétien Légaut, sa recherche sur la foi en Jésus de Nazareth (*Devenir disciple de Jésus*, Duculot, 1988, 191 p.). Cette étude se lit moins aisément que la précédente. Des phrases compliquées, des répétitions inutiles en alourdissent la compréhension. Quant au fond, Th. De Scott est une disciple fidèle du maître. Avec M. Légaut, elle rappelle combien la foi est moins un savoir qu'un mouvement qui porte le croyant vers Jésus et son Dieu.

Dans ce cheminement s'opère une sorte de dialectique entre la reconnaissance de soi et celle de Jésus. Pour le dire autrement, «la prise de conscience de la présence de Jésus (...) est fruit et nourriture de l'intériorité personnelle». Elle est aussi, -c'est un troisième élément important- «aidée par la communion entre croyants (...) en marche vers leur humanité et en recherche vers Jésus».

L'œuvre de Marcel Légaut renvoie certes à des intuitions fondamentales, que Th. De Scott met bien en évidence. Elle secoue les paresseuses intellectuelles, stigmatise les croyances superficielles, dénonce les autoritarismes religieux. Pourtant, j'éprouve à certains moments un malaise. Insister sans cesse sur l'intériorité personnelle comporte un risque, celui de mener à un individualisme et à une conception intimiste de la communauté qui négligent le politique. Ou encore, traiter les disciples de Jésus en "néophytes de la pensée" peut conduire à méconnaître la réalité du message qu'il entendait communiquer

De telles remarques ne récusent pas l'intérêt de l'approche de M. Légaut, elles veulent la mettre en œuvre.

1989

Les trois vies de Marcel Légaut

Bertrand Révillion

Vermeil 1989

Professeur devenu paysan, Marcel Légaut a fait de sa retraite une troisième existence. À quatre-vingt-neuf ans, il nous en confie les bonheurs éclairés par la foi.

Une foi chevillée au corps ! À quatre-vingt-neuf ans, cet homme nourri de vie spirituelle passe encore près de six mois par an en voyage, pour partager sa réflexion et sa prière avec des communautés chrétiennes de France et de Belgique. Le reste du temps, on vient le voir à la Magnanerie, une ancienne filature à soie transformée en maison d'accueil, dans un petit village non loin de Montélimar.

L'œil rieur, le béret vissé sur la tête, Marcel Légaut a vraiment l'air d'un vieux paysan. Qui pourrait deviner qu'il est né à Paris, avec le siècle, qu'il a été reçu à l'École polytechnique et que cet agrégé de mathématiques est aussi vraiment paysan ? Assis à son bureau, dans sa petite chambre à la rigueur toute monacale, la fenêtre ouverte sur la plaine du Rhône, il raconte une existence étonnante dans laquelle il y a trois vies, unifiées par la foi.

Cette foi dans le Christ, elle est déjà forte quand le jeune Marcel fait ses études à l'École normale supérieure. Avec quelques amis, il réserve une place de choix à la prière dans ses journées : messe tous les matins, récitation des principales prières du bréviaire...

Plus tard, tout en enseignant les mathématiques, il publie ses méditations dans un premier livre, *Prières d'un croyant*, qui sera vendu en quelques semaines à vingt mille exemplaires.

Au lendemain de la guerre, intellectuel brillant, professeur à l'université de Lyon, Marcel décide un retour radical à la terre en s'installant, avec sa femme, dans une ferme de la Drôme, à mille mètres d'altitude, au-dessus de Die. «J'avais quarante ans, alors, se souvient-il, et si j'avais décidé de bouleverser ainsi mon existence tranquille, c'était pour concilier vie intellectuelle et vie concrète». Très concrète, en effet, un troupeau de moutons, des champs, l'apprentissage du dur métier de paysan grâce à un voisin fraternel.

Bientôt, les six enfants doivent aller à l'école. Les Légaut s'installent un peu plus près de Die, dans l'ancienne abbaye de Valcroissant abandonnée naguère par les moines de Cîteaux.

Deux cents brebis

Dans ces collines de la Drôme, au pied du plateau de Glandasse, Marcel Légaut s'occupe de ses deux cents brebis..., et il dit au revoir à la vie intellectuelle. «Pendant près de vingt ans, je n'ai pratiquement rien lu. Mais secrètement, sans que j'en aie conscience, se faisait en moi une lente germination. Lorsque mes fils ont repris la ferme et que j'ai retrouvé progressivement une certaine liberté, ma vie intellectuelle est remontée à la surface». Il se remet à écrire. Des livres qui interpellent souvent l'Église avec vigueur.

Et puis, comme tout le monde, il prend un jour sa retraite..., pour commencer sa troisième existence. «Ma retraite a été une des périodes les plus fécondes de ma vie, un temps de récolte, tout le contraire d'un arrêt, d'un retrait du monde. À quarante ans, j'avais volontairement changé de direction. À soixante ans, je prenais un nouveau virage».

Marcel Légaut rassemble alors les notes prises depuis des années dans un volumineux ouvrage. Trois tomes ! C'est le succès. Une bonne dizaine de livres suivront. Et de nombreux lecteurs voudront rencontrer l'homme qui poursuit un tel chemin à la trace du Christ.

Comme beaucoup de nos contemporains, Légaut constate que la vie moderne ne favorise pas la vie spirituelle personnelle. «C'est précisément là, souligne-t-il, que la retraite peut être une chance pour qui saura la saisir. Aucun doute que la disponibilité retrouvée à la retraite permet de renouer le dialogue avec soi-même, dialogue qui a pu être distendu, voire interrompu, par une vie professionnelle et familiale très remplie».

Mais la vie intérieure doit aussi se nourrir de l'action. Il constate d'ailleurs qu'il est plus facile aujourd'hui pour un retraité de prendre un engagement dans le monde associatif ou caritatif. À quatre-vingt-neuf ans, il pourrait être un vieillard. Il a choisi de ne jamais défaire tout à fait sa valise et il passe donc encore près de six mois par an hors de chez lui pour répondre à l'invitation de différentes communautés chrétiennes. Son secret ? «J'ai essayé de faire de la vie, "ma" vie, de répondre peu à peu aux appels qui se faisaient jour en moi. Le chemin qui mène à plus d'humanité est long, il ne peut certainement pas s'arrêter avec la profession. Chaque rupture dans la vie peut être une chance, l'occasion, au sens fort du terme, d'une révélation».

Pour mieux le découvrir, "Vermeil" recommande "Patience et Passion d'un croyant" aux Éditions du Centurion, dans lequel Marcel Légaut s'entretient avec Bernard Feuillet. Il y parle de sa jeunesse, de ceux qui l'ont influencé et il résume les grands thèmes de son œuvre.

1989

À propos d'une lettre

Bertrand Révillion
Panorama juillet-août

Il y a deux mois, Marcel Légaut publiait dans "Le Monde" "l'appel d'un catholique à son Église", une lettre ouverte où il traduisait son inquiétude devant certaines décisions autoritaires prises par l'institution. Un appel qui a suscité beaucoup de réactions : d'approbation surtout mais des réactions d'étonnement aussi. Ainsi celle-ci : «Alors vous aussi, Marcel Légaut, en dépit de votre grand âge, malgré votre défiance vis-à-vis des polémiques stériles, malgré les fidélités exigeantes que m'ont apprises vos livres, voilà qu'à votre tour vous entrez dans la campagne actuelle, très orchestrée, de contestation de l'Église...» Nous sommes allés lui demander de s'expliquer. Pourquoi Marcel Légaut a-t-il franchi ce pas ?

Sous le titre "Un catholique à son Église", vous avez lancé un cri d'alarme et manifesté votre solidarité avec les mouvements de protestation qui se font jour actuellement dans l'Église. Pourquoi cette initiative inhabituelle chez vous ?

Un certain nombre de prêtres, lecteurs de mes livres, m'ont demandé de lancer cet appel à davantage de dialogue dans l'Église. Après réflexion, j'ai accepté de faire cette démarche, effectivement inhabituelle, car c'est sans doute plus facile à un simple laïc comme moi de dire tout haut ce que de nombreux

prêtres et religieux sont aujourd'hui obligés de penser tout bas, s'ils ne veulent pas encourir des sanctions qui mettraient en cause leur action pastorale.

Vous témoignez d'un regard très pessimiste sur l'Église !

Je pense que la crise de l'Église ne fait que commencer et il me semble important que les chrétiens en prennent toute la mesure. Devant une tempête, il vaut mieux être actif que passif.

Qu'est-ce qui vous permet d'avancer ça ?

Depuis trois ans environ, les désirs secrets de la Curie romaine prennent de plus en plus de visibilité, grâce notamment à la mise en place progressive aux postes clefs d'hommes tous représentatifs d'un même courant de pensée, marqué notamment par une certaine défiance à l'encontre de l'esprit conciliaire. En témoigne le rapprochement extrêmement rapide opéré avec les fidèles de Mgr Lefebvre et les milieux traditionalistes, souvent d'ailleurs, il faut le noter, sans grande concertation avec les responsables des Églises locales. En témoigne également le resserrement vigoureux contre toutes les perspectives et les interprétations de Vatican II qui diffèrent de la ligne officielle.

Où constatez-vous ce resserrement ?

Le discours moral actuel me semble plus inspiré de Vatican I que de Vatican II. Ce qui n'est pas le cas, il faut le reconnaître, pour tout ce qui concerne l'exégèse et l'étude de la Bible où un climat de liberté prévaut. L'inquiétant, dans le domaine éthique, est qu'on aborde des questions totalement inédites et nouvelles avec un esprit ancien. Au lieu de rejoindre l'homme d'aujourd'hui dans ses questions, on le braque avec des interdits et, ce faisant, on contribue à éloigner de l'Église certaines forces vives. Il y a autre chose encore. La constitution de groupes de pression, jouissant d'une grande autonomie, officiellement reconnus et témoignant d'un esprit rigide et antéconciliaire me paraît un fait particulièrement inquiétant. Je pense bien sûr à l'Opus Dei, très écouté à Rome. Les chrétiens sont divers, c'est leur richesse, mais il est dommage qu'on écoute toujours les mêmes.

La manière dont sont nommés les évêques actuellement pose aussi question. Force est de constater qu'en France et dans de nombreux pays les ecclésiastiques promus sont à peu près tous conservateurs. Sans parler des hommes brillants et écartés comme le père Valadier qui sont écartés des postes où ils peuvent exercer leur influence.

Des raisons d'espérer existent. Or vous ne dressez qu'un tableau pessimiste des choses !

Je suis pessimiste à court terme. L'Église va connaître une crise mais je suis persuadé qu'elle arrivera à la surmonter, grâce notamment à la vivacité de petites communautés de base qui cherchent une manière adaptée de vivre la foi aujourd'hui. Mais cela suppose que l'Église et particulièrement la hiérarchie romaine acceptent un dialogue interne et ne déçoivent pas trop longtemps de nombreux chrétiens qui sont prêts à s'y engager mais qui finiront pas l'abandonner si elle continue à se raidir.

Où rencontrez-vous des chrétiens déçus qui partiraient comme ça sur la pointe des pieds ?

Un peu partout. Et ce ne sont pas forcément des exaltés et des marginaux, mais des hommes, des femmes, des religieux, des prêtres pour qui la vie de l'Église est très importante. Une semaine après la publication de mon texte, j'avais déjà reçu plus de 700 lettres. Il m'en arrive une centaine par jour. Elles sont grosses de la douleur et de la blessure des chrétiens qui souffrent de ne pas être reconnus. Pour eux, Vatican II a représenté un formidable courant d'air frais. Pour avoir essayé de le vivre et de rejoindre les hommes de la modernité, ils sont aujourd'hui suspects et voient leur Église tendre les bras aux plus farouches adversaires du concile. On comprend leur désarroi et leur tristesse.

1989

Appel au dialogue
Pour une Église du dialogue

Pierre Vilain
TC du 23-29 octobre 1989

26 547 signatures, c'est le chiffre qu'a rassemblé l'Appel au dialogue lancé à l'initiative de Témoignage Chrétien le 20 mars dernier, par trente personnalités.

Cette initiative répondait à une demande pressante. Sous des formes diverses, des amis, lecteurs ou non, demandaient à TC de faire quelque chose. Ils ne voulaient pas demeurer inertes face au mouvement de restauration dans l'Église qu'illustrent, par exemple, l'extrême attention portée par Rome aux lefebvristes repentis, et les nominations d'évêques résolument conservateurs au Brésil ou ailleurs, comme les comportements frileux des principaux responsables de l'Église.

Lorsque l'Appel a été lancé, personne n'imaginait qu'il obtiendrait un tel succès. Les signatures sont venues de partout en France et même de Belgique et de Suisse, sans compter un nombre appréciable de francophones en mission dans le tiers monde. Leurs auteurs appartiennent à toutes les générations, tous les horizons sociaux et assument très souvent des responsabilités dans l'Église. Une véritable vague traversait en quelque sorte le peuple de Dieu.

L'esprit de la démarche est clair. Si les signataires de l'Appel et ceux qu'ils représentent veulent une

Église du dialogue, ce qui exige un dialogue libre, franc et fraternel à l'intérieur de l'Église, c'est pour que cette Église, fidèle aux intentions du Concile, soit résolument au service des hommes affrontés aux multiples défis du troisième millénaire.

Société à vitesses multiples, précarité et exclusion, accueil de l'étranger, solidarité Nord-Sud, relations Est-Ouest, place de la femme, aspirations des jeunes, bioéthique, multiplicité des communications, sens de l'existence... Pour n'en citer que quelques-uns, les défis sont d'une telle complexité et d'une telle importance qu'on ne saurait congeler la Bonne Nouvelle dans un faisceau de positions indiscutables et de questions interdites qui renverraient les chrétiens dans des citadelles et des communautés protégées.

Le samedi 21 octobre, l'Appel des 25 000 devait prendre une dimension nouvelle à l'occasion du Forum pour une Église du dialogue au service des hommes et du monde, ouvert à 9 heures à la Maison de la Chimie à Paris.

Cette fois encore, les faits ont bousculé les plus optimistes de nos prévisions. Nous envisagions d'être six cents et nous devons nous retrouver trois fois plus nombreux pour réfléchir et prier ensemble. L'objectif de ce Forum était d'approfondir, pour l'amplifier, la démarche de l'Appel, de formuler des propositions susceptibles de dessiner le visage de l'Église que nous désirons, de rédiger, dans cette perspective, des cahiers d'espérance. L'Appel des 25 000 entend en effet se placer sur une trajectoire résolument positive.

Le Forum devait ouvrir ses portes au moment même où ce numéro était mis en vente. Il serait donc plus qu'audacieux de prétendre annoncer ses conclusions. On ne prend guère de risques, toutefois, à écrire qu'il ne constituera qu'une étape. On n'aura jamais achevé de construire et de faire vivre une Église du dialogue au service des hommes et du monde.

Lettre de Marcel Légaut aux évêques

«Mon Église sera-t-elle capable de la mutation qui lui est nécessaire pour ne pas être condamnée à devenir seulement une secte enfermée sur elle-même sous le couvert de doctrines incompréhensibles pour la plupart des hommes ?»

Telle était l'une des questions posées par Marcel Légaut dans un appel publié le 21 avril 1989 dans *Le Monde*. À ce jour, il a reçu plus de 1 500 réponses. Comme il s'y était engagé, Marcel Légaut a transmis à tous les évêques de France la liste des signataires de cet appel d'un "catholique à son Église". Dans la lettre qu'il leur a adressée, il explique sa démarche et poursuit sa réflexion.

1990 / 04 Interview de Marcel Légaut par Louis Tronchon

Saint Etienne, radio locale

J'aimerais d'abord vous demander quelle est votre impression après l'appel que vous avez lancé l'an dernier dans Le Monde. Vous avez eu plus de 2000 réponses personnelles. Voilà des gens qui ont pris le temps de se manifester, après cet appel sur les questions de l'Église. Vous avez eu des lettres qui sont significatives de ce que peuvent penser, aujourd'hui, des gens dans notre pays par rapport à ce qui se passe dans l'Église catholique et à sa périphérie sur l'ensemble des choses qui concernent l'avenir du christianisme, une question qui vous préoccupe beaucoup. Vous avez là un écho des appels que vous avez lancés ou des choses que vous avez cherché à dire à nos contemporains depuis tant d'années.

Sur 2500 réponses à l'Appel que j'avais lancé dans *Le Monde* du 21 avril 1989, j'ai reçu près de 800 lettres écrites avec sérieux. C'est intéressant comme résultat. Des chrétiens se sont mis à avoir le courage d'écrire, ont eu le courage d'écrire noir sur blanc ce qu'ils pensent de l'Église et de son avenir. Dans les conditions actuelles de la communication, beaucoup de gens parlent, très peu pensent et encore moins écrivent ce qu'ils pensent pour penser réellement. Nous avons là 800 réponses qui n'ont pas toutes une grande originalité, elles se ressemblent toutes, mais tout de même chacun s'est efforcé de dire ce qu'il pensait. Cela me paraît très important. C'est probablement le seul résultat positif de cet appel.

Il n'y a que ceux qui se mettent à penser réellement, en l'ayant écrit, qui sont capables de prendre dans leur vie des décisions un peu personnelles qui transformeront un peu quelque chose de leur histoire. Il n'est pas du tout question de savoir ce que va devenir l'Église, c'est dans le brouillard. La question est de savoir s'il y a encore des chrétiens capables de penser leur christianisme de façon suffisamment originale pour que ça transforme leur vie.

Écrire est donc nécessaire mais est-ce que des lignes de force apparaissent dans ces réponses ?

Il y en a quelques-unes mais ce sont plutôt des lignes négatives, insatisfactions, regrets. Mais très peu de positif. On sait ce qu'on ne reçoit pas, on ne sait pas ce qu'on aurait besoin de recevoir pour être de nouveau des vivants.

Il y a peut-être une grande déception.

Il y a beaucoup de déception mais une déception qui n'engendre pas nécessairement une solution positive. Qu'est-ce qui manque aux chrétiens actuels ? Ils ne savent pas ce qu'il faut faire de positif pour que la vie résiste. Ils savent que, si ça continue de cette façon, l'avenir va orienter fatalement l'Église vers une sorte de secte qui aurait de moins de poids dans la vie personnelle et dans la vie sociale de l'Europe en particulier.

À votre avis, le chemin est essentiellement la prise de conscience et la démarche singulière de chacun à partir des profondeurs des appels qui montent en lui ?

Cela suppose en particulier une réflexion attentive, un climat spirituel qui ne ressemblent pas du tout à ce qui ressort normalement des assemblées trop nombreuses où l'émotivité a plus d'importance que la pensée.

La pensée, et pour vous une pensée rigoureuse, est fondamentale pour éclairer une vie chrétienne.

C'est certain. Chacun le fait à sa propre dimension mais chacun a des exigences plus ou moins rigoureuses qu'il doit satisfaire pour que ce qu'il pense et fait soit authentique.

La foi n'est pas uniquement une approche rationnelle, c'est aussi quelque chose qui naît de l'intérieur d'un être.

La foi naît de l'intérieur d'un être mais elle doit se manifester dans le concret de la vie quotidienne. Dans la mesure où il y a un trop gros écart entre ce que l'on pense, ce que l'on dit, ce que l'on fait, la réalité humaine du croyant se trouve laminée par mille considérations qui la réduisent à presque rien. Beaucoup ne changeraient rien s'il supprimaient complètement tous les aspects religieux, toutes les pratiques religieuses, de leur ordinaire.

Votre recherche spirituelle essaie de trouver la cohérence, la relation intime à l'être.

Cohérence, le mot est bon. Toute notre vie tend à ne plus être multiples dans le même personnage, donc à avoir une certaine unité fondamentale qui ne se construit pas par système mais qui se mérite progressivement par fidélité au pas à pas de la vie quotidienne.

Il n'y a pas de modèle, c'est une découverte vraiment singulière pour chacun.

C'est une découverte singulière qui peut être aidée par des relations extérieures de grande authenticité, qui sont possibles entre des êtres suffisamment proches au point de vue spirituel. Mais le dernier mot, c'est chacun qui doit le prononcer et c'est là où sa responsabilité est engagée vis-à-vis de ce qu'il devient et vis-à-vis de sa place dans l'Église.

Que pensez-vous des grands systèmes que l'on essaie aujourd'hui d'imposer ou de proposer comme modèles de développement spirituel à travers certains groupes charismatiques ?

Je pense que tous ces mouvements sont plus la conséquence des manques de la société actuelle. Ils ne prennent pas leur source dans une initiative créatrice de quelques-uns qui seraient pour ainsi dire, non pas les gourous, mais les ferments.

Pour vous, le lieu de la vie spirituelle, c'est d'abord l'humanité toute simple.

Dans la mesure où nous sommes chrétiens, c'est une humanité qui n'est pas sans avoir pour objet principal de recherche et de découverte ce que Jésus a vécu il y a vingt siècles, en le décantant de tout ce qui est marqué par un temps et un lieu qui ne correspondent plus du tout à ce que nous sommes maintenant.

Pour vous, Dieu se découvre au cœur de l'humain, plus que dans une vision théologique abstraite.

Cette vision théologique pourrait nous aider à faire notre propre démarche personnelle si elle s'était formée dans l'univers mental de notre époque. Ce n'est pas la démarche théologique qui nous est enseignée, qui vient d'un univers mental tout à fait différent, car il a été bouleversé par l'avènement des sciences, par la situation sociale et politique de notre époque, et qui par conséquent est en porte-à-faux vis-à-vis de ce que nous pouvons vivre véritablement. Nous pouvons nous en habiller mais nous ne pouvons plus en vivre.

Il faut donc abandonner ce vieux manteau ?

Il ne faut pas l'abandonner sans avoir trouvé un autre costume. Il faut au moins accepter que ce costume est vieux et qu'il faut trouver un costume de remplacement, la manière de s'habiller de son temps.

Et qui parte de l'intérieur, de l'intime, de l'inconscient. Cela suppose des exigences qui ne sont pas simplement morales, mais qui soient spirituelles.

C'est à chacun de les découvrir car, si la loi est utile et même nécessaire, elle n'est pas suffisante. Il y a une manière de se protéger derrière la loi d'exigences indispensables pour la découverte des temps nouveaux. La loi empêche l'avenir d'exister dans la mesure où elle se considère comme suffisante. Il n'y a aucune autorité qui puisse être suffisante pour s'imposer à la conscience individuelle, lorsqu'elle est suffisamment consciente de sa réalité profonde.

Comment approcher le message de Jésus ? Comment le comprendre au cœur de l'humanité ?

Il faut commencer par connaître l'évangile. La plupart des chrétiens ne le connaissent pas. Ils ne le connaissent que par la liturgie ou par des méditations qui sont plutôt de l'ordre de la morale, de l'éthique. Il faut une compréhension en profondeur de ce qui a été vécu par Jésus et qui est à l'origine des évangiles. C'est une perspective qui est encore tout à fait inconnue de la plupart des chrétiens.

Jésus devient une espèce de face à face avec la découverte de soi ?

Jésus est un chemin de l'humanité de chacun avant d'être le chemin vers Dieu.

Sur ce chemin, quels sont les traits les plus forts de Jésus ?

Pour moi, l'aspect fondamental de Jésus, celui qui dépend le moins des contingences dans lesquelles il a vécu, c'est d'hériter du passé grâce à ce qu'il a reçu de ce passé, et critiquer ce passé pour dépasser la tradition grâce à cette critique.

Ce n'est pas la négation de la tradition mais la réception de cette tradition pour la dépasser ?

C'est le dépassement. En particulier, refuser que la tradition soit suffisante ou qu'il suffirait de la conserver pour la rendre vivante. Dans les perspectives spirituelles, n'existe réellement que ce qu'on réinvente; le reste tombe dans l'uniformité des choses qui n'ont plus la vie en elles.

Dans la conscience du Christ, n'y a-t-il pas eu une espèce de vertige de la liberté qui est tout à fait impressionnant ?

Cela ne se voit pas tellement dans les écritures car je pense que les évangélistes ne l'ont pas eu. Mais on peut soupçonner que ce vertige a existé dans ce que Jésus a vécu, au-delà de ce qu'on peut en savoir. Ce qu'il a vécu à Gethsémani n'était pas simplement la proximité de sa propre mort, c'était l'affrontement de deux autorités qui se prévalaient de Dieu, l'autorité objective du grand prêtre qui était enracinée dans plusieurs siècles de traditions historiques et l'autorité subjective de Jésus qui reposait sur sa propre réalité spirituelle et lui donnait la possibilité de s'opposer à l'autorité objective du grand prêtre.

À votre avis, est-ce que Jésus avait conscience d'aller à la mort ?

Il l'a certainement eue et très rapidement. Après la grande campagne publique, il a rencontré des difficultés du côté d'Hérode, du côté des Romains, puis du côté des scribes et des docteurs; il s'est heurté à l'incompréhension des foules qui le suivaient par curiosité ou par intérêt et non à la suite d'une recherche religieuse. Tout cela manifeste une difficulté majeure qui devait le conduire à la mort. Il est parvenu à une unité qui lui a permis de suivre son chemin jusqu'au bout, quel que soit le résultat, en sachant qu'il aurait une fécondité qui dépasserait les simples succès publics des débuts.

Une fidélité radicale à l'appel intérieur.

Une fidélité qui rend suffisamment lucide pour savoir que, si on va jusqu'au bout, on va vers l'échec. À travers la porte étroite de l'échec, dans les béatitudes vécues, naît une fécondité qui ne peut pas être atteinte autrement.

Cela n'a rien à voir avec un plan, une stratégie ?

La vie spirituelle n'est pas la conséquence d'un projet tenu avec ténacité. C'est la conséquence d'une fidélité à ce qui monte en soi, au-dedans, et qui nous conduit sur notre chemin sans nous dire où nous allons, mais nous y conduit divinement dans la mesure où l'action qui est en nous et qui nous conduit jour après jour est proprement de Dieu.

Dans l'histoire de Jésus, est-ce que la relation avec son Père vous paraît un élément décisif ?

Pour moi, le quatrième évangile est le plus explicite sur cette relation entre Jésus et son Père qui lui a permis de dire que tout ce qu'il a fait provient de Dieu et tout ce qu'il fait, c'est pour Dieu. L'évangile de Marc donne le même son avec le secret messianique : Jésus refuse de se laisser enfermer dans quelque formule que ce soit, il refuse tout titre, même s'il est exact, car il l'enfermerait dans une catégorie qu'il ne peut pas supporter car sa fidélité ne supporte pas de limite a priori.

C'est une exigence terrible pour le discours théologique, cela amène au silence.

Si ça amène à la parole, elle doit être suffisamment vécue par celui qui la prononce pour qu'on puisse se taire après.

Sur ce chemin de la relation au Père, est-ce que nous avons à passer par les mêmes étapes, les mêmes épreuves ?

Incontestablement, ce que Jésus a vécu est profondément humain. Dans la mesure où nous atteignons une véritable humanité par notre propre cheminement, nous avons à connaître les mêmes étapes que Jésus, mais à notre dimension. On ne peut pas prétendre avoir une vie de la densité de celle que Jésus a vécue, il y a vingt siècles dans des conditions tout à fait exceptionnelles.

Dans votre vie, le silence est fondamental ?

Au lieu de silence, je dirais un refus de parler des choses que l'on ne sait pas dire pour être vraiment satisfait de ce qu'on dit. C'est un silence plein, pas un silence physique, le silence devant le mystère. Ce n'est pas de la stupéfaction mais la prise de conscience d'une réalité autre que celle que nous pouvons atteindre et qui est cependant suffisamment proche de nous pour que nous puissions

affirmer son existence sans pouvoir en parler autrement.

Est-ce que notre monde ne manque pas précisément de ce silence ?

Il manque de beaucoup de choses. Dans l'abondance où nous vivons, le silence dont nous parlons est presque impossible, vu que nous sommes, totalement ou presque, absorbés par des préoccupations tout à fait étrangères.

Dans notre vie, préserver des temps de silence intérieur de ce type est sans doute une des premières exigences pour avoir une vie spirituelle.

Ce n'est pas simplement une exigence pratique. Il faut mettre au centre de sa vie cette recherche fondamentale de Jésus pour que ce silence puisse exister. Ce n'est pas un silence où l'on se tait, ce n'est pas un silence où l'on s'enferme, c'est un silence tout autre qui n'est pas entièrement à notre disposition, qui peut être plus ou moins facilité par le climat dans lequel nous pouvons nous mettre, dans quelque monastère contemplatif par exemple. Mais ce n'est pas suffisant pour que ça vienne en chacun de nous et ce n'est jamais commandé à heure fixe.

L'intelligence de ce que Jésus a vécu, que l'on acquiert par la réflexion sur notre propre histoire, nécessite un certain travail, une certaine rigueur.

C'est le travail de toute une vie. Il faut commencer le plus tôt possible. On peut commencer tard car ce qu'on a vécu n'est jamais absent de ce qu'on a à vivre maintenant. Mais plus c'est conscient, plus c'est central dans le quotidien de l'existence, plus c'est la promesse d'une fécondité qui est tout autre que celle qui viendrait d'un projet.

Pâques, c'est la résurrection de Jésus. Est-ce qu'au fond, la résurrection ne se joue pas dans l'émergence de ces consciences libres dont vous parlez ?

Je le croirais volontiers mais j'ai peur que la liturgie absorbe l'intérêt des gens et que ce soit une manière de se distraire d'une réalité singulière qui n'est pas à vivre seulement le jour de Pâques, mais tout au long de sa vie.

Dans votre perspective, on ne peut pas isoler la résurrection du chemin qui a conduit Jésus à ce moment-là ?

On ne peut pas séparer ce qui a été nécessairement uni pour exister. On ne peut pas séparer la vie de Jésus, sa mort, ce qui s'est passé après, tout cela est un. Chaque fois que vous séparez une partie du reste, vous la faussez et vous lui donnez une réalité qui, n'étant pas suffisamment nourrie par les autres perspectives, conduit à des idées fausses et à une certaine idolâtrie. On doit adorer l'ensemble et non pas chacune des parties.

Est-ce que vous pensez que, dans notre société agitée, cette dynamique de l'évangile est capable de susciter un véritable renouveau ?

Ce qui est capable de susciter un véritable renouveau, c'est que des gens lisent et appliquent l'évangile dans leur vie pour avoir une compréhension en profondeur de leur propre mission, dans la ligne de ce que Jésus a compris de sa propre mission. Voilà ce qui préparera un avenir dont on ne peut rien dire car nous sommes encore trop formés par le passé, et pas assez pour le critiquer afin de le dépasser.

Est-ce que vous avez toujours dit cela ou seulement maintenant, dans votre grand âge ?

Je le dirais davantage maintenant, du fait que ces choses sont arrivées petit à petit à travers ma vie. Ma naissance, ma jeunesse étaient dans une perspective beaucoup plus intégriste, beaucoup plus classique. Petit à petit, grâce à cette formation que je n'ai jamais regrettée mais qui aurait été un tombeau si j'y étais resté, j'ai développé ma propre voie, suivant ma propre fidélité sur laquelle je n'ai rien d'autre à dire.

Vous pensez que beaucoup doivent découvrir leur propre fidélité ?

Tout le monde doit découvrir sa propre fidélité, d'une façon plus ou moins explicite, mais tout le monde doit la suivre. C'est la condition sine qua non pour que l'Église remplisse sa mission, pour que nous lui donnions la possibilité de la remplir.

L'Église, c'est cette rencontre...

C'est bien ce qu'on appelle une communion. Mais nous sommes actuellement dans une forme de collectivité où l'on cherche plus l'unité dans la conformité et la discipline militaire que dans une véritable vitalité spirituelle.

Qu'est-ce que vous pensez des grandes manifestations qui semblent avoir un certain engouement ?

Je n'y participe pas car, à mon âge, ce n'est pas possible. D'autre part, par mon tempérament, j'y suis relativement opposé car ça permet de croire trouver une solution à des problèmes qui supposent de tout autres démarches.

Est-ce qu'on peut vous comparer à un Jean-Baptiste qui prêche dans le désert ?

Je suis tout le contraire d'un Jean-Baptiste qui prêchait le passé. Si je puis dire quelque chose, si ce n'est pas pour préparer l'avenir, c'est tout de même dans cette perspective.

Repris dans QQN N° 21

En avril 1990, Louis Tronchon a interviewé Marcel Légaut pour la radio locale. Il a eu la gentillesse de me confier l'enregistrement dont j'extrai quelques passages significatifs. (A.G.)

... sur 2500 réponses à l'appel que j'avais lancé dans *Le Monde*, j'ai reçu près de 800 lettres écrites avec sérieux. C'est intéressant comme résultat : des chrétiens se sont mis à écrire, ont eu le courage d'écrire ce qu'ils pensent sur l'Église et son avenir. Dans les conditions de la communication, beaucoup de gens parlent, très peu pensent et encore moins écrivent ce qu'ils pensent pour penser réellement. Or ce ne sont que ceux qui se mettent à penser réellement qui sont capables de prendre dans leur vie des décisions un peu personnelles qui transformeront un peu quelque chose de leur histoire. Il n'est pas du tout question de savoir ce que va devenir l'Église, c'est dans le brouillard, l'important est qu'il y ait encore des chrétiens capables de penser leur christianisme de façon suffisamment originale pour que ça transforme leur vie.

... Il y a beaucoup de déception exprimée dans ces lettres mais pas d'aspiration positive. Je m'explique : on sait ce que l'on ne reçoit pas, on ne sait pas ce que l'on devrait recevoir pour être des vivants, ce qu'il faudrait faire pour que l'avenir existe. Ils savent que l'Église s'oriente fatalement, en continuant comme actuellement, à devenir une sorte de secte qui aura de moins en moins de poids dans leur vie personnelle et dans la vie sociale.

... Répondre aux appels qui montent en soi suppose une réflexion attentive et un climat spirituel particulier qui ne ressemblent pas du tout à celui des assemblées où l'émotivité a plus d'importance que la pensée. Chacun a à découvrir des exigences qui lui sont propres et qu'il doit satisfaire pour que ce qu'il vit, ce qu'il pense et ce qu'il fait, soient authentiques. La foi naît de l'intérieur de l'être mais doit se manifester dans le concret de la vie quotidienne. S'il y a trop d'écart entre ce que l'on pense, ce que l'on dit et ce que l'on fait, la réalité humaine du croyant se trouve très laminée. Ainsi beaucoup de croyants actuels ne changeraient rien à rien s'ils supprimaient les aspects religieux et la pratique religieuse de leur vie. Or l'essentiel, dans notre vie, c'est d'arriver, petit à petit, à ne pas être plusieurs dans le même personnage et à avoir une unité fondamentale qui ne résulte pas d'un système mais se mérite progressivement par fidélité au pas à pas de la vie quotidienne. Le lieu de la vie spirituelle se situe dans notre humanité toute simple mais, dans la mesure où nous sommes chrétiens, une humanité en recherche et harmonie avec ce que Jésus a vécu, marqué par un temps et un lieu, il y a vingt siècles. La vision théologique présentée par l'Église ne correspond plus à notre univers mental. Elle vient d'un univers mental tout différent qui a été bouleversé par le développement des sciences, par la situation sociale et politique et qui, par conséquent, est en porte-à-faux avec ce que nous avons à vivre. C'est à chacun de découvrir les exigences singulières correspondant à ce qu'il vit.

... Il faut d'abord commencer par connaître l'évangile. Or la plupart des chrétiens ne le connaissent pas. Entrer dans une compréhension en profondeur de ce qui a été vécu par Jésus est une perspective encore tout à fait inconnue des chrétiens. Or Jésus est le chemin vers Dieu. L'enseignement fondamental de la vie de Jésus qui ne dépend d'aucune contingence est d'avoir hérité d'un passé, de se l'être approprié pour le critiquer et d'avoir dépassé cette tradition pour lui apporter ce qu'elle ne peut pas donner avant qu'elle ait fructifié celui qui l'a reçue. C'est refuser que la tradition soit suffisante. Dans les perspectives spirituelles, il n'y a que ce que l'on invente qui existe constamment, le reste tombe dans l'uniformité des choses qui n'ont plus la vie en elles. Cette liberté peut donner le vertige. Les évangélistes ne l'ont sans doute pas très bien perçue. Cependant on peut soupçonner dans ce que Jésus a vécu, au-delà de ce qu'on peut en savoir, qu'il a profondément ressenti ce vertige. Ainsi à Gethsémani, on peut penser qu'il a vécu, non pas simplement la proximité de sa mort, mais aussi ce vertige de l'affrontement de deux autorités qui se disaient «de Dieu». L'autorité du grand-prêtre enracinée dans l'objectivité de plusieurs siècles et, d'autre part, l'autorité très subjective de sa propre réalité spirituelle qui l'opposait à cette autorité objective. Une fidélité radicale à son appel intérieur a conduit Jésus à suivre son chemin jusqu'au bout avec la lucidité d'aller vers l'échec. C'est à travers la porte étroite de l'échec que naît une fécondité qui ne pourrait être atteinte autrement. Ainsi notre vie spirituelle ne peut être la conséquence d'un projet tenu avec ténacité mais d'une fidélité à quelque chose qui monte en soi du dedans et qui nous conduit sur notre chemin sans nous dire où nous allons mais nous y conduit divinement dans la mesure précisément où la motion qui monte en nous et nous conduit, jour après jour, est proprement «de Dieu». Incontestablement, ce que Jésus a vécu est proprement humain. Dans la mesure où nous atteignons notre véritable humanité, nous avons à connaître, à notre dimension, les mêmes étapes que Jésus. Mais on ne peut prétendre qu'un simple laïc vivant dans son époque ait une vie de la densité de celle que Jésus a vécue il y a vingt siècles, dans des circonstances exceptionnelles. Cela amène au silence, c'est-à-dire au refus de parler des choses que

l'on ne sait pas suffisamment dire pour être satisfait de ce que l'on dit. Le silence devant le mystère. La prise de conscience d'une réalité autre que celle que nous pouvons atteindre mais cependant suffisamment proche pour affirmer son existence sans pouvoir en parler autrement. Le silence n'est pas une exigence pratique. Lorsque tout notre être est orienté vers cette recherche fondamentale de Jésus, ce silence existe. Ce n'est pas un silence par absence de paroles, ce n'est pas un silence où l'on s'enferme, c'est un silence tout autre qui n'est pas entièrement à notre disposition, qui est plus ou moins facilité par le climat où nous pouvons nous mettre, notamment dans un monastère contemplatif mais cela n'est pas suffisant et ne peut être commandé.

... Je le dis maintenant parce que, petit à petit, j'ai vécu tout cela. Il est évident que ma naissance, ma jeunesse, étaient dans une perspective intégriste, stabilisée, classique, marquée de certitudes et progressivement, grâce à cette formation que je n'ai jamais regrettée mais qui aurait été pour moi un tombeau si j'y étais resté, grâce à cette formation, j'ai développé ma propre voie selon une fidélité singulière sur laquelle je n'ai plus rien à dire.

... *Peut-on vous comparer à Jean qui prêche dans le désert ?*

Je suis tout le contraire de Jean-Baptiste. Jean est celui qui prêche le passé tandis que moi, si je peux dire quelque chose, je ne prépare peut-être pas l'avenir, mais tout de même, ce sont mes perspectives.

1990 / juin

Un homme de foi et sa prière
Propos recueillis par André Libiouille

Revue *Prier*, juin

*Le très grand penseur chrétien qu'est Marcel Légaut a bien voulu confier à **Prier** son chemin de prière. Une exigence riche et simple qui traverse une vie entièrement pétrie d'intériorité.*

Marcel Légaut : l'exigence intérieure

Né à Paris avec le siècle, normalien, mathématicien, disciple de l'abbé Portal qui devait marquer toute une génération de jeunes catholiques, Marcel Légaut, professeur aux Universités de Rennes puis de Lyon, est l'homme d'un destin peu ordinaire. Dès l'âge de 40 ans, il renonce à sa carrière et s'établit paysan et berger dans la Drôme, qu'il ne quittera plus. Après quelque trente années de cet austère retour à la terre, il publie, chez Aubier-Montaigne, en 1970, "Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme". L'ouvrage se vend d'emblée à plus de 50 000 exemplaires. L'éditeur, qui estimait avoir fait acte de charité, se trouve ainsi réaliser une bonne affaire. Tout différent avait été le destin de "Travail de la foi", publié huit ans auparavant, en 1962, aux Éditions du Seuil. L'ouvrage, interrogation sur l'authenticité dans l'Église catholique, sur la signification de la recherche spirituelle, était passé cependant inaperçu.

En 1971, "L'homme à la recherche de son humanité" confirme le succès du précédent. Une dizaine de titres jalonnent désormais le parcours de l'auteur, parmi lesquels la superbe "Méditation d'un chrétien du XXème siècle", "Intériorité et engagement", les émouvantes "Prières d'homme", ou encore "Mutation de l'Église et conversion personnelle" et, plus récemment, "Un homme de foi et son Église".

L'impact de l'auteur au sein du monde catholique est considérable. Marcel Légaut se défend d'être un théologien. Il est l'homme de l'exigence intérieure, une exigence qui lui est propre mais ne vient pas que de lui, précise-t-il.

Il y a un peu plus de dix ans, Bernard Feillet, interrogeant longuement l'œuvre et l'homme (Marcel Légaut, "Patience et passion d'un croyant", éd. D.D.B. 1990), mettait en évidence cette recherche profondément personnelle, qui consiste à passer des «croyances sur Dieu à la foi en Dieu», à bâtir la foi sur l'intensité d'un vécu, les temps forts d'une conscience particulièrement lucide, la reconnaissance de l'humanité d'exception de Jésus, plutôt que sur des «assujettissements sociologiques».

Je rencontre Marcel Légaut chaque été durant quelques jours. En compagnie de quelques amis, nous nous rendons à Mirmande, un village minuscule, flanqué à même une colline, au cœur de la Drôme. C'est là, dans une ancienne magnanerie, vaste bâtiment qu'ombrage un platane séculaire, que Marcel Légaut anime une communauté de prière, constituée des amis de toujours, mais aussi de jeunes prêtres, voire d'universitaires. Il y relit certains chapitres de ses ouvrages. Ces lectures à haute voix, devant une assistance fervente, sont très présentes à mon esprit.

Il y a comme une "musique Légaut" qui m'est entrée dans les oreilles. La vie de cet homme, ce penseur, est attachante, parce que son langage est d'emblée celui du cœur.

À quatre-vingt-dix ans, Marcel Légaut est un homme jeune, passionné. Il aime la communication directe, franche, souvent émaillée de traits d'humour. Ses formules sont fermes, frappantes. L'écrivain, le philosophe, sait appeler un chat un chat. Ses phrases, comme ponctuées par son beau visage sculpté par les paysages de son pays, comme soulignées par son œil malicieux et l'épaisse moustache blanche, marquent en profondeur plus encore la sensibilité que la pensée elle-même.

Il est beaucoup question de la prière dans l'œuvre de Marcel Légaut. Mais l'on perçoit à l'évidence qu'elle l'habite, dans sa manière même d'être présent à tout ce qui l'environne.

J'ai voulu en savoir plus sur sa manière de prier. Nous nous sommes retrouvés, paradoxalement, en Belgique, dans une maison religieuse où, de temps en temps, il dirige des méditations. J'ai eu le sentiment, dans ce tête-à-tête, de me retrouver en pleine magnanerie, en dépit de la pièce bien astiquée, aux bibelots nombreux et rangés avec un soin quasi maniaque, où nous nous trouvions.

**O Toi qui seul agis dans le fond de mon être,
donne-moi d'y correspondre dans le fond de mon être,
reçois de moi l'essai timide de mon amour, dans mon silence.**

(Prières d'homme)

Pour vous, aujourd'hui, qu'est ce que prier ?

Je crois qu'il y a des temps forts de la prière, qui sont les moments où l'on a à prendre des décisions importantes dans la vie. Ces décisions engagent l'avenir mais on ne commande pas le moment où elles viennent... Elles s'imposent... d'une façon imprévisible. Mais si l'on veut bien regarder les choses de près, elles se préparent lentement dans le passé. Ces décisions sont très importantes pour le développement de ce que j'appelle la "mission", c'est-à-dire de ce que j'ai à faire de par les exigences intérieures qui montent en moi. La prière se confond avec ce que je comprends en profondeur de cette mission ; elle est le regard, à travers mon passé, sur ce que j'ai à faire.

Par exemple... ?

Par exemple, j'ai décidé, avec ma femme, d'effectuer un retour à la terre, en 1940. J'étais évidemment préparé par toutes les réflexions que j'avais pu faire pendant la guerre. La décision, en particulier, de prendre congé de l'université n'était pas sans avoir de graves incidences au point de vue matériel. Cette décision supposait par conséquent une initiative qui ne peut être séparée, même si elle n'est pas accompagnée explicitement d'une prière, d'une réalité qui en est fondamentalement semblable.

**Quand la parole est juste, elle ouvre sur la présence
à soi-même et à Dieu. Elle engendre la prière.**

(«Prières d'homme»)

Votre prière s'est-elle transformée au fil des années ?

Ma prière est surtout très différente de ce qu'elle était quand j'étais jeune. Je suis d'origine chrétienne, non pas intégriste mais assez jansénisante. La piété que j'avais à vingt ans était très sulpicienne. Certes, elle s'est ouverte grâce à l'influence d'un prêtre, M. Portal, qui m'a conduit vers des horizons plus larges que ceux du catéchisme, mais elle n'est certainement pas la direction que je peux connaître maintenant à mon âge. Nous sommes dans un siècle où les gens un peu âgés voient explicitement dans leur propre vie le changement d'univers mental qui s'est produit dans le monde, au moins en Occident.

En réalité, j'accorderais à la vie religieuse que j'avais jadis plutôt la notion de dévotion. Le mot piété est plus large que le mot dévotion. La piété que l'on avait dans les dévotions du passé diffère de la piété que l'on peut atteindre maintenant. Celle-ci serait davantage le fruit d'un regard reconnaissant, presque amoureux si vous voulez, de chacun sur son passé, plutôt que de prières plus ou moins commandées par une doctrine, soit la doctrine fondamentale, soit celle de certains saints.

**Toute théorie sur la prière distrait de la prière véritable
si on se dispense de l'effort d'intériorité qui ouvre sur le fond de soi,
qui ouvre aussi sur la présence de Dieu en soi.**

(«Intériorité et Engagement»)

Comment entrez-vous dans la prière ?

C'est la vie entière... Qu'il y ait quelques préparations subalternes qui s'inscrivent dans un temps et dans un lieu, d'accord ! Mais si la vie ne prépare pas et ne suit pas, c'est du vent ! C'est alors une affectivité qui cherche par des transferts à se satisfaire.

Y a-t-il des moments privilégiés dans la journée ?

Vous savez, la journée, c'est un peu trop court ! Ce qui se passe dans une journée est intimement lié à tout ce qu'on a vécu dans le passé. Que l'on conçoive, quand on est jeune, une régularité de prière, le matin ou le soir, d'accord ! Mais c'est l'aspect le plus matériel. Que l'on cherche d'autre part à prier dans des endroits où l'on a beaucoup prié, par exemple dans quelques communautés religieuses où vraiment la prière est réelle, d'accord ! Les lieux où l'on a beaucoup prié dans une certaine mesure

facilitent la prière, mais tout cela est quand même accessoire par rapport à l'ensemble de ce que l'on a à dire.

La prière serait donc plutôt le fait d'une attention continue...

Le mot attention n'est pas mauvais. Une attention à ce qui se fait en nous et auquel nous devons correspondre de la façon la plus intelligente et fidèle.

Prier, est-ce un devoir ?

C'est un devoir qui vient du dedans et ne s'impose pas comme le ferait une loi extérieure. C'est une réalité qui peut être méconnue si l'on n'est pas suffisamment attentif à ce que l'on vit, que l'on doit suivre mais que l'on peut aussi refuser. Ces choses sont parfois plus exigeantes que les lois posées du dehors. On les refuse précisément en se mettant derrière une loi qui, ne demandant que ce qu'elle demande, nous protège de ce qu'elle ne nous demande pas.

Vous est-il arrivé de refuser des exigences de cette nature ?

Nous pouvons être incapables, à certains moments, de réaliser certaines attitudes qui nous sont demandées. L'on se trouverait, si l'on s'y efforçait néanmoins, en porte-à-faux. Les attitudes qu'on prendrait ne seraient pas vraiment enracinées dans ce qu'on est. Elles seraient plutôt des manières de se présenter que des manières d'être. Cela ne se passe peut-être pas tous les jours, mais certainement dans toute vie. Tant que l'on n'est pas suffisamment attentif à ce que l'on vit chaque jour, tant que l'on n'a pas acquis un regard suffisamment global sur ce qui a été vécu jusqu'à présent, tout ce que nous disons actuellement n'a pas de signification. C'est de la théorie encore !

Comment trouver des repères vers cette attention ? Des formules, par exemple...

Personne ne peut se mettre à notre place pour prendre les choses qui nous sont essentielles. Et cela ne s'enseigne pas. Je pense que les formules traditionnelles de la prière, quand le vécu n'est pas suffisant, distraient plutôt de l'essentiel en faisant croire qu'on l'a atteint.

Vous priez alors avec vos propres mots ?

Je crois que l'essentiel n'est pas les mots qu'on dit, sauf à certaines heures, à des moments qui ne sont pas tellement à notre disposition, où nous avons des pensées justes, des paroles qui, parce qu'elles sont très issues de ce que nous sommes, nous incantent. Mais ce sont des heures relativement rares, que nous pouvons d'une manière ou d'une autre préparer de loin, en sachant qu'elles surviennent quand leur moment a sonné.

Les mots quotidiens, s'ils ne sont pas toujours les plus justes, ne préparent-ils pas, cependant, à la prière ?

Pour moi, tout ce qui touche à la prière ne peut pas être séparé de la prière. Une certaine manière de régulariser les temps de prière, ce n'est pas la prière mais ça ne peut en être séparé. La manière même dont on respecte la chose est déjà une amorce, tout élémentaire, primitive, de prière. Ce qui est véritablement prier peut être totalement étranger aux préparations de ce genre.

Je ne parle pas des préparations dans la longueur de la vie mais des préparations de ce genre. Je fais ma prière tous les matins à cinq heures, par exemple. Il n'empêche que l'acte véritable peut être totalement différent et arriver à n'importe quel moment. Il aura été sans doute favorisé par ma préparation, mais dans un sens léger... non déterminant.

Vous avez écrit que toute parole qui s'efforce de préciser ce qu'on vit, de cerner le mystère qu'on est à soi-même, est prière.

Il est question ici de paroles vraies, qui ne sont pas tout à fait à notre disposition comme le fait d'analyser un passé. Je parlais de ces pensées justes, ou de ces paroles, qui ne sont pas que de nous et par certains côtés nous éclairent après que nous les ayons nous-mêmes dites. Toute œuvre créée inspire le créateur. Elles ne sont pas à notre disposition de la même manière que l'on s'attacherait, par le travail de la mémoire, à reconstituer telle ou telle scène. C'est autre chose. Je dirais même que ce travail de mémoire peut distraire de l'attention qui est nécessaire pour que, au-delà des détails dans lesquels on se perd, on atteigne une réalité plus centrale sous-jacente aux détails particuliers qu'on a vécus. Quant au mot mystère, il signifie qu'il y a en moi quelque chose qui ne relève pas de la connaissance. Le mot ne veut pas dire ce qui n'est pas connu ou ce qui n'est pas connaissable. Il tente d'atteindre une réalité qui touche plus à la qualité d'être qu'à la disposition psychologique.

Dieu nous écoute-t-il, dans la prière ?

On peut employer le mot écouter, mais c'est un mot dangereux. Je pense qu'il faudrait dire que nous sommes en relation avec Dieu par la prise de conscience de l'action qu'il a en nous, soit dans le passé, soit dans ce que nous prévoyons de l'avenir. Il n'y a pas de possibilité pour l'homme de penser Dieu en ce qu'il est mais nous pouvons découvrir en nous une action qui n'est pas que de nous et que nous dirons de Dieu parce qu'elle s'avère différente des actions dont nous avons l'entière disposition. Il serait plus exact de parler de communion. Au fond, le mot prière est plus ou moins chargé de l'idée d'un Dieu extérieur, tandis que le mot communion permet de comprendre que Dieu est au cœur même

de ce que nous sommes et, plus particulièrement, au cœur de l'acte libre que nous sommes en mesure d'accomplir lorsque l'action de Dieu travaille en nous.

La prière est-elle toujours, pour vous, en relation avec l'humanité de Jésus ?

Si vous acceptez que la prière est en relation très directe avec la notion de mission, et si vous acceptez que cette prise de conscience de la mission est grandement inspirée par une intelligence de ce qu'on peut avoir de la mission de Jésus, la relation s'établit. D'ailleurs, toutes les prières que nous avons dans l'Écriture sont des prières de mission, tels le Magnificat ou la Prière de Zacharie, ou quelques prières qu'on a mises sur les lèvres de Jésus.

Bien sûr vous avez, dans l'Ancien Testament, les grandes prières matérialistes, politico-religieuses, d'Israël, mais cela c'est autre chose. Si vous atteignez la prière individuelle, elles sont toutes des prières de mission. C'est pourquoi j'insiste beaucoup sur le fait que l'intelligence de ce que l'on a à vivre est profondément liée à l'intelligence qu'on a de ce que Jésus a vécu lui-même. Bien que ce soit dans des conditions tout à fait différentes, l'essentiel est le même. Le fait que cela se communique par une sorte de filiation spirituelle caractérise précisément cette relation que le chrétien peut avoir avec Jésus de sorte que, non seulement il est chrétien de croyance, de doctrine, mais il est disciple.

Ainsi être disciple, c'est être prière...

On peut faire des prières sans prier ! Mais je pense que là où il y a une vraie prière, il y a mission. Dans la mesure où une prière doit être créée par celui qui la prie, il n'est pas du tout évident, si l'on fait une prière dans un groupe par exemple et qui peut peut-être correspondre à celui qui la dit, il n'est pas du tout évident qu'elle réponde à ce dont l'autre a besoin. De sorte que, pour moi, la vraie prière commune est une prière-silence. Ou bien alors nous entrons dans le domaine de la liturgie, c'est-à-dire d'une mise en condition, heureuse, favorable... qui a des moyens techniques d'un ordre ou d'un autre, mais qui n'est véritablement prière que lorsqu'elle porte un écho suffisamment personnel en chacun pour que chacun y corresponde à sa manière. Tout ce qui est de l'ordre de la mission, non seulement les paroles mais les actes, tout ce qui découle de la mission, est prière. On conçoit très bien que dans certaines périodes de particulière exigence extérieure, besoins, survie, etc... tout cela est prière, indépendamment des temps de recueillement ou de silence.

Lire un texte de prière, ou bien vous lire, vous, Marcel Légaut, est-ce une façon de se préparer à la prière ?

Si vous pouvez entrer suffisamment dans le climat intérieur de celui qui a écrit, quand il l'a écrit, je crois que ça peut en effet aider, par le fait d'une certaine authenticité. Encore faut-il se mettre dans le climat voulu, ce qui n'est évidemment pas facile parce que beaucoup de gens ne savent pas ce qu'est l'activité créatrice d'un texte.

Mais si nous parlons de la Sainte Écriture, il faut, à mon point de vue, la désacraliser pour y voir le cri humain, la poussée humaine qui est à l'origine de la rédaction. L'Ancien Testament est plus important pour nous, pour nous faire découvrir la condition humaine dans son tragique, dans ses excès, que pour nous dire ce qu'il convient d'exprimer à Dieu pour être exaucé.

Comment expliquez-vous le climat de ferveur qui naît dans le groupe lorsque vous relisez, comme vous le faites chaque été, certains passages de vos livres ?

C'est qu'à ce moment-là, je les redécouvre moi-même. Le climat dans lequel on relit un ouvrage n'est pas celui dans lequel on l'a écrit. Mais ces deux climats sont foncièrement unifiés. Ultérieurement, sans aucun doute, il apparaît quelque chose de plus, qui est la conséquence de l'évolution de l'homme. Des choses qui n'étaient pas visibles dans le texte de départ, bien qu'en puissance, se perçoivent lorsqu'on se relit vingt ans après. Il y faut une lecture à haute voix, même quand on est seul. Une certaine modulation, une tonalité d'expression, viennent s'ajouter à la lettre même du texte. En ce sens, la relecture peut constituer une nourriture vraie pour la vie spirituelle, parce qu'elle va au-delà de la grammaire, et parce qu'on se découvre en lisant.

**La seule possibilité, encore qu'indirecte,
d'aider autrui à franchir ces seuils
est d'aller soi-même sur son chemin,
animé par une véritable vie spirituelle et de prière.
Ainsi on apporte une présence qui agit par sa vertu propre
au-delà de toute parole et de toute action.
(«Intériorité et Engagement»)**

Depuis longtemps, il vivait de l'Évangile. En 1940, Marcel Légaut, professeur à l'université, décide de devenir berger en Haute-Provence pour atteindre un peu à la sagesse paysanne. Après vingt ans de "jachère intellectuelle", il traduit son expérience dans de nombreux livres. Ses lecteurs accourent pour dialoguer, méditer avec lui. Des communautés se réclament de lui. Théologien, mystique, fondateur ? Ce laïc de quatre-vingt-dix ans refuse toute étiquette, sauf celle de chrétien, disciple de Jésus.

Mirmande dans la Drôme. Son piton rocheux surplombe les vergers de la vallée du Rhône. Au pied du village, une grande bâtisse assoupie derrière ses volets bleus, la Magnanerie. Jadis, on y dévidait les cocons des vers à soie. «Un symbole pour les intellectuels qui viennent ici» sourit de toutes ses rides Marcel Légaut. Rides creusées tout autant par le soleil que par l'attention bienveillante et malicieuse qu'il accorde à ceux qui viennent chez lui. La liberté exigeante et lucide de ce berger paysan de quatre-vingt-dix ans attire en effet, chaque été, quelque 150 visiteurs, canadiens, suisses, belges et français, depuis plus de vingt ans.

C'est surtout en 1970-71 que Marcel Légaut, intellectuel et montagnard, se fait connaître. Après la publication, coup sur coup, de deux solides ouvrages, *Introduction à l'intelligence et à l'avenir du christianisme*, et *L'homme à la recherche de son humanité*, la presse fait de son béret et de ses moustaches le symbole du retour à la terre. L'itinéraire peu banal de cet agrégé de mathématiques devenu berger semble prémonitoire.

Mais son œuvre avait déjà connu une brève période de notoriété dans les années trente lorsqu'il avait publié *Prières d'un croyant*, puis *La condition chrétienne*. Guidé par son père spirituel, le lazariste Fernand Portal, Légaut, professeur à l'université, animait un groupe d'universitaires catholiques. À Paris l'hiver, en Auvergne l'été, il menait, avec ses amis de Polytechnique et de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, une sorte de vie monastique. Depuis longtemps pour lui, l'Évangile était devenu vivant, réel. «J'ai découvert la possibilité d'une relation personnelle avec Jésus et acquis la certitude que c'est à sa suite qu'il me faut vivre» écrira Légaut, cinquante ans plus tard.

Arrive la guerre. Le capitaine Légaut découvre la "médiocrité foncière" de sa formation. «Je ne connaissais la vie qu'à travers les livres. Mon défaut d'humanité était évident. Je n'étais pas à la hauteur de la situation». Démobilisé en août 1940, ce fils de professeur parisien décide de se faire agriculteur, non pour fuir la ville, mais pour «atteindre un peu à la sagesse paysanne». Il se marie et achète, en novembre 1940, un hameau abandonné, Les Granges de Lesches, au-dessus de Luc-en-Diois. En 1952, lorsque le premier de ses six enfants devra être scolarisé, il s'installera à 7 km de Die dans l'ancienne abbaye de Valcroissant où demeurent toute l'année son épouse et un de ses fils resté à la terre. Pendant plus de vingt-cinq ans, il a vécu au rythme de son troupeau, une quarantaine de moutons, et de la transhumance à travers la Haute-Provence. Cependant, après vingt ans de "jachère intellectuelle", Légaut se remet à écrire. Ses livres (dix-sept au total et un dix-huitième en préparation), largement diffusés quoique réputés difficiles, rassemblent de petits groupes de lecteurs attentifs qui méditent et confrontent à la sienne leur propre expérience de foi. L'été, ils se retrouvent dans la ferme de Valcroissant qui devient vite mal commode. Depuis 1967, c'est donc à la Magnanerie que Marcel Légaut reçoit régulièrement ceux qui «prennent au sérieux les questions que pose la vie spirituelle». L'atmosphère, plus détendue que celle d'un monastère, plus amicale que celle d'un centre de sessions, doit beaucoup à la personnalité de l'hôte. Son intelligence sereine soutient le travail individuel et la méditation. Sa curiosité respectueuse favorise les échanges.

Ainsi lors de la réunion du matin, Légaut lit un passage d'un de ses livres, cette semaine-là, *Un homme de foi et son Église*. Il aime qu'on le conteste, qu'on le pousse à préciser, voire à corriger ses affirmations. «Tous ses livres ont été affinés sous les conseils de ses amis, puis réécrits», explique Thérèse De Scott, religieuse belge qui travaille avec lui depuis une quinzaine d'années. L'après-midi, les rôles s'inversent. Le vieux monsieur, tête penchée et yeux fermés, écoute l'un ou l'autre témoigner de sa foi. Ni maître spirituel, ni professeur, il a ce talent rare d'éveiller chacun au meilleur de lui-même. Pour Marcel Légaut, tout part de l'homme. Inachevé par nature, l'individu doit assumer sa «carence d'être à travers la déroute de la confiance en soi». C'est une naissance douloureuse qui «garde la marque des souffrances liées à un passage difficile». L'homme peut ainsi naître à ce que Légaut nomme "la foi en soi" de façon plus harmonieuse à travers les grandes étapes de la vie, amour, paternité, mort. Si l'auteur parle peu de Dieu, il est intarissable sur la relation de l'homme à Dieu. «Le christianisme n'a pas le monopole de la vie spirituelle il peut même lui être un obstacle s'il insiste trop sur l'adhésion aux croyances et sur le rite». De fait, Légaut est sévère à l'égard de la religion qui

«empêche souvent d'être religieux car elle supprime toutes recherches en donnant globalement des réponses dont il est imposé de se contenter». L'Église d'après lui doit être davantage préoccupée de dire qui a été Jésus-Christ et d'éveiller ainsi à la vie spirituelle.

À la demande d'un ami prêtre, il avait signé dans *Le Monde* en avril 1989 "L'appel d'un catholique à son Église". «Mon Église, écrivait-il, sera-t-elle capable de la mutation qui lui est nécessaire pour ne pas être condamnée à devenir une secte enfermée sur elle-même sous le couvert de doctrines incompréhensibles pour la plupart des hommes ?» Il a reçu près de deux mille lettres, d'approbation surtout, d'étonnement parfois. Ainsi celle d'un évêque : «Alors vous aussi, malgré votre défiance vis-à-vis des polémiques stériles et les fidélités exigeantes que m'ont apprises vos livres, vous entrez dans la campagne actuelle de contestation de l'Église...»

Qu'on ne s'y trompe pas, Marcel Légaut n'est ni pessimiste, ni contestataire et ce qu'il stigmatise dépasse la crise accidentelle. Pour lui, l'Église est en crise depuis le commencement car il y a toujours eu une disproportion entre ce que Jésus a dit et le chemin suivi par les disciples. «Pour les chrétiens, insiste-t-il, la méditation de vingt siècles de christianisme, de sa réussite exceptionnelle, mais aussi de leur médiocrité très générale, est tout aussi importante que la méditation de l'Ancien Testament». L'avenir de l'Église dépend de la compréhension, par des «êtres intelligemment religieux», de ce que Jésus a été véritablement. «Dans le passé, on croyait en Jésus parce qu'on appartenait à l'Église, mais alors on se laissait porter par elle. Maintenant, la foi en Jésus, seule, permet au chrétien de porter l'Église comme cela est nécessaire dans une société indifférente».

L'avenir de l'Église dépend aussi des petites communautés de chrétiens. Légaut, qui n'a jamais cherché à devenir le fondateur d'un des multiples groupes qu'il a suscités, attend beaucoup de ces petites communautés. Pour lui, toute action en ces communautés de foi est un sacrement. Ces groupes de croyants «vivant au milieu des autres hommes et s'inspirant de l'esprit des Béatitudes devront être responsables de leur communauté. La pénurie du recrutement des prêtres et la diminution du nombre des chrétiens rendront nécessaire cette nouvelle manière de concevoir la vie religieuse».

Ni théologien, ni philosophe, ni mystique, Marcel Légaut récuse toute étiquette, si ce n'est celle de "chrétien, c'est-à-dire disciple de Jésus". Depuis plus de cinquante ans, il appelle les hommes de foi et "son" Église à devenir des intermédiaires pour que soit rendu vivant dans le présent celui qui est à jamais leur raison d'être. Mais parce que «l'essentiel ne s'enseigne pas», il se contente d'écrire des livres, sans se lasser. À la manière d'un prophète.

1990 / octobre

Genèse de la vie spirituelle

Marcel Légaut et Marie Mills
Initiations N° 4, octobre 1990

Marcel Légaut, successivement professeur de mathématiques, berger et écrivain, (et, dit-il, conférencier mondain), a marqué plusieurs générations, en France et de par le monde, à la recherche d'une réconciliation entre christianisme et intelligence. Aujourd'hui, à l'âge de 90 ans, il intrigue toujours. Ce qui frappe en lui, c'est le dépouillement d'une foi nue, l'extrême honnêteté d'un homme qui dit ce qu'il pense et pense ce qu'il dit et sa contestation des veaux d'or religieux. Il y a quelque chose en lui qui rend la vérité présente. Ce n'est donc pas surprenant qu'à chaque conférence quelques Sadducéens se lèvent pour essayer de l'enfermer dans des cadres de pensée, orthodoxes ou hérétiques. Il répond avec nuances et subtilités, sans quitter la clarté d'une exigence intérieure.

Lorsque Marcel Légaut vint récemment à Bruxelles pour parler de "L'homme à la recherche de son humanité", Il a souhaité que l'un de nous lui pose des questions. Marie Mills, mathématicienne comme lui, l'a ainsi accompagné dans une réflexion, dont nous retenons ici les passages les plus marquants.

Je suis né avec le siècle, d'origine chrétienne, comme on était chrétien à Paris au début de ce siècle. Une mentalité par conséquent jansénisante, d'une régularité et d'une pratique exemplaires, une formation catéchétique très classique par questions et réponses, dans le livre mais pas nécessairement dans le cœur des enfants qui subissaient le catéchisme. Je me suis petit à petit développé. J'ai eu la grâce de rencontrer quelqu'un, Monsieur Portal, qui m'a ouvert sur la vie spirituelle comme ne pouvait le faire la paroisse où je suivais le catéchisme de persévérance jusqu'à l'âge de vingt ans.

Monsieur Portal était lazarisiste, avec une spiritualité sulpicienne, sentimentale, où l'on ne se posait pas trop de questions au moins en apparence. Mais il vivait à une époque où l'on s'interrogeait beaucoup. C'était l'époque de la crise du modernisme, dont il était non pas un agent mais un témoin très vigoureux. C'est ainsi qu'il m'a lancé sur une voie peut-être pas tellement connue de lui. Petit à petit, après un nombre considérable d'années, je crois que je suis fondamentalement fidèle à ce que je vivais

avec ferveur, avec des croyances particulièrement fermes, par certains côtés mais peut être plus libéral. Je relativise ce que l'on considère souvent comme des absolus ici-bas. Ma vie est assez folklorique mais elle ne présente aucun intérêt à ce niveau-là. J'ai été professeur de mathématiques à l'université jusqu'à l'âge de quarante deux ans. En 40, j'ai changé assez brutalement de profession, je suis devenu berger à 1000 m d'altitude et le suis resté pendant une trentaine d'années. C'est durant cette période que sont sortis, sans que je l'ai particulièrement voulu, quelques livres qui ont eu du succès et qui dans une certaine mesure m'ont appelé, m'ont forcé presque au début au moins, à quitter ma ferme. N'étant plus berger, je suis devenu "conférencier mondain". Trois directions qui sont foncièrement une malgré l'extrême diversité d'apparence.

Si je suis passé de la fonction de professeur d'université au métier de berger, c'est parce que j'ai senti que c'était nécessaire pour moi, non seulement que j'y trouverais mon approfondissement, mon épanouissement mais que, si j'avais refusé cette manière de faire qui était un pas vers l'obscur, il y avait quelque chose en moi qui aurait été blessé. Quelques années après, vers 43-44, lorsque l'université m'a proposé de me reprendre dans ses rangs, je lui ai dit non. *«Si je fais cela je me renonce»*.

Or, se renoncer c'est beaucoup plus que chercher un épanouissement. C'est une exigence intérieure qui s'impose, qui s'enracine dans tout un passé, qui est secrètement en relation avec les potentialités qu'on a en soi et qu'on ne connaît pas. C'est donc quelque chose qui fait partie de l'être, c'est-à-dire qui s'étale à la fois dans un passé plus ou moins conscient et dans un avenir encore inconnu. Cette réalité qui s'impose à moi, incontestablement, c'est tout à fait autre chose qu'un projet d'épanouissement, un projet, je dirais, de voyage, de journalisme.

Ceci est un élément important de mon œuvre spirituelle. On ne commence vraiment à découvrir ce qu'est la vie spirituelle que lorsque naissent en soi, et en chacun d'entre nous, des exigences qui sont suffisamment propres pour qu'elles ne soient pas connues des autres. De sorte que ces exigences nous personnalisent, nous singularisent non parce que nous aimons à être personnalisés ou à être singularisés, mais parce qu'autrement nous nous renions. Alors pour moi, la vie spirituelle commence au moment où chacun d'entre nous, à son heure, découvre en lui des exigences qui lui sont propres et qui ne sont pas la conséquence d'une doctrine, d'une idéologie, d'une discipline, d'une imitation. Quelque chose de beaucoup plus personnel, singulier, tel que ceux qui sont à côté de nous n'ont pas à les connaître de la même façon que nous. C'est beaucoup plus important de vous expliquer ces choses-là que de vous montrer comment, pauvre mathématicien, je me suis mis à être un berger médiocre.

De la vie spirituelle chrétienne

La vie spirituelle n'est pas spécifiquement chrétienne. Je dirais même que beaucoup de chrétiens se dispensent de vie spirituelle en pratiquant leur religion. Mais que la vie spirituelle, si elle s'approfondit, donne l'occasion, en particulier si les circonstances se présentent, d'entrer dans l'intelligence de cet homme singulier qu'était Jésus il y a 20 siècles, et si la vie spirituelle se trouve pour ainsi dire transformée par cette rencontre en profondeur d'homme à homme, incontestablement elle devient chrétienne. Mais on peut avoir une vie spirituelle sans être chrétien. On peut même avoir une vie spirituelle sans croire en Dieu parce que la vie spirituelle dont nous parlons (ces exigences intérieures qui montent en nous) ne sont pas nécessairement la conséquence d'une foi en Dieu. C'est la conséquence d'une prise de conscience en nous qui fait que, si je n'y corresponds pas, je me renie. C'est-à-dire que j'affirme en moi une grandeur dont j'ai la responsabilité parce que je suis un être libre. À mon avis, le message fondamental de Jésus n'est pas ce qu'il a dit ou ce qu'il a fait, parce que c'est marqué par un temps et par un lieu. Ce n'est pas non plus la doctrine que l'on a construite à son sujet, marquée aussi par un temps et par un lieu, mais c'est son évolution personnelle qui s'est faite dans un temps extrêmement rapide et avec une brutalité qui me semble bien être tout à fait exceptionnelle. Partir de l'héritage vigoureusement spirituel d'Israël, très enfermé sur soi, qui a accaparé Dieu à sa manière ; grâce à ce que l'on a reçu de l'héritage, critiquer cet héritage et par là le dépasser. Je pense que le message universel de Jésus est le suivant. Hériter du passé qui nous a préparé, grâce à la ferveur, à la vitalité, à l'approfondissement spirituel que nous donne cette compréhension de l'héritage que nous avons reçu (donc croyances, discipline...). Critiquer à la hauteur de ce que nous sommes capables de comprendre comme exigence intellectuelle et aussi par cette motion en moi qui me rend créateur en quelque sorte de ma propre manière de devenir. Grâce à cette critique, dépasser ce qui a été reçu et, dans la mesure même où ce qui a été atteint est atteint d'une façon très personnelle, très individuelle, comprendre que la société dans laquelle je me trouve ne peut pas accepter qu'un de ses membres prenne une initiative si singulière et devienne marginal. Cela donne une secrète tension, lutte, combat entre cet être qui suit sa propre loi grâce à ce qu'il a reçu de la société et, d'autre part, la société qui ne peut pas accepter cette prise d'autonomie. C'est l'histoire du pot de terre et du pot de fer. Le pot de terre est toujours cassé quand il rencontre le pot de fer. C'est à travers cet échec, pour Jésus la

croix, sa fin très rapide et catastrophique, qu'il atteint une fécondité qui permet aussi aux suivants de devenir davantage que ce qu'ils auraient pu être si Jésus n'avait pas vécu. Voilà l'essentiel du message de Jésus. Le reste, ce sont des contingences qui sont trop marquées par les temps et les lieux pour être universelles. Cela, je pense, est tellement enraciné dans la profondeur de l'homme, quelle que soit sa couleur, quels que soient le lieu et le temps. Une pareille perspective interpelle chacun dans la mesure où il a une suffisante intériorité pour comprendre ce qui se passe en lui.

Je vous entends parler d'une vie spirituelle avec intelligence et vous avez utilisé votre intelligence pour progresser.

On ne peut pas vivre spirituellement sans être intelligent mais on peut être religieux sans être intelligent. Il y a une nécessité intrinsèque à l'homme d'être intellectuel, autant que cela lui est donné. On ne peut pas vivre la vie spirituelle sans que tout ce que l'on est entre en jeu, y compris une intellectualité plus développée, si l'on en est capable, ce qui est plus fréquent à présent qu'il y a cinquante ans à cause de l'éducation, de l'élévation du niveau de vie, des progrès considérables de la science et de la technique, toutes sortes d'éléments très favorables à une prise de conscience de la réalité spirituelle sur le plan intellectuel. Ceci est capital. N'acceptez pour vrai que ce qu'on ne peut pas démontrer faux. C'est une règle d'or.

Pourtant vous avez choisi la pauvreté.

Oh, je n'ai pas choisi la pauvreté. Vous savez, quand on est paysan, on n'a pas besoin de choisir la pauvreté. Il n'y a que les riches qui parlent de la pauvreté.

Vous parlez de vie spirituelle. Pourriez-vous nous dire ce que c'est ?

Genèse de la vie spirituelle

Je vous l'ai déjà dit mais je vais vous le redire. Pour moi, la vie spirituelle commence à prendre une valeur explicite en chacun d'entre nous quand nous découvrons que nous n'avons pas simplement à faire ce qui nous est imposé du dehors par la loi, par les événements, les circonstances, qu'il y a quelque chose en nous qui s'impose à nous du dedans (qui peut être provoqué par le dehors) mais qui fait que d'une certaine manière je dois y correspondre avec tout ce que je suis, autant que j'en dispose. C'est une exigence de ce genre qui me fait émerger dans ma singularité. Non pas que j'aime à être singulier, comme je vous le disais tout à l'heure, mais le fait que chacun d'entre nous, de par sa souche, par son histoire personnelle, a évidemment une potentialité de singularité qui se développe à mesure qu'il y correspond davantage.

Si je corresponds à ce démarrage, les exigences ultérieures se trouvent préparées dans la mesure où j'aurai correspondu aux précédentes. Par conséquent, si je suis suffisamment spirituel et attentif, fidèle, ma vie va être petit à petit jalonnée par des exigences intérieures auxquelles je dois correspondre par une activité créatrice qui n'est pas la simple conséquence de livres de moralité et qui vont jalonner ma vie. Ce jalonnement où il y a de temps en temps une exigence importante, suivie d'une activité créatrice qui permet d'y correspondre, c'est ce que j'appelle "la mission". C'est au niveau de la mission que la vie spirituelle s'épanouit et met en exercice toutes les potentialités encore inconnues, secrètement en préparation dans le passé, et qui petit à petit prennent, par le fait même de ce cheminement, l'occasion de s'actualiser, de se développer, et ainsi de suite. De sorte qu'à la fin de la vie si j'ose dire, des choses que je n'ai pas encore vécues, l'unité de la vie se manifeste à travers l'extrême diversité des situations, des exigences qui sont apparues tout au long de l'histoire. C'est pour cela que je ne suis pas du tout ennuyé d'avoir été d'abord professeur d'université, puis berger, puis conférencier mondain. Je ne sais pas ce qui arrivera tout à l'heure, ou plus tard. Je n'aime pas trop y penser.

L'important, c'est de ne pas commencer trop tard. C'est tout au long d'une vie que se manifeste une compréhension fine de tout ce qui nous a préparés à être ce que nous sommes et une intelligence plus ou moins éveillée non pas de ce que nous avons à vivre, mais de la manière de le vivre lorsque cela se présentera à nous. Un des aspects fondamentaux de la vie spirituelle est d'unifier l'homme à partir de l'extrême diversité des influences, des rencontres, des circonstances. Petit à petit, grâce à sa vie spirituelle, par une activité qui lui est propre et qui dans une certaine mesure n'est pas totalement à sa disposition, il devient quelque chose d'unifié, d'unique, de singulier, de consistant, de durable, de stable au milieu de l'extrême variété de caractères éphémères des différentes circonstances qui nous ont provoqués à être.

Je pense qu'il y a des événements importants tout au long de la vie qui donnent à l'homme ou à la femme l'occasion de découvrir la vie spirituelle parce que la vie les met dans des situations tellement singulières qu'aucune loi, qui s'impose à eux du dehors, ne peut totalement leur dire tout ce qu'il y a à faire. C'est pourquoi j'insiste beaucoup dans mes livres sur l'amour naissant. Sitôt que l'homme et la femme commencent à s'aimer, il ne leur suffit pas de consulter des dictionnaires sur la question. Il faut que d'une certaine manière ils découvrent en eux quelque chose qui n'est pas sans relation avec les manuels de civilité puérile et honnête mais qui dans une certaine façon leur est proprement singulière.

Ils découvrent une exigence en eux, qu'ils n'appelleraient peut-être pas une exigence, mais quelque chose qui leur est suffisamment important pour qu'ils s'y plient, même si par certains côtés c'est la première fois qu'ils le font. Chaque fois qu'il y a un instinct qui naît, amour naissant, maternité ou paternité, l'homme ou la femme sont sollicités d'atteindre une certaine vie spirituelle explicite. Parmi ces moments particulièrement puissants, il y a aussi la mort de l'être aimé qui nous permet d'avoir à ce moment-là une intelligence sur ce qu'il a été fondamentalement et aussi sur ce que nous sommes fondamentalement qui dépasse de beaucoup ce qu'on peut savoir en temps normal.

Vous dites l'écoute en soi, ce que vous appelez correspondre et créer les formes dont on a besoin. Comment le vivez-vous dans la prière ?

La prière, qu'est-ce ?

Le mot prière est un mot piégé. Jusqu'à présent, heureusement, nous n'avons pas parlé de Dieu et ce n'est pas utile de croire en Dieu dans tout ce que nous avons dit jusqu'à présent. L'énorme difficulté, c'est que nous avons tous au fond de nos tripes une croyance en Dieu atavique qui dans une certaine mesure n'est plus supportable à notre époque : croyance en un Dieu tout-puissant qui fait ce qu'il veut quand il veut et ainsi de suite et qui est un peu le PDG de l'univers ou l'architecte, ou ce que vous voulez, mais essentiellement extérieur, extrinsèque, sa transcendance étant *le tout autre* dans l'extrincésisme. Je pense que, si vous acceptez les perspectives que je développe, la vie spirituelle va nous faire rencontrer non pas un Dieu de ce genre mais nous mettre en amorce, en approche d'une réalité qui en nous se développe petit à petit, qui ne peut pas être sans nous, mais qui n'est pas que de nous.

C'est pourquoi je fais la différence entre fabriquer et créer. Un peintre qui crée ne fabrique pas sa peinture, un musicien qui crée n'est pas un piano mécanique. Autrement dit, il y a constamment passage d'un niveau à un autre. Ainsi la vie spirituelle est continuellement mue. Toutes ces exigences qui montent en moi et qui ne sont pas la conséquence des raisons que je peux m'en donner, c'est une action en moi qui n'est pas que de moi. Donc, j'arrive à une certaine conception d'une dépendance dont je ne veux pas trop préciser l'autre terme mais qui fait que, dans une certaine mesure, c'est en correspondant à cette dépendance que quelque chose se développe en moi que je ne pourrais pas faire si j'étais seul.

Le mot prière est un mot piégé parce qu'il sous-entend qu'on s'adresse à quelqu'un du dehors. C'est pourquoi, dans mes perspectives, je remplace le mot prière par le mot *communion*. Communion a cette action en moi qui n'est pas que de moi, dont je ne peux pas me représenter du tout la manière dont cela peut se faire, mais qui est tout de même une réalité qui m'est suffisamment présente pour que je puisse en parler comme m'appuyant sur quelque chose de concret, quelque chose d'existential, que j'atteins non pas parce que je raisonne, mais au-delà de mes raisons, puisque toute manière de penser se trouve stérile devant toute représentation de cette action. Un Dieu essentiellement intérieur, dont la transcendance est dans l'extrême intériorité, au cœur même de l'acte libre qui me permet petit à petit de devenir moi-même.

Vous n'utilisez sans doute pas le mot foi, mais quelque chose comme une adhérence.

La foi nue

Dans mon vocabulaire, je garde volontiers le mot *foi* si vous voulez bien le décortiquer de l'adhésion aux croyances. C'est une des difficultés majeures de notre langage. Tout notre langage est construit dans une autre perspective que celle que je développe. Pour beaucoup de gens, "avoir la foi" signifie avoir des croyances. Très souvent les croyances facilitent la foi et beaucoup de croyances aussi la rendent plus difficile. Mais toute foi doit tout de même pouvoir se communiquer, d'une certaine façon, d'une façon insuffisante d'ailleurs. Elle doit bien s'habiller de croyances. Mais le mouvement de *foi* est une réalité qui déborde toute croyance, et un des aspects de la foi au sens strict du terme est d'être totalement insatisfaite par toutes les croyances dont elle s'habille qui d'une manière ou d'une autre sont toujours un peu à l'étroit, ou datent d'une époque qui ne correspond plus tout à fait à la mode du temps. De sorte que la foi dans sa réalité fondamentale est de la foi nue. Je pense que, quand on est proche de la mort et qu'on est suffisamment vivant pour être encore un homme, toutes les certitudes, toutes les facilités de croire s'effondrent progressivement à mesure que, précisément, elles ne tiennent plus debout, la foi est nue. Et c'est dans cet ultime mouvement de foi, qui est en même temps une question, que se trouve l'essentiel de ce que je crois. Jésus a terminé sa vie en disant «*Mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné ?*», une question. Sitôt que la foi se revêt d'une question ultime, elle n'a pas besoin de costumes, d'une croyance, elle atteint sa réalité propre, fondamentale

Vous parlez de Dieu et de votre façon de vivre, de comprendre Dieu. Et vous avez dit : Ce que je ne pourrais pas faire, si j'étais seul, en parlant de la communion.

Communion et relations

Il est tout à fait certain qu'on ne peut pas concevoir, sauf d'une façon abstraite, un homme seul. Que

voulez-vous! Depuis Adam et Eve, nous avons tous une quantité d'ancêtres qui nous accompagnent, plus ou moins heureusement, dont nous avons de temps en temps malheureusement, dans l'inconscient, des échos inquiétants. Ce que nous avons reçu est très important. Puis d'autre part, comment voulez-vous vivre seul, surtout dans les pays de consommation où il faut tout de même qu'il y ait des producteurs pour que cela consomme ? Autrement dit, nous sommes continuellement en compénétration avec une multitude d'êtres. Le malheur, c'est qu'il y en a trop de telle sorte que c'est l'inflation. Nous avons trop de relations qui sont nulles. Et peut-être, c'est là l'un des dangers, à force d'avoir des relations, on n'est jamais en rencontre profonde avec un être vivant. Cela peut exister.

Beaucoup s'interrogent sur la relation maître - disciple.

Il y a beaucoup trop de maîtres. N'insistons pas. À un premier niveau, la relation entre deux êtres utilise la parole, les grimaces, tout ce qui d'une manière ou d'une autre permet la communication. C'est au niveau si vous voulez, de l'enseignement. Les grimaces font partie de l'enseignement! Il y a une autre relation, la relation de présence à présence. Si vous voulez utiliser deux autres expressions qui sont très significatives. Il y a la relation de bouche à oreille. C'est ce que St Paul a utilisé dans son enseignement. La foi pour lui, parce qu'il était de son temps, se communique de bouche à l'oreille, par le catéchisme. Pas terrible! Mais il y a aussi la relation de cœur à cœur, c'est-à-dire une relation de présence à présence. Ce qui fait que, au-delà même de ce qu'on dit, au-delà même de ce qu'on fait, au-delà même de ce qu'on communique explicitement, il y a quelque chose qui passe, si on a quelque chose à passer. Ce cœur à cœur, à mon point de vue, est le niveau fondamental de nos relations. L'amour naissant ne l'est pas tout le temps. Cela a besoin d'être cultivé plus que d'être cueilli à partir d'un certain moment. C'est la relation de cœur à cœur. Et ainsi de suite. Ainsi toutes nos vies, si elles sont suffisamment vivantes, profondes, vont susciter, par ce qu'elles sont plus encore que par ce qu'elles font ou ce qu'elles disent, des relations en profondeur qui seront non seulement fécondes pour ceux qui les reçoivent, mais aussi fécondes par retour pour celui qui en est l'origine. Dans l'ordre du spirituel, on ne donne que si on sait recevoir et on ne reçoit que si on sait se donner.

Je vous entends parler de rencontres de cœur à cœur. En octobre, nous recevions maître Hirano, représentant du bouddhisme zen à la rencontre d'Assise. Cet homme imprégné de tradition bouddhiste n'avait qu'une seule intention, ouvrir les gens à cette rencontre de cœur à cœur. Ce qui m'a beaucoup marquée dans son enseignement, c'est que le bouddhisme mettait à ce point l'accent sur l'humanité qu'il advenait une vie spirituelle presque palpable pour tous ceux qui étaient là.

Ceci correspond tout à fait à ce que je vous disais. Ce que je vous disais ne suppose pas du tout qu'on croie en Dieu, a fortiori qu'on soit chrétien ou non. C'est une réalité spirituelle qui est profondément enracinée dans l'homme et c'est sur cette base-là qu'on peut, dans une certaine mesure, élever une voie spirituelle qui prend une forme plus particulière, telle que le christianisme. Je pense pour ma part, mais c'est une affirmation qui n'a d'intérêt que pour celui qui la prononce parce que, pour les autres, c'est peut-être au contraire un piège, le cœur à cœur que je peux avoir avec cet homme qui, il y a vingt siècles, a vécu quelques années cette épopée spirituelle singulière, qui a d'ailleurs échoué dans une certaine mesure parce que depuis vingt siècles nous essayons de retrouver le message qu'il a apporté par sa propre vie, cet homme-là est pour moi l'essentiel de ce que je vis.

Si on rencontre sur sa route quelqu'un avec qui on a une expérience de cœur à cœur, on a envie d'évoluer, de faire un travail intérieur. J'ai souvent entendu une question dont je me fais l'écho: y a-t-il des critères ?

Pas de critère mais des confirmations

Aucun. Il n'y a aucun critère, il y a des confirmations, mais il n'y a aucun critère qui puisse dire : *Cette exigence qui monte en toi, c'est une exigence vraie à laquelle tu dois correspondre.* Telle est notre grandeur! C'est que nous avons à suivre, dans des conditions particulièrement importantes, des exigences intérieures que nous ne pouvons pas fonder, ni sur la raison, ni sur quoi que ce soit d'objectif. L'Évangile nous donne un critère qui n'en est pas un, *un bon arbre donne de bons fruits.* Seulement, le malheur, c'est que, pour avoir de bons fruits, il faut d'abord planter l'arbre. C'est à ce moment-là qu'il serait utile de savoir si ce sera un bon arbre ou un mauvais arbre. Il n'y a pas de critère qui puisse dire, *tu as raison de quitter ton métier d'universitaire pour devenir berger.* Je ne veux pas du tout conseiller d'en faire autant, bien sûr. Raisonnablement, à la place de cultiver tes poireaux dans ton jardin, tu ferais au moins autant de bien en faisant des mathématiques. Raisonnablement c'est conseillable mais celui qui accepterait un raisonnement de ce genre ne deviendrait pas berger et ne pourrait correspondre à une exigence de ce genre parce qu'il l'aurait pour ainsi dire blasphémée en suivant sa raison et non pas son cœur. Le mot cœur est un mot terrible, je dirais plutôt cette sorte de réalité spirituelle qui s'enracine dans tout son passé, qui n'est plus simplement l'impression du moment. C'est une compréhension en profondeur de tout ce qui a secrètement préparé cette décision ultime qui va changer ma vie tout en conservant l'essentiel de ce que j'ai été jusqu'à présent.

Donc, aucun critère mais des confirmations, c'est-à-dire qu'à mesure qu'on se donne totalement à ce qu'on a à faire, l'œuvre se développe, les besoins de cette œuvre augmentent et débordent de beaucoup les possibilités que l'on se connaissait lorsqu'on a commencé cette nouvelle vie. Le fait est que, à mesure que les besoins augmentent, les possibilités apparaissent, parce qu'il y a une connexion secrète entre les potentialités qui ont préparé les décisions ultimes et les besoins qui se manifestent ultérieurement quand l'œuvre se développe. C'est la grande différence qu'il y a entre fonction et mission. Pour choisir sa fonction, il est important pour un fonctionnaire qu'il soit préparé explicitement à occuper sa fonction. La mission est tout à fait autre chose. À mesure que je suis fidèle à ce que je dois être, les potentialités qui ne sont pas tout à fait absentes des raisons fondamentales qui m'ont fait choisir de correspondre à cette exigence vont se manifester. Je serai toujours à la hauteur de ma mission si je suis fidèle à ce qu'elle se développe suivant mes exigences. Il est très possible que, si j'étais resté professeur de mathématiques, j'aurais été un médiocre professeur mais bien renté à la fin de ma vie.

Quand je vous entends parler de fidélité, je me demande si tout le travail qu'on a à faire sur soi n'est pas simplement de ne pas freiner ce qui nous traverse ?

Oui, mais le mot freiner ne suffit pas. Non seulement, il ne faut pas freiner mais il faut y correspondre. Dans le mot freinage, je vois plus la passivité que l'activité. Or, pour correspondre à une exigence intérieure, pour correspondre à cette activité créatrice qui permet de suivre cette exigence en dépassant les cadres raisonnables d'une loi intérieure, il faut l'accueillir. Il y a dans l'accueil une activité positive. C'est ma part dans une activité qui n'est pas que de moi mais qui ne peut exister sans que cet accueil soit vraiment réalisé.

Quand on se met en route pour réaliser ce que l'on est, j'ai l'impression de voir éclore autour de nous une forme de tendresse.

Parce que vous êtes une femme ! Moi non. Je vois plutôt une hostilité parce que la singularité n'a jamais été l'occasion d'une tendresse.

Je sais que le mot mystique ne vous plaît pas. Je suis démunie de vocabulaire mais vous donnez avec un tel feu une nourriture essentielle, vous corrigerez le mot, mais puis-je dire que ce serait une mystique pour aujourd'hui ?

Une mystique pour aujourd'hui ? Oui, mais...

Ah c'est difficile. En tout cas une mystique pour aujourd'hui, plus encore que pour hier, doit satisfaire intégralement les exigences de l'intellectuel, de l'intelligence, de l'esprit. Là où il y a un certain laxisme, il y a quelque chose qui ne marche pas. Ce sera de plus en plus vrai. C'est une des fécondités de la science. Ce n'est pas seulement les connaissances accrues de façon extraordinaire que nous pouvons avoir maintenant, mais c'est de nous avoir appris la vigueur de l'esprit, l'honnêteté de l'esprit, l'authenticité de la vie, enfin tous ces éléments qui ont permis précisément à la science de lutter contre ces évidences de jadis, qui ont permis à Copernic d'aller contre ce qui se faisait avant, et ainsi de suite. C'est grâce à cette autocritique que la science a pris de l'expansion sans proportion avec ce que l'on pouvait espérer. Le jour où les hommes sauront s'autocritiquer dans leur imagination plus ou moins envolée, il y aura des possibilités de vie spirituelle beaucoup plus considérable que ce que nous pouvons connaître maintenant.

J'ai l'impression, dans ce que vous dites, d'entendre une sorte d'algèbre, c'est-à-dire quelque chose qui...

Nous sommes des mathématiciens mais, écoutez, l'algèbre a ce gros défaut que c'est toute une mécanique. Or moi, je ne suis pas une mécanique.

Non, mais vous arrivez à parler de l'essentiel sans être dans le contingent.

Je parle, je fais des grimaces, je suis tout à fait dans le contingent. Mais que, d'une certaine manière, il y ait un langage à la fois abstrait mais en contact avec l'essentiel, qui puisse être communiqué aux autres et dans une certaine mesure compris par eux s'ils ont déjà une certaine expérience personnelle de ce dont on parle, tout à fait d'accord ! C'est pourquoi à mon point de vue, plus on est soi-même, plus on est capable de le dire avec exactitude, dans l'intégrité de l'esprit...

1990 / octobre

À la rencontre de Marcel Légaut

Thérèse De Scott
Cahier Évangile et Liberté N° 90

Un itinéraire peu banal

Par deux fois l'œuvre écrite de Marcel Légaut a connu une brève période de notoriété dans des cercles chrétiens assez larges, en France, en Belgique et au-delà.

La première remonte aux années trente. Jeune agrégé de mathématiques et déjà professeur aux

facultés de Rennes, Légaut animait à Paris et en Auvergne, avec quelques amis, des groupes d'enseignants catholiques venus pour la plupart de l'École normale de Saint-Cloud. De leurs échanges spirituels sortirent deux recueils de méditations sur l'Évangile, d'un genre nouveau. Le ton personnel ainsi que la ferveur intelligente de ces textes firent impression. Que leur auteur fût un laïc, de surcroît un scientifique, membre de l'Université, en renforçait l'impact. Le cardinal-archevêque de Paris avait même préfacé ces *Prières d'un croyant*...

L'autre moment de succès est venu quarante ans plus tard, lorsque Légaut publia coup sur coup deux ouvrages, l'un sur le christianisme entre passé et avenir, l'autre sur la foi en tant qu'expérience personnelle de l'adulte chrétien (*Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* et *L'homme à la recherche de son humanité*). On apprit que depuis 1940 cet universitaire s'était fait paysan et berger dans un hameau de montagne, ce qui eut bien quelque effet sur l'intérêt que les journalistes attachèrent à l'événement. De plus, c'était une œuvre forte, propre à déranger par son assurance comme par ses questions buissonnantes. Mais la justesse des propos attirait. Elle arrivait à point nommé au carrefour de l'après-concile, période d'ouverture et d'euphorie pour les uns, d'inquiétude et de raidissement pour les autres, période étale cependant pour une masse de chrétiens déjà indifférents au changement. Ces deux livres sur le christianisme, bientôt suivis d'un troisième sur l'Église catholique (*Mutation de l'Église et conversion personnelle*), élargissaient l'espace de la réflexion jusqu'aux fondements, de manière exigeante et dans le souci «d'entrer dans l'intelligence de ce que Jésus avait vécu quand il était avec les siens».

Vingt ans ont passé et, comme il est naturel, cet engouement s'est dissipé. Cependant l'auteur continue d'écrire et de publier. La diffusion de ses livres s'étend. On les réédite. «Dieu pratique la politique de la poussière», disait un jour Légaut en faisant allusion au caractère discret, diffus et tenace de toute action en profondeur. Poursuivant sa course, l'œuvre nourrit le plus souvent la méditation silencieuse de lecteurs attentifs. Ici et là, elle réunit de petits groupes d'adultes de tous âges qui relisent ces textes. Ils y déchiffrent leur propre vie de foi et la confortent en écho à la parole de ce grand croyant. L'heure est maintenant aux lentes germinations de ce qui n'a pas encore manifesté sa possible fécondité.

Un témoin dérangeant

Une circonstance fortuite me fit découvrir la pensée de M. Légaut à l'heure de son succès : quelqu'un m'offrit *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, dont j'ignorais la publication. La vertu de son écriture fit le reste. D'emblée elle ramena mon attention vers un article de la revue *Études* (octobre 1970) que j'avais lu peu auparavant et qui m'avait émue. Légaut y décrivait *La Passion de l'Église*. Quelle passion ? Celle de la difficulté extrême qu'éprouve aujourd'hui l'Église à correspondre - non seulement en s'adaptant, ce qui est trop peu, mais aussi en "mutant" - aux exigences de sa mission dans nos sociétés mentalement remodelées sous l'effet puissant des sciences et des techniques. Passion qu'elle imposa plus d'une fois à certains de ses fils parmi les plus lucides et les plus dévoués, en barrant leurs recherches qu'elle jugeait menaçantes et qui pourtant l'auraient servie. Passion de l'impuissance et du désarroi devant une époque où même les êtres les plus religieux sont secrètement anesthésiés par l'indifférence générale, où trop de chrétiens se satisfont d'une sorte de religion civile réduite aux activités festives des rites de passage...

Non content d'interroger le passé immédiat de nos Églises, l'auteur cherchait à discerner, parmi les causes lointaines des dérives actuelles, celles qui touchaient aux fondements intellectuels de la doctrine et à l'esprit des institutions. Pour que se dénoue la crise, une véritable reconstruction, s'imposerait... plus tard, jugeait-il, quand les ruines se seraient accumulées.

«Cette reconstruction exigera une vitalité spirituelle exceptionnelle pour permettre à l'Église, grâce à une intelligence renouvelée de son histoire, d'innover avec sagesse dans le domaine jadis le plus assuré de la doctrine et de la discipline sans trahir sa mission, mais au contraire en prenant mieux conscience, sous la poussée vigoureuse de sa foi et à travers sa réalité proprement humaine, de sa véritable transcendance issue de son Maître» (*Mutation* p. 27).

L'article des *Études*, qui m'avait introduite à la lecture de Légaut, allait devenir le premier chapitre du tome III, *Mutation de l'Église et conversion personnelle*, appel pressant fait aux chrétiens et surtout à leurs pasteurs.

De tout ce qui s'est publié sur le sujet depuis quelques décennies, je ne connais pas œuvre plus significative que cette trilogie. Elle traduit très exactement ce que ressentent, parfois sans oser se l'avouer, bien des chrétiens inquiets pour l'avenir du christianisme en Occident. Son auteur s'y présente en témoin, non pas en docteur, et avec une conscience vive de sa mission propre de laïc. Il y est engagé. Il y prend des risques. En faisant œuvre de pensée dans la ligne de l'approfondissement humain, il travaille en homme libre aux préparations de l'avenir. Sans nul doute, il soumet à une critique parfois rude sa propre tradition chrétienne, dans le souci de départager l'indispensable et l'essentiel. Mais il assume cette tradition. Il aime son Église, «sa Mère et sa croix». Déjà il esquisse -

ce ne sont qu'intuitions convergentes induites à partir de l'expérience d'une vie de foi persévérante - de nouveaux présupposés anthropologiques, comme autant de jalons pour une compréhension en profondeur de la mission de Jésus et pour une renaissance spirituelle du christianisme demain. De cette renaissance il devient précurseur. De cette haute passion qu'est la foi, un témoin patient.

À la rencontre de l'autre

Après la lecture de quelques-uns de ses livres, j'avais souhaité rencontrer Légaut. Ce fut bref. Il m'apprit que ses amis se retrouvaient chaque année dans une maison communautaire à Mirmande, petit village de la Drôme, dans la vallée du Rhône. Il m'y invita et je m'y suis rendue. La discrétion, la simplicité des contacts et le sérieux des hommes et des femmes que je trouvai là me plurent. La communauté se nouait et se dénouait au fil des semaines de l'été. Passaient là des anciens du groupe et de nouveaux venus, lecteurs de ses livres pour la plupart. Lors d'une des deux réunions quotidiennes, Légaut lisait quelques pages d'un de ses livres. Il aimait qu'on l'interroge, qu'on le pousse à préciser ou à corriger ses affirmations, ses intuitions. Il ne lui déplaisait pas qu'on le conteste. J'appris que, durant les années écoulées, ces textes avaient été discutés, amendés, affinés sous la guidance de ses amis, ou plutôt avec leurs concours, puis réécrits. C'est alors seulement que ce qu'il avait d'abord dit et ensuite écrit «pour être au clair avec soi-même» était devenu projet de manuscrit en vue de l'édition. En 1977, il préparait déjà un petit traité d'un genre particulier, sur la vie spirituelle *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie*. Je me souviens d'un entretien à Mirmande sur le thème "la rencontre de l'autre". Une vive émotion s'était emparée de lui lorsqu'à la fin de sa causerie, il évoqua la rencontre de Jésus et de ses disciples ainsi que la communion qui avait pu se créer entre eux et lui. On me rapporta que, de même, lorsqu'il avait parlé à ses amis, quelques années auparavant, de *la passion de l'Église*, il en avait pleuré.

Revenant par la suite à Mirmande, j'eus l'occasion d'interroger Légaut sur son itinéraire et sur sa pensée (B. Feillet avait publié des entretiens avec ML : *Patience et passion d'un croyant*, Le Centurion 1978). Il semblait tenir à ce genre de mise au point, au moment où des anciens du groupe évoquaient volontiers leurs souvenirs, teintés de nostalgie. De retour chez moi, je relus l'œuvre, d'abord seule, puis avec le concours d'un petit groupe qui s'était formé à Bruxelles. Ensemble nous découvriions la fécondité d'une démarche existentielle, l'attraction d'un témoignage soucieux d'intégrité intellectuelle, les profondeurs d'une foi vraiment intériorisée. Lire une œuvre spirituelle en écho à sa propre vie de foi induit un double effet : en comprenant mieux l'œuvre elle-même et son auteur par les résonances qu'elle éveille dans un groupe, le lecteur prend davantage conscience de son propre itinéraire spirituel; il se met à penser ce que jusque-là il avait seulement pressenti; il se met à dire ce qu'il croit réellement. Ainsi naquit le désir de rassembler quelques textes de Légaut, de les commenter selon une approche thématique, à la lumière de ce que j'avais entrevu de son itinéraire. Ce travail pouvait servir de propédeutique pour ceux que rebutaient encore le style apparemment abstrait de l'auteur ainsi qu'un mode de réflexion hors des sentiers battus (De Scott, ML, *l'œuvre spirituelle*, Aubier 1984).

Cet homme avait suivi un itinéraire peu banal, non séparable de l'œuvre qui en était le fruit. J'entrepris d'esquisser, en guise d'introduction, le portrait spirituel de ce chercheur. La relecture de cette histoire m'aidait à dégager dès thèmes majeurs de ce que Légaut entendait par "vie spirituelle", sans la confondre trop vite avec ce qu'il disait aussi de la vie spirituelle chrétienne.

Cette base humaine de la foi était capitale à ses yeux :

- la foi en soi, intuition fondamentale, si révélatrice de ce qu'est l'acte de "croire en" lorsqu'il mène à l'assentiment joint à l'affirmation d'un réel, par ailleurs indicible;
- l'exigence intérieure, liée à l'appel, cet autre nom de la grâce divine. Elle est, selon Légaut, signe que le croyant a pris la vie au sérieux, qu'il grandit dans la conscience de soi et la présence à soi. Elle est une trace en son histoire de l'Acte qu'est Dieu, de la fidélité du croyant qui correspond à cet appel;
- la rencontre de l'autre, à différents niveaux de réalité, d'accueil et d'élection, depuis l'intérêt pour quiconque et le respect pour chacun jusqu'à l'amitié qui est choix réciproque, jusqu'à l'amour humain qui singularise les êtres, jusqu'à la communion au niveau de l'existence;
- le souvenir, cette activité spirituelle d'interprétation et de création grâce à laquelle le croyant découvre le sens, l'unité et l'unicité de ce qu'il a vécu. Elle l'aide à entrevoir ce qu'il aura à vivre en relation avec la mission qui lui est propre;
- enfin, l'approche du mystère qu'est Dieu. Elle s'amorce à l'occasion des activités spirituelles évoquées ci-dessus, qu'elle transcende cependant. Elle affleure davantage à la conscience quand le croyant s'ouvre au réel, en particulier dans les moments furtifs d'authenticité intérieure.

Les développements de ces thèmes repérés dans l'abondance de textes denses, pénétrants et rigoureux mettaient en évidence le caractère existentiel de la démarche suivie. Pour se dire, celle-ci faisait appel à ce que l'auteur appelait «les trois ordres de la recherche» : intellectuel, spirituel, religieux (Recherches intellectuelles et recherche religieuse dans *Travail de la foi*, pp. 41 et suiv.). L'art de combiner et

d'articuler en souplesse ces trois registres de la pensée conférait à son discours sur Jésus, sur Dieu et sur l'Église une cohérence organique - non systématique - vivante et attirante. Par le choix de quelques concepts clés qu'il clarifiait et auxquels il se tenait, l'auteur évitait le flou (*L'homme à la recherche de son humanité*, pp. 9-10). Il écartait délibérément citations, références, images et métaphores - à de très rares exceptions près - jugeant qu'elles font souvent survoler les problèmes ou bien les court-circuitent. Cette ascèse servait la pensée.

D'aucuns lui ont reproché, sinon son subjectivisme, du moins ce qu'ils considéraient comme un excès de subjectivité et même d'assurance (Subjectivité et intériorité, voir les questions du père Varillon à ML. dans *Deux chrétiens en chemin*, pp. 61 et suiv.). C'était oublier que, dans la description de l'expérience religieuse, le témoignage personnel est premier. Il n'exclut pas le discernement ni l'autocritique. Il s'accompagne de la critique d'autres témoignages. Comment pourrait-on éviter le "je" ou du moins ne pas s'appuyer sur ce qu'on a personnellement vécu (en se servant au besoin de manières de dire semi-abstraites) s'il s'agit précisément d'une expérience religieuse ? Toute doctrine religieuse finirait par tourner à vide dans son "objectivité" si elle perdait le contact avec la foi telle qu'elle est vécue, si elle négligeait les dires de ces croyants inspirés qui ont parlé en tant que sujets.

Qui était le chrétien Légaut ?

Les premiers mots lus dans le tome II qui m'avait été offert en 1971 étaient : «Qui est Jésus ? Telle est la question que doit se poser tout homme conscient de sa condition humaine et qu'aucune idéologie ne satisfait». Cette question, démultipliée en constellations d'autres questions, se répercutait dans toute l'œuvre, dont elle formait l'axe. C'est elle et la manière dont il en traitait qui exerçait un attrait sur nombre de chrétiens, y compris sur ceux qui avaient déserté les assemblées chrétiennes, depuis longtemps parfois, ou pris quelques distances par rapport à la doctrine de leurs Églises. Les raisons profondes de ces départs et de cette désaffection faisaient le tourment de Légaut car ils étaient lourds de périls pour l'Église et même pour l'Humanité. C'est pourquoi «entrer dans l'intelligence de ce que Jésus avait vécu» était devenu sa raison d'être, sa mission (Voir "Itinéraire" p. 23 dans *Méditation d'un chrétien du xx^{ème} siècle*).

Légaut fut éveillé à la vie spirituelle et à l'amour de l'Église sous l'influence d'un prêtre rencontré à l'âge de vingt ans, Monsieur Portal (Régis Ladous, *Monsieur Portal et les siens*, Cerf. 1985, 521 p.). Ce lazariste, ami de Lord Halifax, est surtout connu comme un des pionniers de l'œcuménisme au début de ce siècle. Il fut aussi un éveilleur incomparable et discret pour des étudiants catholiques de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, dont il était l'aumônier de fait. À son contact, Légaut connut ce que signifient "paternité et filiation spirituelles". C'est Portal qui suggéra au jeune agrégé de former dans le milieu universitaire un petit groupe monastique - de jeunes laïcs - dont le modèle s'inspirait peut-être de ces groupes de scientifiques chrétiens dont Teilhard de Chardin, rencontré dans les années vingt, avait rêvé lui-même. À peine amorcé, le projet tourna court par le départ de certains compagnons. Légaut le reprit en souplesse et différemment, devenant l'âme d'un groupe ouvert, de vie évangélique et qui se recrutait désormais dans le milieu de Saint-Cloud et des instituteurs surtout.

L'appartement communautaire de Paris, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, la maison de la rue Galilée ensuite, furent le point de départ d'un réseau d'amitiés durables, centré sur la formation spirituelle de jeunes chrétiens de l'enseignement public. Légaut, professeur de Faculté dès l'âge de 26 ans, à Nancy puis à Rennes, y faisait retour chaque semaine. De plus, il circulait en province pour encourager ses amis. Les textes des méditations qui se faisaient dans le groupe de Paris circulaient aussi. Durant quinze ans, il mena cette vie apostolique d'un genre nouveau pour un laïc, professeur d'université. Mais le dynamisme évangélique de ces groupes avait fini par s'essouffler. À la veille de la guerre, Légaut sentit le besoin d'une rupture ou d'un recommencement... Les livres qu'il publia de 1932 à 1938 avaient été le fruit et l'écho d'une riche expérience. En fait, ils n'étaient que la première étape d'un itinéraire où s'annonçaient quelques méandres.

Vint la guerre, la défaite et la démobilisation. Légaut se marie. Sa femme et lui, désireux d'effectuer un "retour à la terre", achètent un hameau abandonné et une terre en friche dans la montagne du haut Diois, les Granges de Lesches. Muté de Rennes à Lyon en 1940, Légaut abandonne bientôt définitivement l'Université. Une brève tentative pour introduire des alternances de travail intellectuel et de travail manuel dans la formation des étudiants n'avait pas convaincu l'Administration. De même que n'aboutit pas non plus, une fois la paix revenue, le projet de réunir dans le hameau d'autres familles qui auraient formé avec la sienne une petite communauté rurale chrétienne. Cependant les amis du groupe-réseau étaient revenus aux Granges dès que possible. Et la vie communautaire, riche d'échanges spirituels entre générations, relança durant les semaines d'été l'expérience d'autrefois.

Dans les premières années, Légaut, absorbé par son travail de paysan, participait peu aux réunions. Il connut, assure-t-il, vingt ans de jachère intellectuelle. C'est dans ce retrait et ce silence qu'allait lentement germer l'œuvre d'aujourd'hui. L'homme attendit que ses fils aient assuré la relève à la ferme

et aux prés avant de reprendre la plume et bientôt le voyage. Un petit recueil d'essais, échelonnés sur dix ans, parut en 1962, inaperçu ou bien vite oublié, *Travail de la foi*. Avec lui Légaut avait trouvé sa manière de penser, son sujet et, peu à peu, son style. Des entretiens d'été aux Granges, pour une poignée d'amis, sortit l'œuvre majeure dont quelques chrétiens reconnaîtront, bien plus tard sans doute, la veine prophétique.

«*Je pressens*, écrivait l'auteur à l'abbé Gaudefroy en 1946, *l'immense effort intellectuel et religieux qu'il faut faire pour sortir des modes de pensée, des idéaux, des évidences incontrôlées et implicites, qui nourrissent notre vie intellectuelle, nos constructions et nos jugements. Il ne faut pas être des installés. Il faut une déportation religieuse et intellectuelle, un exil que jadis on cherchait dans le désert, un changement de situation qu'on cherchait jadis en partant. Nous sommes terriblement des installés dans la vie. La situation privilégiée du fonctionnaire assuré du pain de chaque jour, la famille, la vieillesse, le rôle social, notre classe sociale, notre nation, notre époque, toutes ces chaises qui pourraient ne pas être des chaises, toutes ces sources de stabilité qui pourraient ne pas être ces sources de stagnation, mais qui en fait le sont sinon en droit. Rien de grand, de neuf, de créateur ne peut être fait par ceux qui ne sont pas capables de vivre ici-bas en déportés*» (Cité dans Th. De Scott, *Devenir disciple de Jésus : une lecture de l'œuvre de M. Légaut*, p. 13).

L'expérience terrible de la guerre et ce qu'avaient souffert réfugiés et prisonniers ont dû lui inspirer cette image forte. Quand le déporté est livré à l'inhumanité des idéologies, privé de tout cet "avoir" qui entretenait ses évidences et protégeait son existence, que lui reste-t-il pour vivre, sinon ce qu'il est, ce roc de son espérance et même de ses espoirs ? Légaut "voyait" alors son Église comme exilée dans la modernité, sans retour possible vers la chrétienté d'autrefois. Cet exil était pour sa croissance, non pour sa ruine. Mais comment l'aider, la servir dans cette situation de déportation ?

Cinq ans plus tard, esquissant, en présence de ses anciens collègues de Rennes, un bilan spirituel et intellectuel de ses dix années de vie paysanne en montagne, l'auteur insiste sur les conditions de vie «élémentaires et essentielles» ainsi que sur l'enfouissement social qui préparent le travail créateur de la pensée religieuse.

«*C'est que la vie de l'intelligence se mérite et ne souffre aucune tricherie. Je ne parle pas de l'activité du technicien mais de la vitalité intellectuelle du créateur qui doit s'arracher de lui-même cette vérité appelée par le siècle, que les hommes attendent et sans laquelle ils errent comme des brebis sans pasteurs (...)* Quelle rénovation de la pensée, nécessaire déjà, quelquefois désirée et pourtant encore inconnue, pourrait produire la dure mais authentique préparation de l'intelligence non pas à côté de la vie que l'ensemble des hommes doit lourdement porter mais à travers et au-delà d'elle. En faut-il moins pour ébranler le lourd prestige de ce qui a toujours été dit, toujours été enseigné et si rarement pensé et vécu ? Ah! ce sera dans l'étreinte d'une vie qui n'aura pas voulu se protéger et se rendre plus facile, plus facilement intellectuelle et spirituelle que jailliront les vives lumières de la contemplation qui libère et engendre» (Conférence donnée au Centre catholique des intellectuels français à Paris en 1950).

Ces propos ont l'accent d'un manifeste. Pourtant l'heure n'était pas encore venue pour ce mathématicien-berger de dire comment il concevait la voie qui lui semblait mener à Dieu et qu'il suivait comme il pouvait. En ces temps de reconstruction nationale dans une France vaincue, il recevra deux ondes de choc qui marqueront sa vision du christianisme. La première révélait l'étendue de la déchristianisation du pays; la seconde lui découvrait les racines de la crise religieuse qui atteignait tous les milieux.

Durant la guerre, en effet, le livre des abbés Godin et Daniel, *La France, pays de mission ?* avait secoué l'opinion chrétienne. Les premières études statistiques de sociologie religieuse qui parurent ensuite rendirent manifeste l'ampleur de l'effondrement de la pratique religieuse des Français. Légaut, qui n'avait jamais cru à l'efficacité de l'Action catholique dans le long terme, se trouva confirmé dans ses vues. L'avenir du christianisme se préparerait par des voies plus profondes.

Dans les années soixante, il eut en outre l'occasion de lire, de commenter ou bien d'entendre présenter aux Granges des études d'histoire et des témoignages sur la crise moderniste du début du siècle (Entre autres, *Au cœur de la crise moderniste*, P. Marlé René, Aubier 1950; *Histoire, dogme et critique de la crise moderniste*, Poulat, Casterman 1962; *Correspondances* de Blondel, Laberthonnière, von Hügel, Tyrrel...). Ces travaux très documentés prenaient acte des refus, des équivoques, des options de légitime défense et des condamnations qui avaient sacrifié des penseurs et des précurseurs, mais n'avaient pu barrer la marche des idées. Circonscrits alors au milieu ecclésiastique, ces débats d'idées imprégnaient maintenant le climat chrétien global et l'inconscient collectif. Nous étions dans la modernité, inévitablement. Des représentations du monde modifiées par l'avancée des sciences, une certaine perception de l'histoire, transformée par les progrès de la critique, des manières nouvelles de penser et de dire avaient fait reculer le seuil du crédible. «Les bases étaient maintenant ébranlées sans

remède».

«Pourquoi sommes-nous encore chrétiens ?» se demandaient Légaut et ses amis... En relevant les noms de quelques visiteurs des Granges, de ses amis laïcs et prêtres qui le rejoignaient l'été, en parcourant aussi la liste des sujets traités au cours de ces libres entretiens, on peut mesurer le réalisme et le sérieux du "travail de la foi" qui s'effectuait là. Les questions explorées portaient de l'expérience vécue, d'un point de vue humain et chrétien tout ensemble. Comme la deuxième génération avait grandi, des jeunes gens et des jeunes filles accompagnaient leurs parents et amenaient d'autres questions encore. Mai 68 n'était pas loin. La grâce des séjours aux Granges et des prolongements ailleurs dans le quotidien, c'était notamment cette possibilité de distanciation critique, d'effort personnel d'intégrité intellectuelle, d'intériorité dans un climat communautaire. Ne pas tricher. Dire la foi chrétienne telle qu'on la vivait, non telle qu'on la rêvait. Fonder son engagement sur du réel, pour vivre vrai avec soi, avec autrui.

Un effet précieux des quelques années de notoriété que connut alors l'écrivain Légaut fut la multiplication de ses contacts avec des publics divers, des groupes le plus souvent restreints mais motivés. Sa perception, de "la foi des chrétiens" a continué de s'enrichir grâce à la variété et à la qualité de telles rencontres, au cours desquelles il se laissait interroger, approuver, contester. Des contacts individuels ainsi qu'un abondant courrier en ont réconforté plus d'un. En même temps ils l'aidaient à préciser et à compléter son diagnostic de la crise présente. Légaut doit beaucoup à ses lecteurs et à ses auditeurs. Ils ont relancé son espérance d'une renaissance spirituelle en Occident, même si la conjoncture ecclésiale actuelle met présentement quelque sourdine à ses attentes des années soixante-dix.

Disciple de Jésus

L'œuvre de Légaut demeure inclassable, ni théologique, ni philosophique, elle ne relève pas non plus de la psychologie religieuse, quoiqu'elle participe jusqu'à un certain point de ces diverses approches. Peut-être est-elle en voie de réoccuper - mais très différemment - un lieu déserté de la littérature chrétienne, celui où se dit l'expérience spirituelle. Ce lieu, il y a deux siècles, était encore celui de "la mystique" - je ne dis pas "de la dévotion" car c'est très différent. Maintes fois suspectés d'illuminisme par leurs Églises (car il y avait dans leurs récits quelque ésotérisme et dans leurs comportements, quelques excès), ces spirituels des siècles passés ont été ridiculisés au temps des Lumières, après avoir été incompris. Peu après, les sciences humaines ont fait d'eux un objet d'investigation : le phénomène religieux. Elles sont allées plus loin encore, en supplantant pour ainsi dire, avec leurs méthodes propres d'analyse et de thérapie, ceux qui s'occupaient des "âmes". Et les chrétiens eux-mêmes se sont détournés de cette littérature mystique issue du monde clos des cloîtres ou des cercles dévots.

Marcel Légaut récuse avec raison l'épithète de mystique pour caractériser son œuvre. Ce domaine recouvre à ses yeux trop d'ambiguïtés, d'affectivité, d'imaginaire. S'il reconnaît le bien-fondé du travail critique accompli par les sciences humaines dans le domaine de l'expérience religieuse, il conteste cependant leurs prétentions toujours renaissantes à expliquer tout l'homme. À partir d'une méditation personnelle sur la condition humaine, la sienne, il a beaucoup réfléchi aux fondements anthropologiques de la crise religieuse actuelle. Il ne propose pas cependant des théories de remplacement pour combler les vides laissés par des certitudes qui s'effritent ou des évidences qui sombrent. Il explore des intuitions convergentes, il critique des représentations jugées archaïques, il opère des déplacements, accentue des insistances à partir de questions que réellement il se pose.

On ne résume pas cette œuvre, mais il est possible de mettre en évidence ce qui est au centre des préoccupations et des options de leur auteur.

Pour lui, l'homme est mystère. Chacun est unique, non numérable, non ordinaire. Cet être singulier, en devenir, ne saurait être confondu avec ce qu'il dit, fait ou pense, ni avec la conscience qu'il a de soi. L'homme transcende toutes ses réalisations. Inachevé par nature, il sait qu'il n'a pas tout l'être. Ce signe en creux de ses potentialités connues et inconnues est aussi le lieu de l'appel à l'accomplissement de soi sous la motion de Dieu. Par la foi en soi, inséparable de la conscience de sa carence d'être, l'homme affirme sa propre réalité et s'ouvre au réel. Par la fidélité à ce qui se promet en lui lorsqu'il correspond à l'Acte en acte qu'est Dieu, il entre dans le mouvement de l'activité créatrice.

Légaut a peu de chose à dire sur Dieu, car il répugne à se servir d'anthropomorphismes combleurs de vide. Par contre, il s'attache à décrire, par voie d'analogie, la relation de l'homme à Dieu. C'est à propos de la prière surtout qu'il s'interroge sur Dieu. Sa question semble pratique; si le croyant n'était pas exaucé, continuerait-il à prier ? Qu'en est-il de l'influence de l'homme sur l'action de Dieu ? Qu'en est-il de l'action de Dieu dans l'Univers et dans l'histoire ?... Légaut ne cherche pas à répondre à de telles questions. Il lui suffit de chercher à cerner d'un peu plus près le sens d'une telle question. Les pages parmi les plus inspirantes qu'il ait écrites évoquent l'expérience de l'homme créateur ouvrant en

présence de témoins qui, par cela même, l'inspirent. C'est sa parabole de la prière, cette relation indicible qui joint au mystère de Dieu le mystère qu'est l'homme (IPAC p. 172 et ss).

Dans la vie de Jésus, c'est l'aspect "fidélité", vécue jusqu'à l'extrême, que Légaut privilégie. Par là, Jésus est ferment de l'humain et chemin vers Dieu. Il est l'aide indispensable dans le drame que constitue toute l'existence humaine car il précède l'homme - «Ecce homo» - sur la voie de son accomplissement. C'est pourquoi être chrétien, c'est devenir disciple et, par l'intelligence en profondeur de celui que fut Jésus, entrer dans le même cheminement de fidélité.

S'agissant de l'Eglise et de la lecture de son histoire, l'auteur met la même insistance sur l'approfondissement humain et sur l'accomplissement humain comme critères de l'exactitude de sa mission. Rien n'est plus classique et parfois plus oublié... Le christianisme n'est pas une "religion" comme les autres. Fondamentalement, ainsi que l'a voulu Jésus, elle est appel. À travers son histoire, elle a toujours vécu la difficile tension entre "autorité" et "appel". Elle a le plus souvent préféré l'obéissance à la fidélité, l'indispensable à l'essentiel. À la manière d'un prophète, Légaut met vigoureusement en relief la dialectique du nécessaire et de l'essentiel, cet impossible que Dieu seul rend possible (IPAC p. 228 et ss). Aussi son jugement sur le passé des Églises est-il parfois bien rude.

Par son souci d'authenticité et par ses vues ardentes sur la mission profonde du christianisme dans un monde occidental qui glisse vers l'indifférence religieuse plus encore que dans l'athéisme. Légaut se situe en marge des stratégies de restauration et de réaffirmation de l'identité chrétienne. Il dit être à sa place «au fond de l'église, près de la porte»... Ne serait-ce pas là, à cette place effacée, la dernière, qu'on observe le mieux ceux qui entrent et ceux qui sortent ? De plus, ce qu'il a à dire, il le propose, se sachant sans mandat. Il ne le crie pas. Ainsi que l'écrivait H. Tincq dans *le Monde* : «Dans le concert intellectuel au sein du catholicisme aujourd'hui, la voix de Marcel Légaut est sans doute isolée. Mais elle est libre. L'âge l'a rendue plus sereine. Elle est écoutée à force d'être chuchotée».

1990 / octobre

Rencontre d'octobre 1990 aux Granges

Zinck Pierre
QQN N° 37

Je livre, au hasard, quelques phrases qui m'ont frappée lors de la rencontre d'octobre 1990 aux Granges, avec Marcel Légaut.

- Il faut être fidèle au meilleur de soi-même.
- Jésus n'est pas législateur, mais ferment ; c'est la raison profonde de sa condamnation par les autorités d'Israël. C'est parce que Jésus est essentiellement ferment de l'humain qu'il est universel.
- Plutôt le mot communion, que le mot prière.
- Celui qui a peur de se tromper, n'est jamais sur le chemin de la vérité.
- Aimer l'autre, c'est croire en sa capacité de devenir.
- Il faut que la langue progresse pour que la pensée progresse.
- Nous devons nous dégager de notre hérité chrétienne.
- Il faut inventer sa prière, quelque chose qui vient de nous, et qui nous nourrit, des paroles vraies.
- La force du christianisme, c'est de pouvoir s'adapter à toutes les civilisations.
- L'échec n'est qu'un passage, la défaite est une fin.
- Représenter = rendre présent, qui est mon prochain, celui qui me rend proche ; se rendre proche de l'autre, refus de compartimentage chez Jésus.

Je voudrais rajouter ces quelques lignes aux phrases que Jacqueline a notées.

- Si l'homme n'est jamais assez adulte pour ne plus avoir besoin de la loi, il est toujours trop grand pour qu'aucune loi lui dicte ce qu'il lui suffit de faire pour devenir originalement et pleinement soi-même.
- Selon la fidélité qui lui dicte intimement décisions et comportements, tout homme fait l'approche de sa propre humanité à partir des événements qu'il rencontre, des situations où il se trouve, des influences de toute nature qu'il subit, des rencontres plus ou moins profondes qu'il fait.
- Seigneur, aide-nous à porter sans broncher le poids du temps où nous serons dépouillés de tout ce qui, vaille que vaille, a favorisé en nous la foi et l'espérance. Puisse nous franchir de même, notre mission accomplie, le seuil dernier, celui de notre mort.

C'était le dimanche 4 novembre. Marcel Légaut avait accepté de passer une journée chez nous, au sein d'un très petit groupe. En traversant le Valais, il me dit dans la voiture, en observant le paysage de son œil d'homme de la terre : «C'est encore un pays».

Je lui demandai ce qu'il préférerait manger et il me répondit d'un petit clin d'oeil plein de malice qui n'était qu'à lui, «n'oubliez pas que je n'ai que deux dents».

Puis l'échange commence après un moment de silence, avec les questions fondamentales. Qu'est-ce que la mission, la prière, la vie spirituelle, qui est Jésus ? Cette longue expérience, cette longue réflexion qu'il nous livre en quelques phrases nourrissent déjà notre vie depuis longtemps. Le fait de l'entendre, d'avoir un contact si proche, une présence physique combien intense, de voir cet homme qui ne dit rien qu'il n'ait vécu, qui refuse toutes les facilités du langage pieux, nous fait entrer dans un autre type de connaissance. Ce n'est plus ni intellectuel, ni affectif, mais une communion par imprégnation. De notre part une qualité d'écoute rarement atteinte, de sa part la familiarité du petit groupe qui va jusqu'à la confiance.

Le repas en commun, très frugal, mais aussi très amical, nous fait irrésistiblement penser à «cette pièce où je travaille... cette simple cuisine de petite ferme où rien n'est frelaté par la mode et l'inutile, où tant de générations d'hommes ont vécu durement et pauvrement, mais fièrement leur existence de travailleurs de la terre» (*Patience et passion d'un croyant*, page 119.). Marcel Légaut a un sens très profond de l'importance du style de vie. On n'a pas la même théologie lorsqu'on habite un palais ou un bidonville.

Il partit le lendemain avec son petit bagage de pèlerin, un peu angoissé car il n'avait pas son billet de chemin de fer. Je lui dis qu'il était tout à fait possible de l'acheter ici. J'eus la naïveté, pour ne pas dire plus, de lui demander s'il voyageait en première ou en seconde classe. Sa réponse fut dans un clin d'œil que je n'oublierai jamais.

Le lendemain, il était mort

Unique berger, ô Jésus, ta main se pose sur l'épaule de cet homme.

Par lui tu mènes ton troupeau.

Ce berger, à ton image, tu le façannes.

Sans cesse, ta main l'affermis pour qu'il chemine dans la force et la patience.

Et lui s'efface devant toi, pur reflet, parmi ses frères, de ta présence.

L'Église de toi l'a reçu.

Il passe en tête pour marcher vers les montagnes.

Vers toi, la tête, ô Jésus, il oriente tout le peuple qui l'accompagne.

Vers toi il aime l'amour de ceux qui l'aiment.

Et lui-même à toi se donne.

Tu le consacres dans l'Esprit et déjà, de ta lumière, tu l'environnes.

Le 6 novembre dernier, Marcel Légaut est mort subitement: il avait 90 ans et a eu une destinée singulière. À 18 ans, il entra à Polytechnique qu'il abandonna ensuite pour Normale supérieure. Agrégé de mathématiques et docteur ès sciences, il consacra la première partie de sa vie active à l'enseignement.

Profondément marqué par un prêtre intellectuel, le père Portal, il vécut d'abord avec quelques amis dans une sorte de vie monastique, demeurant très attentif aux instituteurs de l'enseignement public, auxquels il apporta le témoignage de sa foi. Paroisse universitaire, camps d'été et d'approfondissement; nous devons à cette période de vie, un très beau livre : *Prières d'un croyant*, méditations sur l'évangile, paru en 1933.

En 1942, Légaut rompt avec sa vie d'universitaire. Il achète une ferme, élève des moutons, fonde une famille. Il obéit ainsi à un appel intérieur, voulant une incarnation profonde, un retour à une existence plus difficile. Il n'en conserve pas moins des liens avec des amis dispersés dans tout le pays. Il

continue à découvrir une foi personnelle, intériorisée et voulant rejoindre le cœur de l'évangile.

Légaut poursuit son existence, loin de Paris et des villes universitaires.

À partir de 1970, une série de livres traduiront ses recherches et ses propositions. *Introduction à l'intelligence du passé et à l'avenir du christianisme* (1970), *L'homme à la recherche de son humanité* (1971), *Mutation de l'Église et conversion personnelle* (1976) : c'est là toute une production qui exprime son orientation, jamais satisfaite. On peut encore découvrir son originalité dans les dialogues qu'il mena avec le père Varillon, en 1970 et 1977, et qui ont été publiés.

Autant que je puisse saisir la pensée de Légaut, voici ce que je dirais. La foi chrétienne est une expérience personnelle, profonde et unique; elle engage tout notre être et accompagne, stimule notre recherche, ses obscurités et ses découvertes. La foi chrétienne accueille la parole de Dieu qui s'est exprimée dans la Bible, Ancien et Nouveau Testaments. Mais le chrétien n'est pas seul; il rejoint des frères et constitue une Église, l'immense peuple de Dieu avec lequel il est en communion. Pour le catholique, ce peuple de Dieu a une structure; si tous sont égaux par leur baptême, certains exercent un ministère de service, de célébration et d'enseignement, prêtres et évêques avec la présence du successeur de Pierre, l'évêque de Rome, source et signe d'unité.

Légaut, marqué par les tensions du commencement de notre siècle, le modernisme, frappé par la pauvreté des hommes d'Église, met en relief la communion et relativise volontiers l'institution. Éternelle confrontation entre le corps et l'esprit, il est témoin de ce dialogue jamais achevé et auquel, un jour ou l'autre, nous sommes participants.

Légaut était une sorte de "gourou" pour un certain nombre de ses disciples. Qu'il représente pour nous un témoin de la foi, un chrétien de recherche, passionné pour communiquer à beaucoup d'autres son sens de la rencontre avec le Christ, incarné et sauveur, dont la parole nous fait vivre jusqu'à ce qu'il revienne.

1990 / 8 novembre **Le dernier retour à la terre de Marcel Légaut** Bertrand Révillion

La Croix

La mort d'un spirituel

Cet agrégé de mathématiques devenu berger aura profondément marqué des générations de chrétiens.

Marcel Légaut est mort mardi après-midi et sa mort ressemble à sa vie. C'est dans le train, en effet, qu'une crise cardiaque l'a terrassé. À plus de 90 ans, ce grand témoin de la foi était encore sur les routes pour parler de cette vie spirituelle qui l'habitait si profondément. Toute sa vie, Marcel Légaut aura été, selon l'expression de Gabriel Marcel, "un homme en chemin".

Né avec le siècle dans une famille bourgeoise, il fait des études brillantes à l'École normale supérieure dont il sort en 1921. Suivront une agrégation de mathématiques en 1922 et un doctorat en 1926. Professeur de mathématiques à Rennes puis à Lyon, il anime déjà des groupes de réflexion spirituelle. Il a alors l'occasion de rencontrer quelques grandes figures du catholicisme : Gabriel Marcel, Édouard Le Roy, Pierre Teilhard de Chardin, François Mauriac ou encore Jacques Maritain.

Peu à peu, il acquiert la conviction que la formation purement intellectuelle qui est alors dispensée à ses étudiants ne forme pas des hommes. Son expérience de la guerre lui a montré combien les intellectuels confrontés aux réalités cruelles de la vie sont désarmés.

Un projet de vie un peu fou

Naît alors chez lui un projet un peu fou : il propose à ses élèves d'alterner formation scientifique et travail manuel. Nous sommes en 1940, à une période où le retour à la terre n'est pas encore devenu une mode. Il achète une ferme dans la Drôme. Le hameau des Granges est au bout du monde, 5 km de chemin de terre qu'il faut gravir à dos de mulet. Pas de téléphone, pas d'électricité. Le voisin le plus proche à trois quarts d'heure de marche.

Pendant deux ans, Légaut tente de concilier sa vie de professeur et son expérience de paysan. Pendant les vacances universitaires, ses étudiants viennent le rejoindre, retroussent leurs manches pour labourer, faire les foins ou garder le troupeau de moutons. Mais l'agrégé de mathématiques s'épuise dans ces allées et venues incessantes entre l'université de Lyon et sa ferme drômoise. En 1942, il demande donc un congé définitif à l'éducation nationale et entre dans ce qu'il appelait sa période de "jachère intellectuelle". Dans un cadre magnifique et sauvage, cerné par les contreforts du Vercors, Marcel Légaut médite en gardant son troupeau. Il creuse sa relation à Dieu, seul, loin des cercles universitaires, lisant très peu. C'est de l'intérieur que naîtront les intuitions spirituelles les plus fortes de ce professeur devenu berger.

Une œuvre fondamentale

Plus de vingt ans plus tard, Légaut éprouve le besoin de se dire à lui-même ce qu'il vit. Il s'achète quelques cahiers d'écolier et de sa petite écriture soignée commence à remplir des pages et des pages.

L'œuvre fondamentale de Marcel Légaut est en train de naître. Sur les conseils d'amis, il propose ses écrits à un éditeur. L'ouvrage trop volumineux est publié en deux tomes, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* et *L'homme à la recherche de son humanité*. Dans ce dernier livre, Légaut développe une christologie ascendante. L'homme qui arrive à se dégager des déterminismes hérités de son hérédité et de son environnement social peut, s'il est suffisamment intériorisé, entendre naître en lui des appels, ce que Légaut nomme des "motions". C'est au travers de l'humanité que Dieu parle à l'homme. Creuser le mystère de l'homme, c'est entrer dans le mystère de Dieu. Plus l'homme répond fidèlement à ces appels intérieurs, plus il se rapproche de Dieu. C'est en recherchant son humanité qu'il accède à la foi.

Dans les nombreux ouvrages qui vont suivre, Légaut insiste sur cet itinéraire spirituel qui trace sa voie originale entre une démarche purement intellectuelle ou purement affective. Il médite sur l'itinéraire de Jésus qui lui-même a cheminé vers cette fidélité à son Père. Pour Marcel Légaut, l'homme-Jésus entend lui aussi les appels de son Dieu et y répond d'une manière qu'aucun autre homme ne peut égaler. Jésus, pour Légaut, c'est l'homme totalement fidèle. Fidélité absolue qui le révèle fils de Dieu.

Cette vision spirituelle amènera Légaut à combattre tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à une idéologie religieuse. La foi ne s'enseigne pas, elle n'est pas un discours extérieur auquel il suffirait d'adhérer. La foi naît d'une rencontre en vérité avec Jésus au travers de l'Évangile et au travers du témoignage des grands croyants de l'histoire. La foi est un chemin de liberté. Dès lors s'explique la méfiance de Marcel Légaut à l'égard des institutions pour lesquelles il avait, c'est vrai, la dent dure. Ses maîtres, le Père Portal et le Père d'Ouince, avaient eu à souffrir profondément du combat mené au début du siècle par l'Église catholique contre le modernisme. Marcel Légaut voyait dans les positions actuellement prises par Rome un "recentrage" similaire et ne cachait pas sa vive inquiétude. En avril 1989, il avait lancé par voie de presse un cri pour davantage de dialogue dans l'Église et avait reçu plusieurs milliers de lettres.

Mais s'il montait de temps à autre au créneau pour défendre une vision plus ouverte de l'Église, Marcel Légaut était d'abord un authentique spirituel. Un homme habité par la prière et le souci de témoigner de cette source qui le faisait vivre. Jusqu'à sa mort, il avait choisi de passer plus de six mois par an en dehors de chez lui pour aller à la rencontre de groupes de chrétiens, jeunes ou adultes, en France, en Belgique, en Allemagne et jusqu'au Canada. C'est en allant donner une nouvelle conférence en Avignon qu'il est mort. Un maître qui appelait ses disciples, non pas à lui ressembler, mais à devenir eux-mêmes.

Marcel Légaut va maintenant faire ce qu'il appelait avec humour son dernier «vigoureux retour à la terre».

1990 / 8 novembre **La mort de Marcel Légaut**

Tribune 8 novembre
Saint-Étienne.

L'écrivain-paysan était venu souvent témoigner de sa foi dans la Loire

Beaucoup de Stéphanois ont connu et rencontré Marcel Légaut qui vient de mourir subitement en Avignon, à l'âge de 90 ans.

L'originalité de Marcel Légaut tient à son parcours humain et spirituel tout à fait exceptionnel.

Marcel Légaut était un homme profondément inscrit dans la modernité et en même temps soucieux de retrouver les racines authentiques de la vie chrétienne.

Professeur d'université, animateur de cercles catholiques avant la guerre de 1940, Marcel Légaut va être provoqué par la débâcle de la guerre; débâcle militaire mais aussi, selon lui, débâcle morale et spirituelle.

Avec un certain nombre d'amis au départ, puis seul avec son épouse, il va vivre pendant plus de vingt ans dans l'austérité de la montagne du Diois aux "Granges de Lesches". Il devient paysan et s'efforce de vivre de la terre, même s'il a toujours dit avoir été un médiocre paysan.

À la fin des années 60, il prend sa retraite, ses six enfants sont établis. Il écrit deux ouvrages fondamentaux : *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* et *L'homme à la recherche de son humanité*. Ces deux ouvrages ont eu un énorme succès et un grand retentissement.

La recherche fondamentale de Légaut rejoignait les interrogations des chrétiens de l'après Concile. Il va être demandé par de nombreux groupes en France et en Europe qui travailleront ses livres. Il anime de nombreuses rencontres dans sa maison de Mirmande, multipliant avec douceur et force ses convictions.

«Pas de vie chrétienne sans enracinement dans l'humain».

«Pas de vie chrétienne sans vie communautaire».

«Pas de vie chrétienne sans retour à l'Évangile et à la relation à Jésus».

Marcel Légaut écrira plusieurs ouvrages de spiritualité dont le dernier *Méditation d'un croyant du 20*

ème siècle.

L'an dernier, il a publié un appel pour un renouveau de l'Église dans le journal *Le Monde*. Il lui semblait que certains courants de l'Église n'avaient pas la profondeur spirituelle souhaitable.

Il est mort en Avignon dans une de ses tournées qu'il accomplissait encore malgré son grand âge. Il laisse un grand vide. Il reposera sans doute dans cette terre des Granges au-dessus de Luc-en-Diois où des dizaines de jeunes et d'adultes sont montés depuis 1940 puiser à son contact des raisons de croire et d'espérer.

Marcel Légaut était présent à la fête du livre de Saint-Étienne en 88.

1990 / 9 novembre

Les funérailles de Marcel Légaut

Question sans réponse

Lesches en Diois, le 9 novembre
Journal de Die

Marcel Légaut, entre humanité et spiritualité, entendait promouvoir un nouvel état d'esprit. Marcel Légaut, le mathématicien devenu berger, l'ancien de Normale Sup. qui vivait un retour à la terre «avec une réussite moyenne» comme il l'avait confié en avril 1971 à notre confrère Paul Dreyfus, était avant tout un homme qui recherchait «l'approfondissement de sa réalité humaine et de la réalité de Dieu». Selon des proches, parmi lesquels Louis Evely, ancien prêtre, écrivain, décédé il y a cinq ans, et son épouse, qu'il venait rencontrer une fois l'an au centre de l'Aube, à Piégros La Clastre, il a joué le jeu de la vie humaine et de l'affectivité et rendu compte à travers ses livres de son itinéraire d'humanisation à travers sa recherche spirituelle. Sans jamais résoudre l'ambiguïté entre la nécessité de l'institution ecclésiastique et son poids écrasant. Au point d'écrire en exergue de l'un de ses livres «À l'Église, ma mère et ma croix».

Après avoir enseigné à la faculté des Sciences de Nancy et de Rennes jusqu'en 1940, puis à Lyon, Marcel Légaut est venu s'installer à Lesches en Diois, puis à l'abbaye de Valcroissant, pour changer de vie. Il devait se retirer vers le milieu des années 70 à Lesches, d'où il a en particulier envoyé au Monde, il y a quelques années, un manifeste dans lequel il réclamait une Église "témoin de l'homme". Mais autant laisser à Marcel Légaut la conclusion, celle qu'il revendiquait le plus : «L'humain et le religieux sont indissociables. Le religieux sans l'humain, c'est de la foutaise. L'humain sans le religieux, c'est imparfait ou précaire. Le religieux couronne l'humain».

Les obsèques de Marcel Légaut auront lieu cet après-midi à 14 h 30 à la cathédrale de Die.

Dernière rencontre

Die, le 9 novembre

Les funérailles de Marcel Légaut, célébrées dans l'émotion, avaient aussi comme un parfum de retrouvailles

Marcel Légaut, professeur de mathématiques agrégé, devenu berger à Lesches en Diois pour trouver la "vraie vie", installé un peu plus tard à l'abbaye de Valcroissant avant de prendre sa retraite à Lesches, animateur de nombreuses communautés de réflexion sur la spiritualité et la religion, auteur de nombreux ouvrages dont certains font autorité en matière de réflexion sur une autre évolution de l'Église, a été inhumé hier à Lesches en Diois après un office religieux célébré à la cathédrale de Die. Au-delà des mots, des phrases prononcées pour faire l'éloge d'un homme qui avait su faire respecter et apprécier son choix d'une autre voie capable de susciter une approche nouvelle de la spiritualité, les comportements de ceux, venus parfois de très loin, étaient hier significatifs de l'impact laissé par Marcel Légaut.

Sur le parvis de la cathédrale, beaucoup se sont retrouvés, qui s'étaient connus au cours de séminaires ou de rencontres, d'autres ont à nouveau échangé leurs adresses. Tous semblaient vouloir renouer autrement le fil qui s'est brutalement rompu en ce début de novembre. Une sorte de lien tissé patiemment, à force de conviction et de charisme, par celui que l'un des fidèles qualifiait «d'homme de conviction et d'échange, fidèle à sa vocation et à sa communauté».

1990 / 9 novembre

Enterrement de Marcel Légaut
Cathédrale de Die, le 9 novembre 1990

Madame Marcel LÉGAUT,
M. et Mme Denis LÉGAUT et leurs enfants,
M. et Mme Rémy LÉGAUT et leurs enfants,
M. et Mme Olivier LÉGAUT et leurs enfants,
M. Bruno LÉGAUT,
Mme Jacqueline LÉGAUT et ses enfants,
M. et Mme Jean-Paul FOURCADE et leurs enfants,
M. et Mme René LÉGAUT, leurs enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants,
Parents, familles alliées et amis ont la douleur de vous faire part du décès de
Monsieur Marcel LÉGAUT
survenu subitement le 6 novembre 1990, dans sa 91 année.

Les obsèques religieuses ont eu lieu le vendredi 9 novembre 1990 à 14 h 30 à la Cathédrale de Die.
Les Granges de Lesches, 26310 Luc-en-Diois

«Non, ma vie ne s'est pas réduite uniquement à ce que le passé m'a imposé, ni à ce que la société m'a dicté. Elle n'a pas été seulement régie par les aveugles déploiements de tous les déterminismes qui pèsent sur une liberté précaire jusqu'à être improbable... Elle n'a pas été la feuille morte qu'emportent dans ses tourbillons les remous sans fin engendrés par mes égarements et ceux d'autrui. Quoiqu'il arrive, et quoiqu'il en paraisse, ma vie ne sera pas l'eau vaine qui se perd pour toujours dans les sables stériles, car ailleurs, un jour, demain, comme une source, elle jaillira et fertilisera...» (p. 310)
«Jésus, jadis vous êtes secrètement entré dans ma vie comme le solliciteur silencieux. Mon Église m'a épilé votre nom dans ma jeunesse. Elle m'a enseigné la doctrine qu'elle a élaborée à votre sujet au cours des siècles. Vos saints, ceux dont j'ai aimé et admiré la vie, ont jeté sur moi leur manteau pour m'apprendre à vous suivre» (Marcel Légaut, *Méditation d'un chrétien du XXe siècle* p. 301)

Je cherche le visage

Je cherche le visage, le visage du Seigneur... Je cherche son image tout au fond de vos cœurs.

1 Vous êtes le corps du Christ; vous êtes le sang du Christ; vous êtes l'amour du Christ.

Alors ?... Qu'avez-vous fait de lui ?...

2 Vous êtes le corps du Christ; vous êtes le sang du Christ; vous êtes la paix du Christ...

3 Vous êtes le corps du Christ; vous êtes le sang du Christ; vous êtes la joie du Christ...

Je te rends grâce, Seigneur, pour cette éternité dont le seuil s'entrouvre pour ma joie...

Joie ardemment désirée, déjà pressentie dont, au long de mes années, j'ai accueilli les prémices dans le recueillement silencieux et plénier.

Joie de l'automne d'une vie, après les durs travaux et les étés torrides, quand la nature entière entre dans son repos et s'ouvre dans la splendeur et le calme des jours, sur le silence immense de l'hiver étincelant. Celui qui fut regardé parmi les hommes du regard de l'attente, direct et pénétrant, chaud comme l'amour, qui s'est levé, qui est parti, sait qu'il va là où tant d'autres ont été appelés, là où ils l'ont précédé tout au long des siècles passés. Compagnons inconnus et secrets de sa route, d'eux il a plus reçu qu'il ne pourrait le dire...

Joie du crépuscule quand les étoiles s'allument au plus noir du ciel et qu'au cœur du croyant remontent les souvenirs de ce qu'il a vécu... Lumière belle et tranquille dont l'extrême lueur porte déjà au-delà...

Joie du dernier départ pour le dernier effort avant l'arrêt suprême sur le plus haut gradin d'où l'être embrasse d'un unique regard toute sa vie à jamais écoulée.

Zone des calmes profonds où l'homme s'ouvre immobile, disponible et docile à l'action toute divine qui a œuvré sans cesse en lui, au plus intime...

Joie filiale de l'enfant qui s'en va vers la Maison du Père, a osé dire Jésus...

C'est là ma louange et ma reconnaissance.

(pages 310-311)

1990 / 9 novembre

La mort de Marcel Légaut L'agrégé de maths devenu berger et prophète

Bernard Feillet
Le Monde, 9 novembre

Marcel Légaut, qui a inspiré des générations de militants et intellectuels chrétiens, est décédé à l'âge de quatre-vingt-dix ans, mardi 6 novembre, d'une crise cardiaque dans un train qui l'emmenait à Avignon.

Né avec le siècle, Marcel Légaut a été, dans l'Église de France, un témoin privilégié de l'évolution spirituelle de son temps. Comme le Père Teilhard de Chardin et Jacques Maritain, il fut d'abord reconnu dans les milieux universitaires catholiques, puis dans un cercle beaucoup plus large.

À l'âge de la première maturité, alors qu'il est professeur agrégé de mathématiques à la faculté de Rennes, Marcel Légaut décide d'explorer ce qui sera l'intuition de sa recherche et de ses choix : vivre ce que le Christ a vécu afin de connaître, à la mesure de sa propre humanité, ce que Jésus a été. Si on l'interrogeait sur la divinité du Christ, il répondait, en respectant la foi de chacun et sans formuler la sienne de manière dogmatique : «Jésus est de Dieu».

Quand cet universitaire, ancien normalien formé dans les groupes "Tala" qu'animait M. Portal, aumônier de la Rue d'Ulm, achète, il y a tout juste cinquante ans, les Granges de Lesches, au-dessus de Luc-en-Diois (Drôme), pour élever des moutons, Marcel Légaut donne forme à une aventure intérieure que sa mort de vieux berger vient d'accomplir à son insu. Il n'était pas un homme d'éternité, ne se préoccupait pas du salut et n'entretenait aucune image pour masquer le fait que, de la vie après la mort, lui, du moins, il ne savait rien.

Rigoureux du point de vue moral - notamment à l'égard du couple et de la famille - il récusait la religion du devoir, comme une exigence extérieure à l'homme, et cherchait à répondre à la religion d'appel : que chacun vive dans la fidélité à lui-même, éclairé par les grands témoins de l'aventure spirituelle de l'humanité, dont le premier pour lui était Jésus-Christ, meurtri et révélé par les engagements qui construisent et limitent une vie, n'ayant pour signe de Dieu que l'immense attente des hommes passionnés d'infini.

Le refus d'une Église médiocre

Le solitaire - dont la pensée individualiste pouvait surprendre - après vingt ans de silence s'était remis à écrire et à voyager, allant de groupes de laïcs en communautés religieuses, porteur d'une parole dont la force était de libérer des enseignements subis, pour ouvrir chacun à sa vérité unique.

Dans la Drôme l'été, aux Granges, et à Mirmande dans une ancienne magnanerie, se réunissaient autour de lui ses vieux camarades des équipes enseignantes, mais aussi, de plus en plus nombreux, ceux qui, à travers ses livres, avaient découvert un ton et une liberté d'expression qui rejoignaient leur attachement à la tradition chrétienne et leur regard critique sur l'Église catholique.

Car Marcel Légaut n'a jamais pris son parti d'une Église médiocre qui aurait peur de la créativité spirituelle des êtres. Dans *Patience et passion d'un croyant*, comme dans *Un homme de foi et son Église*, il livra son indignation contre toutes les méthodes de répression intemporelles - notamment l'usage du secret - et toujours renouvela sa confiance dans la qualité de ceux qui, des évêques aux laïcs, constituent l'Église. Il aimait les êtres. Il était habité d'un secret - au sens qu'on ne saurait percer ce qui donnait une telle vérité à sa vie, - ce qui fait qu'un homme est un témoin de l'homme et trace du divin.

1990 / 9 novembre

Le Curé de Lesches

Père Froment

Homélie de monsieur le curé de Lesches à l'occasion des obsèques de Marcel Légaut en la cathédrale de Die, le vendredi 9 novembre 1990

C'est un moment bien pénible pour moi que cette dernière rencontre ici-bas avec un ami très cher, Marcel Légaut. C'est un ami... mon paroissien et il se plaisait, chaque fois que nous nous rencontrions, de dire «mon cher collègue». Il y a 40 ans que je connais Marcel Légaut, 35 ans que je le connais dans sa famille. Il m'a associé à toutes ses joies et peines de famille.

Comment peut-on oublier, oui, comment peut-on oublier une figure qui a été chez nous un témoin de l'authentique, un témoin à tous points de vue, un témoin sur le plan humain ? Connaissez-vous beaucoup de gens qui sont des citoyens, des universitaires, des professeurs connus, et qui viennent au bout du monde presque, chercher la solitude, se vouant aux travaux de la terre ? Car c'est ce qu'a fait Légaut.

Rappelez-vous les paroles du Seigneur : «Vous serez mes témoins à Jérusalem et jusqu'au bout du monde». Ça a été sa mission, frères, témoin sur le plan humain, et ceux qui l'ont bien connu, les gens de Lesches par exemple, qui sont magnifiquement représentés ici, vous le diraient mieux que moi.

Qu'est-ce qu'il a fait ? Il n'aimait pas, d'abord, le mot "retour à la terre". À quelqu'un qui avait voulu le contacter à ce sujet, un Parisien qui revenait à la terre, il disait : «Ne faites surtout pas de romantisme. Le retour à la terre, c'est de ces légendes qui sont coriaces et dont on revient».

Un de mes confrères qui avait assisté à des funérailles et à qui je disais à la sortie de l'église : «Tu avais devant toi, Marcel Légaut» et je l'ai fait rencontrer Marcel Légaut. Ce confrère lui a posé cette question : «Qu'est-ce que vous faites au juste ? - Monsieur l'Abbé, dit-il après une minute de réflexion, un métier biblique et éternel, je suis berger». Il n'était pas question d'universitaire. Berger, il le fut de tout son cœur, un modèle de berger pour ma part qui suis Doïs. C'est le dernier berger que j'ai vu, revêtu d'une limousine, manteau des bergers. Il fut aussi paysan. Il disait qu'il n'avait pas réussi. C'est peut-être vrai sur le plan humain, sur le plan économique, mais ce n'est pas tout à fait mon avis, il a réussi. Il a été berger, il a appris le métier au point de travailler de tout son cœur pour ses bêtes, les aimant. Je l'ai rencontré un jour, sur une place de Luc, avec un paquet plié dans un journal. C'était un agneau qui venait de mourir. Il le portait au vétérinaire pour savoir de quoi il avait pu mourir. Conscience du travail bien fait. Un témoin mais aussi un homme qui avait su s'intégrer à son village, aux paysans. On l'aimait bien. Il avait su s'entourer de conseils et ses conseillers étaient devenus ses amis. Ils pourraient en témoigner ici.

Ce qui m'a frappé surtout, c'est ce choix, cette vocation, dans ce lieu isolé. Avant d'écrire les beaux livres qu'il nous a laissés, il a vécu ce qu'il devait écrire. Vous savez, il parlait de la vie humaine de Jésus, il le suivait dans son évolution et ainsi il a fait pareil. Il a pris l'humanité entière à son début, à sa simplicité, berger comme Abraham. D'ailleurs croyant comme lui. Et puis il est arrivé à méditer. Ne l'a-t-on pas surpris en pleine campagne, derrière un poteau, au milieu de son troupeau, les bras en croix et à genoux. Celui qui l'a vu est ici, il pourrait en témoigner. Il méditait, il lisait peu. Au bout de 10 ou 15 ans, il a écrit et voilà l'œuvre qu'il nous a faite, un témoignage aussi.

Je vous dis toute ma peine mais, derrière cette peine, il y a une grande joie car c'était un croyant et il vit aujourd'hui. Je ne peux lui donner l'accolade comme je le faisais chaque fois que nous nous rencontrions, soit dans notre église, soit dans nos villages, mais je sais qu'il est vivant et ça, c'est une grande joie, c'est du soleil qui ne meurt pas. Il y a un proverbe allemand qui dit : il faut attendre le coucher du soleil pour pouvoir dire si le jour a été beau. Nous pouvons dire aujourd'hui que la journée de 90 ans a été belle et nous pouvons même dire que les dernières heures ont été les plus radieuses, magnifiques.

Cher Monsieur Légaut, au revoir. Nous nous retrouverons, nous échangerons encore cette accolade que nous avons échangée pendant 40 ans et nous vivrons dans la joie du Seigneur, dans la grande lumière. Vivez dans cette lumière, cher ami.

1990 / 10 novembre

Relativiser les absolus

F.D.

La Libre Belgique

10-11 novembre

Le mathématicien et théologien Marcel Légaut est mort à plus de 90 ans.

L'un des plus grands spirituels de notre temps vient de mourir "en pleine marche" à plus de 90 ans, alors qu'il allait encore parler et témoigner de cette vie spirituelle qui l'animait totalement et dont «beaucoup de chrétiens se dispensent en pratiquant leur religion».

Né avec le siècle, il suivit le catéchisme de persévérance jusqu'à l'âge de 20 ans. La rencontre de l'abbé Portal, témoin très vigoureux de la modernité, allait le lancer sur une voie qu'il n'avait certes pas prévue.

Professeur de mathématiques à l'université jusqu'à l'âge de 42 ans, il change brutalement de profession en 1940. Devenu berger, il le restera pendant une trentaine d'années, à mille mètres d'altitude. Il redescend ensuite dans la plaine pour partager son itinéraire spirituel et le message fondamental de Jésus, qui lui a notamment appris à relativiser ce que l'on considère souvent ici-bas et à tort comme des absolus. Un homme libre de la liberté de l'Évangile, et que l'on n'a jamais pu enfermer dans le cadre d'une idéologie religieuse.

Ses intuitions spirituelles ont fait l'objet de nombreux ouvrages relativement austères mais dont une excellente introduction a été réalisée récemment en Belgique : *Devenir disciple de Jésus* - Une lecture de l'œuvre de Marcel Légaut, par Thérèse de Scott. C'est encore en Belgique qu'il publiait en octobre l'un de ses derniers articles, sinon le dernier, sur la "Genèse de la vie spirituelle" sous forme d'une interview menée par une mathématicienne comme lui, dans *Initiations* : Christianisme multiple N° 4, octobre 1990.

Marcel Légaut, un maître pour tout homme à la recherche de son humanité. Une humanité qui conduit au mystère de Dieu.

1990 / 10 novembre

Un croyant en liberté

La mort de Marcel Légaut

Serge Lafitte
Témoignage Chrétien
10 novembre

C'est une crise cardiaque qui a terrassé Marcel Légaut dans le train qui le conduisait en Avignon pour une de ces multiples conférences qu'il continuait de donner, à plus de 90 ans, en France et sur les routes du monde.

Normalien, agrégé de mathématique, professeur à Rennes, puis à Lyon, Marcel Légaut s'était, bien avant le mythe du retour à la terre, "retiré" dans le Vercors au début des années 40. Pour s'isoler, mais sans se couper du monde et d'une Église qu'il continuait d'interpeller. Dans une tribune parue dans *Le Monde* du 21 avril 1989, Marcel Légaut avait tenu à s'associer aux "mouvements de protestations" contre un regain d'autoritarisme au sein de l'institution.

«Mon Église, s'inquiétait Marcel Légaut, sera-t-elle capable de la mutation qui lui est nécessaire pour ne pas être condamnée à devenir seulement une secte enfermée sur elle-même sous le couvert de doctrines incompréhensibles pour la plupart des hommes ?». Né avec le siècle, dans une Église en plein délire anti-moderniste, l'auteur d'une *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* (Ed. Aubier, 1970) demeurait, sur ce plan, d'une vigilance extrême.

Ce "mutant de l'intérieur", ainsi que le qualifie Bernard Feillet (*Patience et passion d'un croyant*), n'était pas en rupture de ban. S'il a «reconnu comme une tâche qui s'imposait à lui de dégager sa vérité de croyant de l'enseignement de la vérité religieuse de l'Église», c'est pour mieux y investir, explique Bernard Feillet, «la puissance de sa spiritualité». Là se manifeste toute la modernité de ce "chrétien désencombré".

Libérer le mystère de Dieu

Explorateur d'une voie intérieure, Marcel Légaut a tenté de «libérer le mystère de Dieu des enseignements figés» estime Bernard Feillet. Son objectif «n'est pas d'atteindre Dieu comme objectif de la foi, mais de devenir soi-même le sujet de l'expérience du divin».

Aussi, ce croyant en liberté se gardait-il en réserve du groupe, paroisse, diocèse... Utile quand il est le «lieu de rapports humains authentiques, critiques et chaleureux», le groupe devenait suspect à ses yeux dès lors que le "contrôle" qu'il exerce représente une menace pour «la seule vérification exigeante qu'est l'expérience ultime - au sens de dernier recours et de mise à l'épreuve - de l'individu dans sa finitude face à l'infini mystère de Dieu».

À travers son profond attachement au Christ de l'Évangile, Marcel Légaut n'a jamais cessé de poser cette question : «Comment être de Dieu ?» et de Dieu, à vrai dire, il parlait peu.

1990 / 14 novembre **La parole libre d'un berger**
Présence d'un témoin : Marcel Légaut (1900-1990)

Jean Lemonnier
Ouest-France, 14 novembre

Marcel Légaut est mort le 6 novembre, dans le train qui l'emmenait à Avignon. Né avec le siècle, cet agrégé de mathématiques devenu berger à 40 ans s'était révélé au grand public en publiant, en 1971, une "Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme". Ce penseur chrétien souhaitait un retour à la source évangélique. Jean Lemonnier, prêtre et animateur du Centre de La Brillantais (Ille-et-Vilaine), nous dit le croyant qu'il était, passionné et patient.

(P. B.-P. Saint-Malo)

«On ignore où l'on va quand on se lève pour partir». Ainsi parlait Marcel Légaut quelques années après avoir quitté l'université de Rennes pour l'inconfort d'un hameau perdu dans les montagnes du Diois. Décision radicale au milieu d'une vie. Coupant les ponts derrière lui et s'interdisant de revenir sur ses pas, il allait s'avancer sur un chemin non tracé. Il devient alors le berger que l'on sait. Et pendant qu'il s'occupe des moutons et travaille la terre, un autre labour se fait au-dedans, en profondeur. Une autre récolte viendra en son temps : des livres, des conférences, des rencontres. On verra Légaut parcourir la France et la Belgique, aller en Espagne et au Québec. On le verra revenir régulièrement sur les mêmes lieux. Il viendra souvent dans l'Ouest, à Nantes, Vannes, Rennes, Saint-Malo... Mais c'est chez lui, dans la Drôme, que ces rencontres ont commencé, dans sa ferme des Granges ou dans l'ancienne magnanerie de Mirmande.

Rien d'un gourou

Qu'allait-on chercher ainsi auprès de lui ? Une présence, une parole libre, longuement mûrie, relevée d'humour, jamais durcie, jamais figée. Une parole singulière, fruit d'une expérience spirituelle originale. On avait l'impression d'être près d'une source. Légaut parlait sans notes, sans papier. Ou bien, reprenant l'un ou l'autre de ses livres, il lisait quelques lignes, s'arrêtait pour corriger ou préciser un mot ou pour répondre à une question, alors s'engageait un échange, direct, familier, inventif, les

meilleurs moments.

Il n'avait rien d'un gourou, Légaut. Sa grande discrétion respectait infiniment la diversité des êtres. Pour l'essentiel, tout chemin est solitaire, et rien n'est programmable dans la vie spirituelle d'un homme. En ce domaine, l'uniformité est mortelle; nul ne peut imiter personne, chacun est invité à découvrir en lui-même sa singularité. Il fait confiance, le berger : «Si vous conduisez les brebis au pâturage, elles savent mieux que vous où est la bonne herbe».

Chercheur de Dieu

Disons-le clairement : Légaut n'était pas du genre à parler trop vite de Dieu.

Question de tact et d'exigence spirituelle... Il n'a cessé de le dire - avec plus de finesse qu'on ne peut le transmettre ici - chaque être doit entrer peu à peu dans l'intelligence de sa propre vie, trouver le fil d'Ariane qui se cache derrière les événements d'une existence, cerner la part mystérieuse de soi, car l'homme dépasse la conscience qu'il a de lui-même. Et pour le croyant, entrer dans l'intelligence des Évangiles, et plus précisément de la vie humaine de Jésus, de ce qu'il a eu à vivre, ainsi que de la manière dont il a découvert et assumé sa mission. De Jésus, Légaut aimait à dire qu'il est de Dieu. *Patience et passion d'un croyant*. Ce titre de livre convient bien à ce chercheur de Dieu...

On voudrait dire aussi son attachement à l'Église, et sa confiance toujours renouvelée à ceux qui la constituent, sans omettre ses critiques, et elles furent vigoureuses. On aimerait dire enfin son goût pour le silence et le recueillement prolongé. Mais on s'arrête au bord de la prière dont il disait qu'elle naît dans l'âme sans dire son nom.

1990 / 15 novembre **Les funérailles de Marcel Légaut**

Pierre Welcomme
Peuple Libre, 15 novembre

9 novembre 1990. Entouré de ses enfants et petits-enfants, de son admirable épouse, de ses amis fidèles venus pour certains de très loin, Marcel Légaut retrouve pour toujours sa terre des Granges, proche de Lesche-en-Diois.

La messe de funérailles de Marcel Légaut a été concélébrée vendredi 9 novembre à 14 h 30 en la cathédrale de Die, par le Père René Juvénelon, curé de Die, entouré du Père Daniel Blanc, vicaire général représentant Mgr Marchand (en synode épiscopal à Lourdes) et le Père Louis Froment, curé de Luc-en-Diois, vieil ami personnel du défunt et de ses proches.

Le Père Juvénelon prononça quelques mots d'accueil. «Universitaire, berger, écrivain, Marcel Légaut est avant tout un chrétien de bonne volonté, comme il aimait à le dire. Disciple de Jésus, il est mort en chemin, préoccupé qu'il était, comme son Maître, d'annoncer l'évangile, préoccupé surtout, comme son Maître, de cheminer vers les profondeurs de sa propre humanité. Aujourd'hui encore, il rassemble les siens, sa nombreuse famille autour de Madame Légaut, mais aussi vous tous, venus de tous les horizons pour retrouver son regard malicieux mais plein de bonté. Venus pour réentendre aussi, peut-être, ces paroles du Maître qui ont bouleversé sa vie, venus partager avec lui encore le repas de Jésus. Maintenant et pour longtemps encore, Marcel Légaut marche devant nous. Le berger marche devant. Quelqu'un disait ces jours-ci : il part en pleine jeunesse. Maintenant et plus que jamais, il reste ouvert à tous ceux et toutes celles qu'il a éveillés à la rencontre de Jésus».

Quelques mots du Père Blanc associèrent notre évêque, rappelant ce que Marcel Légaut lui avait écrit lors de son arrivée à Valence.

Le Père Froment lit, lui aussi, un adieu personnel, émouvant, d'une profonde sensibilité que nous voudrions pouvoir reproduire à l'occasion.

Et l'office commença par une prière de Marcel Légaut. «Jésus, jadis, vous êtes secrètement entré dans ma vie comme le solliciteur silencieux. Mon Église m'a épilé votre nom dans ma jeunesse. Elle m'a enseigné la doctrine qu'elle a élaborée à votre sujet au cours des siècles. Vos saints, ceux dont j'ai aimé et admiré la vie, ont jeté sur moi leur manteau pour m'apprendre à vous suivre» (Méd. p. 301).

L'épître fut également remplacée par une lecture tirée de l'œuvre de Marcel Légaut. «Non, ma vie ne s'est pas réduite uniquement à ce que le passé m'a imposé, ni à ce que la société m'a dicté. Elle n'a pas été seulement régie par les aveugles déploiements de tous les déterminismes qui pèsent sur une liberté précaire jusqu'à être improbable. Elle n'a pas été la feuille morte qu'emporte dans ses tourbillons les remous sans fin engendrés par mes égarements et ceux d'autrui. Quoiqu'il arrive et quoiqu'il en paraisse, ma vie ne sera pas l'eau vaine qui se perd pour toujours dans les sables stériles car ailleurs, un jour, demain, comme une source, elle jaillira et fertilisera» (page 310).

L'évangile fut celui de Jean, chapitre 17, versets 20 et suivants, expliqué, comme en action de grâces, par l'un des plus fidèles amis de Marcel, Pierre Voirin. «Heureux celui qui rencontre un jour un frère qui lui fait connaître, non pas une religion que beaucoup pratiquent, mais l'esprit de religion qu'ils ignorent encore en dépit, dans bien des cas, d'une première fidélité. La longue vie de l'ami que nous

pleurons a projeté cette lumière sur de nombreuses vies, à la faveur d'une disposition de son esprit. Il est parti de la croyance que tout jeune chrétien reçoit de son foyer et de l'Église pour entrer dans une recherche personnelle des chemins qui conduisent, par la foi, au mystère de Dieu. Il trouva ces chemins par une longue et constante méditation de la vie de Jésus, à partir des évangiles. La première à laquelle il me fut donné d'assister à l'âge de 18 ans et toutes celles qui suivirent furent placées sous le signe de la relation de Jésus à son Père, comme pour montrer que la méditation qui allait suivre ne pouvait s'éclairer à la lumière des contingences humaines. Il choisissait un passage de l'évangile de Jean, toujours le même, emprunté au chapitre 17 de la prière de Jésus à son Père. Je voudrais la relire avec vous. "Père, je ne prie pas seulement pour ceux que tu m'as donnés mais pour ceux-là aussi qui, grâce à leur parole, croiront en moi. Que tous soient un comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi. Qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé".

Je devais connaître un jour, de Marcel, la dimension de sa conversion. À quel choix de vie répondait l'installation de son foyer en ce coin solitaire de la montagne du Haut-Diois. "Vois-tu, me dit-il, quand un homme a été comblé sur le plan humain, il lui reste un jour, comme font les feuilles d'automne, à se séparer de leurs branches et tomber dans l'humus de la terre pour préparer de nouvelles créations". Je compris, ce jour-là, que Marcel était sur le chemin de la première béatitude, celle de la pauvreté. Merci, mon frère, pour ce que tu m'as donné».

À ce témoignage devaient s'ajouter celui de deux des fils de Marcel.

La préface fut remplacée par la prière d'action de grâce de Marcel, sa méditation pour le soir de la vie. «Je te rends grâce, Seigneur, pour cette éternité dont le seuil s'entrouvre pour ma joie. Joie ardemment désirée, déjà pressentie, dont au long de mes années, j'ai accueilli les prémices dans le recueillement silencieux et plénier. Joie de l'automne d'une vie, après les durs travaux et les étés torrides, quand la nature entière entre dans son repos et s'ouvre dans la splendeur et le calme des jours, sur le silence immense de l'hiver étincelant. Celui qui fut regardé parmi les hommes du regard de l'attente, direct et pénétrant, chaud comme l'amour, qui s'est levé, qui est parti, sait qu'il va là où tant d'autres ont été appelés, là où ils l'ont précédé tout au long des siècles passés. Compagnons inconnus et secrets de sa route, d'eux il a plus reçu qu'il ne pourrait le dire. Joie du crépuscule quand les étoiles s'allument au plus noir du ciel et qu'au cœur du croyant remontent les souvenirs de ce qu'il a vécu. Lumière belle et tranquille dont l'extrême lueur porte déjà au-delà. Joie du dernier départ pour le dernier effort avant l'arrêt suprême sur le plus haut gradin d'où l'être embrasse d'un unique regard toute sa vie à jamais écoulée. Zone des calmes profonds où l'homme s'ouvre immobile, disponible et docile à l'action, toute divine, qu'il a œuvrée sans cesse en lui, au plus intime. Joie filiale de l'enfant qui s'en va vers la maison du Père, a osé dire Jésus. C'est là ma louange et ma reconnaissance» (page 310).

Un seul chant pouvait clore ce partage eucharistique d'une rare intensité de foi. "Que tes œuvres sont grandes, que tes œuvres sont belles, Seigneur, tu nous combles de joie".

Marcel Légaut, le berger du Haut-Diois

J'ai acheté la terre des Granges le 14 novembre 1940 et j'y suis entré le 24 novembre avec ma femme. Nous nous étions mariés un mois avant. C'était un ancien hameau, trois fermes abandonnées depuis une vingtaine d'années, au bout d'un chemin de terre, à douze kilomètres au-dessus de Luc-en-Diois. Depuis que j'ai laissé les Granges à un de mes fils, j'y passe plusieurs mois par an, lorsque je ne suis pas en tournée.

Né avec le siècle, Marcel Légaut est reçu à Polytechnique en 1919 mais, désireux d'être professeur, il préfère le concours de l'École Normale Supérieure où il passera son agrégation de mathématiques, suivie d'un doctorat en 1924, et deviendra professeur d'université à Nancy puis à Rennes.

Mobilisé comme capitaine de DCA en 1939, il est démobilisé et nommé à la faculté de Lyon après l'armistice, en août 1940.

Déjà à l'ENS, membre du groupe catholique universitaire qu'animait un lazariste, le Père Portal, son appel intérieur est tracé. Sa soif de Dieu le conduira chaque jour jusqu'à ce 6 novembre où la mort l'a trouvé "en chemin", pour quelque visite ou conférence, jeune et éternel pèlerin.

Ses rencontres avec Teilhard de Chardin, Jean Guitton, Maritain, Kierkegaard et bien d'autres, l'influence de Monsieur Portal, sa grande intelligence personnelle, son indicible humilité, le bouleversement que représente la déroute de 1940, tout conduit Marcel Légaut à quitter l'université et à approfondir, pour la communiquer aux autres, sa réflexion sur le sens de la vie, de la foi, sur le message du Christ. C'est ainsi que, mis en disponibilité de l'université en 1941, il acquiert le "métier biblique et éternel de berger", comme il aimera à le dire lui-même. Il vit en autarcie les années de guerre, dans sa terre perdue où l'occupant ne viendra jamais et où il accueillera quelques résistants ou clandestins, outre quelques amis. La guerre terminée, il renouvelle le dialogue avec ses amis universitaires. Chaque année jusqu'en 1965, vingt ou quarante se retrouvent avec lui pour méditer et

prier, durant quelques semaines de l'été.

En 1962, l'arrivée à l'âge scolaire de ses enfants l'incite à se rapprocher de Die et il s'installe dans les anciennes bâtisses de l'abbaye de Valcroissant. En 1965, lui et ses amis décident d'acheter à Mirmande une vieille magnanerie où ils pourront, plus librement et tout au long des vacances, se ressourcer. C'est donc là que depuis plus de vingt ans les visiteurs de France et de pays voisins rendent visite à Marcel Légaut quand il n'est pas lui-même chez eux, animant des groupes de réflexion, des retraites, donnant des conseils d'une profonde sagesse à telle communauté religieuse, tel groupe œcuménique, tel responsable.

Déjà entre les deux guerres, il avait publié quelques écrits aujourd'hui épuisés *Prières d'un croyant*, *La condition chrétienne*, *La communauté humaine*. Mais c'est durant les vingt dernières années que Marcel Légaut livre son message, souvent qualifié de prophétique, en une série de livres. Outre ceux qui l'ont approché ou qui ont pu assister à l'une ou l'autre de ses conférences, lire un de ses livres et retrouver, grâce à lui, une foi que l'Église traditionnelle avait découragée, des voix éminentes de religieux, de théologiens ou d'évêques lui ont donné leur encouragement et leurs remerciements. «Merci de ce que vous dites et, plus encore, de ce que vous êtes, lui écrivait, il y a deux mois, l'un de nos évêques». C'est la voix d'un des grands "maîtres spirituels du 20^{ème} siècle" qui vient de s'éteindre. L'émotion était grande, hier, dans la cathédrale de Die pour les funérailles de ce chrétien, chercheur de Dieu, hors du commun, berger spirituel qui, durant 50 ans, a marché "devant son troupeau".

1990 / 16 novembre **Hommage à Marcel Légaut**

Philippe Warnier
La Vie N° 2359, 16 novembre

Un grand maître spirituel disparaît. Né avec le siècle, disciple du père Portal, un pionnier de l'œcuménisme, ami de Gabriel Marcel, de Teilhard, de Mauriac, Marcel Légaut est mort dans le train qui l'emmenait vers l'un de ces nombreux groupes qu'il avait suscités ou soutenus.

Je me souviens de l'éblouissement qu'avait été pour moi la lecture de ses deux maîtres-ouvrages, dans les années 70 : *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* et *L'homme à la recherche de son humanité* (Aubier). Derrière l'abstraction et la rugosité du style, et l'humble certitude de qui a entrevu l'essentiel, jaillissait la vérité d'un homme, la justesse indicible d'une relation à Dieu. Cette lecture intériorisait, à l'époque, ce que je découvrais du Jésus historique, confronté aux puissances de son temps. Le cœur de la pensée, de la mystique de Légaut était déjà là tout entier.

C'est en creusant, profondément, le mystère de son humanité confrontée au réel, que l'homme peut trouver les chemins d'une relation à Dieu. Et pour les chrétiens, le chemin par excellence s'appelle l'homme Jésus. C'est en approfondissant toujours davantage l'humanité du Christ qu'on peut aller vers le père.

Le témoignage de nombreux amis des petites communautés qui allaient puiser à la source Légaut m'a toujours impressionné. Ce maître, sans le vouloir, faisait des disciples. On racontait la quête spirituelle de cet agrégé de maths, son essai raté pour concilier l'enseignement et le retour à la terre, sa décision de devenir berger dans la Drôme, la longue maturation vingt ans durant de ses intuitions maîtresses avant qu'il ne commence à écrire, puis à aller de groupes en groupes...

J'ai fait sa connaissance, il y a quatre ans, au cours d'un long entretien avec trois ou quatre journalistes. Malicieux, le regard vif sous le sourcil broussailleux, infiniment fraternel et doux, il démentait l'impression un peu sévère que m'avaient toujours donné ses livres. Et il répondait avec une aisance déconcertante aux objections que nous lui adressions sur ses distances avec le dogme, sur sa critique de l'Église, sur ses pointes acérées contre l'activisme de l'Action catholique ou l'affectivité des charismatiques. Et de toute sa personne rayonnait une intense jeunesse, une souveraine liberté.

1990 / 17 novembre

L'Église de l'avenir
de Marcel Légaut

J.B.
L'Écho, 17 novembre

Les gens d'Avignon qui attendaient Marcel Légaut pour une conférence auront eu le cœur retourné lorsqu'ils auront appris, mardi dernier, que leur ami de 90 ans venait de mourir dans le train qui l'amenait vers eux.

Des générations ont bénéficié de son regard prophétique sur l'homme et sur l'immense tâche que l'Église avait à se mesurer aux questions que lui pose le monde moderne.

L'Église, pensait-il, s'ouvre sur «un avenir foncièrement inconnu mais que, par sa foi, elle doit pressentir à la taille de Celui qui est à son origine».

Marcel Légaut s'est réjoui de l'impulsion de Vatican II : «Correspondre, écrit-il, à toutes les questions

actuelles relève d'une façon capitale de la mission dont se réclame l'Église. C'est à ce point que cela lui est même nécessaire pour proprement exister et ne pas être amenée insensiblement à n'être plus qu'une religion du passé, désormais périmée».

Voilà pourquoi Marcel Légaut s'élevait sans beaucoup de ménagement contre ceux qui freinaient Vatican II, surtout s'ils faisaient partie de la hiérarchie.

S'il dénonce lui-même en passant certains désordres de l'après-Concile, un certain «enfantillage frondeur» et l'attitude de ceux qui «cherchaient surtout à choquer, en quelque sorte par gaminerie», c'est pour mieux se distancer des intégrismes figés. Homme de foi, il n'a pas le vertige devant «l'avenir nouveau et difficile de l'Église».

Il va donc être sentinelle et partie prenante de la «mutation dont l'Église a de toute nécessité besoin pour être fidèle à sa mission et assister les hommes dans leur approche de Celui qui a montré la voie». Marcel Légaut appelle en ces temps difficiles à l'espérance et à la conversion personnelle : «Puissent les chrétiens ne pas perdre cœur en cette heure de vérité; en ces temps où peu à peu privés des facilités que leur multipliait à loisir une chrétienté puissante, ils seront inéluctablement délogés des certitudes et des assurances qu'ils possédaient à bon compte, dont ils étaient des héritiers de naissance. Ils devront reconnaître qu'avec leur Église, et inséparablement d'elle, ils ont besoin, chacun personnellement, d'une nouvelle naissance, par son importance comparable à la première, pour que le passé ne s'évanouisse pas comme ce qui n'a plus d'objet».

C'est nous qui avons souligné les mots ci-dessus, ils résument le combat de Marcel Légaut.

Si vous avez de la peine, si vous avez des amis qui ont de la peine à entrer dans cette restauration urgente et nécessaire, lisez et faites lire les livres de Marcel Légaut. Ils vous diront que l'Église, à travers l'appel de Vatican II, n'a pas d'abord besoin de répétiteurs et d'administrateurs, mais de créateurs, de spirituels et de contemplatifs.

Marcel Légaut, un grand spirituel

Marcel Légaut, ce professeur de mathématiques devenu berger, est mort le 6 novembre dernier, d'une crise cardiaque, dans le train. Il était âgé de 90 ans.

Marcel Légaut aura été un grand spirituel qui a marqué des générations de chrétiens. Il avait fait de brillantes études de mathématiques et avait enseigné à Rennes et à Lyon. Pourtant, il estimait que l'éducation purement intellectuelle ne formait pas des hommes. Pendant la guerre, il avait remarqué que devant l'épreuve les intellectuels étaient souvent désarmés. C'est pourquoi il songea à proposer à ses étudiants, à côté de leur formation scientifique, une formation manuelle. C'était dans les années quarante. Il acheta une ferme dans la Drôme, au hameau des Granges, sans téléphone, sans radio, où des jeunes l'accompagnaient. Là, le travail alternait avec la réflexion,

Ces allées et venues entre Lyon et Les Granges étaient fatigantes pour Marcel Légaut, qui en 1942 demanda un congé définitif comme professeur. Dès ce moment, il devint berger. La garde de son troupeau lui laissait le temps pour la méditation car, disait-il, c'est de l'intérieur que naissent les plus fortes intuitions spirituelles.

Il lisait peu et n'écrivait pas. Jusqu'au jour où il sentit la nécessité de noter ses réflexions, ce qu'il fit sur des cahiers d'écolier. Des cahiers qui s'accumulèrent et incitèrent ses amis à les faire éditer. C'est ainsi qu'un ouvrage volumineux fut publié, en deux volumes, sous les titres : *Introduction à l'intelligence du Passé et de l'Avenir du Christianisme* et *L'Homme à la Recherche de son Humanité*. Lorsque Marcel Légaut était encore professeur à Lyon, il avait déjà suscité des groupes de réflexion spirituelle. À cette époque, il avait aussi cheminé avec des hommes tels que Gabriel Marcel, le Père Teilhard de Chardin, Mauriac et Maritain. Gabriel Marcel ne disait-il pas de Marcel Légaut : «C'est un homme de chemin».

Dans *La Croix* (8 novembre), Bertrand Révillion situe le "chemin de foi" de Marcel Légaut : «Pour lui, la foi naît d'une rencontre en vérité avec Jésus, au travers de l'Évangile et au travers du témoignage des grands croyants de l'histoire. La foi est un chemin de liberté. Dès lors s'explique la méfiance de Marcel Légaut à l'égard des institutions, pour lesquelles il avait, c'est vrai, la dent dure. En avril 1989, il avait lancé par voie de presse un cri pour davantage de dialogue dans l'Église et avait reçu plusieurs milliers de lettres».

Depuis plusieurs années, Marcel Légaut quittait sa bergerie six mois par année pour rencontrer des groupes de chrétiens dans différents pays d'Europe occidentale et jusqu'au Canada. C'est dans le train qu'il amenait à Avignon pour y donner une conférence qu'il a été appelé dans la lumière de Dieu.

Voici le début de l'émission enregistrée le 24 octobre 1988 sur Radio Chrétienne Média, au moment de la Fête du Livre, à St Étienne.

Père Louis Tronchon

Vous êtes une parole libre, exigeante pour les chrétiens que nous voulons être en cette fin du 20^{ème} siècle. Il me semble que vous avez des intuitions très fortes par rapport à la vie spirituelle. Il vous semble que l'ambiance du monde qui nous entoure le confirme. Une des soifs de l'homme d'aujourd'hui est celle d'une authentique vie spirituelle. Est-ce que vous pouvez nous l'expliquer ?

Marcel Légaut

Un des aspects de notre époque, c'est que les gens sont plus facilement portés à intérioriser que jadis parce que le cadre extérieur dans lequel ils vivaient jusqu'à présent, le cadre de chrétienté, leur suffisait. Dans la mesure où la chrétienté disparaît, l'aide que cette société chrétienne leur apportait du dehors se trouve diminuée. Et ils se trouvent placés devant le vide de l'existence qui jusqu'à présent se construisait du dehors et qui a besoin de se construire du dedans. Pour moi, une des grâces de notre époque, c'est que l'homme a besoin de s'intérioriser pour se tenir debout.

Lundi 19 novembre, soirée de recueillement et de prière en mémoire de Marcel Légaut, au Collège ND de l'Espérance, rue du Moutier, à St Étienne.

Un témoignage sur ce grand croyant qu'était Marcel Légaut, récemment disparu

C'est debout, le 6 novembre dernier, entre une session qu'il venait d'animer à Sion (Suisse) et une autre à Marseille que Marcel Légaut a été terrassé alors qu'il se rendait chez des amis de longue date, en Avignon.

À 90 ans, il tombe au champ d'honneur de l'action, une action toute spirituelle puisqu'elle recevait de la communication directe par la parole et du patient labeur de l'écriture la double impulsion qui lui permettait de partager en profondeur son expérience d'homme et de croyant.

Fils de son œuvre

Marcel Légaut se disait volontiers "fils de son œuvre", elle-même fruit de sa vie. Son itinéraire a été singulier, sa vie entière, celle d'un laïc chrétien. Jeune professeur à la Faculté des sciences de Nancy puis de Rennes, il rassemble, sous l'influence du lazariste F. Portal, des groupes de vie évangélique dans les milieux de l'enseignement public. En 1940, s'étant marié, il se fait paysan et berger dans le Haut-Diois et abandonne bientôt sa chaire d'enseignant.

Après vingt ans de retrait et de jachère intellectuelle, il se remet à l'écriture. Il parle à ses amis - qui le rejoignent chaque année aux Granges de Lesches - de sa vie d'homme, d'époux et de père, de sa foi de chrétien, de son Église. On connaît le reste : la publication, à l'âge de soixante-dix ans, d'un maître-livre, *L'homme à la recherche de son humanité* et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*.

Il allait au tout-venant. Il se disait presque marginal dans l'Église (le pensait-il vraiment ?). Il se voulait fidèle mais libre. Il avait la passion de l'essentiel, le génie de la profondeur, le sens des complexités. Par un travail de pensée incessant, conscient des exigences critiques de la modernité, il scrutait le discours chrétien, dans un souci d'authenticité et de rigueur, digne du spirituel et du scientifique qu'il était tout ensemble.

Il tentait d'analyser, de décrire et ainsi de découvrir, par une démarche unique en son genre, «ce que Jésus avait vécu quand il était avec les siens». Par cette voie aussi il faisait une approche existentielle de l'appel et de l'action de Dieu dans sa propre vie. Son souci questionnant était tenace, toujours insatisfait, toujours attiré par l'inépuisable du mystère. Sa mission trouvait sa joie et sa force dans cette recherche.

Ce qui était à comprendre de la mission propre de l'Église elle-même avait son nœud d'explication, jugeait-il, dans les premiers temps apostoliques. Alors, les disciples de Jésus, plongés dans le désarroi par la mort de leur Maître et, plus tard, par la ruine du Temple et par leur éjection hors de la Synagogue, s'étaient trouvés acculés à entrer plus avant dans l'intelligence de celui qu'était réellement Jésus et à vivre, d'une manière nouvelle, en communauté de foi.

Ses limites

M. Légaut avait conscience de ses limites, notamment en matière d'exégèse. «Je me vois, écrivait-il à la fin, comme un arbre sauvage et suis tout étonné d'avoir été malgré cela assez loin sur des chemins que

les plus avancés des chercheurs cultivés ont fréquenté dans le passé».

Aujourd'hui déjà, son œuvre dépasse les frontières géographiques et confessionnelles. Elle s'adresse en premier à l'Occident sécularisé. Exigeante, elle l'est, certes, car elle met en chemin tout vrai lecteur. Elle l'invite à découvrir pour lui-même le sens de sa propre vie, en devenant soi. Elle le sollicite à entrer, autant qu'il lui est demandé et qu'il le peut, dans la voie du disciple de Jésus.

Au prix de ces conversions personnelles, où la vie spirituelle et le travail d'intelligence ont une part essentielle, des croyants, par leurs initiatives, aideront leur Église afin qu'elle réponde à sa mission en ces temps qui, comme tous les temps, sont difficiles. Telle était, l'espérance de M. Légaut, bien plus que son espoir.

Ce grand croyant ne nous a pas quittés. Il marche en avant de nous.

1990 / 21 novembre

Marcel Légaut et Boquen

Lettre de Guy Luzsenky

Couvent Le Corbusier, 21 novembre

Le projet de Boquen me semblait, toujours défini par le titre du livre de Bernard Besret *Libération de l'homme*. Livre qui eut un impact considérable. Il se situait dans la ligne de Vatican II. Le document du Concile qui traitait de la vie religieuse, document qui servait de base aux travaux de l'aggiornamento des ordres et donc aussi à ceux de l'Ordre cistercien auxquels j'ai participé; document dans l'élaboration duquel Bernard a activement collaboré en compagnie de théologiens célèbres lors du Concile. Ce document énonce le principe que les traditions vénérables doivent être abandonnées s'il s'avère qu'elles ne sont plus adaptées aux conditions physiques et psychiques de l'homme d'aujourd'hui. Position révolutionnaire. Les ordres religieux étaient bloqués sur le passé, prisonniers des traditions et des règlements hérités d'autres époques, et y changer si peu que ce soit passait pour infidélité et relâchement. Mais cet asservissement au passé était aussi essentiel dans le système ecclésial. Aucune nouveauté n'était admise sauf si elle pouvait se prévaloir d'un antécédent dans la Tradition. Tout comme le postulant qui se présentait au noviciat avait à se couler dans un moule, le chrétien avait à accepter sans critique et sans réserve un système légué par le passé prétendument très ancien, fixé, pour l'essentiel, par les apôtres, donc sanctionné par l'autorité de Jésus et de Dieu.

La haute intelligence de Bernard, associée à son dynamisme juvénile qui n'hésitait pas à choquer à l'occasion, bousculait joyeusement ce carcan, "cassait les moules", passait outre à toutes les contraintes qui n'avaient plus de justification. Il réussit à nous convaincre de l'inanité de nos résistances viscérales, à nous entraîner dans cette voie de libération, exigeante et redoutable. Le foule innombrable qui a passé à l'abbaye ou a entendu Bernard à travers la France, la Belgique, la Hollande, a lu son livre, témoigne de son impact : il nous a libérés! Et nous avons fait l'expérience, les écluses qui la retenaient prisonnière, une fois ouvertes, la vie jaillit impétueuse!

Or dans ce labeur de libération, nous avons eu une aide très précieuse en Marcel Légaut. Car Bernard, certes, nous a subjugués et on était tout disposés à le suivre. Mais doute et crainte nous hantaient. Ce jeune homme aux allures peu rassurantes, notoirement mal toléré par les autorités et les "milieux autorisés", était-il vraiment prudent de s'y fier, ses vues géniales et audacieuses étaient-elles bien fondées ? En un mot, avait-il assez "d'autorité" pour bousculer tant de choses vénérables qui, pour la plupart d'entre nous avaient été fondamentales et nous avaient aidés à vivre, même si, en même temps, elles nous oppressaient ?

La grâce de Boquen venait à notre secours, la grâce de Boquen, qui était la convergence. Bernard attirait à l'abbaye tout ce qui comptait dans le monde chrétien. Notre émerveillement et notre espérance étaient que ces personnalités venues d'horizons diverses, ayant suivi des itinéraires fort dissemblables, convergeaient sur l'essentiel, il fallait avancer dans cette direction! Parmi ces amis de Boquen, la grande et solide figure de Marcel Légaut pesait de tout son poids. À l'extrême opposé de la jeunesse et de l'audace (apparemment) imprudente de Bernard, M. Légaut avait derrière lui un quart de siècle de réflexion solitaire, mais aussi communautaire, avec des chrétiens dont la valeur intellectuelle et morale méritait respect. Légaut aussi, par ailleurs, venait d'éditer des livres, austères, sentant la sueur d'une difficile élaboration, dont la rigueur ne tolérait aucune ambiguïté, aucun échappatoire. Livres qui, plus encore que l'œuvre de Bernard, bien modeste en comparaison, ont eu un impact étonnant. Oui, tout séparait le vieux sage des monts diois du jeune moine breton mais ils communiaient profondément dans le même sens chrétien, un flair extraordinaire pour saisir l'essentiel du message évangélique, car leur était commune la même exigence intérieure, impérative, sans concession, de conformer leurs vies à ce que le Christ avait enseigné et vécu.

L'accord de ces deux hommes, si différents mais s'imposant par leur stature, nous a "autorisés" à prendre notre liberté, à chambarder, comme le Concile nous y avait invités, tout ce qui était "désuet". répondant aux vues et aux besoins d'âges révolus, fardeaux devenus inutiles et encombrants, mais

qu'une éducation trop bien réussie nous empêchait de lâcher.

Ils nous ont quittés. Bernard, déçu de ce que ces hommes et ces femmes qu'ils voulait libérer avaient une fâcheuse tendance à s'accrocher et à se faire porter, est parti de l'abbaye en 1974 pour se libérer. Mais avec M. Légaut, le chemin continuait. Ce qu'il avait écrit dans ses premiers livres de façon plus ou moins enveloppée, nous le lisons en clair dans les plus récents. Pour lui-même est-ce devenu plus manifeste, a-t-il senti le besoin de parler haut et clair devant l'enlèvement ? Depuis quinze ans, quel chemin avons-nous fait grâce à lui, "autorisés" par lui à de nouvelles audaces, afin qu'en nous, une plus grande liberté rende possible le déploiement plus libre de cette action "nôtre, mais pas seulement de nous"!

Et maintenant, il est parti aussi, debout, comme un chêne qui tombe, fidèle à lui-même. Nous ne le retrouverons plus, le grand sage, homme libéré s'il en fut, si simple, si naturel, si riche d'humain. «...ma vie ne sera pas l'eau vaine qui se perd pour toujours dans les sables stériles... comme une source, elle jaillira et fertilisera». Nous en avons la certitude, et cette présence désormais intime nous encouragera à avancer sur le rude chemin de la liberté du chrétien.

«...la taille adulte de l'homme ne peut être atteinte qu'à travers le dépouillement d'une mort dont il aura su faire la dernière action de sa vie à force d'avoir progressé vers son humanité... la mort de l'être de foi et de fidélité est une lumière qui se propose à tout homme sur ce qu'il est en puissance de devenir». (*Devenir soi*, cité dans le témoignage des carmélites de Mazille, dans *La Croix* du 21 nov.).

1990 / 21 novembre

La fidélité de Marcel Légaut

Les Carmélites de Mazille
La Croix, 21 novembre

Marcel Légaut a passé sa vie à devenir chrétien. Dans une quête jamais close, que la double question : «Qui êtes-vous Jésus ?» et «Qui suis-je ?», tenait en haleine. Professeur, berger, pèlerin infatigable qui, à 90 ans, sillonnait les routes, faisant de cette dernière étape une sorte de croisade pour la vie spirituelle. Il ne cessa d'évoluer à force de fidélité. Fidélité... Un maître mot chez lui, qui recouvrait une vérité existentielle, son compagnonnage avec Jésus de Nazareth dont il se voulait disciple. «Toute ma vie j'ai cherché à connaître Jésus, à l'atteindre... J'ai essayé de le comprendre, d'entrer dans son intelligence à la lumière de l'expérience de ma vie» (*Patience et passion d'un croyant*).

Le secret, et le ressort, de Marcel Légaut est dans cet aveu, cent fois repris. C'est par son attachement foncier à la personne de Jésus qu'il nous touche, par là aussi qu'il atteint à l'universel. «Jésus est de Dieu», «Jésus est le chemin», «Jésus est le premier-né d'entre les hommes». Des professions de foi qui sont le fruit d'une longue maturation. Hostile à toute pensée systématique, impatient de tout jargon religieux, Marcel Légaut médite inlassablement les Évangiles. Il le fait à la faveur de ce qu'il entrevoit de son propre mystère car, pour lui, l'intuition de Dieu se greffe sur la prise de conscience du mystère que nous sommes à nous-mêmes.

«C'est par le plus intime de nous-mêmes que passe le chemin qui nous conduit à Dieu» (*Prières d'homme* p. 26), écrit-il, affirmant qu'il «ne suffit pas de comprendre la vie humaine de Jésus à partir de Dieu mais à partir de soi, car c'est ainsi qu'il porte chacun vers Dieu». Jésus est le révélateur de l'homme. Il est la seule approche que nous puissions faire du Dieu impensable dont il se disait le Fils. Par lui nous découvrons notre grandeur, notre "capacité" à être nous aussi de Dieu !

C'est encore l'attachement à Jésus qui justifie l'attachement à l'Église car, si quelqu'un est de Jésus, il est de l'Église. Qu'est-elle d'ailleurs, sinon la tradition irremplaçable grâce à laquelle nous avons reçu le souvenir de Jésus vivant et devons le perpétuer ? Aussi Légaut la veut-il d'appel et de plein vent, libre au nom de l'évangile, sans nostalgie du passé, sans peur de la modernité, travaillant l'humanité comme un ferment. «Ainsi héritiers de l'Église d'hier, les chrétiens ont à être créateurs de l'Église de demain en correspondant à ce que Jésus devient pour eux, afin que celle-ci soit petit à petit plus à la hauteur de sa mission» (*Patience et passion*).

C'est le désir de mieux comprendre Jésus, de saisir son enracinement historique, culturel, religieux, qui suscitait l'intérêt de Marcel Légaut pour la Parole de Dieu. Il redécouvrait, ces vingt dernières années, l'Ancien Testament, demandant qu'on lui envoie les références des lectures de l'office, découpages de passages clés, qui mettaient en lumière de grandes figures bibliques telles qu'Abraham, Moïse, Elie... Lui qui, par ailleurs, disait hautement son dédain des prières "toutes faites", s'était laissé gagner par les psaumes, leur saveur humaine originaire. Il retrouvait goût et sens à la liturgie, qui avait marqué ses années de jeunesse, reconnaissant l'élément irremplaçable qu'elle constituait pour la prière de la communauté croyante. La Semaine sainte le voyait revenir vers les monastères où il savait pouvoir célébrer le mystère central de la vie de Jésus. Les gestes et les paroles de la dernière Cène nourrissaient inlassablement sa méditation et lui paraissaient chargés de sens au point de pouvoir susciter jusqu'à la fin des temps la fidélité inventive des disciples de Jésus qui, en son nom, se

réuniraient. À l'intérieur de cette fidélité fondamentale, non seulement Marcel Légaut ne contestait plus la nécessité des institutions et des traditions spirituelles, mais il lui arrivait d'encourager à les maintenir contre vents et marées. Nul doute que la vigueur et l'ouverture de sa démarche spirituelle s'originait dans une vie de prière intense. Marcel Légaut avait une expérience de prière dont la profondeur et l'acuité affleuraient sans cesse, eût-il voulu la cacher. Pour lui, la prière était «l'activité principale du croyant» (*Travail de la foi*, p. 40)), faisant corps avec lui, se développant dans «le droit fil de sa vie». Aussi bien prière et mission vont-elles de pair, l'une et l'autre manifestations de l'action de Dieu en l'homme. De la mort, Marcel Légaut parlait souvent, prêt à l'accueillir, tel un sceau sur sa vie, témoignage ultime susceptible de délivrer le fruit d'une existence.

«Comme le mystère de Dieu n'est approché qu'à travers la nudité de la foi, sans doute faut-il penser que la taille adulte de l'homme ne peut être atteinte qu'à travers les dépouillements d'une mort dont il aura su faire la dernière action de sa vie à force d'avoir progressé vers son humanité. N'est-ce pas la raison pour laquelle la mort de l'être de foi et de fidélité est une lumière qui se propose à tout homme sur ce qu'il est en puissance de devenir ?» (*Devenir soi*, p. 146).

Un matin de novembre, dans une gare routière, ce "chrétien en chemin" a franchi le pas... Nous sommes nombreux à ressentir la peine et la solitude, mais plus encore la force du message de celui qui, pour avoir été témoin fidèle, devient «appel plus que jalon, maillon de la tradition vivante et inspirée qui, depuis les origines, travaille l'humanité pour qu'elle s'accomplisse en Dieu» (IPAC, 398).

1990 / 24 novembre

Homélie pour l'Eucharistie
à l'occasion de la Pâques de Marcel Légaut vers le Père

Sébastien Falques
24 novembre

Ce six novembre, debout, soulevé par une mission qui le rendait vivant et le configurait au Christ, son Maître et Seigneur, Marcel Légaut est passé de ce monde au Père. Il est allé rejoindre dans la plénitude du Royaume ce Jésus dont il fut l'incomparable disciple.

Pour ma part, je me dois de vous dire que Marcel Légaut est l'homme qui m'a le plus marqué et nourri dans ma relation à Jésus. C'est pourquoi, afin d'honorer la mémoire d'un homme qui se voulait disciple de Jésus et non point centre, je vous parlerai de Jésus. Mais parce qu'il fut un éveilleur de vie et que sa mort ne le sépare pas de nous, bien au contraire, je lui demande de m'accompagner de sa vigoureuse présence afin que mes paroles touchent en vous le plus pur de vous-mêmes, là où vous êtes seuls avec la Présence qui vous fait être. C'est l'Évangile de la Samaritaine (Jn 4, 5-34) que ses amis de Bruxelles ont retenu. Pour moi, ce passage est tout rempli du bonheur de Jésus, bonheur d'une mission issue d'un appel de Dieu et vécue sous sa motion. Dans la ligne de Légaut j'ai toujours aimé ce texte parce qu'il nous relate une rencontre singulière qui aboutit à une conversion. Légaut ne cessait de dire que c'est par l'expérience singulière et universelle que l'on accède à l'universel.

Reprenons le texte. Que voyons-nous ?

- Jésus fatigué demande à boire - La femme répond par une fin de non-recevoir - Jésus s'engage en faisant pressentir qui il est - La femme lui répond au niveau sensible - Jésus s'affirme davantage, il dit sa mission et son identité, il est Celui qui donne l'eau vive - La femme continue à réagir matériellement, sensiblement, elle n'est pas encore éveillée. On met tellement Dieu au service de ses besoins, sans entrer dans l'intériorité qui nous ouvre à une présence qui appelle - Alors Jésus se fait pédagogue. En demandant à la femme d'aller chercher son mari, Jésus ne vit aucune domination qui humilie mais, en aidant cette femme à se voir en vérité, il la situe au bon endroit pour qu'elle entende.

Ici je pense à tout ce que Légaut nous disait sur le négatif de nos vies qui se change en positif, dès lors que nous faisons la vérité en nous-mêmes. Dieu ne parle pas au personnage que nous jouons mais bien à la personne que nous sommes en vérité.

- Alors la femme change de niveau, elle oublie ses besoins; éveillée par Jésus, elle s'ouvre à ses désirs

- Et Jésus une fois de plus s'engage. Sans rien renier de son passé de Juif, il ouvre des perspectives plus grandes et c'est l'annonce du Père qui attend des adorateurs en esprit et en vérité. Il révèle à la femme avec une sobriété de discours qu'il est, lui, le chemin qui mène au Père.

Tout cela indique un homme qui sait d'où il vient et où il va. Il livre son identité et par là sa force tranquille. Cela le rend disponible intérieurement sans se disperser.

Il y a de la vigueur, du bonheur, de la bonté, beaucoup d'amour authentique dans cette rencontre.

- La femme est heureuse, elle abandonne sa cruche, comme l'aveugle Bartimée son manteau, pour courir annoncer la bonne nouvelle - Jésus est heureux, il a donné l'eau vive, il se sent compris, accueilli. Voilà pourquoi lui aussi, il en oublie sa propre faim pour se nourrir d'une autre nourriture, la volonté du Père.

Ce bonheur de Jésus, toute proportion gardée, fut le bonheur de Marcel Légaut.

- Par le labeur de toute une vie, constamment en recherche, Marcel Légaut a découvert dans sa vie les appels et l'action de Dieu - Sa passion fut d'aider les hommes à entrer dans l'essentiel, sûr qu'il était que nos profondeurs humaines nous mettent en marche vers Dieu - Enfin il aimait par dessus tout Jésus en qui il découvrait, à mesure qu'il creusait son humanité et la sienne propre, le chemin qui mène à la vraie vie. En Jésus, il voyait la grandeur de l'homme et la grandeur de Dieu.

C'est pourquoi nous ne pouvions pas trouver de meilleur moment pour nous retrouver à l'occasion du passage de Marcel Légaut que celui où nous refaisons ensemble le geste de Jésus. En tout temps, à toutes les époques, Dieu suscite des éveilleurs et des disciples de son Fils. Marcel Légaut, par grâce, en est un pour notre temps. Il aimait dire que l'on rencontre Jésus à travers des disciples pour qui Jésus est premier.

Monsieur Légaut a voulu s'insérer dans la longue lignée de ceux qui ont suivi Jésus et en furent les témoins. Il n'a voulu que cela. Ce fut son labeur, son bonheur et sa fierté. Maintenant qu'il est dans la gloire du Père, près de Jésus assis à la droite du Père, Marcel Légaut ne cesse pas d'être un éveilleur. Comme le disait une de ses disciples : "Ce grand croyant ne nous a pas quitté, il marche en avant de nous".

Merci, Père Saint, d'avoir envoyé en ce monde un Marcel Légaut. Merci, Jésus, d'en avoir fait un disciple. Merci, Monsieur Légaut, d'avoir dit oui.

1990 / 25 novembre

La mort de Marcel Légaut

Hebdomadaire *Dimanche*
25 novembre

Marcel Légaut a rejoint le Père

Le 6 novembre, alors qu'il allait donner une conférence en Avignon, Marcel Légaut a été terrassé par une crise cardiaque.

Cet homme, âgé de 90 ans, docteur en mathématiques, professeur aux Facultés de Rennes puis de Lyon, avait renoncé à l'enseignement en 1942, afin d'approfondir sa vie spirituelle. Retiré dans la Drôme, il avait écrit plusieurs ouvrages et était un conférencier apprécié, bien que sa façon de concevoir le christianisme ait parfois été critiquée.

Ce grand penseur exprimait ainsi son cheminement :

«À force d'intériorité et de relecture spirituelle de mon passé, de lucidité sur mon présent et donc de maturation humaine, j'arrive à une découverte essentielle qui, du mystère de l'homme, me conduit au mystère de Dieu».

«Dieu, nul ne l'a jamais vu. S'il n'est pas possible de le connaître, il est possible de reconnaître son action en nous. Les exigences qui se font jour en moi et que j'entends, si j'y suis suffisamment attentif, sont l'appel de Dieu en moi».

«Pour devenir pleinement homme, il faut être fidèle à ces exigences intérieures en essayant d'y correspondre le mieux qu'on peut. Jésus est celui qui a mené cette fidélité à son plus haut niveau. Je découvre en Jésus une grandeur qui ne m'est pas étrangère mais qui ne m'est pas accessible. C'est dans cette inaccessibilité de la profondeur de la vie de Jésus que je découvre une transcendance que je nomme Dieu».

1990 / novembre

Marcel Légaut à Mazille

Au Moyen-Age, l'abbaye de Cluny rayonnait sur la chrétienté dont elle était le centre géographique et spirituel. Cluny n'est que ruines. Mais l'Esprit souffle à nouveau sur deux collines proches : Taizé, Mazille.

Taizé, Église de la Réconciliation. Mazille, Carmel de la Paix. Mêmes thèmes, même esprit de partage de la prière et du silence.

À Taizé, des milliers de jeunes et moins jeunes viennent du monde entier se rencontrer, chanter et se taire avec cinquante frères. À Mazille, trente deux carmélites se taisent et chantent avec une cinquantaine de retraitants. Parmi ceux-ci, Marcel Légaut venait, plusieurs fois par an depuis vingt ans, partager la vie normale du carmel. J'ai interrogé le carmélite. «C'est un compagnon parmi nous, un moine de plus. Il aime faire oraison avec la communauté, prier ensemble l'aide beaucoup. Parfois il fait un commentaire au cours de la liturgie, il parle très bien de Jésus...».

Cet homme porté par l'Évangile avait au début une certaine difficulté avec la parole biblique. Il a travaillé (*Travail de la foi* est le titre de son premier livre). Il a décortiqué le sens et le voici à l'aise avec les grandes figures : Abraham, Moïse. «Il se nourrit de cette parole universelle qui dit les origines de l'homme et ce qu'est Dieu pour l'homme. Il aime les psaumes si adaptés à toutes les circonstances de la vie. Il est finalement très heureux», conclut un carmélite heureuse qu'il soit leur ami.

Le 6 novembre 1990, Dieu a rappelé auprès de lui Marcel Légaut, dans sa 91^{ème} année. La dernière soirée de sa vie, après la retraite de la Toussaint à Sion, il l'a passée au coin du feu avec quelques membres de *La Mispa* dont il avait encouragé la fondation et dont il était le Président d'Honneur. Ultimes heures, en Suisse romande, de partage combien riche et amical! Il nous a rappelé l'urgence, pour nous chrétiens, de trouver un vocabulaire neuf et adapté à notre temps pour dire ce que Jésus de Nazareth signifie dans nos vies : «Partagez votre vécu spirituel! C'est tellement plus important que tous les credos, articles de foi, redites ecclésiales...» Marcel Légaut était un spirituel authentique, toujours à l'écoute de son Maître, merveilleusement libre face à toutes les institutions. Il a été pour nous un ami combien sûr et apprécié. Prions pour que notre engagement demeure à la hauteur de sa vision pour nous!

Claude Arzac, Fondatrice et Présidente de la Mispa, est décédée le 22 septembre 1997 dans sa 79^{ème} année.

Bien connus dans notre diocèse où ils ont servi de nombreuses années (au SCEJI, dans la catéchèse spécialisée, à la librairie Maguelone, etc.), Francis et Marie-Hélène Batifoulier sont maintenant à Biarritz mais ils ne nous oublient pas et ils nous ont envoyé ces jours-ci ce petit texte que nous publions.

N. S.

Marcel Légaut est mort. Nous sommes quelques-uns à nous sentir un peu orphelins. Orphelins non pas d'un maître ni d'un gourou, Marcel Légaut était de la race des "engendresseurs". Grâce à lui, à la vigueur de sa pensée, à sa lucidité face aux questions que l'homme à la recherche de lui-même ne peut pas esquiver quand la maturité vient, nous avons pu nous affronter à nos propres questions et continuer à croire.

Marcel Légaut était un passeur. S'aventurer dans une recherche de foi personnelle, c'est prendre des risques. Entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu comme Légaut nous y invitait, amenait à de profonds réaménagements spirituels. Avec d'autres, on aurait pu perdre la trace, mais de lui émanait une telle vie intérieure, il était tellement homme de prière et de silence que tout son être était appel à découvrir son propre chemin - même si pour cela on devait quitter les grands axes ecclésiaux et s'aventurer sur des sentiers peu balisés.

Sur l'Église et ses dérives autoritaires, sa fascination pour toutes les formes de pouvoir, Marcel Légaut était sans complaisance mais, en même temps, il était viscéralement d'Église et il nous invitait à nous enraciner en elle à travers une pratique régulière.

Il espérait en la naissance de petites communautés de foi où des croyants s'appliqueraient en toute liberté et fidélité à devenir disciples de Jésus.

Nous ne savons pas si c'est cette Église qui est en train de naître mais Marcel Légaut, par le témoignage de sa vie, nous a convaincus qu'il n'y a pas d'itinéraire de croyant sans patience ni passion.

Voici un texte de Marc Farine écrit pour "Jalon des Équipes Secondaires" quelques jours après la mort de Marcel Légaut. En ce temps anniversaire, les Équipes Enseignantes de Lille nous l'offrent avec une fraternelle sympathie.

Marcel Légaut est mort. Cet homme a trop compté dans l'itinéraire humain de quelques-uns parmi nous, dans leur éveil à la foi, pour qu'il s'agisse seulement d'une information. Sa mort est un événement qui nous arrive et dont la dimension est spirituelle. Il a pu nous aider à "regarder l'abîme sans vertige", faisons souvenir ensemble de quelques intuitions qui ont été les siennes, qui sont autant d'invitations à nous mettre ou remettre en route.

Il n'y a plus de chemin "théologique" vers Dieu ou, plus exactement, il n'y a de théologie possible que si elle prend en compte la vérité des cheminements humains et d'abord de celui de Jésus : c'est l'expérience que cet homme a faite de Dieu qui est l'expérience fondamentale à partir de laquelle tout le

reste prend sens et non l'inverse.

Il n'y a pas d'activité plus nécessaire à l'homme que la recherche du sens de sa vie, étant entendu que cette recherche de sens est tout à la fois intelligence de son existence et création de soi-même. Cette recherche, chacun la mène pour son propre compte, même s'il peut recevoir lumière et courage de tous ceux qui l'entreprennent avec lucidité. On peut qualifier cette recherche de "spirituelle", si on entend bien qu'il s'agit de la vie humaine vécue authentiquement et pas d'autre chose.

Mais que veut dire "vivre authentiquement" ?

Vivre authentiquement, c'est vivre nu, sans assurance idéologique, sans le soutien de son milieu de vie et quelquefois dans l'incompréhension, sans illusions quant au bonheur que peuvent nous assurer les biens matériels. Là, dans le refus de toutes les illusions, il ne reste plus à l'homme d'autre certitude que celle de la valeur inaliénable de son existence. Cette affirmation n'a pas d'autre appui qu'elle-même, elle est de l'ordre de la foi, Légaut l'appelle "la foi en soi". Si je suis attentif à l'essentiel en moi, je fais à la fois l'expérience du sens de mon existence et de mon incapacité radicale à être digne de ce que je suis profondément. De là naît l'exigence spirituelle, ma vie sera cette quête jamais aboutie de celui que je suis appelé à être. C'est cela que Légaut appelle être éveillé à soi-même.

Nul ne peut vivre sans cesse à cette profondeur ce sont les grandes expériences de la vie qui donneront à chacun de prendre conscience de ce qu'il peut être vraiment. L'amour humain, la paternité, la recherche de la "mission", l'approche de la mort seront les lieux essentiels de cet approfondissement de l'humain en nous. Chacune de ces expériences est en quelque sorte une expérience de la limite.

Celui qui aura vécu dans la fidélité à cet appel profond, fidélité à la ligne de son être, connaîtra au moment de la mort que cette négation de son être, tellement douloureuse, est aussi le moment de l'affirmation ultime et qu'il lui sera donné de "faire de la mort, sa mort".

Telle est la vie spirituelle selon M. Légaut : comme toute vie, elle consiste à faire de ce qui lui est étranger une vie nouvelle qui est "sa" vie, à transformer l'événement en avènement, à inverser le destin en vocation. Cette recherche du sens de la vie ne se fait pas chez Légaut indépendamment de la recherche du sens de ce que Jésus a vécu. Ces deux recherches, si toutefois on peut les distinguer, se fécondent et s'éclairent l'une l'autre. Comment, en effet, entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu si on n'est pas suffisamment "éveillé" ? Comment saisir l'esprit de l'Évangile, à travers le témoignage ténu et quelquefois déformé qui nous en est parvenu, si on n'a pas l'expérience de ce que signifie la fidélité à sa "mission", même si cette expérience est limitée et fautive ? Inversement, cette foi en Jésus est le chemin privilégié de l'intelligence de l'existence, dans la mesure où elle est le témoignage de ce qu'est la fidélité jusqu'au bout de sa mission : le "Oui" proféré dans la nuit la plus complète. C'est aussi le chemin privilégié de la rencontre de Dieu : c'est dans la contemplation de ce que Jésus a vécu face à celui qu'il appelle son père, que nous pouvons entrevoir ce qu'est la "filiation divine" de Jésus. La recherche théologique et les formulations doctrinales sont éclairées par cette expérience et non l'inverse.

C'est en se réunissant "à deux ou trois" que les disciples de Jésus réalisent le plus authentiquement sa dernière recommandation de "faire ceci en mémoire de" lui, dans le "souvenir" de ce moment où son existence s'est en quelque sorte résumée dans le partage du pain et du vin.

La vie spirituelle à laquelle Légaut nous invite se conçoit comme une activité rigoureusement libre, on peut y être appelé, et non conduit. On s'y donne, on ne s'y prête pas. Elle peut être le lieu de la plus haute exigence, non celui du conformisme. Les chrétiens qui se rencontrent ne cherchent pas en principe leur confort intellectuel et spirituel, leur communion est appel réciproque à marcher le mieux possible dans la voie qui est, pour chacun, la sienne.

La communauté est le lieu privilégié de l'éveil spirituel. Pour Légaut, c'est la qualité des petites communautés qui permettra à l'Église d'affronter la mutation à laquelle elle est acculée. L'institution est nécessaire, mais elle est seconde, son premier souci doit être celui de l'éveil de chacun de ses membres et le service de la Communion.

En exergue de son livre majeur, M. Légaut avait placé ces quelques mots "simile est... fermento". La logique du "Royaume", c'est bien le moment de nous le rappeler, est celle du levain caché dans la pâte, des enfouissements et des lentes germinations. C'est le temps de la "patience" et de la "passion".

1990 / novembre

La fidélité de Marcel Légaut
Archives

Antoine Girin
Guy Lecomete

Ce mardi 6 novembre 1990, le béret sur la tête, la valise à la main, Légaut s'en est allé. Le vendredi suivant, tristes et désespérés, nous avons accompagné son corps à la cathédrale de Die, puis à la terre des Granges.

Il est entré dans son éternité, sûrement ébloui comme un enfant.

À notre dimension certes, mais comme les pèlerins d'Emmaüs, nous nous disions les merveilles que nous avons vécues avec ce disciple toujours en recherche pour entrer davantage dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu et le partager avec ses amis.

L'évidence est alors apparue : cette chance d'avoir cheminé avec lui, nous ne pouvions l'enfourer en nous. Il nous appartient de prolonger ce chemin vers Jésus, de l'approfondir, de l'élargir aussi, dans une écoute sans cesse renouvelée des besoins et des attentes du temps présent.

Ensemble, dès le lendemain, nous préparions les invitations pour le séjour d'été à Mirmande, nous sentant d'autant plus responsables de l'accueil matériel et spirituel dans l'esprit de Marcel Légaut.

Chaque groupe, en divers points de France, mais aussi en Belgique, en Italie, en Espagne, au Canada, continue ses activités sans repliement sur soi, essayant de vivre cette quête exigeante de l'universel, habité par cette passion de l'essentiel comme Légaut l'a été pour nous dans son long parcours de vie.

Les uns les autres, les uns par les autres, selon nos sensibilités, que nous sachions, selon une des prières de Marcel Légaut, «aller chacun sur la voie qui est la sienne, avec l'exactitude de la fidélité».

«Non, ma vie ne s'est pas réduite uniquement à ce que le passé m'a imposé, ni à ce que la société m'a dicté. Elle n'a pas été seulement régie par les aveugles déploiements de tous les déterminismes qui pèsent sur une liberté précaire jusqu'à être improbable... Elle n'a pas été la feuille morte qu'emportent dans ses tourbillons les remous sans fin engendrés par mes égarements et ceux d'autrui. Quoiqu'il anive, et quoiqu'il en paraisse, ma vie ne sera pas l'eau vaine qui se perd pour toujours dans les sables stériles, car ailleurs, un jour, demain, comme une source, elle jaillira et fertilisera...»

Lorsqu'une personne considère avec quelque recul les événements qui ont balisé et modelé son itinéraire, ce qui s'impose avec évidence, c'est l'importance des rencontres. De toutes les rencontres qui ont jalonné notre existence, se dégagent naturellement celles qui nous ont aidé à grandir, à croire en la vie et à lui donner un sens. Parfois, la rencontre de l'Autre est source exceptionnelle d'éveil et d'inspiration, au point qu'il en résulte un compagnonnage de toute une vie; survienne alors la mort de l'éveilleur, elle sonne comme l'entrée dans une solitude inaccoutumée... Marcel Légaut a été pour beaucoup cet exceptionnel compagnon de route. À ceux qui l'ont rencontré, il reste à puiser dans son souvenir et dans la permanence de son témoignage, la force de se passer désormais de sa présence.

Nul n'a jamais trouvé en lui un doctrinaire ni un directeur de conscience. Son autorité était d'un autre ordre. Elle imprégnait son regard exigeant et volontiers malicieux. Elle tenait à la qualité de son recueillement et de ses silences aussi bien qu'à la rigueur de ses paroles. Quiconque l'a vu vivre aux Granges, dans sa ferme, en famille ou parmi ses amis, ou encore à Mirmande, aux temps où il se sentait plus précisément "missionné", quiconque a connu le dépouillement matériel de son existence et l'intensité de sa présence n'a pu qu'en rester profondément marqué.

Lorsqu'en 1940, il a choisi de quitter la situation protégée de fonctionnaire pour s'implanter dans une ferme isolée du Haut-Diois, Marcel tournait le dos à la réussite mondaine et abandonnait une brillante carrière de mathématicien et de professeur de faculté. Citadin et intellectuel, il n'était en rien préparé au métier d'agriculteur et de berger. Son choix, en apparence insensé, n'était pourtant pas une fuite. À ses amis qui l'interrogeaient sur ses motivations, Légaut a répondu un jour par l'image biblique du grain de blé qui doit tomber en terre et y mourir pour porter beaucoup de fruits. Il ne pensait pas alors à sa mort mais à la nécessité de changer de vie, hors des fausses grandeurs citadines, pour croître en humanité et pouvoir mieux ainsi poursuivre sa quête, la quête de toute sa vie, celle de Jésus de Nazareth. Jusqu'à la fin, aidé dans sa recherche par celui-là même qu'il cherchait, Marcel Légaut n'a cessé de témoigner de sa foi et de la rendre contagieuse. Nombreux sont ceux qui, grâce à lui, sont restés attachés à la même démarche, alors que le langage officiel de l'Église tendait trop souvent à les en détourner.

Ce 9 novembre 1990, sous une pluie légère, nous avons fait cercle autour de son cercueil, parmi les buis du minuscule cimetière des Granges. Ainsi la quête de Marcel Légaut avait pris fin, mais non sa présence spirituelle. Ce grand témoin nous rassemblait encore. Et nous pouvions comprendre dans cet instant de communion, qu'il restait avec nous pour nous aider, chacun sur son propre chemin, à poursuivre la même recherche dans la même fidélité.

1990 / novembre

Marcel Légaut

Un prophète pour notre temps

Antoine Girin-Thierry Magnin

Archives

C'est par le plus intime de nous-mêmes que passe le chemin qui nous conduit à Dieu... Creuser le mystère de l'homme, c'est entrer dans le mystère de Dieu (message fondamental de Marcel Légaut).

«Sans que je le sache, j'ai suivi dans ma vie une ligne que je ne connaissais pas d'avance, mais dont je constate la réalité et l'intelligence après coup». C'est en ces termes que Marcel Légaut relisait lui-même sa propre existence celle d'un homme de foi, d'un spirituel chrétien passionné par l'homme, par la

recherche d'intériorité, par la fidélité à soi, par la fidélité à Dieu. Toute son histoire ainsi que les 18 livres qu'il publia sont comme la trace d'un chemin de fidélité à la Présence intérieure, à l'Exigence intérieure.

Né avec notre siècle, Marcel Légaut est un laïc, marié et père de six enfants, qui fit d'abord de brillantes études en mathématiques. Comme étudiant à l'École Normale Supérieure puis comme professeur d'université à Rennes et à Lyon (de 1925 à 1942), il travaille les relations foi-modernité et anime déjà de nombreux groupes spirituels. Il garde aussi de cette époque l'empreinte de rencontres bouleversantes qui, dira-t-il, participent au mystère de mon être, celles du Père Portal, de Gabriel Marcel, Teilhard de Chardin, Édouard Le Roy, François Mauriac.

L'expérience de la guerre de 40 va le marquer profondément. Elle lui montre combien les intellectuels comme lui peuvent être désarmés quand ils sont confrontés aux réalités cruelles de la vie. L'appel à l'intériorité et à la vie spirituelle est si fort que Marcel Légaut va donner réalité à un projet de vie un peu fou à l'époque (1942) pour un intellectuel, retourner à la terre pour méditer dans le silence de la nature. L'agrégé de mathématiques devient paysan et berger dans les montagnes de la Drôme. Et là, pendant vingt ans, il creuse sa relation à Dieu, il entre dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu. Loin des cercles universitaires, il laisse mûrir l'homme intérieur.

Après vingt ans de solitude et de fidélité silencieuse, il perçoit la nécessité de dire ce qu'il vit et d'en témoigner. L'œuvre de Légaut va alors se transmettre au monde. Elle se traduit par la publication de 18 ouvrages (véritables livres du cheminement) parmi lesquels *Introduction à l'intelligence, du passé et de l'avenir du christianisme* (1970) vendu d'entrée à plus de 50 000 exemplaires. Puis, *L'homme à la recherche de son humanité* (1971), *Intériorité et engagement* (1977), *Devenir soi* (1981), *Méditation d'un chrétien du 20ème siècle* (1983) et enfin des ouvrages sur sa passion pour l'Église de l'avenir comme *Croire à l'Église de l'avenir* (1985) et *Un homme de foi et son Église* (1988).

La recherche fondamentale de Légaut (humaine et spirituelle) rejoint les interrogations de nombreux chrétiens de l'après concile Vatican II. Marcel Légaut suscite et rencontre alors de nombreux groupes en France et en Europe, qui découvrent les chemins pour devenir soi à partir de ses livres et de ses conférences. Écouter ou lire Légaut, c'est laisser résonner en soi l'appel intérieur, c'est se laisser toucher de fond par l'intelligence de ce que Jésus a vécu.

Marcel Légaut est un intellectuel chrétien au sens fort et noble du terme. Il expérimente l'alliance entre la recherche spirituelle et la recherche intellectuelle. Ses livres sont denses, parfois difficiles. Sa parole est pure comme le diamant, toujours exigeante, pleine de la liberté d'être de Légaut, de sa finesse et de son sens de l'homme.

Il est mort en novembre 90 en allant donner une conférence à Avignon, entrant par là dans ce qu'il appelait lui-même avec humour son dernier et vigoureux retour à la terre.

Foi en l'homme et foi en Dieu

Ce que Marcel Légaut dit de l'homme relève de sa grandeur originelle et non pas en premier lieu des affirmations d'une religion. Il découvre par expérience en l'être humain une Réalité qui le transcende, un Absolu qui ne vient pas du dehors, qui est en lui et qui pourtant n'est pas à lui. Y renoncer, c'est renoncer à soi-même. C'est pour Légaut la découverte de la foi en soi, affirmation d'un absolu auquel l'homme est naturellement lié.

Ce chemin est approche de Dieu, non pas le Dieu que l'on atteint par des preuves, mais un Dieu qui se révèle à partir d'un chemin de recherche intérieure, en profondeur. Attention aux idoles, attention à ne pas s'enfermer dans des représentations que nous nous faisons de Dieu. Laissons plutôt vivre la Présence propre à chacun de nous de Celui qui se déploie en nous tout en étant autre que nous... de Celui qui nous engendre, Origine des appels des profondeurs de l'homme.

Devenir disciples de Jésus

La méditation de l'Évangile est au cœur du chemin du disciple. En interrogeant les premières communautés chrétiennes par une lecture du Nouveau Testament où l'intellectuel se joint au spirituel, on met à jour les exigences primordiales de Jésus et on s'efforce d'y répondre. Il nous appartient d'entrer dans la compréhension spirituelle de ce que Jésus a vécu avec les hommes de son temps. Cela pour découvrir progressivement ce que nous avons à vivre, aujourd'hui, ici et maintenant, à partir de nos potentialités et de notre authenticité. La grande aventure est de comprendre de l'intérieur ce qui s'est passé en Jésus dans sa relation au Père et pour ses disciples. Le cheminement qui nous attend est semblable à celui des disciples, par l'intelligence de ce que Jésus a vécu avec les siens, sa fidélité au Père, par la reconnaissance du Ferment qu'il est désormais pour nous et en nous. Plus on découvre Jésus, plus on devient soi dans l'intériorité et dans l'action, plus on entrevoit la profondeur qui joint l'homme à Dieu. La foi s'ouvre comme chemin de liberté. Ici il convient de souligner l'importance extrême pour Légaut de la Cène, du «Faites ceci en mémoire de moi». Vivre la Cène, dans la mémoire vivante de Celui qui la donna au soir du Jeudi-Saint, c'est être au plus haut que puisse atteindre

l'homme. Il n'est pas de critère plus décisif de la vitalité de l'Église que la manière dont elle renouvelle la Cène.

L'espérance en une mutation de l'Église

Marcel Légaut est passionné par l'aventure de l'Église sans laquelle, dit-il, le nom même de Jésus serait depuis longtemps tombé dans l'oubli. Cependant pour lui, l'Église a trop misé, pendant 20 siècles, sur l'uniformité des doctrines et des mœurs, sur la loi, et pas assez sur l'appel, sur l'initiative et la créativité personnelles. Elle a trop misé sur la cohésion externe d'une église-collectivité et pas assez sur l'unité d'une église-communion. Elle a trop favorisé l'institution au détriment de la dimension spirituelle et de l'élan prophétique. Et Légaut appelle une mutation de l'Église qui lui donnera d'être fidèle à sa mission.

Ceci exige une conversion personnelle de chacun, qui s'incarne dans les étapes suivantes :

* pour que l'Église vive et soit fidèle à sa mission d'être, il ne suffit plus désormais que les chrétiens se laissent porter par l'Église (c'était l'Église de chrétienté), il importe qu'ils la portent (c'est l'Église des disciples).

* Il nous appartient de nous consacrer à l'Église pour recevoir d'elle.

* Il est urgent que l'Église s'incarne en de petites communautés fraternelles où les êtres se reconnaissent, collaborent spirituellement les uns avec les autres, deviennent disciples ensemble. Ces petites communautés ne seront pas seulement des points de ralliement pour ceux qui ne trouvent plus réponse à leurs problèmes dans l'institution. Elles seront des cellules de quelques hommes et femmes qui s'assemblent au nom de Jésus, en petites fraternités, sans publicité, et qui croient à la fécondité de l'Esprit. Ces petites communautés représentent pour Légaut l'espérance de l'Église de demain et en formeront le tissu renouvelé.

Vie spirituelle et mission

Les éléments essentiels de la vie spirituelle pour Légaut :

* L'intériorité, fruit de l'approfondissement humain acquis à force de recherche patiente à la lumière d'une vie recueillie et engagée. Une exigence enracinée dans l'être et toujours inspirée par un au-delà de soi.

* Épouser le réel. Pour Légaut, le réel est la réalité que je dois approcher pour devenir ce que je suis en puissance. L'intériorité ne consiste pas du tout à se séparer du réel mais au contraire à l'épouser en ce sens.

* L'inspiration révélatrice. À certaines heures de notre existence, nous sommes comme à la frontière de notre vie, Nous avons l'impression que quelque chose va nous être apporté que nous avons à découvrir pour pouvoir correspondre à l'instant qui nous est donné. Ce sont des moments de dévoilement, d'inspiration révélée et révélatrice, trace d'une authentique vie spirituelle.

* L'intelligence spirituelle. C'est la capacité de comprendre du dedans, à partir d'un travail de présence en profondeur à soi-même, gage de notre liberté.

* La passion de l'essentiel. L'essentiel se révèle à chacun dans son intime comme une annonce que murmure l'espérance. Il ne s'enseigne pas, il se découvre par chacun à partir de sa vérité et de sa passion pour cette vérité. Mieux encore, il peut être entrevu selon les cadences de notre fidélité. Il est gage de renouvellement, de changement, de mutation.

* La découverte de l'universel. L'universel est ce dont l'homme s'approche quand il est conscient de sa propre réalité humaine essentielle et singulière, au-delà de ce qui est contingent ou marqué par le temps et le lieu. Il faut être de quelque part pour approcher l'universel qui est de Dieu, qui est le lieu où Dieu engendre l'homme.

Seule la prière associée à la méditation de l'Évangile peuvent donner accès à ce mystère intérieur de l'homme.

La parole qui s'efforce de dire exactement ce que j'atteins de Dieu malgré mon ignorance invincible, de nature, ce que j'espère de Lui malgré l'ordre transcendant qui le sépare de moi, ce que j'aspire à être par ce qui est le plus authentique en moi-même, ce que j'atteins de moi quand je suis moi-même dans la lucidité, est la seule prière dans le langage de l'homme qui soit langage pour Dieu. L'adressant à moi-même dans le recueillement, je me tiens devant Dieu, l'adressant à Dieu dans l'adoration, j'entre en ma présence. Autant qu'il m'est donné quand je parle ainsi, Dieu m'écoute, quand je m'entends ainsi, Dieu me parle. Quand la parole est juste, elle ouvre sur la présence à soi-même et à Dieu. Elle engendre la prière.

La mission

C'est dans l'horizon de la vie spirituelle que Marcel Légaut parle du sens de sa mission Il entend par là ce que chacun a à être et à faire pour devenir totalement soi-même, trouver sa place dans le monde afin d'être l'ouvrier que ses potentialités spirituelles et humaines lui permettent d'être. La mission ainsi comprise ne saurait être la conséquence d'un projet initial, mais le fruit de la fidélité d'un parcours de

vie dont l'itinéraire reste toujours à inventer.

Une recherche à poursuivre

«Non, ma vie ne s'est pas réduite uniquement à ce que le passé m'a imposé, ni à ce que la société m'a dictée... Quoiqu'il arrive et quoiqu'il en paraisse, ma vie ne sera pas l'eau vaine qui se perd pour toujours dans les sables stériles, car ailleurs, un jour, demain, comme une source, elle jaillira et fertilisera».

Cet extrait de *Méditation d'un chrétien du 20ème siècle* indique bien la recherche à poursuivre, non pour imiter Marcel Légaut, mais pour donner chair à ce qu'il a révélé du visage de Dieu, à ce qu'il a révélé de l'homme libre, fidèle et témoin. Pour que chacun devienne soi-même. De très nombreux groupes Légaut se réunissent régulièrement dans divers régions de France, en Espagne, Italie, Belgique et Canada. Selon Légaut lui-même, ce sont des groupes de vie et de foi, de petite taille, ouverts à tous les âges, où l'on respire le vent du large. Ils sont aussi à dimension d'existence, certains groupes se réunissant un dimanche par mois depuis plus d'un demi-siècle.

À nous de prolonger le chemin, de l'approfondir, de l'élargir aussi dans une écoute sans cesse renouvelée des appels du temps présent. Les uns avec les autres, continuons à suivre l'inspiration de Marcel Légaut, son intuition, sa passion primordiale pour l'essentiel. Tel est le récent message de responsables de groupes Légaut, soucieux de continuer cette quête exigeante de l'universel en entrant toujours plus dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu, comme Marcel Légaut le fit tout au long de son parcours de vie.

1990 / 24 novembre

À Dieu Marcel Légaut

Golias N° 24 novembre

Au moment où nous "bouclons" ce numéro, nous apprenons la mort de Marcel Légaut.

Ce que nous devons à cet homme est immense... comme notre chagrin. Avec lui, nombre d'entre nous sont passés de la religion à la foi adulte.

Nous n'oublions pas sa lettre du 1^{er} juillet 1989 à notre rédaction : «Bon courage ! Nos efforts ne seront pas couronnés de succès à court terme. C'est pour le moyen terme qu'il faut travailler : la formation spirituelle et intellectuelle. Vous le savez mieux que moi. Vous êtes jeunes, ou moins vieux que moi... pour travailler à l'avenir difficile».

1990 / novembre

Marcel Légaut, éveilleur d'intériorité

Jacques Musset

Nouvelles des Communautés, novembre

De plusieurs d'entre nous, il a marqué, d'une manière décisive, le cheminement intérieur. Ses livres, ses nombreuses visites au pays nantais (la première datée 1971 et la dernière de février 90), ses entretiens dans son centre de Mirmande près de Valence ont ensemencé nos vies et nos histoires personnelles.

Nous ne verrons plus son visage lumineux, calme et serein, son regard vif, ses clins d'œil de connivence et d'humour, ses doigts s'animer et frétiller comme pour annoncer des propos malicieux ou audacieux. Nous n'entendrons plus sa voix frêle mais combien captivante appeler sans relâche à l'aventure intérieure. Nous ne le côtoierons plus silencieux, intensément recueilli dans la présence à lui-même et à son Dieu.

Qu'importe ! Au-delà de son absence physique, il nous reste étonnamment présent. Sa longue et obstinée passion de vérité et d'authenticité intérieure, sa recherche sans concession d'intégrité intellectuelle, son refus des alibis, des mensonges et des conformismes, sa conviction que tout ce qui est vrai a une fécondité en dépit des apparences, sa liberté de parole, dût-il être incompris, son infini respect du cheminement des êtres, tout cela fait de lui un de ces grands vivants de notre histoire humaine. Comme Jésus dont il fut un ardent disciple, il a semé à pleines mains (vingt ans d'écriture et d'itinérance) le grain qui avait lentement germé et mûri en lui (trente ans d'enfouissement dans la montagne du Diois). Il nous convie aujourd'hui, nous qui sommes ses héritiers spirituels, à croire, envers et contre tout, aux semences de vie que nous portons en nos profondeurs et dont chaque homme est dépositaire, aux moissons qui se préparent et s'engagent silencieusement en chacun, s'il est fidèle au meilleur de lui-même, aux semailles qui en résultent au profit d'autres terres.

«Que chacun aille en paix sur la voie qui est sienne avec l'exactitude de la fidélité».

Extraits de *Devenir soi* (pages 90-91)

D'autre part, la mort, ce dernier seuil que l'homme a toujours à passer, ne lui laisse, à son approche, que le recours à la foi nue, enracinée en lui aussi profond qu'il a su atteindre à son humanité. Tout ce qui autrefois lui a facilité sa fidélité s'écroule alors, peu à peu, de façon continue, irréversible, définitive. Mais alors, savoir de foi que l'œuvre commencée où il a engagé totalement sa vie ne sera

pas mise en faillite par son départ, tant elle est capitale, savoir qu'au contraire sa mort sera une lumière et un appel auprès de ceux qui se sont suffisamment approchés de lui pour l'atteindre au niveau de l'existence et en recevoir don et force et que parmi eux plusieurs lui succéderont et le prolongeront chacun à sa manière propre dans l'essentiel de sa mission est le seul appui qui lui reste dans son total dépouillement. Que cet appui lui est précieux pour l'aider à tenir présente toute sa vie aux approches de sa fin. Mais il faut dire davantage. Comment l'homme ne connaîtrait-il pas, au cœur même de son succès, le plus profond découragement s'il n'entrevoit pas, grâce à sa foi, qu'en dépit de tout ce qu'il peut prévoir comme obstacle, il aura des successeurs dans ce chantier. Ceux-ci le prolongeront, ils auront à faire des œuvres plus grandes que celles qui lui ont été accessibles. D'ailleurs, n'est-il pas indispensable pour cela qu'il disparaisse ? La mort est une condition non seulement parce qu'elle fait disparaître parmi ses victimes les vieux qui s'opposent à tout changement mais aussi parce qu'elle permet aux jeunes qui suivent et qui désormais ont le champ libre, de déployer toutes leurs possibilités.

Aussi est-ce dans cette foi et cette espérance qu'un tel homme, l'heure venue, verra non seulement la fatalité mais aussi la nécessité de sa mort pour donner à sa vie toute la fécondité qu'elle a en puissance. Il saura faire de la mort le dernier acte de sa vie, celui qui la couronnera et la "consacrera". Cette mort, humainement consommée, sera donc qui fortifiera comme rien d'autre ceux qui hériteront de sa mission et la poursuivront en étant fidèles à la leur.

N'en a-t-il pas déjà été de la sorte pour lui lors de certaines séparations définitives dont il n'a compris que plus tard combien elles lui avaient été heureuses en dépit de la souffrance et du désarroi qu'elles lui avaient d'abord causés ? La lumière et l'appel que cet homme a été auprès des êtres que par le passé il a aidés à s'élever dans la vie spirituelle, lui ont permis en retour d'atteindre ce que désormais il est devenu. Après sa mort, cette lumière et cet appel ne seront pas sans continuer leur œuvre d'éveil et de croissance en ceux-ci, afin que de même eux aussi, par leur don de soi, fortifient qui saura à son tour les accueillir, et qu'ils grandissent ainsi à leur taille spirituelle. Peut-on se risquer à penser que ce que cet homme est devenu après être disparu n'est pas sans relation avec l'activité de lumière et d'appel qu'exercent à sa suite ses héritiers ? Après avoir accueilli Dieu dans sa vie à travers les exigences qui se sont imposées à lui, après avoir mis ainsi en œuvre ses potentialités et s'être atteint en lui-même dans son unité et son unicité, cet homme ne serait-il pas, par cet "acte qu'il est" désormais un agent de l'Acte en acte en lequel Dieu est et se déploie dans le monde ?

1990 / novembre

Devenir disciple

René

Prieuré St Martin, novembre

Marcel Légaut est décédé le 6 novembre. Nous évoquons plus loin ("Coups de ciseaux") ce prophète du 20^e siècle. Rappeler ici sa mémoire, comme nous l'avons fait en introduction à la prière le jeudi 8 novembre, est une manière de reconnaissance. En effet, Marcel Légaut a joué un rôle décisif dans l'intuition du projet qui est devenu dans la suite "Prieuré St Martin".

En arrivant au Carmel de la Paix à Mazille pour quelques jours de retraite en décembre 86, j'eus la surprise d'apprendre que Marcel Légaut y séjournait aussi. Nous nous sommes rencontrés en silence lors des prières et des repas en commun, mais je garde surtout le souvenir d'entretiens où je lui parlais évidemment du rêve qui commençait à germer en moi. La question se posait de ce que je deviendrais après mon service à la fédération des patros, c'est-à-dire un an plus tard. J'étais persuadé qu'il fallait accorder une place centrale à la prière et à une forme de vie communautaire. Il me répondit : «C'est ce que j'ai toujours écrit». Et à la question de savoir où trouver une concrétisation de ces communautés nouvelles, il fit la moue et me donna une adresse. Il m'encourageait en tout cas à poursuivre mes recherches, sûr que l'avenir de l'Église se trouvait dans cette direction.

Au sujet de la prière, M. Légaut distinguait d'abord "faire des prières" - ce qui peut être une activité tout-à-fait extérieure de l'homme - et "prier" c'est-à-dire suivre un chemin d'intériorité. Celle-ci est d'après lui une exigence absolue pour le chrétien de notre époque. Sans intériorité-prière, et de même sans le soutien d'une communauté, il est selon lui impossible d'être chrétien en cette fin de vingtième siècle.

«Il ne suffit pas d'être chrétien d'Église, il faut être disciple pour aider l'Église à vivre», écrit-il dans *Mutation de l'Église et conversion personnelle*. L'histoire des premiers disciples... compte parmi les exemples les plus éclatants de ce que devient un homme fidèle à sa voie quand il rencontre Jésus et entre dans son intimité.

Aujourd'hui, il ne suffit plus de fonder sa vie sur une simple adhésion, même sans faille, à l'interprétation que l'Église a donnée du Christ... Le chrétien de ce siècle peut et doit faire œuvre beaucoup plus originale et personnelle d'homme et de croyant pour devenir vraiment disciple. Ce sera

même désormais de plus en plus indispensable pour rester réellement croyant et, sans se corrompre ou se durcir, résister aux pressions athées et matérialistes omniprésentes...

Les premières générations chrétiennes ont tout de suite compris qu'il leur était nécessaire de vivre en communauté, non seulement pour résister aux pressions et aux agressions juives et païennes mais aussi pour grandir dans la foi et la rayonner. C'est la redécouverte que les chrétiens ont à faire aujourd'hui (c'est l'auteur qui souligne). Seuls ceux qui comprendront l'impérieuse nécessité de vivre leur foi en communauté pourront rester croyants malgré tout ce qui s'y oppose, et être à leur place les ouvriers utiles et d'ailleurs indispensables de la mutation actuellement nécessaire à l'Église pour qu'elle accomplisse sa mission. Retrouver ensemble, mais sous des modalités renouvelées parce que les temps sont très différents, la fécondité intérieure et le rayonnement extérieur des premières communautés chrétiennes».

Prière

O Jésus, l'homme juste, le saint de Dieu, fils de l'homme, ferment de l'homme, appel de Dieu, fils de Dieu, ne nous laissez pas dans l'ignorance de celui que vous avez été.

Sainte Marie, fille d'Israël, mère de Jésus, par votre cheminement de la Loi à la foi auprès de votre fils, et après qu'il fut mort, par celui de la foi vécue dans l'espérance, inspirez la voie de notre fidélité. Vous vous êtes accomplie dans votre maternité en demeurant sa mère. Nous nous accomplirons en devenant disciples, ses fils suivant l'esprit.

Que les saints des siècles passés par leur vie que nous avons aimée, par l'intelligence que nous en avons reçue, nous aident à tenir dans la foi. Puisse-nous faire fructifier le trésor d'amour qu'ils nous ont légué et rendre l'Église digne de la folle espérance dont Jésus a vécu dans la fidélité, pour laquelle il est mort.

1990 / novembre

La mort de Marcel Légaut

Bertrand Révillion
Renouveau (Haute-Loire)
Novembre 1990

Marcel Légaut est mort, mardi 6 novembre, dans le train qui l'emmenait vers Avignon. C'est une crise cardiaque qui, à l'âge de 90 ans, a arrêté ce grand témoin de la foi.

Marcel Légaut était né avec le siècle. Son éducation et son milieu le destinaient à devenir enseignant. Diplômé de Normale sup, il obtient l'agrégation de mathématiques en 1922 et un doctorat en 1926. Mais très vite, ce chrétien engagé dans l'animation de groupes de réflexion d'enseignants croyants ne se satisfait pas du seul enseignement.

En 1940, il achète une ferme dans un hameau perdu de la Drôme et tente d'alterner vie universitaire et vie paysanne. Mais il sent qu'il va devoir choisir. Et en 1942, il s'installe définitivement dans le hameau des Granges. Il y vivra un parfait isolement et une période qu'il appellera lui-même sa «jachère intellectuelle». En gardant son troupeau, cet homme profondément spirituel médite, creuse sa relation à Dieu. Vingt ans plus tard, il éprouve le besoin d'écrire et de décrire sa vie intérieure. *L'homme à la recherche de son humanité* (Éditions Aubier) rencontre un intérêt grandissant dans le public. Une bonne vingtaine d'ouvrages suivront.

Pour Légaut, c'est au cœur de l'humanité qu'on peut trouver la trace de Dieu. L'homme vraiment intérieur peut entendre Dieu l'appeler au travers de ses désirs humains.

À l'âge de la retraite, Marcel Légaut s'était lancé dans une carrière de conférencier itinérant. Les groupes de chrétiens étaient de plus en plus nombreux à l'inviter. C'est en répondant à l'invitation de l'un d'entre eux que cet homme, qui avait fait de sa vie un éternel chemin, est mort.

1990 / novembre

Je rends mon tablier

Maurice Roux
La Croix, novembre 1990

Le P. Maurice Roux du Jura a été interpellé par le Cri de Michel Combe publié les 14-15 octobre.

Ce "Cri de la vie" m'a fait mal Il me poursuit depuis plus d'un mois. Il me fait surmonter mes hésitations et mes peurs. Alors j'écris. Mais à qui ? À Michel ? À tous ceux qui liront ma réaction ? Peut-être aussi à Marcel Légaut, l'ami disparu ce mois des morts, ou plutôt des vivants car il serait tellement entré, me semble-t-il dans cette discrète mais courageuse confiance de Michel.

À qui as-tu rendu ton tablier, Michel ? À l'évêque qui t'avait ordonné ? Quel uniforme mettais-tu pour aller rechercher la seule Présence en chantant avec la chorale, ou en dialoguant avec les mioches du caté ? C'est vrai que la religion tranquille existe, qu'elle apparaît souvent comme fantômes pieux et inoffensifs. C'est vrai. que l'Église rime parfois avec éteignoir, repoussoir, mais elle n'est pas que serre et sérail.

Comment peut-on dire qu'on la quitte quand on est toujours avide, toujours brûlé par la voix du Nazaréen ? Mais je ne veux pas avoir l'air de dire que tu n'es pas parti. Parti, même sur la pointe des pieds, sans bruit ni fureur, tu n'en es pas moins parti et toute absence fait mal. Quand l'un prend le large vers la marge, l'autre qui reste sur le terrain, à l'intérieur de la touche, avec les arbitres c'est vrai, mais aussi avec le reste des joueurs qui continuent la partie, cet autre s'interroge. Il comprend un peu du moins, toutes les raisons; parce qu'elles ont fait du bruit, et en font encore en lui... profond. Il croit, lui aussi avec l'ami Sullivan, tellement lu et ruminé, que l'espace spirituel doit s'élargir. Marcel Légaut le croyait aussi beaucoup, il aurait plutôt dit "s'approfondir". Mais pourquoi faut-il que ce soit en dehors de la touche, en dehors du terrain, en quittant les copains ? L'autre peut dire aussi qu'il risque de se perdre, qu'il risque de Le perdre en restant.

Mais je ne prêche pas pour que tu reviennes, cela te ferait sourire, car je crois trop à la liberté, et j'aimerais que l'Église, en actes, y croie aussi. De plus, je n'écris pas tout cela pour exorciser ma peur et me faire rester car je crois trop à une seule vérité. Le problème n'est pas de partir ou de rester. Il est de réaliser, de révéler son être profond, là où on est, malgré tous les éteignoirs, les repoussoirs, les serres et les sérails. Il est de faire éclater, pacifiquement mais courageusement, les repoussoirs, les éteignoirs, les serres et les sérails, non par la seule force de son être profond, mais par sa force à Lui, libérant nos cœurs, nos esprits et nos corps de toutes leurs peurs. Mais ai-je bien ce courage ?

Tu vois, ce n'est plus toi que j'interroge, Marcel, c'est moi. J'étais peut-être trop tranquille, braves gens, bon voisinage, gestes de paix... Et je te remercie de m'avoir secoué, de m'avoir forcé, depuis plus d'un mois, à enlever le masque, à regarder en face la seule question : Es-tu vivant, là où tu es ? Dans ce que tu fais ?, Vivant avec et par le Vivant. Alors, au large vers la marge ou sur le terrain, on ne se quitte pas, Marcel, car pour le Nazaréen, il n'y a ni large, ni marge, ni terrain, il y a le monde des humains.

1990 / novembre

Nonchalances

Pierre Vallier

Les ombres

Les ombres des disparus s'étirent comme celles des cyprès au soleil couchant; et il est bien rare qu'au retour d'une longue absence nous ne découvriions de nouvelles ombres qui s'allongent devant nous, et qui parfois prolongent d'autres ombres.

Ainsi, rentrant de vacances, j'apprenais la mort du Père Joseph Bel qui avait été pendant longtemps un fin professeur de lettres à l'institution Notre-Dame de Valence, celle-là même où le grand journaliste et résistant Rémy Roure, avait été élève. Nous appartenions au même club où il venait en soutane, grand, mince, rieur. Il prenait plaisir à savourer une cigarette, un bon vin rouge, et à parler littérature et philosophie. J'aimais que le tirage au sort me plaçât près de lui au dîner car j'étais ainsi assuré de passer une soirée exquise tant sa conversation était agile et singulière.

L'autre jour, en descendant du train, le journal m'annonçait que René Chagnard, dit Chag, avait sans prévenir posé pour toujours son crayon enjoué de dessinateur. Nous avions le projet de déjeuner ensemble dans le Diois un jour prochain, mais pourtant bien trop lointain. Il avait le don du croquis drôle, du trait juste, et il est heureux qu'il ait réuni il y a peu en un volume ses meilleurs dessins accompagnés de textes charmants. J'ai découvert là qu'il aurait pu être aussi un bon écrivain mais Chag avait le talent modeste.

Marcel Légaut était un normalien mathématicien qui avait choisi d'être philosophe et prophète entre les vestiges de l'abbaye de Valcroissant et les moutons de Lesches-en-Diois. Il y a quelques jours, il est mort dans le train d'Avignon qui, pour lui, roulait beaucoup plus loin. Là aussi, je ne suis pas allé assez vite pour organiser ce débat dont je rêvais entre ces deux penseurs chrétiens, très différents, l'Ardéchois Gustave Thibon et le Drômois Marcel Légaut. Nous devrions songer davantage à l'ombre des cyprès qui avancent inexorablement et ne jamais rien remettre à plus tard.

Le même jour, le grand Lawrence Durrell qui aimait beaucoup notre région, disparaissait dans le Gard. Bonne occasion pour relire *L'Esprit des lieux* où il évoque les grandes ombres portées et le génie du facteur Cheval d'Hauterives et la magie du cuisinier Chabert qui fut une gloire de Tain-l'Hermitage.

Dans tout cela il existe une consolation, c'est que les ombres des hommes demeurent, même les jours sans soleil, alors que celles des cyprès...

1990 / 7 décembre

Hommages à Marcel Légaut

La Croix l'Événement, 7 décembre

1) Mme P. Levert, des Yvelines

Avec émotion, j'ai appris la mort de Marcel Légaut par votre article (de Bertrand Révillon du 8 novembre). J'ai été heureuse d'y lire un rappel chaleureux de son œuvre spirituelle et de son combat

pour rapprocher l'homme de Dieu "en esprit et en vérité".

J'ai regretté que vous n'avez pas rappelé que "les Granges", pendant la guerre, avaient accueilli quelques juifs fuyant la persécution (dont Roger Lévy, sinologue, et sa femme bibliothécaire au musée du Louvre), quelques Autrichiens victimes du nazisme et des étudiants réfugiés là pour ne pas partir en Allemagne (STO). La vie était dure, les ressources très insuffisantes mais la sécurité assurée par la solitude de la montagne.

Il y avait aussi l'abbé Gaudefroy, professeur de géologie à l'Institut catholique de Paris, ami et disciple fervent de Teilhard de Chardin dont il distribuait sous le manteau les premiers écrits dactylographiés. C'était une figure infiniment sympathique et il avouait avoir beaucoup souffert de certaines décisions de la précédente papauté. Il est décédé au Maroc depuis quelques années.

Puisse l'influence de M. Légaut continuer à s'exercer sur les jeunes générations pour que leur foi se purifie toujours davantage de l'idolâtrie et des superstitions encore si tenaces aujourd'hui dans l'Église.

2) Etienne Borne

J'ai apprécié comme il le mérite l'excellent article qu'a publié *La Croix* sur Marcel Légaut que j'ai bien connu de 1926 à 1939. Directeur de la collection "La vie chrétienne" chez Grasset, j'ai publié son premier livre *Prières d'un croyant*, écrit en collaboration avec Jacques Perret et où il est déjà tout entier. Cette partie de sa vie ne pouvait qu'échapper à Bertrand Révillon, question d'âge. C'était le temps où Légaut fondait et animait un groupe "tala" à l'École normale supérieure et il faisait quasi scandale dans ce temple de la laïcité, ce qui lui était absolument indifférent. J'ai connu peu d'hommes qui soient aussi apolitiques. Il avait une grande profondeur spirituelle et un charisme exceptionnel pour la méditation en groupe. Légaut n'était ni historien ni philosophe. Il a toujours cherché une pureté évangélique telle qu'il voyait de moins en moins la nécessité de l'institution et du dogme. J'ai souvenir de témoignages bouleversants.

3) Pierre Massin de Paris

J'ai eu l'occasion de rencontrer plusieurs fois Marcel Légaut et d'assister à certaines des sessions qu'il organisait. Je trouve très bien résumée dans cet article sa démarche spirituelle mais je me permettrai une remarque. Je n'ai jamais entendu Marcel Légaut se laisser appeler "maître", il ne l'aurait pas supporté. Marcel Légaut n'était pas un maître dispensant un enseignement spirituel structuré à des disciples. Il était autrement, à la française et bien plus finement, un éveilleur. Il éveillait ceux qui le rencontraient, il les aidait à discerner les intuitions spirituelles, les appels intérieurs. C'était vraiment tout autre chose que l'enseignement des maîtres orientaux.

J'aimerais préciser que, quand Marcel Légaut parlait de Jésus en petit groupe, il s'intériorisait, sa voix se transformait et devenait presque inaudible. On prenait alors conscience de cette foi en Jésus qu'il vivait sous nos yeux et à laquelle il nous faisait participer. Quelle différence avec la croyance en des idéologies religieuses qu'il combattait avec une dent si dure.

À ceux qui ont pu critiquer M. Légaut, j'aimerais dire : avez-vous assisté ou participé à une méditation collective (une heure) chez les carmélites à ses côtés et dans ce silence impressionnant pour une assemblée d'environ 70 personnes; l'avez-vous senti se recueillir et vous faire découvrir par sa manière d'être comment la présence à soi-même menait à la présence à Dieu ? Marcel Légaut a contribué à m'éveiller. Il m'a beaucoup transmis au-delà du faire et du dire.

3) Yveline Guicheleau des Yvelines

Je suis de ceux et celles (et ils sont nombreux, je le sais) qui auront appris cette nouvelle avec beaucoup d'émotion. En effet, je chemine avec M. Légaut depuis 1974. J'ai eu la joie de le connaître aux Granges et de faire souvent avec lui des rencontres avec les jeunes dont j'étais responsable à cette époque, élèves de première et terminale d'un grand lycée parisien. Depuis, je le revoyais très régulièrement. Avec mon mari, nous allions chaque année quelques jours à Mirmande. C'est avec joie que nous l'avons reçu chez nous le vendredi 19 octobre au soir où nous avons invité tous nos amis pour une merveilleuse soirée. Ce jour-là, il nous a partagé cette prière que je joins à ma lettre et qui semble particulièrement évocatrice du cheminement de M. Légaut pendant ces dernières semaines. C'est pour moi un superbe au revoir de quelqu'un qui restera à jamais dans ma mémoire, là «où le oui et le non se conjuguent et se taisent».

Vie et mort de Jésus couronnées par la croix,
Éternelle présence d'un passé qui n'est plus,
Souvenir indicible qui se couvre de silence,
Il ouvre sur l'au-delà des "revivre impossibles",
De ce qui est sans cesse au centre de ma vie.
Me sera-t-il donné la paix du huitième jour ?
Où l'avant et l'après se fondent dans l'Éternel,
Où le oui et le non se conjuguent et se taisent.

Le père Légaut est mort le mardi après-midi 6 novembre. Il était parti de Genève pour prendre le train pour Avignon. Arrivé à la gare d'Avignon, il attendait le bus pour se rendre chez René et Yvonne Masson, à Lioux. À l'arrêt du bus, il s'est effondré. Il était déjà mort quand il est tombé. Il n'a pas du tout souffert. Il est mort en une seconde. Puis le SAMU d'Avignon, puis la morgue, puis l'attente de la date des obsèques, vendredi après-midi à 14 h 30 en la cathédrale de Die. L'inhumation a eu lieu le soir même au petit cimetière des Granges. Légaut y a rejoint ses parents.

Je suis heureux d'avoir pu le convaincre d'aller passer un week-end chez ton fils Pierre à Ourches, en septembre. Il était déjà fatigué. Il me le disait souvent mais je savais que le Père Légaut allait mourir en route ou en conférence. C'est ainsi qu'il devait partir et c'est bien ainsi car il ne nous reste que de bons et beaux souvenirs. Je sais que c'est une mort brutale mais, personnellement, je sais trop qu'à une génération près, tant de plus jeunes auraient pu le rater. Maintenant, nous ne pouvons pas oublier qu'il nous laisse "héritiers d'un labeur immense...". Nous allons essayer de continuer sans lui mais avec lui de toute façon car son œuvre est là, à notre disposition. Si tu veux, voici une référence : *Devenir soi*, page 90 ! Son testament est là, tout entier.

La chambre du Père Légaut sera transformée en un lieu de travail. J'y ai réuni tous les papiers et les affaires de Légaut, les livres à vendre, les affaires et les papiers de l'Association. Une table de travail ou de lecture sera à la disposition de qui voudra lire un passage de son œuvre, dans le calme, là où elle a été écrite. Elle sera ouverte à qui désirera y travailler, comme lui y travaillait du matin au soir.

«La mort, ce dernier seuil que l'homme a toujours à passer... ne lui laisse, à son approche, que le recours à la foi nue, enracinée en lui aussi profond qu'il a su atteindre à son humanité. Tout ce qui autrefois lui a facilité sa fidélité s'écroule alors, peu à peu, de façon continue, irréversible, définitive.

Mais alors, savoir de foi que l'œuvre commencée où il a engagé totalement sa vie ne sera pas mise en faillite par son départ, tant elle est capitale, savoir qu'au contraire sa mort sera une lumière et un appel auprès de ceux qui se sont suffisamment approchés de lui pour l'atteindre au niveau de l'existence et en recevoir don et force, et que parmi eux plusieurs lui succéderont ou le prolongeront, chacun à sa manière propre, dans l'essentiel de sa mission, est le seul appui qui lui reste dans son total dépouillement. Que cet appui lui est précieux pour l'aider à tenir présente toute sa vie aux approches de sa fin !

Mais il faut dire davantage. Comment l'homme ne connaîtrait-il pas, au cœur même de son succès, le plus profond découragement s'il n'entrevoit pas, grâce à sa foi, qu'en dépit de tout ce qu'il peut prévoir comme obstacles, il aura des successeurs dans ce chantier. Ceux-ci le prolongeront. Ils auront à faire des œuvres plus grandes que celles qui lui ont été accessibles... D'ailleurs, n'est-il pas indispensable pour cela qu'il disparaisse ? La mort est une condition capitale du progrès de l'humanité, non seulement parce qu'elle fait disparaître parmi ses victimes les vieux qui s'opposent à tout changement, mais aussi parce qu'elle permet aux jeunes qui suivent et qui désormais ont le champ libre, de déployer toutes leurs possibilités.

Aussi est-ce dans cette foi et cette espérance qu'un tel homme, l'heure venue, verra non seulement la fatalité mais aussi la nécessité de sa mort pour donner à sa vie toute la fécondité qu'elle a en puissance. Il saura faire de la mort le dernier acte de sa vie, celui qui la couronnera et la consacra. Cette mort, humainement consommée, sera donc qui fortifiera comme rien d'autre ceux qui hériteront de sa mission et la poursuivront en étant fidèles à la leur. N'en a-t-il pas déjà été de la sorte pour lui lors de certaines séparations définitives dont il n'a compris que plus tard combien elle lui avaient été heureuses en dépit de la souffrance et du désarroi qu'elles lui avaient d'abord causés ?

La lumière et l'appel que cet homme a été auprès des êtres que, par le passé, il a aidés à se lever dans la vie spirituelle, lui ont permis en retour d'atteindre ce que désormais il est devenu. Après sa mort, cette lumière et cet appel ne seront pas sans continuer leur œuvre d'éveil et de croissance en ceux-ci, afin que de même, eux aussi, par leur don de soi, fortifient qui saura à son tour les accueillir et qu'ils grandissent ainsi à leur taille spirituelle. Peut-on se risquer à penser que ce que cet homme est devenu après être disparu n'est pas sans relation avec l'activité de lumière et d'appel qu'exercent à sa suite ses héritiers ?

Après avoir accueilli Dieu dans sa vie à travers les exigences qui se sont imposées à lui, après avoir mis ainsi en œuvre ses potentialités et s'être atteint en lui-même dans son unité et son unicité... cet homme ne serait-il pas, par cet "acte qu'il est" désormais, un agent de l'Acte en acte en lequel Dieu est et se déploie dans le monde ?».

1990 / 9 décembre

Marcel Légaut et notre avenir

Max Vilain
Hebdomadaire *Dimanche*, 9 décembre

Il est mort, celui qu'on appelait "le berger de Dieu". Il fut de ceux qui se placent au cœur du monde et de l'Église en prenant les chemins des solitudes. Mathématicien, professeur aux Facultés de Rennes, puis de Lyon, il se retira en 1942, à 42 ans, dans une bergerie de la Drôme, pour y élever des moutons et pouvoir approfondir sa réflexion spirituelle.

Auteur d'une bonne douzaine d'ouvrages, il voulait nous aider à chercher deux choses :

«Qui suis-je ? Qui avez-vous été, vous, Jésus de Nazareth, que je veux imiter ?».

À chaque chrétien, il apprend que l'avenir du monde et de l'Église dépendent de lui, de son approfondissement humain et religieux plus que de l'éminence de sa fonction.

Il insiste donc sur la valeur individuelle. Mais il ne faut pas l'accuser d'oublier les communautés. «C'est le peuple chrétien qui sauvera le christianisme» disait-il.

Très attaché au dernier Concile, inquiet devant certaines décisions autoritaires, il avait lancé en 1989 «l'appel d'un catholique à son Église». Il n'avait cependant rien d'un agitateur contestataire, lui qui écrivait en 1970 : «La révolte ouverte doit être généralement écartée. Il est ordinairement plus fécond de porter la condition de l'Église dans la patience et l'abnégation». Belle parole, à rapprocher de celle de Bernanos évoquant François d'Assise : «L'Église n'a pas besoin de réformateurs, mais de saints».

Loin de rassurer à bon marché, il renforce notre espérance. Il confiait dans le mensuel *Panorama* : «Je suis pessimiste à court terme. L'Église va connaître une crise, mais je suis persuadé qu'elle arrivera à la surmonter, grâce notamment à la vivacité de petites communautés de base qui cherchent une manière adaptée de vivre la foi aujourd'hui».

Il était séduit par Jésus, le Fils de Dieu, plus qu'un maître spirituel, «le chemin, ou plutôt la voie».

Merci, vieux berger courageux et lucide !

1990/ 10 décembre

Au revoir, Marcel

Louis Belon, le 10.décembre
Archives

Voilà, tu es parti, nous laissant orphelins ;
Nous ne croiserons plus ton regard transparent
Riche de tant d'espoir, sourire rassurant
Quand nos pas hésitants recherchaient le chemin.

La voix éteinte, le message court encore,
Le chant survit quand n'est plus là le musicien
Porté par tous ceux dont il était le soutien,
Trace de feu que laisse au ciel un météore.

Le deuil ne peut se prendre que pour un absent :
Nous conservons donc nos habits de lumière
Pour lancer avec toi la dernière prière,
Pour dire qu'en nos cœurs tu es toujours présent.

Merci pour ce chemin que tu nous a montré,
Pour nous avoir donné l'audace de le suivre,
Pour nous avoir appris à déchiffrer le Livre,
Pour tous ces dons reçus par qui t'a rencontré.

Tu es parti ce soir et notre peine est grande ;
Que soit pourtant un psaume de sérénité,
De confiance et d'amour, de joie, de liberté
Pour ton dernier et long voyage, notre offrande.

Pouvait-on imaginer qu'un itinérant comme Marcel Légaut mourrait brusquement (et à 90 ans) au cours d'un voyage, dans le train qui le conduisait de son domicile, dont il avait fait un grand lieu d'accueil jusqu'à Avignon où il avait accepté de donner encore une conférence ? Quelle mort symbolique!

Car si un homme fut "pèlerin" dans ce monde et "pèlerin de la foi", c'est bien cet agrégé de mathématiques, ancien élève de l'École Normale supérieure, qui, un jour, décida (c'était en 1940 et on était encore bien loin de 1968) de "planter" son métier et son avenir professionnel pour se retirer en quelque sorte au désert, cultiver la terre, devenir berger, et surtout méditer sur le sens de la vie, la dignité de l'être humain et sa destinée spirituelle, puis écrire quelques ouvrages qui seront parmi le plus marquants de notre époque. Itinéraire qui aurait pu être celui d'un doux rêveur et qui fut en fait un vrai combat, puisque, marié et père d'une famille nombreuse, il dut s'affronter à des conditions difficiles d'existence. Tout le contraire d'un rêve, par conséquent.

J'ai eu la chance de le rencontrer de longues fois dans ses écrits qui devinrent ma méditation, mais aussi dans des circonstances qui demeureront de grands moments de lumière.

Comment avais-je pu (c'était en 1972 ou 1973...) me passionner pour la grosse brique qu'il venait de publier sous le titre *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, livre austère et malgré tout captivant - au point d'entraîner dans sa lecture une dizaine de jeunes mères de famille qui plongèrent avec le même intérêt dans cet itinéraire et y trouvèrent de quoi alimenter nos échanges pendant de longs mois ?

On y découvrait un homme de foi et de recherche tout ensemble, qui nous guidait à la rencontre du Christ, dans la démarche même qui avait dû être celle des disciples, une découverte progressive de Jésus, à la fois si proche et si mystérieux.

Un peu plus tard, je communiai aux questions que posait, souvent hardiment, cet universitaire et cet homme de foi, à son Église, à propos de sa dimension communautaire ou de ses rigidités, et de toutes les grandes questions qui hantent l'homme d'aujourd'hui. Ce fut donc avec beaucoup de joie que je le rencontrai, à l'occasion d'une conférence dans le Val-d'Oise où je vivais à l'époque, moments de grande simplicité, chez des amis, à Deuil-la-Barre. Puis d'année en année, la lecture ou la relecture des ouvrages qui se succédaient et redisaient, chacun à sa manière, les convictions essentielles qui l'habitaient. Ma dernière joie fut de recevoir, en juin 1988, une réponse détaillée et attentive à quelques questions ou réactions que j'avais osé lui faire partager par lettre à la suite de la lecture de *Un homme de foi et son Église* (DDB). De sa petite écriture fine et à peine lisible, il évoquait cette rencontre à Deuil, se souvenant même «d'une séance au Temple (d'Enghien) où un pasteur m'avait demandé tout net si je savais être sauvé».

À coup sûr, cher Marcel Légaut, laïc tout simple et très grand, une des figures prophétiques de l'Église contemporaine, vous qui avez donné le goût de croire à beaucoup, aujourd'hui vous êtes sauvé, vous êtes dans la lumière de Dieu, vous qui n'avez cessé d'être en route et avez été saisi - providentiellement - au cours d'un voyage... Merci à vous, au nom de la multitude de ceux que vous avez essayé d'entraîner dans «l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme».

Marcel Légaut est mort et, avec lui, s'efface une figure qui a marqué le destin spirituel de beaucoup de chrétiens en ce temps. Non sans questions parfois douloureuses. Le Père Toinet l'évoque avec émotion et respect.

Survenue le 6 novembre, dans une gare routière, la mort de Marcel Légaut a touché plus ou moins vivement, selon le degré de proximité spirituelle qu'ils avaient contracté avec lui, un certain nombre de sympathisants, et pas seulement en France. Les circonstances de sa mort ont ému, mais non pas tellement surpris, ceux qui savaient quel régime d'activité s'imposait ce vieil homme de 90 ans, souvent sollicité de quitter sa solitude méditative pour rencontrer, ici ou là, des groupes d'auditeurs attentifs, religieusement recueillis. Il a été rappelé à Dieu soudain, en plein zèle, tandis qu'il allait à l'un de ces rendez-vous. Il pensait assez à sa mort pour n'avoir pas été sans envisager aussi ce genre de soudaineté. Pour lui, la mort constituait le dernier acte, décisif, d'un destin terrestre interrogé avec une patiente gravité. Légaut était spirituellement un homme "en chemin", préoccupé de l'essentiel, qui est d'ordre intérieur, et référé à Dieu.

Des moments de prière, de réflexion évangéliques, d'amitié fervente

Existence singulière et, à plusieurs points de vue, hors du commun. Ceux pour qui le nom de Marcel Légaut n'était pas inconnu savaient au moins que son choix de vie avait de quoi surprendre et même intimider. Très brillant normalien, mathématicien peut-être génial, devenu professeur de faculté à Rennes, il se consacrait aussi, depuis son temps d'étudiant, à l'animation de groupes "tala" qui vivaient avec lui, et autour de lui, des moments de prière, de réflexion évangélique, d'amitié fervente. Ses plus proches se nommaient Antoine Martel, Gabriel Rosset, pour ne parler que des défunts. La recherche n'était pas celle d'une prétentieuse "réforme", mais bien d'une spiritualité inspirée par la sainteté, et convenant à la condition laïque. Sous l'influence du P. Portal, l'intérêt se tourne aussi vers la question œcuménique. C'est le temps d'essor de la Paroisse Universitaire. Légaut est dans la note, témoin d'une génération de catholiques jeunes et de haute culture. De cette époque d'avant-guerre datent quelques livres généreux, fidèles et neufs, *Prières d'un croyant*, *La condition chrétienne*, *La communauté humaine*.

En 1940, un tournant décisif est pris. Le professeur de Rennes tente, avec quelques étudiants, une aventure peu commune. Sans quitter d'abord son statut universitaire, il choisit de s'engager dans la condition paysanne. Muté à Lyon, il cherche un autre lieu de travail et devient "berger" dans la Drôme, en assez grande solitude, aux Granges de Lesches. Berger, est-ce bien cela ? Car Légaut est alors devenu le paysan laborieux qui doit s'imposer de très "rudes labeurs" : labour, fenaison, moisson, soins à donner aux troupeaux et, en plus, réfection des maisons, des granges, des chemins, des canalisations et des conduites d'eau... C'est inimaginable. Seuls ceux qui ont vécu avec lui cette voie extrême pourraient en parler. Légaut se rendra vite compte de l'incompatibilité pratique de ses deux métiers. À partir de 1942, il se consacre entièrement à sa rude tâche terrienne, combien risquée, surtout après la fondation d'un foyer et la venue de nombreux enfants.

Pourquoi un tel risque ? Non par un romantisme du retour à la terre, mais surtout par une volonté, en quelque sorte "ascétique et mystique", d'acquérir plus de vérité humaine grâce au travail commun et au recueillement que celui-ci favorise, sur un autre mode que la tâche purement intellectuelle. Peu de lectures, mais le rythme méditatif du travail paysan. C'est, dira-t-il, son temps de "jachère". Bientôt des amis, surtout universitaires, viennent le rejoindre pour un temps, lors des vacances d'été. Ils veulent renouveler avec lui, le contact spirituel, recueillir l'aide de sa sagesse, décantée par la méditation silencieuse, lui apportant en retour l'aide de leur propre réflexion et aussi celle de leurs bras, peu habitués à ce genre d'exercice.

Il en revient toujours à la question de l'homme, de sa vérité profonde.

En condition provisoire de jachère, la terre ne devient pas inerte, elle se reconstitue en secret. Viendra le temps de produire de nouvelles récoltes. Pour Légaut se prépare lentement cette dernière période de la vie qui, pour d'autres, prend figure de retraite. Non pas pour lui, car sa force intellectuelle est demeurée intacte, et la "retraite" consiste à se consacrer plus librement à ce qu'il appelle *l'œuvre spirituelle*. C'est alors qu'il entreprend de mettre à jour ses convictions essentielles pour lui-même et éventuellement pour d'autres, ses compagnons de recherche, connus et inconnus. Il en revient toujours à la question de l'homme, de sa vérité profonde et toujours singulière, conquise progressivement à travers l'expérience réfléchie de la vie, de sa vie. En même temps, sous la même inspiration, sa pensée scrute la question centrale : comment comprendre (et renouveler) le christianisme, avec, en son principe et en son cœur, le Maître unique, Jésus de Nazareth ? À partir de 1970, plusieurs livres paraissent. En premier lieu deux ouvrages jumeaux aux titres audacieux *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du Christianisme*; *L'homme à la recherche de son humanité*.

Ces deux livres vaudront à leur auteur une plus large audience qu'au temps des simples groupes d'amitié. Légaut a, cette fois, exposé systématiquement ses convictions d'homme et de croyant. Ses ouvrages ultérieurs en monnaieront les thèmes principaux, toujours repris. Ainsi *Intériorité et engagement*, *Mutation de l'Église et conversion personnelle*, *Devenir soi et rechercher le sens de sa vie*, *Méditation d'un chrétien du XX^{ème} siècle* et quelques autres. Il y a de la demande, de l'intérêt grave, et Légaut consacre une part de son temps à y répondre. Pour le reste, il s'efforce de ne pas déroger trop à la règle de solitude qui lui tient à cœur. N'est-ce pas elle qui est ressentie comme authentifiant cette parole lente et comme confidentielle ?

Quel est donc le message ainsi diffusé ? Dès qu'il s'agit de répondre à cette question, les choses se compliquent. On est en présence de l'inattendu, qui donne à réfléchir, et pour certains à dire non sur plusieurs points essentiels. Et d'abord, pour ceux qu'une longue amitié, qu'un ancien compagnonnage ont lié à lui, et averti des paradoxes de sa pensée, ces livres de Légaut ne comportent pas que de l'inattendu. Ils vont dans un sens connu d'eux, et pour une part déploré. *L'Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* les confirme dans leur crainte, quel que soit par ailleurs l'attachement et même l'admiration qu'ils gardent à cet ami singulier. D'autres découvrent un penseur discutabile du point de vue de la doctrine. D'autres, nombreux peut-être, pensent reconnaître chez lui la

formulation apparemment précise de leurs réticences à l'égard de l'Église "officielle". Ici, il faudrait pouvoir longuement et précisément s'expliquer. La gravité et l'enjeu des problèmes peuvent le demander mais cela n'est pas possible dans un bref article. Disons simplement que les rapports proposés entre passé, présent et avenir, entre foi et religion (et, d'une manière générale vie et doctrine), entre religion d'autorité et religion d'appel, entre Jésus, la prédication apostolique et l'Église, rapports parfois nuancés, mais assez souvent abrupts et irréels, ne sont guère défendables du point de vue de l'Église, qui ne semble guère compter. Nous est exposée une conception des choses qui, pour être une tentation courante aujourd'hui, manque évidemment de fondements vrais. Certes, une matière "théologique" et "exégétique", qui ne manque malheureusement pas dans la présente crise de la pensée occidentale, est supposée accordée à cette vision des choses. Il suffirait de lire des textes majeurs du dernier Concile et des papes contemporains pour se persuader qu'il n'en est rien.

Qu'ai-je fait de votre appel et de votre attente ?

Cela peut et même doit être dit sans manquer de respect et, à certains égards, d'admiration pour l'homme cher et pour son surprenant courage dans la voie qui fut la sienne. D'ailleurs, qui a parlé cœur à cœur avec Marcel Légaut, qui l'a vu se recueillir et prier longuement dans une église de monastère, comme il en sentait le besoin, peut deviner quelque chose de la loyauté de cette prière. Au début d'une «Méditation pour le soir de la vie», je recueille ceci :

Jésus, jadis vous êtes secrètement entré dans ma vie, comme le solliciteur silencieux. Votre Église m'a épilé votre nom dans ma jeunesse. Elle m'a enseigné la doctrine qu'elle a élaborée au long des siècles. Vos saints, ceux dont j'ai aimé et admiré la vie, ont jeté sur moi leur manteau pour m'apprendre à vous suivre. Finalement, qu'ai-je fait de votre don, de vos désirs sur moi, auxquels je me suis efforcé de mieux correspondre à mesure que j'entrais plus avant dans l'intelligence de votre épopée spirituelle, épopée brève, mais si ardente qu'elle a franchi les siècles jusqu'à moi ? Qu'ai-je fait de votre appel et de votre attente ?"

Parmi tous ceux que Jésus a appelés et qui ont essayé de l'aimer, qui donc n'a pas besoin de s'en remettre à la seule miséricorde de Dieu, à quelque moment qu'il soit de sa vie ? Ce frère est confié à notre prière, et non pas seulement à notre amitié. Le tri de son œuvre est l'affaire de Celui dont il voulut être le disciple. Adieu donc, cher Marcel Légaut, et (comme aimait dire Bernanos) "à la douce pitié de Dieu" !

1990 / 15 décembre **Marcel Légaut entre dans la joie de son Maître** Alph.Goettmann
Le Chemin, 15 décembre

Espaces ouverts

Marcel Légaut vient de naître au ciel. À l'âge de 90 ans, il a parcouru notre siècle d'un bout à l'autre et en a été l'un des plus grands témoins. Non pas visionnaire du fait politique et de l'événement passager, mais scrutateur de l'essence des choses. À une époque où l'homme se perd, il a su descendre dans sa profondeur mystérieuse et encore inexplorée pour le ramener à la source de son identité : Dieu. Là, par le silence et la solitude, la ténacité dans le recueillement et la prière incessante, Marcel Légaut a montré avec puissance que «la transcendance de Dieu est dans l'extrême intériorité, de sorte que plus l'homme s'atteint dans sa profondeur, plus il s'approche de Dieu». Le développement de cette foi à travers une œuvre immense, encore à découvrir, est la fondation de l'Homme nouveau que nous attendons avec impatience, mais aussi d'un christianisme au visage défardé et d'une Église qui retrouve la fraîcheur de ses origines. Dans ce sens Marcel Légaut n'a pas été étranger à la vie de Béthanie lors de nos rares rencontres et nous sommes heureux de publier ici à son hommage un texte inédit où il fait l'éloge de la Joie. Au-delà de son départ, Marcel Légaut nous apprend encore l'essentiel sur la mort: «Entre dans la joie de ton Maître !»

Joie du soir

Joie, ardemment désirée, déjà pressentie, mais encore non atteinte au point que j'en sois pénétré et qu'elle me fasse être ! Que dirai-je d'elle pour l'évoquer et pour l'appeler si, aujourd'hui, elle doit venir me visiter, moi qui, au long de mes années, ai déjà si souvent accueilli ses prémices dans le recueillement silencieux et plénier.

Joie d'automne d'une vie, après les durs travaux et les étés torrides, quand la nature entière entre dans son repos et s'ouvre, dans la splendeur et le calme de ses jours, sur le silence immense de l'hiver étincelant. Celui qui fut regardé parmi les hommes du regard de l'attente, direct et pénétrant, chaud comme l'amour, qui s'est levé, qui est parti, sait qu'il va là où tant d'autres aussi ont été appelés, où ils l'ont précédé dans les siècles du passé. Compagnons inconnus et secrets de sa route, il a reçu d'eux plus qu'il ne pourrait dire et qu'il ne peut savoir...

Joie du crépuscule, quand les étoiles s'allument au plus noir du ciel et qu'au cœur du croyant

remontent les souvenirs de ce qu'il a vécu; souvenirs tout éclairés d'une lumière nouvelle où les ombres elles-mêmes prennent leur place sans prix. Flamme belle et tranquille dont le foyer encore s'embrase sur la terre, mais dont l'extrême lueur porte déjà au-delà, dans ce qui se promet indiscernable, mais sûr. Fruit de l'œuvre insondable d'où chaque homme est issu, dont il a hérité, et que ses pauvres mains à peine peuvent poursuivre tant elle est sans mesure.

Joie du dernier départ pour le dernier effort avant l'arrêt suprême sur le plus haut gradin d'où l'être embrasse d'un unique regard tout le vaste horizon de sa vie à jamais écoulée... Zone des calmes profonds où n'atteignent plus ni orages ni tempêtes, qui enveloppe de silence ce qui toujours demeure. Ses puissances purifiées, que l'homme s'ouvre immobile, docile à l'Action englobante qui, avec lui et au-delà de lui, a œuvré sans cesse en lui au plus intime.

Joie du soir promise en l'Évangile au serviteur bon et fidèle qui, au bout de ses fatigues, assis au bord du champ, la gerbe liée en main, n'attend plus qu'un signe pour la remettre au Maître.

Joie filiale de l'enfant qui s'en va vers la maison du Père, a osé dire Jésus...

O Toi, dont je ne peux rien dire qui satisfasse la foi enracinée en moi, toute tendue vers Toi, tout attirée par Toi. Toi dont seul le silence peut faire la muette approche quand il vient me saisir dans mon être profond. Tu es à l'origine de cette joie ailée, comme Tu es au départ de ce qui monte en moi, à l'heure où je suis plus que moi. Joie et amour, en moi unis au cœur même de Ton Acte, ils se répandent en ce que Tu fais jaillir d'eux pour encore T'y joindre et ainsi T'accomplir en ce que Tu as créé; Tu te complais dans l'intelligence que je puis atteindre, grâce à Toi, de ce que j'ai reçu de Toi.

C'est là ma louange et ma reconnaissance. Pour l'essentiel, elles s'expriment par ce que je suis, plus encore que par ce que je saurais dire. Elles Te rejoignent et Tu les accueilles. Elles T'apportent et Tu reçois d'elles. Que mes paroles et mes actions, sous-tendues par le souvenir actif et perçant de ce que j'ai vécu, m'aident à atteindre une conscience plus claire, plus affinée de ce qui, peu à peu et secrètement, m'a constitué dans l'être. Que je me tienne à cette louange et à cette reconnaissance pour arriver à faire corps avec elles.

Que j'adhère sans réserve, sans refus, dans la transparence et la paix d'un regard limpide, à ce passé que j'ai eu à connaître sans avoir conscience, sur le moment même, du chemin où j'allais, ni de l'importance qu'il comportait pour moi et pour autrui sous les apparences communes des contingences quotidiennes. Ma vieillesse m'y porte et mon silence. Avec le recul du temps et l'attention libérée de toute autodéfense, chaque chose prend son sens, qui n'en avait pas jadis, ou qui en avait d'autres, seulement occasionnels. Tout entre dans la consistance et la durée de ce qui ne passe pas, car tout maintenant relève pour l'essentiel de l'humain et non pas seulement du monde de la matière et de la vie. Ma solitude se peuple de présences qui, loin de me distraire de la réalité singulière entre toutes que je suis, l'accompagnent et la soutiennent. Puisse cette intelligence, où s'unissent la lucidité et la profondeur, nourrir l'action de grâce qui, en retour, me livre à la joie de l'accomplissement dans la totale offrande...

Que je me souvienne des appels qui se murmuraient en moi quand mon cœur s'éveillait pour préparer l'avenir. À leurs échos répétés, qui se sont développés tout au long des années aux heures qui le demandaient, j'ai répondu comme alors je pouvais..., guidé et limité par l'état où je me trouvais. Ainsi ai-je conduit secrètement vers l'être promis à mon annonce par les détours que, tout en les ignorant, il me fallait prendre, provoqué, mais aussi dérouter, par les projets et les préjugés du temps.

Que je me souvienne des choix décisifs alors exigés sous peine de reniement, suivis des sacrifices qui, à mon corps défendant, ne se firent jamais sans quelques réticences à demi inavouées... Ces réticences étaient-elles fatales vu celui que j'étais, ou nécessaires pour préparer l'avenir. ou encore infidélités véritables ? Peut-être..., je ne sais. Seul, le temps peut en décider après les avoir expliquées, justifiées ou absoutes. Aussi bien, je n'ai su les regarder sans ménagement qu'après la longue suite des méandres de ma route. Mais comment, jadis, composaient-elles avec la droiture d'une persévérance cependant bien réelle ? O mystère de ma destinée !

Que monte devant moi cet écheveau inextricablement mêlé d'événements, de situations qui me poussèrent, sans que je le veuille et même sans que je le sache, à ressaisir le fil de ma vie égaré à mon insu, à reprendre sans le savoir le chemin que je croyais poursuivre en empruntant d'autres traces...

Et voici les rencontres qui m'enfantèrent à ce que je pouvais être, qui m'aiderent à le devenir, qui m'ouvrirent au monde et me conduisirent à la place que j'avais à y tenir. Et celles aussi qui faillirent m'égarer, mais qui, finalement, à travers leurs tyrannies, furent pour me faire mûrir. Dans une vie, passages d'un jour ou de plus longue durée, du présent quotidien ou du temps d'un passé, ces rencontres se perpétuent en présences. Elles sont pour la joie sereine ou pour la souffrance grave de celui qui, souvent sans que nul ne le sache, fut sondé dans les profondeurs que personne n'atteint...

Qui dira la violence des heures de vertige, mais aussi leur impuissance à changer fondamentalement la destinée des êtres encore fidèles contre toutes apparences, quoique enlisés dans des fautes

incompréhensibles que l'avenir a rendu encore plus inexplicables... Les terres les plus grasses demandent les labours profonds pour porter le fruit de leurs richesses, sinon elles ne connaissent que les maigres moissons des sols laissés dans la paix des jachères et des friches...

Oui, que de choses j'ai pu faire tout au long de ma vie, dont au début j'étais totalement incapable! Comment même aurais-je pu en avoir l'idée ? La fécondité qu'au début on ne sait concevoir que dans l'utilité avec laquelle on la confond, est la conséquence exclusive de la fidélité; c'est aussi grâce à la fidélité que les écarts toujours imprévisibles, souvent en plus inévitables, apportent à l'être de chacun leur part irremplaçable...

Quelle histoire est la mienne, semblable à toutes les autres, mais encore différente, là par où elle est mienne. Petite chose qui tient dans le creux d'une main, mais précieuse et qui n'est plus du temps, digne d'étonnement et d'émerveillement. Devant elle, je m'agenouille, car elle est la demeure d'une Présence que, seule, l'adoration atteint.

Que mes jours s'ajoutent autant qu'il se pourra, afin que je prenne encore davantage conscience du Réel merveilleux qui, quotidiennement, s'est proposé à moi pour que je tisse ma vie. Réel que j'ai trop souvent piétiné sans en rien le savoir. Réel à partir duquel je me suis trouvé peu à peu constitué pour une éternité dont le seuil déjà s'entrouvre à mon regard...

(Le Chemin, 15 décembre 1990, revue trimestrielle éditée par Béthanie, Alphonse et Rachel Goettmann., Prieuré Saint-Théobalt)

1990 / 16 décembre

Sa mort a signé sa vie

Archives

Yves Durbet

Annecy, 16 décembre

Elle l'a rejoint, lui qui était en chemin pour témoigner de la foi à ceux et à celles qui désiraient «creuser le mystère de l'homme et donc entrer dans le mystère de Dieu».

À l'âge de 40 ans, Marcel Légaut, travaillé par la recherche intérieure, délaisse l'Université pour se retirer dans la Drôme, dans le hameau des Granges de Lesches. C'est là, dans le recueillement, que naîtront les intuitions spirituelles les plus fortes. Dans de nombreux livres, il éprouve le désir d'exprimer par la parole ce qu'il vit. Il se confrontera à l'expérience difficile de traduire l'indicible en mots qui le formulent, conscient de la distance qui le sépare de la vérité au-delà des certitudes trompeuses. C'est toute l'expérience unique du chercher vrai d'un être humain en quête de vérité dans une relation à Dieu : découvrir l'universalité au cœur de notre singularité.

Pour lui, tout être humain qui arrive à se dégager des déterminismes qu'il a reçus de son milieu familial et social peut, s'il est suffisamment intériorisé, entendre sourdre le mystère divin.

En tant que chrétien, Marcel Légaut ne pouvait que méditer sur l'itinéraire de Jésus : son intelligence de la foi et sa fidélité absolue au Père qui l'ont révélé "fils de Dieu". C'est en approfondissant l'humanité de Jésus à travers la nôtre que nous pouvons aller vers Dieu. La méditation des Évangiles nous amène au cœur de la foi dépouillée de la religiosité, permet la rencontre de la vérité et devient source de liberté. D'où sa méfiance à l'égard des institutions, des doctrines religieuses et de l'autoritarisme ecclésial qui ont peur de l'homme et de la modernité.

Marcel Légaut, habité par la prière, la réflexion spirituelle et le souci de témoigner de cet appel qui le faisait vivre, ne veut pas pour autant que nous lui ressemblions mais que nous puissions devenir nous-mêmes.

Il nous a laissé cet héritage : nous sommes tous habités par un secret, à savoir que nous sommes «témoins de l'humanité et trace de Dieu, quelle que soit notre pauvreté», secret que nous avons à découvrir et à partager durant toute notre vie; que notre corps accueillant Dieu prenne visage d'éternité. C'est tout un chemin auquel Marcel Légaut nous convie malgré les obstacles qui ne manquent pas pour ceux et celles qui acceptent de s'engager dans cette expérience du "chercher vrai", ouvert à toute altérité dans la liberté.

(Synthèse-réflexion d'Yves Durbet après la lecture des articles de presse)

1990 / 16 décembre

Jésus, l'Église, Marcel Légaut et moi

Archives

Roger Gaillard

Annecy, 16 décembre

Malicieux, le regard vif, fraternel et doux, pas pontifiant pour deux sous, Marcel Légaut était un homme libre.

Libre par rapport à lui-même, ne serait-ce que par le recul empreint d'humour qu'il avait vis-à-vis de lui-même, sachant que son cheminement ne pouvait pas être celui que chacun a à suivre par soi-même selon ses exigences intérieures propres.

Libre par rapport à l'Église dont il s'inquiète : «Mon Église sera-t-elle capable de la mutation qui lui est

nécessaire pour ne pas devenir seulement une secte ?», mais ayant une intuition prophétique pour des «communautés de foi qui ouvriront certainement de nouveaux chemins pour la mission de l'Église, en restant en union avec elle, tout en devenant toujours davantage elles-mêmes» (*Patience et passion d'un croyant*).

Libre par rapport à un certain Dieu. «Dieu n'est pas cause», disait-il. De ce Dieu inconnu, impensable, à vrai dire il parlait peu.

Marcel Légaut était un pèlerin solitaire, cherchant à dire l'indicible par la rigueur de ses mots et de sa phrase. Je le dirais même un peu au-delà de l'humain. Je pense qu'il ne croyait pas à la résurrection de la chair telle que je me l'imagine et il se gaussait gentiment de mes illusions sur mon corps, mon sexe, auxquels je lui disais que je tenais ! Mais il savait que quelque chose de lui demeurerait, une fois que tout aurait passé.

Ce n'était pas un homme qui menait un combat pour un projet, dirais-je, politique et il m'a certes aidé à relativiser mon activisme temporel.

Très conscient de "l'inhumanité du réel" et de l'échec apparent de la vie terrestre de Jésus, il savait que les graines fécondes ne mûrissent qu'après ce qu'il appelait l'échec.

Cherchant à saisir, au-delà des contingences, le sens profond et l'unité de ce qu'il avait vécu, il était en quelque sorte à la poursuite de l'humanité de Jésus. «La profondeur d'humanité que Jésus a atteinte pendant sa vie d'homme et dont je fais l'approche à travers ma propre profondeur, me permet d'entrevoir ce qu'on appelle "sa divinité". Jésus est, en quelque manière, au-delà de l'humain» (*Patience et passion d'un croyant*).

Libre et fidèle, Marcel Légaut nous aura engagés sur le chemin de la liberté et de la fidélité.

Merci à lui pour m'avoir encouragé à entrer, par l'intelligence de l'humanité de Jésus, dans le mystère de l'homme que je suis pour participer, peut-être un jour, au mystère de Dieu !

1990 / 16 décembre

Propos de Marcel Légaut (octobre 90)
Archives

François Garin
Annecy, 16 décembre

Voici quelques propos de Marcel Légaut, au cours de la dernière session à Mirmande, qui illustrent combien sa recherche et son évolution étaient sans cesse en éveil et en communion étroite avec les questionnements de l'homme d'aujourd'hui.

Pour vivre pleinement sa condition humaine, l'homme d'aujourd'hui doit s'atteindre lui-même et découvrir le sens de sa vie. Dans la relation humaine, les hommes se révèlent, se comprennent, s'approchent du sens singulier de leur existence et s'affrontent à leurs questions communes :

Qui suis-je ? Où vais-je ? Pour beaucoup d'hommes, Jésus est le révélateur qui conduit à découvrir librement sa propre voie. J'aimerais, avec vous, dans nos prochaines rencontres aborder des sujets qui remettent en cause certaines idées reçues.

1- L'esprit humain ne supporte pas ce qu'on lui impose du dehors.

2- Il n'y a pas de vérité vraie, il n'y a que des modèles. Je vous dirai mon modèle de concevoir la vie de Jésus.

3- On n'atteint pas le fond des choses, on ne peut s'en donner que des représentations.

4- Comment découvrir la réalité et la personne de Jésus au-delà des textes évangéliques, en sachant que l'histoire ne fonde pas la doctrine mais qu'elle ne supporte pas que la doctrine lui dicte ce qu'elle a à découvrir.

Après le départ de Marcel Légaut, ces questions restent ouvertes à la méditation et à la réflexion de chacun.

1990 / décembre

La mort de Marcel Légaut

Félix Biot
Bulletin paroissial du mois de décembre

Il s'est écroulé le mardi 6 novembre en gare routière d'Avignon à 90 ans. Depuis 1984, nous le connaissions, nous l'avions rencontré à notre camp du Vercors.

La célébration de sa mort eut lieu le vendredi 9 novembre, à 14 h 30, en la cathédrale de Die. Il est enterré au cimetière des "Granges", un village près de Luc-en-Diois, où il voulut vivre en berger après avoir quitté un enseignement de mathématiques à l'Université.

Sa vérité !

C'est en chacun que se découvre l'immense attente de l'homme passionné d'infini. Il disait «devenir soi-même le sujet de l'expérience de Dieu».

Parmi les grands témoins de cette aventure spirituelle de l'humanité, le premier pour lui était Jésus. Il était passionné par Jésus. Il disait : «Jésus est de Dieu». Il s'efforçait donc de connaître les Évangiles

pour y découvrir l'intelligence de ce que Jésus a vécu.

Il disait : «L'essentiel ne s'enseigne pas. Chacun doit trouver son sentier. Il est bon de rencontrer des gens qui ont cette expérience».

De Dieu, il parlait peu. Dieu est tellement mystère. Ce qui comptait à ses yeux, ce n'était pas un enseignement figé, mais l'expérience du divin en soi.

Il disait «Comment être de Dieu ?». Il ne vivait pas pour l'au-delà mais, dans le présent, il vivait les valeurs éternelles. Il disait : «De la vie après la mort, moi je ne sais rien».

Quelqu'un lui demanda : «Et le Saint-Esprit ?». Il disait : «Le Saint-Esprit, c'est l'esprit de Jésus, une certaine intelligence éveillant à des initiatives individuelles».

L'avenir de l'Église, il le voyait en germe dans de petits groupes. Il disait : «La paroisse sera vivifiée par de petits groupes, elle doit être tissée de petits groupes vivants».

Au lieu de l'Eucharistie, il préfère dire «la Cène». Il disait : «Autour de la Cène, nous communions à l'être de Dieu et de Jésus en correspondant à ce que nous sommes».

C'était toujours un grand moment quand Marcel Légaut priait.

On se souvient que, dans le silence d'une nuit, il dit :

Héritiers d'un labeur immense,
visités par une présence qui appelle plus qu'elle ne commande,
poussés, soulevés, sollicités, élevés au-dessus de nous-mêmes,
émergeant de la servitude, atteignant à la liberté,
ouvriers d'un avenir sans fin, inséparables de vous,
mon Dieu nous vous magnifions.

Quelqu'un objecta : «Je ne vois rien de tout cela». Il dit : «Il y a des heures où on est acculé à cette réalité... à l'occasion d'une vie d'amour, de la paternité, de la maternité».

(Félix Biot, curé de Floriffoux - Bulletin Paroissial de décembre 1990)

1990 / décembre

En souvenir de Marcel Légaut

Domingo Melero

Lettre

Décembre 1990

Lettre ouverte au P. Evangelista Vilanova, OSH. Ce texte est paru en catalan dans la revue du monastère bénédictin de Montserrat, "Questions de vida cristiana" en mai 1991, et en espagnol à "Iglesia Viva" n° 153-4, mai-août 1991.

Lorsque je t'ai appris par téléphone la mort de Légaut et que je t'ai demandé de vous souvenir de lui lors de votre messe conventuelle, tu m'as suggéré de rédiger une notice nécrologique en son hommage et j'ai tout de suite accepté. Ainsi, me tenant sur les rives extrêmes où le fleuve de sa vie s'est joint à la mer -ce que sera sa mort pour d'autres et pour moi- j'aimerais en effet pouvoir dire quelque chose un peu, toutes proportions gardées, à la manière du centurion que Marc et Luc placent devant la croix. On ne sait pas très bien ce qu'il a dit (les deux évangélistes lui prêtent des paroles différentes) mais il a exprimé -si tant est qu'il se trouva là et qu'il a parlé- une "reconnaissance" qui dans ce cas, et peut-être seulement dans ce cas, eut plus de valeur que le silence. Néanmoins, maintenant que je me mets à écrire, je ne sais comment faire... Comment pourrais-je, par exemple, résumer en quelques brefs paragraphes une œuvre qui, au fil des ans, s'est exprimée en dix-sept livres ? Ou bien l'aventure et l'itinéraire de sa vie au long de quatre-vingt-dix ans (il avait eu quatre-vingt-dix ans le vingt-sept avril dernier, fête de votre Vierge noire) ? Franchement, je ne sais comment procéder...

Je ne saurais pas davantage, dans le souci de me limiter à une période récente de sa vie, exposer les fruits que j'ai tirés d'une expérience de lecture assidue depuis dix-neuf ans, quand j'ai commencé à lire ses textes à partir de 1970 et qu'ensuite je me suis intéressé à ceux qui les avaient précédés. Un ami d'alors m'en avait recommandé la lecture parce qu'il avait su deviner les affinités préalables qui existaient entre cet auteur et le lecteur que j'étais. C'est ainsi que l'on se passe les livres décisifs, ceux qui révèlent, qui rendent manifeste non pas quelque chose d'absolument nouveau mais ce qui déjà vivait de manière latente en soi.

Je ne crois pas non plus qu'il y ait quelque intérêt à relater l'une ou l'autre anecdote touchant à mes relations avec lui, comment, au fil des ans nous sommes devenus familiers (nous nous sommes apprivoisés, comme aurait dit Saint-Exupéry) et comment peu à peu s'est tissée une relation personnelle et réciproque, différente de celles qui existent d'ordinaire entre auteur et lecteur (laquelle pour être anonyme n'en est pas moins réelle et étroite) malgré nos multiples différences de langue, d'âge, de contexte culturel et social, par exemple. Ces différences, tout au moins en ce qui me concerne, ont favorisé une autonomie nécessaire. Nos relations s'étaient concrétisées avec le temps par un échange d'idées et d'informations qui s'était enrichi pour moi ces dernières années par la traduction de ses œuvres en espagnol et les préparatifs de ses voyages à Barcelone où une quinzaine d'entre nous

se réunissaient pour commenter ses textes.

Si, comme le disait le Dr Bofill, «la mission des anciens est de conforter l'espérance chez les jeunes», Légaut l'a accomplie excellemment auprès de nous par ses conseils, son exemple, sa réflexion et ses encouragements. Mais cette mission a été réciproque car celle des jeunes a aussi consisté à le conforter pendant les dernières années de son cheminement en lui témoignant de multiples façons comment la semence de ses idées avait germé et pris force en nous. Nous venions à ces rencontres, attirés non seulement par l'intérêt d'un travail et d'un bénéfice personnels mais aussi poussés par l'exigence d'un devoir de "piété filiale" (que l'on comprenne bien ce mot "piété" et que l'on donne à "filiale" son vrai sens). C'est ce même sentiment qui a conduit quelques uns d'entre nous à assister à ses funérailles à Die et à l'accompagner jusqu'à sa tombe, jusqu'aux Granges où il a été inhumé et où nous avons apporté quelques poignées de cette terre espagnole dans laquelle son témoignage germe aussi. Peut-être devrais-je parler de sa mort et de la soudaineté de cet événement car il me semble significatif qu'elle l'ait surpris en voyage. Cela s'est passé en Avignon au retour de Suisse où il s'était réuni quelques jours avec un groupe d'amis. Il était descendu du train et attendait un autobus pour aller rendre visite à une famille amie. Celle-ci fait partie du groupe qui, il y a une soixantaine d'années, s'était réuni pour lire l'Évangile, stimulé par le Père Portal qui eut la sagesse de leur faire confiance et de les laisser à eux-mêmes après leur avoir dit que que l'Évangile était un texte fécond non seulement pour la piété mais aussi pour la réflexion. Admirable Monsieur Portal! Qu'il est rare de trouver un prêtre aussi peu clérical. Légaut par la suite le reconnut non comme son directeur de conscience ou son maître mais comme son père spirituel.

Mais je crains le ton hagiographique où l'on tombe trop facilement pour ce genre d'écrit. Le souvenir, la réflexion ont leur valeur mais quand il s'agit de la mort, beaucoup plus que pour n'importe quel autre événement, il faut éviter d'en faire une occasion de propagande, surtout dans un univers mental comme le nôtre où nous n'avons que trop tendance à ne prêter attention qu'au sensationnel et au spectaculaire. En outre, Légaut lui-même ne fut-il pas très sensible aux qualités de discrétion, de pudeur même, inhérentes à la communication proprement humaine (spirituelle) ? Ses plus grands livres ne le prouvent-ils pas ? Et le témoignage qu'ils expriment ne se présente-t-il pas sous une forme impersonnelle, en termes abstraits, sans référence à quelque tradition ni citation d'autres auteurs et de plus, dépourvu d'allusions anecdotiques personnelles ou d'exemples concrets qui auraient aidé ou facilité la compréhension ?

Tant de sobriété et de discrétion ont pu rendre sa lecture hermétique ou tout au moins difficile. Ceci, (ajouté au fait qu'il était un simple laïc, sans aucun mandat institutionnel ni aucun titre académique qui l'aurait inséré dans l'industrie intellectuelle reconnue (civile ou ecclésiastique), a sans doute contribué à le faire cataloguer comme un auteur pratiquement méconnu, un "inclassable", un "outsider" ou, comme il le disait lui-même, un "sauvage". Nous qui étions ses amis, n'avions-nous pas parfois déploré les difficultés que nous rencontrions pour l'introduire dans les circuits commerciaux accélérés du livre, alors que ses travaux sont un apport dans un domaine où objectivement il existe une carence car, comme tu le dis toi-même, nous manquons de maîtres spirituels en Occident, tant à l'intérieur du christianisme qu'à l'extérieur. Et pourtant cette situation inconfortable de l'auteur inclassable, cette difficulté à être publié ne sont-elles pas dans ce cas-là, des indices de son authenticité, des indices qu'il existe un autre ordre de transmission, inéluctable, nécessaire, si nous n'oublions pas deux affirmations de départ parmi celles qu'il préférait, à savoir que "l'essentiel ne s'enseigne pas" et que la véritable transmission ne se fait pas de bouche à oreille (comme tant de discours idéologiques de quelque couleur qu'ils soient) mais de cœur à cœur, par une ouverture qui n'est possible que lors de rencontres en profondeur ? Légaut ne disait-il pas que le spirituel se manifeste dans le monde comme la poussière dans une pièce, discrète, diffuse et tenace ?

Légaut est mort le 6 novembre, peu après la fête (eschatologiquement "démocratique") de la Toussaint. Sa mort, singulière mais anonyme, en pleine rue parmi des inconnus, semble témoigner de la grandeur qui se cache dans la mort de n'importe quel être humain car, dans l'ordre du spirituel, comme il le disait, il n'y a ni rang ni hiérarchie entre les hommes («personne n'est plus que l'autre», disait Machado) parce que nous ne sommes ni comparables ni numérables. Justement pour cette raison et bien qu'il soit sorti de l'anonymat au cours de ses dernières années, il a toujours affirmé le privilège de la vie simple, ordinaire et presque clandestine.

«Mystère de la destinée qui se développe au-delà des zones qui supportent un jugement. N'empêche, on peut penser que la voie qui conduit à l'enfouissement que nul ne sait ni ne saura, même si celui-ci reste définitivement ignoré, est secrètement la plus féconde pour l'avenir, lequel déborde le présent par toutes ses potentialités cachées...» (*Croire à l'Église de l'avenir*, 173-174).

Reste qu'il est un auteur singulier (preuve de la rareté de l'homme spirituel ?) Ce n'est pas normal à cet âge-là de passer la moitié de l'année à voyager sans cesser d'écrire. Il est vrai que sa bonne santé le lui

permettait mais à la fin la fatigue était devenue pour lui, qui était un travailleur infatigable, sa compagne de tous les jours. Ces derniers temps il travaillait, en collaboration avec Thérèse De Scott, à de nouveaux textes sur la vie spirituelle et la modernité qui prolongeaient le premier chapitre de son dernier livre publié en 1988. Légaut lui-même, avec son humour malicieux si particulier plaisantait parfois sur sa propre fin. Il y a quelques années, il se demandait en riant s'il ne serait pas éternel et, tout récemment, il pensait qu'on le trouverait mort dans sa chambre, appuyé sur sa table, son bic à la main, ou bien dans un train, créant ainsi un problème à la SNCF...

Une incise. Est-ce m'éloigner de mon sujet que d'évoquer ici sainte Thérèse, "l'inquiète et la vagabonde"? Je ne le crois pas. Je me souviens que grande fut ma surprise lorsque j'entrai pour la première fois dans l'oratoire de la maison où le groupe se retrouve chaque été. Il n'y avait là qu'une simple croix de bois et deux tableaux représentant deux femmes, deux contemplatives. Sur le mur de gauche, à mi-hauteur, était accrochée une croix nue; sur le mur d'en face, un peu plus bas à gauche et tournée vers la croix figurait seulement la reproduction agrandie (l'original est à Solesmes) d'une Madeleine, assise et méditative et, sur le mur de droite, on voyait un des portraits de sainte Thérèse. J'ai su plus tard que la lecture des livres de Brémond lui avait fait connaître et aimer l'aventure et l'esprit de cette femme et son désir d'une urgente renaissance spirituelle à l'intérieur du christianisme et j'ai découvert à quel point il appréciait l'influence décisive du Carmel réformé dans les mouvements spirituels du XV^{ème} siècle français. Bien que vivant des contextes et univers mentaux aussi différents que l'étaient leurs modes de vie, ils étaient animés du même désir. Cette différence entre une société sacralisée (de fusion entre l'Église et l'État, à prédominance cléricale et de Contre-Réforme) et une société séculière (de séparation de l'Église et de l'État, de liberté religieuse et dans laquelle prédomine un savoir autonome sur le monde) exige une réforme qui est encore à faire, si profonde que, plus qu'une réforme, elle sera une véritable mutation.

Pour Légaut, le point de départ auquel il ne pouvait renoncer était la responsabilité de chacun en tant qu'homme et en tant que simple chrétien, s'il l'était... C'est par là que doit passer toute action dans le monde. Quand Légaut voulut concrétiser sa foi en s'engageant dans le sacerdoce, attitude normale chez un jeune homme généreux et entier dans un milieu où cette voie jouissait du prestige de l'absolu, le Père Portal lui fit comprendre que tout simple laïc pouvait également s'engager de façon aussi entière, que ce n'était pas là une forme mineure de fidélité, et que les béatitudes étaient plus importantes que les vœux. Il lui fit remarquer aussi que recruter des vocations en employant comme argument le manque de main-d'œuvre pour la moisson n'est pas honnête et qu'au contraire, dans une Église autoritaire, fermée et sur la défensive, seul le laïc peut atteindre à une autonomie suffisante pour affronter avec une entière honnêteté intellectuelle les changements culturels de son époque, trouver les nouveaux chemins de la mission et vivre en disciple. C'est pourquoi Légaut, dans ses analyses, sortes d'exercices de sociologie spirituelle dirions-nous, insiste sur le fait que la vie religieuse (y compris les nouvelles formes que sont les instituts séculiers) n'est pas, n'épuise pas la vie spirituelle chrétienne et que le prêtre ne fait pas la communauté pas plus que l'évêque et l'ordre sacerdotal ne font l'Église. Devant l'inflation du clérical et du religieux qui monopolise pratiquement tout ce qui est chrétien, l'affirmation d'Erasme "monachatus non est pietas" n'est-elle pas toujours d'actualité ?

C'est aussi pour cette raison que Légaut insistait sur le fait que, dans les initiatives relativement récentes prises par l'Église pour s'adapter et agir sur la société -ce que furent, par exemple, les mouvements d'action catholique- on perpétuait le même dirigisme clérical, quasiment incurable, faisant presque inévitablement du laïc un être de seconde catégorie. En effet, les laïcs sont orientés vers le militantisme à partir d'une théologie ou d'une doctrine sociale générale et d'une stratégie ecclésiastique qui a été élaborée sans leur participation. Cet état de fait a deux conséquences : d'une part il les distrait et leur évite d'assumer une quelconque responsabilité en prenant part personnellement à la discussion d'autres problèmes qui les concernent mais que le clergé se réserve (doctrine morale ou réflexion sur la dogmatique, par exemple), et d'autre part il les rend incapables d'une réflexion en profondeur sur les problèmes religieux quand, enfin autonomes et dégagés de ce corset religieux, ils se livrent à la vie civile, politique ou scientifique, par exemple.

Face à ce dirigisme des uns -auquel ceux-ci peuvent à peine renoncer- qui fait des autres, de manière quasi endémique, des mineurs d'âge, ce n'est pas la moisson qui est immense mais bien la tâche qui permettra aux chrétiens de devenir majeurs, d'accéder à une foi adulte, ce qui exige l'autonomie de la pensée. Cependant il ne s'agit plus de fonder, c'est-à-dire de séparer, comme au temps de sainte Thérèse, mais plutôt de descendre, d'aider à s'éveiller à une vie spirituelle. Légaut, par ses analyses critiques et son vécu, témoigne du renouveau expérimenté par l'intellectuel ou par celui qui, pour différentes raisons, se singularise en entamant une longue descente -peut-être pour toujours- vers l'anonymat de la vie d'un homme du commun. Il ouvre ainsi pour l'œuvre spirituelle une voie exigeante, sans répit mais aussi sans limite, irrépressible.

De même, mais dans une autre perspective, Légaut a aussi insisté sur un point qui est essentiel et auquel on ne pense pas, bien qu'il soit évident: que «la vie spirituelle par nature n'est pas nécessairement chrétienne». Tout homme y est appelé quand il doit se singulariser face à la société et à ses lois, la profession, l'amour humain, la paternité, les relations, les événements, la connaissance, en somme la réalité.

Cependant, pour en revenir à la question de sa singularité et de sa mort dans l'anonymat, il est vrai que malgré la discrétion de Légaut et de ses livres, la diffusion de ceux-ci a bénéficié -pendant quelques années tout au moins- de l'aspect assez insolite de la vie de leur auteur, ce mathématicien et universitaire qui avait laissé tomber la science et les livres, leur prestige et leurs avantages et avait vécu pendant presque trente ans comme berger de haute montagne. C'était là une version simplifiée d'une démarche beaucoup plus complexe et qu'il est difficile de résumer ici.

Le fait est que Légaut s'est prêté, non sans une certaine surprise et distance ainsi qu'avec un certain humour par la suite, à ces conditions publicitaires du marché de la communication, à une époque comme la nôtre, saturée d'information médiatique médiocre, opposée et imperméable à l'aventure intérieure, sceptique devant toute possibilité de renouvellement, éprouvant l'ennui et incapable de réagir sauf devant l'exotique et l'extraordinaire. Qu'est-il resté, passé le premier engouement ? L'indifférence, fruit de la médiocrité, comme le disait Légaut lui-même, n'est-elle pas la plus grande menace et cause de souffrance pour celui qui voit combien il est important pour le monde que les hommes s'éveillent véritablement à la vie de l'esprit ?

«De nombreuses causes sont à l'origine des travestissements qui se produisirent pendant les premières années qui suivirent le Concile. Elles viennent, directement ou non, de la médiocrité des milieux chrétiens qui n'ont rien à envier en ce domaine à la société ambiante. De l'insignifiance spirituelle du monde des baptisés, il est difficile de prendre la mesure et déjà d'en discerner quelque peu les contours flous dans les ténèbres du monde. En notre temps, liée à la sous-humanité ambiante, flottante et terne, elle est encore fréquemment dissimulée dans les milieux chrétiens sous les apparences d'une réelle rectitude de vie et parfois d'une sincère piété» (*Croire à l'Église de l'avenir*, 14). Il fut cependant surpris et heureux de voir combien de gens différents -moins nombreux certes que lors de l'enthousiasme qui accueillit ses premières publications- le reconnaissaient comme quelqu'un qui exprimait leurs pensées profondes. À la suite de ces multiples rencontres, Légaut ne fit aucune concession de style et d'écriture (exemple rare de description ou de "peinture abstraite" du concret) mais par contre changea radicalement, une fois de plus, de mode de vie. Pendant ces quinze ou vingt dernières années, il sortit de son hameau et revint d'une certaine façon à sa vie d'autrefois et au chemin de fer. Il retrouva la vie itinérante, accompagnant ses livres et rendant visite à ses lecteurs pour faciliter une rencontre en profondeur.

C'est alors que la mort l'a pris. «Au galop de son cheval blanc / la mort le surprit. / Elle arriva entourée de ténèbres / quand le soleil était au zénith. / Sur ses yeux voilés elle posa sa blanche main de neige / pour les ouvrir à une autre lumière / à un autre soleil resplendissant»).

À plusieurs reprises, Légaut avait parlé du moment de la mort, de cet acte ultime, ce départ, cet "exitus" de la vie vers lequel ne nous porte aucun instinct fondamental ni aucun désir sain et qui est cependant "le chemin de tout le monde", comme le disaient Josué et David sur le point de mourir. «Ma santé semble s'améliorer. Je fais une pause avant mon départ définitif, prologue du passage qui ne se fait que dans un seul sens...» (24.12.83).

Penser sa propre mort, en faire une question qui nous concerne personnellement, ne pas accepter qu'elle soit un simple accident matériel qui met fin à nos jours ou quelque chose de purement extérieur et contraire à la vie, c'est la condition indispensable pour vivre dignement sa vie d'homme. Il faut pouvoir le faire sans défaillir, sans y voir une destruction totale, en refusant de voir en elle la fin absolue et le néant (expressions du dogme empirique actuel de la mort immortelle) mais aussi sans que cette attitude implique une échappatoire imaginaire. On ne peut y parvenir que lorsqu'on pense sa propre vie à un niveau où surgit l'affirmation de son unité et de sa consistance, où l'on peut découvrir l'esprit fondamental qui l'anime et quand on parvient à suivre le fil d'or de la mission qui la traverse. Alors, paradoxalement, la conscience de l'infime et éphémère de l'être rejoint en soi, sans s'y opposer, la capacité d'affirmer sa propre nécessité. C'est ce mouvement (activité, énonciation,) que Légaut appelle "la foi en soi". Tout être humain est l'agent, le sujet et le but de cette foi qui n'est qu'affirmation nue -dépourvue de toute signification dans l'ordre conceptuel- et exacte ignorance.

Qui oserait soutenir qu'il y a dans cette affirmation singulière une plus grande facilité que dans sa négation (affirmation «qui s'efforce vers des perspectives toujours plus fragiles sous le regard critique, vers des horizons qui sans cesse s'éloignent et se montrent de plus en plus inaccessibles à mesure qu'on s'en approche...»? (*Un homme de foi et son Église*, 25). À la longue, tant ceux qui sont sûrs de leurs croyances que ceux qui sont sûrs de leur incroyance ne se rejoignent-ils pas dans cette facilité de

la négation ? Ne se rejoignent-ils pas comme, de leur côté aussi, c'est-à-dire du côté de l'affirmation se rejoignent ceux qui, d'une façon ou d'une autre, cherchent, demandent et appellent. C'est seulement la dépossession croissante que chacun connaît lorsqu'il mûrit dans ses relations fondamentales et lors de son cheminement vers la communication la plus essentielle, qui permettra cette spéciale conscience affirmative à l'intérieur de sa propre condition mortelle. Ce sont précisément ces relations et cette communication et rien d'autre qui nous portent à concevoir la nécessité spirituelle de ce don sans retour et de cette dépossession totale qui nous situent -il faut l'affirmer- dans un ordre neuf et mystérieux d'activité que, cependant, chacun a pu reconnaître en soi comme étant de soi mais pas uniquement de soi... mais "de Dieu": ceci dit sans plus, en s'arrêtant à cette formule simple et concise.

Cependant la poésie comble un vide. Le petit poème cité plus haut que ces jours-ci j'ai emprunté, légèrement modifié, à José Bergamin, raconte sur un mode imaginaire ce que nous ignorons. Quels furent ses derniers instants, ses dernières pensées (et non ses paroles puisqu'il était seul) ? Un premier mouvement de pitié, humainement compréhensible, nous fera toujours regretter qu'il soit mort sans la présence de quelqu'un qui le connaisse. Ceci ajoute à ce moment critique un certain aspect de cruauté que l'on ne souhaiterait même pas pour son ennemi. Nous savons, bien sûr, que chacun fait son passage au-delà de toute compagnie, et cependant il est dur de le reconnaître. C'est aussi à cause d'une certaine pitié, humainement compréhensible, envers ceux qui comme nous se retrouvent un peu orphelins, que nous regrettons de ne pouvoir connaître ce que furent ses derniers moments et peut-être ses dernières paroles. Ne nous voilons pas la dure évidence : toute tentative de parler de la mort et tout exemple sur elle sont préalables à elle-même puisque notre vécu à son propos est scellé par le franchissement silencieux d'un «passage qui ne se fait que dans un seul sens»... Personne ne peut nous transmettre un enseignement, fruit de son expérience de ce passage, qui puisse nous éviter d'inventer l'approche du nôtre.

Toutes proportions gardées, n'y a-t-il pas certaines analogies avec les récits de la mort de Jésus ? Si l'on regarde les différentes versions des faits présentées par les Évangiles, ne semble-t-il pas que les rédacteurs successifs, mus par leur piété envers Jésus et ses disciples aient incorporé au récit de sa mort d'autres témoins et lui aient prêté d'autres paroles ? Ils ont fait cela par piété mais aussi probablement dans un but doctrinal, parce que les témoins de ces heures capitales et les paroles prononcées dans ces moments cruciaux allaient avoir une autorité et un prestige extrêmes.

Ce qui est regrettable, c'est que dès le début, en se laissant aller à ces considérations, on commence peut-être à oublier l'essentiel, c'est-à-dire l'événement dans sa nudité. En effet, comme je le disais, tant pour Légaut que pour Jésus -toutes distances respectées- le fait de vouloir épiloguer sur les circonstances de leur mort sous-tend le désir de sacraliser l'accidentel et d'une certaine façon profane l'essentiel, irréductible à tout usage utilitaire.

Il nous reste ce fait nu : un homme comme nous nous a précédés dans la mort, et c'est cela notre unique consolation, l'objet de notre espérance, notre "rencontre" possible avec lui. Légaut a affirmé la réalité de cette consolation et de cet espoir d'une rencontre ou d'une présence dans un des derniers paragraphes de l'un de ses livres. Je le cite intégralement bien que les neuf dernières lignes soient celles qui m'intéressent, parce que c'est dans des passages comme celui-ci que se révèle Légaut tout entier avec son esprit et son style

«En vérité, Jésus de Nazareth est plus encore devant, dans l'avenir, que derrière, dans le passé. Par la foi que ses disciples ont eue en leur Maître, ils sont capables de s'approcher intimement de lui malgré les différences considérables que leur situation présente nécessairement avec la sienne. Aussi bien, grâce à ces différences, il leur est impossible de se contenter de lui ressembler extérieurement et de se limiter à recevoir dans la littéralité ce qu'il a enseigné en son temps, car ce serait en vérité lui être infidèle et ne pas correspondre à sa paternité. En cherchant à travers leur propre expérience spirituelle qui est Jésus, ce qu'il a vécu, ils se découvrent davantage et deviennent plus eux-mêmes. Leur mission reçoit ainsi de celle de leur Maître la possibilité de s'accomplir purement et pleinement. Fidèle à l'esprit fondamental de Jésus, elle prolonge sa mission en l'actualisant, mais aussi en la développant. Sur les traces de leur Maître, ses disciples rencontrent l'échec que seule la foi peut porter sans fléchir malgré le désespoir de nature qui les assaille, échec dont la mort est la conclusion sans appel; ils abordent le seuil final qui devant eux s'ouvre de façon d'autant plus vertigineuse qu'ils ont mieux suivi Jésus et ont été plus loin à sa suite; seuil au-delà duquel il les appelle car il l'a franchi avant eux pour leur être présent au plus intime quand ils auront à leur tour à le passer». (*L'homme à la recherche de son humanité*, 282).

Oui, Légaut a été pour beaucoup une bénédiction. Les yeux de la foi ne se sont pas sentis frustrés à la lecture de ses textes ni en faisant connaissance avec l'homme qui les avait écrits. Sans démonstrations spectaculaires et sous l'apparence d'un livre comme les autres et d'un homme ordinaire, ces yeux

purent enfin se reposer en entrant en contact avec un auteur qui leur parlait comme personne ne l'avait fait depuis de longues années et en engageant le contact avec un homme qui leur en rappelait un autre comme peu auparavant l'avaient fait.

Cette bénédiction d'avoir connu un homme comme tout le monde, qui avait un cœur de "staretz", d'"abbas", de "monachus", de contemplatif, de médecin et conseiller, de docteur et maître, de témoin et apôtre, a permis à beaucoup de reconnaître une communion invisible mais profonde, propre à ce milieu mystérieux et vivant qui se précise tout au long de la vie et pour laquelle il nous dit un jour avoir inventé un nom à consonance teilhardienne: "fidéi-sphère".

Pour eux, ce fut comme la rencontre tant attendue d'un être qu'ils cherchaient secrètement. Ils attendaient quelqu'un qui, sous une forme nécessairement laïque et à titre personnel, fût à leurs yeux disciple de Jésus, homme de Dieu et "Père de l'Église" sous une forme telle que "l'intensité du génitif" c'est-à-dire que l'intensité dans la valeur grammaticale de détermination, de dépendance ou d'appartenance entre les deux référents mis en relation (d'un côté, l'homme Légaut et de l'autre, les trois autres nommés : Dieu, Jésus, le christianisme) créât un vaste et indispensable climat de confiance, de liberté et de mystère pour que les tentatives, les ratés, les échecs et les réussites propres à notre temps portent leurs fruits dans une direction bien précise, parmi toutes celles qui forment la grande tradition spirituelle de l'Occident.

Si, à propos de Légaut, à l'ombre de sa perte, je crois qu'il faut dire -pour une fois et sans qu'il faille le répéter- qu'il était "de Dieu", il me semble tout aussi juste de dire (avec toutes les réserves et nuances que certains jugeront nécessaires pour écarter tout relent d'illumination ou de charisme) que Dieu est "de Légaut", au moins pour quelques-uns de ceux qui l'ont connu. N'est-ce pas en effet par la porte étroite de leur rencontre avec lui, grâce à leur lecture en profondeur de ses œuvres, qu'ils ont pu comprendre enfin, à une certaine étape de leur vie, sans perdre leur autonomie et leur responsabilité d'adultes -bien au contraire- le sens de cette expression et expérience biblique qui permet à l'homme de réunir "son Dieu" et "le Dieu de ses Pères" dans une même invocation ? N'est-ce pas par la même voie qu'ils trouvent aussi, enfin, le sens d'un refrain moderne -et probablement facile- avec lequel quand ils étaient jeunes et ignorants de ce qu'ils faisaient, ils demandaient à avoir la foi et non la crédulité et les croyances de leurs aînés ?

"L'intensité du génitif" est mise en évidence par son expérience contraire car, sans ce lien, la vie paraîtrait absurde, sans attrait ni but. C'est pourquoi la foi en soi et la foi en Dieu, comme l'endroit et l'envers d'un papier très fin, sont étroitement unies dans l'expérience de Marcel Légaut.

«Ce que l'homme doit se borner à dire de Dieu n'implique aucune connaissance qu'il puisse appeler un savoir. Rien cependant ne lui est plus certain car rien ne lui est plus imposé, non par ce qu'il sait mais par ce qu'il est. Dieu lui est plus certain que tout ce que ses sens et sa raison lui assurent. Certitude d'une espèce unique, dépouillée de toute évidence, combattue par toutes les apparences, elle hausse l'homme au-dessus de lui-même, bien qu'elle lui donne le vertige, tandis que les autres certitudes ne sont qu'à son service, le laissent dans la distraction et à l'extérieur de ce qu'il est. Vide de signification intellectuelle, cette affirmation de Dieu, positive seulement dans son acte, est en revanche authentiquement vécue parce qu'elle est inséparable de ce que le croyant est quand il ne vit pas séparé de lui-même. Ces affirmations s'imposent à l'homme avec la nécessité de l'essentiel (...) Inséparables non seulement de l'état de celui qui les affirme, mais aussi de ce qu'il devient sous leur influence, elles demeurent en l'homme comme un ferment et l'élèvent à un niveau auquel il ne peut cependant se maintenir que s'il est dans la possibilité latente de les réinventer et non seulement de les répéter, de les redire comme si c'était la première fois» (*L'homme à la recherche de son humanité*, 157).

De même sont étroitement unis le destin de cet homme et celui de Jésus dans un ordre cependant antérieur -ou postérieur- à celui de la religion ordinaire dans laquelle il semble que seule importe la personne de Jésus par son utilité, c'est-à-dire en fonction d'un intérêt anthropocentrique que l'on appelle généralement "salut" ou "rédemption".

«Très généralement, Jésus n'est pas aimé ni vénéré comme il le fut de ses premiers disciples même si l'on fait abstraction de la ferveur que suscitait alors l'élaboration de la doctrine et du climat très particulier qu'imposait l'attente de la parousie imminente. Jésus n'est pas connu et compris dans son originalité fondamentale comme il devrait l'être maintenant après l'expérience de vingt siècles de christianisme et avec la connaissance que l'on a aujourd'hui des hommes et du monde (...) Les rapports ainsi conçus avec le Verbe de Dieu, avec le Christ ressuscité, conséquences de cette doctrine peuvent être fortement soutenus; ils sont cependant d'un tout autre ordre que les relations d'amour cultivées avec quelqu'un que l'on a connu en profondeur et qu'on ne cesse de découvrir, dont on a beaucoup reçu et dont on ne cesse de recevoir, sans qui "on serait orphelin"; mieux encore, de quelqu'un qui donne sens à la vie, qui est au centre de la vie et sans qui, maintenant qu'on l'a rencontré, on perdrait cœur parce qu'on ne saurait plus passer son temps dans une certaine inconscience au jour

le jour ni même se laisser absorber par les occupations professionnelles ou politiques, malgré l'intérêt, voire l'urgence qu'elles peuvent présenter. De telles relations avec Jésus, d'origine personnelle et non conséquence d'une doctrine, relèvent non seulement de la nécessité où se trouve l'homme de communiquer avec autrui pour grandir en lui-même, mais aussi de la capacité et du désir d'absolu qui sont en lui, conscients ou non, le sceau et l'appel de Dieu» (*Mutation de l'Église et conversion personnelle*, 166-167).

Légaut s'affirme également relié avec "l'intensité du génitif" au christianisme historique (l'Église). En bon paysan qu'il est, il sait bien que la taille des arbres se fait dans les branches et non dans les racines et que l'on peut être d'autant plus radical et précis dans la critique que l'on sait jusqu'à quel point la vie de l'arbre nous est essentielle au-delà de tout hiver. C'est pourquoi je pense qu'on peut avec raison donner à Légaut le titre ancien de "Père de l'Église".

Légaut situe le christianisme -et nous situe devant celui-ci- à un niveau d'exigences auxquelles il est difficile de se dérober. Seul est père celui qui est fils et les deux concepts sont de l'ordre de l'être (de la vie, de sa transmission) et ne sont qu'analogiquement applicables à l'ordre doctrinal, ordre auquel se limite, pense-t-on généralement, l'influence des grands penseurs des premiers siècles du christianisme qui forment une étape déjà close de son histoire. Dégagé de ces deux limites, ce concept est très évocateur à condition toutefois que l'on ait du christianisme une idée non seulement sociologique mais aussi spirituelle.

«Certes, depuis longtemps, bien des signes de décadence feraient préjuger que le christianisme est entré dans un déclin inéluctable qui paraît aujourd'hui s'accélérer et devenir toujours plus irréversible (...) Au contraire, la foi qui porte le disciple de celui qui, par sa vie et sa mort, est à l'origine de l'Église, l'assure que celle-ci sortira, bon gré mal gré, un jour, sous une forme ou sous une autre, de la situation où, depuis les temps modernes, elle s'enlise et qui tend à la marginaliser, à la "folkloriser" dans une société de plus en plus séculière. Certes, l'Église retrouvera une vitalité semblable à celle des origines et mieux encore. Mais ce sera à la suite de quelle destinée démesurée, au travers de quelles crises d'apparence mortelle, au débouché de quelle décrépitude qui sera comme le désert de son exode. Quelle forme l'Église prendra-t-elle alors, quelle institution renouvelée se donnera-t-elle ? Nul ne peut le prévoir; et qui, par passion d'amour, se hasarderait à y penser ressentirait l'angoisse que dut connaître Jésus à l'heure où sa mission s'ouvrait à une nouvelle dimension au-delà d'une mort qui semblait sceller l'avenir à jamais...» (*Croire à l'Église de l'avenir*, 11-12).

Peut-être que l'œuvre, comme l'homme, devra mourir, soit parce qu'on ne la lira pas, soit parce que la lecture qu'on en fera la réduira à une structure idéologique de plus que nous commenterons et étudierons entre nous. Qui peut douter que des thèses verront le jour avec, pour titre: "La foi, Dieu ou l'Église selon Marcel Légaut" ou "dans l'œuvre de Marcel Légaut" ?...

Légaut avait déjà constaté que cette loi d'airain vaut pour toute œuvre créatrice, à savoir que «plus le fruit d'une vie tire sa sève des profondeurs de l'homme et relève de l'universel, plus pour être utilisé convenablement par autrui et entrevu par lui dans sa portée véritable, il doit être détaché de la branche où il a mûri. Il doit être saisi, arraché en passant, emporté au loin. Quand ce message est devenu idéologie conforme à la mentalité du temps grâce à des présentations et même parfois à des apports qui lui sont étrangers et qui en partie le contrefont, alors seulement il devient nourriture» (*L'homme à la recherche de son humanité*, 84).

Restent l'engagement et l'espoir que de nouvelles activités créatrices voient le jour et retrouvent la fécondité des œuvres qui les ont précédées. Quand d'autres hommes, plus vivants que lecteurs, entreprendront à leurs risques et périls une recherche personnelle -seule façon pour eux de vivre en vérité- et qu'ils rencontreront ces textes -ne serait-ce que comme objet d'étude- peut-être y verront-ils quelque chose de plus que des mots et des idées, et alors un nouveau dialogue se nouera et se tressera parce que la voix de quelqu'un se fera entendre de nouveau et que le simple fait de rencontrer un semblable sera l'essentiel, et les braises, retrouvant sous les cendres leur incandescence, pourront luire et attirer les regards.

Telles sont, Evangelista, les réflexions qui me sont venues à l'esprit lorsque j'ai appris la nouvelle et que, grâce à ta proposition, j'ai tenté d'exprimer dans un ordre cohérent pour toi, pour moi et pour tout autre que ces questions pourront intéresser et, je l'espère, passionner.

(traduit de l'espagnol par Pierrette Bourrat) Tarragone, décembre 1990

(édité par Iglesia viva, Esteban Pernet, 46014 Valencia).

Marcel Légaut est mort ! Frappé par une crise cardiaque, dans le train qui l'emmenait en Avignon pour une conférence de plus...

Depuis près de trente ans, il allait ainsi par monts et par vaux, porteur d'une parole qui ouvrait chacun à sa vérité unique. Une parole qui lui était venue sur le tard. Au bout d'un long chemin qui mènera l'universitaire - agrégé de mathématiques - qu'il est jusque dans un hameau perdu de la Drôme où il va se faire paysan, paysan pour de vrai, jusque dans les rides de son visage sous son éternel béret. C'est là, sur les contreforts du Vercors, affronté au quotidien, à la terre et aux saisons, à ce qui vit et meurt, aux prises avec le risque et parfois l'angoisse, que Marcel Légaut va trouver sa vocation en creusant le mystère de l'homme qui le fera entrer dans le mystère de Dieu. Expérience décisive. Il me l'avait confié lors de l'une de nos rencontres. «C'est ici, que je me suis approfondi. Sans que je le sache d'abord. Les exigences intérieures qui montent en nous sans en avoir l'air correspondent de manière singulière et mystérieuse à la maturation de ce que l'on porte en soi et à la prise de conscience de ce que Dieu veut de soi. Finalement, c'est l'histoire même de Jésus qui se reproduit en chacun de nous. Il faut vivre pour être».

Une conviction spirituelle qu'à plus de soixante ans, il mettra noir sur blanc dans des livres qui vont le tirer de sa ferme et l'emmenent à la rencontre de milliers de croyants. Jusqu'à ce jour de novembre, dans le train.

Ni gourou, ni maître à penser, Marcel Légaut ! Éveilleur. Homme de l'appel. Appel à devenir soi, à l'écoute de ses exigences intérieures... Plus loin que l'adhésion au discours et à l'idéologie, pour entrer dans le mystère de la rencontre vraie avec Jésus. Appel à l'Église aussi, pour qu'elle n'étouffe pas - dialectique permanente et douloureuse - la religion de l'appel sous celle de l'autorité. Depuis quelque temps, Marcel Légaut - fidèle à l'Église parce que fidèle à Jésus-Christ - ne dissimulait plus son inquiétude et il me l'avait dit aussi. «La crise de l'Église est encore devant nous et nous ne la surmonterons qu'en regardant en avant... Enracinés dans notre passé bien sûr. Mais sur de vraies racines. Or, aujourd'hui, je crains que nous ne soyons tentés de nous enraciner avec des chaînes et, hélas, il n'y a pas de sève dans les chaînes».

Maintenant que l'éveilleur s'en est allé, nous sommes beaucoup à avoir un peu plus froid. Alors, dans le silence qui s'est fait, et devant l'enfant de la crèche, l'envie de lui crier : «Puisque vous voyez Dieu, dites-lui merci. Pour la sève, la liberté, le souffle... Qu'ils ne nous manquent pas !»

1990 / décembre

Marcel Légaut nous a quittés

Yves Reinkin

Itinéraire d'un "berger de Dieu"

L'Appel, décembre

Le 6 novembre dernier, un homme attend le car devant la gare d'Avignon. Comme un chêne qu'on abat, il s'écroule, terrassé par une crise cardiaque. Celui qui meurt ainsi au milieu du trafic urbain, c'est Marcel Légaut.

Qui était-il ? Pour beaucoup, un des grands sages du XX^e siècle.

Né à Paris en 1900, Marcel Légaut fut d'abord agrégé de mathématiques, docteur en sciences et professeur aux Universités de Rennes et de Lyon.

Fils spirituel du Père Portal, il devient en 1940 agriculteur-éleveur de moutons dans la Drôme.

Berger solitaire et homme d'oraison des sommets du Haut-Diois, il apparaît rapidement comme une sorte de père dans la foi d'une multitude de disciples disséminés dans plusieurs pays. Cessant son activité professionnelle en 67, celui que les médias surnomment "le prophète de la Provence", s'en va alors parcourir le monde afin d'éveiller ses contemporains à la liberté, la fidélité et l'intériorité dans la foi.

Disciple de Jésus

Ni philosophe, ni mystique, Marcel Légaut s'est surtout voulu attentif à l'homme. Pour lui, chaque être est unique et irremplaçable. Pourtant, à travers son expérience personnelle, il va découvrir qu'aucune personne ne peut se confondre avec ce qu'elle dit, fait ou pense. Entre ce que chacun est et ce qu'il est appelé à être, il y a un espace où Dieu peut venir rejoindre l'homme.

Lieux privilégiés, selon lui, de cette rencontre : la prière et la méditation de l'Évangile. «Dans le silence et la solitude, disait-il, l'homme s'efforce de prendre conscience de ce qu'il vit en tant que chrétien».

Dans ce cadre, l'expérience de Jésus est incontournable. Fidèle jusqu'à l'extrême à ce qu'il devait être, le Christ permet à chacun de voir d'une part le drame de toute existence humaine marquée par le manque et, d'autre part, que l'homme est appelé à s'accomplir totalement. Être chrétien consiste donc à devenir disciple et, par la compréhension en profondeur de celui que fut Jésus, à marcher sur le même

chemin de fidélité à sa vocation que lui.

Chrétien "libre-penseur"

Marcel Légaut aura toujours été un croyant libre. Très vite, il prit ses distances par rapport à l'institution. C'est que, selon lui, l'Église a, durant son histoire, souvent préféré l'obéissance à la fidélité créatrice, l'indispensable à l'essentiel. Soucieux d'un christianisme authentique, il se situera jusqu'à son dernier jour en contradiction avec les stratégies actuelles de "nouvelle évangélisation" comprise comme restauration et réaffirmation de l'identité chrétienne.

«Ma place dans l'église, c'est au fond, près de la porte», se plaisait-il à dire. Grâce à cette position en retrait, M. Légaut a pu observer ceux qui entrent et ceux qui sortent. Avec une infinie simplicité, il s'est fait proche aussi bien des uns que des autres, les révélant à leur grandeur d'humains. Aujourd'hui, tous ceux qui l'ont connu mesurent combien ses paroles, à la suite de Jésus, étaient libératrices. Et ils comptent bien poursuivre son œuvre d'éveilleur d'hommes et de croyants à travers des rencontres mensuelles et des retraites d'approfondissement de sa pensée.

1991

Besret Bernard

Confiteor-De la contestation à la sérénité

par Georges Glaentzlin

QQN N° 53

Témoignage déchirant et singulier d'un itinéraire qui mène de l'abbaye-pilote de Boquen à la Cité des Sciences de la Villette, en passant par Vatican II. On ne sait pas s'il faut parler d'un immense gâchis ou de répétition de l'histoire. Mais nous sommes en admiration devant cet itinéraire insolite et nous le suivons volontiers dans son dynamisme d'autonomie et de récréation de lui-même. L'expression de Marcel Légaut : "l'Église, ma mère et ma croix" lui convient parfaitement. Pour ma part, je relève que cet itinéraire débouche sur un détachement par rapport à l'institution ecclésiale et l'irruption dans la gnose chrétienne, avec tous les problèmes non résolus, soulevés par les manuscrits découverts en 1945 à Nag Hamadi en Haute-Egypte. Nombreuses citations de Raymond Abellio, son penseur de référence, et qui mérite d'être connu pour ceux qui cherchent dans cette direction.

Georges Glaentzlin explicite :

La citation de Marcel Légaut (page 170) intervient dans l'examen critique de la prière. Le texte peut être cité in extenso : «Si je prie, c'est avant tout pour actualiser en moi, par le pouvoir efficace des signes que je pose, leur signification. C'est pour me transformer moi-même. Pour me libérer de l'agitation mentale qui brouille mon écoute intérieure. Pour me débarrasser de tous les parasites locaux que j'engendre moi-même et me régler sur la longueur d'onde de Dieu».

Dans *Intériorité et engagement*, Marcel Légaut propose une prière qui exprime à la perfection toutes ces nuances. Il l'introduit en ces termes : «Parler à Dieu, c'est se parler à soi-même avec des paroles vraies. Entendre Dieu, c'est s'entendre soi-même dire des paroles vraies».

Marcel Légaut dit avec sérénité et simplicité ce que je me suis si longtemps efforcé de clarifier pour trouver à la prière sa réelle raison d'être. J'imagine volontiers que ce problème n'a jamais été majeur pour beaucoup de gens, et que peu nombreux sont ceux dont il perturbe les nuits de sommeil. Pour moi, que la cloche réveillait dès le milieu de la nuit pour chanter matines et qui passais près d'un tiers de la journée à prier, il était loin d'être secondaire. C'était un problème vital.

1991

Témoignages sur Légaut

Simone Réthoré - Bobichon Max - Joëlle Roche

Chronique de la Paroisse Universitaire

C.U.C. Février 1991

Liminaire

La Chronique de la Paroisse Universitaire de ce numéro 4 est particulièrement étoffée: il y a d'abord les témoignages sur Marcel Légaut, puis la présentation de Blois, lieu de la Rencontre Nationale de cette année, enfin le compte rendu de la rencontre du SIESC à Luxembourg.

Légaut est l'une des figures de laïcs chrétiens en qui se reconnaît un membre de la PU : respect de l'intelligence, foi en quête d'intelligence d'elle-même, foi qui informe et irrigue l'existence tout entière; Légaut comme vivant exemple d'un baptisé assumant avec constance sa vocation sacerdotale pour et dans l'Église, pour et dans le monde de l'Université ou de la campagne drômoise. C'est de cette constance, au long d'une longue vie, que parlent trois témoins appartenant à trois générations successives.

Blois, c'est aussi une constance, mais une constance liée à l'innovation, car sa préparation est le fait d'une association locale qui inclut la dimension laïque de notre société : des chrétiens mais aussi les autres. Le SIESC, c'est peut-être pour la PU. le lieu d'ouverture à l'Europe en devenir, avec la diversité des confessions chrétiennes dans cette Europe de l'Est devenue brusquement perméable. Notre constance dans le dialogue œcuménique a certainement là un nouveau lieu où s'exercer.

Le Président

Témoignages sur Légaut

Marcel Légaut a été le compagnon de route et l'inspirateur de nombre d'entre nous au long des générations avant et après la seconde guerre mondiale. De là ces trois attestations de témoins différents par l'âge et la vocation. À l'historien et au théologien d'interroger à leur tour celui qui vient de nous quitter à travers les attestations de ceux qui ont réagi à sa parole et à son exemple.

Légaut et la génération de l'avant guerre

Simone Réthoré

Marcel Légaut, qui vient de mourir, a marqué un certain nombre d'entre nous depuis fort longtemps. Sortant de la rue d'Ulm où il avait eu comme maître spirituel Monsieur Portal, il était avant guerre, dans les années 30, professeur de mathématiques à l'université de Rennes. Dans cette ville, il avait une petite chambre pour les jours de semaine où ses cours l'appelaient là-bas mais, à Paris, il avait en location un hôtel particulier où vivaient, avec lui, des amis unis par une même foi exigeante, en une petite communauté fraternelle qui s'ouvrait le dimanche à un bon nombre de jeunes collègues, enseignants chrétiens, normaliens pour la plupart, de tous degrés. Les primaires étaient nombreux, les Équipes enseignantes n'existaient pas encore. Leur lien à tous était leur foi commune en Jésus-homme, fils de Dieu, connu et enseigné par l'Église catholique, l'Église mère. Des exposés, riches de spiritualité, et surtout une méditation de Légaut, expression de sa vie intérieure intense, emplissaient ces journées. L'été, pendant les grandes vacances scolaires, tout le groupe se retrouvait en Auvergne avec des amis venant de toutes les régions de France, appartenant tous à peu près à la Paroisse Universitaire, enseignants ou aumôniers. Beaucoup y faisaient un séjour assez court. Légaut avait loué non loin d'Issoire, dans une très belle nature, deux châteaux proches l'un de l'autre, Chadefaud et Scourdois. De grandes pièces meublées sommairement étaient devenues dortoirs, quelques-unes plus petites permettaient de loger de prestigieux invités de passage ou les quelques familles avec leurs jeunes enfants. À l'époque, tous les participants étaient jeunes. On y menait une vie ascétique. Un ami interrogeant un paysan du coin sur ces châteaux et leurs occupants s'entendit répondre : «Il y a là-bas des hommes, des femmes, des curés, qui vivent tous ensemble et boivent de l'eau», ce dernier trait était pour lui le plus frappant. La vie matérielle était donc très simple et les tâches partagées. Tous participaient au ménage, à la vaisselle, à l'épluchage des légumes. Dans ces journées de vie intérieure intense, l'heure de l'épluchage dans la matinée était une joyeuse détente, joie de s'y retrouver tous. Le Père Paris épluchant les pommes de terre fut photographié par beaucoup.

L'essentiel de la vie, le but de la rencontre était l'approfondissement spirituel de la foi. Un grand moment de chaque journée était la messe matinale célébrée dans la chapelle de l'une ou l'autre des maisons. Celle-ci était tout simplement l'ancien cellier, nettoyé mais intact, dans lequel l'autel était une belle grande table de chêne, au-dessus de laquelle pendait, accrochée à la voûte, une colombe dorée servant de tabernacle. Le prêtre célébrait la messe face au peuple, ceci trente ans avant Vatican II. Cela indique dans quel esprit de recherche d'une vie authentique, en Église, en esprit de liberté, se vivaient ces journées marquées par l'autre grand moment, la méditation quotidienne de Légaut. Entre la messe du matin, la prière silencieuse de midi, le salut du Saint Sacrement, la méditation de Légaut, les complies du soir, prenaient place des conférences de haute tenue intellectuelle et spirituelle suivies en plein air, assis dans l'herbe sous les grands arbres. Des amis de Légaut universitaires, ou bien des personnalités du monde chrétien, laïcs ou religieux, venaient enseigner ce petit groupe. Le Père Lagrange de l'École Biblique de Jérusalem, Louis Leprince-Ringuet, parmi d'autres. Dans ces journées, il n'y avait aucune place pour la détente sportive, pas même la simple promenade. La pensée de Légaut était alors toute tournée vers l'intérieur et il vivait, lui et ses amis aussi, la vocation du célibat avec une telle exigence qu'il essayait de convaincre ses amis de n'y point déroger, allant jusqu'à une rupture douloureuse avec le plus proche d'entre eux quand celui-ci se maria. Petit à petit toutefois, à partir de 1936 environ, on le vit s'ouvrir à la vie de la nature, on fit une grande promenade chaque semaine au cours de laquelle il s'entretenait avec les bergers rencontrés. L'avenir se préparait.

De cette période datent trois livres, *Prières d'un croyant*, *La condition chrétienne* et *la Communauté humaine*, un essai de réflexion sur une société animée par un idéal de fraternité humaine et chrétienne. En août 1939, nos collègues partirent, mobilisés les uns après les autres. Ce fut le dernier été en Auvergne. Légaut fit la guerre. Au retour, sa vocation de berger affermie, celle du célibat abandonnée, il s'installa dans la Drôme. Le mathématicien, professeur d'université, célibataire endurci, devint berger, mari, père de six enfants, mais de plus en plus fidèle de Jésus-Christ, chrétien catholique, vivant sa foi dans l'Église qu'il aimait, mais dont les déficiences n'étaient pas sans le faire souffrir.

Marcel Légaut ou Vivre pour être

Max Bobichon

C'est à l'évocation d'un certain nombre de lieux que je céderai en songeant à Marcel Légaut que, grâce

à la communauté normalienne, j'ai rencontré avec joie

Rue d'Ulm

Et d'abord la rue d'Ulm. «Ce que je vis à soixante-quinze ans a été semé par Monsieur Portal quand j'avais vingt ans». Il suffit d'avoir approché quelque peu Marcel Légaut pour savoir combien cette période à l'École normale avait de l'importance pour lui. Un travail acharné au plan intellectuel qui lui permettra d'être un professeur qui donnera à ses élèves envie d'apprendre. Mais aussi la rencontre d'un certain nombre d'hommes qui dégageront ce chrétien d'une foi un peu infantile et lui donneront le goût du grand large. Parmi ces hommes, il citait volontiers Édouard Le Roy et, bien sûr, Monsieur Portal. Cet humble prêtre lazariste, extrêmement discret, éveilla Légaut à l'amour de la vie spirituelle et à l'exigence d'une foi réfléchie. Et ce n'est pas peu en pleine crise moderniste d'avoir aidé des intellectuels à garder foi en la recherche exégétique et théologique. Légaut, d'ailleurs, rappelle ce mot de Portal à propos de ceux qui souffrirent par l'institution ecclésiale de leur adhésion à certaines thèses : «Ils ont été trop vite mais il sont dans la bonne direction». L'un et l'autre se resteront fidèles jusqu'à la mort du Père Portal en 1926. Les groupes "tala" auxquels Légaut participa, puis qu'il anima rue d'Ulm, furent précieux à l'université et à l'Église. L'avenir le montrera, soit à la Paroisse Universitaire, soit ailleurs, même si les chemins suivis ne furent pas les chemins prévus. Légaut sortit de la rue d'Ulm sachant, en bon professeur, qu'il avait beaucoup à apprendre et sachant, en chrétien actif, que jamais il ne devrait s'arrêter de chercher.

Les Granges de Lesches

Le deuxième lieu que j'évoque, ce sont les Granges de Lesches. Situé dans la Drôme en plein Diois, ce petit hameau éparpillé sur l'épine dorsale d'une colline a été pour Marcel Légaut son lieu de méditation et le banc d'essai de deux intuitions. En effet, professeur d'abord à Evreux, à Vendôme, Nancy, Rennes puis Lyon, Légaut garde la volonté de proposer aux enseignants qui l'acceptent un peu comme maître spirituel, un lieu où la vie communautaire pourra se vivre, ainsi que l'approfondissement spirituel. Il y a aussi une autre intuition qui commandera cette volonté de trouver un lieu de "retour à la terre". C'était la volonté de former des hommes complets. L'université «faisait des cerveaux mais non pas des hommes capables d'être des chefs». La "drôle de guerre" lui avait fait prendre conscience que les intellectuels manquaient de la connaissance de l'homme et se trouvaient parfois démunis devant l'existence pratique.

Il s'installe donc dans le Diois en novembre 1940, après plusieurs essais en particulier en Auvergne. Alors là-bas, aux Granges, il apprit le métier de paysan et il accueillit au fil des ans, de 1945 à 1965, ceux et celles qui désiraient continuer leur chemin avec lui et qui recherchaient le calme propice à la méditation et aussi l'occasion de travailler manuellement. C'est peut-être là, dans ce paysage, qu'il conforta sa liberté d'esprit. Marcel Légaut et sa femme «qui est le courage même» ont toujours eu beaucoup de pudeur pour parler de cette vie, là-haut, aux Granges. Mais on peut imaginer les difficultés qu'il a fallu surmonter, les maternités, le soin des enfants, la vie quotidienne alors que c'est la plupart du temps à pied qu'il faut se rendre au village proche de 12 km. Légaut parle de «l'affrontement quotidien aux impératifs des saisons» et aussi de ce que là-bas «il a vécu journalièrement en symbiose, en communion avec ce qui naît, vit et meurt dans le silence de la nature».

La vocation de moine envisagée un instant à Hautecombe était sans doute une prémonition de ce qu'il vivra ici. C'est dans ce lieu que peu à peu se sont noircis les cahiers qui seront publiés, en 1970, sous les titres de *L'homme à la recherche de son humanité* et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*. Mais jamais aux Granges il n'aurait pu publier. «Quand on est astreint, comme je l'étais, à un travail manuel lourd, aux limites des forces, on ne peut pas penser, encore moins écrire», dit-il quelque part. Mais sans doute les Granges ont été un lieu de gestation.

Valcroissant

Marcel Légaut écrit : «Les choix les plus difficiles, parfois les plus crucifiants, sont ceux que l'on doit faire eu égard à sa famille. Les responsabilités d'un homme envers sa femme et ses enfants sont un des critères de la fidélité profonde à sa mission». Aux Granges, les difficultés pour aller à l'école étant insurmontables pour de jeunes enfants, Marcel Légaut et sa femme achetèrent une propriété proche d'une école primaire. La famille émigra donc dans une ancienne abbaye, à Valcroissant, proche de Die. Là encore, le calme et le silence sont au rendez-vous. L'abbaye nichée au pied du Glandasse n'attire pas beaucoup de touristes. Marcel Légaut continue son travail de paysan en ce nouveau lieu. Pratiquement de 1952 à 1965 il vivra de la terre. En 1965, ses fils se partageront l'exploitation des fermes, tant aux Granges qu'à Valcroissant. À partir de ce moment-là, il pourra se consacrer vraiment à la rédaction des textes qu'il portait en lui et qu'il avait médités au long de sa vie.

C'est aussi de Valcroissant qu'infatigable, il parcourra la France et la Belgique, allant à la rencontre de petits groupes ou de grands groupes qui, à travers ses mots et à travers son expérience, découvraient ce qu'ils avaient besoin de trouver en cette période de post-concile, sur la vie de communauté et

l'affrontement à la modernité.

D'ailleurs la communauté issue de Saint Cloud ne s'était pas dispersée. Au long des années, certains sont morts mais ceux qui restaient, auxquels s'étaient peu à peu agrégées des familles et des anciennes de Sèvres, s'étaient constituées en Association Immobilière et achetèrent une ancienne magnanerie. C'est là que, pendant les étés, Marcel Légaut continua à méditer à haute voix pour la plus grande édification de ses amis. Les lieux sont évoqués. Que dire de cet homme dont l'influence n'a cessé de grandir ? S'il fallait synthétiser, peut-être pourrait-on dire d'abord que les lieux sont en harmonie avec le personnage : recherche, isolement, silence, approfondissement, liberté. Allons plus avant. Marcel Légaut est un intellectuel au sens fort du terme. Mon professeur de philosophie nous faisait distinguer intellectuel et notionnel. L'intellectuel est celui qui ne s'évade pas dans les idées; c'est celui qui reste en prise directe avec la vie telle qu'elle est, tout en essayant de conceptualiser et de réfléchir. Le notionnel, c'est l'autre, il s'ébroue au milieu des idées et oublie la vie. L'exigence intellectuelle de Légaut n'a pas de faille, sa vie le prouve.

Légaut est un fidèle. Si l'on faisait le compte des mots qu'il a le plus utilisés, je crois que ce mot l'emporterait : être fidèle pour lui a été de réaliser l'intuition de sa jeunesse. «Ainsi ce qui devait venir est venu. J'en suis le premier étonné, je dois l'avouer, j'en suis ravi car je l'avais rêvé au temps de mes vingt ans». Fidèle à Jésus, "Dieu fait homme", découvrant peu à peu en vivant intensément son humanité la mission que son Père lui avait confiée, «Jésus, fidèle parmi les fidèles» selon les paroles de Légaut. Fidèle à une Église qu'il voulait plus évangélicatrice. En effet, ce qu'il dénonçait dans l'institution, c'est ce qui faisait obstacle à la transparence. Mystère de la présence du Christ dans l'humanité, l'Église doit s'efforcer à la transparence pour qu'Il soit annoncé. Selon la parole de Jean 23 qu'il citait volontiers, il faut qu'elle se dépoussière, avec courage. Il avait vis-à-vis de l'Église l'exigence d'un fils aimant vis-à-vis de sa mère. Il la voulait aimée par ceux à qui elle se présente en ces temps que nous vivons. Ainsi s'en va celui que nous aimons, avec son béret basque et son visage rieur, avec sa capacité de concentration et ses mots à l'emporte-pièce, avec son cœur pur d'enfant et ses mots de grand maître à penser, avec cette certitude pour ceux qui l'ont approché que «dans les yeux du jeune homme, il y a de la flamme et dans les yeux du vieillard, il y a de la lumière».

Légaut en dialogue avec les jeunes de ce temps

Joëlle Roche

Il est des rencontres qui nous marquent profondément et dont on peut dire qu'elles ont éclairé notre vie puisque, bien des années après, ce souvenir reste vivace dans nos cœurs et garde toute sa puissance. Celle de Marcel Légaut fut de ce type. Lors d'une session estivale en 1971 aux Granges de Lesches à laquelle participait tout un groupe de jeunes normaliens, dont moi-même, j'avais été frappée par la luminosité de son regard, par la sérénité qui se dégageait de lui. Son accueil souriant, son écoute et son humour nous avaient séduits. Il menait une vie simple au contact, à l'écoute de la nature, dans un cadre merveilleux mais sans doute pas toujours facile. Il avait une façon de prendre son temps, d'écouter les autres, de cette écoute attentive à chacun, qui était la sienne. Ses réflexions, ses analyses nous entraînaient sur des chemins pour nous inexplorés. Il a été le catalyseur de nos interrogations. Il nous a permis d'approfondir nos questions, nos réponses. Je garde le souvenir d'échanges profonds dans le respect des croyances de chacun et dans la joie d'être ensemble.

1991

Marcel Légaut dans la lumière de la mort

Jean-Claude Breton
La Vie spirituelle N° 145
Mars-avril 1991

Celui qui avait fait de la mort une des structures portantes de sa réflexion sur la foi et la vie spirituelle, Marcel Légaut, a connu, le 6 novembre dernier, son rendez-vous avec elle. Dans un train qui le ramenait de Suisse et le menait vers un autre groupe, il a souffert d'un malaise cardiaque fatal. Trois jours plus tard, sa famille et une foule d'amis célébraient à sa mémoire en la cathédrale de Die.

Que dire de cet homme qui ne cessait de rappeler que chaque personne est un mystère ? Comment tracer un portrait un peu vrai de cette vie dont le sens apparaît pour chacun transformé, après le passage par la mort ? Sa longue vie et la multitude des relations liées au cours des ans empêchent de rêver à une évocation qui fasse l'unanimité. Tout au plus sera-t-il possible de faire mémoire de moments, d'événements et de paroles qui, confiées au souvenir vivant de ceux et celles qui se sont approchés de lui, permettront à chacun de le voir sous un nouveau jour.

Évocation d'une histoire

Né à Paris en 1900 dans une famille qui comptera deux garçons, Marcel Légaut a d'abord connu le chemin habituel des catholiques du début du siècle. De famille croyante, il est initié à la foi et fait sa première communion à l'âge de 10 ans, étape suivie du catéchisme de persévérance. Malgré cette «solide» formation, il n'apprendra que plus tard qu'il y avait quatre évangiles.

C'est durant ses études de mathématiques en vue de l'agrégation qu'il fait la rencontre de Monsieur Portal et que s'amorce son expérience personnelle de la foi chrétienne. Invité à méditer les évangiles dans le contexte fervent du groupe "tala", il découvre peu à peu la fécondité de la personne de Jésus. Les temps sont difficiles pour les catholiques intellectuels mais les fréquentations de Légaut lui apprennent à ne pas sacrifier le travail de l'intelligence à l'adhésion aux croyances religieuses. Ses études terminées, devenu professeur à Rennes, il garde un appartement à Paris où il réunit ses camarades pour méditer les évangiles, méditations qui sont distribuées à travers la France auprès des instituteurs.

L'appel sous les armes pour la deuxième guerre mondiale sera l'occasion d'une transformation dans sa vie. Il y a appris que l'université meuble des têtes mais ne forme pas des hommes. Récemment marié, il s'installe aux Granges de Lesches pour tenter d'y allier travail intellectuel et matériel. Les conditions sont difficiles et le projet s'avère impossible. Un échec partiel et momentané qui sera à l'origine de *Travail de la foi* (1962, réédité chez Desclée en 1990).

Père d'une famille grandissante et berger, Légaut accueille encore quelques camarades aux Granges, pour la période des vacances estivales mais sa réflexion, qui continue de l'habiter, ne sera communiquée dans des publications qu'après 1970. Le succès de librairie fera alors de Légaut un "conférencier mondain", selon sa propre expression.

Il rencontre ses lecteurs en France, en Belgique, en Espagne, en Suisse et même au Québec. Il tente de faciliter l'appropriation de ses écrits et il anime des retraites. Bientôt, il favorisera des rencontres autour de lui à Mirmande dans la Drôme. Durant les années 70, la Magnanerie y devient le nouveau lieu des échanges estivaux. Son itinérance fréquente n'empêche toutefois pas Légaut de poursuivre sa réflexion, ni d'offrir régulièrement de nouveaux témoignages écrits. Sans savoir exactement ce qui pouvait encore être sur le métier au moment de sa mort, on lui connaît des publications, ou rééditions corrigées, jusqu'au début de 1990.

Il aurait un jour répondu à qui lui disait : «Quand tu t'arrêteras, tu mourras» par la répartie suivante : «Quand je serai mort, je m'arrêterai !» Signe de sa vitalité et de sa créativité, rappel de sa vigueur et de sa finesse d'esprit, ce mot a sans doute été contredit dans les faits.

Croyant de foi

Témoin des difficultés de l'Église à se dégager de la rigidité parfois excessive des formulations anciennes, lui-même issu d'un catholicisme dogmatisant, Légaut a appris tout au long de sa vie à devenir un croyant de foi. Un croyant qui ne se rassure pas par la vérité présumée des doctrines offertes à sa croyance, mais un croyant qui assume le risque parfois vertigineux de l'attitude croyante. La vie quotidienne, d'homme et de croyant, lui avait petit à petit indiqué la voie de la foi et lui en avait révélé les exigences. Des situations comme l'amour naissant et la paternité l'avaient appelé à la foi en lui-même et en l'autre, par la force des instincts vitaux impliqués. Convaincu que la foi en Dieu ne connaît pas d'autre chemin, il ne craignait pas de souligner le caractère éminemment personnel de la relation du croyant avec son Dieu. Cette foi qui est la reconnaissance que ce qui arrive en moi, qui ne peut pas exister sans moi, ne vient pas que de moi.

Libéré et libre dans sa foi, Légaut proposait son témoignage comme celui d'une expérience susceptible d'être utile aux autres en quête de foi authentique. Portant la tension entre la recherche et l'attente, fort de la foi en soi malgré la conscience de sa carence d'être, il espérait que la foi soit proposée dans un appel plutôt qu'imposée d'autorité.

Prophète discret

Même si ses convictions profondes l'amenaient à parler de l'Église comme «ma mère et ma croix», même si ces opinions divergeaient à l'occasion des explications officielles, Légaut ne prétendait au titre ni de prophète, ni de réformateur. Se qualifiant parfois, avec humour, de «laïc pieux», il vivait de ses racines chrétiennes profondes, en supportant la douleur causée par les lenteurs et les lourdeurs de l'Église. Il aspirait au renouveau spirituel de l'Église, seul capable selon lui de redonner à l'institution sa vigueur et sa fidélité à la mission inaugurée par Jésus. Mais il savait aussi la patience nécessaire pour éviter les impatiences.

Disciple de Jésus

Tout au long de sa vie, il a cherché à devenir disciple de Jésus, à mesure qu'il s'approchait de son propre mystère. Pour Légaut, en effet, l'approche que l'homme fait du sens de sa vie vient éclairer d'un jour nouveau les quelques bribes que nous connaissons de la vie de Jésus. Si pour le chrétien la relation à Jésus est décisive dans son expérience de foi, cette relation ne se nourrit pas de vérités doctrinales ou idéologiques, mais de la communion à l'expérience de Jésus, comprise à partir du sens de sa propre vie.

Être à la recherche de son humanité, devenir soi, s'avèrent alors des chemins privilégiés pour faire l'approche de la mission pour laquelle Jésus a vécu et donné sa courte vie. Légaut ne cherchait pas à

proposer une nouvelle "vie de Jésus", sachant bien les difficultés insurmontables de telle entreprise. Réceptif aux progrès de l'exégèse, il voulait toutefois profiter de ces acquis pour les soumettre à un effort de compréhension enraciné dans son propre cheminement.

Homme de prière

Gardant des conditions de son initiation à la foi chrétienne une certaine nostalgie de la vie monastique, encore manifeste dans son attachement au Carmel de la Paix, à Mazille, Légaut insistait beaucoup sur l'importance des retraites personnelles et de la prière. Son histoire lui avait fait comprendre de l'intérieur la différence entre faire des prières et prier. Pour lui, la prière de chacun s'enracine dans la prise de conscience de sa mission et dans ce qu'il devient à partir de la fidélité mise à correspondre aux exigences de cette mission. En ce sens, la prière est une parole qui monte de ce que l'individu devient progressivement dans sa vie de foi.

Les quelques exemples de prières qu'il nous a laissés témoignent abondamment du sens qu'il donnait à cette activité. Si de plus, quelqu'un a eu l'occasion de prier avec Légaut, de l'entendre redire comme s'il les créait sur place des prières déjà publiées, il a pu comprendre un peu ce que prier peut signifier. L'eucharistie demeurait pour Légaut la prière par excellence, parce que lieu unique où vivre du souvenir de Jésus. Il voyait dans cette réunion de croyants, ne fussent-ils que quelques-uns, une occasion sans pareille de s'approcher activement du mystère de Jésus.

Solitaire solidaire

Certains ont reproché à Légaut une approche élitiste de la vie de foi, d'autres le soupçonnaient de ne pas être suffisamment mobilisateur face aux tâches à entreprendre au nom de la foi. Ces critiques disent le peu de compréhension de leurs auteurs pour le respect de Légaut de la démarche de foi des autres. Craignant l'embrigadement collectif, Légaut a souvent plaidé en faveur des communautés de foi. Il s'agissait, à son avis, de communautés plutôt réduites où les personnes se reconnaissent comme croyants tout en se respectant dans leur mission individuelle. La rencontre intime des croyants, tout en les aidant à devenir eux-mêmes, devait leur permettre de répondre aux appels entendus dans leur vie personnelle, plutôt que de se vouer à des tâches inspirées par une idéologie.

Légaut se méfiait des engagements collectifs qui sacrifient la singularité de l'individu et qui lui imposent des comportements plus ou moins grégaires. Selon lui, c'était à chacun de trouver son chemin dans la vie et d'apprendre ainsi à respecter le cheminement des autres. Croire en soi et croire en l'autre, malgré des options parfois différentes, s'avéraient ainsi le fondement de la communion entre croyants.

Après le départ

Déjà de son vivant, Légaut a connu les divergences d'opinions chez ceux et celles qui le fréquentaient et lisaient ses ouvrages. Il se contentait de dire ce qu'il croyait devoir dire sans imposer aux autres des normes ou des règles de lecture. Au contraire, je crois qu'il se réjouissait de la fécondité que sa pensée pouvait engendrer dans les commentaires et les réflexions de ses lecteurs. Il lui arrivait, bien sûr, de corriger une interprétation soumise à son jugement, mais il savait aussi accepter une opinion différente de la sienne, s'il y reconnaissait le fruit d'une réflexion personnelle et non le produit d'une élucubration intellectuelle. Le comportement de Légaut devra sans doute inspirer ceux et celles qui ont pris l'habitude de se référer à lui. Alors que son départ prive ses disciples de la référence commune qui permettait la bonne entente dans la divergence des opinions, il devient urgent de se rappeler à quel point Légaut refusait les interprétations idéologiques étroites. Si l'on tient compte, de plus, de son affirmation que la mort couvre d'un sens nouveau la vie de celui qui nous a quittés, que ce sens s'élabore à même la vie de ceux qui l'invoquent dans l'activité du souvenir, il ne faudrait pas s'attendre à ce que l'œuvre de Légaut fasse tout de suite l'objet d'un consensus complet.

La fécondité d'un deuil

Légaut aimait à répéter une phrase de M. Portal selon qui la mort est un des plus grands facteurs de progrès de l'humanité. Et d'ajouter, «non seulement parce qu'elle écarte les vieux, mais parce qu'elle permet aux jeunes de prendre leur place».

Le deuil est une réalité qui redit la place de l'échec dans la vie. Non pas que le mourir soit lui-même l'effet d'un échec, mais parce que la mort, présente à l'horizon de chaque vie, confirme la finitude, rencontrée déjà dans les échecs qui s'échelonnent tout au long d'une vie.

Le deuil devient alors, pour ceux qui le vivent, un appel à favoriser l'émergence d'un souvenir vivant, plutôt que d'entretenir la perception de la perte et du vide. Le deuil est aussi appel de la vie à la vie.

Dans une communion de foi

De même que Légaut a, de son vivant, appris à ses disciples à renoncer aux réalisations grandioses, toujours sujettes aux risques de l'embrigadement, et à se contenter du cheminement discret de la foi authentique, de même ses disciples doivent aujourd'hui tenir plus que jamais à s'inspirer de Légaut, plutôt que de s'y référer comme à une autorité doctrinale ou un étendard.

La créativité de Légaut est arrivée à son terme, et avec elle la fécondité qui dépendait de son activité. Il demeurera fécond pour ceux et celles qui auront appris de son exemple les exigences du devenir disciple. Quelques-unes de ces exigences ressortent clairement de sa pratique.

Lui-même disciple de Fernand Portal, à qui il devait énormément, Légaut a toujours cherché à devenir disciple de Jésus. Il y a là une différence d'ordre trop souvent oubliée dans l'histoire du christianisme. Soutenus et inspirés par l'exemple de Légaut, ses disciples sont aujourd'hui conviés à entendre seuls, sans son appui et sans son encouragement bienveillant, les appels à devenir eux-mêmes, et à discerner «à leurs risques et périls» les voies qu'ils doivent emprunter.

Enfin, c'est dans la communion entre croyants que chacun découvre jusqu'où l'appel à devenir soi peut l'amener. C'est dans l'accueil de l'autre jusqu'à la foi en lui, accueil favorisé par la rencontre régulière de petites communautés de foi, que se dévoilent à chacun des aspects de lui-même qui auraient échappé à son seul regard.

Un avenir risqué

Dans une prière, Légaut disait que toute fidélité est d'autant plus risquée que la vie dure longtemps. La présence prolongée de l'éveilleur expose aussi les disciples à un avenir risqué. Plus longtemps ce dernier a été présent, plus longtemps il a parlé et soutenu de son exemple, plus longtemps il a fait oublier les risques de l'absence. Si Légaut disait parfois en boutade que, plus ou moins oublié par la mort, il était fait pour être centenaire, il n'est pas impensable que, dans son entourage, plusieurs aient cru qu'ils partiraient avant lui. Cette perspective rassurante a été démentie par les faits. Il faut maintenant que chacun assume l'absence comme la nouvelle condition de son cheminement dans la foi. Au moment où il convient de redire avec lui dans la foi cet extrait de prière que Légaut écrivait sans point d'interrogation :

Me sera-t-elle donnée, la paix du septième jour

Où l'avant et l'après se fondent en l'éternel.

Il convient aussi d'exprimer un souhait pour ceux et celles qui restent. Pour ceux et celles qui l'ont rencontré, pour les autres qui ne l'ont approché que dans ses écrits, pour ceux enfin qui auront le goût de le découvrir dans des lectures à venir, que la mémoire de Marcel Légaut, reprise à même la compréhension de leur propre vie, devienne souvenir vivant, éclairant leur propre cheminement.

Jean-Claude Breton Faculté de théologie de Montréal

1991 **Marcel Légaut vu par ses compagnons de route** *QQN* N° 22-24 et 26
(Ce texte a été écrit pour répondre à une demande Thierry Magnin) Jean Ehrhard

Marcel Légaut est né à Paris avec le siècle. Ancien élève de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, agrégé de mathématiques, docteur ès-sciences, il a été de 1925 à 1942 professeur aux universités de Rennes et de Lyon. De 1940 à 1967, il est aussi propriétaire-agriculteur-éleveur de moutons dans le Haut-Diois, aux Granges de Lesches. Marié, il est père de six enfants, grand-père de nombreux petits-enfants. Lorsqu'on a ainsi établi la fiche signalétique, on n'a pas encore répondu à la question : qui est Marcel Légaut ?

Qui est Marcel Légaut ?

L'homme est difficile à cerner. Fils spirituel d'un lazariste, le Père Portal, aumônier du groupe "tala" à l'école normale, adepte fervent un temps de la vision cosmologique teilhardienne, auteur de *Prières d'un croyant* qui a percuté nos jeunesses de son élan mystique, mais aussi auteur de *La communauté humaine* dédiée à la mémoire de Karl Marx, «témoin intègre et clairvoyant du matérialisme inhumain d'un monde qui ignorait la foi», berger solitaire, homme d'oraison des sommets du Haut-Diois, mais aussi père dans la foi d'une multitude de disciples disséminés à travers le monde, inspirateur et animateur de nombreux petits groupes de réflexion et de recherche spirituelles, celui qui parcourt inlassablement les routes de France, de Belgique, d'Allemagne, d'Espagne, voire du Canada, et qui trouve sur son chemin des groupes fervents, celui qui est appelé par tel ou tel évêque qui s'interroge sur les vraies dimensions de la vie religieuse, celui qui "prêche" des retraites à des laïcs ou à des prêtres, à des religieux ou à des moniales, celui qui dérange le "ronron" clérical par l'affirmation d'exigences spirituelles de base, condition première d'une fidélité authentique de l'homme à son humanité, du chrétien à la foi en Jésus, l'homme à la parole vive toujours d'une étonnante et suggestive clarté qui en disant se dit, mais aussi l'homme à l'écriture dense, riche, parfois hermétique, apparemment abstraite, chaque phrase cherchant à cerner un "univers" et comportant nuances et restrictions traduites par des "pourtant", "certes", des "sans doute"...

Toujours est-il qu'il convient de lutter contre le "mythe Légaut" qui risque souvent de faire de Légaut

le "Giono chrétien", un "Teilhard-berger", le "prophète de la Provence", "l'ermite de la Drôme", l'universitaire-berger qui a rompu trente années de silence et de solitude, de retrait du monde et qui maintenant redescend dans la plaine, parmi les hommes... vains slogans qui dénaturent la vie et l'action de Légaut.

Écoutons le témoignage de quelques amis et compagnons de route :

- ce qui m'attire chez Légaut, c'est sa passion de l'essentiel (étudiant yougoslave),
- Légaut, un refus viscéral de toute médiocrité intellectuelle et spirituelle (ingénieur),
- un être qui n'a aucun besoin d'être provocant pour que chacun se sente provoqué (enseignant),
- un étonnant éveillé à la foi et à l'intelligence de la foi (philosophe),
- qualité d'une présence, vigueur et vitalité d'un homme centré sur l'absolu, souci de se mesurer avec l'essentiel (théologien),
- Légaut est un de ces rares hommes qui a su entendre l'appel d'une vocation et prendre le risque d'y répondre. Son œuvre nous dit en quoi consiste pour lui l'intelligence de l'homme Jésus, de la foi et du christianisme. Une œuvre dépouillée de toute facilité mais qui offre une saisie globale du réel, le plus intime, le plus profond (scientifique),
- actualité d'un homme qui, par ailleurs, est assez inactuel parce qu'il règle toute une série de problèmes en suspens de la crise moderniste. Pourquoi accroche-t-il immédiatement tant de gens ? Parce qu'il est passionné d'une expérience essentielle et que cela lui pose des questions vraies (théologien).

Quelques points de repère

1- L'itinéraire

C'est en jetant tranquillement un regard global et totalisant sur le chemin parcouru que Légaut donne sens à son passé, sens qui l'aide à bien vivre son présent et, comme lui-même l'affirme, qui prépare, sans le savoir, l'avenir qui l'attend. Légaut ajoute : «sans que je le sache, j'ai suivi dans ma vie une ligne que je ne connaissais mais dont je constate la réalité après coup». Essayons de repérer quelques caractéristiques de cette ligne d'existence.

- les refus. Légaut s'est toujours efforcé d'être aussi intègre et exact que possible dans ses constatations, ses descriptions et ses analyses. Il s'est efforcé de ne jamais céder aux facilités du sentimentalisme, aux entraînements du lyrisme, aux constructions de l'esprit de système, aux extrapolations qui devancent l'expérience vécue et souvent la faussent.

- le souci de dire des paroles réelles. C'est un souci premier chez Légaut. Nous savons qu'il est aisé de parler mais nous savons aussi combien il est difficile de dire des paroles vraies, des paroles réelles. Il faut les sortir de soi et cela ne se commande pas de l'extérieur. Il faut aussi savoir que ceux qui les écoutent, pour les recevoir comme telles, doivent en quelque sorte les recréer sur un plan essentiellement personnel. Aussi, pour dire des paroles réelles selon Légaut, il convient d'être au moins deux : celui qui est capable de les sortir de soi et celui qui est capable de les recevoir pour soi.

2- L'homme des rencontres et des groupes fraternels

Nous touchons là un point capital du parcours de vie de Légaut. Pour lui, il est des rencontres qui comptent dans l'existence. La première fut, sans nul doute, celle du Père Portal; d'autres suivirent, également décisives. Elles paraissent faire partie de la structure même de son histoire. Il en gardera l'empreinte gravée en lui. Il dira qu'elles participent au mystère même de son être. Il ajoutera que nos groupes ne sont faits que de ceux qui ont vécu nos réunions comme rencontres. Les groupes furent le lieu où l'existence de Légaut put se déployer.

- À l'origine, le groupe des normaliens de la rue d'Ulm (le groupe des "talas", ceux qui allaient à la messe), puis le groupe de Paris (rue Geoffroy St Hilaire vers 1927, rue Galilée vers 1932, rue Léo-Delibes à partir de 1937) où Légaut vécut en communauté avec Antoine Martel, Jacques Perret (pour ne citer que ces deux), où se réunissent chaque semaine des groupes fraternels de réflexion religieuse. Et rapidement il convient de citer les nombreux "groupes Légaut" disséminés à travers la France, ouverts au vent du large, méditant assidûment les textes de l'évangile, recevant périodiquement du groupe de Paris les premiers méditations de Légaut, Perret...

- Dès le début des années 1930, ce furent les rencontres en communauté, à la saison des vacances, en Savoie puis sur les hautes-terres de Chadefaud et de Scourdois, en Auvergne. Des amis des différents groupes s'y retrouvaient pour un temps de partage de vie, un temps de recherches communes et d'échanges.

- Après la guerre et jusqu'en 1967, ces rencontres avaient lieu aux Granges de Lesches et, depuis cette date, à la Magnanerie à Mirmande, au sud de Valence, copropriété du groupe.

- En dehors des séjours communautaires, Légaut visite, à intervalles réguliers, d'autres groupes situés en France, Belgique, Espagne... Ce sont ces groupes de vie et de foi, de petite taille, à dimension d'existence. Certains groupes se réunissent un dimanche par mois depuis plus d'un demi siècle. Les

membres se retrouvent de façon assez stable et fréquente, dans une ambiance fraternelle et un climat de foi, avec le souci d'être centrés sur une exigence spirituelle profonde et sur la compréhension par le dedans de ce que Jésus a été et a vécu avec les siens. Groupes réunissant tous les âges, avec la grâce d'une communication vraie et simple entre les générations mais groupes informels, c'est-à-dire non dépendants.

3- L'homme du témoignage

L'existence de Légaut est placée sous le signe du témoignage, qui se révèle être la voie d'accès à ce qui est commun à tous les hommes, en leur profondeur. Légaut invite chacun à s'approfondir et à devenir, à son tour, témoin pour les autres.

- l'homme de la liberté. Légaut est un croyant libre par rapport aux médiations institutionnelles. Il relate son expérience de vie d'autant plus librement qu'il est intérieurement plus profondément vivant et moins raidi dans le "tout fait". Pour lui, l'homme est appelé à s'inventer dans une liberté d'être, créatrice de présence, la liberté d'être étant d'un autre ordre que la liberté du faire et du dire.

- l'homme de la fidélité, une fidélité qui s'inscrit dans un cheminement que nul ne connaît d'avance mais qui s'enracine dans ce que chacun est, «une fidélité créatrice» (selon l'expression de Gabriel Marcel, proche de Légaut entre 1930 et 1940). C'était bien une fidélité selon l'esprit, celle qui ne craint pas d'être infidèle par amour de la fidélité.

- l'homme d'une authentique expérience spirituelle. Il est difficile de résumer ce que Légaut appelle parfois «la dimension spirituelle d'une existence vraie», dimension qui caractérise sa propre histoire. Nous y découvrons en particulier l'exigence d'intériorité, enracinée au niveau de l'être mais toujours inspirée par un au-delà de soi. L'intériorité est le fruit de l'approfondissement humain acquis à force de recherche patiente et tenace à la lumière d'une vie recueillie et vraiment engagée qui conduit à une intelligence vécue de l'humain en l'homme. La différence entre intériorité et subjectivité est radicale. L'intériorité exige un approfondissement humain personnel, une activité essentiellement singulière qui ne s'enseigne pas et qui montre que nous sommes proprement mystère. L'intériorité ne sépare pas du réel mais consiste à l'éprouver, à lui donner un sens qui correspond à ce que je suis ou que je dois être. Le réel est, pour Légaut, la réalité que je dois approcher pour devenir totalement ce que je suis en puissance.

- l'homme de l'inspiration révélatrice. Pour Légaut, dans toute vie qui prend suffisamment conscience de soi et dont la dimension spirituelle est réelle, il y a inspiration révélatrice. Temps de grâce, moment de dévoilement, instant qui se situe au-delà de l'ordre de la conséquence, au-delà de ce que j'ai vécu jusqu'alors dans l'explicite, au-delà de ce que je puis déduire, expliquer, décider. La présence dans mon existence de cette inspiration révélatrice est un test de ma vie spirituelle.

- l'homme de l'intelligence spirituelle. Légaut évoque ainsi ce travail intériorisant qui se manifeste par l'émergence et le développement d'une activité de fond qui concerne, non le «qu'est-ce que je suis ?» mais le «qui suis-je ?», signe d'une passion de l'essentiel à dimension universelle.

- l'homme qui a la passion de l'essentiel. La passion de l'essentiel regarde directement l'être de l'homme. L'essentiel ne saurait être ni conservé, ni encore moins possédé. L'essentiel se révèle à chacun dans son intime comme une annonce que murmure l'espérance et ouvre à la découverte de l'universel. L'universel est ce dont l'homme s'approche quand il est conscient de sa réalité humaine. Selon l'expression de Légaut, «l'universel est le lieu impensable où Dieu engendre l'homme pour s'y déployer, où l'homme s'approche de Dieu en l'engendrant de son humanité». Seule la prière, associée à la méditation de l'évangile, la prière personnelle dans le silence prolongé et la maturation de longues réflexions peuvent donner accès à ce mystère intérieur de l'homme.

Telle est l'expérience spirituelle qui caractérise Légaut. Expérience vive d'autant moins objectivable qu'elle est plus personnelle et qu'elle se déroule dans le clair-obscur d'une histoire singulière où se conjuguent la rigueur d'un questionnement de base et l'urgence d'un engagement de toutes les dimensions de l'être. C'est dans cet horizon que Légaut parle du sens de la "mission" qui ne peut être la conséquence d'un projet initial mais est le fruit, par fidélité, d'un parcours de vie toujours à inventer. C'est dans cette perspective que Légaut veut nous dire avec modestie, dans l'intégrité de l'esprit, «juste ce que je vis aux heures, hélas trop rares, où je suis vraiment moi-même dans la lucidité et l'authenticité, pas plus, pas moins».

4- Les trois orientations cardinales de la recherche de Légaut

- foi en l'homme, foi en Dieu. Ce que Légaut dit de l'homme relève de la grandeur originelle de l'homme et non pas, en premier lieu, des affirmations d'une religion. L'homme est au-delà de son faire et de son dire. Cette prise de conscience, Légaut l'appelle «la foi en soi», affirmation d'un absolu auquel l'homme est structurellement lié. La foi en ce Dieu approché dans l'intériorité de notre vie est le fruit d'un approfondissement, d'un cheminement patient. Plus je vais à la rencontre de mon propre mystère, plus je m'approche du mystère de Dieu. La recherche intérieure est chemin vers Dieu. Ces

intuitions rejoignent celles de Maurice Zundel ou de Berdiaev, signe de la communauté des grands spirituels.

- Foi en Jésus - devenir disciple. Joindre l'intellectuel au spirituel pour entrer dans une meilleure compréhension des évangiles était la ligne de force, dès l'origine, des rencontres animées par Légaut. Pour lui, la grande aventure est de comprendre ce qui s'est passé en Jésus et ses disciples car le cheminement que nous avons à faire est fondamentalement semblable à celui que les premiers disciples ont eu à faire. Légaut souligne l'importance extrême de la cène célébrée par les disciples de notre temps qui veulent, ensemble, se souvenir de Jésus. «Faites ceci en mémoire de moi», c'est entrer dans le souvenir vivant de celui qui nous donna la cène, le jeudi-saint, c'est être au plus haut de ce que peut atteindre l'homme. La manière de renouveler la cène est signe de vitalité de l'Église.

- Espérance en une mutation de l'Église. Légaut espère une mutation de l'Église qui lui donnera d'être fidèle à sa mission. Ceci exige de chaque chrétien une conversion personnelle. L'espérance de l'Église s'incarne dans de petites communautés de foi où les êtres se réunissent, collaborent spirituellement les uns avec les autres et deviennent ensemble disciples de Jésus. Ces petites fraternités, s'assemblant au nom de Jésus, pourraient constituer, en la fécondité de l'Esprit, le tissu renouvelé de l'Église de demain.

- L'œuvre de Légaut. Ses livres n'élaborent pas une doctrine mais commentent un cheminement, sans cesse le vécu concret est présent et affleure. Leur lecture fait appel à la vie spirituelle personnelle du lecteur, à sa réflexion intériorisante et à un certain climat de recueillement. Un regard du dehors fait passer le lecteur à côté de l'essentiel, un regard du dedans exige une correspondance qui dépasse l'ordre du savoir et de l'explicatif, une connaturalité spirituelle. La fidélité à l'esprit de Légaut est dans une continuité créatrice et non dans une continuation répétitive et imitative. «Que chacun aille en paix sur la voie qui est sienne avec l'exactitude de la fidélité. Départ et détachement, dépouillement sans fin, distance et liberté, seul face à son destin».

1991 / nov

Marcel Légaut

vu par quelques-uns de ses compagnons de route

Jean Ehrhard,

Archives Jean Ehrhard

Marcel Légaut est né à Paris avec le siècle, il est dans sa 91^e année. Ancien élève de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, agrégé de mathématiques, docteur ès-sciences, il a été de 1925 à 1942 professeur aux Universités de Nancy, Rennes et Lyon. De 1940 à 1967, il est aussi propriétaire-agriculteur-éleveur de moutons dans le Haut-Diois, aux Granges de Lesches. Marié, il est père de six enfants, grand-père de nombreux petits-enfants.

Lorsqu'on a ainsi établi la fiche signalétique de Légaut, on n'a pas encore répondu à la question, **Qui est Marcel Légaut ?**

Fils spirituel d'un lazariste, le Père Portal qui fut aumônier du groupe "tala" de l'École Normale... Adeptes fervents un temps de la vision cosmologique teilhardienne... Auteur de *Prières d'un croyant* qui a percuté nos jeunesses de son élan mystique... Mais aussi auteur de *La communauté humaine* dédié à la mémoire de Karl Marx, «témoin intègre et clairvoyant du matérialisme inhumain d'un monde qui ignorait la foi»... Berger solitaire, homme d'oraison des sommets du Haut Diois... Mais aussi père dans la foi d'une multitude de disciples disséminés à travers le monde, inspirateur et animateur de nombreux petits groupes de réflexion et de recherche spirituelles... Celui qui parcourt inlassablement les routes de France, de Belgique, d'Allemagne, voire du Canada, et qui trouve sur son chemin des groupes fervents... Celui qui est appelé par tel ou tel évêque qui s'interroge sur les vraies dimensions de la crise religieuse... Celui qui "prêche" des retraites à des laïcs ou à des prêtres, à des religieuses ou à des moniales... Celui qui dérange le "ronron" clérical par l'affirmation d'exigences spirituelles de base, condition première d'une fidélité authentique de l'homme à son humanité, du chrétien à la foi en Jésus... L'homme à la parole vive, toujours d'une étonnante et suggestive clarté, qui en disant se dit... Mais aussi l'homme à l'écriture dense, riche, parfois hermétique, apparemment abstraite, chaque phrase cherchant à cerner "un univers" et comportant nuances et restrictions traduites par des pourtant, certes, sans doute.

Toujours est-il qu'il convient de lutter contre "le mythe Légaut" qui souvent risque de faire de Légaut un "Giono chrétien", un "Teilhard berger", le "prophète de la Provence", "l'ermite de la Drôme", l'universitaire berger qui a rompu trente années de silence et de solitude, de retrait du monde et qui maintenant est redescendu dans la plaine, parmi les hommes. Vains slogans publicitaires qui dénaturent la vie et l'action de Légaut.

Témoignages de quelques compagnons de route

- Il y a chez Légaut un refus viscéral de toute médiocrité intellectuelle ou spirituelle (un ingénieur).

- Un être qui n'a aucun besoin d'être provoqué pour que chacun se sente provoqué (un enseignant).

- Un étonnant éveilleur à la foi et à l'intelligence de la foi (un philosophe).
- Ce qui retient l'attention, c'est la qualité d'une présence, la vigueur et la vitalité d'un homme centré sur l'absolu, le souci de se mesurer avec l'essentiel (un théologien).
- Actualité d'un homme qui par ailleurs est assez inactuel parce qu'il règle toute une série de problèmes en suspens de la crise moderniste. Pourquoi est-t-il tellement actuel ? Pourquoi accroche-t-il immédiatement tant de gens ? Parce qu'il est passionné d'une expérience essentielle et que cela lui pose des questions vraies (un théologien).
- Légaut est un de ces rares hommes qui a su entendre l'appel d'une vocation, de prendre le risque d'y répondre. Son œuvre nous dit en quoi consiste pour lui l'intelligence de l'homme, de Jésus, de la foi et du christianisme. Œuvre dépouillée de toute facilité mais qui offre une saisie globale du réel, le plus intime, le plus profond (un scientifique).

Quelques points de repère

1- L'itinéraire

C'est en jetant aujourd'hui un regard global et totalisant sur le chemin parcouru que Légaut donne aujourd'hui sens à son passé, sens qui l'aide à bien vivre son présent et, comme lui-même l'affirme, qui prépare, sans le savoir, l'avenir qui l'attend. Légaut ajoute : «sans que je le sache, j'ai suivi dans ma vie une ligne que je ne connaissais pas mais dont je constate la réalité après coup». Essayons de repérer quelques caractéristiques de cette "ligne d'existence".

- Les refus

Légaut s'est efforcé d'être aussi intègre et exact que possible dans ses constatations, ses descriptions et ses analyses. Il s'est efforcé de ne jamais céder aux facilités du sentimentalisme aux entraînements du lyrique, aux constructions de l'esprit de système, aux extrapolations qui devancent l'expérience vécue et souvent la faussent.

- Le souci de dire des paroles réelles

C'est un souci premier chez Légaut. Nous savons qu'il est aisé de parler mais nous savons aussi combien il est difficile de dire des paroles vraies, des paroles réelles. Il faut les sortir de soi et ceci ne se commande pas de l'extérieur. Il faut aussi savoir que ceux qui les écoutent, pour les recevoir comme telles, doivent en quelque sorte les réécrire sur un plan essentiellement personnel. Aussi pour dire des paroles réelles, selon Légaut, il convient d'être au moins deux : celui qui est capable de les sortir de soi et celui qui est capable de les recevoir pour soi.

2- L'homme des rencontres et des groupes fraternels

Nous touchons ici un point capital du parcours de vie de Légaut. Pour lui, il est des rencontres qui comptent dans l'existence. La première fut sans nul doute celle du Père Portal; d'autres suivirent, également décisives. Elles paraissent faire partie de la structure même de son histoire, il en gardera l'empreinte gravée en lui. Il dira qu'elles participent au mystère même de son être.

Il ajoutera : nos groupes ne sont faits que de ceux qui ont vécu ces rencontres dans nos réunions. Ces groupes furent le lieu où l'existence de Légaut put se déployer : à l'origine, le groupe de normaliens de la rue d'Ulm, le groupe "tala", le groupe de ceux qui allaient à la messe, puis le groupe de Paris, rue Geoffroy-St-Hilaire vers 1927, rue Galilée vers 1932, rue Léo-Delibes à partir de 1937, où Légaut vécut en communauté avec Antoine Martel, avec Jacques Perret (pour ne citer que ces deux) où se réunissaient toutes les semaines des groupes fraternels de réflexion religieuse. Et rapidement il convient de citer les nombreux "groupes Légaut" disséminés à travers la France, ouverts au vent du large, méditant assidûment les textes de l'évangile, recevant périodiquement du groupe de Paris les premières méditations de Légaut, de Perret.

Dès le début des années 1930, ce furent les rencontres en communauté, à la saison des vacances, sur les hautes terres de Chadefaud et de Scourdois en Auvergne. Des amis des différents groupes s'y retrouvaient pour un temps de partage de vie, un temps de recherches communes et d'échanges.

Après la seconde guerre mondiale et jusqu'en 1967, ces rencontres avaient lieu aux Granges de Lesches et, après cette date et jusqu'à ce jour, à la Magnanerie de Mirmande, une copropriété du groupe. Précisons également qu'en dehors des séjours communautaires à Mirmande, Légaut visite à intervalles réguliers d'anciens groupes se référant le plus souvent à lui et situés en France, en Belgique...

Qu'est-ce qui caractérise ces groupes ? Selon Légaut lui-même, ce sont des groupes de vie et de foi, de petite taille, à dimension d'existence (certains groupes se réunissent un dimanche par mois depuis plus d'un demi-siècle). Est importante la capacité de se retrouver et de s'unir entre eux de façon assez stable et fréquente, dans une ambiance fraternelle et un climat de foi, le souci d'être centré, d'une part sur une exigence spirituelle profonde, et d'autre part sur la compréhension par le dedans de ce que Jésus a été et a vécu avec les siens.

Groupe dit "vertical", réunissant tous les âges : la grande grâce d'un tel groupe, c'est que les jeunes,

s'ils ne s'y refusent pas, reçoivent des anciens des éléments spirituels qu'ils ne pourraient pas recevoir dans leur propre famille ou dans leur milieu habituel.

Groupe dit "informel" : une chose très importante est le refus d'être organisé du dehors; un groupe n'est vivant que parce qu'il tire sa sève du dedans.

3- L'homme du témoignage de la liberté, de la fidélité

L'existence de Légaut est placée sous le signe du témoignage qui se révèle être la voie d'accès à ce qui est commun à tous les hommes dans leur profondeur. Légaut invite chacun à voir avec lui, à partager son témoignage et à devenir à son tour témoin pour les autres.

Légaut a toujours été un croyant libre qui, ayant pris ses distances par rapport aux médiations institutionnelles, relate son expérience de vie, d'autant plus librement qu'il est intérieurement plus profondément vivant et moins raidi dans le "tout-fait". Pour lui, l'homme est appelé à s'inventer dans une liberté d'être, créatrice de présence, la liberté d'être étant d'un autre ordre que la liberté du faire et du dire.

Une fidélité qui s'inscrit dans un cheminement que nul ne connaît d'avance mais qui s'enracine dans ce que chacun est. Une "fidélité créatrice" (l'expression étant de Gabriel Marcel qui exerça une profonde influence sur Légaut entre 1930 et 1940). Une fidélité selon la lettre devient infidélité à force de fidélité. Une fidélité selon l'esprit ne craint pas d'être infidèle par amour de la fidélité.

4- L'homme d'une authentique expérience spirituelle

a) L'intériorité

Il est difficile de résumer ce que Légaut appelle parfois «la dimension spirituelle d'une existence vraie», dimension qui caractérise sa propre histoire. Nous y découvrons en particulier l'exigence d'intériorité, enracinée au niveau de l'être, mais toujours inspirée par un au-delà de soi. Voyons quelques points importants.

L'intériorité est le fruit de l'approfondissement humain acquis à force de recherche patiente et tenace à la lumière d'une vie recueillie et vraiment engagée qui conduit à une intelligence vécue de l'humain en l'homme.

La différence entre intériorité et subjectivité est radicale. La subjectivité varie au gré des humeurs et des événements. L'intériorité exige un approfondissement humain personnel, une activité essentiellement singulière que personne ne peut nous enseigner et qui montre d'une certaine façon que nous transcendons le faire et le dire et que nous sommes proprement mystère à nous-mêmes.

L'intériorité ne consiste pas du tout à se séparer du réel mais à l'épouser. On épouse le réel dans la mesure où on est capable de lui donner un sens qui correspond à ce que je suis ou ce que je dois être. Le réel est pour Légaut la réalité que je dois approcher pour devenir totalement ce que je suis en puissance.

b- L'inspiration révélatrice

Légaut évoque parfois l'inspiration révélatrice. Pour lui, dans toute vie qui prend suffisamment conscience de soi et dont la dimension spirituelle est réelle, il y a inspiration révélatrice. Je pense, précise-t-il, qu'à certaines heures de notre existence, nous sommes comme à la frontière de notre vie, nous avons l'impression que quelque chose va nous être apporté ou que nous devons découvrir pour pouvoir correspondre entièrement à l'instant qui nous est donné. Temps de grâce ! Moment de dévoilement ! Cet instant se situe au-delà de l'ordre de la conséquence, au-delà de ce que je puis déduire, expliquer, décider. La présence dans mon existence de cette inspiration-révélation est un test de ma vie spirituelle.

c) L'intelligence spirituelle

Le travail intériorisant de présence en profondeur à moi-même met en œuvre notre intelligence spirituelle, cette capacité de comprendre par le dedans, dont le déploiement passe par le recueillement et qui me saisit dans mon ordination à l'être. L'intelligence spirituelle est l'émergence et le développement d'une activité de fond qui concerne, non le «qu'est-ce que je suis ?», mais le «qui suis-je ?». Elle signale la passion de l'essentiel et conduit à la découverte de l'universel.

d) La passion de l'essentiel

La passion de l'essentiel est ce qui regarde directement l'être de l'homme. Elle est hors de portée de celui qui la chercherait du dehors. Elle ne s'enseigne pas. L'essentiel ne saurait être ni conservé, ni encore point possédé sous peine de grave altération. L'essentiel se révèle à chacun dans son intime comme une annonce que murmure l'espérance. Il est vécu dans sa vérité, mieux il est entrevu, selon les cadences de notre fidélité. L'indispensable d'hier est appelé à changer sous l'impulsion de l'essentiel.

e) La découverte de l'universel

L'universel est ce dont l'homme s'approche quand il est conscient de sa réalité humaine essentielle, au-delà de ce qui est contingent, marqué par un temps et un lieu. Il est plus devant, dans l'avenir, que dans

le présent. Il est non pas l'alpha de l'humain mais l'omega de la longue histoire de chaque être humain. Il ne supporte aucune formulation exhaustive. Il ne s'ouvre à l'homme que moyennant l'inscription dans le singulier. L'universel est de Dieu comme il est de l'essentiel de l'homme qui aurait approché son humanité dans l'accomplissement de sa singularité. selon une manière de s'exprimer chère à Légaut, l'universel est le lieu impensable où Dieu engendre l'homme pour s'y déployer, où l'homme s'approche de Dieu en l'engendrant de son humanité. Seule la prière, associée à la méditation de l'évangile, la prière personnelle, dans le silence prolongé et la maturation de longues réflexions, peuvent donner accès à ce mystère intérieur de l'homme.

Telle est l'expérience spirituelle qui caractérise Légaut. Elle n'a rien à apporter dans les domaines de la désignation, de la démonstration, du savoir et de l'explication. Expérience vive d'autant moins objectivable qu'elle est plus personnelle, qu'elle se déroule dans le clair-obscur d'une histoire singulière où se conjuguent la rigueur d'un questionnement de base et l'urgence d'un engagement de toutes les dimensions de l'être. Cette expérience se développe suivant les cadences propres à chacun, épousant de l'intérieur événements et circonstances.

C'est dans cet horizon que Légaut parle du sens de sa mission. Il entend par là ce que chacun a à faire et à être pour devenir totalement soi-même et trouver sa place dans le monde afin d'être l'ouvrier que ses possibilités spirituelles lui permettent d'être. La mission ainsi comprise ne saurait être la conséquence d'un projet initial mais le fruit, par fidélité, d'un parcours de vie dont l'itinéraire reste toujours à inventer.

C'est dans cette perspective que Légaut veut nous dire ce qu'il vit. Il précise «dire avec modestie, dans l'intégrité de l'esprit, juste ce que je vis, aux heures hélas trop rares, où je suis vraiment moi-même dans la lucidité et l'authenticité. Pas plus, pas moins».

Une difficulté de lecture

On risque de mal comprendre Légaut si on reste clôturé dans les mailles d'une grille constituée d'expressions binômes. Il est vrai que la démarche de Légaut introduit bien des concepts bipolaires comme foi et croyance, esprit et lettre, témoignage et enseignement, appel et autorité, fidélité et obéissance, être et avoir, existence et vie, faire et créer, inspiration et institution, comprendre et expliquer, essentiel et indispensable, universel et général, communauté et collectivité.

Ces distinctions veulent prévenir tout amalgame mais elles ne restent éclairantes que dans la mesure où est évité le piège des concepts bipolaires où tout se résout dans des oppositions dualistes. Ce serait rester à la surface descriptive que de distinguer en séparant, alors qu'à un niveau plus profond, si on se refuse à la cristallisation de ces couples, on découvre, dans une flexibilité ouverte, des aspects complémentaires et associés du réel, leur lien, leur implication mutuelle dans une réciprocité de perspective.

Trois orientations cardinales dans la recherche légautienne

1- Foi en l'homme, foi en Dieu

Ce que Légaut dit de l'homme relève de sa grandeur originelle et non pas, en premier, des affirmations d'une religion. Il découvre en l'être humain une réalité qui le transcende, un absolu qui ne vient pas du dehors, qui est en lui, qui est de lui, qui n'est toutefois pas à lui. Y renoncer, c'est se renoncer soi-même. Cette prise de conscience, Légaut l'appelle «foi en soi», affirmation d'un absolu en soi auquel l'homme est structurellement lié.

Foi en Dieu, croire en Dieu.

Ici le cheminement de Légaut est des plus nuancé. Il se refuse à toute approche idolâtrique de Dieu. Il affirme que nous ne pouvons plus croire en Dieu aujourd'hui comme on croyait hier, notre univers mental a changé. Approche de Dieu, non pas le Dieu que l'on atteint par des preuves, non pas le Dieu-cause première (qui est alors en fait toujours la première des causes secondes), mais un Dieu approché dans l'intériorité de notre vie, ce qui exige un travail, un cheminement en profondeur. Toutes nos représentations de Dieu sont précaires et déficientes. Certes, nous ne pouvons sans doute nous en passer mais il nous appartient de prendre conscience que ce ne sont que des représentations d'une réalité qui nous est, non seulement inconnaissable, mais inconcevable et impensable.

D'une part, Légaut emprunte une formulation à Édouard Le Roy, mathématicien et philosophe, ami du groupe, formulation du début du siècle : «cette réalité en moi, de moi, qui n'est pas sans moi et pourtant d'au-delà de moi...»

D'autre part, il y a une formulation propre à Légaut, notamment dans ses prières : «présence propre à chacun de nous de celui qui n'est pas comme nous, qui se déploie en soi sans commencement et sans fin... autre absolument au-delà de toute pensée... impensable... source d'exigences intimes... origine des appels des profondeurs de l'homme... nous sommes par vous, pour vous; en nous, vous vous engendrez de nous; en vous s'achève votre action en nous».

C'est le lien réciproque entre l'homme et Dieu qui sans cesse est mis en relief. Si on parle de l'homme, on parle de Dieu; plus je vais à la rencontre de mon propre mystère d'homme, plus je m'approche du mystère de Dieu; rencontrer l'homme, s'approcher de Dieu, un seul et même mystère. La recherche intérieure est chemin vers Dieu. Affirmations et convictions qui rejoignent celle d'un Maurice Zundel ou celles d'un Berdiaeff du début du siècle. Signe de la communauté des grands spirituels.

2- Foi en Jésus de Nazareth, devenir disciple de Jésus

Remarquons d'abord qu'avec Légaut, dans la première moitié de notre vingtième siècle, dans des rencontres et des groupes, est né un genre de méditation : la méditation sur les évangiles, qui n'éluait aucune question critique, qui joignait l'intellectuel au spirituel. En interrogeant les premières communautés, on mettait à jour les exigences primordiales de Jésus et on s'efforçait d'y répondre. De cette pratique devait naître une option cardinale : la primauté de l'intelligence intérieure de la vie humaine de Jésus. Il nous appartient d'entrer dans la compréhension spirituelle de ce que Jésus avait à vivre avec les hommes de son temps, de ce qu'il a vécu avec les siens pour progressivement découvrir ce qu'aujourd'hui, ici et maintenant, nous avons à vivre dans la foi et la fidélité à partir de nos potentialités de compréhension, de nos possibilités spirituelles, de notre capacité de marquer nos existences du sceau de l'authenticité.

Jésus est chemin vers Dieu. Si vraiment Jésus est la voie qui conduit à Dieu, c'est par l'intelligence de l'esprit de Jésus quand il a vécu parmi et avec les siens et par la reconnaissance du ferment qu'il est désormais parmi nous et en nous, que nous pouvons approcher de façon concrète de l'esprit de Dieu. On voit que pour Légaut la grande aventure, c'est de comprendre ce qui s'est passé en Jésus et ses disciples car le cheminement que nous avons à faire est fondamentalement semblable à celui que les premiers disciples ont eu à faire. Plus on cherche et découvre Jésus, en se découvrant soi-même et en se donnant à sa propre mission, plus on entrevoit la profondeur du mystère qui joint l'homme à Dieu. Aussi convient-il de souligner l'importance extrême pour Légaut de la cène, célébrée par les disciples de notre temps qui veulent se souvenir ensemble de Jésus, selon son invitation : «Faites ceci en mémoire de moi». Pour lui, vivre la cène dans le souvenir vivant de celui qui la donna au soir du jeudi-saint, c'est être au plus haut que puisse atteindre l'homme. Il n'est pas de critère plus décisif de la vitalité de l'Église que la manière dont elle renouvelle la cène.

3- L'espérance en une mutation de l'Église

Légaut fait souvent remarquer que de lourdes et regrettables méconnaissances de l'essentiel ont, au long de vingt siècles, marqué l'histoire du christianisme. Pour lui l'Église a trop misé sur l'uniformité des doctrines et des mœurs et pas assez sur l'initiative et la créativité personnelles, sur la cohésion externe d'une église-collectivité et pas assez sur l'unité d'une église-communion: elle a trop favorisé l'institution et sa rigidité conséquente au détriment de la dimension spirituelle et de l'élan prophétique. Légaut espère en une mutation de l'Église qui lui donnera d'être fidèle à sa mission.

Ceci cependant, exige de chaque chrétien une conversion personnelle. Relevons quelques points parmi d'autres.

- Pour que l'Église vive et soit fidèle à sa raison d'être, il ne suffit plus désormais que les chrétiens se laissent porter par l'Église, c'était l'Église de chrétienté. Il importe qu'ils la portent, c'est l'Église des disciples.

- Il nous appartient de nous consacrer à l'Église pour recevoir d'elle, en n'oubliant pas que, très vite, sans l'Église, le nom même de Jésus serait depuis longtemps tombé dans l'oubli.

- Enfin pour que l'Église puisse aider ses membres à atteindre la taille de disciples de Jésus qui leur permettra de tenir dans la foi et d'en être les témoins, il est urgent qu'elle s'incarne dans de petites communautés fraternelles où les êtres se connaissent, collaborent spirituellement les uns avec les autres, deviennent disciples ensemble. Ces petites communautés ne seront pas seulement des points de ralliement pour ceux qui ne trouvent plus de réponse à leurs problèmes dans l'institution, mais ces cellules de quelques hommes et femmes qui s'assemblent au nom de Jésus, en petites fraternités, sans nom et sans publicité, qui croient en la fécondité de l'Esprit, qui ne sauraient s'institutionnaliser, que l'autorité n'est pas capable de susciter mais qu'elle devrait souhaiter voir naître. Ces petites communautés représentent l'espérance de l'Église de demain et en forment le tissu renouvelé.

Une clé pour comprendre l'oeuvre de Légaut

Les ouvrages de Légaut ne sont pas des livres de doctrine. Ils ne sont pas non plus des œuvres d'apologétique chrétienne apportant des preuves ou des convenances en faveur des formulations dogmatiques. Ils ne sont pas non plus une confession, où la personne de l'auteur serait sans cesse et explicitement mise en évidence. Ce sont des livres de cheminement.

Ils ne donnent certes point l'histoire intime et circonstanciée d'un parcours d'existence mais s'efforcent de relater l'esprit de ce cheminement, sans méconnaître que sans cesse le vécu concret est présent et affleure. Pour être compris des lecteurs, ils font appel à sa vie personnelle, à sa réflexion intériorisante

et à un certain climat de recueillement. C'est dire que ce ne sont pas des livres de spiritualité susceptibles d'une lecture objective. Ce sont des livres spirituels écrits d'abord par et pour l'auteur, il reste le meilleur lecteur de ses ouvrages.

On peut jeter un double regard sur la vie et l'œuvre de Légaut :

- un regard du dehors, qui réfléchit, qui ne voit qu'une réalité objectivée, objet d'investigations à l'aide d'instruments relevant des sciences humaines et qui, de ce fait, passent à côté de l'essentiel,
- un regard du dedans qui exige des lecteurs une correspondance qui dépasse l'ordre du savoir et de l'explication, une connaturalité spirituelle.

C'est bien, sachons le reconnaître, la tentation, celle du regard extérieur, de bien des épigones plus studieux que spirituels, qui pétrifient le cheminement légautien à un mince niveau de profondeur, faisant davantage preuve de laborieuse répétition au lieu de créer leur propre route. La fidélité à l'esprit de Légaut est dans une continuité créatrice et non dans une continuité répétitive et imitative.

L'éternité est au cœur de notre présent

Laissons, enfin et encore une fois, la parole à Légaut et ce en direction de l'ultime :

«Face à l'avenir, à l'au-delà, à l'éternité, nos imaginations sont vaines. Mais ce qui n'est pas vain, c'est une prise de conscience de la solidité, de la consistance intérieure de ce que l'on a vécu; cela n'est pas vain. S'il y a beaucoup de vieillesse triste, c'est qu'il y a beaucoup de vies vides. Il y a une réalité qui se développe dans le temps mais qui se constitue progressivement en dehors du temps dans la durée (au sens légautien) et cette durée, c'est l'aspect existentiel de l'éternité... L'éternité est au cœur de notre présent».

La prière : une création

Le croyant invente sa prière, phrase par phrase, suivant les rythmes de son devenir d'homme, à mesure qu'il progresse sur le chemin de la vie, entre dans son existence, l'épouse et s'accomplit dans sa mission. Invention où l'action de Dieu en lui est liée de façon intime et inséparable à l'action personnelle que lui dicte sa fidélité.

En disant cette prière à Dieu, il se dit à soi-même. Et simultanément cette prière le découvre à soi-même en se faisant messagère de Dieu auprès de lui. Elle le rend présent à Dieu parce qu'elle est issue de la présence à soi de ce croyant. Elle le rend présent à soi parce qu'elle est l'écho de la présence de Dieu en lui (De la prière in *Vérité et vie*).

1991 / Visitation

Jean Ehrhard parle de Marcel Légaut
(aux Visitandines, novembre 1991)

Archives

Ce qui est très important, je crois, d'une certaine manière, c'est d'arriver de temps en temps, par un retour sur soi, à voir ceux qui ont été des lumières sur notre chemin de vie et qui nous ont permis de trouver notre propre voie, notre propre sentier. Ce fut le cas de la rencontre de Marcel Légaut. Il y a une autre rencontre pour moi, Olivier Rabut, qui vient de mourir voici quelques mois. Il est toujours bon de retourner à nos pères spirituels.

Pierre Péguy, fils de Charles Péguy, avait dit à Légaut en 1926 : tu seras ou bien un grand saint, ou bien un grand hérétique. En 1925, Jean Guittou lui aurait dit : toi, Légaut, tu seras berger et moi je serai académicien. Lorsque ces paroles lui ont été rappelées, alors qu'il était proche de la fin de sa vie, Légaut a répondu qu'il se souvenait du premier mais pas que Guittou ait pu dire cela, reconnaissant cependant que les souvenirs peuvent s'effacer.

Ce n'est pas sur ce plan-là qu'il faut se situer pour évoquer la personne de Légaut. Il y a aussi un autre plan sur lequel je ne voudrais pas non plus insister. Il y a tout un mythe, toute une légende autour de Marcel Légaut. Il faut que nous fassions abstraction de cette légende. Évidemment, les médias, la presse, avec leur souci non pas d'authenticité mais de faire des scoops, ont mis en vedette, le "Giono chrétien", comme si Giono était un fervent de la communauté; le "Teilhard devenu berger", Légaut étant extrêmement lié à Teilhard... J'ai eu longtemps dans ma chambre, à Mirmande, une affiche avec la photo de Marcel Légaut faite par un journal allemand. Les Germains savent très bien mettre les choses en vedette, avec quelques petites phrases. "Voilà l'ermite de la Drôme, le prophète de la Provence, prophète qui a vécu pendant trente années dans l'isolement et qui a décidé, un jour, de descendre dans la plaine pour apporter aux habitants de la plaine la bonne nouvelle".

Je voudrais prendre le problème par un tout autre bout. Je voudrais reprendre une des dernières paroles de M. Légaut parce que c'est quelque chose d'extrêmement lumineux pour nous. En Suisse, quelques jours avant sa mort, Légaut disait à un groupe d'amis avec lesquels il avait passé quelques jours, avant d'aller en Avignon, voyage qui a été la fin de son existence : «Réunissez-vous... réunissez-vous pour partager votre vécu spirituel et non point pour partager des idées, pour parler de vos idéologies, pour parler de vos opinions. Le plus important dans nos rencontres, ce n'est pas de

nous donner des informations, ce n'est pas de parler de telle ou telle question. Ce qui est le plus important, c'est de partager en profondeur le vécu spirituel de chacun».

Alors, je vais essayer de vous montrer - un petit peu, difficilement - comment je peux comprendre ce partage spirituel entre nous, en partant de ce que j'appellerai le surmoi réel de M. Légaut. J'ai mon Légaut, Antoine a le sien, et mon Légaut ne ressemble pas à celui de mon épouse, comme chacun d'entre nous a son Jésus et vit de son Jésus de la manière dont il a pu entrer dans l'intelligence intérieure de Jésus. Elle est propre et singulière à chacun. Il faut bien dire, en conséquence, que je n'engage que moi dans cette histoire. C'est ma manière de recevoir Légaut pendant ces nombreuses années. Il est bien certain qu'il y a différentes manières de se souvenir de Légaut. J'allais presque dire, et ce pourrait être un parallèle intéressant, se souvenir de Jésus et se souvenir de son père spirituel, M. Légaut.

Alors comment M. Légaut opérait ? Il nous a dit un jour, il y a peut-être 40 ans : «Tu vas essayer d'entrer dans le souvenir vivant de Jésus». Nous dirons aujourd'hui, entrer dans le souvenir vivant et vivifiant de M. Légaut, de manière qu'il soit un peu ferment pour nous aujourd'hui. Il se passe quelque chose, un petit processus intérieur qui ressemble fort à ce qui se passe lorsque je me souviens de mon père. Se souvenir de son père pour comprendre par le dedans comment on peut se souvenir de M. Légaut et comment se souvenir de Jésus. Il y a là des analogies, des parallélismes, qui sont extrêmement intéressants, étant bien entendu que ce mot "souvenir" doit être entendu comme l'entendait Légaut, ce n'est pas simplement "se rappeler". Le mot "souvenir" est quelque chose de vivant, de vivifiant qui donne à l'autre d'être lui-même. En entrant profondément dans l'intelligence de quelqu'un, on entre par le même mouvement dans la propre intelligence de soi. Légaut disait : «Il y a un premier niveau. Il faut passer par ce premier niveau, sans doute, mais il est tout à fait insuffisant».

Premier niveau donc, mon père est mort. Je suis avide de retrouver des lettres de mon père. Je vais retrouver l'œuvre de l'écrivain M. Légaut. Quand Légaut est mort, j'ai commencé à aller dans ma cave en me disant : "Qu'est-ce qui va me rester de Légaut ?". J'ai retrouvé beaucoup de papiers. Il y en avait beaucoup depuis tant d'années. Alors on fait un tri. Qu'est-ce qui est important dans ces papiers ? Je mets de côté l'accessoire et l'important, il faut le garder. Voilà donc un premier niveau, un premier degré, de se souvenir de son père. Faites toujours la transposition. Au premier degré, ça ne va pas sans un certain sens intérieur. À partir du moment où je veux faire le partage entre ce qui me paraît accessoire et ce qui me paraît important, entre ce qui me paraît indispensable et ce qui me paraît essentiel il faut avoir un certain sens intérieur. Il faut qu'il y ait de ma part une certaine activité personnelle pour faire ce partage. Ce premier niveau n'est tout de même pas suffisant.

Il y aurait un deuxième degré qui consisterait à partir de ce que je viens de voir de mon père, de ce que je viens de prendre conscience de ce qu'il est, de ce qu'il m'a dit, de ses œuvres, des topos qu'il a pu faire. Subitement, si je laisse décanter en moi, il y a une sorte de remontée de souvenirs qui étaient restés enfouis dans ma mémoire, qui étaient presque oubliés et qui, grâce à la médiation de cette œuvre, grâce à la médiation de ces documents, reviennent progressivement à la surface. Des choses oubliées rentrent dans un processus de ressouvenir qui, évidemment, se réfère à la vie de mon père, qui se réfère à son parcours d'existence, aux épreuves qu'il a pu connaître, aux circonstances, aux événements, à son cheminement.

Cette possibilité de se ressouvenir de choses oubliées mais qui sont importantes, qui ressuscitent en quelque sorte à ma conscience, c'est d'un ordre beaucoup plus profond qu'un simple texte, quelque chose qui est davantage rattaché à l'existence de mon père et à mon existence personnelle. On ne peut plus séparer l'existence de mon père et mon existence personnelle. Je suis déjà obligé de dire - évidemment c'est difficile car il y a des finesses là-dedans-, je ne peux même pas parler de signes, mais au maximum parler d'indices, des indices très discrets qui, subitement, déclenchent une remontée. Légaut avait une façon de dire ces choses : «Je me ressouviens par le dedans». Avec la notion de compréhension par le dedans, la notion d'intelligence intérieure de... ce sont des notions tout à fait fondamentales parce que comprendre par le dedans exige déjà une réelle intériorité de moi-même. Je ne peux vraiment me ressouvenir à ce niveau-là, par le dedans, que si déjà je suis entré dans ma propre profondeur personnelle pour pouvoir entrer dans la profondeur de mon père. Une première compréhension de moi-même est indispensable. Entrer dans l'intelligence de mon père et me comprendre moi-même par le dedans sont les deux faces d'un même processus, deux opérations qui se correspondent. Alors je découvre mon père en partie grâce à la lumière que je découvre en moi-même, en découvrant qui je suis.

Mais il y a encore un troisième degré qui est encore beaucoup plus exigeant, qui demande beaucoup plus de présence intérieure, beaucoup plus de souvenir. À ce troisième niveau, je m'approche de l'être de mon père. Ça veut dire que je m'approche de la signification profonde de son existence. Je m'approche de ce qui faisait son unité intérieure. Je m'approche de ce qui était spécifique de son esprit

intérieur, qui a animé son existence dès le départ, qui lui a permis d'être fidèle à ce qu'il devait être, d'être fidèle à sa mission jusqu'au bout. Je m'approche donc de cet esprit intérieur de mon père, esprit unifiant, totalisant, globalisant, totalisant d'une certaine manière l'existence de mon père dans le sens le plus profond. D'une certaine manière, je m'approche de l'humanité de mon père, concentré au-delà de son dire, concentré dans qui il est.

Voyez bien la différence entre le qu'est-ce que je suis ? et le qui je suis ? Le "qu'est-ce que" est de l'ordre des sciences humaines, c'est de l'ordre du premier et du second niveau. Mais à partir du moment où j'accède, où je m'approche -difficilement, pas à pas, progressivement- du "qui je suis", qui est proprement intraduisible, qui est proprement incommunicable, qui est de l'ordre de l'intuition, nous touchons alors à l'essentiel de mon père (et dans le même temps, par le fait que je ne puis pas le faire sans moi, à l'essentiel de moi-même), découverte intuitive de ce qui fait l'unité, la consistance de mon père, de ce qui fait l'unité de sa vie dans le déploiement de sa singularité; au travers de la mise en œuvre des possibilités existentielles qui lui sont propres, découverte intuitive de sa mission, en réalité de sa mission au-delà de toutes les fonctions qu'il a pu remplir.

Autrement dit, si vous le permettez, on reprend cette distinction très éclairante de nouveau, il y a en chacun de nous une mission à découvrir qui lui est propre et des fonctions à exercer qui sont appelées par les circonstances dans lesquelles on se trouve. Si je peux exercer telle ou telle fonction dans le monde universitaire ou ailleurs, ma mission peut être une sorte d'actualisation de quelque chose de beaucoup plus profond et que je ne découvre qu'à mesure que j'y suis fidèle, parce que ce n'est pas un projet, ce n'est pas quelque chose qui se trouve au départ. Il faut bien dire que si nous comprenons Jésus, nous comprenons très bien qu'au départ, dans sa vie, il y avait des fonctions, il y avait des prédicateurs, Jésus baptisait. Cela, c'est de l'ordre des fonctions. Mais il y avait une mission en lui, dont il avait une sorte de pressentiment, une pré-compréhension, une intuition première, qui s'est déployée tout au long de sa vie. Plus il y correspondait, plus il découvrait la dimension de sa mission. Nous sommes dans le domaine que Gabriel Marcel et Légaut par la suite appelaient "la fidélité". Je ne suis plus fidèle aux choses extérieures de mon père, mais je suis fidèle à sa mission. Cette fidélité est créatrice en ce sens que, moi-même je découvre, grâce à la découverte de la mission de mon père, ma propre mission. Mais évidemment, ne me demandez plus à ce niveau-là de décrire; ne me demandez pas d'analyser, c'est inanalysable, c'est indescriptible, c'est non racontable, c'est quelque chose qui est impalpable.

Je ne dis pas qu'il faut supprimer le niveau 1 et le niveau 2. Il faut passer par ces niveaux pour progressivement accéder à ce niveau 3. Ce sont des choses qui vont très loin. On pourrait dire aujourd'hui que Légaut nous laisse un patrimoine, un héritage mais c'est à nous de bien le garder, à nous de devenir le gardien de son dépôt. Ce n'est pas suffisant. Nous gardons un dépôt, c'est un dépôt de richesses qu'on enfermerait dans un coffre-fort, qui resterait scellé pour le garder intact. Le tout, ce serait un cadavre qu'on garderait. Ce ne serait pas un vivant. Ce ne serait pas un existant qu'on garderait. Ce troisième niveau est donc tout à fait transcendant par rapport au premier et au second. Nous ne sommes plus dans les catégories de l'avoir, nous ne sommes plus dans les catégories de l'information conceptuelle, nous ne sommes plus dans les catégories de la réflexion, de l'analyse, de la description. Nous sommes dans la catégorie qui relève de la touche légère, de la touche fugitive, d'une sorte de vérité atmosphérique qui nous effleure par le dedans et qui, pour nous, représente l'aurore, l'annonce de l'essentiel de ce que fut mon père et de l'essentiel que je suis moi-même.

Ces jours-ci, au cours du week-end, deux personnes m'ont dit: «Écoute, Jean, pourquoi tu n'écris pas l'histoire de Légaut ?». En réalité, c'est une histoire qui ne peut pas s'écrire. Je pense que pour être vraiment fidèle à M. Légaut, c'est à ce troisième niveau qu'il faudrait me situer. Et ce troisième niveau ne supporte précisément la fabrication d'aucun bouquin. C'est un niveau de création qui est propre à chacun. Je peux parler sur Légaut. Je ne peux pas dire comment je vis M. Légaut.

C'est dans ce sens-là qu'il m'a paru utile, en vous parlant de Légaut, de vous dire un petit peu comment on peut approcher la démarche de M. Légaut et comment on peut et comment il faut le faire à travers son œuvre, comme nous pouvons le faire à travers le souvenir que nous gardons. Mais c'est là que Légaut nous dit : «Il faut que vous fassiez une lecture inspirante de mon œuvre». Il distinguait souvent la lecture distrayante, la lecture de loisir, la lecture d'information qui est une lecture d'enseignement (on cherche une information) et la lecture inspirante. Mais la lecture inspirante implique deux conditions : la première, c'est que celui qui a écrit ait été inspiré; ce n'est pas tout à fait notre affaire. La seconde, c'est que moi-même je sois inspiré, c'est-à-dire que moi-même je me situe à un tel niveau de profondeur qu'effectivement je me place à ce troisième niveau. On pourrait dire qu'il ne faut pas se situer au niveau existentiel mais il faut se situer au niveau ontologique; il ne faut pas se situer au niveau des psychologies humaines mais il faut se situer au niveau de l'être; il ne faut pas se situer au niveau de l'avoir mais au niveau du mystère que chacun est à soi-même.

À ce moment-là, si moi, lecteur de Légaut, je me situe à ce niveau d'être., Ça ne se décrète pas de l'extérieur. Je ne me situe pas au niveau de qui je suis quand je veux et comme je veux. C'est quelque chose qui m'est donné, qui parfois représente dans mon processus d'existence, dans mon cheminement une percée qui, subitement, est comme une lumière qui s'allume et qui, au moment même où elle s'allume, s'éteint déjà. C'est tout à fait fugitif. C'est à ce niveau-là que je puis alors être inspiré, que je puis faire une lecture inspirante de l'œuvre de Légaut.

Transposez cela sur Jésus. Quand vous méditez l'évangile, vous pouvez faire un travail d'exégèse, vous pouvez aller au deuxième niveau, faire un travail plus affiné au point de vue psychologique. Au troisième niveau, vous vous situez dans le secret de votre recueillement devant quelque chose qui n'est absolument pas la conséquence du premier niveau, pas la conséquence du deuxième niveau, mais qui est le fruit improbable et imprévisible de mon cheminement au troisième niveau. Je vous cite Légaut : «il y a un fossé entre ce qui est une conséquence nécessaire de ce qu'on fait et ce qui est le fruit improbable et imprévisible de notre cheminement intérieur».

Donc, ne lisez pas Légaut comme certains théologiens. Les théologiens ont lu, dans l'œuvre de Légaut, de la doctrine chrétienne, des pensées chrétiennes, et Légaut disait : «Ce n'est pas un livre de doctrine que j'ai écrit, c'est un livre de cheminement».

J'ai exprimé par là toute la différence qu'il y a entre une doctrine qui donne des vérités et un livre de cheminement qui nous donne l'indication, l'ouverture d'un chemin possible vers... On va prendre un exemple un peu gros. Nous avons reçu en cadeau de nos évêques un livre extraordinaire, tout à fait extraordinaire, le livre de la foi catholique, le catéchisme national. Dans les perspectives où je me situe, ce livre ne convertira jamais personne à la foi, jamais, parce que c'est un livre de doctrine, c'est un livre qui n'indique pas le chemin qu'il faut prendre. Ce n'est pas inutile, comme mon deuxième niveau n'est pas inutile, mais ça ne me permet pas de cheminer. On a discuté hier à l'Arbresle, au sein de l'association Zundel, le projet de faire une œuvre, grâce à Zundel, qui soit le pendant de ce livre de doctrine, un livre qui indique le cheminement vers ces vérités et les diverses approches de ces vérités. Mais ce dont aujourd'hui on a besoin est bien plus que cela.

Voilà un premier aspect des questions, quand je parle de Légaut, quand j'essaie d'entrer dans l'intelligence intérieure de qui il fut, en sachant que j'entre dans ma propre intelligence intérieure.

Conditions d'accès au niveau de foi

Un deuxième petit point qui me paraît aussi important. Là aussi, je me réfère à Légaut. Je dois dire que là, je sais à peu près la date, j'ai retrouvé cela dans des vieux papiers, c'était en 1934. J'étais donc jeune, j'avais 20 ans. Aujourd'hui, j'en ai 77. Légaut disait : «Écoute, il ne faut pas que tu oublies quelles sont les conditions d'accès réelles au niveau de la foi». Et il me citait les trois conditions fondamentales. Les deux premières, je les ai comprises au départ. La troisième, il m'a fallu beaucoup de temps pour y entrer.

1) Pour entrer dans le mouvement de foi (non pas dans l'adhésion à des croyances, voyez bien la distinction qu'il faisait, mais dans le mouvement de foi, de foi en soi, de foi en Dieu, de foi en Jésus), il faut être intégré dans une communauté de foi, dans une communauté de vie. Cela était dit en 1934. Et je le cite presque textuellement : «là où il n'y a pas de communauté de ce genre, il est quasi impossible que la foi se développe et puisse résister à toutes les pressions extérieures qui lui sont étrangères et qui risquent de la dénaturer». Et c'est bien ce qui m'est arrivé. Quand j'ai rencontré Légaut, je n'ai pas seulement rencontré M. Légaut, j'ai rencontré une communauté de foi, une communauté de vie et, pour moi, c'est la rencontre de ma vie, c'est une rencontre à dimension de l'existence. Autrement dit, rentrer dans ce groupe, ce n'était pas pour passer ma jeunesse et pour accéder à l'âge adulte et ainsi de suite. J'accédais à la rencontre qui serait pour moi à la dimension de mon existence.

Légaut, bien souvent, plus tard, nous a dit : «La spécificité de notre groupe, c'est le recueillement, la prière, la recherche spirituelle, c'est ça l'essentiel. Partager le vécu spirituel et à dimension d'existence». On n'entre pas dans notre groupe comme on entre aux jeunes patriotes. Car aux jeunes patriotes, on passe ensuite aux adultes patriotes. Le groupe Légaut est un groupe vertical. On entre dans un groupe où toutes les générations se retrouvent, sont représentées. Il n'y a qu'un groupe vertical qui puisse être à dimension d'existence, à dimension de vie. C'est donc une grâce d'entrer dans une communauté de vie. Vous pouvez d'ailleurs faire certains rapprochements avec ce que peut être la vie monastique ou les monastères.

2) La deuxième condition : il faut que dans ce groupe de foi, tu aies la grâce de rencontrer un témoin, un témoin de foi. Il faut «rencontrer à l'intérieur de cette communauté de foi un homme de foi, un homme approfondi en son humanité, un homme intériorisé, un témoin, un témoin vrai. Voilà la grâce que je te souhaite».

C'est la grâce que j'ai eue en rencontrant Légaut. Grâce de la rencontre par le dedans d'un homme habité par la foi, habité par "ce qui importe", c'est-à-dire rencontrer un homme, non pas seulement au

niveau de ce qu'il dit, mais de ce qu'il est, dans un climat d'authenticité, un climat d'adéquation entre sa parole, son faire et son action, et qui est susceptible d'éveiller.

Bien entendu, il ne s'agit pas d'imiter le témoin. D'ailleurs le mot "imitation" ne se trouve pas dans l'évangile. Il s'agit de suivre Jésus. Imiter et suivre sont deux choses tout à fait différentes. On imite un modèle, un exemple. On suit quelqu'un dans la mesure où, sous son impulsion, on est éveillé à nous-mêmes, où nous sommes appelés à créer notre propre cheminement intérieur. Donc un éveilleur, un témoin qui soit un éveilleur.

Jusque là, j'avais bien compris que je me trouvais dans une communauté de foi, que je me trouvais devant quelqu'un que j'estimais être un éveilleur pour moi, qui pouvait m'indiquer mon chemin, en me laissant totale liberté, totale responsabilité sur la manière dont j'allais comprendre mon propre chemin.

3) Et puis troisième condition -et c'est cela que je n'ai pas compris tout de suite- «Il est indispensable que tu prennes tes distances par rapport à ce témoin». Un père spirituel ne saurait s'éterniser auprès de son fils, pas plus qu'un fils ne saurait s'éterniser auprès de son père. Jésus lui-même n'a-t-il pas dit : «Il est nécessaire que je vous quitte». Pour entrer dans sa propre humanité, il est nécessaire, à partir de cet éveil qu'on accueille du témoin, de prendre très rapidement ses distances par rapport à ce témoin, de se séparer de ce témoin. Il faut cette séparation entre le témoin et nous pour que nous soyons vraiment capables de développer la semence que nous avons pu accueillir grâce au témoin.

Cette troisième condition est bien plus difficile à comprendre. Je pouvais la comprendre intellectuellement à l'époque, à 20 ans. Je ne l'ai comprise qu'à 40 ou 50 ans. Progressivement j'ai compris que j'avais à créer ma voie, mon chemin, dans l'esprit de ceux qui m'avaient éveillés à moi-même, et que j'en portais la responsabilité. Ce n'était pas préétabli. Le chemin d'une existence n'est pas quelque chose qui est donné. C'est ce que, d'ailleurs, Légaut disait d'une autre manière : «Tu es appelé à passer de la vie à l'existence». La vie, c'est quelque chose que l'on subit. La naissance, ce n'est pas moi qui l'ai voulue, je la subis avec tout ce que cela comporte d'héritage, de tout ce qu'on voudra. Alors la grandeur de l'homme, c'est de, progressivement, s'élever du niveau de la vie au niveau de l'existence, où il prend conscience des possibilités singulières qui sont les siennes, où il essaie d'actualiser ses possibilités singulières, pour de vivant devenir un existant.

Dire une parole vraie

Autre condition, elle aussi difficile à remplir, c'est d'être capable de dire des paroles vraies, de dire des paroles réelles. Je lisais l'autre jour un petit topo de Légaut, il n'est pas très ancien, il date de 1971, et il vous expliquera beaucoup mieux que moi ce que signifie dire des paroles vraies, dire des paroles réelles.

«Je vais m'efforcer de vous dire des paroles réelles. Il est difficile de dire des paroles vraies. Il faut d'abord savoir les sortir de soi, les arracher de soi-même. Et on ne peut pas sortir une parole vraie de soi-même, on ne peut pas se l'arracher de soi-même n'importe quand, n'importe où. Et puis, il faut aussi que ceux qui sont autour de soi, qui sont là, sachent les écouter, sachent les entendre intérieurement, sachent les recevoir comme des paroles vraies. Pour cela, il faut qu'ils aient une sorte de disposition intérieure qui leur permette de les rendre réelles en eux. Rendre réelles les paroles que je prononce signifie pour vous les recréer à la hauteur de ce que vous êtes».

Une parole vraie n'est pas seulement une parole qu'on arrache de soi, ce qu'on ne peut pas faire à n'importe quel moment. On peut le faire en particulier lorsque le climat entre celui qui parle et ceux qui reçoivent la parole est suffisamment profond, qu'il les met dans une disposition intérieure suffisante pour que, en recevant ces paroles qui sont d'abord des paroles qui nous viennent de quelqu'un, elles deviennent nos propres paroles, une sorte de recréation intérieure.

Légaut disait encore : «Si vous restez sur le plan intellectuel, général, vous restez sur le plan de l'information. Il faut se situer une fois de plus sur le plan essentiellement personnel, qui ne va pas sans intériorité, qui ne va pas sans recueillement». Légaut complétait sa petite introduction, c'était chez les bénédictines de Rosheim «de sorte que pour vous dire, mes chères sœurs, des paroles réelles, il faut être deux : celui qui est capable de les arracher de soi, et ceux qui sont capables de les recevoir». Autrement dit, il y a une intime connexion entre les deux situations.

Il y a aussi d'autres conditions que vous connaissez bien. La primauté à l'expérience spirituelle, au cheminement spirituel. Légaut parlait souvent du chemin. C'est un thème qu'il aimait beaucoup. À chacun, disait-il, de découvrir le chemin qui va dans le voisinage de qui il est, celui qui mène dans le voisinage de l'être, de qui il est, et non pas du qu'est-ce que je suis.

Légaut reprenait parfois du Heidegger. «Heidegger a écrit : un penseur (penseur au sens de spirituel), ce n'est pas celui qui pense des idées, c'est le penseur de l'être, le penseur le plus profond». D'ailleurs en français, en bonne traduction de Heidegger, il ne faudrait pas dire la pensée, mais "le penser", (das Denken), parce que là c'est une démarche profonde de l'être et pas du tout un choc d'idée, de l'ordre du mental comme on disait dans certaines écoles de spiritualité. Quand je dis un penseur, je dis bien la

démarche d'un "penser", au niveau le plus profond de qui nous sommes. Légaut disait en référence à Heidegger : «un penseur est lui-même en route, de sorte qu'il n'a pas à communiquer une doctrine, donc quelque chose qui serait du tout fait, qui serait de l'établi, quelque chose qui viendrait de l'extérieur et qui ne serait qu'à accepter et qui ne serait qu'à transmettre, qui ne serait qu'à communiquer. Chaque penseur, dans son penser, il lui appartient de découvrir son étoile, une étoile et une seule et chacun à sa manière».

Alors, là-dessus, Marcel avait beaucoup de choses à nous dire. «Quand on est en chemin, la première tentation, c'est de s'installer. On est bien, là où on est. Plus besoin de chercher. Ça y est, on a trouvé. On ne peut pas s'installer dans la vie spirituelle. On ne peut pas enfermer Dieu dans un coffret. On ne peut pas enfermer Dieu dans un tabernacle».

Il y a aussi la tentation de la bonne conscience, elle nous guette à chaque tournant. "J'ai fait ce que j'ai cru devoir faire, j'ai fait mon devoir". C'est tout à fait, et là nous retrouvons bien la ligne évangélique de Légaut, au-delà de ce qui est de l'ordre du devoir, du sens de la loi. Nous sommes au niveau d'une exigence intérieure profonde, propre à chacun, une exigence primordiale et celle-ci est pratiquement illimitée. La loi a des contours, elle dit ce qu'il faut faire. C'est une propédeutique nécessaire à certains moments dans nos existences et à beaucoup de moments. Mais ce n'est jamais suffisant parce que nous devons être fidèles à cette exigence primordiale, fondamentale et celle-ci ne supporte pas la tentation de la bonne conscience, pas plus que la tentation du palier. "Je suis suffisamment saint. Ça suffit maintenant". Mais jamais ça ne suffit. Au niveau de l'exigence évangélique, de l'exigence primordiale, pour chacun de nous, rien ne suffit. Et alors, bien entendu, on ne capitalise pas. On ne capitalise pas à ce niveau. Le bénéfice qu'on peut avoir de la vie spirituelle, le fruit qu'on peut avoir de la vie spirituelle, ne se capitalise pas. Tout est toujours à refaire, tout est toujours à recommencer parce que nous sommes toujours en marche. Nous ne sommes vraiment des existants que dans la mesure où nous sommes effectivement en marche.

Parcours de Légaut

Quelques mots pour revenir au premier niveau de Légaut, du parcours de vie de Légaut. Légaut est né en 1900. Il fait des mathématiques. C'est un monstre de mathématiques. Il a fallu un arrêté spécial du ministère de l'instruction publique de l'époque pour l'autoriser à faire sa licence en une seule année. Les quatre certificats de mathématiques supérieures en une seule année. C'est vous dire qu'il y avait chez lui une puissance intellectuelle extraordinaire. Il avait été admis en 1918 à Polytechnique, en 1919 à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Il a choisi l'École Normale Supérieure et grand bien lui a fait, puisqu'il a rencontré pas mal de gens. Normale Sup rassemblait une pépinière de grands hommes dont on connaît, tous, les œuvres. Ce qu'il y a de singulier chez Légaut, c'est que, au départ, ce n'est pas un projet mais une espèce d'évidence intérieure. «J'ai une double vocation, une vocation scientifique (faire de la recherche scientifique en mathématicien qu'il était) et une vocation spirituelle. Et il importe pour moi d'unir, de lier vocation spirituelle et vocation scientifique. Ceci ne peut se taire que dans une communauté monastique».

Entre les années 1920 et 1925, quand le Père Portal, son Père spirituel, vivait encore, Légaut disait: «Nous sommes des moines en puissance, nous avons vocation de célibataires à double détente, vocation scientifique et vocation spirituelle». Légaut avait la volonté de fonder un monastère non pas de clercs, de quelque ordre que ce soit, mais un monastère de laïcs qui resteraient singulièrement laïcs et qui vivraient dans le monde de la façon la plus austère et qui, comme savants, s'adonneraient à la recherche sur les deux plans, conjuguant ainsi la voie de l'approfondissement spirituel et la voie de la recherche scientifique avec toutes les exigences, évidemment, de rigueur, d'authenticité que cela demande.

La vocation spirituelle s'exerçait très bien à ce moment-là. Ils étaient quelques-uns (sept, huit, dix selon les circonstances) qui commençaient à méditer l'évangile. Ça nous paraît tellement simple de méditer l'évangile. À l'époque, c'était interdit. On n'avait pas le droit, ensemble, de méditer l'évangile sans la présence d'un prêtre qui nous maintiendrait dans le droit fil. Je me souviens encore de la réaction de mon papa, quand je lui ai dit qu'ensemble nous partagions l'évangile : «Ah ! petit, non. Si tu veux faire ça, tu te fais curé.». C'était la mentalité de l'époque. Je n'avais pas du tout la vocation d'être curé. Curieusement, on a retrouvé un vieux cahier de 1925 où Légaut, avec les premiers amis de cette équipe monastique, faisait des méditations sur l'évangile. Ce serait intéressant de l'analyser. On n'a pas le temps aujourd'hui.

Le projet a échoué. Ce grand projet est le premier grand échec de Légaut. Il a échoué pour beaucoup de raisons. Une vie monastique de laïcs à double vocation n'était pas donnée à tout le monde et finalement certains camarades se sont mariés. Ça ne pouvait plus marcher. Deuxièmement, il y en a qui sont morts. Antoine Martel est mort en 1930. Le dernier survivant de cette équipe était Jacques Perret. Il s'est marié en 1933. Cela été dur pour Légaut, très dur. Cela l'a poursuivi toute son existence.

Il rêvait encore les derniers mois de sa vie. Il avait encore des idées de fonder un monastère, un petit lieu de recueillement avec quelques-uns du côté des Granges. Il avait mis en route toute une maison, qui est aujourd'hui presque terminée, entre les Granges et la plaine. Ça l'a poursuivi. À une amie athée qui lui a posé la question : «Marcel Légaut, comment avez-vous vécu l'échec de la création d'une communauté de scientifiques pour chercher l'essentiel», Légaut a répondu : «L'important de ma vie, ce fut lorsque quelques camarades qui devaient venir à moi, ont disparu : un est mort, d'autres se sont mariés. Et moi, pour ma part, pendant une dizaine d'années, je me suis trouvé tout à fait en porte-à-faux vis-à-vis de ce que j'avais à vivre et vis-à-vis de ce que j'aurais voulu vivre. Les échecs à cette dimension labourent le cœur, labourent l'âme à une profondeur que l'ascèse ne saurait atteindre. Un échec en temps ordinaire, n'est pas un tremplin. Mais je crois beaucoup au ressac profond en l'homme, lorsque l'homme est menacé dans ses œuvres vives, lorsqu'il est menacé dans ce qu'il est appelé à être. Et à ce moment-là, une intelligence profonde naît en lui de ce qu'il a à vivre, de ce qu'il a vécu et dépasse de loin ce qu'il est obligé de faire tous les jours face aux diverses circonstances. Alors, à certaines heures, qui ne sont pas commandées, qui ne sont pas prévisibles et qui certaines fois arrivent, l'homme peut tirer un bien inattendu de quelque chose qui lui semblait contraire, qui lui semblait être une catastrophe au niveau de ce qu'il était appelé à être».

Alors, effectivement, Marcel Légaut n'avait pas trouvé, je dirais, un travail qui pouvait le changer de sa première idée, mais quelque chose qui devenait pressant pour lui. Ces circonstances-là, je vais quand même vous les citer. C'est mince, c'est petit, vous ne pouvez absolument pas mesurer. À ce moment-là Légaut faisait partie de ce qu'on appelle le groupe "Tala" de Normale Sup, c'est-à-dire le groupe de ceux qui allaient à la messe. C'était tellement insolite, c'est dans les livres d'histoire maintenant, que des gens du plus haut niveau de Normale Sup. aillent à la messe, lisent les vêpres, les complies et participent au salut du Saint-Sacrement...

Un jour, un élève inspecteur, Cœurdevey, de St Cloud, l'école normale supérieure où l'on formait les professeurs d'écoles normales, les inspecteurs de l'enseignement et les directeurs d'écoles normales, c'était à l'époque l'école la plus laïcarde qu'on puisse trouver, d'un laïcisme agressif, total, a pu, par l'intermédiaire du Père Albert Valensin, prendre contact avec Légaut chez le Père Portal et lui a dit : «Mais, M. Légaut, vous faites des méditations à Normale Sup, au groupe "Tala". Pourquoi ne viendriez-vous pas à l'école de St Cloud pour nous en faire, à nous aussi ? Nous avons des gens qui sont croyants, mais seulement nous ne pouvons pas le montrer». Car si on avait su qu'ils étaient croyants, on les aurait éjecter. Légaut a vu qu'il y avait là un autre terrain. Son équipe monastique était en train de s'écrouler. Et là, il fallait faire face à une demande précise, à une petite demande de la part d'un inconnu de l'époque, encore inconnu aujourd'hui, qui lui avait demandé cela. Mais la question se posait : comment entrer à Normale sup de St Cloud ? Légaut pouvait paraître un peu espagnol dans son portrait. Alors l'élève inspecteur l'a présenté comme un professeur d'espagnol. Mais dans la maison, très vite Légaut a été repéré. On a découvert qu'il n'était pas un prof. d'espagnol. Il a été convoqué et on lui a interdit l'entrée. Il a fallu trouver un autre local à St Cloud, en dehors de l'école, pour pouvoir se retrouver et faire des méditations.

Il est important de souligner comment une chose minuscule, être présent à une petite circonstance, recevoir quelqu'un, Cœurdevey, un inconnu amené par le Père Valensin chez le Père Portal, peut avoir des conséquences. De là sont sortis des professeurs d'écoles normales, des inspecteurs, des directeurs d'école normale. C'est comme cela que Légaut s'est implanté dans la Loire. Car tous ces gens qui étaient ensuite dans les écoles normales (qui étaient des boîtes laïques) et qui étaient des croyants, leur idée était de suivre un peu l'exemple de Légaut et de créer des groupes de méditation de l'évangile, à tel point qu'en 1934, on envoyait de Paris toutes les semaines 3000 méditations qui étaient diffusées par les différents groupes qui s'étaient progressivement formés. Pour la petite histoire, c'était quelques fois Pierre Renevier et Marguerite Miolane qui étaient instituteurs à St Paul en Jarez qui tiraient les 3000 (et quelques fois chez nous en Alsace), et qui les emmenaient avec une petite charrette derrière un vélo pour les porter à la poste. On sait que la Loire est l'un des grands premiers lieux où Légaut a pu rayonner grâce à la paroisse universitaire, grâce à des instituteurs, grâce à des professeurs d'écoles normales qui étaient des croyants.

Finalement, c'est comme cela que j'ai connu Légaut. Cœurdevey a été mon directeur d'école normale en Alsace. Il y avait aussi un professeur de sciences, Lucien Matthieu, qui sortait de St Cloud, qui était un de ces croyants qui participaient à ces groupes de méditations et qui est venu ensuite à toutes nos réunions. Nous avons formé un groupe Légaut en 1934 en Alsace et, depuis lors, nous nous réunissons un dimanche par mois régulièrement. J'étais un petit alsacien qui, comme dirait Légaut, vivait d'une foi de croyance et non de la véritable foi, un chrétien de chrétienté. À 16 ans, en 1930, on m'a demandé d'aller voir Légaut à Paris. Je ne connaissais pas Paris. Pour moi, ce fut une aventure extraordinaire.

Lors de ma première rencontre avec Légaut, j'ai eu une espèce de choc intérieur. C'est la rencontre de ma vie et, s'il n'y avait pas eu cette initiative d'un jeune élève inspecteur qui a demandé à Légaut d'aller à St Cloud, tous ces groupes n'existeraient pas en France aujourd'hui. Le groupe fonctionne en Alsace depuis 1934. Voyez comment une petite fidélité, comment la correspondance à un appel peut donner des fruits absolument sans commune mesure avec les débuts. Au départ, c'était surtout des enseignants, maintenant on rencontre toutes les professions, tous les niveaux, tous les âges et nous continuons à maintenir un groupe vertical : les jeunes qui viennent restent avec nous et les anciens essaient d'une certaine manière de ne pas trop les gêner, de suivre leurs nouvelles questions, leur nouvelle problématique et ainsi les jeunes peuvent profiter un peu de notre expérience.

Deuxième initiative de rencontre de Marcel Légaut

Il a fallu très rapidement que Légaut loue, à trois reprises d'ailleurs, de grands hôtels à Paris pour recevoir tout le monde. À Paris, quand j'y allais le samedi, nous étions quelquefois 30 ou 40 personnes. Il y avait les Parisiens bien entendu, mais également ceux qui venaient de la campagne. Et puis, très rapidement, on s'est dit qu'il fallait utiliser nos possibilités de vacances. Et à ce moment-là, en 1931, Légaut a loué le château de Chadefaud près d'Issoire et, en 1932, un deuxième château, à 500 mètres du premier. C'est là que nous passons nos vacances dans la méditation et le recueillement. Légaut était très exigeant.

Voici ce qu'il avait affiché à Chadefaud (août-septembre 1931) : l'esprit de retraite. «Il est difficile de se recueillir lorsqu'on mène ordinairement une vie très dispersée. Et pourtant, c'est dans le recueillement que l'âme fait les plus grands progrès. Ce n'est pas sans ennui que l'âme accepte ce silence où elle bannit ses préoccupations habituelles. Mais celui qui sait persévérer, malgré son opposition instinctive, dans la solitude intérieure, connaît une saine composition du cœur et l'amour de Jésus-Christ».

C'est tout à fait le style de l'époque mais ce n'est pas le style de Légaut à la fin de sa vie. Cette exigence de recueillement, cette exigence de silence, nous l'avons maintenue jusque dans notre communauté de Mirmande. Nous estimons que deux moments de silence, une demi-heure le matin et le soir sont des moments absolument importants, essentiels dans notre existence.

Légaut avait fait un projet en 1939 qui avait eu un début d'exécution, acheter un château et construire autour du château des maisons individuelles pour que chaque famille ait son unité, son intimité et pour former une communauté. Malheureusement tout a été démoli par la guerre qui a évidemment tout bouleversé.

Légaut s'est trouvé à ce moment-là à ce que j'appelle le tournant de son existence. On a beaucoup glosé sur ce tournant. Il s'est marié et s'est retiré aux Granges, un vieux village abandonné, à 1000 mètres d'altitude, qui n'était plus cultivé depuis de nombreuses années, lui qui n'était pas paysan.

Il avait des raisons profondes pour envisager un tel changement de vie.

Il était devenu, il le dit lui-même, un chercheur stérile. Un professeur d'université n'est pas seulement un enseignant, c'est un chercheur avant d'être un enseignant. Légaut était professeur de faculté à Rennes et, avant, il avait été professeur à Nancy. Avec toutes ses activités à travers toute la France, il n'avait plus de temps à consacrer à la recherche. «Je suis devenu un chercheur stérile, je ne suis donc plus digne d'une certaine manière d'être professeur d'université».

Une seconde raison, également insuffisante pour justifier sa décision, est que la guerre lui a fait prendre contact avec certaines réalités. Il faut avoir connu cette espèce de désintégration de la nation française, telle qu'elle existait en 1939, pour le comprendre. Ce fut un choc pour Légaut, qui rencontrait surtout des groupes de méditation, des groupes de prière, de recueillement, de découvrir le vide spirituel du monde et la désintégration de notre pays. Dans les popotes d'officiers, on se fiche passablement de ce monde-là.

Mais la raison déterminante a été le fait qu'il a réalisé qu'il n'avait plus de distance entre lui et son œuvre, qu'il se trouvait prisonnier de son œuvre. Voilà ce qu'il a écrit à ce sujet. «Notre groupe, en plus de Chadefaud, en plus de Paris, je l'ai trop aimé d'un amour exclusif. Œuvre de ma vie, Il est devenu centre de ma vie. Il s'est poussé jusqu'à devenir l'appui de ma vie. Je n'ai pas su être détaché de cette œuvre au point de lui trouver mon équilibre spirituel personnel. J'avais donc besoin de rompre avec le groupe, d'une certaine manière, non pas pour m'en séparer, mais pour être dans ce groupe à nouveau plus tard d'une autre manière, pour retrouver nos groupes et pour être plus digne de les retrouver».

Essayez de comprendre quelqu'un qui modifie sa situation professionnelle, sa fonction, parce qu'il a pris conscience qu'il devenait prisonnier de son œuvre et que, pour être disciple de Jésus, il ne devait être prisonnier de personne. Acte de liberté extraordinaire. Je tenais à vous le souligner.

Questions

On a dit souvent et on le retrouve également chez Zundel : être soi, devenir soi.

Être soi, pour Légaut, il faut bien le souligner, est selon ses propres termes équivalent à "foi en soi". Voici comment Légaut le décrit : «C'est la découverte en chacun d'un absolu, d'une réalité transcendante qui ne vient pas du dehors, qui est en nous, qui est de nous, sans être de nous. Réalité, prise de conscience d'une réalité en chacun de nous qui est de l'ordre de l'absolu, qui est de l'ordre d'une réalité transcendante et qui fait que si nous renonçons à correspondre à l'appel de cet absolu, nous renonçons à nous-mêmes, nous nous renions nous-mêmes». Légaut dira : «J'appelle foi en soi, être soi, devenir soi, le fait de correspondre à cette réalité intérieure qui n'est pas sans nous».

C'est donc bien à mon sens l'affirmation d'un absolu. Alors chacun dans sa confession nommera cet absolu selon ce qu'il est. Ça peut être Dieu, le souffle de Dieu en nous, peu importe les mots. Cette prise de conscience nous permet cette affirmation d'un absolu en nous, de nous qui n'est pas sans nous, qui n'est pas que de nous, qui est d'un au-delà de nous, qui constitue pour lui ce qu'il appelle "foi en soi" ou "devenir soi". Beaucoup d'équivoques, d'ambiguïtés ont joué à partir de là.

C'est une nécessité !

Ça part d'une nécessité, non pas extérieure, mais intérieure. C'est l'exigence primordiale, ça porte le sceau de l'absolu. Et je sais que si je ne suis pas fidèle à cette exigence primordiale qui dépasse toute loi, tout règlement, toute prescription extérieure, si je n'y corresponds pas, si je ne suis pas fidèle à ce qui monte ainsi de moi sans être entièrement de moi, je me renie moi-même. Je me renie dans mon essentiel, dans ma mission que j'ai à découvrir progressivement, si je n'essaie pas de correspondre, à ma cadence, selon mes échecs et mes défaillances, à cette exigence primordiale, à cet absolu que chacun est appelé à découvrir en soi.

Mais il y a un deuxième point, un deuxième aspect à prendre en compte après la "foi en soi", c'est "la carence d'être", la prise de conscience de cette carence d'être, c'est-à-dire le fait que je ne puis jamais entièrement atteindre, cerner cet absolu. Je ne puis que m'en approcher, un petit peu comme on s'approche d'un horizon qui recule au fur et à mesure où on s'en approche.

Alors "foi en soi" et "carence d'être" se correspondent. Ce sont deux prises de conscience de quelque chose en moi qui me dépasse, de quelque chose pourtant à quoi je suis appelé à correspondre. Je le cherche et je ne le trouve que dans la mesure où j'y corresponds.

Vous avez dit tout à l'heure que le témoin est celui qui fait surgir chez l'autre la rencontre, sa rencontre à lui, qui le rend chercheur.

Le témoin n'est pas celui qui dirait à l'autre : Voilà ta vérité ! C'est un éveilleur, au sens fort du mot. J'aime beaucoup le mot éveil. Le témoin est un éveilleur qui appelle l'autre à être lui-même et à découvrir, à son tour, ce qu'il porte en lui, le sceau de l'absolu.

Cela rencontre quand même une exigence.

Cet absolu, vous pouvez l'appeler exigence, exigence primordiale, première. L'exigence primordiale, celle qui porte le sceau de l'absolu, ne supporte pas de pluriel. Les exigences qui en découlent ensuite, ce n'est que quelque chose qui en découle. Mais il y a en moi une impulsion première. Appelez cela "appel, visitation intérieure, lumière intérieure qui s'allume en moi". Mais je sais que si vraiment je ne suis pas cette lumière et le chemin qu'elle m'indique, je me renonce moi-même, je me renie. Très souvent dans l'existence, on rencontre des situations où on pourrait faire quelque chose qui serait légalement légitime, qui ne serait pas désobéissance à des lois morales ou autres. Mais je sais que si je le faisais, je me renierais en ce qu'il y a de plus profond en moi. C'est incontournable, si on veut être authentique, si on veut suivre le chemin de l'authenticité.

Alors, évidemment, il n'y a pas de détermination préétablie dans cet absolu, dans cette exigence primordiale. Elle n'a pas de contenu. C'est à chacun de lui trouver le contenu. C'est une inspiration de base. Pour ceux qui sont croyants comme moi, cette inspiration de base me vient du souffle de Dieu, de la présence divine qui habite en nous. On peut le décrire selon sa confession de foi. Mais je crois que tout homme, quand il est un peu conscient, quand il passe du niveau de la vie au niveau de l'existence, le découvre en fonction de ses potentialités et de cette exigence primordiale. Peut-être que, pour Légaut, Jésus est effectivement cet éveilleur vis-à-vis de ses disciples. Il a éveillé quelque chose en eux qui n'est pas de l'ordre des choses passagères, qui n'est pas de l'ordre du contingent, mais qui est de l'ordre du primordial, de l'essentiel qui ne passe pas et qui d'une certaine manière fait partie de l'éternité, qui ne se communique pas, qui ne s'enseigne pas.

Qu'est-ce que ça demande de la part du témoin ? Chacun est témoin pour l'autre.

Mais sans vouloir être témoin. Le jour où on veut être témoin, c'est fichu, on est en porte-à-faux. On est témoin par ce qu'on est et non parce qu'on l'a voulu, par volonté extérieure.

Chacun d'entre nous doit être vis-à-vis de l'autre un éveilleur.

Chacun l'est presque à son insu. Il faut "être". Le témoin est appelé à s'effacer, comme Jésus a été

appelé à s'effacer. C'est une vie de profondeur.

Tout homme est appelé à cette vie de profondeur et pas nécessairement à être intellectuel. On peut très bien être pauvre au plan matériel et intellectuel, et avoir une vie intense avec le Christ.

Même sans le Christ, car là nous touchons à l'humanité profonde de chacun. Ce n'est pas fonction de la culture que j'ai, de l'intellectualité dont je peux faire preuve, ni des fonctions que je puis exercer dans ma vie quotidienne, mais c'est fonction, il faut bien le dire, de cet approfondissement intérieur qui finit, au-delà de ce qui est nécessaire, au-delà de ce qui est indispensable, par toucher l'essentiel. Et dès qu'on touche l'essentiel, on se sent haussé à un autre niveau, celui de l'existant.

Passer de la vie à l'existant, ça demande d'intérioriser peu à peu ce qui nous est donné, de l'accueillir et de le faire sien.

C'est-à-dire qu'on part du premier niveau, Il faut passer de l'événement qui arrive, du plan de l'événement qui me survient à moi, qui m'advient en moi, au plan de l'intégration de cet événement en moi-même jusqu'au niveau de l'appropriation personnelle. Il y a tout un passage entre ce qui arrive, impersonnel, extérieur, à ce qui m'advient à moi et dont je prends conscience, que je digère intérieurement. Il me travaille tellement que je me l'approprie intérieurement, que j'en fais ma propre substance. Il y a ce qui arrive et, dans ce qui arrive, il y a ce qui m'advient à moi, qui me concerne; c'est une expérience de vie intérieure que je m'approprie et ça devient ma substance. Cela se dit beaucoup mieux en allemand qui a un mot pour chaque expérience. Remarquez que les trois premiers termes acceptent le pluriel. Il y a des événements qui arrivent, des événements qui m'adviennent et des expériences vécues. Quand il s'agit de l'appropriation personnelle, il n'y a qu'un singulier, propre à chacun. C'est extrêmement éclairant ce passage. Nous n'avons pas à vivre en dehors des événements mais, dans ces événements, il faut savoir capter ce qui nous concerne, savoir en vivre intérieurement pour en faire notre propre substance.

Ça peut être positif ou négatif.

Tout à fait, cf. le petit texte de Légaut sur l'échec de son équipe monastique. Il a pu intérioriser cet échec. C'est cela, ce mouvement, ce passage, cette transmutation intérieure qui va vers une transfiguration. Au niveau de l'appropriation, il y a comme une sorte de transfiguration intérieure.

Est-ce qu'on peut dire que c'est l'expérience qu'on acquiert au fur et à mesure ? On voit bien chez Légaut cette expérience qu'il a sans cesse reprise.

C'est cela, c'est le troisième niveau. On passe du deuxième niveau au troisième. On intègre le tout. En employant des mots zundéliens, il y a assumption, il y a mouvement d'assomption. Passer de l'assumption à l'assomption intérieure. C'est une autre manière de l'indiquer. Mais déjà faut-il assumer. Dans l'assomption, il y a déjà une sorte de transfiguration.

Être fidèle à sa foi et à soi-même.

J'allais presque dire que, pour moi, ça allait ensemble. Ce sont les deux faces d'un même mouvement.

Quelque fois il y a beaucoup de contrariétés. J'ai compris que vous disiez que l'on peut arriver à un développement, à se dépasser, sans le Christ.

Évidemment, vous ne comprenez pas bien pour la bonne raison que nous sommes ici entre chrétiens, entre personnes qui acceptent une orientation de base dans leur existence, la fidélité à Jésus, être disciple du Christ. Mais quand on se trouve dans des civilisations, des cultures différentes... Prenez l'Orient par exemple, ils ne connaîtront jamais le Christ. Je ne peux quand même pas leur dénier d'arriver eux aussi par leur chemin à cette profondeur spirituelle. C'est pour cela que je dis "même sans Jésus". Nous avons la grâce d'avoir une lumière qui nous a été donnée. C'est pour cela que nous devons sans cesse entrer dans l'intelligence intérieure de qui fut Jésus avec les siens. Mais cela ne veut pas dire que Dieu a enlevé toute possibilité d'accéder à ce niveau spirituel à ceux qui ne vivent pas dans cet univers-là. Ce ne serait pas gentil de la part de Dieu. Quand vous avez dit "Christ", vous avez pensé "Esprit de Dieu". Il y en a qui ne peuvent pas le nommer. Ce n'est pas seulement Jésus de Nazareth en tant qu'homme, qui a réalisé cette assumption, cette assomption, cette transfiguration; c'est l'Esprit de Dieu qui opérait en Lui, qui l'habitait, la "ruah" des Juifs. Il faudrait revenir un petit peu à cela. C'est très important. Ce que nous disons par "l'Esprit de Dieu", c'est le souffle de Dieu qui nous habite, ou dans notre langage actuel, la présence de Dieu.

Que l'on dise la présence d'une réalité qui me dépasse, présence d'une exigence en moi mais qui est au-delà de moi, nous disons toujours la même réalité. Les dénominations ne sont pas importantes. Alors là, nous nous retrouvons tout à fait. Je pense que tous ces termes, de tous les temps, de tous les lieux, dès qu'ils sont suffisamment intériorisés, suffisamment approfondis, (c'est toujours possible pour celui qui prend conscience de son humanité profonde) sont (je prends une expression actuelle) "branchés" sur l'Esprit. Mais on n'est pas branché sur l'Esprit parce qu'on l'a décidé. On est branché sur l'Esprit, parce que ça nous survient. C'est là qu'il faut faire la différence entre ce qui est de l'ordre du développement et ce qui est de l'ordre de l'émergence. Il y a le développement de toutes nos

potentialités, de toutes nos virtualités. Mais à travers ce développement de nos potentialités, il y a un moment où il y a émergence de quelque chose de nouveau, "d'un novum", d'une nouveauté tout à fait imprévisible, d'un fruit. Le développement est de l'ordre de la conséquence, conséquence d'un germe, développement des virtualités. L'émergence est de l'ordre d'un fruit imprévisible, improbable, un éclair qui jaillit dans la nuit. C'est très important. Dans nos vies, il y a des réalités qui sont de l'ordre de l'émergence, que nous ne pouvons pas provoquer, qui ne sont pas à notre disposition, que nous ne pouvons pas cerner, que nous ne pouvons même pas traduire. On balbutie quand on essaie de les traduire. C'est proprement l'expérience spirituelle.

Comment ce fait-il qu'on ait des lumières fugitives et qu'il soit impossible de les saisir ?

C'est proprement de l'ordre de l'inatteignable. On ne peut pas atteindre, on ne peut pas posséder les réalités spirituelles. Dès que vous mettez la main dessus, vous les dénaturez. Quand le phare a illuminé la nuit, on entrevoit le chemin, le temps d'un éclair. À ce moment-là, la fidélité est de poursuivre ce qu'on a entrevu. Ce n'est pas au niveau de la tête, du mental.

Alors comment comprendre cette parole de l'évangile : Homme, comme ta foi est grande !

Quand on dit qu'on a foi en soi, on a foi en cette présence qui nous habite, qui fait notre grandeur, qui est en nous mais qui nous dépasse. C'est très important, la grandeur de l'homme. Pour Marcel Légaut, l'homme est grand, non pas par ce qu'il fait mais par ce qui l'habite, ce qui a demeure en lui ou qui le visite aux heures de grâce. Émergence, c'est ce que Légaut exprime en disant, c'est de moi mais ce n'est pas que de moi.

Beaucoup d'autres spirituels s'expriment dans le même sens. Cela ne peut pas être sans moi car, si je ne suis pas disponible, si je n'ai pas pris le chemin de la méditation, du recueillement, du silence, ça ne vient pas. Même quand j'ai pris ce chemin, ce n'est pas sûr que ça vienne car ça vient à son heure. Soyez vigilants car vous ne savez pas l'heure.

1991

Hommage liégeois à Marcel Légaut

*Église de Liège
janvier 1991*

"Je te rends grâce, Seigneur, pour cette éternité dont le seuil s'entrouvre pour ma joie..."

Depuis le 6 novembre, Marcel Légaut, cet homme passionné de l'essentiel, est dans le "recueillement silencieux et plénier". Plus de septante Liégeois ont entrepris, le 1er décembre à Brialmont-Tilff, une démarche de fidélité active.

Mathématicien devenu berger, philosophe devenu écrivain et conférencier, Marcel Légaut était surtout "l'homme à la recherche de son humanité" dans "l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme" (titres de deux de ses livres). Par un travail de pensée incessant, conscient des exigences critiques de la modernité, il scrutait le discours chrétien, dans un souci d'authenticité et de rigueur digne du spirituel et du scientifique qu'il était tout ensemble." Tels sont les propos récents de Thérèse De Scott, auteur de "Devenir disciple de Jésus. Une lecture de l'œuvre de Marcel Légaut", Duculot 1988. Th. De Scott concluait son article en exprimant l'espérance de M. Legaut. Au prix de ces conversions personnelles où la vie spirituelle et le travail d'intelligence ont une part essentielle, des croyants, par leurs initiatives, aideront leur Église afin qu'elle réponde à sa mission en ces temps qui, comme tous les temps, sont difficiles".

Cette espérance est aussi celle de tous ceux qui se sont réunis à Brialmont. A l'eucharistie, les prières, lectures et textes de méditations étaient choisis parmi les écrits de Marcel Légaut. Ensuite, les amis descendus à Mirmande pour les funérailles en la cathédrale de Die et l'inhumation au petit cimetière des Granges ont un peu raconté les événements. C'est l'accueil du curé - "la paroisse de Légaut, ce sont ses amis" - et la préparation des funérailles avec sa famille, ses fils. C'est le témoignage du vieux curé de Luc-en-Diois, chaleureux et émouvant. C'est encore la poignée de terre jetée sur le cercueil et la pluie qui se met à tomber. Chargée de symbolisme, elle ne remontera pas sans avoir fait germer cette terre. C'est enfin le lendemain à Mirmande pour penser à l'avenir, les séjours de l'été continueront avec leur rythme fait de moments de recueillement, de lecture des œuvres de Légaut et de séances animées par l'un des participants.

En Belgique, il existe six groupes consacrés à l'approfondissement de la pensée de Marcel Légaut, dont deux à Liège. Un week-end de rencontre est organisé du 22 au 24 février 1991 à l'abbaye Notre-Dame de Brialmont à Tilff. Deux jours de retraite spirituelle le prolongeront les 25 et 26 février. Au centre de ces journées, "les méditations d'un chrétien du XXème siècle"; elles seront introduites par Jean Ehrhard et Thérèse Renoirte, tous deux proches amis de Légaut.

Il n'y a pas de séparation. Marcel Légaut marche en avant de nous.

FE

Éternelle présence d'un passé qui n'est plus,
Souvenir recueilli qui se couvre de silence,
Il ouvre sur l'au-delà du retour impossible,
De ce qui est encore au centre de ma vie.
Me sera-t-elle donnée la paix du septième jour
Où l'avant et l'après se fondent en l'éternel ?

(ML 13 juin 1990)

1991

Brialmont

22 février 1991

Jacques Godard

Archives

Marcel Légaut nous avait donné rendez-vous ce soir pour notre traditionnelle rencontre de Brialmont. Depuis plus de dix ans, il aimait venir en ce monastère pour nous faire part de ses réflexions, de ses méditations. Le chemin parcouru avec lui doit se poursuivre sans lui, c'est-à-dire sans sa présence sensible mais non vraiment sans lui. C'était son désir, c'est aussi le nôtre.

Il nous faut certes surmonter l'épreuve de son absence, encore si douloureuse aujourd'hui. Nous avons tous ce soir en mémoire le souvenir des heures si riches, si pleines, si denses, si lumineuses passées avec lui, aux Granges, à Mirmande ou ici. Nous pourrions être tentés de regarder avec nostalgie en arrière. Ce n'était pas sa manière d'être. L'espérance qui sous-tend son œuvre nous appelle au contraire à continuer une recherche, un approfondissement de notre vie d'homme et de notre foi. «Mystère de Dieu, mystère de l'homme», aimait-il à dire et à répéter, ajoutant aussi, «ce sont les deux faces d'une même médaille».

Ses livres nous restent, marqués par un souci d'intégrité, d'honnêteté de l'esprit, d'authenticité. L'exigence critique qui s'y manifeste est toujours soutenue par une foi en l'homme, en Jésus, en Dieu, indissociables, inséparables, dont il cherchait à mieux préciser les contours et les accents pour l'homme d'aujourd'hui.

Nous aimerions garder à l'esprit ces dimensions essentielles pour aborder ces jours-ci, ensemble, quelques-uns de ces textes. Certes, nous savons que nous ne pourrions désormais compter que sur nous-mêmes pour les appréhender dans toute leur richesse et leur complexité. S'ils soulèvent de multiples questions souvent difficiles, celles-ci nous sont pour la plupart déjà familières et plusieurs chemins sont largement ouverts.

C'est ce thème du chemin, de l'itinéraire, du voyage, qui nous a guidés dans le choix du livre à retenir pour cette retraite. Nous nous sommes donc tournés vers les *Méditation d'un chrétien du 20^{ème} siècle* où Marcel Légaut renoue avec un genre qu'il avait abordé dans *Prières d'un croyant*. À l'occasion d'un texte ou d'une phrase d'évangile, réfléchir sur sa propre vie, sur sa mission, en relation avec celle de Jésus et avec celle de l'Église qui marche tant bien que mal à sa suite, essayer de voir, de saisir pour le temps présent les appels qui montent du cœur de l'homme, ce chercheur d'absolu, en son espérance fondamentale.

Merci à tous d'être là, ce soir, si nombreux, si fidèles, si présents.

1991

Esquisse d'un portrait spirituel Marcel Légaut (1900-1990)

Henry de Halgouët

Archives

La disparition de Marcel Légaut m'a atteint dans ce que je croyais être le plus profond de moi-même mais son absence physique ne cesse en se creusant de me rapprocher de lui par l'intérieur. J'ai entrepris ce travail impossible pour que le choc n'ait pas un effet négatif et décourageant, mais qu'il éveille, au contraire, des énergies nouvelles dont il aura été le semeur. Je m'y suis senti attiré irrésistiblement par le désir de marquer ma reconnaissance à Marcel Légaut pour tout ce qu'il m'a apporté. Sans qu'aucun de nous deux en ait eu conscience alors, par ses *Prières d'un croyant*, il a été, tout au début de ma vie chrétienne personnelle, dans un cadre strict et fermé, l'éveilleur d'une approche nouvelle de Dieu dans la personne de Jésus. Puis cette "paternité spirituelle" s'est approfondie et précisée tout au long de ma vie.

Il est inévitable que ce témoignage d'une relation en profondeur comporte des éléments personnels qui ressortent plus de mon "moi" superficiel que de l'être profond vers lequel je tends. Je tâcherai de ne parler de ce moi que pour expliquer ce que Légaut m'a apporté et aidé à surmonter, sans affirmer que son influence ait été seule à agir lors des différentes étapes de ma destinée. C'est lui qui m'invite à regarder ces événements, tels que je les ai vécus, "en enfilade", pour essayer de dégager ma mission personnelle et atteindre, autant que possible, la sienne, maintenant qu'elle a atteint sa dimension

d'éternité.

Premiers contacts

Lors de mon contact initial avec lui par le premier livre qu'il ait publié, à ma connaissance, j'étais très loin de me figurer ce que serait ma vie. Entré au noviciat à 17 ans, dès la fin de mes études secondaires accomplies en bon élève sans histoire, je rêvais d'aventures missionnaires "aux glaces polaires" de préférence aux "feux de Ceylan", mais n'ayant qu'une idée très vague de la vie religieuse, voire du ministère presbytéral, sauf en tant qu'ils étaient à l'époque un passage obligé pour participer à la plantation de l'Église là où elle n'existait pas encore.

Comment ce livre qui venait de paraître avait-il pénétré dans le milieu fermé d'un scolasticat romain, dans l'atmosphère strictement thomiste de l'Angelicum, l'université dominicaine ? J'en remercie mes confrères d'alors qui m'ont mis en contact, plus ou moins clandestinement, avec un homme plus qu'avec un livre. Je ne me rappelle pas avoir été spécialement frappé par telle ou telle phrase. C'est plutôt le ton personnel de ces prières qui m'avait séduit, avec la recherche de Dieu par la voie intérieure. Il faut se rappeler la méfiance des autorités romaines d'alors, dont nous étions tout proches, à l'égard du moindre relent de l'immanence d'un "Dieu sensible au cœur". La condamnation du P. Laberthonnière était encore récente, comme l'exclusion du P. Sanson de la chaire de Notre-Dame pour ces tendances suspectes. Il avait fallu à Légaut une préface élogieuse du Card. Verdier, alors archevêque de Paris, pour éviter tout ennui.

En tout cas, partant pour deux ans au Moyen-Orient en 1936, j'avais placé ce livre, avec les deux autres de la même période : *La Condition Chrétienne* et *La Communauté humaine* dans mon léger bagage, à côté des œuvres de Dom Marmion, comme base spirituelle.

Trois ans plus tard, c'était la guerre, puis l'effondrement de 1940, provoquant chez Marcel Légaut un bouleversement de sa vie, sa venue à Lyon et surtout aux Granges de Lesches, dans les Préalpes drômoises, son mariage, puis son choix définitif et total de la vie de paysan éleveur de moutons. En 1956, le premier contact de vingt ans auparavant m'était revenu en mémoire, brièvement mais fortement, lors d'un camp scout organisé sur sa propriété par une troupe de Lyon dont j'étais aumônier. À vrai dire je l'avais cru disparu dans les remous de la guerre, et le voilà bien vivant devant moi. Avec une jeep et sa remorque, il avait monté lui-même notre matériel lourd jusqu'à l'emplacement du camp. Nous n'avons échangé que quelques mots, mais qui ont suffi à donner une voix et un visage inoubliables à celui que je connaissais seulement par ses écrits.

Rencontre en profondeur

Quinze ans plus tard, j'étais au Canada lorsque parurent les premières œuvres majeures *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du Christianisme* et *L'homme à la recherche de son humanité*. Très vite je les avais dévorées. Ce n'était plus un choc, mais une reconnaissance en profondeur, comme si nous nous étions toujours fréquentés.

En 1977 au cours d'une année sabbatique passée en France dans des travaux de traduction et d'écriture, l'idée m'était venue de repenser la vie consacrée sous son aspect communautaire à la lumière de l'une des notions-clés de la pensée de Légaut, la communauté de foi. Dans la période de bouleversement que nous étions en train de vivre comme religieux, il me semblait que cette approche était un don du ciel pour rééquilibrer l'engagement "religieux" à l'Évangile. Après avoir ébauché un projet d'ensemble et une introduction provisoire, je l'envoyai à Légaut pour avoir son avis. C'était en fait mon premier contact personnel avec lui. Sur une réponse très encourageante, j'allais le voir dans sa solitude du Coët, et là, après une longue conversation, il me promit une préface quand le travail serait terminé.

La même année, à l'automne, je passai près d'une semaine auprès de lui pour enregistrer les éléments d'une présentation de sa personne et de ses œuvres au public anglophone, en majorité protestant, avec lequel je travaillais alors. Le premier travail fut terminé à la fin de 1978, avec la préface promise, mais la période n'était pas favorable et il ne trouva pas d'éditeur. Le second fut interrompu par mon retour en France en 1980. Depuis lors nous nous sommes revus fréquemment assez brièvement, mais sa présence spirituelle ponctuée par la parution presque annuelle de ses ouvrages débordait largement ces rencontres occasionnelles. Le travail de la foi qui ne s'interrompt et ne s'achève jamais me l'a rendu sans cesse plus vivant. Maintenant que sa vie mortelle a pris fin, je me sens porté à approfondir encore cette relation mystérieuse, en esquissant, pour moi d'abord, ses traits spirituels comme je les perçois.

Ressemblances et différences

En utilisant un autre mot-clé du vocabulaire de Légaut, avant d'en parler plus loin, la "paternité-filiation spirituelle" qui me semble s'être établie entre nous peut comporter des ressemblances sans exclure les différences. En aidant le fils ou disciple à devenir lui-même en profondeur, cette relation peut faire ressortir les divergences, sans que soit brisé ni même distendu le lien qui unit le père et le fils spirituels. Avec Marcel Légaut, nous étions proches par l'origine sociale, moyenne bourgeoise ou

noblesse appauvrie, par l'attachement viscéral des familles à l'Église catholique, le goût des sciences exactes, l'attraction de la campagne et de la solitude, mais différents déjà par l'éducation première, éducation nationale d'un côté, collège libre de l'autre. L'orientation de Légaut vers la vie laïque, non sans quelque hésitation au début, puis vers le mariage et la famille, lui a assuré une complète liberté dans la pensée et surtout dans son expression, impensable pour un religieux prêtre, formé dans les strictes disciplines de la philosophie et de la théologie, tenu à la réserve par ses responsabilités, surtout dans les trente ans qui ont précédé Vatican II, mais encore aujourd'hui.

En faisant revivre par le souvenir le visage spirituel de notre ami, je n'ai pas l'intention de dissimuler la gêne que j'éprouve en entendant ou lisant certaines de ses expressions abruptes au sujet des Écritures, de l'Église Catholique romaine et des autres Églises chrétiennes, dans leur histoire primitive, ancienne ou contemporaine. Je sais seulement que je ne les ferais pas miennes, non seulement à cause d'une censure pointilleuse qui nuirait à mon ministère, mais surtout parce qu'elles ne correspondent pas à ma vision ni à ma façon de m'exprimer. Ces manières de parler contestables ne m'ont jamais porté à mettre en cause l'accord profond qui me relie à la personne de leur auteur. Ces divergences me paraissent le résultat inévitable du caractère unique de nos personnes et de nos missions respectives. Vouloir les effacer ou les camoufler serait, à mon sens, nuire au lien profond que la mort n'a pas atteint le moins du monde, ou plutôt qu'elle n'a fait que renforcer.

Le fait est que Marcel Légaut n'a jamais été publiquement censuré par l'autorité de notre Église, à quelque niveau que ce soit. Il y a eu évidemment des jugements privés, quelques articles et ouvrages pour critiquer, assez pauvrement d'ailleurs, ses paroles et ses écrits, mais à ma connaissance aucune mise en garde ou sanction autorisée. Peut-être se trouvera-t-il de ses amis pour le regretter, parce que sa personne et son œuvre auraient ainsi attiré l'attention des mass-média. Ce n'est pas mon avis : le voir mettre sur le même pied que des "stars" plus ou moins catholiques que nous ont fabriquées récemment la presse, la radio et la télévision m'aurait fait de la peine. Certes j'aurais souhaité le voir plus et mieux connu, mais une seule personne en communion profonde avec lui me paraît plus importante que des milliers d'auditeurs-spectateurs attirés momentanément par le sensationnel. Marcel Légaut ne fuyait pas les média mais il n'aimait guère le tapage médiatique. Tant mieux qu'il lui ait été épargné.

Un homme de foi

C'est comme croyant, homme de foi, que Légaut se présente d'abord. Mais il faut écarter d'emblée toute notion statique de la foi comme une adhésion donnée une fois pour toutes à des croyances ou dogmes. La foi, pour lui, est un chemin qui ne connaît pas de terme, une énergie sans cesse en travail d'approfondissement, une recherche qui se dégrade quand elle croit avoir trouvé.

La foi est déjà à l'œuvre chez l'enfant d'une famille chrétienne baptisé quelques jours après sa naissance, initié par ses parents aux rudiments du Credo, élève assidu au catéchisme élémentaire, puis "de persévérance", enfin chez le jeune "tala" de Normale Sup. La fréquentation assez brève (1922-1926) de Monsieur Portal va donner à la foi de Marcel Légaut une toute autre dimension. Elle se manifestera très vite chez le jeune professeur déjà militant chrétien sans être inféodé à aucune organisation, mais qui s'exprime avec une force neuve dans les *Prières d'un croyant*. Cette foi a commencé de subir le rude travail de décapage qui la fait passer de l'enfance à une maturité sans cesse en voie d'approfondissement jusqu'au dernier moment d'une longue vie. Aucun rejet violent de la foi de son enfance et de son adolescence mais un dépassement calme, une croissance obstinée et continue, avec des efforts qu'on devine épuisants, avec des obstacles extérieurs et surtout intérieurs qui la menacent constamment sans jamais la vaincre.

Ce travail de la foi passe par la découverte progressive de son être profond, transformant en les intériorisant les formules du dogme et les lois de la morale chrétienne. Au fur et à mesure que se révèlent les insuffisances du "moi", les carences d'être, il faut s'enfoncer plus avant dans son être essentiel, sans même savoir si cette recherche atteindra jamais son but. Le croyant ne pourrait pas persévérer sur cette route ardue s'il ne s'y sentait appelé de plus en plus fort par une voix infiniment douce et puissante, "le souffle d'une brise légère" qui se lève à des moments privilégiés et ne s'oublie jamais une fois qu'on l'a entendue. En même temps que le croyant perçoit sa mission personnelle avec son caractère unique, se révèle à lui un au-delà impensable et indicible, dont il ne peut rien affirmer sinon qu'il "est" infiniment plus et mieux que l'être contingent et fragile, infime et éphémère qui s'est découvert progressivement au cours du cheminement intérieur.

Revivre ce que Jésus a vécu

Le chrétien de tradition qu'est Légaut connaît par les Écritures et surtout par les Évangiles, un homme qui a fait un cheminement comparable durant son existence terrestre de quelque trente ans, dont nous ne connaissons guère que les deux ou trois dernières avec une précision relative. Parti d'une culture exclusivement juive, fondée sur l'histoire de son peuple et sur la loi de vie qu'elle contient, Jésus de

Nazareth, fils de Marie et de Joseph, à dater de son baptême par Jean son cousin un peu plus âgé que lui, nous apparaît comme engagé dans un travail d'approfondissement sans précédent. Se présentant au départ comme le "fils de l'homme", il perçoit et affirme en lui une relation unique avec celui qu'il appelle son Père. Une voix mystérieuse venue du ciel au moment de son baptême l'avait déclaré son Fils. Ce Père, Jésus ne peut que l'identifier avec Celui qui s'est nommé "Je suis" à Moïse. C'était au début d'une libération qui devait faire un peuple à partir de tribus nomades de même origine, circulant en Égypte, mais mal supportées par la population locale et le pouvoir politique.

Jésus annonce le salut de son peuple humilié, il en donne les signes par ses miracles et les foules voient bientôt en lui le Messie, le libérateur définitif promis dès l'origine et sans cesse présent à l'horizon des grands "voyants" de la Bible. Mais très vite, les exigences radicales d'intériorisation du salut que Jésus exprime sans ménagement réduisent son audience à un groupe d'hommes et de femmes de plus en plus réduit. Les forces officielles religieuses et politiques ont laissé faire en Galilée. Mais quand Jésus, poussé par une force intérieure, les affronte en Judée et surtout à Jérusalem où elles sont encore puissantes, en accentuant encore le caractère scandaleux de son message, elles ne tardent pas à l'éliminer après un procès sommaire et truqué.

Ce que Jésus a vécu pendant ces quelques années nous restera toujours mystérieux. Les évangélistes ne le révèlent que par des notations rapides et de brèves réflexions, jusqu'au dernier combat intérieur de Jésus, avant son arrestation, "l'agonie" de Gethsémani, et enfin son cri tragique sur la croix : "Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?" Pour Légaut, cette expérience est pourtant l'essentiel du message de Jésus, que son disciple, l'homme de foi, devra sans cesse approfondir intérieurement par sa réflexion sur les rares mais précieuses données des Évangiles et des autres écrits apostoliques, par la méditation priante et surtout par sa vie.

Cette insistance que Légaut s'efforce de faire partager à ses interlocuteurs et lecteurs entraîne une double conséquence. La première concerne ce qui précède la vie humaine de Jésus, et la seconde, ce qui suit sa mort en croix.

Jésus, fils de Dieu

Par le catéchisme et sa formation chrétienne, Légaut sait que Jésus est Fils de Dieu et Dieu lui-même. Son humanité est aussi un article de foi, bien sûr, mais dans la présentation habituelle, elle risque d'être comme noyée dans cette lumière divine et de perdre son importance pour le croyant. L'ancien catéchisme ne s'ouvrait-il pas sur la question abstraite : "Qu'est-ce que Dieu ?" et la réponse parfaitement incompréhensible pour les enfants (sans parler des catéchistes, laïcs ou prêtres...) était du domaine philosophique plus que spécifiquement chrétien. Pour Légaut, notre Dieu, c'est d'abord le Père révélé par Jésus, moins par des paroles et des concepts que par sa vie d'homme aux prises avec des gens qui ont une fausse idée de Dieu, et surtout par sa mort, conséquence de la fidélité à sa mission. La découverte du vrai Dieu ne se fera pour l'homme de foi qu'au prix de purifications déchirantes et continues des fausses notions sur Lui. Elles sont héritées d'une religiosité millénaire, teintées de philosophie dans notre culture occidentale, renforcées par une approche trop littérale de l'Ancien Testament. Il ne s'agit pas de théologie systématique, mais de vie spirituelle. Quiconque aborde le mystère de Jésus en partant d'idées toutes faites sur Dieu, risque de faire fausse route.

À la lumière de ces préoccupations, il faut interpréter une manière de parler qui peut surprendre. C'est seulement au terme de la recherche sur Jésus et avec lui que nous pourrions avoir une certaine intelligence de ce que veut dire l'expression traditionnelle : "Jésus est Fils de Dieu". Au départ, Légaut préfère dire "Jésus est de Dieu". En cheminant avec lui dans la foi, Jésus nous fera pressentir qui est ce Dieu, son Père, en même temps qu'il nous révélera quelque chose de la relation unique qui les unit.

Jésus est ressuscité

Une préoccupation semblable est à l'origine de l'attitude de Légaut en face de la Résurrection et de ses conséquences. Un Jésus qui ne serait que du passé, si grand soit-il, n'aurait pour lui aucun sens. Pour l'homme de foi, Jésus est donc pleinement vivant aujourd'hui. Si sa mort a été réelle, il faut donc bien qu'il soit revenu à la vie. Ses apparitions, d'ailleurs brèves, rares et toujours mystérieuses, ne sont pas l'essentiel. Si l'on s'y arrête, elles risquent d'occulter la réalité d'un Jésus tellement homme qu'il atteint le divin. Encore une fois, c'est en s'efforçant de pénétrer de l'intérieur ce que Jésus a vécu jusqu'à sa mort inclusivement que le croyant pourra recevoir quelque lumière sur le mystère du Christ ressuscité. Partir du dogme de la Résurrection pour comprendre Jésus apparaît à Légaut comme le chemin qui a conduit trop de chrétiens sincères à réduire l'Église issue de Jésus Christ au niveau d'une religion comme tant d'autres, un christianisme, voire une chrétienté, au pire une idéologie.

De l'intériorité à la communion

L'insistance de Marcel Légaut sur la voie d'intériorité, sur la découverte et l'accomplissement de l'être profond dans son unicité et sa mission personnelle pourrait suggérer une tendance au repli sur soi comme un trait de sa personnalité spirituelle, confirmé, semble-t-il, par son goût de la solitude et les

longues années de vie quasi-érémétique au Coët. Il n'y aurait là rien de péjoratif, mais ce serait une erreur. Sa participation assidue au groupe "tala" de Normale Sup, ses liens avec ses "camarades" de l'enseignement, son mariage et sa vie familiale, ses relations professionnelles de paysan, sans oublier les nombreux groupes qu'il a suscités et animés un peu partout, tous ces faits montrent à l'évidence un homme éminemment sociable, avide de communication et de dialogue, mais difficile sur la qualité des contacts.

Il n'aurait pas écrit et publié ses livres, donné ses conférences, accepté tant d'entretiens, s'il n'avait pas désiré communiquer sa pensée. Depuis l'explosion des média audiovisuels, il n'a pas refusé de se prêter aux sollicitations qui lui venaient de ce côté. Il l'a fait avec simplicité, honnêteté, vérité, sans la moindre concession aux lois du succès. De fait, comme on l'a déjà dit, il n'a jamais été une "star" médiatique et sa disparition est passée presque inaperçue du grand public.

La communication en profondeur, la seule qui vraiment l'intéresse, s'établit au niveau de la personne. Deux ou plusieurs êtres humains en cheminement vers leur profondeur se rencontrent et s'accordent. Sans doute, il a fallu pour cela une mise en présence peut-être silencieuse, des paroles ou des écrits, une prière ensemble, mais l'essentiel s'est passé bien au delà des discours, voire même des gestes et des regards. La communication en profondeur, même si elle s'ébauche à sens unique, du père spirituel au fils, du maître au disciple, tend toujours à devenir mutuelle, dès que la rencontre personnelle est possible. Elle se nourrit, s'enrichit de ces contacts, mais elle n'exige pas une vie ensemble sous un même toit. Répétons-le, c'est une question de profondeur et d'intensité plus que de fréquence et de durée. Cette communication peut s'établir entre des personnes venant de diverses traditions, chrétiennes ou non. Marcel Légaut a relativement peu voyagé en dehors de l'Europe et du Québec, mais il me semble qu'il se serait trouvé spontanément en communication avec tel ascète indien ou japonais en recherche de la même intériorité. Peut-être de telles rencontres ont-elles eu lieu ?

L'équivoque fréquente, quand on parle d'intériorité, consiste à la confondre avec l'égoïsme, l'introspection malade, en bref la culture du moi superficiel. Après l'étape relativement brève de l'enfance, l'adolescence ouvre peu à peu aux autres non sans souffrance. Assez rapidement, dans les conditions normales, l'enfant évolue vers la maturité par la découverte de l'autre, le plus souvent par l'expérience de l'amour humain, ou bien d'une réalité supérieure qui paraît mériter un engagement total. Cet engagement initial, qui est don de soi et ouverture à l'autre, marque l'entrée dans l'âge adulte, le début de la maturation progressive. Il faudra toute une vie de fidélité pour l'enraciner au plus profond de la personne et, en même temps, l'ouvrir à la dimension de l'universel.

C'est durant ce passage incontournable de l'adolescence que se présente, dans le processus de maturation, l'obstacle le plus difficile à surmonter, parce qu'il aveugle la personne sur elle-même. Il s'agit du "moi" superficiel, constitué par l'avoir sous toutes ses formes, richesses matérielles et confort, plaisir recherché pour lui-même, connaissances de tous ordres, scientifiques et techniques en particulier, puis le pouvoir qui en découle et les relations de domination sur les autres. Tout cela donne l'illusion de l'épanouissement humain. En réalité le moi, au travers duquel il faut obligatoirement passer, bloque tout approfondissement et toute communication véritable, si on s'y arrête. Combien d'hommes politiques, de chefs d'entreprises, d'écrivains à succès, de stars du show-business, de prétendus communicateurs dans les mass-média, qui ne communiquent qu'avec eux-mêmes, sans d'ailleurs en être jamais épanouis. Le moi, considéré comme un aboutissement, enferme l'être, le divise en lui-même et le sépare des autres "moi". Sans doute, il s'agit ici de tendances. Toute vie humaine comporte des moments, voire de longues périodes pendant lesquelles domine l'orientation vers l'intériorité et la maturité, et d'autres de repliement sur le moi, qui ramènent vers l'infantilisme spirituel. Tant que l'être humain est vivant et conscient, le moi hypertrophié pourra être dépassé et la personne se retrouvera elle-même dans l'intériorité. Inversement, le moi surmonté par l'activité spirituelle reste tapi dans l'être, prêt à resurgir à la première occasion, si la vigilance se relâche.

Toute la vie de Légaut nous montre que l'intériorité authentique, loin de couper des autres ouvre sur eux d'autant plus largement et profondément qu'elle s'approfondit davantage.

La communauté de foi

C'est à ce point que se présente une notion essentielle dans sa pensée et dans sa vie. Quand la communication en profondeur s'est établie entre plusieurs personnes croyantes au sens plein, une réalité nouvelle surgit, la communauté de foi. On peut penser que cela ait pu se produire dès l'origine de l'humanité, des millénaires avant toute révélation explicite, entre personnes ayant atteint un degré d'intériorité suffisant. Nous n'en avons pas l'évidence mais nous savons que le monachisme d'Extrême-Orient remonte très loin dans le passé. Il y a eu des groupes ou "écoles" de prophètes en Israël, et plus récemment, un siècle ou deux avant Jésus, les communautés esséniennes autour de la Mer Morte.

Par les Évangiles nous connaissons l'existence d'un groupe de ce genre autour de Jésus, plus intime

avec les Douze, quelque peu élargi avec des disciples et des femmes qui le suivaient ou le recevaient dans leurs maisons. Dispersé par les événements tragiques de la Pâque, ce groupe se reforme dans les heures qui suivent pour être ensemble témoin de la Résurrection de Jésus. L'effusion de son Esprit les constitue en "rassemblement" (ecclesia) qui va se répandre très vite, se distinguer du peuple juif jusqu'à en être exclu formellement et se structurer peu à peu autour du groupe reconstitué des Douze. Ce processus de structuration inévitable n'affecte en rien la communication dans la foi qui lui a donné naissance et continue de l'animer par l'intérieur. Il faut reconnaître que Légaut mentionne à peine le rôle de l'Esprit-Saint dans ce surgissement de l'Église primitive, bien que la tradition la plus constante lui donne une place primordiale. En fait, on retrouve ici la même préoccupation de ne pas détourner l'attention du facteur humain à l'œuvre dès le début de l'Église. Comme pour Jésus, les faits prodigieux, les miracles, les "charismes" au sens limité qu'on leur donne souvent aujourd'hui, ne sont pas l'essentiel. Ils sont des signes qu'il faut dépasser pour atteindre le charisme par excellence de la foi en Jésus vivant. L'action secrète et d'abord intérieure de l'Esprit de Jésus en chacun des croyants doit rester prioritaire, si l'on veut éviter de mettre au premier plan la doctrine, l'organisation et les structures.

Un homme de foi et son Église

On ne peut esquiver ici les questions que posent les jugements sévères de Légaut sur l'Église Catholique romaine, la sienne, et sur les autres Églises chrétiennes. On se rappellera les réserves exprimées au début de cet essai. Cependant il ne faut pas perdre de vue l'essentiel. Légaut se veut et s'affirme sans aucune réserve membre à part entière de son Église, il n'a jamais manifesté la moindre intention de la quitter, ouvertement ou sur la pointe des pieds. Il aime passionnément cette Église telle qu'elle existe aujourd'hui. Il souffre au plus profond de lui-même de ses déficiences passées et actuelles. Il les voit naître dès son origine et se développer ensuite pendant les vingt siècles de son histoire. Très tôt, l'aspect collectif de société et l'insistance sur la conservation du dépôt de croyances ont pris le pas sur l'approfondissement de la foi personnelle des croyants et sur la communauté de foi qui en résulte. Pour lui, ce fait explique, dans une large mesure, les scandaleuses divisions qui affectent encore aujourd'hui l'unique Église voulue par Jésus. En mettant l'accent sur les institutions, elle n'a pas suffisamment cultivé dans la majorité de ses membres la foi profonde qui en aurait fait des adultes spirituels. Grâce à Dieu, il y a toujours eu, individuellement et en communautés, des croyants qui ont assuré la véritable Tradition. Ils se sont insérés tant bien que mal dans l'institution, regardés avec méfiance par l'autorité, souvent réduits au silence, mais finalement reconnus par l'Église, de leur vivant ou après leur mort, comme éléments vitaux.

La situation de l'Église est-elle pire aujourd'hui qu'elle l'était au départ, avec le groupe infime des croyants noyés au milieu d'un monde indifférent ou hostile ? Et que dire de maintes périodes de son histoire où, minée du dehors et de l'intérieur, elle a semblé sur le point de disparaître ? Si Légaut semble parfois avoir perdu l'espoir pour son avenir, il n'a jamais cessé de proclamer son espérance fondée sur la foi. Ce qui l'a réconforté jusqu'à la fin, ce qui a chassé de lui toute peur, ce n'est pas le tapage médiatique autour de certaines vedettes, ni les grands rassemblements aussi coûteux qu'éphémères, générateurs d'illusion, mais c'est le surgissement un peu partout de petites communautés de foi, dont les communautés de base en Amérique Latine et en Afrique pourraient être des ébauches. Les préoccupations qu'il éprouvait pour son Église lui ont inspiré, dans ses toutes dernières années des manifestations publiques qui ont peut-être surpris ou choqué. Sans juger de leur efficacité, je reste certain qu'elles lui ont été inspirées par une impulsion ressentie au plus profond de lui-même et nullement par le désir de se mettre en vedette.

Le mystère de la mission personnelle

Au terme de cette esquisse dont je réalise toute l'insuffisance par rapport au modèle, je voudrais souligner, à la suite de Marcel Légaut, le caractère insaisissable de toute personne humaine, a fortiori si elle est spirituelle et fidèle à sa mission. En pensant à ce mystère insondable, il ne faut pas s'étonner que des pans entiers de la vie et de la personnalité de Légaut nous restent cachés. Un ami m'a fait remarquer qu'on savait peu de chose sur sa vie de famille dont il parlait très peu par discrétion, lorsque d'autres personnes étaient concernées. Il appartiendra à ses proches de lever un coin du voile, s'ils le jugent à propos et quand ils le voudront. Faut-il s'étonner que je n'aie pas parlé explicitement de sa vie de prière ? En fait cet aspect de lui-même a été présent tout au long de ces pages : pensée, vie et prière étaient tout un pour lui. Sans oublier les *Prières d'un croyant* qui sont plutôt des méditations spirituelles, plus récemment il avait rassemblé, à la demande de ses amis, quelques *Prières d'homme* dans un court recueil. Après une première phase de sa vie où il était très attiré par la prière liturgique, Légaut s'était concentré davantage sur la prière solitaire et silencieuse, sans abandonner d'autres manières de prier quand il en avait l'occasion. Par contre il se méfiait de l'excitation collective et sentimentale de certains groupes chrétiens et des grands rassemblements.

Un autre point important, mais qui demanderait un livre à lui tout seul, est le rôle de l'échec dans la vie

spirituelle. Il a écrit là-dessus des pages inoubliables qu'il a certainement vécues, mais qui restent générales ou plutôt universelles. En tout cas, un échec qui atteint la plupart des êtres humains lui aura été épargné, le "nauffrage" de la vieillesse. Jusqu'au bout il est resté parfaitement lucide et indépendant, non sans quelques limitations, bien sûr, mais à peine sensibles. L'un des derniers enregistrements qu'il ait accordé en 1988 porte justement sur "l'âge avancé", et on le retrouve là entièrement lui-même. La mort, pour lui, n'était nullement un échec, elle est seulement la conséquence de la condition humaine. Elle ouvre sur un absolu qui a été le but de l'homme spirituel dans son cheminement de foi. Il ne faut pas la préparer spécialement mais se contenter de vivre le présent en continuité avec un passé vigoureusement humain. Il aura eu la grâce de mourir en pleine activité, comme il le souhaitait, je crois.

Et maintenant ?

Dans la foi, Marcel Légaut est toujours présent à celles et ceux qui ont été en communication profonde avec lui. Faut-il parler d'une communauté de foi entre ces personnes ? La communauté de foi n'est pas le résultat d'une fondation au sens courant du mot. Elle surgit, évolue, se renforce, se multiplie ou disparaît selon la vie spirituelle personnelle et collective de ses membres. Légaut a fait surgir bon nombre de ces communautés, mais il ne s'est jamais reconnu le charisme de fondateur. Les groupes nés de son influence spirituelle ou qui en ont bénéficié n'ont pas, à ma connaissance, reçu de lui ni structure interne, ni lien qui les unisse entre elles. Tant que Marcel Légaut était visiblement parmi nous, sa présence, sa parole et ses écrits suffisaient à maintenir un courant d'échanges relativement important. Maintenant qu'il nous a quitté, il est sans doute temps que ces liens se renforcent pour que son souvenir ne se perde pas mais au contraire que son influence spirituelle s'intensifie. Grâce à Dieu, il ne manque pas de ses disciples qui sont prêts à consacrer ce qui leur reste d'énergie pour travailler ainsi dans la foi à la construction de l'Église de l'avenir.

1991

Conscience de soi du Christ

Bernard Hort

Réflexions sur un thème-clef de l'œuvre de Marcel Légaut

Revue de Théologie et de Philosophie N° 123, 1991, p. 395-409

Résumé

Cet article présente de manière actualisée et critique l'œuvre du "paysan-philosophe" catholique Marcel Légaut. Après avoir examiné les principales retombées culturelles et ecclésiologiques de cette pensée, l'auteur se concentre sur la façon dont Légaut traite le thème de la conscience de soi du Christ. Il se demande à la fois ce que ce traitement original peut apporter à la recherche christologique actuelle et en quoi celle-ci le complète et le relativise.

Cet article poursuit deux buts. Tout d'abord, il s'agit de mieux faire connaître aux lecteurs de cette revue l'œuvre de l'écrivain chrétien Marcel Légaut et d'en manifester l'originalité, les forces et les limites. Cette œuvre est parfois évoquée et discutée dans les cercles ecclésiaux de nos régions. Toutefois, elle n'y fait que rarement l'objet d'une présentation globale et d'une analyse théologique. De plus, elle comporte, au regard de l'actualité théologique, un intérêt qu'il ne faudrait pas minimiser. Cet intérêt concerne en premier lieu le dialogue interconfessionnel. En effet, Légaut assume à l'intérieur du catholicisme un certain nombre de questions critiques qui sont d'habitude posées du seul point de vue protestant : certaines oppositions classiques s'en trouvent dépassées ou relativisées. Cet intérêt concerne en second lieu le rapport entre réflexion théologique et spiritualité. La théologie universitaire est parfois un peu empruntée devant la montée des aspirations actuelles en matière de vécu religieux. Or, Légaut nous offre un modèle d'articulation autre que la défensive, l'ignorance ou le dédain. C'est l'un des auteurs (non le seul, certes) qui peut nous apprendre à mieux articuler (et non à opposer) théologie et dimension spirituelle.

Dans sa réflexion, Légaut réserve une place que nous croyons constitutive au thème de la conscience de soi du Christ. C'est à cette question-là que nous prêterons tout particulièrement attention; nous lui consacrerons donc, dans la seconde partie de cet article, un important moment de reprise systématique et de mise en perspective actuelle, sans craindre de déborder alors du cadre strict de l'œuvre de Marcel Légaut. Pourquoi ? Ce thème nous semble très important pour la relève de plusieurs des nouveaux défis qui sont lancés à la théologie occidentale: la persistance du religieux; le retour des constructions initiatiques; la place de la prière et de la mystique par rapport à l'histoire et à l'action. Certes, ce thème a pu passer à l'arrière-plan pour un certain nombre de raisons importantes: la réaffirmation exégétique et systématique du rôle primordial du mystère pascal par rapport aux épisodes précédents de la vie de Jésus; l'a priori antipsychologique qui nous reste du dépassement des théologies de l'expérience par les théologies dites dialectiques; les recherches bibliques sur le secret messianique qui nous montrent que Jésus n'a pas été si facilement conscient de sa messianité que le voudraient les images d'Épinal.

Pourtant, la question de la conscience de soi du Christ ne devrait pas être évacuée, en tant que problème, par la théologie. En elle se rencontrent en effet le thème moderne par excellence de la liberté, le thème religieux par excellence de l'intériorisation, et le thème théologique par excellence de la christologie.

Encore un mot d'introduction, nous avons finalement décidé de parler de «conscience de soi du Christ», et non pas de «conscience de soi de Jésus». Par là, nous ne voulons pas dire que l'homme Jésus n'aurait pas eu accès à divers niveaux de conscience de soi. Mais nous entendons signaler que dans notre étude, comme chez Légaut lui-même, le problème ne se trouve pas posé d'abord exégétiquement ou psychologiquement, mais dogmatiquement. Dans l'état actuel des connaissances scientifiques sur Jésus, il est déjà délicat de remonter à la personne concrète du Nazaréen et à ses *ipsissima verba*. Il le serait infiniment plus encore de prétendre parler psychologiquement de son itinéraire intérieur. Sur la base des écrits canoniques, il n'y a pas d'avenir pour une jésulogie psychologisante. Il y en a une, par contre, pour une christologie prenant théologiquement en compte la dimension réflexive de l'homme Jésus.

A) Le projet de Marcel Légaut - Points forts et originalités fondamentales

Marcel Légaut en est venu plusieurs fois (par exemple in *Patience et passion d'un croyant*, interviews de M. Légaut par Bernard Feillet, p. 7-69. *Deux chrétiens en chemin*. Marcel Légaut, François Varillon, 1978 (Nouvelle rencontre de Marcel Légaut et du Père Varillon au centre Kierkegaard à Lyon), pp. 15-30 et passim) à l'évocation des racines et des héritages assumés ou répudiés dans son œuvre. Il en ressort que ladite œuvre est bien plus polémique et bien moins irénique que ce qu'une lecture superficielle pourrait nous faire penser.

Son arrière-fond essentiel est en effet constitué par ce qu'il est convenu d'appeler la crise moderniste dans l'Église catholique de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Dès l'âge de dix-neuf ans, lorsqu'il entre à l'École normale supérieure, Légaut va en effet souffrir du traitement infligé à son maître Portal par les autorités catholiques d'alors. Celles-ci, férues d'antimodernisme (cf. le fameux "serment antimoderniste" que les prêtres devaient prêter), attachées à la lettre du Concile Vatican I (1870), axaient leur autoritarisme et leur centralisme ecclésiologiques sur une métaphysique que Blondel nommait l'extrinsécisme. On peut définir l'extrinsécisme, dont la radicalisation s'opéra par polarisation contre le progrès des recherches historico-critiques, comme une conception de la vérité chrétienne situant celle-ci radicalement hors de l'histoire. L'extrinsécisme a donc partie liée avec le rationalisme moderne ainsi qu'avec un dogmatisme abstrait. Or, il n'est pas exagéré d'affirmer que toute l'œuvre de Légaut démarre et se constitue comme une dénégation des conséquences intellectuelles, politiques et ecclésiologiques de l'extrinsécisme. Dans un premier temps, essayons d'en apercevoir les contours et les points forts hors de toute prévention critique.

a) L'œuvre de Marcel Légaut se caractérise d'abord par sa méfiance à l'égard du dogmatisme qui sépare l'Église des réalités. À ce sujet, il y a chez lui quelque chose comme un geste antispéculatif et un retour au concret de l'homme qui ne sont pas sans rappeler certains traits des Réformateurs protestants. La tradition dogmatico-spéculative est traitée par notre auteur comme incapable de conduire à la rencontre du Christ (et de soi-même) qui est au cœur de la foi. En cela, Légaut se rapproche non seulement d'intuitions protestantes mais aussi de l'existentialisme chrétien. Il avouera d'ailleurs sa dette envers Kierkegaard (*Patience* p. 31-33) et Gabriel Marcel (*Patience* p. 31). Toutefois, au sein même de cette attitude antispéculative et existentialiste, Légaut assume un certain nombre de préoccupations proprement catholiques, comme par exemple, celles de la vie monacale et du rôle de l'épiscopat. C'est une première force de son apport. Il se tient et s'épanouit à l'intérieur du catholicisme avec des positions antispéculatives et une méfiance à l'endroit des dogmes qui sont souvent la marque même du combat anticatholique.

b) Ensuite, il faut noter que cette œuvre fait fond sur un vif refus du centralisme romain et des rapports hiérarchiques dans l'Église. Légaut ne se fie pas à la papauté et aux évêques dont il soupçonne l'inadéquation profonde au monde moderne. Il est mathématicien de formation; sa première carrière se fit dans l'Université et, habitué au contact avec les élites intellectuelles, il refuse la vision minimaliste et paternaliste que la hiérarchie catholique lui semble se faire du laïcat. Là où l'homme contemporain lui semble aspirer à découvrir par lui-même la vérité de son existence, les autorités religieuses lui paraissent céder à la tentation (extrinséciste) de penser celle-ci à sa place. Et, tandis que la société se diversifie sans cesse, les responsables pastoraux lui semblent encore réfléchir en fonction d'un type humain homogène. On note d'ailleurs l'existence d'une polémique entre Marcel Légaut et le Cardinal Garrone (*Patience* p. 198), celui-ci accusant celui-là de construire un christianisme pour les élites, et celui-là reprochant à celui-ci de manquer de foi dans les possibilités spirituelles de l'homme et de la femme actuels. Chez Légaut, la sécularisation et la modernité ne

s'énoncent pas sur le mode concessif. Notre penseur non seulement récuse tout traditionalisme rigide, mais encore il ne s'intéresse pas aux réformes lorsqu'elles visent à préserver l'appareil institutionnel ancien en l'adaptant. Cette liberté, ce détachement face aux structures cléricales donnent à Légaut des possibilités peu habituelles en théologie. Lorsqu'il s'adresse aux jeunes, dans de longs développements sur la relation père-fils qui ont passablement contribué à sa notoriété, il s'exprime sans la moindre arrière-pensée "récupératrice". Dans ses propos sur la vie conjugale, il esquisse les voies d'une éthique sur laquelle ne pèse aucun conformisme paroissial ou traditionnel, et qui s'en trouve d'autant plus opératoire. A travers cela, nous apercevons la deuxième force majeure de son apport. Il s'agit d'un projet théologique écrit prioritairement pour les laïcs, et qui réussit du fait qu'il est aussi rédigé par un laïc. Et c'est en particulier pour les laïcs les plus éloignés des paroisses traditionnelles que son œuvre semble avoir été conçue.

c) Il faut enfin relever l'importance, pour Légaut, du défi lancé à la foi par l'essor scientifique du XXe siècle. L'influence de Teilhard (assez forte à l'École normale supérieure à l'époque de Légaut) est ici sensible et avouée. Cependant, et là se situe la troisième originalité que nous voulions relever, le progressisme de Légaut n'a rien d'un optimisme béat. Il est vrai qu'une vibration teilhardienne retentit parfois chez lui à travers l'idée que l'intelligence de la foi est en retard par rapport à l'intelligence technique et mathématique, et que ce décalage a quelque chose de tragique qu'il faut œuvrer à combler. Mais notre auteur se démarque du paléontologue par son désintérêt pour tout concordisme et par son sens de l'altérité de Dieu. De même, après le Concile Vatican II, se montre-t-il réservé face à certaines voies nouvelles de l'Église, et refuse-t-il une certaine politisation vide de contenus théologiques irréductibles. Certes, loin de le ramener du côté du dogmatisme atemporel, ces considérations l'ancrent plus encore à son effort intrinséciste. Mais Légaut médite aussi sur le fait que la liberté humaine est à libérer elle-même chaque fois qu'elle participe trop naïvement aux écueils de la subjectivité moderne.

B) Tensions internes d'une pensée exigeante

En réponse à l'espèce de "chosification" de la vérité qui affecta le catholicisme néothomiste de sa jeunesse et contre lequel il fut immédiatement en réaction, notre auteur ne cessa de repenser et d'approfondir l'affirmation augustinienne de l'intériorité de la foi et de la reprendre sous de nouvelles formes.

Cette reprise se déploie de la façon la plus organique et la plus vaste dans une trilogie longuement mûrie au cours des années 60 : *L'homme à la recherche de son humanité* (1971), *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* (1970), *Mutation de l'Église et conversion personnelle* (1975). Cette œuvre fera elle-même l'objet d'un remodelage concentré dans l'opuscule intitulé *Intériorité et engagement* (1977). Sans avoir à résumer ici les analyses aussi fines que patientes qui y virent le jour, remarquons tout de même, dans *L'homme à la recherche de son humanité*, un effort tendu vers une vision intérieure de l'homme, tandis que le deuxième tome, estimé par l'auteur «au moins aussi important que le premier» (*Patience* p. 62), ainsi que le troisième se dirigeront vers la méditation d'une intériorité aux voies plus "communautaires".

Intériorité : Légaut manie ce concept empiriquement. Sans souci de plaire aux orthodoxies philosophiques, il y concentre son rejet passionné de tout absolutisme, de toute idéologisation. Il n'en prend jamais la mesure dans une perspective simplement historique. Ce terme, on le notera cependant, a des racines, dès avant Augustin, dans Plotin qui lui-même le reçut de la morale stoïcienne.

(Ajoutons encore que la tradition orientale chrétienne ne méconnaît pas non plus les perspectives d'un progrès par l'intérieur. Et qu'elle les déploie parfois dans des registres affranchis d'un certain nombre de risques (verrouillage intellectualiste; psychologisme; obsessions morales à courte vue; etc.) propres à la tradition théologique occidentale. Ainsi, par exemple, de la mystique de l'epectasis cultivée par Grégoire de Nysse et étudiée par Jean Daniélou). Sa première ascendance se trouve probablement chez Platon, avec le terme difficile de "nous" (intelligence contemplative, intelligence du Bien) à distinguer de "dianoia" (intelligence discursive).

Mais, alors que, chez Platon, le Bien et les idées que perçoit le "nous" sont éminemment réels, pour Plotin déjà, puis pour beaucoup de penseurs dont Légaut, l'intériorité est tendue vers ce qui est non spatial, vers un niveau qui n'est pas simplement proposé à "savoir" ni à "voir". Dès lors, que va impliquer une approche du sujet individuel ainsi désapproprié au-delà du tangible et du maîtrisable ? Mais encore, que va impliquer une telle approche des groupes humains - cette dernière devant peut-être exiger d'autres prudences que la première ? C'est assurément là la question que l'on peut et doit se poser si l'on entend conduire une évaluation critique de l'œuvre de Marcel Légaut.

Toute l'approche intériorisante de ce dernier dénote en effet un primat de l'ordre de la rédemption et de l'attention accordée aux réalités pneumatologiques. Alors que saint Augustin lui-même ne cessait de quitter ses spéculations sur l'âme pour réfléchir encore et encore au sens du livre de la Genèse et au rapport entre temps spirituel et création (voir les analyses de Jean Guitton), Légaut fait œuvre moins

pluralisée. Au fond, se trouvent banalisées chez lui plusieurs attentions bibliques et dogmatiques à ce qui résiste au et dans le salut. La création, avec la rupture que ce thème indique par rapport aux continuités naturelles et spirituelles. La Loi, car Légaut, notamment dans ses méditations sur la vie de Jésus, ira plus d'une fois sans dialectique de la Loi à la foi. L'Alliance, avec tout ce que celle-ci peut impliquer d'humour divin à propos de l'élection et de l'accomplissement : voir par exemple, dans l'Écriture et dans le Midrash, le thème de celui qui accomplit l'Alliance malgré lui (voir aussi l'importance de ce thème en considérant parfois nos courbes existentielles). Il n'est pas douteux que Légaut, dont l'apport compense utilement plusieurs faiblesses anthropologiques propres aux approfondissements contemporains de l'Alliance (Barth et, différemment, Vatican II en sont deux exemples), se sert le plus souvent des thèmes chevillés à la persistance de l'Ancien Testament dans le Nouveau comme d'autant de modèles à dépasser. D'une façon générale, on peut dire sans exagérer qu'il a fréquemment tendance à minimiser la portée des lieux dogmatiques communs aux deux monothéismes juif et chrétien. (Pour cela, sa pensée n'est-elle pas, en un sens, une pensée d'avant Auschwitz, quelles que soient sa probité et sa générosité par ailleurs ?).

Ces lacunes, certes, peuvent en un sens être considérées comme négligeables, rapportées à l'importance des propositions qui les commandent. Quand commencera-t-on à réaliser, dans les cercles chrétiens, que toute foi vécue et pensée originalement est un amalgame de puissantes obsessions qui permet seul d'embrasser et de recréer le monde ? Quand commencera-t-on à prendre académiquement au sérieux, au-delà des compilations trop sages, des œuvres de la trempe de celles de Légaut, mi-théologiques, mi-poétiques, dont les auteurs futilisent, parce qu'ils entrent eux-mêmes en scène, bien des orthodoxies inhabitées ? Chez Légaut, la force est du côté de l'anthropologie. Incontestablement, le primat de la rédemption y équilibre à bon escient une rhétorique des expériences cruelles et des paradoxes de la vie. Il y relance une assomption, bien plus qu'il n'y empêche un réalisme. Par contre, c'est au niveau du penser de l'Église et du groupe qu'il y a un problème. Un correctif d'incarnation puissant fait ici défaut, alors qu'il était nécessairement présupposé au plan de la réflexion sur la personne.

Sur le terrain de l'Église, Légaut sera emporté par la puissance de sa vision intérieure. Tout à son vœu d'une vie communautaire libérée du croire "en extériorité" propre aux appareils ecclésiastiques, il valorisera au maximum le rôle des petits groupes à taille humaine, seuls susceptibles, selon lui, de réinstaurer (sinon de restaurer) la relation du Christ et de ses disciples. Entre la privatisation de l'absolu chrétien et son aliénation par la hiérarchie, se dessineront les voies d'une nouvelle universalité possible en petits cercles

(Il y a quelque chose de plotinien dans cette subversion du "nous" individuel en un "nous" collectif, même s'il ne s'agit pas de celui du monde. Et l'on peut penser qu'il manque peut-être ici un correctif, de type "aristotélien", soulignant la médiation constitutive de la pratique).

C'est en songeant à elle que Légaut écrit : «On peut penser que l'Église de l'avenir sera conduite à retrouver sous une autre forme la manière d'exister des premiers temps et qu'elle aura de Jésus une intelligence qui se rapprochera de celle dont ont vécu les premiers disciples avant même qu'ils aient constitué une doctrine à son sujet» (*Mutation de l'Église* p. 30). Cette perspective (On sait par ailleurs qu'elle concourut avec le surgissement de plusieurs "groupes Légaut" qui tentaient l'application directe de la pensée du maître; ce dernier garda, à leurs propos, sa réserve) impliquera que la paroisse et que l'épiscopat traditionnels fonctionnent un peu comme envers de l'utopie. («La paroisse actuelle, écrit dans cet esprit Légaut, n'est pas en un sens véritable une communauté de foi. Elle ne peut pas être une communauté proprement dite, car déjà d'ordinaire le nombre de ses membres, trop important, y fait obstacle et les empêche de se connaître vraiment, d'avoir entre eux des relations réellement humaines et a fortiori des échanges au niveau de la vie spirituelle et de la foi», in *Mutation* p. 219). Avec, également, une remise en question de tout le rôle habituel du clergé. Constamment, se fera jour la tendance à assumer l'ecclésial dans le discipulaire, dans le militant. Ce qui fait question n'est certes pas que soient mis en cause librement un certain nombre de rôles et d'institutions, mais plutôt que cette critique en forme d'intériorisation n'échappe pas toujours au risque de se sacrifier elle-même discrètement, au gré de détours répétés par un certain pathos initiatique.

C) Christologie réfléchissante et christologie réfléchie

Mais la pensée que nous venons d'évaluer aurait-elle pu se constituer sans une christologie que l'on ne saurait dire simplement superstructurelle ? Comme toute sagesse bâtie "sur la mort" et sensibilisée aux limites de la raison, elle serait invivable et incommunicable sans un symbolisme régulateur très fort, qui est ici d'ordre christologique. Il y a dans plus d'un texte de Légaut un moment de décentrage dogmatique, où une anthropologie proprement christologique vient relayer et étayer son anthropologie chrétienne. La redéfinition de soi et de l'Église est aussi une "dé-définition" de soi, par l'intermédiaire

de la psychologie du Christ et celui de sa conscience de soi (toujours peu ou prou synonyme, en l'occurrence, de vocation et de sens missionnaires). Dans *Méditation d'un chrétien du XX^e siècle*, par exemple, ces domaines sont profondément labourés. «À certaines heures, y écrit Légaut, ce "croyant de croyance" en passe de devenir "croyant de foi" se rend comme actuel ce que Jésus a eu à vivre (...). Quand un futur disciple se trouve élevé à cet état, les distances de tous ordres qui le séparent de ce que Jésus a vécu de façon éminemment humaine et particulièrement puissante en arrivent à être en quelque sorte supprimées» (p. 14-15). Ce qui implique que la connaissance juste est celle qui appréhende le Christ comme sujet et comme conscience de soi, toute démarche visant à le saisir comme objet se trouvant en dernier lieu invalidée. Par rapport à l'homme, écrit Légaut, Jésus est, en effet, «celui qui vise à être Lui-même en lui» (p. 267). Cela reconnu, il devient possible de synthétiser théologiquement les choix qui précèdent en partant de cet aveu. L'un des plus grands problèmes théologiques actuels est en effet celui qui concerne le point de savoir comment la christologie doit rebondir sur l'anthropologie. En contexte moderne, quatre cas de figures se croisent. Dans une première optique, la christologie va rebondir par sa négativité, son altérité, sans procédure réflexive. La crise, la substitution seront alors jouées contre l'exemplarité. Tandis qu'une seconde perspective verra la christologie influente par sa positivité, sa moralité, sa proximité, sans espace réflexif non plus. Ce sera l'exemplarité qui sera jouée contre la substitution. Mais quelle reprise pourra s'opérer, dans ces deux premières moutures, de la subjectivité moderne, de la liberté humaine, de la distance qui s'est creusée entre l'homme et la nature ? Si le "christologue" entend parvenir à discerner une assumption chrétienne du sujet contemporain, il lui reviendra de déborder cette trop belle opposition entre théologies de la justice et théologies de l'amour (d'autant qu'il ne saurait y avoir de progrès du dialogue œcuménique aujourd'hui hors d'un tel dépassement, l'opposition qui nous intéresse servant justement les perspectives confessionnalistes) et de passer à un niveau dogmatique plus réflexif. Deux axes se dessinent ici, sans qu'aucun d'eux ne soit encore en lui seul apte à honorer pleinement les horizons du témoignage en contexte de liberté individuelle. En troisième lieu, l'on trouve en effet une christologie que nous dirons réfléchie, et où l'effort existentiel du sujet humain se développe en décomposant et en recomposant constamment le donné sur le Christ, les textes bibliques puis, secondairement, tous les autres textes et dogmes afférents. Cette voie est certes indispensable. Elle fut commencée dès avant la clôture canonique. Si, historiquement, la distinction entre un "Evangelium Christi" et un "Evangelium de Christo" (courageusement et définitivement réfléchi) contribua à en manifester le prix, dans l'univers biblique déjà, Paul illustre cette préférence surtout préoccupée de ce que l'on peut (et doit) dire du Christ. Et, de nos jours, la recherche historico-critique, chaque fois qu'elle est enrichie par une attention de type existentiel consciemment endossée, offre un panel de ces christologies réfléchies dans lesquelles, sans être réduit ni possédé, le Christ est néanmoins objet (et non sujet) de la réflexion. Enfin, nous baptiserons christologie réfléchissante ou christologie de la réflexion la quatrième voie. Là, le thème de la conscience de soi du Christ s'avère à nouveau vital. Bibliquement et historiquement, cette route fut celle de tous les évangélistes, mais surtout celle de Jean, avec son insistance sur l'intériorité réciproque du Père, du Fils et des disciples; celle de l'Orient et d'une certaine tradition augustinienne; ainsi, souvent, que celle des peintres, iconographes, littérateurs et autres artistes chrétiens, toujours portés à compenser la perte de l'origine de la foi par la dimension réaliste de leur art. À l'occasion d'un discours sur le rapport du Christ à lui-même (rapport d'inadéquation autant que d'identité), c'est la vie de l'être humain, ses limites, sa mort, toute sa condition de chair qui se trouvent ici réfractées et approfondies, aussi vrai que Jésus fut homme. L'homme en son humanité n'est donc plus seulement sujet de la réflexion, il en est encore éminemment l'objet, et ce dans la mesure même où cette réflexion le révèle et l'exalte. Tel est, on l'aura compris, le cheminement revisité, réinventé par Légaut.

Christologie réfléchie, christologie réfléchissante : voici donc deux voies à disposition pour reprendre théologiquement les questions propres à l'homme moderne. Mais ce sont aussi deux voies dont chacune a encore son lot de difficultés, deux voies insuffisantes comme telles. La christologie réfléchie vit en effet sous la menace de l'historicisme et du constructivisme. Vouée à l'exploration des matériaux historiques disponibles, elle risque de se faire historiciste si elle oublie les limites internes de la rationalité qu'elle met en œuvre (son incapacité à dire le sens théologique de l'histoire étudiée) et constructiviste si elle en oublie les limites externes (son inaptitude à extrapoler en histoire même de façon définitive). Dans ces deux cas, elle se clôt par un défaut d'articulation christo-pneumatologique. La subjectivité qui y travaille manque alors cet horizon aporétique qui définit toute intériorisation vraie, et qui relance notre besoin de sens en le transformant, au lieu de le combler simplement. (L'on notera cependant que, parce qu'elle vit de désarticuler toujours à nouveau les bases les plus humblement matérielles de nos discours sur la personnalité corporative du Christ, la christologie réfléchie représente un excellent antidote face aux enthousiasmes actuels).

Tout autre est la faiblesse de la christologie réfléchissante. Le protestant que nous sommes l'a souligné à partir de Légaut, le risque, ici, est d'autonomiser la pneumatologie. Avec, pour effet, une minorisation des résistances créées et de la complexité théologique - donc du sens même - des textes, des institutions. Se dessine ici une pensée menacée de réduire non plus le mal à la finitude, mais la finitude au mal, avec ce que cela peut permettre de courage éthique mais encore de tentation solitaire, de désir de transformation personnelle mais encore de risque psychologue et moralisateur. (À ce propos, l'on se souviendra de la profonde importance, pour l'histoire de la pensée chrétienne récente, du virage ayant vu, voici quelques décennies, le philosophe Paul Ricoeur se démarquer de son prédécesseur et maître Jean Nabert en dépit de l'admiration qu'il lui portait (à ce sujet, cf. P. Colin, *L'héritage de Jean Nabert*, in *Esprit*, Paris, juillet-août 1988, n° 140-141 consacrés à Paul Ricoeur, pp. 119-128). Ricoeur reproche justement à Nabert une forme de réflexion risquant de favoriser un dualisme portant ombrage à la pleine mise en relief du monde, une forme de réflexion à terminaison trop facilement christologisante aussi).

Christologie réfléchie, christologie réfléchissante. Pratique, mystique. Foi chrétienne, religion chrétienne. Entre ces deux grandeurs, point d'exclusive. Et, des origines de l'Église à la théologie contemporaine, point de privilège qui ne tienne de l'une par rapport à l'autre, mais un incessant dialogue, enraciné dans la pluralité canonique, et signifiant renversement et assumption de la subjectivité humaine. Certes, il faut l'apercevoir, la christologie réfléchie peut, à elle seule, produire un vrai dépassement de l'historicisme et du constructivisme, car en son domaine tout progrès implique un décentrement de la raison comportant les voies d'une intériorité profonde, on, l'a vu avec les pensées de Schweitzer, de Bultmann, de Käsemann, d'autres encore. Certes, la christologie réfléchissante peut aussi transcender sa vieille pente spiritualisante car, à se réapproprier à frais nouveaux la conscience de soi du Christ, on dépasse le kénotisme solitaire, on rejoint les espérances, les souffrances et les joies des hommes de son époque. L'œuvre de Légaut est là pour le démontrer. Mais l'homme ne vit pas sur les sommets seulement. Ce qui se pose au théologien est aussi un problème d'opérationalité, d'articulation à l'histoire et aux sciences, de débat éthique extra-ecclésial. Pour y être présent, il faut y prendre part en régime de réflexivité dogmatique (garantie de respect de la subjectivité et donc de la transcendance de la pensée et du langage), mais de réflexivité dogmatique irréconciliée, plurielle (contre toute théologie à portée trop simplement ecclésiale, sourdement élitiste). Disposer l'argumentation théologique comme un infini va-et-vient entre les deux grandes directions christologiques réflexives, un va-et-vient irrécupérable même et surtout christologiquement, voilà la dynamique attentive à l'état pluriel de la société et engagée dans le débat éthique général qui manquerait dans l'effort de Légaut, plus directement militant et spirituel. Pour notre part, nous parions que c'est une insistance radicale sur la pluralité du système christologique qui peut seule aller de pair avec la singularisation des personnes et avec l'établissement de dialogues libérants.

D) Concrétisation

Nous aimerions pour terminer aller plus avant sur le terrain de l'opérationalité des perspectives issues de notre dialogue avec Légaut. Nous avons déjà eu l'occasion de laisser entendre que notre auteur, dans l'élan de sa contestation de l'ecclésiologie romaine traditionnelle, mettait en cause la fonction cléricale habituelle (Nous renvoyons, à ce propos, à *Mutation de l'Église* p. 301-306; *Patience* p. 202-204; *Intériorité et engagement* p. 212). La crise sacerdotale de ces dernières décennies est pour lui une crise radicale. La baisse des vocations révèle selon lui le décalage tragique entre le rôle et la personne (souvent mal préparée, insuffisamment intériorisée, prématurément réquisitionnée par l'institution). La position de Légaut est exactement symétrique de celle des traditionalistes catholiques. Pour eux, c'est le prêtre qui fait la communauté. Tandis que pour Légaut, c'est ce qui est institutionnel, structurel, fonctionnel, qui doit non être supprimé, mais être dépassé dans ce qui est profondeur et accomplissement communautaires. En certains passages, il appert que, pour Légaut, une communauté suffisamment évoluée et consacrée pourrait se passer de clercs. Ainsi, notre penseur se plaît-il à affirmer que pendant la Révolution française où les prêtres étaient pourchassés, les groupes réfractaires les plus avancés auraient pu s'autosuffire (*Patience* p. 203-204). La christologie "réfléchissante" semble donc concourir en la matière avec un certain idéalisme, avec un certain purisme peu attentif à la résistance de ce qui est pervers dans la quête du bien commun et doit s'entendre rappeler l'altérité de Dieu, de ce qui ne se laisse pas spiritualiser et requiert des institutions permanentes et formelles.

Motivé par la décantation christologique qui précède, nous aimerions toutefois nous demander si la théologie pastorale ne pourrait pas profiter de certains efforts de nuanciation et d'approfondissement plus théologiques. Et nous aimerions viser une définition du clerc qui dépasse les deux archétypes qui souvent nous retiennent: d'un côté justement, le spirituel, le pur produit des certitudes communautaires

et d'un intrincésisme totalisant et parfois un peu naïf. De l'autre, l'intellectuel, la référence morale et publique, nourri de ce que nous appelons ici la christologie réfléchie; actif et responsable, mais, parfois, pratiquement dépassé par la force des attentes religieuses. Et nous voudrions donner la définition suivante : le ministre de la Parole du Christ, ce n'est jamais simplement le ministre de la réflexion humaine "en Christ" ou le ministre de la réflexion humaine "sur Christ", c'est encore et d'abord le régisseur des alternances christologiques réflexives à l'infini et le garant de la diversité concomitante du Canon. Un certain nombre de pièges concrets de la vie ministérielle, tels l'activisme et le spiritualisme, pourraient en effet être conjurés si l'on méditait sur cet élargissement.

Outre la réflexion pastorale, beaucoup d'autres sujets théologiques pourraient d'ailleurs se débloquent en passant de la sorte d'un arrière-fond christologique unilatéral à la prise en compte inquiétante et dynamisante de ce qui fait, au fond, les "deux natures" du Christ du Nouveau Testament, le Christ cru, mais encore, et ceci fut trop peu pris en compte dans le christianisme récent, à égalité de risque et d'importance, le Christ croyant. L'on ne saurait assez marquer que cette perspective, qui souligne le côté impossible à réfléchir de l'ensemble de la christologie en parallèle et même en synergie avec le geste réflexif hors duquel celle-ci n'a pas de sens (ou encore: Dieu est bien celui qui (seul) transcende ce qui est subjectif, existentiel, réflexif; mais cette transcendance demeure insystematisable au sens d'une réflexion au 3^{ème} degré. C'est en ce sens-là - et en ce sens-là seulement - qu'on ne peut et ne doit "pas nommer Dieu"), est carrément la pierre de touche de toute théologie de l'incarnation bien comprise. De toute théologie de l'incarnation qui soit exotérique, publique, éthique, et qui ne soit pas seulement une mystique de l'incarnation, fût-elle une mystique "de groupe" ou "d'Église", mais le danger est précisément là. Et cette transcendance réciproque de la christologie réfléchissante et de la christologie réfléchie offrira donc aussi, en la conjoncture présente, un grand intérêt pour défendre les mœurs démocratiques et les possibilités de s'exprimer et de se diriger librement qui les accompagnent, tâche urgente en un temps où en plus des totalitarismes, les formes dissolvantes d'une certaine "postmodernité" (nous pensons aux analyses de Lipovetsky et de Gauchet, in la revue *Esprit*, Paris, juin 1989, pp. 48 à 58, le dialogue entre Valadier, Lindenberg et Gauchet) viennent les menacer. L'insistance sur la pluralité irrécupérable des cheminements christologiques les plus fondamentaux apparaîtra, ici encore, capitale pour fonder une pensée chrétienne publique (Contre la perversion idéaliste et l'emballage sacralisant de la démocratie qu'évoquent à leur manière un Gauchet ou un Lindenberg, cf. art. cit. supra), notre option christologique permettrait une "attitude démocratique appliquée" : l'individualisme, le subjectivisme - et donc indirectement mais décisivement, l'univers et la pratique démocratiques eux-mêmes - s'y trouvent en effet d'autant mieux légitimés qu'ils y sont mieux relativisés).

Et, peut-être, reviendra-t-il demain aux tenants de la christologie réfléchissante, à l'heure où le discours de la christologie réfléchie connaît un certain essoufflement lié à la crise de l'exégèse et de la pratique des Églises multitudinistes, d'être tout particulièrement les inspirateurs de l'alternance que nous défendons. Ils éviteront ainsi de reproduire les erreurs de leurs contradicteurs mais aussi de leurs devanciers lorsqu'ils croyaient pouvoir penser Jésus en deçà ou au-delà de l'Écriture. Ils contribueront à faire pressentir, à un monde supplicié par la standardisation, quel insoupçonnable pluralisme adhère à tout christianisme et à toute évangélisation vraie. Pluralisme des points de vue, des idées et des tons, certes, mais aussi pluralisme des réflexions.

E) Évaluation critique et suggestion conclusive

Nous ne voudrions pas achever cette étude sans tenter de comprendre quelles sont les limites et où se trouvent les éventuels dangers des positions ici défendues. Il nous semble que le problème fondamental qui est maintenant ouvert est celui de la régulation des alternances christologiques que nous avons validées. Quels critères doivent et peuvent déterminer cette régulation ? C'est là, assurément, poser, au terme de notre travail dans le domaine de la christologie, la question de l'Esprit. Tout d'abord, il nous semble clair que la justification du passage d'une méthodologie christologique à l'autre doit dépendre d'un effort de dialogue contextuel. Il nous paraît ensuite aussi évident que le risque à éviter ici est celui, toujours présent, de l'opportunisme. Le critère d'un renversement christologique au sens où nous l'avons défini ne doit pas simplement être que celui-ci nous conviendrait mieux dans notre confort personnel, intellectuel ou institutionnel. Il doit au contraire être éthique. Il doit concourir avec une prise en considération nouvelle et plus forte de l'intérêt du prochain. Il doit être ordonné à l'autre, et non affirmer l'identité.

L'alternance christologique dont nous avons défendu le caractère nécessaire doit donc avoir lieu dans le cadre de la Loi. Elle doit illustrer les dix commandements, en réhabiliter un ou plusieurs dans un contexte inédit. Par exemple (du côté de la christologie réfléchie), le renouveau biblique devrait toujours être lié à une dimension de réflexion sur la société. Faute de quoi, comme dans certains

groupes charismatiques, l'on pourrait alors décoller dans une effervescence anhistorique. Ou (du côté de la christologie réfléchissante), la redécouverte de l'orthodoxie slave et de son Christ iconographié et méditant devrait se faire en solidarité avec les Églises de l'Est et leurs problèmes présents. Sans cela, il pourrait y avoir chute dans un esthétisme désincarné, voire dans un commerce pur et simple des images.

En définitive, notre proposition de clarification christologique implique donc une réflexion sur la question des relations entre Loi et Évangile. En ce temps où les éthiciens chrétiens sont en débat à ce sujet et où positions réformées et positions luthériennes, loin de s'harmoniser, se réaffirment plutôt dans leur irréductibilité, notre proposition de christologie réflexive diversifiée retentit comme une question. Notre option nous semble en effet nous obliger à habiter, dans ce domaine, une région résolument médiane, incompatible avec tout extrémisme et tout intégrisme de l'un ou l'autre bord. En effet, dans notre approche, la Loi n'intervient pas seulement dans la fonction, importante certes, d'acculer l'homme au désespoir et au repentir, ou comme droit (gérer l'ordre civil). Elle coïncide et concourt aussi avec l'Évangile, puisqu'elle est le critère positif de ses renversements réflexifs. Et, cependant, la Loi n'est pas pensée comme conduisant, en tant que telle, à la sainteté ou à Dieu. C'est, au contraire, parce que le Christ est autre et plus que la Loi que la relation à Dieu est possible. Elle peut avoir lieu parce que la figure christologique a une réserve de sens et une puissance de renversement qui casse sans cesse les replis sur soi que notre vie chrétienne engendre. La prise en compte du problème de la conscience de soi du Christ pourrait-elle, en définitive, transformer notre regard sur l'embarrassante et importante question de la Loi ?

1991

Avec Légaut

Odette Labarre

P.U. Lyon-Roanne-Villefranche N° 3, janvier 1991

Au début de l'année scolaire 1932-33, une normalienne endimanchée et combien intimidée s'en va, sur le conseil d'un camarade, sonner à la porte d'un professeur de la Faculté de Sciences. C'était à Rennes où Légaut enseignait les mathématiques et où j'étais à l'École normale, en classe préparatoire à Fontenay. De cette première rencontre, j'ai rapporté le premier des livres de Légaut *Prières d'un croyant*, à vrai dire un livre collectif auquel avaient travaillé aussi Jacques Perret, et peut-être Rosset. Je venais, sans le savoir, de faire mon premier pas sur un chemin qui allait orienter ma vie religieuse, premier pas vers "le groupe".

Le groupe, qu'est-ce alors ? Il a débuté rue d'Ulm où des normaliens "talas" se réunissaient pour prier, s'épauler dans leur recherche spirituelle autour de leur aumônier, lazariste, dans les années d'après la guerre de 14. Légaut, Guitton. Marrou, un peu plus tard vient Perret. Devenus archicubes, certains essaient de mener une vie communautaire, mettant leur culture au service de la foi. À Légaut et Perret s'était joint Antoine Martel qui enseignait le russe à l'Université de Lille. Des contacts sont pris avec Saint Cloud où en 1925 notre ami Rosset découvre le groupe. Il en parle, avec quelle chaleur, dans *Rencontres avec la nuée de feu*. Un cloutier de la même promotion amène à une réunion sa fiancée, la première fille parmi tous ces garçons, la première fontenaysienne aussi. Des normaliens de Paris et Versailles compléteront l'éventail.

Si on me permet la formule, je dirai que le groupe a deux centres, en été les maisons de vacances voisines, Chadefaud et Scourdois, dans la région d'Issoire (on y vient de toute la France), et en cours d'année scolaire, le 39 rue Galilée, Paris 16 ème où se retrouvent surtout les amis de la région parisienne. C'est donc à Chadefaud que j'entre au groupe dans l'été 33. Pour moi, comme pour bien d'autres jeunes filles issues de paroisses, de patronages où on insistait plus sur la dévotion que sur la formation, c'était une découverte éblouissante que celle de ce monde universitaire qui menait une vie quasi monastique : laudes, messe (face au peuple !), une heure de silence à la chapelle en fin de matinée, salut en fin d'après-midi, complies et chapelet le soir, tout cela alternant avec les pluches, la vaisselle, parfois la cuisine, un ou deux topos et une "médit" dans l'après-midi.

Les prêtres étaient assez nombreux, de passage ou habitués. L'abbé Couturier a renforcé l'orientation œcuménique due aux origines du groupe, mais bien peu d'entre nous connaissaient des non catholiques. Le P. Paris, notre aumônier national, venait tous les ans. C'est lui qui a inventé le terme de Paroisse Universitaire, "ma paroisse sans clocher". Il nous évoque les saints des origines. Je l'entends encore raconter la condamnation de St Cyprien, "et Cyprien évêque répondit Deo Gratias". Il nous fait découvrir ce IV ème siècle cher à son cœur de liturgiste.

Trois autres prêtres sont au centre de la vie du groupe. "Le petit Père" Gaudefroy, géologue, qui fut doyen de la faculté des sciences de l'Institut Catholique de Paris. Il avait l'art des paraliturgies (un mot tout neuf) et organisait des processions à un dolmen voisin, ce que nous appelions "aller prier sur le tombeau de l'ancêtre". L'abbé Fauvel, futur évêque de Quimper, soucieux de belle liturgie, et qui nous

révélaient l'Ancien Testament. C'est à lui que je dois ma sympathie pour Amos et Osée. Le Père d'Ouince, supérieur des Jésuites de Paris; nous le retrouverons rue Galilée. Légaut l'écoute beaucoup. Le groupe n'ignore ni les sorties dans la région, ni les festivités, car les chapelles des deux maisons ont connu baptêmes, premières communions et mariages, sans parler de ceux qui se sont préparés au groupe. En 1939 nous rêvions d'une vie communautaire dépassant le cadre des vacances. Scourdois serait la maison des célibataires. Pour les familles, on bâtirait des chalets à proximité, sur le "plateau des sorcières". La guerre a ruiné tout cela. Deux des nôtres ont été tués : Jean Albert et André Blachon.

Avec l'entrée à Fontenay en 1934, je découvre "la rue Galilée". Légaut a loué là un petit hôtel particulier qui est pour nous "la maison". Quelques chambres à l'étage, deux grandes pièces au rez-de-chaussée, la bibliothèque avec cette *Histoire littéraire du sentiment religieux* de Brémond qui nous enthousiasme et, dans le haut d'un placard "l'enfer" traduisez le coin des textes photocopiés qui sentent un peu le fagot. Ceux de Teilhard de Chardin, surtout *Le Milieu divin*, *Le Phénomène humain*, mais Légaut en donne volontiers à qui les demande.

L'autre grande salle est celle des repas et des réunions d'après-midi, le dimanche. Des rayons abritent la collection d'Istina, sans doute un héritage du P. Portal. Sur la cheminée de marbre gris, trois photos, un programme. Antoine Martel mort brutalement en 1932, quelques mois après son admirable rapport sur la charité aux JU de Montpellier en 1931. Le P. Portal, les débuts du groupe, les conversations de Malines, l'œcuménisme difficile, et un jeune abbé Morel que le Père avait orienté vers les contacts avec l'orthodoxie et qui s'est noyé en Russie.

Le dimanche, après le déjeuner et une petite promenade, c'est un après-midi bien chargé, comme ceux de Chadefaud. Les personnalités affluent pour notre joie. Le P. d'Ouince amène des gens prestigieux : les P. Jousse, Fessard, de Montcheuil, et Teilhard quand il est en France, Teilhard qui nous ouvre des horizons inouïs (où sont les efforts de mon vieux curé pour faire concorder les 7 jours de la Genèse avec les ères géologiques ?) c'est une libération de l'entendre !

Le P. Gaudefroy invite son ami Edouard le Roy (il nous a même emmenés chez lui). Habitué aussi Gabriel Marcel dont le théâtre sert de thème à de nombreuses causeries. Et surtout ce personnage étonnant, le Prince Ghika, descendant des princes régnants de Moldavie, le visage d'un saint d'une icône. Il est protonotaire apostolique, nous raconte des choses extraordinaires: Converti de l'orthodoxie, il avait été le pénitent de Benoît XV; ami des princes de Bourbon-Parme, il avait participé avec eux aux négociations autrichiennes pour la paix après 1916. Nous ignorions qu'il vivait alors dans une baraque de la "zone" (anciennes fortifications de Paris). Retourné dans son pays après la guerre, il est mort dans une prison communiste. Comment dire avec quelle joie nous rentrions à l'École le dimanche soir après des rencontres pareilles et des causeries aussi enrichissantes ?

Comme la guerre a cassé le rêve communautaire de Chadefaud-Scourdois, elle a mis fin aussi aux activités de la rue Galilée. Légaut a quitté l'Université de Rennes pour celle de Lyon, de 40 à 42. Ayant épousé une jeune fille du groupe, il a acheté dans la Drôme le domaine des Granges qui, pendant l'occupation a abrité nombre de gens qui vivaient tous sur les maigres produits de la terre et sur les deux seules cartes de ravitaillement de Marcel et Marguerite : un déserteur allemand, ancien étudiant de Légaut, des réfugiés de tous pays, des résistants mis à l'abri par Monsieur Victor Carlhian "des gens que les gendarmes ne doivent pas voir".

Après la guerre, les anciens du groupe se sont retrouvés aux Granges pour leur plus grande joie et celle des enfants.

Puis c'est l'achat de la Magnanerie près de Loriol. Il vient beaucoup de nouveaux, attirés par les livres et les conférences de Légaut, surtout des Belges. Pour certains d'entre nous, ce n'est plus notre groupe.

Ce groupe nous a tant donné que, pour beaucoup, penser au temps de l'École, c'est d'abord penser à la rue Galilée.

Le téléphone a sonné, ce soir du 6 novembre 1990, dans toute la France, chacun annonçant à des amis perdus de vue depuis trente ans, la mort de celui qui a été pour nous un modèle, celui autour duquel et grâce auquel se sont fondés tant de foyers talas, se sont pris tant d'engagements au service de l'Église et des frères, nouées tant d'amitiés sur lesquelles le temps ne peut rien car elles sont garanties par Celui qui est "le chemin de la vérité, la vie".

Il y a quelques mois disparaissait Marcel Légaut qui, à plusieurs générations d'enseignants avait offert l'exemple d'une alliance réussie entre vie spirituelle, vie intellectuelle, et une vie professionnelle enracinée dans le terroir. Nous sommes heureux de reproduire le témoignage d'un condisciple de Gabriel Rosset qui fut aussi, pendant de nombreuses années, un serviteur dévoué du Foyer.

Gabriel Rosset et moi sommes entrés ensemble à l'École normale supérieure de Saint-Cloud en octobre 1925. À cette époque la scolarité à l'ENS était de deux ans. Depuis un an déjà, Marcel Légaut accueillait le samedi soir, dans une chambre qu'il avait louée à Saint-Cloud, quelques "talas" cloutiers. Tout naturellement, nous fûmes invités à participer à ces soirées du samedi, essentiellement consacrées à méditer l'Évangile. Nous arrivions, Légaut nous serrait la main amicalement. Nous nous disposions autour de la table et la séance commençait.

Légaut lisait lentement le texte qu'il avait choisi. Il faisait une petite pause. Alors commençait la méditation. D'emblée nous étions comme fascinés. Ce jeune homme - en 1925, Légaut avait 25 ans - avait dès cette époque une profondeur de vie religieuse telle qu'il captivait totalement les jeunes gens que nous étions. Plus tard, évoquant avec G. Rosset ces soirées de Saint-Cloud, j'avouais à mon ami : «Tu te rappelles ces "médits", à quel point elles nous atteignaient en profondeur ? à tel point que pour rien au monde nous n'aurions manqué une seule fois le précieux rendez-vous du samedi soir. Eh bien, j'aurais été incapable, au sortir d'une soirée de méditation, de dire quelques mots précis sur ce que je venais d'entendre. - Moi non plus», m'interrompait Rosset. Mais nous savions, nous sentions que cela nous concernait, que nous étions personnellement concernés. Nous étions le jeune homme riche de l'Évangile, mais un jeune homme qui n'avait pas détourné la tête.

Les soirées de Saint-Cloud n'étaient pas les seuls moments de réunion de notre petit groupe. Légaut nous invitait parfois aux réunions du groupe "tala" de la rue d'Ulm, chez le père Portal. C'est ainsi qu'une fois nous eûmes l'occasion d'entendre le père Teilhard. Sa causerie répondait à cette question, Comment être à la fois pleinement homme et pleinement chrétien ?

À l'automne 1926, le père Portal nous fut enlevé par la mort. Légaut, Perret et Martel louèrent ensemble un vaste appartement rue Geoffroy-Saint-Hilaire. À partir de ce moment, les réunions du groupe "tala" se tinrent à la "rue Geoffroy", les dimanches de la rue Geoffroy remplaçant les samedis soirs de Saint-Cloud.

Nous allions à la messe à l'église Saint-Médard. À onze heures, c'était la "médit", méditation sur l'Évangile par Légaut ou Perret. À midi, repas substantiel sans raffinement. Après la vaisselle, nous allions faire une promenade digestive au Jardin des Plantes. Puis nous bouquinions ou nous conversions du côté de la bibliothèque (Légaut avait hérité du père Portal sa vaste bibliothèque). Après une tasse de thé vers 16 heures, on se rassemblait dans la grande salle de réunion pour la causerie, plus familièrement appelée "topo". Nous avons entendu ainsi François Mauriac, Gabriel Marcel, Edouard Le Roy, le père Fessard, le père d'Ouince...

Au cours des vacances d'été, nous nous réunissions en Savoie pendant une huitaine de jours à la villa Saint-Vincent, non loin de la tombe du père Portal. C'est là qu'une certaine fois Légaut nous lut, en quelques séances "incandescentes", *Le Milieu divin* du père Teilhard, qu'il avait recopié de sa main sur les notes prêtées à lui par le Père.

Au cours d'une petite promenade, Légaut, à qui l'un de nous venait de dire combien ces journées de Savoie nous étaient précieuses, se tourna vers nous et, avec une certaine gravité, nous déclara : «C'est vrai, elles sont précieuses, et plus encore que vous ne pouvez le penser. Aurons-nous le courage de nous réunir ainsi chaque année ? Il existe des groupes "très bien" où l'on entre à 18 ans et d'où l'on se retire à 25, après le mariage. Ce genre de groupe ne m'intéresse pas. Je rêve, je souhaite que nous demeurions unis jusqu'au bout de notre vie... Ne croyez pas que ce soit facile... Mais ça en vaut la peine».

Normalien, professeur, berger, profondément croyant, Marcel Légaut a vécu une destinée peu commune, J.-Y. Poisson qui le connaissait bien nous parle de lui avec la chaleur de l'amitié.

Né avec le siècle, le 27 avril 1900, Marcel Légaut est mort le 6 novembre 1990. C'est dans une famille parisienne que Marcel voit le jour. Il reçoit l'éducation chrétienne de l'époque. Après un bac C, Légaut rentre à Normale Supérieure, en Mathématiques. Il y rencontre M. Portal, prêtre Lazariste. Cette

rencontre capitale d'un homme ouvert, qui a beaucoup souffert de l'Église mais qui lui est resté fidèle, est une expérience spirituelle qui a nourri Marcel Légaut durant toute sa vie. Au moment de la guerre, vers 1940, il se marie, prend une ferme de 200 ha - dont 20 cultivables - dans le Haut-Diois (Drôme), donne le jour à six enfants puis, ayant échoué à faire venir travailler manuellement des étudiants, quitte l'Université pour être paysan et berger à plein temps.

Un de ses amis, Guy Lecomte, commente ainsi sa décision : «Citadin et intellectuel, il n'était en rien préparé au métier d'agriculteur et de berger. Son choix, en apparence insensé, n'était pourtant pas une fuite. À ses amis qui l'interrogeaient sur ses motivations, Légaut a répondu par l'image biblique du grain de blé qui doit tomber en terre et y mourir pour porter beaucoup de fruits. Il ne pensait pas alors à sa mort mais à la nécessité de changer de vie, hors des fausses grandeurs citadines, pour croître en humanité et pouvoir ainsi poursuivre sa quête, la quête de toute sa vie, celle de Jésus de Nazareth».

Devenu un peu ermite, mais un ermite particulier puisqu'il avait femme et enfants, il garde le contact avec un groupe d'amis de l'Enseignement public, éveillant chacun au meilleur de lui-même, humainement et spirituellement.

Ses livres, œuvre créatrice par excellence, sont issus de cette confrontation avec le réel, réel d'une vie simple, sans doute, mais choisie librement. Peut-être n'a-t-il jamais été tout à fait paysan, mais il n'était pas non plus un intellectuel qui n'aurait été que cela.

Dans les années 70, il publie les livres qui l'ont fait connaître et qui sont issus de la méditation de toute une vie : *L'homme à la recherche de son humanité*, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, et enfin *Mutation de l'Église et conversion personnelle*.

Conférencier itinérant

À partir de cette époque, on fait appel à lui pour présenter ses livres. Il devient «conférencier mondain», ainsi qu'il le dit avec humour. N'importe quel groupe, catholique ou non (charismatiques, compagnons de Lanza del Vasto ou autres), pouvait faire appel à lui; il avait toujours une soirée, un week-end qu'il nous réservait, et cela jusqu'à la fin (il est d'ailleurs mort dans la gare routière d'Avignon). Il devient un éveilleur la vie spirituelle; il fait découvrir que la foi en nous-mêmes, balancée par notre carence d'être (notre ou nos faiblesses invincibles) est la source de notre foi en l'autre et, la prolongeant, de notre foi en Dieu.

L'authenticité du vécu

Dans ses écrits comme dans ses paroles, Légaut dit ce qu'il a vécu dans l'authenticité, et c'est sans doute la nouveauté. Il ne nous dit pas ce que nous avons à vivre; cela, c'est à chacun de le découvrir au travers de ce qu'il a reçu et de ce qu'il sent devoir faire pour être davantage lui-même. À ce niveau, chacun a sa propre mission ou vocation : si je suis jardinier, je cultiverai mon jardin avec amour et il ne sera pas comme un autre jardin; il sera signé comme un tableau est signé (je pense à Frère André cultivant le grand jardin de La Houssaye). Pour chacun d'entre nous il en est ainsi. Que nous soyons célibataire, père ou mère de famille, ouvrier, agriculteur, cadre, fonctionnaire ou chef d'entreprise, il est une ou plusieurs exigences intérieures auxquelles nous sommes fidèles et qui nous rendent plus vivants. Légaut décrit ce travail en chacune de nos vies :

«Pâte capable de recevoir le levain et de lever, pâte riche mais lourde et épaisse, menacée de rassir et de devenir dure comme pierre, quel ferment pourrait faire monter en l'homme l'intelligence de ce qu'il est en puissance et de lui donner le moyen de le devenir ?»

«Quelle inspiration pourrait faire jaillir en lui l'invention de ce qu'il devrait être pour être, afin qu'il y tende dans sa faiblesse, sans défaillance ? Quelle force pourrait lui faire porter avec constance sa foi en lui-même et supporter avec dignité sa carence d'être, de façon que, à travers elles, il pressente l'être qui s'espère en lui ?»

«Pour que sans cesse il se découvre à la limite de sa clairvoyance et se corresponde à la limite de ses ressources, cette inspiration et cette force ne doivent-elles pas venir d'une présence qui le rende présent à lui-même ?» (*L'homme à la recherche de son humanité*, page 115).

Cette présence est celle de Jésus, si présent à Légaut lui-même. Puissions-nous recevoir cette foi et cette fidélité en partage !

Jean-Yves Poisson Agriculteur 5, rue de Montgazou, 77220 Liverydy

1991 **Le mariage de Marcel Légaut**
Lettre de René Santoire au directeur de RCF Lyon

René Santoire
26 septembre 1991

Mon grand âge, 85 ans, faisant de moi un insomniaque, je figure parmi les auditeurs nocturnes les plus fidèles de RCF et, partant, de vos émissions dont je ne vous cacherai pas que certaines d'entre elles m'intéressent au plus haut point. Je ne peux donc que me réjouir qu'un dysfonctionnement, à première vue dommageable, puisse être source d'enrichissement personnel et culturel et religieux : tout

est grâce.

La nuit dernière, j'ai donc suivi l'interview sur Marcel Légaut que vous a accordé Guy Lecomte qui s'est dit familier de ce dernier depuis 1947. Membre de l'enseignement public depuis 1930, simple instituteur, et aussi membre de la Paroisse Universitaire, j'ai donc bien connu Marcel Légaut, dès cette date, passant toutes mes grandes vacances de 1931 à 1939 avec lui et son groupe dans la maison de Scourdois. Nous nous portions l'un à l'autre suffisamment d'intérêt pour qu'il veuille bien faire de moi l'un de ses témoins lors de son mariage. Pourquoi vous raconter tout cela ? Tout simplement parce qu'une petite erreur de date s'est glissée dans les souvenirs de Guy Lecomte sur la vie de Légaut.

En effet, Légaut ne s'est pas marié en juin 1940, comme l'a indiqué Guy Lecomte; c'était alors la débâcle et Légaut, commandant dans un régiment d'artillerie, avait d'autres soucis que de convoler en justes noces... Marcel Légaut a pris pour épouse Marguerite Rossignol, assistante sociale à Orléans, le 10 octobre 1940 en l'église St Pierre à St Chamond, dans la plus stricte intimité. L'assistance à ce mariage se composait en tout et pour tout de cinq personnes en dehors des époux, à savoir Marguerite Miolane, directrice d'école et fidèle de Légaut depuis toujours, le père de Marguerite Miolane, Pierre Renevier responsable de la PU stéphanoise, le colonel Légaut, frère de Marcel, et votre serviteur.

Détail comique : étant le plus jeune de l'assistance (28 ans), le sacristain me prenant pour le marié voulait impérieusement me faire asseoir dans le fauteuil qui était destiné au mari ! En bénissant cette union, le célébrant, simple vicaire de la paroisse, donnait vraiment l'impression d'ignorer totalement l'importance de celui à qui il avait affaire.

La sortie de l'église s'effectua sans concours d'orgue ni haie d'honneur mais sous la pluie pendant qu'un troupeau de vaches défilait devant le porche, signe prémonitoire pour un futur paysan. Le repas qui suivit, tout simple, fut pris au domicile de Marguerite Miolane, préparé par la maman de celle-ci, une femme austère d'une très grande dignité. La vaisselle fut lavée par la partie féminine de l'assistance, conjointement avec la mariée dont les cheveux déjà grisonnants étaient contenus par une résille noire tenant lieu de couronne de fleurs d'oranger.

Quarante-cinq ans après, en la même église St Pierre, Légaut et moi, seuls survivants de ce mariage, assistions côte à côte aux funérailles de Marguerite Miolane.

Tous ces détails ne méritent évidemment pas de passer à la postérité. Mais empreints de tendresse et de simplicité, ils ne peuvent laisser indifférent un Guy Lecomte qui me paraît être un homme soucieux de tout connaître d'un ami qui fut parmi nous, et le demeure en vérité, le sacrement de la présence du Seigneur.

1991 / février

Brialmont
22 février 1991

Thérèse De Scott
Archives

Peut-être plus intensément qu'avant, mais autrement que lorsqu'il était avec nous, devant nous, et qu'il nous disait ces paroles vraies, ces pensées justes issues de ce qu'il vivait en profondeur, Marcel Légaut est là, ce soir, mystérieusement. Désormais il fait partie, pour ceux d'entre nous qui l'ont rencontré, connu, compris, aimé, de notre histoire et de nous-mêmes. Et il en ira de même à l'avenir pour ceux qui, à travers son œuvre et les témoignages sur ce qu'il était, le rencontreront aussi.

Cet homme qui, avec la modestie de l'authentique, se disait «en voie de devenir disciple de Jésus», ou bien, tout simplement, «à la recherche de son humanité», a aidé beaucoup de gens à croire que cette voie était aussi la leur, peu importe l'âge mais de préférence à l'âge adulte. Il leur a montré qu'ils avaient à y entrer, chacun selon ce qu'il était, solitaire parce qu'unique, mais aussi solidaire parce que communiant avec d'autres dans cette foi. Nombreux encore furent les hésitants et les découragés qu'il a confirmés dans l'espérance qui jusque-là les avait fait marcher.

Ainsi, chacune et chacun d'entre nous, pour avoir pu le rencontrer, l'écouter, le lire et, jusqu'à un certain point, le suivre, nous sommes ses héritiers spirituels. Ceci crée entre nous, même si nous nous connaissons relativement peu, des liens invisibles, très réels. Si, dans cette salle et selon les apparences nous sommes assis côte à côte, en juxtaposition chacun à sa place, il y a ici plus que ce rassemblement ou cette réunion, quelque chose comme une famille spirituelle.

Notre présent et notre avenir déjà sont changés parce que nous avons reconnu en cet homme, un homme véritable, un homme de fidélité, un chercheur spirituel. Cet homme, sa parole et son écriture en témoignent, était aussi d'une exceptionnelle pénétration d'esprit. "Intelligent" au sens premier du terme, c'est-à-dire "intus legens", "lisant au-dedans", capable en cernant certaines réalités d'aller à l'essentiel, au plus réel, d'une manière libre et critique, créatrice, avec puissance et rigueur, avec modestie et discrétion.

Il est possible que, l'avenir le confirmera ou non, en insistant comme il l'a fait sur la vie spirituelle, à travers une double question toujours reprise : "Qui suis-je ?" - "Qui donc avez-vous été, Jésus ?", en

l'accompagnant de cette sorte de plainte : «Quelle est cette Église, elle dont je ne me séparerai jamais, mais qui est si lourde à mon cœur ?...» (T.F., 38), Légaut n'ait pas apporté des vues fondamentalement nouvelles par rapport à ce qui constitue la grande Tradition de l'Église. Mais il a eu le très grand mérite, j'irai jusqu'à dire le génie, de faire valoir, en en parlant à partir de son expérience personnelle, l'importance et les conditions de possibilité d'une vie spirituelle authentique. Cet essentiel de l'humain, qui est aussi essentiel à la vie du chrétien, il a été capable de l'évoquer et de le décrire, de le faire désirer, grâce à une rigueur d'expression et une vigueur de réflexion hors du commun.

Cette force et cette attirance qui émanaient de ses propos et en accroissaient l'autorité lui venaient "de la chair et du sang", c'est-à-dire des intimes profondeurs de sa vie de foi. Son aventure personnelle, peu banale, dont son itinéraire spirituel et intellectuel étaient le fruit, a peu à peu modelé sa démarche de pensée. Elle lui a conféré, mieux que l'efficacité qui s'obtient par méthode, la fécondité qui puise sa sève dans la fidélité créatrice.

Un familier de Mirmande qui, d'une saison d'été à l'autre, voyait vivre Légaut au milieu de tous ceux qui fréquentaient la Magnanerie, qui le voyait communiquer avec des gens très variés, écouter des propos parfois fort contrastés, répondre sans désespérer à des questions cent fois formulées déjà, me disait récemment : «Légaut était d'une infinie patience». C'est exact. Et pourtant il eût récusé cet adjectif "infini", en raison de son caractère excessif. Disons plutôt qu'il était d'une patience à toute épreuve et que si, bien rarement, cette patience se laissait surprendre et le trouvait comme en suspens, il en rétablissait le cours par sa manière de s'entretenir, avec quiconque. Le dire et le faire d'autrui comptaient bien moins pour lui que l'être de chacun qu'il entrevoyait avec respect, qu'il devinait avec intérêt. Marcel Légaut comptait quelques amis fervents en Espagne. Il rencontrait ce groupe là-bas depuis quelques années. L'un d'eux a écrit, en décembre dernier à l'intention d'une revue publiée par les moines de Montserrat :

«Cette bénédiction d'avoir connu un homme ordinaire mais qui avait un cœur de "staretz", de Père Abbé, de moine, de contemplatif, de médecin et de conseiller, de docteur et de maître, de témoin et d'apôtre en a ouvert un grand nombre à la découverte et à la reconnaissance de cette communion, invisible mais consistante, propre à ce milieu mystérieux et vivant qui, à mesure qu'on vit, prend forme peu à peu et pour lequel un jour, Légaut nous a dit avoir trouvé un nom d'allure teilhardienne : "la fidéisphère"».

Remarquons que Domingo Melero, en écrivant ces lignes, n'opère pas d'identification de l'homme ordinaire Légaut avec "le staretz", le médecin... Il y met une nuance importante, toute d'intériorité, en disant que Légaut «avait un cœur de staretz, maître, témoin». Pris isolément, chacun de ces titres est approximatif. Leur accumulation peut paraître gênante. Elle permet toutefois de relativiser chacun d'entre eux, de corriger leur portée et de la compléter. Ensemble ces termes vont au-delà de leur sens littéral et esquissent des facettes de la personnalité d'un homme inclassable devenu cher à ceux qui l'ont connu. Ce "quelque chose" qu'ils tentent de dire est peu de chose en regard de ce que chacun de nous, à partir de sa rencontre avec Légaut a éprouvé et reconnu en soi à propos de lui. Ils ne disent à peu près rien de ce que lui-même était et devenait en son mystère d'homme singulier.

1991

Le dernier voyage de Marcel Légaut Récit d'Alain et Christiane Cordonnier

Thérèse De Scott
Archives, 5 juillet 1991

«Avoir connu Marcel Légaut, cela donne envie d'être homme» nous ont dit Christiane et Alain Cordonnier. Ce soir du 11 avril 91, durant une heure, ils ont évoqué en présence des quelques quarante amis réunis à La Magnanerie leurs souvenirs du dernier passage de M.L. en Suisse. Puis nous avons gardé le silence et quelqu'un a lu une des prières de M.L. «O Toi qui es Toi-même dans le fond de mon être».

Quarante-sept et quarante-huit ans, parents de deux enfants, ces Suisses du Valais ont été les derniers, avant Mme Claudé Arzac, pasteur près de Genève, à rencontrer M.L. à l'occasion de la session que celui-ci animait à Sion, à la Toussaint 1990.

Ils le connaissaient depuis dix ans. faisant partie du groupe de presse des paroisses du Valais - canton très conservateur et région où Mgr M. Lefebvre a établi son séminaire - ils organisaient des expositions et diffusaient des magazines français tels que *Panorama chrétien*, *La Vie*... Un jour, ils y ont trouvé un dossier sur M.L. et peu de temps après, ils apprenaient que cet auteur venait à Fribourg pour une conférence. Ils s'y sont rendus. Le public se composait de gens de tous les milieux. Il y eut trois soirées consécutives. Ce furent des moments intenses avec des échanges parfois grinçants. Manifestement, Marcel Légaut dérangeait...

C. et A. Cordonnier ont alors invité M.L. à Sion et annoncé sa venue dans le Bulletin paroissial. Une quarantaine de personnes sont venues trois soirs de suite. Le même type de rencontre eut lieu les trois

années suivantes. Puis, M.L. montra sa préférence pour un week-end, ouvert au public. Ceci avait l'inconvénient de multiplier les allées et venues. C'est pourquoi depuis 1987, il n'y eut plus que des week-end fermés. Il leur disait : «Prenez un livre sérieux, pas nécessairement les miens, et travaillez-le!». C'est ainsi qu'un groupe d'une dizaine de personnes a commencé à se réunir régulièrement tous les mois à Sion : lecture commune d'un ouvrage de M.L., commentaires, réflexions à la lumière de sa propre vie, et cela dans la plus grande liberté. Pour la plupart, c'étaient des chrétiens engagés dans leur Église ou d'anciens militants de l'Action catholique, souvent en retrait par rapport à l'Église enseignante. Tous ont retrouvé par la lecture des œuvres de M.L. et dans les rencontres en profondeur avec cet homme si noble et si grand, le vrai visage de Jésus. Certains disaient : «On s'était éloigné mais depuis qu'on vous connaît, on revient par un autre chemin».

Et les Cordonnier de poursuivre : «Nous avons connu M.L. par ses livres, difficiles, exigeants, avec une pensée très structurée. Une grande œuvre, une grande pensée... Surtout, un homme. M.L. nous encourageait à être critiques et très libres, à parler entre nous de nous-mêmes». «Le livre est un outil, disait-il, un chantier». Durant ces retraites, en lisant ses livres, il nous parlait aussi de lui-même et de Jésus. C'était une pensée décapante. Certains ne pouvaient pas la supporter et, après trois ou quatre ans, ils sont partis. Nous avons un ami prêtre; au bout de trois jours de retraite, au moment où il était sur le point de célébrer l'eucharistie - c'était lors d'une session sur le livre *Devenir soi* - il nous avouait: «Je ne peux plus dire la messe comme avant. La liturgie est faite sur un modèle suranné. On ne peut plus employer ce langage tel quel».

C'est donc à Sion qu'il a animé la dernière retraite de sa vie, du 1er au 3 novembre. Il avait choisi de nous commenter certains passages de son livre *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie*, notamment les chapitres sur "La rencontre de l'autre, sur la paternité, sur l'amour impossible, sur l'intelligence de sa mort". Quand il est arrivé à Sion le 31 octobre au soir, il semblait soulagé d'être venu à bout de ce voyage. Il s'est assis et nous a dit : «Aujourd'hui j'ai eu une des plus grandes joies de ma vie. Deux de mes petits-fils ont assisté pour la première fois à une de mes lectures, aux Granges (Gédéon, le fils d'Olivier et Vincent, un fils de Denis). J'ai lu "Notre-Dame d'espérance". Voilà le grain est semé...»

Ces trois jours de retraite, ont ajouté C. et A. Cordonnier, nous ont laissé un sentiment de grandeur et de joie. Il était heureux de sentir notre groupe maintenant solide, catholiques, protestants, ensemble. Pendant la retraite, il manifestait aussi de la joie en revoyant sa vie. De la mort, comme Jésus, il disait: «Il est bon que je m'en aille... La lumière se fait sur les tombes...»

Il y eut un moment très beau, au dernier soir. Nous prenions le repas en silence en écoutant le Concerto pour clarinette de Mozart. Au moment de l'andante, il nous a demandé ce que c'était. Nous lui avons dit que c'était le dernier concerto que Mozart ait composé, alors qu'il avait découvert la franc-maçonnerie et à travers elle une sorte de fraternité universelle. M.L. paraissait très ému. «Son visage était comme transfiguré», ajoutait Christiane. Il s'est levé et est monté à sa chambre.

Pendant la session, il nous avait lu ce poème de Catherine Pozzi, un peu modifié par lui et dont il faisait une prière :

Très haut Amour, s'il se peut que je meure
Sans avoir su d'où je vous recevais
En quel soleil était votre demeure
En quel passé votre temps, en quelle heure je vous aimais...

Le dernier soir il avait aussi récité un texte qu'il travaillait depuis quelques mois :

Vie et mort de Jésus, couronnées par la croix
Éternelle présence d'un passé qui n'est plus
Souvenir indicible qui se couvre de silence
Universelle voie de l'accomplissement
Elle ouvre sur l'au-delà du revivre impossible
De ce qui est sans cesse au centre de mes jours
Que nulle doctrine n'épuise, qu'aucun doute ne supprime
Qui donne sens à l'homme tout perdu dans l'immense
Me sera-t-elle donnée la paix du huitième jour
Où l'avant et l'après se fondent dans l'éternel
Où le oui et le non se conjuguent et se taisent
Où tout ce qui devient demeure pour toujours ?

Un des trois soirs, nous avons avec nous un chansonnier de variétés qui donnait un récital. Bien que très fatigué, M.L. avait dit : «Je viendrai pour lui». Et il est resté à la séance jusqu'à 20 h.30.

Il était "pauvre". Il est venu sans valise, avec un petit sac noir en bandoulière. Grand, noble, le corps usé mais avec la lumière vive de l'intelligence : tel était l'homme. Il nous a donné l'envie d'aller jusqu'au

bout de nous-mêmes et de notre propre vie. Après la messe, le dimanche, il est parti chercher son bagage dans sa chambre. Le voyant si peu chargé, quelqu'un, dans l'ascenseur, lui a dit: «Qui est nu voyage loin!». Et il a répété: «Je suis nu, donc j'irai loin...» Le dimanche midi, il est parti pour deux jours chez Mme Arsac.

Et le 6 novembre, Christiane Cordonnier l'a aperçu de loin dans la gare de Vevey, tout épanoui. Il s'était bien reposé. Et il est parti "vers le soleil". Il est mort debout, en voyage.

Le dernier jour, dans le beau petit couvent de Sion où la retraite avait eu lieu, il regardait par la fenêtre. Il faisait beau temps. «Au fond, a-t-il dit avec un sourire, je pourrais finir mes jours ici : un beau couvent, une jolie chapelle, le calme... Non, Jésus n'est pas entré au couvent!».

«Nous croyons qu'il est mort dans une très grande joie», ont conclu Christiane et Alain.

(Propos recueillis par Th. De Scott, le 5 juillet 1991)

1991 / octobre

Foi en soi et foi en Dieu
dans l'enseignement et la pensée de Marcel Légaut

Thérèse De Scott
Archives

Introduction : une intuition fondamentale

Marcel Légaut a fait plus que renouveler des manières de "dire" la foi chrétienne aujourd'hui. Par une démarche qui lui est propre et qui semble convenir à beaucoup de chrétiens aujourd'hui - elle convient aussi à ceux qui ne sont pas ou qui ne sont plus chrétiens - il a renouvelé la manière de penser la foi en tant qu'elle est une activité du sujet. «Être sujet, a écrit Gabriel Marcel, ce n'est pas un fait ou un point de départ mais une conquête» (*Du refus à l'invocation*, 236).

Par sa vie et par son œuvre, Marcel Légaut a voulu prendre au sérieux l'inquiétude religieuse et l'insatisfaction intellectuelle du chrétien moderne à l'égard de l'enseignement et de la pratique de son Église en Occident. Il a ouvert et parfois tracé des pistes de recherche qui devraient permettre à beaucoup de vivre dans l'authenticité l'expérience de la vie spirituelle et de la foi.

À cet égard sa grande œuvre est celle-là même qui l'a projeté pour un moment à l'avant-scène de la production de la littérature religieuse en France dans les années 70, *L'accomplissement humain*. On sait que cette œuvre n'a pu paraître sous ce titre puisque par décision - commerciale - de l'éditeur, elle a été scindée en deux, la parution du tome 2 précédant d'un an celle du tome 1. Aussi pourrait-on souhaiter aujourd'hui que les titres respectifs de ces deux ouvrages soient considérés pour ce qu'ils sont en réalité, des sous-titres : tome 1, *L'homme à la recherche de son humanité*; tome 2, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, et ceci, afin de ne pas laisser perdre de vue l'unité et la forte cohérence de l'ensemble qui, en réalité, s'articule en trois volets : l'homme, Jésus et les premiers temps du christianisme, essai sur le christianisme actuel et son avenir.

Dans ce gros ouvrage - de plus de 700 pages si on réunit les deux tomes - la foi en Jésus occupe la place centrale. Les cinq chapitres qui traitent de ce thème éclairent le sens de ce qui précède et de ce qui suit, l'ensemble étant la réflexion que mène le chrétien Légaut sur l'essentiel dont il vit à la lumière de sa foi en Jésus.

Ce grand livre est centré sur la question de la foi en tant qu'elle est l'acte d'un sujet, disions-nous. Sans se hâter de parler de la foi en Jésus, l'auteur analyse longuement ce qu'est la foi d'un homme «inachevé par nature mais en puissance de s'accomplir» et qui, par conséquent, se construit à partir de ce qui n'est pas lui et de ce qui est de lui, en relation avec d'autres. C'est la raison pour laquelle "la foi et la carence d'être", les crises de la foi "idéologique", l'expérience de l'activité créatrice - entendons par ce dernier point, l'exercice de la liberté - occupent une place si considérable dans *L'accomplissement humain*.

Le lecteur est en droit de s'étonner et il peut éprouver de la difficulté de trouver, en ouvrant le livre, au seuil d'une ample réflexion sur le christianisme vu dans une perspective historique globale, un premier chapitre sur la "foi en soi". Il s'en étonnera moins s'il considère que tous les écrits de Marcel Légaut traitent de la foi et de la vie spirituelle. Quoi de plus fondamental dans le christianisme, comme dans toute religion, d'ailleurs ? Il faut ajouter aussitôt que dans la pensée de Légaut, comme dans la vie des Églises aussi, foi et mission se tiennent. Foi et mission forment la substance même de l'expérience chrétienne de Légaut et donc aussi de son œuvre. Ce qui est étonnant, ce n'est pas de trouver un chapitre premier sur la foi, c'est que ce chapitre traite de la foi "en soi", c'est à dire "en soi-même"...

Trois étapes de l'œuvre

Avant de découvrir comment Légaut en est venu à analyser cette réalité de "la foi en soi", c'est-à-dire "en soi-même", et pourquoi il a pris appui sur cette formulation assez inhabituelle dans le vocabulaire chrétien, rappelons à grands traits quelles ont été les étapes caractéristiques de l'œuvre écrite de notre auteur.

1) La première étape s'inscrit dans un effort communautaire, de 1925 à 1939. Légaut est l'animateur, à Paris et en province, d'une communauté - on dirait plus volontiers aujourd'hui d'un "mouvement" - de jeunes enseignants chrétiens de l'école publique, principalement de l'enseignement primaire et normal, mais pas exclusivement. Cette expérience communautaire se révélera capitale pour son œuvre dans la suite et notamment pour sa conception de l'Église. Il est professeur de mathématique et de physique à la Faculté des sciences de Rennes. Il se déprend peu à peu de son métier pour investir toutes ses énergies dans son action apostolique. Il est célibataire et le restera jusqu'en 1940, jusqu'à quarante ans donc.

En 1932 paraît *Prières d'un croyant*. C'est une œuvre originale, des méditations très personnelles sur l'Évangile, qui éveille un grand écho dans les milieux chrétiens. Légaut n'est pas l'auteur principal de tous les textes mais il est responsable de dix-sept d'entre eux. Deux autres publications suivent en 1937 et 1938, *La condition chrétienne* autre recueil de méditations sur l'Évangile, et *La communauté humaine*, essai de spiritualité sociale. Ces deux œuvres n'ont pas la même veine créatrice. Légaut, ces dernières années, avait tendance à les déprécier, à l'exception de certaines pages pourtant.

2) La seconde période s'inaugure par ce que, dans un mémoire inédit, il a nommé "le second appel", lequel coïncide avec son retour à la terre et commande en quelque sorte celui-ci. Elle va de 1940 à 1962, année de la publication de *Travail de la foi*. Cette période est caractérisée par des ruptures, son exode de Rennes vers la montagne du Haut-Diois, l'abandon de la carrière universitaire, la fondation d'une famille, l'éloignement géographique par rapport au groupe des amis d'autrefois. Ce tournant de vie est pour Légaut sa réponse à un second appel, une "deuxième conversion". Il y a donc aussi continuité par rapport à sa mission apostolique des années d'avant-guerre mais sous une forme plutôt secrète. Il ressent ces années comme un long temps de jachère intellectuelle et "d'enfouissement".

3) Elles le mèneront à la publication de *L'accomplissement humain*. Ce livre est le fruit d'une lente maturation de l'homme, du croyant, du penseur, de l'écrivain.

La vie de Légaut, en ces années, est très différente de celle qu'il a connue avant la guerre et notamment des années d'épanouissement et de rayonnement dont *Prières d'un croyant* portait l'écho. Elle est caractérisée par l'expérience familiale. Marié en octobre 1940, il deviendra père de six enfants. Dès 1952, pour faciliter la scolarisation de ses enfants, sa famille s'établit à Die (Val Croissant) tandis que lui-même passe les deux tiers de l'année aux Granges pour cultiver les terres et gouverner le troupeau. C'est pour lui un changement radical de milieu social, de métier, d'environnement. Il a échangé Paris et Rennes pour la montagne, le travail intellectuel pour le travail manuel.

L'expérience communautaire n'est pas absente de ces trente années mais elle n'a plus la même intensité, la même permanence ni la même homogénéité que jadis. Les amis d'autrefois et quelques autres se retrouvent seulement l'été aux Granges et plus tard (à partir de 1967), à Mirmande. Mai 68 sera même l'occasion d'une sécession d'une partie de la jeune génération.

Un petit livre peu remarqué quoique fort important a préparé ou plutôt annoncé *L'accomplissement humain*. C'est *Travail de la foi* (1962) dans lequel tous les thèmes de la réflexion future de Légaut, l'homme, Jésus, Dieu, l'Église, sont déjà présents et où, à l'occasion de l'analyse de l'expérience de "l'échec à la dimension de l'existence" prend corps une esquisse de ce qui deviendra l'assise de l'anthropologie sous-jacente de son œuvre : "la foi en soi".

Cette ultime période de plus de vingt ans est celle de l'épanouissement de l'œuvre et du rayonnement de celle-ci. Légaut est maintenant un paysan retraité; trois de ses fils ont pris peu à peu la relève de la ferme et du troupeau. Il continue d'écrire sur la vie spirituelle, Jésus et les Évangiles, l'Église; il aménage et publie des textes d'interviews, travaille à des rééditions. Ce qui l'occupe fondamentalement, c'est la question de Dieu, de son impensabilité, de la nécessité d'esquisser une approche renouvelée du Mystère par excellence.

L'écrivain Légaut redevient l'itinérant qu'il était pendant la première période de sa vie, missionnaire et éveilleur de la foi et de l'intériorité. Son expérience communautaire se poursuit sous la forme d'un réseau de petits groupes qui l'appellent à eux, en France et au-delà de ses frontières, la Belgique, l'Allemagne (pas longtemps), le Canada, qu'il visite deux fois, l'Espagne, la Suisse et, l'une ou l'autre fois, l'Italie. Des communautés religieuses aussi font appel à lui et lui s'attache à l'une d'entre elles, le Carmel de Mazille, en Bourgogne. Presque chaque jour lui amène du courrier de ses lecteurs auxquels il est assidu à répondre.

Les deux livres importants de cette période - sans préjuger du livre posthume à paraître - me paraissent être *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie* (1980) où il entreprend une réflexion un peu systématique sur la vie spirituelle et la foi. L'autre livre, *Méditation d'un chrétien du XXe siècle*, est tout entier centré sur la mission et prend explicitement appui sur quelques textes d'Évangile. Légaut médite, de manière critique et "par effort d'intériorité", sur la conversion spirituelle et intellectuelle dans laquelle un chrétien d'Occident est appelé à entrer pour devenir disciple de Jésus

de manière authentique, dans le contexte de la modernité.

La dernière œuvre, à laquelle il travaillait quand sa mort l'a interrompue, traitait des fondements épistémologiques et spirituels de l'expression de la foi, ou si l'on veut, des rapports entre "vérité" et "révélation". Pour Légaut qui, au soir de sa vie, évoquait de plus en plus l'expérience de "la foi nue", seule importait vraiment la foi en son mouvement vers l'authenticité de la vie et vers l'intégrité intellectuelle, ce qu'il appelait - créant à cet effet un néologisme dont il était assez content - "l'orthopistie".

Il distinguait cette "orthopistie" au singulier des "orthodoxies" qu'il jugeait pouvoir écrire au pluriel. En effet, il jugeait légitime, voire nécessaire ou en tout cas utile en même temps qu'inévitable, un certain pluralisme théologique. Selon lui, c'est la foi proprement dite ("pistis", en grec) et non son expression conceptualisée et systématisée, qui avait à devenir une et universelle.

La démarche de Marcel Légaut

Dans sa thèse de philosophie sur Légaut, *Foi en soi et confiance fondamentale: dialogue entre Marcel Légaut et Eric H Erikson* (1988), Jean-Claude Breton parle de la "méthode" de Légaut (p. 33). Et Zvone Strubelj, fait de même dans une thèse de théologie défendue l'année suivante à l'Université grégorienne, *La foi chrétienne selon Marcel Légaut*. Cette appellation répond sans doute aux lois du genre d'un travail académique... Pour ma part je préfère évoquer "la démarche" de Marcel Légaut parce que ce mot est plus proche du sens concret de "marche" ou "d'itinéraire". Chacun admettra d'ailleurs volontiers que son histoire personnelle n'est pas séparable de son œuvre de pensée laquelle, bien que soucieuse de rigueur intellectuelle, répugne à l'esprit de système. Toutefois, pour comprendre cette pensée et notamment sa genèse, il peut être utile d'en analyser quelque peu les procédures. C'est ce que nous tenterons.

Je me limiterai à trois caractéristiques principales de cette démarche : l'option, le principe et les présupposés.

Pour réfléchir à la réalité de la foi, Légaut ne suit pas une méthode apologétique, par exemple, celle qui prendrait comme point de départ les attentes ou la misère de l'homme, son désir d'absolu, pour affirmer l'existence de Dieu comme réponse à cette attente. Il ne fait pas valoir non plus l'ordre et le désordre du cosmos pour postuler un Dieu cause première. Il ne se fonde pas non plus sur la "Révélation" de Dieu telle qu'elle est consignée dans les Écritures et la Tradition du christianisme, en particulier, de l'Église catholique. Il connaît toutes ces démarches car celles-ci l'ont initié à la foi de ses pères et il les a peu à peu critiquées.

1) Son option est de partir de soi, c'est-à-dire que sa réflexion s'enracine dans l'expérience qu'il fait de celui qu'il est et devient. Voilà sa base, l'assise de sa réflexion. Cette expérience est celle d'un homme qui est aussi un croyant. Elle sera donc humaine et aussi "religieuse" ou "spirituelle" au sens de l'ouverture à la transcendance. Cette expérience a en outre une dimension communautaire, en tout cas d'ouverture à l'autrui. Cette base qu'est l'expérience, nous la disons, à la suite de Légaut, "existentielle". La réflexion, portant sur la vie vécue par celui qui la pense, est dégagée des détails contingents, de manière à ce que les analyses et les descriptions qu'en fait l'auteur atteignent un certain niveau d'abstraction où d'autres expériences que celles de cet auteur puissent se reconnaître.

Une première conséquence de cette option d'enracinement dans l'expérience singulière de l'auteur est que son discours ne sera pas "général". Il aura valeur de témoignage proposé et non d'enseignement imposé. Toutefois ce témoignage ne sera pas si particulier qu'il ne puisse éveiller d'écho en celui qui l'entend et l'accueille. Au contraire, selon Légaut, cette singularité est le lieu même de la "reconnaissance" possible par autrui de quelque chose d'universel, c'est-à-dire, puisque le témoignage porte sur une expérience fondamentalement humaine, d'une réalité que chacun peut reconnaître en lui-même et à laquelle il peut adhérer, selon ce qu'il est.

2) Il est un autre principe suivi par Légaut et qui relève de ce qu'on peut appeler une méthode, puisque ce principe vaut pour l'investigation scientifique, lequel consiste à aller du connu à l'inconnu ou en tout cas "du moins obscur au plus obscur". Légaut suit ce principe lorsqu'il expose de façon un peu systématisée, ainsi qu'il le fait dans *Devenir soi*, comment il croit et en quoi consiste cette vie spirituelle du croyant. Il part d'une approche personnelle du mystère de l'homme pour s'approcher, personnellement aussi, du mystère de Dieu. Il ne suit pas la démarche théologique, laquelle se fonde sur la doctrine tirée de la Révélation de Dieu "selon les Écritures" et la Tradition. S'il y a trace d'une théologie dans sa démarche, elle est sous-jacente, toujours seconde, plus implicite qu'explicite et de toute façon "ascendante" (de l'homme vers Dieu) et non pas "descendante" (de Dieu vers l'homme). Mais ces deux appellations sont bien impropres en raison de leurs connotations spatiales impliquant l'idée d'un "haut" et d'un "bas".

3) L'emploi de la formule "mystère de l'homme" est lui aussi de méthode et constitue en même temps

un présupposé. Il exprime le refus de partir de présupposés théologiques concernant l'homme, "créature" de Dieu et "pécheur racheté". Ce point de départ anthropologique n'est pas seulement "négatif" par rapport à la théologie et à sa conception de l'homme; il l'est aussi par rapport aux sciences humaines. Les sciences humaines ne peuvent "épuiser" ce qu'il y a à connaître de l'homme car elles sont des sciences du comportement. Or l'homme n'est pas limité par la connaissance qu'il a de lui-même ni par ses comportements; il les transcende. Dans ce "dépassement" s'exprime "sa grandeur", grandeur qui relève aussi de la prise de conscience qu'il peut atteindre de ses propres limites et des limites de la connaissance de soi. L'homme est "inachevé par nature mais en puissance de s'accomplir", dit Légaut. C'est une donnée de l'expérience personnelle qu'il a de lui-même. À la catégorie de "l'être", Légaut substitue donc celle de "devenir" plus descriptive de la réalité humaine en continuels changements, comme elle l'est de la réalité cosmique en évolution. En résumé, pour réfléchir à la condition humaine et à ce qu'est la foi, Légaut ne part pas d'un savoir a priori sur Dieu et sur l'homme, que ce savoir soit de nature scientifique, philosophique ou théologique: il se fonde sur l'expérience de soi en tant que sujet de vie spirituelle.

Qu'est-ce que la foi en soi ?

Si l'on s'attachait trop au titre du tome 2, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* et qu'on ne voyait dans le tome 1 qu'une introduction de nature anthropologique qui prépare longuement à une "critique" de la christologie, on commettrait une erreur de perspective, en faisant d'une œuvre de témoignage sur la foi de son auteur une œuvre doctrinale, une apologétique subtile, une théorie de plus sur la foi chrétienne.

Or, les premiers chapitres sur "la foi en soi" et "la carence d'être" nous avertissent d'emblée du caractère particulier de la réflexion de grande ampleur que Légaut entreprend sur "différentes sortes" de foi : la foi en l'autre, sous les modalités de la foi conjugale et de la foi paternelle (enracinées dans les instincts fondamentaux), sous les modalités de la paternité et de la filiation spirituelles, pour finir par la foi en Dieu et la foi en Jésus.

Que veut-il dire en s'attachant à décrire "la foi en soi"? L'a-t-il seulement définie ? Oui, et c'est plutôt rare dans son cas. Au début de *L'homme à la recherche de son humanité*, il annonce une quinzaine de concepts dont il donne une définition dans son livre. En outre, il prend soin, par un procédé de contre position, d'éclairer ce concept par contraste avec un concept couramment considéré comme synonyme, "la confiance en soi". Il n'en est rien, précise l'auteur, car le premier relève de l'ordre de l'être - ontologique - et l'autre se situe au niveau de la psychologie. La foi peut dégénérer en confiance, retomber dans la confiance; elle ne se confond pas avec elle.

À ce concept similaire mais qui relève de l'ordre psychologique, Légaut en ajoute un autre qui est solidaire de "la foi en soi", la perception de "la carence d'être" qui est comme la face nocturne de la foi. Légaut m'a dit un jour que, avec "la carence d'être", il s'est efforcé de réfléchir de manière renouvelée à ce que les Anciens mettaient sans faire les distinctions nécessaires sous le concept global et confus de "péché originel"...

Il est enfin un concept intimement associé à "la foi en soi", c'est "la foi en Dieu". Cette liaison est d'extrême importance pour comprendre la pensée de Légaut sur la vie spirituelle. Selon lui, "la foi en soi" est pour l'homme "la pierre angulaire de son humanité" et "la foi en Dieu", la clé de voûte de ce qui se construit en l'homme. Ces deux métaphores empruntées à l'architecture mettent en évidence l'unité organique de ces deux dimensions de la foi : sa base humaine et sa dimension divine.

Dans le tome 1, nous trouvons une définition courte de la "foi en soi", aussitôt explicitée par des précisions qui délimitent le sens du concept. «Appelons foi en soi, dit l'auteur, cette affirmation de l'homme sur lui-même. Elle est la pierre angulaire de son humanité» (HRH, 26) et plus loin, page 27 : «La foi en soi est l'affirmation inconditionnelle, à nulle autre semblable, posée par l'homme adulte, de la valeur originale de sa propre réalité prise en soi indépendamment de la considération de son passé et de son avenir. Elle n'a pas d'autre contenu intellectuel que cette affirmation nue» (HRH, 27).

Cette affirmation de l'homme sur lui-même, est une manière de dire "je suis" et d'adhérer totalement à cette affirmation. Ce n'est pas une formule, un concept. C'est d'abord un acte du sujet. Cet acte fondamental pose l'existence personnelle de l'adulte, au-delà des contingences de son histoire; il lui donne consistance et sécurité au milieu «de tout ce qui se dissipe». Pour Légaut, "la foi en soi" est comme un commencement absolu, un surgissement à la conscience. Mais c'est aussi un fruit de la maturation personnelle de l'homme. Ce fruit est habituellement préparé par une vie "fortement vécue". Pour Légaut, cette vie fortement vécue est celle d'un engagement et d'une recherche. Avec persévérance et ténacité, il s'est donné à une œuvre d'apostolat dans le milieu enseignant. Il a fortement vécu la recherche intellectuelle et spirituelle polarisée par la question de l'homme, de Dieu, de Jésus, de l'Église.

L'expérience proprement humaine s'est intensifiée à partir de la quarantaine. Ce fut le changement de métier du professeur devenant berger et la descente sociale concomitante; le mariage et la fondation d'une famille; l'insertion progressive dans le milieu rural et le contact avec la grande nature d'un site montagnard. Ces différents aspects de son itinéraire d'homme et de croyant forment peu à peu la consistance d'un passé singulier, de l'expérience de soi et des autres.

La réflexion qu'il mène alors pour interpréter cette expérience s'opère selon deux perspectives qui s'épaulent. L'une consiste dans l'activité critique qu'il exerce à l'égard des évidences et des certitudes de son milieu humain et chrétien. L'autre est dans l'activité de prise de conscience de soi au niveau, non de son histoire et donc de la mémoire, mais au niveau de son existence et du "souvenir" C'est une prise de conscience négative et positive.

Négative, la découverte de ses "manques" fondamentaux et donc de "sa carence d'être". L'activité critique et la prise de conscience de soi exercent un effet de mise en question, de déstructuration des évidences. Elles préparent en creux ce que Légaut cherche à construire, à restructurer. En effet, il mène, en s'aidant de la communication, par la parole et par l'écriture, une inlassable activité critique à l'égard des systèmes religieux, des idéologies, des superstitions, des croyances liées à des univers mentaux d'un passé lointain et proche.

Sa lucidité s'exerce également sur sa propre histoire. Il prend conscience de ses impuissances, de ses échecs partiels, de "l'échec" à la dimension de sa vie. De quels échecs s'agit-il ? De ceux dont il fait le constat à propos de lui-même et des autres, expérience que nous faisons tous à la mesure de notre lucidité et de la sincérité avec nous-mêmes, de ces manques essentiels dans les relations avec les plus proches, dans l'œuvre d'une vie, c'est à dire dans l'action. Finalement, l'expérience de cet écart entre ce que nous sommes concrètement et ce que nous pourrions être si nous correspondions à l'appel intérieur... Comme l'écrit Légaut dans *L'homme à la recherche de son humanité* non sans l'avoir déjà exprimé dix ans plus tôt dans *Travail de la foi* : «Ce que l'homme sait ne pas être, ne pas pouvoir être et cependant devoir être pour humainement exister lui découvre sa carence d'être» (HRH, 29). Et il ajoute aussitôt : «Il faut regarder cette carence en face parce que la voir telle qu'elle est dans sa réalité brute, en deçà du bien et du mal, relève précisément de la grandeur que la foi en soi lui révèle. Il entend à travers la conscience de sa carence de base, grâce à la foi en soi, le silencieux appel à être. Il entrevoit en elle et comme en creux l'être qui s'annonce en lui» (HRH, 29).

Pour devenir capable d'assumer l'expérience cruelle de la perception de la carence d'être et de se l'approprier, il faut du temps, certaines dispositions intérieures que favorisent des choix de vie. Sans doute Légaut a-t-il recherché ces conditions de vie en venant aux Granges tandis que d'autres lui ont été imposées par les circonstances : le silence et le recueillement, une relative solitude, certains dépouillements. L'austérité de ses conditions matérielles de vie n'était que la parabole d'autres dépossessions, plus intimes, celles qu'amène l'expérience de l'amour humain adulte et de la paternité "accomplie". (Voir les chapitres 2 à 4 de HRH et certaines pages de TF sur la recherche spirituelle, sur "L'échec à la dimension de l'existence", sur "L'autre et le prochain").

Ces expériences entrent peu à peu dans la substance de son être à mesure que Légaut les vit, se les dit en les écrivant, en les priant aussi. La distinction qu'il a si fortement soulignée entre foi et croyances, c'est-à-dire entre le mouvement de foi et son expression discursive, spéculative dans la communauté ecclésiale, il ne l'a pas faite dès le début. L'acte et l'engagement de croire a eu chez lui trois modalités intimement liées entre elles, où l'expérience était première.

«J'ai toujours cru en Dieu», disait-il. Sa réflexion sur la nature de la foi n'a pas porté sur des contenus et des savoirs objectivés mais sur le vécu de la foi. Il a toujours été "croyant en Dieu", "aimant Jésus", "servant l'Église à cause de Jésus". Ce fut un acte de croire inscrit dans le concret de la durée, dans un engagement, un don de toute la vie. L'adhésion qu'il a donnée au christianisme catholique, par des initiatives, des choix, des sacrifices personnels, une activité de pensée presque incessante, surtout dans les trente dernières années, était marquée du sceau de "la fidélité créatrice".

Si, comme il l'affirme, "la foi en soi et la foi en Dieu sont les deux faces d'une même pièce", il est important de comprendre comment il est arrivé à lier si étroitement les deux concepts en tant qu'ils traduisent deux aspects inséparés d'une même expérience. À notre avis, c'est le désir de réfléchir sur la nature de la foi chrétienne qui l'a conduit à cette "découverte". Elle n'a trouvé son expression spécifique qu'au terme d'un long processus dont on trouve les premières traces vers 1945. Au terme de cette réflexion, il se tiendra fermement à la distinction entre "foi" et "croyances". Il liera même à "la foi nue", l'évocation de la religion en esprit et vérité dont il est fait mention dans l'Évangile de Jean, où celle-ci est d'ailleurs évoquée - notamment dans la rencontre de Jésus et de la Samaritaine - comme l'horizon de la vie de foi bien plus que comme sa réalisation actuelle.

Genèse de la formulation : foi en soi

Au moment où, en février 1945, Légaut reprend contact avec le groupe de ses amis, la question qu'il se pose et leur pose est radicale : «Pourquoi sommes-nous encore chrétiens ?» C'est une question provoquée aussi de l'extérieur par la situation religieuse de la France au lendemain de la deuxième guerre mondiale, et sans nul doute par la situation de l'Europe. C'est le moment où les abbés Godin et Daniel publient *France, pays de mission ?* et où bientôt sont connus les résultats des premières enquêtes de sociologie religieuse dues à Gabriel Le Bras. C'est aussi le moment où démarre l'expérience pastorale des "prêtres ouvriers". L'effondrement de la pratique religieuse est alors manifeste. La chrétienté n'est plus une réalité socialement perceptible. Cette "déchristianisation", comme on dit alors, pose question aux chrétiens.

En réalité la question que se pose Légaut en ces années porte moins sur un "pourquoi ?" que sur un "comment ?". Le pourquoi de sa foi chrétienne, c'est Jésus. Le comment vient de la confrontation avec le changement d'univers mental dont il prend plus vivement conscience. Pour rester chrétien, juge-t-il ne faut-il pas le devenir davantage et autrement que par le passé ? Ne faut-il pas être "un homme debout", conscient de sa valeur et de sa grandeur propres ? L'importance de cette base humaine de la foi retient toute son attention. Dans cette recherche, il se tourne plus que jamais vers Jésus dont il a si longuement médité la vie. Il fait sienne la grande question qui avait été au centre de la crise moderniste au début du siècle, à savoir "la conscience humaine de Jésus". Car Jésus - Légaut en est convaincu - a grandi peu à peu dans la connaissance de soi et de sa mission, dans la découverte de sa relation de dépendance à l'égard de celui qu'il appelait "son Père". Ainsi fera, à sa mesure, son disciple.

Mais comment devenir homme et grandir dans la conscience de celui qu'on est et devient, de celui qu'on est appelé à être ? Légaut affronte ces questions dans différents essais qui s'échelonnent sur dix ans, de 1951 à 1962, et qui aboutiront à la publication de *Travail de la foi*. De ce point de vue, ce petit livre est une première approximation de la réponse à la question "comment être encore chrétien aujourd'hui ?" Dans ce livre de témoignage, mais de témoignage discret, il précise ce qu'est la recherche spirituelle qu'il mène comme chrétien et il évoque des expériences humaines fondamentales. Elles sont celles du laïc marié, père de famille qu'il est devenu depuis quelques années déjà. Elles sont celles du défricheur et travailleur manuel qu'il a été au long de ces années, lequel se sent vieillir et déjà voit sa mort à l'horizon. Elles sont celles de l'incomparable éveillé spirituel qu'il a été et désiré être et qui pourtant est étreint par le sentiment de l'échec quand il essaie de comprendre l'itinéraire suivi jusque-là : «Tu n'aurais pas connu de tels échecs dans ta vie, fait-il dire à Jésus, si tu ne m'avais pas suivi si loin et si longtemps avec tant d'amour» (TF, 93).

Une occasion fortuite offre à Légaut, au moment où il vient de publier *Travail de la foi*, de réfléchir de manière plus précise sur le sens et la valeur de l'échec dans la vie de foi. La Paroisse Universitaire a mis à son programme pour 1962 l'étude du thème de la pauvreté. Légaut juge les documents préparatoires "assez pauvres" et s'essaie à traiter de ce sujet devant ses amis réunis aux Granges cet été-là. Dans cet entretien - sans doute en pensant à la Béatitude des pauvres dans les Évangiles - il lie les thèmes de la foi et de la pauvreté. Il distingue deux sortes de pauvreté, hétérogènes l'une à l'autre, la pauvreté de l'avoir et la carence d'être. Cette distinction et le choix d'un terme spécifique pour caractériser la deuxième sorte de pauvreté vont aider sa réflexion à progresser. À l'intérieur de cette distinction, il distingue encore les biens matériels des biens spirituels, ces derniers pouvant relever, selon les cas, de la catégorie de l'avoir ou bien de celle de l'être.

Dans son analyse, il ne s'attarde pas à la pauvreté matérielle dont le chrétien n'a pas à faire un but en soi. Il retient plutôt ces avoirs que sont pour l'adulte la connaissance et l'action, deux domaines qui sont l'occasion de faire l'expérience de ses limites, notamment lorsqu'il s'agit de la connaissance de soi et de l'action sur soi. Nous avons ici l'amorce de la réflexion sur le mystère de l'homme. Quand un homme, remarque Légaut, touche ses propres limites au niveau de cette connaissance de soi et de cette action sur soi à travers l'expérience de l'échec, de l'impuissance, du vertige, il est acculé à reconnaître «qu'il n'est pas en lui-même, par lui-même et pour lui-même». L'auteur passe ainsi de l'ordre de la perception psychologique et de la prise de conscience éthique à l'ordre de l'ontologique. C'est par un cheminement négatif, la découverte de ce qu'il n'est pas, que l'homme perçoit sa carence d'être.

Mais il est aussi un cheminement positif pour faire cette découverte. C'est la confrontation de soi-même avec les biens de l'être, ainsi appelés parce que c'est à l'occasion de ceux-ci que l'homme s'humanise. Ces biens sont, écrit-il en 1962, l'amour adulte et la paternité accomplie, il y ajoute l'expérience de la précarité et de la mort qu'il ne sépare pas de celle de l'amour humain et de la paternité, évoquant alors «cet état supérieur et ultime où l'homme doit s'élever et se maintenir pour s'égaliser à sa condition d'être mortel qui aime par tout ce qu'il est, et comme lui-même, des êtres mortels» (*Cahiers universitaire catholiques*, 1963, p. 197). Il note à ce propos que les appels des biens de l'être font découvrir à l'homme sa carence d'être devant l'être qu'il est sollicité à devenir. La

perception de la carence d'être est donc ici solidaire d'un appel à devenir soi et donc aussi d'une foi en la possibilité de ce devenir.

Revenant sur ces analyses de la carence d'être, Légaut décrit le climat psychique et spirituel qui l'accompagne. La prise de conscience de la carence d'être est pour l'homme une découverte difficile qui s'accompagne parfois de l'ennui de vivre, du froid désespoir même. Sans la foi en un absolu, la lucidité cruelle risque de paralyser. Alors l'homme cherche à se protéger de la vue du réel; il s'appuie sur des idéologies, entendons ici des doctrines et des croyances, voire des superstitions. Ces idéologies et même ces superstitions, il ne les dénigre pas; il constate seulement qu'elles conviennent à l'enfant que cet homme est encore. Elles sont, dit-il, «le corps des obscures semences de la foi» (CUC p. 201). En revanche, quand l'homme est véritablement adulte, c'est la foi seule qui lui permet de porter la conscience de sa carence d'être. Ici, on s'aperçoit qu'une distinction nécessaire n'est pas encore faite dans la réflexion de Légaut. Cette foi dont il est question, s'agit-il de la foi en Dieu ou d'une foi humaine ?

C'est une "foi", dira-t-il, «parce qu'elle n'explique rien». Elle est un risque à prendre, un pas dans le vide. Mais elle éclaire pourtant cet homme qui prend le risque. Par la foi, il prend conscience de ce qu'il n'est pas ou pas encore (sa carence d'être) et de la volonté appelante qui l'appelle à être, ce qui lui donne précisément la force de penser et d'agir, la force d'aimer. Il faudra quelques années encore pour que Légaut, soucieux en cela de ne pas céder aux facilités d'un savoir sur Dieu qui recourt spontanément à des anthropomorphismes ("volonté appelante"), trouve une formulation plus fine et dise : «cette action en moi qui n'est pas que de moi mais qui est aussi de moi...»

Le titre de l'article que Légaut fait paraître dans les "Cahiers universitaires catholiques" en février 1963 est "La foi, fondement de la pauvreté". Puisqu'il médite sur la première béatitude selon l'Évangile de Matthieu, il en vient à dire qu'il n'y a de véritable pauvreté en esprit que là où, grâce à la foi, l'homme entrevoit et accepte, épouse, sa carence d'être (Ibid., p. 202).

Après les conférences qu'il fait en 1962 sur le thème "Foi et pauvreté" ainsi que la publication de son article dans les *Cahiers universitaires catholiques*, il reprend ce thème dans ses entretiens avec ses amis et il réécrit son texte. Celui-ci change plusieurs fois de titre en se recentrant sur le thème de la foi. Il devient "Foi et pauvreté", puis "Foi en soi et carence d'être" et enfin "Foi en soi". Le thème de la carence d'être interviendra dans plusieurs chapitres de *L'homme à la recherche...* mais jamais dans les titres. En réalité, en réfléchissant sur la carence d'être, c'est sur le thème difficile et complexe du péché que Légaut réfléchit. Plus tard, dans un essai de *Mutation de l'Église*, il insistera sur le fait que, de même que les prophètes ont moralisé le sacré, Jésus, faisant un pas de plus, a désacralisé la culpabilité en pardonnant à celui qui prenait conscience de son infidélité. À la distinction entre carence d'être et péché qui marque une différence d'ordre (ontologique et éthique), il en ajoute une autre entre faute et péché, le dernier concept étant seul marqué par la gravité du reniement de soi... C'est sa réflexion sur le mystère de l'homme qui l'amènera, en affirmant que l'homme est «inachevé par nature mais en puissance de s'accomplir», à sortir de la perspective proprement théologique pour penser la carence d'être. Maintenant, c'est sur la foi que va se concentrer son effort de pensée. La foi qui est la fondement de l'amour et la source secrète de l'attente, et donc de l'espérance.

Lorsqu'on considère quels sont les thèmes que Légaut aborde avec ses amis durant l'été 1963, on est frappé de l'effervescence créatrice de sa pensée à ce moment. Il leur parle de la paternité d'autorité et de la paternité d'appel, de l'amour naissant et de l'amour adulte, de la mort, de la foi en Jésus-Christ, de Dieu créateur, de la rencontre de Jésus. C'est comme si toute la substance de *L'homme à la recherche de son humanité* avait surgi en quelques mois dans sa conscience d'écrivain. En effet, il se remet à écrire. Un ami d'alors, Louis Doucy, professeur de philosophie retraité, venu s'établir non loin de Valcroissant et avec lequel il a souvent échangé des idées sur les thèmes de *Travail de la foi* l'a vivement engagé à continuer d'écrire. Et cet ami vient de mourir. Bientôt Marcel Légaut fera de la communication directe et de l'écriture son activité principale; l'âge de la retraite va lui en donner la possibilité.

En guise d'ouverture à sa réflexion d'ensemble sur le christianisme, "pourquoi et comment suis-je encore chrétien aujourd'hui ?", Légaut reprend à partir de 1963 l'analyse de la foi en soi, solidaire de la carence d'être et associée à la foi en Dieu. Il s'efforce de repenser à frais nouveau l'expérience de la foi en déliant ses analyses de celle des "contenus" de la foi, c'est-à-dire des "croyances". Il explore cette expérience et la décrit en tant qu'elle est un acte du sujet dans sa relation avec d'autres sujets. Par choix méthodologique, dans un premier temps, il écarte la perspective chrétienne. C'est ainsi qu'il étend son analyse à d'autres types de foi humaine : la foi conjugale et la foi paternelle, vécues par l'homme adulte. Je vous renvoie à la lecture du chapitre premier de *L'homme à la recherche...* où Légaut décrit la naissance et le développement de "la foi en soi", ou bien dans un contexte de crise intérieure, ou bien dans le mouvement d'une maturation harmonieuse, il y consacre des pages précieuses et précises.

Il distingue soigneusement foi de confiance puis, en deux ou trois pages, il établit la liaison entre foi et carence d'être.

Plus tard seulement, il insistera volontiers sur ce qu'il appelle "le mouvement de foi". La foi, dira-t-il, est constamment en mouvement; elle n'est jamais stabilisée parce qu'elle est vie. Il en va autrement de l'adhésion aux croyances. Cette adhésion, pense-t-il, est stable car il y a un certain "fixisme" dans les croyances. «La question qui ne supporte pas de réponse est un aliment du mouvement de foi. Elle est une épine dans l'adhésion aux croyances» (Entretiens du 12 juillet 1982).

Foi en soi - Foi en Dieu

Comment, à partir de cette place fondamentale qu'il accorde à "la foi en soi", l'auteur passe-t-il à la foi en Dieu ? Nullement par la voie apologétique. Il ne cherche ni à prouver ni à justifier l'existence de Dieu. Simplement, il fait appel à l'expérience de l'intériorité chez le croyant, à son expérience du mouvement de foi, de l'activité créatrice. Les métaphores qu'il privilégie ici sont celles du chemin, de l'itinéraire et aussi du ferment.

Le croyant, l'homme de foi, est déjà soi et en même temps à distance de celui qu'il est appelé à devenir dans la mesure où par fidélité il correspondra aux appels qui montent en lui. Dans cette tension entre soi et l'être qui s'espère en lui, il fait, à certaines heures de recueillement et de présence à soi, l'expérience qu'il y a en lui des inspirations et une activité qui ne relèvent pas de ce qu'il vit ordinairement. Cette activité n'est cependant pas séparable de la sienne. Elle porte sur ce qu'il est appelé à devenir et sur l'œuvre qui est sienne dans le monde comme aucune autre. Cette œuvre est singulière comme lui-même est unique. Elle est unifiante. C'est à ses fruits qu'il la reconnaît en ses heures de présence à soi et de ressouvenir. La foi lui fait affirmer de cette action qu'elle est "de Dieu". Dans *Travail de la foi* Légaut insistait sur le tragique de la condition humaine et sur le poignant de la question que l'homme est à lui-même. Cette question du "qui suis-je ?", il la joignait à celle sur Jésus. La prise de conscience du tragique de la condition humaine (Légaut évoque «ces situations impossibles (...) qui font de notre terre un astre ourlé de sang et hurlant d'horreur...» TF, 38), amenait ce croyant à attendre une aide, un recours. Ce recours, cette "aide indispensable et décisive" (TF, 58), c'est Jésus, affirmait-il, car Jésus a assumé la condition humaine jusqu'à l'extrême de la fidélité, "il est à la racine de ce que le chercheur religieux tend obscurément à devenir et qu'il n'est pas encore". C'est de la révélation de l'être de Jésus dont ce chercheur a besoin. Jésus a montré le chemin et il "est" le chemin vers Dieu.

Dans le grand livre de 1970-1971, *L'accomplissement humain*, Légaut ne va pas directement à Jésus. Tous les chapitres de *L'homme à la recherche de son humanité* convergent vers Jésus, le font deviner en filigrane. Et cependant c'est d'abord en explicitant ce qu'est la foi en soi, en l'autre, en Dieu, que Légaut prépare la voie qui mène à l'intelligence de ce qu'est la foi en Jésus. Père spirituel, homme accompli, Jésus est celui par qui le disciple est appelé à s'accomplir.

Permanence des thèmes de la foi en Dieu

Posons une dernière question au sujet de la foi en soi dans sa relation avec la foi en Dieu. Légaut lui a-t-il toujours donné la même importance dans les œuvres de la maturité ? Oui et jusqu'à la fin. Il l'a fait selon des perspectives et par des approches qui progressivement se complètent et que j'évoquerai ici en suivant pour finir la trajectoire qui mène de *Travail de la foi* jusqu'au seuil de *Vie spirituelle et modernité* soit de 1950 environ à 1990.

Par la place que Légaut y donne au témoignage direct et discret sur sa propre vie de foi, par son vocabulaire aussi, encore largement imprégné de théologie, *Travail de la foi* (1962), est un livre explicitement chrétien. Le thème central en est la fidélité en tant qu'elle est la mise en œuvre de la foi dans la durée d'une histoire personnelle. C'est un livre de "confession" dans les deux sens du terme, celle d'un chrétien fervent et critique, très interrogeant aussi qui se dit en disant sa raison d'être. L'écrivain renonce peu à peu à se servir des concepts de péché et de grâce, de l'un à cause sans doute de l'hétérogénéité des réalités ou des situations qu'il recouvre et aussi de la sacralisation induite qui en est faite, de l'autre en raison de son aspect de cause extrinsèque, de son caractère de "don" unilatéral venant de Dieu.

Les deux tomes de 1970 et 1971 qui ont fait la notoriété de Légaut en ces années sont un livre sur Jésus et le christianisme "vus" par un chrétien moderne. La part de réflexion critique et le propos de restructuration positive pour entrer dans l'intelligence de Jésus aujourd'hui et dans une compréhension du christianisme selon une perspective historique sont manifestes. Il ne se contente pas de témoigner de la foi qui le fait vivre; il élabore une autre manière d'en parler, c'est-à-dire de la penser. Il construit. Peu de temps après il est amené à s'expliquer davantage sur le thème de la foi catholique proprement dite et sur l'Église, sacrement de salut. Si bien que, à différents essais sur l'Église et sur la foi

s'ajoutera un chapitre sur les sacrements. Ce sera le tome 3, *Mutation de l'Église et conversion personnelle* qui, comme le titre l'indique, invite à une renaissance spirituelle et à un renouvellement de la foi.

Avec cette œuvre de la pleine maturité de sa pensée, Légaut a trouvé non seulement les concepts qui lui permettent de s'exprimer sur l'essentiel de l'expérience de la foi mais aussi les perspectives humaines qui l'éclairent de façon convergente. Il donne toute sa valeur à la grandeur de l'homme, à son mystère, qui dépasse son dire, son faire et ses comportements et jusqu'à la conscience qu'il a de soi. Joint au thème de la foi en Dieu, distinguée des croyances et de leur contenus spéculatifs, le thème de la foi en soi commande l'économie de l'ouvrage. Elle est décrite dans sa genèse, pensée au niveau ontologique, c'est-à-dire de l'être du croyant, distinguée du concept psychologique prétendu synonyme qu'est la confiance (certains parleront d'une "confiance fondamentale"), distinguée également du concept théologique au sens strict lequel ne sépare pas de ses contenus spéculatifs la foi dans son acte...

La foi en soi est fruit de la fidélité. Elle confirme le croyant dans les choix et les sacrifices qui ont jalonné sa vie. Elle est affirmation de soi dans l'obscur ressac de la vie à travers la prise de conscience de la carence d'être. Elle permet un dépassement de la contingence et des expériences négatives; elle fait entrevoir "la réussite dans l'échec". Par elle, le croyant découvre, à l'occasion de ses manques et de ses "disettes" (qui lui viennent des manques des autres), dans l'amour humain et la paternité, un autre ordre de réalité qui est celui de la foi conjugale et de la foi paternelle. Il en va de même lorsque, dépassant le niveau des solidarités sociologiques au niveau de ce qui est collectif, ce croyant entre dans des relations de communion au niveau de l'essentiel avec des êtres de la même famille spirituelle. En développant ses analyses existentielles, Légaut se réfère continuellement à Jésus et à soi. Dans les premiers chapitres, Jésus n'est pas nommé mais il est entrevu et comme attendu, notamment dans les finales de plusieurs chapitres (voir en particulier HRH, p. 64, 87, 115, 170...). Quant au soi, il s'efface discrètement derrière des formulations impersonnelles telles que "l'homme", "le croyant", "le disciple"...

Cinq ans après *Mutation de l'Église* le thème de la foi en soi est repris dans ce petit traité de la vie spirituelle qu'est *Devenir soi*. Selon toute apparence, sa réflexion sur la vie spirituelle est ici dégagée de toute référence chrétienne explicite. On trouve dans ce livre quelques orientations pertinentes pour le bon usage de la doctrine et de l'autorité. Ce livre a plus d'amplitude que les précédents s'agissant de la réflexion sur l'homme; il met celle-ci en relation explicite avec l'histoire et avec le cosmos. Il est moins analytique et un peu systématique.

Ce qui motive ce petit traité de vie spirituelle, une réflexion au second degré sur l'expérience spirituelle, c'est le souci qu'il a de frayer à l'homme d'aujourd'hui, particulièrement au croyant, dans un univers mental modelé par les sciences exactes, les sciences humaines et les techniques, une voie d'accès à la prise de conscience de soi et au mystère de Dieu, qui soit réelle et utile pour lui. Pour Légaut, ce qui est au cœur de la crise religieuse actuelle en Occident, c'est la question de Dieu : comment penser la foi en Dieu, la dire pour mieux en vivre. "Les bases sur lesquelles, dans la chrétienté d'hier on fondait solidement et on bâtissait avec minutie l'édifice théologique (...) sont maintenant ébranlées sans remède" (DS, 16).

Selon la perspective de ce livre, c'est en devenant soi, en recherchant et en découvrant, à l'âge de la maturité humaine, le sens de sa propre vie que l'homme spirituel peut faire une approche du mystère de Dieu, de l'acte en acte qui œuvre dans sa propre vie. Il en fait l'expérience en certains instants de recueillement, de présence à soi. Dans cette reprise synthétique qu'est *Devenir soi*, la foi en soi garde sa place essentielle mais en lien organique avec des attitudes spirituelles que Légaut nomme "approche et accueil", "appropriation". Ces trois mots, composés du préfixe latin "ad" (signifiant le mouvement "vers"), suggèrent l'ouverture à ce qui n'est pas soi ainsi que l'activité par laquelle le sujet répond, réagit, correspond à, va vers ce qui monte en lui à l'occasion de ce qui n'est pas lui. Ainsi sont analysés des aspects importants du cheminement vers soi de l'homme, en tant qu'il est membre d'une société, qu'il vit en relation personnelle avec d'autres sujets, et qu'il se trouve "jeté", immergé dans l'immensité du cosmos, de l'espace-temps.

L'intime conviction de Légaut est maintenant que, pour faire progresser l'intelligence de ce qu'est la vie spirituelle et faire valoir l'universalité de ce qu'elle exige de l'homme - en d'autres termes, quelles sont les conditions de possibilité de développement de la vie spirituelle et d'approfondissement humain dans la modernité - il faut autonomiser cette réflexion par rapport à la démarche théologique classique. Au lieu de prendre comme point de départ et comme référence, pour interpréter la vie spirituelle et pour l'orienter, une théorie générale et sacralisée sur Dieu, l'Univers et l'homme - une doctrine de salut valable pour tous quel que soit son univers mental et son état spirituel - il importe de partir du vécu de l'homme fidèle et de faire appel à cette expérience.

Avant même que Légaut ne le lui ait indiqué dans sa postface, le lecteur attentif découvre alors sans

peine que ce qui a servi à l'auteur de fil conducteur pour analyser cet itinéraire de la fidélité créatrice, est en réalité la lecture qu'il fait de la vie de Jésus. «Ce cheminement vers son humanité, écrit-il dans la postface, permettra à chacun suivant ce qui est en lui, la seule approche véritable de Dieu qui lui soit désormais accessible (...) Ce cheminement et cette approche, intimement en relation l'un avec l'autre sont fondamentalement évangéliques. Ils sont dans la ligne de ce que, en réaction contre les coutumes religieuses de son peuple, Jésus a vécu en son temps par fidélité profonde à ce qu'il se devait d'être et dont il a porté témoignage pendant quelques mois dans un petit pays d'Orient, il y a vingt siècles» (DS, 148).

Lorsque quatre ans plus tard paraît *Méditation d'un chrétien du XXe siècle*, Légaut s'appuie toujours sur la même anthropologie et la même théologie sous-jacentes pour tirer de la lecture des Évangiles un ensemble de réflexions ferventes et aussi décapantes, à la lumière de sa foi : foi en soi, en l'autre, en Jésus, en Dieu. Foi qui est appel aux Églises pour qu'elles deviennent plus fidèles à ce qui est l'essentiel de leur mission, aider l'homme à s'accomplir.

En conclusion, il y a donc lieu de relever, par rapport à cette intuition majeure de la foi en soi, trois étapes principales au cours desquelles Légaut s'efforce de dégager pour lui-même mais aussi pour d'autres, hommes et femmes de cette fin du XXe siècle, une réponse à la question qui le travaillait vers 1940, "Comment rester encore chrétien aujourd'hui en le devenant davantage ?" Ces trois étapes, nous les trouvons dans *Travail de la foi, L'accomplissement humain* prolongé par *Mutation de l'Église, Devenir soi* :

- le primat accordé dans la vie de foi à l'expérience de la fidélité et l'importance donnée à l'acte de penser cette expérience;

- le discernement exercé sur la nature singulière de la foi en tant qu'elle est activité du sujet dans l'affirmation de l'absolu du "je suis", dans la reconnaissance de l'autre et le mouvement d'adhésion à lui. L'acte de foi en l'autre ne s'identifie pas à l'adhésion que l'on donnerait à des idées sur l'autre, c'est-à-dire à une "doctrine" sur lui.

- l'interprétation du sens de sa propre vie ainsi que la découverte de son rôle et de sa place dans le cosmos par l'approche de son propre mystère comme mise en œuvre d'une liberté sous la motion de Dieu et l'approche, par cette voie, du mystère de Dieu.

Quand s'annonçait pour l'homme de grand âge qu'était devenu Marcel Légaut, l'heure de son passage hors du temps, la réalité intérieure qu'il disait vivre était celle de «la foi nue, l'espérance déçue, l'amour impuissant», à l'image du dépouillement extrême qu'avait connu son Maître à l'heure de Gethsémani et du Golgotha. Cependant cette réalité intérieure était aussi celle de la joie et de la foi en ce qui demeurerait de lui quand tout ce qui n'était que de lui aurait passé.

«La vie spirituelle, disait Légaut quelques semaines avant sa mort, n'est pas faite pour donner la paix mais pour donner la joie». Joie pour le trésor caché d'une vie donnée, ce "petit rien" qui, comme la perle précieuse de l'Évangile, tient dans le creux de la main et qui n'est plus du temps...

«Devant lui je m'agenouille, écrit-il. Ce rien est la demeure d'une Présence que seule la foi atteint car elle en est issue. Elle est le lieu d'une action que seule la fidélité permet car elle en est l'écho...» (MC, 151).

Dans les années 1970, voyageant en France, je cherchais un livre pour occuper mes vacances. Je suis tombé sur "L'homme à la recherche de son humanité". Je ne connaissais pas l'auteur. Le livre était dense, ardu par endroits, mais je l'ai dévoré car, à travers les mots, on sentait un homme qui avait vécu ce qu'il disait, un homme qui ne se racontait pas mais qui écrivait à partir de la substance de sa propre vie.

Je voulais rencontrer Marcel Légaut et j'apprends qu'il passait à Bruxelles pour une série de conférences. Je découvris non un orateur qui cherchait à convaincre ou un prédicateur qui cherchait à convertir mais un homme de 70 ans qui, poussé par un appel intérieur irrésistible, venait dire à partir de sa longue expérience de croyant ce qu'il pensait de la vie, de la mort, de la foi, de l'Église.

Petit à petit j'appris son itinéraire hors du commun. Marcel Légaut est donc né avec le siècle. Il se décrivait volontiers comme un garçon pieux, régulier, confondant comme beaucoup la passivité et la fidélité, la piété et la vie spirituelle. Jusqu'au jour où il rencontra l'abbé Portal. Rencontre décisive qui marqua fortement Légaut. Il en parlait souvent comme d'un homme ouvert ayant beaucoup souffert de l'Église lors de la crise moderniste. Légaut fut réellement engendré à la vie spirituelle par Portal. Il l'appelait son père.

La passion pour la recherche de l'essentiel est née. Marcel Légaut ne se contentera pas de sa vie d'intellectuel et de professeur de mathématiques. S'étant marié en 1940, il devient paysan et berger dans la Drôme. Il dira : «J'ai voulu être paysan pour aider les étudiants à devenir concrets, comme moi-même j'avais besoin de le devenir afin d'être un homme».

Pendant 30 ans, Légaut mena la vie paysanne. Des amis et des étudiants viendront souvent le rejoindre. Ils auront un rôle capital dans le cheminement de sa pensée et dans la découverte du sens de sa mission. Oui, Légaut a quitté le monde universitaire mais sans renier l'exigence intellectuelle et la recherche en profondeur du sens de la vie. Ses amis l'aideront à mûrir sa pensée. Devant les groupes, il répétera souvent, non sans malice : «Rendez-moi intelligent».

Les livres seront le fruit d'une recherche personnelle (me revient souvent à l'esprit l'image de Légaut méditant derrière ses moutons) mais aussi d'une confrontation avec des groupes qui deviendront de plus en plus nombreux. À l'âge où un homme arrive souvent à la fin de sa vie, Légaut aura encore une fécondité extraordinaire. Il publie de nombreux livres, prend son bâton de pèlerin et parcourt la France et l'étranger en rencontrant les auditoires les plus divers.

Résumer sa pensée ne paraît pas chose facile tant elle est dense et profonde. Mais avant tout c'était la personne de Légaut qui fascinait, son regard si vivant et plein de bonté mais avec toujours un brin de malice, sa démarche humble, se cachant presque derrière les autres. Il n'avait pas besoin de disciples pour exister même s'il enfantait à la vie spirituelle. Il se méfiait des fans car il était au-delà du succès.

Il commençait souvent ses causeries par une de ses prières, fruit de sa vie spirituelle : «Quand la parole est juste, elle engendre la prière». La rencontre d'un vrai spirituel impressionne toujours plus que la rencontre d'un grand de ce monde.

Sans effet de voix, il parlait longuement, sans papier, d'une voix marquée par l'âge certes, mais qui forçait à l'écoute et à l'intériorité. Il aimait les questions et les objections qui le poussaient à approfondir et à clarifier sa pensée. On pouvait ne pas être d'accord mais il provoquait le respect voire l'admiration. Même s'il n'était pas théologien ni exégète, on découvrait sa profonde connaissance de l'Évangile. Il répondait à la personne simple et à l'intellectuel avec autant de clarté et de facilité. Faisant parfois une pirouette pour éviter une discussion stérile mais revenant toujours à l'essentiel de sa pensée. Il aimait la discussion avec les théologiens et son petit côté rebelle lui faisait dire en boutade : «Un de mes charismes, c'est que chaque fois que je discute avec un théologien, il en meurt».

Mais incontestablement Légaut était un maître de vie spirituelle. Lui, l'ancien professeur de maths savait que la vie spirituelle ne s'enseigne pas, mais il donnait le goût de la chercher, d'approfondir sa vie, d'en chercher le sens. Alors il pouvait parler de Jésus au-delà de la doctrine. C'était une méditation plus qu'une conférence où Légaut essayait de nous faire «rentrer dans l'intelligence de ce que Jésus avait vécu quand il était avec les siens», et comment les disciples sont passés de l'étonnement à l'admiration puis à la vénération pour atteindre l'adoration.

Depuis toujours Légaut s'est intéressé à l'avenir de l'Église. Il était très critique certes mais son Père Portal lui avait donné un vigoureux amour de l'Église, sans concession et sans adulation. Il répétait souvent qu'elle était «sa mère et sa croix». Il souffrait profondément de cette Église d'autorité et de

discipline qui refait surface aujourd'hui. Il en parlait longuement et avec force.

Mais que d'hommes et de femmes mal à l'aise dans l'Église ou en dehors de celle-ci n'a-t-il pas ouverts à la vie spirituelle, leur donnant la passion de la recherche. Déjà en 1934, il écrivait : «Mes disciples, si ce mot convient, je ne les connaîtrai pas de mon vivant».

Légaut parlait souvent de sa mort en homme réconcilié mais en même temps il faisait des projets comme s'il devait vivre encore longtemps. Il dira dans une de ses prières: «Ne me laisse pas m'échapper en pensant à la mort qui vient. Non elle ne surviendra pas comme un voleur qui perce la maison si j'ai construit ma demeure avec les pierres du champ que Tu m'as donné à cultiver».

C'est quand le père est parti que le fils se rend compte de l'héritage. Marcel Légaut est parti le 6 novembre. Il était encore en :chemin...

1992

Marcel Légaut et Jacques Perret
Deux maîtres, foyer d'une intense spiritualité

Etienne Borne
La Croix, 17 avril

Pour les survivants de ma génération et pour quelques plus jeunes amis, ont compté, à l'aurore de notre vie, les noms de Marcel Légaut et de Jacques Perret; plus encore que leurs noms propres, l'indivisible association, Légaut et Perret.

Après Marcel Légaut, Jacques Perret vient de nous quitter et leur destin en ce monde s'est achevé en destinée éternelle. Dans la décennie qui va de nos vingt ans à la guerre, nous avons eu la chance providentielle d'éblouissantes rencontres qui nous ont ouvert aux avenues et aux aventures de la pensée, ainsi qu'aux problèmes d'un monde, de jour en jour plus dramatique. Légaut et Perret sont devenus des maîtres au fil des ans, en dépit et peut-être à cause de l'intense spiritualité dont ils étaient chacun et ensemble le foyer. Ils nous furent d'abord camarades et amis. Les groupes qui se constituaient spontanément autour d'eux avaient une âme fraternelle. Nous devions comprendre plus tard ce qu'ils avaient été exactement pour nous, des apôtres, directement descendus de l'évangile dans nos existences encore hésitantes et balbutiantes.

Les Actes des Apôtres sont la scène primitive appelée à se répéter et à se renouveler dans l'histoire de l'apostolat. De bons ouvriers qui ont labouré ensemble dans le souffle d'un même esprit s'aperçoivent dans le choc de l'imprévisible événement que chacun est appelé à ensemercer et à fertiliser sa propre terre. Le mot de rupture fait mal et il serait, au surplus, inexact. Après la coupure de la guerre, Légaut et Perret prirent des chemins qui ne pouvaient se rejoindre.

N'importe : le couple Légaut-Perret est inscrit dans un airain ineffaçable. Son histoire est notre mémoire, celle-là même des groupes "tala" des écoles normales de la rue d'Ulm et de Saint-Cloud. Je ne sais par quel miracle Légaut fut accueilli chez les "Cloutiers", futurs professeurs alors dans les écoles normales d'instituteurs. Ces "hussard noirs de la République" avaient une réputation, bien justifiée, de rigueur laïque. Légaut et Perret devaient être, dans les années d'avant-guerre, les plus hardis et les plus fervents apôtres des milieux universitaires. Ils nous apprirent à méditer la parole évangélique et nous firent connaître la pensée du P. Teilhard de Chardin dont les textes étaient quasi clandestins.

À mon rang, j'ai servi de mon mieux le couple Légaut-Perret. Directeur improvisé de la collection "La vie chrétienne" chez Grasset, je publiais sous le titre *Prières d'un croyant* un ensemble de méditations qui était leur œuvre commune. Restent pour moi inoubliables les ultimes réunions, à la veille de la guerre, des groupes Légaut dans les hauts lieux auvergnats de Chadefaud et Scourdois où alternaient célébrations eucharistiques, méditations d'évangile et partage sans académisme ni pédagogisme des acquis et des recherches. Ainsi, sur ces pentes privilégiées, par groupes et essais, parmi rocs et prairies, laïcs et prêtres, dont de hautes figures sacerdotales universitaires de tous les ordres d'enseignement, s'opérait un ressourcement chrétien, riche d'avenir. Tels étaient les beaux temps de "Légaut-Perret".

Lesquels n'étaient pas le double l'un de l'autre. Chacun avait sa personnalité, c'est-à-dire ses paradoxes propres. Légaut, le mathématicien, n'était pas prisonnier du savoir abstrait dont il avait eu si tôt la pleine maîtrise. Plus adapté aux règles et fonctions universitaires, Perret allait enseigner toute sa vie selon l'idée rigoureuse qu'il se faisait de son devoir d'état. On ne voit au-delà que lorsqu'on va jusqu'au bout. Tous deux pratiquaient, par rapport à des disciplines originelles, ce "détachement en traversée" auquel le *Milieu divin* de Teilhard ramenait l'essentiel de la spiritualité chrétienne. Mais cette maxime capitale, Légaut la vivait davantage comme une mystique, alors que Perret nous semblait la comprendre d'une manière plus ascétique.

Légaut était un contemplatif, attiré par la solitude et les grands espaces dépouillés des sollicitations mondaines. Je mourrai berger, disait-il. Perret, de son côté, cherchait la pureté chrétienne dans un détachement absolu, toujours menacé par l'égoïsme et la tyrannie du "moi". Henri Brémond lui avait révélé la grande spiritualité française du 17^{ème} siècle et le problème de Perret était de concilier une doctrine de l'absolu désintéressement de l'amour avec la maxime teilhardienne du détachement en traversée. Légaut et Perret, c'était déjà deux spiritualités et dans cette différence pourrait bien se trouver le principe de leurs futures divergences mais il faut regarder très haut pour le bien saisir. Devait suivre pour chacun un demi siècle fertile en œuvres. Légaut s'établissait en altitude, dans le Diois, en gardant tout son charisme d'animateur de groupes. Fidèles amis et disciples nouveaux ne craignaient pas, pour venir le rejoindre, les chemins escarpés. Sa mystique s'approfondissait et se simplifiait, centrée sur Jésus, l'homme-Dieu, en lequel s'abolissaient toutes les différences, tandis que chacun pouvait reconnaître en lui sa propre humanité et l'humanité de tous. Opposant de plus en plus institution et vie, Légaut était indifférent aux dialectiques de l'histoire. Sa mystique ne pouvait être ecclésiale et c'est l'Église de toujours qu'il mettait en question quand, à la fin, il contestait l'Église d'aujourd'hui. Forçons le trait : alors que Légaut paraissait trouver la comparaison évangélique dans un humano-divin illimité et indéterminé, Perret était de ceux qui, contre certains excès postconciliaires, entendaient sauver le christianisme par l'exactitude exégétique, morale, dogmatique. Du défini et du définitif comme moyens vers l'absolu et l'infini. Dans l'antichambre de la mort, Perret méditait sur la résurrection du Christ, fondement de notre foi.

Perret avait rejoint le groupe "Fidélité et ouverture" dont il ne répudiait pas la vigueur polémique et dont l'animateur, Gérard Soulages, avait appartenu aux groupes Légaut. N'essayons pas nous-mêmes de rendre justice aux uns et aux autres. Un autre s'en est déjà chargé pour la plupart d'entre nous. Dans nos tâtonnements proches de la nuit, nous avons peine à nous reconnaître les uns les autres. au moins savons-nous d'où nous venons. L'aube qui éclaire notre crépuscule s'appelle Légaut et Perret.

1992

De l'héritage spirituel de Marcel Légaut

Jean Ehrhard,
QQN n° 40 Septembre 1992

1991-1992 : deux années viennent de passer et plus que jamais se pose à nos yeux la question de la fidélité à l'héritage spirituel de Légaut., la correspondance réelle à son esprit. Parmi d'autres je vois deux directions.

1- Aucun homme ne chante sa foi en solo

Comment ne pas me rappeler ce que Légaut disait lors d'une de ces soirées où il essayait de recueillir en quelques phrases l'essentiel de son message et de sa mission. «Voyez, disait-il en substance, aucun être humain ne chante sa foi en solo. C'est toujours dans un groupe, en groupe, que le mouvement de foi se déploie suivant ses possibilités connues et suivant ses virtualités secrètes. Tout homme a besoin d'un groupe de vie pour s'approcher de sa stature humaine et spirituelle authentique. Il en fut ainsi des disciples auprès de Jésus, puis plus tard des premiers chrétiens».

Mais ce qui est vrai de l'homme seul, l'est également du groupe seul. Nos divers groupes, pour être véritablement féconds, sont appelés à se relier entre eux, à se retrouver, sans doute le plus souvent partiellement et selon les circonstances, dans des rencontres intergroupes. Celles-ci permettent d'éviter en particulier le danger de "chapelles fermées". À mon sens, dans mes perspectives, ajoute Légaut, les réunions intergroupes, tant à Besançon et à Haguenau, qu'à Orval et maintenant Brialmont, mais aussi et surtout ns rencontres d'été, jadis à Chadefaud-Scourdois, puis aux Granges et maintenant à Mirmande, sont de cet ordre. La Magnanerie en particulier durant les grandes vacances est un carrefour d'approfondissement et de ressourcement où certains membres des divers groupes, quelques isolés et quelques nouveaux se retrouvent dans un climat fraternel. C'est par ces groupes, c'est par ces réseaux de groupes que se reconstruira le tissu humain et ecclésial. L'avenir de l'Église est lié à ces initiatives. Ce chemin, par les groupes et leurs inter-liaisons, est la seule voie possible par laquelle il sera donné à l'Église de correspondre à sa mission.

2- Le groupe, communauté de vie et de foi

En maintes occasions, Légaut a caractérisé les groupes qu'il désirait susciter. Des groupes de recherche et de réflexion communautaires, foncièrement enracinés dans l'humain et dans des exigences d'intériorité singulières à chacun, se développant dans un espace de liberté responsable, vécu sous la direction d'une autorité extérieure, mais sans opposition à elle ; des groupes mobilisés par le choc des événements et le poids des situations présentes, se déployant sous le signe de l'Essentiel, en

référence à Jésus ; des groupes à dimension d'existence qui apprennent à être des communautés de foi, reposant moins sur des formulations doctrinales identiques que sur des fidélités propres à ses membres, chacun s'efforçant à sa manière de devenir disciple de Jésus. Jésus est la pierre angulaire de ces communautés, le renouvellement de la Cène en est la clef de voûte.

Nulle autorité n'est capable de susciter de tels groupes. Si à un certain plan quelques structures s'avèrent indispensables, on ne perdra pas de vue la mise en garde de Légaut : «Ces groupes pour s'organiser doivent se donner des cadres, des structures, mais cette nécessité extérieure risque toujours, il convient d'en garder conscience, de préparer une première dégénérescence...».

Ajoutons enfin que, si ces petites communautés sont invitées à se communiquer leurs idées et à échanger leurs opinions, elles sont surtout appelées à partager leur vécu au niveau de leur fidélité essentielle.

1992 *Malheureuse Église* (Seuil, Octobre 92)

Guillemin Henri
par Georges Glaentzlin (QQN N° 53)

Dernier livre, un peu inachevé, d'Henri Guillemin, décédé le 4 mai 1992, avant qu'il ait pu corriger son manuscrit. Un chapitre entier (13 pages), en prologue du livre, est consacré à Marcel Légaut, où se côtoient dans l'ordre Jean-Jacques Rousseau, Marcel Légaut, Congar et Hans Küng. Autant dire le rang élevé qu'avait atteint Marcel Légaut dans l'estime d'Henri Guillemin. "Un coup de poing en pleine poitrine" résume la façon dont il avait reçu le livre *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*.

La dédicace du livre que Légaut lui avait envoyée à montrer le lent cheminement de Marcel Légaut vis-à-vis de l'Église et sa dette en quelque sorte vis-à-vis d'Henri Guillemin. "À cause de ton *Par notre faute* de 1937 dont je n'ai compris que vingt ans plus tard l'importance et l'extrême opportunité".

Dans cette analyse du "passif chrétien", Henri Guillemin se complaît à citer Marcel Légaut qu'il retrouve enfin sur les mêmes conclusions : «Il n'hésite pas à écrire : La méditation portant sur le passé chrétien est finalement plus importante que l'étude des Écritures pour entrer dans l'intelligence de la mission de Jésus» (page 86). Rêverie naïve, cette Église plaidant coupable, quand je me souviens de l'accueil réservé par Rome, en 1937, à ma très modeste tentative de *Par notre faute*. L'Osservatore Romano explosa : quelle intolérable et scandaleuse inconvenance !

L'un et l'autre sont morts avec une conviction de foi purifiée, mais celle d'Henri Guillemin ne s'est pas apaisée. On y apprend aussi que Marcel Légaut aurait souhaité revoir à partir de 90 son vieux compagnon de Normal Sup., mais le destin les a séparés à jamais. On imagine la densité de leur conversation, au point où ils étaient arrivés l'un et l'autre !

1992 *Malheureuse Église*
Marcel Légaut

Henri Guillemin
Le Seuil 1992, prologue, pages 25 à 37

Un coup de poing en pleine poitrine ? Oui, si l'on veut. Mais, en même temps, une main qui me prenait le cœur. C'est l'effet qu'a produit sur moi, un jour de l'été 1971, l'ouvrage que Légaut m'avait fait envoyer par son éditeur (Aubier-Montaigne) avec la dédicace que voici : «À cause de ton *Par notre faute* de 1937 dont je n'ai compris que vingt ans plus tard l'importance et l'extrême opportunité». Le livre s'intitulait *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*.

Il me tutoyait car nous avons été "normaliens" ensemble, en 1923-1924. Mais je ne l'avais connu qu'à peine car il était scientifique et moi littéraire. Scientifiques et littéraires se voyaient peu. Et Légaut était depuis deux ans déjà à l'École lorsque j'y suis entré. À peine avons-nous échangé une poignée de main et un sourire, la seule fois où j'ai participé à l'une des réunions hebdomadaires du groupe "tala" (les catholiques de l'École, ceux qui vont-à-la-messe), trop passionné que j'étais par la Jeune République, cette résurrection (modeste) du Sillon.

Légaut avait publié, en 1933, ses *Prières d'un croyant*, sorte de réponse, cent ans après, aux *Paroles* de Lamennais, qui ne m'avaient pas remué. Mais je savais qu'en 1940, il avait fait un coup de tête. Agrégé de mathématiques et promis, s'il s'en donnait la peine, à une brillante carrière universitaire, il avait brusquement acheté, dans la Drôme, un habitat rural où il élevait des moutons. J'avais vaguement entendu dire qu'il réunissait, assez régulièrement, chez lui, sur sa "montagne", des gens préoccupés comme lui par les problèmes religieux. Puis il se confirma, avec les années, que Légaut devenait un errant (sans abandonner en rien, bien entendu, son ancrage rupestre et sa famille), organisant, en

quantité d'endroits (France, Belgique, Suisse) des "groupes de réflexion" où il venait en personne, le plus souvent possible, "discuter le coup", écouter, proposer des idées.

Trois jours après avoir appris (par Le Monde du 9 novembre 1990) sa mort soudaine, je recevais la lettre d'un inconnu qui tenait - et je n'y ai certes pas été insensible - à me faire savoir qu'à la gare de Lausanne (la veille, Légaut avait reçu ses "amis" de Pully et il se rendait à Avignon pour un entretien du même ordre), au dernier moment, juste avant de monter dans son wagon, Légaut, toujours pareil à lui-même, en pleine vitalité et verdeur à 90 ans, avait dit, jovial et clignant de l'œil (pourquoi ?) à son compagnon suisse : «N'oubliez pas, hein ? Dites à Guillemin que je voudrais bien le voir». Et voilà, il est mort dans le train, peu avant Avignon, foudroyé par un accident cardiaque.

Dans ces 402 pages de *l'introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, d'abord des réalités indéniables; que le passage de Jésus-Christ a «marqué puissamment l'histoire de l'humanité», mais «les conséquences» de cet épisode, «déjà lointain [...], s'amenuisent visiblement et sont condamnées, sans doute, à disparaître, à la longue» (11). De nombreux indices peuvent donner à penser que «la fin de l'ère chrétienne (de ce qu'on appelle ainsi, plus ou moins légitimement) est proche» (87). «Dans un climat pacifié par une indifférence teintée d'un certain goût pour le folklore», le christianisme «perd peu à peu, sans bruit, ses adeptes parmi les meilleurs; défections individuelles mais continues [...] à chaque génération. Ce mouvement discret de désertion s'accroît, même lorsqu'il se dissimule» (321). «Depuis plusieurs siècles», ayant cessé d'être «une religion d'autorité inséparable d'une puissance politique», le christianisme, mal dégagé d'un «obscurantisme» biblique, est soumis à des "attaques" scientifiques qui «le font continuellement reculer» (25). La «déchristianisation» - et encore faudra-t-il s'entendre sur l'authenticité de la "christianisation" - prend la «dimension d'un désastre» (377).

Légaut se refuse à être de ceux qui, «sans y prendre garde, fondent leur religion sur des assises dont ils ne se contenteraient pour rien de ce qui leur tient vraiment à cœur» (15). S'informer sur les actes et les paroles de ce Nazaréen qui voulait «donner un sens à la vie et à la mort», c'est objet même de l'exégèse, et il faut bien avouer que l'exégèse catholique ne commence qu'à la fin du XIX^{ème} siècle à «se traîner derrière» les chercheurs sérieux (17). Légaut connaît trop bien les précautions nécessaires pour toute référence aux évangiles tels que nous les lisons aujourd'hui dans les textes dits "canoniques". Notre «ignorance» est «sans remède», des «contresens» ou des «oublis» que peuvent présenter ces documents, ainsi que de tout ce qui a pu y être ajouté au profit de telle interprétation du message, ou de ce qui a pu en être «retranché» (16). Légaut se borne à souligner la contradiction radicale qui oppose l'affirmation prêtée à Jésus que «pas un iota de la Loi (la loi mosaïque) ne sera changé» et ces assertions du même sur le «vin nouveau» que ne sauraient contenir des «outres vieilles» (25) et la lourde sottise de coudre des «pièces neuves» sur de «vieux vêtements» (25). Autres propos inajustables attribués au Nazaréen : tel jour, il annonce la fin du monde pour si proche que plusieurs, dit-il, de ceux qui l'écoutent assisteront à cette tragédie; et tel autre jour, il se demande publiquement, et comme avec angoisse, si, à l'heure finale de sa Parousie, quelque chose encore subsistera sur la terre de la foi qu'il avait enseignée.

Légaut se méfie de ce qu'il nomme «le fonds ancestral de superstition» où persiste «la tendance première des hommes» (47) et il déplore, au milieu du 1^{er} siècle, la «construction d'une synthèse» qui s'imposa à la pensée chrétienne, alors qu'en vérité, elle est totalement étrangère. Je ne prononce pas le nom de Paul, mais c'est bien lui qui est en cause lorsqu'on recherche l'origine d'une certaine idée barbare, "primitiviste" et inadmissible, de la Rédemption. La mort de Jésus "pour la rémission des péchés" apparaît, dans les évangiles, uniquement chez Matthieu, sans que nous puissions savoir si ces mots figuraient déjà dans la très probable et très antérieure version araméenne de son texte; des mots où s'avère, avec évidence, l'influence de Paul.

Paul accrédita, en outre, l'idée que la résurrection du Christ était l'essentiel du christianisme et que, sans elle, il n'était rien. Il va jusqu'à déclarer : «Si le Christ n'est pas ressuscité, vide est alors notre message; vide aussi notre foi» (1 Co 15, 14), alors que les réapparitions du Crucifié n'eurent, au vrai, que valeur confirmative. La substance du message se suffit à elle-même dans toute sa signification. La mort, «Jésus ne la voulut nullement en soi, comme si une victime sanglante» était réclamée par Dieu. Mais, sous la poussée du vieil esprit juif où survivait du paganisme, les apôtres, armés d'une «argumentation intrépide», renforcée sinon insufflée par Paul, lancèrent la légende donnant «la mort sur la croix pour le but ultime et quasi unique de la vie de Jésus, réponse à une volonté expresse de Dieu», obéissance à «un décret inflexible et impitoyable» du Tout-Puissant. Bouleversés et comme enivrés par les comportements, les paroles, la rayonnante personnalité de Jésus, les disciples furent pour ainsi dire «contraints», presque malgré eux, dans leur passion et leur enthousiasme pour ce

ressuscité, à proclamer «ce qu'ils appelèrent sa divinité» (56). Ils ne trouvaient pas d'autre mot pour nommer ce qu'ils devinaient de sa «transcendance» (96), et de son «extrême liaison avec Dieu» (71). Ces juifs fidèles à leur monothéisme fondamental ne se rendaient pas compte eux-mêmes de la «légèreté», de «l'extrême obscurité», de «l'invraisemblance» de leur proclamation : Jésus est Dieu, formule «s'ouvrant sur l'inconcevable» (71). Et Légaut d'écrire fortement : «Nul ne saura dire combien une affirmation trop rapide, trop superficielle [...] de la divinité de Jésus a pu nuire, au cours des siècles, à l'intelligence de son humanité et de sa mission». Et (241, 243) la Cène, l'institution de "l'Eucharistie" - un terme que Légaut évite et contourne ? Pour lui, la Cène, telle que le Christ l'a conçue, voulue, désirée, est un repas partagé avec une prière adressée par lui à tous ceux qui l'aimaient et décidaient de le suivre : «Faites ceci en mémoire de moi». Lorsque vous vous réunirez comme je vous ai réunis pour partager avec moi le pain et le vin, images de mon corps et de mon sang, «moi-même je serai parmi vous» (Mt 18, 20). Il l'a dit dans un texte dont aucune exégèse n'a jamais (je crois) mis en doute l'authenticité. Vous remémorer ma présence, me retrouver, un moment, tel que j'étais quand nous mangions ensemble, ce soir-là; c'est cette rencontre personnelle, ce grand ressouvenir que Jésus demande à ses disciples (236). Ce renouvellement, sollicité, de la Cène «exige une communauté» (312). Non-sens, la messe d'un prêtre qu'on paie pour qu'il la "célèbre" seul. Curieux "repas en commun" auquel personne ne participe. À la place de retrouvailles, un rite qui devint obligatoire, calqué sur l'observance du sabbat, «auquel il se substitue» (217) ; un geste où interviennent «des pratiques proches de la magie» (310).

Ce que le Nazaréen nous a proposé, au fond, c'est quoi ? Selon Légaut, il importe de bien «réaliser» la parfaite brisure qui, voulue par le Nazaréen, sépare la pensée chrétienne d'une des composantes essentielles de la pensée juive. Plus question, chez les apôtres, de cette future «domination d'Israël sur toutes les nations, annoncée par les prophètes» (107). Thème effacé, répudié. Il s'agit de tout autre chose avec Jésus, rien de moins que - et il y est parvenu - nous «faire croire à l'impensable et rendre possible l'impossible» (207). Le christianisme s'adresse à «ce qu'il y a de plus profond en nous» pour une réclamation "d'être". Exister n'est pas "être" et la créature humaine aspire capitalement - sans savoir, même, le plus souvent, formuler cette exigence - à la plénitude de soi, laquelle ne peut s'accomplir que par la découverte de ce contact avec l'infini qui est la vraie "connaissance", cette "connaissance du cœur" dont parlait Pascal et qui ne relève pas de l'affectivité. «Le croyant, écrit Légaut, n'accède à cette intelligence filiale qu'en devenant [...] totalement et exactement lui-même» (124). La calamité fut de voir cette foi vivante et ardente des premiers disciples se muer, avec le temps (et la complicité des théologiens), en la pure et simple adhésion à une idéologie cérébrale où le Nazaréen, cessant d'être celui qu'il avait été, et voulu être, parmi nous, connut une promotion abstraite mais impérieuse et devint la deuxième "personne" de la Trinité. Dans cette substitution consternante, la récitation d'un credo tient lieu de l'élan premier, tandis que la croyance se change en "articles de foi" et en gesticulations.

Légaut déplore aussi les «collusions» (64) qu'une Tradition, pratiquement élevée au rang de "Thora", s'est autorisées avec le système monarchique, puis avec le "capitalisme", les pires conditions de vie pour les exploités étant considérées comme «l'effet de décrets divins» (308) qu'il serait impie de contester. Tout usage de la contrainte légale en faveur de la foi est une absurdité, car, dans le domaine des croyances, rien ne peut être «imposé sans, de ce fait même, manquer son but» (189). La théologie s'est créé un royaume que Légaut contemple avec une ironie mêlée d'effroi. Elle «prétend à la vérité absolue»; se défendant d'être une «idole» et refusant «pudiquement le terme», elle n'en savoure pas moins le «culte» (75). Sa méthode est «d'autorité», une autorité «doctrinale et législative» (99), indiscutable puisqu'elle «se réclame de Dieu» (63). Longtemps engoncée dans sa «suffisance» (77), elle «dépérit» beaucoup, par bonheur. Il y a bien encore, du côté de ces messieurs, des «subtilités qui trompent uniquement ceux qui les inventent» (214). Mais pour ce qu'on pourrait appeler irrespectueusement les "services de propagande" de l'Église, il est, de jour en jour, plus difficile de persuader les hommes qu'ils «ne peuvent devenir adultes autrement qu'en restant comme en bas âge» (109). (Note : Mais c'est négliger, il faut le reconnaître, la netteté avec laquelle Jésus a célébré la foi confiante des enfants. «C'est à leurs pareilles qu'appartient le royaume des cieux. Quiconque n'accueille pas le royaume de Dieu en petit enfant n'y entrera pas» (Mc 19,14; 10,14-15; Lc 18, 16-17). Il y a quelque chose de sacré, en effet, dans cette candeur de l'enfance qu'il ne faut pas commencer par duper avec des histoires de pères Noël»).

Que de glissades défigurantes, dans le destin du catholicisme français! Le courageux Montalembert de 1831 transformé, dix-sept ans plus tard, en champion clérical de la propriété; Lacordaire, député d'extrême gauche à l'Assemblée de 1848, puis qui se désintéresse de l'action sociale et convoite un

fauteuil à l'Académie; Marc Sangnier, en 1945, qui laisse un Maurice Schumann faire semblant de lui succéder. Excellent conseil de Légaut ne pas prendre trop vite au sérieux «qui s'affiche officiellement chrétien» (186). Soyons assurés qu'un parti politique qui s'annonce "chrétien" dans son titre même n'a rien à voir avec quoi que ce soit de réellement et sincèrement attaché à la personne et au message de Jésus-Christ. Plutôt noir, Légaut, quant à la situation présente du catholicisme avec sa "Rome papale" qui «compte, au xxe siècle, parmi les dernières cours d'Europe et comporte, elle aussi, nombre de courtisans» (82). Il en connaît plus d'un, parmi ses contemporains, qui, lorsqu'il «ne se jette pas dans la révolte contre ce qui n'a jamais été chez lui qu'affirmation et pratique à demi authentiques, sombre dans la léthargie des pensées molles et des attitudes conformistes que commandent son personnage et son milieu» (78). «Les morceaux qui restent de l'Église» oscillent entre «la lente asphyxie dans la carapace du ghetto» et «l'amalgame» avec tels mouvements politiques où semble surnager ce qu'on prenait, jadis, pour la «grandeur» de l'Église l'image même de «l'ordre». «À l'Église de Rome, Église de l'ordre», ainsi parlait l'athée Maurras dans la dédicace au souverain pontife (Pie X) de son *Dilemme de Marc Sangnier*. Le christianisme vécu comme celui qui emplissait le cœur d'un François d'Assise, d'une Jeanne (dite) d'Arc, d'un Ozanam, paraît aujourd'hui «promis au folklore et aux musées» (138). Au mieux, il n'en reste «qu'une sagesse parmi beaucoup d'autres» (155).

Alors, le désespoir, comme pour les disciples, le soir du Vendredi, quand la totale déroute de leur foi les anéantissait ? Et pour nous, deux mille ans après, l'environnement est pire; car nous vivons - il faut en prendre conscience - dans une atmosphère d'athéisme. «Il est difficile, observe Légaut, lucide, dans le monde moderne, de ne pas être athée de fait» (100). Nous sommes «dans l'ère rationaliste» (100) et le Dieu créateur lui-même est mis en doute; opaque, en effet, «la question soulevée par la création divine ex nihilo, à supposer qu'elle ait un sens» (166). Il ne suffit pas, d'ailleurs, pour un croyant, d'avouer qu'est inexorable, lorsqu'on évoque Dieu, «l'absence de toute représentation satisfaisant l'esprit» (55). S'il n'y avait que ce blanc, ce vide, ce manque «Indiscernable» (101), en vérité, cette action concrète de Dieu dans le monde, thème banal de l'éloquence ecclésiastique du temps des grands prédicateurs et des gloires de la chaire sous le "roi Soleil". Comment concilier la dite "action divine" avec ce que l'on voit sans cesse et partout ? On entend de moins en moins, dans les homélies dominicales, célébrer cette «Providence qu'aucune considération raisonnable des événements ne peut rendre vraisemblable» (183). Un cantique s'écrie : «Ô Seigneur, comment reconnaître les bienfaits dont tu m'as comblé!». Un élan de reconnaissance que ne sauraient partager ces millions de mères, au Sahel ou ailleurs, qui ont vu la famine faire agoniser leurs enfants. Le «problème du mal», du mal injuste, de la souffrance des innocents «demeure entier, insoluble». Le croyant doit apprendre à «porter avec réalisme le poids écrasant du malheur» et entrer dans «la conviction que le malheur, comme la mort, fait partie intégrante de la condition humaine» (184).

Y a-t-il encore une chance, pour le christianisme, d'échapper au sort, fatal dirait-on, de petite secte mourante où se blottissent des attardés déraisonnables et plus ridicules qu'émouvants ? On ne l'apercevait guère, cette chance, quand on songe au pontife sous le "règne" duquel Légaut composait son ouvrage : ce pauvre Paul VI, en proie à une perpétuelle «souffrance devant l'impossible réforme», nécessaire sous peine de mort et que la Curie, heure par heure, veillait à rendre impraticable. Au moins, dans un certain athéisme virulent, Dieu est-il encore présent quand il s'agit d'une «révolte contre ce qu'il n'est pas» (200). Mais que faire à l'égard de ceux - «foule innombrable» - pour qui la question ne se pose même plus, «n'existe pas» (102) tant ils sont aveuglés par la rage de s'enrichir, submergés par leurs convoitises sexuelles, ou ravagés par la simple et terrible question de se nourrir ? Pour que se réveille, peut-être, quelque intérêt en direction du christianisme, il faudrait le choc, la secousse d'une confession publique, loyale, brutale même, de l'Église quant à ses fautes, ses crimes, ses reniements, ses trahisons. "Terrorisme" et "totalitarisme", ce mots d'allure moderne, que l'Église avoue enfin les avoir elle-même assumés...

Si tel pape, inattendu et tout à coup vrai "chrétien" demandait pardon à cette humanité que Jésus-Christ avait confiée à ses disciples, la commotion pourrait être payante. Le «passif chrétien» (85) pèse d'un poids énorme sur l'Église. L'Église passant aux aveux pourrait arrêter - qui sait ? - l'évasion muette et constante de ces "dépris" devenant déserteurs. Cet examen public, «poursuivi sans peur et sans vertige, sans ménagement d'aucune sorte» peut aider le croyant tenté par l'abandon à redécouvrir la substance de ce que nous apporta le Nazaréen. Légaut n'hésite pas à écrire : «La méditation portant sur le passé chrétien est finalement plus importante que l'étude des Écritures pour entrer dans l'intelligence de la mission de Jésus» (86). Rêverie naïve, cette Église plaidant coupable, quand je me souviens de l'accueil réservé par Rome, en 1937, à ma très modeste tentative de *Par notre faute*. L'Osservatore Romano explosa : quelle intolérable et scandaleuse inconvenance!

Ce n'est pas une rectification, une retouche qu'appelle, que réclame, qu'exige l'enseignement du christianisme pour cesser d'être à la fois «prétentieux et simple», conduisant à des «dévotions faciles au limites de la bigoterie et de la superstition» (246), c'est un «redressement sans précédent dans son histoire» (249), une véritable «mutation». «L'heure approche», dit Légaut, où le christianisme, abordant «des temps décisifs», sera «acculé à une mutation dont son origine le rend certainement capable [...] mais contre laquelle se dresse» à peu près tout son passé (246). Amputations indispensables. «Ce qui est révolu» dans le christianisme, hélas traditionnel, l'est irrévocablement. Légaut, dans l'état d'esprit que nous lui connaissons, ennemi des véhémences polémiques, se dispense de toute énumération mais nous avons compris : renoncement à toute une mythologie, pernicieuse au suprême degré, et dont la moitié, du reste, est une adjonction au message du Crucifié : la naissance miraculeuse est ignorée même des disciples au milieu du 1er siècle, et Paul est responsable du thème barbare d'une «rédemption» par effusion de sang humain. Que s'efface aussi la légende de Jésus prenant congé de la Terre, dans une ascension verticale vers ce "plus haut des cieux" entièrement dénué de signification; et que disparaisse l'invitation faite aux fidèles de déglutir le "corps", le corps physique, de Jésus-Christ dans un fragment de pain azyme préalablement métamorphosé au moyen de syllabes convenues.

Ne pas perdre cœur. Se cramponner à l'espérance. Si l'on a la chance d'être encore un croyant-vivant qui participe, comme il peut, à ce que souhaitait le Nazaréen, qu'il reste «coûte que coûte attaché» (312) à la vieille Église, si dénaturée qu'elle soit par rapport à ce que Jésus attendait de ses disciples. Travailler, selon ses capacités, en vue de la «mutation» salvatrice du retour aux origines. Parce que le christianisme, dans sa vérité, est irremplaçable. Et Jaurès l'avait parfaitement compris quand, ayant saisi toute la pensée de Robespierre, il la résumait ainsi «l'œuvre révolutionnaire, si entier qu'on en puisse espérer le triomphe, lui apparaissait bien courte et bien superficielle, à moitié flétrie d'avance» par la faiblesse humaine; «l'action chrétienne lui semblait avoir pénétré les âmes à des profondeurs que l'action révolutionnaire n'atteindrait pas». Écoutons maintenant Légaut : «La mission du christianisme est là précisément où la société montre son impuissance; elle ne pourra jamais fournir que les biens de l'avoir [...] Quand elle n'écrase pas les hommes sous ses bienfaits qui se transforment en poisons délectables, elle creuse en eux une nostalgie qui relève de l'être [...] Le christianisme a le champ libre auprès des hommes que la société ne peut que décevoir en ce qu'ils ont de meilleur. Sa mission est de les aider à se découvrir [...] et à chercher la clé de voûte de leur humanité» (249-250).

Cette "clé de voûte", c'est l'accès perpétuellement ouvert au "Royaume de Dieu"; car rien d'autre ne constitue la créature humaine dans sa plus intime réalité que la présence secrète, à découvrir, de Dieu en nous.

Printemps 1975. Légaut ajoute un ouvrage à son traité de 1971 sur le passé et l'avenir de l'Église. Titre *Mutation de l'Église et conversion personnelle*. Avec lui, pas de style feutré : il dit que la chrétienté est en train de «se décomposer» (160), qu'elle «agonise» (60 et 146) ; qu'il y a contre le christianisme une «vague de fond» qui «vient de loin» et «confine au phénomène géologique» (61) ; qu'il y a, de toute évidence, une «faillite» de l'Église (212). Deux raisons principales à cet état de choses : disparition, dans notre Occident, de l'antique pression sociologique et des appuis gouvernementaux, et surtout le développement de la connaissance scientifique dont certains spécialistes sont, du reste, abusifs, franchissant les limites de leur domaine pour des extrapolations à la façon de Jacques Monod pour qui l'homme n'est «qu'un accident sonore dans le silence du néant» (200).

Deux démarches, selon Légaut, sont indispensables : une exégèse sérieuse de nos sources doctrinales, c'est-à-dire de ce qu'on nomme "les Écritures"; une information loyale sur l'histoire de l'Église telle qu'elle fut en vérité. Dans l'interprétation courante et officielle des évangiles, Légaut croit discerner bien des «relents de judaïsme et de paganisme» (11). Le chrétien Légaut, le catholique Légaut est persuadé que les évangiles, écrits dans une autre langue que celle dont le Nazaréen se servait lui-même, nous sont parvenus à travers des élaborations à la fois complexes et ambiguës, et l'on ne peut douter que des adjonctions n'y soient introduites, récits issus de la fabulation populaire, gloses qui étaient, alors, jugées les meilleures. Ce qu'on appelle les "dogmes" sont la codification de ce que l'on avait compris, ou voulu comprendre, du message original; et toute une Tradition y adjoignit des compléments plus ou moins rattachés aux conditions économiques ou politiques de l'époque.

Une des raisons majeures, pour Légaut, de l'incroyance contemporaine tient au décalage qui résulte de «l'insuffisance radicale des propositions dogmatiques» dans un «univers mental» si profondément différent de celui où elles ont été formulées (121). Tout système clos, toute théologie scolastique charpentée, boulonnée, lui est suspecte. La foi, écrit-il, «est d'un ordre totalement autre que toutes les

constructions systématiques et cérébrales» (111), surtout lorsqu'elles dissertent, avec surabondance, de ce qu'elles nomment elles-mêmes l'Inconnaissable. Analysant, page à page, ce livre substantiel, je pensais tristement à l'ouvrage si pesant et si vain d'un théologien cent pour cent «romain», le RP Le Guillou (*Le Mystère du Père*) où tous les articles de foi sont passés en revue comme autant de vérités acquises, définitives, intouchables.

Qu'est-ce qu'une adhésion au christianisme qui serait comme automatique et «de naissance» (42) ou simplement «disciplinaire» (145), «religion sociologique ou tribale» ? Peut-on parler d'adhésion véritable quand il s'agit de la récitation correcte de phrases ressassées, ou de cette «euphorie quasi physique que procure l'habitude prolongée de la pratique religieuse» (200) ? Trop de dévots se gavent d'une «pâture infantine» (198). Rien n'est plus lamentable, note encore Légaut, que de voir l'Église chercher obstinément à «être ce qu'elle fut» (15) du temps où elle avait le soutien, intéressé et dominateur, des princes et tout occupée à «durcir l'enseignement de sa doctrine et l'obéissance à sa loi». Le fossé se creuse toujours davantage entre la vérité chrétienne et le monde contemporain «à mesure que l'autorité s'efforce de reprendre la place dictatoriale qu'elle avait jadis» (56).

Les premiers disciples de Jésus ont eu le sentiment de pénétrer tout à coup dans la lumière. Ses paroles étaient une réponse à «l'universelle exigence humaine» (5), à «l'espérance fondamentale» de l'homme (155). Jésus-Christ nous délivre de cette «carence d'être» (33) d'où sort notre insatisfaction permanente. Quelqu'un répond à ces questions que les scientifiques n'éludent pas en faisant semblant de les ignorer. Le Nazaréen nous conduit «à cette profondeur où l'homme est vraiment homme» (310) et rencontre Dieu.

Novembre 1990 : Légaut est mort «catholique». Ses obsèques religieuses ont eu lieu à Die.

1992

Témoignage

Many Marinette (1944)
QQN N° 40

J'ai connu Marcel Légaut à l'occasion d'une montée aux Granges au printemps 1944. Le hameau était rempli de réfugiés, de clandestins. Le couple Légaut n'avait pas encore d'enfant. Ce premier contact a été décisif. À la suite, chaque année, pour le week-end de Pentecôte, ma montée aux Granges m'ouvrait de vastes horizons. Marcel Légaut dialoguait avec nous tout en gardant ses moutons. Il nous dévoilait ce qui, après trente années de réflexion, deviendra la trame de ses livres. Je continue de le vivre en relisant ses livres.

1992

Vie spirituelle et modernité

P.G. Lyon *Matin*

Un livre important vient de sortir aux éditions Centurion-Duculot sous le titre *Vie spirituelle et modernité*. Une rencontre est prévue autour de l'interlocutrice de ces "Entretiens ultimes avec Marcel Légaut", Thérèse De Scott. Cette rencontre aura lieu les 6 et 7 mars prochains à L'espace spirituel du couvent dominicain Sainte-Marie de la Tourette à Eveux-sur-l'Arbresle.

Thérèse De Scott a déjà publié *Marcel Légaut, l'œuvre spirituelle* et *Devenir disciple de Jésus, une lecture de l'œuvre de Marcel Légaut*. On découvre dans cet ouvrage posthume que Marcel Légaut travaillait depuis 87 avec Thérèse De Scott (il pensait l'achever en 91 quand la mort l'a surpris fin 90), le penseur chrétien dans toute sa dimension.

Cet ancien élève de Normale Sup., agrégé de mathématiques, professeur au lycée du Parc (sic !), avait tout lâché pour devenir paysan dans le Diois. L'enseignant, l'éducateur et le croyant s'enfonçait alors sur un sentier sans balise où il remettait tout en question. Il ne consentait à sortir du silence qu'une dizaine d'années plus tard et ne commençait à publier qu'à l'âge où d'autres prennent leur retraite. C'est dire la rigueur et l'authenticité de ce chrétien exigeant.

L'affrontement de la foi

Cela fait un demi-siècle que Marcel Légaut a commencé ce travail d'émondage qu'exige l'affrontement de la foi à la modernité. À l'époque, on ne parlait pas encore de crise et cette recherche critique il la conduisait dans l'obscurité avec un héroïsme quotidien. À la fin de sa vie, il se posait toujours les mêmes questions : comment l'Église peut-elle assumer sa mission universelle en restant ouverte aux cultures modernes mais aussi au-delà des dogmatismes et des autoritarismes institutionnels, comment rester fidèle à une authentique vie intérieure trop longtemps négligée au profit d'une pratique ou d'une religiosité superficielle. C'est à ce propos que Marcel Légaut montrait quelque impatience à l'égard du Vatican auprès de qui on peut facilement penser que ses leçons de liberté provoquaient quelque

inquiétude.

Le livre est très beau, très fort, d'autant qu'il apparaît désormais comme le testament de ce chrétien qui, passé 90 ans, avait gardé la même jeunesse, la même fraîcheur évangélique.

Identité chrétienne

Il faut également signaler le petit livre, très dense et particulièrement lisible, du théologien lyonnais Henri Bourgeois, *Identité chrétienne* dans la collection «Petite encyclopédie moderne du christianisme» chez Desclée de Brouwer. La finesse d'analyse et la clarté d'expression qui sont les principales qualités du Père Bourgeois sont ici d'autant plus précieuses qu'il se confronte sans cesse aux nouvelles cultures et aux crises du monde contemporain.

Comment devient-on chrétien, comment le demeure-t-on, comment cesse-t-on de l'être ? Voilà des questions précises, concrètes, qui permettent en même temps de balayer toute la nébuleuse de la croyance et de la foi, depuis le vague sentiment d'appartenance jusqu'à l'engagement et la vie spirituelle la plus profonde. Un ouvrage particulièrement utile, qui répond à toutes les questions d'aujourd'hui dans une double perspective : l'héritage et l'histoire, mais aussi l'actualité la plus chaude et les perspectives d'avenir.

1992

Résistance Drôme (5 juillet 1992)

Archives

Témoignage de reconnaissance à la commune de Les Lesches

Pour services rendus à la Résistance par la population qui a, par les risques encourus et le courage dont elle a fait preuve pendant l'occupation, contribué activement à la libération de la Drôme en 1944.

Image exemplaire d'un village fidèle à l'idéal républicain où **Marcel Légaut** et son épouse accueilleront, de 1941 à 1944, à la ferme des Granges, de nombreuses victimes des lois raciales et de l'oppression nazie.

Dès le 6 juin 1944, jour du débarquement en Normandie et jour d'insurrection nationale, Lesches donne l'exemple à toute la région. La quasi totalité de ses hommes valides s'engage dans l'Unité Combattante de la Résistance du Haut-Diois, commandée par Jean Abonnenc de Luc, unité qui deviendra la 11^{ème} Cie de l'Armée secrète des FFI de la Drôme. Les volontaires de Lesches, joints à ceux de Beaurières, sous le commandement du lieutenant Granet, l'instituteur, assisté de l'abbé Doublier, curé de Lesches, et du pasteur Fuchs de Beaurières, prennent position pour défendre le col de Cabre.

Le 24 juin, poursuivie par les allemands depuis Montclus, la colonne de Jean Abonnenc se replie en position de maquis à Lesches où l'accueil de la population est remarquable. Le soir même, alertée par un message codé de la BBC de Londres, «Un troupeau remontera sur l'Alpe», les maquisards vont repartir pour Brette, échappant de peu aux allemands à Luc. Ils y recevront en deux jours le chargement parachuté de sept avions, le plus important reçu dans la Drôme.

Poursuivant le combat avec la 11^{ème} Cie, les volontaires de Lesches participeront à la libération de la Drôme jusqu'à Montélimar. Ainsi Lesches donnera un magnifique exemple aux générations à venir grâce à ceux de ses enfants qui ont combattu pour la reconquête de nos libertés.

Discours de Georges Reymond, maire de Lesches

C'est un jour de juin 1944 qu'arrivait soudainement à Lesches une colonne de la 11^{ème} Cie sous les ordres de Jean Abonnenc poursuivie par les allemands qui, heureusement, ne vinrent pas à Lesches. La population du village, un peu désarmée par l'arrivée subite de ces soldats de la Résistance, ne tarda pas à amorcer le dialogue et à leur manifester un accueil plus qu'enthousiaste, leur présence paraissant être un réconfort pour la population dans des moments difficiles vis-à-vis de l'occupant. Le stage fut de courte durée car la colonne dut quitter Lesches pour une mission importante à Brette. À la même époque, les habitants de Lesches, jeunes et moins jeunes, participèrent volontairement et avec ferveur à la défense du col de Cabre, aux côtés des volontaires de Beaurières, Fourcinet, La Batie, le Pilhon, encouragés par l'abbé Doublier et le pasteur Fuchs sous le commandement de M. Granet, instituteur à Beaurières.

Mais le réseau de la Résistance le plus intense du secteur et qui se déroula dans la plus grande discrétion, ce fut certainement celui qui était animé par Monsieur et Madame **Marcel Légaut** aux Granges de Lesches. Ils méritent notre gratitude. N'oublions pas ceux qui furent astreints au service du travail obligatoire et qui durent sacrifier leur vie, cachés, en devenant réfractaires.

1992

Il n'y a pas 36 Légaut dans l'Église 30 septembre 1992

Georges Sauvage
QQN n° 40

Il y a beaucoup de théologiens, de philosophes, de chercheurs, d'exégètes, d'historiens, de canonistes et de censeurs. Il y a beaucoup de prêtres et de laïcs ingénieux en initiatives et mises en œuvre de stratégies pastorales ou engagés dans des services de haute qualité en faveur des humains en détresse ou militant dans des organisations syndicales ou politiques. Il y a même beaucoup de spirituels authentiques et d'auteurs spirituels dont le témoignage éveille et éclaire de nombreux parcours humains. Il y a aussi beaucoup de croyants et même des hommes de foi à l'intérieur des croyances, investissant leur intelligence et leur générosité et même toute leur vie dans la fidélité au credo commun, à la doctrine commune qui authentifie leur appartenance à l'Église.

Et Marcel Légaut ? Croyant traditionnel et pieux au point de départ, animateur d'un groupe "tala" à une époque où il n'était pas de bon ton d'être à la fois "catholique" et universitaire, sa profession de professeur de mathématiques en faculté des Sciences le conduit sans doute à une rigueur plus grande dans le domaine de la foi. Mais, plus profondément, c'est son exigence d'authenticité humaine qui fait le poids. C'est bien par souci d'authenticité humaine qu'à l'âge de quarante ans, il entreprend d'être en même temps professeur d'université et paysan, père de famille et religieux, croyant et homme de foi, avec pleins droits pour l'intelligence de l'esprit et du cœur qui engage la totalité de l'être.

Tout naturellement, son intelligence de Jésus va être marquée par l'authenticité humaine du Rabbi des évangiles : Jésus, pleinement fidèle à lui-même, en constante communion avec l'activité créatrice de celui qu'il nommait instinctivement et tendrement "son Père", attentif à répondre aux appels et aux exigences qui montaient de sa profondeur, accomplissant ainsi en plénitude, en une vie si courte, sa mission singulière et unique. En Jésus, foi en soi et foi en Dieu sont en pleine symbiose, en pleine articulation l'une avec l'autre; la foi en l'autre aussi. Et cela change tout, l'anthropologie et la théologie chrétiennes, l'ecclésiologie et notre propre approche de Jésus. Cela change aussi nos conceptions de la fidélité et de l'authenticité, fondamentalement. Il s'agit davantage de discernement et de créativité, avec les risques de se tromper, que de soumission et de conformité, au bénéfice de notre sécurité.

Allier à ce point vie spirituelle et authenticité humaine, c'est le "travail de la foi". Légaut rejoint sans doute là d'autres spirituels chrétiens qui, tout au long des siècles, n'ont pas réussi à faire passer leur message. Peut-être son témoignage aidera-t-il à les redécouvrir. En tout cas, dès aujourd'hui, ce témoignage permet à bon nombre d'hommes et de femmes de respirer dans la foi en préférant les questions ouvertes aux réponses définitivement fermées.

1992

L'héritage spirituel de Marcel Légaut Thérèse De Scott - Bruxelles 1992

Document N° 32
Groupes secondaires de la PU

«L'avenir de l'Église ne peut absolument pas être assuré pas les paroisses actuelles même intelligemment rénovées : celles-ci ne sont capables que de retarder la régression religieuse ; elles donnent le change si on attend plus d'elles. Cet avenir dépend essentiellement de la multiplication des communautés de foi qui, loin de concurrencer les paroisses, leur donneront un nouveau rôle et une nouvelle vitalité». (*Mutation de l'Église et conversion personnelle*, p. 241)

Ces réflexions de M. Légaut écrites il y a quinze ans déjà - et que d'aucuns jugeront pessimistes par rapport aux possibilités actuelles de la paroisse, ou au contraire optimistes en ce qui concerne le rôle des petites communautés de foi - n'ont rien perdu de leur pertinence. Il est arrivé que les propos de notre auteur sur ce thème soient mal compris surtout lorsque, par des citations tronquées ou empruntées à des propos polémiques, on négligeait de faire apparaître la liaison cependant toujours fermement maintenue par Marcel Légaut, entre les situations de déclin d'innombrables paroisses et l'émergence en ordre dispersé de petites communautés de foi sans grande visibilité.

D'un point de vue sociologique, le texte cité plus haut souligne bien la complémentarité de deux structures dont la nature et les moyens, quoique fort différents, sont cependant ordonnés à la même préoccupation fondamentale, celle de la transmission du vivant souvenir de Jésus. D'une part, une

institution d'une vénérable ancienneté dans l'Église et d'autre part, des réseaux regroupant par affinité et par initiative personnelle des croyants soucieux de vivre leur foi d'une manière qui réponde à d'authentiques exigences spirituelles. D'un côté, la paroisse confiée à un membre mandaté par l'institution et gardien des traditions culturelles et doctrinales ; de l'autre, la communauté de foi, groupe de recherche soucieux de ne laisser subsister qu'une distance aussi faible que possible entre ce que les croyants vivent, pensent et disent, et ce dans la mesure où eux-mêmes s'approfondissent en tant qu'êtres humains donnant ainsi vigueur à leur propre vie de foi. L'existence de tels groupes, voire de tels réseaux fraternels, souvent peu repérables du dehors, présente une importance vitale pour refaire dans un avenir plus ou moins proche un tissu ecclésial aujourd'hui dangereusement fragilisé par l'évolution, à des rythmes désaccordés, de la culture ambiante et de celle que perpétuent les Églises. En anticipant cet accord par des voies discrètes marquées temporairement au coin de l'utopie, ils le rendent désirable et, un jour peut-être, possible.

Reconnaissons les situations de fait. En cette fin de XXe siècle, mises à part d'appréciables exceptions, nos paroisses ne sont pas de véritables communautés où chacun puisse trouver au moment favorable de quoi "tenir" et surtout grandir dans la foi. Nombre de paroisses, en outre, sont amenées à tenir leurs assemblées en l'absence de prêtre.

Au contraire des paroisses rurales où la population demeure relativement stable et vaguement homogène -mais combien de paroisses rurales se vident- la population des paroisses de ville est flottante. Les possibilités de relations vraies entre pratiquants se créent et se défont au gré des modifications structurelles de l'habitat, de l'emploi, des familles, en raison aussi de l'arrivée de réfugiés ou d'immigrés non chrétiens. Ce nomadisme des pratiquants, encore aggravé par une désaffection accrue à l'égard du culte chrétien et par le vieillissement du dernier carré de fidèles, entrave toute tentative de revitalisation de ces paroisses.

D'autres facteurs agissent en outre au détriment de l'efficacité spirituelle du culte communautaire célébré en paroisse; l'anonymat des grandes assemblées, là où celles-ci existent encore, par exemple aux grandes fêtes; la disparité des âges et des attentes culturelles et religieuses d'une population maintenant habituée à ce que, grâce au marketing, ses besoins soient ciblés avec précision; le déséquilibre, dans les assemblées, entre une minorité souvent infime de jeunes et une majorité de gens âgés, surtout de femmes. Comment dès lors, un clergé de bonne volonté et de suffisante culture humaine, éviterait-il de provoquer chez ces pratiquants si divers des frustrations contradictoires à propos des homélies, du style des célébrations, de la musique ou du silence ? Comment faire de ces textes aussi vénérables qu'archaïques que sont nos confessions de foi une prière réelle qui soit réelle pour chacun ?

Et ainsi, en Europe occidentale, la pratique religieuse, pour toutes sortes de raisons externes et internes à la vie ecclésiale, est en baisse constante, cependant que dans l'ancien monde communiste, pour des raisons différentes mais non moins contraignantes, elle est en voie de difficile reprise. Et parce qu'ils délaissent les églises et leur culte, nombre de chrétiens finissent par quitter aussi l'Église. Ils renoncent peu à peu à tout sentiment d'appartenance autre que chrétien, eux qui se disent "sans Église". Parmi eux, d'aucuns cherchent empiriquement comment maintenir vivants les liens de la foi qui les unit à Jésus, ils recherchent d'autres lieux d'approfondissement humain, d'autres groupes, des communautés "réelles". Mais que deviendront-ils s'ils n'en trouvent pas ?... Et qu'en sera-t-il demain de l'initiation chrétienne de leurs enfants ?

Ces dérives qui finissent par priver les paroisses et l'Église elle-même de leurs membres parfois les plus vivants et les plus légitimement exigeants sont une véritable tragédie pour le christianisme. Elles laissent désarmé un clergé déjà suffisamment ébranlé par ses propres crises et la raréfaction de ses rangs.

Marcel Légaut, lucide sur les causes lointaines et profondes de ces évolutions, ne s'en faisait pas une raison. Sa vie et son œuvre ont été un persévérant effort pour l'approfondissement chrétien, le sien et celui de ses amis, auditeurs et lecteurs, grâce à des initiatives nourries d'expérience communautaire. Dans un réseau de relations personnelles et réelles, il reconnaissait de particulières possibilités, bien adaptées à notre temps, de garder la foi, c'est-à-dire de rester chrétien en le devenant davantage. N'est-ce pas un véritable traité «de la vie en communauté de foi» qui termine son tome III publié en 1975, *Mutation de l'Église et conversion personnelle* ?

À la base de sa vigoureuse conviction, il y avait cinquante ans d'expérience communautaire polarisée par un "modèle" fécond dont il reconnaissait que c'était en même temps une "situation limite" la communauté que Jésus avait vécue avec les siens quand il était avec eux il y a vingt siècles. Pour rester chrétien aujourd'hui, dans feu la chrétienté, il faut, jugeait-il, devenir disciple de Jésus et à cet effet,

vivre sa foi avec des frères, en communauté de foi. Il importe extrêmement de mener ensemble, par effort d'intériorité, des activités de formation spirituelle et intellectuelle qui favorisent la découverte de sa propre existence. Aussi bien la découverte de la vie spirituelle est-elle la base et comme la source de toute possibilité d'expérience communautaire de la foi chrétienne. La doctrine, qui dans le passé servait utilement à introduire le chrétien dans la tradition de son Église, ne suffit plus aujourd'hui à assurer à elle seule son initiation à la vie spirituelle. Il y faut cette amorce irremplaçable qu'est la rencontre personnelle avec d'autres croyants.

Cet effort et les initiatives qu'il requiert ne sont pas réservés à une élite. C'est un appel pour tout chrétien. Les groupes qu'ils formeront par libre initiative s'inspireront de la première communauté des disciples de Jésus et des premières communautés chrétiennes de l'Église primitive, de celles aussi qui naquirent à toutes les époques de renaissance religieuse. Pour que naisse une telle communauté, il faut que se lèvent des croyants qui puissent rassembler d'autres croyants. Il leur faut persévérer dans cette voie, à travers les temps et les lieux. Il est généralement souhaitable qu'existe entre eux une certaine homogénéité, celle qui naît de l'appartenance à une même famille spirituelle. Il leur faut se livrer à des activités voyantes et non superficielles, qui ne cherchent pas à s'appuyer sur des installations matérielles pesantes super organisées. Ici importent surtout le réseau et les relais, aussi fluides que bien adaptés, dont les membres s'aident mutuellement dans un «travail de la foi», où la recherche spirituelle et les recherches intellectuelles s'épaulent, où vie de foi et pensée de la foi s'accordent aussi exactement qu'il est possible. Comment Marcel Légaut lui-même s'y prenait-il ? Tout cela avait commencé à Paris il y a trois quarts de siècle lorsque, étudiant de l'École normale supérieure, Marcel Légaut fréquentait les activités organisées pour les "tala" c'est-à-dire les catholiques de cette grande école, par celui qui en était l'aumônier de fait, Monsieur Portal, prêtre lazariste. Conférences hebdomadaires faites par des spécialistes et des hommes de terrain, récollection deux fois l'an, retraite où la communication spirituelle entre jeunes et avec "l'ancien" était plus encouragée que le silence continu... Ce faisant, Monsieur Portal comblait un manque dans la formation de ces jeunes chrétiens. Il entendait ainsi préparer un avenir non seulement pour eux dans l'Église mais en quelque sorte aussi pour l'Église, grâce à eux. Cette visée, Marcel Légaut l'a faite sienne, non pas en vertu d'un projet ou d'une quelconque stratégie pastorale, mais inspiré fortement par le sens d'une mission, la sienne. Dès sa sortie de l'École normale supérieure et sur le conseil de Portal, tandis qu'il prépare l'agrégation, Légaut réunit dans sa chambre quelques amis avec lesquels il lit l'Évangile. Très vite, quelques normaliens s'associent à son effort. Toujours sur le conseil de Portal, ils étendent cette initiative à l'École normale primaire supérieure de Saint-Cloud puis de Fontenay ainsi qu'à l'École normale supérieure de Sèvres (jeunes filles) ; grâce aux deux premiers ils peuvent atteindre des élèves-maîtres d'écoles normales de l'enseignement primaire public. Le rythme des réunions est hebdomadaire.

Monsieur Portal meurt en 1926. Marcel Légaut et quelques amis normaliens louent un appartement communautaire à Paris, puis, à partir de 1931, deux maisons de rencontre en Auvergne. Ils développent la bibliothèque laissée par Portal. Ils expédient de Paris des textes de méditations d'Évangile par centaines d'exemplaires, avec des relais de distribution en province. Ils fréquentent les assemblées de la Paroisse Universitaire et y prennent la parole ; certains s'engagent dans ses structures. Marcel Légaut, quant à lui, tient à se tenir à distance des mouvements organisés, trop cléricalement tenus. Mais ce groupe communautaire de jeunes laïcs a des amis parmi les prêtres, certains longuement fidèles : jésuites, dominicains, oratoriens, séculiers. Ces prêtres ne les dirigent ni ne les encadrent.

Tout ceci n'a peut-être plus rien de bien original aujourd'hui, maintenant que se multiplient de nouveaux mouvements chrétiens. Si ce n'est que ces derniers, entraînés par leur propre succès, faisant des adeptes nombreux, se caractérisent en général par leur sens de l'organisation, du militantisme, du manque de discrétion parfois et qu'ils ont un encadrement ecclésiastique... De cette tentation du succès, Marcel Légaut a su se dégager à temps.

Au lendemain de la guerre de 45 qui les avait dispersés, quand Légaut reprend contact avec ses amis alors que lui-même vient d'opérer un virage capital en faisant son "retour à la terre", il définit fort justement ce qui, quinze ans auparavant, les avait rassemblés, jeunes chrétiens de l'enseignement public, dans un milieu où rester chrétien n'allait pas de soi, où pour "tenir", il fallait quelque chose de plus que les moyens ordinaires alors encore habituellement disponibles, les paroisses. «Nous étions, disait-il à ses amis, un groupe de convertis et d'autres qui se plaisaient en la compagnie des convertis. Parmi nous, ajoutait-il, il y avait aussi des chercheurs...». Mais déjà plusieurs anciens du groupe avaient pris des engagements divers, au plan social, syndical, religieux aussi. Plusieurs étaient devenus à leur tour des animateurs de groupes et avaient évolué de manière plus classique.

Cette tonalité de ferveur et d'intensité de la recherche, Marcel Légaut ne s'en est pas départi, même si les circonstances nouvelles de sa vie ont mis comme en jachère pour de longues années son activité proprement intellectuelle. Mais il a tenu à la vie communautaire, cinquante années encore. Elle n'avait plus la même continuité. Ses amis ont peu à peu pris de l'âge. Une seconde génération est arrivée. Et lui-même, sur le tard, s'est remis à écrire, exerçant ainsi, à distance, sur ses lecteurs et ses anciens "camarades", une paternité spirituelle non recherchée, quoique féconde.

Maintenant qu'il est mort, nous reste le souvenir de ce disciple de Jésus qu'il a désiré devenir toute sa vie. Nous restent son œuvre et son esprit. Sa passion de l'Église, «sa mère et sa croix». Son espoir que son effort portera du fruit à travers ses réseaux fragiles de lecteurs et d'amis qui continuent de se nourrir de son œuvre "en communauté de foi", petites communautés bien réelles qui essaient, traversent les frontières géographiques, culturelles, confessionnelles, ecclésiales.

«Mon avis, écrivait en 1939 le Père Couturier, s'agissant de l'œcuménisme, c'est qu'il ne faut aucune organisation unioniste, si minime soit-elle. Tout doit être de l'ordre de la flamme, de l'amitié. L'abbé Portal a trouvé la formule quand il a préconisé les "cellules d'amitié". C'est une directive. Des relations personnelles. Des contacts d'âme. Une atmosphère de prière, de grande prière» (R. Ladous, *Monsieur Portal et les siens*, Cerf, 1985). Il est vrai que, de toutes les œuvres entreprises par Portal, rien n'a subsisté. Mais il a éveillé et formé des hommes qui ont poursuivi l'œuvre.

Marcel Légaut laisse une œuvre écrite d'une grande densité, difficile, riche de substance spirituelle et intellectuelle, radicale dans sa critique d'un certain christianisme "habitué et inhabité", et donc exigeante. Ceux qui, chrétiens de trois générations successives, se réclament de son esprit, ont un héritage encore à découvrir et à mettre en valeur dans l'Église, comme aussi hors d'elle. Ce réseau fluide de ses lecteurs et amis potentiels, n'est-ce pas ce qu'il appelait, d'un mot bien teilhardien : la "fidéisphère", cette communion de ceux pour qui la foi en soi-même, la foi en Jésus et en Dieu, donnent vigueur à l'existence humaine et font encore exister l'Église là où celle-ci croit ne plus être, préparent son émergence là où elle n'est pas encore ?

1992 / mai

Appropriation à soi de l'événement selon Marcel Légaut

Thérèse De Scott
Bruxelles, 20 mai 1992

Au long de sa vie, Marcel Légaut a vécu consciemment l'expérience de la foi chrétienne. Il y a longuement réfléchi. Tous ses écrits sont des écrits sur la vie de foi et la mission, considérées non selon une perspective doctrinale et en usant du langage spécifique de la théologie mais sous l'angle de l'expérience spirituelle, humaine. Ce n'est toutefois que dans les dernières œuvres, celles qu'il entreprend à partir de 1976 et notamment *Devenir soi - Rechercher le sens de sa propre vie* (1980), qu'il a synthétisé de manière vraiment originale sa pensée sur la vie spirituelle.

Très conscient de ce que la modernité a fait perdre au croyant d'aujourd'hui des repères religieux jadis assurés et que les apologétiques anciennes de même que les essais récents de concordisme, ou d'harmonisation des doctrines avec la culture moderne, manquent de pertinence, il centre sa réflexion sur la question de la foi en Dieu tout en se refusant à adopter une démarche proprement théologique, qui ferait de Dieu la cause et l'explication du monde en devenir.

«Les bases sur lesquelles, dans la chrétienté d'hier, on fondait solidement et on bâtissait avec minutie l'édifice théologique qui expliquait la raison d'être du monde et la présence des hommes, d'un monde et d'une humanité pas trop disproportionnés l'un à l'autre, sont maintenant ébranlées sans remède (...) Désormais la critique qu'exercent à leur sujet les sciences humaines conduit au moins à relativiser, en l'inscrivant dans le temps et le lieu de son origine, ce qui, dans le passé, était regardé comme vérité absolue. C'est pourquoi sont définitivement périmées les facilités qu'on pouvait jadis se permettre pour fonder en raison d'une façon irréfutable une croyance en Dieu qui, de ce fait s'imposait à tout homme quel que soit son état spirituel» (*Devenir soi*, 16).

Pour expliciter en quoi consiste la vie spirituelle, Légaut ne part pas d'idées a priori sur Dieu. Au contraire, il prend comme base de départ l'espérance fondamentale qui est au cœur de l'homme et le besoin de sens qui habite, explicitement ou non, chaque être humain. «À cause des dimensions nouvelles de la question que posent la présence de l'homme dans le cosmos et la réalité qu'il est en lui-même, pour pouvoir en outre dominer les conditions de vie ménagées par une société matérialiste, laquelle tend à réduire ses membres à n'être qu'agents de production et que sujets de consommation, il est aujourd'hui capital - combien d'existences s'écoulent de façon sous-humaine et vont même jusqu'à se détruire! - de se demander qui on est, quelle est sa raison d'être, quel est le sens de sa vie» (DS, 20).

Cette option anthropologique prise comme base de départ, Légaut la maintient ouverte sur la transcendance. Sa démarche n'est pas déductive et spéculative; elle est intuitive et inductive. Il s'attache à l'analyse existentielle des expériences humaines fondamentales vécues en profondeur, au niveau de l'intériorité qui caractérise la vie spirituelle. Et ce n'est qu'en finale de ces diverses analyses qu'il tente, notamment par les voies de l'analogie, une approche, extrêmement épurée, du mystère de Dieu.

Dans *Intériorité et engagement* (1977), qui est la transcription, entièrement retravaillée par lui, d'entretiens qu'il a eus avec le Père P. Babin, certains éléments de cette synthèse sont déjà présents au long des quelque cinquante pages consacrées au thème de l'intériorité. Toutefois, il n'entreprend une systématisation que peu après en publiant *Devenir soi, Rechercher le sens de sa propre vie* (1980). Dans cet ouvrage, il mène sa réflexion sur la vie spirituelle en se tenant hors des limites de l'appartenance ecclésiale ou confessionnelle.

La reprise spécifiquement chrétienne de cette réflexion se trouvera omniprésente sous formes de "variations" dans *Méditation d'un chrétien du XXe siècle* en 1983. La thèse de ces trois livres (IE, DS, MC) revient à affirmer que c'est en devenant homme, par sa manière de correspondre personnellement aux appels singuliers de Dieu dans sa propre vie, que le croyant s'approchera de soi-même et de Dieu, du mystère de soi joint au mystère de Dieu. C'est ainsi qu'il tendra vers son accomplissement et qu'il collaborera, pour une part infime, unique et mais indispensable, au déploiement de l'action de Dieu dans le monde. De cette façon aussi, par le témoignage sur son propre cheminement, il pourra indirectement aider d'autres hommes à croire en soi et en Dieu.

Dans cette synthèse sur la vie spirituelle, qui est également une pédagogie de l'expérience spirituelle, juste avant de parler du mystère de Dieu, Légaut consacre un chapitre à ce qu'il nomme "l'appropriation de l'événement". De quoi s'agit-il ?

De ce qui, de l'extérieur, nous arrive de significatif, de nouveau, d'imprévisible souvent, ainsi que des retentissements intérieurs de cette nouveauté, c'est-à-dire de la manière de l'accueillir, d'y réagir, de la comprendre. De plus, si cette nouveauté ne nous laisse pas inchangés, il s'agit encore des refus, des initiatives, des choix décisifs, des sacrifices qu'elle semble solliciter de notre part. En définitive, des orientations que nous donnons à notre vie sous l'effet de cet événement et du sens que nous lui découvrons ou bien que nous inventons en tant que sujets responsables. Et donc aussi de la difficulté d'opérer ces choix et de dégager ces significations.

L'événement est ainsi l'occasion d'une interrogation fondamentale toujours actuelle, particulièrement à certaines étapes de la vie spirituelle et lorsque, à cette occasion, la vie de l'homme se met à dessiner des méandres, lorsqu'elle prend certains tournants capitaux. La mort de Légaut, il y a bientôt deux ans, a été pour beaucoup un événement parce que le simple fait de l'avoir connu, rencontré, ou simplement de l'avoir lu avec sérieux avait été un événement. Vivre le deuil de sa mort n'est pas encore s'approprier cet événement, même quand nous éprouvons intimement la présence dans l'absence... Entrer davantage dans l'intelligence de cette vie, de cette mort de ce croyant peu ordinaire, de cette œuvre sans doute qui relève du génie humain, ce n'est pas encore nous l'approprier. Car il ne s'agit pas seulement dans pareille situation d'une démarche de type intellectuel, bien que la recherche intellectuelle à propos de cette œuvre soit de grande importance. Non, l'appropriation de sa vie et de sa mort, que chacun d'entre nous aura à faire selon ce qu'il est, requiert de notre part un acte d'initiative et de liberté, de confrontation avec notre propre vie et notre propre mort.

Si la vie Légaut et son œuvre ont compté pour nous, la vraie question est de savoir ce que nous ferons, pour la suite de notre propre vie et maintenant qu'il nous a quittés, de l'expérience de la rencontre de ce grand croyant. En outre, si nous sommes chrétiens et attachés à l'avenir du christianisme, la question se pose aussi de savoir comment nous contribuerons à faire mûrir les fruits de cette œuvre pour que nos Églises puissent un jour s'en nourrir. En d'autres termes, la question vitale pour nous est de savoir comment s'exercera notre liberté par rapport à cet événement. «Ce qui nous importe éminemment, écrivait Légaut dans *Intériorité et engagement*, ce n'est pas la longue file des événements, des situations, des états physiologiques ou psychologiques de notre histoire, finalement la succession des nombreux assujettissements variés à l'extrême auxquels nous sommes soumis, toutes choses à quoi nous ne pouvons pas échapper, avec quoi nous devons composer, qui d'ailleurs nous sont radicalement nécessaires pour devenir, sans être cependant fondamentalement enracinées dans ce que nous sommes, c'est ce que nous en faisons» (IE, 22).

S'approprier l'événement n'est pas seulement pour l'homme une démarche nécessaire à sa maturation personnelle, c'est aussi, dans la tradition chrétienne, une démarche biblique et évangélique. Ce que les sages et les prophètes d'Israël, et Jésus lui-même, ont cherché en intériorisant les faits de l'histoire de leur peuple, en méditant sur ce que livraient à leur mémoire ses chroniques et ses traditions de manière

à y découvrir un sens religieux qui éclairerait la destinée du peuple de Dieu qu'ils croyaient être, n'avons-nous pas à le faire aujourd'hui encore, bien que d'un tout autre façon ? Car, nous ne le ferons plus en tant que "peuple" mais d'abord en tant que "personne" et dans des conditions beaucoup plus difficiles parce que notre univers mental n'est plus celui de nos pères dans la foi et que nous n'avons plus le secours des évidences sur lesquelles nos Anciens croyaient pouvoir s'appuyer.

«Qu'il est loin le passé encore tout proche où, comme la colonne de feu qui jadis illuminait Israël la nuit dans le désert, la nuée des évidences manifestait aux hommes chaque jour dans les événements la présence de Dieu sur cette parcelle infime de matière qu'est la terre, perdue dans l'immensité du désert de l'espace, porteuse de façon précaire et par extraordinaire, semble-t-il, de vies et de conscience éphémères!» (DS, 16). À nous, comme à nos pères dans la foi, il importe de découvrir pour en vivre la source de notre être et de notre agir, l'horizon de notre accomplissement. Sans doute sommes-nous "infimes et éphémères" et de peu de consistance sur cette petite planète perdue dans l'immensité des galaxies. Mais nous sommes "nécessaires..." , ajoutait Marcel Légaut. Pour le croire en vérité, il nous faut en faire l'objet d'une recherche ardente et persévérante. «La foi, disait S. Kierkegaard, est la plus haute passion de tout homme».

Pour mettre en évidence l'importance et l'intérêt de ce thème de l'appropriation de l'événement dans l'œuvre finale de Légaut, nous veillerons d'abord à en clarifier les termes, à situer dans son contexte l'approche qu'il en fait, avant d'examiner en quoi consiste cette activité d'appropriation et ce qu'elle implique comme conséquence pour un moderne, si celui-ci réfléchit quelque peu aux conceptions traditionnelles sur la "providence" de Dieu. Nous concluons par des questions plutôt que par des réponses, fidèles en cela à l'esprit de Marcel Légaut.

Clarifications : s'approprier l'événement

S'approprier l'événement, c'est établir une relation signifiante entre ce qui nous vient de l'extérieur et nous-mêmes, que l'événement soit neutre, hostile ou bien favorable. C'est effectuer, d'une manière qui nous soit personnelle, un travail sur soi à propos de cet événement.

Contexte de cette réflexion : devenir soi

Lorsque Légaut parle de "devenir soi", le "soi" dont il est question, n'est en aucune façon l'équivalent d'une idée platonicienne, un idéal ou un modèle qui, dans le ciel des Idées pures, préexisterait à chaque individu. Ce n'est pas non plus le prototype du "soi" s'intégrant dans un "plan divin" que chacun aurait à découvrir personnellement et auquel il aurait à s'égaliser, fut-ce avec "la grâce de Dieu". Non, ce que chacun a à devenir lui reste caché et ne se découvre que pas à pas, à mesure qu'il tend, dans la fidélité aux appels intérieurs, à correspondre à ce qui se promet en lui. C'est une lente et difficile genèse au long de laquelle se constitue l'unicité et l'unité de l'être de chacun.

Cette démarche qui durera toute la vie s'accompagne, surtout quand l'homme atteint à la maturité et cesse d'être "un enfant", d'une activité d'interprétation, de discernement. Elle demande une ressaisie de sa propre vie reconnue comme une histoire, c'est-à-dire comme une cohérence organique, intelligible et en mouvement. Cette compréhension ne s'impose pas d'elle-même à l'intelligence comme le ferait une constatation objective. Elle est, au contraire, le fruit d'un lent travail par effort d'intériorité, singulier comme la vie de chacun est singulière et est appelée à l'être toujours plus profondément. Il n'y a pas de méthode proprement dite pour pratiquer cette interprétation; et celle-ci n'est jamais achevée. Elle n'est jamais possédée non plus car toujours elle peut être remise en question. L'homme peut lâcher et perdre ce fil d'or du sens de ses jours.

Ce travail sur soi à l'occasion de l'événement est capital car il permet d'échapper au vertige de l'absurde et du non sens. Il n'est pas repli narcissique puisqu'il est ouverture à ce qui n'est pas soi. Dans *Devenir soi*, Légaut caractérise ce mouvement d'ouverture par deux attitudes de base : d'une part, recevoir de ce qui n'est pas soi, donc laisser venir à soi et en soi; d'autre part, s'approcher de, aller vers. Il emploie trois termes, "accueil", "approche" et "appropriation", qui tous ont en commun le préfixe latin "ad", exprimant un mouvement en direction de, vers soi et vers ce ou celui qui n'est pas soi. L'accomplissement spirituel s'effectue grâce à ce mouvement dans les deux sens, lequel collabore à l'unité de l'homme, à la synthèse créatrice de lui-même. Cette activité qui est critique et constructive - d'autres diraient qu'elle est de discernement mais ceci ne recouvre pas vraiment ni complètement l'idée d'appropriation - est celle du sujet, du "je", du "je suis" de la "foi en soi" s'ouvrant à la relation à l'autre, à la société, au cosmos et à l'histoire.

Historicité de la vie spirituelle

Parce qu'elle est "vie", la vie spirituelle est aussi croissance, mais aussi possibles régression et dépérissement. Elle se nourrit grâce à cette capacité du sujet à entrer en relation, de manière

personnelle et créatrice, avec ce qui n'est pas lui. Elle génère une histoire singulière qui s'insère et prend sa place propre dans une histoire plus vaste que ce point de l'espace-temps où se déploie la courte vie de l'individu.

Dans *Devenir soi*, Légaut montre que l'appropriation de l'événement n'est qu'un aspect, quoique très important, de la relation plus vaste, personnalisante, de l'homme avec son environnement :

- avec la société, par l'imbrication des métiers, des missions et des fonctions, des lois, des règlements de toutes sortes ainsi que des doctrines et des idéologies qui les justifient,

- avec les autres qui, à des titres divers sont nos prochains mais dans un réseau de relations qui sont soit communes (à chacun est dû respect et intérêt), soit enracinées dans les instincts fondamentaux (paternité et amour humain), soit encore électives (amitié, paternité et filiation spirituelles, communion au niveau de l'existence),

- avec le cosmos que Légaut considère surtout comme "inspirant" lorsque, par la connaissance et la contemplation de la nature, l'homme découvre à la fois la cruauté inhumaine qui y règne au-delà de toute notation morale et, sur notre terre, le caractère hétérogène, étrange de l'homme spirituel au sein de cette immensité.

Dans sa réflexion sur l'appropriation de l'événement, très proche des analyses qu'il avait déjà menées vingt ans auparavant dans *L'homme à la recherche de son humanité* (HRH, 75 sq) à propos de l'activité du souvenir, Légaut décrit la vie de l'homme comme une histoire, sinon entièrement déchiffrable, du moins susceptible de laisser apparaître une unité de sens. Dans la mesure où la foi en soi et la fidélité en animent ou bien en corrigent le mouvement, les événements de notre vie, considérés selon cette perspective, s'inscrivent dans un processus de croissance vers l'unité et l'unicité. Ce mouvement n'est pas linéaire, précisément parce qu'il est infléchi par la survenance des événements ainsi que par les appels intimes dont ceux-ci sont l'occasion pour nous. En récapitulant dans un regard global, "par effort d'intériorité", tout ce qui le relie au réel, le croyant, saisit en lui-même la trace d'une action secrète, discrète mais persévérante, qui n'est pas seulement don et appel mais aussi exigence intérieure. Elle est de lui mais pas que de lui. À cette action il lui faut correspondre selon ce qu'il est. Elle est Acte en acte; c'est elle que, depuis les temps les plus reculés les hommes ont appelée, sous des noms différents, "Dieu". «L'homme est ainsi conduit à voir en cette action qu'il pressent s'il atteint suffisamment l'intelligence de son histoire, l'Acte pur par excellence, sans forme, sans masse, sans inertie, sans accélération, qui se noue à ses activités les plus personnelles et leur confère une réalité particulière, les rendant proprement humaines, les marquant de l'originalité de ce qu'il est en lui-même, les établissant dans une spécificité et une unité qui deviennent siennes exclusivement au point qu'entre son acte et lui toute distance tende à disparaître, au point qu'entre lui et quiconque toute différence tende à grandir (...) À la suite de millénaires de croyants balbutiant leur foi comme ils le pouvaient, comme l'époque le leur permettait, on peut appeler cette action qui opère en soi l'action de Dieu sans nullement se donner de Dieu - et même en s'y refusant - une représentation bien définie comme celles dont par le passé les hommes ont usé si spontanément et si puérilement» (DS, 136).

L'événement

Qu'est-ce qu'un événement ? Bien que Légaut ne se soucie pas d'en énoncer les caractéristiques, les méditations qui dans son œuvre portent sur son itinéraire d'homme ou bien sur "l'épopée spirituelle" de Jésus en sont l'illustration.

L'événement est ce qui survient, ce qui advient dans le temps et apporte avec soi un changement de situation tel que, après l'événement, les choses ne sont plus comme avant. Dans l'entre-deux que constitue l'événement s'est produite une rupture, une discontinuité, l'émergence de quelque chose de différent, plus ou moins imprévisible, qui fait passer d'une situation à une autre. En ce sens il se passe des événements au niveau de la nature à la condition que nous admettions que le monde de la matière et de la vie n'est pas soumis aux seuls déterminismes de la répétition mais qu'il est en évolution. Des faits "nouveaux" y surviennent: le big-bang initial, la naissance de notre terre, l'apparition de la vie puis de la conscience et de l'homme... Il s'y produit aussi des catastrophes naturelles.

Des événements surviennent également et surtout dans l'histoire humaine, au plan de la macro-histoire et de la micro-histoire. Légaut parle à ce sujet de «la toile de fond sur laquelle s'inscrivent dans un désordre extrême bien que déterminé des événements du jour» (DS, 111). Ce sont ces grands événements, pensons à la Révolution française ou aux guerres mondiales mais aussi à des inventions techniques comme la roue ou la boussole, qui ont généralement un impact puissant sur la destinée de millions d'individus.

Dans sa propre vie, il est des événements dont Légaut a souvent souligné l'importance pour lui-même.

Par exemple, la guerre de 1940, ce qu'elle lui a révélé de lui-même et des hommes qu'il commandait mais aussi ce qu'elle a facilité, notamment son départ de Paris, son mariage et son retour à la terre. Il en est d'autres sur lesquels il s'est montré discret, bien qu'ils aient été l'occasion pour lui de choix décisifs, telle la séparation d'avec un ami dont la collaboration au temps de ses années parisiennes lui était indispensable pour les activités communautaires de recherche en matière de foi.

Enfin, il est d'autres événements encore sur lesquels Légaut n'a cessé de réfléchir, par exemple, sur sa rencontre avec M. Portal. Ceci pour une double raison, étroitement liée à ce que Légaut est devenu par la suite. D'une part, M. Portal l'a ouvert sur la vie spirituelle; d'autre part, il a su éveiller chez le jeune normalien qu'il était à l'époque un intérêt passionné pour des questions capitales pour l'avenir des Églises. S'ajoute à cette rencontre, celle de Teilhard de Chardin, ménagée par M. Portal et qui lui a révélé les exigences de l'intégrité intellectuelle dans la vie de recherche, qu'elle soit scientifique ou religieuse. Dans le texte final de *Méditation d'un chrétien du XXe siècle*, ouvrage publié en 1983 et qui suit donc de près *Devenir soi*, l'auteur a développé avec puissance ce ressouvenir de l'essentiel de ce qui l'avait constitué dans l'être.

L'activité d'appropriation

Un événement a des retentissements intérieurs dans la vie d'un homme selon que celui-ci le subit et s'y résigne ou bien qu'il l'accueille et l'assume. Il peut être producteur d'un changement qualitatif positif ou au contraire négatif selon que celui qui en est le lieu passif et le centre actif y exerce ou non cet acte de liberté qu'est l'appropriation.

La manière de réagir à l'événement qui survient dans sa vie peut promouvoir ou non chez l'homme son approfondissement spirituel. En analyste pénétrant de l'intériorité, Légaut se montre très explicite sur les attitudes, le climat intérieur, les conditions et les modalités de cette appropriation. Cependant il se garde bien de définir une méthode ou de proposer des "recettes" qui faciliteraient cette appropriation. D'expérience, il sait que l'appropriation de certains événements, en raison des ambiguïtés, des complexités et des obscurités qui les chargent, est «longue, difficile, douloureuse» (DS, 105) et que «ce n'est que vers la fin de la vie qu'on découvre ces choses» (DS, 114).

Réactions passives et actives

En présence d'un événement neutre ou hostile, l'homme peut adopter une attitude plus ou moins passive, le subir comme une fatalité ou, s'il est croyant, comme une "volonté de Dieu". Il peut aussi s'en accommoder à moindres frais. Cette attitude passive ne change pas cet homme, ou presque pas. Spirituellement, elle le laisse en l'état ou il était, dans l'inertie de la résignation ou bien la prostration du désespoir. Dans le cas du croyant, cette attitude est liée à une vision du monde et à une idée du divin qui fait de Dieu la cause de tout ce qui arrive et qui le rend directement ou indirectement responsable des événements. Elle est difficilement conciliable avec l'affirmation de la liberté humaine. Elle pose des problèmes inextricables à propos du malheur et du mal dans le monde. Elle n'est plus recevable aujourd'hui étant données les connaissances que, grâce aux progrès des sciences et des techniques, les hommes ont acquises sur les déterminismes de la nature et de l'histoire (DS, 102-104).

Il en va autrement de l'activité d'appropriation à soi de l'événement, laquelle suppose une disposition d'esprit critique et réfléchi. S'approprier l'événement consistera à le situer dans le contexte global de son histoire personnelle, seule connue de soi, afin d'en découvrir le sens pour soi, compte tenu de ce qu'on a déjà vécu et compris de soi, compte tenu de la préconscience que l'on a de ce qu'on aura encore à vivre. Il importe ici de maintenir la distinction que faisait déjà Légaut dans les œuvres antérieures, entre "mémoire et souvenir". L'événement n'est pas seulement un fait important qui prend place dans la succession des autres faits de notre vie, il n'allonge pas, sans plus, la chronique d'une vie. Par l'appropriation, il a un impact propre sur l'existence de celui qui l'accueille activement. Il entre de manière signifiante dans son histoire.

«S'approprier l'événement, c'est lui trouver non pas le sens qu'il aurait de manière objective, ni lui donner un sens qui répondrait aux aspirations subjectives du moment, mais lui découvrir le sens qui, à la lumière de l'essentiel de ce qu'on a vécu dans le passé, et aussi sous l'éclairage secret de ce qu'on a à devenir, - et dont il est donné parfois quelque préconscience -, convient à celui que l'on est» (DS, 104).

Deux conditions : lucidité et intériorité

Si l'appropriation est fruit et nourriture pour la vie spirituelle, c'est notamment parce que cette activité implique une préparation, des dispositions stables, des conditions d'effectuation. Tandis que la préparation n'est autre que la maturation progressive de l'adulte, quel qu'il soit, les dispositions favorables sont celles qui accompagnent stablement le développement de la vie spirituelle proprement dite : le recueillement, la patience et la ténacité, l'attente aveugle. Je retiens en outre deux autres

notations, sur lesquelles il a beaucoup insisté et qui permettent de mieux cerner en quoi consiste l'activité d'appropriation : la lucidité et l'intériorité.

En effet, Légaut, insiste sur l'importance capitale de l'intégrité intellectuelle et de l'authenticité inséparables de la lucidité. La lucidité ne relève pas seulement de l'exercice de la raison théorique. Elle est un pouvoir de clarté sur le vécu de la condition humaine. Elle met en exercice l'activité de discernement tant au niveau de l'action et des comportements que de la pensée; à la pénétration d'esprit elle joint le goût du vrai dans la vie. «Vivre vrai avec soi, du moins autant que cela nous est possible et supportable, est-il écrit dans *Méditation d'un chrétien du XXe siècle*, vivre vrai avec autrui, du moins autant que cela nous est accessible et ne lui est pas dommageable, finalement n'être devant soi que ce que l'on est, toutes ces manières de se comporter, même si elles ne se réalisent que fort imparfaitement, ne constituent-elles pas pour l'homme sa seule grandeur, celle qui va de pair avec le véritable sens de son existence ?» (MC, 25). Cette vérité de la vie et des rapports humains, Légaut en montre les exigences à travers les autres aspects de l'appropriation dont traite *Devenir soi*, ceux évoqués plus haut concernant le métier, la fonction, la loi, la doctrine, le sens d'autrui... (DS, 105).

La lucidité, qui est l'aiguillon de l'activité critique, s'exerce sur les évidences, les certitudes, les idéologies véhiculées par la société et qui informent tous nos jugements. Elle peut intervenir efficacement dans l'interprétation de l'événement, notamment lorsque, libéré des autodéfenses et des rêves protecteurs, l'homme s'interroge en vérité sur les causes et les fins de celui-ci par rapport à sa destinée personnelle.

Quant à l'intériorité, c'est un concept difficile à cerner. Paradoxalement, Légaut qui a toujours évité de confondre vie spirituelle et vie intérieure, se sert du concept d'intériorité pour décrire l'activité proprement spirituelle de prise de conscience de soi. La vie spirituelle, même si elle s'appuie sur l'ordre du psychologique, ne relève pas de lui. Au contraire de la vie intérieure, elle échappe aux investigations des sciences humaines. Elle relève de l'ordre ontologique.

Pour bien cerner le concept d'intériorité et d'intelligence par effort d'intériorité, il faudrait ajouter à ce que je viens de mentionner, outre le recueillement, la patience et l'attente, la présence à soi et la conscience de soi. Il faut surtout relire certaines pages de *Mutation de l'Église* (ME, 222-223) au chapitre VII, sur la communauté de foi, où il présente "l'effort d'intériorité" comme la voie spécifique de la découverte de la condition humaine, voie distincte de l'approche philosophique et donc de la seule rationalité. Réfléchir par effort d'intériorité est une activité de l'esprit qui dépasse les perceptions affectives et intellectuelles de la réalité. Cette activité n'est pas réductible à l'exploration de l'inconscient. Elle ne peut pas être totalement raisonnée, ce qui ne signifie nullement qu'elle ne serait que pure subjectivité, aléatoire et transitoire. «Elle ne possède, assure Légaut, aucune certitude, aucune sécurité qui lui vienne du dehors, mais elle est assurée seulement sur son propre témoignage. Ce témoignage, ajoute-t-il, j'en suis responsable bien au-delà de ma conscience morale par la totalité de ce que je suis» (ME, 223). Cette totalité est, selon Légaut, ce que le sujet a eu à vivre (son passé), ce qu'il vit en cet instant et ce que, de par ses potentialités et son histoire il est appelé à vivre dans l'avenir.

Peut-être nous fallait-il faire le détour par l'examen de ces conditions pour mieux saisir la portée des deux modalités de l'appropriation de l'événement, celle qui consiste à assumer (et souvent "dépasser") le poids de l'événement; celle qui consiste à l'interpréter en tant que sujet responsable, c'est-à-dire soit à lui découvrir le sens qu'il a pour soi, soit à inventer le sens qui convient à celui que l'on est et devient.

Modalités de l'appropriation : assumer et interpréter

Il y a dans l'idée "d'assumer" une signification pratique, de l'ordre du comportement. Assumer, c'est accueillir l'événement malgré son poids et lui donner tout son poids dans notre existence. C'est aussi se décider à l'intégrer positivement dans notre vie, à en reconnaître les conséquences et la portée, à réagir ainsi à son égard en persévérant dans la ligne de ce qu'on a à devenir. «Inspirez-nous, écrit Légaut dans une de ses prières qui est comme le "notre Père" de l'homme moderne, une intelligence des événements même les plus déchirants qui nous les rendra bienfaisants. Qu'ils nous portent à connaître notre condition d'homme (...) qu'ils aiguissent notre foi s'ils écrasent nos croyances!» (PH, 74-75). Ainsi en fut-il pour Légaut avant la guerre lorsque le mariage d'un ami très proche sur lequel il comptait pour l'animation de la vie communautaire des jeunes enseignants à Paris et en Auvergne, le mit devant un choix décisif, ou bien décider de se marier lui aussi et sacrifier à cette décision l'avenir de ce groupe de vie évangélique, ou bien continuer seul, à ses risques et périls, à en assumer l'animation. Il continua seul encore sept ans...

Mais l'activité d'appropriation de l'événement est aussi "compréhension et interprétation" de l'expérience du choc, de la perte, de la nouveauté qui survient. Comprendre pour soi l'événement, c'est le situer dans la trame d'autres faits qui font le tissu de notre vie personnelle; c'est découvrir ou encore

inventer le sens pour soi de cet événement. Ce sens n'est pas directement déchiffrable. L'effort d'intériorité, dans son activité d'interprétation enracinée dans la totalité de celui qui cherche à interpréter l'événement, se heurte à un noyau dur et impénétrable qui ne livrera son secret que lentement et jamais entièrement. «...(l'appropriation des événements) ne se produit qu'à la suite de nombreuses autres circonstances de la vie où la fidélité a dû souvent, après de nombreux tâtonnements, ouvrir sa voie...» (DS, 105). Il y faut la foi et cette fine intelligence du réel et de soi qui se développent avec la temps, à la mesure de la fidélité de celui qui en est «le lieu passif et le centre actif» (MC, 257), dans la mesure donc où il correspond à l'appel qui se laisse entendre dans l'événement. Pour le croyant Légaut, l'appropriation de l'événement est une activité spirituelle qui l'ouvre à la question de l'intervention de Dieu dans sa vie d'homme. Cette question est l'occasion par excellence de l'activité de discernement critique portée par la fidélité créatrice. Confronté aux évidences et aux certitudes dispensées par les représentations traditionnelles - "animistes" juge Légaut - des croyances sur Dieu, le croyant moderne est insatisfait de leurs affirmations. Pour en vivre vraiment, il lui faut repenser et renouveler l'idée de la "providence" divine telle qu'elle est communément reçue dans le milieu chrétien.

Affinement de l'idée de Providence

Dans *Devenir soi*, Légaut prend résolument acte des changements d'univers mental induits par la modernité en Occident. Il s'efforce de proposer des représentations dépourvues d'anthropomorphisme ou qui, si elles font appel à l'expérience humaine par voie d'analogie, ne retiennent que les plus spirituelles d'entre elles. L'enjeu de cette réflexion lui paraît considérable. Les concepts de providence et de création ne sont-ils pas au cœur de l'expérience de la foi, de celle de la prière et de la mission, toutes questions fondamentales dont il avait déjà traité dans les tomes I, II, et III ? (HRH, chap. 8 et 9 sur la foi en Dieu; IPAC, chap. 6 sur Dieu et l'Univers; de même que les introductions aux différents textes de *Prières d'homme*).

Critique du "providentialisme"

Je ne m'attarderai pas sur la critique de l'idée traditionnelle de "providence" que Légaut avait déjà menée dans les œuvres des années 70. Dans *Devenir soi*, il a repris de manière synthétique sa critique de ce qu'il appelle alors le "providentialisme" - et en affinant ses analyses - précisément dans ses réflexions sur l'appropriation, en mettant en contraste les vues animistes sur la providence divine avec les représentations qu'il propose au sujet de l'action divine dans les événements. Le "providentialisme" est une conception tellement simpliste de l'action de Dieu qu'elle offense en quelque sorte la dignité humaine. Surtout, elle n'est d'aucune utilité pour beaucoup de croyants aujourd'hui, elle les scandaliserait plutôt. Ce Dieu du providentialisme n'est-il pas un Dieu extérieur à sa création et qui "fourragerait", pour ainsi dire, dans les déterminismes de la nature et de l'histoire ? Ses interventions dans la vie de l'homme peuvent-elles avoir un sens objectif, s'imposant à quiconque, quel que soit son état spirituel, son être, son histoire, sa progression vers son humanité, la justesse de ses vues sur le sens de sa vie, en somme sa foi et sa fidélité ? «Non, pense Légaut, de telles vues générales sur l'action de Dieu dans le monde relèvent du rêve et de l'imagination, des angoisses et des peurs. Elles ne respectent pas le mystère singulier qu'est tout homme» (DS, 120 ss).

Trois concepts liés à l'idée de mission

Pour Légaut, l'appropriation de l'événement est un fruit de la vie spirituelle, qui n'est pas à la disposition de l'homme en tout temps. Elle ne dépend pas de sa seule volonté. Elle serait plutôt comme un don offert qu'il lui suffit parfois d'accueillir, pour son étonnement et son émerveillement. Ce qu'il en dit montre que l'appropriation de l'événement s'effectue à l'intérieur de la prise de conscience d'une relation de dépendance marquée du sceau de la communion. Une relation organique se manifeste aussi entre l'événement, ce que cet homme est et l'œuvre à laquelle il se voue. Les trois mots que Légaut utilise à ce propos appartiennent au langage ordinaire, sans connotation théologique. Il parle d'une "connivence", d'une "connexion", d'une "confluence".

Il y a, dans "connivence", l'idée d'une complicité familière, d'une intimité confiante, d'un arrangement favorable, celle du clin d'œil de la Providence, pourrait-on dire. Mais Légaut garde à cette expression abstraite son caractère impersonnel. Il y a connivence lorsque les événements se montrent favorables et cela se produit lorsque la mission, en quelque sorte "réussit" après les temps noirs et les échecs. Ceci revient à dire que le croyant reconnaît alors une conjonction entre les déterminismes du cosmos en genèse et des évolutions de l'histoire humaine d'une part et le mouvement par lequel se constitue l'histoire de sa propre vie; c'est comme si alors sa fidélité "provoquait" l'événement favorable qui rend possible l'œuvre que ce croyant se sait appelé à poursuivre. Son insistance sur la fidélité, sur l'œuvre et

l'ouvrier, montre qu'il lie fermement ces vues à l'expérience de ce qu'il appelle "la mission". Certes, il se réfère ici à sa propre expérience, mais enrichie de celle d'autrui - «résultat, dit-il, d'observations sur ce qui a été vécu par moi principalement, mais aussi par ceux dont j'ai eu quelque intelligence, accompagnées des réflexions et des vues qu'elles ont suscité en moi» (DS, 22). Une telle perception des événements qui ont jalonné une existence est peut-être exceptionnelle. Jésus a dû la connaître même s'il ne l'a certainement pas pensée en ces termes. Est-ce que nous n'en trouvons pas la trace dans ce mot si familier de sa prière, "Abba", s'adressant à Dieu, comme aussi de sa joie en certaines heures ?

Plus volontiers, Légaut réfléchit à l'action de Dieu en terme de connexion. Ce mot suggère un regard global sur l'univers et sur l'existence singulière du croyant, il n'a pas, lui non plus, de prétention à l'objectivité. Ce croyant se refuse à considérer les relations de cause et d'effet comme explicatives de l'événement. Son idée est que, lorsqu'un homme est à sa place et joue son rôle, il se trouve, pour ainsi dire, à l'intersection du mouvement créateur en lequel se déploient le devenir de l'univers et l'aventure de l'humanité. Grâce à la perception qu'il a des besoins spirituels, spécifiquement humains, de son temps et de l'avenir, ce croyant est singulièrement préparé à y répondre, à épouser même le mouvement créateur qui s'active dans le cosmos. Aussi bien, quand l'œuvre à laquelle ce croyant se consacre est la conséquence de sa fidélité, les possibilités de cet homme s'accroissent de manière à correspondre à ces besoins. Telle a pu être parfois la "consolation" de Légaut lorsqu'il prenait davantage conscience de sa mission et que, ne ménageant pas ses forces, jusqu'à l'extrême de la fatigue souvent, il pressentait quel écho son message trouvait, et trouverait aussi à l'avenir, dans les cœurs.

Dans ce cas précis de la reconnaissance d'une connexion entre l'événement et ce que l'homme est appelé à être et à faire, il ne s'agit pas d'une signification que ce croyant donne à l'événement et où serait mise en œuvre sa seule subjectivité. Il y a, au contraire, comme une objectivité de l'événement, mais mystérieuse, longtemps cachée, non évidente, «la mystérieuse connexion entre son évolution personnelle et celle de l'univers à l'avenir duquel, en retour, il collabore de façon indispensable, bien qu'imperceptiblement» (DS, 112).

La lecture de cet événement, il est parfois donné au croyant de la faire dans une sorte d'immédiateté. Il s'agit alors, à proprement parler, d'une constatation que ce croyant est amené à faire, que n'importe qui ne serait pas à même de faire à propos du même événement. Car c'est en raison de sa fidélité que cet homme "voit" l'événement advenir à l'endroit et à l'heure où son propre devenir, lié à celui de son œuvre se noue avec le déploiement du monde de la matière et de la vie, en ce lieu et en ce temps où lui-même alors se trouve. L'intelligence de cet événement est donc en étroite corrélation avec l'état spirituel de cet homme (DS, 118-119).

La reconnaissance de cette connivence ou la constatation de cette connexion, par l'appropriation dont elles sont l'occasion, collaborent à l'unité de l'homme; elles simplifient et unifient le regard qu'il porte sur son existence. Elles permettent un dépassement : tout prend sa place de ce qui lui est arrivé parce que tout prend son sens de ce qui était essentiel. Même les fautes et les erreurs inévitables du passé, enfin reconnues, en renforçant la conscience qu'il acquiert peu à peu et stablement de son unité, collaborent à cette intelligence de sa propre vie.

«Merveille, cette sorte de "rédemption" qui est plus qu'une "rémission", plus même qu'une réparation, où rien de passif de la vie ne reste négatif mais au contraire apporte sa pierre, une pierre irremplaçable à un édifice dont on ne saurait dire si les fondations, vu le sol sur lequel il avait à s'établir, n'en avaient pas besoin de façon nécessaire pour qu'elles puissent le soutenir jusqu'à son achèvement» (DS, 115). Ainsi en va-t-il encore des sacrifices jadis consentis par fidélité et qui sur le moment et longtemps encore ont été ressentis comme autant de mutilations. Plus tard, tout cela prend sa place et son sens en révélant sa fécondité. «Et voilà que ces renoncements, tout mutilants qu'ils sont encore et qu'ils seront toujours, bien que peut-être sous d'autres formes, apparaissent être à l'homme la source d'une sagesse, d'un détachement libérateur, d'une sorte de légèreté dans la vie; dans une vie qui, certes, ne présente pas seulement des aspects heureux mais dont les côtés contraires, supportés, acceptés peu à peu, arrivent à être finalement épousés, et cela de façon définitive» (DS, 112). La vie de cet homme prend consistance, dans une exacte perception du réel de la condition humaine et de ce que lui-même est dans son être profond.

Cependant, toujours en quête de termes plus exacts pour évoquer cette subtile intelligence de l'événement que permet l'authenticité de la vie spirituelle, Légaut a parfois parlé de "confluence" de l'événement avec la vie personnelle du croyant. Le concept de "confluence" est plus souple et suggère l'impossibilité où nous sommes de nous représenter l'action créatrice de Dieu, sa manière "d'intervenir" dans les événements, ainsi que la difficulté de rendre compte pour soi du sens des

événements qui adviennent.

Plus fondamentalement que l'effort pour entrer dans l'intelligence de tel l'événement de sa vie, l'appropriation de celui-ci est une pédagogie d'approche du mystère de Dieu. Pour Légaut, l'activité d'appropriation personnelle de l'événement, de même que la fidélité qui la prépare, conduisent le croyant à entrer dans l'intelligence de ce qui le meut dans sa vie lorsqu'elle est proprement humaine et personnelle. Elle est une méditation interrogante sur le mystère de l'homme joint au mystère de Dieu. Au cœur de cette action «en lui, qui est de lui mais pas que de lui» cet homme reconnaît - c'est le pas de la foi qui l'y autorise - la réalité impensable qu'est Dieu. Il n'y a pas de représentations de l'action de Dieu en l'homme qui satisfasse le croyant Légaut. Il sait que toutes celles qu'utilise l'homme sont des "modèles", des "figures"; que l'analogie est une approche utile mais qu'elle ne doit pas avoir de prétention à la vérité proprement dite. Le fini ne peut saisir l'infini.

Certes, si l'on se tenait trop fermement à cette option de base, tout discours sur Dieu deviendrait impossible, toute théologie serait vaine et tout enseignement vidé de son contenu. Ce n'est pas ce que soutient Légaut. Sur ce point capital il a parfois été mal compris. La seule conviction qui soutient sa critique du providentialisme ou d'une théologie traditionnelle de l'événement est que la représentation de l'action créatrice de Dieu doit être dégagée des croyances périmées sur l'univers et sur la condition humaine. Elle est aussi qu'aucune théorie ne devrait être absolutisée car nos concepts n'atteignent pas l'être du réel. C'est pourquoi il refuse, pour sa propre recherche spirituelle, le réalisme ontologique soutenu par certains. Fidèle en cela à une tradition spirituelle qui a toujours été présente dans le christianisme - la théologie que l'on dit "apophatique" c'est-à-dire, celle qui affirme l'inconnaissabilité de Dieu, Légaut dit ce qu'est sa relation avec "son" Dieu en recourant à l'analogie de la rencontre et de la communion humaine au niveau de l'essentiel. C'est par la voie de l'intériorité spirituelle qu'il évoque la relation à Dieu. Dans la Bible, pour dire l'intimité de l'homme avec "son" Dieu, le Cantique des cantiques recourt à l'allégorie de l'amour et du langage des sens, voire de la sensualité. Je crois que c'est un pas dans l'humain qu'accomplit Légaut lorsqu'il compare la relation du croyant à "son" Dieu à celle qui se développe entre deux êtres intériorisés et fidèles, chacun selon ce qu'il est, lorsque ceux-ci communient au niveau de l'existence, c'est-à-dire de l'essentiel dont ils vivent. (Voir les très belles pages 138-139 dans DS).

Confirmation et joie

Y a-t-il encore beaucoup à ajouter sur l'appropriation à soi de l'événement et son rôle dans la vie spirituelle ? Celle-ci ouvre le croyant, à l'heure du recueillement et surtout quand il approche de la fin, à l'activité du souvenir qui le fait entrer dans l'intelligence de son passé et de son présent, dans la préconscience de son avenir et de l'avenir de son œuvre parmi les hommes. Parce qu'elle est animée par la fidélité, l'activité du souvenir le confirme dans l'authenticité de sa voie et l'ouvre sur la joie.

Les pages que dès le commencement, c'est-à-dire dès *Prières d'un croyant* (PC, 201), Légaut a consacrées à la joie d'être sont nombreuses. Elles ne sont jamais candides! Elles intègrent les duretés de la condition humaine. La joie d'être n'est jamais confondue avec les joies qui procéderaient d'événements heureux mais de toute façon contingents. «Joie de l'automne d'une vie, après les durs travaux et les étés torrides quand la nature entière entre dans son repos et s'ouvre dans la splendeur et le calme des jours sur le silence immense de l'hiver étincelant (...) Joie du crépuscule, quand les étoiles s'allument au plus noir du ciel et qu'au cœur du croyant remontent les souvenirs de ce qu'il a vécu; souvenirs tout éclairés d'une lumière nouvelle où les ombres elles-mêmes prennent leur place sans prix» (MC, 311). Cette page magnifique qui termine, dans *Méditation d'un chrétien du XXe siècle* la grande "Méditation pour le soir de la vie" le dit avec une rare intensité poétique. Elle exprime sur un mode lyrique, ce qu'est en cette heure pour Légaut l'entrée pacifiée dans l'intelligence de sa vie et de sa mort. C'est une page que, généralement, son auteur s'abstenait de lire. Sans doute pressentait-il que d'autres auraient à la lire un jour quand ils feraient mémoire de lui. Et c'est ce qui fut effectivement lu au moment de ses funérailles dans la cathédrale de Die.

À cette joie du soir font écho bien d'autres pages de cette œuvre, par exemple, la méditation sur la Samaritaine, évoquant la joie de Jésus prenant conscience de la fécondité de sa mission. En cette joie de Jésus, lui-même se retrouvait. «Quels horizons alors se laissaient découvrir à vos yeux, écrit-il s'adressant à Jésus, alors que, à l'occasion de cette rencontre, vous revenait, transfiguré à cette heure, tout ce passé que vous aviez vécu dans la foi et la fidélité dès votre prime jeunesse et au long de vos années ? O joie de votre être, Jésus, de loin je puis la partager car elle ne m'est pas étrangère» (MC, 210). L'activité d'appropriation qui, au long de la vie, a porté sur des événements particuliers, fait entrer peu à peu l'homme spirituel dans une perspective plus large, un «regard plénier à force d'être global», précise Légaut, toujours dans ces textes sur la joie d'être. Ce regard totalisant, qui est plus encore du

dedans que du dehors, distrait l'homme de tout ce qui en lui et hors de lui n'est pas lui. Il est comme une saisie par lui, furtive et indicible de son être dans le temps et comme hors du temps. Regard absorbant de la contemplation «sur le seuil de l'être»...

La démarche : rationalité et intériorité

Légaut écrit, en finale de *Devenir soi* que, pour entrer dans l'intelligence de la conjonction entre l'événement et soi au niveau spirituel, il faut sans doute que l'homme moderne unisse rationalité et intériorité; en d'autres termes, «une science qui doit essentiellement être impersonnelle à une sagesse qui s'apparente à l'originalité de chacun» (DS, 123). La science, par sa rationalité et sa dimension critique, peut vacciner cette sagesse contre toute contamination de l'ordre du rêve et de la superstition. Elle aide à situer doctrines et représentations dans l'univers mental d'un temps et d'un lieu et ainsi à ne pas les absolutiser indûment.

Quant à la sagesse, elle est d'un autre ordre que la science comme l'homme est d'un autre ordre que celui du monde de la matière et de la vie. C'est à ce niveau de la sagesse que l'homme peut progresser dans l'approfondissement humain, lequel l'aide peu à peu à s'ouvrir au mystère de Dieu joint au mystère de soi. Par cet effort d'intériorité porté par la fidélité, le croyant devient soi; il découvre le sens de sa vie; il développe l'œuvre qui est sienne comme nulle autre. Il entre dans la seule approche véritable de Dieu qui lui soit désormais possible.

Considérant l'ensemble de son propos dans *Devenir soi*, Légaut, dans une postface, fait valoir que ce cheminement et cette approche qu'il propose à notre réflexion sont fondamentalement évangéliques. Car ils sont dans la ligne de ce que Jésus a vécu en son temps. Il est manifeste en effet que, bien compris, *Devenir soi*, et notamment ce qui y est développé au sujet de l'appropriation de l'événement, permet un regard renouvelé sur l'épopée spirituelle de Jésus, sur l'unité profonde et la grandeur unique de sa brève et tragique destinée. Ce regard, les auteurs des Évangiles l'ont exprimé de manière très inspirée. Le croyant d'aujourd'hui, dégagé de certaines représentations faciles du rôle de Dieu dans sa vie, est invité à le porter sur Jésus et sur soi.

Cette rencontre improbable entre science et sagesse dans le travail d'intelligence de sa propre vie et de celle de Jésus est une tâche nouvelle à chaque étape du développement de la culture. Légaut, pour sa part, s'y est essayé d'une manière incomparable dont nous commençons seulement à entrevoir les implications pour la vie de foi aujourd'hui. Son œuvre est un appel pressant à conjuguer ces deux voies d'approche du réel que sont la rationalité, avec ses exigences critiques et de méthode, et l'intériorité qu'on ne peut découvrir sans entrer dans un chemin d'authenticité et de conversion à soi.

La manière dont, au soir de sa vie, Légaut méditait les lettres de Paul et les Évangiles tout en regrettant le peu de temps et de forces qui lui restaient pour mieux connaître l'état des recherches exégétiques et les avancées des sciences humaines en général, tout en reconnaissant aussi avec étonnement la justesse de certaines de ses propres vues de lecteur assidu des Écritures, demeure une question qui nous est personnellement adressée. Ne met-elle pas en évidence une voie ouverte notre recherche ? N'est-elle pas dans et pour l'Église un appel à entrer dans le sillage de celui qui fut un grand penseur parce qu'il était un grand vivant et un grand croyant ? Un appel, pour ceux et celles qui sauront l'entendre, à se livrer à ce "travail de la foi" qu'il a poursuivi avec tant de passion durant sa longue vie.

1992

Marcel Légaut (1900-1990)

Gérard Soulages
Fidélité et Ouverture

M. Robert Masson m'a demandé un témoignage sur Marcel Légaut. Je me suis récusé. C'est M. l'abbé Paul Toinet qui a accepté de parler de cet ami pour *France Catholique*. Je publie plus loin cet article dont j'admire la sobriété, l'intelligence respectueuse de l'homme, la secrète rigueur de jugement. Je vais essayer de dire aux amis de *Fidélité et Ouverture* ce qu'a été pour moi l'homme exceptionnel qu'est Marcel Légaut. Mais que l'on soit indulgent : ce témoignage me coûte parce que Légaut est entré dans ma vie. Or, un jour, j'ai dû me séparer de lui et partir seul.

1) Comment ai-je connu Marcel Légaut ?

C'est par André Négrin que j'ai été introduit dans le groupe de Marcel Légaut. A. Négrin, était un ouvrier, profondément chrétien. Il avait dans sa jeunesse travaillé à la mine puis il s'était établi charpentier-menuisier. Bouillonnement des années 1927-30, qui avaient vu naître la J.O.C. : «Nous referons chrétiens nos frères».... Mystère de toute vie humaine, André Négrin voulut devenir prêtre,

donc prêtre-ouvrier. Élevé au sacerdoce, il reprit le travail, avant tout pour les enfants qu'il avait recueillis après la débâcle de 1940. Il fallait les élever et les nourrir, comme font tous les pères de famille. Je publierai un jour une étude sur lui et sur la famille, qui pourra faire réfléchir.

C'est par l'abbé Codis, aumônier de la C.F.T.C., que ce simple ouvrier qu'était André Négrin, était entré dans le groupe de Marcel Légaut, composé alors presque uniquement d'intellectuels, certains de haut niveau. Mais paradoxe : non seulement Négrin avait été fraternellement accueilli, mais il avait très vite trouvé sa place, discutant d'égal à égal avec de jeunes agrégés, car Négrin était supérieurement intelligent et les difficultés de la vie réelle, ses débats avec ses camarades de travail, lui avaient donné une expérience, une solidité de réflexion, une profondeur de jugement qui émerveillaient parfois Légaut lui-même. C'est Négrin qui, en 1932, me poussa à lire *Les deux Sources de la morale et de la Religion* de Bergson et c'est encore, grâce à lui, que j'ai pu approfondir *Le soulier de satin* de Claudel, ainsi que l'œuvre de Bernanos, *Sous le soleil de Satan* et *Le journal d'un curé de campagne*.

2) La vie à Chadefaud-Scourdois

Entre 1934 et 1939, je passais tous les étés, en entier, à Chadefaud-Scourdois, les deux maisons de campagne d'Auvergne que Légaut louait et où il recevait ses amis. «Légaut a rajeuni le christianisme», me répétait l'abbé Gaudefroy, un savant, spécialiste de cristallographie, fils spirituel du Père Portal, marqué par la crise du modernisme, qui devait terminer doyen de l'Institut Catholique de Paris. En 1920, l'abbé Gaudefroy prit pour assistant le Père Teilhard de Chardin.

Qu'étaient ces rencontres de Scourdois-Chadefaud ? Les journées de St Pierre de Colombier ou du Grand-Fougeray peuvent donner aux amis du groupe "F et O" une certaine idée de nos rencontres. D'abord le matin, la messe, précédée du chant de prime, une messe face au peuple (ce qui était alors unique), célébrée selon la sobre grandeur de l'ancienne liturgie latine dans un recueillement impressionnant. La plupart des camarades du groupe Légaut étaient des normaliens et des normaliennes, venant souvent de la demi-incroyance ou de l'incroyance totale. Pour eux comme pour nous tous, la célébration des saints Mystères avait quelque chose de poignant et de terrible, comme si le Christ était déjà sensiblement présent parmi nous. Et par la foi, nous savons que le Christ est présent lorsque nous célébrons l'Eucharistie. André Méhat pourra donner son témoignage, je n'exagère pas. La matinée se partageait en trois, épiluchage des légumes et travaux de ménage, lecture des évangiles avec Gabriel Rosset comme animateur ou bien Georges Belleville et Henri Tournissou, heure silencieuse à la chapelle, totalement silencieuse, de 11 h à midi. La place faite au silence est une des grâces de Marcel Légaut. Le silence permet le recueillement et l'approfondissement de notre vie; il ouvre la vie à l'adoration, à la soumission de notre être à Dieu. Refus du divertissement pascalien, nous les modernes sommes des agités, d'où nos déséquilibres. C'est à la chapelle de Scourdois (une ancienne cave à vin, voûtée), durant cette heure quotidienne de silence, que j'ai découvert les Pères de l'Église et que j'ai lu les Pères apostoliques dans l'édition Hemmer. L'après-midi, à 15 heures, topo d'un camarade, très souvent de Légaut : présentation d'une œuvre littéraire du moment, Péguy, Claudel, Bernanos, ou méditation d'un texte de l'évangile. Je n'avais jamais entendu méditer l'évangile de cette manière. Les livres publiés chez Grasset : *Prières d'un croyant*, *Condition chrétienne*, peuvent donner un aperçu de cette manière d'aborder l'écriture. Une spiritualité très fondamentale, nourrie à l'enseignement de Jésus lui-même, éclairait notre vie personnelle et découvrait à chacun de nous les dimensions et les étapes de toute vocation. Ensuite, à 18 heures, c'était le salut au Saint-Sacrement, animé par des chants, des hymnes, des psaumes pris à l'ancienne liturgie, avec la lecture de quelques beaux textes tirés de l'Écriture ou des grands auteurs spirituels. Enfin, le soir, à 21 heures, nous chantions complies et, dans la demi-obscurité de la chapelle, nous récitons le chapelet, très lentement...

3) Qui était Marcel Légaut ?

Qui donc était Marcel Légaut pour pouvoir imposer, d'emblée et sans vraies difficultés, une vie quasi monacale à de jeunes universitaires et à des étudiants amoureux de discussions qui ne finissent jamais, avides de culture et de liberté absolue dans le domaine de l'esprit ? Il est arrivé à Légaut de parler plusieurs fois de lui-même, de l'origine de sa vocation et même de sa vie personnelle. C'est ainsi que j'ai deviné ce qu'avaient pu être ses parents : un père mathématicien exigeant et peut-être sévère, une mère admirable, pleinement femme, d'une immense douceur, toute renouvelée par la vie chrétienne. Légaut étonnamment doué en mathématiques commence sa thèse à l'âge de 15 ans et la mène à bonne fin en même temps que l'agrégation : «Quelque chose de très essentiel» me disait l'abbé Gaudefroy. Je n'en sais pas plus. D'où l'itinéraire normal d'un élève très intelligent, né dans une famille studieuse, Normale Supérieure, agrégation et thèse, nomination dans une chaire de faculté : Nancy, Rennes, puis

Lyon (à la fin de sa carrière, volontairement interrompue). Légaut était un professeur redoutable, donnant des cours d'un très haut niveau, très exigeant pour ses élèves, parfois même dur. Jean Le Chevalier, un ami accablé par la maladie pour qui Légaut avait une profonde affection, avait été impitoyablement collé par lui au certificat de mécanique rationnelle. Ce trait caractérise Légaut, un être très sensible mais à qui la vie spirituelle avait découvert la nécessité, la dureté du réel. Cette vie entièrement consacrée aux seules mathématiques, avait fait de ce jeune homme un être en marge de la grande culture littéraire et philosophique. Son vrai dépassement était la voie intérieure qui le conduisait à Dieu. Légaut savait ses limites culturelles, aussi était-il très attentif aux camarades du groupe nourris de littérature et d'art et il se mettait spontanément à leur école. Mais bientôt il les dépassait. Il faut voir avec quelle intelligence profonde et quelle passion retenue, muselée, il commentait André Gide, François Mauriac, Paul Claudel, Georges Bernanos, Gabriel Marcel. Pourtant l'essentiel de sa vie était ailleurs. Légaut portait en lui une vocation spécifiquement religieuse, contrariée par son père, vocation qui devait échouer par suite de conseils peu judicieux. C'était la Trappe qui l'attirait avec son apparente dureté et sa mystérieuse douceur. «Je ne voudrais pas être celui qui a conseillé Légaut de rester dans le monde pour y réaliser sa vocation», m'a dit plusieurs fois un jésuite éminent qui fréquentait le groupe, le Père d'Ouince. Les choses étant ce qu'elles sont, Légaut, devenu professeur de faculté s'enracine dans l'Université avec pour ambition, celle de fonder une sorte de communauté monacale qui vivrait de la recherche scientifique la plus exigeante et de la vie spirituelle la plus abrupte. Mais n'était-ce pas témérité ? Le Père spirituel d'une communauté de moines doit avoir une grande expérience de la vie chrétienne et de la vie humaine. Or, de ce point de vue, le Légaut mathématicien ignorait bien des choses. C'est ainsi qu'il avait exigé qu'Antoine Martel se remette au travail pour mettre au point l'admirable conférence sur la Charité que cet ami devait donner, en 1931, aux Journées Universitaires de Montpellier. Quelques jours après, Martel montrait à Légaut les radios de ses poumons. Cet ami n'avait plus que quelques mois à vivre.

Marcel Légaut fut avant tout un spirituel, puisant sa nourriture aux maîtres les plus classiques, avec tendance, au tout début de sa vie, à un certain jansénisme et à une intégrité de la foi qui aurait pu ouvrir la voie à l'intégrisme. C'est lui-même qui l'avouait. Cela est arrivé à son ami mathématicien, le Père Guérard des Lauriers. Au début du groupe, Rodriguez était un de ses auteurs préférés, ainsi que l'Imitation de Jésus-Christ. Je penserais facilement que c'est le Père Portal que l'a délivré d'un certain blocage spirituel. Je reviendrai plus loin sur l'influence qu'a eue ce religieux exceptionnel. Pourtant notons dès maintenant un aspect de cette influence. Le Père Portal était lazariste, il devait découvrir à Légaut l'immense importance des pauvres et les splendeurs de la spiritualité du 17^{ème} siècle. La lecture de l'évangile, une lecture quotidienne, assidue, incessante, a fait le reste. Petit à petit, Jésus de Nazareth est devenu le maître de son cœur. Légaut connaissait mal l'Ancien Testament et, bien que nullement tenté par le marcionisme, il aurait facilement rejeté certaines représentations, à mon avis inexacts, que l'on se fait du Dieu de la Première Alliance. En revanche, la figure d'Abraham entrait bien dans sa vie et c'est avec une passion certaine qu'il lut Kierkegaard et le premier Karl Barth. Peut-on dire que Légaut était un "volontariste", un homme qui souligne l'importance d'une logique de vie fondée sur l'effort spirituel ? Ce qui est certain, c'est qu'il jugeait avec sévérité les improvisations finalement faciles de certains intellectuels qui n'engageaient nulle part leur existence. Il avait en horreur les "cérébraux" (c'était une de ses expressions) dont la pensée abstraite construisait des systèmes durcis. Il méprisait toute forme d'idéologie, fut-elle théologique. Je l'ai déjà dit : Légaut connaissait très mal les philosophes et il n'avait certainement pas lu Schopenhauer, par certains côtés assez proche d'un de ses choix intérieurs. J'ai fait un jour, à Mirmande, un topo sur la spiritualité de Nietzsche, donc sur l'importance de la lucidité et de l'effort radical, absolu, le seul qui permette à l'homme de dépasser son conditionnement et lui fasse pressentir le secret ultime de la vie. Légaut avait été intéressé mais il avait aussitôt dit à Pierre Voirin, qui était présent, que Nietzsche n'était pas la bonne voie. Le maître de Légaut, c'était bien Jésus de Nazareth, celui des évangiles et de la foi, qui est allé jusqu'au bout de lui-même, parce qu'il vivait totalement d'un au-delà de lui-même, de Celui qu'il appelait son Père et qui était Dieu connu dans ses profondeurs. La sainteté héroïque était la voie qui "tentait" Légaut, sainteté qu'ont recherchée les fondateurs d'ordres religieux, celle qui l'inclinait à tout laisser pour entrer à la trappe et vivre avant tout de la présence de Dieu.

4) Comment juger Légaut ?

Pourquoi me suis-je éloigné de Marcel Légaut ? Je le sais : ce type de question est "insensé" parce que Dieu seul voit ce qui se passe dans le cœur de l'homme. Lui seul voit ce qui est "sensé", ce qui a un sens véritable. Pourtant c'est Légaut qui se pose à lui-même ce problème. Dans l'Avertissement de

son livre *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du Christianisme*, nous lisons ceci : «*Ce livre est peut-être profondément erroné... Si ce livre est faux, il l'est de façon irrémédiable...*»

Mais Légaut ajoute : «*Même si ce livre est gravement erroné, la vie de cet homme n'aura pas été consumée en vain... une erreur n'est pas nuisible en soi lorsqu'elle se manifeste avec netteté, sans se dérober dans le clair-obscur des insinuations et des demi-conclusions. Au contraire elle est toujours bienfaisante, quoique indirectement, quand on la pousse jusqu'au bout de ses conséquences avec rigueur intellectuelle, sans minimiser en rien tout ce qu'elle implique. Alors elle montre son vrai visage et manifeste que là n'est pas la vérité. C'est pourquoi il est bon que ce livre soit écrit par un croyant et non par un pur intellectuel. Seul un croyant peut aller de façon utile jusqu'au bout d'une erreur tant qu'il le fait avec tout son être. Les intellectuels ne font que jouer avec elle, légère comme une danseuse*».

Et Légaut avouait dans l'intimité que le Père Portal ne l'aurait pas approuvé...

a) Échec apparent de toute vie humaine

La première réponse à cet angoissant problème est certaine. L'échec humain est celui qui conclue toute vie lorsque celle-ci veut entrer dans une voie analogue à celle de Légaut, celle qui ordonne l'homme à la sainteté de Dieu. Le Christ meurt sur la croix, l'échec qui est la suprême victoire. Pourtant, du point de vue seulement humain, échec : «*Eloï, Eloï, lama sabachthani ? - Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*» (Mc 15, 34 ; Mt 27, 46). Mais aussitôt après : «*In manus tuas, commendo spiritum meum - Père, entre tes mains je remets mon esprit*» (Luc 23, 46). Et l'évangile de Jean avait précisé : «*J'ai soif - Tout est consommé*» (Jn 19, 28-30). Mystère de la Passion du Christ, de cette tragique soumission au Père, qui dépasse les forces de l'homme : «*Non voluntas mea, sed tua - Non pas ma volonté, mais la tienne*». Nous sommes dans l'univers de la Rédemption : «*Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa Gloire*» (Luc 24, 26).

Lorsque nous passons de la vision de Dieu des choses humaines à une vision rationnelle, réfléchie de ces mêmes choses, donc au niveau des causes secondes, les explications se multiplient. Ai-je le droit de tenter ce genre d'analyse des actes d'un frère que Dieu a rappelé à lui ? «*Munda cor meum ac labia mea, omnipotens Deus. Purifie mon cœur et mes lèvres, ô Dieu tout puissant, toi qui as purifié les lèvres du prophète Isaïe avec un charbon ardent*». Je vais tenter ce genre d'analyse en sachant que tout ce que je dirai devra être complété, précisé, rectifié, et en un sens nié. Seul Dieu sait le vrai secret de Légaut. Seul Dieu sait le secret de notre cœur. «*Nolite judicare. Ne condamnez pas*». Tragique du Jugement dernier qui nous remettra tous, nous l'espérons, entre les mains de la miséricorde de Dieu.

b) Explications humaines d'un certain échec du premier Légaut

Je penserais facilement que le Père Portal est, en partie, à l'origine de l'évolution spirituelle de Marcel Légaut. J'ai dit plus haut que ce religieux était hors du commun. C'était pourtant un lazariste entièrement fidèle à la spiritualité de Saint Vincent de Paul. Mais l'aventure de sa vie personnelle avait bouleversé bien des choses. En lien d'amitié avec Lord Halifax, il avait travaillé à la réunion de l'Église anglicane et de l'Église romaine. Léon XIII avait été intéressé. Hélas, les obstacles étaient trop nombreux, ce fut l'échec. Le Père Portal fut marqué par cet échec. Il dut survivre dans des conditions difficiles... C'était la crise moderniste. L'autorité ecclésiastique se montra sévère à son égard. C'est par accident, en dehors des règles habituelles, que les Normaliens de la rue d'Ulm le reconnurent et le prirent comme aumônier. Or Légaut était le fils spirituel du Père Portal. Comme cela arrive fréquemment, le disciple épouse à l'excès les épreuves que connaît son maître. Légaut gardera toute sa vie une certaine distance avec le pouvoir ecclésiastique. Il portait en lui un jugement sévère contre les sanctions qu'au cours de son histoire l'Église avait dû prendre contre ceux qui avaient voulu ouvrir des voies inhabituelles, inévitablement discutables. Exil du Père Teilhard de Chardin, condamnation d'Édouard Le Roy, drame de Loisy qui se débattait avec des problèmes exégétiques insolubles parce que mal posés, le jeune Légaut vivait tout cela. Il avait reçu, dès son adolescence, une formation catéchétique solide mais nécessairement simplifiée. Par le Père Portal il découvrait la complexité des problèmes de la théologie, en particulier dans le domaine de l'exégèse et de l'histoire des dogmes. Légaut vivait en profondeur de ce qu'il avait reçu de l'Église et d'une méditation quotidienne de l'Évangile. Mais quelle est la valeur historique de ces livres dont la richesse spirituelle bouleverse bien des existences ? Je me suis heurté, un jour, à Légaut sur ce point. Il conseillait à des amis la lecture de Goguel et il leur passait l'œuvre de Loisy : «*Vous avez tort, lui ai-je dit, pour des gens sans formation, Loisy est du poison*». Dès le 18^{ème} siècle, avec Reimarus et Lessing, et auparavant avec Spinoza, l'univers chrétien occidental, surtout dans certains milieux protestants, est gravement blessé. Les textes du N. T. sont jugés tardifs, témoins seulement de l'ébullition d'une foi naissante, celle des premiers chrétiens. D'où Hegel, Strauss, Feuerbach. Un théologien protestant, disciple de Hegel, Bruno Bauer,

avance, au milieu du 19^{ème} siècle, des dates extrêmes pour l'origine des évangiles. Albert Schweitzer, malgré son génie, ne se délivrera pas de ces problèmes et se réfugiera médecin en Gabon, en 1924. Rudolf Bultmann, très marqué par la critique libérale, inventera la démythologisation. En fait, pour tous ces hommes, l'histoire de Jésus est pratiquement insaisissable. Seule reste la foi chrétienne dont les richesses sont immenses, inépuisables... mais est-ce que cela suffit ? Avocat du diable, j'ai demandé un jour à Légaut, «Pourquoi Jésus ? et pourquoi pas Socrate ? - C'est tout le problème», me répondit-il. Aujourd'hui même, alors que j'écris ce témoignage, les enfants du catéchisme que dirige ma femme ont posé plusieurs fois et de manière différente la même question, avec d'autant plus d'inquiétude que la nouvelle catéchèse centre tout sur Jésus et ignore beaucoup trop le mystère de la Révélation du Dieu vivant... Légaut maintenait sans hésiter Jésus de Nazareth mais, d'après lui, seule une vie spirituelle intense pouvait permettre à un croyant de retrouver l'enseignement véritable de Jésus et le secret de son être. Tentation de fidéisme. Les amis de "Fidélité et Ouverture" comprendront pourquoi j'ai donné tant d'importance à certains problèmes historiques, et d'abord aux dates des documents transmis par les évangiles. Nous ne remercierons jamais assez l'abbé Carmignac pour ses travaux sur les sémitismes et Adrien Delclaux pour ses recherches sur les Actes des Apôtres. Et nous avons le petit livre de Jacques Perret, *Ressuscité ?*, tout en finesse et d'une érudition exceptionnelle, ainsi que les travaux de Riensenfeld et de Gerhardsson, dont le Bulletin 60 a parlé. Je le répéterai inlassablement, les documents transmis par les livrets évangéliques nous permettent de remonter à la première génération chrétienne, y compris ceux du quatrième évangile, ainsi que me l'a écrit plusieurs fois Oscar Cullmann. Le témoignage donné à la fin de sa vie par John Robinson devrait faire réfléchir: «Il faut "re-dater" le Nouveau Testament». Les apôtres étaient des "témoins oculaires" du Jésus de l'histoire. C'est pour cela qu'ils sont devenus les "serviteurs de la Parole" (Lc 1,1). Certes, les problèmes ne sont pas résolus pour autant et il sera toujours difficile de séparer, dans un récit évangélique, ce qui dépend directement du témoignage et ce qui relève de l'interprétation de ce témoignage. Il y a le fait historique mais ce fait a été médité, éclairé par la foi, prêché à la communauté, célébré dans la liturgie. Il est devenu "Parole de Dieu", chargé de signification spirituelle et doctrinale, nourriture pour le croyant. Mais, grâce à une datation exacte des écrits du Nouveau Testament (en fait, celle des Pères de l'Église), l'historicité des évangiles est retrouvée et le fidéisme irrationnel est rejeté. Le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi sont un seul et même être.

Plus fondamentalement, nous avons l'Église qui vit de la Révélation du Dieu vivant et la transmet. Héritière d'Israël, c'est elle qui a constitué définitivement les Écritures, les garde, les communique aux fidèles et les interprète lorsque la confusion divise les croyants et les engage sur de fausses voies. Alors l'Église nous renvoie à l'essentiel, aux professions de foi qui concluent les Conciles. Une hiérarchie commande la foi catholique : d'abord l'action de Dieu dans l'histoire, l'Histoire du Salut, ensuite l'écho de cette action l'Écriture et la Tradition, enfin la foi de l'Église qui éclaire et interprète. D'où la certitude catholique : «Je crois parce que Dieu a parlé. - Je crois ce que croit l'Église, ce qu'elle enseigne». Abandonnés à nos faibles forces et à notre seule raison, nous trébuchons et nous nous divisons. Donc, dans la foi catholique, une assurance fondamentale nous permet de recevoir l'Écriture comme Parole de Dieu et de la méditer indéfiniment.

Hélas, c'est cette assurance qui a manqué au deuxième Légaut. Comme catholique, il avait les certitudes du Credo et de l'enseignement habituel de l'Église. Mais, avec son esprit critique et à cause d'un certain manque de compétence, surtout sous la pression des modes du moment, il butait sur l'interprétation de cet enseignement et, plus immédiatement, sur l'interprétation des Écritures. D'où une tentation intérieure et même un doute qui pesait sur lui, non pas sur le Credo professé par l'Église (je ne l'ai jamais vu remettre en question le Credo) mais sur l'exégèse et sur la théologie. Pour rejeter cette tentation de doute, il affirmait ce qu'il appelait "la foi en soi-même" qui sonnait comme un défi et il se retranchait dans une "foi nue" fondée finalement sur la seule spiritualité. C'est ainsi que j'explique ses derniers livres, à première vue ordonnés avant tout à la connaissance de l'homme et à son approfondissement, mais qui sont, en réalité, une méditation sur une expérience religieuse passée dont il gardait la nostalgie. Avec ses derniers écrits, on peut tirer toutes sortes de simplifications de sa pensée, l'opposition entre croyances et foi, entre religion d'autorité et religion d'appel, entre Église enseignante et Église communion; oppositions qui feraient de Légaut un disciple de Paul Sabatier. Je pense qu'il n'a pas lu cet auteur. De plus, ce rapprochement avec les protestants serait une fausse piste car Légaut est nourri par l'Église catholique, par ses certitudes et ses affirmations, par sa spiritualité, par sa liturgie et ses sacrements, par sa morale et même par sa discipline. En son fond, sa spiritualité pourrait s'apparenter à la tradition jésuite, tendant à souligner le rôle de l'effort et de l'ascèse, parfois jusqu'à un certain semi-pélagianisme. Ce chrétien n'a jamais voulu rompre avec l'Église. Tant que le

Père d'Ouince fréquentait le groupe et le conseillait, Légaut mesurait ses paroles ou bien se taisait. Dans le Père d'Ouince, il respectait l'Église. Hélas, d'autres ecclésiastiques n'ont pas toujours eu l'intelligence de ce jésuite et certains l'ont encouragé.

Conclusion

Lorsque je pense à Marcel Légaut dans le silence de la prière, il me semble apercevoir deux hommes. D'abord, le deuxième Légaut, qui a été mis en vedette par la presse, qui a écrit des livres où il se justifie et fait de la théorie de sa vie. À mon avis, ce n'est pas le véritable Légaut. Quand nous étions jeunes, Légaut nous disait qu'il ne fallait jamais faire la théorie de sa vie. Mais reste un autre Légaut, celui qui a cherché la volonté de Dieu, qui a lutté, qui a souffert. Cet autre Légaut a mené sa vie, non pas comme il l'a voulu ou rêvé, mais comme il a pu. Lorsqu'il était à Normale, Légaut disait à Jean Guitton : «Tu entreras à l'Académie. Je terminerai berger». Quelle prescience du réel ! C'est le berger très silencieux, chargé de multiples soucis, toujours priant, qui est le Légaut véritable, un Légaut attentif aux autres, qui n'abandonnait aucun de ses amis mais les portait dans sa réflexion et dans son cœur, les revoyant chaque année, un par un. Au début de ce témoignage, j'ai parlé d'André Négrin, qui a été conduit à choisir la pauvreté, à recueillir de malheureux enfants, à leur donner le pain et le vêtement, à les installer dans la vie comme il a pu. Légaut n'a jamais abandonné Négrin. Quelques jours après les obsèques de Légaut, André Négrin était chez nous, à la maison, avec Gilberte Raymond, une collègue qui a quitté le métier pour se mettre au service des enfants de Négrin. J'ai été alors frappé par leur profonde et mutuelle fidélité. Nous avons parlé de Mme Légaut qu'ils venaient de revoir. Une sincère amitié liait Mme Légaut, Gilberte et certains enfants recueillis par André Négrin. C'est là un aspect de Légaut, ignoré de beaucoup. Importance des humbles, des déshérités, de ceux qui n'auront aucun succès. Je pense à Antoine Martel, à Gabriel Rosset, au Foyer des Sans-Abri. J'en suis persuadé, il y a dans Marcel Légaut un enfant de Dieu qui a été toujours poursuivi par un Amour divin, mystérieux et jaloux. Je ne sais si Légaut aurait pu être un saint resplendissant de lumière, il reste pour moi, malgré le bruit fait autour de son nom, un humble chrétien, peut-être un chrétien humilié, priant et suppliant, qui avait laissé là son orgueil d'homme et qui vivait de la crainte de Dieu car Légaut savait qu'il serait jugé. In misericordia Domini. Que le jugement de Dieu soit pour nous tous miséricorde !

Voici un texte tiré de son livre "**la condition chrétienne**" (p. 158) dans lequel il s'exprime pleinement, me semble-t-il.

"Combien d'hommes parmi les plus croyants et les plus vivants n'ont pas su croire à l'Église dans la patience, et travailler fortement pour elle et avec elle dans la Charité., Ils se sont révoltés contre l'Église de leur siècle parce qu'ils la voulaient belle comme celle qui rayonnera éternellement sa parfaite beauté sur tous les siècles. Ils voulaient en faire tout de suite une société de Saints et l'arracher à la pauvreté humaine de ceux qu'elle sanctifiait non sans se laisser salir par eux.- Ce faisant, les croyants rompirent l'unité de la Charité et divisèrent la Chrétienté.

Ce n'est pas que ces chrétiens n'aient pas souvent vu clairement L'ivraie qui poussait dans le champ du Père. Ils en souffraient particulièrement parce qu'ils étaient très vivants, Bienheureuse souffrance ! En vérité, elle aurait été efficace pour le rétablissement du Corps tout entier si, sur elle, ne s'étaient pas greffées la violence et la révolte.

Ce n'est pas qu'ils aient eu tort de souffrir des abus qu'ils voyaient dans l'Église et qu'ils auraient mieux fait d'en prendre philosophiquement leur parti comme tant d'autres. Dieu jugera ces derniers avec une sévérité inconnue des jugements de L'histoire. Non, mais ces croyants n'eurent pas assez de foi dans les secrètes voies que Dieu ménage ici-bas pour redresser sans cesse son Église, sans cesse appesantie du sommeil de la terre. Ces chrétiens ont désespéré de l'Église. Dieu jamais ne désespère de L'humanité et c'est pourquoi il saura en faire son Corps.

Peut-être pour ces vivants, l'heure avait-elle aussi sonné des suprêmes renoncements, de ceux qui firent se taire Jésus devant ses accusateurs, de ceux qui le livrèrent sans défense à ses bourreaux. Après avoir beaucoup lutté, il a laissé reposer son corps sur le bois. Le disciple n'est pas au-dessus de son Maître.- Et quel désir plus grand peut naître au cœur du disciple que de finir comme son Maître. Oh ! Jésus, nous ne comprendrons bien votre mort rédemptrice que lorsque nous aussi nous ferons de même le sacrifice de notre vie pour Vous et nos frères: Mais, en quittant l'Église à cette heure solennelle, ces chrétiens refusèrent d'entrer dans le petit troupeau qui fait une couronne sanglante autour de l'Agneau immolé.

Du geste même qui les séparait de leurs frères, qui les rendait étrangers à L'Église, naissaient dans

le Monde de nouvelles ténèbres. Elles obscurcissaient la lumière entrevue, pour le règne de laquelle ils avaient donné leur vie.

Entre leurs mains, les vérités découvertes se corrompirent. Ils aliénèrent, en la mutilant, la foi qu'ils voulaient rendre pure. Et la communauté catholique, en s'opposant à ceux qui se séparaient d'elle, fut entraînée par les nécessités et les fatalités de la lutte à ne pas estimer à sa totale valeur ce que ses enfants révoltés avaient providentiellement compris.

Ainsi firent nombre de réformateurs et de révolutionnaires. Il y eut d'abord une grande espérance. Un point final serait mis aux abus, une ère nouvelle, plus heureuse, plus vraie, allait commencer. Puis, de longues suites de siècles souffrent des vérités écartelées, défigurées par l'opposition que la rancune des hommes met entre elles pour en faire des bannières de partisans. A travers le monde, ces demi vérités cherchent une intelligence et un cœur pour se joindre à nouveau et se compléter. Elles errent à la merci des rencontres du hasard et s'incarnent périodiquement en des divinités dérisoires qui font de leurs fidèles des sectaires.

Seigneur, qu'il est difficile de se donner totalement à une œuvre fatalement imparfaite. Il est difficile de la supporter imparfaite quand on y a voué sa vie. Il faut pour cela une intelligence spirituelle plus efficace déjà que la simple adhésion de la foi et une patience que l'Amour change déjà en passion.

Plus votre disciple se consacre aux réalisations spirituelles, plus les pauvretés que celles-ci manifestent pèsent lourdement sur son cœur. Les plus grands scandales poussent sur les parvis de la sainteté. Les plus grandes tentations de schisme ne visitent pas les âmes que nulle vocation n'a exaltées.

Ayez pitié de ceux qui furent assez généreux pour approcher du lieu de votre calvaire mais que votre agonie terrassa".

Marcel Légaut 1936-1937

1992

Un témoin des groupes Légaut
Eugène Weber

Document N° 32 1992-93
Gr. secondaires de la P.U.

Ce n'est pas sans réticences que j'apporte cette petite contribution aux Documents. D'une part, il est trop tôt pour proposer des vues sur un avenir qui nous intrigue, nous inquiète quelquefois ou peut-être nous angoisse. Pour plus d'une raison, l'heure est au témoignage individuel. D'autre part, celui-ci comporte un risque évident d'étalage personnel ou au moins une tentation d'égotisme; point n'est besoin d'être janséniste pour trouver cela "haïssable". Ma conviction est cependant qu'à travers un témoignage comme celui-ci, des questions et des difficultés peuvent se lire, tantôt clairement tantôt en filigrane, qui ont des chances d'être vécues par bien d'autres et même de plus en plus souvent du train où vont les choses... Est-ce me rassurer ou me justifier ? C'est en tout cas cette raison qui m'a fait passer outre à mes réticences ou répugnances, et j'ose espérer que les amis des groupes la comprendront et l'admettront.

J'ai rencontré Marcel Légaut d'abord durant le temps de mes études, en gros la décennie 1931-1941, rencontres directes assez fréquentes, rencontres indirectes aussi à travers des groupes de ses amis quand j'étais normalien (Écoles Normales primaires d'Obernai et de Lyon, École Normale supérieure de Saint-Cloud). J'ai eu surtout deux occasions de faire plus amplement connaissance de sa personnalité durant quelques semaines en 1935 dans le centre de vacances que le groupe Légaut s'était créé en Auvergne, et surtout en 1941, durant plusieurs mois, aux Granges de Lesches-en-Diois, sa retraite montagnarde où il avait décidé en 1940 de se marier et de faire du retour à la terre, lui professeur de mathématiques à l'Université de Lyon... Essayons de faire ressortir quelques aspects spirituels au-delà du côté anecdotique de ces rencontres.

Pour moi, le fait essentiel est que ce soit un autre normalien, touché auparavant par le message de Légaut, qui m'a communiqué sa flamme. En fait, au-delà d'un message qui m'a atteint à mon tour, j'ai eu le sentiment que j'avais la foi comme jamais auparavant. Cet ébranlement en profondeur s'est accentué plus tard par des essais de vie communautaire durant les vacances ; car progressivement, vers 1935-1936, un sous-groupe alsacien s'était créé à l'intérieur du grand groupe des amis de Marcel Légaut. Ma foi s'est fondée ainsi très largement grâce à des contacts fraternels chaleureux, un feu qui se transmet, rien de trop intellectuel d'une certaine manière, l'essentiel restant largement implicite. Et pourtant, en a-t-on fait du "topo" sur l'Évangile, sur les premiers ouvrages de Légaut ou ses méditations ronéotypées, sur des textes du Père Teilhard de Chardin, sur tel ou tel théologien allemand...

Bien entendu, dans mon état d'esprit d'alors, une part énorme revenait à l'impression créée par la rencontre de Légaut lui-même, l'exemple vivant de ce que pourrait être chez un intellectuel (mathématicien de surcroît) une foi profonde, exigeante, manifestement source de créativité, d'énergie, d'équilibre, de charité fraternelle vraiment vécue. Pour moi, un choc presque intimidant. Son message tel que je l'ai perçu, il le rayonnait par son être autant que par sa parole ou ses écrits, qu'il fallait personnellement prendre en charge sa vie religieuse, être à l'écoute de l'appel de Dieu en soi et hors de soi, savoir marier foi et intelligence critique et être ainsi à même de situer sa fidélité à Jésus à un tout autre niveau que son appartenance à l'Église. Pas une ombre de prosélytisme, simplement le souci, à travers la rencontre des individus, de fonder des personnes autonomes et responsables sur un plan humain comme sur le plan religieux.

Pourtant j'ai pris mes distances avec les amis de Marcel Légaut au cours des années 50 insensiblement mais de plus en plus nettement, sans éclat ni rupture véritable. Des raisons de nature bien différente se sont mêlées dans mon attitude qui a dû étonner ou peiner plus d'un dans le groupe et peut-être Marcel Légaut lui-même.

C'est assez tard seulement que j'ai compris pourquoi et combien m'a dérouté un aspect essentiel du cheminement intérieur de Marcel Légaut. Son choix initial était celui d'un célibat vécu en un groupe de style monacal, avec une visée de recherche à la fois scientifique et religieuse. L'arrière-fond spirituel était largement fourni par l'École Française du XVII^e siècle (Olier, Bérulle...) telle qu'elle était présentée par Henri Brémond dans sa volumineuse *Histoire Littéraire du Sentiment Religieux*. Au départ, un des points essentiels de la voie choisie par le petit cercle des intimes de Marcel Légaut était une distanciation passablement angélique à l'égard de la sexualité mais qui a été abandonnée au bout de quelques années par plusieurs et finalement par Marcel Légaut lui-même (été 1940). Avec les années, je me sentais de plus en plus déconcerté que des chrétiens fervents puissent nourrir si longtemps des aspirations qui me paraissaient si peu humaines. Tout me hérissait dans un discours religieux qui niait fermement qu'il puisse y avoir une spiritualité pour gens mariés distincte de celle des moines. Là je me sentais vraiment par trop différent, sinon opposé, par rapport à une grande partie du groupe.

Sur le plan socio-politique, mes réactions se sont trouvées diverger de même avec les années. Le séjour des mois d'été et d'automne 1941 où j'ai partagé la vie aux Granges de quelques amis des époux Légaut, m'a laissé une impression ambivalente, l'admiration pour un engagement quasi héroïque n'empêchait pas paradoxalement un certain malaise devant une personnalité hors du commun. Sous le paysan dur à la tâche, j'ai perçu en Marcel Légaut un être de grand style, le fils de bourgeois aisés et cultivés qu'il a toujours été. En face de lui, mes origines très populaires me semblaient infliger un handicap insurmontable pour une communication vraiment d'égal à égal. Ce que j'ai senti à travers ses tendances socio-politiques des années 40 et au-delà s'est durci du fait de mes propres engagements politiques de gauche dans les années 50.

Mais dans la distance qui s'est ainsi creusée entre les amis de Marcel Légaut et moi, le fonctionnement "sociologique" du groupe a eu son importance. Un phénomène de "cour" y était nettement perceptible déjà avant la guerre, et pourtant je suis persuadé que Marcel Légaut n'a rien fait pour le créer ou l'entretenir. Le fait m'agaçait beaucoup, semblant d'ailleurs en contradiction avec l'essentiel du message du maître, c'est-à-dire avec cette invitation insistante à être soi-même d'abord devant les autres comme devant Dieu. Par ailleurs je craignais d'avoir, moi aussi, du mal à être moi-même devant une personnalité d'un rayonnement aussi intense.

Alors, un éloignement tout au moins physique était peut-être la moins mauvaise des réactions. Cette attitude, je l'ai forcément pratiquée avec mauvaise conscience, en songeant par exemple, à tant de personnes de valeur qui ont quitté le groupe alors qu'elles paraissaient si fortement et durablement "accrochées"... Et quand enfin, en juillet 90, j'ai trouvé le prétexte pour renouer le contact, j'ai naturellement tenu à rassurer Marcel Légaut, lui disant qu'au fond, d'une certaine manière, je ne l'avais jamais quitté et que la proximité véritable n'est pas d'ordre physique. Dans la joie visible des retrouvailles, il m'a assuré qu'il en était aussi convaincu que moi.

Aujourd'hui j'arrive à mieux comprendre ce qu'il y avait de quasiment inévitable dans les attitudes prises de part et d'autre. Les gens sont tellement différents - heureusement d'ailleurs - et, sans le savoir ni le vouloir, se trouvent pris à divers niveaux dans des effets sociologiques qui ont leur pesanteur propre. Il est facile de rêver de groupes chaleureux mais il faut oser se rendre compte de la difficulté qu'ils ont inévitablement à vivre d'une manière durable, ce qui est pourtant si souhaitable... Le groupe Légaut a réussi à traverser bien des décennies mais c'est au prix de métamorphoses douloureuses pour un bon nombre et de séparations toujours trop nombreuses et combien pénibles. Je me suis trouvé

être le témoin du chagrin que causait à Marcel Légaut, dans ses derniers mois encore, la séparation de tel de ses amis et celle-ci remontait pourtant au début des années 30.

En novembre 90 la disparition du principal fondateur a représenté pour le groupe une épreuve considérable, mais il est manifeste que pour l'essentiel il l'a surmontée. Durant les différents séjours organisés à La Magnanerie de Mirmande, l'activité intellectuelle est toujours aussi riche. L'étude de la pensée de Légaut à travers ses ouvrages a sa place, réservée a priori, dans l'horaire des matinées. Mais le groupe semble avoir pris conscience de ce que cette pensée ne doit pas devenir une "vulgate", d'autant plus qu'elle peut aisément se combiner et se compléter, par exemple avec celle de Maurice Zundel. Bien des gens du groupe pratiquent des appartenances spirituelles multiples, le meilleur moyen peut-être d'éviter un conformisme toujours possible. Certes, pour ce groupe fondé dans les années 20, il existe maintenant un problème de vieillissement et la dominante d'âge est celle d'une maturité plus ou moins avancée. Mais des jeunes y entrent, même si actuellement ils font un peu groupe à part. Des adultes leur parlent et l'espoir est réel que le relais des générations se fera, même si dans cet effet de relais le groupe doit trouver l'occasion de se transformer et de se renouveler; n'est-ce pas la loi de la vie ?

En attendant, le, "revenant" que je suis est frappé par la dissémination du groupe, par rapport à la situation que j'ai connue vers 1950. Son implantation s'est diversifiée dans l'Hexagone mais aussi en Belgique francophone, en Suisse romande, en Catalogne... Des amis se signalent des régions les plus lointaines. Et tous ces groupes s'ouvrent les uns aux autres et se lancent des invitations à participer à leurs réunions. Bien sûr, cela suppose des liaisons entre eux et des amis de la banlieue stéphanoise collectent les renseignements et publient régulièrement un bulletin qui diffuse les demandes et suggestions émanant des groupes ou des amis isolés. Avec les réunions organisées à La Magnanerie, c'est comme le système nerveux d'un réseau amical. Il va de soi aussi que ce groupe-nébuleuse a besoin d'un minimum d'assise concrète, une société civile s'est constituée qui a la propriété de l'ensemble des bâtiments de La Magnanerie et en assure la gestion et l'entretien. Sur cette infrastructure l'Association des amis de Marcel Légaut peut développer son activité intellectuelle et spirituelle.

Ce mot encore sur ma conscience ecclésiale actuelle. D'avoir rencontré, traversé, quitté puis retrouvé le groupe Légaut m'a amené à réfléchir à ce que veut dire adhérer à tel groupe restreint, au grand groupe de l'Église romaine et éventuellement - par la pensée, vu mon âge - à ce qui sera l'Église sans épithète des prochaines décennies. L'appartenance à la petite "nébuleuse" des amis de Marcel Légaut m'a permis, j'en ai la conviction, de garder la foi et de rester dans ma confession d'origine. Mais il me semble que si elle m'a mis à même d'accepter sa pesanteur hiérarchique elle m'a donné aussi le minimum de sang-froid et d'esprit critique pour la juger. Alerté dans le groupe depuis plus d'un demi-siècle sur la crise profonde d'un christianisme qui n'en finit pas de se dépouiller des oripeaux de la chrétienté, j'ai trouvé en ce lieu spirituel en même temps la certitude qu'une Église décléricalisée était possible et souhaitable, loin d'être une perspective angoissante. Au groupe Légaut il y a toujours eu des prêtres, souvent éminents par leur valeur spirituelle et intellectuelle. Mais il n'ont jamais eu ce statut de fait très particulier qu'ils ont actuellement dans la vie ecclésiale, où tant de laïcs sont comme accrochés à leurs pasteurs dans une dépendance, rassurante peut-être pour eux-mêmes et pour la hiérarchie, mais spirituellement très inquiétante. C'est pour moi un espoir et une certitude qu'il y aura toujours des clercs d'un certain genre mais je n'ai aucune peine à imaginer qu'entre des clercs d'un nouveau genre et des laïcs spirituellement autonomes peuvent s'établir des complémentarités et des collaborations inédites mais fécondes.

Vraiment nous entrons de plus en plus dans l'inédit et l'inouï. Le fameux «N'ayez pas peur» évangélique, que Jean-Paul II aime à répéter, ne risque pas de perdre son actualité, certes. Cependant le côté eschatologique de la conscience chrétienne ne devrait-il pas se sentir là d'abord, dans la tension vers cet avenir du XXI^{ème} siècle qui est à faire et pas seulement à subir, avant d'être une tension vers une Parousie sans doute très lointaine ? Dans et par le groupe Légaut (surtout, mais pas uniquement, certes), je suis arrivé à la conviction que l'Église regorge de richesses non employées, ou si peu ou si mal... En plus d'une occasion il m'a semblé toucher quasiment du doigt à quel point la sève chrétienne peut être source de créativité, d'équilibre et d'épanouissement heureux pour les personnes en même temps que "levain" et "sel" dans le milieu social. Il me paraît comme évident que l'Église a des promesses d'éternité. Toute la question est sans doute de savoir : quelle Église au juste ? Unique ou plurielle ?

Quand j'ai consenti, en compagnie à la fois rassurante et risquée de Marcel Légaut, à franchir les frontières du credo catholique, je me suis trouvé en présence d'espaces spirituels qui ne pouvaient retenir mon attention tant j'étais comblé par mon approche personnelle du "Mystère du Christ"... Pendant 35 ans, de 1953 à 1988, c'est la venue du Fils de Dieu venu partager notre vie pour nous amener à partager la sienne qui a éclairé toutes mes activités et mes démarches pastorales... En fréquentant Marcel Légaut, ce chercheur habité et rigoureux, ce chrétien passionné pour Jésus de Nazareth, je me suis aperçu qu'en attribuant à la profondeur humaine et spirituelle de Jésus ce que l'on met habituellement sur le compte de sa divinité, ses gestes, ses paroles, ses comportements, ses miracles même, devenaient, pour moi, plus significatifs, plus conséquents, plus chargés d'appels, et porteurs d'une représentation de Dieu plus pure et plus intérieure. Légaut me conduisit à me situer en disciple de Jésus, ce Rabbi pas comme les autres. Je rejoins les disciples séduits par cet homme profondément religieux, son authenticité, ses paroles, sa lecture des prophètes, sa liberté incroyable envers la Loi et les Maîtres Religieux, son attention admirative aux petites gens, sa façon de parler à Dieu... Acceptant de ne plus croire comme avant, j'ai accordé droit de circulation à des données importantes de la recherche théologique, exégétique et historique recueillies, même pendant mes études théologiques mais stoppées au portillon de la censure parfois de mon autocensure...

J'ai demandé à prolonger mes années sabbatiques pour vivre en ermitage dans un hameau perdu d'une région déshéritée, pas loin de Marcel Légaut, pour débroussailler tout ce qui s'était accumulé en moi et y mettre, si possible, un peu de clarté et cela, sans crise, sans angoisse, "sans hâte mais sans cesse" appréciant la chance qui m'est donnée de le réaliser... Je fais toujours partie de l'Église catholique romaine puisque j'y ai été baptisé, j'y ai été ordonné prêtre, j'y ai choisi l'état religieux et je fais, chaque dimanche, 30 km pour participer à la messe, parmi les simples fidèles... Le rôle irremplaçable des Églises et des organismes spirituels est de promouvoir le sens plénier de la vie humaine, l'humanisation de l'homme, seul ou en société. Telle a bien été la mission à laquelle Jésus a été fidèle. Il s'y est employé exclusivement avec la lucidité et les moyens que lui permettait son époque alors que la conjoncture politique et la pression sociale le poussaient plutôt à libérer son peuple soumis à l'humiliante domination romaine... Inutile de rêver d'une autre Église. Si la secte des Nazaréens, qui a été pendant quelque temps l'une des composantes du judaïsme, avec celles des Pharisiens, des Sadducéens, des Zélotes, des Esséniens, n'avait pas été exclue des synagogues, elle aurait été ferment d'authenticité de la religion juive mais aurait été récupérée, absorbée. Inutile donc de me scandaliser. J'éprouve au contraire la joie d'être en communion avec cette Église qui existe de partout dans le monde, latente, active, levain de la pâte humaine, là où il y a des hommes éveillés, en recherche, à l'écoute de tout bruissement spirituel d'où qu'il vienne, en harmonie avec la nature, le cosmos, la Présence. Voilà où j'en suis de mes balbutiements, ayant tout à apprendre mais refusant le prêt-à-croire, le prêt-à-prier, le prêt-à-penser... Je me remets au travail, "le travail de la Foi" comme Légaut intitulait son premier livre écrit aux Granges de Lesches. J'ai ainsi le sentiment d'être plus utile à l'humanité...

1993

Où en est la vie spirituelle des catholiques ?

Jean-Claude Breton
Présence, novembre 1993

Il est devenu de plus en plus courant d'entendre des personnes se réclamer publiquement de leurs préoccupations spirituelles. Il ne se passe presque pas une semaine sans que nous entendions un ou une artiste, un politicien ou même un homme ou une femme d'affaires avouer qu'ils se soucient de leur évolution spirituelle.

Phénomène de substitution pour certains, aux anciennes appartenances religieuses, la quête spirituelle a été, pour d'autres, la voie d'une découverte du sens de la foi ou d'un retour à la pratique religieuse. Ce ne sont donc pas que les personnes explicitement rattachées à une religion qui parlent de leur vie spirituelle, mais aussi des individus qui poursuivent cette recherche en démarche solitaire, ou en relation avec un groupe plus ou moins ésotérique.

Cet engouement nouveau pour la spiritualité n'est pas sans affecter les pratiques spirituelles des catholiques. Chez ces derniers aussi, on assiste à un déplacement de sens et à l'apparition de comportements inédits.

Une démocratisation de la vie spirituelle

En sacrifiant quelques nuances, il est possible de rattacher à l'expérience du concile œcuménique Vatican II un changement assez profond dans la façon catholique de concevoir et de vivre l'expérience spirituelle.

À en juger par l'opinion unanimement répétée dans les manuels d'avant Vatican II, le but de la vie spirituelle était d'atteindre la perfection chrétienne. Si ce projet était offert à tous les baptisés, on comprenait bien que ce chemin de perfection ne pouvait pas s'adresser à tout le monde. Ceux et celles, religieux, religieuses et prêtres, qui avaient fait l'option d'un "état de vie" aligné sur la perfection, étaient donc les premiers concernés. Quant aux laïques, si on leur concédait de plus en plus une possibilité de vie spirituelle, on leur présentait habituellement un ensemble de pratiques "cléricales" édulcorées et abrégées, comme façon adaptée à "leur condition" de tendre vers la perfection.

L'orientation franchement pastorale de Vatican II a en quelque sorte ramené la compréhension de la vie spirituelle à une vision plus proche de la réalité vécue et un premier déplacement a consisté à parler moins de perfection, et davantage de croissance.

Ce déplacement de la compréhension catholique de la vie spirituelle ne se vit toutefois pas dans l'unanimité parfaite. La longue histoire de la recherche de la perfection et l'ancienne systématisation assez rigide des "Voies" pour y parvenir ne sont pas sans laisser des traces, et sans inciter parfois à penser autrement l'expérience spirituelle.

Deux approches concurrentes

Les spécialistes de la question reconnaissent actuellement deux approches catholiques, assez bien identifiées, dans la façon de comprendre et d'orienter la vie spirituelle.

1) L'approche dogmatique

Prenant d'une certaine manière la relève de la conception ancienne, alignée sur la quête de la perfection, l'approche dogmatique maintient que la vie spirituelle n'est vraiment authentique que rattachée à la foi catholique, parce que c'est la seule spiritualité qui accepte l'enseignement de la révélation et qui reconnaît l'effet de la grâce. On fait une grande place dans cette approche aux appuis surnaturels de la vie spirituelle, ce qui d'une certaine façon dévalue, sinon disqualifie toute autre forme de vie spirituelle. Les chrétiennes et les chrétiens savent de façon surnaturelle à quoi ils sont appelés et ils sont encore soutenus de façon surnaturelle sur leur chemin; ils sont donc les seuls à pouvoir escompter réussir dans leurs efforts. Bien sûr, ces chrétiens du 20^{ème} siècle prendront en compte les informations des sciences humaines, mais ils en réduiront le rôle à n'être que des conditions de réalisation de leur vocation spirituelle.

2) L'approche anthropologique

Plus sensibles aux conditions humaines de réalisation de la révélation et plus respectueux du travail de la grâce, là même où elle n'est pas encore reconnue et identifiée, les tenants de l'approche anthropologique soulignent de leur côté l'enracinement profond de l'expérience spirituelle dans le terreau humain. Sans nier la possibilité de l'autorévélation de Dieu, mais sans enfermer cette révélation dans des lieux précis et déjà tous connus, l'approche anthropologique prétend que l'expérience spirituelle prend son point d'appui dans la réalité humaine. Les hommes et les femmes qui se préoccupent de leur croissance spirituelle, qu'ils appartiennent ou non à une religion, répondent d'abord à un besoin, un appel profond, et c'est dans cette réponse qu'ils se rendent disponibles à l'action "gracieuse" de Dieu en eux, que cette action soit reconnue explicitement ou pas.

Les rejets...

Les courants qui relèvent de l'approche dogmatique vont mettre en évidence ses options profondes. Ils vont parfois se concrétiser dans des groupes de prière préoccupés de sauver des dévotions anciennes et de nourrir la piété, tout en favorisant franchement toutes les démarches susceptibles de rejoindre le divin et de s'occuper de "ce qui vient d'en haut".

Devant l'effritement de la chrétienté d'autrefois, l'approche dogmatique a aussi donné naissance à des courants qui se réclament de révélations et d'apparitions pour affirmer la justesse de leur orientation et la vérité de leurs pratiques. Qu'il suffise ici d'évoquer la faveur que connaissent les apparitions de Miedjugorje et les révélations de Vassula Ryden.

De son côté, l'approche anthropologique a encouragé les engagements dans la réalité humaine sociale et elle s'approche de très près, au point parfois de s'y confondre, de certaines démarches humanistes, non sans ressemblances avec le Nouvel Âge. Dans sa foulée, sont apparus des politisés chrétiens, des militants chrétiens, et aussi des féministes et des écologistes chrétiens.

Un bilan largement positif

Les catholiques se retrouvent aujourd'hui dans une situation plus respectueuse de la réalité pour vivre leur expérience spirituelle. Plutôt que d'en être les seuls adeptes et champions, ils sont maintenant en compagnie d'une foule d'hommes et de femmes chez qui ils peuvent identifier des préoccupations et des orientations semblables aux leurs.

Ce déplacement vers un nouvel horizon s'accompagne évidemment de pas mal de confusion et il n'est pas exagéré de penser que ces deux approches globales trouvent en partie leur origine dans cette confusion, La première, pour essayer de contrer la confusion en rétablissant plus de clarté et de vérité, la seconde, pour harnacher cette confusion et lui permettre de porter les fruits qu'elle semble promettre.

L'approche dogmatique, en ce sens, et malgré son recours aux sciences humaines, relève encore de l'époque où les catholiques se reconnaissaient sans gêne le monopole de la vraie foi et de la seule religion légitime. Si on y fait quelques concessions aux discours de la psychologie et de la sociologie, c'est en vue de trouver les meilleurs moyens de "faire passer le message", mais sans aucunement enregistrer les conséquences pour le message de l'écoute de ces discours.

L'approche anthropologique, par ailleurs, s'expose parfois dangereusement à une confusion irrémédiable. À un de ses tenants qui proposait comme définition de la vie spirituelle «une façon déterminée de vivre l'expérience humaine», on a répondu qu'il en était de même pour l'alcoolisme! C'est dire le besoin de rigueur qui doit accompagner cette approche, si elle veut éviter les pièges qui la guettent et si elle veut vraiment contribuer à la croissance spirituelle des hommes et des femmes de notre temps. Mais deux arguments militent décidément en faveur de sa prise en considération et du maintien de son orientation.

a) Une grande place au dialogue

Premièrement, l'approche anthropologique correspond le mieux possible au langage de plus en plus utilisé pour parler de l'expérience spirituelle. Quand elle dit de cette expérience qu'elle s'enracine dans un besoin humain et qu'elle se développe en fonction des possibilités de chaque personne, l'approche anthropologique sait se faire comprendre et elle rejoint alors un discours qui a du sens aux yeux de nos contemporains.

b) Deuxièmement, l'approche anthropologique permet d'entreprendre et de faire avancer le dialogue inter-religieux. Par son point d'appui dans l'expérience humaine, cette approche rejoint toutes les personnes en état de quête spirituelle et elle dépasse ainsi les frontières confessionnelles étroites. Sur ce point, l'approche anthropologique semble certainement d'un meilleur apport aux préoccupations de dialogue de Vatican II que la position de l'approche dogmatique.

Une évolution rapide

Il serait navrant qu'on ne retienne de ce bref portrait de la situation actuelle de la vie spirituelle chez les catholiques que l'existence de deux approches plus ou moins en concurrence. Il serait encore plus navrant qu'on n'y voit qu'une invitation à prendre partie pour l'une ou l'autre et à entreprendre une campagne de dévaluation de l'autre.

Ces deux tendances ne se retrouvent d'ailleurs aussi clairement caractérisées que dans la tête des professeurs et des chercheurs. Dans le quotidien des catholiques, une fois concédés les excès des extrémistes, on rencontre des personnes qui se réclament tantôt d'une approche, par nostalgie ou par désir de fidélité, tantôt de l'autre, par souci de dialogue et d'ouverture réaliste. C'est d'ailleurs là le signe le plus prometteur d'un avenir pour les pratiques spirituelles catholiques et il ne semble plus possible d'envisager que même les partisans de l'approche dogmatique en viennent à disqualifier la vie spirituelle des autres.

Ce qu'il faut finalement retenir de cet instantané de la vie spirituelle des catholiques, c'est que la situation a commencé de bouger il y a quelques décennies et que le mouvement entrepris depuis oblige à recourir à des appareils-photo de plus en plus rapides. Encore plus, il s'avère nécessaire de procéder régulièrement à la prise de nouvelles photos, tant la réalité bouge vite.

Sans faire des catégories (dogmatique-anthropologique) des outils de classification, et encore moins des critères d'évaluation absolus, il est possible de les illustrer en leur accrochant quelques noms de personnes ou de groupes.

Il y a déjà longtemps qu'on a identifié un théologien comme Karl Rahner, et des spirituels comme Marcel Légaut et Maurice Zundel, à l'option anthropologique. Il faudrait leur associer les spiritualités

de type créationniste/écologique comme celle de Matthew Fox, et les pratiques spirituelles des mouvements libérationnistes et féministes. À un autre titre, les démarches de l'action catholique, des militants chrétiens et de la pastorale ouvrière rejoignent aussi, chez nous, l'orientation anthropologique. Les mouvements charismatiques, avec les excroissances comme Medjugorje et le phénomène Vassula, sont de tendance dogmatique. De même, les cursillistes et autres groupes orientés vers des pratiques de piété traditionnelle, Daniel-Ange est un témoin populaire de cette tendance, alors qu'un théologien comme Charles-André Bernard s'en fait le défenseur savant. Les options de Mgr Lefebvre s'inscrivaient dans la ligne plus-que-dogmatique et leurs retombées sont encore discernables dans certains milieux. Les frontières entre les tendances ne sont toutefois pas étanches et, comme dans la vie ordinaire, la réalité offre souvent des produits mélangés. Où classer un Jean Vanier, par exemple ?

1993

Vie spirituelle et modernité
Marcel Légaut

Jean Ehrhard
Vie Spirituelle, mars-avril

Marcel Légaut est né avec le siècle. C'est en novembre 1990 qu'il a été arraché à l'affection des siens et à l'amitié de ses nombreux compagnons de route. Avec certains, il partageait depuis les années 1920 ses recherches spirituelles. Sa personne, son œuvre, les groupes de vie et de réflexion suscités par lui sont notamment connus dans les milieux de la Paroisse universitaire. Sœur Thérèse Renoirte des Sœurs de la Charité de Gand vient de publier à titre posthume le dernier ouvrage de Marcel Légaut, œuvre inachevée mais combien éclairante de l'exceptionnelle aventure spirituelle de notre auteur. Nous remercions Sœur Thérèse de ce geste de fidélité. Il est des hommes qui laissent de leur passage des traces lumineuses et indélébiles. C'est le cas de Marcel Légaut. Un ami de longue date, Raymond Bourrat, a, dans l'avant-propos de ce livre, remarquablement caractérisé le parcours d'existence de ce spirituel en écrivant : «Quand un homme, sachant écouter sa vie la plus intime, est parvenu à se mieux découvrir par l'écriture (et nous ajouterions, par la parole échangée), à formuler des questions qu'il porte en lui, il est conduit à les reprendre sans cesse, à se poser à leur sujet de nouvelles questions...». Tel fut effectivement le cheminement de ce témoin de l'Essentiel, ayant pris dès le départ et toujours gardé ses distances par rapport aux conventions reçues et à une pensée toute faite.

Dans ce livre, nous retrouvons l'interrogation cardinale de Marcel Légaut à travers la rapide mais dense évocation des grands thèmes qui l'ont habité : le mystère de l'homme et de Dieu, le mystère de Jésus de Nazareth et celui de l'Église issue de lui, la mission du croyant appelé à devenir disciple de Jésus.

En ce temps de turbulence culturelle, Marcel Légaut cherche à vivre et à penser le mouvement de foi qui soulève l'homme du dedans à la lumière de l'extrême richesse des profondeurs humaines. Il a le sens du complexe et du pluriel, se refusant à toute objectivation comme à toute absolutisation; il garde sans cesse le souci d'une appropriation personnelle dans le registre d'une intériorisation singulière; il sait que les chemins de crête sont inaccessibles aux êtres encombrés; il souligne l'exigence d'une liberté sans limites et sans frontières, s'exerçant dans l'espace d'une "intelligence intérieure" et d'une "activité créatrice".

Comment ne pas rappeler ses distinctions fondamentales : le savoir acquis et le réel approché, l'adhésion aux croyances et le mouvement de foi, l'enseignement et le témoignage, la subjectivité et l'intériorité, le devoir d'obéissance et l'exigence de fidélité, la différence entre le "bouche à oreille" et le "cœur à cœur", entre le nécessaire, l'indispensable et l'essentiel.

Mais aussi comment ne pas souligner que, dans ce dernier écrit, sa pensée se nuance, s'affine en se libérant de plus en plus, non seulement d'ignorance inéluctable au départ, mais aussi d'a priori cachés, pour mettre en relief une vie spirituelle de plus en plus authentique qui se déploie lorsque du fond de l'homme émergent des exigences propres et personnelles auxquelles chacun, de manière singulière, est appelé à correspondre, certes à ses risques et périls.

Une fois encore, dans ce livre, nous entendons l'appel de Marcel Légaut à la fidélité inventive dans ce cheminement vers l'Essentiel qui était "sa raison d'être".

1993

Vie spirituelle et modernité

Entretiens ultimes avec Thérèse De Scott

G. De Grox s.j.

Nouvelle revue théologique N° 115

«Nous avons des yeux pour voir. Pour croire en Dieu, nous avons l'existence» (p. 246).

Marcel Légaut est mort le 6 novembre 1990 sans avoir achevé ce qu'il espérait être «une dernière récapitulation» de son itinéraire spirituel et intellectuel d'homme et de croyant. Jusqu'à sa dernière heure, il demeura un sourcier modeste et infatigable en quête de déchiffrer le mystère de l'homme; il fut ce disciple passionné par Jésus en son humanité, longuement médité et intériorisé; il fut aussi membre d'une Église invitée par les exigences de l'heure, une crise sans précédent, à une véritable mutation. Il ne laisse pas indifférents ceux qui l'approchent. Thérèse De Scott qui a, pendant plus de 20 ans, fréquenté son œuvre, nous propose ces *Entretiens ultimes*, ces méditations à deux voix, où le maître relit les étapes de sa vie et où son interlocutrice, avec intelligence, explicite son propre chemin, ses questions.

Il est bienfaisant de rencontrer un témoin authentique. N'a-t-il pas vécu cette mutation qui, par fidélité et obéissance à ce qui montait en lui, l'a amené d'une chaire de mathématiques aux pâturages du Diois, un maître lucide et abondant toutes ces questions qui "traînent" concernant le christianisme et l'Église ou que l'on porte en secret, un disciple enfin passionné et assez libre pour croire dans l'accomplissement spirituel et l'appel à la sainteté.

1993

Vie spirituelle et modernité

Entretiens ultimes avec Thérèse De Scott

L.P. *Lumen vitae* N° 48

Œuvre posthume, partiellement inachevée, ce livre peut être considéré comme le testament spirituel et intellectuel de Marcel Légaut qui a fait de sa foi la plus haute passion de sa vie. Ne s'estimant ni théologien ni philosophe, ce chercheur de l'essentiel était, selon ses propres dires, un «spirituel en voie de devenir disciple de Jésus». Était-il le dernier des modernistes, comme il l'insinuait parfois ? Sans doute, il était convaincu que les problèmes intellectuels débattus avec passion au début de ce siècle n'étaient pas vraiment résolus et qu'aujourd'hui encore de très nombreux chrétiens portent en eux les mêmes interrogations, sans pouvoir les formuler avec exactitude. Il fait ici ce travail de réflexion à leur place et pour eux, sous forme d'entretiens.

Son interlocutrice est Thérèse De Scott qui a une parfaite connaissance de l'ensemble de ses ouvrages. Deux publications (*Marcel Légaut, l'œuvre spirituelle* et *Devenir disciple de Jésus. Une lecture de l'œuvre de Marcel Légaut*) et plus d'un tiers de ce livre en témoignent. Les cinq chapitres rédigés par elle, qui préparent et suscitent les réponses, sont autant de petits chefs-d'œuvre de compréhension de la pensée du maître, mais aussi des stimulants subtils pour Marcel Légaut, lui permettant de jeter un dernier regard sur son œuvre et de préciser certaines de ses idées.

Le cœur de l'ouvrage est incontestablement le chapitre 8 "Vie de foi et représentations de la foi" complété par les réflexions sur "l'accomplissement spirituel et sainteté" (ch. 10). Les autres chapitres évoquent les origines de son œuvre et son cheminement intellectuel et spirituel qui l'ont amené à professer «une religion en esprit et vérité, faite toute d'intériorité humaine, seule capable - selon lui - d'être universelle sous une multiplicité de formes diversifiées à l'extrême, comme deviennent sans cesse davantage divers et singuliers les hommes» (p. 36).

Ses vues très personnelles sur les questions religieuses, ses critiques répétées à l'égard de l'Église institutionnelle ont parfois indisposé les théologiens, mais personne ne lui contestait sa sincérité et la valeur de ses recherches. Pour dissiper toute équivoque, précisons que ce livre parle davantage à l'esprit qu'au cœur et ne sera vraiment apprécié que par les lecteurs assidus de ses œuvres.

1993

Vie spirituelle et modernité

Entretiens ultimes avec Thérèse De Scott

Paul-Emile Langevin s.j.

Sciences et Esprit N° 45

Marcel Légaut s'est éteint le 6 novembre 1990 dans la gare routière d'Avignon. Il revenait d'une session qu'il avait animée en Suisse. Il mourait en mouvement, pour ainsi dire. Il laissait inachevée, mais largement terminée, une série d'entretiens qu'il avait rédigés pour répondre aux questions soulevées lors de rencontres avec l'une de ses disciples, Thérèse De Scott. Ces entretiens que nous pouvons maintenant lire constituent comme le testament spirituel et intellectuel de ce maître à penser si attachant, que l'on appelle à juste titre «un chercheur de l'essentiel» (p. 10).

M. Légaut aimait «s'expliquer sereinement et en prenant son temps» (p. 10). Il le fait dans les présents entretiens. Il fait lentement le tour d'un problème, réagit à ses propres suggestions, décrit les limites d'une solution proposée tout comme ses aspects positifs qui font progresser la réflexion. Il ne craint pas les répétitions. Jamais M. Légaut ne sépare la recherche intellectuelle et la recherche spirituelle. Il demeure largement, même à l'intérieur du domaine de la foi, un "scientifique" qui demande à voir clair, à discerner les raisons appuyant ses affirmations.

Il est sensible aux problèmes soulevés par la crise moderniste des débuts du siècle. Ils n'ont pas été tout à fait résolus, juge-t-il. Il préfère de beaucoup l'approche existentielle à la considération abstraite des choses. Il pratique la réflexion critique : l'objet sur lequel se porte son esprit n'est plus celui qu'envisageait autrefois le mathématicien qu'il était, mais le tour d'esprit, l'exigence de la plus grande rigueur intellectuelle possible demeurent les mêmes. Cet homme de foi, donc de soumission (Rom 1,5), aime répéter que l'exercice de l'esprit, en quelque domaine que ce soit, exige une totale liberté.

Il est fascinant, en lisant le volume d'entretiens qu'on nous présente aujourd'hui, de voir avec quelle maîtrise M. Légaut poursuit sa réflexion critique en matière de foi ou de spiritualité. Un tel ouvrage a de quoi stimuler un croyant, si critique soit-il.

1993 **L'ultime appel de Marcel Légaut**

Guy Luzensky
Témoignage Chrétien, février

L'ouvrage que vient d'éditer Thérèse de Scott (Marcel Légaut "Vie spirituelle et modernité. Entretiens ultimes avec Thérèse de Scott" (Centurion/Duculot), secrétaire depuis dix ans de Marcel Légaut et sa collaboratrice pour la rédaction de ses ouvrages, est un double appel pressant, appel à l'Église et appel aux chrétiens, pour la conversion, de l'une et des autres.

La modernité est un défi que l'Église ne pourra relever qu'en s'engageant dans une "mutation", c'est-à-dire en changeant radicalement d'attitude et de fonctionnement. Quant aux chrétiens, la modernité exige d'eux une foi personnelle et raisonnée, enracinée dans les profondeurs de l'être de chacun et mûrie, épurée tout au long de l'existence, au sein même du quotidien, dans le déploiement des «instincts fondamentaux» que sont l'amour humain, la paternité, l'activité créatrice et l'intelligence progressive de la condition humaine, de la vie et de la mort. C'est à cette condition que l'on pourra accéder à l'intelligence du message chrétien. Qui suis-je ? Qui est Jésus ?, ces deux questions s'épaulent mutuellement et sont inséparables.

Rien ne préparait Marcel Légaut, étudiant en maths, bon catholique respectueux des autorités, à ce destin d'écrivain contestataire, se mêlant de théologie et d'exégèse. C'est la rencontre avec Monsieur Portal, de la paroisse universitaire, ami des modernistes, qui lui révèle sa «mission». Sans le dire expressément - «Je n'y étais pas préparé alors» dit Marcel Légaut - il le lance dans l'étude des questions brûlantes soulevées par Loisy et les autres, questions que leur condamnation n'a évidemment pas résolues; elles continuent à empoisonner la vie intellectuelle de l'Église et, Vatican II n'ayant pu s'en occuper, éclatent aujourd'hui comme une bombe, en crise profonde des croyants.

La modernité est, pour ce qui est de son versant de façon de penser, une exigence de rigueur et d'honnêteté intellectuelles, une requête de liberté sans limites et sans domaine réservé, pour la recherche; mais, en même temps, une grande modestie et un vif sentiment des limites de la connaissance humaine : le fond des choses nous échappe ! Nous ne constatons que des rapports, des connexions, des fonctionnements.

L'institution ecclésiale qui réagit à ces requêtes et à ces acquis avec la manière autoritaire de toujours paraît peu crédible. L'homme moderne est certes disposé à admettre des mystères, il en rencontre tous les jours. Encore faut-il, si l'on nous présente des choses mystérieuses, voire hautement invraisemblables, qu'on en donne des preuves solides, que les fondements qui soutiennent ces notions soient sans conteste. Or, ce n'est pas le cas. Les bases même du "système" catholique (et même du christianisme tel qu'on l'a élaboré après la mort de Jésus) s'avèrent branlantes et peu fiables aux yeux d'une science exigeante et consciente de ses responsabilités. Les conditions historiques et culturelles qui ont présidé à la formulation de la révélation, dans les écrits du Nouveau Testament puis dans les conciles, les conditions de transmission depuis 2000 ans et tout ce qui détermine la façon dont l'Église présente aujourd'hui ce message, les travaux menés depuis un siècle et plus, y trouvent plus de matière à l'interrogation que de clartés. Cela, personne aujourd'hui ne le conteste.

Mais la crise a encore une raison plus profonde, la mutation culturelle. L'état actuel des sciences

(faites un tour à La Villette !) enlève tout crédit à la vision du monde héritée de Platon, qui sert toujours de base et fournit ses catégories à la théologie officielle et aux formules dogmatiques. Celles-ci deviennent aujourd'hui inintelligibles, on se trouve en face non de mystères, mais d'affirmations qui sont dépourvues de sens. Jongler avec "nature", "personne", comme dans les dogmes de la Trinité et de l'Incarnation, ou "substance" comme dans la "transsubstantiation" à la messe, c'est parler chinois ou pire. C'est évidemment très grave pour la doctrine que l'Église continue à présenter comme infaillible et remontant, sans discontinu, à l'autorité même de Dieu. Mais le message du Nazaréen, ce pour quoi il a vécu et a affronté la mort, était-ce bien cela ? Et l'Église, dont la raison d'être est de proposer ce message, ne pourrait-elle s'y prendre autrement, parler un langage qu'on comprend et accueillir les questions des hommes de ce temps - comme Jésus l'a fait à l'époque ?

L'appel pressant que Marcel Légaut adresse à l'Église, avec la passion qu'il a toujours eue pour elle, réclame cette "mutation", une "révolution copernicienne" : qu'elle abandonne son assurance, sa prétention de "savoir" quand on sait aujourd'hui qu'on ne sait pas, que le réel nous échappe. Jésus n'a pas enseigné de la théologie, il nous a montré comment vivre, comment être homme, homme comme Dieu le rêve. Homme créé pour vivre debout, accédant peu à peu, à travers tâtonnements et écueils, à la liberté et à la responsabilité, faisant éclore tout ce qu'il a en germes et en potentialité (ces "talents" de la parabole), devenant enfin lui-même, chacun unique et singulier, sans quoi Dieu serait frustré si l'Église se transformait de façon à pouvoir servir ce dessein, cette passion de l'homme qu'avait Jésus ?

Marcel Légaut vivait cet espoir utopique jusqu'à sa mort, à 90 ans. Mais il dut convenir que ce ne sera pas le proche avenir. Alors il adresse un autre appel aux chrétiens qui ont à cœur le sort de l'Évangile, qui croient fermement, comme lui, que la mission de Jésus ne peut échouer, que rien ne pourra jamais faire taire l'écho de cet ébranlement spirituel que fut sa vie en Palestine. L'Église, ce sont les chrétiens qui doivent la prendre en charge. Ce seront eux qui en provoqueront la mutation, comme Marcel Légaut y travaillait, par ses écrits, mais surtout par sa vie spirituelle exigeante.

Le spirituel, voilà ce qui manque cruellement et depuis des siècles, tué par le «dogme-discipline» (Maurice Bellet), le rationalisme grec et le juridisme romain. On se contentait d'énoncés intellectuels et de règles de moralité, on négligeait l'homme. Le christianisme était, pour le grand nombre, une idéologie et un fait social. «L'homme est rare», gémissait Légaut. Or, aujourd'hui, il faut absolument des hommes. Si l'Église n'a plus les moyens de conditionner les hommes, la société a pris le relais. Malgré ses idéaux démocratiques, elle exerce une pression sournoise mais efficace pour imposer une idéologie par la pub, les médias, les règlements de plus en plus contraignants.

On ne fabrique pas encore des clones humains, mais la société œuvre efficacement pour nous réduire au modèle unique. Aux chrétiens, à cause de l'Évangile, de résister et d'y aider les autres, de s'engager dans le travail spirituel, exigeant, refusant facilités et complaisances, mené avec le sens de notre responsabilité grave et inaliénable. Une attention soutenue à ce qui germe en nous d'exigences profondes - condition pour répondre de façon authentique et féconde aux appels qui viennent du dehors.

Le spirituel, malheureusement, ne s'enseigne pas. Nous, qui avons eu la chance extraordinaire de fréquenter Marcel Légaut, ce que nous avons reçu de lui, au-delà d'un enseignement libérant, c'était le rayonnement d'un vrai sage, la lumière et l'impulsion qui se dégageaient de cet homme fidèle à lui-même, libéré de toutes les chaînes qui pèsent indûment sur les hommes créés pour la liberté. Puissent tous les jeunes rencontrer de ces hommes et de ces femmes qui ont eu le courage, comme Jésus autrefois, d'aller jusqu'au bout d'eux-mêmes !

1993

René Masson à Guy Giry
Lettre de René Masson à Guy Giry, fondateur du SGEN

Montmort, le 15 juillet 1993

Cher vieux frère,

J'ai laissé ta lettre du 25 juin mijoter assez longtemps. Je l'ai lue et relue. J'avoue que je ne suis guère capable d'y répondre. Du reste, si tu prends au pied de la lettre le récit que je t'ai fait d'un rêve vécu par moi, il y a bien des années, je dois rectifier : les rêves que je fais me servent à mieux me connaître; celui-là, comme bien d'autres, me renseignent sur un trait de mon caractère, un orgueil démesuré et puéril mais un brin de lucidité me suffit pour reconnaître que je n'ai rien de ce qui pourrait permettre de succéder à Légaut. Je suis incapable d'animer quelque groupe que ce soit, intelligence confuse, volonté flottante, manque de réalisme. Du reste, dans le groupe tel qu'il existe actuellement, d'autres que moi tentent péniblement d'assumer ce rôle, Jean Ehrhard par exemple. En fait, plusieurs courants s'esquissent déjà qui essaient de cohabiter, persuadés qu'ils sont complémentaires et tâtonnent vers un avenir incertain.

Quant à Légaut prophète, j'en doute. Je le vois plutôt comme un des maîtres spirituels de notre temps dans la ligne de Berdiaev, de Zundel, Gabriel Marcel entre autres. Ce courant spirituel me paraît répondre à un besoin urgent de l'époque pour qu'il y ait un espoir de survie pour l'Église, à laquelle Légaut était attaché viscéralement, je l'ai vu pleurer en évoquant l'avenir qui s'annonce pour elle. Esprit de survie pour l'Église mais aussi pour la civilisation actuelle, la survie de l'humanité. Je dois dire que j'ai trouvé en Légaut un père spirituel, c'est-à-dire celui au contact de qui je me suis éveillé à moi-même et nullement un maître à penser qu'on essaie de répéter et de copier.

1) Rosset

Je réponds facilement à ta première question. Rosset, qui a été prof. à Lyon toute sa vie, sort bien de Saint Cloud. C'est lui qui, bien que n'étant nullement homme d'action, a trouvé, dans sa foi toute simple et son souci des abandonnés, la force de monter l'œuvre admirable des Sans Abri de Lyon. De son vivant, il a relogé et reclassé socialement quelques 20 000 "sans abri". Légaut et Rosset, deux missions si différentes, sont restés toute leur vie unis par une parfaite amitié, Légaut y joignant une grande admiration pour la "sainteté" de Rosset. Ils se rencontraient périodiquement à la Trappe des Dombes, là où Rosset est mort. Rien à voir avec le Rosset ministre.

2) Légaut aux Granges

Concernant la deuxième question, je ne peux dire que ce que je sais, peu de choses. Je suis monté deux fois aux Granges où Légaut s'est installé après avoir été démobilisé et s'être marié. Pourquoi ce départ ? Pourquoi cette "trahison" ? comme ont dit certains à l'époque. Pourquoi avoir cédé à la mode du "retour à la terre" au lieu de continuer le fructueux apostolat de Paris ? Certains écrits de Légaut y répondent et essaient de donner les raisons de ce changement surprenant, ce sont les *Lettres des Granges*. Peut-être ne les as-tu pas eues entre les mains, étant donné, me semble-t-il, que ta séparation d'avec Légaut s'est produite avant la guerre. Si tu désires les lire, j'essaierai de te les procurer.

Je n'ai jamais entendu Légaut émettre d'opinions concernant la Résistance ni le régime de Vichy, pas plus en public que dans les conversations privées que j'ai pu avoir avec lui. Mais j'ai rencontré aux Granges des familles juives que Légaut hébergeait, des jeunes qui voulaient échapper au travail obligatoire en Allemagne, des Alsaciens qui refusaient d'être enrôlés dans l'armée allemande. À mon passage, tout ce monde se montait à 30 ou 40 personnes à nourrir sans cartes d'alimentation, sur un sol aride, en friche depuis plus de vingt ans. J'y ai trouvé Légaut dans un état de maigreur inquiétant : il n'avait rien d'un agriculteur et ce n'est pas à 40 ans qu'on peut se convertir à ce genre de travail. C'était une vie ascétique bien plus dure que celle d'un trappiste.

Le Diois est contigu au Vercors, c'est dire que la vie y était dangereuse. Légaut n'a jamais parlé de ses rapports possibles avec la Résistance. Mais je sais qu'il y avait un rapport tacite avec la population de la vallée et la gendarmerie. Jamais un gendarme n'est monté là-haut. Quand les Allemands ont occupé la zone sud, remplaçant les Italiens peu combattifs, le danger s'est accru. Des cachettes de repli ont été prévues dans des grottes.

Quant à l'opinion de Légaut concernant Vichy, je suppose qu'elle devait être très défavorable dès que ce gouvernement est apparu comme antisémite au point de devancer le désir des Allemands à ce sujet. Je sais seulement qu'il a mis sa vie en danger pour accueillir et abriter un assez grand nombre de personnes (dont une famille juive - NR).

3) Les relations de Légaut

La famille de Légaut pose problème, c'est vrai. S'il parle, dans le topo que tu as lu, de plusieurs femmes avec qui il aurait eu des relations assez intimes, c'est parce qu'il s'est rendu compte que, dans son entourage, des bruits fâcheux couraient. En en parlant, il a certainement voulu sauver l'honneur de ces femmes. Cela se passait du reste plusieurs années avant la guerre, donc largement avant son mariage. Il s'y révèle tel qu'il était, d'une certaine naïveté en ce qui concerne les questions sentimentales. Il me semble bien pouvoir dire que c'est un trait commun à nombre de ces grands intellectuels chrétiens qui sortaient de la rue d'Ulm. Quand à une grande intelligence ignorante de la vie concrète se joint la piété assez naïve qui était celle des membres du groupe du tout début, cela donne des gens assez désarmés devant les problèmes amoureux. Nous pourrions citer quelques noms parmi ceux que nous avons connus.

Il faut bien noter que cela se passe au moment du mariage de Perret. Quand on a connu l'amitié exceptionnelle qui unissait Légaut et Perret, on imagine facilement le drame qu'a pu être le mariage de Perret, pour l'un comme pour l'autre. Légaut en était encore à espérer voir se réaliser son projet primitif de fondation d'un ordre religieux consacré à la fois à la recherche spirituelle et scientifique. Plusieurs avaient déjà abandonné ce projet utopique et avaient fondé une famille. Seul restait Perret et voici qu'il abandonnait ! Légaut ne peut pas comprendre, il condamne cet abandon, c'est la rupture, infiniment douloureuse. Légaut regrettera toute sa vie de ne pas avoir été capable de comprendre Perret. L'éducation reçue et la spiritualité vécue à cette époque conduisaient les membres du groupe au célibat. Certains se feront prêtres parmi les "cloutiers"; d'autres comme Rosset, restent laïcs mais fidèles au célibat, "vœu de perfection". C'est en tout cas une terrible épreuve pour Légaut. Comment il s'en est sorti ? par une sorte de retour à la terre qui évidemment suppose le mariage. Nous le saurons par les *Lettres des Granges* et aussi, me semble-t-il, par les deux remarquables lettres écrites au Père Racine et qui me semblent être le cœur même du topo que je t'ai passé.

4) La famille Légaut

Légaut a donc fondé une famille en épousant Marguerite Rossignol, une femme admirable. Il fallait une femme admirable pour être la femme de Légaut ! L'épouse-t-il par amour ou parce qu'il fallait une fermière pour devenir fermier ? Là est, à mon avis, le problème du mariage de Légaut. S'y ajoute que les "petits camarades" de la rue d'Ulm, la guerre terminée, montent aux Granges, non pour mener la vie pastorale de Légaut mais pour essayer de reprendre les réunions. La communauté de Paris essaie de se juxtaposer à la famille de Légaut. Équilibre difficile à réaliser. Marguerite souffre du partage auquel Légaut se trouve réduit durant les vacances. En semaine, la communauté se débrouille seule; le dimanche, Légaut fait quelques topos ou lectures. On trouve du reste dans ces topos enregistrés le reflet de l'évolution spirituelle de Légaut, ce qui donnera finalement son œuvre écrite. Le projet primitif a disparu. Légaut n'est plus du tout un scientifique, il n'est plus du tout professeur de mathématiques, il n'est plus qu'un spirituel, une sorte de moine dont le temps se partage entre un travail manuel écrasant et, bientôt, l'élaboration d'une œuvre, reflet de sa méditation solitaire. Cette fois, il n'est plus question d'un projet à réaliser mais d'une mission à remplir. La première œuvre paraît, *L'introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*. Non sans peine, il trouve un éditeur à condition que l'œuvre trop ardue et volumineuse soit coupée en deux tomes pour avoir une chance de trouver des lecteurs. C'est un succès, peut-être un peu par son côté folklorique, un mathématicien devenu berger. Mais surtout, il faut bien le dire, parce que cette méditation répond au besoin d'un certain public. Une dizaine d'œuvres suivront. Elles sont traduites dans plusieurs langues. Légaut se trouve ainsi peu à peu conduit à répondre à la demande de ceux qui veulent entendre sa parole ici ou là, ce qui n'arrange pas sa vie de famille. Il est vrai que, malgré tous ses efforts, sa femme et ses enfants pâtiront de la double vie qu'il mène. Ses enfants diront plus tard avoir eu l'impression d'être négligés. Lui-même reconnaissait que son œuvre familiale avait été un échec. Son retour à la terre fut également un échec, beaucoup moins important car lui-même et sa femme disposèrent par héritage de capitaux qui compensèrent. Mais jamais il ne conseilla aux jeunes venus lui demander des conseils pour un retour à la terre de se lancer dans cette aventure sans de solides ressources financières.

5) L'histoire du groupe en 1963

Quand Légaut, en 1963, prononça, devant cinq ou six "anciens" dont j'étais ainsi qu'Yvonne, le topo sur l'histoire du groupe, il ne parle pas du tout de sa vie de famille. C'était là une simple discrétion, il ne pouvait s'agir que de l'histoire du groupe. Ce groupe devenant de plus en plus encombrant pour la famille Légaut, les "anciens", Haumesser, Ehrhard, Voirin... jugèrent bon de quitter les lieux, en trouvant la maison de Mirmande qu'ils achetèrent. Une cinquantaine de familles devenaient propriétaires d'actions et Légaut pouvait se déplacer facilement des Granges à Mirmande. Il trouva

enfin sa liberté complète en confiant ses domaines à deux de ses fils qui pensaient rester à la terre. Ainsi il passe les vingt dernières années de sa vie, ses enfants ayant terminé leurs études, partagées entre des périodes de retraite dans la famille, de longues périodes de voyage en Belgique, en Allemagne, en Italie ou en Espagne et même, une seule fois, au Canada, et l'été à Mirmande.

On ne peut pas dire qu'il vécut retiré du monde ni en s'en désintéressant. Il était pressé de créer l'œuvre qui le travaillait intérieurement, œuvre qui n'a rien de polémique, rien non plus d'une doctrine, c'est le témoignage d'un homme resté jusqu'à l'heure de sa mort en marche vers lui-même et qui se sent tenu de s'exprimer par l'expérience vécue à travers cette vie assez surprenante, il faut bien le dire, mais qui me paraît d'une rare fécondité et porteuse de promesse d'avenir pour la survie et le rôle de l'Église et de la vie spirituelle dans un monde en proie à une terrible crise de croissance.

Dans son topo (oral) sur l'histoire du groupe, je pense qu'il n'avait aucune raison de parler des Davidées, pas plus que de ses relations avec le Père Paris. Il ne s'agissait que du groupe "tala" dont le Père Portal avait confié l'animation à Légaut. Il s'agissait de préciser ce que fut ce groupe, non de faire l'histoire générale de ce travail de rechristianisation de la France et en particulier de l'école laïque.

Mais je sais que Légaut estimait le travail accompli par les Davidées. Sans doute ont-elles fait plutôt de l'apostolat que de la recherche spirituelle... chacun sa vie. Je pense qu'il y a une incompréhension totale entre Légaut et celui qui est devenu leur conseiller, Guittou. J'ai lu Guittou et Légaut, tous deux "talas" de la rue d'Ulm. Je n'ai pas connu personnellement Guittou mais certaines de ses œuvres me hérissaient malgré leur succès. Je pense que Légaut a toujours tenu l'œuvre des Davidées comme ayant préparé vaillamment le terrain, avec le groupe Légaut, à l'évangélisation du monde laïc.

Pour le Père Paris, c'est une autre histoire. Légaut est le premier à avoir travaillé sur le territoire de Saint Cloud et les cloutiers étaient nombreux à répondre à l'appel. Autant que je sache (mais mon information est très incomplète à ce sujet), le Père Paris, homme de valeur qui a fécondé la Paroisse Universitaire par son génie liturgique a dû éprouver une certaine méfiance envers l'œuvre de Légaut, œuvre trop audacieuse à ses yeux de prêtre. Le Père Paris a été un de ceux qui ont travaillé à la réforme liturgique que le Concile a accomplie. Mais le champ est autrement vaste. La révolution copernicienne que recèle la pensée de Légaut ne pouvait qu'inquiéter un prêtre fervent et nettement plus âgé. Il a sans doute cru de son devoir de prêtre de freiner l'action de Légaut. C'était sur le groupe des cloutiers qu'il fallait agir. Il le fit avec succès et nombreux furent les cloutiers qui, discrètement, abandonnèrent l'influence de Légaut pour se confier au Père Paris. Je ne sais pas ce que sont devenus ces jeunes à travers le cataclysme de la guerre et tous les problèmes qui se sont posés ensuite dans l'Église. J'aimerais du reste savoir ce que ce rameau du groupe est devenu si je pouvais rencontrer quelqu'un qui puisse me renseigner. Il y avait parmi eux des garçons remarquables et pleins d'avenir. Mais je comprends assez bien le mécontentement de Légaut à voir quelqu'un d'autre prendre la place où il avait d'abord travaillé. Toute l'histoire de l'Église doit être pleine de ces frustrations qui, sans être d'importance majeure, n'en sont pas moins douloureuses.

Tu vois que ce que je sais concernant toute cette tranche d'histoire ne va pas loin.

6) Légaut et l'Action Catholique

Je n'ai rien dit de l'attitude de Légaut à l'égard de différentes œuvres qui, c'est évident, ont joué un rôle utile dans la vie de l'Église. Il est certain que l'Action Catholique, le scoutisme et autres œuvres ont rendu, chacun à sa manière, de grands services à l'Église. C'est sans doute par elles que beaucoup de jeunes ont conservé une foi vivante que n'auraient pu leur garder des paroisses trop souvent languissantes. Elles étaient adaptées à certains besoins de l'époque. Légaut a été très exigeant pour elles, pour nous aussi, parfois décourageant. Il mettait de telles espérances sur le groupe qu'il devait normalement être exigeant pour nous tous. Du reste, il faut bien dire qu'il a traversé de rudes périodes de découragement en constatant qu'il n'était pas compris de la plupart d'entre nous. Il faudra du temps avant qu'on perçoive la portée de son œuvre spirituelle.

Je me permets de joindre à ces considérations trop rapides un passage d'une de ses dernières œuvres *Devenir soi*, passage qui peut aider à comprendre que la mission très particulière de Légaut était d'exprimer dans le langage et la mentalité de notre époque ce que peut être cette vie selon l'Esprit qu'est venu proposer à tout homme Jésus de Nazareth, le niveau où il voulait hausser l'homme pour faire de lui vraiment un "fils de Dieu"?

J'ai eu une grande joie à vous retrouver. Chacun de nous cherche de son mieux sa voie. Tous, nous avons bien du mal à nous comprendre les uns les autres. Ainsi nous nous sentons les uns comme les autres dans la solitude. C'est sans doute une condition de la vie spirituelle : la solitude intérieure est sans doute ce que nous pouvons mettre en commun mais nous sommes ainsi compagnons de solitude dans notre quête finalement convergente, je le crois de tout mon être.

"Devenir soi"

Dans *Devenir soi* de Marcel Légaut, (pages 129 à 137), je cueille les extraits suivants.

- Dieu et l'homme, deux mystères, chacun au cœur de l'autre, mais l'un parce que c'est son mode d'être "se donner en agissant" et ainsi s'accomplir; l'autre de par sa nature accueille en s'y donnant et ainsi, par ce qu'il devient, se reçoit sans qu'en aucune manière on puisse parler d'antériorité et de postériorité entre le don de Dieu qui est appel et l'accueil de l'homme qui est réponse. Dieu, un dans la multiplicité et la diversité des modes du déploiement de son Acte, l'homme unifié à partir de son appropriation de la multitude et de la variété des contingences de son histoire.

- La communion de tous les hommes essentiellement solitaires, sera leur fruit et celui de Dieu, non par le projet poursuivi ensemble par Dieu et par eux... fruit qui dépasse toute "promesse de Dieu", toute société idéale opérée par l'homme, toute alliance de Dieu avec les hommes.

Ces êtres sont, chacun, une image différente de Dieu, d'un Dieu tout autre, qu'ils peuvent se faire de lui. Leur communauté, dans une perfection qui n'est pas de ce monde, est tout autre que les collectivités auxquelles certains d'entre eux appartiennent et qui se sont constituées autour d'une idéologie commune sur Dieu. Ces êtres et ces diverses collectivités ne sont encore que phases et étapes de l'accomplissement de Dieu, sans cesse et toujours en Acte.

Je ne peux croire que Légaut ait trahi les tâches politiques et sociales ni ignoré leur importance. Il me semble que son souci de se situer au niveau spirituel, les féconde. Pour faire mon petit "Pascal", je dirais volontiers que, si sa mission est de nous rappeler que l'ordre de la "charité" prime, il ne faut nullement oublier les autres ordres, il les accomplit et les vivifie au contraire.

1993

Témoignage

Riboulon Élisabeth
QQN N° 45

Un certain nombre d'entre nous, dans les aumôneries, ont eu l'occasion, ces dernières années de rencontrer Marcel Légaut, soit à Saint-Etienne, soit aux Granges. J'essaie d'être, ici, la mémoire de chacun. Le dépaysement et la nature vierge des Granges préparent les animateurs des années 80 à recevoir le témoignage de Marcel Légaut, ils découvrent qu'une vie spirituelle ne peut s'éveiller en eux que par eux seuls et ils sont surpris de l'insistance avec laquelle Légaut affirme que la vie spirituelle n'est pas nécessairement chrétienne - sa recherche et son approfondissement sont le propre et la richesse de tout être humain «chacun fait seul son chemin vers l'être qu'il peut devenir». À la fin de la session seulement, en réponse aux questions, Marcel Légaut explicite la dimension chrétienne de sa vie spirituelle «inspirée pour l'essentiel par ce que Jésus a vécu».

Invité à plusieurs reprises par la Pastorale Scolaire, Légaut invite les parents à beaucoup de patience et d'espérance : la foi est liée à l'histoire d'un jeune, il convient de lui laisser le temps de se découvrir, de parvenir à "la foi en soi", à faire l'expérience de la relation à l'autre, afin qu'un jour, grâce justement à son expérience spirituelle et à la lecture qu'il en fera, il puisse rencontrer Jésus dans son humanité et, à travers elle, accéder à Celui que Jésus appelle son Père. Pour les permanents et les animateurs, il s'agit d'être convaincus que «l'essentiel ne s'enseigne pas». Il est fondamental de devenir témoin plus qu'enseignant. «Le témoignage de l'adulte demeure semence vivante dans la mémoire de celui qui l'a accueilli..., il est présence qui rend présent à lui-même celui qui le reçoit». Mais il est difficile et exigeant de livrer ce témoignage : «il doit jaillir de la vie spirituelle, laquelle, fruit d'une activité créatrice qui ne vient pas seulement de l'homme, a à devenir don». Il s'agit de «dire des paroles vraies qui soient issues de ce qui a été fortement vécu, de ce qui sera encore essentiel à vivre..., ces paroles sont de Dieu, bien qu'elles ne puissent pas être sans l'homme qui les prononce, et ainsi, se dit». Pour Légaut, dire ces paroles vraies, c'est prier : «la prière est alors nouée à la mission personnelle que chacun est appelé à remplir...» (*Prières d'homme*)

À l'occasion des contacts avec des groupes divers, à St-Etienne ou ailleurs, M. Légaut aborde souvent le thème de l'Eglise et insiste sur l'importance des petites communautés de foi, "cellule d'Eglise, dont la puissance de rayonnement vient de sa fidélité à la mission au cœur même de l'Eglise... Son modèle, sa vigueur initiale qui sans cesse sollicite les hommes dans le meilleur d'eux-mêmes, c'est la communauté que Jésus a vécue avec les siens, il y a 20 siècles, et dont il faut dire qu'il a été le fondateur mais aussi dont il a reçu». M. Légaut encourage fortement tout ce qui lui paraît être naissance de ces petites communautés, car «à mon sens, elles sont la seule voie possible pour que l'Eglise puisse remplir auprès de ses membres la mission qui lui est propre, non seulement enseigner et gouverner de façon

générale le peuple chrétien, mais éduquer et appeler chacun à la vie spirituelle et plus particulièrement à la foi en Jésus, au long du chemin qui lui est propre» (*Patience et passion d'un croyant* 1990).

En terminant, je reprends le souhait qu'exprime Marcel Légaut dans la préface de *Méditations d'un homme du 20^{ème} siècle* (Aubier 1983) : «Puisse cette méditation..., aider celui qui saura la lire à grandir dans la vie spirituelle, à cheminer vers son humanité et vers l'accomplissement de Dieu en lui, à la suite de Jésus».

L'homme qui a écrit ces lignes en tête de son livre est bien présent. «La mort de l'homme ne termine pas sa présence parmi les vivants lorsqu'il en a fait véritablement des prochains, quand il a été vraiment leur prochain... Heureux cet homme quand ceux qui l'ont connu, grâce à ce qu'il a été et est pour eux, grâce à ce qu'ils sont sont devenus les uns pour les autres avec lui, découvrent, par delà vingt siècles d'un passé, la vérité de la bonne nouvelle annoncée dans l'évangile» (*Travail de la foi*, 1962).

1993

Lettres

Santoire René - Etienne Borne
QQN N° 51

René Santoire nous confie cet échange de correspondance avec Etienne Borne qui montre les liens puissants qui unissaient Jacques Perret, Marcel Légaut et Etienne Borne, trois témoins qui marquent notre histoire.

1- *Lettre de René Santoire à Etienne Borne - 5 mai 1992 - suite à l'article d'E. Borne qui se terminait par ces mots «L'aube qui éclaire notre crépuscule s'appelle Légaut et Perret».*

J'ai hésité longtemps à vous écrire mais votre article sur Légaut et Perret a éveillé en moi tant d'échos que je ne résiste plus au désir de vous en faire part. J'aurai bientôt 80 ans. Jeune instituteur public, débutant dans la Loire dans les années 30 j'ai connu l'amitié "Légaut et Perret" qui se manifestait si richement alors, notamment à Chadefaud et Scourdois dont je fus l'hôte assidu de 1932 à 1938.

C'est à Chadefaud qu'en juillet 1932 je fus accueilli fraternellement en fin d'une matinée qui avait été très éprouvante pour moi et qui me voyait soudain plongé dans un milieu d'intellectuels au langage hermétique déroutant. Jacques Perret eut conscience de mon désarroi, m'enveloppa de son inoubliable regard et m'aiguilla sur Scourdois où je découvris un Légaut à la fois impressionnant mais humain entouré d'amis au niveau intellectuel plus abordable. En ce lieu si riche en souvenirs, je devais profiter par la suite pendant sept ans, aux grandes vacances, de l'enseignement des deux amis.

J'ai connu ensuite leur rupture, le mariage de Perret. Au retour d'un séjour pascal à la Trappe des Dombes, Légaut m'emmena prier au Bon Pasteur à Lyon, église où J. Perret s'était marié. Ce jour-là j'ai cru deviner chez Légaut l'incidence qu'avait eu ce mariage sur sa vie et sur leur amitié. Je n'ai jamais revu Jacques Perret par la suite. Lu seulement rarement quelques-uns de ses articles. Par contre Légaut m'a profondément marqué. Il m'a fait l'honneur de me prendre pour témoin à son mariage à St Chamond le 10 octobre 1940... Pris ensuite par les activités multiples que leur résidence impose aux instituteurs ruraux, je ne suis allé aux Granges ou à Mirmande qu'épisodiquement. Mais l'impression initiale était profonde, Légaut m'est resté maître à penser.

Abonné à *La Croix* depuis toujours, j'y découvre périodiquement vos écrits et ils me sont chaque fois un enrichissement. Jadis à Pâques 1934 je crois, aux J.U. de Bordeaux, perdu dans la foule du grand théâtre, j'ai eu l'avantage de vous entendre donner un rapport. Une mémoire aux défaillances possibles me rapporte cependant ce trait. L'archevêque bordelais de l'époque a quitté la tribune officielle au cours de votre exposé. Aurait-il été inquiet par vos propos ? Me trompé-je ? Merci pour cet émouvant retour aux sources du 17 avril. Merci pour ce don de Pâques ! Combien avons-nous été à en apprécier la saveur ? «Un jour, par hasard, nous nous rappelons tant de visages, tant de choses, mais il n'y a plus personne pour se souvenir de nous et nous sommes encore vivants» (Angelo Rinaldi, *La dernière fête de l'empire*). Me pardonnerez-vous, cher Monsieur, d'avoir abusé de votre temps ? Mais ça m'a fait tant de bien de vous entretenir de ce que votre talent a ressuscité.

2- *Réponse d'Etienne Borne*

Bien cher ami, je ne trouve pas de mots pour vous dire à quel point m'a touché votre bonne et grande lettre. Je devrais vous dire, nous a touchés car depuis trois ans et, entre autres misères du grand âge, je perds la vue. C'est ma femme qui me lit mon courrier et c'est grâce à son dévouement inlassable et de tous les instants que je peux encore publier des articles à *France Forum* et dans *La Croix*.

Nous avons été heureux que vous ayez réagi si bien avec votre mémoire et votre cœur à mon "Légaut-Perret". En vieillissant, on se sent de ses commencements. Tout revient avec une singulière intensité. Il y a eu en effet aux Journées Universitaires de Bordeaux l'incident que vous évoquez avec l'archevêque

de Bordeaux, Cardinal Richard, qui est parti précipitamment dès la fin de mon rapport prétextant un rendez-vous urgent. J'ai eu l'occasion par la suite de m'expliquer longuement avec lui. Comme cela m'est arrivé souvent dans ma longue vie, j'avais le tort d'avoir raison trop tôt. À la libération, chacun a suivi son chemin. Pour moi ce fut l'enseignement dans les Khagnes parisiennes, le M.R.P., le Centre Catholique des Intellectuels et pour finir l'Inspection générale de Philosophie. Je ne voyais Légaut que de loin en loin quand il venait à Paris chez son éditeur. Nous nous embrassions. Légaut était un grand sensible et nous étions au bord des larmes. J'ai rejoint Perret dans une résistance commune à la contestation étudiante de 68 et je le retrouvais parfois chez Soulages au groupe *Fidélité et Ouverture*. Comme je souffre de ne pouvoir vous écrire plus longuement. L'écriture m'épuise et je trace mes lettres avec un tâtonnement laborieux, appliqué qui peut faire illusion. Excusez les incertitudes possibles d'une graphie que je ne peux relire. Encore mon immense gratitude. Je vous embrasse de la même accolade qui scellait les retrouvailles avec Légaut. À vous du fond du cœur.

1993

Marcel Légaut et la paix

Thérèse De Scott

Le Journal de la paix, février mars et avril 1993

I - *La paix et encore la paix, toujours la paix, telle pourrait être la devise de notre Journal. Explorer ce don de Dieu, découvrir comment des hommes et des femmes, dans des contextes différents, l'ont recherchée et accueillie, cela est notre mission. Nous sommes très reconnaissants à Sr Thérèse De Scott, qui a personnellement connu Marcel Légaut et qui a longuement exploré son œuvre, d'avoir accepté d'entreprendre une recherche sur "Marcel légaut et la paix", recherche dont nous vous livrons la première étude.*

Chrétien sans étiquette et sans congrès, penseur allergique aux organisations quelles qu'elles fussent, M. Légaut aurait-il un message essentiel qui nous aide dans cette œuvre impossible et nécessaire : bâtir ensemble la paix ? Oui, sans doute car il fut à un degré éminent, dans son Église, un lutteur pour l'humain. À l'exception de *La communauté humaine* (1938), l'œuvre de Légaut ne traite que très indirectement et sans guère d'explicitations des problèmes de la paix entre les peuples. Elle est tout entière consacrée à une réflexion existentielle sur Jésus, l'homme et Dieu, ainsi que sur la mission des Églises, particulièrement l'Église catholique, par rapport à Jésus.

C'est pourquoi elle pourrait bien servir d'assise à une spiritualité de la paix, s'il est vrai que la lutte pour la paix est impossible sans recherche d'authenticité, sans la foi de l'homme en lui-même et en l'autre, sans expérience de la transcendance.

Histoire et mémoire

Comme ceux de sa génération, Légaut a été atteint personnellement par les trois guerres que les Européens se sont livrées en moins d'un siècle. Chacune de celles-ci a eu des retentissements dans sa destinée comme dans sa pensée.

En 1870, sa grand-mère maternelle devient veuve de guerre alors qu'elle attendait son premier et désormais unique enfant, Henri, père de Marcel. Adolescent, Légaut a vécu l'absence de son père, aux armées pendant quatre ans. À l'issue de la guerre de 1914-18, il entre à l'École Normale Supérieure, dont la moitié des étudiants avaient péri sur le front. Ses condisciples survivants apportaient au climat de l'École une gravité inhabituelle à cet âge. En 1939, Légaut lui-même est rappelé pour la "drôle de guerre". Ce fut une expérience cuisante; la troisième fois, selon lui, que la France subissait une défaite militaire... Le manque de caractère, telle lui semblait être la tare de cette génération, tant du côté de la troupe que des cadres de l'armée. Il le dit avec vigueur dans une lettre à un jésuite, en juin 1945. «Le manque de caractère, lâcheté, égoïsme sénile des jeunes comme des vieux; fuite devant l'effort, le risque, la fatigue, la difficulté; impuissance à se sacrifier mais aussi scepticisme qui simule la tolérance, complicité passive qui simule la charité, toutes attitudes qui démarquent les vertus chrétiennes et les corrompent...»

La marque du tragique

Ce diagnostic sévère, posé sur lui-même aussi, a marqué la suite de sa vie. À peine démobilisé, Légaut décide de se faire berger et paysan. Il veut «un travail qui fût vrai pour lui». Ce travail des mains lui paraît plus réel que l'enseignement des mathématiques à l'Université. En outre un autre travail va l'occuper de plus en plus, celui qui était devenu sa passion depuis sa jeunesse et sa rencontre avec le Père Portal : le "travail de la foi". Ce travail consistera, ainsi qu'il l'écrit dans la même lettre au Père R. d'Ouince : «À refaire l'homme et le chrétien, ensemble, et non seulement le chrétien (ou seulement

l'homme). Œuvre de longue haleine qui ne permet pas d'avoir des résultats immédiats, qui est obligée d'accepter un gâchis irréparable et d'en faire le bilan pour le clore et partir sur des bases nouvelles».

En ces années d'après-guerre, son regard sur le monde est marqué du tragique. Il décèle les ambiguïtés menaçantes du progrès, la désorganisation organique, la déshumanisation qui se produit à l'occasion du progrès moderne. Ce retour à l'inerte dérive des déterminismes de la matière et de l'histoire. Or Légaut est un homme d'action, de décision. Il quitte l'Université dès 1942. Il appelle ses amis à la reprise d'activités communautaires à l'occasion des mois d'été, ce qui devrait lui permettre d'amorcer l'œuvre essentielle à laquelle il veut se donner. Suivent alors, paradoxalement, vingt années de jachère intellectuelle et de silence. Fonder une famille, réveiller des terres endormies, s'insérer dans le milieu paysan absorbent l'effort de cet homme déjà au midi de la vie. Quand il reprend vraiment la plume et publie en 1971 *L'homme à la recherche de son humanité*, il est entré dans la vieillesse.

Qui êtes-vous Jésus ?

Ce vieillard devenant écrivain et conférencier itinérant lisait très peu les journaux, n'écoutait pas la radio, ne regardait pas la télévision. Il connaissait cependant l'essentiel de l'actualité grâce à ses amis et à quelques bulletins ou coupures de presse qu'on lui passait. Ainsi, les derniers temps de sa vie, lorsqu'on parlait de "glasnost" et de "perestroïka", il souhaitait que Gorbatchev réussisse et il admirait son courage. De même, il s'étonnait, au sujet de Vaclav Havel, qu'un homme d'une telle élévation de pensée puisse se maintenir en politique.

Il réfléchissait avec un réalisme pessimiste aux tragédies du monde, à ce qu'il appelait "l'implacable réalité", "l'inhumanité du réel". La guerre, le malheur innocent, les idéologies tueuses d'hommes étaient pour lui des questions toujours béantes et menaçantes.

«Que préparent pour l'éternité, écrivait-il en 1957 dans une méditation sur la vie de foi, ces situations impossibles, ces misères innommables, ces massacres impensables, qui font de notre terre, depuis toujours, un astre ourlé de sang et hurlant d'horreur ?» (*Travail de la foi*, 42).

Cet homme prophétique ne séparait pas sa réflexion sur la société de sa réflexion sur le christianisme et les religions en général. La première servait à cadrer l'autre et à cerner la grande, l'unique question pour un homme d'Occident, celle du Juste persécuté, Jésus de Nazareth.

«Qui êtes-vous ? Jésus, que tant d'hommes ont aimé, que tant d'autres ont haï lorsque vous étiez parmi nous au point que les uns ont été conduits à vous adorer, et que les autres vous ont condamné et crucifié ?» (*Travail de la foi*, 43). Pour notre auteur, cette question récapitulait toutes les questions que les hommes ont à se poser sur le sens de leur existence. Elle en était la clé.

II - *La violence structurelle qui caractérise les déterminismes et les dynamismes du monde de la matière et de la vie tient en outre une place considérable dans l'histoire humaine. Elle s'est manifestée avec puissance dans ce que Légaut nomme "l'épopée spirituelle de Jésus".*

La destinée singulière de Jésus fait voir, en effet, comment toute société, même une société religieuse, réagit généralement face à l'individu qui affirme, par son existence et ses actes, la valeur absolue de la personne en dépendance intime d'une réalité qui transcende le social.

Aimé des siens, partageant avec eux les appels d'une mission en laquelle se concentrait le sens même de sa vie, Jésus a été à l'origine d'un mouvement de communion entre ceux qui se sont réclamés de lui au nom de ce que, en l'annonçant et en y œuvrant, il avait appelé "le Royaume de Dieu". Haï de ceux dont il contredisait les évidences et dénonçait les compromissions hypocrites, il a déchaîné des violences qui ont entraîné son élimination.

La communauté humaine

Légaut a médité toute sa vie, pour en actualiser le message, sur l'existence exemplaire de son Maître. Mais en 1937, une conjoncture économique et politique redoutable lui est occasion de mener une réflexion vigoureuse sur le manque de spiritualité qui mine de l'intérieur tous les mouvements réformistes ou révolutionnaires. Il publie alors un essai de spiritualité sociale, *La communauté humaine* (Grasset 1938). On trouve des commentaires de cette œuvre dans une brochure consacrée aux premières œuvres de Légaut, 1933-1945. (Cf. Th. De Scott, *En voie de devenir disciple de Jésus*). Peut-être faut-il remonter à ce texte pour dégager, des grandes œuvres publiées par la suite, des vues fondamentales concernant les conditions de la paix. De fraternité, de peur et de haine, il en est alors question presque partout en Europe, montée du Front populaire en France, extensions de l'internationale communiste, guerre civile en Espagne, avènement brutal des totalitarismes en Allemagne, en Italie, en Russie. "Lutte à mort pour la vie", la lutte des classes tourne à la guerre d'extermination. L'exaltation d'une race ou d'une nation s'avilit jusqu'au mépris homicide des autres.

Les "vies singulières"

À ces idéologies brutales, simplificatrices à outrance, et pour lesquelles la technique faisant fi de l'éthique se substitue à toute réflexion sur le long terme, Légaut oppose une éthique de solidarité, d'interdépendance et de responsabilité devant l'avenir. Nullement compétent dans les techniques d'organisation sociale, il invite avant tout son lecteur à rompre avec les slogans et les mythes, à mesurer avec réalisme ce qu'exigent concrètement les croissances de l'humanité. Des trois fonctions de base nécessaires à celles-ci -œuvrer la matière, entretenir la vie, témoigner du sens- il s'attache surtout à la dernière. Au terme de profondes analyses, il fait valoir l'importance de certaines "vies singulières", le rôle fondamental du pionnier de la vie évangélique dans la vie sociale.

De cet essai de spiritualité, je retiens ici deux idées de base touchant au thème de la paix et dont l'avenir de l'Europe montrera la pertinence. «Le principal mérite de cette période, note l'auteur, aura été d'avoir posé la question sociale sur son vrai plan, celui de la communauté humaine (...) La communauté humaine découvre à l'esprit de l'homme un domaine nouveau d'exploration où il est encore à peine entré» (CH. 173). L'autre constat est que «le plus grand malheur qui menace le monde n'est pas dans les cataclysmes sociaux, les révolutions ou les guerres, mais dans le désespoir qui fait renier le passé, douter de l'avenir et mépriser la vie» (CH. 137).

La paix malmenée

Pour la croissance juste de cette vaste communauté humaine, il faut que ses artisans conjuguent la science et la sagesse, c'est-à-dire la connaissance des hommes et des faits, le savoir-faire technique qui permette une organisation adéquate des sociétés, la maturité spirituelle faite de maîtrise de soi, de lucidité et de désintéressement.

Car la paix n'est pas naturelle aux hommes. D'instinct ils la malmènent ou bien la détruisent. Plus qu'une conquête, une fin, un absolu, la paix est d'abord un fruit de la vie spirituelle et, comme telle, elle trouve sa source dans la foi en l'homme singulier. Cette base concrète de la foi a sa dimension propre d'espérance dans le devenir possible de chacun. Bien plus, au-delà des agencements capables d'organiser une collectivité, ce que la foi et l'espérance cherchent ardemment, c'est de faire émerger une communauté d'êtres de liberté.

Croire en son humanité

Et c'est en tant que croyant que M. Légaut dégage le fondement spirituel de tout projet d'amélioration des rapports sociaux : «Pour croire en l'humanité sans laisser se dégénérer ce mouvement de foi surhumaine en l'idolâtrie de quelques réalisations, si grandioses qu'elles soient, mais encore finies et indignes de son objet, l'homme doit d'abord croire en sa propre humanité, prendre possession de sa personne, mesurer sa puissance d'éternité, communier au Dieu rédempteur dans une intimité stable» (CH. 227).

À cette étape de sa vie, à la veille de la guerre, Légaut voyait dans les groupes de vie évangélique, groupes de jeunes laïcs, enseignants pour la plupart, des possibilités pour développer une éducation sociale à l'échelle de toute une nation. La vie communautaire, constitutive du christianisme et dont il faisait l'expérience par sa propre initiative, lui paraissait être, sinon un modèle pour la vie sociale, du moins un lieu d'inspiration, peut-être un laboratoire d'expériences de l'humain. Il disait aussi sa conviction que, pour former la communauté humaine, un rôle éminent revenait à des "vies singulières", poètes, prophètes, mystiques, héros, "saints"...

Bientôt, comme nous l'évoquions précédemment, il allait s'engager lui-même plus avant dans cette quête d'humanité, par un paradoxal retrait de la ville, de l'université et même de cette vie communautaire qui, durant quinze ans, l'avait d'abord exalté pour ensuite le mettre à l'épreuve.

III - Pour mener le combat social sans y sacrifier tôt ou tard la justice et la fraternité, il faut, jugeait Légaut, une maturité spirituelle certaine, fruit et nourriture de la lucidité et de la fidélité à ce qu'on se doit d'être.

Lui-même n'a pas choisi de s'engager dans un tel combat. Cependant, à contre-courant de ce que poursuivent la plupart des hommes, il a opté pour une "descente sociale". Partager le sort d'autres paysans de montagne dans un pays qui se dépeuplait le faisait participer à la régénération "de la base de la société". Il désirait en outre, pour la vie de l'esprit, des conditions de vie élémentaires et essentielles, ainsi que l'entrée dans la condition humaine commune à tous. «On n'agit que par ce qu'on est», disait-il volontiers. Sa manière d'être, c'était de vivre, autant que possible, les béatitudes. Il était un doux, maître de lui, par spiritualité plutôt que par tempérament.

Foi et fidélité

Mais la vie simple, le travail manuel, les responsabilités familiales n'étaient pas toute son action. Penser son existence lui importait aussi, comme une mission. Au fil des années, il en vint à

approfondir, en dialogue avec ses amis, le sens de ces expériences capitales, l'amour humain, la paternité, la mort des proches, la venue de sa propre mort, la filiation et la paternité spirituelles. Il découvrait l'importance des instincts fondamentaux et de ce qui, quoiqu'enraciné en eux, pouvait en élever l'ordre, quand l'homme parvient par maturité personnelle à se dégager du besoin vital de conserver, répéter, posséder, dominer, et lorsqu'il se donne et exerce dans ce don une activité créatrice. Cet ordre de l'esprit s'atteint par la foi et la fidélité, en dépit et à l'occasion de l'expérience de "la carence d'être". Cette foi prend toutes sortes de dimensions, foi en soi, foi conjugale, foi paternelle... Génératrice d'accueil et de don, la foi en soi est d'abord pour l'homme adulte l'affirmation inconditionnelle de la valeur de sa propre réalité, indépendamment de tout autre considération. Elle est la pierre angulaire de son humanité. La foi en l'autre lui fait écho. De la foi en Dieu le croyant Légaut dit qu'elle est "la clé de voûte" de tout ce qui se construit en l'homme.

La vie de Jésus

Quand il dit «l'homme est mystère», il entend par là que l'être humain n'est ni un "objet" à manipuler ni un "phénomène" à étudier. Sa réalité profonde dépasse ce qu'il fait, ce qu'il dit et même la conscience qu'il a de soi. Cette affirmation de grandeur, Légaut la fonde sur la capacité qu'a l'être humain de faire acte de conscience, de liberté, de communion, quelles qu'en soient les précarités et l'improbabilité. Sur ce point d'appui, le croyant Légaut fonde "la transcendance" de l'homme, écho de celle de Dieu.

La méditation de la vie de Jésus est révélatrice de cette grandeur. La vive conscience de l'humain qui était en lui explique l'attitude de Jésus à l'égard de tous ceux qu'il rencontrait et l'importance que les auteurs des Évangiles, dans le climat de ferveur des premières communautés chrétiennes, accordent à ces rencontres. La prédilection de Jésus pour des "pauvres" et des exclus de la société juive de son temps n'a pas d'autre explication; en eux, il reconnaissait la grandeur humaine particulièrement blasphémée.

L'illusion de charité

Légaut se défiait de la légèreté avec laquelle des chrétiens parlent surabondamment de charité et d'amour. Cette inflation cachait une illusion. La charité, comme la justice, n'est pas seulement service. Il voyait bien l'exigence de respect à l'égard de chacun comme aussi d'intérêt pour chacun. Les autres rencontres humaines, où il y a communication vraie, "relation vive dans les deux sens", relèvent des affections électives, l'amitié, l'amour humain, la paternité et la filiation, la communion au niveau de l'existence. Le nombre dégrade invinciblement la relation. La vie dispersée, "stressée", également. Des rencontres d'être à être, si fécondes pour les croissances de l'humain, sont fruit de l'intériorité.

Infimes, éphémère mais nécessaires

Ces intuitions de base, sans cesse ré-exprimées, jalonnent désormais toute l'œuvre de Légaut à partir des années soixante. Elles vont donner une forte cohérence et une lucidité sans ménagement à sa vision du monde, de la société, du christianisme lui-même. On les trouve rassemblées avec concision dans la prière "Infimes, éphémères mais nécessaires..." qu'il aimait redire au soir de sa vie car elle était son magnificat. J'en cite ce court extrait :

Héritiers d'un labeur immense, visités par une présence qui appelle plus qu'elle ne commande, poussés, soulevés, sollicités, élevés au-dessus de nous-mêmes, émergeant de la servitude, atteignant à la liberté, ouvriers d'un avenir sans fin, inséparables de vous, mon Dieu, nous vous magnifions. Quel que soit notre destin, même misérable, même tragique, nous sommes pour votre plénitude. Elle est notre béatitude.

Pour comprendre davantage en quoi consiste pour M. Légaut le chemin vers cette maturité spirituelle tellement nécessaire à ceux qui s'engagent dans l'action sociale et politique, toujours si lourde d'ambiguïtés, il est bon de relire à loisir ce petit traité de vie spirituelle qu'il a écrit à l'âge de 80 ans. *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie* (Aubier 1980) reprend de manière synthétique des analyses développées dans *L'homme à la recherche de son humanité* et dans *Intériorité et engagement*. C'est un petit traité d'apparence abstraite, une algèbre de la vie spirituelle, disait-il, d'où rayonne une intense humanité.

L'homme ne vit pas longtemps de paix ni de pain s'il ne se met pas aussi en quête d'une autre réalité, la vie spirituelle. La grâce d'un M. Légaut, nourri de la tradition chrétienne, est d'avoir pu en parler de manière qu'un moderne puisse l'entendre. Mais cette grâce, c'est de la rencontre de toute une vie avec Jésus de Nazareth et son message universel, qu'il l'a reçue.

1993

Vie spirituelle et modernité
Entretiens ultimes avec Thérèse De Scott

Hubert Thomas
La foi et le temps N° 23

Tel Socrate, Marcel Légaut avait besoin, proche de lui, d'un interlocuteur qui l'interroge et l'incite à se dire. Ainsi sans doute, a-t-il pu délivrer et expliciter ce qu'il portait en lui, le meilleur de lui-même. Thérèse De Scott aura été cette incitatrice fervente et, sans elle, nous n'aurions pas «les entretiens ultimes» de Marcel Légaut.

Entretien à deux voix, à caractère non conclu et non clos, le livre noue en quelque sorte la gerbe de celui qui devait disparaître le 6 novembre 1990. Oui, n'était-ce pas sur ce thème fondamental «vie spirituelle et modernité» que porte toute la recherche et la pensée de Marcel Légaut ?

La vie spirituelle. Car Légaut n'a cessé de dire que là se trouve l'accomplissement de l'humain en l'homme, en même temps qu'il faut y voir la mission des Églises si elles se veulent fidèles à ce que Jésus a vécu lui-même.

La modernité. Parce que cette vie spirituelle est appelée à s'éveiller dans des conditions nouvelles qui n'exigent pas seulement des adaptations mais la mutation du croyant et de son Église. Nécessité de l'intelligence critique s'appliquant aux doctrines et aux croyances religieuses. Nécessité d'une mutation de l'Église pour qu'elle devienne capable d'universalité.

Laïc, M. Légaut, n'était pas inféodé à une théologie et ses catégories, il n'a pas repris les mots connus du vocabulaire spirituel. Cela donne à sa démarche et à son style une vigueur et une critique qui apportent à son lecteur le souffle de l'essentiel et de la vérité, avec la patience et la passion d'un croyant rendant compte du mouvement de sa foi.

Comment ne pas être sensible à cette voix invitant, dans la pudeur et la retenue d'un style qui refuse l'exhibition, à avancer vers les exigences de la foi nue ?

Cette œuvre qui ne cesse de regarder en face le mystère de la nature et de la grâce ne prétend pas en rendre compte en mots définitifs. Le style allusif, nuancé, qui s'insinue lentement dans la longueur des phrases, ne dit-il pas que Légaut s'est refusé à construire un système, une spéculation théologique mais veut éveiller qui le lit à aller vers soi pour aller vers Dieu ?

Que cette voix demeure !

1993

Vie spirituelle et modernité
Entretiens ultimes avec Thérèse De Scott

Paul Valadier *Les Études* N° 378

Tous ceux qui ont trouvé ou retrouvé un souffle au contact de Marcel Légaut auront grand profit à lire ce que les éditeurs présentent à juste titre comme un testament spirituel et intellectuel. Il ne s'agit pas à proprement parler d'entretiens sous forme de demandes et de réponses mais plutôt d'une longue méditation à deux voix, l'interlocutrice explicitant dans un chapitre propre ses interrogations et ses perspectives, Légaut reprenant librement le questionnement dans un autre chapitre. La belle relecture d'un itinéraire dans la foi avec ses soubresauts, ses interrogations, sous l'impulsion d'un désir permanent d'authenticité et de vérité, fait traverser toute l'œuvre mais surtout toute une existence taradée par le désir de Dieu et la fidélité à l'évangile. Théologien ? Philosophe ? demande à plusieurs reprises l'interlocutrice. Comment classer un homme qui fut peut-être avant tout un sage au sens le plus noble du terme, capable d'en engager beaucoup d'autres sur les voies de la sagesse ? Au terme, on voit bien tout ce que cet itinéraire doit à une situation précise de l'Église, puisque Légaut dut batailler pour s'émanciper d'une foi conformiste et contrainte, afin de s'ouvrir à une respiration authentique dans la liberté du croyant. Cette situation n'est plus tout à fait la nôtre mais la distance ainsi sauvegardée permet de mesurer sans trop d'ambiguïté l'exemplarité d'une démarche dans l'Esprit.

1994

Jésus pour Légaut et Zundel

Jean Ehrhard
Annecy, 29 mai 1994

Comme certains le savent, j'ai eu la grâce de rencontrer Marcel Légaut en 1930/31... J'avais 16 ans... je suis resté un de ses compagnons de route jusqu'à son départ en 1990, chacun suivant son sentier de vie dans l'approche, certes toujours incertaine, d'un même horizon...

Je n'ai jamais personnellement rencontré Maurice Zundel, mais à partir de fin 1934, j'ai lu et médité son œuvre publiée et, si vous ne permettez ce souvenir, c'est déjà en 1934/35 que je commentais à nos amis du groupe Alsace cet ouvrage si profondément interpellant *Le poème de la sainte liturgie*,

ouvrage qui, par ailleurs, devait marquer de manière décisive ma propre existence.

Zundel est prêtre; Légaut est un laïc dont la profession première jusqu'en 1940/41 était professeur des Universités (professeur de mathématiques). L'essentiel : les deux sont des maîtres de vie qui ont ensemencé mon espace d'existence.

Une situation communautaire

J'appartiens à des groupes de recherche et de réflexion, de ressourcement et d'approfondissements spirituels, et certains de ces groupes sont des groupes à dimension de vie. Ils sont issus du groupe origine Marcel Légaut mais sont différents. Les plus anciens datent des années 1930, ont cherché leur chemin à travers les défis de leur temps, les plus récents explorent surtout l'œuvre de Marcel Légaut alors que celle-ci n'existait pas encore lorsque les premiers groupes se formèrent.

Au départ, le "Groupe Légaut" comprenait un noyau de plusieurs personnes, comme Jacques Perret, Antoine Martel... et en son sein j'ai pu faire des rencontres essentielles comme le Père d'Ouince, l'abbé Gaudefroy, Teilhard, Gabriel Marcel, Édouard le Roy... Mon propos est fort modeste. Je ne suis ni philosophe, ni théologien. Je voudrais simplement approcher la foi en Jésus-Christ dans l'optique de Zundel et de Légaut. Pour moi, la prise de conscience de leur foi en Jésus est capitale. Ce n'est pas une "question d'école". Si cela ne devait pas être le cas, cette brève communication perdrait de son poids de vie. En fait, cette interrogation sur la foi en Jésus me taraude intérieurement. Je me dis, du plus profond de moi-même, comme beaucoup d'amis dans nos groupes : Et toi, non seulement que penses-tu de Jésus, mais comment vis-tu réellement Jésus ?

Au vrai, question première, question essentielle, question permanente... N'est-il pas vrai que nous avons toujours à découvrir et à redécouvrir Jésus au-delà de toutes les expressions, sans jamais le figer en quelque représentation, sans jamais vouloir l'enclorre en quelque définition.

Voici les repères de ma communication

Dans un premier temps, je souligne une convergence essentielle entre Zundel et Légaut et, par voie de conséquence, je signale quelques convergences plus particulières, quelques données élémentaires; dans un deuxième temps, je vais essayer de mettre en relief une différence importante, une différence d'ancrage, d'accentuation entre Zundel et Légaut et amorcer les interrogations qui en découlent au niveau de notre intelligence réelle "de qui est Jésus".

Une convergence essentielle d'abord au niveau global

Zundel comme Légaut reconnaissent fondamentalement une même réalité spirituelle intérieure, et parfois en des termes fort voisins, pour rendre compte de cette approche commune. Je puis dire : il s'agit d'une réalité première qui est en moi qui n'est pas sans moi, cependant qui n'est pas seulement de moi venant en moi. L'au-delà de moi. Ces expressions sont empruntées à Édouard le Roy. (Il les utilisait au groupe Légaut de Paris, autour des années 1930, mais elles figurent dans ses écrits du début du siècle).

Nos deux spirituels sont accordés à cette perspective quand ils évoquent à la fois une intuition humaine transparente à Dieu et une lumière divine qui se fait jour en chacun d'eux. Il s'agit d'une expérience intérieure, fruit d'un accueil et d'une correspondance personnels, et non conséquence de quelque idée discursive à laquelle on adhère.

Cette réalité spirituelle intérieure pour Légaut comme pour Zundel est de l'ordre d'une expérience impalpable, inexplicable, invérifiable; c'est «l'avènement de Dieu dans l'événement de l'homme».

Convergence au niveau de Jésus

Nos deux auteurs parlent de Bonne Nouvelle. L'Évangile pour eux n'est pas d'abord un texte, voire une doctrine, mais une personne, la personne de Jésus.

Jésus-Christ, dans leur optique, est commencement et fin, centre et source. Aussi les textes évangéliques ne sauraient-ils se détacher de Jésus, sans perdre aussitôt leur sens et leur vie. C'est souligner qu'ils affirment d'un commun accord la référence privilégiée et primordiale à Jésus, sa place première quant à leur cheminement spirituel.

Zundel dira sans cesse : le christianisme est plus qu'une doctrine, c'est une personne, c'est une présence; la révélation, ce ne sont pas des textes, c'est Jésus lui-même; sa présence qui est lumière pour nous, une présence qu'il nous interdit d'enfermer dans la lettre, une présence qui fait éclater la gangue des mots...

Et Légaut de son point de vue affirmera : tout ce qui touche à la personne de Jésus dans le monde me tient à cœur depuis toujours; c'est Jésus qui est le centre de ma foi. Il s'interroge : «Qui êtes-vous Jésus que tant d'hommes ont aimé lorsque vous étiez parmi nous ? Qui êtes-vous Jésus que j'aime comme si aujourd'hui ici vous m'étiez humainement présent ?» Il dira parfois, et c'est une importante mise en garde : attention ! une dérive vous guette, celle de vouloir devenir disciples de Légaut, alors

que vous êtes appelés à une mission, celle de devenir disciples de Jésus. Cette convergence essentielle, dans certains milieux, paraît poser question. Le moment venu, il faudra en débattre.

De quelques convergences complémentaires

Sur la base de cette convergence essentielle, je retiens quelques convergences complémentaires, sans vouloir être exhaustif. Ce ne sont que des indications, bien connues, partagées par bien d'autres chrétiens

Zundel et Légaut dénoncent avec vigueur, d'une part les méfaits de l'ignorance, les ravages de l'obscurantisme et du positivisme, les ridicules concordismes; d'autre part, et c'est capital, ils déplorent chez beaucoup de "croyants" l'absence de vie spirituelle vigoureuse, seule capable de promouvoir une recherche personnelle de qui est Jésus.

Nos deux spirituels pensent, certes avec des nuances parfois assez marquées, que l'être profond de Jésus risque souvent d'être enseveli sous un fatras de boursoufflures piétistes, d'énoncés notionnels, de doctrines figées, sclérosées, de "systèmes" théologiques, tout en reconnaissant par ailleurs et fort pertinemment, me semble-t-il, combien sont indispensables les efforts des historiens, des linguistes, des archéologues, des ethnologues, des exégètes et des théologiens, dans la recherche sur Jésus.

Sans doute admettent-ils, avec tant d'autres, qu'on ne saurait écrire une "Vie de Jésus" au sens d'une biographie objective et scientifique, ce qui toutefois ne signifie pas pour eux que l'on ne sache historiquement rien sur Jésus; cependant ils entendent bien que ce n'est pas le savoir sur Jésus restitué par les chercheurs scientifiques qui peut être fondement exclusif de notre foi en Jésus.

Ajoutons que selon Zundel et Légaut, il importe de ne jamais oublier que les textes évangéliques nous présentent moins l'événement Jésus que cet événement réfléchi dans la conscience des premiers disciples. Autrement dit, fait et interprétation sont inséparables, Jésus ne nous parvient qu'à travers l'expérience des premières communautés.

De plus, nos deux auteurs sont d'accord pour faire remarquer -et ici également, rejoignent un avis quasi-unanime- que les évangiles s'expriment en un certain langage, à une certaine époque, représentent la sédimentation d'une histoire conditionnée par une culture, par un terroir où elle se réalise.

Aussi, ce qui importe c'est de lire et de comprendre ces écrits selon l'esprit de Jésus et non selon la lettre des scribes. Enfin, Zundel et Légaut soutiennent que personne plus que le Christ ne croit en la grandeur de l'homme; que personne n'a eu la passion de l'homme comme Jésus; que mystère de l'homme, mystère du Christ, mystère de Dieu sont trois mystères qui se correspondent.

Finalement, pour eux, Jésus, personne concrète de notre histoire, se présente aujourd'hui, en un certain sens pour nous, comme la voie obligée de notre approche de Dieu en précisant que nul ne rencontre fondamentalement Jésus que dans une "pratique de vie", si vous me permettez cette expression.

Approche de la différence

Une différence d'ancrage qui correspond à une différence de sensibilité et d'accentuation.

Nos deux amis pratiquent ce que nous pourrions appeler "la voie de la régression". Légaut veut aller jusqu'au point premier : Jésus, l'homme de Nazareth. Zundel lui, s'arrête de préférence ou de manière privilégiée au niveau des grandes décisions conciliaires relevant de la grande Tradition de l'Église, c'est-à-dire au niveau de l'énoncé dogmatique de la foi, sans pour autant, semble-t-il, exclure l'homme de la Galilée. Le premier se décide à partir de la vie réelle de Jésus parmi les siens, le second se décide à partir de l'enseignement doctrinal fondamental de l'Église.

Je reconnais le caractère quelque peu schématique de cette distinction. Chez Zundel, il existe d'indéniables traces d'une orientation plus souple et plus complexe. Cette rapide communication appellerait des développements ultérieurs. Je me contente de faire observer ceci. Zundel privilégie une doctrine élaborée par les premiers siècles chrétiens et en tire l'orientation de vie que celle-ci appelle. Légaut privilégie l'homme de Nazareth, son existence parmi les siens, sa mission et, dans cette approche, trouve son chemin de foi en Jésus. Distinguer ces deux démarches n'est pas les séparer.

Dans mon optique, comme dans mon existence, loin de s'exclure, ces deux démarches sont complémentaires, se conjuguent, s'accordent, s'interpénètrent. Je ne saurais séparer le Jésus, homme de la Galilée, du Christ des premières communautés chrétiennes.

Ce que je me dois de reconnaître, c'est qu'aucune lecture de Jésus-Christ ne saurait être indépendante de ce que chacun de nous est et devient, et que c'est toujours à partir du poids des événements, du choc des situations et de la grâce des rencontres que nous entrons dans l'intelligence de Jésus. Chacun forge sa perspective dans la ligne de sa sensibilité personnelle propre, sensibilité qui, je pense, n'est pas à concevoir comme une catégorie psychologisante mais comme une disposition fondamentale de l'être de chacun.

Approche du mystère de Jésus dans le cheminement de Zundel

On voit que Zundel s'enracine dans l'immense travail entrepris par les premiers siècles chrétiens et leurs grands conciles au niveau d'une première possibilité d'explicitation du mystère de Jésus. Son travail s'articule autour de l'économie trinitaire du salut et de sa récapitulation dans l'Incarnation du Christ. Jésus est compris comme le Fils éternel de Dieu, et il affirme que le Verbe est uni substantiellement à l'humanité de Jésus. Il est presque inutile de rappeler que Zundel ne s'arrête pas à la formulation, mais évidemment recherche ce qui est au-delà de la formule, ce que la formulation ne peut contenir et ne contiendra jamais et dont elle paraît pourtant l'indispensable véhicule. Plusieurs observations découlent de cette prise de position.

a) Ce que je viens de mettre en relief ne signifie pas que Zundel dans son approfondissement de foi ne cherchait pas à entrer dans l'intelligence intérieure de qui est Jésus. À ce sujet de nombreuses citations pourraient être rappelées :

«Jésus est Quelqu'un qui demeure à jamais une Présence que nous cherchons à atteindre en son ineffabilité même. La Révélation n'est pas un savoir sur quelqu'un, mais la rencontre de Quelqu'un, une histoire à deux ... Jésus a dû grandir, apprendre, découvrir»...

Ce que je constate, c'est que certains de ces points de vue sont rarement développés, Zundel préférant évoquer "Jésus, Fils de Dieu" en un sens unique et insurpassable, voire "Dieu le Fils" au risque d'accentuer la réalité divine par rapport à la filiation.

b) Ma deuxième remarque concerne la manière dont Zundel comprend la doctrine sur Jésus et le dogme sur Jésus. Je lui laisse la parole. Le dogme n'est pas autre chose que l'expression codifiée de la foi en Christ avec des énoncés de plus en plus développés au cours des siècles et qui manifestent la fécondité mystérieuse de la foi première. La doctrine nous laisse au cœur du mystère et toujours nous ramène au même centre qui est la personne de Jésus. Le dogme, c'est toujours Jésus. Le dogme est une personne : au fond, c'est au Christ que tout notre être s'attache dans une intériorité toujours plus transparente du regard et dans une adhésion toujours plus intime du cœur.

C'est dire que Zundel nous invite sans cesse à ne pas regarder le dogme du dehors mais à le saisir du dedans dans un regard intérieur qui correspond à notre propre intériorité. Je ne saurais suffisamment souligner la fécondité spirituelle de ces perspectives mais puis-je rappeler qu'elles débouchent sur un cheminement de foi dont le sens cardinal est la désappropriation de soi. Cette orientation de désappropriation de soi appelle de nécessaires mises au point. Il serait important de comparer avec le processus de ce que Légaut appelle «appropriation personnelle» et de ce que, dans bien de ces causeries, il appelle, à la suite de Gabriel Marcel, «disponibilité».

À certains moments, Zundel élargit et approfondit sa perspective en parlant de Jésus-Christ, Corps mystique de l'humanité, Celui qui récapitule, qui tient toute la chaîne; Jésus-Christ, l'axe où l'humanité s'engendre; Jésus-Christ, non pas seulement un homme mais l'Homme, l'homme qui contient tous les autres, l'homme qui est intérieur à chacun de nous. Nous retrouvons dans ces données un indéniable accent teilhardien.

- Une interprétation qui pointe : qu'en est-il de l'humanité de l'homme Jésus ?

Les textes de Zundel à ce sujet sont très nombreux (livres, conférences, inédits). Pour certains de mes proches, ils ouvrent une interrogation. Je relève au hasard quelques notations : «Dieu se révèle dans une humanité parfaite, accomplie, capable de communiquer sa Présence dans une transparence sans limite et sans frontières, ni de temps, ni d'espace...»

«L'état de désappropriation du Christ est total. Ce qui veut dire que l'Humanité du Christ, dès son éclosion dans le sein de la Vierge, est investie par la Présence divine, assumée par cette Présence divine, jetée en Dieu par un élan éternel...»

«Une humanité totalement dépouillée d'elle-même, totalement vacante d'elle-même; une humanité radicalement expropriée de son moi possessif... l'Homme parfait... l'Homme porté à sa plénitude...»

«L'Humanité du Christ est l'écho parfait, la réplique parfaite, la révélation parfaite de la Pauvreté trinitaire...»

Je dirais que, dans certains de nos groupes, de telles affirmations posent la question de l'humanité vraie de Jésus. Ils se demandent si l'humanité de Jésus n'a pas été absorbée par sa divinité. La question est posée, l'interrogation reste ouverte.

- La répercussion spirituelle de la perspective zundélienne

Une simple indication pour affirmer l'impact positif de cette démarche. Mais à chacun d'y répondre suivant ses potentialités. Si nous marchons, si nous progressons vers cette désappropriation, si elle ne cesse d'inspirer notre cheminement, nous créons une certaine contagion de Lumière et d'Amour qui est notre introduction existentielle au mystère de Jésus, mystère dans lequel nous ne pouvons entrer - et

déjà nous rapprocher- que par le parcours du silence recueilli et du dépouillement. Nous nous accomplissons en nous perdant de vue, en nous effaçant devant Qui nous sollicite.

Dans un inédit, Zundel disait fort justement : «Nous sommes axés sur Jésus pour nous désapproprier, pour aboutir à travers Lui au sommet de l'expérience mystique où Dieu reçoit son vrai visage en même temps que l'homme atteint jusqu'au sien, où le visible devient parabole de l'invisible...»

Approche du mystère de Jésus dans le cheminement de Légaut

Légaut veut faire pleinement droit à la manifestation historique de Jésus. Ce qui est fondamental pour lui c'est d'abord Jésus, l'homme de Nazareth, l'homme de la Galilée. La foi des premiers disciples en ce Jésus quand Il était avec eux et parmi eux. La foi qu'à notre tour nous sommes appelés à avoir en ce Jésus, par un cheminement analogue à celui des premiers disciples. Certes, dans des conditions fort différentes. Ici bien des interrogations se font jour et restent ouvertes. Il y a d'abord ce que je puis appeler les présupposés de Légaut. Je ne puis les ignorer. Chacun de ces présupposés appellerait un développement approfondi, une interrogation sur sa validité.

Les présupposés de Légaut

Je viens d'en citer un et il est de taille, l'importance primordiale de la foi en Jésus des premiers disciples et ce "avant Pâques".

La suspicion de Légaut à l'égard des "christologies". Je résume de manière schématique. Il ne s'agit pas de parler de Jésus à partir d'une certaine doctrine. Il ne suffit pas d'accepter que Jésus est Fils de Dieu, deuxième Personne de la Trinité. Entrer dans l'intelligence de Jésus, c'est le chercher plus que le définir à partir d'une certaine théologie, c'est s'efforcer à se pénétrer de son esprit, et pour cela déjà s'approcher de Jésus dans son humanité. Les chrétiens, selon Légaut, ont trop souvent une conception doctrinale du Christ qui risque en fait d'éclipser son humanité sous des représentations théologiques et des images transhistoriques. Dire dès le départ : "Jésus est Dieu" et prendre cette affirmation comme une sorte de préalable peut bloquer le cheminement spirituel. En un certain sens, Légaut, pense que nous sommes trop déistes avec Jésus.

À la base de ces deux premiers préalables, il y a la distinction légautienne entre le mouvement de foi et les croyances, le croyant de foi et le croyant de croyances. Pour Légaut, cette distinction est capitale. (Distinguer ce qui relève de la croyance et ce qui relève du mouvement de foi, prendre conscience de la béance entre les deux mais distinguer pour rendre possible un dialogue exige une analyse minutieuse de Légaut, à la fois à partir de ses écrits et de ses exposés). Mais une fois encore je rappelle qu'il ne s'agit pas de distinguer pour séparer, mais dans l'optique de Légaut de distinguer pour unir. Légaut écrira : «Je suis convaincu de la priorité de la foi sur la doctrine. La doctrine peut couronner la foi, elle ne la fonde pas. La croyance due seulement à l'évidence de la doctrine ou même seulement à l'autorité de qui l'enseigne, n'est pas la foi. Je souligne la relativité de toute doctrine vu la dépendance des conditions de sa naissance. Toute doctrine est marquée par la mentalité, les traditions, les courants de pensée, bref, l'univers mental de l'époque. Je reconnais que la croyance peut être un élément régulateur et normatif, mais je suis surtout sensible aux obstacles que peut constituer la croyance sur notre chemin de foi...» et Légaut, de parler du voile subtil de l'idéologie, de la sécurité trompeuse des doctrines trop bien en place, du savoir dogmatique qui brûle l'étape de l'expérience, des croyances inculquées dès l'enfance et qui courent le grand danger de rester enfantines... Bref, pour Légaut, les croyances sur Jésus risquent de dissimuler la question que Jésus pose à celui qui ne se contente pas de croiser Jésus sur son chemin, mais désire le rencontrer de façon réelle.

Il me faut cependant encore apporter quelques précisions, notamment moduler certaines prises de position en les référant à d'autres textes.

Légaut, reconnaît que les dogmes sont le fruit de la recherche de foi menée depuis Jésus et sous son impulsion initiale, cependant faits durement marqués par les temps et les lieux. «Il s'agit de comprendre en leur vérité les représentations de Jésus, sans les anéantir, sans les laisser derrière soi, mais y adhérer par le dedans, et non les recevoir du dehors». Légaut souligne «qu'il importe de découvrir par une connaissance historique appropriée et une compréhension par le dedans, les raisons profondes qui ont fait que les Pères des Conciles fondamentaux ont été amenés à formuler telle ou telle proposition. Il nous faut accepter de parcourir le chemin qui a conduit à ces affirmations conciliaires, il nous faut aussi accepter la possibilité de formulations, voire d'affirmations nouvelles».

Ces dernières perspectives ne manquent pas d'intérêt, tout en appelant un profond questionnement. Toutefois, j'observe que Légaut a ainsi plus ouvert une direction de recherche que développé et décrit, à ce sujet, les étapes d'un itinéraire concret.

Entrer dans l'intelligence de l'homme de Nazareth

Il s'agit de la vie réelle de Jésus, une vie sans cesse confrontée aux événements, à ses proches, à ses disciples, aux hommes et aux femmes qu'il rencontrait, aux autorités de son temps.

Légaut reconnaît en cet homme Jésus, un homme ouvert sur l'absolu, un intime avec Dieu, un homme transcendant, un homme créateur; il est "de Dieu". Mais il souligne aussi que ce n'est que peu à peu que Jésus découvre son union avec Dieu et sa mission. Il n'échappe pas aux contingences et ses horizons sont limités par le partage des conceptions des juifs de son temps... On ne naît pas personne, on le devient. Jésus construit sa personne dans le temps par l'activité de sa conscience et de sa liberté. Bien des précisions et des nuances seront à apporter. Je dois me contenter d'une insistance de Légaut. «C'est en étant pleinement homme, que Jésus est ferment de l'homme, et en révélant l'homme à lui-même, il lui révèle Dieu».

Pour Légaut, la foi des premiers disciples est fondée sur la prise de conscience de ce qu'ils ont vécu près de Jésus. «Les premiers disciples, pendant les quelques mois vécus avec Jésus prirent progressivement conscience d'une exigence fondamentale, d'où émane le mouvement de foi qui les porta vers Jésus, comme vers nul autre. C'est seulement plus tard, après la mort de Jésus et tout ce qui la suivit, que ce mouvement de foi les conduisit à l'affirmation qu'ils posèrent à son sujet, ne pouvant alors user, pour la formuler, que des connaissances du temps et des croyances de leur peuple. Leur foi est due à l'ascendant extraordinaire que leur Maître avait sur eux, par ce qu'il était plus encore que par ce qu'il faisait ou disait, par le sens qu'il avait de sa mission dont il leur parlait avec une conviction sans faille, une autorité inégalée; par la vie intense exceptionnelle d'union à Dieu qu'ils pressentaient en lui à certaines heures. N'est-ce pas ainsi que, sans en avoir une conscience claire, ces juifs passèrent de l'étonnement à l'admiration, puis à la vénération, pour enfin atteindre l'adoration ?»

On voit que ce qui est essentiel pour Légaut, ce ne sont pas d'abord les dogmes élaborés par les Conciles et qui projetaient rétrospectivement leur intelligibilité sur les documents dont ils étaient censés avoir été extraits. Non pas le Christ en majesté hiératique, non pas le Christ dans sa gloire, mais l'homme Jésus; non pas le Christ dans son rapport au mystère de l'Incarnation, au mystère de la Trinité. Légaut insiste sur la foi des premiers disciples, foi initiale en Jésus de Nazareth.

La foi des premiers disciples

Dans cette perspective, Légaut s'interroge sur la foi des premiers disciples qui ont suivi Jésus, qui ont cru en lui, non pas parce qu'ils adhéraient à une doctrine sur lui : ils ont eu foi en lui.

Cette foi des premiers disciples est, pour Légaut., le chemin le plus sûr de ne pas réduire la réalité profonde de Jésus à quelque idée préconçue issue de nos croyances. Aussi avons-nous pour l'essentiel à suivre un cheminement semblable pour nous approcher de Jésus. Certes, dans une situation et des conditions singulièrement différentes. Ce cheminement, il appartient à chacun de nous de le mener à ses risques et périls.

Une reconstitution fantaisiste

Émerge alors l'interrogation : N'est-il pas chimérique de vouloir découvrir un tel visage de Jésus et de dans une sorte d'au-delà des textes et de l'expression des premiers disciples ? Varillon parlait, avait hasardé l'expression «reconstitution fantaisiste». Légaut a été sensible à la question. Il s'est souvent efforcé d'y répondre.

Nous ne pouvons qu'amorcer quelques pistes.

1) Il s'agit moins de scruter les textes que de se mettre à leur écoute. Entrer dans l'intelligence de ce qui s'est passé en ces hommes qui ont suivi Jésus, de ce que lui, il a vécu, de ce dont il était possédé et, pour mieux dire, constitué... se rendre réels ces faits, entrer dans la compréhension en profondeur de leur originalité pour être interpellé de façon directe par eux. Légaut pense qu'il y a dans les évangiles suffisamment d'indices suggestifs de la vie réelle profonde de Jésus et de ses disciples pour qui sait les remarquer.

2) Il s'agit de se souvenir de Jésus. Il faudrait voir comment distinguer ce qui relève de la mémoire, se remémorer des faits, et ce qui relève du souvenir vivant et vivifiant qui rend présent. Il y a des degrés dans le souvenir. Au-delà des faits et des événements, Légaut approche un souvenir plus profond, un souvenir recueilli qui permet d'entrer par le dedans dans les états intérieurs que Jésus a connus. Ces états intérieurs, précisera Légaut, les textes évangéliques ne nous les donnent pas. Par conséquent, aucune vérification extérieure ne peut nous les confirmer. Cependant, ils paraissent essentiels par le fait même que lorsque nous les trouvons et lorsque nous en vivons, nous sentons que nous sommes à la fine pointe de l'humanité de Jésus comme de notre propre humanité. Un souvenir vivant et vivifiant qui rend présent. Un souvenir qui approche Jésus dans son esprit fondamental, qui l'approche dans sa mission, dans son unité intérieure, dans son unicité... à travers et au-delà des circonstances concrètes.

Découvrir l'unité qui sous-tend le parcours de la vie de Jésus.

On le voit, c'est un souvenir qui donne d'accéder à cette mélodie continue et inaudible de l'existence de Jésus, à l'intention profonde qui chante sous ses gestes et ses paroles, à tout le passé que Jésus résume, à tout l'avenir que Jésus annonce et qu'il est déjà, un souvenir qui approche l'horizon de l'essentiel. Il s'agit de percevoir que je ne puis entrer dans l'intelligence de Jésus sans entrer dans la compréhension de moi-même. C'est dire que l'approche du mystère de Jésus est, pour chacun, corrélation de l'approche de son propre mystère, que la rencontre de l'humanité de Jésus est contemporaine de la découverte de ma propre humanité, que je ne puis parler de Jésus sans parler de moi-même, ni parler de moi-même sans parler de Jésus, que plus j'approfondis l'intelligence intérieure de Jésus, plus je découvre une sorte de connaturalité entre l'exigence fondamentale qui me permet de trouver le sens de ma vie et la conviction que Jésus avait, lui, de sa propre existence. Méditer l'Évangile à la lumière de mon expérience de vie et des questions de base qu'elle soulève. Dans cette direction, Zundel et Légaut se trouvent à nouveau réellement accordés. Méditation qui fait de Jésus, l'homme de Nazareth, et de manière inséparable du Christ reconnu par la foi des premiers chrétiens, le centre même de notre parcours de recherche.

Approche de Dieu en Jésus et en Christ, dira Zundel. Légaut ajoutera sans néanmoins faire de suite de l'homme de Nazareth, un Dieu, mais en le présentant progressivement tellement «de Dieu» qu'il en est, de son vivant, l'image historique, humaine, accessible et visible, et saisir que la compréhension de Jésus-Christ par le dedans est notre chemin intérieur vers Dieu.

Des mises en question

Permettez-moi d'ajouter une note plus personnelle. Elle concerne des mises en question qui émergent dans certains de nos milieux croyants, la mise en question d'une révélation positive, c'est-à-dire d'une révélation liée à l'exclusivité privilégiée d'une histoire d'un peuple. On ne rejette pas la révélation pour sa traduction au concret de la particularité mais pour l'étroitesse particulière où on tente de l'enfermer.

La mise en question de ce qu'on appelle parfois la «concentration» christologique qui situe la plénitude du divin dans un humain singulier risquant l'absorption, l'engloutissement de l'humanité dans la divinité; la mise en question d'une certaine pratique ecclésiale : dogmes assurés de leur infaillibilité, imposés autoritairement, défigurant cela même dont l'essence est de n'être jamais donné d'avance car son propre est de se donner à chercher dans le problématique et l'imprévisible.

De l'intégrité de l'esprit

Nous écoutons attentivement ces mises en question. Elles sont appel à travailler en profondeur pour affronter ces défis et je n'en citerai que trois. Travailler en profondeur dans le respect inconditionné de l'intégrité de l'esprit. Nul ne saurait manipuler son intégrité de l'esprit. C'est une dimension constitutive de notre humanité, une dimension en nous qui dépend de nous, mais aussi suffisamment indépendante de nous pour que nous ne puissions pas y toucher sans la détruire.

Zundel et Légaut sont et restent deux témoins qui, dans leur parcours d'existence, ont manifesté cette intégrité de l'esprit et qui, en cela, demeurent pour moi d'une essentielle actualité.

1994

Témoignage

Lesegretain Claire

J'ai rencontré Marcel Légaut cet été, pour un reportage de quelques jours à "La Magnanerie". Je ne l'avais jusqu'alors jamais rencontré, ni lu, et ne connaissais de lui que ce que mon père, fervent lecteur, m'en avait dit. D'emblée, je soupçonnais une sorte de contradiction dans la vie de cet intellectuel-berger, son attachement à l'Église et sa manière prudente de s'en tenir éloigné.

En ce début juillet, nous sommes une dizaine autour de lui. Le matin, lors de la réunion habituelle, Légaut lit un passage d'un de ses livres (cette semaine-là, *Un homme de foi et son Église*). Il aime qu'on le conteste, qu'on le pousse à préciser, voire même à corriger ses affirmations. L'après-midi, les rôles s'inversent, le vieux monsieur, tête penchée et yeux fermés, nous écoute témoigner de notre foi. Témoignage qui se poursuit pendant le repas, pris dehors à l'ombre d'une vaste treille...

Que viennent donc chercher ici, parfois à plusieurs milliers de kilomètres de chez eux, ces hommes et ces femmes, laïcs ou religieux ? Sont-ils séduits par cette petite vie communautaire, rappelant tout à la fois celle d'un monastère (en plus libre) et celle d'une session (en plus amicale) ? Est-ce simplement pour vérifier que d'autres chrétiens, comme eux, souffrent amèrement de l'Église ? Trouvent-ils en Marcel Légaut la "grande oreille" à qui l'on peut tout confier: déceptions, blessures, rancœur ?

Toujours est-il que Légaut, parce qu'il récuse pour lui-même toute étiquette si ce n'est celle de

"chrétien, c'est-à-dire disciple de Jésus", ne juge pas. Lui qui ne se veut ni théologien, ni conseiller spirituel, ni philosophe, ni mystique, sait susciter les partages d'expérience entre des personnes qui souffrent, justement, de ne plus trouver leur place dans l'Église. Marcel Légaut remplirait-il alors, depuis plus de cinquante ans, un rôle d'intermédiaire entre les hommes de foi et leur Église ? À moins qu'il ne soit simplement celui qui rassure en rappelant à ceux qui doutent l'impossibilité de la tâche ? Marcel Légaut, en effet, n'est ni un pessimiste, ni un contestataire. Ce qu'il stigmatise dans l'Église dépasse la crise accidentelle : pour lui, la crise existe depuis le commencement. N'y a-t-il pas toujours eu disproportion entre ce que Jésus a dit, conditionné par son temps et son lieu, et le chemin suivi par les disciples ? «Pour les chrétiens, résume-t-il lors de l'entretien qu'il m'accorde le dernier jour, la méditation de vingt siècles de christianisme, de leur médiocrité très générale, est tout aussi importante que la méditation des Écritures».

N'est-il pas rassurant alors de s'entendre dire que l'avenir de l'Église dépend de la compréhension, par des "êtres intelligemment religieux", de ce que Jésus a été véritablement ? «Dans le passé, explique Légaut, on croyait en Jésus parce qu'on appartenait à l'Église, mais alors on se laissait porter par elle. Maintenant, la foi en Jésus, seule, permet au chrétien de porter l'Église comme cela est nécessaire dans une société indifférente». En invitant ceux qui souffrent d'écrasement à être des "porteurs", Marcel Légaut sait peut-être "réveiller" chacun au meilleur de lui-même.

1994

Domer Daniel en 1925

Matthieu Lucien
QNN N° 54

J'étais fraîchement arrivé à l'école de St Cloud. En étude, mon voisin m'avertit : «Tu sais en 2^{ème} année, il y a un membre de l'Action Française, un "camelot du roi". Il faut s'en méfier. - Ah! Et comment est-il ce camelot ? - Viens, tu vas le voir. La cloche de la récré vient de sonner. Tu vas le voir au bout du couloir. C'est un petit rouquin». Je sors dans le couloir et j'aperçois le rouquin. «Salut! C'est vrai que tu es d'A. F. ? - Oui, c'est exact. Si tu désires parler, allons dans la cour». Il m'entraîne dans la cour, et, sans transition me demande : «Est-ce que tu t'intéresses aux questions religieuses ? - Oui, en ce moment, je m'y intéresse. Mais l'A. F. ? - Laisse l'A. F. Es-tu libre dimanche après-midi ? - Oui, je suis libre. - Et bien je t'invite à venir à une petite réunion qui t'intéressera. Nous irons ensemble».

Le dimanche venu, Daniel (mon pilote) et moi, nous sommes à Paris à 14 heures. Daniel va tout droit au lieu, rue de Grenelle, où se tiendra la réunion. Nous sommes accueillis, par le père Teilhard (que je vois pour la première fois), dans une petite pièce avec une douzaine de jeunes gens (j'apprends que ce sont des élèves de Normal Sup. et de St Cloud).

«Bonjour, mes chers amis, dit le Père Teilhard, je compte vous entretenir pendant 1/2 heure d'un sujet très important. Comment être à la fois homme de famille et de métier et bon chrétien ?»

Dans ces sortes de causeries, on est convaincu d'avance. À plus forte raison quand celui qui parle est le (bientôt célèbre) père Teilhard. Pour moi le père Teilhard était encore un inconnu mais il avait une parole d'or, de quoi convaincre le plus incrédule ! Je lançais des "yeux" à Daniel, des "yeux" qui voulaient dire : "Ce père Teilhard m'a convaincu!". Et Daniel m'envoyait des sourires larges comme des soucoupes! Au sortir de cette mémorable réunion, Daniel me dit : «J'ai bien vu que cela t'a plu. Nous nous réunissons chaque samedi soir, à quelques-uns avec Légaut, un normalien de la rue d'Ulm». Dès le samedi suivant, avec une dizaine de "Cloutiers Talas", je les accompagnai au rendez-vous de Légaut qui venait dans l'école à St Cloud. Vers la fin de cette année scolaire, le surveillant Goujon, ayant eu vent de ces réunions du samedi soir, convoqua Galichet et Rosset, leur "lava la tête" au sujet de ces réunions et décréta : «Dorénavant ...plus de réunion!»! Légaut, mis au courant nous invita alors à venir le retrouver à la rue Geoffroy St Hilaire, à Paris. Au cours des vacances et jusqu'en 1931 où nous sommes allés à Chadefaud, nous faisons retraite à la villa St Vincent à proximité des Corbières où est enterré Monsieur Portal, au dessus d'Aix-les-Bains. Un jour, après le repas du soir, Légaut nous emmène pour une petite promenade. Tout à coup il s'arrête, nous regarde en silence, puis nous dit : «Vous pensez que nous passons ici des journées essentielles, je souhaite ardemment que nous nous retrouvions ainsi, tous les ans, jusqu'à notre mort!». Nous avons le souffle coupé, mais me reprenant je lui dis : «Oui, avec toi jusqu'à la mort». Je crois avoir été fidèle.

Introduction

Dans notre siècle en pleine révolution culturelle, un homme, mathématicien de profession, se met à réfléchir sur sa vie et sur la vie des hommes et des femmes de son temps. Il aborde le phénomène religieux du point de vue d'un simple croyant préoccupé de la génération future qui n'aura plus de modèle de référence pour bâtir sa vie humaine et spirituelle puisque la génération présente aura évacué le modèle religieux traditionnel.

J'ai choisi la pensée de Marcel Légaut sur son approche du religieux à partir d'un texte intitulé «Les religions d'autorité et les religions d'appel». Cet auteur nous ouvre un chemin de vérité, de liberté et de créativité, chemin exigeant, réservé à une minorité de personnes qui, par ce qu'elles auront approfondi de leur humanité, pourront en aider d'autres et donner des chances au monde de demain de vivre pleinement.

1- Présentation de l'auteur

Marcel Légaut naît avec le siècle, à Paris, dans un climat de chrétienté encore intact. Il est profondément marqué par une formation religieuse qui repose sur des enseignements doctrinaux. Il prend ses distances face à cette formation et se donne une culture à la hauteur des connaissances intellectuelles acquises pour être authentique dans sa vie religieuse. Il fait des choix radicaux en fidélité à lui-même et à sa mission. Il laisse sa profession de mathématicien, va vivre sur une ferme en montagne et devient paysan. Il cherche à se retrouver lui-même et à aller à contre-courant de son temps. Il commence à écrire assez tard et publie une dizaine de livres sur la foi, sur la prière et sur l'Église. Sa pensée a été influencée par la vision du monde de Teilhard de Chardin; aussi par Pascal qui allie l'esprit mathématique et la vie spirituelle, par Socrate et sa recherche de vérité.

Professeur de mathématiques, Légaut avait d'abord un certain mépris pour les autres disciplines mais petit à petit naît en lui un esprit général plus qu'une connaissance précise, une sorte de vision globale, totalisante du monde et de la personne humaine. Cette évolution le conduit à critiquer la religion telle qu'elle a été pratiquée jusque là.

Légaut préconise la recherche spirituelle «intelligente», comme une voie pour faire la vérité et être authentique. Il s'efforce de penser ce qu'il croit à partir de la reconnaissance de ce qu'il vit, dans une communauté de foi dont il interroge l'histoire à travers vingt siècles de christianisme. Légaut écrit sa propre expérience humaine et spirituelle; là se situe son originalité en tant que penseur chrétien.

2- Sa vision globale du monde

Inspiré par sa formation scientifique, Légaut considère le monde de la matière et de la vie comme une réalité en soi qu'il faut regarder objectivement, dans toute sa complexité, avec ce que les sciences exactes en donnent. On ne peut plus expliquer la raison d'être du monde ni son origine à partir de théories théologiques, il faut le regarder dans toute son inhumanité, comme un phénomène accidentel privé de sens et soumis à des règles mécaniques. On ne peut plus expliquer l'origine du monde ni rendre compte de son ordonnance et de son évolution à l'histoire, ni non plus justifier la présence des humains à partir de Dieu. Légaut reconnaît que les sciences ont permis de connaître le monde, de l'expliquer sans l'intervention toute-puissante de Dieu. Dans une allocution donnée à un groupe en 1981, il dit : «L'activité scientifique, telle que nous la connaissons aujourd'hui, n'a commencé à se développer vraiment dans son originalité propre que lorsque nous n'avons pas fait intervenir Dieu dans les considérations de ces activités. Notre activité scientifique est proprement scientifique dans la mesure où nous avons, dans une époque relativement récente, eu la possibilité de penser le réel sans en même temps penser Dieu comme la cause du réel. Dieu doit être absent du domaine des activités scientifiques» (QQN N° 56, 1994). Par conséquent, les sciences font prendre conscience de la place minuscule de la personne humaine dans l'univers, à la fois de sa petitesse et de sa précarité et de la grandeur de l'être pensant et raisonnant qu'elle est. Cela Légaut le prend de Pascal.

La critique des sciences relativise le caractère absolu et magique de la subordination de la personne humaine à Dieu. Selon Légaut, la personne, de par sa nature, est dans l'univers la seule réalité inconnaissable dans sa totalité. La connaissance de la personne se situe à un tout autre niveau que la connaissance scientifique. Dans un univers soumis à des lois inhumaines, dans une société matérialiste qui tend à réduire ses membres à des sujets de consommation, Légaut présente la personne humaine comme unique, non-numérable, non-ordinable, il la voit comme un mystère, un être spirituel qui cherche qui elle est, sa raison d'exister et le sens de sa vie. C'est par la reconnaissance du

mystère de la personne, liée à la prise de conscience de soi, que Légaut appelle «foi en soi», que nous pouvons arriver à la connaissance de l'être humain.

3- Les religions d'autorité et les religions d'appel

Dans son livre *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, Légaut écrit un chapitre qui peut nous permettre d'analyser son approche du phénomène religieux. Il présente deux types de religions, les religions d'autorité et les religions d'appel. De l'une à l'autre, il y voit une évolution et une marche vers l'accomplissement humain et spirituel. Je présente un résumé de ce chapitre.

- Les religions d'autorité

Face à un univers qui le dépasse, l'homme primitif est porté à se réfugier en Dieu qui peut conduire sa vie et les événements de l'histoire. Sa religiosité est tournée vers les biens de l'avoir et l'apaisement de ses désirs et de ses peurs. Elle se manifeste dans des religions diverses, marquées par les mœurs des peuples sur qui elles règnent et les conditions géographiques et historiques de leur naissance et de leur expansion. Ces religions se pratiquent sur le plan social, elles organisent les membres en société, dictant les règles de vie ainsi que les sanctions et les récompenses qui y sont attachées. Elles exigent l'obéissance à des prescriptions, développent des habitudes répétitives et accomplissent les mêmes rites collectifs. Elles imposent ainsi un langage et une moralité communes à tous. Ces religions sont dites d'autorité en tant qu'elles contrôlent la vie des personnes et des groupes.

Pendant plusieurs siècles, les sociétés évoluèrent d'une façon très lente, ce qui favorisa les religions et protégea leur conservatisme. Avec l'avènement de la science, avec les bouleversements matériels et psychologiques que provoquent les progrès techniques, les sociétés sortent du giron des religions d'autorité, d'où l'origine d'une crise grave et mortelle. Les religions se mettent sur la défensive, ne disposant plus de la puissance politique, économique et sociale, nourrissant toutefois le secret espoir de devenir la religion de tous les peuples. Elles succombent à la tentation de répondre aux besoins superficiels des personnes pour essayer de survivre et ainsi entretiennent un pouvoir de séduction. Dans une société évoluée comme la nôtre, la religion ne peut prétendre étendre son rayonnement idéologique que si elle est capable de rassembler les humains en atteignant chacun d'eux dans l'authenticité de son être et en mettant en valeur tout ce qu'il y a de richesses intimes.

- Le passage à la religion d'appel

Ni la religion d'autorité ni la société ne réussiront à imposer une doctrine et une loi communes pour créer l'unité dans la diversité humaine toujours de plus en plus grande. La personne humaine est plus grande que la société dont elle fait partie et elle s'atrophie en ne la dépassant pas. La société doit naître des humains parce qu'en se créant eux-mêmes, ils deviennent créateurs. Au-delà d'une simple adhésion à une doctrine et d'une stricte observance de la loi, il faut atteindre à une foi en Dieu jusqu'à être antireligieux par réaction contre une religion d'autorité. C'est le passage à la religion d'appel qui est essentiellement intérieure et qui éveille la personne à ce qu'elle est. Les religions d'autorité ont participé à un premier accomplissement, les religions d'appel ont le dynamisme de leur vitalité spirituelle. Les religions d'appel ne créent pas leur unité sur une idéologie et sur des structures. Leur cohésion s'engendre dans la communion de cheminements particuliers qui s'expriment par le témoignage, le dialogue, les rencontres en petits groupes dans lesquels est facilité le face-à-face avec soi-même et avec Dieu pour atteindre à son humanité. Légaut fait une bonne synthèse des deux types de religion quand il s'exprime ainsi : «La religion d'appel aide, par l'intime, l'homme à se trouver, sans quoi il ne saurait être religieux de façon pleinement humaine; elle l'empêche de se dispenser de cette recherche sous le couvert d'une religiosité, primitive ou organisée, qui dépasse de peu l'instinct et la grégarité. Elle s'efforce de lui faire prendre conscience de l'action de Dieu en lui pour qu'il y corresponde pleinement et ne se confine pas dans l'observance des pratiques, moins exigeantes mais sacrnalisées, que les religions d'autorité affirment suffisantes. Finalement, grâce à elle, c'est par le meilleur de lui-même que l'homme est engagé sur le chemin de la foi en soi, de la foi en Dieu et de la mission; ce chemin qu'à partir d'une certaine étape nulle religion d'autorité ne peut dispenser le croyant de parcourir à ses risques et périls. Tel est l'essentiel pour la religion d'appel» (IPAC p. 231).

- Le christianisme

Après avoir distingué deux types de religion, Légaut définit le christianisme des débuts comme une religion d'autorité. Après la mort de Jésus, les apôtres, investis d'une mission de conversion, s'appuyant sur l'autorité des Écritures, prêchèrent une doctrine et l'imposèrent aux peuples. Ils organisèrent les Églises locales et se comportèrent en chefs comme les fondateurs des religions de tous temps et de tous lieux. La religion nouvelle inspirée du message de Jésus amenait une ferveur nouvelle et créait des conditions favorables mais celles-ci cachaient des carences immanentes à toute

religion d'autorité. Le christianisme des débuts n'a pas toujours été fidèle à l'esprit de Jésus et à sa véritable autorité.

L'autorité de Jésus relevait directement de sa mission qui émanait de son être même et qui, à cette profondeur, était issue de Dieu. Jésus a critiqué la religion d'autorité des maîtres en Israël et il a proposé la religion en esprit et vérité, la religion d'appel. C'est donc par l'autorité qui se dégage de ses membres que l'Église peut proposer son message, selon la manière qui convient à chacun. Pour rester fidèle à Jésus, l'Église doit être appel, semence et ferment, et seulement cela. Alors elle peut proposer des doctrines et des lois. Dès le début, le christianisme portait en lui un esprit nouveau caché sous son enseignement et sa doctrine. Cet esprit fait un travail lent et patient, à longueur de siècles, grâce à la fidélité d'un nombre restreint de disciples.

Le christianisme est aux prises avec les deux types de religions, comme l'a été Jésus de Nazareth. Il n'a pas été assez fidèle à l'esprit du Maître ni assez créateur pour mettre l'une au service de l'autre. Aujourd'hui, avec les bouleversements de la société, beaucoup décrocheront de la religion d'autorité qui pourtant les préparait à vivre la religion d'appel; d'autres iront vers des idéologies qui prétendent remplacer le christianisme. Celui-ci est acculé à une mutation profonde. Il n'est pas préparé à affronter les changements. Des siècles ont dissimulé une réelle pauvreté de l'humain et du spirituel sous le couvert d'un culte, de dévotions, d'une moralité et d'enseignements. Les chrétiens restent marqués par ce conservatisme religieux et ces croyances superficielles, le christianisme lui-même est profondément ancré dans ce modèle. Toutefois, le christianisme porte une mission dans une société de sciences et de techniques qui offre abondamment les biens de l'avoir. Sa mission est là où le monde montre son impuissance et creuse en certains une nostalgie au niveau même de l'être. Cette mission consiste à «les aider à se découvrir eux-mêmes, à chercher la clef de voûte de leur humanité... Si le christianisme se montre fidèle à ce qui est son unique raison d'être et qui apparaîtra toujours davantage maintenant que le temps de son action directe dans l'ordre social et politique est révolu, il trouvera dans chaque génération nombre d'hommes qui l'accueilleront vraiment parce qu'ils seront suffisamment approfondis dans leur humanité pour découvrir le vide là où la société fait miroiter le mirage d'une plénitude à bon compte (IPAC p. 250).

Cela se réalisera seulement si le christianisme se situe au niveau des besoins réels des humains et permet à ceux-ci de comprendre le sens de leur existence humaine à travers le message essentiel de Jésus. Ce cheminement les conduira vers Dieu.

4) L'objectif visé

À travers les éléments du texte que j'ai fait ressortir plus haut, dans lesquels on retrouve la pensée de l'auteur, je présenterai les objectifs qu'il poursuit et la problématique qui s'en dégage. L'objectif profond de l'œuvre de Légaut est de permettre à la personne humaine d'entreprendre une réelle connaissance de la vie à partir de sa propre expérience et de poursuivre une recherche profonde du sens de sa vie. L'auteur le fait d'abord pour lui-même. Son œuvre est la recherche intellectuelle et la réflexion spirituelle d'un croyant et le témoignage d'un homme qui a fait un bout de chemin dans l'authenticité de son être. Légaut propose une découverte de l'humain et des bases solides sur lesquelles il peut faire reposer sa vie. Il croit que ce processus de recherche de son humanité ne repose pas fondamentalement sur quelque religion ou idéologie philosophique, trop souvent contestée et ébranlée, mais est essentielle à la nature de la personne et permet d'accéder à la foi et de s'accomplir véritablement. L'objectif particulier du texte que nous étudions est fidèle à la trame de fond qui parcourt l'œuvre de Légaut. À travers la critique des religions dites d'autorité et en particulier du christianisme, il trace un chemin pour l'homme et la femme qui, dans une société déshumanisante, doivent retrouver l'appel qui les invite à grandir et à devenir créateurs.

5- La problématique

À travers les siècles, dans l'histoire des individus et des peuples, deux religions sont en tension, la religion d'autorité et la religion d'appel. La première est une religion essentiellement collective, instituée, imposée à tous, selon les mêmes règles et développant des comportements uniformes. La deuxième existe en dehors de tous rites et de toutes pratiques pieuses, elle est essentiellement intérieure et appelle l'approfondissement de soi et de son chemin vers Dieu. À l'origine du christianisme, Jésus a ouvert une voie nouvelle, la religion en esprit et en vérité. Il a critiqué la religion d'Israël. Malgré cela, le christianisme s'est développé comme religion d'autorité, prenant souvent des distances face à l'esprit de son Maître.

Le problème que Légaut pose est le suivant. Avec l'avènement des sciences et du progrès, avec la montée de l'athéisme, l'avenir du christianisme n'est plus garanti. On ne peut plus faire appel à la religion d'autorité et à l'influence qu'elle avait autrefois. Il faut être plus humble et retrouver le chemin

tracé par Jésus, la fidélité à son message essentiel. Dorénavant, il y aura un combat à mener pour que la religion d'autorité ne prenne pas le dessus sur la religion d'appel. On sentira toujours la tension pour retrouver la religion d'appel qui contribuera à renouveler l'institution. Celle-ci est nécessaire mais elle doit se mettre au service des hommes et des femmes qui se cherchent.

6- Définition du religieux

Légaut présente la religion selon deux types très opposés et il se situe par rapport à ces deux types. Il refuse catégoriquement le modèle de religion tout fait et définitif, monolithique, qui propose un Dieu omnipotent. Il n'admet pas non plus le caractère collectif de la religion qui nivelle les besoins des personnes et leur cheminement spirituel. Sa définition du religieux commence là où finit le modèle d'une religion d'autorité qui impose ses doctrines et ses lois. Elle commence quand la personne réagit à une discipline extérieure imposée par la religion et veut atteindre à la foi en Dieu au-delà d'une stricte observance de la loi.

Pour Légaut, la religion est au cœur de la personne humaine, elle l'éveille sur elle-même tout en lui donnant plus de vitalité spirituelle et en la purifiant des séductions trop superficielles. Elle n'impose pas, ne contrôle pas, ne séduit pas. Elle se compare à une semence, à un ferment et se caractérise par l'humilité et la patience. Quoiqu'il arrive, cette religion enracinée dans l'être ne passera pas. La religion dont parle Légaut est une religion d'appel en tant que la personne répond à l'appel à devenir pleinement homme ou femme. Cet appel passe par la foi en soi dans son unicité, dans ses possibilités, dans sa mission, et la foi en Dieu, fruit de l'approfondissement de soi. Légaut préfère parler de vie spirituelle, plutôt que de vie religieuse. Pour lui, la vie religieuse se réfère à un Dieu tout fait, déjà trouvé, tandis que la vie spirituelle approche le mystère de la personne et permet d'atteindre à une perception existentielle de Dieu au niveau même de sa propre existence.

Une telle définition de la religion propose une vision de la personne basée sur la liberté et la créativité dans son développement humain et spirituel. Elle suggère deux actions indissociables, l'action de la personne qui approfondit le sens de sa vie et l'action de Dieu qui agit au cœur de cette recherche.

La religion d'appel ne suppose pas que les personnes appelées à l'intériorité et à l'approfondissement de leur humanité soient des isolées. Elles ont besoin de communiquer et de communier avec d'autres êtres semblables à elles. Elles se retrouvent en communautés pour s'entraider à poursuivre leur chemin vers une profondeur humaine. Elles deviennent les disciples d'un Maître, Jésus de Nazareth, à qui elles veulent être fidèles en actualisant sa mission et en la développant. Le modèle que je choisirais pour exprimer la définition du religieux qu'il préconise est celui de la personne qui, lorsqu'elle atteint sa profondeur humaine et découvre le sens de sa vie, fait l'approche du mystère de Dieu. Jadis, la question du sens de sa vie ne se posait pas à la personne, la réponse lui en était donnée par la religion. Celle-ci disait ce qu'était la personne à partir de ce qu'elle affirmait de Dieu, cause de tous les phénomènes et de tous les événements. Légaut affirme le contraire. Dieu ne fait pas les humains mais plutôt, ceux-ci, par le mouvement de fond qui les anime, une sorte d'espérance, atteignent à la foi en Dieu.

7- Approche méthodologique

Le modèle d'approche que Légaut développe est de l'ordre de l'expérience et de la foi. Son approche n'est pas dogmatique, elle n'est pas non plus une recherche scientifique, elle est proprement spirituelle. La base de son approche est sa propre expérience, il écrit ce qu'il a lui-même expérimenté. Ce qu'il dit, il le dit avec un niveau d'intériorité et invite le lecteur à se situer au même niveau que lui. Le lecteur ne comprendra son message que s'il est branché sur son expérience et s'il atteint un certain niveau de profondeur.

Quand Légaut est invité à donner une conférence, il privilégie souvent la méthode question-réponse. Il semble dire : Je ne veux pas vous donner de théorie, posez-moi des questions et je vais vous répondre à partir de ma réflexion et de mon expérience. Il croit aussi que le dialogue entre croyants, les échanges au niveau de la foi, la communion entre des personnes qui ont atteint le même niveau d'intériorité sont des pédagogies de cheminement et permettent de vivre la religion d'appel.

8- Réflexion personnelle

Ma réaction spontanée aux modèles présentés par Légaut est positive et j'y reconnais une réflexion profonde et critique de la religion et de l'institution. Je voudrais relever quelques points que je juge importants sur la culture, sur la personne humaine et son cheminement spirituel, sur Jésus et sur l'Église. Pour chacun de ces aspects, je ferai aussi des liens avec ma recherche intitulée «Les petits groupes de partage de la foi, lieu d'intégration de la vie».

- Choc de la culture moderne

Je reconnais l'importance que Légaut accorde à la montée moderne de la culture qui a ébranlé le

modèle d'une religion de la peur et de l'utile au profit d'une parfaite autonomie des sciences humaines et des sciences exactes sur le monde de la matière et de la vie. La religion doit s'associer au progrès et non le bouder ou le combattre. Elle doit retrouver son honnêteté intellectuelle pour comprendre ce qui se passe et faire un retournement. Elle doit comprendre le phénomène de l'athéisme comme une réaction à la religion d'autorité et une remise en question de l'expérience religieuse. Dans ma recherche, j'ai constaté que la nouvelle culture produit un éclatement des croyances et amène la question du sens, elle porte ses ouvertures et ses appels. Le problème fondamental que j'ai identifié est celui du lien à établir entre la vie personnelle, les questions existentielles et la foi en Jésus-Christ. Il faut se rappeler que la structuration de la foi est la rencontre de deux histoires, l'histoire personnelle et le récit chrétien. Ainsi dans le contexte actuel, les petits groupes de partage proposent un lieu d'intégration de la foi et de la vie.

- Retour à l'individuel et valorisation de la personne

Le modèle de religion proposé par Légaut fait choc. Il ne se présente plus sous le mode collectif, centré sur une autorité extérieure qui uniformise les comportements et dicte une règle pour tous. Son modèle est d'abord individuel, centré sur la personne et la recherche de sens, donc sur une réappropriation de son identité, de ses valeurs et de son expérience religieuse. La personne est vue dans toute sa liberté et sa créativité, capable de s'approfondir, de s'intérioriser et ainsi de se libérer d'une religion de croyances pour accéder à une religion révélée au cœur de l'être. Ce modèle permet de tenir deux réalités ensemble, l'approfondissement de l'être humain et l'approche du mystère de Dieu. En cela, il est très intéressant et apporte une nouvelle façon de voir et de comprendre l'expérience religieuse.

Dans ma recherche, l'éclairage des sciences humaines a montré qu'on ne peut proposer une démarche de croissance religieuse sans tenir compte du développement humain de la personne et des facteurs sociaux qui l'influencent. C'est au cœur de ce tissu humain que l'expérience de Dieu se fait et évolue. L'authenticité de l'expérience en petits groupes se mesure à la lucidité sur les cheminements et les évolutions personnelles.

De plus, pour que la personne se transforme et s'articule à même les événements vécus et les moments de transition de son existence, cela suppose un travail d'interprétation qui consiste à se raconter. Le récit de vie aide l'individu à ressaisir son passé, l'arracher du chaos et de l'éparpillement et se construire lui-même. Offrir à quelqu'un la possibilité de se raconter, c'est lui permettre de donner forme et sens à son vécu. Dans la démarche proposée aux petits groupes de partage, le partage du vécu est une expérience très importante pour les participants. Raconter sa vie, ses difficultés, ses joies, ses espoirs, est pour chacun facteur de croissance et de bonheur.

- Processus de réappropriation de sa vie et du monde

Légaut mise sur l'autonomie de la personne qui s'approprie librement les choses du dehors. Il sait aussi que la personne ne se suffit pas à elle-même. Il reconnaît que, pour devenir elle-même, elle a besoin de ce qui n'est pas elle. C'est dans une activité d'accueil qu'elle s'approprie personnellement les choses du dehors en usant de sa liberté et de sa créativité. Ces choses sont de trois ordres : les règlements et les lois imposés par la société, les phénomènes physiques ou sociaux du monde et la rencontre avec ses semblables. Cette activité d'accueil est proprement spirituelle et se fait par révélation, par touche, et conduit à la liberté d'être soi et de se découvrir un sens. En même temps qu'il y a distanciation des choses extérieures, en même temps il y a une obéissance qui n'est ni passive (faire) ni de raison (penser) mais de fidélité et de foi (spirituelle). Cette obéissance conduit à Dieu. La fidélité à soi qui est foi en soi est la nourriture de la foi en Dieu. Dieu se découvre au tréfonds de l'être au fur et à mesure que les humains, par une activité singulièrement personnelle, s'approprient ce qui pourrait leur être imposé. Ils découvrent un sens à leur vie et font l'approche du mystère de Dieu.

La recherche de Fowler à laquelle je me suis référée dans mon mémoire affirmait ceci : il y a des stades de la foi, opérations intégrées de connaissance et de valorisation par lesquelles les personnes composent leurs images d'un environnement ultime, se consacrent au caractère de valeur et de puissance qu'il révèle et conduisent leur vie quotidienne (Fowler, Théologie et psychologie dans l'étude du développement de la foi, Concilium, juin 1982). Selon Fowler, le développement de la foi est la dynamique par laquelle une personne trouve et donne un sens aux questions importantes de son existence, adhère à ce sens et agit en conformité avec lui. Chaque être humain a son propre cheminement de foi parce que chacun a sa propre définition de l'absolu, ses centres de valeur et la façon de s'y référer.

- Un personnage qui a marqué l'histoire de l'humanité, Jésus

Légaut présente Jésus comme celui qui est allé au bout de son humanité et peut nous conduire à Dieu.

Jésus est celui qui a vécu son humanité pleinement libre face à la religion de son temps. Il est, pour Légaut, celui qui peut inspirer notre cheminement humain et spirituel. L'auteur ne le présente pas d'abord comme le Fils de Dieu mais comme l'homme dont l'autorité provenait de la profondeur de son être et de sa mission qui, à cette profondeur, était issue de Dieu. Une compréhension en profondeur de Jésus révélera au disciple sa propre humanité, la mettra en valeur et l'aidera à progresser. La Bonne Nouvelle de la vie et de la mission de Jésus conduit les êtres humains à découvrir leur trésor au plus profond d'eux-mêmes et à rencontrer Dieu. La foi en Jésus permet, au 20^{ème} siècle, de se faire une idée de Dieu qui ne soit pas abstraite et philosophique mais invite à développer une relation à un Dieu personnel.

Les petits groupes de partage peuvent aider à découvrir le vrai visage de Jésus et son projet qui comporte la libération des personnes, la communauté nouvelle et de nouveaux rapports entre les personnes et les groupes. Dans la manière dont les petits groupes partagent leur vie à la lumière de l'Évangile, nous pouvons constater que la vérité de Jésus-Christ apparaît comme ce qui nous ouvre l'accès aux dimensions les plus profondes de notre existence, à cette confiance fondamentale que nous mettons en œuvre dans notre façon de conduire notre vie, et à Dieu lui-même, reconnu comme la source réelle de cette confiance.

- Le christianisme doit retrouver sa source

Le christianisme doit marcher sur les pas de Jésus et proposer de nouveau une religion en esprit et en vérité. La mission de l'Église doit aider à faire le passage de la croyance à la foi. L'Église aura toujours à livrer le difficile combat de la religion d'appel contre la religion d'autorité. Son spécifique est d'inviter les croyants à être de fidèles disciples de Jésus et à redécouvrir la transcendance de Dieu à partir de l'universalité de Jésus, de sa vie et de son message.

Légaut rappelle l'urgence pour les chrétiens de prendre leur vie spirituelle en mains et de se donner du temps pour se recueillir et prier. Il a ouvert une maison à Mirmande, en France, où des personnes et des groupes se retrouvent pour réfléchir et partager. À l'occasion d'une rencontre d'été qui regroupait des personnes venues se ressourcer, il disait : «C'est une des grâces que les hommes un peu vivants vont découvrir de plus en plus comme une nécessité : de temps en temps s'arrêter de vivre pour "exister". S'arrêter dans le courant de la vie quotidienne, prendre des distances prendre un peu de hauteur pour sonder un peu la profondeur de ce que l'on vit, entrer un peu dans cette solitude fondamentale qui est nôtre et ainsi s'introduire peu à peu dans la réalité mystérieuse qui se constitue en nous. La religion dans ce domaine ne nous aide pas, elle ne nous ouvre pas à la vie spirituelle parce que précisément elle nous en dispense. La vie spirituelle doit pouvoir se développer sans qu'au point de départ on soit fasciné par Dieu au point d'être distrait de ce qu'on est. La vie spirituelle est très proche du mystère humain. Elle nous permet d'atteindre une perception de l'existence de Dieu qui soit l'approfondissement de notre humanité».

Dans ma recherche sur les petits groupes de partage, je valorise le cheminement humain et spirituel des personnes et je découvre que, pour bâtir un monde plus humain et plus fraternel, pour trouver un sens, un but dans la vie, les chrétiens doivent découvrir la nécessité de vivre leur foi en communauté et de se donner des solidarités et des amitiés dans ces groupes pour rester croyants malgré tout ce qui s'y oppose. Légaut lie l'avenir du christianisme à la naissance continue, dans le peuple des croyants, de ces petits groupes de disciples qui se réunissent au nom de Jésus. Ils peuvent correspondre aux besoins des temps et des lieux parce qu'ils ne sont pas menés de l'extérieur mais sont de petites cellules vivantes, au profit de la recherche et de l'évolution des personnes et du groupe.

Ce modèle d'Église que sont les petits groupes et les petites communautés dans lesquels les chrétiens partagent leur vie à la lumière de l'Évangile, permettra de proposer aux croyants une démarche qui n'est plus faite de croyances, de doctrines et de lois, qu'ils ont rejetées d'ailleurs, mais qui intègre toutes les dimensions de leur vie souvent difficile et insignifiante. Ce modèle ne rejette pas le monde et son évolution mais permet de trouver un sens et un but pour vivre dans ce monde comme des êtres humains libres et heureux.

Conclusion

Légaut propose à l'homme et la femme d'aujourd'hui de choisir en quelque sorte sa "propre religion". C'est à ce prix qu'ils pourront trouver Dieu. Il les invite à être assez libres pour trouver leur chemin unique, celui qui permet de devenir pleinement humain et assez créateur pour inventer les rituels qui les aident à communier et à célébrer Dieu. La religion, n'est-ce pas ce qui nous relie à nous-mêmes, aux autres et à Dieu ?

Légaut met toutes les religions, spécialement les religions judéo-chrétiennes, en communication profonde les unes avec les autres pour que se développe une solidarité universelle entre tous les

humains qui recherchent l'authenticité et la vitalité spirituelle. L'unité des Églises, rêvée par Légaut, est plus que la coordination des institutions, elle est le résultat de la conversion des chrétiens à vivre à la manière de Jésus. Ce mouvement vers l'unité se fera par la création de petites communautés de foi qui seront fidèles à l'Évangile.

1995

Emmanuel Mounier et Marcel Légaut, 1935

Jean Ehrhard
QQN N° 64

Ces extraits, écrits en 1935-36, de Légaut et Mounier ne veulent pas apporter des réponses techniques aux questions posées en leur temps, et encore moins à celles de notre temps. Ils suggèrent une orientation de vie, un climat appelant à une présence et à un engagement responsable.
Jean Ehrhard

1- Marcel Légaut (*La communauté humaine*)

Est-ce des techniciens, mages des temps nouveaux que viendra le salut ? Il est hors de doute qu'ils en seront les ouvriers indispensables. Cependant même en leur accordant une science accomplie, s'ils demeureraient seuls à agir, certainement ils ne suffiraient pas à la tâche. Lorsqu'une technique exacte s'applique sur la matière inerte, elle trouve tout de suite son succès mérité, car elle profite de la docilité des choses mortes aux lois immuables qui les régissent. Il n'en est plus de même quand il s'agit d'œuvrer une substance vivante, toujours libre de s'échapper, de résister à la main qui conduit, à la parole qui conseille. Le plan de reformation sociale le plus parfait suppose une préparation des esprits... Il est néfaste de négliger la spiritualité en faveur de la technique puisque seule la première donne à l'autre son efficacité proprement humaine... Ni les techniciens, ni les mystiques ne sauveront le monde s'ils restent ennemis ou seulement étrangers. Les hommes sauront-ils se montrer assez totalement hommes pour être dignes des croissances de leur puissance matérielle?... La revue *ESPRIT* a fort bien compris la nécessité d'unir la technique à la spiritualité. Le groupe dont elle est l'organe semble être actuellement le mouvement de beaucoup le plus intéressant pour un tel travail de synthèse. Si la technique sociale, par sa nature même, est réservée aux spécialistes, chacun au contraire peut collaborer à cette invention spirituelle, car elle suppose moins la connaissance que la vie, moins les livres que les efforts quotidiens pour se dépasser et se grandir à la taille de la communauté humaine. Les hommes trop longtemps ont cru mieux affirmer la primauté du spirituel en dénigrant l'intérêt de tout ce qui ne le favorisait pas directement. Ils se sont trop longtemps enfermés dans une résignation à la souffrance et à la peine humaine, dans un mépris des activités terrestres... Désormais le monde doit découvrir dans son passé les bases de départ nécessaires à son élan futur. Voilà que viennent pour lui les heures du recueillement, des confrontations où le nouveau se mesure avec l'ancien... Heures qui demandent avec les vertus de l'explorateur, le lent et patient travail du colon, la sagesse de l'éducateur, l'action souple et forte du politique ; une obstination parfois douloureuse, une persévérance toujours laborieuse... La classe ouvrière vient donner à la communauté des hommes la force qui fait défaut aux autres classes sociales. Elle leur apporte l'élan, l'espérance que ne peuvent généralement pas connaître les existences individuelles, rarement assez puissantes pour porter l'universel dans les limites étroites de leur activité journalière, souvent minées aussi par une spiritualité qui a perdu jusqu'à la marque de sa féconde origine à force de tourner à vide... La collaboration des classes ne demande pas seulement la conversion sociale d'un petit nombre d'hommes, chefs d'industrie et financiers, elle exige de tous une réelle préparation intérieure. Chacun a le devoir de hâter cet avènement en amorçant ce progrès en lui-même et dans sa zone d'influence par un effort loyal et persévérant de compréhension et de réalisation... Depuis trop longtemps les hommes ont fait de l'argent, avec toute sa cour de serviteurs et de courtisans, le signe absolu de la valeur humaine... Les violences de l'argent sont plus discrètes que celles des émeutes. Elles versent aussi le sang, mais plus proprement. Elles n'en sont pas moins révoltantes...

C'est à la source du christianisme que jaillit son plus riche témoignage social. Le christianisme qui propose à l'homme la spiritualité capable de le diriger dans l'utilisation des biens naturels et l'édification de la communauté humaine, se devait de poser la question de la propriété dès le début... Les chrétiens d'aujourd'hui pour être fidèles doivent utiliser la propriété d'une manière noblement humaine afin qu'elle contribue à leur développement personnel sans être un obstacle autour d'eux et en eux à l'union fraternelle des hommes... Les chrétiens, déjà parce qu'ils sont des hommes, ne peuvent pas se désintéresser des croissances futures de l'humanité. Mais leur foi ne vient pas les disputer à

cette grande tâche humaine ; au contraire elle leur apporte une raison nouvelle de s'y consacrer avec ferveur... Les chrétiens ne collaboreront certes pas à cette entreprise en se séparant, en restant des étrangers sur la terre, ou même seulement en faisant équipe à part. Ce n'est pas non plus en apportant d'abord et exclusivement leur message religieux qu'ils seront d'utiles ouvriers dans ce chantier immense. Qu'ils soient partout où leur travail d'homme les appelle, dans le rang avec leurs frères, tout le long du jour. Partout où ils sont, partout se trouve mystérieusement présent et naissant le Royaume de Dieu...

2- Emmanuel Mounier

L'importance exorbitante prise aujourd'hui par le problème économique dans les préoccupations de tous est le signe d'une maladie sociale. L'organisme économique a brusquement proliféré à la fin du 18^{ème} siècle, et comme un cancer il a bouleversé ou étouffé le reste de l'organisme humain... La plupart des critiques ont pris l'accident pour un état normal. Ils ont proclamé la souveraineté de l'économique sur l'histoire, et réglé leur action sur ce primat. Une vue plus juste de la personne, de ses proportions et de son ordre nous commande de briser une pareille déformation. L'économie ne peut se résoudre séparément du politique et du spirituel auxquels elle est intrinsèquement subordonnée...

Il y a en effet des lois économiques et des processus historiques déterminants, Ils sont d'autant plus stricts que nous leur abdiquons plus complètement notre liberté. Une fois qu'ils se sont imposés, on peut parfois les disloquer, plus souvent les redresser, on ne les exorcise pas en les niant. Nous nous opposons ici à beaucoup de moralistes dont l'inspiration, dans ses formules générales, peut sembler voisine de la nôtre. Intellectuels inhabitués à la rudesse de certaines réalités, hommes qui ne connaissent pas la puissance des contraintes matérielles, ils ont été par ailleurs formés dans une époque où l'individualisme et l'idéalisme imprègnent à leur insu les conceptions du spirituel qui leur sont formellement opposées. Ils s'obstinent à penser et à agir comme si les problèmes qui touchent l'homme, parce qu'ils intéressent un être personnel et spirituel, ne relevaient que de la morale individuelle, ils oublient que les initiatives des individus s'inscrivent en institutions, leurs défaillances en déterminisme. Sur les appareils ainsi constitués... qui sont toujours, bons ou mauvais, une menace d'oppression pour la personne, on ne peut plus agir. Passé un certain degré de cristallisation, le discours "moral" aboutit habituellement à deux impasses. Ou il bloque les forces d'indignation et de renouveau sur les formes visibles et scandaleuses du désordre, émoussant ou détournant leur sensibilité des désordres de structure qui seuls ont permis la naissance des scandales. Ou sensibles à l'ensemble du désordre, ils équilibrent les concepts et harmonisent les opposés dans une sorte de royaume moral qu'il appartiendrait à chacun de poursuivre par ses propres moyens. Comme ce royaume met en jeu des êtres de raison bien plus que des réalités historiques constituées, sa séduction reste inefficace contre des partialités qui ne sont plus seulement idéologiques, mais inscrites dans des forces et des institutions vivantes avec lesquelles il faut compter.

Constamment nous devons rappeler aux techniciens que pas un seul problème n'est soluble ou même définissable en technique pure. Nous aurons de ce côté à maintenir contre les technocrates de toute obéissance la subordination de l'économique à l'humain et, par ce biais, au politique. Mais constamment aussi et du même point de vue central, nous devons, à ceux qui croient sauver l'esprit sans tailler dans la chair... et sauver l'individu sans intervenir dans les appareils collectifs, rappeler quels lucidité des principes ne suffit pas à donner compétence dans les recherches techniques.

1995

Marcel Légaut : Dieu au cœur de l'humain

Bertrand Révillion

La Croix, 28 septembre 1995

Marcel Légaut a passé sa vie à devenir chrétien. Dans une quête jamais close, que la double question, «Qui êtes-vous Jésus ? et Qui suis-je ?», tenait en haleine. C'est ainsi que les Sœurs du carmel de Mazille, où il aimait se retirer, évoquent, dans la Croix, au lendemain de sa mort, la figure de cet étonnant professeur devenu berger.

Parcours inclassable que celui de Marcel Légaut. Une famille bourgeoise, une agrégation puis un doctorat de mathématiques, un poste d'enseignant à Rennes puis à Lyon : tout était en place, en 1926, pour une vie ordinaire. C'était sans compter avec l'extraordinaire vigueur spirituelle d'un homme qui, dès Normale Sup, organisait des groupes de réflexion chrétienne où se croisaient François Mauriac, Jacques Maritain, Pierre Teilhard de Chardin ou encore Gabriel Marcel, auteur du célèbre *Homo viator*.

"Homme en chemin", Marcel Légaut l'aura été toute sa vie et c'est dans une gare routière, alors qu'il s'apprêtait à rendre visite à l'une des innombrables communautés qui se nourrissent de sa pensée, qu'il trouva, le 6 novembre 1990, à plus de 90 ans, la mort sur le chemin.

Son chemin qui débute véritablement en 1940 sur un pari fou : persuadé, après son expérience de la guerre, que les intellectuels se coupent dangereusement de la vie concrète, il achète, au fin fond des montagnes du Diois, un hameau abandonné. Le bout du monde, sans électricité ni téléphone. Pendant deux ans, il tente l'impossible : allier enseignement et travail de la terre, et y entraîne, pendant les vacances, ses étudiants dans la montagne. C'est l'échec. Il faut choisir.

En "jachère intellectuelle"

En 1942, Légaut se met définitivement en congé de l'éducation nationale et commence, ce que, par la suite, il a appelé avec malice "sa jachère intellectuelle". Vingt ans de silence à se tanner le cuir sur le manchon d'une charrue, vingt ans à garder les moutons et à contempler l'austère beauté d'un paysage à vous couper le souffle. Deux décennies plus tard, le blé lèvera.

De sa petite écriture appliquée, l'ancien professeur de mathématiques couchera, pour lui, sur des cahiers d'écolier, le fruit de ses méditations. Grâce à l'heureuse intuition d'un éditeur, les cahiers donneront jour aux deux tomes de l'œuvre majeure de Marcel Légaut : *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* et *L'homme à la recherche de son humanité*.

Au cœur de la spiritualité de Marcel Légaut, il y a l'homme, unique chemin vers Dieu. Plus je vais à la rencontre de mon propre mystère d'homme, plus je m'approche du mystère de Dieu. Attentif à moi-même, je découvre des exigences intérieures qui me sont propres, mais qui ne proviennent pas que de moi. Dieu m'appelle, il agit en moi, non pas contre moi, mais au cœur même des actes authentiquement libres qu'il m'arrive de poser».

L'homme ne doit pas fuir sa propre insatisfaction, il doit au contraire l'écouter, la creuser et peut-être en découvrir l'origine. La clé de la spiritualité de Marcel Légaut est là : c'est en étant fidèle aux appels qui montaient du plus profond de son être que Jésus lui-même a véritablement atteint sa dimension divine. C'est en poussant son humanité jusqu'à sa plus haute limite, jusqu'à sa plus grande exigence qu'il est devenu ce qu'il était, le "fils de Dieu". Creuser son humanité, c'est se permettre d'accéder à la foi. Dieu murmure, appelle au cœur de l'humain, il nous faut tendre l'oreille.

L'Église catholique «mère et croix»

Cette "christologie ascendante" (on part de l'homme Jésus pour aller vers le fils de Dieu et non l'inverse) rendra Marcel Légaut très méfiant à l'égard de la religion lorsque celle-ci se confine en idéologie. «La foi ne s'enseigne pas», martèle-t-il à l'envie. La foi est rencontre de Jésus au travers de l'Évangile et au travers de sa propre existence. «C'est par le plus intime de nous-mêmes que passe le chemin qui nous conduit à Dieu», écrit-il à plusieurs reprises dans une œuvre foisonnante.

Homme de prière et de méditation, Marcel Légaut sera aussi un chrétien engagé dans son Église. Marqué par la crise "moderniste" du début du siècle où ses maîtres, le P. Portal et le P. d'Ouince, s'étaient fait abondamment "crosser" par les autorités ecclésiastiques, il avait accueilli avec joie l'ouverture du Concile. Libérés du "prêt-à-croire" des catéchismes et des doctrines toutes faites, les croyants étaient invités à vivre en liberté l'aventure de la foi. Le "recentrage" de ces dernières années avait rendu Marcel Légaut méfiant à l'égard de l'institution romaine. La dédicace, à l'orée de l'un de ses livres, pouvait être mordante : «À l'Église catholique, ma mère et ma croix». Outre sa capacité à s'enflammer pour une Église moins timorée, ceux qui ont approché Marcel Légaut garderont surtout de lui l'image d'un authentique maître spirituel, tout entier habité par la passion de l'Évangile. L'image d'un homme qui, les soirs d'été, à l'ombre des volets mi-clos, dans la petite chapelle de l'ancienne magnanerie qu'il avait fait retaper pour accueillir ses amis, conduisait, avec ferveur, la prière.

Entrer dans ce que Jésus a vécu avec ses disciples

(Extrait de *Patience et passion d'un croyant*, p. 73-75)

Toute ma vie, j'ai cherché à connaître Jésus, à l'atteindre. On m'a parlé de lui et j'ai essayé de le comprendre avec mon intelligence. J'ai été ému et attiré par l'image que j'avais de lui. C'est ainsi que j'ai été conduit à une connaissance de Jésus qui est la communion de mon être à son être.

Jésus ne peut pas être compris indépendamment de la vie qu'il a menée avec ses disciples. Si Jésus a formé ses disciples, ceux-ci l'ont formé aussi par tout ce qu'il a reçu d'eux. Jésus est fils de l'homme par sa race mais aussi par la communauté fraternelle où il a vécu quelques mois. Né de Marie, élevé par sa famille, instruit par toutes les rencontres qu'il a faites, en particulier celle de Jean-Baptiste, révélé à soi par ce qu'il a dit à la Samaritaine, voyant s'étendre sa mission grâce à la Cananéenne, il a reçu de tous ceux qui lui manifestaient leur foi et de tous ceux qui s'opposaient à lui. En même temps, il

prenait conscience de devenir lui-même sous l'action de Dieu et sa communion avec lui grandissait. Dieu était son père comme nul n'avait osé le penser avant lui. La profondeur d'humanité que Jésus a atteinte pendant sa vie d'homme au milieu des autres hommes et dont nous faisons l'approche à travers notre propre profondeur, mais aussi le caractère universel de son message, transparaissent à travers les évangiles, nous permet d'entrevoir ce que nous appelons sa "divinité" : Jésus est au-delà de l'humain. L'intelligence que nous percevons de lui à partir de son humanité dont la réalité nous dépasse, et l'espérance fondamentale qui nous habite dont le goût de vivre est la première manifestation sensible, nous préparent à la foi en lui et nous y conduisent.

Jésus est le centre du petit groupe des disciples qui se sont rassemblés autour de lui, après qu'il les eut lui-même reconnus. Cette communauté initiale est la source, l'amorce des petites communautés de foi telles que je les conçois. En réalisant à notre mesure une communauté semblable, nous nous plaçons dans les meilleures conditions - conditions d'ailleurs sans doute nécessaires - pour entrer dans l'intelligence de ce que Jésus a vécu avec ses disciples, de ce que ses disciples ont su recevoir de Jésus, de ce que Jésus est devenu grâce à eux, finalement de ce qu'il était en lui-même.

Inversement, dans la mesure où nous découvrons la vie de Jésus avec ses disciples, nous accordons sa valeur véritable à la communauté de foi et nous nous prêtons dans les meilleures conditions à son efficacité spirituelle particulière pour faire l'approche de l'être même de Jésus.

Sans aucun doute, l'humanité de cet homme qui a vécu il y a vingt siècles, fut limitée comme la nôtre, par les contingences du temps et du lieu. Cependant, Jésus engendre par sa présence en nous, qui se greffe sur notre présence à nous-mêmes, ce que son humanité de juif du temps d'Hérode et de Pilate ne peut pas nous apporter.

Son esprit est en nous si nous savons l'accueillir comme l'Esprit de Dieu était en lui aux heures solennelles où, grâce à sa fidélité, sa mission se précisait et émergeait à sa conscience claire. N'est-ce pas le même esprit ?

1996

Témoignage (1932)

Bazin Jean
QQN N° 79

C'est en 1932 que je suis allé à Chadefaud qui ouvrait pour la seconde fois - château réservé aux célibataires hommes - 1932 est aussi l'année d'ouverture de Scourdois, réservé aux familles et jeunes filles. Dans les années qui suivirent, la séparation fut moins rigoureuse. Les vacances 1932, 33, 34 et 36 furent importantes pour moi grâce aux méditations, aux topos et aux contacts humains, notamment avec Pierre Renevier à qui nous confions nos problèmes d'adolescents. C'étaient nos universités et pas seulement d'été. J'ai été très marqué par la demi-heure de silence à la chapelle avant l'angélus de midi. C'est long une demi-heure même en laissant vagabonder son esprit. Les séjours par contre m'ont paru courts, mais il fallait bien rentrer. 1935 correspond à ma première année de service militaire, je n'ai pas pu aller à Chadefaud. J'ai, en compensation, reçu une lettre de Légaut.

Les occupations étaient variées. Le matin, quelquefois promenade géologique dans la vallée de l'Alagnon avec l'abbé Gaudefroy, ou désherbage du dolmen, ou aménagement d'une chapelle dans un cellier. L'après-midi, il y avait la "médit" de Légaut ou de Perret et un topo sur des sujets variés, littéraires, économiques, politiques mais toujours sur des sujets d'actualité. Les hôtes de passage, P. Fessard, P. Racine, P. d'Ouince, R. Pons, E. Borne, J. Amrouche et tant d'autres étaient mis à contribution pour des topos ou des journées de retraite. Les après-midi étaient souvent communes, soit à Chadefaud, soit à Scourdois. À Scourdois, il y avait la messe en fin d'après-midi. La chapelle était plus grande. Le soir, après le dîner, marche dans le parc ou sur la route. Légaut se faisait accompagner par un ou deux camarades... ou bien Perret passait quelques disques "Le Boléro"... qui n'en finissait pas. Puis c'étaient les Complies et l'inoubliable Salve Regina. Si la bibliothèque était bien garnie rue Galilée, je n'ai pas souvenir d'avoir beaucoup lu en Auvergne si ce n'est *L'évangile et les évangiles* du P. Huby (éd. 1929) avant sa réactualisation par Xavier Léon-Dufour. La vie spirituelle n'était pas l'unique but et je me souviens très bien que Légaut avait dit «qu'il n'y a pas de vie spirituelle saine qui ne porte à l'action. Toute fidélité conduit à la mission. Toute mission a un aspect politique et social». Revenant des semaines sociales, des camarades nous initiaient à l'économie. Il y avait beaucoup de temps libre pour les contacts. Légaut n'occupait pas toute la journée et ne faisait pas la "médit" tous les jours. Légaut a orienté toute ma vie et jamais je ne rendrai assez grâce pour avoir eu le bonheur de le rencontrer jeune et d'être admis dans le groupe où tout pouvait se dire et se disait. Légaut était un homme de la civilisation orale et plus il s'exprimait, plus sa pensée se clarifiait (X).

Léon-Dufour sur ce point lui ressemble). Par contre les livres de Légaut d'après 1970 me semblent difficiles. Je ne comprends plus et je ne reconnais plus dans des écrits au style travaillé et difficile, le Légaut "oral" si pétillant, si accrocheur...

1996

Silhouette

Bobichon Max
QQN N° 77

Il fallait rencontrer Marcel Légaut aux "Granges de Lesches". Le cadre lui convenait parfaitement. Les Granges construites sur une ligne de crête parlaient de la solidité et de l'option de leur propriétaire. Sur la porte du W-C rudimentaire, un joyeux et caustique habitué de ces lieux avait inscrit en lettres noires "Saint-Office". Au pied de la petite chapelle qui se découpait sur l'horizon au bord de l'arrête montagnaise, dormaient quelques défunts de la famille Légaut. Son père et sa mère, me semble-t-il. Marcel Légaut arrivait par le chemin caillouteux, sa silhouette était celle d'un paysan habitué à la terre. Veste rêche et pantalon de velours, son béret vissé sur une belle tête épanouie. Sa moustache était celle des poilus de la grande guerre et des oreilles sortait un poil abondant.

Avec un sourire, à la fois madré et enfantin, il regardait son auditoire puis il commençait sa méditation sur un ton monocorde. Rien ne l'arrêtait. D'une voix mélancolique presque, il disait les choses les plus abstraites ou les choses les plus simples : celles du cœur. Parfois il s'arrêtait pour marquer par un silence l'importance de ce qu'il venait de dire, il voulait le faire retentir en nous. Quand il jugeait qu'il avait assez parlé, il se taisait, laissait jaillir les questions, répondait sans énervement puis il s'en allait de sa démarche pleine de souplesse.

Evoquant les Granges de Lesches, un jour Légaut me dit que, souvent dans sa jeunesse, il remontait tard de la vallée. Alors il marchait dans la nuit et la forêt, et les étoiles silencieuses accompagnaient sa lente rumination de l'essentiel. La flamme de son regard éclairait son visage quand il me disait que c'était le chemin que traçaient les silhouettes des arbres dans le ciel étoilé qu'il suivait en regardant au-dessus de lui pour aboutir dans la maison familiale. Cette marche à l'étoile, dans les ombres des arbres pour moi, a toujours évoqué le personnage, l'ami, le témoin Marcel Légaut.

1996

Jean de la Croix et Marcel Légaut

Combes Maurice
QQN N° 83

Poète, Jean de la Croix l'était avant tout. Universellement reconnu, il fut même déclaré en 1952, le "premier des poètes espagnols". Ses poèmes, d'une langue et d'une facture parfaites, jaillissent de son lyrisme, comme le chant profond né de son intime. Tout poème est monologue. Mais le "Cantique" se présente comme un dialogue, celui de l'amante et de l'aimé, de l'époux et de l'épouse. Par un dédoublement de sa personnalité, Jean fait s'entretenir d'amour les deux personnages qu'il a en lui. D'un côté, l'aimée qui dit la souffrance de l'absence, l'impatience et l'ardeur de l'attente, l'éblouissement de la rencontre. De l'autre, l'amant qui écoute, tendresse et réponse, promesse de quiétude et joie dans l'union d'une "noce spirituelle". Ce dialogue se présente ainsi comme l'expression lyrique de la dualité de l'âme humaine, à la fois recherche et découverte, angoisse et apaisement, limite et dépassement de ses propres limites. Ceci au prix d'un ardent approfondissement de soi-même, comme le fruit d'une intériorisation qui n'est ni repli, ni nombrilisme, ni enfermement, mais ouverture par soi-même sur un plus grand que soi. C'est dans cet échange de regards que l'amour scelle l'unité des amants.

Mais nous sommes en 1996... Notre époque, qui n'a pas peur des remises en cause les plus radicales, nous permet de sauter par dessus des siècles, marqués par une religion de dévotions, de piétisme, de pratiques, de moralisme, d'un dogmatisme intransigeant, pour que nous puissions redécouvrir dans le "Cantique Spirituel", une fraîcheur, une limpidité de source, une transparence, en même temps qu'une intelligence du mystère sacré de l'homme, pour le dire plus simplement, une spiritualité.

C'est, parvenu à ce point de mes réflexions, que je découvre un Marcel Légaut dont la hardiesse de pensée ne m'étonne pas tant elle me paraît un écho des élans et du lyrisme de Jean de la Croix. Lorsque Légaut écrit : «J'ai donc en moi un Dieu que je crée à partir de ma propre substance, sous l'action de cette activité qui n'est pas que de moi et qui fait que ce Dieu qui est "Mon Dieu", étant de ma propre substance, je peux dire "JE" et je peux lui dire "TU"», ne trouve-t-on pas là, dans un tout autre style, ce qu'est le dialogue-monologue entre l'aimée et l'aimé, jailli de la dualité de l'âme dans "ce quelque chose de fondamental qui fait que l'homme a besoin de se projeter pour se trouver ?"

Avec cette liberté., cette sorte de plasticité mentale du mystique, nées de ce dialogue, inter et intra

personnel, Légaut ne craint pas d'écrire : «Mon Dieu change avec ce que je suis, puisqu'il est fait de ma propre substance. Le Dieu de ma jeunesse n'est pas le Dieu de ma vieillesse. Et nous avons chacun notre Dieu. "Mon Dieu" n'est pas "Ton Dieu"».

En s'ouvrant l'un à l'autre, l'Époux et l'Épouse ont le sentiment de se découvrir, de se révéler à eux-mêmes à mesure que l'amour grandit entre eux et que cet amour, toujours neuf, leur est propre, et à nul autre pareil, riche d'un devenir infini. Cette dualité et cette union, Thérèse d'Avila et Jean de la Croix l'ont vu se fondre dans ce qu'ils appellent le "mariage spirituel". Légaut, quant à lui, parle de cette «unité qui est un fruit de la vie spirituelle et va se manifester dans l'unité fondamentale qui va se développer dans cette présence de Dieu que je crée de ma propre substance».

Lorsque Légaut parle de la "foi en soi", lorsque Thérèse et Jean de la Croix parlent de "la fine pointe de l'âme", ils se retrouvent marchant dans le même sens, riches les uns et les autres des infinies découvertes d'une intériorisation progressive, en route vers le même mystère.

1996

Un disciple de Jésus : Marcel Légaut

Archives

Antoine Girin

Villars, le 25 octobre

Marcel Légaut est né à Paris avec le siècle. Ancien élève de l'École Normale Supérieure (E.N.S.) de la rue d'Ulm, agrégé de mathématiques, docteur ès-sciences, il a été de 1925 à 1942 professeur aux universités de Nancy, Rennes et Lyon; de 1940 à 1967, paysan de montagne et berger dans le Haut Diois, aux Granges de Lesches. À partir de 1960, il a recours à l'écrit pour expliciter, déjà pour lui-même, cette spiritualité existentielle qu'il vit comme accomplissement humain. Le succès de la trilogie *L'homme à la recherche de son humanité* (1971), *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* (1970) et *Mutation de l'Église et conversion personnelle* (1975) le crée messenger d'une bonne nouvelle et il parcourt inlassablement la France, la Belgique, la Suisse, l'Allemagne, l'Espagne... voire le Canada, avec de longues haltes méditatives et studieuses au Carmel de La Paix à Mazille, afin de répondre à l'appel de groupes en attente d'une parole spirituelle forte. Légaut écrit des livres de cheminement personnel «d'abord pour en prendre moi-même une plus entière possession» précise-t-il.

La rencontre du Père Portal, en 1920, avait été déterminante. Légaut est fils spirituel de ce lazariste, aumônier du groupe "tala" à l'ENS. Le Père Portal incitait les jeunes normaliens «à croire avec leur intelligence et à intégrer leur intelligence à leur vie spirituelle». Il les invitait à méditer entre eux l'évangile. Sous son impulsion, Légaut présente chaque semaine des méditations d'évangile dont certaines seront publiées en 1932 sous le titre *Prières d'un croyant*, livre qui a été traduit en plusieurs langues et qui a percuté nombre de consciences par sa profondeur mystique. «C'est grâce à Monsieur Portal que je suis ce que je suis. Il montrait aux normaliens que l'intégrité intellectuelle, la fermeté du caractère, la sobriété affective, sont indispensables pour une vie spirituelle réelle et saine».

Légaut n'est pas un homme seul, il est l'homme des rencontres et des groupes fraternels. Nous touchons là un point capital de son parcours de vie. Les groupes offrirent le lieu où l'existence de Légaut put se déployer. À l'origine, ce fut le groupe de la rue d'Ulm autour du Père Portal et une petite équipe de type monastique avec notamment Antoine Martel et Jacques Perret. Dans leur appartement, ces moines-laïcs, préoccupés de recherche scientifique mais surtout religieuse, accueillaient les normaliens de la rue d'Ulm, de St Cloud, d'Auteuil et bientôt des instituteurs de toute la France. Beaucoup ont trouvé, dans les méditations d'évangile animées par Légaut, un stimulant spirituel et une aide pour leur orientation personnelle. Légaut équilibrait son travail de professeur et l'animation du groupe grâce à des voyages hebdomadaires assez longs et pénibles. Le groupe, essentiellement universitaire, n'avait cependant pas de frontières, et l'originalité de son travail en profondeur lui attira de nouveaux amis. Aux vacances scolaires, le groupe se rassemblait dans une sorte de désert, au cœur de l'Auvergne, à Chadefaud, non loin d'Issoire et trouvait là un climat de méditation religieuse et de recherche intellectuelle dans des rencontres animées, non seulement par Légaut et ses proches amis, mais aussi par des invités de grande valeur. Ce séjour de vacances un peu austère, mais où chacun découvrait de vastes horizons, a marqué les nombreux participants (une centaine les dernières années). La guerre de 1939 a mis fin à cette expérience. Pour Légaut, mobilisé comme officier de réserve, elle fut autre chose qu'une parenthèse dans sa carrière. Il découvrit de nouvelles exigences, la responsabilité d'une compagnie d'artillerie en temps de guerre ayant peu de rapport avec celle d'un enseignant de faculté. Le professeur qui avait déjà beaucoup réfléchi au sens de sa vie reconnut les limites de son univers antérieur et ne put supporter la béance entre la vie universitaire et la réalité de la

vie. «J'ai trop compris pendant la "drôle de guerre" que nos Universités font des cerveaux mais non des hommes capables d'être des chefs... Je me refusais d'être dorénavant complice d'une manière de faire qui, depuis, n'a que trop montré sa stérilité, sinon sa nocivité». Si la guerre fut l'élément déclencheur, elle n'est pas la cause profonde de cette "conversion", de cette "déportation", que Légaut espérait et que sa fidélité à ce qu'il se sentait appelé à vivre poussait progressivement à émerger. En 1932, Légaut se retrouve seul de l'équipe "monastique" car Antoine Martel est mort et Jacques Perret s'est marié. Dans sa correspondance avec le Père Racine, Légaut écrit en 1933 : «Il est des échecs (celui de l'équipe "monastique") qui laissent une fêlure où s'insinue l'angoisse. Heureux alors celui qui garde la force de marcher vers l'essentiel de ce qu'il a à vivre». En 1934 : «Si j'étais seul, c'est-à-dire sans Dieu sensiblement présent dans son absence, il y a longtemps que je me serais enfui mais Dieu me tient». En 1936 : «Ma vie arrive à un tournant. Je dois dépasser le groupe. Devant moi il y a une œuvre à accomplir mais j'ai peur». En 1937 : «Il m'est impossible de croire que je me sois trompé. Ce n'est pas la lumière qui me manque, c'est une allégresse primordiale, une jeunesse spirituelle, qu'il me faut retrouver... Je ne pense pas consacrer ma vie à ce groupe qui a de moins en moins besoin de moi et qui présente moins d'aspirations créatrices parce que installé dans la vie».

L'interpellation vigoureuse de l'événement et aussi, peut-être, le mûrissement d'une rencontre entraîne Légaut dans une mutation profonde de son style de vie. À la suite de sa démobilisation dans l'été 1940, il se marie et s'établit aux Granges de Lesches à 1000 mètres d'altitude. Une vie rude, consacrée d'abord à la lente renaissance d'un hameau, allait commencer. «Quand on est astreint, comme je l'étais, à un travail manuel lourd, aux limites des forces, on ne peut pas penser, encore moins écrire. Pendant vingt ans, j'ai vécu ainsi en état de jachère intellectuelle, obscure préparation... Ce que je suis devenu est un fruit... Là où l'homme travaille, la nature la plus sauvage prend un visage fraternel... Le silence est plénier comme en plein ciel, ce ciel de Provence immense, profond, lumineux... À partir de 1960, je me suis remis à écrire sans l'intention de publier. Je progressais dans la pensée en luttant avec elle par écrit pour mieux la cerner, pour mieux en vivre : prise de conscience par l'écriture de ce que je vivais. La vie paysanne facilite cette maturation silencieuse, cette patiente continuité... Ce qui devait venir est venu. J'en suis le premier étonné... Je l'avais rêvé au temps de mes vingt ans... Mais j'avais acquis le sentiment d'être enfoui dans mon coin, d'y être enseveli pour toujours».

À partir de 1945, quelques camarades du groupe rejoignirent Légaut dans son hameau des Granges pendant les vacances et stimulèrent, par leur attente, sa réflexion. Ce groupe devenu important, créant une gêne pour la vie de sa famille, Légaut (six enfants) acheta en 1967 une ancienne Magnanerie à Mirmande (25 km au sud de Valence) où continuent ces temps de méditation, de silence, de réflexion spirituelle, de partage, de parole libre et de respect dans l'écoute.

Légaut est l'homme de l'intériorité et de la passion de l'essentiel. Chez lui, l'exigence d'intériorité s'enracine au niveau de l'être mais toujours inspirée par un au-delà de soi. Elle se révèle fruit de l'approfondissement humain acquis à force de recherche patiente et tenace qui débouche sur la mission, manifestation de la singularité de chacun. La mission, pour Légaut, ne serait-elle pas «à la taille de Dieu et à la taille de l'homme dans la communion qui peut les unir l'un à l'autre pour leur accomplissement mutuel... celui de Dieu, don qui est accueilli, celui de l'homme, accueil qui devient don ?» Cela peut être vécu en profondeur par tout être humain, chrétien ou non, qui a foi en l'homme.

La percée dans l'humain, nous dit Légaut, est grandement facilitée par la rencontre de témoins qui ont réalisé cette percée de façon relativement puissante. De par sa nature, la vie spirituelle n'est pas nécessairement chrétienne. Cependant le christianisme a pétri les peuples en Occident : Jésus, fruit "inattendu" de la terre d'Israël (mais bien dans sa tradition prophétique), a ouvert les hommes sur une qualité de vie d'une singulière grandeur. La vie spirituelle est spécifiquement chrétienne quand elle est inspirée pour l'essentiel par ce que Jésus a vécu. Et Légaut ajoute : «Voué au Dieu d'Israël, Jésus, dès qu'il s'est éveillé sur lui-même et qu'il s'est levé à son appel, en est arrivé à l'appeler "Abba"... Quel cheminement n'a-t-il pas été conduit à faire ? Quelle union avec "son" Dieu n'a-t-il pas été amené à atteindre ?» Puis Légaut conclut : «Lorsqu'un chrétien avance dans l'intelligence de ce cheminement et de cette union, il est en voie de devenir disciple. Ce progrès est à la mesure de l'attention qu'il porte à ce qu'il vit en lui-même et à ce qui, peu à peu, lui est suggéré sur Jésus dans l'intime, par la méditation des Écritures. Il est aussi à la mesure de la manière dont il correspond à ce qui lui est alors demandé de plus en plus clairement, comme par un appel personnel. Cette intelligence et cette correspondance vont d'ailleurs de pair... Elles dépendent de l'état où le chrétien se trouve... Elles permettent à Jésus d'exercer à son égard une véritable paternité spirituelle. Cette paternité, pour l'essentiel, est identique à celle que les disciples de Jésus ont connue quand ils étaient avec lui».

La préface de *Méditation d'un chrétien du XX^e siècle* montre l'identification de Légaut aux disciples

de Jésus parcourant avec leur Maître les routes de Palestine, allant d'étonnement en découragement, d'errements en émerveillement, de vénération en adoration. Adoration tout autre que de doctrine ou de discipline quand le disciple "voit" en Jésus une pureté et une droiture sans tache, une foi et une fidélité sans faille.

Derrière son troupeau, Légaut entre dans une adoration de Dieu qui est toute de communion et d'action de grâce mais là encore Légaut adore avec Jésus, par Jésus, en Jésus et c'est pourquoi il écrit: «Le croyant prend ainsi davantage conscience que c'est au plus intime de lui-même, comme Jésus bien qu'à des titres différents, qu'il est relié à Dieu. Dieu s'accomplit dans l'acte qui le fait "être" en l'homme, l'homme devenant, par l'accueil qui le fait être, "de Dieu"».

Pour Légaut, se souvenir de Jésus transcende la mémoire qu'en donne l'Écriture et nécessite que jaillissent en nous des lumières qui, proprement créatrices, animent notre intelligence profonde. Se souvenir de Jésus, devient alors don de Dieu puisqu'il n'est pas que la conséquence de notre propre initiative. (Légaut nomme "Dieu" ce qui est en nous qui ne peut être sans nous mais qui n'est pas que de nous). Le mot "don" a le grave inconvénient de ne pas insister assez sur le fait qu'il doit être accueilli, plus encore que reçu, pour être réel et efficace. «L'accueil permet d'atteindre l'essentiel qui est en nous, Dieu est continuellement en train de devenir à travers ce que nous sommes, dans la mesure où nous correspondons à ce qu'il nous apporte».

En 1972, lors du *Débat sur la Foi* avec le Père Varillon, celui-ci reproche à Légaut un certain "subjectivisme" ou encore "psychologisme" allant même jusqu'au mot de "fantaisiste" pour qualifier la reconstitution, propre à Légaut, de la relation des disciples à Jésus. Légaut a répondu : «Les hommes qui ont vécu quelques mois avec Jésus ont cru suffisamment en Lui pour rester ses disciples jusqu'à la fin... Il est extrêmement important de penser avec réalisme combien ces hommes ont été transformés par cette présence de Jésus... Au point d'avoir pu atteindre, sans doute obscurément mais réellement, un Absolu qui n'était pas en eux... Si l'on ne tient pas fermement cette conviction, la tentation est grande de négliger la vie humaine de Jésus et d'atténuer la transcendance de son rayonnement personnel».

Légaut relit les Écritures à la lumière de sa vie spirituelle et il entre dans une compréhension en profondeur des étapes parcourues par Jésus pour s'accomplir en tant qu'homme et Fils de Dieu. Ces étapes que, selon Légaut, tout homme doit parcourir, à sa mesure et à ses risques et périls, pour franchir des seuils d'humanité et tendre à sa divinisation.

Légaut souligne combien notre expérience est nécessaire pour comprendre ce que Jésus a vécu mais aussi combien cette compréhension aide notre humanité à devenir plus "humaine" ou mieux "divine". Plus l'intelligence de ce que Jésus a vécu, nourrie de la foi et de la fidélité, prend de l'importance dans la vie du croyant plus celui-ci, en retour, approfondit son humanité et s'engage sur le chemin qui est sien. Ainsi se découvrent le sens de son existence et une certaine préconscience, en secrète relation avec ses possibilités, de l'essentiel qu'il a à vivre, porche de son propre Mystère... C'est là un sujet d'émerveillement qui porte à réfléchir sur le travail mystérieux qui se fait en soi, bien au-delà de ce qu'on veut et de ce qu'on sait, lorsqu'on est suffisamment fidèle au quotidien que l'on se doit de vivre et de vivre en s'y adonnant... Dans la mesure où cela lui sera donné et où le lui permettront sa profondeur humaine et les connaissances dont dispose sa génération, le disciple sera conduit à mettre en évidence certains aspects des comportements de Jésus qui sont d'importance pour son propre cheminement et peuvent l'être pour beaucoup d'autres.

Ce compagnonnage avec Jésus nous le pressentons lorsque, au détour d'une méditation, très simplement et comme allant de soi, Légaut s'adresse directement à Jésus. Sa rumination continue des Écritures l'identifie pleinement aux disciples. D'ailleurs il écrit : «Il faut avoir l'intelligence de la vie de Jésus grâce aux Écritures mais à travers elles, au-delà d'elles, et d'une certaine manière malgré elles». Par tout son être il entre dans une présence continue à Jésus. La "foi en soi", le "devenir soi", essentiels dans l'œuvre de Légaut, ne se comprennent qu'en référence à son vécu avec Jésus. C'est la "foi en soi" par Jésus venu proclamer la grandeur de l'homme, c'est le "devenir soi" avec Jésus ouvrant l'homme à son accomplissement et lui découvrant une autre relation à Dieu.

Cela explique le credo que nous trouvons dans *Patience et Passion d'un croyant* : «Toute ma vie, j'ai cherché à connaître Jésus, à l'atteindre. On m'a parlé de lui et j'ai essayé de le comprendre avec mon intelligence. J'ai été ému et attiré par l'image que j'avais de lui, c'est ainsi que j'ai été conduit à une connaissance de Jésus qui est communion de mon être à son être... C'est à travers notre propre profondeur que nous pouvons faire l'approche de la profondeur d'humanité que Jésus a atteinte pendant sa vie d'homme au milieu des autres hommes et qui nous laisse entrevoir sa divinité. Jésus est au-delà de l'humain... Jésus a vécu avec ses disciples de ce que ses disciples ont su recevoir de Jésus,

de ce que Jésus est devenu grâce à eux, Jésus se découvrant lui-même par eux et avec eux...»

La rencontre de ce disciple de Jésus, le Père Froment, curé de Lesches, l'a exprimée lors des obsèques de Marcel Légaut vendredi 9 novembre 1990 : «C'est un moment bien pénible pour moi, que cette dernière rencontre ici-bas avec un ami très cher. Marcel Légaut, c'est un ami... mon paroissien, et il se plaisait chaque fois que nous nous rencontrions, de dire "mon cher collègue". Il y a 40 ans passés que je connais Marcel Légaut, 35 ans que je le connais dans sa famille : il m'a associé à toutes ses joies et peines de famille. Comment peut-on oublier, eh oui, comment peut-on oublier une figure qui a été chez nous un témoin dans l'authentique ? Un témoin à tous points de vue, un témoin sur le plan humain. Connaissez-vous beaucoup de gens qui sont des citadins, des universitaires, des professeurs connus et qui viennent au bout du monde presque, chercher la solitude, se vouant aux travaux de la terre ? Car c'est ce qu'a fait Légaut.

Rappelez-vous les paroles du Seigneur : vous serez mes témoins à Jérusalem, jusqu'au bout du monde. Ça a été sa mission, frères, témoin sur le plan humain, oui, et ceux qui l'ont bien connu, les gens de Lesches par exemple qui sont magnifiquement représentés ici, vous le diraient mieux que moi. Qu'est-ce qu'il a fait ? Il n'aimait pas d'abord le mot "retour à la terre". À quelqu'un qui avait voulu le contacter à ce sujet, un parisien, qui revenait à la terre, il disait : ne faites surtout pas de romantisme, le retour à la terre, c'est... de ces légendes qui sont coriaces et dont on revient.

Un de mes confrères, qui avait assisté à des funérailles à Lesches et à qui je disais à la sortie de l'église : «Tu avais devant toi Marcel Légaut.- Marcel Légaut ? Oh, j'aimerais bien le connaître... eh bien, tout à l'heure je te le ferai connaître», et je l'ai fait rencontrer Marcel Légaut. Et il lui a posé cette question, ce confrère : «Mais qu'est-ce que vous faites, au juste ? - Monsieur l'abbé, dit-il après une minute de réflexion, un métier biblique et éternel, je suis berger». Il n'était pas question d'universitaire. Berger, et il le fut de tout son cœur, un modèle de berger. Pour ma part, qui suis Diois, c'est le dernier berger que j'ai vu revêtu d'une limousine, manteau des bergers. Il fut aussi paysan. Il disait qu'il n'avait pas réussi, c'est peut-être vrai sur le plan humain, sur le plan économique, mais... ce n'est pas tout à fait mon avis. Il a réussi, il a été berger, il a appris le métier au point de travailler de tout son cœur pour ses bêtes, les aimant. Je l'ai rencontré un jour, sur une place de Luc, avec un paquet plié dans un journal. Je lui ai dit : «Mais qu'est-ce que vous portez là ? - Un agneau». Un agneau qui venait de mourir. Il le portait au vétérinaire pour savoir de quoi il avait pu mourir. La conscience du travail bien fait, un témoin, mes frères, mais aussi un homme qui avait su s'intégrer à son village, aux paysans. On l'aimait bien. Il avait su s'entourer de conseils et ses conseillers étaient devenus ses amis et ils pourraient témoigner ici.

Et puis, mes frères, ce qui m'a frappé, surtout, c'est ce choix, c'est cette vocation, dans ce lieu isolé. Pourquoi ? Parce que avant d'écrire les beaux livres qu'il nous a laissés, il a vécu ce qu'il devait écrire. Vous savez, il parlait de la vie humaine de Jésus, il le suivait dans son évolution, et ainsi lui a fait pareil. Il s'est, comment dirais-je, il a pris l'humanité toute entière à son début, à sa simplicité, berger comme Abraham, d'ailleurs croyant comme lui, et puis il est arrivé à méditer. Ne l'a-t-on pas surpris, mes frères, en pleine campagne, derrière un poteau, au milieu de son troupeau, les bras en croix et à genoux. Celui qui l'a vu est ici, mes frères, il pourrait en témoigner.

Il méditait, il lisait peu, c'était frappant. Mais il méditait et, au bout de 10 ou 15 ans, il a écrit et voilà l'œuvre qu'il nous a faite, un témoignage aussi mes frères, je pourrais le dire longtemps. Mes chers amis, je vous dis toute ma peine, mais derrière cette peine il y a une grande joie : c'était un croyant, et il vit aujourd'hui. Je ne peux lui donner l'accolade comme je le faisais chaque fois que nous nous rencontrions, soit dans notre église, soit dans nos villages, mais je sais qu'il est vivant, et ça c'est une grande joie, mes frères, c'est du soleil, qui ne meurt pas.

Il y a un proverbe allemand qui dit : «Il faut attendre le coucher du soleil pour pouvoir dire si le jour a été beau». Eh bien, nous pouvons dire aujourd'hui, mes frères, que la journée de 90 ans a été belle et nous pouvons même dire que les dernières heures ont été les plus radieuses, magnifiques.

Cher monsieur Légaut, au revoir, nous nous retrouverons, nous échangerons cette accolade que nous avons échangée pendant 40 ans et nous vivrons dans la joie du Seigneur, dans la grande Lumière».

1996

Souvenirs

Gray Agnès
QQN N° 80, 109 et 117

1- Ma première montée aux Granges (QQN N° 80)

Je suis très heureuse de trouver dans Quelques Nouvelles la suite de l'entretien entre Marcel Légaut et les Compagnons du Devoir, je l'attendais. Mais la première réponse à la question sur le travail de paysan m'a fait réagir. «L'important, dit Marcel Légaut, ce n'est pas le retour à la terre». Qu'il minimise

cette expérience, vitale pour lui, en face de jeunes qui se destinent à l'artisanat, cela se comprend. Mais ce n'est pas vrai pour des générations de jeunes enseignants. La découverte des Granges a représenté un moment très fort de leur vie. C'était comme si on avait ouvert à leurs yeux une Bible vivante. Pendant des années, Marcel Légaut avait commenté l'Évangile devant des groupes et les images bibliques auxquelles il était revenu si souvent avaient fini par prendre corps en lui au point de diriger ses démarches essentielles. C'était bien autre chose qu'un retour à la terre. Certes il avait abandonné le langage des mathématiques mais c'était pour en inventer un autre.

Je revois encore ma première montée aux Granges. J'étais seule mais guidée par un bon plan fourni par une amie qui m'attendait là-haut. Après la route venait les éboulis en pente, désertiques, puis cette haute vallée où la maison des Odon guettait comme une vigie. Le chemin traversait les champs et les vergers. C'était le soir. Sur la montagne j'ai aperçu la silhouette du berger au milieu des brebis. Puis près du tilleul en fleurs, la source d'eau vive tombant dans un tronc d'arbre que des mains paysannes avaient autrefois creusé. Des bras fraternels se tendaient pour accueillir la nouvelle venue. C'était à la fois la Terre Promise et la dure terre qui donne ses fruits aux hommes chassés des paradis intellectuels.

Parmi d'autres, une expérience m'est restée, celle d'avoir enterré la semence à l'aide de la mule Nine tirant une vieille herse canadienne. Je doute que cette aide maladroite et momentanée ait été bien utile au semeur qui, la veille, d'un geste large, avait répandu la graine sur le champ en pente, mais elle s'est inscrite en moi car c'est très impressionnant de voir, en action, un être créateur de sa propre vie en y mettant le temps qu'il faut, en parlant le moins possible. C'est dans cette lente maturation que les livres de Marcel Légaut puisent leur force et, pour la lectrice que je suis, ces images, enregistrées depuis si longtemps, resurgissent derrière des phrases souvent très abstraites. «Il ne faut pas que la parole dépasse le vécu, on parle toujours trop» disait-il.

Tout le monde attendait pourtant le topo du dimanche soir. La réunion avait lieu dans cette étrange bibliothèque qui tenait de la grange, de la chapelle, du fruitier et même de la nursery, on y trouvait les moises des jumeaux et, quand le temps menaçait, des ballots de lentilles et des claies de pruneaux. Ce dimanche-là, il nous parla de la "pauvreté". C'était pour moi une pierre d'achoppement quand je voyais les exigences de l'Évangile. Il nous dit qu'un peu de bois avait d'abord suffi à sa famille et à lui-même, mais que, pendant le rude hiver, il fallait une source continue de chaleur pour sauver les jumeaux. Donc il ne s'agissait plus d'un saut dans le vide ! C'était l'amour qui orientait toutes les démarches!

Communiquer aux jeunes quelque chose d'essentiel est sûrement plus difficile et plus nécessaire que de leur enseigner les mathématiques ! Tout parlait aux Granges : le blé qui s'enfonçait dans la terre, les lentilles libérant leurs graines sous la dure pression du rouleau, les brebis précédées des chèvres, la mule (quand on faisait alliance avec elle), les maisons construites par les gens de la communauté et qui portaient des noms, les petits enfants qu'on ne repoussait jamais quand ils venaient interrompre un topo. C'était simple... Peut-être simplement le langage de l'incarnation où Jésus se révèle d'abord comme homme ? J'ai suivi d'autres voies. Pourtant ma vie et mon enseignement en ont été marqués. J'ai voulu apporter ce témoignage au nom de beaucoup d'autres comme moi.

2- Les Granges (QQN N° 109, 1999)

Malgré un long silence, il faut que je vous dise ma joie chaque fois que je reçois QN. Je partage ainsi les recherches des groupes et c'est encore plus prenant quand les infirmités obligent à rester chez soi. J'entends les cris des participants qui essaient de dire les traces inscrites en eux par la rencontre avec Marcel Légaut. Si «la révélation se donne à l'homme sous le signe de l'infime», je ne tairai pas la voix venue des profondeurs ramenant avec elle de lointains souvenirs.

Agnès est restée plusieurs mois aux Granges en 1947 et nous lui disons notre reconnaissance pour ce récit qui nous ouvre la légende des Granges.

«Allons, Nine, monte un peu!» Un jour de fatigue, je me surprends à prononcer cette étrange admonestation. Aurait-elle un pouvoir incantatoire ? Nine, c'était la mule des Granges! Elle était devenue le symbole de ce corps lourd à traîner qui aspire aux verts pâturages. Cela m'a d'abord semblé ridicule, puis j'ai pensé que l'expérience des Granges, si brève qu'elle ait été pour moi, était devenue quelque chose de viscéral, à peu près inconscient. frère âne, sœur mule! C'est un matin de septembre. Déjà les groupes s'éloignent. Il ne reste plus aux Granges qu'une ou deux familles. La mule vient de boire à la fontaine. Nous sommes préposés, Jean-Claude et moi, au sarclage du champ. Jean-Claude est un garçon d'une quinzaine d'années et j'ai déjà enseigné pendant trois ans. Il faut bien nos forces réunies pour coiffer de son lourd collier la mule. C'est un collier de cheval, un collier des années noires. "Ce collier n'est pas fait pour toi, la Nine". La terre en pente n'est pas non plus très propice au

blé. Mais on a répondu "non" à la garrigue envahissante, à la grisante odeur de la lavande ; parfum inutile à qui manque de pain.

«Allons, Nine, monte un peu ! Avance parmi les mottes hautes et dures de la terre labourée. Tire plus droit la vieille herse arrimée de lourds cailloux. Tu remues tes oreilles en reconnaissant ton maître qui laboure à l'extrémité du champ». Il maintient de toutes ses forces les mancherons d'une étrange charrue reliée au fil électrique qui rejoint les Granges au village de Lesches. Une parole de lui, saisie au hasard : «On a déjà fait des progrès spirituels quand on n'attend plus le moment de la méditation silencieuse». On ramène Nine à l'écurie. Au passage on croise Marguerite, environnée d'une poussière blanche, qui secoue un tamis d'où sort la précieuse farine. Me revient une remarque de Marcel : «On n'imagine pas tout le travail qu'il faut pour faire seulement un morceau de pain !»

Monsieur et Madame Rossignol avaient suivi leur fille, ils pouponnaient les nourrissons. Je vois encore leurs minces silhouettes, l'une en blouse bleue, l'autre en blouse grise, je les aime bien. Quelle aventure pour eux, les Granges! Ils m'en racontent les débuts. M. Rossignol était un érudit à l'ancienne mode, les citations latines montaient spontanément à ses lèvres. La mule ramène une charretée de foin. Je suis juchée en haut du grenier, prête à recevoir la gerbe. M. Rossignol parle d'en bas : «Horace disait, Mademoiselle...» Je n'ai jamais su ce que disait Horace, la botte est tombée avec la citation.

Un jour, il ne reste plus assez de bois pour la cuisine. On attelle Nine, c'est une joyeuse expédition dans la montagne. Les enfants s'arment de scies et de cognées. Michel et son jumeau n'ont pas plus de sept ans, mais ce sont des enfants de la guerre, ils ont appris à se débrouiller. Le Père Gaudefroy a revêtu une grande blouse grise. La charrette démarre au milieu des rires. On suit un chemin escarpé qui, avant de tourner dans la direction de Miscon, est flanqué d'un ravin : «Descendez tous !» La charrette pouvait passer mais de justesse. La mule s'arrête, les quatre sabots fichés en terre. Ce n'est sûrement pas la première fois qu'elle rencontre ce passage, elle doit savoir faire ce qu'il faut. Mais comment lui faire franchir le pas ? Je lui parle doucement, continuant de la tenir par la bride, mais sans tirer, juste pour lui faire sentir que je la soutiens dans ce passage dangereux mais que c'est à elle de prendre l'initiative. Elle tourne la tête vers moi, me regarde de ses yeux confiants, avance prudemment un sabot, puis l'autre. Le ravin est dépassé. Bien plus tard, m'interrogeant sur la non-directivité dans l'enseignement, j'ai revécu cet épisode. J'ai pensé à ces maîtres spirituels qui vous aident par la confiance qu'ils ont mise en vous, à découvrir - parfois sans le savoir - votre propre voie.

Pour en revenir à la Nine, j'eus bientôt recensé ses travaux et ses aventures. C'était elle qui battait les lentilles sur l'aire, les yeux bandés, tournant en rond ; elle, qui avait remonté sur son dos toutes les chaises de Scourdois depuis la gare de Luc.

Les mères de famille, tout en épluchant les légumes dans la grande cuisine, répondaient à mes questions. Enfin, histoire ou légende ? cette image plus belle que les plus belles représentations de la fuite en Egypte : la jeune accouchée revient aux Granges, portée par la Nine, pendant que son époux, d'une main tire la mule par la bride, de l'autre tient le panier capitonné d'ouate où vagit le nouveau-né.

«Et la deuxième fois, Madame Briquet, lorsqu'on lui a montré ses jumeaux à la maternité, comment a-t-il fait ? - Il est parti acheter un second panier !». J'imaginai le retour à travers les déserts pierreux qui surplombent la rivière, le passage dans la haute et verdoyante vallée, l'accueil ému des parents, et... le petit trot joyeux de la mule qui cette fois montait sans effort...

3- Les Granges en 1946 (QQN N° 117)

J'ai une grande reconnaissance à Xavier Huot et à Guy Sohier qui décryptent les topos : leur travail nous apporte un trésor inestimable... J'aurais aimé être à Mirmande au milieu de vous et aussi aller à la rencontre de "Jésus simplement" mais je ne peux guère me déplacer... Aussi pour être malgré tout avec vous, je vous envoie ce texte, souvenir de mon séjour aux Granges en 1946. Ce n'est pas une légende mais le vécu... Quand on lit les commentaires de l'Évangile, les critiques pensent toujours que les auteurs (surtout Saint Jean) sont loin des faits, qu'ils en rajoutent ou que c'est la foi de la communauté qui s'exprime. Je ne pense pas que ce soient des arguments valables. Si une personnalité comme celle de Marcel Légaut nous laisse des souvenirs précis, que ne devait-il pas en être de celle de Jésus !... Ainsi en est-il des prunes de 1946...

Le sol montagneux des Granges donne des prunes exquises. Cette année-là, il n'était pas même besoin de secouer les arbres, il pleuvait des fruits comme une manne à ramasser chaque matin. Plus petites que celles de nos pays de plaine, plus délicatement parfumées, avec une chair plus ferme, ces reines-claude passent par toutes les nuances du vert pâle au rose violacé. Leur peau absolument lisse se revêt, quand elles gisent parmi les herbes, d'un léger voile opaque, mais il suffit de les frotter

légèrement pour les voir briller et retenir dans leurs flancs une tache de lumière. Il était difficile de ne pas se laisser tenter, et il y en avait tant ! Le résultat, c'était que nous étions presque tous plus ou moins dérangés... Les "lieux", pour parler pudiquement comme les anciennes traductions de l'Évangile, les "lieux" débordaient et ils étaient bouchés ! Soudain de la terrasse qui fait suite à la cuisine, on entend les coups sourds d'une masse et l'on distingue la silhouette de Marcel Légaut qui jouait le rôle du plombier. Se faire au plus bas le serviteur de tous, c'était bien une attitude évangélique. L'une des anciennes participantes se chargea de lui dire notre admiration. Il répondit avec un sourire: «Mais, mon amie, si l'on ne cherche pas à fertiliser cette terre ingrate, elle ne produira pas grand-chose. Nous avons à notre disposition l'engrais le plus simple, l'engrais humain. C'est une richesse!» Et il termina son travail. Le cycle de l'azote, nul n'en ignorait, mais il y a bien de la différence entre le savoir livresque et la connaissance de l'humain. Par cet aspect de la vie qui nous paraît si peu reluisant, la décomposition organique, on quitte l'abstraction, on s'éprouve rattaché au monde animal et végétal comme une simple partie de la nature entière. On accepte sa condition d'homme. Plus tard, j'ai revécu cet épisode en lisant le livre de Marcel Légaut *L'homme à la recherche de son humanité*. Mais en cet été 1946, je me réjouissais à la pensée des tartes que Madame Schneider avait pétries le matin et qu'elle faisait cuire dans le grand fourneau : merveilleuses tartes aux prunes!

1996

Témoignage

Lecomte Guy
QQN N° 78

Il arrive à chacun de méditer sur le mystère de son insertion personnelle dans l'Histoire - être venu au monde à tel moment et en tel lieu... - et de prendre conscience pour son propre compte des apparences accidentelles de son existence. Il est, de même, des croisements fortuits particulièrement porteurs de lumière, des rencontres qui engendrent à plus de vie et dont les conséquences s'enchaînent jusqu'à tisser toute une destinée personnelle, telle est l'expérience de ceux à qui il est donné de faire la rencontre, dans toute la vérité dont ils sont capables, de Jésus de Nazareth, dit le Christ. Or, cette rencontre elle-même, à vingt siècles de distance, ne peut se faire sans une succession de relais ou témoignages, depuis le témoignage d'apôtres ou de disciples qui ont écrit des textes appelés Évangiles (ou Bonne Nouvelle), jusqu'aux témoignages de contemporains dont la vie est transformée et fécondée par le même message. Marcel Légaut est un de ces témoins.

À ceux qui l'ont connu, à ceux, plus nombreux, qui l'ont rencontré par ses livres en prenant la peine de le lire avec attention, Marcel Légaut apparaît comme un de ces pionniers particulièrement lucides dont l'œuvre aura puissamment contribué à ce que le message de vie apporté par Jésus continue son travail nécessaire d'humanisation. Heureux qui croise un tel éveillé...

Mais les vrais témoins ne sauraient être pris pour des gourous, capables de susciter des sectes. Au contraire, comme il en est avec Marcel Légaut, l'efficacité paradoxale de leur transmission vient plutôt de ce qu'ils se refusent à toute autorité de commandement et restent à une place modeste d'où ils peuvent aider les autres à grandir, témoignant ainsi d'une inversion toute évangélique des grandeurs. Ainsi, Légaut ne fait que répercuter un appel. Légaut est un disciple; il n'a, littéralement, pas de disciples.

On imagine aisément à quels honneurs mondains et à quels sommets sociaux les dons exceptionnels de Marcel Légaut auraient pu lui permettre d'accéder. Mais sa réussite est d'un autre ordre et son œuvre est de celles qui ne passent pas. Parce que ses écrits peuvent éclairer en chacun un chemin de vie essentiel, ils sont source d'un approfondissement personnel en même temps que l'occasion d'une collaboration fraternelle des personnes qui partagent les mêmes questions vitales.

Ainsi peut se définir l'esprit dans lequel on s'efforce de poursuivre la quête de Légaut en divers endroits, notamment à La Magnanerie, lieu d'accueil et centre de concertation principal des amis de Marcel Légaut...

1998

À propos de la prière dans la vie de Marcel Légaut

Feillet Bernard
La vie spirituelle juin

De la prière d'un homme il n'y a au fond rien à dire, rien de certain en tout cas. Cet homme lui-même ne sait pas quelle est la nature de sa prière. Il s'adresse à Dieu - comment faire autrement si on désire prier ? -, mais il ne sait pas qui est ce Dieu auquel pourtant il s'adresse. Et en constatant pour lui-même et en laissant entrevoir aux autres comment la prière a pris dans sa vie des tournures qui ont

évolué, il livre dans son rapport décisif au mystère de Dieu une clé de la compréhension de son être. Pour le croyant, l'évolution de sa prière jalonne les mutations de ce secret qu'il n'arrive pas à percer, mais qu'il peut désigner comme sa foi.

Au cours des entretiens que j'ai eus avec Marcel Légaut, il y a déjà vingt ans, il évoquait la période où, jeune agrégé de mathématiques, il était retourné à l'École normale pour préparer sa thèse. À cette époque, Marcel Légaut était très pieux. «C'est ainsi qu'à cinq ou six, nous nous réunissions chaque jour dans ma chambre à l'École. Nous récitons prime le matin, vêpres à midi, complies le soir, et bien sûr en latin».

C'était l'époque où, autour de Monsieur Portal, s'était constitué un petit groupe d'élèves de l'École qui, affrontés à toutes les questions qu'avait soulevées la crise moderniste, tentaient d'approfondir leur appartenance à l'Église et de préciser la formulation de leurs convictions. C'est à cette période que Marcel Légaut, introduit par Monsieur Portal, avait rencontré le père Teilhard de Chardin. Ce dernier l'avait encouragé à ne pas opposer vocation scientifique et vocation religieuse, mais à construire sa vie dans l'unité de ce qui était en lui deux appels profonds. C'est dire que l'univers de Marcel Légaut, qui avait alors vingt-trois ans, était à la fois circonscrit par un christianisme fort traditionnel et marqué déjà par toutes les questions qu'il ne cessera d'explorer toute sa vie. Son projet était alors de mener, avec quelques universitaires, une vie monastique laïque, tout en travaillant intellectuellement sur le plan religieux comme sur le plan scientifique, afin d'unir la ferveur de la recherche scientifique et celle de la recherche spirituelle.

Le projet de vie monastique ne put se réaliser, mais le ver était dans le fruit, si on peut dire... Marcel Légaut ne cessera pas d'être habité par le dialogue avec Dieu. Petit à petit, il évoluera, prenant conscience que, dans la prière, l'homme fait à la fois les questions et les réponses, ce qui le conduira à dire, en parlant de sa prière : *Quand je me parle ainsi, Dieu m'écoute. Quand je m'entends ainsi, Dieu me parle.*

Cette simple remarque est l'expression d'un long mûrissement. Car Marcel Légaut s'est toujours refusé à se comporter dans le domaine spirituel, comme si les bonnes pensées étaient des pensées justes. Bien au contraire, il s'est méfié des sentiments édifiants, tout en tentant de conserver l'intuition qui a animé tant d'êtres dont il respectait l'itinéraire et la démarche intérieure. S'il percevait que la démarche d'un être ou d'une communauté était vraie, quelles qu'en soient les formes, il était en correspondance avec cette démarche. En ce sens, il était plus proche du chapelet que récite la vieille femme au fond de l'église pendant la célébration de la messe, que des fastes de la liturgie.

L'amitié qui le liait très profondément aux religieuses du carmel de Mazille et les échanges spirituels qui fondaient cette amitié sont nés de cette nostalgie qui ne l'a jamais quitté de la vie monastique et de la profonde connivence qu'il entretenait avec ce mode de vie. La belle intuition de Marcel Légaut a été de réaliser qu'il n'y avait pas un mode de vie supérieur à un autre et que, de toute manière, Dieu ne se mêlait pas de la décision à prendre. C'est même l'un des axes de référence de sa vie qu'il appartient à chacun de découvrir et de réaliser la manière de vivre qui correspond le plus justement pour lui à la nécessité de devenir soi. Il était bien avec les sœurs de Mazille parce que celles-ci étaient bien dans la vie qu'elles avaient choisie. Avec elles, il retrouvait le bonheur de l'office, investissant le chant des psaumes de toute la densité de son expérience.

Petit à petit, en effet, Marcel Légaut participait de plus en plus rarement aux rassemblements liturgiques. Il redoutait l'attitude de convention. Son attachement à la célébration eucharistique était doublé d'une exigence de vérité quant à la célébration de celle-ci. Si on ne craint pas de trop résumer son choix, il est possible de suggérer qu'il était plus proche de la première Cène que de la messe. Il tentait d'en retrouver l'authenticité, comme il a toujours tenté de rejoindre ce que Jésus a été, afin de devenir lui-même ce qu'il avait à être.

Il est impressionnant de reconnaître, tant dans les choix de vie de Marcel Légaut que dans l'expression de ses écrits, une cohérence telle qu'il ne pouvait se laisser aller à aucune piété de complaisance. Quand je l'ai connu, il n'était plus du tout pieux.

J'ai passé huit jours avec lui aux Granges. Nous étions seuls dans cette petite ferme. Le matin, il se levait avec le jour - c'était au printemps -, et quand un peu plus tard j'arrivais dans la cuisine qui était la seule pièce où l'on pouvait se tenir et où il ne faisait pas trop froid, je trouvais le café qui m'attendait et Marcel à sa table en train d'écrire de sa minuscule écriture sur de petits bouts de papier, comme le dos des enveloppes, sa méditation du matin. Elle était couchée là sa prière. Dans un coin de la table encombrée, il écrivait. Et quand j'entrais à moitié réveillé, il posait son crayon et me servait un café. Il vivait dans une telle continuité des jours et des êtres que rien de ce qu'il y avait à faire ne le dérangeait.

Dans cette disponibilité qui n'était pas pour lui une vertu mais une évidence, il ne se laissait pas distraire. Cet homme d'éternité était présent dans l'instant, à l'unique condition que l'on fût soi-même vrai dans cet instant.

On comprendra alors l'importance de cette notation de Marcel Légaut, rendant compte ainsi et de sa vie et de sa foi : *Toute action est dangereuse pour celui qui la mène d'autant plus qu'elle est grande. Toute vie est difficile qui veut être fidèle d'autant plus qu'elle est longue.*

Cette réflexion rend bien compte de l'évolution de la prière de Marcel Légaut. Comme beaucoup de chrétiens, il a commencé à prier en s'adressant à Dieu, le prenant comme interlocuteur. Et comme beaucoup, il a fait l'expérience du silence de Dieu. Il est resté un homme de prière, mais différent du jeune homme qu'il avait été. Il ne s'est plus adressé à Dieu comme s'il attendait encore une réponse, et il a éprouvé ce que signifiait la fidélité tout au long d'une vie «d'autant plus qu'elle est longue». Il ne s'est plus adressé à Dieu directement, mais il l'a pris à témoin de sa propre humanité sans chercher pour autant à témoigner de Dieu. La fidélité n'a pas été pour lui de poursuivre une vie de prière à l'identique de l'enfance à la vieillesse, mais de continuer à se tenir devant lui, de plus en plus silencieux, renonçant à son égard à toute sentimentalité - il se méfiait de la piété sans affrontement à l'absolu de Dieu -, pour être simplement un homme en prière, aggravé d'expérience, assumant le poids de son humanité, sachant bien que, si le joug est léger, le fardeau ne l'est pas.

Marcel Légaut a tiré un parti fort de l'affrontement à soi-même devant le mystère de Dieu. Cette transformation qui s'est accomplie en lui-même n'est peut-être pas très différente de celles de nombreux prêtres qui progressivement, au cours des années de leur sacerdoce, ont renoncé à la récitation du bréviaire. Non pas que leur foi avait faibli ou que le temps leur manquait et que la fatigue était trop lourde, mais parce qu'ils n'étaient plus en harmonie avec cette forme de prière. Vient un âge en effet où les cheminements de la prière ne sont plus les mêmes. On continue un temps à suivre les sentiers balisés et puis on constate que l'on s'y épuise pour rien et que non seulement on n'en tire aucun profit, mais que le mystère de Dieu en soi s'en trouve terni.

Il en est allé de même pour l'adoration devant le Saint-Sacrement. Reconnaître un signe de la présence de Dieu peut faciliter la vie de prière, et nous ne manquons pas de témoignages en ce sens tant de la part des fidèles que des communautés contemplatives. Marcel Légaut s'était lui aussi tenu de longues heures devant le Saint-Sacrement. Ce fut une étape dans son attitude de prière et d'offrande de lui-même à l'absolu du mystère divin. Dans sa bergerie des Granges, il a fait l'expérience que la Présence réelle ne lui manquait pas. Tous les gestes si banals du quotidien, où il s'efforçait d'être présent à lui-même, lui donnaient aussi de se livrer à la grande Présence qui éclairait son être. Il n'en tirait aucune conclusion, aucun jugement sur la prière des autres, différente de la sienne ; pour lui c'était simplement ainsi. Et quand il se tenait en silence avec la communauté des carmélites dans la chapelle de Mazille, la présence de ces femmes en prière était pour lui le premier sacrement de la présence de Dieu.

Il suivait ainsi l'intuition fondamentale de ce qui fut son itinéraire spirituel : reconnaître le mystère de Dieu dans la vérité de tout homme et se reconnaître lui-même en Dieu dans la vérité de son être. Je ne livre pas ce témoignage pour porter le moindre soupçon sur aucune forme de prière. D'ailleurs pour Marcel Légaut, plus la prière était simple, plus elle lui paraissait vraie. Mais je souhaiterais que ceux qui, comme lui, ne se reconnaissent plus dans la manière dont ils priaient autrefois et qui ont éprouvé progressivement la nécessité intérieure de s'en dégager, sachent qu'ils ne sont pas seuls dans la reconnaissance, au plus juste de leur être, de la spiritualité de la distance.

1999

Une retraite en 1978

Fransen Dries
QQN N° 117

En 1978, j'ai fait une retraite avec Marcel Légaut à St Jean de Sixt (Haute Savoie). J'avais déjà rencontré Marcel quelques années avant à Mirmande. À l'époque j'avais lu (avec beaucoup de peine !) quelques-uns de ses livres. Ayant actuellement un peu plus de temps, j'ai relu mes quelques notes de cette retraite d'il y a vingt ans en les retravaillant un peu, et en les traduisant également en néerlandais, afin de pouvoir les partager avec quelques amis du pays flamand. C'est par la lecture d'une interview récente dans le journal "De Standaard" que j'ai appris que le P. Hendrickx avait lui aussi une grande estime pour Marcel Légaut. Marcel m'a montré, par son vécu, que pour l'apostolat il n'y a pas d'âge.

J'aimerais transmettre d'une façon personnelle quelque chose de ce que j'ai reçu de lui, et ceci à des amis néerlandophones, où ses livres sont inconnus et illisibles... Connaissez-vous quelqu'un d'autre qui a essayé de le faire connaître par des traductions ?... Je reprendrai certainement contact avec le P. Hendrickx pour réfléchir ensemble à ce sujet. Je pense que j'ai été mis sur la piste de Marcel Légaut par André Gailly de Bruxelles, du temps où nous préparions des jeunes volontaires qui partaient pour un service en Afrique dans le cadre des "Fraternités Terre Nouvelle". Un autre auteur qui m'a inspiré, et que j'ai lu avec ferveur, c'est Jean Sullivan... et j'y retrouve un peu le même souffle.

Lors de cette semaine de retraite nous étions une vingtaine dans le grand chalet "Arc en Ciel" du P. Xavier de Chalendard. C'était la dernière semaine du mois de juillet 1978. Marcel donnait deux exposés de trois quarts d'heure par jour : un dans la matinée et l'autre tard dans l'après-midi. Chacun de ses exposés était introduit par trois quarts d'heure de réunion en silence. Une présence sans parole. Après les exposés, il y avait une petite pause, puis le temps pour un bref échange. Des journées où il y avait donc du temps pour le silence et le dialogue. C'était bien sympa sur la terrasse pour les repas, de temps en temps une promenade en montagne, et chaque soir nous célébrions l'Eucharistie.

Ce que je retiens en premier lieu, ce sont les exposés paisibles de Marcel. Son langage parlé est plus simple que l'écrit car le ton peut mettre des nuances. Une lueur dans ses yeux laissait transparaître sa ferveur, sa joie. Le sourire sous sa moustache paysanne nous parlait de sa bonté et de son humour. Il n'était nullement un prof qui savait tout et qui voulait nous endoctriner. C'était un chercheur qui nous partageait son chemin de vie. Il avait manifestement peur de scandaliser. Je me souviens qu'il disait : «J'espère que les pierres que je jette devant vos pieds ne vous feront pas chuter, mais qu'elles serviront plutôt d'escalier pour monter, ou, mieux encore, pour descendre davantage à l'intérieur».

Nous avons mis toute une semaine pour accueillir ces paroles, et le temps de comprendre n'est pas encore terminé. Chez Marcel Légaut, j'ai trouvé une inspiration durable pour vivre et croire d'une façon plus personnelle. Également pour comprendre davantage que la suite personnelle et communautaire de Jésus constitue fondamentalement notre vocation et notre mission humaine et chrétienne. Marcel n'était pas un jeune contestataire, mais un homme sage et serein, qui reconnaissait que sa foi devenait de plus en plus "nue". C'était un homme passionné, fidèle jusqu'à la dernière heure, sa mort entre deux "entretiens" le prouve.

1999 **La vie spirituelle d'après le témoignage de Marcel Légaut** Thérèse De Scott
Rencontre de la *Mispa* au Bouveret (Vs), le 28.11.99

Qu'est-ce que la vie spirituelle ? Le mot a une histoire dans la tradition chrétienne. Une histoire continue, au niveau de l'expérience vécue par des croyants. Et la réflexion sur la vie spirituelle a son histoire aussi. Certaines époques ont préféré dire "la vie mystique"... Je sais que Marcel Légaut n'aurait pas aimé qu'on dise de lui qu'il était un "mystique" car le mot lui paraissait lié à l'idée de manifestations extraordinaires.

Un regain d'intérêt pour la vie spirituelle apparaît dans le catholicisme français au cours du premier quart du 20^{ème} siècle avec la création de revues de réflexion et d'étude par les jésuites "Revue d'ascétique et de mystique" et des dominicains "La vie spirituelle". Ce n'est pas sur cette littérature que je m'appuierai pour éclairer mes propos. Je préfère me tenir au plus près de ce qu'a dit ou écrit M. Légaut, en écho à sa propre expérience. Il a tenté de décrire avec discrétion cette expérience. Il y a réfléchi avec rigueur. Elle est devenue témoignage et pensée, offerts à tous.

Quelques approximations préalables

Comme toute vie, la vie spirituelle naît à partir d'une semence; elle germe dans le cœur d'un être humain à partir de quelqu'un ou de quelque chose qui n'est pas lui, qui le précède et qui trouve en lui un accueil actif. On peut dire d'elle ce que Légaut écrivait en 1957 sur la vie de foi, «... petit germe au départ, déposé au fond du cœur de l'homme par l'Église, par la tendresse pieuse du père et de la mère, par le don secret de générations de croyants dont il est l'héritier (...) Elle est d'abord une petite graine jetée dans l'inconscient de l'enfant ou de l'adulte naissant à la vie spirituelle» (*Travail de la foi*, p 23-24).

Puisqu'elle est vie, elle en a le dynamisme et le mouvement, naissance, croissance, stagnation et parfois étiolement. Mais aussi renaissance. Elle se heurte à des obstacles que, comme torrent contre pierres, il lui faut franchir ou bien contourner. Puisqu'elle est vie, elle est donc changement, évolution et encore, mutation. Ainsi qu'il est dit dans la liturgie des funérailles au sujet de notre passage vers l'au-delà, "vita mutatur, non tollitur", la vie entre en mutation, elle n'est pas enlevée.

Ce qui me concerne dans la question de la vie spirituelle, c'est qu'il s'agit de ma vie. Ainsi en est-il de ce que nous livre M. Légaut. C'est de sa vie qu'il nous parle. Celle d'un homme qui a traversé tout ce siècle. Cet homme est un Français, chrétien catholique et donc occidental. Culturellement, c'est un scientifique, un mathématicien, et non des moindres. Humainement, il est époux, père et grand père. Socialement, au temps où il commence à écrire sur la vie spirituelle, un paysan-berger de montagne, puis un retraité actif, écrivain et conférencier itinérant. Il a vocation d'éveilleur, un éveilleur déstabilisant. Voilà donc une première approximation, la vie spirituelle est vie. Elle est toujours la vie de quelqu'un d'unique.

Contrairement à ce qu'on pourrait croire a priori, la vie spirituelle est en puissance en chacun. Elle peut devenir le bien propre de quiconque. Quoiqu'il s'adressait le plus souvent à des chrétiens, pas nécessairement à des "pratiquants", Légaut insistait en outre sur ce fait que la vie spirituelle n'est pas spécifiquement chrétienne et qu'il n'est pas nécessaire d'appartenir à une religion ni même de croire en Dieu pour vivre cette expérience. C'est dire par conséquent qu'elle est une expérience fondamentale de l'être humain. Aussi bien, et nos contemporains le découvrent de plus en plus, on trouve de grands spirituels dans toutes les grandes religions d'une part et, d'autre part, il en existe parmi les agnostiques et parmi les athées, par exemple chez les francs-maçons. J'ajouterais qu'il y a aussi nombre de "petits spirituels", c'est-à-dire ceux et celles qui ont accès à la vie spirituelle, sans être capables d'en bien parler. N'est-ce pas à ces petits que Jésus s'adressait de façon privilégiée ? M. Légaut partageait cette conviction selon laquelle beaucoup de gens «vivent mieux qu'ils ne pensent», entendant par là que leur pensée était médiocre mais que leur vie intérieure ne l'était point.

Devenir une personne humaine et "avoir" une vie spirituelle, c'est tout un. Il y a un lien de réciprocité entre ces deux réalités. La base, le centre où ce lien se fortifie, devient solide et consistant, c'est la vie dans sa profondeur, dans sa dimension d'intériorité.

Cette vie essentiellement humaine, enracinée dans les profondeurs de chacun et qui n'est pas nécessairement chrétienne pour être authentiquement spirituelle, cette manière d'être et de vivre en homme se révèle capitale pour la société. Elle l'a toujours été et elle l'est plus particulièrement en ces temps où de si graves menaces pèsent sur l'homme en tant que tel.

Une certaine critique, un discernement sont nécessaires maintenant au sujet de l'activité missionnaire et du prosélytisme des religions. Ce n'est pas l'expansion comme telle du Christianisme, de l'Islam ou du Bouddhisme dans le monde qui est capital pour l'avenir de nos sociétés mais la capacité de ces mouvements ou de ces religions à éveiller les hommes à la vie spirituelle, à les aider pour qu'ils "s'approfondissent humainement". De même, ce n'est pas l'expansion ni les succès du capitalisme, du socialisme ni du communisme en vue d'un partage équitable des richesses qui sont essentiels pour notre avenir mais la capacité de ces systèmes à créer ou à permettre des conditions de vie, qui n'empêchent pas l'émergence de la vie spirituelle chez le plus grand nombre. Comme le dit un vieil adage, "un minimum de bien-être est nécessaire à la vie spirituelle". En réalité, le développement économique et social qui devrait être au service de l'humain, est ambigu, à double effet. Ses progrès sont entravés par des dysfonctionnements pervers susceptibles de nuire à l'humanité et même, de provoquer une escalade de l'inhumain. Pourquoi ? En raison du présupposé qui sous-tend et commande en général le développement de la techno-science et de l'économie dans notre culture actuelle de type euro-américain. La mentalité ambiante, qui fait partie des évidences non critiquées de la plupart d'entre nous, considère la réalité comme un objet devant nous. M. Légaut évoquait volontiers "l'univers mental" de la modernité, souvent d'ailleurs de manière positive, mais non sans en reconnaître les menaces.

Cette réalité, objet devant nous, est à examiner, maîtriser, utiliser, qu'il s'agisse des ressources naturelles ou bien des "ressources humaines". Les sciences exactes, les sciences humaines, les sciences appliquées s'énoncent en principes et en lois. Les biens de la techno-science sont des biens à gérer. Ce sont des produits à fabriquer, des organismes à modifier (OGM), à cloner, dupliquer. Dans cet univers mental de la technoscience, il n'y a que des "problèmes" à résoudre, de l'ignoré et de l'inconscient à rendre connu, conscient. Tout relève de l'extériorité et encore y mène...

Les biens humains

Et c'est pourquoi lorsque, entre 1960 et 1970, M. Légaut commence à mettre par écrit sa réflexion sur *L'homme à la recherche de son humanité*, il met en évidence ce qu'il appelle "les biens humains". Remarquons le pluriel. Il ne s'agit pas du Bien, de l'Idée du Bien à la manière de la philosophie platonicienne, mais de ce qui, concrètement et dans la contingence du quotidien, correspond au désir le plus humain et le promeut. Nous trouvons quelques pages décisives sur ce thème au chapitre 4 de HRH où l'auteur traite de "L'homme créateur" (p 109-115). Sous l'apparence d'un discours

philosophique, M. Légaut livre le témoignage de son expérience. Sur elle il nous invite à réfléchir avec lui. Cet homme qui arrive au seuil de la vieillesse et qui a fortement vécu, jette un regard sur sa propre existence en même temps que sur l'avenir des sociétés. Il témoigne du combat spirituel personnel que chacun a à mener pour devenir plus humain. «Toute sa vie, constate-t-il, l'homme est partagé entre l'appel des biens humains et l'entraînement des déterminismes» (HRH, p. 114) Ces déterminismes sont à l'œuvre dans le monde de la matière et de la vie et dans les sociétés humaines, avec leurs lois d'airain.

L'homme, affirme M. Légaut, a une vocation créatrice. Il ne devient lui-même qu'en se créant. Au contraire, la loi de fonctionnement des sociétés basées sur la science et la technique, dominées par la puissance de l'économie, est de produire, de vendre et d'acheter, de consommer. Produire des hommes, les vendre et les acheter... Consommer de l'homme ! le modifier, manipuler, standardiser, "macdonaldiser", "coca-coliser", "microsoftiser" les sociétés. En un mot, faire de la planète une fabrique ou un marché !

Une aide indispensable

Ce besoin et ce désir de création, auquel l'homme voudrait se livrer, il n'a pas la possibilité en lui-même de les mettre en œuvre. Il lui faut un ferment, une inspiration, une force, une présence. Une aide qui le dépasse, qui l'appelle, qui soit d'un autre. Aussi bien, l'idée de l'homme, le concept proposé par M. Légaut se concentre dans un mot, l'homme est "mystère". Il n'est pas un "objet". Moi, toi, nous sommes "mystère". Nous sommes plus que ce que nous disons, que ce que nous faisons, que ce dont nous avons conscience ou connaissance. L'homme est d'un autre ordre que ce qui relève de la connaissance. La connaissance rationnelle n'a pas accès à la réalité qui se situe dans cet ordre du mystère, au niveau de l'activité créatrice du sujet (je, tu). Dans les mêmes pages du livre cité (HRH, chap. 4), l'auteur évoque ce qui relève du mystère et entre en croissance par l'activité créatrice de l'homme en tant que sujet. Ce sont des "biens humains" tels que :

- l'amour humain, l'amitié,
- la paternité/maternité et la filiation,
- la lumière que l'homme tire de son expérience intime et qui éclaire le sens de sa vie et de sa mort,
- la résonance en lui d'une pensée juste, d'une beauté pure, d'une harmonie,
- l'intuition contemplative qu'il atteint parfois d'un homme devenu son prochain...

«Ces biens sont humains par la manière dont je les crée à mon usage et leur corresponds (...) Les connaître de façon abstraite, du dehors, en spectateur, c'est encore les ignorer» (HRH, p. 109). Ce sont donc des expériences humaines personnelles, singulières et concrètes dont seul celui qui les vit peut vraiment témoigner. Ce ne sont pas des "phénomènes" observables du dehors par un anthropologue, un psychologue, un sociologue qui n'en auraient pas vécu eux-mêmes la réalité intime dans leur propre histoire. Réalité de caractère dynamique, expérience fondamentalement humaine, liée à l'activité créatrice de l'homme, la vie spirituelle a besoin, pour se déployer, d'une aide. Cette attente au niveau de l'être mystérieux de l'homme se conjugue avec un appel qui monte de ses profondeurs. Il y discerne la trace d'une action qui, tout en étant de lui et ne pouvant pas être sans lui, n'est pas que de lui. Telle est, pour M. Légaut, la base vécue de la vie spirituelle et qui donne à penser.

Sur cette base vécue, Légaut réfléchit au long de ses années de vieillesse, à l'occasion d'entretiens avec les uns et les autres, par le biais de l'écriture et des livres qu'il publie. Il recourait à une formule significative pour exprimer la source de cette activité créatrice, à propos de la mort. Chacun meurt à sa manière, mort subie ou mort assumée. Lui disait «faire de la mort SA mort». Et de même, découvrir non pas le sens de la vie ni donner un sens à la vie, à sa vie mais «découvrir LE sens de SA propre vie». Ou encore, si l'on veut réunir la formule sur la vie de celle sur la mort : «faire de la vie, SA vie» comme on fait de la mort Sa mort, c'est-à-dire "devenir soi". C'est encore ce qu'il appelait «prendre sa vie au sérieux», ce dont il faisait le porche de la vie spirituelle, son premier seuil, toujours reconnu après coup. Prendre sa vie au sérieux, qu'est-ce donc ? Bien autre chose que de "faire son devoir", "obéir à la loi", "être un honnête homme", "ne faire de mal à personne". Un choix singulier et inexplicable à autrui.

Une question concrète : À quel âge accède-t-on à la vie spirituelle ? Réponse : il n'y a pas d'âge, pas de situation particulière. Ici, l'intuition et la décision, la résolution précèdent la prise de conscience et la capacité d'y réfléchir.

Quel serait l'itinéraire à suivre, les moyens à employer ? Légaut aimait dérouter son interlocuteur en disant : «La vie spirituelle ne s'enseigne pas. Elle se révèle à chacun comme une annonce que murmure l'espérance». Lui, si avare d'images, la compare aux vagues de la mer : «La vie spirituelle ne se déroule jamais suivant un projet conçu à l'avance et au long d'un chemin jalonné par des étapes que

les livres énumèrent et détaillent à souhait. Elle n'est pas linéaire. Comme une vague qui déferle, soumise au vent du large et à la montée de la marée, elle se déploie suivant un large front sous des poussées multiples et diverses qui ne manifesteront que plus tard leur unité et leur raison foncières» (*Devenir soi*, p. 113).

Le porche de "la vie prise au sérieux" une fois franchi, les autres seuils seront particuliers à chacun. Ils se caractérisent par "la foi et la fidélité". Pour prendre sa vie au sérieux, il importe d'avoir "foi en soi-même", c'est-à-dire une foi inconditionnelle (sans contenu intellectuel) en la valeur de sa propre réalité. Et en même temps, par réalisme, prendre conscience de sa "carence d'être".

Que nous dit Légaut de carence d'être ? «Ce que l'homme sait ne pas être, reconnaît Légaut, ne pas pouvoir être, et cependant devoir être pour humainement exister lui découvre sa carence d'être» (HRH, p. 29). Ce n'est donc pas de l'expérience du "péché" ni de "la faute", dont il s'agit ici, ce qui serait un concept religieux ou bien moral. Ce serait plutôt celle de la finitude au sens de l'expérience que fait l'adulte de ses limites personnelles insurmontables, de son "inachèvement par nature", du "manque" qui caractérise son être. Dans l'intime expérience de cette conjonction «foi/carence d'être, les deux faces d'une même pièce», disait-il encore, il convient de se rendre attentif à l'appel intérieur qui monte en soi, ce que Légaut exprime par ces mots : «l'exigence intérieure qui s'élève du cœur». À cette exigence, s'efforcer de correspondre. Dans cette tension ainsi éprouvée il n'y a ni vision ni voix ni rien d'extraordinaire. Il n'y a que l'expérience de l'humain au quotidien.

Mais concrètement ?

Légaut a tourné autour de la question concrète du "comment" pendant trente ans. Et après maints écrits, il a organisé ses vues sur la vie spirituelle dans un petit livre publié en 1980, *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie*, celui-là même qu'il est encore venu commenter lors de son dernier passage en Suisse quelques jours avant sa mort, en novembre 1990.

Dans ce petit ouvrage, il s'explique en partant du plus extérieur à l'homme, à savoir,

1/ son environnement social, les lois et règlements ainsi que le métier ou la fonction exercés dans la société par chacun; les doctrines ou les idéologies politiques ou bien religieuses «pour que les comportements qu'ils nous imposent soient une nourriture spirituelle et non seulement le cadre qui commande l'activité (...) pour ne blesser en rien l'intégrité intellectuelle et l'authenticité qui sont essentielles pour que cette vie ne se perde pas dans les impasses» (*Devenir soi*, p. 32).

2/ ensuite l'auteur passe aux relations humaines que nous avons avec quiconque, elles demandent des attitudes de respect et d'intérêt pour autrui, et à ces autres relations, électives, que nous entretenons avec nos proches et avec ceux que nous rencontrons en profondeur. Ceci amène Légaut à analyser ce qu'il appelle les activités d'appropriation, d'approche et d'accueil dans la rencontre.

3/ les événements personnels de notre vie, surtout les événements douloureux, et aussi les événements collectifs qui traversent et qui bouleversent l'existence des sociétés. Ceci l'amène à méditer sur l'effort de l'homme qui se mesure avec eux pour devenir lui-même.

4/ puis son regard s'étend aux vastes espaces et aux infinies complexités du monde de la matière et de la vie. Ce monde demande de la part de l'homme spirituel une tout autre ouverture que le seul regard du prédateur soucieux de l'utilisation des ressources de la terre...

Cela dit, c'est en finale seulement que Légaut tente une approche du Mystère de Dieu. Il éclaire au passage cette approche par l'analyse de ce qui se passe au niveau le plus profond de la communion humaine entre deux personnes qui se rencontrent, se parlent et se rendent présentes l'une à l'autre au niveau de l'essentiel.

Légaut et le Mystère de Dieu

Le Mystère de Dieu est inséparable du mystère de l'homme mais il est d'un autre ordre. Tout en admettant qu'un spirituel peut n'être pas "croyant", Légaut témoigne de sa propre expérience qui est celle d'un croyant. Il a toujours cru en Dieu et il s'est efforcé, surtout dans les dernières années de sa vie, d'affiner l'expression de cette expérience de "foi en Dieu". Il manifestait une défiance très grande vis-à-vis de tout discours "sentimental" et "cérébral". Il refusait pour lui-même le langage anthropomorphique de la piété et même celui de la mystique, parce qu'ils recourent trop facilement à des représentations humaines, fussent-elles d'ordre symbolique, et qu'ils confèrent à Dieu des attributs proprement humains quoique transcendant les possibilités humaines, tels que la toute-puissance, l'omniscience... Il prenait ses distances aussi à l'égard du discours théologique en tant qu'il procède de ce qu'il appelait "une logique imaginative" et qu'il suit une démarche déductive. Traditionnellement, en effet, la théologie part d'un discours sur Dieu pour éclairer le sens de la vie humaine. Légaut cherchait à inverser cette démarche. Il proposait de "partir de soi" et d'explorer intuitivement la relation de mystère à Mystère, entre l'homme et son Dieu. Quant au Dieu des

évidences humaines, il l'appelait gentiment "le dieu du père Cro-Magnon", celui de l'atavisme religieux de l'humanité, à peine amélioré, jugeait-il sévèrement, par le "théisme" des philosophies de l'antiquité et par le judaïsme ancien lui-même. Comme je lui faisais remarquer que dans son livre *Méditation d'un chrétien du XXe siècle*, il insérait une prière dans presque chaque chapitre, il me signalait que toutes étaient des prières qu'il adressait à Jésus. Seule, la dernière s'adressait à Dieu. C'était «le Te Deum de l'homme moderne», ajoutait-il.

O Toi dont je ne puis rien dire qui satisfasse la foi enracinée en moi, toute tendue vers Toi, tout attendue par Toi! Toi dont seul le silence peut faire la muette approche quand il vient me saisir dans mon être profond, Tu es à l'origine de cette joie ailée, comme Tu es au départ de ce qui monte en moi à l'heure où je suis plus que moi.

Joie et amour en moi unis au cœur même de Ton Acte, ils se répandent en ce que Tu fais jaillir d'eux pour encore T'y joindre et ainsi T'accomplir. Tu Te complais dans l'intelligence de ce que je puis atteindre, grâce à Toi, de ce que j'ai reçu de Toi. C'est là ma louange et ma reconnaissance. (MC, p. 311-312)

L'inversion de la démarche

Cette démarche de l'intelligence, qui va de l'homme vers Dieu et non l'inverse, Légaut la manifeste par l'ordre même selon lequel il construit son exposé sur la vie spirituelle dans *Devenir soi*. Le premier chapitre est intitulé "Recherche du sens de sa vie" et le dernier, "Approche du Mystère de Dieu". Cette même démarche était déjà présente dix ans plus tôt dans les deux tomes qui l'ont révélé au public, *L'homme à la recherche de son humanité* (tome 1) où il est traité de Dieu au chapitre 8 seulement; et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* (tome 2) où il est d'abord question de Jésus et du christianisme avant que l'auteur ne reprenne sa réflexion sur Dieu, au chap. 6.

La vie spirituelle chrétienne

Dans *Devenir soi*, ayant conscience qu'il s'exprime dans un monde, le monde occidental, où beaucoup d'hommes sont pratiquement athées, même parmi les chrétiens, Légaut fait valoir que la vie spirituelle n'est pas spécifiquement chrétienne et il s'abstient de parler de Jésus, sauf en finale, dans une brève postface de grande importance. Il souligne alors en quelques phrases que le cheminement et l'approche intimement en relation l'un avec l'autre qu'il vient d'exposer dans son livre, sont fondamentalement évangéliques. Ils sont, affirme-t-il, dans la ligne de ce que, en réaction contre les coutumes religieuses de son peuple, Jésus a vécu en son temps, par fidélité profonde à ce qu'il se devait d'être. C'est pour Légaut une manière d'offrir au lecteur moderne une grille de lecture des évangiles accessible à quiconque aurait une expérience spirituelle d'adulte. Car selon lui, un homme vivant déjà de la vie spirituelle se trouve probablement dans les dispositions intimes qui le rendent capable de s'ouvrir au message de Jésus et de l'accueillir. Il est en mesure, à tout le moins, d'en être inspiré indirectement, implicitement.

L'intériorité

Légaut s'est expliqué maintes fois sur ce qu'il entendait par "l'intériorité" comme lieu de profondeur humaine où s'enracine la vie spirituelle. C'était, notamment, lorsqu'on lui faisait reproche de "psychologisme" et d'individualisme outrancier.. En 1975, dans *Mutation de l'Église et conversion personnelle* (pp. 220-227), il s'en explique avec rigueur et trois ans plus tard, dans un débat avec le père Varillon, jésuite, il en discute avec énergie : l'intériorité n'est pas à confondre avec la subjectivité ni celle-ci avec le subjectivisme (p. 61-79).

Insistons encore ! Le subjectivisme, comme l'indique le suffixe péjoratif, évoque l'entêtement de l'individu à soutenir une opinion dans sa perspective limitée et pour ses intérêts particuliers. En revanche, la subjectivité consiste en ce que l'homme se pose lui-même comme le point de départ et la mesure de la compréhension de la réalité totale (W. Kasper). Pour Légaut, qui polémique avec son adversaire sur la question de la subjectivité, celle-ci reste toujours aléatoire, sujette à variations. Elle a quelque affinité avec la sincérité, laquelle se distingue de l'authenticité.

L'intériorité transcende la subjectivité, même si elle a partie liée avec celle-ci et lui ressemble. Elle tend à devenir stable et consistante, solide. Elle est génératrice de sens. Elle est inséparable de ce que l'homme est en lui-même et de ce qu'il sait ou du moins pressent de lui-même. Mais elle dépasse la conscience qu'il en a. On ne peut pas prouver le bien-fondé de ce qui émane d'elle. Elle est d'un autre ordre que la réalité objective devant laquelle cet homme est placé : «Cette intériorité est mienne plus que tout ce qui est à moi, soit que je me le procure, soit que cela vienne à moi. N'est-elle pas une réalité aussi réelle et même plus réelle pour moi que ce que je perçois et reçois de l'extérieur ou que je pense clairement et suis capable de dire ?» (*Mutation de l'Église*, p. 224).

Subjectivité et intériorité n'appartiennent pas au même ordre de réalité. Et s'appuyant sur le principe

selon lequel l'ordre supérieur ne peut pas exister sans l'ordre inférieur alors que ce dernier peut très bien exister sans l'ordre supérieur, Légaut conclut à l'infériorité de la subjectivité, variable et aléatoire et à la supériorité de l'intériorité, consistante et unifiante. Ainsi, ce qui relève de la subjectivité trouve sa place dans la vie spirituelle, mais une place seconde.

C'est à longueur de temps que l'homme apprend à distinguer l'une de l'autre l'intériorité de la subjectivité, à reconnaître la dégradation de l'une dans l'autre, à discerner les continuelles renaissances dont l'intériorité est l'occasion. L'intériorité se reconnaît à la trace. Il est deux sortes de traces : l'émergence à la conscience d'exigences personnelles; la découverte que fait l'homme spirituel d'une activité de création à laquelle il se livre.

Les deux ailes de la vie spirituelle

Ces deux ailes, disait Légaut, sont la prière et la recherche. Elles donnent à la vie spirituelle sa vigueur et son élan. La prière et la recherche, disait-il encore, sont fruit et la nourriture de la vie spirituelle...

Que dire de Marcel Légaut et de la prière ? de sa prière ?

Il a écrit quelques très belles prières, publiées dans un petit recueil, *Prières d'homme*. Il invitait chacun à créer sa prière, à recréer pour son usage des prières de la tradition, celles de la liturgie peut-être mais pas seulement celles-là. Dans la chapelle du Carmel de Mazille, aux côtés des religieuses carmélites, ou encore dans l'oratoire de La Magnanerie de Mirmande, il aimait prier en silence et s'agenouiller un long moment malgré ses vieux genoux d'octogénaire... L'état de prière demandait patience, assurait-il. Les prières récitées, "faire des prières", n'étaient jamais que l'antichambre de la vraie prière. Et même alors fallait-il souvent «dépasser le mur de l'ennui», avouait-il. Sa prière le reliait à ceux qui le précédaient, «les saints des siècles passés», et aussi «ces femmes dont j'ai tant reçu, ma grand-mère, ma mère, mes tantes...» confiait-il.

Il réfléchissait, de manière précise sur l'acte de prier, sur l'effet des paroles dans la prière. Il voulait se garder de l'illusion. Quand le croyant prie et s'adresse à Dieu, que signifie l'affirmation de foi : Dieu écoute, exauce, répond ? Nous trouvons de la part de Légaut deux types de réponses à cette interrogation critique, l'un dans *Prières d'homme*, l'autre dans le chapitre "La prière", du tome 2, IPAC. Pour l'écrivain rigoureux et le croyant authentique qu'il était, la qualité de "présence à soi et à Dieu", les paroles vraies et les pensées justes de la prière étaient de grande importance.

«Quand je me parle ainsi, Dieu m'écoute. Quand je m'entends ainsi, Dieu me parle» (*Prières d'homme*, p. 30) Tout se joue sur ce "ainsi", semble-t-il, qui résume certaines conditions essentielles d'une prière véritable, acte de communion au niveau de l'essentiel entre le croyant et son Dieu.

La recherche et la vie spirituelle

La recherche qui donne des ailes à la vie spirituelle est celle où se conjuguent science et sagesse. Rechercher le sens de sa propre vie, c'est se donner des cadres de réflexion et des "outils" pour découvrir l'unité de sens de sa propre vie et, pratiquement aussi, pour donner cohérence à sa vie par la manière de s'approprier tout le réel qui en fait la trame extérieure et intérieure.

Dans un texte très fouillé des années 60, Légaut analyse le but ou plutôt l'objet, les conditions, et les composantes de l'activité de recherche. Il ne distinguait pas encore très clairement recherche spirituelle et recherche religieuse à cette époque. (*Travail de la foi*, "Recherches intellectuelles et recherche religieuse", chap. 3). C'est une recherche vigoureusement intellectuelle, observe-t-il, et elle est spirituelle d'une manière très particulière. Elle se propose à tout homme vivant, à l'homme du commun, dans l'existence de tous les jours. Elle saisit l'être dans sa profondeur. Elle l'engage tout entier. Elle porte sur la question "qui suis-je ?".

Cette question se joint, pour le chrétien, à la question qu'il pose à Jésus : «Qui donc avez-vous été, Seigneur que j'aime ?». Elle est "centre et pôle" des questions essentielles à tout être humain. Elle ne reçoit jamais que des réponses provisoires. Elle est faite pour demeurer, pour êtreindre le réel. Elle en saisit le tragique. Elle a besoin, pour être toujours dressée, d'un aide et d'un témoin.

Pour Légaut lui-même, ce témoin est Jésus de Nazareth. Non le Jésus de la christologie et des spéculations doctrinales mais celui qui a vécu il y a deux mille ans dans un petit pays d'Orient. Ce Jésus, il cherche à l'atteindre par une présence et une recherche continuelles, sans jamais en être déçu. C'est l'expérience intérieure de Jésus qui est objet de sa quête : «ce que Jésus a vécu quand il était avec les siens, c'est-à-dire ses disciples, sa famille, les foules, ses adversaires, ses ennemis».

Cette double question, Légaut engageait chacun, selon son ce qu'il était et vivait, à se la poser à son tour et à son propre rythme. Il proposait de la déployer sur un horizon vaste. Atteindre Jésus à travers la tradition orale et l'Écriture. L'atteindre à travers l'Ancien Testament, pour comprendre ce que les Juifs n'attendaient pas et que beaucoup ont refusé. L'atteindre en méditant sur vingt siècles de christianisme. Sans cesse réfléchir sur l'échec du christianisme et sur sa réussite. Être harcelé par la

désaffection visible et invisible des chrétiens. Être émerveillé par les continuelles renaissances du souvenir vivant de Jésus.

Homme de son temps, Marcel Légaut a vécu et pensé à partir de ses racines chrétiennes. Lorsqu'on évoquait devant lui d'autres univers religieux, il manifestait son intérêt et confessait ses ignorances. Mais il entrevoyait, pour l'avenir, que des relations avec l'Orient pourraient aider les chrétiens à entrer plus avant dans l'intelligence de la vie spirituelle selon leur propre tradition. Les tentatives actuelles et l'engouement pour les sagesses orientales lui paraissaient relever surtout du "rêve" à cause des manques spirituels dont souffrent profondément tant d'Occidentaux. Et il appelait tout chercheur spirituel véritable, ce sont les dernières lignes qu'il a écrites peu avant sa mort, «...à correspondre à fond et sans retour, comme Jésus le fit en son temps, aux exigences spirituelles qui montent en lui à l'occasion des conditions de vie de son époque et de son lieu» (*Vie spirituelle et modernité*, p. 245).

En résumé ?

Serait-il téméraire de "résumer" tout ce qui précède ? Je m'y risque!... La vie spirituelle est "vie". Comme la vie, elle a une histoire. Cette histoire est "tourmentée", non linéaire. Elle est jalonnée de seuils et d'étapes, reconnus après coup. Elle est expérience d'appels et d'exigences intérieurs. C'est une vie en profondeur, mystérieuse, singulière, qui se propose à tous, dans les conditions ordinaires de la vie, mais pas à n'importe quelles conditions pour celui qui veut la prendre au sérieux.

Cette vie s'enracine dans l'intériorité, dans la liberté de celui qui a foi en lui-même, tout en ayant conscience de sa "carence d'être". La vie spirituelle n'est pas réservée à une élite, séparée des conditions ordinaires de l'existence humaine. Elle est en prise sur tout le réel contingent, société, événements, relations humaines, cosmos.

La vie spirituelle, selon le témoignage personnel de Marcel Légaut, est celle d'un homme à la recherche de son humanité, dans l'approche et l'accueil du Mystère de Dieu, à la suite de Jésus.

Est-il donné à quiconque d'être éveillé à la vie spirituelle ? Un être humain accablé par les malheurs de la vie, le peut-il ? Un esprit matérialiste le peut-il ? Peut-être pas!

Ainsi que l'écrivait dans son journal Etty Hillesum, jeune femme juive morte à Auschwitz : «Il ne suffit pas de te prêcher, mon Dieu, pour Te mettre au jour dans le cœur des autres. Il faut dégager chez l'autre la voie qui mène à Toi». À chacun de découvrir cette voie qui mène à lui-même et, au-delà de soi, à Dieu. À chacun, s'il le peut, d'y aider un autre.

2000

Prier en modernité
dans *Présence Magazine*, février 2000

Breton Jean-Claude
QQN N° 125

Devant cet apparent cul-de-sac de la pensée moderne, Légaut propose une compréhension de la prière comme prière de mission. La mission, ici, est notre vocation personnelle, ce à quoi nous sommes appelés dans la vie qui est la nôtre, et la prière est une parole où chacun, dans son effort pour faire la vérité sur soi, sur le monde et sur ses rapports avec les autres, s'appelle à une recherche constante du plus-être. Cette parole est dite devant Dieu et à lui adressée, non pas pour qu'il règle nos problèmes à notre place, mais pour reconnaître sa présence dans notre existence et pour apprendre à vivre de et avec cette présence.

Tout au long des prières qu'il a proposées à ses lecteurs, Légaut explore la dramatique humaine telle qu'il la connaît et invite à y discerner les signes de la présence active de Dieu. Que ce soit l'expérience vertigineuse des grandes questions existentielles ou la fragilité éprouvée dans nos rapports avec les nôtres, il y a là autant d'occasions de faire l'expérience du mystère que nous sommes à nous-mêmes et de nous questionner sur l'activité de cette présence en nous qui n'est pas sans nous, mais qui n'est pas que de nous.

La prière s'avère ainsi une quête de vérité sur soi, sur le monde, sur les autres et sur l'Autre qui se dévoile de façon toujours plus adaptée à ce que nous sommes, à mesure que nous progressons dans cette recherche. Effort pour nous dire et nous appeler à devenir ce que nous pressentons devoir être, mais que nous ne sommes pas encore parvenus à réaliser, la prière de mission s'adresse autant à nous qu'à Dieu, car «quand je me parle ainsi, Dieu m'écoute; quand je m'écoute ainsi, Dieu me parle».

2000

Colloque de Paris
Institut Catholique de Paris, 12 mai

Cantin Joël
QQN N° 127

Nous étions heureux de participer au colloque de la Catho, le 12 mai où nous avons d'ailleurs invité de nombreux amis qui ont répondu présents et ont été intéressés.

1) François Mabilles a très bien fait ressortir l'originalité du parcours et de la pensée de Marcel Légaut, ce converti "de l'intérieur", cet "itinérant", "tout entier inclus dans le mot exode" (Jean Ehrhard) qui "a besoin d'un Dieu qui permet de créer", mais est contre "l'Église de masse" et "l'universalité de bas niveau".

2) Raymond Mengus, par une intervention très tonique, en a surpris pas mal, je pense, mais j'ai bien aimé les trois "images" dont il a témoigné : Légaut, un homme debout au milieu de ses brebis pleinement lui; un homme qui intervient devant d'autres et qui se livre (aux Granges); Légaut à genoux dans la bergerie transformée en chapelle. Ensuite, il a fait un bon exercice de critique, toujours utile, la critique de quelqu'un de bien intégré dans l'Église.

3) Dominique Barnerias a donné son témoignage tout simple de jeune prêtre disciple de M. Légaut.

4) Emmanuel Doucy a lâché ses notes pour parler avec toute la ferveur dont il est capable, de M. Légaut tel qu'il l'a connu, et c'était très touchant. Il y a eu là pour nous véritablement une transmission, un passage de témoin. Il a parlé de M. Légaut refusant de renoncer à l'unité de sens de la vie "de ceux qu'il rencontrait et qui percevaient en lui un homme marchant comme eux, avec eux, sur le chemin de la vie, écoutant et respectant leurs questions, leurs problèmes" car Légaut était totalement confiant qu'il existait pour eux un chemin d'accomplissement. Il n'était pas seulement compatissant mais un homme pacifié et pacifiant (qui donnait à comprendre "la paix soit avec vous" de Jésus), un homme silencieux et souriant, prenant dans sa pensée votre propre difficulté d'être.

5) Xavier Léon-Dufour, à partir de «Faites ceci en mémoire de moi» a parlé du temps comme étant «la réalité bouillonnante des générations humaines comme peuple unique que Dieu voit d'un seul regard» et "déploiement d'éternité". La mémoire étant "le temps intégré". De même que le soleil ne se lève pas mais que c'est la terre qui se rend présente au soleil qui est sa vie, de même, chaque matin, je me rends présent à l'acte de Jésus (Cène) qui s'est passé et se passe".

«L'action humaine a valeur d'éternité si on se souvient» (or le propre de l'homme, c'est l'oubli). Il a fait référence à Jean 13, 15 (après le lavement des pieds) : «C'est un exemple que je vous ai donné, pour que vous fassiez comme j'ai fait» pour nous dire qu'il y a deux mémoires, le culte et le service des frères. L'un sans l'autre n'a pas de sens. L'agir de l'homme est d'abord de l'accueillir. Je dois laisser passer Dieu à travers moi. Les chrétiens transmettent trop souvent la racine de leur foi, et non le fruit qui est la Charité. La Parole essentielle de Jésus est : Qui suis-je pour vous ? Nous devons, nous aussi, être des questions pour les autres, laisser passer une présence déjà acquise (jusqu'au miracle "Si Dieu le veut"). Marcel Légaut était en effet tout à fait dans cette ligne-là, de disciple de Jésus ne se limitant pas au culte et ayant suffisamment intériorisé sa foi pour en offrir le fruit plutôt que la racine.

6) Jean Jacob a évoqué l'expérience de la Présence.

Marcel Légaut était profondément lui-même, et renvoyait à Jésus, il était un vivant qui vivait en communion avec Jésus et avait une connaissance croissante de Jésus. Si une personne est présente à son dire, comme dit Légaut, la vie qui est à l'origine de ce dire, nous intéresse. Très rapidement, les disciples de Jésus avaient acquis la certitude que Jésus était le Messie, alors que Jésus n'en parlait pas. Qu'ont-ils donc vécu avec Jésus pour penser ainsi ? Ils s'étaient trouvés à son contact et ce contact les avaient éveillés à leur moi profond. Au contact de Jésus et de Marcel Légaut, je me sens comme une promesse à moi-même comme naissant, caché encore. Légaut a répété : «Jésus ne devient accessible à chacun que dans la mesure où chacun devient accessible à soi-même». Les "maîtres fondateurs" ont un seul désir, que nous parvenions au même accomplissement qu'eux (Dalaï Lama, Jésus ou Légaut). Dans la vie des maîtres fondateurs, est manifeste l'essence même de leur message. En entendant Légaut parler de lui, chacun de nous se découvre lui-même. De même, dans les Évangiles, pour les témoins de Jésus, chacun (les évangélistes) se dit dans sa relation à Jésus, tel qu'il le vit C'est l'originalité de Marcel Légaut qui m'a rendu sensible à l'originalité de chacun des Évangiles. Être disciple, pour Légaut, c'est vivre l'originalité de notre vie. À l'origine, il y a une présence qui a été vécue comme une bénédiction...

2000

Marcel Légaut

Le mystère de l'homme, porte du mystère de Dieu

Bruno Chenu

Panorama, novembre

Assez curieusement, alors qu'il est mort il y a tout juste dix ans, Marcel Légaut a disparu de notre horizon spirituel. Certes, il est encore une référence pour ceux qui l'ont fréquenté dans les années 70-80, notamment à travers *Panorama*. Mais les plus jeunes n'en ont même pas entendu parler Est-ce à cause d'une écriture peu journalistique, d'une réflexion suscitant son propre vocabulaire, d'une attitude

résolument non conformiste ? Pourtant, si nous cassons l'écorce d'un style fatigant à force de vouloir rendre toutes les nuances de la pensée dans chaque phrase, nous découvrons un chemin d'intériorité parfaitement adapté aux requêtes d'aujourd'hui qui sont souvent l'expression d'un individu en désarroi. Quand le seul impératif est celui du développement personnel, de «l'être-soi», le vieux berger de la Drôme a beaucoup à nous dire. Il sait éveiller l'âme en chacun.

Marcel Légaut, c'est l'homme de trois vies et de trois questions. Né avec le siècle, il a d'abord composé avec une double vocation : scientifique et religieuse. Il devient agrégé de mathématiques et mène une vie presque monastique avec quelques compagnons. C'est Monsieur Portal, prêtre lazariste d'une rare qualité, qui est son père spirituel et qui l'aide à cheminer vers une foi adulte, ne reniant aucune de ses exigences intellectuelles. Dès l'âge de 26 ans, Légaut excelle à introduire à la méditation des Évangiles.

S'atteindre en soi-même

Mais voilà le choc de la guerre de 39. L'universitaire s'aperçoit qu'il lui manque un certain nombre de qualités humaines et un vrai contact avec la réalité. En 1940, il se marie et s'installe dans un hameau perdu, au bout d'un chemin muletier, au-dessus de Luc-en-Diois. C'est le temps de l'enfouissement, du silence, du travail de la terre. Six enfants naissent au foyer. Au milieu des années 60, Légaut se remet à écrire. Sa grande œuvre de 700 pages, qui devait porter le titre de *L'accomplissement humain* et qui fut scindée en deux tomes par l'éditeur, paraît en 1970-1971. L'accueil est étonnamment positif. Les lecteurs se comptent par dizaines de milliers. Aussi le mystique solitaire va passer ses vieux jours à sillonner la France, la Belgique, la Suisse et le Canada pour rencontrer des groupes, offrir son témoignage, entretenir un questionnement fondamental.

Car la vie spirituelle se déploie à partir du moment où l'on se pose sérieusement la question : «Qui suis-je ?» Pour Légaut, c'est toujours l'homme qui fait le croyant. Il faut donc partir à la recherche de son humanité, au-delà du dire et du faire. Nous découvrons alors au creux de nous-mêmes des exigences, des potentialités, des appels à la création de soi par soi. Mais en advenant à nous-mêmes par une longue vie de fidélité, nous entrevoyons que nous sommes agis par un Autre, mouvement de don qui habite notre propre don. Depuis la critique de la religion, Dieu ne peut plus se révéler à l'extérieur de nous, il se tient à l'intérieur, "motion" intime du devenir de l'être. Ainsi, «c'est par le plus intime de nous-mêmes que passe le chemin qui nous conduit à Dieu». «Pour être présent à Dieu, il faut l'être à soi-même. Pour atteindre Dieu, il faut s'atteindre en soi-même».

Jésus, le ferment d'humanité

La deuxième question de Légaut porte sur Jésus, dans la mesure où il trouve en lui le ferment d'humanité qu'il recherche. «Qui êtes-vous, Jésus, que tant d'hommes ont aimé, que tant d'autres ont haï lorsque vous étiez parmi nous, au point que les uns ont été conduits à vous adorer, et que les autres vous ont condamné et crucifié ? Qui êtes-vous, Seigneur, que j'aime comme si aujourd'hui, vous m'étiez humainement présent ?» Pour répondre à cette question, il faut s'investir dans la compréhension de la vie et de la mort de Jésus car le cheminement que nous avons à faire est semblable à celui des premiers disciples. La Cène est un moment crucial pour saisir la portée universelle de l'être et de la mission de Jésus. Légaut confessait en 1986 : «Ce qui m'intéresse fondamentalement en Jésus, ce n'est pas une doctrine, mais ce qu'il a vécu, parce qu'à ma manière j'ai à vivre quelque chose de semblable. Je vois en Jésus non pas un maître spirituel, non pas un gourou, non pas un rédempteur selon la théologie classique mais un être qui fait son chemin. Il me montre ce qu'il est sur la route et ce que j'ai à faire pour devenir vraiment moi-même».

Être chrétien, c'est être disciple dans une communauté de disciples. Légaut a des paroles très dures pour l'Église dans la mesure où elle n'a pas permis à ses fidèles de faire une authentique expérience spirituelle. Mais il espère de toutes ses forces une mutation de l'Église sur la base d'une conversion personnelle et de la multiplication des petites communautés de foi. Dès 1953, il avait confié dans une lettre : «L'Église est notre mère, car sans elle aurions-nous connu Jésus-Christ et aurions-nous la foi? Elle est notre croix car, institutionnellement et humainement dans ses membres, elle est trop étrangère à l'Esprit de celui qui lui donna naissance par sa vie terrestre». En bon paysan, Légaut creuse le sillon de l'intériorité.

2000

Colloque de Lyon : dossier de presse

Étienne Borne - *La Croix* - 20 08 1976

Bien qu'il n'aime pas les mots des philosophes qu'il soupçonne toujours d'être forcés, artificiels et insuffisamment vécus, il faut bien dire que Marcel Légaut apparaît dans son œuvre comme un berger

de l'absolu qui nous invite à nous dépouiller du familier et du rassurant, fût-il religieux, pour atteindre à un essentiel tel qu'il ne puisse avoir d'autre au-delà que Dieu lui-même...

Bernard Guyon - *Le Monde* - 10 02 1971

Peut-être Légaut soulèvera-t-il contre lui les "traditionalistes" - qu'il bouscule - et les "contestataires" - qu'il néglige; peut-être irritera-t-il les croyants qui refuseront de le suivre dans sa distinction capitale entre la "foi" et les "croyances", et les irréductibles rationalistes qui l'accuseront d'être un "mystique". Il gênera sûrement les historiens, exégètes, sociologues, théologiens, tous les spécialistes qui s'étonneront de ne trouver ni bibliographie, ni index, ni appendices critiques, ni discussions érudites, ni excursus, ni à peu près aucune référence ou citation des textes qui sont le fondement de la foi chrétienne. Je pourrais dire à tous ceux-là : "rassurez-vous ! Légaut a pratiqué les éditions savantes et les ouvrages des docteurs". Je préfère leur dire, à eux comme à tout homme qui s'est un jour interrogé sur ce problème essentiel : "Acceptez de lire Légaut comme vous lisez Pascal. Lui aussi s'avance vers nous les mains nues. Il est tout simplement un homme qui a quelque chose à nous dire".

André Sève - *Livres-Actualités* Bruxelles - 15 10 1971

Avec une rudesse qui fera crier, Légaut dénonce les irréalismes d'une religion trop peu soucieuse de ce qui serait à vivre personnellement; une doctrine jamais repensée par la plupart qui se contentent de la recevoir du dehors; des traditions d'enfance mêlées de crédulité et de superstition, jamais critiquées; une pratique sacramentelle qui n'engage pas, dont on ne tire pas les conséquences; une morale qui a toujours peur de la liberté et de l'invention pour temps nouveaux; des rassemblements trop vite appelés communautés; des chefs spirituels paniqués par les initiatives parce qu'ils ne sont pas eux-mêmes en recherche.

Bernard Feillet - *Le Monde* - 09 11 1990

Il aimait les êtres. Il était habité d'un secret - au sens qu'on ne saurait percer ce qui donnait une telle vérité à sa vie,- ce qui fait qu'un homme est un témoin de l'homme et trace du divin.

Bertrand Révillion - *La Croix* 10 11 1990

S'il montait de temps à autre au créneau pour défendre une vision plus ouverte de l'Église, Marcel Légaut était d'abord, plus qu'un militant, un authentique spirituel. Un homme habité par la prière et le souci de témoigner de cette source qui le faisait vivre.

Henri Tincq - *Le Monde*, Revue Générale, p.29, mai 1989

Dans le concert intellectuel au sein du catholicisme aujourd'hui, la voix de Marcel Légaut est sans doute isolée. Mais elle est libre. L'âge l'a rendue plus sereine. Elle est écoutée à force d'être chuchotée.

Domingo Melero - "En souvenir de M. Légaut", p.15, déc. 1990

Cette bénédiction d'avoir connu un homme comme tout le monde, qui avait un cœur de "staretz", "d'abbas", de "monachus", de contemplatif, de médecin et de conseiller, de docteur et de maître, de témoin et d'apôtre, a permis à beaucoup de reconnaître une communion invisible mais profonde, propre à ce milieu mystérieux et vivant qui se précise tout au long de la vie et pour laquelle il nous a dit un jour avoir inventé un nom à consonance teilhardienne: la "fidéisphère".

Thérèse De Scott - *La Libre Belgique*, novembre 1990

Au prix de ces conversions personnelles, où la vie spirituelle et le travail d'intelligence ont une part essentielle, des croyants, par leurs initiatives, aideront leur Église afin qu'elle réponde à sa mission en ces temps qui, comme tous les temps, sont difficiles. Telle était l'espérance de Marcel Légaut, bien plus que son espoir.

2000 / mai

Un témoin solidaire
Marcel Légaut

Emmanuel Doucy
La Croix, 9 mai

Hommage : toute sa vie, Marcel Légaut a conçu sa foi comme un appel à se mettre au service des autres.

À l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Marcel Légaut, un colloque sera organisé à Lyon les 10, 11 et 12 novembre prochain. Dans la perspective d'une préparation de ces journées, se tiennent déjà en différentes régions, notamment à l'Institut catholique de Paris, le 12 mai, des assemblées consacrées à une récollection des traces toujours bien vivantes, en de nombreux chrétiens, du témoignage de cet homme de foi hors du commun qui leur a appris à entrer eux-mêmes dans une vie de foi vraiment "adulte", centrée sur l'exigence intérieure de fidélité à Jésus de Nazareth. Ces hommes et ces femmes sont reconnaissants à Marcel Légaut de leur avoir fait découvrir la légitimité

de leur foi en eux-mêmes, en la fécondité de leur propre réflexion, de leur effort pour «devenir soi et chercher le sens de sa vie». Cette démarche ouvrait à leurs yeux le chemin d'une réelle, vivante et personnelle relation à l'homme Jésus.

Ce n'est pas le goût des anniversaires qui inspire à leurs auteurs. L'initiative de ces rencontres, ni la nostalgie de moments fugitivement lumineux de leur histoire, mais le sentiment de la responsabilité nouvelle qui leur vient de ce qu'ils ont reçu et le désir d'en faire partager les fruits.

Né en 1900, nommé en 1925, après de brillantes études, professeur de mathématiques à la faculté de Rennes, Marcel Légaut semblait promis à une non moins brillante carrière de mathématicien. L'exigence d'authenticité dans sa foi en décide autrement. De 1926 à 1940, il consacre l'essentiel de son temps, de son intelligence et de son énergie à découvrir et à faire découvrir à des promotions de normaliens la lumière sur leur vie du témoignage de Jésus de Nazareth, par une confrontation directe, ardente et vigoureuse, de leur existence personnelle avec le texte des évangiles. La guerre de 1940 ensuite fut l'occasion d'un nouveau pas décisif dans cette recherche d'authenticité : Légaut découvre alors que le confort matériel et spirituel du jeune intellectuel chrétien, pieux et zélé qu'il fut jusqu'à présent, l'a laissé "humainement sous-développé". Avec sa jeune femme, il part dans le Haut-Diois pour une vie de paysan, sans autre ressource que la force de ses mains, totalement ignorant de son nouveau métier. C'est le début de vingt-cinq années de silence, "d'enfouissement", de "jachère intellectuelle", d'apprentissage de son humanité dans le travail de la terre. Il en sort spirituellement transformé, "converti". Devenu père de six enfants, il aura à découvrir, dans les conditions de cette vie rude, que la réalité de la foi en Dieu pour un chrétien adulte se mesure à la réalité de sa "foi conjugale et de sa "foi paternelle". C'est la foi d'un homme lucide apprenant à découvrir les limites de ce que peut l'amour humain, la disproportion entre l'infinité désirée, promise dans ces "biens qui appellent" et la "carence d'être" constitutive de la nature humaine qu'oblige à reconnaître et à assumer la volonté de répondre réellement, sans faux-semblants, à ces appels.

À la limite, cet homme qui veut être vrai dans «sa marche à la suite de Jésus», découvre qu'il n'y a plus pour lui d'assurance en lui-même que sur le mode d'un acte de "foi en soi", un acte autant dépourvu de raisons, de solides appuis sur la réalité de lui-même, de son passé ou des potentialités qu'il se suppose, que l'acte d'une foi en Dieu qui s'est vue entièrement dépouillée de tout appui, de toute garantie sociale, par la culture profondément athée de l'homme du 20^{ème} siècle, une "foi nue".

Légaut ne pouvait dissocier sa foi, sa fidélité à l'homme Jésus de son appartenance à l'Église, «ma mère et ma croix», disait-il à son propos. Fils de cette Église, héritier en elle de la tradition qui lui a permis de connaître Jésus, mais se pensant aussi responsable, à son rang, de l'avenir de celle-ci, souffrant de ses échecs, de ses aveuglements. Témoin actif des drames et des égarements vertigineux de son siècle, il y voyait se défaire l'humanité de l'homme, tandis que son Église, empêtrée dans ses archaïsmes, demeurait largement impuissante à faire entendre aux hommes, dans leur langage, le message de responsabilité et d'espérance dont elle était porteuse. Et il voyait clairement aussi que "refaire l'homme" est une tâche qui ne s'enseigne pas, qui ne relève d'aucun programme collectif, politique ou religieux, mais qui procède de la seule décision singulière, secrète, de l'individu que ne désespère pas l'aveu lucide de sa "carence d'être" et qui entreprend de se refaire lui-même sans attendre quelque réponse venant d'en haut à ses questions, venant de quelque leader charismatique ou maître spirituel ou savant métaphysicien.

À sa manière, Légaut fut un homme d'action. Un homme d'action paradoxal, il est vrai, bien éloigné de toutes les formes de militance qu'a engendrées notre époque. Il concevait sa tâche comme celle du témoin solidaire, attentif à la destinée singulière de ceux qu'il rencontrait, ne les oubliant jamais, prenant en charge avec eux leur "désir d'être", appelant et aidant chacun à se remettre debout par-delà la découverte de sa fragilité, de ses blessures (celles qu'il a causées comme celles qu'il a reçues) et faisant apercevoir à chacun la dimension d'infinité, le prix unique aux yeux de Dieu de son "accomplissement". Ceux qui, l'ayant rencontré ou l'ayant lu ou ayant rencontré grâce à lui d'autres hommes et femmes engagés sur un même chemin, ont été intéressés par les paroles et la pensée de Marcel Légaut, lui savent gré d'avoir été intimement éclairés par la correspondance qu'ils découvraient entre ce que Légaut disait de la vie humaine et de la vie de foi étroitement confondues, et puis la réalité de leur propre vie, de ses joies et de ses impasses, du contraste toujours renaissant entre leurs aspirations et leur pouvoir de les mettre en œuvre. Il fut d'abord pour eux une aide, non pas à la manière du thérapeute ou du maître spirituel, mais une aide fraternelle à la fois discrète et vivifiante.

Ce qui permit au témoignage de Marcel Légaut d'être un tel ferment, ce fut au long d'une vie, dans la solitude et la prière, un lent et patient "travail de la foi".

2000

Journée du 12 mai 2000
à l'Institut Catholique de Paris
(en complément de l'article de *la Croix* du 9 mai)

Doucy Emmanuel
QQN N° 125

À la limite, tout homme qui veut être vrai dans sa «marche à la suite de Jésus» découvre qu'il n'y a plus pour lui d'assurance en lui-même que sur le mode d'un acte de «foi en soi», un acte aussi dépourvu de raisons, de solides appuis sur la réalité de lui-même, de son passé ou des potentialités qu'il se suppose, que l'acte de foi en Dieu qui s'est entièrement dépouillé de tout appui, de toute garantie sociale, par la culture profondément athée de l'homme du vingtième siècle. Ancré dans cette foi en soi, amarré au témoignage de Jésus ouvrant le chemin vers le Père, Légaut a traversé en homme debout un siècle marqué par les massacres des deux guerres, par la montée en puissance puis l'effondrement des idéologies nazie et marxiste dans lesquelles se sont engouffrés des peuples entiers. Un siècle marqué aussi par l'effondrement de la puissance sociale et de l'autorité sur les consciences de l'Église catholique...

Ce qui permit à Légaut d'être un tel témoin, un tel relais entre des consciences singulières et le Maître de l'évangile, c'est le dépouillement intérieur conquis par l'approfondissement de sa propre vie de foi, par l'inlassable recherche de la réponse à ces deux questions solidaires : Qui suis-je ? et Qui êtes-vous Jésus ? Sa capacité d'écoute et d'attention, de réponse aussi, qui donnait l'assurance à l'autre d'être entendu dans le plein respect de lui-même, il la devait à l'espèce de transparence intérieure et de sérénité que lui avait peu à peu acquise, comme malgré lui, ce lent et patient «travail de la foi». Pour celui que Légaut écoutait, plus rien ne venait s'interposer entre sa parole et cette écoute. C'est pourquoi il s'éprouvait déjà comme rendu à lui-même par cette présence.

C'est ainsi que, aux hommes et aux femmes de la seconde moitié du vingtième siècle, engagés dans le concret de la vie, à une époque où l'exigence d'intériorité apparaissait comme le signe d'un «aristocratie spirituel» ou même était volontiers assimilée à la pathologie d'un subjectivisme désuet face à l'objectivité des grands courants idéologiques, politiques ou religieux, Légaut a fait redécouvrir la vertu d'un chemin d'intériorité. Peut-être est-ce par ce biais que la voie ouverte par Légaut s'apparente à celles où se cherchent de nouvelles générations de chrétiens à condition toutefois que ceux-ci se gardent de l'écueil dont il dénonçait sans cesse le piège : confondre l'ardeur d'un croire véritable avec son ersatz, une effusion sentimentale mâtinée d'intelligence et de culture religieuse...

2000

Numéro spécial dédié à Marcel Légaut 1900–1990

Publication du Centre de Rencontres inter confessionnel
Peney CH 1445 Vuiteboeuf Suisse (Vaud)

Hubert Massin
La Mispà N° 25, juin
QQN N° 128

Il y a 10 ans nous quittait Marcel Légaut, au retour d'un de ses nombreux voyages en Suisse. Nous voulons par ce bulletin honorer sa mémoire et offrir en partage à tous ceux qui le liront des trésors que Marcel Légaut nous a laissés. M. Légaut a soutenu Mme Claude Arzac, pasteure, dans son projet de fonder notre association d'abord œcuménique puis inter religieuse devenue *La Mispà* dès 1985 et il en a été élu président d'honneur.

Si Marcel Légaut était profondément chrétien, et sa vie spirituelle si riche et si féconde celle d'un véritable disciple contemporain de Jésus de Nazareth, nous sommes convaincus que son approche de la vie spirituelle et du mystère divin par l'approfondissement humain a une portée de caractère universel qui peut toucher tant des chrétiens dans leurs différentes sensibilités que des frères juifs ou musulmans ou d'autres. Esprit scientifique aiguisé, mathématicien, comparé par son talent à R. Poincaré, Marcel Légaut a su répondre par sa fidélité tant aux exigences les plus fines de l'esprit qu'à celles suscitées en lui par la vie et le message de Jésus de Nazareth. Grâce à sa vie toute d'authenticité, de rigueur et de fidélité, héritier mais aussi transmetteur d'une grande tradition spirituelle, Marcel Légaut, par sa présence très forte, que ceux qui l'ont connu ou s'intéressent à lui peuvent encore expérimenter, et par son œuvre, demeure pour beaucoup d'entre nous un ami, un soutien et une référence très vivants, un véritable père spirituel.

Ayant eu la joie de le rencontrer en mars 1979 à Crêt-Bérard, puis de vivre en quelque sorte une seconde naissance libératrice grâce à lui, l'auteur de ces lignes a eu la chance extraordinaire de pouvoir rencontrer maintes fois Marcel Légaut et de lier avec lui une relation très forte, jusqu'à une dernière rencontre le 3 novembre 1990, quelques jours avant son décès. Combien fût radicale cette rencontre

qui m'a permis de renouer en profondeur avec l'appel mystérieux mais impérieux qui émane de l'homme de Nazareth, au-delà du temps et des déficiences ou abus de tout ordre dans la transmission depuis lors, comme de mes propres faiblesses. Rencontre qui m'a permis de poser toutes les questions délicates qu'un esprit contemporain, élevé dans un cadre tant scientifique et technique qu'humaniste, mais aussi de tradition et culture chrétiennes peut se poser, et de recevoir des réponses apaisantes tant pour le cœur que pour l'esprit, même si parfois elles étaient fort ... décapantes!

Mais, comme le disait fréquemment Légaut «l'essentiel ne s'enseigne pas, il se découvre de présence à présence»... Affirmation qui pouvait sembler paradoxale, venant d'un homme qui s'exprimait avec une telle autorité et une telle sagesse, que nous passions des heures et des jours à recevoir et à échanger avec lui sur ce qui serait appelé un enseignement dans toute autre tradition. Il nous rendait ainsi inlassablement attentif à la primauté de l'expérience intérieure sur tous les concepts, toutes les idées et les préjugés, toutes les croyances, tous les dogmes. «L'homme est trop grand pour qu'aucune loi, aucun enseignement, ne suffise pour lui dicter ce qu'il doit faire». Par contre l'expérience de la présence est une réalité qui peut se vivre et que nous avons abondamment vécue lors des rencontres avec Marcel Légaut. Par sa seule façon d'être là et de parler, en privé ou en public, ou d'être à l'écoute des autres et attentif, dans des lieux d'échanges très variés, ou d'être recueilli pendant de longues périodes de silence "plein", dans des lieux de prière tels qu'au Carmel de la Paix à Mazille, tout comme avant et après ses exposés.

Cette expérience de la présence, "présence à soi, présence aux autres", mais aussi «présence d'une action en moi qui n'est pas que de moi mais qui ne pourrait être sans moi» est comme une petite graine que le jardinier Légaut a découverte puis soigneusement cultivée et développée dans son propre jardin, où elle est devenue une grande plante magnifique, et qu'il nous aide à découvrir puis cultiver en nous, par sa propre présence et celle de son maître, Jésus de Nazareth, mystérieusement et si fortement agissantes hors des limites de l'espace et du temps.

Au milieu de son importante œuvre littéraire comme des nombreux livres qui lui sont consacrés, et des nombreux enregistrements ou bulletins, il nous semble donc tout à fait opportun, en cette année où de nombreuses manifestations sont organisées pour que vive et se répande toujours plus la mémoire de Marcel Légaut, que ce bulletin de *La Mispà* apporte les quelques éléments choisis qui suivent, laissant le soin d'approfondir à ceux qui le voudront, tout en restant bien sûr à leur disposition pour les y aider s'ils le souhaitent. Coïncidence, ou "connivence", comme Légaut aimait à le dire, cette même année est aussi celle du Jubilé pour les chrétiens, auxquels elle apportera certainement un sens plus profond encore. Puissiez-vous aussi, chers amis, quelque soit votre tradition, à travers cette tentative, et malgré ses évidentes limites, recevoir ce que nous aimerions tant pouvoir vous offrir en partage, mais qui ne peut ni se dire ni s'écrire...

Florilège de citations de Marcel Légaut

Ayant eu de nombreuses occasions de participer à des rencontres avec Marcel Légaut, j'ai relevé certaines de ses phrases que j'ai trouvé particulièrement éclairantes pour ma vie et que j'aimerais partager avec vous :

La parole vraie part du silence.

Les chemins authentiques, dans n'importe quelle religion approfondie, permettent aux êtres spirituels de se rencontrer dans l'essentiel, au delà des contingences doctrinales.

Le Royaume de Dieu est aujourd'hui en vous.

L'Éternité n'est pas un autre temps.

L'essentiel de ce que nous avons vécu n'est pas notre histoire, mais le mouvement intérieur qu'il y a eu en nous.

Dieu est celui qui fait devenir, il est mouvement, acte en acte.....

La grimace du chat sans le chat.

L'essentiel ne s'enseigne pas, chacun doit le découvrir par lui-même, pour lui-même.

On peut seulement aider l'autre indirectement à découvrir l'essentiel: par la présence, qui est ferment, appel, catalyse.

Dieu saisit l'homme au niveau de l'être.

La grandeur de l'homme, c'est de se poser des questions qui ne supportent pas de réponse.

L'homme est si grand qu'aucune loi ne peut lui dicter ce qu'il a à faire.

L'enfer est une perspective où le sadisme des bien-pensants s'est développée avec puissance.

La vie spirituelle ne supporte aucune perspective de récompense ou de punition.

Tout ce que nous avons pu vivre est positif si nous savons y trouver un sens.
 Dieu n'est pas au niveau du bien et du mal, il est Autre.
 Le sens de la vie n'apparaît qu'après...
 C'est la grandeur de l'homme que de pouvoir se conduire selon des critères échappant à la raison.
 Nous avons cru en Jésus à cause d'une doctrine, et, à partir de cela, il faut arriver à une rencontre.
 Ce qui est proprement vie spirituelle chrétienne : Jésus devient le père spirituel de chacun; il devient appel, ferment... D'où l'extrême importance de s'approcher de la vie humaine de Jésus et l'importance fondamentale de sa présence, au delà de son faire et dire de l'époque.
 Jésus ne voulait pas être le Messie attendu, il montrait la possibilité d'accéder au royaume intérieur.

2000

L'homme à la recherche de son humanité

Bertrand Révillion
Panorama, novembre,
 éditorial

Il est des hommes qui, comme les pisteurs du désert, nous tracent un sentier sur la terre chaotique de nos vies. Souvent, ils marchent devant nous, les yeux fixés sur un vaste et secret horizon dont nous devinons le reflet dans l'éclat de leur regard. Ce sont des solitaires aux mains pourtant tendues, comme si leur plus ardent désir était de nous tirer; un peu à la manière où le Christ des icônes tire hors du tombeau l'immense peuple des ressuscités.

Nous sommes nombreux à avoir croisé, au détour de notre propre histoire, leur regard de feu qui, en se posant sur nous, nous a soudain murmuré : «Lève-toi, mets-toi en marche vers ton humanité, deviens qui tu es, avance vers les eaux profondes de la vérité qui se cache en toi».

Ces hommes ne sont ni des gourous ni des maîtres à penser, ce sont des accoucheurs, des êtres de patience et de fidélité qui nous offrent rien moins que notre propre mise au monde... À la manière du Baptiste sur les rives du Jourdain, ils pointent le doigt, non pas sur eux, mais vers Celui qui vient après eux et qui déjà est devant eux. Ils n'ont de cesse que de rendre chaque jour un peu plus leur vie transparente à la grâce... C'est souvent pour eux un combat, conscients, plus que nous, de la glèbe qui colle aux souliers de nos âmes.

Peut-être qu'en lisant ces lignes vous remontent en mémoire des noms et des visages : cet aumônier ou ce professeur qui marqua les premières questions de votre adolescence, ce témoin de la foi découvert dans un livre puis parfois rencontré, ce prêtre ou ce moine devenu confident, toutes ces femmes et ces hommes dont la propre vie vous a aidé à tisser le fil de la vôtre...

Marcel Légaut, dont nous fêtons ce mois le centenaire de la naissance - un grand colloque, organisé avec Panorama, se tient à Lyon, les 10, 11 et 12 novembre prochains - fut, pour beaucoup, de la trempe de ces témoins-là. Né avec le siècle, cet agrégé de mathématique se fit, à quarante ans, paysan et berger dans la Drôme. Puis, après les longues années de ce qu'il appela sa «jachère intellectuelle», vint le temps de la fécondité spirituelle. Des livres, des rencontres, des conférences, des articles (dont plusieurs dans Panorama), et, chaque fois, la même liberté de parole pour dire, en substance, à la suite de tant de grands mystiques, cette vérité toute simple C'est en toi que Dieu t'attend. Plus tu chemineras vers ta propre humanité, plus tu iras à la rencontre du Tout-Autre. Creuse ton désir, dépouille-le, affine-le et tu entendas en toi le propre désir de Dieu...

La terre de notre foi a besoin de sourciers. Il nous faut des visages pour chercher le Visage. Il nous faut des paroles pour entendre la Parole. Et il nous faut le fervent compagnonnage des autres pour qu'à travers leur vie, leurs questions, leurs doutes et leurs lumières, se révèle à nous cet Autre qui nous invite à devenir ce que nous sommes, au cœur de la fugacité du temps, des filles et des fils de l'Éternel...

2000

L'Aventure chrétienne Hommage à Marcel Légaut

Eugène Weber
Golias N° 74-75, sept. 2000

Marcel Légaut, une percée vers l'avenir

Marcel Légaut (1900-1990), normalien, universitaire et mathématicien de formation, professeur d'université à Rennes puis à Lyon, a d'abord animé de nombreux groupes spirituels dans le monde universitaire, dans une période de sa vie marquée par des rencontres décisives : celles du père Portal, de Gabriel Marcel, de Teilhard de Chardin, d'Édouard Le Roy...

L'expérience de la guerre va le marquer profondément, elle lui montre combien les intellectuels,

comme lui, peuvent être désarmés quand ils sont confrontés aux réalités cruelles de la vie. À quarante ans, l'appel à l'intériorité et à la vie spirituelle le pousse à abandonner l'existence protégée de l'universitaire. Il se marie et le couple décide de vivre l'existence de paysans montagnards dans une ferme isolée du Haut-Diois. Marcel Légaut joint alors à ses tâches de cultivateur et de berger celles de père de famille (ils auront six enfants), poursuivant une activité spirituelle exigeante, parfois avec des amis dans son hameau des Granges, puis au temps de sa retraite, à Mirmande, au siège de l'Association culturelle qui porte aujourd'hui son nom.

Marcel Légaut a porté son Église douloureusement (ma mère et ma croix), mais dans l'espérance. Après vingt années de fidélité silencieuse, il a perçu la nécessité de dire ce qu'il vivait et d'en témoigner. Alors va se développer son œuvre qui reflète l'itinéraire atypique d'un homme libre. Après *Travail de la foi* (1962), Marcel Légaut entreprend la rédaction de deux ouvrages qui vont connaître un grand succès : *L'homme à la recherche de son humanité* (1971), *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* (1970). D'autres ouvrages suivront, parmi lesquels : *Mutation de l'Église et conversion personnelle* (1975), *Patience et passion d'un croyant* (1978, 3ème édition en avril 2000), *Devenir soi* (1980, réédité en 1998).

Marcel Légaut, homme de foi à la parole libre, est un de ces pionniers qui apparaissent comme des phares pour les temps qui viennent... À l'occasion du dixième anniversaire de sa mort, un colloque a été organisé à l'Université catholique de Lyon, les 11 et 12 novembre derniers.

Quand on prend la question de la modernité au niveau trivial, il est clair pour chacun que Marcel Légaut ne voulait pas faire "moderne". Lucide et fixé sur l'essentiel, il n'avait que du mépris pour ce qui comporte des relents de mode. C'est au niveau proprement spirituel que se situaient ses préoccupations, le souci du destin du christianisme à l'époque contemporaine.

Sa rencontre du père Portal, au début des années 20, a été décisive à cet égard. Ce prêtre lazariste avait été victime de la répression anti-moderniste. Précisons que le "modernisme" était un mouvement complexe - même passablement confus - de personnalités désireuses de réconcilier l'Église romaine avec les exigences profondes de la culture moderne. Comprenons que c'était dans la mesure où ces exigences se révélaient non seulement positives en elles-mêmes, mais inévitables pour l'avenir de l'institution et de ses croyances propres. Car il s'est trouvé que, ni intellectuellement ni spirituellement, l'Église intransigeante du Syllabus n'était en mesure de saisir les enjeux de la querelle de la modernité. Les racines en remontent d'ailleurs loin dans le temps, mais elle s'est précisée et envenimée à l'époque des Lumières. De grandes figures dominant la mêlée touffue des revendications et des propositions de réformes. Il ne suffit pas de faire mention d'un théologien exégète comme l'abbé Alfred Loisy, par exemple, qui a affronté l'institution Église jusqu'à la rupture. Dans ce drame énorme, il importe de noter aussi la place qu'ont tenu des philosophes comme Maurice Blondel, Édouard Le Roy - des laïcs - ou un religieux oratorien comme Lucien Laberthonnière, qui ont vécu leur passion d'une Église réconciliée avec leur temps dans l'écartèlement d'une foi profonde et d'une fidélité indéfectible. (Pour plus de précisions, signalons deux ouvrages fondamentaux : Émile Poulat, *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, Albin Michel, 3^e édition, 1996; Pierre Colin, *L'audace et le soupçon*, Desclée de Brouwer, 1997). Cette formule peut s'appliquer également au père Portal, au contact duquel le jeune normalien Légaut a été sensibilisé à tout un ensemble de questions brûlantes d'actualité et de risques évidents mais auxquelles aucun intellectuel chrétien ne peut échapper s'il veut rester lucide et honnête avec soi-même pour commencer. Dans une énumération rapide, citons les rapports entre science et croyances religieuses, l'autonomie de la raison par rapport à la foi, l'examen critique des textes fondateurs, des traditions et des dogmes... Tout cela peut se résumer en une formule : le christianisme est-il à même de relever le défi de la modernité ? Cependant dire cela, c'est rester sur un plan rhétorique car pour Marcel Légaut la rencontre du grand lazariste était celle d'un «homme de foi et d'espérance» (*Vie spirituelle et modernité*, Thérèse de Scott, Centurion/Duculot, 1992, p. 95. Les citations ultérieures renvoient en principe à cet ouvrage) et qui invitait le jeune scientifique à chercher sa place, dans le même esprit, en une Église dont il n'a cessé de mesurer la crise. Celle-ci est liée aux progrès considérables de la science, des sciences humaines plus particulièrement. En notre époque, on comprend mieux à quel point le contingent n'est pas nécessairement en antagonisme radical avec l'absolu. Et cela retentit sur la figure historique de Jésus comme sur les inscriptions historiques qu'on peut faire de son message. Une perspective où l'intellectuel Légaut, rigoureux dans ses exigences critiques, peut faire des Évangiles une étude toujours renouvelée. Quel exemple pour les croyants que risque de décourager l'écart de temps de deux millénaires ! Il n'a cessé de revenir sur cet écart dont l'importance est énorme sans être décisive : il est une incitation à vivre les traditions accumulées dans une fidélité non pas médiocre mais vraiment

créatrice. (Qu'on lise à cet égard les dernières pages de *Méditation d'un chrétien du XXème siècle*).

Devenir soi avec et par les amis

Relever ce grand défi que la modernité lance aux religions anciennes, un projet qui n'a pas cessé de devenir plus actuel et urgent, mais hérissé de multiples difficultés depuis la tentative, ratée et tellement significative, d'Ernest Renan au milieu du XIX^e siècle... Il ne le sera que davantage encore ce siècle qui vient et, en cette perspective, on peut se demander quelle inspiration les lecteurs futurs pourront trouver dans la vie et l'œuvre de Marcel Légaut. Pour lui, une des principales exigences spirituelles, à la fois vécue et pensée, c'était d'être soi-même jusqu'au bout et d'une manière conséquente. Il n'a cessé de donner une impressionnante leçon de fidélité à l'appel intérieur et à sa vocation personnelle. Là réside, un peu paradoxalement, la valeur prophétique de son message. Dans la mesure où il s'adresse à une époque férue d'individualisme mais qui révèle une pente inquiétante vers le repli égoïste des individus sur eux-mêmes, il rappelle que le souci de soi est inséparable du devenir avec et par l'amitié. Les amis, concrètement, ne sont pas seulement les «camarades» - comme il disait en jargon normalien - mais, en un temps de brassage humain intensif, tous les êtres qui croisent sa route et avec lesquels peuvent se nouer des liens profonds et durables. Et Marcel Légaut a maintenant des amis dans le monde entier. Le plus remarquable est que sa pensée, si originale et personnelle, est certes bien sa propre création mais s'est constamment élaborée dans un dialogue amical. Pour une part non négligeable, elle était de quelque manière la pensée d'un réseau d'amis. Est-il besoin de préciser que chez Marcel Légaut le "devenir soi" ne pouvait comporter le moindre soupçon d'égoïsme et qu'il était fondamentalement lié à «l'activité que Dieu déploie en l'homme» ? Si devenir soi c'est s'accomplir spirituellement, Dieu y est plus engagé qu'on ne croit, c'est aussi un accomplissement de Dieu, «noué à l'accomplissement de l'homme en voie de devenir de Dieu à la suite de Jésus» (*Méditation d'un chrétien du XXème siècle*, p. 17). À cette hauteur spirituelle, on ne peut s'appuyer sur nos marques habituelles. Le temps linéaire de notre monde physique n'a plus de pertinence, avec ses "avant", ses "après" et ses variations de mode. Mais ce temps est aussi celui du christianisme, d'une aventure historiquement inscrite dans le Bassin oriental de la Méditerranée. Et c'est bien de l'horizon culturel de la fin du second millénaire que Marcel Légaut propose sa réflexion sur «le passé et l'avenir du christianisme» (*Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, Aubier, 1970), une des œuvres les plus significatives de ces années 70 qui furent une époque charnière dans son existence. Cette réflexion tire beaucoup de son originalité du fait, qui n'est extérieur qu'en apparence, qu'en termes d'édition elle constitue le second tome d'un ensemble dont le premier s'intitule l'homme à la recherche de son humanité (*L'homme à la recherche de son humanité*, Aubier, 1971). Ses titres sont parlants. Avec la rigueur que Marcel Légaut y mettait, c'est par un "effort d'intériorité" découvrir au fond de soi son action propre en même temps que celle de Dieu. Cela n'est perceptible que dans le même mouvement, ce n'est qu'idéalement qu'on peut distinguer l'une de l'autre. Au demeurant, le devenir soi implique une grande patience. Est-ce par hasard que Marcel Légaut ne publia qu'à quarante ans *Devenir soi et découvrir le sens de sa vie* (Aubier, 1981) ?

Une démarche existentielle

Sur cette question capitale, on touche la marque propre de la pensée de Marcel Légaut. La distinction classique entre "l'humain" et le "divin", si naturelle et évidente qu'elle puisse paraître, peut être cependant considérée sous un certain angle comme rhétorique et spirituellement fallacieuse, comble d'étonnement ! Rappelons qu'à ce niveau ultime, toute formulation est difficile et critiquable ; nul ne peut ignorer la barrière de l'expression, d'autant plus redoutable qu'elle est culturelle autant que spirituelle. Marcel Légaut savait bien que, en principe et pour l'opinion courante, quand on veut parler en ce domaine spécial il faut être qualifié par une certaine culture universitaire. Ici la philosophie se mêle souvent à la théologie, sans parler de l'importance des langues anciennes... Pourtant c'est bien ce Marcel Légaut, apparemment disqualifié par sa culture spécifique, qui affirme crânement jusque dans ses derniers écrits : «Ma démarche est existentielle» (p. 174). En langage pascalien, on pourrait peut-être alléguer que ce mathématicien connaît la force mais aussi les limites de la raison "discursive" quand il s'agit du niveau spirituel de la réalité. À ce niveau trouve sa pertinence une autre raison qu'on pourrait appeler "intuitive" avec Léopold Sédar Senghor. De toute manière, l'exigence de rigueur vaut pour les deux, même si concrètement cela se traduit de façon différente. "En deçà de toute doctrine", le propos de Marcel Légaut est d'introduire à ce «cœur à cœur qui naquit jadis entre Jésus et ses compagnons de la première heure». C'est une «communion qui peut s'établir tout particulièrement de nos jours et sans doute mieux que par le passé» (ibid., p. 244). Pari saisissant qui permet d'atteindre l'universel... Volonté émouvante d'intériorité qui pense rejoindre ces profondeurs où Jérémie, principal prédécesseur de Jésus, voyait "inscrite" la Loi de Dieu... Lieu fascinant que ce "cœur" de l'homme où

la loi de «la liaison intime [...] entre le premier et le second commandements jusqu'à les élever en importance». D'une part, cela revient à affirmer «en l'homme l'existence d'une grandeur potentielle qui l'apparente à Dieu» et, d'autre part, que la Révélation est inscrite en l'humanité «depuis les origines» et qu'elle ne peut être simplement extrinsèque au créé. Pour une part, elle est marquée par une contingence d'espace et de temps du fait de sa trajectoire historique. Comment s'étonner que sur ces questions fondamentales beaucoup de théologiens ont estimé ne pas pouvoir suivre ? Leur "censure" représente pour Marcel Légaut un échec quasi-normal, du fait de la «sincérité [de son] témoignage». Mais c'est le salaire amer d'un «serviteur dont a besoin le présent pour préparer l'avenir». On lui a reproché aussi de tomber dans l'élitisme et dans un subjectivisme qui dédaignerait la norme objective d'une pensée réglée par l'institution ecclésiastique. Face à de tels reproches, Marcel Légaut réplique en précisant ses intentions. Il veut lutter contre une certaine «langueur spirituelle qu'on trouve dans de larges milieux pourtant éclairés, mais où la fidélité et l'obéissance chrétiennes impliquent trop d'adhésion irraisonnée ou de la crédulité issue de la superstition et de l'acceptation passive due à l'indifférence». On fait comme si... «comme si on y croyait, comme si on y tenait». Un tel manque de rigueur n'est pas acceptable en soi sur le plan individuel. Mais comment ne pas voir ce que l'institution qui encadre et discrètement obtempère perd de sa crédibilité ? (ibid., pp. 176 à 179)

Religiosité et recherche sur l'essentiel

Ainsi se précise l'orientation de sa pensée des dernières décennies. Son analyse de la crise spirituelle présente se veut réaliste et démystifiante pour l'institution comme pour les fidèles qui la suivent dans une obéissance riche d'équivoques. Le diagnostic peut paraître cruel, mais comment s'en étonner de la part d'un croyant dont l'horizon spirituel est nécessairement une «religion en esprit et en vérité» selon la formule johannique ? La religion reçue en son enfance au début du XX^{ème} siècle lui semble «héritière [...] de la religiosité viscérale, aussi obscure qu'indésirable, d'un passé immémorial». En insistant sur son archaïsme, il peut sembler déprécier cette religiosité qui, dirait le théologien indien, Raimon Panikkar, n'est que la «dimension religieuse» de l'humain... Et n'est-il pas normal qu'à partir de formes archaïques elle en engendre d'autres, plus dépouillées et spirituelles ? D'ailleurs Marcel Légaut reconnaît que, même critiquée et relativisée, c'est bien à partir d'elle que le développement spirituel peut se faire. Elle est l'inévitable "toile de fond" chez «un homme en recherche spirituelle» qui vise «à l'intégrité intellectuelle et à la droiture de comportement». Concrètement c'est ainsi qu'il «peut devenir religieux et grandir dans la foi». De cette religiosité, l'Église-institution ne s'est pas méfiée et a même largement pris appui sur elle. Cela se comprend, mais n'est-ce pas aussi la raison pour laquelle sa doctrine paraît quelquefois «néolithique» ? (ibid., p. 105). Cette aspiration à l'intégrité, qui caractérise Marcel Légaut au plus haut point, amène à le placer «dans la foule innombrable des chercheurs de l'essentiel». Rigoureux et cohérent, ce croyant exigeant invite à «relativiser sa pratique religieuse, vu ce qui en elle relève des contingences de l'histoire». Pour peu qu'on n'y prenne garde, un réflexe ancestral nous fait glisser vers «l'accessoire, lequel sous couleur de sacré absolutise spontanément la religiosité». En lui, le scientifique autant que le spirituel estime qu'il faut rejeter le «réalisme ontologique» affirmé comme un «postulat intrinsèque à l'esprit dans son activité de connaissance». Car ce postulat «supprime de fait la question de savoir si la représentation qu'on se donne du réel l'exprime au point que les déductions logiques que l'on peut mener à partir d'elles sont valables». Même exigence critique pour les formulations doctrinales : elles gagnent à être mises en relation avec les contingences de temps et de lieu qui peuvent, en partie, expliquer leur création. En les plaçant les unes en face des autres et par le jeu de leurs relations, on les «relativise» de la bonne manière. Car on les fait voir «solidaires entre elles, à leur juste place dans des relations qui donnent à chacune le sens et la portée qu'elle ne saurait détenir seule». Par conséquent, pas question d'un «relativisme» qui ferait perdre de vue l'essentiel, tout au contraire. Les questions essentielles, «tout homme conscient» doit se les poser «pour être vraiment un vivant debout», et les hommes de foi chrétienne à plus forte raison. Car ils sont disciples d'un Jésus «témoin d'un passé qui a su ouvrir sur l'avenir». Il les aide «à se tenir debout dans l'originalité de leur condition d'hommes, à ne pas être écrasés par les démesures du monde de la matière et de la vie, à devenir plus humains dans la liberté d'une activité créatrice». Dans sa substance, le message qui émane globalement de son histoire se situe «au-delà de toute doctrine» et «atteint l'universel au travers de ce qui se présente comme contingent» (ibid., pp. 108 à 117).

Dépôt de la foi et foi active

Pour le croyant, se tenir debout est un préalable évident. Mais le but, c'est quand même de vivre une foi vraiment active et qui permet d'assumer des responsabilités. La présentation traditionnelle des vérités religieuses favorise-t-elle une foi de ce genre ? On peut en douter... Ainsi la Révélation

biblique, dans cette présentation, semble-t-elle inscrite sur les tables de quelque loi éternelle supraterrrestre. Rien n'incite à s'interroger : ce qui semble sorti de la "bouche de Dieu" n'est-il pas sorti d'abord de bouches humaines ? Pour sûr, cela n'est pas «tombé du ciel comme un acrolithe». Il faut de la persévérance et du courage pour admettre, peu à peu et sincèrement, que la Révélation est d'abord à découvrir au fond de l'humain comme un "trésor caché" ; sinon comment faire pour la reconnaître comme telle quand elle est présentée de l'extérieur en termes de donné à accepter tel quel ? Au-delà d'un devoir initial d'obéissance existe le devoir plus large et permanent de s'interroger sur l'existence d'une Révélation, la valeur des traditions et la légitimité d'une orthodoxie, «la manière dont toutes trois se sont formées, ont été transmises à travers les siècles, sont présentées aujourd'hui dans les Églises». En ce sens, rien de plus ambigu que la métaphore de la foi comme «dépôt», avec son halo de révérence craintive et de passivité. Au lieu d'une présentation fixiste, il faudrait «mettre l'accent sur la libre collaboration de l'homme avec Dieu, non seulement dans l'élaboration historique de la Révélation, mais aussi dans l'accueil que celle-ci exige pour qu'on en vive réellement». C'est ainsi qu'on peut comprendre qu'elle ait pu «se perpétuer en chacun à travers les siècles dans son dynamisme initial». Ainsi «la notion de Dieu et l'action de l'homme (...) se mêlent et s'épousent dans l'intime». Mais cela commande aux Églises, qui se sentent autorisées à gérer le «dépôt», de renoncer à leur style autoritaire. Au lieu de profiter tacitement du sous-développement théologique des fidèles, «il leur faut s'efforcer d'éduquer leurs membres» pour qu'ils soient «capables de vivre cette Révélation dans cette façon de concevoir sa production, plus difficile, plus exigeante dans ses conséquences mais combien plus significative...». Pour l'institution, c'est «tâche d'éducation plus que d'enseignement, d'accompagnement plus que de gouvernement». Cela suppose que sa confiance en une «continue et indéfectible assistance de Dieu» ne la dispense pas du souci de prendre appui sur toutes les ressources humaines pour développer les virtualités encore cachées de cette Révélation-collaboration et permettre à chacun, par sa fidélité, «la découverte progressive de son chemin personnel». Difficile de ne pas être sensible à ce côté existentiel du dépôt révélé : «n'est proprement révélation, spirituellement utile pour l'homme, que ce à quoi il lui est donné d'accéder, qui le révèle à soi...» (ibid., pp. 179, 193-194).

L'influence d'Henri Bremond

Il n'est pas facile de témoigner du retentissement qu'a produit en soi la rencontre de Marcel Légaut, tant sa personnalité était complexe et singulière et surprenant son itinéraire. Je l'ai connu surtout dans les années 30 et 40, j'ai très vite appris combien il avait été influencé par un scientifique religieux comme Teilhard de Chardin, mais au fil des ans j'ai été frappé par ses affinités avec l'abbé Bremond. Globalement son rayonnement intense a provoqué en moi un éblouissement durable dont j'ai eu du mal à revenir : il est difficile de devenir soi, m'a-t-il semblé un long temps, sans prendre quelques distances devant une supériorité aussi écrasante... Ce lecteur fervent d'Henri Bremond, j'essayais de le deviner moins à travers les figures de spirituels des siècles classiques - je fais allusion, certes, à la copieuse *Histoire littéraire du sentiment religieux* - que par un essai comme *Prière et poésie*. Rétrospectivement l'œuvre d'ensemble de Marcel Légaut m'apparaît, en partie, comme une orchestration de la distinction bergsonienne qui fonde cet essai, entre "moi superficiel" et "moi profond". Certes, pour Henri Bremond, cet aperçu anthropologique se lisait dans la psychologie des spirituels et mystiques mais avait valeur universelle. Pour le croyant Légaut, il était naturel de réfléchir sur la foi et d'approfondir la distinction entre foi et croyance. Cette préoccupation de jeune intellectuel chrétien ne l'a plus quitté et un texte de *Vie spirituelle et modernité*, donc des dernières années, en témoigne. Marcel Légaut y propose qu'on ne confonde pas, s'agissant d'être croyant ou pas, «l'orthodoxie, qui est limitée à une adhésion tout extérieure aux croyances, qui est extérieure à la foi», et "l'orthopistie" qui se situe dans l'intimité et vise proprement le mouvement de la foi». Sur le plan du dialogue spirituel inter-religieux ou non - cette distinction peut avoir une portée considérable: «Comment ne pas reconnaître, écrit-il, la même foi visiblement dans la vie vigoureuse des êtres d'univers mentaux très différents, au point que les mots, dont ils disposent et qu'ils utilisent pour la dire autant qu'ils peuvent, n'ont ni le même sens ni la même portée pour chacun, ou encore sont tout à fait autres ?» (ibid., pp. 196-197). Je ne sais pas qu'Henri Bremond ait poussé l'investigation aussi loin, mais peut-on reprocher à ce rescapé de la tourmente moderniste ce qui ne serait qu'une prudence bien compréhensible ? Mais on comprend aussi que Marcel Légaut ait éprouvé le besoin de vérifier un peu la solidité intellectuelle du cadre théologique où se situaient les spirituels des temps classiques. En cela disons que, dans les dernières décennies de sa vie, il n'a pas renié Bremond mais l'a dépassé.

Un penseur hors normes

Comment ne pas être impressionné par sa démarche intellectuelle ? Ce scientifique ennemi du "penser

mou et flou" reproche à son Église non seulement du laxisme doctrinal mais aussi son fixisme. Il se lance dans une réflexion pour laquelle, on l'a dit, rien ne le préparait. Dans le fonctionnement habituel de l'institution, il n'est qu'un laïc sans mandat ni responsabilité quelconque. Mais il est de ces laïcs qui se sentent «appelés intimement aux recherches que demande de leur temps la mission de leur Église». En un sens et paradoxalement, une telle situation est favorable, même quasiment privilégiée. Car «ils jouissent, grâce à leur place effacée, de la liberté d'esprit et de l'indépendance indispensables pour travailler utilement à la solution des problèmes qui se trouvent posés aujourd'hui». Marcel Légaut estime que l'avenir des Églises dépend des "chrétiens laïcs" plus que de ceux qui, de l'extérieur, paraissent les gérer. Comprendons bien à quel point cette position constitue un renversement copernicien. Traditionnellement l'institution ecclésiale a vécu de plus en plus sur la dichotomie clercs/laïcs, le droit à la parole étant accaparé presque naturellement par les premiers. Dans le vaste questionnement sur le sens d'une crise des vocations "sacerdotales", plus complexe et plus ancienne qu'on ne croit, des pionniers - clercs et laïcs - ont œuvré pour débloquer les situations où les spécialistes se sont enfermés et pour retrouver le contact avec les énergies profondes du fleuve chrétien. Marcel Légaut a été de ces pionniers qui ont voulu renouveler le discours théologique par la voie spirituelle. Cependant il y a renversement copernicien dans le rapport envisagé entre l'humain et le divin. Marcel Légaut interpelle ainsi : est-ce de la théologie que doit être tirée logiquement une anthropologie capable d'épouser la totalité de l'homme (...) ou, à l'inverse, est-ce d'une anthropologie, fruit toujours à faire mûrir de la recherche menée à bien par l'homme sur lui-même et sur sa condition dans l'histoire, que doit naître la théologie où l'action divine en lui, dégagée de toute idée a priori, instinctive ou conceptualisée sur Dieu, est reconnue dans sa réalité singulière ?» Certes, pour lui l'ordre de la foi n'est pas de l'ordre du savoir. Mais on sent qu'en lui le croyant en quête et le scientifique ont la même réaction profonde : il convient de partir de ce qui est relativement connaissable - l'Homme - pour aller vers ce qui à la limite relève rationnellement de l'inconnaissable. C'est une réaction de "positivité" au meilleur sens du terme et en tenant compte de ce qu'il a qualifié lui-même sa démarche "d'existentielle". Sans doute convient-il d'ajouter que cela ne signifie pas seulement que sa réflexion spirituelle prend constamment appui sur son vécu personnel, à son «témoignage» comme il dit modestement. Il implique également un sens aigu et informé, assez pascalien d'ailleurs, de notre apparente dérégulation cosmique, celle d'êtres infimes dans l'énormité de l'univers, jetés dans un monde «sans commencement ni fin pensables», mais où l'humanité déploie lentement des virtualités si prometteuses (ibid., pp. 93, 180, 107).

La majorité des théologiens patentés n'ont pas estimé pouvoir suivre ce penseur hors normes, mais en reconnaissant le grand intérêt de sa personnalité spirituelle. C'est l'intellectuel qui inquiétait quand il affirmait, par exemple, que son œuvre est «un texte qui se limite expressément à la sincérité d'un témoignage». Que tant de théologiens n'aient pas osé dire franchement leur intérêt ne l'a pas surpris. Il savait qu'un «serviteur de l'avenir» doit «passer par la porte étroite de l'échec que lui réserve son temps». Dans sa vie personnelle comme au niveau le plus large, la grande affaire n'est-elle pas «l'élaboration d'une nouvelle manière d'être religieux» ? Mais quand il s'agit de «transmettre l'essentiel», elle n'est pas séparable d'une soigneuse vérification du langage. Car on ne peut sans discernement employer des termes de la langue philosophique ou théologique. Pour certains, Marcel Légaut les a "systématiquement évités". Ainsi est-il fondé à dire : «Je fais part de mon être plus encore que de ma pensée, irrémédiablement dépassée par ce que, de structure, elle ne peut dire en dépit du soin avec lequel je m'applique à le préciser». Dans le domaine spirituel, peu d'écrivains ont poussé le scrupule à ce degré de rigueur, au risque, avouons-le, de décourager les lecteurs par une syntaxe pesante et touffue... Il arrive que ce penseur exigeant soit difficile à suivre et qu'il oblige à une voire plusieurs relectures. Mais Marcel Légaut, au «soir de sa vie» dans *Méditation d'un chrétien du XXème siècle*, produit la preuve évidente qu'il peut être un grand écrivain. Pour ceux qui ne l'ont rencontré que comme lecteurs persévérants ou ceux qui ont croisé ses sentiers de vie, il restera celui qui a su dire d'une manière convaincante «ce qui est exigé aujourd'hui du chrétien qui aspire à être un homme libre de devenir soi et, par là même, d'être l'artisan d'une religion capable d'aider la mise en œuvre des potentialités humaines, et ainsi de devenir universelle» (ibid., pp. 141, 179, 106, 110).

Pour eux, il a éclairé une époque traversée par les cris d'un «monde dans les souffrances de la gestation et les attentes de l'enfantement». Il a voulu attirer l'attention des chrétiens d'Occident sur la crise où leurs Églises sont engagées, «grave, douloureuse à l'extrême jusqu'à paraître la catastrophe finale», les forçant à une «mutation, déconcertante pour tout autre regard que celui de la foi» (ibid., pp. 106, 194, 103). Il avait, sans conteste, la stature d'un prophète. N'est-ce pas la meilleure manière d'être moderne que de proposer un tel message ?

J'ai lu Gustave Thibon depuis l'après-guerre et j'ai rencontré l'homme en 1977. Par la suite, il y eut de nombreuses rencontres soit chez lui, soit chez moi, des échanges de lettres. Une amitié profonde naquit et ma dernière visite eut lieu l'été 98 à St Marcel. Mon ami était physiquement en déclin mais l'esprit était toujours très vif et nous avons passé des moments à la fois limpides et substantiels. «Comme une petites source», a dit Geneviève mon épouse. Les trois dernières années, j'eus des nouvelles par sa fille Marie-Thérèse qui, avec la famille proche et les amis, accompagnait l'être aimé dans la fin de son voyage terrestre.

J'ai lu Marcel Légaut dans les années 70 et, lors d'un séjour dans la Drôme, en 1982, je fis halte à la Magnanerie et fus d'emblée accueilli avec amitié. Là encore, une relation s'établit dans la durée avec plusieurs visites et de nombreux échanges de lettres de 1982 à 1989.

J'étais étonné que ces deux hommes spirituels, chrétiens, très proches à travers leur diversité même, ne se soient jamais rencontrés. Ils se connaissaient très peu alors qu'ils étaient séparés seulement par le Rhône et environ 80 kilomètres. Il est vrai que les astres ont chacun leur orbite.

Les écrits de Gustave Thibon et de Marcel Légaut témoignent des différences de formation et de tempérament. Gustave Thibon est plutôt du style solaire. Polyglotte, maniant la langue avec une sobre et vivante maîtrise, utilisant l'aphorisme taillé dans le marbre. Les écrits de Marcel Légaut doivent être lus et relus, nécessaire relecture justifiée par la densité de la pensée et du style. Les idées-forces (l'intériorité, la paternité, la solitude) sont dites sous plusieurs formes et deviennent substantielles. Style où on retrouve une profusion de mots en rapport avec la profondeur, les racines, l'enfouissement, l'ombre.

L'idée me vint de faire se rencontrer les deux hommes. Ce fut long et nous prîmes le temps de la maturation. Il y avait des a priori, des réticences... Je décris par ailleurs l'évolution épistolaire. La réunion eut finalement lieu à St Marcel d'Ardèche l'été 1984. Elle nous a laissé à chacun une impression de plénitude, de légèreté, de transparence, de Vie.

Gustave Thibon et Marcel Légaut sont de toute évidence complémentaires. L'adret et l'ubac, l'homme du midi et l'homme du nord, l'homme des champs et l'homme des villes. Le paysan vigneron, autodidacte cultivant les terres familiales ensoleillées et l'universitaire affrontant par choix les neiges d'une ferme de montagne, le solitaire et le fondateur de communautés.

À notre réunion de 1984, Gustave Thibon disait : «Il y a des étoiles dans le ciel». Marcel Légaut nuancait : «Avec beaucoup de brumes...» Nous savons très bien que l'altitude et la profondeur sont consubstantielles et que les contraires se rejoignent. Le mathématicien Marcel Légaut me disait qu'on peut tout faire avec le plus et le moins au lieu du ou bien ou bien manichéen; on est plus dans le vrai avec le plus et le moins qui indiquent le sens : moins mentir, moins juger... Gustave Thibon partageait ce point de vue. Marcel Légaut et Gustave Thibon avaient en commun, entre autres, la bonté, l'humour, la simplicité, le goût et le sens de l'accueil, le refus de toute tricherie. Tous deux étaient des hommes de méditation et de prière. Tous deux furent pour moi et pour beaucoup d'autres d'incomparables compagnons de vie, des messagers de l'essentiel.

Lettres de Marcel Légaut

26.10.1982 : Je n'ai pas connu personnellement Gustave Thibon mais indirectement par Gabriel Marcel avec qui j'avais amitié (*Gabriel Marcel était le parrain d'un des enfants de Gustave Thibon*). Je vous dirais même qu'en 1940, quand je ne savais comment je serais, j'ai eu un moment l'idée de faire ce que Simone Weil a réalisé de son côté (*Dans une lettre ultérieure, Marcel Légaut précise qu'il s'agit du travail à la ferme de G. Thibon*). J'enviais à G. Thibon sa souche terrienne que je n'atteignais, et de loin, que par ma grand-mère maternelle, paysanne près de Beauvais.

J'aime beaucoup les livres de Thibon qu'il a publiés pendant la guerre. Je vous avoue aussi que nos orientations religieuses sont maintenant différentes et je crois que je le supporterai mieux qu'il ne me supporterait.

12.12.1982 : Thibon est de formation thomiste. Et ceux qui m'ont un peu formé dans le domaine philosophique ne l'étaient guère. Thibon devait être assez proche de Maritain sans d'ailleurs avoir suivi ce dernier dans son évolution politique. J'ai été très teilhardien avant la guerre. Je le suis moins maintenant mais je conserve de ce grand homme, sous l'impulsion des découvertes récentes faites du réel, une tendance à me méfier de toute pensée a priori.

Catholique dès l'origine et sans interruption, sous l'influence de l'esprit qui animait tant de grands chrétiens du début de ce siècle, j'ai été toute ma vie en prise avec les croyances officielles et les ai relativisées plus que symbolisées. Là, sans doute, je ne rejoins pas Thibon. Mais n'empêche que s'il m'était donné une occasion non forcée de le rencontrer, je crois que nous saurions nous confronter et ce serait mieux que de s'affronter.

Lettre de Gustave Thibon 14.03.83

J'ai beaucoup d'estime pour Marcel Légaut et c'est avec joie que je le rencontrerais. Nos divergences me paraissent superficielles et peut-être même de l'ordre du malentendu plutôt que de l'ordre d'une vraie divergence. Je crois qu'une conversation à esprit et cœur ouverts clarifierait tout cela.

En 1984 : rencontre à St Marcel d'Ardèche, chez Gustave Thibon, autour d'une table accueillante préparée par Marie-Thérèse Thibon. Gustave Thibon dit : *C'est le contraire de la déception* et, en linguiste qu'il était, il précise : *C'est un mot qui manque à la langue française*.

Lettres de Marcel Légaut

07.08.1984 : «Nous avons passé quelques heures directes et de franchise avec Monsieur Thibon. Nous sommes à l'heure de la vie où tout peut se dire et s'entendre car tout devient relatif et l'absolu se lève derrière d'autres horizons. Je souhaite vivement que ces heures sonnent à nouveau».

27.12.1984 : «Je vous sens très proche de Gustave Thibon. Moi-même je n'en suis pas loin. Mais je pressens que nos origines différentes, nos milieux de vie aussi et ce je ne sais quoi qui particularise notre mission, notre intelligence du christianisme et plus particulièrement de ce que Jésus a vécu, nous distinguent sans nous éloigner. Aussi serai-je très heureux de reprendre avec vous la visite que nous lui avons faite à St Marcel d'Ardèche. C'est une rencontre salubre qui détache du quotidien pour mieux en juger, donne du courage pour aller sur son chemin et permet une halte un peu hors du temps».

27.12.1985 (à propos d'un livre de G. Thibon que je lui ai envoyé *Le voile et le masque*) : «Je m'y retrouve tout à fait à mesure que je le lis davantage. Mais quelle différence de style ! Cette différence correspond, je crois, à une différence de tempérament. Il affirme et ce qu'il dit est exact à mon sens. J'analyse et je suggère plutôt que je n'atteste. Ses phrases sont souvent de petits chefs-d'œuvre bien ciselés. Les miennes se présentent toutes chargées d'incises qui demandent une seconde lecture avec grammaire à l'appui pour être comprises. On pourrait continuer ces différences qui dansent autour d'une même vue des choses pour les dire, les affirmer, les nuancer».

07.01.1987 : «J'ai regretté la réunion chez Monsieur P. où je devais rencontrer Gustave Thibon. Il était empêché. Comme j'ai l'esprit assez soupçonneux, j'ai eu la mauvaise pensée que cette impossibilité de venir au jour dit n'était pas tout à fait accidentelle... Je ne sais». (*En fait, Gustave Thibon était sérieusement malade depuis plusieurs mois. J'ai dû le dire dans ma réponse à Marcel Légaut*).

07.02.1989 : «En véritable ami de Gustave Thibon vous aimez les formules bien tranchées où le nombre deux est roi. Hélas, j'ai dépassé malheureusement pour moi le nombre deux et on se perd dans la multiplicité des précisions et des nuances qui donnent à mes phrases leur démesure».

2001

Marcel Légaut et Gustave Thibon

Poulat Émile
QQN N° 133

Gustave Thibon nous a quittés dans le silence. Sa disparition n'a guère fait de bruit. Je ne l'ai pas connu personnellement mais je l'ai lu, et très tôt. Pour un garçon qui avait vingt ans en 1940, dans le désarroi intellectuel et spirituel de ces années, sa voix sortait de la routine et des chemins battus. *Diagnostics, L'Échelle de Jacob, Retour au réel*, sont des titres qui ont fait date et qui sont restés inoubliables, des réflexions aiguës préférées aux grandes dissertations abstraites. C'était aussi un style nouveau qui faisait mouche. L'essentiel n'était pas de penser comme lui, mais de penser avec lui et grâce à lui. Le contraire d'une lecture passive. (...)

À la manière de Plutarque et de ces Vies parallèles, deux hommes et leurs itinéraires seraient à comparer. Un paysan devenu intellectuel et un intellectuel paysan, tous deux à peu près du même âge, séparés par le Rhône, habités contradictoirement par cet essentiel : Gustave Thibon, le vigneron philosophe (assez pour que Jeanne Parain-Vial lui consacre un chapitre dans son panorama de la

philosophie française contemporaine), et Marcel Légaut, le berger théologien. Le premier, fils d'un libre-penseur convaincu, autodidacte, fréquentant la bibliothèque paroissiale parce qu'il n'y avait pas de bibliothèque municipale, converti comme tant d'autres par sa lecture de Léon Bloy, enraciné dans sa tradition catholique sans qu'elle puisse apaiser son angoisse, gardant toujours l'œil ouvert et l'esprit critique... Le second, grandi dans un milieu catholique parisien très traditionnel, normalien, universitaire, mathématicien, fondateur d'une petite communauté religieuse de laïcs (qu'on dirait aujourd'hui séculière), sensibilisé à la crise moderniste, rompant en 1940 avec sa vie antérieure, se retirant jusqu'à sa mort en 1990 dans une ferme abandonnée et isolée du Diois, y menant une vie de travail, de prière, de méditation, d'écriture, de rencontres, de plus en plus sévère pour l'institution catholique («ma mère et ma croix»)...

Thibon et Légaut, deux évolutions de sens contraire au nom de l'essentiel, deux pionniers solitaires, mais non isolés, deux grands foyers d'influence et de lumière pour ceux qui se nourrissaient de leurs livres ou de leur contact. Deux hommes comme il y en a eu et comme il y en aura encore beaucoup d'autres qui rentrent mal dans les cadres qu'affectionnent historiens, sociologues et politologues. Pour les comprendre, sans doute faut-il descendre jusqu'à cette nappe phréatique sans laquelle tout s'étiole et se dessèche à la surface.

Thibon et Légaut se sont-ils jamais rencontrés ? Je ne crois pas. Se sont-ils lus ? Je ne sais pas. Que se seraient-ils dit s'ils avaient pu parler ensemble ? Il faudrait être Jean Guilton pour écrire ce dialogue. On imagine Ramuz et Giono.

2002

La crise catholique (1965-1978)
(pages 132 à 134)

Denis Pelletier
Petite Bibliothèque Payot

Au sein de la mouvance communautaire, les groupes *Concertation* sont un des relais de l'expérience de Légaut, dont Guy Lecomte est le disciple et l'ami. L'aura qui entoure alors ce mathématicien devenu paysan est un des paradoxes des années 1968. Né en 1900 à Paris, Marcel Légaut a été marqué par la figure de Monsieur Portal lorsqu'il faisait partie du groupe "tala" (ceux qui "vont à la" messe) de la rue d'Ulm au lendemain de la guerre. Agrégé de mathématiques, docteur en 1924, il enseigne à l'université (Nancy puis Rennes) de 1925 à la guerre. Mais l'essentiel est ailleurs. De sa sortie de l'ENS jusqu'à la mobilisation en 1939, à la tête d'un groupe de disciples, Marcel Légaut est en quête d'un mode de vie communautaire qui emprunte en partie au modèle monastique, en partie aux rencontres du Contadour de Jean Giono. Il développe à travers une série d'ouvrages une pensée de l'intériorité fondée sur une spiritualité exigeante, qui se défie déjà des institutions ecclésiales.

L'expérience communautaire s'interrompt brutalement au lendemain de la défaite, lorsque Légaut, à quarante ans, décide de se marier et de s'installer dans une ferme qu'il vient de racheter, à Lesches-en-Diois, dans la Drôme. Mal à l'aise dans le milieu universitaire, il rompt définitivement avec lui, pour une vie de paysan à laquelle rien ne le préparait en apparence. Le projet de "retour à la terre" s'inscrit bien dans l'air du temps. Il s'accompagne d'une solide critique de la décadence moderne et d'une admiration affirmée pour le philosophe-paysan Gustave Thibon, référence officielle du régime de Vichy. Mais la rupture de 1940 ne se réduit pas à la conjoncture immédiate. L'installation dans la ferme des Granges est en effet le prélude à trente années de quasi-silence. «Quand on est astreint comme j'étais à un travail manuel lourd, aux limites des forces, on ne peut pas penser, encore moins écrire (...) Pendant vingt ans, j'ai vécu en état de jachère intellectuelle, secrète préparation que la fidélité intime a permise, a suscitée pour que la vie porte son fruit», confie-t-il en 1975 (PPC, p. 49). Le groupe de disciples ne s'en est pas moins reconstitué, d'abord aux Granges puis, après la retraite de Légaut en 1965, à Mirmande.

«Je ne me suis pas rendu compte de ce qui se passait. Ici, dans les montagnes de la Drôme, Mai 68 n'a pas existé» (ibidem, p. 68). Si Marcel Légaut affirme avoir ignoré les événements de Mai, l'essor des petites communautés projette son itinéraire de solitaire sous les feux de l'actualité. Parus en 1970 et 1971, les deux ouvrages où il tire les leçons de son expérience connaissent un succès inattendu. En 1975, leurs tirages cumulés dépassent les cinquante mille exemplaires, et des traductions paraissent, en italien, en allemand, en espagnol. L'article qu'il a publié en octobre 1970, dans les *Etudes* sur la crise de l'Église a sans doute contribué à leur succès.

Quel écho la pensée de Légaut trouve-t-elle dans la génération 68 ? La réponse est double. D'une part, elle nourrit le versant spirituel du mouvement communautaire. Aux petits groupes, Légaut propose une démarche introspective fondée sur la recherche intime de "Jésus de Nazareth": «Connaître Jésus, c'est

le chercher plus que le définir à partir d'une théologie qui satisfait l'intelligence ou du moins lui donne quelque pâture; correspondre à Jésus, c'est s'efforcer à se pénétrer de son esprit plus qu'à se conformer et à obéir scrupuleusement à la lettre de ce qu'il a dit ou commandé de son temps dans des conditions tout autres» (HRH). Cette insistance sur le modèle humain que constitue Jésus de Nazareth, un homme tributaire de son temps et dont l'itinéraire personnel devient un modèle et un chemin, se double d'une attention particulière à la vie de la première communauté des disciples, érigée en modèle. «Jésus est le centre du petit groupe de disciples qui se sont rassemblés autour de lui, après qu'il les eut lui-même reconnus. Cette communauté initiale est la source, l'amorce des petites communautés de foi telles que je les conçois» (IPAC p. 17).

D'autre part, l'introspection spirituelle s'accompagne chez Légaut d'une critique souvent acerbe de l'Église instituée, de ses théologiens et de son enseignement. À leur «religion d'autorité», Légaut oppose une «religion d'appel», qui naît de la quête de l'intériorité. Elle ouvre la voie à une mutation dont l'heure a sonné et qu'annoncent les petites communautés. «La crise actuelle du catholicisme ne sera pas dénouée de sitôt. Sans nul doute, l'Église sera conduite à une décentralisation extrême qui rappellera la poussière des Églises locales du temps des origines (...) Des initiatives diverses (...) se produiront d'abord à l'intérieur de communautés réduites et de forte cohésion spirituelle dont elles seront le fruit et la raison d'être. Socialement négligeables, ces groupes inorganisés mais très organiques conduiront à une conception de l'unité de l'Église tout à fait nouvelle qui distinguera celle-ci des religions plus ou moins liées structurellement à une société politique dont elles reçoivent leur identité et leur pérennité» (Études p. 426).

Légaut ne met pas seulement des mots sur l'expérience communautaire, il en fait la matrice du religieux à venir. Nombre de "chrétiens en recherche" s'y reconnaissent. Pour quelques années, le patriarche de la Drôme devient un sage, dont la parole se nourrit de longues années de silence, capable de traduire le désenchantement politique qui suit 1968 en une quête de l'accomplissement personnel, au sein de petites communautés critiques de l'institution et promises à lui survivre. Entre ascèse paysanne et épanouissement de soi, entre utopie communautaire et pensée de la marge, entre critique de la ronde des objets et retrait dans l'intériorité spirituelle, l'itinéraire de Légaut donne à son propos le poids d'une expérience opiniâtre. Disciples et admirateurs se nourrissent de ce qui se veut moins un enseignement livresque que la proximité chaleureuse d'un exemple.

L'intériorité n'exclut pas l'engagement, y compris politique. Les groupes *Concertation* participent à la rencontre de Bourges à l'automne 1970, certains appellent à celle de Rouen en 1971. Mais il n'est pas sûr que la modération politique affichée par *Concertation* s'accorde à la conjoncture immédiate. En décembre 1971, peu après Rouen, le Bulletin *Échanges et Dialogue* annonce la mort de *Concertation*, pour s'être contenté de vouloir «créer des espaces verts dans l'Église». Lecomte dément dans le numéro suivant, et annonce une rencontre nationale à Eveux pour mai 1972. L'attention se porte alors vers un autre lieu, Boquen, à l'approche de l'assemblée des "Chrétiens en recherche" de Rennes, dont *Concertation* n'est pas partie invitante.

2002

Les mots pour Le dire

Bertrand Révillion

Préface à *L'arbre dans la mer* de Bernard Feillet

C'était, je crois, en 1983. Une amie m'avait prêté un livre au titre énigmatique *La nuit et le feu* (Centurion). Je ne connaissais pas personnellement son auteur dont je savais juste qu'il avait magnifiquement interrogé un homme que j'aimais, Marcel Légaut, paysan, berger et grand spirituel à qui je dois d'avoir débusqué quelques sentiers d'intériorité.

À la rubrique «Du même auteur», mon petit livre à la couverture bleue (que je n'ai bien sûr jamais rendu à mon amie!) indiquait que Bernard Feillet avait aussi écrit quelques belles pages sur Jean Sullivan, écrivain et poète, qui fut, lui aussi, un aventurier de la foi (L'instant, l'éternité). Devant le double patronage de Légaut et de Sullivan, il n'y avait pas à hésiter : Bernard Feillet devait tremper sa plume dans la liberté de croire ce qu'on croit vraiment, loin des catéchismes racornis que l'on récite "par cœur" pour oublier d'apprendre à aimer...

Ce livre m'a fasciné. Voilà qu'un prêtre osait prendre une parole personnelle et disait - dans une langue magnifique - son propre itinéraire de croyant. Un croyant qui avouait marcher souvent dans la nuit, parce que le chemin mystique est toujours une voie qui "égare" pour mieux mener, par nombre de détours, à une vérité toujours et irrémédiablement voilée.

En ce temps où certains esprits affolés rêvaient d'offrir aux brebis égarées par la modernité une

présentation «simple et pratique» de la foi catholique, voilà qu'un prêtre descendait de sa chaire pour nous murmurer au creux de l'oreille son secret.

«Depuis si longtemps que je prononce le nom de Dieu, je sais moins qui se tient derrière ce nom et il m'apparaît, au terme de chaque nuit, tout au long du jour, que ce nom m'est de plus en plus sacré, présent à chaque instant, nécessaire».

Ce que j'aime dans la prose de Bernard Feillet, c'est ce que, au détour des phrases, elle ne dit pas, ce sont ses points de suspension et surtout ses silences. La grande musique est toujours celle qui ouvre les portes du silence.

Bernard Feillet est habité d'une Présence dont il peut de moins en moins parler : la foi qui marche vers les sommets du Thabor doit peu à peu se dévêtir des oripeaux des religions. À la fin de sa vie, Marcel Légaut parlait de "la foi nue", cette incandescence qui nous éclaire en même temps qu'elle brûle tous "les mots pour le dire"...

Lorsque m'a été confié Panorama, mensuel spirituel qui sut, en son temps, ouvrir ses colonnes à Jean Sullivan, à Marcel Légaut et à tant d'autres aventuriers de l'âme, j'ai eu, immédiatement, la conviction qu'il nous fallait une voix qui ose les chemins de traverse, une "petite voix" qui, pudiquement, confierait à la page blanche les quelques lueurs, les modestes bricolages spirituels dont, au mieux, l'homme est capable lorsqu'il tend l'oreille interne.

Bernard Feillet a immédiatement accepté de tenir une chronique mensuelle dans ce journal qui, chaque mois, propose une source spirituelle auprès de laquelle étancher sa soif d'aventure intérieure. Un journal qui lui doit une part, je n'en doute pas, de sa belle embellie éditoriale.

J'ai, parfois, il est vrai, reçu quelques missives de lectrices et de lecteurs un peu désappointés par ce qu'ils qualifiaient volontiers comme des "errances". Errances d'autant plus déstabilisantes qu'elles étaient écrites par un prêtre dont, encore aujourd'hui (davantage aujourd'hui ?) le modèle devrait être celui de l'enseignant, garant de la bonne doctrine.

Bernard, je le sais, a toujours pris le temps de répondre longuement à chacune de ces lettres et, souvent, un dialogue est né, parfois une amitié.

Aujourd'hui, ces chroniques confiées à Panorama sont rassemblées dans ce livre et c'est une belle occasion de goûter, de savourer une parole en liberté qui, loin des ressentiments de quelques catholiques aigris, tente de dire ce qu'un homme a cru voir "de l'intérieur".

Comme le dit si bien Bernard Feillet : «L'expérience mystique n'est pas une vision de Dieu ni une révélation qui viendrait d'en haut, mais la perception de l'Essentiel dans l'expérience banale du quotidien. Les mots pour la dire viennent rarement». Raison de plus pour tendre l'oreille.

2003

Témoignage

Marie-Jeanne Merlet-Barbazanges
Archives

27 / 02 / 2003

Les parents ont connu Légaut vers 1930 et n'ignoraient pas l'ascétisme de Légaut mais il a évolué entre 1922 (époque de son journal) et les Granges. C'est plutôt bon signe. Je vous rejoins tout à fait pour penser que l'important, c'est notre liberté spirituelle que Légaut nous a aidés à découvrir, liberté doublée de la foi en soi sans laquelle rien n'est possible.

10 / 05 / 2003

Me voilà de nouveau repartie vers ce passé, ce "ressouvenir", une joie réelle, teintée d'un peu de nostalgie peut-être et qui est, me semble-t-il, une des grâces du "grand âge". Quand on est jeune, on a, certes, l'avenir devant soi, un avenir qu'on peut tenter d'imaginer et de construire dans l'enthousiasme et la générosité des 20-30 ans mais on ne sait rien de ce qu'il sera. Puis vient un temps où, quand on se retourne, c'est tout l'écheveau d'une vie qu'on voit se dérouler et, même s'il y a eu des doutes, des erreurs, des échecs..., c'est tout unifié et tout apaisant. J'essaie de dire cela de mon mieux et ce n'est peut-être pas très clair..

Alors passons aux choses plus concrètes. Les parents de mon mari n'ont pas connu Légaut. Raymond a vécu chez eux à son retour de captivité, de 45 à 48. Jean-Claude Merlet, décédé depuis plusieurs années, était un neveu de mon mari, enseignant lui aussi. Il a fréquenté le groupe pendant quelques années (époque de Mirmande).

Vous me demandez comment mes parents, alors instituteurs dans un minuscule village aux confins de la Champagne et de la Brie, ont connu Légaut. J'y ai réfléchi. Des noms, des visages me reviennent en mémoire. Là encore, je vais tenter d'être au plus près de mes souvenirs d'enfant. Je pense que les

parents ont connu Légaut par le biais de la Paroisse Universitaire. Papa a rencontré Légaut et plus sûrement Antoine Martel et Jacques Perret. Ils devaient être ensemble à la rue d'Ulm lors des Journées de la Paroisse Universitaire (1930-31). Papa avait été très "marqué" à l'époque par Martel, un homme humble et lumineux, très dévoué aux pauvres, et par Perret, un universitaire de grande classe qu'on ne pouvait pas davantage oublier quand on l'avait rencontré. Je répète ce que j'entendais dire à la maison, bien sûr.

Dès cette époque, Papa se rendait de temps en temps à Paris, rue Geoffroy-St Hilaire où Légaut et ses amis formaient, avec des familles, les Haumesser entre autres, une petite communauté qui accueillait, le dimanche, ceux et celles qui le désiraient. Puis vinrent les séjours à Scourdois et Chadefaud.

Chadefaud-Scourdois (1930-1940)

Pour mes parents, premier séjour en 33 ou 34, puis des séjours en 38 et 39.

Je me souviens. J'aimais particulièrement la prière du soir. Elle débutait par le chant des Complies. Suivait une période de recueillement avec, parfois, récitation d'une ou plusieurs dizaines de chapelet et se terminait par le chant du Salve Regina. Inoubliable

Rien de compassé dans ces séjours, au contraire. Je me souviens entre autres, d'une fête du 15 août avec chants, danses, mimes...; des grandes sorties aussi : Ste Alyre-en-Montagne, le lac de la Godicelle...

Pour nous, les enfants d'alors, tandis que les parents se réunissaient, méditaient, se recueillaient, c'était la grande liberté des enfants du Bon Dieu. À l'époque déjà, une communauté de foi, de recherche, de prière et d'amitié. Même les enfants sentaient qu'il se passait là quelque chose d'important.

Les Granges

Nous y avons effectué de nombreux séjours d'été entre 1946 et 1960.

1) Le cadre, les bâtiments, la montagne, le silence, la paix.

Les bâtiments comprenaient un corps de ferme avec ses dépendances, c'était la maison Légaut. Puis deux ou trois maisons de village en pierres et une chapelle désaffectée et sans caractère, entourée de tombes. Quelques bâtiments surajoutés, un peu style "préfabriqués" mais en dur.

Aucun confort. Pendant longtemps, pas d'eau courante dans les chambres. Les gars se lavent à la fontaine. Il y a des cuvettes pour les autres. Quelques cabanes en bois en guise de sanitaires. Pas de douche. En fait, c'est très rustique. Personne ne s'en plaint.

2) Le déroulement des journées

- le matin : messe dans la chapelle, très dépouillée, installée dans une ancienne bergerie; petit déjeuner et travaux divers jusqu'à midi; repas en plein air le plus souvent.

- après-midi : temps libre (petite sieste éventuellement); travaux divers; causerie de Légaut; puis travaux, parfois lecture d'une œuvre littéraire ou "topo" sous la houlette de l'un ou l'autre des participants

- le soir : après le repas, recueillement à la chapelle; audition de disques pour ceux qui le désiraient.

- le dimanche : repos pour tous, messe, chants; l'après-midi : méditation de Légaut puis temps libre, promenade...

3) Les activités

Il ne s'agissait pas de travaux de fantaisie mais de tâches réelles et fatigantes. Il faut imaginer les Granges en plein soleil d'août.

- moisson : on ramasse les gerbes, on "glane" aussi pour nourrir la volaille - cueillette de la lavande qui était ensuite distillée sur place

- réfection des bâtiments et aménagements divers à l'intérieur des locaux existants électricité, peinture..., sous la direction, ô combien souriante et amicale, de Jean Haumesser, de Raynal, d'Epinat et de beaucoup d'autres

- entretien des chemins

- garde du troupeau : les moutons préféraient l'herbe parfumée de la montagne aux pâtures desséchées du hameau. Papa faisait un incomparable berger.

- ravitaillement : pour nourrir la communauté, il fallait se rendre à Luc-en-Diois plusieurs fois par semaine. Les premières années, avant l'acquisition de la jeep, on prenait une carriole tirée par la "Nine", une mule, têtue comme il se doit et qui refusait d'avancer dans la montagne (10 km dans chaque sens et par de mauvais chemins).

Je passe sur les séances d'épluchage, les vaisselles, les lessives (il n'y avait pas de machines) qui nécessitaient un effort aussi intense.

4) Les offices

Messes, prières du soir, toujours très simples, très "dépouillées".

Messe quotidienne (sans la moindre obligation de participer, bien sûr), c'est Légaut qui "servait" la messe. Le prêtre officiait en français, c'était bien avant le Concile, et distribuait la communion dans la main. Dans mon souvenir, il n'y a pas d'homélie mais parfois des célébrations para-liturgiques, du genre offrande de la lavande, des gerbes de blé, dont certaines ont déclenché quelques fou-rires inoubliables du côté des jeunes.

À noter qu'à cette époque, pendant les séjours d'été, il y avait toujours un ou plusieurs prêtres ou religieux parmi nous. Là aussi, quelle diversité ! À côté du Père Gaudefroy, grand ami de Légaut, scientifique reconnu, alliant un humour de bon aloi à une grande simplicité, nous avons rencontré des jésuites, des dominicains, des missionnaires et des prêtres ouvriers...

Le 15 août, c'était la grande Fête.

5) les topos

Ils sont organisés par les uns ou les autres plus compétents dans certains domaines ou de retour de pays "éloignés et dont les témoignages élargissaient notre horizon. Il y en avait aussi de plus philosophiques auxquels je ne comprenais pas grand-chose.

La lecture de Giono, Mauriac, Bernanos, Péguy, Claudel et j'en passe.

6) La communauté

Très ouverte et fraternelle en dépit (ou à cause) de sa grande diversité.

S'y côtoyaient à longueur de séjours des enseignants bien sûr mais aussi des chercheurs, des scientifiques, des prêtres, des religieux, des familles, des célibataires, des jeunes, des moins jeunes et, à l'époque, de 45 à 60, beaucoup d'enfants.

La famille Légaut vit dans sa maison mais Légaut déjeune parfois avec nous. Les enfants jouent ensemble, ceux de Légaut et les nôtres, et tous partagent avec le groupe le repos dominical.

On chante beaucoup et bien (Légaut appréciait) en épluchant les légumes, en faisant la vaisselle..., et pour le plaisir. On danse sur l'aire, on organise des veillées autour d'un feu de camp, on part pour de grandes promenades; les "ados" escaladent le Glandasse. Les enfants jouent, se déguisent, se chamaillent peut-être et disparaissent dans la nature, des heures entières.

7) Légaut

Chaque après-midi, Légaut "s'arrache" aux travaux des champs, où il travaille comme un forçat, pour venir nous livrer, dans le cadre aussi sobre que rustique d'une ancienne grange, le fruit de ses réflexions et de sa méditation sur Jésus de Nazareth, l'Église, la vie intérieure... Ceci avec une grande simplicité et dans un climat de confiance et d'amitié tout à fait exceptionnel.

On écoute, on essaie de comprendre, on questionne. Patiemment, Légaut reprend, précise, affine sa pensée, soulignant certaines réflexions de ce sourire plein de malice et de vivacité que vous devez connaître. Cette grande proximité, le souci constant qu'il avait de se comprendre, et de se faire comprendre, nous aidaient beaucoup à découvrir le sens du témoignage qu'il cherchait à nous livrer. Il était plus aisé de l'écouter que de le lire

En fait, il me semble que l'évolution du groupe a suivi celle de Légaut.

À Chadefaud-Scourdois, il s'agissait de séjours de vacances, uniquement axés sur la réflexion, la recherche religieuse, la prière. Aux Granges, cet aspect intellectuel et religieux, toujours aussi présent, se doublait d'une participation non négligeable à ses activités physiques ou plus profanes. Plus question d'avoir uniquement la tête dans la cogitation et la prière. Je crois que cet équilibre entre le spirituel et le temporel a contribué à faire, pour une part non négligeable, la richesse des séjours que nous y avons connus.

Ces quelques notes veulent être au moins le reflet de ce que, grâce à Légaut et au groupe, nous avons eu la chance de vivre.

2003

Retour à la terre

Bertrand Révillion
Panorama, novembre

Plusieurs fois, il m'avait prévenu en riant avec malice : «Un jour, je ferai mon dernier vigoureux grand "retour à la terre"! » Depuis mes vingt ans, une amitié profonde nous liait, lui le vieux sage au béret invariablement vissé sur la tête, et moi le jeune homme, alors étudiant en philosophie. Le parcours atypique et libre de cet ancien professeur de mathématiques devenu berger me fascinait.

J'avais lu, avec passion, *L'homme à la recherche de son humanité*, le livre qui fit connaître le nom de

son auteur : Marcel Légaut, grande figure spirituelle chrétienne du xx ème siècle. Régulièrement, je retrouvais celui que j'appelais affectueusement mon "grand-père spirituel" (!), à qui je dois mes premiers itinéraires sur les chemins de l'aventure intérieure. Un jour, comme il me l'avait annoncé, le téléphone sonna. Monsieur Légaut venait, à 90 ans, de rendre son dernier souffle alors qu'il s'apprêtait à rejoindre l'un des innombrables groupes chrétiens qui se nourrissaient de sa parole. La veille de sa mort, j'avais eu comme une prémonition mystérieuse : il me fallait, dès le lendemain, lui écrire pour lui confier mon désir de le revoir. Je n'ai jamais posté cette lettre qui achève de jaunir à l'intérieur de l'un de ses livres dans ma bibliothèque.

Quelques années plus tard, à l'occasion du tournage d'un film que je réalisais sur Marcel Légaut pour la télévision, j'ai repris le chemin des Granges, hameau perdu dans les montagnes du Diois. Une route de terre qui s'élève vers une sorte de bout du monde à la Giono. Et puis, au détour du sentier, quelques vieilles maisons endormies, une petite chapelle et, en contrebas, le cimetière. Parmi les tombes qui datent, pour la plupart, d'un autre siècle, l'une, plus récente. Dernier enfouissement, dernières "semences" du professeur devenu paysan pour qui la terre aura été la meilleure des écoles spirituelles. Et, alentour, les quelques arpents où le vieil homme fit paître ses moutons, les yeux rivés sur un paysage à couper le souffle, planté dans une solitude volontairement choisie pour tenter d'approcher Celui qui, en nous, nous appelle à devenir ce que nous sommes...

Souvent - et sans tristesse - je songe à ce petit carré de cimetière sous la lune où repose un être que j'ai profondément aimé et à qui je dois tant. Et si l'éternité, c'était cela la brûlante trace d'amour que les humains laissent en nos cœurs lorsqu'ils s'en vont ? Et si "l'autre monde" commençait à la seconde même où nos morts deviennent des vivants dans la mémoire vive de nos tendresses ?

Puis-je vous faire une confidence ? Je crois qu'il n'y a personne dans les cimetières, car les tombes ne sont pas, comme on le dit parfois, des "dernières demeures" mais des portes, des porches par où nos proches. s'en vont vers la lumière. En s'éclipsant, nos morts ont la délicatesse de laisser entrebâillée cette porte afin que - l'océan de nos larmes traversé - nous apercevions enfin le bonheur qui, désormais, les enlace et nous attend. Sur mon agenda, au jour de la Toussaint, cette béatitude chantée par Matthieu : «Joie de ceux qui sont à bout de souffle, le règne des Cieux est à eux».

2004

Témoignage

Epinat Christiane
QQN N° 172

J'ai lu et relu la page 6 de QN d'octobre. Elle me parle tout à fait. Je suis d'accord avec les éléments de la réponse, Marcel Légaut a été un citoyen et un catholique responsable et courageux. J'ai été témoin, enfant, de cet appartement secret des Granges sur lequel il ne fallait pas poser de questions, où étaient hébergés des Juifs et j'ai côtoyé la famille Weisbuch qui est remontée aux Granges pendant des années après ce temps-là. Mais je crois que la réflexion et le débat peuvent aller plus loin et j'espère que les lecteurs de QN y pourvoiront !

Jean Magnan est, dans cet article, exactement sur la ligne où j'ai décidé, il y a longtemps, de chercher ma pitance, ailleurs qu'aux Granges qui avaient pourtant été pour nous, enfants Epinat, pendant de très longs étés, "le paradis". Je n'étais certainement pas au niveau de réflexion de Jean Magnan, cependant j'avais lu un peu de Bernanos, et surtout j'étais engagée à l'UNEF, le syndicat étudiant très préoccupé de la guerre d'Algérie et j'avais eu pendant mes trois années de khâgne un aumônier remarquable, le père Lucien Fraisse, jésuite de Lyon. Fraisse, qui était essentiellement aumônier de la fac de droit, avait le souci très profond de faire de ces futurs juristes, dont plusieurs ont été appelés ensuite à des postes de responsabilité importants, des chrétiens qui vivent leur vie professionnelle en accord avec leur foi. Ce que plusieurs, que j'ai bien connus, ont fait avec une réelle efficacité dans notre société. C'est Fraisse qui m'a sortie de l'ignorance politique et sociale où m'avaient laissée de longues années d'internat infantilisant et mon origine rurale qui, à cette époque, était vraiment confinée.

La foi du Père Fraisse l'a d'ailleurs conduit à un renoncement aussi radical que celui de Marcel Légaut partant aux Granges, puisqu'il a été sanctionné par son Ordre pour ses prises de position à cette époque (il était jeune alors), sur la torture notamment, et mis "au placard" comme aumônier d'une obscure maison de retraite du Midi, en cassant pour toujours sa mission auprès des étudiants et son action dans les milieux intellectuels, qui est devenue confidentielle. Je veux dire par là qu'il y a plusieurs chemins, qui peuvent être d'une égale exigence, et que j'ai eu personnellement la grande chance de côtoyer ces deux-là. Le second m'aurait manqué pour, à ma toute petite mesure, "prendre le monde à bras le corps", ce qui n'est pas l'objet des écrits de Légaut. Ils ne l'excluent pas, ils n'en sont

pas le contraire, mais ils laissent chacun se débrouiller seul là-dedans, ce que chacun n'est peut-être pas capable de faire sans être aidé à la lecture des réalités de notre planète.

2004

Marcel Légaut, le professeur paysan

Bernard Feillet

Supplément de la Vie, 21 octobre 2004

Brillant universitaire et catholique fervent, ce laïc a renoncé aux mathématiques pour devenir berger dans la Drôme. Il y a attiré des dizaines de disciples.

J'ai rencontré Marcel Légaut par hasard, un dimanche soir de 1975, dans le quartier Montparnasse. Cette rencontre fut décisive. Elle m'a révélé combien chaque homme est le lieu d'une expérience spirituelle très personnelle. J'ai compris que je devais sortir de mes cadres préétablis, à la suite de Marcel Légaut qui, tout en s'inscrivant dans l'aventure du christianisme, se concentrait surtout sur la force spirituelle. Car cet homme hors du commun n'était pas un théologien de métier mais un brillant intellectuel devenu berger. Son enseignement n'avait rien de théorique. Il confrontait toujours ses propos à l'expérience intime de la présence du mystère de Dieu dans sa propre vie. Il savait parler de l'écho de Dieu à l'intérieur de chaque homme.

Marcel Légaut reçoit une formation et une éducation religieuses des plus classiques. Né en 1900, fils d'un père professeur de mathématiques au collège Chaptal, à Paris, il entre à l'âge de 18 ans à Polytechnique. Non satisfait, il en démissionne l'année suivante pour intégrer l'École normale supérieure. Il est tenté par la vie religieuse. En parallèle de ses études, il adopte un mode de vie quasi monastique avec quelques camarades laïcs rassemblés autour de monsieur Portal, l'aumônier de Normale Sup. Diplômé, il devient professeur de mathématiques dans le secondaire, puis à la faculté de Rennes.

En 1939, il est mobilisé comme capitaine d'artillerie. Expérience décisive. Il éprouve la difficulté d'être responsable d'autres vies que la sienne. Il approfondit le sens du divin dans sa vie, le fait de devenir un homme. Très vite, il revient de la guerre et se fait mettre en congé de l'université. Il veut vivre près des réalités de la terre. Il sera "professeur paysan". L'intellectuel parisien cherche surtout l'expérience personnelle du silence et du dépouillement, la confrontation aux exigences d'authenticité. Tout en restant professeur à mi-temps à Lyon, il restaure trois fermes abandonnées dans la Drôme, à 12 km au-dessus de Luc-en-Diois.

Son choix est décisif. Il vivra aux Granges, le nom de l'une de ses fermes, seul avec ses 200 brebis. Marié, il installe sa femme, Marguerite, et leurs six enfants à une vingtaine de kilomètres, dans une ancienne abbaye cistercienne, Valcroissant. Du haut de ses herbages, Légaut ne se coupe pas pour autant du milieu intellectuel. Pendant les vacances universitaires, des groupes d'enseignants viennent le rejoindre à la bergerie. On discute. Légaut parle pendant des heures, commente l'évangile, anime des temps de prière. À ces chrétiens venus de la ville, il pose toujours les mêmes questions : qu'est-ce qu'être un homme face aux autres hommes ? Quelle place accordez-vous à Dieu ? Il renvoie chacun à sa propre vie, à la nécessité de découvrir la vérité et la profondeur de son humanité. Les réflexions et les échanges en petits groupes sont toujours confrontés à l'expérience du Christ. Pour Légaut, Jésus n'est pas seulement l'incarnation de Dieu. Être pleinement homme, selon lui, c'est connaître l'expérience première et fondatrice de la présence de Dieu dans la totalité de sa vie d'homme. Il y a un secret dans la vie de Jésus, explique Légaut. Ce secret incommunicable, c'est sa relation à Dieu comme Père. Secret d'être habité par plus vaste que lui-même. Ainsi ce qu'il dit de Jésus ne prend sens à ses yeux que par ce qu'il peut dire de lui-même. Le credo n'a pas dispensé Légaut d'approfondir le mystère de Dieu. Son approche met en œuvre tout ce qui en chaque homme est unique, comme Jésus lui-même était unique. Quand Légaut parle de Jésus, il découvre et révèle ce qui en lui-même vient de Dieu. Ainsi il se questionne d'abord sur «ce qui est de moi, qui ne serait pas sans moi et qui est plus que de moi». Tout être est un individu singulier et nul ne le dispensera de faire l'expérience de Dieu qui est la sienne.

Malgré sa fidélité aux évangiles, son rapport avec l'Église est très complexe. Il rêve d'une Église où les croyants se regrouperaient en petites communautés de foi, sur l'exemple des disciples autour du Christ. Et de fait, de petits groupes se constituent autour de lui. On s'y retrouve pour partager et prier. C'est en rendant visite à un de ces groupes qu'il a trouvé la mort, dans la gare routière d'Avignon. Depuis, ces "groupes Légaut" se réunissent toujours, de façon informelle, dans la maison de Mirmande qu'il avait acquise dans cette intention. Mais Légaut ne voulait rien fonder, ni mouvement, ni école de pensée ou de spiritualité.

Son œuvre incite chacun à se confronter à lui-même. Tout en s'inscrivant dans la tradition de l'Église, Marcel Légaut nous invite à recevoir de Jésus le courage et le bonheur de devenir le prophète de sa propre foi.
(Propos recueillis par Aude Souleine)

2004 : **Marcel Légaut et Bernanos**

Magnan Jean
QQN N° 171

«Quand on est vieux, me confiait Marcel Légaut, on perd la capacité de s'intéresser à de nouvelles choses, on revient toujours au(x) sillon(s) que l'on a labouré(s) au temps de sa jeunesse». Rien de plus vrai et voici pourquoi je suis revenu cet été à la lecture de mon vieux Bernanos. À côté de ce prophète énorme et tonitruant, nos penseurs actuels, Légaut compris, apparaissent si petits. Oh certes, il ne s'agit pas de brûler ce que j'ai adoré. Comment pourrai-je renier en Marcel celui qui m'a permis d'ouvrir l'évangile et m'en a donné la clef. Comment ne pas reconnaître que sa pensée me façonne et que sans cesse dès que je parle, c'est à lui que je me réfère. Mais je ne me sens pas soulevé par le berger des Granges comme je le suis par l'auteur des grands cimetières sous la lune. Et puis, au fil des ans, le silence de Marcel sur les événements de son temps me pèse. Aucun texte de lui sur la Résistance, sur les génocides nazis, aucune dénonciation des procès stalinien... Seule une lettre ouverte au Pape à la fin de ses jours et je crois encore qu'il l'a regrettée. «Si quelqu'un est actuellement perdu dans la forêt je ne puis rien pour lui, car je ne le sais pas» me confiait un jour Marcel. N'a-t-il donc entendu aucun cri de perdition ? Légaut est un éveillé, et c'est sa grandeur. Bernanos, lui est un plongeur et un bousculeur. Il prend le dogme, les sacrements, l'Église et l'histoire de son temps à bras le corps... et leur donne pleine résonance. Il a su risquer sa plume et son honneur pour dénoncer la pleutrierie des évêques et la lâcheté d'une France qui se donne à un vieillard. Combien j'aime Bernanos qui me donne le courage de plonger dans les eaux bourbeuses de l'Église pour y trouver la source de la sainteté. «Il ne s'agit pas, écrit-il, d'opposer l'Église visible à l'Église invisible. L'Église visible, que veux-tu, ce n'est pas seulement la hiérarchie ecclésiastique, c'est toi, c'est moi, elle n'est donc pas toujours agréable à regarder de près et elle a même été parfois très désagréable à regarder de près ... et dans ces cas-là on est naturellement tenté de regretter que ce ne soit pas elle, l'invisible. Oui on regrette qu'un cardinal soit reconnaissable de si loin à sa belle cape écarlate tandis qu'un saint, de son vivant, ne se distingue par aucun détail vestimentaire... Oh je sais bien que ce qui paraît ici une plaisanterie est pour certains une idée torturante... mais on a tort de raisonner comme si l'Église visible et l'Église invisible étaient en réalité deux Églises, alors que l'Église visible est ce que nous pouvons voir de l'Église invisible, et cette part visible de l'Église invisible varie avec chacun de nous. Car nous connaissons d'autant mieux ce qu'il y a en elle d'humain que nous sommes moins dignes de connaître ce qu'elle a de divin. Sinon, comment expliqueriez-vous cette bizarrerie que les plus qualifiés pour se scandaliser des défauts, des déformations ou même des difformités de l'Église visible, je veux dire les saints, soient précisément ceux qui ne s'en plaignent jamais ?»

Prendre le dogme, l'écriture, la tradition à bras le corps. Épouser l'Église et l'aider à mettre au monde ce dont elle est grosse... Marcel m'a souvent traité de bernanosien. Je le reste et désire rester. Qui a su chanter aussi bien l'enfance et son mystère, et qui a su mieux que lui nous faire apercevoir le soleil de Satan ?

Commentaire d'Antoine Girin

En lisant le Journal de Satu-Mare, j'ai été un peu surpris de trouver un reproche, assez souvent entendu par ailleurs, sur le silence de Marcel sur les événements de son temps. Cela m'interroge. Je ne ressens pas ce silence. Marcel Légaut privilégiait la relation de personne à personne (de présence à présence) et le nombre de celles et ceux qui se sont remis debout à son contact est, je le crois, impressionnant. Cela n'a pas commencé aux Granges, je me souviens du témoignage d'André Glossinde évoquant les visites de Légaut à de jeunes instituteurs, dans les coins les plus reculés, pour leur témoigner une présence fraternelle et soutenir leur foi. Aux Granges, après la publication de "son" livre, le défilé, notamment de prêtres, d'après ceux que je connais et les échos reçus, est surprenant (QN n° 32). Pas de déclarations publiques. Cependant, en 1936, il écrit son accord à Maurice Zundel qui avait publié un manifeste de soutien au Front Populaire (QN n°54) et dédie à la mémoire de Karl Marx son livre *La communauté humaine*. En 1942, il a posé l'acte de quitter l'université pour marquer sa divergence au sujet de la formation des étudiants. Dans l'ouvrage

Mounier et sa génération (page 271), Légaut est cité comme participant à une rencontre, le 30 novembre 1940, avec Lacroix, Beuve-Méry, Hours, Gabriel Marcel, le P. Fessard... Pendant l'occupation, Marcel et Marguerite ont accueillis, juifs, réfractaires S.T.O., alsaciens déserteurs et même le Père Jésuite évoqué en page 1... Un maquis du Diois signale la visite régulière d'un berger ancien professeur de faculté. Pas de déclarations mais un engagement réel de toute sa personne y compris au sein de la petite communauté paysanne des Granges. A ce sujet, le témoignage donné par le Père Froment, curé de Luc en Diois, lors des funérailles de Marcel Légaut, est éloquent... À la suite de son livre que je crois courageux, *Un homme de foi et son Eglise*, je n'ai pas connaissance d'une lettre au Pape mais j'ai été mêlé d'assez près à la décision de publier, en publicité, dans *Le Monde* du 21 avril 1989, l'appel "Un catholique à son Église". Étant à la maison, Légaut m'avait partagé sa réflexion et sa décision. Il a reçu 2500 réponses, dont 800 lettres écrites avec sérieux qui ont été répertoriées et classées par Xavier Huot. Il a répondu à chacune par une lettre complémentaire à l'article lui-même. Marcel Légaut a commenté les résultats de cette intervention au cours d'un entretien à Mazille. Je n'ai pas perçu le moindre regret. Je publierai la transcription de cette cassette, qui aborde également d'autres sujets, dans les prochains QN. Légaut est un éveilleur, et c'est sa grandeur. En cela je le trouve unique.

2004

Témoignage

Michelle Vincent, 19 juin 2004

Archives

J'ai réécouté le topo de Glossinde. C'est un document précieux et un souvenir d'un homme "extra" que je regrette de ne pas avoir plus connu. Il faut dire que, quand je suis arrivée au groupe, il y avait tellement de gens "formidables" que je ne les ai pas tous repérés. Les premiers furent Jean et Lucie Ehrhard. Il y eut ensuite Rigolet, Marguerite Miolane, les Epinat, Pierre Renevier, Raynal et son fils Dominique, les Zadou, Hélène Albert. J'ai peu connu Haumesser. J'en oublie sans doute.

Aux Granges, à cette époque, je me suis fait des amis dont certains sont durables : Lucile Perrichet, les Afchain avec lesquels j'ai des contacts fréquents. J'ai découvert des gens formidables comme les Girard, les Epinat, qui m'ont reçue chez eux, et aussi Hélène Albert, qui parfois m'ont aidé financièrement en payant une partie de mes séjours à Mirmande ou à Brialmont. Je ne parle pas des Barbazanges, merveilleux, que je connaissais depuis l'âge de 12 ans et par qui j'ai connu Légaut et le groupe.

Lorsque je venais en train, celui-ci arrivait à Luc vers 5 h. du matin. Nous pouvions laisser les bagages lourds à la boulangerie ou au café, je ne sais plus. On montait à pied en prenant le raccourci du Claps et on arrivait vers 8 h., juste pour le petit déjeuner. Le réfectoire était dans l'ancienne bergerie, celle avec un pilier central et une partie contiguë, appelée "catacombes", souvent réservée aux plus jeunes. On y écoutait parfois de la musique classique (Mozart, Chopin...), ce qui m'a valu une fois des remontrances par Jean Haumesser parce que c'était pendant les complies.

La plus grande pièce de la maison Miolane était le dortoir des filles. Nous y avons couché jusqu'à 9 filles. Nous jacassions jusqu'à des heures avancées de la nuit. J'admire, rétrospectivement, la patience des Ehrhard qui couchaient à côté et qui subissaient notre tapage nocturne. Parfois, les jeunes avaient envie de faire un tour à Luc ou à Die et boire un pastis. Ceux qui descendaient emportaient le courrier. Un jour, je descendais avec Pierre Ehrhard. En bas, il faisait chaud, nous avons ouvert les vitres de la voiture. Tout à coup, un coup de vent violent a fait s'envoler toutes les lettres. Catastrophe! Nous avons arrêté la voiture et essayé de ramasser les lettres éparpillées sur 200 m. Quelques-unes ont dû se perdre. Nous n'avons pas osé le dire. Alors chut...

Des souvenirs de mon arrivée au groupe. Un enchantement. Tout me plaisait ou presque. L'ambiance chaleureuse, l'accueil, les topos (ceux de Légaut, bien sûr, et même quelques autres), topos "religieux" ou topos littéraires. Les lectures de Légaut, avec peu de commentaire mais c'était éclairant : Camus, Bosco, Wiechert et quelques autres. D'ailleurs, je relis souvent "Malicroix" de Bosco. Et puis j'en étais restée au catéchisme. Alors, quelle ouverture ! Même si j'étais loin de tout comprendre, et encore maintenant. Les topos avaient lieu l'après-midi, à 3 h jusqu'au goûter. Mais le matin, il y avait aussi, à 11 h, une méditation sur l'évangile ou la bible. Quand j'ai commencé à aller aux Granges, les journées étaient riches, messe, topos, complies..., mais les "anciens" se lamentaient en disant que c'était moins bien qu'à Chadefaud où l'emploi du temps était fort chargé.

Légaut nous faisait un topo tous les dimanches. Quelquefois, il se plaignait que les "camarades" ne lui laissaient pas le temps de se renouveler. Il a fait plusieurs fois certains topos, soit que le sujet lui tenait à cœur, qu'il voulait le creuser plus, soit pour en faire profiter d'autres gens. Ce serait d'ailleurs

intéressant de comparer plusieurs versions sur le même sujet.

Le matin, il y avait la cérémonie des "pluches", sous le tilleul, devant l'Hôtellerie. Les vaisselles se faisaient en chantant. Jean Ehrhard faisait un pré-lavage sous le robinet; le reste était fait dans de grandes bassines. Le Père Jaouen nous racontait, à la vaisselle, "les animaux dénaturés" du Vercors.

Certains et certaines ne faisaient pas de topos mais effectuaient en silence, discrètement, beaucoup de travail : l'intendance, les courses, les réparations... et la vidange des w.c. lorsque le besoin s'en faisait "sentir". Jean Ehrhard lui-même s'est attaqué à cette besogne ingrate. Il fallait, de temps en temps, tuer un mouton et le débiter, ce qui n'était pas très drôle non plus, pour nourrir "la communauté".

Légaut, autant que je m'en souviens, s'occupait du troupeau. Il partait avec les brebis le matin, de bonne heure, puis à nouveau en fin d'après-midi. Il gardait le troupeau en méditant. Il devait aussi faire les foins et il cultivait, je ne sais plus quelle céréale, du seigle, que ses enfants battaient avec une antique batteuse. Marguerite essayait de faire pousser quelques légumes dans un petit potager qui a disparu maintenant.

Chaque semaine, il y avait une journée d'excursion avec pique-nique. Les levers du soleil que nous allions observer en haut de la montagne du Puy en partant vers 3 h. du matin à la lueur des lampes de poche. Les moins valides nous rejoignaient en voiture avec les provisions. Il y avait aussi les fêtes, les spectacles organisés par les enfants eux-mêmes pour le plaisir des adultes. Je revois encore danser Michelle Légaut et Élisabeth Ehrhard sur une musique de Mozart. Il y avait des sketches, des chants. C'était très agréable. Les fêtes avaient lieu vers le soir, parfois un feu de camp.

Je me souviens du Père Jaouen car, en ce temps-là, il y avait souvent au moins un prêtre. Je ne sais plus s'il y avait le Père d'Ouince. André Cherrier avait dit une messe en haut du Glandasse que nous avions gravi.

Ce qui m'avait plu aussi, c'était la bande de jeunes qu'il y avait au début, enfants "d'anciens" ou non. La joie, les chants, j'adorais chanter en chorale. La messe qui me paraissait plus vivante et plus "vraie" qu'ailleurs. Par contre, les chapelets m'ennuyaient car, le soir, il y avait les Complies dont j'appréciais les textes poétiques, mais les plus pieux disaient des chapelets (moins rigolo !). Je crois que c'était le paradis pour les jeunes enfants qui bénéficiaient d'une grande liberté et d'une assez grande sécurité, loin des routes encombrées. Les gosses y faisaient les "400 coups" chasse au "dahu", fantômes... C'est du moins ce que me racontait Nono Barbazanges.

Au fond, en ce temps-là, je n'avais pas vraiment conscience de l'itinéraire spirituel de Légaut, de ses difficultés, de ses souffrances. Tout me paraissait aller de soi. En ce sens, la lecture par Girin de quelques lettres de Légaut m'a émue et éclairée.

2005

Marcel Légaut et Emmanuel Mounier
devant la question sociale et l'engagement politique

Glaentzlin Georges
QQN N° 184

À l'occasion du centenaire de la naissance d'Emmanuel Mounier, il est intéressant de poser la question des liens qui pouvaient unir Emmanuel Mounier et Marcel Légaut, nés à cinq ans près. À cette interrogation, s'ajoute celle du positionnement de chacun de ces jeunes intellectuels catholiques, frais émoulus de l'Université française, face à la question sociale et à l'engagement politique dans une France marquée par la première guerre mondiale, la crise de 1929 et la montée des fascismes européens, après l'avènement du communisme russe.

À la première interrogation, je n'ai pas trouvé, à ce jour, de trace écrite où Mounier évoquerait les engagements «tala» de Légaut, à sa sortie de Norm. Sup. Légaut a publié *La condition chrétienne*, préfacée par Mgr Beaussart (1937) et *La communauté humaine* (1938), dédiée «à la mémoire de Karl Marx, témoin intègre et clairvoyant du matérialisme inhumain d'un monde qui ignorait la foi et sa libre puissance de renouvellement et de création». Faut-il conclure que M. Légaut, plus discret, est resté pour Mounier un inconnu ? La question est posée aux amis d'Emmanuel Mounier comme aux anciens du groupe historique de Marcel Légaut, ainsi qu'aux lecteurs de QN.

Inversement, M. Légaut n'a pas ignoré la fondation d'Esprit par E. Mounier en 1932, puisqu'il y fait référence dès l'introduction de *La communauté humaine* : «Le groupe dont elle est l'organe semble être actuellement le mouvement de beaucoup le plus intéressant qui se propose un tel travail de synthèse». Les points de vue développés notamment par Émile Poulat, Étienne Fouilloux et Régis Ladous sur cette relation lors du colloque de Lyon en novembre 2000 et repris dans les Actes du colloque, ainsi que les écrits de Thérèse De Scott à ce sujet, apportent une première réponse à la deuxième interrogation. Leurs points de vue sont homogènes et convergents. Comme le dit Émile

Poulat, «toute la personne, l'œuvre, l'évolution, l'itinéraire de Marcel Légaut se retrouvent déjà dans ces livres» cités ci-dessus, auxquels il faut ajouter *Prières d'un croyant* (1933).

Marcel Légaut baigne alors dans un univers éminemment religieux, il est entouré de religieux de tous ordres, il est très peu touché par la première guerre mondiale. Les graves questions économiques, sociales et politiques de l'époque jusqu'en 1940 le préoccupent apparemment peu. Les tragédies du monde extérieur ne l'affectent guère, comme s'il en était préservé. Dans ses trois premières œuvres, il s'est complètement affranchi des contingences de lieu et d'espace. Il théorise ce qu'il croit de sa religion, de son Dieu et de Jésus qui est son modèle de vie. Sa visée est spirituelle à partir du religieux. Il commence une œuvre de fond, dont les maîtres mots sont intériorité et fidélité.

Emmanuel Mounier sort aussi d'un milieu très catholique mais s'oriente vers la philosophie. Il est reçu second à l'agrégation derrière Raymond Aron, dont c'est aussi le centenaire et dont la pensée et les écrits sont toujours d'actualité. On retrouve chez Mounier les mêmes influences et les mêmes amitiés, Jacques Chevalier, Henri Guitton, Jacques Maritain, Étienne Borne, Teilhard de Chardin, Gabriel Marcel, et bien d'autres... Avec *La pensée de Charles Péguy*, Emmanuel Mounier se situe d'emblée dans le temporel et le politique. À 28 ans, c'est un chef de file, en «rupture entre l'ordre chrétien et le désordre établi». Sa visée est aussi spirituelle, mais à partir du politique et du social. «Notre action politique est donc l'organe de notre action spirituelle, et non l'inverse». Il s'est prématurément épuisé dans cette tâche, jusqu'à 45 ans. La défaite de 1940 les bousculera tous les deux, Légaut certainement plus que Mounier, davantage préparé à affronter «l'événement, notre maître intérieur». C'est en montant aux Granges et en consentant à descendre dans l'échelle sociale que Marcel Légaut acquiert, à contre-courant de son milieu, sa vraie crédibilité spirituelle, religieuse, mais aussi sociale. Se faire berger à 40 ans est hautement symbolique, en parfaite concordance avec le message évangélique et les Béatitudes.

À l'heure de l'interdépendance des civilisations, des nations, des classes sociales, et de la globalisation des échanges économiques à l'échelle de la planète, la relecture de *La communauté humaine* a quelque chose de vivifiant, voire de prophétique. C'est une vision pacifiée et idéale des rapports humains, tout empreint de l'optimisme teilhardien du *Phénomène humain*, écrit la même année. C'est en tant que «professeur à la Faculté des Sciences de Rennes», que M. Légaut a écrit ce troisième livre. Le sous-titre «Essai de spiritualité sociale» confirme son désir de développer une pensée sociale globale, en tant que scientifique, également croyant, à l'instar de Teilhard de Chardin à partir de la paléontologie. Dans l'essai de Légaut, l'homme est au centre de la réflexion, comme chez Marx qui exaltait «l'homme nouveau» qui surgira de la chute du capitalisme poussé aux limites. C'est en quelque sorte le brouillon de *L'homme à la recherche de son humanité*, édité après 33 années vécues dans la commune humanité. La fin de l'ouvrage contient déjà l'essentiel des interpellations que Légaut formulera plus tard dans le même élan vis-à-vis des chrétiens dans *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* et vis-à-vis de son Église dans *Mutation de l'Église et conversion personnelle*.

2005

Sullivan parle de Marcel Légaut

Musset Jacques
QQN N° 182

On se souvient de l'article de Jean Sullivan (alors abbé Lemarchand) dans le journal Dialogues Ouest de mars 1951 sur Marcel Légaut venu à Rennes prononcer sa célèbre conférence *Confession d'un intellectuel*, objet du premier chapitre de *Travail de la foi*. On connaît moins les pages 295-96 du dernier roman de Sullivan *Quelque temps de la vie de Jude et cie* (1979) où l'écrivain breton reparle de Marcel Légaut sans le nommer. Nul doute que ce soit le berger des Granges qui soit mis en scène au moment où il publie, entre 1970 et 1975, ses œuvres majeures. C'est dire que Sullivan lisait Légaut, se sentait en connivence profonde avec sa pensée.

Vers ce temps, la religion connut une effervescence. Intellectuels, clercs en vue, académiciens renforcèrent les indices des télévisions, radios en débattant de la foi. Les uns agriffés au passé dans un refus évident de leur propre mort; d'autres pariaient sur la modernité, le socialisme; d'autres mettaient résolument leur «chaise au milieu»; d'autres enfin, les brouillons lyriques, compensaient l'absence d'idées par l'exaltation des sentiments, oscillant d'une thèse à l'autre selon les circonstances, l'important étant de coller à l'actualité. La presse s'emplit de tribunes, pages

spéciales. Des mois durant témoignages et confessions pullulèrent. Les personnalités y allèrent de leur plume. C'était sans nul doute une excellente technique journalistique qui permettait de meubler les mois creux, quand le théâtre politique faisait relâche. Seul un universitaire qui avait quitté les pâturages sclérotiques de l'Alma Mater pour paître des moutons en montagne osa écrire que ces témoignages étaient spirituellement un non-sens. Car qu'est-ce qu'une confession de foi, sinon une manière d'être, des actes de la vie, le don du sang ? (Il retardait, c'était déjà bien de donner son encre). Ou alors, une œuvre issue du corps et de l'esprit, un corps de formes sensibles ou de mots, qui laisse se dire, pour ainsi dire à l'insu de son auteur, un choix, un amour. Mais on n'écrit ni ne peint dans un journal : on explique, on justifie, on a des opinions, on change de place les wagons du train des idées, allez, roulez... Cet exilé était injuste. Car cette colique édifiante avait l'avantage de révéler ce qui est : le vide intérieur d'une partie des croyants de ce temps qui ont mis la conscience religieuse dans leur tête et qui vont d'une théorie et d'une synthèse à l'autre, au hasard des succès organisés de l'édition et de la publicité, tantôt un Maître, l'autre, tôt démodés, disparus, mais qui permettent à beaucoup d'être réconfortés en croyant vivre une aventure spirituelle, alors qu'ils sont sans cesse projetés hors d'eux-mêmes.

En cette «année Sullivan en Bretagne», marquant le vingt-cinquième anniversaire de sa mort et le vingtième de l'Association des Amis de Jean Sullivan, il est bon de rappeler le lien spirituel qui unissait l'auteur de *Matinales* à l'homme qui n'a cessé d'être à la recherche de son humanité.

2005

Marcel Légaut

Émile Poulat

ou les ruminations d'un solitaire

La question religieuse et ses turbulences au 20^{ème} siècle, Berg International 2005, pages 275 à 281

Il y avait les solitaires de Port-Royal-des-Champs, dans la vallée de Chevreuse, et maintenant, sur le site, le Musée national des Granges. Il y aura eu, trois siècles plus tard, le solitaire des Granges, un hameau perdu et abandonné de la Drôme, à mille mètres d'altitude, où, renonçant à sa position et à son enseignement universitaires, Marcel Légaut s'établit en 1943 avec sa famille et ses moutons, pour y mener une vie de travail, de prière et de réflexion.

Quand ses enfants seront en âge scolaire, il se partagera entre les Granges et l'ancienne abbaye de Valcroissant, dans la vallée. Vingt ans d'enfouissement avant que, sans autre ancrage, il prenne son bâton de pèlerin pour offrir à tous vents les fruits de sa rumination. Une audience d'abord restreinte, mais étonnante au bout du compte, favorisée par ses nombreux ouvrages. Une vie hors normes sociales de pieux et laborieux laïc, méditativement penché sur l'avenir du christianisme, au sein d'une culture qui l'attaque à la racine et lui-même sous le poids d'un passé qui le ligote et l'étouffe.

Marcel Légaut aura presque traversé le siècle, 1900-1990. Famille unie, parisienne et catholique pratiquante. Un père exigeant, professeur de mathématiques au collège Chaptal; studieux, appliqué, le fils sera matheux et enseignant. Trop jeune pour être mobilisé pendant la guerre, il réussit Polytechnique en 1919 mais vise l'École normale supérieure - la rue d'Ulm - où il est admis l'année suivante. Agrégation, un an de service militaire, et puis, le 5 juin 1924, soutenance de sa thèse de doctorat *Sur les systèmes de points. Application aux courbes gauches algébriques*, 100 pages, accessible à la Bibliothèque nationale. La carrière universitaire lui est ouverte (Nancy, puis Rennes jusqu'en 1940), mais, paradoxalement, là s'arrête sa production scientifique. Tout Légaut est là, et c'est ce qu'il faut expliquer.

Aucun doute n'est possible : il appartient viscéralement à ce monde enseignant, sans distinction d'ordre et même, chez cet artilleur, avec une préférence pour ses fantassins. Il pourra le quitter sans jamais s'en séparer, mais à sa façon très personnelle. Il appartient à la génération qui a forgé le mot "tala" (abréviation de «talapoin», moine bouddhiste, ou, selon une étymologie facile et humoristique, de «celui qui va-t-à la messe»), pour désigner les professeurs et instituteurs catholiques de l'enseignement public, ceux dont la diaspora forme la «paroisse universitaire». Il en sera une figure connue, mais aussi un drôle de paroissien, faisant véritablement chapelle à part.

Ce n'est pas désir de se singulariser, mais bien vocation singulière et conception originale de la position du chrétien dans notre société. Les "talas" se perçoivent comme des professionnels à part entière dans un milieu laïque qui se partage entre indifférence et hostilité à l'Église catholique, voire à toute forme de religion. Leur souci n'est pas seulement de préserver leur foi dans ce milieu défavorable, ni même de la vivre en profondeur, mais de faire admettre leur différence aussi bien dans

et par l'Université que dans et par l'Église. Légaut n'a jamais partagé cette militance. Sa préoccupation est autre, et elle est neuve, même si, ce n'est pas le lieu de le montrer, en son temps, elle n'est pas isolée. Il s'inscrit dans un mince courant qui cherche sa voie : comment mener une vie religieuse intense dans un monde laïque par définition et dont les préoccupations sont ailleurs, sans pour autant adopter l'une des formes traditionnelles reconnues et encadrées par l'Église ?

On ne parlait pas encore d'instituts séculiers, ni de "moines dans la ville". Légaut s'est toujours pensé et voulu dans l'Église, mais aux frontières ou à la marge du monde catholique, affichant une indépendance de "free lance", sans connaître grand-chose au départ de ce monde nouveau pour lui et de sa culture. En ce sens, on peut penser aux premiers prêtres-ouvriers mais, à leur différence, il ne s'identifiera jamais à ce monde qu'il a choisi et jamais il n'en partagera les valeurs, les rêves, les combats. Il y vivra un peu comme un corps flottant et, quand il voudra toucher terre, il se mariera et se fera berger. Il est véritablement l'homme de l'entre-deux, dans la position la plus inconfortable qui soit. À la différence des "modernistes" et des "progressistes", il ne donne aucun signe de trouble ou d'écartèlement. Son projet n'est pas de surmonter ou, tout au moins, de réduire le conflit politique et culturel qui déchire "les deux France". Il le traverse un peu comme Fabrice à Waterloo ou comme l'innocent aux mains nues. Sa vie sera un long test de ce qu'il en est autour de lui et de ce qu'il y a en lui, en deçà de tout volontarisme à la Loisy ou à la Sangnier. Ainsi en viendra-t-il à symboliser à la fois le modernisme et le progressisme dans l'Église.

Ses amis pourront penser que je force le trait. Mais non, lui-même en convenait, écoutons-le : «Je suis né enfant de chœur et j'ai passé ma vie à enlever les oripeaux de la fonction» (*Patience et passion d'un croyant* p. 51). Un enfant de chœur, c'est toujours l'entre-deux, un jeune laïc habillé d'une soutane qui lui ouvre le chœur mais n'en fait pas un clerc. Reste l'autre face de Légaut, sa capacité de rayonnement unie à cet effort de dépouillement.

À la rue d'Ulm, il avait fait partie du groupe "tala", sans jamais s'y sentir pleinement à l'aise. Il en avait connu l'aumônier, M. Fernand Portal, un religieux lazariste qui avait été touché par la crise moderniste et qui œuvrait au rapprochement entre catholiques et anglicans (*Monsieur Portal et les siens* de Régis Ladous). Il entrera peu à peu dans son intimité et sera le légataire de sa bibliothèque. Un moment, il sera attiré par le sacerdoce, puis y renoncera et, avec quelques amis, fondera une communauté laïque de vie religieuse où la prière et la méditation tiennent une grande place. Celle-ci sera le noyau et le tremplin de son entreprise. Très vite, on en parlera comme du "groupe Légaut".

Comment ne pas évoquer ici la thèse de Jean-Louis Loubet del Bayle, publiée en 1969, sur *Les non-conformistes des années 30* ? Il se limitait aux engagements politiques mais il y a matière à une thèse parallèle sur les engagements religieux, même si certains associent ces deux formes. Comme aujourd'hui, toutes les initiatives qui ont alors profondément renouvelé le catholicisme français manifestent bien un non-conformisme de fait, sinon d'intention, qui ne se confond pas avec ce qu'Henri Desroche a diagnostiqué comme un "non-conformisme religieux" massif au sein d'une population française massivement catholique devant les prescriptions de la hiérarchie catholique. Le fruit de cette expérience communautaire, ce sera trois livres dont les titres intriguent. Le premier s'intitule *Prières d'un croyant* (1933), écrit avec la collaboration discrète de son ami Jacques Perret et publié par Étienne Borne; il fait inévitablement penser aux *Paroles d'un croyant* (1834) de Lamennais, un siècle plus tôt. Le second, *La Condition chrétienne* (1937), semble faire écho, quatre ans plus tard, à *La condition humaine* (1933) de Malraux : un temps où, sans se parler, on se répond d'un bord à l'autre. Le troisième, *La Communauté humaine* (1938), à la veille de la seconde guerre mondiale, à l'heure où commence dans le milieu catholique la fortune du mot "communauté", est un rappel à l'unité du genre humain, menacée au premier rang par le culte de la race ou la lutte des classes. En accord avec l'encyclique *Mit brenender Sorge* contre le nazisme, mais en décalage avec l'encyclique *Divini Redemptoris* sur le communisme athée (1937), il le dédie «à la mémoire de Karl Marx, témoin intègre et clairvoyant du matérialisme inhumain qui ignorait la foi et sa libre puissance de renouvellement et de création». Timides audaces à nos yeux, mais audaces alors risquées. Marcel Légaut bénéficiait heureusement de la sympathie et de la protection du cardinal Verdier, archevêque de Paris, qui avait tenu à préfacier personnellement les *Prières d'un croyant*.

Le "groupe Légaut" échappera à la spiritualité militante de l'Action catholique qui se développe en ces années. Il sera profondément marqué par la tradition spirituelle de l'École française du 17^{ème} siècle, à laquelle appartenait M. Portal et dont l'abbé Bremond s'était fait l'historien chaleureux, celle qui avait cours dans tous les séminaires de France. L'intériorité y prime l'action et la personnalité l'emporte sur l'organisation, le projet, l'encadrement. À l'heure des grands mouvements, Légaut se suffit d'un réseau d'amis. La petite communauté éclatera à mesure que chacun des membres fait sa vie, sans que le

réseau la remplace.

C'est alors, en 1940, que Légaut décidera de rompre avec ce passé. À son tour, il se mariera, obtiendra sa mutation à la Faculté des Sciences de Lyon, en zone libre, et préparera son installation aux Granges de Lesches, dans le Diois (Drôme), où il se fera berger. Ce n'est pas le retour à la terre mais le retour à la nature. Il ne perd pas tout contact avec ses amis mais il faut aller jusqu'à lui et c'est une véritable expédition. C'est bien un temps de solitude et d'enfouissement, près de trente années. Au travail des mains s'ajoute ce qu'il appellera en 1962 *Le Travail de la foi*.

Alors commencera sa troisième vie d'adulte, celle du Légaut connu par ses livres et ses conférences, son béret et son bâton de voyageur. Elle débute en 1970-71 avec son *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, que des maisons d'édition ont séparée de sa première partie, *L'homme à la recherche de son humanité*. Elle se poursuit avec des titres comme *Mutation de l'Église et conversion personnelle* (1975), *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie* (1980), *Croire en l'Église de l'avenir* (1985), *Un homme de foi et son Église* (1988), *Passion de l'Église*, réflexions d'un chrétien, 1970-1989 (posthume, 2000), en tout une vingtaine de volumes.

Cette œuvre atteste et permet de suivre une évolution religieuse très personnelle à deux étages, l'Évangile et l'Église, On y perçoit la double influence de Loisy, qu'il a lu trop tard pour le rencontrer, et de Teilhard de Chardin, qu'il a connu et lu en polycopiés. Il revient sans cesse à l'évangile, sans se détacher de l'Église, «notre mère et notre croix». Deux prêtres lui sont proches, sensibilisés à la crise moderniste, l'abbé Christophe Gaudefroy (1878-1971), professeur de minéralogie à la Faculté des Sciences de l'Institut catholique de Paris depuis 1919 et le P. René d'Ouince (1896-1973), jésuite, qui sera directeur des Études de 1936 à 1952 (avec l'interruption sous le régime de Vichy). Ce qui se passe dans le catholicisme français ne semble guère l'attirer, ni même l'intéresser. Son regard est ailleurs à la source et devant lui.

Quelle pouvait donc être la culture de ce scientifique pur, féru en sa jeunesse de sa supériorité sur les littéraires ? Quelles ont pu être ses lectures ? Sa chance, incontestablement, fut la bibliothèque de M. Portal, plus importante que ce qui a pu s'y ajouter par la suite. Jean Guitton, le philosophe et l'artiste, le jugeait de petite culture. Marcel Légaut lui-même disait qu'il avait peu lu, que ses lectures lui avaient peu apporté, que les livres sérieux étaient rares et qu'il préférerait relire les œuvres importantes plutôt que de se disperser. Ses livres eux-mêmes ne s'encombrent guère de références. Il semble pourtant qu'il ait lu beaucoup plus qu'il n'en convenait, tout au moins jusqu'à son exode rural, et qu'il ait beaucoup vécu sur son passé. Sinon, comment expliquer ses jugements péremptoirs sur les exégètes actuels qui ne citent plus Loisy, ou sur le lourd passé de l'Église ? Marcel Légaut était un homme simple devant des problèmes compliqués et conflictuels. Il a toujours exprimé sans détours ce qu'il pensait au point où il en était. Il pouvait apparaître exemplaire par sa vie sans l'être par sa pensée et chacun pouvait le lire à travers ses lunettes. Ses amis l'ont-ils tous compris de la même manière, ou ont-ils pris appui sur lui pour suivre chacun sa vie ? Une chose est sûre, il s'est pensé et il a été perçu comme un maître spirituel mais il n'a jamais été un chef d'école et il n'a fondé aucune école de pensée. Il s'est contenté d'être un éveillé, qu'ont entendu des esprits fort différents.

Il nous faudrait une thèse sur le rôle de l'incompréhension mutuelle au sein du catholicisme français depuis un siècle. Après Loisy et Blondel, Légaut en offre un bel exemple. En témoignent ses entretiens avec le P. François Varillon, jésuite lyonnais, réputé ouvert et accueillant. «Pourquoi ai-je accepté ce débat ? » se demande-t-il en 1978 avant de l'entamer. «Parce que je me sens à la fois très proche et très lointain de Marcel Légaut». Voilà qui est dit et, si j'ajoutais mon grain de sel, j'avancerais que je me sens très proche et très lointain de l'un autant que de l'autre. Mieux vaut en être conscient si l'on ne veut pas trébucher. Leur débat s'engage donc. (Légaut) «Mais vous n'avez pas compris ce que je voulais dire». (Varillon) «Vous m'objectez ceci mais vous ne comprenez pas, ce n'est pas ce que j'ai dit». (Légaut) «Nos deux cheminements sont sur le même chemin mais en sens inverse». Soit, mais à quel point de la route en sont-ils ? S'ils se sont déjà croisés, ils n'ont aucune chance de se rencontrer. (Légaut) «Je crois pouvoir dire que pas à pas nous nous rapprochons l'un de l'autre à petits pas certes». Il y a donc un espoir vite brisé. (Légaut) «Vous descendez de Dieu et moi je monte de l'homme». On se croyait à l'horizontale et on se trouve à la verticale. (Varillon) «Ah ! mais pas du tout ! Vous savez, moi, je ne descends pas de Dieu comme vous le pensez, moi aussi je pars de l'homme».

Entre Jean Guitton et Marcel Légaut, cela ne passait pas mieux mais, au moins, on en saisit la raison. Le premier, c'était le héraut de M. Pouget, un lazariste, confrère de M. Portal, qui le tenait en piètre estime, et de qui le second tirait la substance de son savoir.

J'ai connu Marcel Légaut, en 1939, par ses premiers livres, bien avant de l'avoir rencontré. Il m'a connu

plus tard, en 1962, par ma thèse *Histoire, dogme et critique dans la crise moderniste*, quelques années avant notre première rencontre. Celle-ci a occupé son été aux Granges, avec le P. d'Ouinca qui avait pris d'abondantes notes aujourd'hui perdues ou détruites. J'ai recueilli, beaucoup plus tard, l'écho de leurs conversations que je ne soupçonnais pas. Guy Lecomte, fondateur et président après sa mort de l'Association culturelle Marcel Légaut, nous avait fait rencontrer une première fois à Dijon, puis avait eu l'idée d'un entretien entre nous sur France-Culture. L'enregistrement eut lieu à Paris le 13 novembre 1978. Il n'aboutit pas et tourna court. Nous pouvions avoir tous deux la même expérience, la même connaissance, la même sensibilité devant la crise moderniste et ce qui s'était alors passé. Cela ne suffisait pas. De toute évidence, pour le sociologue que j'étais, pour le spirituel qu'il était, le mot "modernisme" n'avait pas les mêmes résonances. Ce que je pouvais dire ne l'intéressait pas en profondeur. Ce qu'il disait me touchait mais ne me suffisait pas. Nous n'avons pas réussi à nous rejoindre. Il a dû en être pareillement avec Édouard Le Roy, mathématicien et philosophe, successeur de Bergson au Collège de France, ami proche de Loisy et très proche de Teilhard de Chardin. Étais-je trop jeune ou trop intellectuel pour lui ? Peut-être mais la difficulté entre nous était autre. Elle ne tenait pas à l'appréciation de la méthode historico-critique appliquée à l'exégèse biblique, passage nécessaire pour la culture catholique, en dépit de prétentions abusives qu'elle n'était pas en mesure d'honorer. En réalité, nous ne vivions pas dans le même temps, nous n'étions pas sur la même échelle du temps. Pour une fois, il manquait cet entre-deux auquel j'étais ancré, ce présent immédiat de l'Église entre les deux grandes ombres de son passé et de son avenir.

Marcel Légaut s'est comporté toute sa vie en catholique fidèle et en libre croyant. Charisme en moins, c'est une espèce moins rare qu'on ne pense et plutôt en voie d'accroissement. S'il faut en faire le bilan personnel, je suivrai volontiers Étienne Fouilloux. «Que reste-t-il donc au terme du parcours ? Une vie vraiment humaine comme fondement de tout; Jésus débarrassé de certains échafaudages doctrinaux; l'Église mais pas dans ses structures actuelles; Dieu à n'en pas douter mais certainement pas comme avant» (*Quand renaît le spirituel*, p. 84).

2005

Marcel Légaut, témoin d'un avenir

Thérèse De Scott
Études, avril

Un dimanche de 1970, lisant dans la chaleur moite de Kinshasa le numéro d'octobre des *Études*, j'ai découvert un article signé Marcel Légaut, "La passion de l'église, réflexion d'un chrétien sur la crise de l'Église catholique en France". Ce texte m'avait émue et étonnée. J'appris par la suite que son auteur venait de publier un double ouvrage qui remuait le lectorat chrétien, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* aussitôt suivi de *L'homme à la recherche de son humanité*. Cinq ans plus tard, après la parution de *Mutation de l'église et conversion personnelle* et surtout d'un livre d'entretiens avec Bernard Feillet, j'ai pu vérifier combien la pensée de Légaut faisait corps avec sa vie et son engagement.

Comment classer les deux ouvrages des années 70 ? Le mot "témoignage" suffit à peine. Le mot "psychanalyse" vient presque aux lèvres. Car l'un et l'autre livres explorent en profondeur des complexités humaines, les unes singulières, les autres séculaires. Dans le tome I, un homme s'explique sur son propre combat pour devenir soi en se dégageant, par la foi, des évidences que conforte la croyance idéologique. Avec le tome II, l'auteur mène une enquête personnelle sur les origines du christianisme et les fondements d'un malaise qui mine aujourd'hui le christianisme occidental, vu à partir de la France.

Pourquoi avait-il écrit ces 800 pages à contre-courant de l'euphorie post conciliaire de Vatican II et sans la moindre attention aux turbulences de "mai 68" ? Pour être au clair avec lui-même, jugeait-il tranquillement. Mais nous, ses nombreux lecteurs, pourquoi avons-nous reçu ces livres avec un véritable engouement, tempéré il est vrai par quelques perplexités ? Sans aucun doute, parce qu'ils invitaient chacun à "voir et comprendre", par comparaison, quelque chose d'essentiel dans son propre chemin d'humanité. Et que, sur le christianisme, l'auteur s'autorisait une relecture lucide du passé qui s'ouvrait sur une anticipation de l'avenir. Mais surtout parce que la question de fond de ces deux livres était la même : que deviennent la foi et les croyances dans notre modernité occidentale ? Quelle est la nature propre de la foi ? Ces deux livres ont été l'amorce de ma rencontre personnelle avec Marcel Légaut. Entre 1978 et 1990, je l'ai longuement interrogé. En l'écoutant, je cherchais à entrevoir ce qu'il voyait, à pressentir ce qui l'émouvait; j'entendais l'aveu de ce qu'il appelait sa "mission", tenue coûte que coûte dans la foi et la fidélité. Ces deux maîtres-mots de sa perception de la vie chrétienne

formaient le fil conducteur de son œuvre. Sa mission éclairait d'une lumière secrète la totalité de son itinéraire.

Comment le chrétien Légaut en était-il venu à proposer ces vues neuves, perturbatrices, mais qui semblaient rendre un son si juste ? Où découvrir la raison et l'amorce de ce qu'il appelait audacieusement une "mutation" de l'Église ? En quoi consisterait cette conversion personnelle suggérée avec insistance en filigrane de tout ce qu'il disait ? Marcel Légaut était-il un "mutant" plutôt qu'un dissident ?

Dans les méandres de sa longue vie, Légaut reconnaissait deux étapes de trente ans chacune. La première, heureuse, se situait avant-guerre; elle s'était achevée pour lui dans un sentiment de radicale insatisfaction concernant ce qui lui était le plus cher : l'Église, sa doctrine, la société, le groupe de ses amis. L'autre étape avait commencé après son retour à la terre. Il y discernait un "second appel", essentiellement religieux mais autre que celui qui avait suscité sa "militance" chrétienne antérieure. Pour différentes raisons, cette étape avait été difficile. À la charnière de ces deux périodes, il avait connu un temps de crise intérieure, que la vie laborieuse des Granges ainsi que l'expérience familiale avaient aidé à traverser. Plus tard, par delà le sentiment obscur d'un échec "à la dimension de la vie", était venu le temps des fruits. Le meilleur de son œuvre, en effet, Légaut l'a donné au temps de la vieillesse.

Il repérait aussi deux ruptures décisives. Celle de 1940, lorsqu'il avait quitté Paris puis l'université pour se faire paysan et berger, semblait si évidente que d'aucuns ont jugé depuis qu'il y avait eu deux Légaut, celui de la Drôme ayant cessé de ressembler à celui de Paris. L'autre rupture, disait-il, était celle qui l'avait tiré de sa ferme, en 1970, au moment où le succès de ses livres l'entraînait dans une vie itinérante, riche en communication et en rencontres personnelles. Ses tournées en France et à l'étranger, ses contacts répétés avec des groupes divers, concrétisaient son expérience d'Église comme celle d'un homme de terrain. Lors de ses retours parmi les siens, les premiers jours, le sentiment d'y être devenu presque un étranger l'étreignait. Cependant, sous ces ruptures apparentes, la continuité bien réelle n'avait pas fléchi. Elle était, ainsi qu'il l'exprimait alors dans une de ses *Prières d'homme*, «ténacité et persévérance à travers les temps et les lieux, dans la fidélité à sa voie».

Le thème de l'itinéraire conjugué à celui de l'activité du souvenir est une donnée axiale de la pensée de Marcel Légaut. Pour lui, "voir" d'un regard global l'unité et l'unicité de sa propre vie signifiait aussi "écouter", "penser" ces choses, "contempler". Ce "voir" émanait de la totalité de son être. Ressaisir ainsi le fil invisible de sa vie était un acte de discernement, d'interprétation et de dégagement «au-delà du faire et du paraître, hors des plaisirs et des souffrances, des désirs et des projets, des soucis et des angoisses». Prise de conscience de l'essentiel de ce qu'il avait vécu et préconscience des potentialités de son avenir, cette activité d'attente et d'attention se nourrissait de l'espérance fondamentale enracinée au cœur de l'être humain. Elle entraînait, sans qu'il l'ait précisément cherché, en convergence avec les besoins du temps.

Le croyant Légaut reconnaissait dans ce mouvement intime une Présence et une Action à l'œuvre dans ses initiatives les plus personnelles. Cette motion, animée d'une sorte de vibration affective, était le vecteur d'un appel qui lui était personnellement adressé. «Il y a toujours eu dans ma vie, disait-il, un dialogue. Je croyais au dialogue. Je pense que le "tu" et le "je" de la prière, tout en étant de la même bouche et de la même tête, sont d'origine différente», précisait-il. À cet appel correspondait ce qu'il nommait «l'exigence intérieure qui s'élève du cœur». Celle-ci était plus qu'un "devoir-faire" ou même un "devoir-être". Elle ne relevait pas seulement de la vie de simple moralité; elle était la manifestation de la vie spirituelle. Le croyant Légaut y décelait la trace de l'Action divine, ce qu'en d'autres termes un prophète d'autrefois avait nommé "un bruissement de fin silence". Le chrétien Légaut y reconnaissait cela même qui l'animait et la mission de Jésus, son Maître.

Lecteurs familiers ou bien auditeurs de jadis, nous avons en mémoire la petite phrase de Légaut toute de rigueur presque sèche tant elle cerne au plus près les mystérieuses pulsations de cette vie intérieure, «une action en moi qui est de moi, qui ne peut pas être sans moi mais qui n'est pas que de moi». Comme telle, ajoutait-il, cette action n'est pas à la disposition en tout temps car elle est aussi de Dieu. On le voit, l'essentiel ici est dans la suggestion de cet indicible "presque rien". Comme est un "presque rien" la discrétion que le croyant de la modernité, parfois lassé du travail somptueux de la théologie, reconnaît comme le sceau du divin sur son existence.

Puisqu'elle est vie, la vie spirituelle est mouvement, actif et passif. Elle est histoire. Plus précisément, elle est un "devenir soi", c'est-à-dire une voie singulière d'accomplissement. C'est aussi pourquoi le thème de "l'itinéraire" ou du "cheminement" est devenu pour Légaut la base même de sa manière de comprendre et de dire la vie de foi. La vie chrétienne, en effet, même si elle se confond dans ses débuts

avec la transmission et la mise en pratique d'un enseignement doctrinal ou catéchétique sur la condition humaine et les fins dernières, n'accède à sa réalité propre que par la recherche, à mener par chacun, du sens de sa propre vie.

Cette recherche est invention autant que découverte, création au cœur d'une tradition. Les mots que Légaut retient pour le dire sont des mots qui expriment un mouvement actif, "adhésion de foi", "appropriation de l'événement", "affirmation de valeur", approche et accueil de l'autre", "ouverture au réel"... Relisons quelques titres et sous-titres de son livre de 1980, *Devenir soi*, et nous constaterons qu'ils sont choisis selon cette dynamique exprimant non pas une méthode d'enseignement ni une technique d'investigation, mais une démarche. Comprendre sa vie est une opération menée par l'homme en marche et qui se risque à méditer sur son existence, dans sa réalité concrète.

Les textes de méditation jalonnent l'œuvre entière de Légaut, qu'il s'agisse de sa propre histoire ou de celle des Églises chrétiennes. Une relecture de plusieurs d'entre eux met en lumière la figure de pionnier, du penseur et du sage. Par exemple, en 1938, dans son livre *La communauté humaine*, qui est un essai de spiritualité sociale, il dresse un portrait épique du pionnier de l'action évangélique. Il y dessine en filigrane les figures de Fernand Portal, du Père Teilhard de Chardin, de Jésus et peut-être de lui-même, tel qu'il s'espérait dès ce temps-là. D'autres textes de la maturité, l'un de 1950, l'autre de 1957, décrivent la mutation difficile de l'universitaire devenu berger, comme aussi la montée abrupte du croyant vers le réel de la condition humaine commune à tous. Enfin d'autres pages profondes évoquent la venue de Jésus dans l'existence de son futur disciple. Ces divers essais montrent que paroles vraies et pensées justes sur la vie de foi émanent d'un vivre-vrai avec soi-même et avec autrui; elles ouvrent ainsi sur une intelligence plus profonde de la vie de Jésus, compris comme un difficile itinéraire de fidélité.

Pour une inversion décisive

Ce genre de démarche méditative, qui se propose de conjuguer science et sagesse, forme le socle et l'articulation de ce livre que Légaut nous offre au seuil du XXI^e siècle, pour que, nous éveillant davantage à notre humanité, nous nous engageons dans ce nouveau travail de la foi. Le discernement qu'il propose dans *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie*, en explorant les relations interactives de l'intériorité et de l'extériorité, n'a rien d'une spiritualité du repli sur soi, ni d'une quête d'épanouissement. Il ose affronter le tragique de la vie; il ne s'applique pas forcément à en guérir les blessures; au contraire, il engage chacun dans une voie courageuse de lucidité, de patience et de foi. Dans ce livre, l'auteur élargit ses analyses de la condition humaine au-delà de la seule considération de son propre cas. Simultanément, en faisant réflexion sur le vécu de l'homme, c'est-à-dire sur l'être humain singulier considéré dans son environnement immédiat ou global, il délimite la base de ce qui autorise un discours sur Dieu. Il amorce ainsi un retournement décisif, l'inversion de l'axe de la réflexion chrétienne sur l'accomplissement humain, autre nom du salut. Il délaisse le pôle du "ciel" pour celui de la "terre". Mais il se garde bien d'en défaire le lien.

Que dit-il d'important ? Que le point de départ pour une approche du Mystère de Dieu en son déploiement est à situer dans l'approche du mystère de l'homme en son devenir, et non l'inverse. Son cadre de réflexion n'est pas "l'ordre surnaturel" en surplomb de "l'ordre naturel". Il a renoncé aux concepts antiques de la métaphysique chrétienne, de même qu'à tout projet d'un savoir absolutisé et sacralisé sur l'identité de Dieu, ne retenant, pour mieux en vivre, que la relation de communion entre le mystère de l'un et le Mystère de l'Autre.

"Devenir soi" est plus et autre chose qu'une "algèbre de la vie spirituelle". L'auteur y propose une nouvelle clef de lecture des Évangiles. Tantôt il dénonce les impasses d'une lecture fondamentaliste de la Bible; tantôt il met en évidence l'illusion des vues simplistes sur la providence de Dieu; tantôt il sous-entend qu'une exégèse savante, sans référence à la vie profonde du lecteur, est frappée de stérilité du point de vue spirituel. Le sujet croyant lit avec fruit les Écritures, notamment lorsqu'il accède à la lecture de sa propre vie. Pour de telles lectures, Légaut propose des outils. Son livre prend l'allure d'un prototype d'exercices spirituels, culturellement accordés à la modernité occidentale, à proposer aussi à d'autres que les seuls chrétiens. De plus, en mettant en évidence la diversité extrême des itinéraires humains, il invite la théologie à se mettre davantage à l'écoute de ce que beaucoup d'êtres humains sont aujourd'hui capables de dire et penser de ce qu'ils vivent et de ce qu'ils croient.

En 1981, il disait :*«Il y a dans ce livre bien plus qu'une recherche du sens de sa propre vie mais une anthropologie que je crois nouvelle car elle donne à l'homme une tout autre dimension que celle que la Loi (juive ou chrétienne) lui assigne par le rôle principal qu'elle prétend jouer auprès de lui. Il y a aussi une théologie qui s'efforce de ne pas se laisser bercer et berner par une "personnalisation" de*

Dieu qui ne me paraît pas plus compatible que l'omniscience et l'omnipotence que la religiosité naturelle lui accorde».

Cette anthropologie nouvelle est esquissée dans des textes de la même époque, de facture poétique, dans ces *Prières d'homme*, plusieurs fois rééditées depuis et traduites en quelques langues déjà. Quant à l'amorce d'une théologie, qu'il souhaitait seconde par rapport à l'anthropologie, on aura compris que, selon lui, des acquis conciliaires, d'une antiquité vénérable, sont à remettre en chantier.

Le choix d'inverser l'axe de la réflexion chrétienne, qu'elle soit doctrinale ou catéchétique, lui paraissait donc de grande importance pour la crédibilité des doctrines et la viabilité du christianisme lui-même. Il l'a réexprimé avec force dans son avant-dernier livre, *Un homme de foi et son Église* (1988). Cet ouvrage traite du changement dans les Églises. À mi-parcours des cinq chapitres, l'auteur fait surgir une question grave qui est aussi la pointe de l'ouvrage. Pour amortir le choc, il se borne à constater que nous sommes arrivés, après 2000 ans de christianisme, à une compréhension gravement incomplète de celui qu'a été Jésus. Ces 2000 ans ont développé les conséquences d'une dérive initiale. Ni trahison du message évangélique, ni erreur proprement dite, cette dérive était sans doute inévitable, voire nécessaire à la pénétration et à l'extension du christianisme dans le monde tel qu'il était. Aujourd'hui, les effets de cette dérive deviennent des obstacles : ils placent les croyants de ce temps devant le défi d'un nouveau commencement.

Je cite ces contre-propositions, jumelées avec trois constatations, après la phrase-choc initiale. Légaut se demande : *«Est-ce que, ensemble, en Église, nous autres chrétiens, nous ne nous serions pas trompés dès le commencement ?»* Il enchaîne : *«Au lieu de penser connaître vraiment Jésus, en expliquant sa vie et sa mort à partir du "plan de Dieu", tel que celui-ci était conçu dans la tradition d'Israël, n'aurait-on pas dû entrer dans l'intelligence de ce que Jésus avait eu à vivre en homme de son temps pour parcourir l'itinéraire spirituel qui lui a permis de devenir ce qu'il est maintenant aux yeux de ses disciples ? N'aurait-on pas dû aussi s'attacher à lui directement, d'être à être, sans au préalable avoir construit une christologie ? Et ultérieurement, au lieu de penser la divinité de Jésus à partir de la conception de Dieu qu'on avait alors en Israël, n'aurait-on pas dû procéder en sens inverse et faire l'approche du mystère de Dieu à partir du mystère de Jésus entrevu grâce à l'intelligence qu'on avait atteint de lui à travers ses comportements et sous l'influence du rayonnement de sa présence actualisée par un souvenir vivant et créateur ?»* (*Un homme de foi et son Église*, page 103).

Que dit Légaut en substance ? Que la catégorie juive du "plan de Dieu" sur l'histoire est devenue inopérante pour soutenir la foi de l'homme moderne car la présence de Dieu à l'histoire humaine s'est singularisée et intériorisée; c'est dans le "cœur" et l'existence de chacun que cette présence active se manifeste et se laisse décrypter; que l'itinéraire de foi et de fidélité de Jésus de Nazareth fait franchir à l'humanité un nouveau seuil d'accomplissement. C'est aussi pourquoi s'attacher à lui et s'engager à sa suite est plus important que d'énoncer et enseigner des théories sur l'être et la fonction de Jésus. Car le Nazaréen est le révélateur exceptionnel d'une expérience de Dieu jointe à une expérience de l'homme et des sociétés que ni la tradition d'Israël, ni les sages de l'antiquité n'avaient atteinte à ce point.

En conséquence, les temps sont mûrs, dans l'histoire de la religion issue de Jésus, pour «procéder en sens inverse» : prendre appui sur le «mystère que je suis» pour m'approcher du «mystère de Jésus» et faire ainsi l'approche du mystère de l'homme communiant au Mystère de Dieu dont Jésus lui-même vivait. En cela se dessine pour aujourd'hui la voie de l'accomplissement humain. Cette voie "mystique" existe depuis les origines dans la tradition chrétienne mais elle est, semble-t-il, restée marginale et peu fréquentée. Renouer avec cette tradition spirituelle en l'actualisant dans notre univers culturel occidental est une tâche que Légaut juge capitale et qu'il s'est donnée.

La tâche à entreprendre

Pour cette inversion de la démarche, Légaut s'est donné les outils d'expression : oublier des mots du vocabulaire religieux; en écarter délibérément certains autres; promouvoir quelques mots d'usage courant en les chargeant d'une signification précise, en relation avec la profondeur humaine. Lorsqu'on veut communiquer sur l'essentiel, il ne faut pas utiliser sans discernement les termes qui servent à la simple communication au niveau du général. Selon lui, la théologie se situait trop souvent du côté du discours général.

Toutefois, changer de vocabulaire ne suffit pas. La maîtrise de la phrase a toute son importance aussi. Il faut traquer l'à-peu-près, prévenir les malentendus, sans perdre la puissance de l'affirmation. De là ces amples phrases tout en nuances, en incises, en restrictions, en explications, qui rebutent tant le lecteur pressé, familier des messages elliptiques de l'audiovisuel, bercé par les facilités du langage

flou et mou d'une certaine littérature religieuse, ou bien encore longuement initié au langage et aux procédures, patinés par des siècles de controverses, de la théologie.

Au fil des ans, Légaut prenait conscience de ce qu'une étape nouvelle venait d'être franchie dans l'histoire de la pensée religieuse. De même, disait-il, que les sciences ont commencé à prendre leur essor lorsque, par méthode, elles ont mis à l'écart l'idée de Dieu comme cause des phénomènes, et qu'ainsi elles ont créé leurs propres méthodologies de découverte, de même, jugeait-il, la compréhension de la vie de foi ou vie spirituelle ne pourra progresser que lorsque, par méthode, on n'y mêlera plus les évidences non critiquées sur Dieu-Cause première de tout ce qui existe et Seigneur de l'histoire.

Marcel Légaut appelait de ses vœux la conversion personnelle des chrétiens comme une sortie de la médiocrité et de la passivité qui les rendaient pesants dans la vie des églises et freinaient la nécessaire mutation de celles-ci.

Le travail à entreprendre devra permettre l'émergence de prises de conscience critiques à l'égard d'anciennes manières de penser, de sentir, de dire et d'agir : des notions, des images, des représentations, des présupposés, des systématisations, des contradictions caractéristiques du monument du savoir théologique et de ses échantillons catéchétiques. Ce dégagement permettra de dépasser des conceptions fixistes de notre rapport au réel, de ne plus sacraliser ni absolutiser les formes d'un discours de vérité, pas plus que celles des institutions qui les proposent ou bien encore les imposent. Comprendre enfin que la pensée de la vie de foi a une histoire, que cette histoire n'est pas terminée, ni son langage clôturé.

Intellectuel de plein vent, croyant authentique et lucide, Marcel Légaut a mené jusqu'au bout, avec ténacité et courage, ce travail d'écriture et de communication qui porte la marque de ce que, sans rien écrire lui-même mais par toutes les rencontres de sa vie, Jésus, son Maître, a proposé d'universel : hériter d'une grande tradition spirituelle et s'en nourrir intensément, en critiquer les limites et les dépasser, l'ouvrir ainsi, en fidélité, sur les attentes et les besoins de l'humanité à venir.

Héritier d'un labeur immense, avec d'autres appelé à devenir l'artisan d'un avenir sans fin et le meneur d'un combat toujours recommencé entre le neuf et le vieux, tel se présente à nous, quinze ans après sa mort, Marcel Légaut. Ce combat, il le menait en présence et sous l'action de celui à qui, dans sa prière, il disait "Toi". Dans cette intimité prenait force une espérance de plus en plus réelle et cependant dépouillée d'espairs concrets. De cette espérance, il a porté témoignage jusqu'à ce que, rassasié de jours et défaillant en chemin, sur le quai d'une gare, il a silencieusement pris congé de nous.

Mais qu'en est-il de son héritage ? Héritier réaliste, exigeant et responsable, tel m'apparaît Marcel Légaut par rapport à la tradition chrétienne, particulièrement la tradition de l'église catholique où il a profondément ses racines.

"Réaliste" car il juge que, pour entrer dans l'intelligence de l'esprit fondamental du message et de la mission de Jésus, la méditation sur le passé chrétien est au moins aussi important, sinon plus important, que l'étude méditée des Écritures. En particulier, «l'échec rapide des renouveaux chrétiens et l'opposition que rencontre le christianisme auprès des hommes les plus vivants» permettent de découvrir les contradictions internes du christianisme qui font son originalité.

"Exigeant", voire sévère, Marcel Légaut ne réfléchit pas sur ce passé en prenant appui sur les seules ressources des sciences humaines ni même de la théologie, mais aussi à la lumière de sa propre expérience spirituelle et en homme de la modernité occidentale. C'est pourquoi, à la recherche intellectuelle et aux vertus de l'esprit critique, il joint la recherche par effort "d'intériorité", fruit et nourriture de la vie de foi.

"Responsable" quoique simple laïc sans mandat dans son église, il y a découvert son rôle et sa place, l'alerter sur sa mission aujourd'hui qui est d'aider les êtres humains dans leur singularité à s'approfondir par la prise de conscience du mystère que chacun est et vit en présence et sous l'action du Mystère de Dieu. À cette tâche, il s'est voué jusqu'à la fin, dès sa jeunesse.

Homme de son temps, avec la rigueur du scientifique et la finesse du spirituel, Marcel Légaut prend figure de témoin de l'Évangile dans le climat de sécularisation accélérée de l'Europe occidentale. Homme de foi et de fidélité, tout autant que chercheur courageux, il tente de comprendre ce qui s'est passé, ce qui se passe et meurt, ce qui s'efforce de naître. Il y a vingt ou trente ans, son discours heurtait ou inquiétait; ce ne devrait plus être le cas, maintenant que sociologues et historiens, au nom de leur science, le débordent par leurs diagnostics alarmants.

L'avenir du christianisme, il l'entrevoit sous le signe de l'alliance de l'essentiel et de l'indispensable. Indispensable : un effort doctrinal sans précédent et des réorganisations de structures de

gouvernement bien plus importantes que ce qu'a connu le passé. Indispensable, l'autorité, mais pas essentielle... Car c'est la vie spirituelle, inspirée par ce que Jésus a vécu avec les siens il y a 2000 ans et nous parvenant par la tradition du "cœur à cœur" qui donne sens et limites à l'indispensable.

Artisan, parce que non-spécialiste dans les registres du savoir qu'il utilise, ce penseur chrétien n'est pas du métier, certains le lui ont fait savoir, mais il en a. Comme tout artiste, c'est un créateur. On n'imité pas un créateur. Tout au plus, peut-il en susciter d'autres.

Utopie que tout cela ? Essentielle alors, comme en témoigna jadis, à l'heure de grandes mutations européennes, un Thomas More. Pour des raisons complexes, il l'a payé de sa vie. Celle de Légaut pourrait bien, en raison des désarrois du présent, se payer d'un long silence, au risque de l'oubli. L'avenir le dira.

2005

Témoignage : le refus

Guy Sohier

Importance des exigences de refus dans le cheminement spirituel

Si je me retourne vers mon passé pour mieux découvrir l'aspiration fondamentale qui a orienté ma vie vers ce que je suis maintenant, je perçois au départ une exigence vitale : le refus de me résigner à demeurer esclave de déterminismes qui pesaient sur moi, à perdre le goût et la possibilité de vivre humainement.

Cela passait inévitablement par des périodes de révolte et de désespoir mais, pour que cette exigence de refus s'avère positive à travers le temps, il fallait pouvoir accepter la réalité de ma condition, le lot qui m'était imparti. Cette réalité-là n'était pas à refuser : c'était moi. Elle était à accepter au moment où cela était possible, parce que les illusions protectrices, les apparences compensatrices, n'avaient plus leur raison d'être, grâce à des moments mystérieux de légèreté, de joie et d'espérance. C'est de cette réalité incontournable qu'il fallait partir, sans trop d'illusions, et évoluer vers un dépassement possible alors grâce à la découverte en soi d'exigences positives, d'appels qui me faisaient sortir de ma prison intérieure et me remettaient dans le circuit de la vie.

Ces exigences étaient comme provoquées par l'exigence de refus du départ.

Je commençai alors à créer ma vie dans les limites infranchissables qui étaient miennes et non plus à la subir uniquement. Ma voie était solitaire. Mais dans cette aventure où je me trouvais orienté sans en avoir conscience, ignorant le but vers lequel je me dirigeais à travers des étapes disjointes de ma vie, indirectement aidé par quelques amis, vivants ou morts, la rencontre de Marcel Légaut a été capitale. Il m'a révélé à moi-même. C'est ainsi que je retrouve dans ce texte concernant les exigences de refus, l'écho de ce que j'ai vécu au début et dont je n'étais pas capable alors de comprendre la portée future.

Texte de Légaut

Au départ, ce que j'ai vécu n'est absolument pas la conséquence de ce que j'ai voulu vivre mais ce que j'ai vécu, dans une certaine mesure, est bien un peu la conséquence de ce que je n'ai pas voulu vivre.

Pour moi, nous avons, au départ de notre vie, des refus qui sont plus intelligents que nos projets. Nous savons mieux ce qu'il ne faut pas faire que ce que nous voulons faire, parce que ce que nous ne voulons pas faire est un peu la conséquence de ce que nous sommes tandis que ce que nous voulons faire est, dans une très large mesure, la conséquence du milieu dans lequel nous nous trouvons. Cela peut être contre notre milieu ou par les besoins de notre milieu que nous sommes conduits à faire des projets. C'est plus en rapport avec la réalité fondamentale de ce que nous sommes que nous faisons des refus.

Une vie commence vraiment à être personnelle quand elle sait se refuser à certaines choses qui sont possibles, que les autres acceptent, qu'ils peuvent même désirer. Est-ce déjà un appel ? Peut-être. C'est quelque chose, en tout cas, qui nous est très personnel. Heureux ceux qui, au départ de leur vie, parce que cela ne convient pas, se refusent à ce que leur milieu leur propose et que beaucoup de proches acceptent et même désirent.

Et puis le vie se déroule, pas comme on l'avait pensé mais un peu orientée tout de même par les refus du départ. Ces refus n'ont pas simplifié la vie car se refuser à certaines directions, ce n'est pas d'emblée prendre des directions positives. La société nous offre des facilités de vivre qui, par certains côtés, nous protègent de certains vertiges, de certaines erreurs.

Nous n'avons pas voulu faire cela mais ce que nous avons fait n'est pas pour cette raison ce que nous avons à faire et nous nous apercevons que nous avons connu des dangers, nous avons connu des impasses, nous avons connu des vertiges, qui sont la conséquence de ce que nous n'avons pas voulu faire comme tout le monde. Mais alors, ce qui est singulier, le temps aidant, le regard intérieur

devenant plus perçant, plus intelligent, c'est que tout cela était nécessaire à notre maturation. Nous avons besoin de tomber pour savoir ce que c'est d'être debout.

Un autre aspect, c'est que, n'ayant pas fait comme certains l'ont désiré, nous avons été conduits à prendre une voie difficile, plus difficile par le fait même que nous n'étions pas aidés par notre milieu. En faisant ce que nous avons à faire, nous nous sommes singularisés au point d'atteindre une certaine solitude. Être à part n'est jamais une chose facile. Être aidé quand on est à part est une chose rare et, cependant, quand nous regardons notre passé, nous voyons que, chaque fois qu'une aide nous a été utile, une rencontre nous a été proposée. Chaque fois que c'était utile et de façon assez mystérieuse (je ne peux pas trop préciser), les événements n'ont pas été défavorables. Nous avons eu, à temps, une certaine compréhension des événements, une certaine possibilité de favoriser ou d'accueillir la rencontre avec l'autre, qui nous ont aidés à passer par des chemins difficiles et à éviter, autant que la chose nous a été donnée, des occasions de nous perdre. Ces refus étaient déjà les premières mises en marche de cette activité intérieure qui, petit à petit, développe, selon notre histoire, des possibilités que nous ne nous connaissions pas et qui nous étaient nécessaires, à la fois parce que nous avons à devenir et aussi pour l'œuvre inséparable de nous que nous avons à faire.

2006

Liberté
au sein de l'ACML

Guy Lecomte
Parvis N° 29, mars 2006

En présentant ici quelques échos de ce qui est vécu au sein de l'Association culturelle Marcel Légaut, je dois préciser que ma contribution prendra forcément un tour personnel, car nous sommes assez divers et je ne peux pas prétendre parler au nom de chacun de mes amis.

Vous connaissez le thème proposé comme fil directeur de notre A.G., et l'accent mis sur la liberté. Par rapport à la devise initialement adoptée par la Fédération du Parvis : «Chrétiens pour d'autres visages d'Église», j'ai noté qu'ici, dans le libellé du thème, le mot Église a disparu. Peut-être est-ce le signe d'une avancée ?...

1) Je voudrais revenir d'abord sur cette devise - ce sera mon premier point - en me souvenant des réticences qu'elle a suscitées au sein de notre Association avant notre adhésion.

La première formulation était : «Chrétiens pour d'autres visages d'Église». Déjà, ce titre de «chrétien» appelle une remarque car il représente une étiquette ambivalente. Ce mot «chrétien» suscite immédiatement des évocations disparates. Il fait apparaître des Mère Thérèse, des Martin Luther King... mais il évoque aussi des millions de fidèles de par le monde, qui pratiquent une religion telle qu'ils l'ont reçue de leur Église, sans se poser de questions, sans penser par eux-mêmes, d'autres se chargeant de le faire à leur place. D'ailleurs, bien des fidèles qui seraient capables de s'interroger sur le contenu de leur foi n'y sont pas invités, peut-être même leur a-t-on appris à refuser ces questions comme des tentations et à se réfugier dans une adhésion docile où ils trouvent une stabilité mentale et un certain confort intérieur (oublions ceux qui se servent de cette étiquette pour arriver, en politique ou ailleurs...).

Puis la devise initiale du Parvis, «Chrétiens pour d'autres visages d'Église», s'est enrichie et précisée avec le mot «liberté» : «Chrétiens en liberté pour d'autres visages d'Église». Cette précision sous-entend que la liberté ne va pas de soi chez les chrétiens ; qu'en particulier la liberté de penser y serait conditionnée, comme sous la pression que peuvent exercer les Églises sur les consciences. Et pourtant, l'appel à la liberté est à la source même du message évangélique et l'expression «chrétien en liberté» devrait être perçue comme redondante, comme un pléonasme, puisqu'on se réclame de l'homme libre par excellence qu'a été Jésus de Nazareth.

Si ensuite la devise du Parvis affirme que nous voulons susciter «d'autres visages d'Église», c'est que le visage qu'offrent nos Églises n'est pas acceptable tel quel ; et c'est pourquoi nous voulons en changer. Changer, en quels domaines ? Jusqu'à quel point ? Cela me ramène aux origines du Parvis : quelle était au départ, quelle est donc au fond la visée principale, l'objectif essentiel de cette Fédération du Parvis ? Vers quoi tend cette passion pour la liberté que nous affirmons ? Nous ne répondons peut-être pas tous de la même manière à ces questions, et d'autres questions posées plus loin pourront même paraître inopportunes ; mais tant pis, ou plutôt tant mieux, si notre diversité au sein de la Fédération du Parvis nous permet des échanges fructueux.

Si nous sommes mobilisés pour un simple ravalement de façades, un remodelage de «visages d'Église(s)», ou pour un aggiornamento, même audacieux, qui ne porterait que sur des structures, ou sur du fonctionnement ou de la discipline, si même nous parvenions par exemple (du côté catholique)

à obtenir que les prêtres puissent être mariés, que les femmes accèdent au sacerdoce, que les divorcés ou les homosexuels ne soient pas frappés d'exclusion, que les Églises cessent de cautionner directement ou indirectement des formes d'oppression politique ou sociale..., alors, quelle que soit l'importance de telles avancées, quelle que soit la valeur de nos efforts, nous n'aurions pas encore atteint aux racines de la crise qui secoue les Églises et ébranle les fondations mêmes de la foi chrétienne... Il faut aller plus loin, à la source...

2) Et cela m'amène au deuxième point de mon propos.

Il existe beaucoup d'études sur les sources de cette crise, sur le déclin irréversible des Églises et des religions, sur le tournant de civilisation dans lequel nous sommes embarqués. Ce qui fait la gravité du séisme en cours -séisme théologique en particulier-, ce n'est pas qu'il met à mal les autorités religieuses, c'est qu'il nous pousse à exercer notre liberté, à nous interroger sur le contenu des confessions chrétiennes, et plus profondément, à repenser en adultes les fondements mêmes de notre foi.

Mais cette mise en question touche tellement aux profondeurs de la conscience personnelle qu'elle ne peut être menée qu'avec tact, dans le respect de chacun, et dans une perspective constructive. Nous sommes pour la plupart héritiers d'une tradition vénérable, sans doute indûment sacralisée, mais qui a nourri avant nous des générations de chrétiens. Cette tradition a suscité d'admirables spirituels, connus ou anonymes, des chercheurs de Dieu qui, ayant assimilé la doctrine, doctrine nécessairement tributaire des mentalités et du niveau de connaissance de leur époque, ont pu, grâce à leur vitalité spirituelle, se porter au-dessus des raideurs de la dogmatique et dépasser la littéralité des constructions mythiques utilisées dans leur religion.

Nous sommes «appelés à la liberté», affirmons-nous. Cet appel qui nous tient en éveil ne nous demande pas de rejeter en bloc l'héritage de vingt siècles de christianisme. Et puis, rompre ses racines, renier ses anciennes croyances, cela ne va pas de soi. Les gens de ma génération savent combien les empreintes religieuses -certaines indélébiles- marquent son propre passé. Pour ma part, quand je mesure la force des empreintes fixées en moi dans mon jeune âge, il me revient en mémoire ces mots que Péguy écrivait en 1905 : «Tous tant que nous sommes, mystiques et charnels, nous n'avons qu'une vie, nous n'avons qu'un apprentissage (...), nous n'avons qu'une connaissance qui soit vraiment la connaissance originaire et maternelle, qui soit vraiment pour nous la connaissance mère (...) Les enseignements que nous recevons dans l'âge adulte ne sont jamais que des meubles que nous mettons comme nous pouvons dans nos appartements mentaux mais une grâce divine fait la vertu des enseignements qui entrent avec le pain dans la mémoire d'un corps adolescent ; une vertu mystérieuse reste attachée éternellement à ces premiers pains de quatre livres d'enseignement, une force, une vertu mystérieuse leur en est demeurée ; ils ont fait le sang de nos veines et le sang de notre mémoire ; ils sont nous-mêmes. Là est la source et l'origine, là est le commencement de l'axe intérieur (...) (*Par ce demi-clair matin*, p. 88-90 - NRF, éd. 1952) (il est à remarquer que Péguy, préoccupé alors de défendre l'héritage spirituel reçu, n'a pas accepté les questions posées par Alfred Loisy et la critique moderniste...).

Chacun peut éprouver, comme Péguy, la force du lien qui l'attache à son propre passé, et la difficulté, parfois l'impossibilité, de certaines mutations de la pensée. D'ailleurs, chez nombre de chrétiens qui transgressent sciemment les règles de leur Église (c'est notre cas à tous ici, à des degrés divers !), ce lien reste si fort que, là où l'Église ne peut plus sanctionner, il arrive que ce soient les transgresseurs eux-mêmes qui se culpabilisent et tentent de s'autocensurer... Et cependant, dans ce combat qui se livre en nous-mêmes entre le vieux et le neuf, entre la passivité et le dynamisme, s'impose une exigence de penser vrai, un besoin d'être au clair, autant que faire se peut, sur ce qui donne sens à notre vie, sur ce que nous croyons en vérité. Si l'on me demande de quel droit je me permets de mettre en question la religion que j'ai reçue et de contester les pratiques de l'Église qui l'inculque, j'invoque ma liberté de conscience et je réponds, en citant Pascal, que «toute notre dignité consiste dans notre pensée», et que c'est là une liberté fondamentale pour quiconque refuse de se mentir à soi-même.

Ce n'est donc pas par goût de la contestation, ni par attirance du vide, si nous posons des questions qui dérangent, concernant des croyances admises depuis des siècles. Mais une passion de liberté, un besoin d'authenticité nous pousse à poursuivre notre quête... Et nous avons aujourd'hui les moyens de revenir aux sources de notre foi, en particulier de comprendre un peu mieux ce qui s'est passé il y a vingt siècles avec Jésus, puis au long de l'histoire du christianisme, et de voir comment nos anciens ont transmis, comme ils ont pu, ce qui avait été retenu du message évangélique. Car c'est évidemment à Jésus de Nazareth qu'il faut toujours revenir... Et c'est parce que nous sommes rejoints par l'appel de la liberté, dont il nous a donné un suprême exemple en mettant lui-même en question la religion de ses

ancêtres, que nous sommes en droit de demander : qu'est-ce que les Églises, depuis vingt siècles, ont fait de lui ?...

Pour vivre aujourd'hui de la foi et de la fidélité qui nous attachent à Jésus, tel qu'il nous est possible maintenant de l'approcher dans sa réalité historique, et pour recevoir de son esprit l'élan qui nous aide à «devenir humain» (selon l'expression d'Yves Burdelot), faut-il, par exemple, croire à sa naissance miraculeuse telle qu'elle est racontée dans l'évangile de Luc ? Faut-il affirmer qu'il est descendu d'auprès de Dieu, étant Dieu lui-même, deuxième personne de la Sainte Trinité... ? Bien des affirmations contenues dans le corpus doctrinal sont devenues irrecevables aujourd'hui (comme l'expose par exemple un article d'Alain Dupuis dans le n° de novembre de Correspondance unitarienne). C'est au point que beaucoup d'entre nous s'avouent incapables de faire leur la confession de foi du Credo. Et pourtant, les articles de foi du Credo méritent toujours qu'on s'interroge sur leur genèse, sur leur symbolique, qu'on reconnaisse la qualité spirituelle des théologiens qui les ont composés... Cela ne veut pas dire non plus que les sciences religieuses, l'étude des textes bibliques, l'exégèse, soient aujourd'hui sans intérêt. Au contraire, il est important que ceux qui le peuvent travaillent dans ces domaines et participent aux révisions nécessaires pour dégager Jésus de certains maquillages qui l'ont défiguré. Il y a là un chantier considérable dont dépend la foi des générations à venir.

3) Je viens d'insister sur ce qui nous préoccupe au premier chef dans l'Association culturelle Marcel Légaut, sur la nécessité et l'urgence d'une recherche portant sur les fondements mêmes de la foi chrétienne. Cela va de pair avec la primauté que nous donnons à la vie spirituelle personnelle. En insistant sur ce pôle intérieur de la vie chrétienne, j'ai conscience de déplacer l'accent qui domine dans la plupart des groupes et associations du Parvis, où l'on est plus volontiers tourné vers l'action militante. Certes, parmi les membres de notre association, beaucoup sont aussi des militants engagés dans des activités sociales, humanitaires, politiques ; mais dans l'ensemble, c'est sur la vie spirituelle que nous mettons l'accent.

Ce à quoi nous aspirons, ce n'est donc pas d'abord à changer l'Église ou les Églises ; c'est plutôt à une conversion personnelle telle que, chacun étant plus lucide, plus attentif à ce qu'il vit, devenant soi, atteigne à une assise spirituelle qui lui permette alors d'agir en adulte et de peser sur le devenir du monde qui l'entoure. Et c'est là, évidemment, qu'intervient «l'exigence citoyenne d'un vivre ensemble adulte et responsable» (selon les termes proposés).

Cette expression, «exigence citoyenne», introduit une dimension communautaire qui ne paraissait pas prise en compte dans la priorité donnée à la vie intérieure. Et là, nous voyons ressurgir un vieux débat. Ce débat, il apparaît déjà au chapitre 2 de l'épître de Jacques : «De même que le corps sans âme est mort, de même la foi sans les œuvres est morte».

Des reproches ont été jadis adressés à Marcel Légaut pour ne pas s'être engagé publiquement dans les affaires du siècle et pour avoir conçu plutôt ce qu'il a appelé «un nouveau service social», «qui consiste pour certains hommes les plus intelligents et les plus spirituels à rentrer dans le rang, à s'enfouir dans la masse humaine en abandonnant tout ce qu'ils ont pour y être simplement ce qu'ils sont» (*Le Monde*, 17 juillet 1951). Une telle attitude convenait à Légaut, et elle a donné les fruits que l'on sait, des fruits qui durent.

Mais ceux qui s'efforcent de prolonger les pistes qu'il a ouvertes et qui s'inspirent de son témoignage (sans doute à moindre coût personnel), ceux-là doivent prendre garde aux écueils, aux dérives qu'on désigne par ces mots en «isme» qui ressemblent à des injures : individualisme, intellectualisme, élitisme, égocentrisme, voire narcissisme !... Dans son livre *Intériorité et engagement*, Légaut se garde bien d'opposer approfondissement personnel et engagement dans le monde. Il sait que des dérives existent des deux côtés, et il lui est arrivé, par exemple, de critiquer les excès de l'Action catholique, en voyant tel jeune militant chrétien se lancer dans l'action sans assises spirituelles et en arriver à se fuir dans un activisme stérile...

Je ne conclurai pas à la nécessité de rechercher un équilibre entre ces deux pôles de l'activité humaine qu'on désigne, selon un schéma grossier, comme «extérieur» et «intérieur». Car, dans «un vivre ensemble adulte et responsable» (selon les termes proposés), chacun est appelé à être ou devenir soi, dans la liberté. Un vivre ensemble fécond n'est possible que dans l'accueil des différences.

La chance d'un rassemblement comme la Fédération du Parvis, c'est la complémentarité des participants, personnes ou groupes. C'est sa richesse, même si par ailleurs nous sommes conscients de la précarité dans laquelle nous existons. Mais ils n'en sont que plus précieux, ces groupes précaires. Imaginons-les un instant, sur les parvis des églises et des temples... Certains se situent dans un courant centrifuge, parce qu'ils ne se trouvent plus chez eux à l'intérieur de leur Église telle qu'elle leur

apparaît. Les autres, plus près du seuil, restent tournés vers l'intérieur. Tous se reconnaissent appelés à la liberté. Et comme les parvis sont des espaces libres, ouverts à tous, croyants ou non, on peut imaginer que là viennent converger des hommes et des femmes qui, eux aussi, ont foi en l'homme, même s'ils ne puisent pas cette foi dans leur attachement à l'homme de Nazareth.

2007

Marcel Légaut et la théologie

Jean-Claude Breton o.p. Montréal
Théolib N° 38 - Juin 2007

Marcel Légaut n'était pas un fervent défenseur de la théologie. En raison, peut-être, de son expérience première avec la théologie de sa jeunesse, il en avait gardé une image à la fois spéculative et dogmatisante, qui ne pouvait en aucune manière répondre à ses attentes spirituelles. Plus ou moins assimilée à la philosophie, par sa façon de réfléchir avant de vivre, la théologie exerçait à peu près, à son avis, le rôle d'une idéologie protectrice du statu quo. À quelques exceptions près, les théologiens étaient pour lui des professionnels d'un discours religieux sans grande fécondité, parce que sans prise réelle sur l'expérience de foi.

Les théologiens lui ont bien rendu le peu d'estime manifesté à leur égard. Les références très rares faites à l'œuvre de Légaut par les professionnels de la théologie, montrent bien que ces derniers n'attendaient pas grand chose d'un spirituel paysan, qui ne pouvait faire valoir aucun diplôme théologique à son crédit. Pour la très grande majorité des professeurs de faculté et d'institut, Légaut n'était sans doute pas sans profondeur spirituelle, mais ses réflexions, sans culture académique identifiable, ne se revêtaient pas d'un prestige "scientifique" suffisant pour s'intégrer à un travail théologique sérieux. À quelques exceptions près, est-ce dû à ma recherche doctorale (Jean-Claude Breton, *Foi en soi et confiance fondamentale*, Dialogue entre Marcel Légaut et Erik H. Erikson, Paris/Montréal, Cerf/Bellarmin, 1987), je n'oserais le dire, mais la faculté où j'enseigne me semble être une de ces exceptions, les milieux théologiques l'ont boudé et ce sont des chrétiens non professionnels de la théologie, mais non toujours sans prestige intellectuel, qui ont su flairer la fécondité de sa pensée pour la réflexion théologique. (Pensons par exemple à certains ouvrages de Henri Guillemin et au livre de Henri Fesquet, *Demain la foi*, Paris, Centurion, 1987).

Deux ans environ après sa mort, il est temps de reprendre la question avec sérénité et de voir si et comment Légaut peut intéresser le travail des théologiens de métier. Nous voudrions, dans ce bref essai, avancer quelques propositions, qui gagneront sans doute à être reprises, complétées et corrigées par d'autres théologiens, comme nous le souhaitons. Nous essaierons d'abord de préciser la position de Légaut à l'égard de la théologie. Puis nous le situerons en rapport avec les tendances actuelles les plus fréquentes de la théologie. Enfin, nous suggérerons quelques sujets, à propos desquels les théologiens pourraient avantageusement entendre son point de vue.

1. Légaut, anti-théologien ?

Les personnes qui ont eu l'occasion de fréquenter Marcel Légaut, à Mirmande ou ailleurs, l'ont presque toutes entendu, une fois ou l'autre, décrier le travail des théologiens de métier. Ces professionnels du discours sur Dieu lui apparaissaient bien souvent comme les défenseurs inconditionnels, ou les victimes de la doctrine. Parce qu'ils prétendaient savoir ce qu'il convenait d'affirmer, ils prenaient à ses yeux l'allure de penseurs intellectualistes, pas du tout préoccupés des conditions réelles de la vie de foi. Entre l'obéissance au magistère et la fidélité étroite à l'enseignement reçu, les théologiens ne semblaient pas disposer d'un espace susceptible de leur permettre de parler de façon pertinente pour aujourd'hui.

Cette conviction venait sans doute en partie des expériences vécues par le jeune Légaut à la lecture de théologiens, mais elle était confirmée par ses deux rencontres publiques avec François Varillon et par le sort réservé aux théologiens qu'il jugeait valables. Dans les deux essais de dialogue avec François Varillon, Légaut a dû se défendre face à un théologien qui, oubliant des convictions exprimées ailleurs, se présentait comme l'avocat autorisé et indéfectible de l'orthodoxie. Pour Légaut, Varillon semblait sans doute sacrifier son opinion personnelle au service des exigences de la théologie et venait confirmer ses doutes sur l'intégrité de la théologie professionnelle.

Au cours de sa longue vie, Légaut a côtoyé, et parfois bien connu, des théologiens dont l'audace à reformuler le discours catholique a prêté le flanc à de sévères condamnations. Pour ne pas blesser les vivants, prenons un exemple parmi les théologiens décédés : Teilhard de Chardin. Légaut a connu personnellement ce grand homme de science et il s'était même fait une transcription manuscrite du *Milieu divin*, longtemps avant la publication de ce livre. Le sort réservé à Teilhard de Chardin, comme

à bien d'autres après lui, confirmait Légaut dans sa conviction qu'il est bien difficile d'être à la fois théologien et penseur, créateur et libre. Lui, qui était devenu adulte dans les remous de la condamnation du "modernisme", craignait toujours, pour les autres et même pour lui, que l'autorité impose le baillon à quiconque oserait renouveler le discours chrétien.

Ces expériences vécues ont plus contribué à ancrer Légaut dans sa méfiance à l'égard des théologiens de profession que la fréquentation de leurs écrits, surtout ceux des dernières décennies. Légaut lisait peu de théologie, ou plutôt lisait ou relisait quelques livres qu'il appréciait, sans se préoccuper de suivre la production théologique courante. Ce n'était pas son métier et il tenait à garder toute sa liberté de pensée.

Son écriture même disait implicitement son peu de confiance dans la fécondité théologique. Formulant sa pensée à ses propres frais, sur la base de son expérience vécue, il n'accompagnait ses positions d'aucune référence susceptible d'appuyer ou de légitimer son opinion. Fort de ses convictions profondes et libre de toute contrainte académique, il s'était donné une manière de s'exprimer qui avait de quoi heurter les procédés habituels aux théologiens. Il serait toutefois faux de croire que Légaut exprimait ainsi un dédain ou une aversion à l'égard des théologiens. Il se méfiait des conditions faites à leur profession, mais il savait apprécier le travail des théologiens cherchant authentiquement à dire leur foi.

S'il m'est permis de me référer à une expérience personnelle, je parlerai des rencontres organisées entre Légaut et des théologiens, à l'occasion de ses visites au Québec. À chacun de ses voyages chez nous, il a non seulement accepté, mais souhaité participer à des échanges sérieux avec quelques théologiens. Il regrettait ne pas pouvoir vivre la même expérience chez lui et il appréciait tellement ce travail qu'il a maintenu, jusqu'à ses dernières années, l'espoir de rencontres plus prolongées pour réfléchir en profondeur avec des théologiens.

Légaut reconnaissait implicitement alors la qualité théologique de son propre travail de réflexion et d'écriture. Bien sûr, il se présentait comme un spirituel, préoccupé uniquement de témoigner de sa vie spirituelle, mais ce qu'il faisait en réalité peut facilement trouver place dans le vaste monde de la théologie. Sans appareil académique, évidemment, et avec parfois des lacunes cognitives qu'il avouait volontiers, il a développé une pensée originale qu'il serait mal venu de ne pas qualifier de théologique. Sur plusieurs points, sa manière de réfléchir et ses positions croisent et rejoignent l'itinéraire de théologiens contemporains, et parmi les plus grands. Une anecdote significative. Un ami avait fourni à Légaut un exemplaire du testament théologique de Karl Rahner. À l'occasion d'un échange en groupe sur ce texte, je me suis permis d'informer un peu Légaut sur la méthode transcendantale de Rahner, dont il ne connaissait rien. Tout de suite, il a su reconnaître de quoi il s'agissait et a pu se situer face à cette approche. Il avait un authentique sens de la réflexion théologique et, avec une initiation suffisante, il pouvait échanger avec des théologiens. Anti-théologien presque par atavisme, Légaut savait donc apprécier une réflexion théologique vivante, puisque lui-même s'est livré, parfois sans le savoir, toujours sans le reconnaître, à une démarche théologique. Il serait d'ailleurs plus juste de dire que Légaut était théologien sans le vouloir plutôt que sans le savoir. S'il n'avait aucun diplôme, aucune fonction, aucune ambition qui auraient pu lui faire désirer être théologien, il n'était pas sans deviner que sa démarche le mettait en communion avec celle des théologiens.

2. En communion d'esprit

Il est bien risqué d'oser dire où se situe actuellement l'effort de la pensée théologique. Pour arriver à exprimer toutes les nuances nécessaires, il faudrait avoir communié de l'intérieur aux démarches des différentes écoles et jouir en même temps d'une distance critique qui permettrait d'évaluer les positions de chacune. Faute de cette expertise quasi impossible à acquérir, nous risquerons quelques affirmations, indicatrices de directions suivies, et susceptibles d'être corrigées sur un point ou un autre. Depuis des siècles, la théologie s'est voulue au service de l'intelligence de la foi. Le sens de ce service a toutefois beaucoup varié au gré des situations et des événements vécus par la communauté croyante. L'effort des pères pré- et post-constantiniens manifeste des préoccupations différentes, qui ne sont pas exactement les mêmes que celles des grands "sommistes" du XIII^e siècle ou celles des artisans de la contre-réforme.

Au cours du siècle qui s'achève, la théologie a encore connu des déplacements de préoccupations et d'orientations remarquables. Marquée d'abord par la réaction au "modernisme" et par un souci d'explicitement déductivement les grandes affirmations de la révélation, la théologie est devenue plus exploratrice avec l'intégration de la démarche historique, suivie de l'apport des différentes sciences humaines. Son rapport à la Bible et à la tradition s'est modifié et, à mesure que la théologie devenait plus consciente de l'enracinement des vérités de foi dans le terreau socio-culturel de leur époque, elle a

affirmé de plus en plus fortement le besoin de réinterpréter ses affirmations en fonction du présent. Dans une formule sans doute un peu caricaturale, on pourrait dire que la théologie est passée d'une démarche d'explicitation des vérités de foi à l'aide d'outils spéculatifs de type scolastique, à une entreprise d'herméneutique mettant à profit toutes les disciplines interprétatives aujourd'hui disponibles. D'un discours d'exposition, la théologie est devenue une parole exploratrice. Son attention s'est détournée de la certitude des affirmations vers l'importance des questions. Habitée à recevoir du passé un dépôt qu'elle devait protéger et explorer, elle est passée à la vérification du sens, à l'interrogation sur la pertinence et l'autorité des formules dans lesquelles est livré ce dépôt. La théologie a établi un nouveau rapport à ses sources à mesure qu'elle a reconnu les conditions d'origine historiques et culturelles de ces sources.

De nombreux signes semblent en tout cas confirmer ces déplacements de la théologie. Que l'on pense aux nombreuses recherches sur le sens de la révélation et la portée de l'inspiration, ou à celles concernant la place et la portée de la tradition, ou que l'on considère la transformation de la théologie fondamentale, d'une visée apologétique à une quête herméneutique, sans oublier la multiplication de propositions sur la méthode en théologie, toujours et partout les changements se font dans le même sens. L'exemple fourni par l'entrée des nouvelles sciences humaines en théologie illustre d'une autre manière le même déplacement. Alors que la théologie avait autrefois eu recours à la philosophie comme à une servante soumise aux vérités de foi, elle apprend aujourd'hui à élaborer son discours en intégrant et en respectant l'apport des nouvelles disciplines. De maîtresse des sciences, parce qu'abouchée directement sur le savoir divin, la théologie est devenue une discipline parmi les autres, à mesure qu'elle a reconnu l'influence des médiations humaines dans la transmission de la Parole de Dieu. Par-delà la condamnation du "modernisme", la théologie aura appris, au cours de notre siècle, à reconnaître la pertinence des questions soulevées par les visionnaires condamnés.

En quoi Légaut participe-t-il, et même collabore-t-il, à ce renouvellement de la théologie ?

Par son lieu historique, et spécifiquement sous l'influence de son maître, Monsieur Portal, Légaut est demeuré tout au long de sa vie préoccupé par les questions soulevées par ce qui a été appelé le courant moderniste.

Sans avoir profité des percées des exégètes, il est parvenu, par sa propre méditation du Nouveau Testament, à découvrir le statut théologique de ces écrits. Il sait, comme les théologiens et exégètes contemporains, que les évangiles ne sont pas un récit de type journalistique de la vie de Jésus, mais une réécriture théologique de sa prédication, élaborée en fonction des questions et préoccupations de la communauté naissante. Il entrevoit le service que devaient rendre à l'époque les récits de miracles et de la résurrection et il reconnaît le nécessaire travail de réinterprétation pour donner une pertinence actuelle à ces textes. Il ne se scandalise pas plus que les exégètes ou théologiens de l'influence des conditionnements historiques et culturels dans la transmission de l'expérience de foi. Il ira même jusqu'à affirmer la nécessité d'un travail d'interprétation, identique à celui mené sur les textes bibliques, pour les textes conciliaires et autres affirmations de la Tradition. Légaut perçoit le besoin de réaffirmer la foi d'abord comme un dynamisme de la vie intérieure du croyant et sa pratique privilégie cette dimension plutôt que l'exploration du contenu de la foi.

Si les théologiens contemporains ont redécouvert la pertinence de la référence à l'expérience pour explorer le sens de la foi, Légaut situe toute sa réflexion spirituelle sous le signe de l'expérience. Elle est sa référence première et c'est en son nom qu'il affirme l'enracinement anthropologique de la vie de foi. Quand Légaut donne ainsi la priorité au croyant, il rejoint les intuitions les plus fécondes des théologiens actuels. Comme eux, il reconnaît que ce qui est devenu vérité de foi au cours de l'histoire a d'abord été une expérience de relation au mystère, enracinée dans le mystère des humains et respectueuse du mystère divin, et par la suite exprimée au gré des disponibilités langagières d'une époque.

Il serait bien inutile de chercher des réflexions méthodologiques à ce propos dans les écrits de Légaut. Au lecteur attentif, et surtout au lecteur théologien, les écrits de Légaut prendront toutefois figure d'illustration continue des considérants méthodologiques proposés par les théologiens de métier. Il y a bien sûr des lacunes dans ces illustrations fournies par Légaut. Les limites de ses connaissances théologiques l'empêchent parfois de pousser plus loin certaines réflexions. Son initiation aux sciences humaines, plus souhaitée que réalisée, a dû être compensée par la seule référence à son expérience personnelle. Comme il aimait à le dire, toutefois, il a suffisamment vécu et réfléchi pour que cette expérience atteigne à une profondeur où une communion universelle est possible.

Pour ne pas étendre inutilement nos propos, nous sacrifierons les références aux écrits de Légaut qui

justifieraient nos affirmations précédentes. Retenons en résumé, que, si Légaut n'offre pas de propos techniques ou méthodologiques sur la théologie, son œuvre est un exemple concret de ce dont parlent les traités récents sur la méthode en théologie. Dans son projet d'offrir un "témoignage spirituel", Légaut montre en quelque sorte ce que pourrait être concrètement la théologie dont parlent les manuels.

Nous allons maintenant présenter rapidement quelques-uns des sujets qui ont retenu son attention et sur lesquels les théologiens pourraient encore entretenir un dialogue avec lui.

3. Quelques thèmes favoris

Il semble bien que les fondements de la théologie de Légaut tiennent dans sa conception de la foi. Du jour où il a saisi la place déterminante de la foi en soi dans le mouvement de foi, il a été capable d'affirmer de plus en plus clairement sa position. La foi comme manière d'être de la personne, ou la foi approchée d'abord dans son "comment", est plus importante à ses yeux que la foi comme porteuse de vérités, ou la foi comme contenu. Plus le croyant est conscient de ce mouvement en lui, plus il devient un croyant de foi et dépasse la simple adhésion à des vérités proposées de l'extérieur. Légaut ne va pas jusqu'à nier l'importance de l'effort mis à formuler le "ce que" de la foi, mais, comme les plus grands théologiens avant lui, il sait que ce qui est cru dépasse infiniment ce que l'on parvient à en dire. La foi est donc pour lui une expérience humaine, vécue bien souvent d'abord dans le registre des réalités terrestres, qui peut éventuellement s'ouvrir à la quête de Dieu, à l'affirmation de son existence et à la recherche de façons pas trop déficientes d'en parler.

Il ne faut donc pas s'étonner de la discrétion de Légaut dans son discours sur Dieu. Discrétion tellement grande, qu'il lui arrivait probablement de décevoir certains auditoires, qui auraient souhaité qu'un spirituel se risque davantage à parler de Dieu. Légaut était à la recherche de l'action de Dieu en lui, lieu privilégié de communion avec "son" Dieu, et il savait que, dans ces conditions, les paroles sur Dieu doivent demeurer modestes. Sans connaître les recherches sur les discours théologiques non-objectivants, il aimait répéter que les considérations sur Dieu et la Providence, autrefois comprises de façon objective, ne sont aujourd'hui légitimes que reprises de façon subjective.

Ces options de Légaut s'appuyaient sur sa conviction que le christianisme, comme les autres religions, n'assurerait sa vitalité que par un regain de vie spirituelle chez ses membres. Reconnaisant, à partir de la réflexion sur sa propre expérience, l'enracinement anthropologique de la vie spirituelle, Légaut explorait un chemin d'intériorité soumis aux conditions concrètes d'existence. La vie spirituelle n'était donc pas pour lui le couronnement de la vie chrétienne, mais la réalité première dont chacun doit se préoccuper pour naître à ce qu'il y a de plus profond et de plus durable en lui. Légaut ouvrait ainsi des portes à une réflexion sur l'expérience spirituelle telle qu'elle peut être vécue aussi dans les traditions religieuses non-chrétiennes. À une époque où le dialogue interreligieux prend une importance inédite, Légaut dévoilait quelques pistes qu'il vaudrait la peine d'explorer.

À une époque aussi où les théologiens moralistes se désolent de voir disparaître les domaines où la foi peut dicter d'autorité les comportements éthiques adéquats, Légaut suggérait une nouvelle voie de réflexion sur l'éthique et proposait de nouveaux appuis par la mise en valeur des exigences spirituelles. Ces exigences ne s'imposent pas d'abord du dehors, au nom du respect de la loi ou de l'autorité, mais sourdent de l'intérieur et interpellent les personnes comme des conditions de vie, de progrès et d'achèvement. Pour devenir lui-même, le croyant de foi, ou le spirituel, selon des expressions chères à Légaut, doit apprendre à entendre en lui ces exigences et à y correspondre. Légaut rejoint en cela les moralistes contemporains qui plaident pour une éthique autonome plutôt qu'hétéronome. Si on a parfois reproché à Légaut de privilégier ainsi une éthique trop personaliste, pour ne pas dire individualiste, c'est qu'on a mal mesuré sa méfiance à l'égard de l'idéologie, et surtout, qu'on a négligé ses considérations sur la communauté de foi.

Légaut disait volontiers de l'Église "ma mère et ma croix", mais cela ne l'empêchait pas d'affirmer que le croyant de foi a besoin de ce qui n'est pas lui pour devenir lui-même. Prolongeant cette affirmation dans les considérations sur la vie de foi, il insistait sur la nécessité d'une communion entre les croyants, communion indispensable à la réalisation de leur mission. Il est souvent revenu sur les exigences qu'une telle communion imposait à son Église.

Au-delà des institutions, dans lesquelles elle se contente trop souvent de se perpétuer par l'exercice de l'autorité, l'Église devait, à son avis, retrouver les pratiques de Jésus et s'affirmer comme communauté d'appel. Quant aux rapports clercs-laïques, Légaut demeurait marqué dans son comportement par le catholicisme de sa jeunesse, mais ses propos militaient en faveur d'une communion où les différences de services n'étaient légitimées que par le souci de répondre aux besoins spirituels des croyants. La

nécessaire communion de foi présuppose l'existence de communautés, toujours vigilantes à écarter les comportements grégaires, et légitime la présence d'une Église, tout aussi inquiète de ne pas abuser de son autorité.

Il convient d'ajouter un mot sur les préoccupations œcuméniques de Légaut. Inspiré chez lui sous l'influence de Monsieur Portal, l'œcuménisme de Légaut en est venu à déborder le dialogue entre chrétiens. Parce qu'il reconnaissait la possibilité d'une foi authentique chez des personnes d'origine non-chrétienne, Légaut acceptait aussi que les chrétiens puissent recevoir de celles-ci, riches d'une expérience différente. Il serait tout à fait erroné de croire par ailleurs que Légaut minimisait ainsi l'originalité et la force du christianisme. Il reconnaissait la fécondité éventuelle de rencontres entre croyants de souches différentes, mais il ne croyait pas beaucoup au déracinement. S'il entrevoyait des rapprochements, ce n'était donc pas en vue de possibles conversions, mais dans une disponibilité à entendre les appels venus d'ailleurs.

On pourrait encore prolonger la liste des sujets explorés par Légaut en communion avec les préoccupations théologiques actuelles, mais nous nous limiterons à conclure par quelques mots sur la prière et les sacrements.

Les chrétiens apprennent beaucoup plus à faire des prières qu'à devenir des priants. Cette conviction de Légaut s'imposait à lui comme le résultat du peu de succès de l'Église à encourager l'apparition de spirituels authentiques. Quand l'Église se confine dans l'exercice d'une autorité paternaliste et qu'elle impose à ce titre des pratiques de piété sans enracinement dans les personnes, elle n'encourage pas à faire de la prière une parole où ces personnes se disent en vérité et découvrent ainsi qui est Dieu pour elles. La prière n'est pas d'abord pour Légaut dans des formules toutes faites, mais l'expression par le croyant de ce qu'il est, une expression assez vraie pour devenir lieu où entendre Dieu et s'en approcher dans le respect.

Pour qui comprend ainsi la prière, les sacrements ne peuvent pas être ces simples signes tridentins, porteurs d'une efficacité garantie et inévitable. Surtout à propos de l'eucharistie, Légaut a bien exposé sa position. Ancrée dans le souvenir de Jésus, la pratique de l'eucharistie fait appel à toutes les capacités de foi de ceux et celles qui s'y donnent en s'y adonnant. Pour l'individu et pour la communauté, l'eucharistie devient ainsi le lieu de célébration privilégiée de la présence de Jésus, soutenue par l'activité du souvenir, et l'écoute des appels qu'il continue d'adresser.

2007

Figures d'anciens par Emmanuel Doucy

recueilli par Roger Rabu

René Raynal, 97 ans

Sa femme est morte en couches, un fils handicapé à vie suite à un accident de voiture, un autre fils, mort jeune en laissant des enfants. Il était très lié à André Glossinde et il a bien connu Chadefaud. Il fut un élément moteur aux Granges. Il était ingénieur des Ponts et Chaussées. En "oflag", il avait fait la connaissance de Georges Dominé.

Il avait connu Légaut et le groupe par l'abbé Codis de Decazeville, qui avait soutenu les grèves dans les mines de charbon menées par des chrétiens en 1936.

Gérard Soulages

Ce même abbé Codis avait présenté le groupe à Gérard Soulages, prof. de philo. Celui-ci se sépara de Légaut dès le début des années 50 et va fonder son propre groupe, assez traditionaliste, où se retrouveront Jean Daniélou, Léonard, évêque de Namur, Christine Boutin, Jacques Perret, Jean-Rémy Palanque...le groupe "Fidélité et Ouverture".

À l'occasion de la mort de Teilhard de Chardin en 1955, Légaut et Soulages avaient fait chacun un exposé où Soulages accusait Légaut de déviance sous l'influence de Bultmann.

Jean Haumesser

Il était professeur de sciences naturelles à Lakanal (Sceaux) en "prépa", au même moment où le père d'Emmanuel Doucy était prof. de philo.

Marié avec Lina, ils eurent d'abord des jumeaux, puis des triplés.

Il relança le groupe après la guerre, à la demande de Légaut. Il tenta d'aider Légaut à cultiver la lavande mais ce fut un échec. Une des filles de Jean habite Savigny sur Orge.

Marguerite Rossignol

Elle était assistante sociale, un peu pour sortir de sa famille d'industriels aisés (les skis Rossignol).

Les membres du groupe furent surpris que Légaut ait choisi Marguerite Rossignol comme épouse en 1940, plutôt que Marguerite Miolane.

Lorsque, vers 1952, la scolarisation des enfants aux Granges avec l'aide d'une institutrice s'avéra un échec, Légaut était prêt à renoncer à cette expérience. Marguerite s'y opposa fermement, menaçant même de divorcer. Avec son argent personnel, elle acheta Valcroissant pour résoudre le problème de la scolarisation des enfants.

Marguerite Miolane

Originaire de St Chamond, elle fut la cheville ouvrière du groupe à Chadefaud, aux Granges puis à Mirmande où elle vécut au moins partiellement. Elle se trouva en rivalité avec Thérèse Renouart; d'où cette réflexion de Légaut : «Allons, Marguerite, soyez un homme !».

Camille Girard

Après un essai malheureux de "communauté ouvrière de production" dans la chaussure (style Boimondieu), il travailla dans l'éducation surveillée à Neufchâteau, comme Pierre Voirin qui joua un rôle important en ce domaine en 68.

Marie-Thérèse Perrin

Prof. de philo, elle étudia Loisy, les Modernistes et publia un livre sur Laberthonnière.

Jean Ehrhard et René Masson, emballés par la Provence, formèrent le projet, jamais réalisé, de construire chacun leur maisonnette derrière la Magnanerie.

2007

Un itinéraire avec Marcel Légaut

Douze années de rencontres et de lectures

Benoît Goffin
Théolib N° 38 - Juin 2007

Si je devais résumer d'une phrase ce que l'œuvre de Marcel Légaut représente pour moi, je reprendrais volontiers à mon compte l'interpellation que le théologien catalan Raimon Panikkar plaçait en dédicace d'un de ses ouvrages : "À ceux qui recherchent dans les institutions ce qui est à l'intérieur d'eux-mêmes" (*Éloge du simple. Le moine comme archétype universel*, Albin Michel, 1995). Le plus fort de l'action" de Légaut en moi est incontestablement de m'avoir aidé à interioriser, à m'approprier dirait-il, ce que jusqu'alors je vivais principalement dans des manifestations religieuses extérieures.

Je parle de "l'œuvre" de Légaut puisque je n'ai pas connu l'homme, n'ayant découvert sa pensée qu'après son décès. D'aucuns prétendent qu'à cause de cette absence il m'a manqué l'essentiel. Sans doute, mais mon expérience fut celle de la "percussion" de ses livres et de la rencontre de ses lecteurs et amis.

L'œuvre de Marcel Légaut est une œuvre de spiritualité. Dans ce domaine très vaste et souvent difficile à définir, il y a des ouvrages auxquels je suis devenu particulièrement sensible parce qu'ils sonnent juste, et ce, pour une raison bien précise, c'est qu'ils provoquent ceux qui les lisent à se mettre en route à leur tour, en les détachant d'une lecture séduite, mais servile, et qu'ils poussent chacun à devenir à son tour créateur de son propre chemin. Les livres de Marcel Légaut ont été et restent toujours pour moi de cet ordre-là.

Les textes de Légaut ne sont pas de ceux sur lesquels le lecteur se rue avec avidité - leur difficulté ne le permet pas - pour trouver la réponse "clé sur porte" à ses problèmes du moment. Leur intérêt est ailleurs. Ils témoignent d'un chemin d'homme qui est une provocation à sortir de sa propre léthargie. Ils aident des femmes et des hommes, interpellés par les joies et les souffrances de leur existence, à préciser les questions ouvertes par celles-ci. En ce sens, ces livres vont à contre-courant d'une inquiétante mode liée à l'explosion actuelle des moyens de communication et qui exige de tout mettre à nu, sans limite et sans respect, sous prétexte d'information. Légaut n'est pas un homme de modes. Il est même un excellent antidote au voyeurisme et à l'exhibitionnisme tous azimuts qui caractérise aujourd'hui notre civilisation. «Si la mode change, disait-il, je pense être suffisamment moi-même pour ne pas me sentir obligé de la suivre !».

L'œuvre de Légaut constitue à mes yeux une excellente pédagogie de la vie spirituelle. Dans la littérature de spiritualité que l'on trouve aujourd'hui sur les rayons des librairies, trois tendances se partagent bien souvent le marché, tout d'abord, les ouvrages "exotiques" qui flattent le goût du zapping culturel et confondent le véritable et très exigeant dialogue interreligieux avec des syncrétismes de

surface; ensuite, ceux qui, sous un vernis de modernité, sont de véritables panégyriques des théories religieuses les plus conservatrices. On a repeint la façade, mais les mêmes antiquités restent derrière. Enfin, toute une littérature liée à la mouvance de ce que l'on appelle les "communautés nouvelles", lesquelles recourent trop souvent à des arguments affectifs ou à des événements spectaculaires, qu'ils interprètent unilatéralement en les présentant comme les solutions aux nombreux et graves problèmes de l'Église et de la société.

Les livres de Marcel Légaut sont d'une tout autre veine, et cela, me semble-t-il, pour trois raisons.

Premièrement, parce qu'il s'agit d'une œuvre, fruit de toute une vie menée avec patience et rigueur. Il faut donc entrer dans ces livres progressivement et par étapes. Légaut disait lui-même que, puisqu'il avait pris le temps d'écrire ses livres, la moindre des choses était que le lecteur prenne à son tour le temps de les lire... Cela n'est pas pour moi sans rapport avec une approche particulièrement féconde que l'on peut faire des textes évangéliques. Même si chacune des péripécies est pleine d'enseignements, c'est par la prise en compte de l'ensemble des textes que l'on découvre le cœur du message et du parcours de Jésus. Il faut avoir découvert les Évangiles dans leur totalité pour pouvoir approcher de cette existence qui est essentiellement chemin. Dans une autre perspective, Friedrich Nietzsche disait également qu'il fallait prendre le temps de "ruminer" des textes qui ne peuvent être approchés qu'à travers la réalité du quotidien.

Deuxièmement, c'est une œuvre de "vieillesse". Cela peut sembler paradoxal, mais je crois que c'est une garantie importante. Légaut a écrit l'essentiel de ses livres dans les trois dernières décennies de sa vie. C'est un homme d'expérience qui parle, et qui prend du recul par rapport à cette expérience. Il n'y a pas chez lui la volonté de séduire ou de se lancer dans une carrière d'écrivain. Il a le souci de parler au plus juste de ce qu'il a vécu, pour témoigner de ce qui a fait le cœur de sa vie d'homme et de croyant. C'est, sans doute par souci d'authenticité, ce refus de chercher à plaire à des lecteurs potentiels, qui explique que Légaut ne soit vraiment découvert et lu que par ceux qui veulent s'en donner la peine, car ils ont perçu dans ses livres un écho saisissant de ce qu'ils pressentent sur leur propre chemin.

Troisièmement, Légaut dit avec force, tout au long de ses livres, que l'on n'approche le mystère de Dieu qu'à partir du mystère que l'on est à soi-même. C'est une réalité qui n'est pas encore assez dite ni assez entendue aujourd'hui. S'il n'y a pas une expérience personnelle dans l'approche du divin, aussi modeste soit-elle en apparence, tout ce qui revendique le label religieux ou spirituel reste de l'ordre de la théorie. Et la théorie n'est rien sans la confrontation au vécu. «Le Royaume de Dieu est au dedans de vous», affirmait le Nazaréen (Luc 17,21).

Un autre aspect qui a beaucoup compté pour moi, c'est que Légaut était un laïc. Il n'exerçait dans son Église aucun mandat et n'était donc le porte-parole contraint d'aucune tendance institutionnelle. Il avançait nu et libre, sans autre autorité que celle que lui conféraient sa propre expérience et la rigueur avec laquelle, universitaire des sciences exactes et homme de la terre, il voulait en rendre compte. Sa force réside pour moi en ces quatre éléments, liberté de parole, adossement à l'expérience, rigueur intellectuelle et confrontation aux réalités du travail de la terre. Par ailleurs, les nombreux échanges en communauté, d'année en année lui ont donné ce poids supplémentaire qui le préservait de se perdre dans la dérive du penseur solitaire.

Il faut en dire plus. Dans les circonstances de mon propre parcours, le laïc Légaut a joué un rôle capital. Sortant de la vie monastique en 1982, j'ai porté de nombreuses années durant le poids de l'absence de communauté et d'idéal spirituel vitalisant. Je me sentais vidé et n'ayant plus de place à occuper. Parce que dans l'Église, tout reste encore structuré de telle sorte que ce sont les clercs qui exercent les ministères, et les laïcs qui assistent. Il y a eu, certes, quelques réformes, mais elles ont été bien souvent trop timides ou simplement avortées lorsqu'elles mettaient en péril le "pouvoir" que l'Institution continue a considéré, quoiqu'elle en dise, comme devant lui appartenir.

Face à cette impasse, l'expérience de Légaut découverte dans ses livres m'a permis de me mettre en route, en chrétien debout, indépendant de la soumission infantile à l'Institution, quoique me reconnaissant l'héritier d'une culture et d'un patrimoine riche de deux millénaires. Parce que cela aussi, c'est Légaut, l'homme du seuil, "à l'endroit des courants d'air" - il faut bien que souffle l'Esprit - fils qui sait hériter d'une riche tradition et en dire toute sa reconnaissance, tout en travaillant pour un changement radical. "Ma mère et ma croix", affirmait-il de l'Église dans une formule mise en exergue à son livre *Mutation de l'Église et conversion personnelle*.

Cela me permet d'insister sur l'autre versant du message de Marcel Légaut : la vie en communauté. Ses compagnons et amis en attestent et ses livres en témoignent : il a été l'homme du "vivre et travailler ensemble". C'est probablement cela qui me permet à moi, lecteur tardif n'ayant pas rencontré l'auteur,

d'en recueillir toute la richesse, et d'avoir ce bonheur de faire partie, à mon tour, d'un petit groupe de gens qui, bien plus que des commentateurs d'une œuvre, sont des femmes et des hommes qui partagent régulièrement ce que les textes de Légaut leur permettent de discerner dans leur propre parcours humain et spirituel.

Cette richesse-là, je ne l'ai rencontrée qu'en peu d'endroits. Les groupes vivent dans la précarité, et bien souvent, ils "meurent" lorsque disparaît celui qui les structure et les anime. Dans les groupes Légaut, on se regarde "à même hauteur d'yeux". La seule autorité est celle du groupe, et bien souvent le chapitre ou le texte lu en préparation devient prétexte à l'échange en profondeur qu'il a permis de susciter. La difficulté de l'écriture de Légaut, liée à la profondeur où il sonde la réalité, nous oblige à préparer chaque réunion par un travail de lecture très vigilant. Cela donne à chacune de nos rencontres une densité de partage dont nous nous sentons mutuellement très reconnaissants. Des liens se tissent par les exigences que les textes de Légaut suscitent en nous. J'ai ainsi découvert cette réalité inestimable, quoique paradoxale en apparence, d'être conduit par ces échanges à ma propre solitude pour "labourer mes terres", tout en rencontrant d'autres solitaires avec lesquels je peux progresser, et qui m'y aident par leur propre cheminement.

Une dernière chose doit être précisée. Ayant découvert une telle source, ne risque-t-on pas d'y rester recroquevillé plutôt que d'arpenter d'autres lieux ? En d'autres termes, Légaut ne risque-t-il pas de devenir, à titre posthume et bien malgré lui, gourou de nouveaux disciples ? Je ne le crois absolument pas, d'abord par tout ce que je viens d'en dire, et principalement par le fait que sa pensée renvoie chacun à lui-même, sans être jamais directive. Mais aussi parce que l'intérêt porté à Légaut n'est pas exclusif d'autres perspectives. Personnellement, je n'alimente pas ma vie spirituelle en référence à une seule démarche, aussi véridique soit-elle. Je trouve nécessaire de varier mes sources. Leur multiplicité m'aide à obtenir la confirmation de ce que je pressens chez l'un ou l'autre. Je crois fortement à la communauté dans la littérature tout comme dans l'existence, en ce qu'elle ouvre à l'indispensable confrontation et à la pluralité. C'est une garantie pour ne pas tomber dans l'endoctrinement et la pensée unique, pente particulièrement sournoise dans le domaine de la spiritualité et de la vie intérieure. Les "frères" sont aussi indispensables que les maîtres en cette matière. Aucun auteur, aucun guide ne peut devenir un but. Ma formation d'historien m'a en outre sensibilisé à une pluralité des sources dans le temps. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement pour des chrétiens, qui se réfèrent constamment à des textes vieux de vingt siècles ? Parmi les auteurs qui m'accompagnent par leur œuvre, certains sont des contemporains, comme Légaut, mais aussi Charles Juliet, dont l'ardeur et la persévérance à cheminer à partir d'une existence douloureuse me sont un choc et une révélation. D'autres sont situés à des périodes historiques parfois anciennes, comme Maître Eckhart, si éclairant dans ses traités et sermons, ou Jean de la Croix, dont la poésie principalement, mais aussi les traités, restent à mes yeux indépassables pour la libération intérieure qu'ils suggèrent.

À celui qui veut se mettre en route, les itinéraires possibles ne manquent pas. Le seul bon me paraît être celui que chacun trace pour lui-même, chemin infrayé et plein d'inconnues, que nul autre que soi n'est appelé à accomplir. Le "va vers toi, vers le pays que Je (le soi) t'indiquerai" de la Genèse (traduction pleine de saveur inspirée de Marie Balmory) est adressé à tout homme et, comme Abraham, personne n'en connaît ni le but, ni le chemin. «Pour aller là où tu ne sais pas, va par où tu ne sais pas», résumait sobrement Jean de la Croix. Il est donc besoin de courage et de quelques compagnons de route expérimentés, qui surtout savent proposer les paroles qui mettent debout, et non exiger de suivre leurs traces. L'homme vivant scrute l'horizon, il ne se prosterne pas dans une vénération qui lui ôterait la vue

Légaut est de cette trempe d'hommes qui "marchent à côté" et qui attirent l'acuité du regard sur la beauté des paysages, regardés pour ce qu'ils sont et pour ce qu'ils nous donnent.

2007

Quête de la foi et marginalité

Guy Lecomte

Parvis - Hors série N° 18 - 2ème semestre

En appelant les participants à réfléchir sur «la diversité au sein de nos associations», la Fédération du Parvis, lors de sa dernière Assemblée générale, a permis de mettre en lumière plusieurs niveaux de cette diversité : diversité entre associations (origine, fonctionnement, perspectives dominantes) diversité au sein de chacune d'elles, et enfin - aspect individuel de base - «diversité dans les débats intimes que tout être humain connaît en son for intérieur, aux heures où il s'efforce de penser lucidement ce qu'il vit».

Ce sont là trois niveaux où se manifestent des caractères spécifiques, où se joue la raison d'être du Parvis, où s'affirme l'originalité de chaque association, et où se construit l'identité de chaque être engagé dans une quête à la fois personnelle et solidaire. Trois "lieux" où l'on a conscience de vivre une époque de transition, vers un avenir imprévisible, tandis que vacillent tant d'assurances anciennes et que tant de croyances se trouvent déstabilisées, au point que certains peuvent se percevoir en situation de marginalité...

1) À la Fédération du Parvis, un regard d'ensemble permet de distinguer (à traits schématiques évidemment à nuancer...) plusieurs secteurs principaux d'activités ou d'attitudes où se manifestent des différences à respecter, des débats à accepter, voire des préjugés à combattre. Parmi ces "lieux" de différences ou même de divergences, on peut repérer les suivants :

a) Divergences entre "militants" et "méditants". Deux choix de vie qui différencient couramment les chrétiens actifs, d'un côté, celles et ceux que le spectacle de l'injustice et de la misère régnant dans le monde pousse à lutter sans tarder contre toutes formes d'oppression, et qui mettent -en tant que chrétiens ou plus simplement comme citoyens agissant aux côtés de frères incroyants- leur énergie et leur générosité dans l'action caritative, sociale, politique... D'un autre côté, celles et ceux dont les préoccupations humanitaires s'appuient sur une quête spirituelle et qui ont un souci exigeant de la vie intérieure, de l'approfondissement personnel étayé par la réflexion, la méditation et la prière...

Ce sont là deux options, deux directions de vie qui ne sauraient en réalité être opposées, tant il est vrai que d'une part, la vie spirituelle relève d'une activité intérieure exigeante, étrangère à tout nombrilisme, et que, d'autre part, l'action du militant a besoin d'être pensée et vécue en pleine lucidité et responsabilité. Quoiqu'il en soit, il apparaît que, dans les groupes fédérés au sein du Parvis, c'est la première option qui se trouve le plus souvent adoptée et vécue...

b) Divergences dans la "théo-diversité". Dans l'enseignement que pour la plupart nous avons reçu, l'existence de Dieu semblait aller de soi. Partant de ce qu'elle affirmait de Dieu, la doctrine nous disait avec autorité, par une démarche "descendante", ce qu'est l'homme et la raison d'être de son existence... Aujourd'hui, la possibilité d'une croyance en Dieu est appréhendée selon des démarches différentes, qui vont de pair avec un ébranlement des fondements mêmes de la foi chrétienne. C'est ainsi que beaucoup avouent ne plus pouvoir adhérer au Credo qui leur a été enseigné, mais tous n'en contestent pas les différents articles pour les mêmes raisons, ni avec la même détermination...

c) Divergences à propos des Églises. Les associations ou groupes fédérés au Parvis sont nés le plus souvent du besoin qu'ont éprouvé leurs membres de donner à leur Église un visage plus digne de celui dont elle se réclame, Jésus de Nazareth. Mais jusqu'où, jusqu'à quelle prise de distance cette attitude critique initiale va-t-elle conduire celles et ceux qui s'y reconnaissent ?

Évidemment, cette distance ne se manifeste pas et n'évolue pas de la même manière dans tous les groupes. Chez certains, la distance est telle qu'elle confine à la rupture, ou ne suscite plus qu'une indifférence amère vis-à-vis de l'Autorité ecclésiastique. Le plus souvent cependant, il s'avère que les participants catholiques se refusent à trancher le cordon ombilical, et s'en tiennent sagement à la devise initiale du Parvis : «Chrétiens pour d'autres visages d'Église»...

2) Dans l'Association Culturelle Marcel Légaut, il est clair que nous constatons les mêmes "nœuds" de diversité, et vivons des divergences semblables. Divergences qui expliquent d'ailleurs les réticences qui ont été exprimées par beaucoup d'entre nous, avant que nous ne décidions finalement, voilà cinq ans, de rejoindre la Fédération du Parvis.

Évoquer ces difficultés ne peut être fait ici que de façon personnelle, précisément à cause de notre diversité, qui ne permet pas à un seul membre d'exprimer un point de vue qui serait commun à tous.

Dans cette association singulière qu'est l'ACML, quelles situations d'isolement, voire de marginalité, certains sont-ils conduits à vivre ? Étrange rassemblement, en effet, qui se présente comme un réseau d'amis et de petits groupes mouvants, répartis sur six pays, réseau pluriel où il n'est ni possible ni souhaitable que tous s'alignent sur une pensée unique. Ce qui, au départ, relie entre eux ces hommes et ces femmes, ce qu'ils ont en commun, ce n'est pas l'appartenance à une même Église ni un engagement dans les mêmes courants socio-politiques, c'est seulement qu'ils ont rencontré -directement ou par ses livres- un homme de foi, un spirituel qui affirme sa foi chrétienne, qui la vit, et ne cesse de s'interroger sur elle avec sa rigueur de scientifique, s'appliquant inlassablement à rejoindre la personne de Jésus de Nazareth, n'hésitant pas à mettre en question les fondements mêmes de la religion construite à partir de lui.

De cet homme, Marcel Légaut (1900-1990), ses amis ne font pas un gourou à qui ils demanderaient des règles de conduite ; ils ont seulement compris, à son exemple, l'importance vitale d'une recherche humble mais libre, issue d'une vie intérieure approfondie, peu à peu dégagée des a priori dogmatiques,

dans un effort pour "vivre vrai et penser juste".

Comme dans l'ensemble du Parvis, ce sont des chrétiens, essentiellement, qui se trouvent rassemblés dans l'ACML. Ils se situent au départ dans le sillage de Légaut, comme d'autres par exemple ont pu être éveillés par la rencontre d'Emmanuel Mounier, de Jean Sullivan, ou, plus en amont, de Charles Péguy... Ce que ces hommes-là ont vécu, nous en retrouvons l'écho dans notre Association, avec cette rencontre de la méditation et de l'action, ces deux modes d'exister complémentaires, différemment accentués selon les circonstances, les situations et les charismes...

Entre "militants" et "méditants" (selon la désignation approximative adoptée plus haut), il se trouve que, dans cette Association, la préférence est le plus souvent accordée à la seconde voie, celle de l'approfondissement de la vie spirituelle personnelle. S'il est vrai qu'en principe on ne puisse opposer les choix des uns et des autres, la priorité donnée à la vie spirituelle exige un tel effort d'intériorité et de présence à soi-même, une telle place à accorder au silence et à la méditation, qu'il peut arriver que cette option soit source d'incompréhension et de désaccords.

En donnant une telle importance à sa propre vie intérieure, ne risque-t-on pas d'être sourd à certains appels qui demandent de se "décentrer" de soi-même, de faire porter sa recherche sur l'essentiel perçu autrement, ou d'accorder une place plus grande au combat pour la justice, ou encore d'œuvrer pour la sauvegarde de notre planète ?...

Quant à la "théo-diversité" évoquée plus haut, il va de soi que des chrétiens qui s'engagent ensemble dans une libre recherche touchant aux fondements mêmes de leur foi vont en faire l'expérience. De fait, nous sommes pris dans une sorte de séisme théologique qui marque notre époque et, au risque pour celles et ceux qui s'y engagent de rester en marge de leur Église ou de rompre avec elle, nous sommes provoqués à repenser en adultes la plupart des données doctrinales qui nous furent enseignées jadis et qui sont devenues peu à peu irrecevables pour beaucoup d'entre nous. Ces croyances sont pourtant vénérables en ce qu'elles ont nourri avant nous des générations de chrétiens ; nous les avons adoptées d'un cœur simple et elles ont accompagné utilement nos premiers pas dans l'éveil spirituel, vers la découverte d'une foi plus adulte... Et voilà qu'en regardant autour de nous, en constatant comment s'emballe le progrès des sciences et des techniques, en prenant acte du développement extraordinaire de nos connaissances du réel, face à un univers qui se révèle à nous d'une immensité sans bornes dans le temps et dans l'espace, beaucoup sont saisis par un doute radical. Non seulement l'existence de Dieu n'est plus évidente comme elle l'était jadis, mais il apparaît, comme l'affirme Légaut, qu'elle ne peut être appréhendée qu'à l'issue d'une recherche personnelle, «si au préalable, par maturation humaine, nous avons fait suffisamment l'approche du sens de notre vie» (*Devenir soi*, p. 13).

De la diversité des attitudes face à la croyance en Dieu découlent naturellement, au sein de notre Association, des manières très différentes de se situer par rapport aux Églises en général, à l'Église catholique en particulier. Le fait d'être engagés ensemble dans un compagnonnage fraternel n'empêche pas des positions divergentes vis-à-vis de l'institution ecclésiastique et de la pratique cultuelle.

Les uns, retenant principalement de Marcel Légaut l'image d'un catholique demeuré malgré tout fidèle à son Église, se trouvent confortés dans leur piété par l'exemple de cet homme de prière et de recueillement. D'autres, davantage sensibles aux questions radicales vécues par le même Légaut, mettant en question, à son exemple, les bases mêmes de la religion qu'ils ont reçue, s'engagent sur les pistes qu'il a ouvertes devant eux et se trouvent ainsi peu à peu en marge de leur Église...

À tel ami qui se demande : «Suis-je encore catholique ?» on pourrait répondre : «N'est-ce pas assez de te reconnaître chrétien ?» S'il se demande plus gravement «Suis-je encore chrétien ?» la réplique pourrait être : «Mais n'es-tu pas attaché à la personne de Jésus de Nazareth, cet homme tellement accompli dans son humanité que beaucoup voient Dieu en lui ? Et ne te dis-tu pas attentif à vivre, tant bien que mal, selon son Évangile ?»

En marge de l'institution ecclésiastique, faire vaciller des étiquettes qui relèvent plus de l'idéologie que de la foi, et voir s'effacer des cloisons inter-confessionnelles... Utopies ou exercice d'une liberté dont Jésus lui-même a donné un suprême exemple ?...

3) Sur le plan personnel, le croyant qui tente de vivre dans la fidélité à ce qu'il a perçu de l'homme de Nazareth et de son Évangile s'expose à devoir livrer un combat en lui-même, entre le vieux et le neuf, entre le mouvement et l'immobilité, au long d'un itinéraire assorti de nécessaires ruptures, en marche vers une inévitable marginalité...

Comment ne pas être plongé dans un certain désarroi, devant l'ampleur et la gravité des questions qui s'imposent à la conscience lucide, alors que s'effondre peu à peu tout l'édifice des croyances par lesquelles on avait cru trouver le sens de son existence, et que, dans le même temps, dans un monde en

transformation accélérée, on voit grandir la foule des rejetés et des marginaux de la société, de ceux-là mêmes auxquels Jésus a accordé la priorité dans son action et sa prédication ?

Considérer cette complexe et mouvante situation, réaliser son impuissance devant la cruauté du réel... une telle prise de conscience est source de débats intimes où se retrouvent les deux options majeures que nous avons distinguées plus haut, d'une part, l'effort d'approfondissement personnel, l'interrogation sur le sens de sa vie et les sources de sa foi; d'autre part, l'engagement solidaire, la lutte aux côtés de ceux dont la dignité est bafouée.

Finies, les facilités de croire, et la crédibilité des réponses assurées qui nous étaient données par les religions avant même que les questions ne soient existentiellement posées. Alors, à qui vous demande «Crois-tu en Dieu ?», comment répondre immédiatement de façon positive, quand on soupçonne quel contenu, quelles idées toutes faites peuvent se cacher derrière la question ?

C'est au point que, par une saine réaction, on voudrait pouvoir éviter l'emploi du mot "Dieu", qui peut n'être qu'un concept livré à l'inévitable dérive anthropomorphique, au glissement vers la superstition ou la mythologie, ou même vers une forme insidieuse d'idolâtrie... Mais alors, si l'on renonce à ce vocable, tellement marqué et comme valorisé par la patine des siècles, comment évoquer par le langage humain cette "grande question" qui fait que «l'homme passe l'homme», comme l'affirme Pascal ? Comment tenter d'appréhender l'indicible avec des mots, certes porteurs d'un poids d'humanité mais qui ne peuvent être vrais qu'à de rares heures de lumière, des mots qui désignent des données vitales comme la source, l'amour, la vie, la force, l'esprit, l'origine, le feu, le souffle... ? De tels mots permettront-ils d'approcher, mieux que par le silence, cette mystérieuse réalité trop facilement désignée par le vocable "Dieu", lequel rappelle le Zeus de la mythologie antique ?...

S'être cru chez soi dans son Église, avoir grandi dans l'environnement d'une chrétienté encore vivante, dans ce monde rural où le sort m'a fait naître, cela n'a pu manquer de me créer de solides racines. Et rompre ses racines, renier ses anciennes croyances, cela ne va pas de soi. Quand je prends conscience de leur force, je me souviens de ces mots que Charles Péguy écrivait en 1905 : «Tous tant que nous sommes, mystiques et charnels, nous n'avons qu'une vie, nous n'avons qu'un apprentissage (...), nous n'avons qu'une connaissance originaire et maternelle, qui soit vraiment pour nous la connaissance mère (...) Les enseignements que nous recevons dans l'âge adulte ne sont jamais que des meubles que nous mettons comme nous pouvons dans nos appartements mentaux; mais une grâce divine fait la vertu des enseignements qui entrent avec le pain dans la mémoire d'un corps adolescent; une vertu mystérieuse reste attachée éternellement à ces premiers pains de quatre livres d'enseignement; une force, une vertu mystérieuse leur en est demeurée; ils ont fait le sang de nos veines et le sang de notre mémoire; ils sont nous-mêmes. Là est la source et l'origine, là est l'axe intérieur (...)» (*Par ce demi-clair matin*, p. 88-90, NRF, éd. 1952).

Sans doute cette fervente louange des racines appelle-t-elle quelques réserves, si l'on se souvient que Péguy, prévoyant alors irruption de la guerre et préoccupé de défendre l'héritage spirituel qu'il avait reçu, n'a pas su reconnaître en son temps la valeur et la portée des questions posées par Alfred Loisy et la crise moderniste.

Quoi qu'il en soit, cet éloge du passé nourricier garde pour moi sa valeur, quand je mesure tout ce qui subsiste de richesse dans l'héritage culturel et spirituel qui m'a été légué et quand un besoin de cohérence personnelle me demande de rester fidèle à l'essentiel de ce qui m'a construit peu à peu.

Déroutante et fascinante époque que la nôtre ! Impossible d'échapper au dilemme : rester imprégné en profondeur par une religion dont irrésistiblement il faut s'éloigner par honnêteté intellectuelle autant que par exigence spirituelle ; reconnaître pourtant sa dette envers elle, et envers l'Église par laquelle on l'a reçue; percevoir que cet héritage est toujours là, présent en soi-même, au point d'entendre encore chanter dans sa mémoire tels cantiques anciens, ou mieux, tels psaumes élevés si haut par l'art immortel du chant grégorien...

La libre recherche dans laquelle je me trouve engagé n'implique donc pas que je rejette en bloc l'héritage culturel et spirituel élaboré en vingt siècles de christianisme. Au cœur de cet héritage reste vivant un trésor essentiel pour l'avenir, c'est l'immortel ferment d'humanisation, cet impérissable appel à "devenir humain" contenu dans le message de l'Évangile, ce message dont le dynamisme a survécu aux inévitables altérations qu'il ne pouvait pas ne pas subir...

Vivre ce paradoxe par fidélité et, dans une quête qui ne peut qu'être humble, entreprendre des révisions qu'on avait d'abord jugées blasphématoires, prendre le risque de "détricoter" en quelque sorte cet admirable tissu du christianisme - dont le meilleur est né de la foi de spirituels authentiques mais nécessairement dépendants des mentalités et du niveau de connaissances de leurs temps respectifs -, oser ce libre examen, pour qu'émerge de cette Tradition la figure vivante de l'Homme de Nazareth,

dégagé de certains maquillages qui l'ont défiguré...

Une telle quête est œuvre de foi. Elle conduit le chercheur sur un chemin qu'il ne connaît pas à l'avance. Ce chemin le singularise et lui fait découvrir sa solitude de base. Mais en même temps, elle le situe dans une solidarité de fait, dans une communion avec celles et ceux qui, comme lui, fondent leur espérance sur le Crucifié du Golgotha et gardent pour référence essentielle l'aventure vécue il y a vingt siècles par cet homme qui n'avait pas où reposer sa tête...

2007

Marcel Légaut, un homme en marche
une percée vers l'avenir

Guy Lecomte
Théolib N° 38 - Juin 2007

Marcel Légaut (1900-1990), normalien, universitaire et mathématicien de formation, professeur d'université à Rennes puis à Lyon, a d'abord animé de nombreux groupes spirituels dans le monde universitaire, dans une période de sa vie marquée par des rencontres décisives qui, dira-t-il, «participent au mystère de mon être» : celles du père Portal, de Gabriel Marcel, de Teilhard de Chardin, d'Édouard Le Roy...

L'expérience de la guerre va le marquer profondément. Elle lui montre combien les intellectuels, comme lui, peuvent être désarmés quand ils sont confrontés aux réalités cruelles de la vie. À quarante ans, l'appel à l'intériorité et à la vie spirituelle pousse Marcel Légaut à abandonner l'existence protégée de l'universitaire. Il se marie et le couple décide de vivre l'existence de paysans montagnards dans une ferme isolée du Haut-Diois. Cet isolement lui permet de venir en aide à des réfugiés, juifs, déserteurs et réfractaires. Loin des cercles universitaires et des médias, Légaut joint à ses tâches de cultivateur et de berger, celles de père de famille (ils auront six enfants), poursuivant au long des années une activité spirituelle exigeante, parfois avec des amis qui affluent l'été dans son hameau des Granges, puis qu'il retrouvera périodiquement, au temps de sa retraite, à Mirmande, au siège de l'Association culturelle qui porte aujourd'hui son nom.

Après vingt années de fidélité silencieuse, Marcel Légaut a perçu la nécessité de dire ce qu'il vivait et d'en témoigner. Alors va se développer son œuvre majeure, au long d'une vingtaine d'ouvrages qui témoignent de l'itinéraire atypique d'un homme libre. Après *Travail de la foi* (1962), Légaut entreprend la rédaction d'un volumineux ouvrage, «L'accomplissement humain», dont l'éditeur demandera le découpage en deux volumes. Ces deux livres vont connaître un grand succès, *L'homme à la recherche de son humanité* (1971), *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* (1970). D'autres ouvrages suivront, parmi lesquels *Mutation de l'Église et conversion personnelle* (1975), *Patience et passion d'un croyant* (1978), *Devenir soi* (1980), *Prières d'homme* (1978).

L'écriture de Légaut, perçue parfois comme abstraite (pourtant non dénuée d'humour), témoigne de la rigueur et de l'honnêteté intellectuelle indispensables à la recherche fondamentale (humaine et spirituelle) dont il a eu la passion toute sa vie. «Toute ma vie, j'ai cherché à connaître Jésus, à l'atteindre. On m'a parlé de lui et j'ai essayé de le comprendre avec mon intelligence. J'ai été ému et attiré par l'image que j'avais de lui. C'est ainsi que j'ai été conduit à une connaissance de Jésus qui est la communion de mon être à son être» (*Patience et passion d'un croyant*, p.73).

Ainsi a vécu Marcel Légaut, portant son Église douloureusement («Ma mère et ma croix» - exergue à son livre *Mutation de l'Église et conversion personnelle*), mais dans l'espérance, et poursuivant hardiment sa quête...

Un tel disciple, à la parole libre, apparaît comme un phare pour les temps qui viennent. Car ce chrétien a foi en l'homme et il pense que le chemin de la foi en Dieu passe par l'effort de chacun pour s'accomplir dans son humanité, surtout s'il lui advient de faire en vérité la rencontre de cet homme accompli que fut Jésus de Nazareth.

(Guy Lecomte, professeur de littérature, a été Président de l'Association Culturelle Marcel Légaut)

2007

Rencontrer un homme de foi
(traduit du castillan par Nicole Roulives)

Domingo Melero
Théolib N° 38 - Juin 2007

J'ai commencé à lire Légaut lors de la publication de *L'homme à la recherche de son humanité* en 1971. Depuis lors, il est devenu, peu à peu, un auteur de référence fondamental pour moi, non seulement dans l'ordre de la réflexion, mais aussi dans l'ordre de "l'existence", où la vie se structure et

s'unifie par des initiatives et des décisions qui, lorsqu'on y réfléchit, s'avèrent avoir donné corps à l'être singulier que l'on est. Je ne raconterai pas ici en détail comment Légaut devint ce référent fondamental mais j'exposerai deux ensembles de réflexions qui ont trait au centre même de sa vie et de son œuvre, telles que je les vois aujourd'hui, en essayant de montrer la place que Légaut peut occuper dans la vie de quelqu'un.

1. Marcel Légaut s'est situé dans le christianisme grâce à son mentor, Monsieur Portal, de vie et de personnalité remarquables, précurseur de l'œcuménisme de la fin du XIXe et du début du XXe siècle. Ce prêtre révéla à Légaut (ainsi qu'à ses camarades du groupe "tala" de l'ENS), de quelle profonde rénovation spirituelle le catholicisme avait besoin. Il lui fit sentir qu'il pouvait y contribuer personnellement, comme lui-même le faisait et comme l'avait fait Jésus dans l'Israël de son temps. Cette rénovation exigeait une intégrité intellectuelle sans faille, face à une modernité marquée par la science et par l'autonomie du politique, lesquels constituaient l'univers mental dont un occidental ne pouvait faire abstraction.

Légaut est né à cette mission à travers une "délicate émancipation" favorisée par la rencontre d'un vrai disciple. M. Portal délivra ces jeunes, d'une part, de la peur des chrétiens restés sur la défensive face à la société et au monde et, d'autre part, il libéra en eux l'appel au "don total", qu'il distingua de l'engagement dans le sacerdoce et la vie religieuse. En troisième lieu, il leur montra, à travers ce qu'ils pouvaient entrevoir de ses propres conflits avec l'Institution, combien est ardue la voie de la fidélité. Comme fruit de ces perspectives, il devint clair pour Légaut, que, une fois écartée l'adhésion aux formes rigides du passé, l'appel au don total ne demandait pas, en ces temps de changement face à l'avenir, d'appuyer ou d'élaborer des institutions ou des systèmes, mais de "semer en passant", de chercher et d'essayer des chemins de vie avant de faire place à d'autres et de disparaître au sein du silence et de l'oubli où le monde et la réalité s'ouvrent sur l'au-delà de soi, là où tous nous allons entrer.

En réfléchissant à ce qu'il avait vécu, Légaut, dans sa maturité, a parlé, comme nul autre, tant de la paternité humaine que de la paternité spirituelle entre un ancien et un jeune, laquelle peut naître aussi de la rencontre entre un auteur et son lecteur quand tous deux atteignent le niveau de la création. S'appuyant sur cette double approche de la paternité, Légaut exposa ensuite la démarche du croyant qui conduit à cette affirmation centrale dans le christianisme : "Jésus est fils de Dieu". Mais il fit un pas de plus, quelques années plus tard, en 1975, allant jusqu'à supprimer le terme "fils" et poser simplement "Jésus est de Dieu". Cette singulière élision et ce génitif de détermination et d'appartenance, confèrent une intensité particulière à cette confession en premier lieu, en la dépouillant du risque d'anthropomorphisme qui la rendait inacceptable; en second lieu, en la libérant des excès opposés de docétisme qui la dévoyaient ; et troisièmement, en rendant à la phrase sa force d'affirmation nue, de pure confession de la relation entre Jésus et "son" Dieu, qui est communion dans l'ordre de l'être, au-delà de toute représentation.

Par une démarche du même ordre, nous pouvons affirmer que, de même que Légaut dit de Jésus qu'il est "de Dieu", ceux qui ont rencontré Légaut peuvent dire de lui qu'il était "de Jésus", de sorte que, inversement, nous parvient un Jésus qui, aussi, est "de Légaut". C'est en ce sens qu'un jour, alors qu'avec un ami, dans le feu d'une conversation, nous passions en revue nos vies, nos lectures et nos rencontres les plus significatives, reconnaissant concrètement ce que cela avait signifié pour nous de lire et connaître personnellement Légaut, mon ami a pu me dire : "Qui a vu Légaut a vu Jésus". Je comprends qu'une telle phrase puisse être taxée d'"illumination" et de "subjectivisme"; cependant, l'adhésion de foi ne naît-elle pas toujours de semblable reconnaissance ? Cette phrase ne rappelle-t-elle pas la force de certains versets de Paul ou de Jean sur le rayonnement, la transparence et la transmission ? De toute façon, cette phrase n'était pas contraignante ; ce n'était qu'une simple invitation à entrer dans la lecture. En 1990, lorsque Légaut est mort, j'ai cru, répondant à la demande d'une revue, devoir exprimer dans les lignes ci-dessous, quelque chose de semblable à l'avis de mon ami : voir Légaut, c'était, sinon voir Jésus, voir un disciple.

Légaut a été pour beaucoup une bénédiction. Les êtres de foi ne se sont pas sentis frustrés à la lecture de ses textes ni en faisant connaissance avec l'homme qui les avait écrits. Sans démonstration spectaculaire, sous l'apparence d'un livre comme les autres venant d'un homme ordinaire, ils purent enfin se reposer en entrant en contact avec un auteur qui leur parlait comme personne ne l'avait fait depuis de longues années, et en engageant le contact avec un homme qui leur en rappelait un autre comme peu auparavant l'avaient fait. Cette bénédiction d'avoir connu un homme ordinaire, qui avait un cœur de staretz, d'abbas, de monachus, de contemplatif, de médecin et conseiller, de docteur et maître,

de témoin et d'apôtre, a permis à beaucoup de reconnaître une communion (...) sur laquelle il nous a dit un jour avoir inventé un nom à consonance teilhardienne : la "fidéisphère". Pour eux, ce fut comme la rencontre, tant attendue, d'un être qu'ils cherchaient secrètement. Ils attendaient quelqu'un qui, sous une forme nécessairement laïque, et à titre personnel, fût à leurs yeux "disciple de Jésus" et "homme de Dieu". Si, à propos de Légaut, à l'ombre de sa mort, je crois qu'il faut dire qu'il était "de Dieu", il me semble tout aussi juste de dire que Dieu est "de Légaut"..."

Cependant, il manquait dans ce texte la référence à M. Portal, en qui Légaut et ses amis crurent voir un disciple. Ce contact, direct et comme au-delà du temps, fut à l'origine de la distinction que fit Légaut, par la suite, entre une religion d'appel, centrée sur la connaissance intime de Jésus et de son épopée, et une religion d'autorité, un christianisme d'adhésion à une doctrine dogmatique et morale, et à des rites dont Jésus serait la pièce maîtresse et dont on lui attribue l'institution.

Au vrai, comme disait Légaut, l'essentiel ne s'enseigne pas; mais il est également vrai qu'il se transmet et se reçoit, bien qu'indirectement. La vie passe d'un témoin à l'autre. L'acte s'enflamme en nous à partir de l'irradiation que nous en captions chez un autre. En ce sens, qui cherche trouve, car s'il cherche, c'est que d'une certaine façon il a déjà trouvé (en outre, on ne sait avoir trouvé que par la suite, dans le souvenir et la vérification de ce que l'on continue à chercher). Dans l'ordre spirituel, il est inutile de prétendre épargner à quelqu'un le chemin qu'il doit franchir et de vouloir lui donner quelque chose de tout fait. Le chemin est toujours au terme et le terme dépend toujours du chemin. C'est pourquoi, dans ce domaine, il apparaît rapidement qu'il n'y a plus ni rang ni hiérarchie : plus que des disciples (qui peuvent en rester à l'imitation ou à la pure glose), un maître suscite de nouveaux maîtres et un père, plus que des fils, suscite de nouveaux pères. Dans tous les ordres de la vie, et par conséquent aussi dans le domaine spirituel, il y a une amorce qui est irremplaçable, une étincelle initiale qui ne se transmet que d'existence à existence. Tel est le sens véritable de l'ex auditu de la foi, non de la prédication...

Comme l'observait Légaut, si le christianisme s'est maintenu au long des siècles, ce ne fut pas grâce à ses alliances avec le pouvoir politique ou par la consolidation à tout prix de ses structures, ou encore par un alignement de son message sur les attentes infantiles et ataviques des hommes, mais parce qu'il y a toujours eu quelqu'un qui s'est levé, qui s'est mis en route et s'est perçu en relation avec Jésus, comme on peut deviner que l'ont été par exemple Pierre, Jean, Marie-Madeleine et Paul. Légaut et M. Portal ont vécu quelque chose de semblable. Le christianisme est une tradition vivante grâce à des spirituels de ce type.

2. Comme je l'ai indiqué précédemment, j'ai commencé à lire l'œuvre majeure de Légaut, "L'Accomplissement humain", par le tome I, *L'Homme à la recherche de son humanité*. Je me souviens d'avoir été choqué d'abord par le titre du premier chapitre : "La foi en soi", avant de comprendre que ce titre ne signifiait pas "la foi en elle-même", mais "la foi en soi-même". Alors, ce qui me frappa, c'est que ce titre évoquait une sorte de libre pensée contraire aux vertus présentées traditionnellement comme chrétiennes : la négation de soi, l'obéissance et l'humilité. La théologie et la routine m'avaient fait entrer à contre-pied dans le texte. J'attendais un livre universitaire, avec définitions, informations et argumentation, alors que le texte de Légaut, rigoureux et précis, sans une seule citation, manifestait tout de suite que sa vigueur procédait du témoignage et que le lecteur se trouvait invité lui aussi à partir de sa propre expérience. Il ne s'agissait donc pas d'un livre de doctrine, mais d'itinéraire.

Cette distinction était capitale. Que Légaut ait écrit des livres d'itinéraire, plutôt que de doctrine, cela explique pourquoi, dans le tome I, il n'emploie le mot "Dieu" que dans la seconde moitié du livre. C'est pour la même raison que, dans le tome II, il consacre toutes les pages nécessaires pour aboutir à l'affirmation de la filiation divine de Jésus, et que, plus tard, après quelques années, il va éliminer le mot "fils" de cette affirmation. De même que cette élision n'était pas une négation, mais un moyen pour mieux arriver à l'affirmation, il ne fallait pas non plus, dans le tome I, épargner au lecteur le chemin conduisant enfin à nommer Dieu de manière signifiante, et non de manière vide ou équivoque, comme il arrive trop souvent. Dans les livres d'itinéraire, le "fieri" (devenir) des idées leur est intrinsèque, la genèse de la pensée étant lumière pour la pensée elle-même. Or, il peut sembler paradoxal que Légaut utilise le mot "foi" dès le début du livre, sans aucune allusion à Dieu. Cette démarche va nous aider à percevoir ce qu'est la foi pour Légaut.

De fait, cette manière discrète de procéder (le fait de commencer par parler de la foi sans d'abord nommer Dieu ni chercher à dire le rapport entre Jésus et Dieu) correspondait au chemin que Légaut avait pris à partir de la crise des années trente, crise d'abord latente, puis devenue manifeste avec la "drôle de guerre". Ce chemin l'a conduit, en quelques années, à s'éloigner du groupe élargi des "talas",

à se marier et fonder une famille, à acquérir la propriété des Granges de Lesches, dans le Haut-Diois, à commencer à travailler comme paysan et berger, puis à abandonner définitivement l'université et mettre les livres au rancart. Tout cela signifiait pour lui "s'enterrer" parmi les gens qui vivent du travail de leurs mains, monde concret, matériel, et bénéfique de par sa propre épaisseur humaine.

Ce n'est qu'au bout de dix ans de cette nouvelle vie, de cette descente sans retour dans l'échelle sociale, et de cet enracinement dans la vie commune de travail manuel et de vie de famille, que Légaut s'est remis à écrire, correspondance mise à part, quelques petits essais occasionnels, méditations, témoignages. Au cours des dix années suivantes, il abandonna progressivement un langage encore trop mêlé d'aspects religieux et personnels, pour en arriver à la forme d'écriture caractéristique de HRH. C'est par cette écriture, abstraite dans sa discrétion mais concrète par sa véracité, que Légaut a pu finalement, conformément à ses exigences intimes, parler à l'homme de l'homme, d'homme à homme, et s'adresser à quiconque avait déjà réfléchi à sa propre vie, encore imprégnée de croyances, religieuses ou profanes.

«La vie spirituelle n'est pas nécessairement chrétienne», disait Légaut, ce qui est vrai de toute autre tradition religieuse, pourrions-nous ajouter. Mais arriver à assumer de telles affirmations, non seulement de manière cérébrale, mais de manière personnelle, parler ainsi de l'homme, parvenir à une compréhension et un discours propres à la "religion d'appel", à propos de Jésus et de "son Dieu", ce n'est pas l'affaire d'un jour... C'est cette nécessité de notre temps qui, au fond, amena Légaut aux Granges et lui fit ensuite écrire "L'Accomplissement humain".

Ce sens de la pudeur et du mystère, qui sourd de l'épaisseur de la vie, le monde ecclésiastique l'ignore ou l'interprète mal, puisqu'il pense que cela conduit à une réduction de la foi ou à la négation de quelque doctrine invariable. Face à cette incompréhension, j'aimerais évoquer deux exemples tirés des Écritures, qui pourraient aider à situer et à comprendre le noyau de l'itinéraire de Légaut.

Ainsi, à partir des premiers récits hébreux, des textes et mythes fondateurs du Pentateuque, nous pourrions dire que Légaut, avec la "foi en soi", remonte, d'une certaine manière, à la foi d'Adam, à la foi antérieure à Abraham, la foi de l'homme originel, enraciné dans l'épaisseur des instincts fondamentaux. Le mouvement de réflexion de Légaut vers la racine et la semence, porté par l'exigence de «tout reprendre depuis la base», comme il le disait lui-même, n'est pas étranger au processus d'élaboration qu'empruntèrent, de manière évidemment fort différente, les scribes ou les "intellectuels" de l'époque de David et de Salomon.

De même, en découvrant dans le Nouveau Testament comment la Lettre aux Hébreux évoque l'épopée de la foi d'Israël au long de son histoire, dans un élan qui répète vingt-cinq fois l'anaphore "par la foi"; puis en lisant comment, dans son Esquisse toujours à repenser de la vie de Jésus, Légaut évoque le parcours de Jésus, nous pouvons imaginer quel hymne il aurait pu composer sur Jésus, en faisant précéder de la même anaphore "par la foi" chacun des éléments qu'il a rappelés succinctement et de manière désacralisée dans ce texte fondamental... Et nous pouvons de la sorte deviner sa méditation passionnée, lorsque lui, Légaut, en se rendant Jésus présent, «sans faire de l'homme que Jésus fut un Dieu», s'est approché de Dieu «de la même manière que Jésus, pendant sa vie, prenant conscience de soi, atteignit Dieu et arriva à "être", en Dieu, "de Dieu"».

2007

Sur les marges de mon Église

Jacques Musset

Parvis - Hors série N° 18 - 2ème semestre

Je suis né dans l'Église catholique romaine, j'y ai grandi, j'y ai exercé un ministère durant de longues années et je m'en sens toujours membre, quoique sur les marges.

L'aventure n'a pas un long fleuve tranquille. Je l'assume pourtant par fidélité à moi-même et dans une réelle paix et sérénité intérieure. Élevé dans une foi très traditionnelle, je suis demeuré chrétien mais je me suis éloigné à jamais des rives de la religion officielle de mon enfance et de ma jeunesse pour mettre le cap vers la haute mer. N'est-ce pas d'ailleurs l'appel qui court à travers les Évangiles, «Laissez les morts enterrer les morts... Avance au large et jette tes filets» dit Jésus. Je ne renie rien de mes racines ni de mon éducation malgré leurs étroitesse, je suis même plein de reconnaissance pour avoir rencontré sur mon chemin quelques êtres qui m'ont éveillé à une intelligence critique et m'ont ouvert à la liberté intérieure. Je me suis seulement autorisé, par exigence intime d'intégrité et de vérité, à tracer ma voie et je ne regrette en rien d'avoir emprunté les sentiers sur lesquels j'ai marché de jour et de nuit. La route n'a pas été facile. Ce fut comme une série de déportations. Découvrant les sciences humaines autour de mes trente-cinq ans et me laissant interroger par elles loyalement, j'ai constaté peu à peu que

je n'habitais plus le même univers culturel que celui de mes origines et de mon éducation. Imperceptiblement, j'avais glissé vers un autre monde. Beaucoup d'affirmations auxquelles j'avais fait crédit jusqu'alors s'effondraient comme château de cartes. Mon identité humaine et chrétienne était remise en cause, telle que je la pensais précédemment. Dans l'impossibilité de refouler les questionnements qui affleuraient à ma conscience, sous peine de me renier, j'ai pris à bras le corps les interrogations radicales qui surgissaient en moi au sujet de l'homme, de Jésus, de l'Église. Cette aventure me séduisait et m'effrayait en même temps. Elle faisait tomber les plâtres des vieux murs salpêtrés mais elle ouvrait sur le vide ou du moins sur des lignes de crête étroites, perdues dans le brouillard, de quoi donner le vertige. Il n'était pourtant pas question de revenir en arrière. Il est en effet des moments dans la vie où, après avoir franchi des seuils décisifs, il n'est plus possible de retourner au pays d'antan. Ce repli aurait été pour moi un suicide spirituel. Mais cette certitude ne balisait pas la route à suivre. Tout au plus m'assurait-elle que l'avenir était devant et que c'était dans une incessante marche que je me fraierais un chemin. Je me retrouvais pour l'heure dans un champ de ruines et il me fallait reconstruire.

Les questions étaient redoutables. Prenant conscience du réseau de conditionnements dans lequel toute vie est enserrée, je m'interrogeais sur la liberté humaine, la responsabilité individuelle et, partant de là, sur la conception catholique du péché. L'homme n'était-il pas infiniment plus déterminé que ne l'enseignait la doctrine officielle catholique ? Découvrant que la vérité est une notion relative et que personne n'en détient le monopole, je ne pouvais plus adhérer à une conception de la révélation divine qui s'impose de l'extérieur et se choisit des interprètes privilégiés et patentés. Sous l'affirmation "Dieu parle", qui parlait en réalité ? Je ne pouvais accepter que ma tradition catholique revendiquât d'être la vraie religion et considérât au mieux les autres comme en attente de "reconnaître" la vérité intégrale. Cette prétention me hérissait. Comment pouvait-on avoir un regard respectueux sur les autres traditions si l'on était convaincu d'une supériorité à leur égard ? N'avait-on pas annexé Dieu à son profit en considérant qu'on était de sa part l'objet d'un choix particulier ? D'autres pans de la doctrine catholique s'effondraient dans mon esprit de jeune prêtre concernant la Trinité, la divinité de Jésus, le péché originel, la résurrection de la chair, la présence réelle du Christ dans l'eucharistie, la conception du sacerdoce ministériel... À l'évidence, ces affirmations m'apparaissaient comme le résultat d'élaborations historiques portant sur des réalités hors d'atteinte des sens. Par ailleurs, la lecture de la Bible et notamment des Évangiles me posait de sérieux problèmes. Par manque d'une formation sérieuse au séminaire, je ne disposais pas des clés nécessaires pour déchiffrer le sens de ces textes, écrits dans des milieux culturels très différents du mien. Des pages entières m'étaient incompréhensibles, et pas des moindres : les récits de l'enfance de Jésus, les miracles, les passages sur la résurrection de Jésus et, d'une manière générale, tout ce qui sentait le merveilleux. Comment par ailleurs interpréter les langages des Évangiles qui mettaient en scène un Jésus discourant et agissant selon une feuille de route venant du ciel ? Les quatre récits étaient à l'évidence une remarquable construction mais quel était leur rapport avec le Jésus historique ? Enfin, l'enseignement selon lequel les structures de l'Église romaine et ses sacrements remontaient à Jésus lui-même n'emportait plus l'adhésion de celui qui s'éveillait à l'esprit critique. Je me rendais compte de la justesse de la parole de Loisy, ce grand exégète de la fin du 19^{ème} et de la première moitié du 20^{ème} siècle : «Jésus a prêché le royaume et c'est l'Église qui est venue». Ainsi étais-je déporté à cent lieues de mon catholicisme d'origine avec le sentiment d'un effondrement de ce qui faisait jusque-là son identité.

J'aurais pu tourner la page purement et simplement. Je choisis de reconstruire à nouveaux frais mon identité d'homme et de chrétien. Ce qui me fit m'orienter dans cette voie, c'était l'intime conviction que, malgré les apparences, les Évangiles recelaient des sources vives. Pour moi, certains textes restaient en effet sublimes : les Béatitudes, certaines paroles, des récits où l'on voit Jésus affirmer en paroles et en actes que la loi est faite pour l'homme et non le contraire, que l'important n'est pas le geste qu'on pose mais l'esprit dans lequel on l'accomplit... C'est à ces textes que je me raccrochais car je vérifiais dans mon existence que ces paroles étaient vraies.

La reconstruction dura quelques années. Je la menai en compagnie d'amis qui s'interrogeaient aussi fortement que moi. Combien de journées n'avons-nous pas consacrées à faire le point, à clarifier nos questionnements, à comprendre en quoi les positions traditionnelles ne tenaient plus et à chercher des voies qui nous permettraient de redonner sens à notre tradition chrétienne ! Cette recherche était vitale pour nous tous. Nous en sommes venus à organiser une série de week-ends, largement ouverts, sur les "maîtres du soupçon" : Marx, Nietzsche, Freud, suivis d'un travail sur l'élaboration des textes bibliques animé par un éminent bibliste et d'une réflexion, conduite par le jésuite Michel de Certeau, sur les défis que la foi chrétienne devait affronter dans la modernité. Par la suite, après avoir

commencé cette longue transhumance intérieure, je consacrai personnellement beaucoup de temps et d'énergie à me réapproprier les textes bibliques et surtout les Évangiles. C'était à la fois une exigence et un plaisir. Je me mis à étudier nombre de livres d'exégèse écrits par les meilleurs spécialistes. Peu à peu, la lumière se fit sur la signification de ces textes. Quelle joie pour moi d'acquérir des clés de lecture pour déchiffrer ces antiques paroles rédigées dans des situations, des cultures et des langages si différents de mon univers et de ses manières de penser ! Cet exercice minutieux de décodage d'un message venu de très loin fut pour moi une riche expérience de confrontation à l'altérité. Elle m'apprit à écouter les textes dans leur singularité. C'est pourquoi je trépigne intérieurement quand je constate aujourd'hui qu'on s'empare des textes bibliques et évangéliques comme s'ils avaient été écrits la veille et qu'on leur fait dire n'importe quoi. Quel gâchis ! Le respect de l'autre ne concerne pas seulement les personnes mais aussi les textes auxquels on se réfère.

Le bénéfice de cet investissement coûteux ne fut pas seulement personnel. En effet, j'ai eu infiniment de bonheur à partager, pendant neuf années, mes découvertes à d'autres chrétiens pour qui les textes bibliques n'étaient plus compréhensibles. Si j'ai essuyé quelques mises en garde de la part des autorités ecclésiastiques sur la manière dont je traitais certains sujets tabous, celles-ci n'osèrent pas cependant me démettre. J'étais en quelque sorte protégé par l'audience que j'avais. De même, pour avoir pris des libertés vis-à-vis des rites liturgiques dûment estampillés, je fus soupçonné de "déviatisme" et rappelé à l'ordre vertement. Dans l'impossibilité où mes compagnons et moi-même étions de rencontrer l'évêque, après maintes demandes d'entretien, nous avons continué tranquillement notre chemin.

Depuis que j'ai cessé mon "service" actif dans l'Église (vivre au grand jour avec une femme est un motif d'exclusion), je conserve la même passion pour les textes bibliques qui m'ont donné tant de soucis et procuré tant de joies. Ils demeurent pour moi un espace de ressourcement intime. Je continue de m'en nourrir et d'y trouver à chaque nouvelle lecture des significations inédites. Preuve à mes yeux que ma recherche antécédente n'était pas inspirée d'abord par des motifs professionnels mais par des exigences personnelles d'intégrité intellectuelle et de vérité.

Est-ce que je me reconnais toujours catholique ? Après m'être sincèrement posé la question, je réponds oui, en constatant cependant que je suis loin de partager la doctrine de mon Église, ses dogmes et sa morale, et son mode d'organisation hiérarchique. Alors pour quelles raisons continuè-je à me dire de la famille catholique ? C'est qu'en toute vérité, je reconnais que c'est en ce lieu, si ambigu et décevant par ailleurs, que j'ai découvert l'Évangile et que ce ferment a commencé à croître en moi. En outre, je ne peux pas ne pas admettre que toute voie spirituelle a besoin, pour se transmettre, d'un minimum de structure institutionnelle, même si j'estime que l'hypertrophie de l'organisation actuelle de l'Église romaine est inutile et nuisible. En même temps, je me refuse à réduire l'Église à ses responsables et à sa puissante et pesante structure pyramidale. Car elle est avant tout la vaste communauté des disciples de Jésus qui, depuis vingt siècles, vivent et témoignent de l'esprit du Galiléen.

Mais au-delà du champ catholique, je me sens aussi en communion profonde avec toutes celles et tous ceux qui, de par le vaste monde, à l'intérieur ou à l'extérieur des clôtures religieuses et des voies spirituelles, cherchent à vivre avec authenticité, quels que soient leurs credos et leurs doctrines, et osent balbutier librement, en paroles et en actes, «leur petite vérité de leur propre voie» selon la belle formule de Jean Sullivan. Car pour moi, ce qui unit les êtres humains, au-delà des mots et des parcours singuliers, c'est d'être mutuellement en marche vers leur propre humanité. C'est là l'une des plus grandes joies qu'il me soit donné d'éprouver.

(Ce texte est le résumé du livre de Jacques Musset *Un homme en chemin*, éditions Siloé 2007).

2007

Marcel Légaut, éveilleur de mon humanité

Jacques Musset
Théolib N° 38 - Juin 2007

J'ai connu Marcel Légaut dans les derniers jours du mois de juin 1971. Je m'en souviens comme si c'était hier. Cette première rencontre, prélude à beaucoup d'autres qui se sont révélées décisives pour mon cheminement spirituel, a laissé en moi des traces indélébiles.

C'était au début de l'été, par une belle journée ensoleillée, au cœur de la Bretagne, dans un minuscule village blotti au milieu des genêts sur la lande. Ce hameau, restauré par un ancien aumônier de lycée avec le concours de jeunes et d'enseignants chrétiens des établissements publics, était devenu en quelques années un lieu actif de rencontres pour des groupes divers dont les membres étaient "à la

recherche de leur humanité" et d'un christianisme ressourcé à l'Évangile, avec le désir d'en être des acteurs responsables et non plus des figurants. Sous le vent de liberté provenant du récent concile Vatican II, ils partageaient une vive conscience de ce que la fidélité au christianisme n'était pas la répétition pure et simple du passé, mais l'invention de formes nouvelles dans le contexte de la modernité. Prendre en main leur vie en tous les domaines, croire intelligemment, être créateurs de leur foi et de son expression, vivre ces expériences non pas isolément mais en lien avec d'autres, tels étaient les objectifs de ces "passants et pèlerins" qui se succédaient à longueur d'années et surtout durant l'été au Val Richard près de Lizio dans le Morbihan, sous la houlette d'Auguste Coudray.

C'est dans ce lieu unique, propice au recueillement, à l'échange et à la convivialité, que je suis venu pour la première fois en 1969 avant d'en devenir un habitué. Étant à l'époque aumônier de lycée, pris dans le tourbillon des remises en cause déclenchées par les événements de 1968, j'y retrouvais deux ou trois fois l'an des collègues de l'ouest, affrontés eux aussi aux mêmes questionnements. Nos interrogations ne portaient pas sur notre savoir-faire pédagogique avec les lycéens, mais concernaient la crise intime que nous traversions personnellement en ces temps de turbulences culturelles. Tout ce sur quoi reposait jusque-là notre identité humaine, chrétienne et sacerdotale était ébranlé, fissuré, en voie de décomposition. Le bel édifice des vérités éternelles, indiscutées et indiscutables, s'effondrait comme un château de cartes au fond de nos consciences. Les notions de nature et de morale naturelle, de révélation, de parole de Dieu, de miracle, de résurrection, de sacerdoce, les affirmations dogmatiques concernant le Dieu chrétien, le Christ, l'Église et les sacrements, tout cela devenait problématique pour nous qui respirions l'air ambiant des sciences humaines, de la psychanalyse, de la sociologie, de la philosophie, de l'histoire... Je pressentais cependant qu'au cœur des évangiles se cachait une source. Combien de matinées, d'après-midi et de soirées n'avons-nous pas consacré à échanger sur nos interrogations et à chercher des voies nous permettant de reconstruire à nouveaux frais notre maison intérieure ! Ces chemins, nous les avons inventés en organisant les années suivantes une série de week-ends animés par des compétences reconnues en exégèse biblique, en philosophie, en histoire et en psychanalyse.

C'est dans ce contexte de questionnement vital que j'ai découvert par hasard Marcel Légaut dans le hameau perdu du Val Richard. Il était midi et quart ce jour-là et j'attendais sagement, assis sur un banc de pierre devant la salle à manger, que la cloche sonne pour le déjeuner. La discussion de la matinée avait été ardue et j'avais besoin de prendre un peu de calme et de silence avant d'aller à table. Traînait sur le banc le dernier numéro de la revue *Panorama*, laissé là par un aumônier d'université venu avec des confrères se ressourcer en cet endroit. Machinalement, j'ouvris la revue et la feuilletai, quand mes yeux tombèrent sur la photo d'un visage déjà âgé dont le regard était particulièrement doux et vif. Suivait un article signé d'André Sève. Le journaliste présentait le premier des livres majeurs de Marcel Légaut *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*. J'ai lu d'un trait l'article et j'ai eu immédiatement la sensation qu'un trésor était caché dans cet ouvrage. Cette extraordinaire découverte tombait à point nommé par rapport aux questions intimes que je me posais. C'était une révélation. Le livre se présentait comme la réflexion d'un homme qui tentait "d'atteindre le vrai par le chemin de l'authenticité". Il se voulait cohérent, non par systématisation intellectuelle mais parce qu'il reflétait avec une exactitude suffisante comment son auteur comprenait le christianisme à travers sa propre expérience. "Fruit d'une vie", il avait cependant bénéficié des apports des nombreux compagnons de l'auteur, morts ou vivants.

Les thèmes m'émoustillaient. L'approche de Jésus de Nazareth par le biais de son cheminement intérieur traversant mille conflits au cours de sa vie brève et mouvementée, la naissance du christianisme à partir de l'expérience des disciples, témoins de l'itinéraire de leur maître, la foi en Jésus liée au mûrissement et à la maturation personnelle du croyant, la recherche d'un visage de Dieu qui soit crédible dans la modernité, et la découverte de sa présence agissante mais infiniment discrète au cœur des choix qui humanisent, la religion d'autorité et la religion d'appel... tous les chapitres éveillaient en moi un vif intérêt.

À mon retour à Nantes, je courus acheter le livre de Légaut et je le dévorai avec gourmandise au cours de l'été suivant, en compagnie de deux amis avec qui je passais mes vacances à la montagne. Un jour nous randonnions. Le lendemain, nous lisions Légaut et en discussions. Je trouvais là non pas des réponses toute faites aux questions qui me taraudaient sur l'homme et le sens de sa vie, sur Dieu, sur Jésus et sur l'Église, mais une manière de les approcher avec sérieux, sans concession, dans une perspective existentielle et non théorique, et avec un souci méticuleux d'exigence intellectuelle. J'avais trouvé un maître, un témoin qui, en décrivant son propre chemin, m'invitait à tracer le mien à mes risques et périls.

L'année suivante, en 1972, parut le second livre majeur de M. Légaut qui, normalement, aurait dû être publié avant le précédent puisqu'il en posait les fondements *L'homme à la recherche de son humanité*. Ce fut un nouvel éblouissement. Même si l'écriture était parfois ardue, je découvrais à chaque page des perles précieuses. Je me retrouvais de plain pied avec les perspectives développées par l'auteur. Pour lui, trouver le sens de sa vie n'était pas le recevoir passivement de l'extérieur, sens préfabriqué et valable pour n'importe qui. Il s'agissait au contraire pour chacun de partir de la réalité vécue quotidiennement, sans la contourner, sans l'édulcorer, sans tricher, en se l'appropriant pour en faire sa propre substance et la matrice de sa maturation intérieure. De là découlait et la foi en soi et la foi en l'autre et la foi en Dieu et la foi en Jésus. Ce renversement copernicien de la démarche croyante - non pas d'abord croire en Dieu pour croire en l'homme, mais découvrir le secret de sa propre humanité pour y pressentir la trace d'une Présence - m'enchantait et m'enchantait toujours. Pour le croyant que je suis devenu aujourd'hui, c'est la seule voie possible qui me permette, dans le même mouvement, de chercher le "fil rouge" qui unifie mon existence, de percevoir quelque chose du mystère qui animait Jésus de l'intérieur et de deviner l'action mystérieuse de la réalité qu'on appelle Dieu, à l'œuvre au plus intime de mon être et de tous les êtres humains en marche vers leur humanisation progressive.

En 1978, Marcel Légaut publia *Prières d'homme*, une série de textes invitant au recueillement et résumant les grandes intuitions de sa démarche spirituelle. Toutes ces "prières" m'inspirent mais, parmi elles, il en est une qui condense, à mon sens, avec une précision extrême, où tous les mots portent, le cœur de la pensée de Légaut :

Infimes, éphémères mais nécessaires.
Ensevelis dans l'immense mais conscients,
perdus dans l'innombrable mais uniques,
pétris de complexités dans l'ambiguïté mais encore essentiellement simples,
limités de toutes parts dans le faire et le dire, mais en soi proprement mystère,
inachevés par nature et sans cesse perturbés mais en puissance de s'accomplir...

2007

Passant par Chadefaud et Scourdois Roger Rabu septembre 2007 *Archives*

Notre session "Jésus simplement" du début septembre 2007 m'a donné l'occasion et le plaisir de découvrir les derniers travaux publiés de Xavier Huot. J'ai pris le temps de feuilleter d'assez près les six gros cahiers des *Textes du groupe Légaut de 1922 à 1940*. Pour le dire en passant, je serais heureux si le cahier N° 6 qui est une véritable histoire du groupe et d'un certain nombre de ses figures fondatrices pouvait être acquis par qui le désire...

Un autre cahier, disponible celui-là, a attiré mon attention, même si son titre "Le Montcelet" ne m'évoquait rien... La courte préface de Xavier m'a donné envie d'inventorier cet ancêtre de QQN, dont la vie fut bien courte, de novembre 1938 à avril 1940. J'eus vite fait d'y repérer Chadefaud et Scourdois, ces deux noms, un peu mythiques pour moi, lieux de rencontres de vacances du "Groupe Légaut" de l'été 1931 à Pâques 1940.

De précédentes lectures, et notamment les inimitables souvenirs d'André Glossinde transcrits par Xavier dans les n° 176 à 185 de QQN, m'avaient déjà permis de situer assez précisément ces deux maisons de maître auvergnates, et donné une grande envie d'y aller voir de plus près. Il en fut donc ainsi pour Monique et moi sur notre chemin du retour.

Si nos "anciens" descendaient du train à Breuil sur Couze à une dizaine de km au sud d'Issoire, traversaient St Germain Lembron et gagnaient Chadefaud par la route d'Ardes en bifurquant à gauche à Barrèges, c'est à l'opposé, en laissant St Gervazy à notre droite, que nous sommes d'abord arrivés à Scourdois. Depuis un bon moment, le Montcelet, avec sa tour en ruines qui n'est plus, paraît-il, qu'un pan de mur mal restauré, nous servait de repère. Impossible de manquer l'entrée du "Foyer occupationnel de Scourdois". Le directeur et la secrétaire de ce foyer de vie pour handicapés mentaux n'hésitaient pas à quitter leur bureau pour faire connaissance "in situ" avec ces drôles de pèlerins d'un "groupe Légaut" dont ils n'avaient jamais entendu parler. Au début des années 70, leur foyer qui accueille 45 handicapés mentaux adultes répartis en cinq unités de vie construites dans le parc de l'ancienne maison de maître, a pris la place d'une école d'apprentissage E.D.F. créée à Scourdois en 1945. Pendant la guerre, la maison et la propriété avaient été occupées par un groupe de jeunes relevant des "Chantiers de jeunesse".

Qu'avait bien pu être cette grande maison bourgeoise, sobre et bien entretenue mais vide à présent et alourdie, sur sa droite, d'une verrue utilitaire en son temps...? Ils n'en avaient pas la moindre idée. Ils nous dépannèrent de piles pour notre appareil photo contre promesse, faite et tenue, copie de quelques documents relatifs aux vacances d'une partie du groupe Légaut à Scourdois de 1932 à ce déménagement de Noël 1939, décrit à la page 105 du Montcelet. Rien n'y manque, ni les noms des deux bœufs du fermier de Scourdois qui firent sept voyages entre les deux maisons par un froid particulièrement rude, ni la mention des "incivilités" causées précédemment par quelques inconscients. Ça existait donc déjà et même au groupe Légaut !

De Scourdois nous apercevons les toits de Chadefaud. Ici, pas de belle enseigne à l'entrée mais un modeste portail de maison bourgeoise de l'ancien temps ouvert sur un chemin de terre. Au fond de ce qui fut sans doute une belle et vaste prairie (l'appellation "pelouse" remontant probablement avant la guerre de 1914) et un parc autrefois bien arboré, une longue bâtisse en deux corps accolés dont bien des persiennes grises sont fermées. Côté cour, face à la ferme, la porte d'entrée, une sonnette et un nom "Pouget". Malgré l'heure de midi, nous osons appuyer. Se présente une petite dame "dans nos âges". Ici pas besoin de longues explications, le groupe Légaut fait partie de ses souvenirs d'enfance. C'est son père qui accueillait le groupe à qui il louait cette maison de famille. Le temps d'aller prévenir son frère, Madame ou plus probablement Mademoiselle, très précisément Mlle Marie-Antoinette Pouget, revient avec quelques grosses clefs.

C'est la vieille porte cintrée, inscrite dans un bel arceau de pierre blonde de ce qui semble bien être le bâtiment le plus ancien, qu'elle nous ouvre. Grande salle voûtée en béton. Autrefois, au temps où il y avait des vignes dans le pays, c'était le cuvier. Aujourd'hui, une remise à outils, un bûcher et un vague atelier. «Monsieur Légaut en fit la chapelle. C'est lui qui demanda à mon père de faire ouvrir dans le pignon cette grande fenêtre en plein cintre et de surélever légèrement la partie qu'elle domine pour en faire le chœur dont l'entrée était marqué par ces deux petites colonnes». C'est sans doute là que le groupe passait plusieurs heures par jour entre méditation, messe, heures canoniales, chapelet, salut du St Sacrement...

Nous sommes sortis et regardons l'ensemble du bâtiment. «C'est aussi mon père qui, à la demande de Monsieur Légaut, fit aménager des chambres au 2^{ème} étage. Vous voyez la terrasse sud, le coin là-bas au fond, c'est là qu'ils faisaient les pluches, le matin».

Mlle Pouget nous dirige vers l'ancienne chapelle du domaine. «À l'époque, elle était ombragée par un énorme cèdre qui n'a pas résisté à la tempête de 99». Nous sommes face au Montcelet et il n'est pas difficile de comprendre que c'était là en effet un but de promenade tout indiqué. Une antique clef ouvre la porte de cette chapelle familiale. À moitié en état avec son autel de bois peint d'où a été descendue une Vierge dorée, style rue du Bac, et à moitié remise, cette chapelle devint évidemment très vite trop petite.

À présent, Mlle Pouget nous fait prendre une allée plantée de chaque côté d'assez maigres noyers et autres arbres dépareillés. «Au temps de Monsieur Légaut, c'était l'allée des ormeaux. Quand il faisait beau, c'est là qu'avaient lieu les réunions. Au bout de l'allée, c'est Monsieur Légaut qui fit dresser cette croix sur un socle en pierre préexistant». Avec le temps, la patine est venue, les lichens ont poussé et l'on prendrait pour de la pierre ce qui n'est que tuyaux d'éternit remplis de ciment mais remarquablement assemblés. Mlle Pouget accepte une photo à côté de la croix de Monsieur Légaut.

Nous retournons vers la maison où nous ne serons pas invités à entrer. Il est vrai que le frère doit attendre le repas avec impatience. Chemin faisant, Mlle Pouget a plaisir à évoquer Mlle Miolane de St Chamond, dont elle se souvient très bien... et la voiture de Monsieur Légaut qui resta à l'abri à Chadefaud pendant la guerre. Était-ce la fameuse B 2 «décapotée mais non recapotable», dont la roue de secours était bourré de foin ? Et pour finir, «Le fils de Monsieur Légaut, Olivier, suivit des cours d'agriculture à Ardes-sur-Couze au début des années 60, ce qui donna l'occasion à Monsieur Légaut de repasser à Chadefaud et d'y revoir mon père». Au revoir et merci, Mlle Pouget !

Ardes-sur-Couze, c'est aussi les châteaux de Mercoeur (aujourd'hui en ruines) et surtout de Peyrérol vers lesquels convergeaient les promenades et les rêves de Légaut et des derniers occupants de Chadefaud à Pâques 1940. Dans son "Histoire du groupe" de 1962, le paysan des Granges évoquera avec humour le mal de tête qui l'empêcha de rencontrer la propriétaire de Peyrérol pour en conclure l'achat. Comme quoi, les actes manqués, ça existe. Mais aujourd'hui le temps nous est trop mesuré pour un coup d'œil à ce "château en Espagne", comme il le qualifiera. Par contre, le Montcelet, bien en vue, nous fait toujours signe. Là aussi, trop pressés, nous nous contenterons de pique-niquer au pied, remettant à une autre fois, qui sait ?, sa modeste ascension.

Par delà ce "pèlerinage" de quelques heures et son côté anecdotique, au-delà de ces vieux murs et de ces paysages inchangés, il ne nous aura pas échappé que c'est une sorte de communion avec nos jeunes anciens des années 30 que nous poursuivions, une filiation reconnue et assumée, des chemins dont les directions étaient souvent indiquées, même s'il nous faut «pour aller où l'on ne sait, passer par où l'on ne sait pas», selon la citation de Jean de la Croix chère à Jacques Musset... et à nous aussi !

2007

La Magnanerie
quarante ans de fécondité de Marcel Légaut

Pierre Schmidt
La Croix, 6 novembre 2007

Il y a quarante ans, les groupes fondés par ce penseur chrétien de la "modernité et de la vie spirituelle" achetaient une maison à Mirmande. Dix-sept ans après sa mort, ils continuent d'y organiser des rencontres

C'est une maison à proximité de Mirmande, dans la Drôme. Une ancienne magnanerie, là où se pratiquait l'élevage des vers à soie. Depuis quarante ans, c'est ici que se retrouvent les "groupes Légaut", réunissant tous ceux qui se reconnaissent dans la démarche et l'œuvre littéraire de Marcel Légaut, décédé le 6 novembre 1990. Cet agrégé de mathématiques, formé dans les années 1930 à l'école du P. Fernand Portal (aumônier de Normale Sup, rue d'Ulm), est devenu une figure spirituelle des "chrétiens en recherche" à partir des années 1970, après avoir effectué un choix radical : ébranlé dans sa situation d'universitaire "cérébral" au cours de la Seconde Guerre mondiale, il abandonne sa carrière, se marie, s'installe avec sa famille - il aura six enfants - dans une ferme inconfortable du Haut-Diois et devient berger.

Cette ferme des Granges accueille d'abord des activités de réflexion spirituelle. Puis, en 1967, la fameuse "magnanerie" est achetée, devenue désormais siège de l'association culturelle Marcel Légaut. C'est surtout à partir des années 1970, lorsque sortent ses premiers succès littéraires issus de ce qu'il appelait son "temps de désert" : *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, en 1970, *L'Homme à la recherche de son humanité*, en 1972, que les sessions spirituelles organisées sous l'égide de l'intellectuel berger se développent.

Depuis sa mort, des chrétiens n'ont pas cessé de se retrouver chaque été à la Magnanerie de Mirmande, autour d'un ou deux animateurs, pour des temps de méditation, de lecture, de discussion et de réflexion nourries par ses textes. «*C'est avec Marcel Légaut que j'ai compris l'humanité de Jésus*», confie Bertrand, de Sainte-Foy-lès-Lyon, venu pour la première fois l'été dernier pour une session intitulée "Communauté de foi et vie d'Église", animée par Antoine Girin et Renée Collet. «C'est un chrétien du XX^e siècle, il est d'une grande actualité».

Si, à l'instar de Marcel Légaut, les membres des groupes portant son nom se sentent parfois en désaccord avec l'institution ecclésiale, ils se vivent cependant «comme des petites cellules d'Église», souligne Antoine Girin : «*Nous ne sommes pas des petites chapelles, c'est très important pour nous d'être reliés à l'Église. Avec Marcel Légaut, on part du mystère de l'homme pour aller vers le mystère de Dieu. À travers ce que je vis, je perçois ce que Jésus a pu vivre et j'essaie de connaître Jésus comme les disciples l'ont vu et côtoyé. Ce n'est pas une affaire d'obéissance, mais d'adhésion*».

De son côté, Gilberte, venue de Liège, confie que «*ce qui l'a toujours fait revenir à l'enseignement de Marcel Légaut, c'est une certaine liberté de vivre qui donne la joie*». Venue toute jeune avec ses parents aux sessions des Granges du vivant de Marcel Légaut, Marie-Thérèse se souvient de ce «milieu intellectuel extraordinaire» où la littérature appuyait la réflexion avec Claudel, Giono, Valéry, Bernanos... Elle aussi continue de venir se nourrir aux Granges de la pensée de Marcel Légaut... «sans en faire un saint».

Au-delà des rencontres d'été, des "groupes Légaut" se retrouvent toute l'année un peu partout en France, en particulier autour de Lyon, mais aussi en Belgique et en Suisse. Reliés par un périodique modeste intitulé *Quelques nouvelles*, les groupes ont du mal à se renouveler, mais sont toujours un millier à se reconnaître dans cette pensée. Trois types de personnes y participent, selon Jacques Musset, vice-président de l'association : «*Des chrétiens pratiquants mais critiques vis-à-vis de l'Église, des chrétiens qui ne sont plus motivés pour s'investir dans une Église qui régresse, et des gens qui viennent là parce qu'il y a une recherche d'une liberté intérieure*». Ce qui leur est commun à tous, «*c'est cette sorte de libre recherche, de penser son christianisme librement*».

Pour aborder l'œuvre de M. Légaut, par où commencer ? Et si l'on a perdu le contact avec cette œuvre depuis quelques années seulement, comment franchir le mur de l'oubli et reprendre la lecture ?

Légaut est l'auteur d'une vingtaine de livres s'échelonnant de 1933 à 1990, année de sa mort. Les livres d'avant-guerre ne sont plus dans le commerce. On en trouve encore quelques extraits dans une anthologie que trois de ses amis ont publiés en 2000 sous le titre *Chercher Jésus*. La première partie de l'ouvrage correspond à un état de sa pensée et de son écriture, qui se sont modifiées de manière importante par la suite, même si l'esprit fondamental est demeuré. Le choix est donc à faire entre l'année 1962, quand paraît *Travail de la foi*, petit livre annonciateur de la voie originale ouverte par ce chrétien de la modernité, et 1990, lorsque Légaut s'explique une dernière fois sur les questions de *Vie spirituelle et modernité*. Cette dernière œuvre fut publiée à titre posthume en 1992.

Légaut, mode d'emploi

Avec un auteur aussi personnel, il est vain de se demander, avant de l'avoir lu, ce qu'il faut en penser. Lisez quelques chapitres et jugez par vous-même. Le texte avant tout ! Allez à lui sans intermédiaire et sans autodéfenses. Ne vous fondez pas sur l'opinion préalable de ses adversaires ni même de ses amis. Sachez en outre que Légaut ne se lit pas comme un roman; aussi ne soyez pas pressé. Il n'est ni philosophe ni théologien, bien qu'il en ait la puissance. Vous n'y retrouverez pas le vocabulaire et les procédures de ceux-ci. Ce n'est pas son métier. Considérez l'œuvre dans sa dynamique interne, dans cet espace des trente années qu'il a mises à la faire. Repérez les grands thèmes qui le passionnent. Choisissez parmi eux ceux qui vous tiennent à cœur : l'homme en son devenir soi; le mystère de l'homme et le mystère de Dieu, deux mystères l'un au cœur de l'autre; le croyant et disciple de Jésus; l'homme de foi et son Église; la prière et la recherche. Sachant cela, voyez s'il y a quelque connivence entre vous et lui. Alors mettez-vous au travail d'une vraie lecture. Sinon fermez le livre puisqu'il ne vous concerne pas.

Une première trilogie

En ces trente années de la fin du 20^{ème} siècle, l'œuvre publiée par Légaut a connu deux grands moments. Le premier a produit un assez large écho; l'autre fut de moindre durée car l'heure n'en était pas venue. À quinze ans de distance furent publiées deux "trilogies", toutes deux au temps de la vieillesse.

La première dont l'écriture, précédée de la communication orale, a commencé vers 1960 avait pour titre "L'accomplissement humain". Ce titre s'est perdu dans les arrangements de l'éditeur Aubier. Aussi le sens profond de l'ouvrage en a-t-il été altéré non seulement en raison de la disparition de ce titre mais à cause du démantèlement de l'ouvrage en deux parties qui ont été inversées. Les deux tomes ont paru coup sur coup en 1970 et 1971. Le tome 2 a précédé l'autre car son succès commercial paraissait mieux assuré. En réalité, tous les deux furent très demandés.

Les titres de chacun des tomes suggèrent de grandes questions : *L'homme à la recherche de son humanité* (paru en 1971) et *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* (1970). Le troisième volet du triptyque paraît en 1975 *Mutation de l'Église et conversion personnelle*. La plupart des chapitres de ce dernier traitent de la vie de foi dans une perspective catholique, personnelle et communautaire. Un même souci traverse l'ensemble : comment vivre de foi, en disciple de Jésus, vingt siècles après ? Et comment penser cette expérience de vie pour en faire la base d'une foi personnelle et communautaire ?

Cette première trilogie a suscité étonnement, espoirs et sympathie, auxquels se mêlèrent aussi perplexités et inquiétudes. L'auteur a connu durant plusieurs années une certaine notoriété dans les milieux chrétiens. Magazines, journaux, revues spécialisées s'intéressent momentanément à l'homme et à ses livres. Légaut est alors invité à s'expliquer devant des publics parfois très nombreux. En ces occasions, il prend une plus exacte mesure des attentes diverses du milieu chrétien.

Intermède de débats et d'entretiens

Durant cette période, deux débats sont organisés entre Légaut et le même interlocuteur ecclésiastique, le père jésuite François Varillon, par le Centre Catholique des Intellectuels Français, à Paris en novembre 1971 et au Centre Kierkegaard à Lyon en 1977. Dans ces deux occasions, le père Varillon s'est positionné en théologien officiel, menant le débat avec un texte écrit d'avance. Lors du deuxième débat cependant, sa manière de rencontrer son interlocuteur a été plus irénique, sans pour autant que l'échange s'élevât au niveau d'un dialogue réel entre celui qui parlait au nom d'une expérience

personnellement réfléchi et l'autre qui se prononçait au nom de la doctrine catholique en surplomb de son expérience. «Ce débat, a noté Claire Guyot, aurait pu susciter un nouveau modèle de relation entre le magistère et les laïcs. Cette voie, on le sait, ne sera guère approfondie : la pastorale de l'intelligence, dans les années suivantes, restera fort cléricale». Quoi qu'il en fût de l'échec de ces deux débats, Légaut eut à cœur d'en faire la réécriture attentive lorsque ceux-ci firent l'objet d'une publication.

Un autre prêtre, Bernard Feillet, est allé à la rencontre de Marcel Légaut en ces années, avec l'intelligence du cœur et de la raison, non pour débattre avec lui mais pour apprendre de lui. Le livre d'entretiens *Patience et passion d'un croyant* qu'ils ont fait ensemble en 1976, plusieurs fois réédité depuis, reste une très bonne introduction, biographique et thématique. Bernard Feillet ne nous dit pas ce qu'il faut penser de Légaut. Avec discrétion, il l'encourage à se dire. Quant aux entretiens de Légaut avec Pierre Babin, responsable d'un centre lyonnais de formation catéchétique, *Intériorité et engagement* (Aubier 1977), ils ont certainement préparé la seconde trilogie des années 80.

La seconde trilogie

Cette seconde trilogie, plus décisive que l'autre, a un caractère plus personnel, plus concentré, plus hardi. Écrite en peu d'années, de 1978 à 1983, elle est l'œuvre de la maturité plénière du penseur et du sage. Sur les grands thèmes qui n'ont cessé de le travailler, vingt siècles après Jésus, Marcel Légaut s'efforce de parler vrai et juste. L'ensemble comporte trois volets d'inégale importance, tout au moins par le nombre de pages. *Prières d'homme*, un petit livre de prières; *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie* que l'on pourrait considérer comme un guide d'exercices spirituels; *Méditation d'un chrétien du 20^{ème} siècle*, une grande méditation sur la mission confrontée au défi du "vieux et du neuf".

Le premier de ces trois volets *Prières d'homme*, paru en 1978, réunit une dizaine de textes en forme de poèmes et de sentences, ponctués par des introductions sur le sens et la pratique de la prière vraie. Avec la précision d'un orfèvre, Légaut y dessine sa conception de la condition humaine, son anthropologie, pourrait-on aller jusqu'à dire, ainsi qu'une esquisse de théologie se limitant à la relation du croyant à son Dieu.

Deux ans plus tard, l'auteur publie *Devenir soi et rechercher le sens de sa propre vie* qui est une réflexion d'ensemble sur les aspects existentiels de la vie spirituelle. La démarche en est si bien structurée qu'on pourrait (à condition de travailler sa mise en application) y trouver les jalons d'exercices spirituels valables pour tout être humain suffisamment intériorisé ou qui s'engage dans cette voie de l'intériorisation.

Enfin, en 1983 vient la grande *Méditation d'un chrétien du 20^{ème} siècle*. Relecture sélective de quelques textes des Évangiles par un croyant de ce siècle, ce livre est comme la bonne nouvelle de Marcel Légaut pour le siècle à venir. En effet, selon son auteur, «N'est-il pas devenu indispensable de faire une nouvelle approche du mystère de Jésus et du mystère de Dieu, en prenant en compte les acquisitions de la science, l'expérience des siècles chrétiens et non chrétiens, ainsi que les conséquences de tous ordres qui en résultent ? Assurément, cela est nécessaire pour se donner une représentation de Dieu et atteindre à une intelligence de Jésus qui, grâce à ces nouvelles bases, soient plus proches de la vérité que celles du passé» (page 47).

Pour entrer dans l'esprit de la première et de la seconde trilogies et en mesurer l'importance, l'essai que j'ai moi-même publié en 1984 *Marcel Légaut, l'œuvre spirituelle*, fruit de longs entretiens avec l'auteur, offre une première initiation adéquate. Comme Bernard Feillet auparavant mais en me basant sur des entretiens poursuivis durant quelques années, je suis allée à la rencontre du "berger de l'intériorité", intriguée par le scepticisme qu'il manifestait à l'égard des nouveaux chrétiens, y compris de la Réforme elle-même. La crise radicale du christianisme, qu'il analysait alors avec sévérité, n'a cessé de s'étendre et de s'aggraver depuis, en évoluant vers une crise de la religion comme telle. Dans un petit livre à paraître prochainement aux Éditions du Cerf, *Marcel Légaut, témoin d'un avenir*, j'ai tenté de cerner au plus près pourquoi Légaut est avant tout un témoin de l'avenir, de ce qui meurt et de ce qui naît dans le christianisme. J'espère que peu à peu ce précurseur sera compris.

Une pause avant l'effort suprême

Après la publication de *Méditation* qu'il croyait être son dernier écrit, l'auteur a connu un temps d'intense fatigue. Durant cette brève étape, il a quand même entrepris un dialogue sur Dieu avec Geneviève Lanfranchi, une interlocutrice athée, et un autre touchant à la Révélation, avec Olivier Rabut, théologien et philosophe. Ces essais qui auraient dû être retravaillés n'ont pas donné lieu à une publication. Ses forces revenant, Légaut s'est occupé de la réédition de certains ouvrages encore demandés : *Prières d'homme*, *Travail de la foi*, *Patience et passion d'un croyant*, *Croire à l'Église de l'avenir*.

La gerbe nouée

C'est ainsi qu'il a voulu consacrer ses dernières forces à une réflexion courageuse sur le changement dans l'Église, sa nécessité inéluctable, les obstacles, les enjeux. Ce fut le livre de 1988 *Un homme de foi et son Église*. Pour Légaut, les questions d'organisation interne, de discipline ecclésiastique, de morale quotidienne n'étaient pas primordiales. L'urgence était du côté de la pensée de la foi et de l'idée de l'homme. «Refaire l'homme et le chrétien ensemble. Non pas l'un puis l'autre», telle avait été sa grande intuition dès les années 40 alors que la guerre étendait encore ses ravages sur le monde entier. Même ses amis ont négligé cet ouvrage en raison de la place qu'il donnait à l'Église. D'autres lecteurs, mêlant éloges et blâmes, ont été choqués de la liberté de sa critique et de ses propositions. Cette liberté, n'était-elle pas celle du fils, profondément attaché à sa mère, conscient de ses déficiences et comptant sur ses potentialités ? «L'Église, ma mère et ma croix» disait-il, sans gommer le sens profond de chacun des deux termes...

La gerbe allait être nouée. Il travaillait encore à un livre d'entretiens *Vie spirituelle et modernité* lorsque, au retour d'une session en Suisse, sur le quai de la gare routière d'Avignon, il nous a quittés un 6 novembre 1990. Dans ce dernier livre, il retraçait une dernière fois son itinéraire de croyant et la genèse de son œuvre. Il insistait plus que jamais sur la nécessaire liberté de la recherche, sur les conversions mentales à consentir en théologie et en pastorale, sur la sainteté dans la modernité, y compris quand elle ne porte plus le "label" chrétien. Surtout, dans le chapitre capital mais inachevé, il revenait encore sur ce qu'il appelait «les nouvelles bases» de l'approche de Dieu, c'est-à-dire sur l'autre pôle de la réflexion théologique, l'homme et son mystère, mais aussi dans la contingence de tout ce qui contribue à l'accomplissement de son humanité une et singulière.

«...maintenant le problème central des êtres qui réfléchissent sur la condition humaine n'est pas l'existence d'une relation de Dieu avec l'homme, comme si l'existence de Dieu était une donnée initiale, un point de départ de la pensée. Il est de savoir si la vie a un sens. Si la vie apparaissait jadis comme la conséquence de ce qu'on affirmait de la relation de Dieu et de l'homme, on doit suivre aujourd'hui un cheminement inverse : c'est l'affirmation du sens de la vie, à supposer que celui-ci ait été existentiellement perçu, qui fait naître l'idée qu'on est en mesure de se donner de cette relation et qui provoque, comme pour faciliter le dire, l'affirmation de l'existence de Dieu; affirmation qui ne comporte par ailleurs aucune connaissance sur Dieu autre que cette relation, mais qui sous-tend que l'on donne au mot "existence" une réalité qu'il faudra critiquer pour ne pas être dupe et ne pas perdre le fil de ce qui est véritablement vécu» (p. 187).

Il y a dans le texte ci-dessus (son auteur avait 90 ans) une prise de position centrale et capitale. Elle rejoint l'expérience séculaire de ces croyants que, trop facilement, on qualifie de "mystiques", comme pour les mettre à part de l'expérience chrétienne authentique. Et pourtant leur vie et leur pensée ont fécondé le monde chrétien. Le temps ne serait-il pas venu en Occident de découvrir plus hardiment la pertinence de leur expérience et de ce que Michel de Certeau appelait «leurs manières de dire» qui sont aussi d'autres manières de penser ? Car il y a là plus que des manières de dire. Une pratique s'y annonce, marquée par une exigence d'honnêteté intellectuelle rigoureuse et un besoin d'authenticité.

Héritier, avec tant d'autres, du labeur immense des siècles chrétiens, Marcel Légaut s'est senti appelé à prendre, avec d'autres aussi, sa part du travail de la foi pour un avenir sans fin. Son œuvre nous est livrée.

2007

Découvrir Marcel Légaut

Thérèse De Scott
Théolib N° 38 - Juin 2007

Né avec le siècle précédent, Marcel Légaut est décédé en novembre 1990, en succombant à une crise cardiaque dans la gare routière d'Avignon. De son vivant, son œuvre avait connu un rayonnement qui s'était étendu au-delà des frontières de la France. Quinze ans après sa mort, est-il presque oublié ?

Ses amis de "l'Association culturelle Marcel Légaut" - qui diffuse ceux de ses ouvrages qui ne sont plus disponibles en librairie - ne le croient pas puisqu'ils ont organisé avec grand succès, à Lyon d'abord en 2000, puis en Bretagne (St-Jacut-de-la-mer) en 2004, des colloques qui ont réuni des centaines de participants. En outre, depuis dix ans, quelques-uns de ses derniers ouvrages ont été republiés aux éditions du Cerf, tandis que la quasi totalité de son œuvre, traduite par les soins de l'Association qui s'est constituée en Espagne, peut être lue aujourd'hui en castillan et, même pour quelques textes, en catalan. Au Québec aussi sa trace est loin de se perdre.

Après la mort de Légaut, j'ai publié, en collaboration, une anthologie thématique intitulée *Chercher*

Jésus (Éd. du Cerf, Paris, 2000) et fait paraître en avril 2005 un article de synthèse dans la revue *Études*, bientôt suivi d'un petit ouvrage, *Témoin d'un avenir Marcel Légaut* (Cerf, 2005), préfacé par le théologien jésuite, Joseph Moingt. Cette récente publication permettra au public intéressé par les questions de vie spirituelle d'accéder à l'œuvre de Légaut, de découvrir ce que ce scientifique du XXe siècle apporte de neuf, de durable et de fécond au christianisme du XXIe siècle. Loin d'appartenir désormais au passé, notre auteur attend d'être réellement compris, car sa pensée apporte une contribution efficace à l'inculturation du message de Jésus dans l'univers mental de la modernité occidentale.

En quoi consiste cette contribution ? En ceci que ses livres - qui s'échelonnent de 1933 à 1992 - ont pour fondement commun l'affirmation, la revendication et l'explicitation de l'essentiel de la vie de foi. Ils font une approche pénétrante, non des contenus cognitifs de la tradition chrétienne, mais du "mystère de l'homme" joint au "mystère de Dieu", dans la reconnaissance de la Présence et de l'Action divines au cœur de l'existence en devenir du croyant qu'il était lui-même. Entrer dans la compréhension de l'essentiel demande un travail sur soi et un travail de réflexion. Se jugeant lui-même un "auteur sérieux", Légaut demande à son lecteur des dispositions analogues. Selon lui, un lecteur sérieux est celui qui serait capable de penser et d'écrire sur les mêmes sujets, les ayant éprouvés lui-même.

De telles possibilités requièrent une activité continue, sous-jacente à la vie quotidienne, soutenue par la présence à soi. Tout "lecteur sérieux" est-il capable, au contact de notre auteur, d'accueillir ces intuitions justes, d'entrevoir une vision globale du réel en devenir, son réel à soi notamment ? Il faudrait pour cela qu'il soit en attente de ces réalités et qu'il appartienne à la même "famille spirituelle" que celui dont il accueille les écrits.

L'œuvre de Légaut se présente maintenant dans des contextes sociaux ou ecclésiaux modifiés. Toutefois, puisqu'elle travaille sur "le fond" de l'homme, de *l'homme à la recherche de son humanité*, (selon le titre d'un livre de Légaut très prisé il y a une trentaine d'années), de l'être humain habité par le désir de *devenir soi et de rechercher le sens de sa propre vie*, (selon le titre d'un autre ouvrage trois fois réédité depuis la mort de son auteur), cette œuvre du XXe siècle devrait rester une référence sûre pour ce monde désenchanté du XXIe siècle où s'intensifie une demande de spiritualité authentique.

L'essentiel et l'indispensable

«L'essentiel ne s'enseigne pas. Il se révèle à chacun dans l'intime, comme une annonce que murmure l'espérance. Nul ne le découvre qui déjà n'en porte secrètement en lui, et souvent dès sa jeunesse, l'intuition majeure». (*Méditation d'un chrétien du XXe siècle*, Aubier, 1982, p. 19).

Dès mes premières années de lecture et de rencontre personnelle de M. Légaut, j'ai remarqué que pour analyser des questions relatives à la nature de la foi, il associait des concepts, groupés en binômes, dont il prenait grand soin de préciser le sens qu'il entendait leur donner. J'ai pris acte également de l'insistance avec laquelle il affirmait, concernant ces agencements binaires, que "distinguer n'est pas séparer ni opposer". Lorsqu'il discourt, par exemple, sur "la croyance et la foi", "la vie et l'existence", "la mémoire et le souvenir", "l'indispensable et l'essentiel", sa pensée ne s'enferme pas dans une logique dualiste. Faux synonymes, ces concepts en binômes désignent des réalités d'un ordre différent, en tension l'une par rapport à l'autre. Entre elles, il y va du plus et du moins, du "non seulement mais aussi". Ces concepts sont rivaux dans l'ordre du vécu.

L'essentiel et l'indispensable ! Ce binôme énigmatique est une première clé de compréhension de l'œuvre de Légaut. Autour d'un axe, qu'il a appelé d'abord, vers 1955, "la vie de foi" et, quelques années plus tard, "l'accomplissement spirituel", s'est structurée sa réflexion d'ensemble sur le christianisme. Sous l'éclairage de ce qu'il juge être des contraintes inévitables de "l'indispensable" par rapport aux nécessités de la vie en collectivité, l'auteur met en évidence, au nom de l'absolu de l'individu - ou de la personne - les exigences de "l'essentiel". La racine de l'essentiel, son site unique, c'est la foi vécue. La foi, telle que Légaut la saisit est dynamisme, énergie, mouvement. Qu'elle soit foi en soi-même, foi en l'autre ou bien foi en Dieu, la foi est affirmation absolue de valeur. Elle est un "oui" à soi-même, à l'autre. Maintenu dans la durée et par l'agir, cette foi ainsi vécue, est fidélité. Aussi bien, foi et fidélité sont-elles chez Légaut les maîtres mots de l'œuvre de la maturité. S'il attache une importance extrême à la recherche et à la découverte de l'essentiel qu'est la vie de foi, c'est parce qu'il est convaincu que celle-ci est la voie par excellence pour que l'homme devienne "humainement" soi dans un univers démesuré d'espace-temps où il est jeté et comme perdu. Foi et fidélité - inséparables de la conscience, personnelle à chacun, de sa propre carence d'être -, sont l'antidote du désespoir existentiel qui menace tout être lucide sur son humaine condition.

Pour caractériser l'essentiel, notre auteur met ce concept en parallèle et en interaction avec son "rival",

l'indispensable. Tous deux signifient, différemment, quelque chose qu'on ne peut ni négliger ni oublier et, même, dont on ne devrait pas se passer. L'essentiel se rapporte à l'individu comme être humain et spirituel ; l'indispensable est ce qui encadre l'individu dans une société ; il concerne ce qui est en lien avec l'avoir et le pouvoir. Ces deux ordres de réalités structurent la vie des sociétés et donc aussi des religions. Leur association, en dépit de relations souvent conflictuelles, ne devrait jamais aboutir à l'éviction d'un des deux. Il faut, entre ces réalités, un dosage équilibré, sinon harmonieux.

L'articulation conflictuelle de l'essentiel et de l'indispensable au long de l'histoire du christianisme - et les dérives de leur mésusage - semble être le critère majeur sur lequel Légaut fonde son analyse de ce qui a conduit aux impasses actuelles, dont il fait remonter les causes jusqu'aux origines. (Voir Th. De Scott, *Témoin d'un avenir*, Marcel Légaut, chap. 3). Il constate que la préférence accordée par beaucoup à l'enseignement des doctrines, voire de croyances abstraites, a entamé l'influence du modèle initial de l'être chrétien, en tant qu'expérience existentielle de l'attachement au Dieu de Jésus et à la vie selon son Évangile. La progressive hypertrophie des doctrines s'est appuyée, dans les Églises, sur le renforcement du principe d'autorité allant de pair avec la centralisation de l'exercice du gouvernement.

Aussi bien, dans un de ses derniers livres, M. Légaut a-t-il questionné hardiment les origines de l'Église, comme aussi les avatars de la crise moderniste du siècle dernier, dans la conviction que vu la gravité de la situation, l'heure était venue d'une seconde naissance du christianisme.

«Est-ce que, ensemble, en Église, nous autres chrétiens, nous ne nous serions pas trompés dès le commencement ? Au lieu de connaître vraiment Jésus en expliquant sa vie et sa mort à partir du "plan de Dieu" tel que celui-ci était conçu dans la tradition d'Israël, n'aurait-on pas dû entrer dans l'intelligence de ce que Jésus avait eu à vivre en homme de son temps pour parcourir l'itinéraire spirituel qui lui a permis de devenir ce qu'il est maintenant aux yeux de ses disciples ? N'aurait-on pas dû aussi s'attacher à lui directement, d'être à être, sans au préalable avoir construit une christologie ? Et ultérieurement, au lieu de penser la divinité de Jésus à partir de la conception de Dieu qu'on avait alors en Israël, n'aurait-on pas dû procéder en sens inverse et faire l'approche du mystère de Dieu à partir du mystère de Jésus entrevu grâce à l'intelligence qu'on avait atteinte de lui à travers ses comportements et sous l'influence du rayonnement de sa présence actualisée par un souvenir vivant et créateur ?» (*Un homme de foi et son Église*, Desclée de Brouwer, 1988, p. 113.)

Effectuant, à ses risques et périls, - car il sait n'être pas un érudit de l'histoire ecclésiastique -, une relecture globale de deux mille ans de christianisme, notre auteur met en relief la créativité dont ont fait preuve les premières générations chrétiennes et, dès l'origine aussi, le choix de principes de compréhension dont les succès qu'il a d'abord permis se sont mués en obstacles culturels pour nos contemporains marqués par la modernité occidentale. Il en est résulté à longueur de siècles une compréhension "incomplète" de qui est Jésus de Nazareth. S'impose dès lors la tâche de revisiter la tradition intellectuelle du christianisme, de repenser tout autant les fondements et le fonctionnement de la gouvernance des Églises.

En général, remarque Légaut, les autorités ont trop peu le souci de l'essentiel, parce qu'il est beaucoup plus difficile d'assurer cet éveil et cette éducation que de dispenser un enseignement de masse à des chrétiens médiocrement croyants. Les Églises organisent, dirigent, enseignent, contrôlent, encadrent. C'est indispensable quoique radicalement insuffisant. Leur mission essentielle, au service de la vie de foi, est d'aider, fût-ce indirectement, à l'approfondissement des êtres humains.

À cet égard, il est éclairant de repérer les étapes de l'émergence, chez Légaut, d'une compréhension renouvelée de la vie de foi, en rupture intime avec ses modes de penser antérieurs (cf. *Témoin d'un avenir*, pp 53-60). Les trois livres qu'il publie avant 1940, c'est-à-dire au temps de sa militance chrétienne à Paris, sont une réplique à l'incroyance, d'une part, et à l'idéologie de la lutte des classes, d'autre part, en tant que celles-ci sont destructrices de la communauté humaine dont elles défont les liens de solidarité. Suivent dans la vie de notre auteur vingt années de silence et de retrait, correspondant à son installation aux Granges de Lesches-en-Diois et à son départ de l'Université. Cette "parenthèse" est importante, à un double titre. D'un point de vue personnel, sa rupture de carrière signifie pour Légaut une "seconde conversion" qui est intellectuelle autant que spirituelle. Et du point de vue social, lui-même affirme dès 1943, en pleine guerre mondiale, son ambition de «refaire l'homme et le chrétien ensemble». À partir de son expérience personnelle d'époux, de père, d'homme de foi, en sondant ces fondements de l'humain, il entame durant cette période une réflexion originale sur la nature de la foi.

Lorsque, par intermittence, il reprend la plume dès 1950, l'idée de l'accomplissement spirituel ou accomplissement humain devient centrale. Délaissant la base théologique qui lui était assez familière, il opte pour une base anthropologique. Ceci l'amène à une lecture plus existentielle, non dogmatique, des

Évangiles et du christianisme. Il pointe des questions, esquisse une méthode - sa démarche -, inaugure un style et sélectionne son vocabulaire. Sensible aux besoins de son temps, il perçoit l'ébranlement des certitudes et des facilités de naguère, il entrevoit la "déculturation" du christianisme occidental, il partage l'attente d'une autre approche de la transcendance. La foi devient difficile, intellectuellement et spirituellement. Dans cette conjoncture nouvelle, sa référence à Jésus se modifie. Il le considère comme son "père spirituel", l'aide indispensable dans la dure montée vers le réel de la condition humaine, l'alpha et l'oméga de l'accomplissement humain du croyant et, indirectement, de tout homme. Tout cela, qui gravite autour de "l'essentiel", est plus qu'esquissé dans un recueil de 1962 au titre suggestif *Travail de la foi* (réédité aux éd. du Cerf en 1988 et DDB en 2008).

Ces intuitions décisives, notre auteur les approfondit et les déploie à l'heure de la vieillesse, dans son œuvre majeure, "L'Accomplissement humain". On ne dira jamais assez combien l'éditeur Aubier, dans le souci d'assurer le succès de cette publication, a pris une décision craintive dont les effets immédiats ont nui, pour longtemps peut-être, à une compréhension exacte de la démarche de l'auteur. En effet, ce manuscrit, refusé par plusieurs éditeurs, fut d'abord mutilé afin d'être publié. L'éditeur Aubier décida de scinder le volume en deux, de faire paraître la seconde partie en 1970, *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, et d'attendre les réactions du public avant de décider du sort de la première partie du manuscrit. Vu le succès de sa tentative, la première partie put être publiée un an plus tard sous le titre *L'homme à la recherche de son humanité*. Elle connut un égal succès.

La visée de l'ensemble était résolument anthropologique. C'est pourquoi le manuscrit était insécable. Selon M. Légaut, l'accomplissement humain est fondamentalement un accomplissement "spirituel" vécu dans les contingences de la condition humaine. Cet accomplissement est "chrétien", explicitement ou non, lorsqu'il est inspiré, éclairé, aidé par l'itinéraire de Jésus de Nazareth, médité avec persévérance par celui qui s'efforce de devenir son disciple. Légaut ne propose pas dans ce livre une alternative à l'approche doctrinale et dogmatique de la foi. Il s'expose et décrit en témoin le cheminement de sa propre existence et de sa pensée.

L'option méthodologique qu'il privilégie, bien qu'il soit instruit de l'enseignement commun de son Église, est de "partir de soi", du "mystère que je suis" pour s'approcher du "Tout" et du "Mystère de Dieu". Il va du moins obscur au plus obscur, et non l'inverse. Ce point de départ est ce qui le fait se confronter à l'obstacle : les grands systèmes explicatifs du réel qui ont le souci d'aider les hommes à se situer dans l'opacité du monde, à les en protéger et aussi à les y diriger. D'où l'importance qu'il donne à l'analyse et à la critique des concepts de foi, de croyance, d'idéologie. D'où encore, une autre conception qu'il se fait de la mission. Selon son point de vue, lequel exprime son expérience personnelle, la mission ne s'identifie pas nécessairement aux tâches qu'une autorité assigne aux membres de la société dont ils font partie. Plus profondément, elle est un "devenir soi" toujours singulier, qui s'ajuste dans l'authenticité à un dire et à un faire personnels : la raison d'être de chacun, qu'il lui faut découvrir; sa place et son rôle qu'il lui faut chercher et tenir.

Pour conclure, voici quelques extraits du chapitre 4 de *Témoin d'un avenir*, Marcel Légaut :

«Il me semble, en considérant aujourd'hui la totalité de l'œuvre écrite de Légaut, qu'il a compris plus tard seulement, toute l'importance du choix méthodologique effectué dans son œuvre des années soixante-dix. Il en a mieux saisi la pertinence à mesure que se mettait en place la situation culturelle et religieuse qui est la nôtre, où, pour un grand nombre de chrétiens, les repères doctrinaux sont partis à la dérive. Il a pu ainsi sonder les causes du malaise généralisé de nouvelles générations de croyants, essayer de l'éclairer, proposer une issue à la crise».

L'option qu'il a faite dans "L'accomplissement humain", son œuvre majeure, convenait, pensait-il, au chrétien de la modernité. Elle s'ajustait à la démarche de quiconque cherche à comprendre le sens de sa propre vie. Elle permettait de lever les hypothèques qui pèsent sur la pensée du mystère de l'homme et du mystère de Dieu. Cette conviction, Légaut la redira, jusqu'au seuil de la mort, dans le chapitre 4 de *Vie spirituelle et modernité*, un livre qui était encore en chantier en 1990

«Disciples de Jésus plus encore qu'adeptes d'une christologie, c'est de ce que leur Maître a vécu et dont ils font une approche sans cesse à reprendre, qu'ils tirent ce qu'ils ont à vivre. Hors de lui, perdus sans recours au sein de l'univers où règne l'immense et l'infime qui leur échappent et les menacent - tous deux, par structure, étrangers à ce qui est le plus hautement spécifique de l'homme - ils se sentent totalement démunis et d'autant plus qu'ils sont plus conscients de leur condition. En Jésus, témoin d'un passé qu'il a su ouvrir sur l'avenir, ils trouvent un père selon l'esprit qui les aide à se tenir debout dans l'originalité de leur condition d'homme, à ne pas être écrasés par les démesures du monde de la matière et de la vie, à devenir plus humains dans la liberté d'une activité créatrice soumise par fidélité aux appels qui montent de leur profondeur et relèvent du mystère» (p. 117).

Le dernier chapitre du dernier livre auquel Légaut travaillait quand la mort est survenue revient sur le thème de l'accomplissement spirituel. Légaut remarque que, dans les sociétés sécularisées d'Occident, en situation d'athéisme pratique, hors de toute appartenance religieuse peut-être, la réussite d'une vie ne porte plus nécessairement le label religieux. Que sont dès lors devenus, dans ce contexte de sécularisation, les critères authentiques d'une vie réussie ? Selon Légaut, cette vie est «une, toute soumise à sa nécessité intime dans l'exercice de sa liberté créatrice, tant elle est unique, irremplaçable et inimitable».

Cette unité et cette unicité posent, sur la manière dont s'harmonisent la vie et la mort d'un être humain, le sceau de la réussite : «Chez l'homme accompli, dit-il, la vie et la mort sont particulièrement accordées entre elles».

Cet homme a pu faire de la mort sa mort comme il a pu faire de la vie, telle qu'elle s'est présentée à lui, sa vie. Dans l'un et l'autre cas, cet être humain l'est devenu d'une manière singulière, en se dégageant des déterminismes sociologiques qui standardisent les comportements et les mentalités. Il a pour ainsi dire inventé sa vie, comme il a aussi inventé le sens de sa mort, du même mouvement, puisque l'une comme l'autre correspondaient à un appel singulier monté de ses profondeurs et qui n'était pas que de lui car il venait aussi d'un Autre.

Tel serait cet essentiel vers quoi Légaut désire ramener l'attention de ses contemporains et qui importe éminemment pour que la vie humaine vaille la peine d'être vécue.

2008 **Les souvenirs de Denise Haas-Barbazanges (1917-2009)**
Extraits de ses "mémoires" remis par François-Xavier Haas

Au cours de mes études sociales, je rencontrai deux étudiantes de ma promotion qui participèrent grandement à mon évolution personnelle et à l'orientation future de mon existence. Une attirance réciproque nous rendit amies pour la vie. Nous connûmes une «communion de pensée et d'âme qui nous faisait atteindre une unité fondamentale». Phrase pompeuse mais qui exprime exactement la vérité. L'une s'appelait Thérèse. Dotée de vives capacités intellectuelles fortifiées par une réelle vigueur d'esprit, elle entra à vingt-huit ans dans l'Ordre des Bénédictines de la rue Monsieur, après avoir fourni un excellent travail social auprès de tribunaux pour enfants. À l'Abbaye de Limon-Vanhallan où elle est moniale, elle effectua des études de théologie jusqu'à la maîtrise et anima des cercles religieux auprès des étudiants de l'École Polytechnique et de la Faculté d'Orsay, situées à proximité du monastère. Elle a maintenant quatre-vingt-huit ans, très en forme au point de vue intellectuel, par contre très fatiguée sur le plan physique. À ses côtés, je fis l'unité de ma personne avec l'aide d'un prêtre. Dans un premier temps, je redécouvris le bonheur de croire malgré de nombreuses interrogations. Foi simple où je trouvai un chemin de vie qui aide à grandir spirituellement, à penser les choses de la vie à travers le message évangélique. Plus tard, grâce à d'autres contacts, je vécus et j'essaie de vivre encore une foi plus intérieure, plus personnelle.

L'autre amie, Marguerite, présentait, elle aussi, une vaste intelligence, empreinte d'originalité et de générosité, acidulée par un esprit critique parfois pointu. Fille unique de bourgeois fortunés, elle aimait et pratiquait la simplicité par dessus tout. Elle faisait partie du groupe de spiritualité de Marcel Légaut dont elle devint l'épouse. Elle m'introduisit auprès de lui.

Qui était Marcel Légaut ?

Mathématicien et scientifique remarqué et connu, docteur es sciences, il était, lorsque je l'ai connu, professeur de mécanique rationnelle à la Faculté de Rennes. Catholique fervent, il avait été membre des "talas" (ceux qui vont à la messe) lorsqu'il était à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm. Le Père Portal, religieux de très grande valeur, à l'origine du mouvement œcuménique dans l'Église, en était l'aumônier. Décélant en Marcel Légaut "un saint à l'intelligence lumineuse" selon son expression, il l'incita à former un groupe de spiritualité destiné à des enseignants.

Entrée dans ce groupe, j'assistais donc aux réunions hebdomadaires parisiennes. Je m'installais dans un petit coin de la salle et écoutais, avec exaltation, la "médit. du maître" où il livrait sa pensée exigeante, neuve, libre et vivante, qui se reprenait, se nuancait, se reformulait de façon continue. Le thème principal de ces méditations était les évangiles, les béatitudes évangéliques authentiquement vécues. Suivait un "topo", lecture d'un extrait d'œuvre littéraire, religieuse ou philosophique contemporaine. Marcel l'orientait ensuite vers une réflexion en profondeur, les commentaires ou analyses faites par des membres du groupe. À ces réunions, on rencontrait le philosophe Gabriel Marcel, François Mauriac, Édouard Le Roy, Etienne Borne, Jacques Perret, le Père Teilhard de Chardin, le Père

d'Ouince, directeur de la revue des Études... Il est impossible de décrire en quelques phrases le parcours de Marcel Légaut, ce que fut ce penseur "de plein vent", ce grand chrétien dont la foi nue, dépouillée, fut sa plus haute passion, ce témoin d'une fidélité sans faille à une quête spirituelle, ce chercheur de l'essentiel, cet homme libre, lucide, préoccupé du changement nécessaire dans l'Église «sa mère et sa croix», disait-il. Pour faire court, je dirais qu'il fut «un mystique vivant pleinement son humanité». Je ne pouvais imaginer, avant la rencontre avec le groupe, qu'un tel enrichissement personnel pût m'être ainsi offert. J'avoue un peu honteusement n'avoir pas su ou pu, n'étant pas à la hauteur, profiter pleinement des contacts avec ces grandes consciences, ces intellectuels d'une telle envergure. Mais ce dont je suis sûre, c'est d'avoir été marquée d'une empreinte indélébile. Concernant l'histoire des groupes Légaut, je dirai qu'avant la seconde guerre mondiale, ils s'étaient multipliés et commençaient à compter dans le paysage catholique français. La vingtaine d'ouvrages qu'il écrivit postérieurement, ses conférences le firent connaître hors de France. Le colloque de Lyon en novembre 2000 qui lui fut consacré à l'occasion du centenaire de sa naissance, fut un succès, démontrant que son souvenir, la valeur de ses écrits, demeurent très actuels. En 1940, une rupture se fit dans la vie de Marcel Légaut. D'universitaire, il devint berger.

Les Granges

Au début de l'année 1946, l'École d'Assistantes Sociales où j'étais monitrice dut fermer pour raisons financières. Je devais chercher un autre emploi. Après un essai manqué de départ en Chine au sein d'une mission médico-sociale montée par une association catholique belge que j'avais contactée au cours d'un congrès à Bruxelles, je risquai de prendre une année sabbatique. Je fis le projet de rejoindre mon amie Marguerite que je n'avais pas revue depuis 1940, année de son mariage avec Marcel Légaut et de son installation dans la Drôme. L'évolution du parcours de Marcel Légaut, annoncée dans des pages précédentes, se concrétisa par l'abandon partiel puis total de sa carrière de professeur et de scientifique. Démobilisé en 1940 lors de la débâcle de l'armée française, le capitaine Légaut avait pris conscience pendant les quelques mois de guerre, qu'il n'était qu'un cérébral, un intellectuel incapable d'efficacité pratique et d'avoir des contacts humains satisfaisants hors du milieu universitaire. Il fit un retour à la terre, d'ailleurs assez dans l'air du temps.

Désormais, il allait partager la vie difficile des paysans et des bergers montagnards dans sa ferme isolée, ancien hameau, les Granges, situé à 1100 m d'altitude, dans la région de Die. Le couple devait vivre en quasi autarcie : élevage de moutons, de chèvres, de lapins, de volailles. Il possédait deux vaches et un bœuf pour les labours des champs de céréales. Il fallait entretenir les chemins privés qui descendaient au bourg le plus proche, Luc-en-Diois. La diversité et l'importance des activités exigeaient de la main-d'œuvre et des connaissances auxquelles Marguerite et Marcel n'avaient pas été préparés par leur formation antérieure. Il fallut la foi, le courage physique, la force de caractère de l'un et de l'autre pour persévérer dans cette très rude et "folle" aventure. Heureusement, des paysans établis à environ deux kilomètres des Granges leur apportèrent un énorme soutien par leurs très précieux conseils et leur amitié.

La main-d'œuvre, pendant la guerre, fut fournie par la présence d'intellectuels, de résistants ayant demandé asile à mes amis. Tous se transformèrent en ouvriers agricoles, mécaniciens, menuisiers... À la fin de la guerre, de nombreux jeunes gens rejoignirent les Granges pour retrouver auprès de Marcel Légaut leur équilibre, un sens à leur vie. Le berger n'oubliait pas ses groupes de spiritualité, devenus orphelins de leur père spirituel. Il rétablit la liaison avec eux par l'envoi régulier des *Lettres des Granges*. Tous les étés, les anciens des groupes prirent l'habitude de venir aux Granges. Échanges, réflexion, prières, travail manuel, ces rendez-vous devinrent réguliers. Une vingtaine d'années après son installation dans la Drôme, lorsqu'il eut suffisamment maîtrisé sa tâche physique harassante, Marcel Légaut commença, jusqu'à sa mort, l'écriture de nombreux livres.

Quand je suis allée aux Granges, je proposai à Marguerite de l'aider dans son travail domestique. Elle était mère d'un petit garçon de 18 mois et attendait la venue de jumeaux. Ses parents étaient venus habiter auprès d'elle. Je fus affectée au bien-être des pensionnaires, c'est-à-dire des jeunes gens qui travaillaient à la ferme. Ils étaient trois : Gérard K., frère d'un professeur en psychiatrie très connu à Strasbourg; Alain, vicomte d'Anterroches (un de ses aïeux avait prononcé à la bataille de Fontenoy en 1745 «Messieurs les Anglais, tirez les premiers») et Paul, un champenois, frère et beau-frère de fidèles disciples de Légaut. Tous les trois étaient en attente d'envisager un avenir. Mes occupations consistaient en ménage, préparation des repas, raccommodage, repassage dans un confort très rustique. Tous ces travaux se déroulaient dans un bon esprit de camaraderie et de légèreté intellectuelle. Les garçons rivalisaient de traits d'esprit pendant les repas que Marcel partageait avec nous. Les heures passées en commun n'étaient pas tristes.

Tous les matins, nous assistions à une méditation du maître de maison dans une ancienne bergerie transformée en chapelle. Nous récitions l'Angelus du soir, quand il faisait beau, dans la nature, tournés vers les horizons vastes des Granges. Souvent ce moment était accompagné d'un disque de musique classique, mis en marche depuis la maison Légaut ou de la communauté. Quand il s'agissait de la Symphonie pastorale de Beethoven, l'harmonie et la beauté nous environnaient.

Dire que je me tirais fort bien de mes travaux ménagers serait mentir. À l'heure du petit déjeuner, j'étais en proie à des affres quotidiennes lorsqu'il fallait allumer la cuisinière, souffler sur le feu qui ne prenait pas ou mal. Paul, de l'équipe des garçons, ayant vu mon embarras, vint m'aider à maintes reprises avec beaucoup de gentillesse. Il le fit si bien qu'après dix mois de vie en communauté, nous nous retrouvions fiancés. L'amour naquit aux pieds de la cuisinière de la maison Légaut. Un projet de mariage se concrétisa rapidement. Je revins à Saint-Mandé pour préparer les cérémonies des fiançailles et du mariage, celui-ci devant avoir lieu dans la Marne, chez la sœur aînée de Paul. L'entrée dans cette famille ouverte, chaleureuse, respirant l'amour et la joie de vivre, contribua à mon épanouissement personnel. Renée, la sœur de Paul, était institutrice. Elle avait épousé Victor Barbazanges, instituteur lui aussi. Le couple enseignait à Etoges, village situé à environ 25 km d'Épernay. Renée et Victor étaient d'ardents disciples de Marcel Légaut. Ils vivaient selon sa spiritualité. Le frère de Paul, Pierre, habitait Épernay avec sa femme et leurs trois enfants, trois garçons. Célibataire endurcie, je m'engageai néanmoins, éblouie mais quelque peu angoissée, vers l'inconnu d'une destinée à deux. La journée de noces fut joyeuse, simple, fraternelle, chantante. Ce fut le coup d'envoi d'un style qui s'est transmis, lors des réunions familiales Haas-Barbazanges, jusqu'à la deuxième et troisième génération. Mon parrain, Gilbert (Négrier) qui m'avait conduite à l'autel lors de la cérémonie religieuse, habitué aux mariages mondains, déclara n'avoir jamais été invité à un mariage aussi gai et aussi sympathique que le mien.

2008

Souvenirs des Granges

François-Xavier Haas

Introduction

Mon histoire des Granges vaut ce qu'elle vaut : elle n'est pas l'histoire officielle, elle n'apporte rien aux principes, aux actions, aux événements de ce hameau qui ont été retracés ici ou là par d'autres que moi, plus au fait parce qu'acteurs de cette histoire.

Mon histoire de Granges sera plutôt des histoires des Granges, une succession d'impressions, de sensations, de faits anodins parfois minimes. Elles relèvent plus du ressenti et du vécu que de la raison. Parce que j'étais très jeune adolescent quand j'ai pour la première fois vécu tout un mois aux Granges, pendant les vacances d'été.

Par ailleurs j'avais cet avantage de vivre dans la famille Légaut et de côtoyer les membres de la communauté, à l'inverse de ceux qui vivaient en communauté et ne faisaient que côtoyer la famille Légaut. Vie duelle, regard double.

Spectateur privilégié de ce qui se passait aux Granges pendant les vacances d'été de 1962 à 1968 (date du départ final de la communauté) il me reste bon nombre de souvenirs que je regroupe sous la rubrique "La vie communautaire". Bien sûr ces souvenirs ne parlent pas de ce que j'ai pu voir de très personnel pendant cette époque.

Au final il ne me reste que d'excellents souvenirs d'une période exceptionnellement riche et constructive de mon existence.

Tout premiers souvenirs

Ils remontent aux années 1957-1960. Ils concernent principalement le chemin des Granges. Ah ce chemin, c'était, bien plus tard, le premier sujet de discussion pour ceux qui arrivaient en haut : «Il est comment cette année ? Vous n'avez pas eu de mal à monter ?»...

Il faut dire que jusque dans les années 90 le chemin était rude à monter, une véritable coupure physique avec le monde d'en bas. Il fallait les mériter les Granges ! Alors imaginez-le à la fin des années 50 !

Pendant quatre années de suite entre 1957 et 1960, au mois de septembre, mes parents avaient pris l'habitude de passer leurs vacances sur la côte d'Azur. Le retour qui se faisait en deux jours, nécessitait une étape, qui avait lieu aux Granges. Une fois seulement nous avons fait escale à l'abbaye de

Valcroissant, arrivés sous un orage et un déluge de pluie tel que ma mère avait été obligée de sortir de la voiture pour guider mon père. Les phares de la voiture n'étaient en effet pas assez puissants pour trouer le rideau de pluie. Angoisse de tous les enfants! Partis le matin de notre villégiature, nous arrivions à Luc-en Diois en fin de matinée ou début d'après-midi. Mon père s'arrêtait au Café de la Poste sur la grande place ombragée et téléphonait aux Granges (le 1 à Lesches !) pour annoncer notre arrivée. Nous remontions ensuite dans la Traction 7 places et commençons à grimper le chemin étroit des Granges, sans pouvoir aller plus loin que la première ferme (La Madeleine), les virages serrés rendant difficile la progression de la lourde voiture. Nous nous installions et attendions Marguerite Légaut qui ne tardait pas à arriver au volant de sa 2 CV. J'ai souvenir de remonter jusqu'aux Granges dans cette 2 CV, les adultes debout dans la voiture décapotée...

Nous partagions le repas avec Marcel et Marguerite mais je n'ai pas souvenir du couchage qui devait se passer dans les maisons des Granges, la communauté étant réduite à minima à cette époque, du moins je le présume. En repartant nous nous arrêtons au Coët dire un bonjour aux Hodon qui gardait avec mes parents et surtout mon père des liens très affectueux, à la suite de son séjour de plus de deux ans aux Granges entre 1944 et 1947.

J'ai souvenir, mais je me demande encore si ce n'est pas un rêve, d'avoir vu lors d'une de nos étapes de septembre une chose archaïque : battre le blé au fléau. Cela se passait sur l'aire à peu près plate qui sépare la maison Gaudefroy de l'Hôtellerie. Le blé était réparti sur cette aire et les adultes le frappaient avec des fléaux, avec de vigoureux gestes des bras....

La vie communautaire

J'avoue d'emblée que j'ai peu partagé la vie de la communauté dans les années 1962-1967. Je faisais partie de la "maison" Légaut avec mon grand frère Bruno ou ma grande sœur Anne-Marie au début de mes séjours, puis par la suite, avec mon petit frère Denis.

Je partageais principalement mon temps entre les rythmes de la famille Légaut, rythmes très agricoles, et les jeux avec les jeunes de mon âge, enfants des gens de la communauté. J'ai souvenir de bien des jeux avec quelques membres de la famille Girard (Pierre, Charles, Marie-Ange), surtout l'après-midi : jeux de piste, jeux dans les foins, escalades des rochers, vidages de personnes la nuit... ! Le domaine des Granges était un terrain d'aventures formidable dans lequel nous avons fait preuve de la plus grande responsabilité dans la plus grande liberté. Et nous nous retrouvions chaque année avec le même plaisir.

Le regard que j'ai porté n'est donc pas, sauf exception, un regard sur la vie religieuse qui se déroulait aux Granges, mais le regard d'un garçon de 11 à 16 ans, avec tout ce que cela peut comporter d'émerveillement sur ce monde étrange et attachant. Ce sont des souvenirs, dans le désordre, d'odeurs de calcaire, de buis, de lavande, des souvenirs de soleil, de rires, de chants, de bruits de ferme, d'animaux... des souvenirs de silence, de chuchotements, de mouvements, de courses, des souvenirs de liberté, d'amitié...

Un premier souvenir fort : la (petite) envie qui surgissait au moment où je voyais les enfants de mon âge, appartenant à la communauté, faire le tour du hameau, tous les jours à 11h du matin en faisant retentir, avec quelle détermination et avec quelle joie, la cloche qui annonçait l'heure du silence avant le repas. Et le silence recouvrait les Granges, par cet effet magique.

Je dois à la vérité que cette (petite) jalousie était largement compensée par le fait que le déjeuner et le dîner de la famille Légaut étaient chaque jour annoncés par un coup de trompe qui résonnait jusqu'au col Lorial. Chaque enfant avait son jour pour souffler dans l'oriflan et l'on mettait un point d'honneur à se faire entendre plus loin que celui qui avait soufflé avant soi. Où va se nicher la vanité à cette âge!

Deuxième souvenir marquant, au début de l'adolescence : les topos de Marcel Légaut entre 14 et 16h ou entre 15 et 17h, quand il lui était possible d'y participer. La fraîcheur du réfectoire où se tenaient les conférenciers permettait de se mettre à l'abri du soleil. Le silence à nouveau prenait le dessus dans les Granges. Les travaux de la ferme étaient suspendus jusqu'au départ de Marcel Légaut vers 17h qui quittait la docte assemblée pour... revenir à ses moutons.

J'y comprenais ce que pouvait comprendre un garçon de 14 ans, mais j'étais surtout frappé par l'atmosphère studieuse, recueillie des participants qui faisaient preuve d'une écoute attentionnée et tendue. Les voûtes de la salle en étaient imprégnées.

J'étais aussi, je l'avoue, impressionné par la capacité de Jean Ehrhard à griller cigarette sur cigarette !

Un troisième souvenir remonte à la surface du temps : le passage du premier sputnik habité dans le ciel du Diois. Tous les habitants des Granges étaient réunis entre la maison Miolane et la chapelle, en

pleine nuit ; j'étais couché dans l'herbe la tête dans le ciel et j'ai vu, nous avons vu, le point lumineux passer au dessus des Granges. Moment magique...

Encore un souvenir : les soirées passées ensemble avec la communauté. Parfois, les enfants Légaut rejoignaient les jeunes de la communauté, le soir après le repas à la nuit tombante pour organiser derrière l'Hôtellerie des soirées de danses folkloriques. La "piste" de danse était entourée de feux alimentés par des branches de buis qui pétardaient et contribuaient, avec leur odeur un peu sucrée, à rendre l'atmosphère grisante, hors du temps.

L'arrivée quotidienne du facteur est encore un moment fort dans mes souvenirs. Il avait coutume de laisser sa mobylette bien avant le Coët, et faisait le reste du chemin à pied. Annoncé longtemps à l'avance par les hurlements du chien Tristou, il parcourait les dernières centaines de mètres sous l'attention de tous. Des nouvelles, des lettres, des mandats, il était porteur de tout ce qui nous reliait au monde d'en-bas. Le facteur avait coutume, après avoir déposé ses liasses de documents, de prendre un bon verre de vin rouge dans la maison Légaut (un peu de carburant était nécessaire pour lutter contre la soif). Puis il repartait gaillardement sous les regards de ceux qui allaient l'attendre déjà le lendemain.

Parlons aussi des dimanches, temps forts de la communauté. La messe était le moment central de la matinée. Elle était dite dans la petite chapelle voûtée près de l'hôtellerie. Tout le monde y assistait, Marcel Légaut faisant office d'enfant de chœur, derrière le prêtre, humble et formidablement recueilli dans son costume de dimanche.

Après la messe, la famille Légaut était invitée au réfectoire pour le repas pris en commun, les jeunes, un peu séparés dans une pièce mais fortement présents par les rires, les chansons, la bonne humeur... Avant la messe le père d'Ouince, qui était présent à cette époque aux Granges, proposait la confession. Et de quelle façon ! Un jour j'ai voulu me confesser et il m'avait demandé de le suivre sur le chemin du col Lorial et, chemin faisant, il recueillait mes propos. Une confession à ciel ouvert ! Cela m'a beaucoup marqué, je pressentais que je faisais partie d'un monde d'hommes et femmes vivant quelque chose de très original.

Au milieu du mois de juillet il y avait toujours, un dimanche, la fête à Luc en Diois. Nous avions la permission d'y aller avec les enfants de la communauté, du même âge. Je fais sourire les miens quand je leur dis que nous descendions à pied à Luc, par les raccourcis (cela ne faisait que 7 km), que nous faisons un tour au stand de tir à plomb et que nous remontions gaillardement, toujours à pied, aux Granges. Personne n'avait l'idée de demander d'y être conduit et reconduit voituribus !! C'était notre liberté, on partait à l'aventure, sans être redevable de quelqu'un.

Et toujours cette confiance de Marguerite Légaut...

J'ajoute que, quand nous étions aux Granges quelques fois en août, nous allions de la même façon à la fête de la lavande le 15 du mois à Lesches.

Mes contacts avec les adultes de la communauté ne se réduisaient pas à ce que je viens de décrire. Il faut y ajouter ceux que j'ai eus avec Pierre Renevier qui a eu la gentillesse de remonter mon niveau en mathématiques à la fin de la quatrième. J'allais dans sa chambre-cellule de l'hôtellerie et nous passions 1h par jour à jongler avec les théorèmes et l'arithmétique.

J'accompagnais parfois mon oncle Victor Barbazanges les après-midi quand il remplaçait Marcel Légaut dans la garde du troupeau. Moments de découvertes du domaine, de complicité silencieuse, de respiration au rythme de la terre.

Il me reste à parler des sorties communautaires. En 1963, l'année de mes 12 ans, j'ai accompagné la communauté dans sa sortie au Glandasse. C'était une sorte de rituel, de passage à l'adolescence que d'avoir la permission de le faire. Entre les jeunes, il y avait ceux qui avaient "fait" le Glandasse et ceux qui n'étaient pas en âge ou pas encore capables d'y monter. Il faut dire que le Glandasse, en partant de l'abbaye de Valcroissant est une sacrée "bavante". Départ en pleine nuit, 3h30 de marche avant d'arriver au sommet, repos, virée au gouffre et descente du retour à l'abbaye, après la moisson d'edelweiss (il m'en reste encore un !). Une belle journée et bien physique !

Je n'ai jamais participé à la traditionnelle marche vers Ravel et Ferrier, petit hameau situé au-delà de Miscon. J'ai toujours préféré les sorties de montagne à celles qui s'apparentaient à des balades, belles mais sans sommet à atteindre.

La dernière sortie communautaire dont je me souviens et qui est peut-être aussi la dernière effectuée par les membres de la communauté est celle qui nous a conduits au Jardin du Roy, dans le cirque d'Archiane, avec un Victor Barbazanges qui malgré ses 60 ans marchait comme un cabri, suivi de Raymond Bourrat. Au retour, avec mon ami Xavier Creveaux rencontré aux Granges, nous avons laissé la communauté pour nous enfoncer dans la montagne de Glandasse pour un bivouac à la belle

étoile et descente sur Valcroissant.

Nous avions 15-16 ans et Marguerite Légaut nous laissait gérer notre liberté en toute confiance et responsabilité. Serait-ce possible aujourd'hui ?

Un souvenir encore qui me vient en vrac : en 1968 des Alsaciens ayant fort goûté à la Clairette de Die, en début d'un après-midi chaud, se sont retrouvés avec leur voiture... dans le fossé quelques centaines de mètres après le départ. Grosse émotion mais pas de mal !! (Dominique Lerch devrait pouvoir confirmer ce fait divers)

Annexe : La vie dans la famille Légaut au temps de la communauté (1962-1968)

Comment cela a-t-il été possible ?

Mes parents qui étaient des amis de longue date de Marcel et Marguerite Légaut étaient très occupés par leur travail au service des enfants défavorisés. Pendant les vacances d'été, il faut avouer qu'ils ne savaient pas trop que faire de nous, les quatre enfants de la famille. Ainsi dès 1961 ma mère, qui restait en relation épistolaire avec Marguerite Légaut, lui a demandé si elle pouvait accueillir un mois pendant les grandes vacances mon frère aîné, plus âgé que moi d'un peu plus d'un an. Accord.

Au retour, à la suite du récit émerveillé qu'en fit mon frère, j'ai souhaité pouvoir moi aussi aller aux Granges pendant un mois en été. Ce qui fut fait en 1962.

Et mon frère et moi sommes allés aux Granges en juillet. Ce fut le début de séjours estivaux, auxquels se sont ajoutés des séjours à Noël ou à Pâques, qui durèrent sans interruption de 1962 à 1977.

De la période 1962 à 1969, je garde le sentiment que Marguerite Légaut a participé à notre éducation, à sa façon, d'une manière douce, ferme et très présente. J'ajoute que ma sœur a passé deux de ses années scolaires, les 4^{ème} et 3^{ème}, dans la famille Légaut, à Valcroissant...

Nos occupations ont évolué avec le temps, avec l'âge. Des responsabilités de plus en plus importantes nous ont été confiées, à moi, à mon frère Denis et à mon ami Xavier, du suivi de la lavande (coupe, séchage, distillerie), à l'aide à la fenaison, à la moisson.

Une année même (1970 je crois) Olivier Légaut, avant de partir à l'armée, nous avait carrément confié la "clé" des Granges avec toutes instructions pour s'occuper autant que faire se pouvait du troupeau...

Je me souviens également de l'année 1976, année terrible de sécheresse où mon frère Denis et moi avons aidé pendant deux mois Olivier qui tenait à cette époque les deux fermes : celles des Granges et celle de Valcroissant. Des mois rudes mais quelle ambiance !

On pourrait dire, toutes proportions gardées, que j'étais dans la mouvance de la pensée de Marcel Légaut, modeste intellectuel (mes études universitaires me destinaient à l'agrégation de Lettres classiques et de grammaire), animé par ce besoin de se colleter avec la réalité, j'ai connu les durs travaux de la ferme... Ensuite je suis venu aux Granges passer quelques jours en septembre jusqu'en 1983, date à laquelle Olivier Légaut quitta définitivement la ferme. Je suis monté en tant que "touriste" aux Granges de nouveau en été de 1992 à 1999, sans interruption.

J'aime, depuis, à y retourner dans la mesure du possible, pour un court séjour, sorte de retour aux sources, où chaque champ, chaque chemin, chaque rocher, chaque maison des Granges où j'y ai mille souvenirs, renvoient l'écho ou l'image d'une époque humainement riche et quelque peu bénie.

C'est dire les liens très forts qui se sont tissés entre ce lieu, ses occupants, surtout Olivier et sa famille avec lesquels des liens forts d'amitié se sont maintenus, et moi-même.

2008

Décès de Marguerite Légaut

17 juin 2008

Paul Mandonnaud

QQN N° 214

Je suis très touché par le décès de Marguerite. Je l'ai connue, j'avais 21 ans et, chaque jour, durant presque deux ans, 1963-64, je fus son septième enfant, comme pour remplacer son aîné en études de mathématiques à la suite de son père, soit l'été aux Granges de Lesches dans la maison familiale, à 1000 m au-dessus de Luc en Diois, à près d'une demi-heure de lacets de montagne, et durant l'hiver à Valcroissant près de l'ancienne abbaye, à deux pas de Die. J'aidais aux travaux quotidiens avec Bruno, son fils handicapé, en réfléchissant à ma future vocation. Le dimanche et pendant les vacances, avec Rémi, Olivier, Jacqueline et Michelle, nous partagions des activités de loisir, marche sur corde raide, danses folkloriques, ballades...comme nous y poussaient Marguerite et Marcel Légaut.

Marguerite, en mère attentive et laborieuse, était levée tôt, faisant le ménage en des lieux très pauvres et simples, parquet juste lavé et non verni, pas de papier aux murs peints en blanc, préparant les repas, se

mettant à la lessive ou au jardin car nous cultivions tout le nécessaire pour la soupe, carottes, poireaux, pommes de terre... Elle était présente aussi aux récoltes de fruits, pommes et poires, qui faisaient nos desserts. En général, les repas étaient composés de soupe de légumes, fromage de chèvres et fruits cuits. De la viande ou du pâté, il n'y en avait que le dimanche et quand une bête était vieille et abattue. Elle était présente aux travaux de la ferme en famille. Car aux Granges, nous avions près de deux cents moutons et nous cultivions sur place tout le nécessaire : foin, luzerne, blé, y compris moisson et battage, épandage du fumier des moutons dans les champs, récolte de foin... Elle était là, courageuse, à toutes ces corvées.

Les soins d'hygiène étaient rustiques, lavabo à eau froide en semaine et, le samedi soir, on chauffait un bidon avec du bois. Plus bas, il y avait une douche précaire, dehors, en contrebas de la maison dans un abri de fortune. Par contre, il y avait un tourne-disques et de bons disques d'opéra (Don Juan), du Bach (les messes), du théâtre... et quand le temps était bouché et les bêtes nourries, nous nous faisons des après-midi de musique. Il y avait aussi une riche bibliothèque disponible et, le soir, on lisait au lit, "La vie simple"... Légaut et aussi sa femme aimaient bien avoir des livres, relus souvent pour en apprécier la profondeur. Mais pas de radio, de télé, d'informatique... Il n'y avait que Bruno qui avait un transistor qui nous permettait d'être en relation avec le monde, à midi pour les infos. Marcel recevait un journal boursier pour des placements familiaux qui lui permettaient de financer les études des plus grands.

Pendant les week-end, Marcel donnait des cours à chacun en particulier. Mais c'est surtout Marguerite qui suivait les études de chacun. Durant l'année scolaire, en hiver, elle était à Valcroissant mais montait aux Granges le vendredi soir pour les week-ends, avec les enfants. Donc en semaine, elle vivait à Valcroissant dans la ferme louée à 10 km de Die mais à Die, elle avait une seule pièce (une cuisine) dans un garage où elle attendait ses enfants qui faisaient leurs études, préparant les repas de midi et du soir, tricotant... Je la voyais comme la fourmi laborieuse et active, s'occupant de ses mains à des tricots, ou en train de lire des livres scientifiques ou des romans, mais pas de livres religieux, un peu en opposition avec Marcel pour le taquiner. L'essentiel de son temps se passait à aider les enfants à faire leurs devoirs scolaires et dans des activités annexes de loisir (danse ou autres).

Avec humour, elle taquinait son mari car elle refusait de le lire ou d'assister à ses topos... Praticante assidue, elle se voyait plus dans la foi du charbonnier que théologienne. Elle vivait dans une pauvreté quotidienne et une simplicité évangélique. Habillée simplement, elle qui avait connu le monde ne se plaignait de rien. Je riais toujours quand elle arrivait, avec ses enfants, dans sa «deux-chevaux» Citroën où, vu sa petite taille, on ne voyait dépasser du volant que son chignon et ses lunettes. Elle n'avait pas peur les dimanches où, pour assister à la messe de Luc-en-Diois, durant près d'une heure de descente et de remontée, on s'entassait dans la jeep à sept, assis sur les ailes et un peu partout, dans ces chemins de montagne tout en lacets, conduit par Marcel, le nez au vent !!!

Elle était heureuse de nous voir jouer et danser, et sans rien dire, elle préparait le repas pour tous, y compris les invités de dernière heure en recherche de dialogue avec Marcel.

J'étais touché quand je voyais son unité avec Marcel et Marcel participer aux charges du ménage, mettre le couvert ou laver la vaisselle avec sa femme. Ils avaient choisi de vivre le quotidien à la manière de Joseph et Marie à Nazareth, chambre à part, vie chaste et fraternelle. Ils avaient connu une vie conjugale pour concevoir leurs six enfants. Compte tenu que je fus mêlé à leur vie à l'âge où les enfants étaient des ados, il n'y avait pas de prière en famille, mais la messe pour tous et une vie de prière en chambre pour le couple... vie très profonde et aimante, j'en fus témoin par accident. Marcel ouvrait les enfants, chacun à son niveau, à la spiritualité et à la philosophie (Platon et Socrate en particulier pour Jacqueline et très tôt), Marguerite pour la littérature et les sciences. À table, la conversation était ouverte et riche de sujets.

Marguerite a eu six enfants assez rapidement et a tout fait pour que se développent les vocations de chacun, danse pour Michelle, mécanique pour Rémi (au lieu de la messe le dimanche quand il avait 16 ans), équilibre sur corde raide, jonglerie et autres... Les week-ends, elle nous poussait à apprendre les danses de tous les pays du monde, Israël, Yougoslavie... et à en faire la démonstration dans les fêtes villageoises. Elle était d'accord avec Marcel pour tous les investissements qui permettaient de développer la créativité, comme fabriquer des hamacs en corde et dormir dehors en été pour les essayer...

De plus, elle laissait son mari vivre sa vie de prière, de retraite, de conférence et de travail intellectuel, sans jalousie ou plainte, restant pour garder l'unité familiale avec ses enfants, un peu en retrait à l'époque où les groupes Légaut étaient présents aux Granges, refusant d'assister à leurs débats. Pour elle, le retour à la ferme était son but, la vie de pauvreté était totale et elle trouvait ces «professeurs» un

peu des amateurs dans leur retour à une «vie plus simple». Elle fut pour moi une mère, un modèle pour élever mes enfants. Merci Marguerite ! Je prie pour toi et avec toi ton Seigneur que tu suivais à Nazareth, Jésus. Merci Marcel !

2008

Marcel Légaut et René Macaire
Parcours parallèles et distincts de deux hommes de foi

Philippe Riché
QQN N° 221

L'échange que Réseaux Espérance effectue avec les Amis de Marcel Légaut depuis plusieurs années nous a amenés à La Magnanerie pour notre rencontre de juillet dernier. Ce lieu avait été choisi par Marcel Légaut en 1967 au moment de sa retraite, pour pouvoir continuer à réunir ses amis, sans que cela pèse sur sa famille dans sa résidence habituelle. Nous installer dans ce lieu encore tout imprégné de l'esprit de son fondateur, c'était aussi chercher à mieux le connaître. Thérèse de Scott, responsable du Centre spirituel de Marsanne tout proche, et une des personnes qui l'a le mieux connu, n'a pas hésité à répondre à cette attente en nous consacrant quelques heures dès notre arrivée.

Pour plusieurs d'entre nous, Marcel Légaut n'était pas un inconnu. On en parlait beaucoup dans les groupes d'Église "d'avant garde" des années 70, et la lecture des *Quelques Nouvelles* m'en avait entretenu la mémoire. Ce que nous en a dit Thérèse, joint à la lecture d'un petit livre envoyé par Antoine Girin (*Questions à ... réponses de ... Marcel Légaut*, éd. Aubier 1974, malheureusement épuisé), joint à la brève rencontre en fin de séjour avec Dominique Lerch, aux échanges entre nous, et finalement à ma visite aux Granges de Lesches sur le chemin du retour, tout cela aurait dû me permettre de mieux cerner cet homme et le mouvement d'amis qu'il a créé autour de lui. En écrivant cet article, je me suis pris au jeu et me suis plongé dans plusieurs livres de Légaut. Résultat, plusieurs pages qui sortaient nettement du cadre du bulletin et qui m'ont permis de vérifier une fois de plus ce propos de Légaut sur lequel je suis tombé : «on ne reçoit que ce que l'on a déjà, en soi, dans l'implicite. De sorte que l'approche de l'autre... est extrêmement difficile, et même impossible en perfection» (p 34). D'où la difficulté de transmettre une pensée sans la déformer avec toute la violence que cela peut générer (voir les cas de Darwin, Nietzsche, Marx... Jésus !)

Bien averti de cette difficulté, je livre ici quelques éléments qui m'ont semblé utiles pour situer la démarche de Légaut et de ses amis, avec son exigence de conversion, par rapport à celle qui continue à nous rassembler autour de la pensée de René Macaire, avec son exigence de mutance... et je reste ouvert à tout éclairage nouveau. Je montrerai successivement ce qui les rapproche et ce qui les distingue, sachant bien que ces éléments s'entremêlent.

Ce qui les rapproche

- Leur foi, ce sont tous deux des catholiques fervents et priant, attirés très tôt par une vocation religieuse qui ne s'est pas réalisée, mais qui ne les a sans doute pas quittés entièrement leur vie durant. Fidèles à l'Église, tout en ne ménageant pas leur critique à ses institutions et si Bernard Feillet (réf. note 2, préface, p II) qualifie Légaut de «mutant de l'intérieur», cela s'applique aussi à Macaire. De cette foi qui les anime, découle ce qui les rapproche : le sérieux donné à la vie, l'intégrité intellectuelle, le désir de don de soi au-delà de l'accomplissement personnel.

- Une vue teilhardienne de l'avenir de l'humanité dont Jésus est le commencement et la fin, et dont la réussite se construit dès ce monde, par la vie spirituelle pour Légaut, par la praxis non-violente pour Macaire.

- De fortes capacités intellectuelles qu'ils mettaient au service de leur recherche, et un besoin d'écrire (sans qu'ils fassent trop d'effort pour se mettre à la portée de lecteurs lointains).

- Le goût du partage en petits groupes où ils trouvaient leur auditoire : communautés spirituelles où Jésus est présent pour Légaut, «creusets de vérité» pour Macaire. Corrélativement, une certaine gêne dans les grands groupes impersonnels, modestie ou timidité qui a pu nuire au rayonnement de leur pensée (dont Macaire ne se souciait pas, laissant à la Providence le soin de le faire).

- Une certaine angoisse face à l'avenir, de l'Église pour Marcel, de la société pour René, qui est un aiguillon dans leur recherche

- Un esprit toujours en éveil et un souci de recherche constant : recherche de Dieu, recherche de cohérence de vie qui les pousse à se dégager de leurs conditionnements sociaux ou religieux, recherche d'approfondissement de leur pensée, et de leur "mission", à la lumière des progrès de leur vie intérieure et des rencontres qui bouleversent leur vie :

Marcel, dès son entrée à l'École Normale Supérieure rencontre l'abbé Portal qui le libère de sa «piété sulpicienne» (p 36) de ses années de catéchisme de persévérance à Saint François de Sales, du style

«catholiques et Français toujours». «M.Portal m'a fait découvrir la possibilité d'une relation personnelle avec Jésus, relation qui ne soit pas simplement la conséquence d'une idéologie, d'une christologie, mais d'une compréhension à travers les Évangiles, par le dedans, de ce que Jésus a vécu, d'une communion avec ce qu'il a été. Ainsi est né en moi la certitude que c'est à sa suite qu'il me fallait vivre pour que la vie mérite d'être vécue et qu'elle débouche sur l'être et sur l'éternel» (p 33).

Pour René, une rencontre décisive a été celle de Jean Toulat qui lui a fait découvrir Gandhi et la non-violence fondée sur la recherche de la vérité (le "Satyagraha").

- Une grande famille vécue dans la simplicité et le respect mutuel : Marcel marié assez tardivement (40 ans) avec Marguerite Rossignol dont il eut rapidement six enfants. René, marié à 29 ans avec Jeannine Mantel dont il eut aussi rapidement cinq enfants. Il faut insister sur le rôle que ces femmes discrètes et efficaces ont joué dans la réalisation de la "mission" de leur mari, chacune à leur façon : Jeannine l'accompagnait souvent et tapait ses écrits, Marguerite s'est toujours tenue à l'écart et n'a jamais lu ses livres !

- Le souci de trouver leur place dans le monde, au cours des différentes étapes de leur vie, bien marquées chez l'un comme chez l'autre, et le souci comme "père spirituel" ou éducateur d'aider les autres à la trouver.

- Une mort brutale en pleine activité : Marcel le jour de la Toussaint 1990, à 90 ans dans la salle d'attente de la gare d'Avignon, René en octobre 1993, à 77 ans à l'hôpital d'Uzès.

Ce qui les distingue

Ce sont deux personnalités différentes, avec le même sentiment du sens de la vie. Leur âge (Marcel est né en 1900, René en 1916), leur milieu social, leur éducation, leur trajet de vie, tout cela semble rendre compte de l'orientation différente qu'ils donnent à leur mission, et des milieux auxquels elle s'adresse.

Marcel Légaut est issu d'une famille bourgeoise de la Plaine Monceau, le 17^e arrondissement de Paris où s'étaient installées au cours du XIX^e siècle des familles industrielles venues de province. Sa mère était profondément chrétienne, son père, professeur de mathématiques au très réputé collège Chaptal, pratiquant de tradition. Ses années d'enfance et d'adolescence se sont déroulées dans ce milieu très protégé, entre l'Église Saint François de Sales où il a reçu une instruction religieuse traditionnelle ignorant les Évangiles, le lycée Carnot et le collège Chaptal où il lisait *l'Imitation de Jésus-Christ*, ce qui ne l'a pas empêché, d'être reçu à Polytechnique dès la première année de taupe, puis, voulant être professeur, d'être admis à l'ENS l'année suivante.

Il en sort cinq ans après, agrégé de mathématiques avec rang d'officier. Nommé professeur d'enseignement supérieur à la faculté de Rennes, il continue à résider à Paris, en communauté avec quelques amis unis par la même recherche de vie spirituelle dans un style de vie monacal ; cette communauté l'accompagnera toute sa vie. Mobilisé en 1939, il a le commandement d'un groupe d'artillerie et c'est durant cette période de la "drôle de guerre" qu'il prend conscience de l'état de délabrement de la société qui l'entoure, et de ses propres difficultés de relations avec ses hommes, déjà éprouvées avec ses étudiants : «Je n'étais qu'un intellectuel ... je ne connaissais la vie qu'à travers les livres ... une certaine impuissance à avoir des contacts réels avec les hommes» (p 7).

Il décide de changer de mode de vie, de quitter la ville où «l'homme est ramené au niveau de la machine ... et fait ce que la machine ne peut pas faire et ainsi il la sert» (p 11), pour retrouver l'aiguillon de la nécessité et le contact vivifiant de la nature. Démobilisé en août 40, il obtient un mi-temps à la Fac de Lyon, alors en zone libre, et décide avec la jeune femme qu'il vient d'épouser, de s'installer dans le Haut Diois, aux Granges de Lesches, un hameau abandonné aux vastes horizons. Ceci à l'étonnement réprobateur de beaucoup de ses collègues qui l'estimaient appelé à une grande carrière. Son idée est de retrouver auprès des paysans de véritables contacts humains pour approfondir sa vie spirituelle («la terre, elle ne ment pas» disait alors le vieux Maréchal), d'allier travail manuel et intellectuel, et d'y entraîner ses amis et ses étudiants. Sur ces deux derniers points, l'entreprise échouera car le travail de la terre absorbe trop de force et il démissionnera de l'Université deux ans après. Le travail de berger l'accaparera pendant plus de 20 ans et ce n'est qu'à l'approche de la retraite qu'il recommencera à écrire. À 65 ans, c'est un nouveau et dernier départ. Ses enfants reprennent les fermes et le groupe communautaire qui se réunissait aux Granges achète la Magnanerie de Mirmande. Marcel peut y tenir ses réunions, qui lui permettent d'avancer dans l'écriture de sa pensée, sans que cela soit une charge pour sa famille. C'est une période de maturité très féconde durant laquelle il anime des groupes de formation spirituelle en marge de l'Église officielle, publie la plupart de ses ouvrages, lance des appels pour que l'Église change de l'intérieur. C'est au retour d'une tournée en Suisse qu'il s'éteindra le jour de la Toussaint.

En résumé, pour Marcel Légaut, la vie spirituelle est l'essentiel qui permet à l'homme de se poser sur

terre en vérité. Il y pénètre par intimité avec la vie de l'homme Jésus dans ce qu'elle a d'universelle, et non par un rapport direct à Dieu qui reste inconnaissable car il n'est pas de notre nature. En ce sens sa recherche se distingue par son enracinement "humain" de la "réalisation de soi" des mystiques orientaux auxquels il fait parfois référence. «La découverte de Jésus est dépendante de la découverte de soi-même ; inversement, la découverte de soi-même est dépendante de la découverte de Jésus. D'ailleurs, dans la vie spirituelle il y a interaction continuelle entre ce qui est appelé cause de ce qui est appelé effet» (p 49). Lorsqu'on lui dit que le monde a besoin d'engagements, il répond qu'il n'y a pas de vie spirituelle saine qui ne porte à l'action, que toute mission a un aspect politique et social. «L'important, c'est d'être à sa place dans le monde et pour y atteindre, il est nécessaire de s'être trouvé soi-même (réf. note 2, p 67)». Il aurait été préférable qu'il dise «de se trouver soi-même» car sa propre vie montre bien que c'est dans l'action qu'il se trouve. La justification d'un travail de développement personnel ego-centré préalable à toute action risque d'être entretenue par certaines citations mises en exergue sur le site Internet comme «Naître à soi, n'être que soi, l'œuvre essentielle de nos vies». Marcel Légaut ne s'intéressait pas aux événements politiques, 68 n'atteint pas son refuge montagnard et la lecture des journaux était pour lui une distraction. C'était un disciple de Jésus, et son souci politique majeur était le rapide déclin d'une Église dont le rôle lui semblait indispensable pour entretenir la mémoire de Jésus dans le monde. Les tendances marxistes qui se développaient à cette époque dans l'Église le faisait réagir violemment, «contre les perspectives activistes développées systématiquement de façon trop fréquente dans ce qui reste de nos mouvements (d'Église) spécialisés, selon lesquelles la vie intérieure est à confondre avec l'abus de l'introspection et le narcissisme, est liée à un type bourgeois de vie, à une évasion devant les problèmes sociaux et politiques qui se posent de façon aiguë et urgente, questions qui doivent être d'abord résolues avant de se livrer au luxe de la vie spirituelle ... Cet activisme pousse à dénaturer le religieux en politique et en social» (p 110). Bien qu'il les atténue quelques lignes plus loin, de tels propos sortis de leur contexte sont facilement détournés par les mouvements intégristes.

René Macaire est issu d'une famille catholique de petits commerçants, vivant dans un quartier populaire de Paris et qui se fixera rapidement à Crépy-en-Valois (Oise). Comme dans beaucoup de familles laborieuses de l'époque, il rentre à 7 ans en pension, d'abord chez les frères Maristes de Pont-Ste-Maxence puis chez les Pères de l'Oratoire de Juilly. Il en sortira pour faire son service militaire, suivi par la guerre comme simple soldat et la débâcle de 40 qui l'entraînera jusqu'à Marseille et aux Chantiers de Jeunesse. À 26 ans, il entre au noviciat jésuite de Laval, puis au grand séminaire de Montmagny qu'il doit quitter pour désaccord. Il retourne à Crépy aider ses parents dans leur petit commerce et par le biais du vicaire chargé des jeunes, il rencontre Jeannine Mantel, fille de notables qu'il épouse en 1945. Il deviendra artisan, fabricant de balais (une spécialité de la région), puis directeur d'une petite fabrique de Poitiers. Toute cette activité alimentaire ne l'empêche pas de poursuivre, en autodidacte, la formation philosophique et théologique qu'il avait reçue durant ses études. À 47 ans, une opportunité se présente pour qu'il puisse reprendre des études de psychologie à l'université de Poitiers et accéder à la profession de psychologue scolaire qu'il exercera jusqu'à sa retraite anticipée à 61 ans. C'est la période des événements de 68 et des premières réactions contre les conditionnements de la société de consommation et contre le surarmement des blocs.

René est très attentif aux événements politiques et à l'évolution de la société qu'il interprète au regard de sa foi chrétienne et de sa culture intellectuelle. Il se rend compte que l'Histoire est arrivée à un point critique qui appelle une mutation de l'homme s'il veut réussir son émancipation et garder en vue son total accomplissement. Mutation qu'il désigne sous le terme de "mutance" pour signifier que l'homme est désormais appelé à vivre, d'un même mouvement, son entrée en accomplissement et la gestation de la société qui la lui permet. C'est l'époque où se rassemblent à son invitation, laïque par sa rationalité et profondément évangélique dans son contenu, tous ceux qui se reconnaissent comme des mutants par les nouvelles orientations qu'ils donnent à leur vie. Au-delà des premiers enthousiasmes militants, cette invitation n'a rien perdu de son actualité et trouve sa réponse dans des formes multiples appelées à se reconnaître. Réseaux Espérance, nés à la fin des années 70, en est une.

En conclusion, pour répondre à la question posée dans l'invitation à la semaine d'été 2008, on peut dire que la vision de l'Homme, par le sens qu'elle donne à sa vie, son sentiment d'incomplétude et sa quête d'accomplissement, est bien la même chez Marcel Légaut et chez René Macaire. Leurs parcours et leurs messages sont différents, parallèles, et comme tels ils se rejoignent à l'infini. L'un appelle à la conversion qui implique la mutance, l'autre appelle à la mutance qui implique la conversion. Cette inversion dans les termes n'est pas sans révéler leur philosophie de vie : Légaut se situe dans un courant spiritualiste, voire mystique et, même s'il dit ne pas être un grand lecteur, il se réfère aux

existentialistes chrétiens, et il s'adresse à des chrétiens. Macaire a lu tous les philosophes ou presque ; il se situe nettement dans le courant thomiste de la "philosophia perennis" (ligne de pensée ontologique qui se déploie depuis toujours au gré de l'histoire), et il renvoie à leurs contradictions, tout en reconnaissant leurs apports (ceux de Hegel en particulier), les philosophies à visée prométhéenne. Pour lui, la foi ne peut être contraire à la raison d'une conscience qui s'est libérée de ses conditionnements, ce qui lui permet de s'adresser à tous, croyants et incroyants.

Remarquons pour finir, qu'au fil de la vie et des rencontres, ces deux tendances peuvent se trouver en chacun de nous. Elles ne s'opposent pas pourvu, comme diraient nos deux maîtres à penser, «que chacun trouve sa vraie place».

2008

La nuée de feu

Rosset Gabriel
QQN N° 207

Gabriel Rosset, homme d'une exceptionnelle envergure a été marqué par la rencontre de Marcel Légaut. Les lettres échangées avec Adrien Chapelle nous font pénétrer au cœur de l'aventure spirituelle du groupe Marcel Légaut dans les années 1923/1932 à l'origine de ce que Rosset lui-même a appelé sa conversion. Après les influences décisives de leur période "Légaut", les évolutions personnelles de Rosset et Chapelle sont deux étonnantes et édifiantes trajectoires humaines, exemples de ce lien souligné par Marcel Légaut entre intériorité et engagement. Je remercie Michel Savigny pour les documents communiqués sur cette expérience unique dont cette page donne un aperçu.

(A.G.)

Que des hommes seuls ne gèlent pas dehors les nuits d'hiver et que des familles ne croupissent pas avec leurs enfants dans les immondices d'un bidonville était devenu, pour nous, une sorte d'absolu. En lui obéissant, nous allions retrouver un peu de l'enthousiasme que nous avons perdu au lycée. Il nous fallait désormais enseigner sans bruit de paroles, par des actes, dans la ligne de l'Évangile. Mais il n'était pas question pour autant d'abandonner l'enseignement. Nous ne pouvions désertier le champ de bataille de l'école où se jouaient l'éducation des enfants et l'avenir de la société. C'eût été lâcheté. [...] Le FOYER allait m'offrir chaque soir une activité complémentaire de ma tâche professionnelle de la journée. L'une me reposait de l'autre. Elles s'équilibraient. Des travaux concrets assez rudes, balayer, faire la soupe, accueillir les hôtes de passage, cela me sortait des livres et des leçons. Je n'avais plus le temps de couper des idées en quatre. Il fallait courir droit au but. J'avais tendance jusqu'alors à être trop abondant (j'étais le professeur au long cours emporté par son élan et qui, parfois, commettait la faute inexpiable de rogner, avec le consentement des élèves, quelques minutes sur leur récréation). Je préparais trop mes cours et les rédigeais entièrement avant de les faire, ce qui m'amenait à les lire et à alourdir mes exposés. Mon temps étant désormais accaparé par le Foyer, il m'en restait tout juste assez pour élaguer mes notes, n'en retenir que l'essentiel. J'étais obligé d'improviser, ce qui rendait mon cours plus rapide et plus vivant.

De plus, tout ce que je voyais au Foyer me donnait du cœur à l'ouvrage. C'était chaque soir, à notre porte, des épaves humaines. À travers les propos de ces pauvres hères, je me représentais leur vie. Je les voyais quarante ans plus tôt parmi les collégiens à qui j'allais le lendemain expliquer Verlaine. En classe, je faisais le chemin inverse, je me demandais ce que seraient ces garçons, quarante ou cinquante ans plus tard. Aujourd'hui intacts et pleins de promesses, que seront-ils à la fin de leur vie ? J'entrais le matin dans la classe bien chauffée où les tables avaient passé la nuit à l'abri tandis que les hommes grelottaient dehors. J'y trouvais le calme, la sécurité, les joies les plus hautes de l'esprit, mais je tremblais pour certains élèves qui ne voulaient pas croire à leur bonheur, qui déjà refusaient des biens précieux et glissaient mollement vers la fainéantise et les jeux interdits. Du lycée, le matin, à l'asile de nuit, le soir, je parcourais dans un raccourci effrayant des vies d'hommes qui allaient s'égarer après être mal parties. L'expérience du Foyer me mûrissait, approfondissait l'enseignant que j'étais en lui donnant sur la vie de chaque élève un regard scrutateur et pénétrant.

Mon souci constant était de maintenir une cloison étanche entre ma vie professionnelle et l'œuvre des sans-abri. Je ne parlais jamais du Foyer au Lycée. Je m'efforçais d'être complètement disponible à mes élèves. Il y avait de temps en temps des fuites à travers cette cloison. Un matin je trouvai dans ma boîte aux lettres au Lycée de garçons Chaponnay un message à mon nom signé des grands élèves de la maison d'en face, le lycée de filles de la rue Mazenod. «Nous savons ce que vous faites, nous sommes de cœur avec vous. Quand nous aurons notre bac, nous irons vous aider». Au début d'une année scolaire, je reçus un petit coup au cœur en reconnaissant parmi mes nouveaux élèves un garçon

dont nous avons relogé la famille dans une cité de transit. Lui aussi avait sa vie secrète (de sans-logis) ignorée de ses camarades et de ses professeurs. Un autre élève venait me parler de son grand frère qui allait se marier et qui ne trouvait pas de logement. Après un bref entretien à voix basse, nous reprenions à voix haute notre explication française. À propos de certains auteurs, nous abordions des problèmes sociaux sur lesquels j'aurais pu ouvrir de gros dossiers, l'alcoolisme, le divorce, le droit de propriété, le logement, les bidonvilles, la faim dans le monde. Mon expérience d'hôtelier du Foyer Notre-Dame des Sans-Abri projetait sur ces problèmes une lumière crue. Je la tamisais et ne faisais que de discrètes allusions à mes bouleversantes découvertes afin de ne pas perturber la sérénité des études.

2009

De Chalon à Mazille Quatre siècles d'histoire contemplative

Marie Dancer
La Croix, 25 juillet 2009

Favoriser le silence et la prière, trouver une nouvelle manière d'incarner la vie de travail, ces deux intuitions ont poussé les carmélites à quitter la ville pour s'installer à la campagne, en restant fidèles à leur charisme.

Qui veut remonter aux premières traces du carmel de Mazille doit mettre le cap à 80 kilothètes au nord. Car c'est à Chalon-sur-Saône qu'a été fondé leur premier couvent, le 27 décembre 1610, six ans après que des religieuses espagnoles étaient venues en France introduire la réforme thérésienne de l'ordre du Carmel. Les archives révèlent qu'une bienfaitrice de la ville, Françoise Languet, décide alors de faire venir six carmélites depuis Dijon. La première novice chalonnaise prend l'habit le 20 janvier 1611. Sœur Françoise de l'Incarnation restera célèbre pour avoir apporté une statuette représentant la Vierge avec, dans ses bras, l'enfant Jésus portant une colombe. La réputation protectrice de Notre-Dame de la Paix a traversé les siècles des Chalonnais jusqu'à donner son nom au monastère, «le carmel de la Paix». Et c'est toujours autour de cette statuette que la communauté se rassemble aujourd'hui, avant d'aller prier.

Dispersées puis emprisonnées durant la tourmente révolutionnaire, les moniales parviennent à emménager en 1820 dans de nouveaux bâtiments où elles resteront jusqu'à la fin des années 1960. À cette époque, marquée par un afflux de vocations, la communauté commence à se sentir à l'étroit en ville. «Il apparaît qu'un cadre rural serait propice à favoriser la vie de prière, les conditions de silence qu'elle ne trouve plus en plein cœur d'une cité commerçante, et également une expression plus claire de sa vie de travail et de pauvreté dans le contexte actuel. Le Chapitre du 23 décembre 1967 fait donc état de la décision du transfert à Mazille», relate un document rédigé par les sœurs en 1986.

Le matériau le moins cher étant le béton, il implique une architecture contemporaine. Les origines espagnoles de Sœur Marie-Thérèse, prieure durant la période des travaux, conduisent le carmel à s'adresser à l'architecte catalan José Luis Sert, concepteur de la Fondation Maeght à Saint-Paul-de-Vence et de la Fondation Mirò à Barcelone. Cet ami de Le Corbusier imagine dès 1968 un édifice en béton brut de décoffrage et dessine, outre l'église et les bâtiments communs, quatre pavillons distincts pouvant accueillir de sept à huit religieuses, afin de conjuguer les deux traditions, érémitique (solitude) et cénobitique (vie de communauté), du Carmel. «Nous sommes profondément heureuses de votre réalisation, lui écrit le carmel le 8 mai 1971. La distribution des lieux, l'harmonie des volumes et de la luminosité (...) font que, dès maintenant, et d'une manière saisissante, existe le climat monastique que nous attendions, et qui fait que nous nous sentons déjà si fort "chez nous"».

Le transfert a lieu à l'été 1971, sitôt le gros œuvre achevé. Charge aux moniales d'effectuer les finitions, planter les arbres... «Il manquait encore les portes, et même les escaliers!» se souvient Sœur Marie-Claire qui a vécu ces événements. Dans le même temps, elles se lancent dans l'agriculture. «Cette terre, il a fallu l'appivoiser, choisir les cultures les mieux adaptées», poursuit Sœur Marie-Claire. Au fil des années et des tâtonnements, elles parviennent à subvenir à leurs besoins grâce à l'élevage de vaches laitières et de moutons, ainsi qu'à l'exploitation d'une vingtaine d'hectares de terres et de vergers.

«Au début, raconte Guy Bachelet, qui fut maire de Mazille pendant vingt-cinq ans, leur projet architectural a suscité un rejet. Mais depuis, la végétation a atténué les contrastes, et les sœurs se sont très bien intégrées à la vie locale». Adhérentes à la coopérative d'utilisation du matériel agricole (Cuma), elles entretiennent avec les agriculteurs des relations «d'amitié et de bon voisinage». «Elles font partie du paysage», témoigne Benoît Barraud. Du haut de ses 25 ans, cet éleveur, installé avec son père, a toujours connu les carmélites en haut de la colline. Comme lui, les uns et les autres n'hésitent

pas à venir les aider pour un vêlage ou un agnelage difficile, ou à les dépanner en cas de problème technique.

L'an prochain, les carmélites célébreront le quatrième centenaire de leur fondation, mais aussi le quarantième anniversaire de leur transfert à Mazille. Une nouvelle étape commence ? «En réalité, répond Sœur Marie-Claire, tous ces événements s'enchaînent et se rejoignent pour écrire une seule histoire, qui se perpétue: celle du carmel de la Paix».

José Luis Sert. Lettre adressée aux carmélites pour l'inauguration du carmel, en 1971 (extrait).

Le nouveau carmel se place dans un site qui est remarquable par la beauté du paysage et l'harmonie qui résulte du rapport entre l'œuvre de l'homme et la nature. Le travail de la communauté doit tenir compte de ces conditions, qui sont extrêmement rares aujourd'hui. Cet équilibre est partout ailleurs rompu, à cause des changements imposés par une exploitation du sol sans limites.

Le nouveau carmel, lieu de méditation et de retraite, bénéficiera des conditions naturelles du paysage, et des transformations dans la mesure, et additions successives, à l'échelle humaine, que les générations successives ont apportées à ce lieu. Partout, dans le monde dit "développé," les autoroutes, les pancartes publicitaires, les postes d'essence, les hôtels, motels, restaurants... ont transformé les liaisons et rapports harmoniques qui existaient entre l'homme et la nature, c'est-à-dire l'équilibre écologique. Des lieux pareils à celui du nouveau carmel sont de plus en plus rares. La communauté a donc une opportunité unique d'entreprendre la mise en valeur de la beauté du site et, par son travail constant, la mettre, tous les jours, davantage en évidence.

Marcel Légaut, chercheur d'humanité. Le philosophe et les carmélites ont cultivé pendant vingt ans une amitié profonde, fondée sur une quête commune

Une passion inextinguible pour la figure humaine du Christ, ainsi que le travail de la terre. C'est sur ces deux terreaux que les carmélites de Mazille et Marcel Légaut ont cultivé une profonde amitié. Atypique, inclassable... Les adjectifs n'ont pas manqué pour caractériser ce philosophe chrétien né en 1900, passé par Normale Sup, l'agrégation et l'enseignement des mathématiques avant d'effectuer un retour à la terre en 1940, en devenant berger dans la Drôme, avec sa femme et leurs six enfants.

Sur le conseil d'amis, Marcel Légaut se rend pour la première fois à Mazille au début des années 1970. Les carmélites viennent alors tout juste de quitter Chalon, cherchant elles aussi à se rapprocher de la nature. Les deux expériences se rejoignent. C'est l'époque où prennent fin les longues années de «jachère intellectuelle» de Légaut, avec la parution d'ouvrages qui le font reconnaître auprès des chrétiens de son temps comme un authentique spirituel.

Leur amitié n'a jamais cessé de croître. Durant ses longs séjours à Mazille, l'ancien mathématicien partage la prière des carmélites et prend la parole chaque soir, à l'office. Combien de fois leur a-t-il répété comme à tous ceux qu'il rencontrait en France et en Europe, que «l'essentiel ne s'enseigne pas, il se transmet»! «Il nous a encouragées, témoigne Sœur Marie-Paule, dans l'alliance entre notre vie "paysanne" et notre vie spirituelle». Chercher à comprendre l'humanité du Christ, cette autre quête inlassable de Marcel Légaut rejoignait également une intuition profonde de sainte Thérèse d'Avila.

«Nous nous sommes aussi retrouvés sur le plan de l'intériorité, ajoute Sœur Marie-Agnès. Sur l'importance vitale de se mettre à l'écoute de ce qui monte en soi». Des mots qui font écho aux paroles de cet "homme en chemin": «Pour être présent à Dieu, il faut être présent à soi-même», écrivait Marcel Légaut.

De son côté, «la communauté l'a aidé à découvrir le sens de la liturgie, indique Sœur Marie-Paule, alors que pendant très longtemps, les psaumes étaient restés pour lui des textes hermétiques». Le lendemain de sa mort en novembre 1990, elles lui rendent un dernier hommage, dans La Croix: «Marcel Légaut a passé sa vie à devenir chrétien. Dans une quête jamais close, que la double question "Qui êtes-vous, Jésus ?" et "Qui suis-je ?" tenait en haleine». Au carmel de Mazille, un ermitage porte aujourd'hui son nom.

Lettre «aux filles de Thérèse d'Avila à Mazille», en 1982 (extrait).

«Que tous ceux à qui vous accordez fraternellement l'hospitalité reçoivent de votre présence discrète, de votre liturgie sobre et belle où certaines de vos prières "spontanées" atteignent au sommet si rare du vraiment vécu, et aussi et surtout de votre silence plein, tenu ensemble à l'heure de l'oraison et dont je n'ose rien dire qui me paraisse en être digne, la lumière et la force d'être fidèles à la mission qu'ils ont à découvrir ou dans laquelle ils ont à être confortés. Soyez-en bénies et heureuses! Ils sont si nombreux à notre époque, les hommes de bonne volonté, de droiture intime et d'intégrité intellectuelle

qui cherchent leur voie ou qui ont besoin d'être confirmés dans la leur. Vous le savez, par ce qu'ils découvrent et vivent grâce à vous, eux aussi ne sont pas non plus étrangers à ce que vous vivez et devenez».

2009

La foi, acte humain

Jean-Marie Fisch
La libre pensée chrétienne (Belgique)

«Pour parler avec des paroles vraies de l'essentiel, il est indispensable d'en parler d'une façon personnelle» écrivait Marcel Légaut, il y a une trentaine d'années dans *L'homme à la recherche de son humanité*. Sa lecture a confirmé un renversement de perspective dans l'orientation que j'avais donnée à ma vie. Et fort curieusement aujourd'hui, approchant du terme de celle-ci, la lecture de *L'histoire perdue et retrouvée de Jésus* de Juan Luis Segundo me confirme dans le chemin poursuivi. Ce changement de perspective est très simple à exprimer. J'ai compris que rien de l'extérieur ne peut donner un sens à ma vie. Ce qui m'importait désormais, c'était de trouver le sens de ma vie. Et ce sens est unique parce que je suis unique, comme le dit Légaut.

Je me suis alors interrogé sur le visage humain de Jésus, me demandant s'il avait lui aussi trouvé progressivement le sens de sa vie ou, ce qui revient au même, quelle était la foi de Jésus et, par conséquent, quelle était ma foi. Mais peut-on vraiment s'interroger sur sa foi sans la perdre en même temps, sans être de quelque manière déjà infidèle ? N'est-ce pas, sans oser le dire clairement, mettre en doute la foi telle que le christianisme, par exemple, la définit ?

Cette démarche, j'en suis convaincu, s'impose par fidélité à soi-même parce «qu'il est nécessaire de critiquer toutes les formes faciles avec lesquelles les croyants traitent de Dieu» (Légaut). Cet «athéisme potentiel», pour employer le terme de Segundo, repose sur le fait que je considère certaines valeurs humaines, comme l'égalité de tous les humains ou le droit à une vie digne, comme un critère préalable et supérieur à toute croyance religieuse déterminée.

Car celui qui n'est pas disposé à ce type d'athéisme ne sera pas capable de reconnaître l'importance historique et la signification de Jésus. Et par conséquent «en le nommant Messie, Fils de Dieu ou Dieu même, il n'échappe pas, bien au contraire, au risque de faire de Jésus de Nazareth une idole».

Face à l'emploi fréquent du mot foi dans un sens exclusivement lié à un domaine religieux, je crois nécessaire d'explicitement le sens du mot foi utilisé dans la réflexion que j'entreprends ici. Il s'agit, en effet, de la foi comme acte profondément humain, indépendamment de toute appartenance religieuse et qui, d'une manière ou d'une autre, engage tout homme à un moment donné de son existence. Cet acte suppose un long cheminement nécessaire pour parvenir à l'âge adulte, c'est-à-dire à ce moment où une personne est capable de prendre sa vie en main de manière autonome. C'est alors que la femme ou l'homme cherche à se projeter dans l'avenir donnant un sens à sa vie ou à sa quête de bonheur, ce qui est la même chose.

En quoi consiste donc l'acte de foi et comment arrive-t-on à le poser ? Je vais essayer de m'en expliquer. Et pour cela, je me propose de considérer successivement les trois facettes qui, ensemble, définissent cet acte humain : la foi repose d'abord sur le choix d'une valeur qui donne sens à la vie; ensuite sur les choix quotidiens que cette foi implique, ce que Légaut comme Segundo appellent idéologie; et enfin sur le vécu de chacun, données qui échappent à toute rigueur scientifique et qui pour cela relèvent de la transcendance.

Le choix d'une valeur qui donne sens à ma vie

En aucun cas, la foi ne s'impose de l'extérieur. Elle ne peut être en effet que le fruit de la liberté profonde de chaque personne, d'un libre choix engageant sa responsabilité dans un projet de vie. Je crois dans la mesure où j'ai choisi, explicitement ou implicitement, la valeur susceptible de donner un sens à ma vie et de me conduire au bonheur auquel j'aspire.

Avant de choisir, je puis envisager diverses orientations ou divers chemins qui, chacun à sa façon, pourraient satisfaire ma quête de sens et de bonheur. Le choix de cette valeur peut être, pour l'un, pilote de formule I, et pour l'autre, un engagement dans une ONG au service d'un pays du tiers-monde. Par contre, une fois choisi le chemin que je veux suivre, je dois automatiquement renoncer aux autres chemins. Et de plus, puisque je me projette dans l'avenir, mon choix implique que je renonce à une satisfaction immédiate pour une satisfaction future plus grande. C'est ainsi que finalement je suis amené à «choisir et donc à renoncer en risquant mon existence».

Mais où est donc le risque ? Dans le fait que je ne puis me projeter au terme de ma vie afin de savoir si le chemin choisi me conduira avec certitude au bonheur recherché. Pour pallier cette inconnue, il me

faudra recourir à quelqu'un d'autre qui, par le témoignage de sa vie, me semble avoir atteint le bonheur que je recherche. Cette personne devient pour un témoin de référence et c'est en m'appuyant sur son témoignage que je risque mon existence. Prenons un exemple pour mieux comprendre l'importance de ce témoin. Il y a une vingtaine d'années, Mère Teresa à Calcutta, s'occupant de pauvres mourants dans les rues de cette ville, est devenue, sans le savoir, témoin de référence pour des jeunes femmes dont certaines se sont rendues à Calcutta pour la rejoindre en s'appuyant uniquement sur son témoignage vivant.

En effet, ces témoins de référence, de manière très diverse, la plupart du temps non explicite, nous parlent de la satisfaction qu'apporte avec soi la réalisation de telle ou telle valeur et, avec ces mêmes voix silencieuses, nous invitent à suivre un chemin semblable. Il me paraît important d'insister sur le fait que ce témoignage est rendu par la manière de vivre. Risquer sa vie sur le témoignage d'autrui, c'est le fondement le plus profond de la solidarité humaine.

Comment s'exprime ce témoin de référence ? Avant de répondre à cette question, rappelons qu'il existe deux formes de langage, un langage poétique ou imagé, accompagné ou non de gestes expressifs transmettant des réalités vécues, et un langage de caractère logique, utilisé dans la transmission des données scientifiques. Or de ces deux langage, seul le langage imagé convient au témoignage de la foi. «En chacun de nous, remarque Légaut, il y a un visage qui interpelle les hommes». C'est par le témoignage de sa vie et non par le discours que chacun peut transmettre sa foi.

Au terme de ce regard de foi (au sens humain et non au sens religieux), nous pouvons constater que ce qui est propre à tout homme n'est pas "la foi" mais "une foi". Tout homme a la foi qu'il choisit. Ou mieux, la foi qui s'identifie avec le témoin qu'il choisit. En d'autres termes, «la nécessité d'avoir foi ne conduit pas à une foi unique» (Segundo). Si le langage le permettait, il faudrait parler de foi au pluriel, tant il est évident que la foi ainsi définie s'exprime de multiples façons dans de multiples cultures.

La grandeur de la foi réside finalement dans une option qui justifie le fait de risquer sa vie pour la défense d'une valeur. Au contraire, la peur met un frein à tout engagement et développe la recherche de sécurités. C'est pourquoi la peur et non l'incroyance constitue l'attitude opposée à la foi.

Le choix des moyens aptes à donner sens à ma vie

«La fidélité, dit encore Légaut, est l'obéissance sans réserve à ce qui s'impose à l'humain intimement, pour qu'il soit exactement ce qu'il sait devoir être. Elle est de l'ordre de l'humain le plus pur et le plus élevé mais, par nature, elle ne comporte pas de réalisations précises, Par sa fidélité, l'homme s'ouvre à un inconnu qu'à chaque pas il doit découvrir. Dans une ignorance beaucoup plus totale qu'il ne le pense, il se penche sur ce qu'il doit être et que chaque jour il doit inventer» (HRH p. 347).

Je crois que c'est le rôle de la foi de susciter la créativité de chacun. Comme expression de la valeur choisie, la foi va agir comme une force intérieure orientant toute option concrète, le choix de telle action de préférence à telle autre ou de telle opinion plutôt que telle autre. Et comme cette interaction entre foi et conduite humaine va se prolonger tout au long de la vie, nous pouvons dire que le propre de la foi est de structurer l'ensemble de l'existence autour d'une signification déterminée.

Pour mieux approcher cette interaction, je souhaiterais citer en exemple la vie d'Etty Hillesum, telle qu'elle se manifeste dans les notes laissées par elle. À lire ces notes, comme des confidences d'une amie intime, c'est tout son cheminement qu'elle offre à qui veut bien le recevoir. Chacun pourra percevoir comme l'accueil de l'autre détermine sa conduite pour se concentrer finalement sur l'attention aux hommes et femmes de son peuple. Son témoignage est d'autant plus révélateur qu'elle est juive et aréligieuse et qu'au terme de sa vie, sa fidélité intérieure la conduira à se maintenir au service de la communauté juive dans un camp de regroupement précédant le départ pour Auschwitz et finalement être elle-même déportée pour y mourir.

La foi et sa mise en œuvre ne nous mettent pas à l'abri de l'échec lorsque la réalité impose des limites à nos espérances. L'échec ne peut que susciter une double interrogation. Ou une interrogation sur l'efficacité des moyens utilisés. Dans ce cas, le choix de la valeur donnant un sens à la vie n'est pas mis en question mais bien le choix des moyens. Ou une interrogation sur le choix de la valeur. Est-elle mauvaise au point de mener à l'échec ? À moins que l'échec lui-même soit l'expression d'une fidélité absolue. «S'il n'est pas possible de se maintenir en vie sans renoncer, au moins en partie, à son idéal fondamental, alors la mort elle-même cesse d'être un échec et se convertit en un devoir» (S). C'est bien ce qu'a vécu Etty qui a écarté toute possibilité de se soustraire au sort de ceux qu'elle aidait.

Mon vécu personnel, donnée transcendante, permet d'engager mon existence entière dans la mise en œuvre de la valeur choisie

Alors que la foi et les idéologies sont deux dimensions complémentaires, l'expérience humaine comporte une troisième face qui conditionne la mise en œuvre de la foi et le choix des moyens.

Comment expliciter cette troisième face ? Lorsque quelqu'un choisit d'engager sa vie dans un sens, il prend cette décision, combien importante pour lui, avec tout ce qui a fait sa vie jusque là. C'est-à-dire avec l'expérience accumulée et le passé vécu, mais aussi avec une part d'utopie. C'est-à-dire une réalité désirée par lui qui n'a pas encore eu lieu et qui pourtant est souhaitable. Cependant personne ne peut être sûr que l'utopie qui l'anime finira par se réaliser, tout en sachant qu'il faut agir dans ce sens.

Cette donnée transcendante, expression d'une conviction, peut également être une expérience personnelle qui confirme l'orientation donnée à son existence. Je ne résiste pas à citer encore deux passages des notes d'Etty qui peuvent éclairer ce dernier aspect de la foi. À propos de ses relations masculines, elle note en effet : «Jamais encore mon intuition intérieure ne m'a fait dire oui pour la vie à un homme et cette voix intérieure doit être mon seul fil d'Ariane... Je veux dire simplement qu'une sorte de paix doit descendre en moi avec la certitude de suivre ma voie personnelle, confirmée par une voix intérieure». Et une année plus tard «ce que je vis intérieurement et qui n'est pas seulement de moi, je n'ai pas le droit de la garder pour moi seule. Suis-je dans ce petit morceau d'histoire de l'humanité un des nombreux récepteurs qui doit ensuite émettre plus loin ? Émettre quoi, je ne le sais pas encore».

C'est pourquoi je considère que l'acte de foi est intimement lié à la fidélité à soi-même, ce qui est la véritable vie spirituelle à laquelle tout être humain est de quelque manière appelé quelle que soit sa religion. La vie spirituelle commence quand nous découvrons quelque chose en nous qui s'impose à nous du dedans, nous invitant à y correspondre avec tout ce que nous sommes. Cette fidélité exige que chacun prenne ses responsabilités et choisisse les engagements que cette fidélité implique. Telle est notre grandeur. Nous avons à suivre, dans des conditions particulièrement importantes, des exigences intérieures qui débordent le cadre de la seule raison.

La foi comme acte humain peut-elle être religieuse ?

Si on suit le développement de la foi comme acte humain, on ne voit pas comment celle-ci pourrait devenir religieuse si, par foi religieuse, nous comprenons une foi qui cesse de s'appuyer sur le témoignage humain pour dépendre d'un témoignage divin. Mais celui-ci ne peut me parvenir qu'à travers le témoignage d'un être humain me transmettant ce message divin. Quelle preuve pourrait m'apporter cet être humain qui me permette de reconnaître en lui une telle représentation, sinon le témoignage de sa vie elle-même et donc de sa foi humaine ?

Nous pouvons en conclure qu'une grande partie de ce qu'on appelle aujourd'hui religion au sens sociologique du terme, y compris le christianisme, ne se situe pas au niveau du choix d'une valeur mais bien au niveau d'une idéologie au sens où nous l'avons définie plus haut, c'est-à-dire un moyen concret pouvant ou non conduire à cette foi. Face à l'attitude créatrice de soi-même et au risque encouru inhérent à la foi humaine, qui n'éprouverait de l'angoisse en voyant s'écrouler ses certitudes ? Et comme la religion peut véhiculer une anti-valeur, l'obéissance par exemple, qui élimine à la fois le choix personnel d'une valeur absolue et l'engagement de sa propre responsabilité, certains trouveront un refuge dans des pratiques religieuses, voire magiques. N'est-ce pas à cette croisée de chemin que se trouve l'Église aujourd'hui ?

Dans le cadre d'une religion, d'une idéologie, Jésus cesse d'être un témoin de référence pour devenir un faux instrument, prétendument tout-puissant, au service de valeurs qui n'ont rien à voir avec le pari risqué dans lequel Jésus s'engagea face à la question du sens de sa propre existence. Aussi, la vraie question que l'on doit se poser à propos de Jésus est de mieux comprendre sa foi : sur quelles valeurs s'est-il engagé pour donner un sens à sa propre existence ? D'autant plus que, pour rester fidèle à lui-même, il a choisi de mettre en jeu sa propre vie et de mourir par fidélité au règne de Dieu qu'il avait annoncé.

2009

Marcel Légaut, ce compagnon inépuisable

11-05-2009

Pierre Lebonnois

QQN N° 224

J'ai découvert l'Association Culturelle Marcel Légaut depuis moins d'un an.

Pourtant, j'avais lu, dès 1972, plusieurs de ses œuvres majeures, sur recommandation de quelques collègues et amis des Aumôneries de l'Enseignement Public. Ainsi j'avais acheté *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme*, puis *L'homme à la recherche de son humanité*, et plusieurs autres écrits antérieurs et postérieurs à ceux-ci. Tous ces livres m'avaient beaucoup interpellé, mais leur caractère atypique devait les conduire à patienter encore quelques années dans ma bibliothèque.

Ce n'est qu'après avoir connu, moi aussi, une réorientation radicale de ma vie que je m'intéressai à nouveau aux écrits de Marcel Légaut et conjointement de Jean Sullivan (*L'Exode, Matinales, Mais il y a la mer*). L'un et l'autre devinrent en 97 les compagnons de ma propre démarche d'exode intérieur.

Depuis que j'ai adhéré il y a quelques mois à l'ACML, j'ai eu connaissance d'autres documents, mis en page par Xavier Huot, et qui livrent un Marcel Légaut de l'oral, tout proche du lecteur, comme parlant à son oreille des mots plus spontanés. C'est comme s'il était là, à côté de moi, me parlant. J'aime cette curieuse expérience, ce langage immédiat.

Lors de mon dernier séjour à Mirmande à Pâques 2009, alors que je rôdais du côté de la boutique des livres, Jacques Musset me recommanda la lecture des Actes du Colloque International Marcel Légaut, Lyon 2000 intitulé *Quand renaît le spirituel*. Il a eu raison de m'intéresser à ce livre. En effet, autant il m'apparaît essentiel de s'approcher au plus près des textes de Marcel Légaut, autant il est incontournable de réussir à prendre un recul critique, et c'est ce qui fait l'intérêt de ce document des Actes du Colloque 2000. Il faut souligner naturellement le côté intellectuellement performant des interventions, mais aussi la "polyphonie" qui monte de la pluralité des points de vue, qui se recourent, divergent et manifestent, par leur affrontement-même, l'unité et la diversité du personnage Marcel Légaut.

J'ai beaucoup apprécié les historiens Etienne Fouilloux (p. 43 sq) et Régis Ladous (p. 87 sq) avec leur "traversée du siècle". J'ai aimé ce qui est dit de l'expérience du corps, dans "Marcel et Marguerite" par Denis Pelletier (p.110 sq). Je me suis interrogé avec Henri Bourgeois (p. 191) sur tout ce qui a évolué pour nous depuis le départ de Marcel Légaut et qui nous rend déjà différents de lui. Enfin je garde vivante en moi aussi, la question posée par Jean Peycelon (p. 211) concernant la "nomination de Dieu", question qui nous traverse ô combien nous aussi, et à laquelle Marcel Légaut a pu proposer sa réponse signée de sa vie.

2009 **Projets d'un enseignement supérieur dans un cadre paysan** Dom. Lerch Marcel Légaut professeur d'Université devient berger dans la Drôme (1940-1945). L'enracinement d'un spirituel.

En novembre 1940, Marcel Légaut, après s'être marié, s'installe aux Granges de Lesches, près de Luc-en-Diois. Il devient berger, dans un contexte où, économiquement, le Diois est tourné vers l'élevage de moutons, élevage qui connaît à la fois une chute récente et une demande accrue du fait de la guerre : si en 1937 le troupeau ovin dans la Drôme est de 219 800 têtes, il est, en 1940 de 197 800 têtes pour passer à 98 000 têtes en 1941. La race de Sahune ou de Quint est concentrée dans cette région et, faisant le point en 1943, J. A. Schuler (1) décrit l'élevage de champ pratiqué dans cette partie montagnaise, avec un agnelage en mars-avril, une portée par an, la vente des bêtes en septembre-octobre pour les agneaux, les agnelles sont elles élevées à domicile par des courtiers (1). La lavande (2), des cultures d'auto subsistance, des arbres fruitiers, voilà l'univers dans lequel plonge un universitaire, en "ruminant" année après année (3) un projet d'enseignement dans ce hameau, projet mûri au fil des années. Quel est donc cet universitaire qui s'installe, quel est ce projet, que devient-il, telles sont les trois questions auxquelles cette réflexion voudrait répondre, en suivant la chronologie.

En 1940, Marcel Légaut a 40 ans. Fils d'un ancien normalien de l'Oise, licencié de mathématiques et de sciences physiques, exerçant dans un collège parisien en mathématiques (4), il a suivi cette voie en passant par Polytechnique (reçu, il démissionne), Normale Supérieure (1919-1922). Agrégé (deuxième d'une courte promotion), il rédige sa thèse de mathématiques en demeurant agrégé préparateur à l'Ecole Normale Supérieure, thèse déposée début 1923. Le rapporteur de celle-ci écrit qu'elle porte sur un «problème fondamental pour la théorie des courbes algébriques, mais qu'aucun géomètre n'avait abordé dans sa généralité, et dont on pouvait même se demander en quels termes il fallait la poser ?... Le travail révèle un vrai tempérament d'inventeur». Exerçant quelques mois au lycée d'Evreux, il est inspecté par l'Inspecteur Général de mathématiques et évalué... par l'Inspecteur d'Académie : «Professeur très distingué dont l'enseignement méthodique et très précis est très profitable aux bons élèves... Quelques élèves faibles suivent difficilement», «Maître remarquable. Pas un mot d'inutile. Travail des plus productifs». Et l'Inspecteur Général de revenir : «Il donne un enseignement vivant, il est clair, il inspire à ses élèves sympathie et confiance. Avec plus d'expérience, il sera un maître parfait». Son service effectif d'agrégé est, sur une base de quinze heures réglementaires, de 13,5 heures (l'heure de première chaire pour deux niveaux différents), les effectifs font rêver en 2009 ; 9 élèves en mathématiques élémentaires et 11 en Première ; le traitement est alors

de 11 000 F.

Puis de Vendôme, il supplée un maître de conférences à Nancy en 1924-27, est élu maître de conférences à Rennes en 1927 où il devient professeur sans chaire en 1932 (le doyen de la Faculté des Sciences observe que ses «cours sont suivis avec intérêt par les étudiants, (ils sont) clairs, précis et néanmoins d'une haute portée», et en 1933 il est nommé professeur de mécanique rationnelle et appliquée à la Faculté des sciences de Rennes. Il a été présenté en première ligne car le doyen de la Faculté des sciences a noté «qu'il assure en plus de son service... un enseignement à l'Institut Polytechnique de l'Ouest (IPO) sur la mécanique des fluides et le calcul différentiel et intégral, qui exige de sa part un travail de préparation important et continu». Il a en outre traduit en français l'important traité de géométrie algébrique de Federigo Enriques, professeur à l'Université de Rome. À Rennes, c'est le Recteur qui l'évalue, confirmant l'importance, aux yeux de l'administration, de son enseignement à l'IPO de Nantes, en 1933 : «Travailleur sérieux qui se montre peu mais dont la réputation de professeur est bonne et dont les services qu'il rend à l'IPO de Nantes sont certains», ce qui confirme son évaluation de 1931, «savant distingué qui fait fructueusement son service. Enseignant clair et précis, estimé des élèves». (5)

Marcel Légaut, lors de son passage à la rue d'Ulm, a vécu une véritable filiation spirituelle avec le Père Portal (6), lazariste, qui avait été très présent dans l'ouverture du catholicisme à l'anglicanisme, développant une amitié profonde avec Lord Halifax (1839-1934). Il suivait de près les questions brûlantes posées par le modernisme. C'est à sa table que Marcel Légaut rencontre Teilhard de Chardin. Autour de Légaut se cristallise un groupe de normaliens catholiques, rue d'Ulm et à Saint Cloud, qui se réunit progressivement, a une vie propre à Paris, puis durant les vacances à Chadefaud-Scourdois (7). Lectures (Montherlant, Mounier, Bernanos, Gabriel Marcel...), vie liturgique intense, avec notamment l'Abbé Gaudefroy de l'Institut Catholique de Paris (8), méditations profanes et religieuses, il y a une autre vie que celle de l'Université.

Lieutenant puis capitaine d'artillerie (9), Marcel Légaut est mobilisé, ce qui introduit une coupure profonde dans une vie pleine, entre enseigner à Rennes et animer un groupe à Paris ou dans le Massif Central. Il écrit le 22 février 1940 : «J'ai l'impression que ce temps d'arrêt, cette coupure entre le passé et le futur, sont tout à fait providentiels pour moi. Cette guerre est arrivée à son heure ou, plutôt, je suis arrivé à temps pour que cette guerre ne me rencontre pas trop tôt ou trop tard. Si l'opération dure longtemps et que vraiment rien de formel ne puisse plus relier le passé à l'avenir, que seulement les énergies spirituelles demeurent pour assurer la fondamentale continuité, je crois qu'en vérité le jugement de Dieu, qui est résurrection, rajeunissement, aura opéré son miracle. Les liens naturels du passé sont trop solides pour un homme moyen. Il ne peut pas les briser lui-même et, s'il le fait, c'est par une révolte qui détruit tout. La mort, sous une forme ou une autre, est bien une libération. Le sacrifice n'est une destruction qu'aux yeux du passé charnel ; il ne détruit que ce qui n'existe pas. C'est une consécration et l'occasion d'un recommencement virginal.

Je suis toujours dans mon groupe, quoiqu'officiellement avisé de ma mutation à un Etat-Major d'armée. J'attends sans hâte car je ne désire pas plus ce qui va venir que je ne regretterai ce que je quitterai. Bientôt, le deuxième tour de permission va commencer. Nous nous retrouverons un peu comme l'autre fois. Mais sans doute, le monde sera encore dans l'hiver où il est plongé depuis plus de six mois et ce sera de vitalité plutôt que d'action commune dont nous pourrions parler. À Dieu !» (10) Il connaît alors «la réalité des hommes» et la décrit dans son quatrième ouvrage paru en 1962 et rédigé aux Granges, *Travail de la foi* (11) :

«... Le point de départ visible de mon évolution actuelle date de la guerre de 39-40. J'étais alors officier dans un groupe de défense contre avions. Parti lieutenant en septembre 1939, promu capitaine peu de jours après la mobilisation, je me suis trouvé au bout de quelques semaines, par le hasard des circonstances, à la tête d'un groupe d'artillerie. Moi, pauvre professeur de mathématiques, timide célibataire, n'ayant vécu qu'avec mes livres dans mon milieu d'intellectuels et d'étudiants, je devenais sans transition responsable d'une troupe importante d'hommes que je devais commander.

Le monde universitaire est très fermé sur soi, quoi qu'il en pense souvent. L'homme de la rue lui est plus inconnu que les hommes préhistoriques le sont à un paléontologue. Cette ouverture brutale sur le réel humain me révéla mes déficiences de caractère beaucoup mieux que l'examen de conscience le plus attentif. Je croyais être un adulte, je n'étais qu'un enfant timide, docile, élevé dans un milieu climatisé. Pour moi, commander, cela voulait dire conseiller. Se faire obéir signifiait prier poliment et à l'occasion, faire soi-même le travail. Parler aux hommes, c'était donner une conférence, non s'efforcer de les rencontrer là où ils sont. Mon impuissance à être un vrai chef n'avait d'égale que mon absolue impréparation aux cruautés de la guerre»...

Toutefois devant des camarades du groupe, il précise sa réflexion, plus proche de celle de Marc Bloch, dans son *Etrange défaite* : ... «Mais évidemment dans *Travail de la foi*, je n'ai pas tout mis. (J'aurais peut-être dû tout mettre, possible !) enfin, une des expériences, une des prises de conscience qui m'avaient marqué à ce moment-là, c'était l'extraordinaire pagaille dans laquelle l'armée française se trouvait avant d'être battue, une pagaille extravagante, une parfaite impuissance et indignité du milieu officier à avoir un rôle réel (12). J'étais à ce moment-là officier d'état major à l'armée de l'air. Chaque type pris en particulier n'était pas mal, mais l'ensemble faisait... un drôle de mélange. L'impression que les causes profondes de notre défaite étaient sur le plan humain beaucoup plus que sur le plan militaire. Ça remettait en question toute une perspective que j'avais développée par exemple dans *La communauté humaine* sous l'illusion optimiste, et systématiquement optimiste ! de Teilhard de Chardin. Que de fois j'ai réfléchi ! Je me souviens, j'étais officier, par conséquent dans cet état-major, nous avions une table brillante et bruyante en plus ! et après les repas, je partais assez vite parce que ça me fatiguait, et je me sentais assez étranger dans le milieu. Nous étions dans un château. Il y avait bien entendu l'église du château, et au-dessus de l'église, le cimetière. Combien de fois j'ai médité dans ce cimetière-là où il y avait les pierres tombales, toutes sortes de gens... J'y trouvais une paix, une solidité, une stabilité dont je sentais absolument incapables les gens qui commandaient l'armée en bas, dans leur salle à manger»...(13)

Dans une longue lettre au Père d'Ouince en 1943, Marcel Légaut explique l'impasse où il était rendu et les raisons de cette rupture ; la guerre y a sa place :

«Je vous redirai rapidement les expériences personnelles qui ont été à l'origine du changement d'orientation de ma vie :

1 – L'échec larvé d'un groupe initialement tourné vers la religion évangélique et qui peu à peu fut miné par une spiritualité dans son intime plus humaine et moderne que du Christ ; par une verbiologie dont la souplesse et la richesse masquaient les médiocrités d'une vie chrétienne en régression, les déficiences du sens du sacrifice, les ruptures avec la spiritualité évangélique ; par les facilités d'argent, d'installation, dont la plupart usaient sans en porter les charges correspondantes.

2 – L'échec d'un enseignement fait pour le très petit nombre, condamné à être donné sans efficacité à beaucoup ; échec dû autant au manque de travail qu'au manque de connaissances véritables. Là aussi la verbiologie se substitue à toute pensée réelle, à tout contact concret avec le réel. La Faculté engendre plus de prétention que de science. La réforme des programmes n'y fera rien. Là aussi la stérilité vient peu à peu remplacer les fécondités de jadis.

3 – Le manque de caractère des hommes que j'ai eu à commander pendant la guerre, bons garçons pleurnicheurs et revendicateurs, des chefs que j'ai crus à leur poste, arrivés là par la filière normale des règlements administratifs et qui n'avaient du chef que le formel autoritaire.

4 – La décomposition du patriotisme en politique ou en idéologie parce qu'il n'y a plus rien que d'abstrait dans les sentiments élevés que les hommes professent, le mal se développant dans la mesure même où on essaie de lutter contre en magnifiant verbalement toutes ces hautes aspirations, en les haussant entre ciel et terre, au lieu d'en reprendre par le commencement les plus humbles incarnations» (14).

Démobilisé (15), il demande fin août 1940 une audience au Général directeur de cabinet du Maréchal Pétain qui lui conseille d'écrire. Nous avons donc, adressé à ce directeur de cabinet, au directeur de cabinet du Ministre (secrétaire d'Etat) de l'Education Nationale et au directeur de l'Enseignement supérieur, une note dactylographiée, appuyée d'une lettre à la direction du cabinet du Maréchal, le 30 août :

... «En cette heure, où il faut frayer des voies nouvelles à la jeunesse, je crois que ce projet mérite de retenir l'attention. Je suis prêt à apporter ce témoignage concret de retour à la terre, qui en entraînera beaucoup d'autres, en abandonnant s'il le faut pour quelques mois mon métier de Professeur de Faculté et en vivant dans une ferme comme ouvrier agricole ainsi que je l'ai fait depuis ma démobilisation.

Je dois ajouter que je ne suis pas tout à fait méconnu des milieux universitaires et autres à cause de l'action sociale que je mène depuis plus de 15 ans et de mes livres (non scientifiques). Et si vous voulez avoir sur moi quelques renseignements qui vous permettent de prendre en faveur de ce projet une initiative efficace auprès du Maréchal, vous pourriez les demander en particulier à Mr Edouard Le Roy, Professeur au Collège de France,

Mr Gabriel Marcel, Ecrivain

Mr Humbert, Professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier

Mr Deffontaines, en mission en Espagne

Mr le Général Roques, sous l'autorité de qui j'ai servi pendant la guerre.

Comme je le précise dans mon rapport, il est nécessaire qu'une décision assez rapide soit prise à mon sujet car je dois normalement regagner très prochainement mon poste à Rennes et mon retour en zone occupée rendrait impossible toute action utile pendant une période indéterminée».

Son passage à Vichy a été efficace ; outre le Général Bricart, directeur de cabinet du Maréchal, il s'est entretenu avec le directeur de cabinet du secrétaire d'Etat à l'Education Nationale, et reverra le directeur de l'enseignement supérieur «dès votre retour à Vichy», ce «projet semblant entrer parfaitement dans le cadre des directives données par le Maréchal Pétain à la Jeunesse»... Dans son Histoire du groupe en 1962, Marcel Légaut insiste sur les personnes qu'il connaît au ministère : ... «après avoir été voir le directeur de l'Enseignement supérieur et le ministre lui-même dans des conditions d'ailleurs favorables, parce qu'à ce moment là, j'avais des amis qui étaient dans le bureau : Lavelle était... le représentant du ministre, directeur général...»

Voici donc le projet, un Essai d'un enseignement supérieur professé dans le cadre d'une vie paysanne en août 1940.

Marcel Légaut, professeur de mécanique rationnelle à Rennes, propose, tout en continuant ses cours à la Faculté suivant son service normal, de prendre chez lui, dans une propriété possédant une petite exploitation agricole, quelques étudiants pour les aider dans leurs études et faciliter leur entretien matériel. Ces étudiants seraient défrayés de toutes dépenses grâce au travail de quelques heures par jour (par exemple trois heures) qu'ils feraient dans cette exploitation en équipe avec Marcel Légaut.

Le reste de la journée serait consacré à leurs études d'Enseignement Supérieur. Ils le feraient dans des conditions semblables à celles des Maîtres d'Internat trop éloignés des Facultés pour pouvoir y suivre régulièrement des cours, avec cet avantage cependant que les études se feraient sous la direction d'un Professeur de Faculté.

Pour que le travail d'étudiants courageux, mais sans connaissances préalables du métier, puisse être utile et mériter salaire, il est nécessaire que l'exploitation agricole soit principalement orientée vers l'élevage ou le travail forestier. La culture demande en effet une technique beaucoup plus exigeante et un travail plus astreignant. C'est donc dans un pays de montagne que cette exploitation doit s'installer.

Avantages :

Permettre, dès le début de cette initiative, à 2 ou 3 étudiants de gagner leur vie et d'économiser un petit pécule pour les années ultérieures qu'ils seront appelés à passer à la Faculté.

Leur faire acquérir une expérience concrète de la vie paysanne par un travail réel fait en équipe avec leur professeur.

Créer un centre intellectuel paysan en pleine campagne et tenu par des travailleurs de la terre.

Apporter un témoignage vrai de retour à la terre, même à une terre pauvre, et faire une expérience concrète qui pourra envisager des initiatives analogues.

Réalisations :

La nécessité pratique d'établir cette exploitation agricole dans un pays de montagne (de façon à pouvoir faire de l'élevage et du travail forestier) rend impossible cette initiative dans les environs de Rennes, Faculté actuelle de Marcel Légaut. Il propose qu'on prenne à son égard les dispositions suivantes :

Dans le cas où le transfert de sa chaire dans une Faculté comme Clermont-Ferrand, Lyon, Grenoble serait actuellement impossible, désignation d'une de ces trois Facultés où il serait assuré d'avoir un poste, dès qu'une chaire serait vacante (date qu'on peut préciser quand il s'agit d'une mise à la retraite prochaine). C'est ce qui serait susceptible de se présenter à la Faculté de Grenoble. Cette assurance lui permettrait dès maintenant de commencer les recherches pour l'achat du domaine convenable dans la région correspondant à cette Faculté.

En attendant ce transfert de charge, et pour éviter un retour à Rennes qui empêcherait pratiquement Marcel Légaut peut-être encore pendant de longs mois de prendre aucune initiative semblable, le mettre dans une situation administrative telle qu'il ne perde pas ses droits de professeur (en mission ou en congé), Marcel Légaut accepte de voir diminuer son traitement (ou même supprimer) pendant cette période à la condition que sa situation dans l'enseignement ne se trouve nullement compromise par cette décision.

Pendant cette période, Marcel Légaut retournerait à la ferme où il a déjà travaillé comme ouvrier agricole depuis sa démobilisation, pour y parachever sa propre éducation paysanne.

Résumé :

Cet essai peut être très rapidement réalisé. Il ne demande rien à l'Etat. Il ne demande aucun personnel supplémentaire dans l'Enseignement supérieur, en cette période où plusieurs professeurs de Faculté de Nancy, Besançon ou Lille sont dans l'impossibilité de rejoindre leurs postes et peuvent tenir la suppléance de la chaire de mécanique rationnelle de Rennes.

Le succès de cette initiative, et déjà le fait de l'entreprendre serait un témoignage non négligeable d'énergie qui aurait un écho chez beaucoup de jeunes et les aiderait à s'engager à leur tour dans la vie paysanne tout en conservant leur goût de la culture intellectuelle (16).

Th. Rosset, directeur de l'Enseignement supérieur et conseiller d'Etat (17), propose une solution à Marcel Légaut, nous en avons le brouillon : «Je suis disposé à faciliter le projet que vous m'avez exposé de prendre avec vous, dans une propriété possédant une exploitation agricole, quelques étudiants pour les aider dans leurs études. À cet effet, je prendrais volontiers un arrêté renouvelable vous accordant pour un an un congé d'études à demi-traitement, la partie restante devant être destinée à rétribuer votre suppléant. Vous voudrez bien me faire connaître votre agrément à cette proposition».

Marcel Légaut repasse alors à Vichy à la fin du mois de septembre et fait le point avec Th. Rosset.

«À l'issue de l'audience que vous m'avez accordée à Vichy, à la fin du mois de septembre, j'ai écrit à Madame Dubreuil-Jacotin dans quelles conditions vous acceptiez son détachement à Rennes et le mien à Lyon, insistant sur ce fait que cet échange de fonction devrait être définitif.

J'ai reçu de Madame Dubreuil, une lettre datée du 4 octobre, où elle me donne son accord. Elle ajoute qu'elle a vu à Paris Monsieur Lecouturier qui vous représente à Paris. Elle m'assure que à cette date le décret relatif à notre permutation serait signé».

Et de fait, le secrétaire d'Etat à l'Education nationale, Ripert signe l'arrêté le 12 octobre 1940. Contrairement aux us universitaires, le ministère a accordé une mutation par permutation sans demander l'avis des universités concernées. Et du coup, l'horizon est dégagé pour Marcel Légaut qui dispose d'un poste universitaire à Lyon, d'un traitement et peut envisager une installation. Il écrit à quelques notaires, une seule réponse lui parvient, le domaine des Granges. Celui-ci est acquis grâce à des capitaux fournis par la famille de son épouse, Marguerite Rossignol, épousée le 9 octobre 1940. Le projet avait précédé l'installation et l'avait orienté vers l'élevage et la forêt.

En octobre 1941, il adresse un second rapport sur un essai d'enseignement supérieur professé dans le cadre d'une vie paysanne... à son ministère (18).

... Dès novembre 1940, j'ai acheté dans le Diois un hameau abandonné comptant plusieurs maisons d'habitation et d'exploitation avec 134 ha de terre, pratiquement en friches depuis 15 ans. Pour marquer nettement aux yeux de la population montagnarde du lieu mon projet de vivre parmi eux en paysan, tout en continuant mon propre métier de professeur à la Faculté des sciences de Lyon, j'ai été habiter ce hameau dès décembre 1940 et y ai vécu tout l'hiver, en dehors de ma présence hebdomadaire à Lyon pour mes cours. J'ai profité de cette présence pour préparer les travaux qui demandaient les aménagements indispensables du hameau et exécuter avec la collaboration d'un voisin (19) les labours nécessaires pour une première récolte. Cet été, pendant les vacances universitaires, grâce à l'aide d'une quinzaine d'étudiants dont plusieurs avaient suivi mes cours durant l'année scolaire, j'ai pu avancer rapidement les travaux de construction, la réfection des chemins et les récoltes.

Actuellement, j'ai réussi à achever à peu près l'installation de deux maisons d'habitation et la construction de deux autres. Mes récoltes me permettent d'envisager la possibilité de nourrir cet hiver une quinzaine de personnes. Et je suis prêt à prendre avec moi dès la rentrée de Faculté deux ou trois étudiants pour les diriger dans leurs études de mathématiques supérieures dans les conditions que précise mon rapport de l'année dernière.

Deux de nos amis, Monsieur et Madame Pierre Voirin, instituteur à Paris ont obtenu un congé d'un an pour venir nous rejoindre et m'aider. Grâce à leur présence, je me propose de développer mon projet initial pour l'ouverture, dès cette année, d'une petite école rurale pour fils de paysans, ayant déjà leur certificat d'études et qui désirent continuer encore un ou deux ans leur formation intellectuelle, sans pour cela aller dans un établissement autour et quitter ainsi le milieu de la terre où ils doivent travailler. Nous essaierons de leur donner un enseignement post scolaire spécialement adapté aux conditions de leur future vie terrienne.

Je veux conserver un caractère strictement privé à ces deux initiatives (Enseignement supérieur et enseignement post scolaire rural) qui doivent rester numériquement peu importantes pour être capables de recherches créatives...

Le bilan est envoyé à la trilogie qui a rendu possible cette implantation : le chef du cabinet particulier du Maréchal, chef de l'Etat, le secrétaire d'Etat à l'Education Nationale, le directeur de l'enseignement

supérieur.

En mai 1943, Marcel Légaut annonce que 35 personnes ont pu vivre aux Granges pendant les vacances universitaires de l'année 1942, qu'une quinzaine de personnes y a vécu l'année. Il continue à faire un bilan :

Cette initiative a déjà eu une influence non négligeable sur les paysans du pays. Elle a déjà suscité sur le plan proprement rural des initiatives semblables, en assurant à ceux qui désirent reprendre le travail de la terre dans cette région un climat intellectuel et spirituel que la solitude des montagnes rend en général impossible dans l'état actuel du pays...

Il effectue alors une demande de congé pour convenance personnelle sans traitement pour octobre 1943, «en me gardant tous mes droits de professeur pour que je puisse le cas échéant reprendre mon enseignement de Faculté si un échec venait mettre un terme à mes efforts... J'ai lieu de penser que cet acte de désintéressement ne serait pas sans portée et qu'il donnerait du poids à mon témoignage».

Le secrétaire d'Etat –et la direction de l'enseignement supérieur– accèdent à la demande de Marcel Légaut et le 12 mai 1943 il obtient sa mise en congé sans traitement au 1er octobre 1943. L'administration ne suit pas le dossier, et c'est seulement le 2 décembre 1944 qu'elle lui demande où il en est, et le 9 décembre 1944, Marcel Légaut écrit au directeur de l'enseignement supérieur :

«Lorsque vous étiez recteur à Lyon en 1940, j'ai eu l'honneur de vous exposer mon projet. Celui-ci demeure malgré toutes les difficultés rencontrées pendant ces années de guerre. Désormais je suis prêt à prendre avec moi un ou deux étudiants... Je peux reprendre plus tard mon enseignement dans une Faculté officielle... Ce ne sont ni les changements de programme ni les aménagements de licence... qui y changeront quelque chose. Je ne demande rien à l'Université, ni argent, ni reconnaissance officielle, ni faveur d'aucune sorte. Est-ce trop lui demander de ne pas rejeter de son sein (et ils sont peu nombreux) ceux qui cherchent à la servir de façon plus efficace que toutes les mesures administratives dont vous connaissez comme moi l'intrinsèque stérilité...»

Mais le 6 juin 1945, vraisemblablement sous la pression de l'Université de Rennes où deux postes de professeurs sont vacants, l'un depuis 1938, l'autre depuis 1940, il est mis devant une alternative : ou il reprend, ou il démissionne. Une négociation se noue, il peut prendre congé pour convenance personnelle sans limitation de durée, en indiquant qu'il renonce à la chaire de Rennes et acceptera n'importe quel poste équivalent s'il demande sa réintégration. Et il sollicite le 5 mai 1946 un certificat pour l'organisme de Monnaie-matières, se fondant sur l'«expérience d'enseignement supérieur de mathématique dans un cadre paysan susceptible de compléter harmonieusement le caractère purement spéculatif et abstrait de ces études», ce que fait la direction de l'enseignement supérieur, certifiant que Marcel Légaut, professeur de Faculté des Sciences et de l'Université de Rennes qui désire tenter une expérience d'enseignement dans un cadre paysan a été mis sur sa demande en congé de convenances personnelles. Dernier signe de ce projet, celui d'octobre 1945, n'ayant pas fait l'objet d'une réponse ou d'un accord, publié en annexe à titre de document.

Le pari est ouvert, les ponts ne sont pas rompus, il y a un retour possible en cas d'échec. Mais si les étudiants ne sont guère à l'appel, d'autres éléments se sont faits jour.

D'abord, la réalité de la guerre, avec les persécutions contre les Juifs, le Service du Travail Obligatoire. Marcel Légaut n'a jamais écrit à ce sujet, laissons la parole à Résistance Drôme, le 5 juillet 1992, dans son témoignage de reconnaissance à la commune de Lesches :

... «Pour services rendus à la Résistance par la population qui a, par les risques encourus et le courage dont elle a fait preuve pendant l'occupation, contribué activement à la libération de la Drôme en 1944. Image exemplaire d'un village fidèle à l'idéal républicain où Marcel Légaut et son épouse accueilleront, de 1941 à 1944, à la ferme des Granges, de nombreuses victimes des lois raciales et de l'oppression nazie». Auquel le maire de Lesches de répondre : ... «Mais le réseau de la résistance le plus intense du secteur et qui se déroula dans la plus grande discrétion, ce fut certainement celui qui était animé par Monsieur et Madame Marcel Légaut aux Granges de Lesches. Ils méritent notre gratitude. N'oublions pas ceux qui furent astreints au service du travail obligatoire et qui durent sacrifier leur vie, cachés, en devenant réfractaires». Il y avait là continuité entre l'accueil aux enfants juifs réfugiés d'Allemagne posé dès mars 1939 rue Léo Delibes et les Granges (20).

Si le projet de 1945 est réfléchi, peu exigeant en moyens (un poste ou un demi poste d'universitaire), il s'adresse à une petite poignée d'étudiants, c'est peut-être là son talon d'Achille par rapport à un ministère. De fait, même si Légaut y revient en 1962, en 1967, en 1974, il y a là un échec.

Et Légaut s'enfouit dans la vie agricole du Haut-Diois. S'incarne la réflexion de Bernanos dans *Les grands cimetières sous la lune* : «On ne refera pas la France par les élites, on la refera par le bas»

(21). Il faudra examiner cette vie, où il confesse là aussi une faible réussite mais un enfouissement qui lui permet d'évoluer, d'affirmer la dignité de l'homme face à un courant doloriste ou de mépris, une fuite du monde pour retrouver la dignité de la paternité, familiale ou spirituelle. À ses côtés, durant les vacances scolaires et seulement d'été, une communauté vivante, faite de recherche intellectuelle, de silence, d'échanges. Et dans cette jachère, l'éclosion d'une œuvre (22), entre les Granges et Valcroissant. Puis, la retraite sonnante, l'achat avec des membres de la communauté de la Magnanerie à Mirmande, où chaque été se réunissent des groupes, réfléchissant à cette œuvre mettant en avant la foi en l'homme (pas la confiance), la foi en Dieu, l'importance de Jésus et de la réflexion de ses disciples, et la nécessaire mutation d'une Eglise marquée par vingt siècles de christianisme. Nous y reviendrons car les historiens sont peu attelés à l'univers de la vie religieuse, Denis Pelletier en témoignait et Etienne Fouilloux en explique l'enjeu par rapport à l'époque : «Il faut admettre... au risque de décevoir nos contemporains, que le choix d'un camp ne fut pas la préoccupation majeure de la plupart de leurs ascendants. Comme la vie tout court, la vie religieuse continua pendant les années noires. Elle manifeste même un dynamisme surprenant que la recherche historique commence tout juste à explorer sans encore parvenir à en rendre compte, tant il apparaît paradoxal» (23). L'exemple de Marcel Légaut est à cet égard révélateur : il a un projet, il l'adresse au ministre, voire au Cabinet du Maréchal. Vraisemblablement à partir de 1942 et du Service du Travail Obligatoire (STO, 16 février 1943), les Granges, à l'écart des routes voire des cartes d'Etat major (selon une légende des Granges) servent de refuge : la complicité des personnes est à l'œuvre, porteuse d'évolutions.

PROJET D'UN ENSEIGNEMENT SUPERIEUR DANS UN CADRE PAYSAN (Octobre 1945) (Document fourni par Thérèse de Scott que je remercie sincèrement)

Le projet, en cinq ans, a mûri. On mesure la continuité de Marcel Légaut, sa "ruminantion". L'analyse de la rupture lycée/université reste classique et guère solutionnée durant cinquante ans. Sa conception élitiste de l'enseignement secondaire est précise, le nombre de personnes touchées réduit. D.L. C'est à sa sortie des études secondaires (ou primaires supérieures), que le jeune homme atteint l'époque la plus favorable à sa formation intellectuelle et humaine. Il passe alors à l'apogée de ses possibilités de tous ordres. Il est encore habitué à se plier à la discipline de travail qu'on lui a inculquée au lycée. Il est à l'âge où l'esprit s'éveille, où les horizons s'élargissent. Son passage dans l'Enseignement Supérieur, tel qu'il existe actuellement, ne l'aidera pas pleinement à correspondre à ses possibilités d'instruction et de formation. Précisons rapidement, au-dessus des spécialisations et en dehors des questions de programme, deux raisons pour lesquelles cet Enseignement Supérieur ne joue pas le rôle essentiel et de premier plan qu'il pourrait avoir. L'accès à l'Enseignement Supérieur ne se fera pas sans difficulté pour le jeune étudiant. N'insistons pas sur le fossé toujours plus profond qui se creuse depuis de nombreuses années entre le niveau des études de la fin du cycle secondaire et celui du début du cycle supérieur. Indiquons des difficultés d'une nature intrinsèque aux méthodes actuelles de l'Enseignement Supérieur. Même s'il ne connaît pas la griserie de la liberté qui s'empare alors de maints étudiants et leur font rapidement abandonner leurs bonnes habitudes de travail, l'ancien écolier n'aura plus pour l'aider cette communauté de travail qu'est une classe peu nombreuse, de mieux en mieux sélectionnée, avec un professeur principal dirigeant les études pendant un nombre d'heures important chaque semaine. Il se sentira isolé et livré à ses propres moyens, au moment où il aurait le plus besoin de conseils, de directions, d'aide aussi. Le petit nombre de cours de faculté, en général professés du haut d'une chaire, l'absence ou l'extrême rareté des devoirs dont la correction reste toujours trop générale parce que trop rapide à cause du peu de temps dont on dispose ; l'absence si complète des interrogations met l'Enseignement Supérieur dans un grave état d'infériorité par rapport aux méthodes de l'Enseignement Secondaire. Tous les étudiants en souffrent, plus ou moins. Les meilleurs seuls dominent ces obstacles qui viennent s'ajouter à la nouveauté des matières enseignées. La grande majorité végète, au moins les premières années et donnent ces résultats au-dessous du médiocre dont se plaignent à la fin de chaque session d'examen l'unanimité des examinateurs. Il est douloureux de constater que même en faisant abstraction du lot non négligeable d'étudiants qui s'abandonnent aux facilités d'une vie d'étude où rien n'est plus obligatoire ni sanctionné à brève échéance, nombre de nos bons écoliers de lycée n'arrivent pas à faire des études dignes de leurs efforts, de leur bonne volonté, dignes de celles qu'ils ont faites lorsqu'ils étaient bien aidés et bien dirigés.

Mais cette première carence de l'Enseignement Supérieur actuel n'est pas la seule. Il faut cependant

accorder à cet enseignement des circonstances atténuantes. Son rôle est difficile. Un jeune homme de vingt ans a trop de richesses latentes pour qu'on puisse facilement correspondre à toutes ses possibilités, l'épanouir et le préparer à la vie d'homme pensant et libre qu'il pourrait être demain. Et pourtant peut-on dire qu'on ait fait tout le possible pour former ces jeunes hommes en se bornant à leur proposer les cadres abstraits et uniquement livresques de nos facultés ? Peut-on dire que ces jeunes hommes, en sortant de nos facultés ont un regard sur la vie qui soit digne des études qu'on a voulu leur faire faire, et des fonctions dont les diplômes universitaires livrent l'accès ? En dehors d'un état de santé souvent précaire, je dis chez les meilleurs, ceux dont le travail acharné et souvent disproportionné aux résultats a usé les forces ; en dehors d'une spécialisation d'études outrancières, autant imposées par les nécessités des approfondissements que par une méconnaissance souvent systématique des autres disciplines, (je pense par exemple au fossé qui sépare Faculté des Lettres et Faculté des Sciences), il y a souvent un dédain absolu pour la pratique, et les techniques dont ils connaissent les principes mais ignorent les applications, quand elles s'incarnent dans le concret des métiers ; il y a aussi toujours une méconnaissance absolue du monde du travail, et en particulier de la fatigue physique, et des souffrances du travail manuel, des endurance et des habiletés des inventions qu'il réclame. Nos étudiants, même les plus brillants, quand ils sortent de nos facultés, ne sont pas des hommes complets. Ce sont des théoriciens dont les habitudes d'esprit sont souvent, au début au moins, un empêchement pour le métier qu'ils devront prendre. Ils sont à la merci dans tous les domaines de l'esprit systématique car le réel concret ne vient les visiter que rarement et ils sont parfois assez puissamment cérébraux pour en fait méconnaître son existence. Ce sont encore des enfants, souvent des timides et non des chefs. Ils manquent d'esprit d'entreprise. Ils ne connaissent pas les hommes, ne les ayant jamais approchés dans leur milieu ordinaire, leur travail et ils sont plus courageux devant une difficulté intellectuelle que devant des obstacles à vaincre.

Je ne prétends pas ici épuiser les critiques justifiées qu'on peut faire à notre Enseignement Supérieur. Je ne prétends pas non plus présenter un remède à toutes ces carences. Laissez-moi maintenant vous exposer une méthode qui malgré son importance sociale restreinte actuelle, me semble mériter d'être expérimentée. Ce que je propose est une expérience de vie communautaire intellectuelle et manuelle, faite sur un nombre limité de participants. J'ignore comment elle pourrait se généraliser et prendre ainsi des proportions plus importantes. En ce début d'expérimentation, ce second aspect de la question ne me paraît pas immédiatement urgent à préciser. Il importe seulement que les résultats acquis dans ces conditions modestes soient probants. Je ne doute pas qu'après, des développements ultérieurs ne se produisent ayant cette fois une importance sociale plus considérable.

Il manque à nos étudiants, avons-nous dit, pour leur travail, une étude plus dirigée, plus aidée par le professeur, et par la présence de compagnons d'étude participant à la même vie je dirais familiale, (et non cette vie d'hôtel confortable que leur propose nos cités universitaires françaises). Il leur manque pour leur formation humaine une large fenêtre sur le réel, ouverte par le travail manuel et le contact concret avec d'autres vies que des vies d'intellectuels. Il ne s'agit pas ici d'une vue d'ensemble rapide et superficielle avec toutes sortes de vies humaines et toutes sortes de métier mais bien d'une expérimentation profonde et sérieuse, ayant valeur en soi, avec un autre métier que le sien et un autre genre de vie que la sienne. Je propose d'unir, pendant ces quelques années de formation supérieure, l'étude au travail paysan d'une façon plus précise. Sans que cette spécialité soit peut-être absolument imposée, je me propose de diriger des études de Mathématiques Supérieures (je suis professeur de mathématiques dans l'Enseignement Supérieur) dans le cadre d'une vie pastorale et forestière de nos montagnes. Pour des raisons que je n'ai pas à développer ici, j'ai cru nécessaire, pour ma propre formation et reformation humaine d'unir dans ma vie ces deux aspects pourtant très différents d'activités humaines. Leurs différences même font la richesse de leur juxtaposition ; et je crois légitime de penser que cette richesse peut aussi être découverte par des jeunes de vingt ans si on les y aide, si on leur donne l'occasion de vivre quelques mois ou quelques années ces deux vies d'hommes.

Sans vouloir entrer ici dans les détails pratiques d'une telle réalisation, voici brièvement la description d'une telle vie communautaire intellectuelle et manuelle.

Je possède dans le haut Diois un hameau isolé en montagne avec de vastes forêts, de larges pâturages, quelques champs, le tout dans un pays magnifique, à horizons étendus, vers les mille mètres d'altitude. Le troupeau et la forêt sont ses deux richesses. On est là dans la solitude, le silence et la paix propices au travail intellectuel et à la formation morale. Chaque jour trois ou quatre heures de travail manuel fait en équipe avec moi. Le reste du temps consacré au travail intellectuel dirigé par moi. Cette vie d'études où devoirs et interrogations seront avec l'explication sur les livres les occasions dont le professeur profitera pour aider ses élèves : ces études faites ensemble par plusieurs ne laisseront aucune

discontinuité entre la classe du lycée et le cours de faculté. Les matières étudiées changeront ; la discipline et les méthodes de travail demeurent, avec ce complément indiscernable qui vient du contact continu d'un professeur avec de jeunes esprits plus éveillés et plus adultes.

Ce travail montagnard, qui ne sera pas un sport, ni un amusement, mais quelque chose de sérieux, d'utile, avec lequel nos étudiants auront conscience de gagner leur vie comme des hommes libres, leur donnera une autre santé et d'autres muscles que les séances d'éducation physique instituées depuis peu dans nos facultés. Il leur découvrira sur l'homme, la société, les questions sociales, beaucoup plus que les conférences, les livres ou les meetings. Il leur donnera le respect sinon l'amour du travail manuel, sans lequel la vie de l'esprit serait pratiquement impossible et trop souvent pleine de chimères. Il leur permettra d'avoir cet esprit neuf que nos étudiants ont si rarement quand ils n'ont pour se reposer de leur travail intellectuel que des distractions où l'esprit a encore la plus grande part.

Ces étudiants, vis-à-vis de la Faculté, ne seraient pas dans une autre situation que nombre de nos maîtres d'internat ou surveillants dans les collèges trop éloignés de la ville universitaire pour assister ordinairement aux cours. Est-il besoin d'insister sur les difficultés de tous ordres que rencontrent ces derniers et combien seraient avantagés sur eux ceux qui pourraient faire leurs études dans les conditions que je viens de brièvement esquisser.

Finissons ce rapide exposé par la réponse anticipée à une objection. Il ne peut pas être question de faire dans ces conditions toutes les études d'Enseignement Supérieur. Nombre de certificats exigent le laboratoire ou la bibliothèque. Précisons que ceci a été spécialement conçu pour les études de mathématiques, en particulier le Certificat de Mathématiques Générales si important pour les études ultérieures. Ajoutons que souvent nos étudiants ont intérêt la première année à ne travailler que ce certificat, au lieu d'éparpiller leurs efforts dans des directions différentes. Enfin, suivant des cas particuliers qu'on peut d'ailleurs faire naître en agaçant convenablement les études, il serait possible de faire dans ces conditions des préparations convenables au certificat de Mécanique Rationnelle et de Calcul Différentiel, sans parler des Diplômes d'études supérieures. Mais, même à supposer que ces étudiants restent seulement la première année de leurs études supérieures dans cette communauté intellectuelle et manuelle, ils seront après, bien mieux préparés à profiter de l'Enseignement Supérieur tel qu'il est actuellement donné dans les facultés. N'est-il pas évident que la première année est en effet la plus critique et que d'elle dépendent souvent toutes les études ultérieures ?

Voici exposé dans ses grandes lignes le projet auquel je me suis consacré depuis cinq ans. J'espère pouvoir commencer à le réaliser cette année, en octobre 1945, modestement, avec mes seuls moyens. La modestie de ce départ étant due, tant à la prudence que demande l'expérience qu'à la difficulté actuelle d'un ravitaillement extérieur un peu conséquent.

Je serai heureux de répondre à toute demande de précision. Voici mon adresse :

Légaut, les Granges de Lesches par Luc-en-Diois. Drôme

NOTES

Note de contexte

- Depuis que la France de février 1934 à 1962 a été au programme de l'agrégation, l'auteur a lu un nombre certain d'ouvrages sur la période et ne peut citer... une bibliothèque. Pour une prise de contact, le *Que Sais-Je* d'Henry Rouso (Le régime de Vichy) PVF, 2007, 128 p. indique les travaux récents, l'importance de Robert Paxton, mais moins les travaux anciens, notamment d'Henri Michel et sa « bissectrice » de la guerre, l'année 1942. Deux colloques sur Marcel Légaut ont eu lieu où des historiens ont embrassé la vie entière de Marcel Légaut, que ce soit Etienne Fouilloux au colloque de Lyon ou Denis Pelletier à celui de Saint Jacut, ouvrages disponibles à la Magnanerie. Sans compter les travaux de Thérèse De Scott qui a recueilli le témoignage de Marcel Légaut.

1- L'union ovine, mars 1943, pp 42 – 43

2- La fête de la lavande à Lesches-en-Diois date de 1953, voir Séverine Beaumier , « 50 ans de fêtes de la lavande à Lesches » *Etudes drômoises*, 26, 2000, p. 26.

3- Voir le portrait de Marcel Légaut par Poulat (Emile). *La question religieuse et ses turbulences au XXe siècle*, Berg International, Paris, 2005, 328 p.

4- Archives Nationales, F 17 24 082

5- L'ensemble de ces éléments est aux Archives Nationales, F 17 28728, dans le dossier n° 4, 26 Marcel Légaut.

6- Sur le P. Portal, Ladous (Régis), *Monsieur Portal et les siens*, 1855-1926, Paris, Cerf, 1985, 523 p

7- Huot (Xavier), *Marcel Légaut ou le rêve d'une communauté*, tapuscrit, 2009, 160 p. Ici c'est la

première partie qui est nécessaire, le groupe de Paris – Chadefaud, 1926-1940.

8- Voir notre article «Le silence de l'Abbé Gaudefroy», à paraître.

9- Il a effectué son service militaire à Grenoble en 1922, où il a connu Jacques Chevalier, professeur de philosophie à l'Université. Celui-ci devient secrétaire d'Etat à l'Education nationale puis à la famille du gouvernement de Vichy. Mais ils se séparent sur l'attitude de l'Eglise face à Franco et à la guerre civile espagnole en 1936 : Chevalier, appelé par Franco, le conseille pour rénover le système éducatif espagnol. Légaut écoutant une conférence de Mendizabal le 5 mars 1939 sur le renouveau national et religieux en Espagne estime que « au total, l'Espagne a perdu sur le plan spirituel car les prêtres apparaîtront encore pendant longtemps comme les alliés de Franco ». Il penche donc du côté de Mauriac et de Bernanos. Sur le Service du Travail Obligatoire, ils divergent nettement, cf Cointet (Michèle), *L'Eglise sous Vichy 1940-1945. La repentance en question*, Paris, Perrin, 2008, p. 347.

10- Huot (Xavier), *op. cit.* p 121.

11- Légaut (Marcel), *Travail de la foi*, réédition Desclée de Brower, 2008, pp 16-17,

12- Lettres des Granges, hiver 1945, éditées par Thérèse de Scott, tapuscrit 1997, p 14. En 1974 il revient longuement sur son projet dans la collection *questions à... réponses de... Marcel Légaut un chrétien de notre temps*, Paris, Aubier, 1974, 1990.

13- Marcel Légaut a des mots très durs pour parler de «cette brillante assemblée d'officiers, avec son orgueilleuse suffisance et son invincible aveuglement». *Histoire du groupe*, Marcel Légaut, tapuscrit, 1962, p. 45.

14- Huot (Xavier), *Marcel Légaut ou le rêve d'une communauté*, tapuscrit, 2009, p 33. Directeur de conscience du Père Teilhard de Chardin, directeur des Etudes, revue des Jésuites, le Père d'Ouinç mériterait une solide notice, car il fut un pilier du groupe Légaut sur la durée. Et, pour les maquis, il indique au Cardinal Suhard que les prêtres qui se trouvent au maquis, ou proches d'eux, peuvent administrer les sacrements, car les maquisards sont *in articulo mortis*, en péril de mort, cf, Duquesne (Jacques) *Les catholiques français sous l'Occupation*, Points histoire, Seuil, 1996, p. 382.

15- Il y a peu de témoignage dissonant sur Marcel Légaut. Le 23 avril 1989, Françoise Lagabrielle a écrit à Marcel Légaut suite à son appel dans le Monde : «... J'ai été quelque fois tentée de reprendre contact, surtout lorsqu'à plusieurs reprises, je suis passée par Luc-en-Diois. Ce qui m'a toujours retenue, ce sont deux faits que, plus ou moins bizarrement, j'ai associé, de 1939 et 1940. Alors que les réfugiés belges et luxembourgeois commençaient à défiler sur la route d'Issoire, devant la maison de Clermont-Ferrand, en mai-juin 40, vous êtes arrivé premier (pour moi) des militaires, motorisé, je crois bien, vous étiez officier, votre Q.G. s'était dispersé dans un chacun-pour-soi». J'ai eu honte et j'étais en colère...

16- L'esprit de l'époque (Zeitgeist) est bien là : à titre d'exemple, voici le programme de Restauration paysanne évoqué en 1942 au Carrefour des Tilleuls conduit par Emile Baas, membre du groupe Légaut : fixation des jeunes paysans à la campagne, orientation du plus possible de jeunes urbains vers la campagne, ce qui n'est pas allé sans mal. Système du service rural, qui oblige les jeunes étudiants à une période de travaux à la campagne pour les moissons et les vendanges. (souligné par nous) ou ce fascicule de Lucien Gachon, *Les Ecoles du paysan* publié aux Presses Universitaires de France en 1942, dans la collection Bibliothèque du peuple.

17- Théodore Rosset, né le 11 novembre 1877, a été maître de conférences puis professeur à Grenoble en 1912. Directeur de l'Instruction publique et des Beaux Arts de Tunisie en 1919, recteur de l'Académie de Dijon en 1923, il devient directeur de l'enseignement primaire en 1925, puis la même année (1937), appelé par Jean Zay, ministre de l'Education du Front Populaire, il devient directeur de l'enseignement supérieur et membre du Conseil d'Etat. Il est écarté par le successeur de Chevalier sous Vichy, Jérôme Carcopino qui le relate dans *Souvenirs de sept ans 1937-1944*, Flammarion Paris, 1953, 294. Il y a donc là, au niveau du ministère une stabilité (1923-1941) et une continuité entre la IIIe République et Vichy, du moins au niveau de l'administration supérieure. Cf Drago (Roland), Imbert (Jean), Tulard (Jean), Monnier (François), *Dictionnaire biographique des membres du Conseil d'Etat*, Fayard, 2004, p 592.

18- Il a toutefois à signer un document sur sa non appartenance à une obédience maçonnique, le 20 juillet 1941 : Je soussigné, déclare sous la foi du serment n'avoir jamais appartenu à quelque titre que ce soit à l'une des Sociétés suivantes : Grand Orient de France, Grande Loge de France, Grande Loge Nationale Indépendante, Ordre Mixte International du Droit humain, Société Théosophique, Grand Prieuré des Gaules, à l'une quelconque des filiales des dites sociétés ou à toute autre société visée par la loi du 13 avril 1940 et m'engage sur l'honneur à ne jamais en faire partie, au cas où viendraient à se

reconstituer directement ou non.

19- Il s'agit des Odon, famille sur laquelle Marcel Légaut ne tarit pas d'éloges. A juste titre...

20- Huot (Xavier), *Le Montcelet*, tapuscrit, 2009, p 36-37. Par ailleurs, comment expliquer, sur l'autre pôle de la collaboration, l'assassinat du syndic régional de la Corporation paysanne, après la libération ? Bossard (Isabel), *Vichy et le corporation paysanne*, Paris, Fondation Nationale des sciences politiques, 1980, p. 359.

21- Edition de la Pléiade, p. 389.

22- Parus en 1970 *Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme* et en 1971 *L'homme à la recherche de son humanité*, les deux ouvrages où il tire les leçons de son expérience connaissent un succès inattendu : en 1975, leurs tirages cumulés dépassent les cinquante mille exemplaires, et des traductions paraissent, en italien, en allemand, en espagnol. L'article qu'il a publié en octobre 1970, dans les *Etudes*, sur la crise de l'Eglise a sans doute contribué à leur succès. (Denis Pelletier, *La crise catholique*, 2005, p 133.)

23- Fouilloux (Et), *Les chrétiens français entre crise et libération 1937-1947*, Paris, Seuil, 1997, p. 83.

2009

Une rencontre décisive (Noël 1948)

Rosset Gabriel *QQN* N° 222

Trois camarades, professeurs catholiques de l'Enseignement public, (Gabriel Rosset (1904-1974) - Henri Tournissou (1909-1999) - Georges Belleville (1912-1995) faisaient popote ensemble. Le dimanche, on mettait un couvert de plus et, en revenant de la messe, on invitait un malheureux, celui qui semblait à première vue le plus démuné de tout.

Or, ce jour de Noël 1948, en montant à Fourvière, ils croisèrent un être pitoyable, au grand corps osseux et efflanqué, enroulé dans un pardessus en lambeaux. De vieux journaux en guise de chemise recouvraient sa poitrine velue. Au milieu d'un visage maigre, terreux et hirsute, deux grands yeux tristes atteints de strabisme. Les trois amis l'invitèrent à déjeuner en lui donnant leur adresse. À midi on sonne à la porte : c'était lui. Aussitôt on se mit à table. L'inconnu engloutit avec voracité tout ce qu'on lui présentait, redemandant à plusieurs reprises du pain. D'une petite voix souffreteuse, Michel se mit à raconter sa triste histoire. Il avait passé la partie heureuse de sa vie avec sa mère, qui faisait des ménages à Troyes. En 1940, fuyant les Allemands, ils vinrent tous les deux à Lyon où ils continuèrent à vivre de la même manière, avec les ressources du travail maternel. Mais depuis 2 ans, la maman était morte. Un peu simple d'esprit, ne sachant pas se débrouiller seul, Michel, de déchéance en déchéance, était devenu cet être qui n'avait plus d'apparence humaine, que nos trois amis avaient rencontré rue Saint Jean.

Il couchait dans une cave du quartier St Paul, sur des caisses d'emballage, car la Saône, souvent, inondait les lieux. Il vivait de débris ramassés après le marché. Parce qu'il était devenu hideux et d'une saleté repoussante, les gens du quartier l'avaient pris en grippe Et, *puisque'il est si laid, faisons-lui bien du mal* (V. Hugo). Ils lançaient leurs chiens contre lui ou le chassaient à coups de bâtons. Aussi s'éloignait-il pendant le jour de son quartier comme une bête traquée et ne rentrait-il dans sa cave qu'à la nuit, en se cachant. Il se délivrait de son cauchemar vécu par bribes, d'une petite voix fluette, et à la façon dont il parlait de sa mère, de ses souffrances, de la persécution dont il était l'objet, ses hôtes comprirent que cet homme, sous des apparences immondes, cachait une âme sans malice, douce et tendre, d'un charme enfantin. Nous le priâmes de revenir le soir manger la soupe avec nous. Maintenant la glace était brisée, cet être qui nous avait semblé monstrueux, dont on avait envie de se détourner pressant le pas, était devenu notre ami. Allions-nous le renvoyer à 10 heures du soir dans le brouillard glacé, en sachant qu'il n'aurait d'autre lit que le sol mouillé de sa cave ? Impossible ! Nous étendîmes un matelas de plus dans la pièce du séjour. Coucher chez soi un inconnu d'une propreté douteuse présente certains inconvénients. Nous nous aperçûmes, le lendemain, que le pauvre avait ensemencé le parquet de vermine... Cependant, en moins de 24 heures, grâce à l'arrivée providentielle d'un prêtre ami qui voulût bien s'en occuper, on lui trouva du travail et un gîte. Il fut accepté comme homme de peine à l'hôpital de la Croix à Fourvière (...). Cette expérience et quelques autres, firent comprendre à ces jeunes professeurs, confrères de St Vincent de Paul, qu'il ne suffisait pas de tendre la main à un pauvre, de lui acheter quelque nourriture ou de l'habiller mais qu'il fallait, pour le secourir, être en mesure de lui offrir un gîte et de lui procurer du travail. Or, ils avaient entendu parler d'un certain M. Desbois à Rennes qui avait réussi à ouvrir en cette ville le Foyer de St Benoît Labre. Par ailleurs, l'un d'eux apprit, par sa Conférence St Vincent de Paul, qu'elle envisageait de créer à Lyon un

asile de nuit et que, déjà, elle avait à disposer d'un lot de 40 lits, ils prirent ensemble la résolution de soutenir à fond ce projet (...) Une réunion entre plusieurs personnes qui ne se connaissaient pas fut organisée et l'on décida de se retrouver chaque semaine jusqu'à ce que le projet aboutisse. Il fallut près de deux ans de recherches pour trouver un local. Finalement, par la Direction de la Population, on sut que les Sœurs du Prado allaient quitter un vieux café devenu presque inhabitable à l'angle de la rue Dumoulin et de la rue Sébastien Gryphe, où elles logeaient de jeunes ouvrières et qu'elles allaient s'installer rue Hénon à la Croix Rousse. Le propriétaire, qui avait dans ses cartons le projet de construction d'un immeuble de cinq étages, en attendant de trouver des fonds, allait être d'accord pour prêter ses locaux voués à la démolition. Quelques mois plus tard, ému de compassion devant les misères qui venaient se réfugier sous son toit, et ne voulant pas tuer dans l'œuf une œuvre hospitalière qui s'avérait si nécessaire, il renonça à son projet de construction et accepta de vendre à l'œuvre naissante le terrain et sa baraque.

Noël 1950, ouverture du premier centre d'accueil (...) Le 25 Décembre 1950, le local délabré de la rue Dumoulin, dont nous venons de parler, accueillait une dizaine de sans-logis. Ainsi est née l'œuvre du Foyer Notre-Dame des Sans-Abri. Le cadre de cette naissance ? Un vieux café vermoulu, portant sur la façade défraîchie *Au monde nouveau*, un jeu de boules derrière. La mesure est décrépie au dedans comme au dehors, portes branlantes, carreaux cassés, sol encombré de débris. Deux baraques sordides dressent leur masse sombre dans la cour. Il faut chauffer. Avec l'aide des scouts, on installe des poêles. Il faut meubler, les œuvres de St Vincent de Paul envoient 40 lits. Tout est prêt. Dans la soirée du 24 Décembre, on ouvre la porte et onze sans abri se présentent entre 20 et 22 h. Après avoir avalé une soupe fumante, ils s'étendent sur une couchette, enveloppés dans leurs couvertures. Ils auront leur joie de Noël, celle, justement, dont ils avaient le plus besoin, un lit pour dormir. Pendant que leurs hôtes de passage dormaient, les serviteurs sont allés à la Messe de Minuit au Prado. Il n'y a que la rue à traverser. Leur grâce à eux sera de mieux comprendre le sermon que d'habitude : Jésus s'est fait pauvre pour nous sauver. Il nous demande, en retour, de l'aimer et de le servir dans les pauvres. Après la messe, rentrant dans leur nouvelle maison, les serviteurs passent et repassent silencieusement entre des rangs de lits où dorment des pauvres que Jésus leur a demandé de traiter comme lui-même. Et ensuite ? Qui s'occupera de maintenir et de soutenir l'œuvre amorcée ? En trois jours les 40 lits envoyés ont été occupés. Or, ceux qui avaient pris la responsabilité du Foyer d'accueil devaient reprendre, à la fin des vacances scolaires, le 3 Janvier, leur tâche professionnelle. À chaque jour suffit sa peine. C'est le 2 Janvier qu'ils se posèrent le problème de leur succession. Pénibles incertitudes... Sera-t-on obligés de fermer ? Or ce jour-là même, seulement sur le soir, un scout, étudiant en droit, se présenta : «Je viens vous aider avec quelques camarades, dit-il. Moi, je serai permanent. Nous avons médité sur le service des pauvres, la semaine dernière avec l'Abbé C... nous voulons faire quelque chose de positif, servir le Christ en actes». C'est ainsi que Bernard assura la première permanence de semaine. Quant aux serviteurs qui s'étaient engagés au Foyer pour 8 jours - durée des vacances de Noël - ils y sont encore, écrivait Gabriel Rosset en 1954.

Notre-Dame-des-Sans-Abri continue son développement au service des plus démunis et gère de nombreux centres d'hébergement et autres. D'ailleurs La Croix du 6 avril 2009 titre : *À Lyon, un nouveau havre pour les plus fragiles de la rue depuis septembre l'association Notre-Dame-des-Sans-Abri accueille depuis septembre une cinquantaine d'hommes en souffrance psychologique ou psychique*. Pour la petite histoire ajoutons que Gabriel Rosset était actif dans le premier groupe "Légaut" (1925-1940).

2010

Marcel Légaut : vingt ans après

Gérard Bessière, *Jésus*, n° 146

Marcel Légaut est mort en 1990. Son rayonnement n'a pas cessé de grandir. De nombreux groupes, des rencontres d'été permettent de continuer sur son chemin (renseignements : Association Marcel Légaut; Revue *Quelques Nouvelles* 12 chemin du Vieux Château 42390. Villars).

Un article dans *Le Monde* le 21 avril 1989. C'est un Appel signé de Marcel Légaut. Il était né en 1900. École Normale Supérieure, professeur d'université à Rennes, puis à Lyon. En 1940, il abandonne son enseignement et va vivre une existence de paysan et d'éleveur dans une ferme du Haut Diois. Après une vingtaine d'années de silence et de recherche spirituelle, il a commencé à s'exprimer dans des ouvrages qui ouvrent à beaucoup de nos contemporains le chemin vers leur humanité et vers Dieu. Voici quelques extraits de cet appel.

1) «Mon Église sera-t-elle capable de la mutation qui lui est nécessaire pour ne pas être condamnée à devenir seulement une secte enfermée sur elle-même sous le couvert de doctrines incompréhensibles pour la plupart des hommes, à s'enliser peu à peu dans la société des hommes, qui en viendront à l'ignorer ou à ne voir en elle que du folklore ? (...) Ou encore se limitera-t-elle aux liturgies festives qui permettent aux individus de célébrer les grandes heures de la vie ? (...) Faudra-t-il que mon Église ait à passer par une sorte de mort pour que, au milieu des ruines qui se sont accumulées au long d'un lent et continu effondrement, jaillisse de nouveau une véritable source de vie ? (...) Pour préparer l'avenir, les autorités actuellement en place ne savent plus que se tourner vers le passé qui les a formées, qui les a promues, dont elles sont issues et qui les gardent prisonnières. (...)

Sans nul doute, plus ou moins rapidement dans les temps qui viendront, les croyants qui resteront chrétiens auront à vivre leur foi dans l'isolement. Dans cette situation de diaspora, puissent-ils à quelques-uns se rencontrer en esprit et en vérité. (...) Un nouveau regard sur l'avenir sera ainsi donné à ces êtres de foi et de fidélité pour qui Jésus est le vivant qui a montré à tout homme le chemin à découvrir pour s'accomplir dans son humanité...»

Marcel Légaut, après avoir reçu, au 1er juillet, environ 1 500 lettres, écrit aux signataires de son appel. Voici encore quelques extraits :

«Certains de mes lecteurs, dont plusieurs prêtres que leur situation dans l'institution oblige au silence, m'ont demandé de dire, de façon à être entendu d'un grand nombre, ce qui n'est que murmuré, assez fortement cependant, dans mes livres. (...) Puisse ma voix rejoindre, voire expliciter, la pensée de beaucoup de catholiques, pratiquants muets de par une longue tradition, mais aussi non pratiquants toujours plus nombreux et qui, nostalgiques d'une autre Église, silencieusement se tiennent à l'écart. (...) Chacun peut faire le constat du désenchantement du monde. Pareillement, au nom de l'Évangile plus intimement sondé, plus fondamentalement médité, et pour que l'Église soit plus véritablement fidèle à sa mission, il faudrait qu'elle mette en lumière par les voies de l'histoire son lien avec Jésus de Nazareth et qu'elle ne se suffise pas de seulement affirmer de façon doctrinale sa relation avec le Christ Seigneur, mort et ressuscité. Ainsi elle reconnaîtrait sa réalité faite d'hommes qui s'efforcent d'être disciples et croyants, elle s'affirmerait dans sa singulière originalité. Ainsi elle ne couvrirait pas abusivement ses activités de société empirique de la transcendance qu'elle reconnaît à celui qui fut à son origine. (...) Par ailleurs, pour que l'Église atteigne à l'universalité conçue à la dimension extrême que les hommes et les sociétés présentent au long de l'histoire, il serait nécessaire qu'elle donne à ses structures une grande malléabilité et qu'elle puisse ainsi adapter sur place son enseignement et son gouvernement aux conditions matérielles et spirituelles des êtres à qui elle s'adresse. Ce sera particulièrement capital dans la situation de diaspora qui sera inéluctablement la sienne dans les temps proches en Occident. Elle mériterait de la sorte, par sa manière d'être et de se comporter dans le monde, l'autorité de l'appel plus que celle du pouvoir; elle respecterait pleinement l'homme dans son mystère où se joignent liberté et responsabilité. (...) Je ne pense pas que Vatican II ait changé quelque chose d'important dans l'Église romaine. Même si celle-ci a pu donner cette impression pendant quelques courtes années. Certes des modifications mineures, dans la liturgie en particulier, ont pu faire illusion. Mais cette Église n'a pas encore jugé nécessaire de reconsidérer ses structures, de réviser sa doctrine et de modifier sa discipline, en tenant compte des connaissances et des techniques modernes. Par peur plus que par véritable fidélité, elle s'obstine à conserver dans la lettre ce qui ne peut rester vivifiant qu'en étant sans cesse redécouvert... L'Église s'y emploie d'autant plus systématiquement aujourd'hui que, par une ténébreuse politique, elle cherche à ôter aux derniers fidèles de Mgr Lefebvre toute raison de rester en dehors du bercail. (...)

Certes, il faut une lucidité intrépide et une droiture d'esprit exceptionnelle, pour ne pas céder aux pressions, occultes ou déclarées, des milieux d'église, quand on fait partie de l'institution... Dans ces milieux, aujourd'hui plus encore qu'hier, on se sent menacé et on se tient sur la défensive. Se taire est plus prudent, plus sage, voire plus vertueux, que de se faire remarquer en disant ce que l'on pense. (...) Il faut avoir l'honnêteté et le courage de l'affirmer, est voué à l'échec tout changement dans mon Église qui ferait l'économie des transformations profondes des présupposés philosophiques sur lesquels est construite sa doctrine».

Dans une lettre écrite le 29 avril, à la suite de son appel du 21, Légaut écrivait :

«Au nom de l'Évangile plus intimement sondé, plus historiquement médité, et pour que l'Église soit fidèle à sa mission, il faudrait "déd diviniser" l'Église, en relativiser les différentes réalisations empiriques au long de l'histoire. Il faudrait la "désacraliser"».

Et il concluait : «L'essentiel ne s'enseigne pas. Il se révèle à chacun dans l'intime, comme une Annonciation qui murmure l'espérance».

Index des noms

Abéla Paul : 25
Ackermann Robert : 205
Albert Hélène : 515
Amrouche Jean : 475
Anterroches Alain d' : 559
Antoine Charles : 3, 13, 108
Apollinaire : 21
Arfeuillère Jacques : 342
Aron Raymond : 517
Arsac Claude : 235, 246, 248, 330, 399, 497
Athanase saint : 35
Aubier : 100, 239
Augustin saint : 7, 42, 81, 188, 199, 389
Avila Thérèse d' : 227, 350, 477
Avril Albert-Marie : 38, 97, 238

Baas Émile : 582
Babin Pierre : 425
Bachelet Guy : 569
Backer Axel de : 281
Ball Joseph : 58, 83, 193
Balmory Marie : 537
Balthasar Urs von : 91, 107, 119
Balzac Honoré de : 199
Barbazanges : 515, 516, 561, 562
Barnerias Dominique : 493
Baron Pierre : 7
Barrat R. : 29
Barraud Benoît : 569
Barreau Jean-Claude : 67
Baruzi Jean : 6, 36
Barth Karl : 41, 390, 435
Bassine Christian : 107
Batifoulier Francis : 330
Baubérot Roger : 7
Baud Philippe : 215
Baudrillart Alfred : 36
Bauer Bruno : 436
Bazin Jean : 475
Beaussart Roger : 17, 26, 38, 40, 517
Bel Joseph : 338
Belleville Georges : 34, 41, 43, 434, 583
Benoît XV : 395
Berdiaev Nicolas : 449
Bergamin José : 352
Bergson Henri : 65, 68, 81, 85, 86, 92, 203, 434
Bernanos Georges : 30, 41, 84, 98, 198, 235, 434, 435, 574, 579, 582
Bernard Charles-André : 445
Bernard saint : 255
Berrigan Daniel : 108
Berthoumieu Robert : 4, 5
Bérulle Pierre de : 38, 198, 440
Besnard Albert : 199
Besret Bernard : 78, 208, 326, 356

Bessière Gérard : 3, 13, 585
 Beuve-Méry Hubert : 515
 Billecoq : 70
 Biot Félix : 347
 Blanchot Georges : 201
 Blondel Maurice : 90, 310, 500, 520
 Bloy Léon : 68
 Bobichon Max : 357, 476
 Bœgner pasteur : 71
 Bofill : 349
 Bois J. : 61
 Boisson : 6
 Bonhœffer Dietrich : 203
 Bonnard Émile : 3, 4, 5, 6
 Bonsirven Joseph : 22
 Borne Étienne : 238, 253, 339, 412, 453, 475, 494, 517, 519, 558
 Bos Charles du : 199
 Bosco Henri : 235
 Bossard Isabel : 583
 Bossuet Jacques-Bénigne : 79
 Bottinelli Paul : 6,
 Bouquet Eugène : 2, 4,
 Boué G. : 325
 Bourgeault Guy : 47
 Bourgeois Henri : 147, 420, 573
 Bourguet D. : 245
 Bourrat Raymond : 354, 445, 562
 Boutin Christine : 535
 Bouyer : 67
 Braunbarth J. : 282
 Brémond Henri : 30, 79, 198, 199, 350, 395, 440, 503, 520
 Breton Jean-Claude : 283, 359, 403, 442, 491, 530
 Bricart général : 576
 Bridel Claude : 231
 Brignon Daniel : 263
 Briquet René : 482
 Broucker José de : 282
 Brun Jean-Marc : 47
 Buber Martin : 85
 Bultmann Rudolph : 39, 91, 117, 119, 146, 392, 437, 535
 Burdelot Yves : 529

Cadiou René : 16
 Caffarel : 239, 255
 Camara Helder : 106, 222, 226
 Cantin Joël : 493
 Carcopino Jérôme : 199, 583
 Cardonnel Jean : 4
 Carlhian Victor : 395
 Carmélites de Mazille : 327
 Carmignac abbé : 437
 Caron Père : 108
 Carrel Alexis : 247
 Casaroli Mgr : 70
 Catholicus : 22
 Cazes Robert : 50
 Cazinares Annie : 258

Certeau Michel de : 147, 553
Chagnard René : 338
Chalendar Xavier de : 246, 247, 486
Charmoillaux : 7
Chapelle Adrien : 3, 4, 5, 7, 198, 567
Charpentier Vincent : 265
Chaumet : 6
Chenu Marie-Dominique : 83, 493
Cherrier André : 516
Chevallier Jacques : 36, 517, 582, 583
Chevignard B.M. : 64
Christian Père : 108
Claudel Paul : 41, 98, 199, 434, 435
Codis abbé : 434, 534
Cœurdevey Edouard : , 2, 5, 376
Coffy Mgr : 71
Cointet Michèle : 582
Colin Pierre : 500
Combes Maurice : 476
Combes Michel : 337
Conder : 198
Congar Yves : 17, 64, 65, 67,
Constant : 201
Copernic : 306
Cordonnier Alain : 399, 400
Corneille Pierre : 199
Couchoud : 5
Coutagne Paul-Henri : 243
Couturier Paul : 211, 394, 424
Couve J.B. : 217
Creveaux Xavier : 562
Cuénot Claude : 33

Dabosville Pierre : 60
Dalmais : 107
Dancer Marie : 568
Daneels : 12
Daniel Yvan : 310, 406
Daniélou Jean : 24, 389, 535
De la Croix Jean : 41, 476, 537, 550
Déat Marcel : 96
Deffontaines Pierre : 576
Defois Gérard Mgr : 152
Delcaux Adrien : 437
Delcuve J. : 48, 50
Delille Marie-Jo : 48
Denis Henri : 3, 4, 13, 69
Dentin Pierre : 284
Derem André : 313
Desbois Jean : 70, 583
Descamps A. : 231
Descartes : 75, 157
Devivaise : 201
Dibelius : 39
Dinechin Blandine de : 244
Domer Daniel : 4, 7, 198, 465
Dominé Georges : 534

Domingo Melero : 348
Doncœur Paul : 11
Dostoïevski : 68, 98
Doucy Emmanuel : 284, 407, 493, 495, 497, 534, 535
Drago Roland : 583
Dreyfus Paul : 76
Dries Fransen : 485
Dubreil Paul : 3, 6, 38, 198, 577
Duchesne Louis : 35
Dulles Avery : 183
Dupuis Alain : 529
Duquesne Jacques : 582
Duquoc Christian : 146
Durbet Yves : 346

Eckhart Maître : 38, 537
Enriquès Federigo : 574
Ehrhard Jean : 66, 135, 219, 223, 362, 365, 380, 413, 445, 450, 458, 472, 493, 515, 516, 535, 561
Einstein : 34
Emmanuelle Sœur : 10
Épinat Christiane : 32, 512, 515
Erasme : 350
Esquivel Perez : 10
Estrella Miguel : 10
Euclide : 34

Fabe Dominique : 227
Falques Sébastien : 328
Farine Marc : 330
Fauvel Henri : 33, 40, 394
Feillet Bernard : 6, 205, 209, 211, 215, 220, 224, 228, 242, 253, 289, 296, 308, 318, 320, 388, 483, 495, 508, 513, 552, 553
Fénelon : 79
Fermet André : 139
Fesquet Henri : 530
Fessard Gaston : 395, 396, 475, 515
Festugières Jean : 35, 253
Feurbach : 436
Fisch Jean-Marie : 570
Fontenau B. : 110
Foucauld : 50
Fouilloux Étienne : 521, 573, 582
Fox Matthew : 445
Franco : 582
François d'Assise : 68
François Frère : 108
Freud : 546
Froment curé : 480

Gachon Lucien : 582
Gaillard Albert : 268
Gaillard Roger : 346
Gaillot Jacques Mgr : 2, 6, 11, 24, 27
Gailly André : 486
Galilée : 10
Galopin : 6
Gallocher Pierre : 259

Gandhi : 284
 Gantrin Mgr : 75
 Garin François : 347
 Garric Robert : 4, 30, 97
 Garrone Gabriel-Marie : 38, 388
 Gauchet Marcel : 393
 Gaudefroy Christophe : 33, 34, 36, 38, 40, 41, 43, 221, 310, 339, 394, 395, 434, 459, 475, 482, 520, 574, 582
 Gautier Élie : 160
 Gavoty Bernard : 108
 Gaxotte : 253
 Gentil-Baichis : 12
 Gerhardsson : 437
 Ghika Prince : 395
 Gide André : 30, 41,
 Gilson Étienne : 51
 Giono Jean : 2, 8, 51, 94, 235, 507
 Girard Camille : 340, 535, 560
 Girin Antoine : 7, 331, 477, 550, 564
 Giry Guy : 449
 Glaentzlin Georges : 356, 516
 Glossinde André : 534
 Godard Jacques : 381, 414
 Godin Henri : 310, 406
 Goetmann Alphonse : 344
 Goffin Benoît : 535
 Goujon : 6
 Goure Claude : 237, 355
 Goyau Georges : 3
 Grandchamp sœur de : 246
 Grandmaison Léonce de : 4, 35, 39,
 Gratry Alphonse : 199
 Gray Agnès : 480
 Grelot Pierre : 107
 Grootaers : 12
 Grox G. de : 446
 Grua Gaston : 2
 Guardini : 85
 Guérard des Lauriers : 38, 435
 Guicheleau Yveline : 339
 Guillemin Henri : 234, 414, 530
 Guillet Jacques : 107, 146
 Guitton Jean : 36, 97, 199, 238, 253, 322, 370, 394, 451, 517, 521
 Guyon Bernard : 8, 52, 78, 219, 224, 495
 Guyot Mgr : 70
 Guyot Claire : 552

Haas : 557, 559
 Haering Bernhard : 282
 Halgouët Henry de : 381
 Halifax Lord : 35, 43, 253, 284, 309, 436, 574
 Hardy Adolphe : 25
 Haumesser Jean : 32, 450, 509, 515, 535
 Hegel Friedrich : 37, 436, 567
 Heidegger : 374
 Hemmer Hippolyte : 30
 Henry François : 11

Hendrickx Marcel : 485
 Hillesum Etty : 492, 571
 Hitler : 42
 Holstein Henri : 64, 80, 228, 233
 Hort Bernard : 387
 Hours : 515
 Huby Joseph : 13, 18, 475
 Hügel Friedrich von : 310
 Hugo Victor : 583
 Humbert : 576
 Huot Xavier : 482, 515, 548, 573, 582, 583
 Illich Yvan : 233
 Imbert Jean : 583

Jacob Claude : 505
 Jaouen : 516
 Jarczyk Gwendoline : 245, 250
 Javaux J. : 231, 252
 Jean 23 : 359
 Jean-Paul II : 234, 271, 276, 283, 442
 Johnston W. : 255
 Jossua Jean-Pierre : 195, 211, 220, 228, 232, 287,
 Jousse : 395
 Juliet Charles : 537

Kant Emmanuel : 35
 Käsemann E. : 392
 Kasper W. : 490
 Khomiakov Alexis : 68
 Kierkegaard : 68, 235, 322, 388, 435
 Kleim Paul : 234
 Küng Hans : 71, 75, 234

Laberthonnière Lucien : 41, 310, 382, 500
 Lacroix Lucien-Léon : 515
 Ladous Régis : 309, 424, 519, 573, 582
 Lafitte Serge : 320
 Lagabrielle Françoise : 582
 Lagrange Louis : 35, 210, 357
 Laménais Félicité de : 13, 519
 Landais Thérèse : 253
 Lanfranchi Geneviève : 553
 Langevin Paul-Émile : 447
 Languet Françoise : 568
 Lao-Tseu : 37
 Lassus Jean : 3
 Laurentin René : 108
 Laveder Jean-Pierre : 268
 Lebécel Madeleine : 41
 Lebbe Vincent : 3, 5, 284
 Lebonnois Pierre : 573
 Le Bras Gabriel : 406
 Le Chevallier Jean : 435
 Lecomte Guy : 331, 397, 398, 483, 507, 508, 521, 527, 538, 541, 542
 Lecouturier : 577
 Lecronier René : 2, 4
 Lefebvre : 283, 399, 445, 585

Légaut colonel : 398
 Légaut Henri : 454
 Legendre Maurice : 36
 Leibrich Louis : 3
 Lemonnier Jean : 320
 Leneuf : 313
 Léon-Dufour Xavier : 107, 475, 493
 Léon XIII : 35
 Leprince-Ringuet : 357
 Lerch Dominique : 562, 573
 Le Roy Édouard : 205, 221, 225, 253, 314, 333, 358, 368, 395, 396, 436, 459, 499, 500, 521, 541, 558, 575
 Lesegetrain Claire : 300, 464
 Lessing : 436
 Levasseur Marguerite : 32
 Levert P. : 338
 Lévinas Emmanuel : 254
 Lévy Roger : 339
 Libioulle André : 296
 Lindenberg : 393
 Lipovetsky : 393
 Lobatchevsky : 34
 Loew Jacques : 108
 Loisy Alfred : 36, 39, 95, 436, 500, 520, 521, 540, 545
 Longchamp Albert : 256
 Loti Pierre : 199
 Lotte Joseph : 201
 Loubet del Bayle : 519
 Loutil dit Pierre l'Hermitte : 237, 250, 253
 Lubac Henri de : 211
 Lutte Père : 72
 Luzensky Guy : 208, 245, 326, 447

Mabilille François : 493
 Macaire René : 564, 566
 Madinier Gabriel : 85
 Maggiani Louis : 6
 Magnan Jean : 514
 Magnin Thierry : 362
 Malègue Joseph : 98
 Malevez Léopold : 113
 Mandonnaud Paul : 563
 Mantel Jeannine : 566
 Many Marinette : 419
 Mao-Tsé-Toung : 55,
 Marcel Gabriel : 30, 42, 85, 86, 205, 221, 225, 235, 314, 323, 324, 333, 388, 395, 396, 401, 435, 449, 459, 461, 473, 499, 505, 515, 517, 541, 558, 574, 576
 Maréchal Claude : 209
 Maritain Jacques : 39, 42, 51, 67, 199, 314, 322, 324, 473, 505, 517,
 Marlé René : 310
 Marmion Dom : 382
 Marrou Henri-Irénée : 199, 253, 394
 Martel Antoine : 32, 34, 36, 38, 41, 43, 44, 198, 199, 200, 201, 221, 225, 284, 343, 363, 366, 375, 394, 395, 396, 436, 438, 459, 477, 478, 510
 Martelet s.j. : 155
 Marty François : 72
 Marx Karl : 36, 37, 219, 223, 362, 365, 515, 517, 546

Massignon Louis : 210
 Massin Hubert : 497
 Massin Pierre : 339
 Masson René : 340, 449, 533
 Masson Robert : 54, 434
 Matthieu Lucien : 376, 396, 465
 Mauriac François : 30, 42, 72, 84, 98, 199, 314, 323, 324, 333, 396, 435, 473, 558, 582
 Maury Mgr : 70
 Mazataud Marcel : 2, 4
 Méhat André : 210, 434
 Meilhac L. : 135
 Melero Domingo : 399, 495, 542
 Menanteau Pierre : 2, 4
 Mendizabal : 582
 Mengus Raymond : 270, 493
 Mercier Désiré card : 43
 Merder : 135
 Merlet Jean-Claude : 509
 Merlet Marie-Jeanne : 509
 Mersch E. : 21
 Meyendorff : 119
 Michel Henri : 581
 Mignon Bernard : 155,
 Mignon Jacques : 211
 Mills Marie : 301
 Miolane Marguerite : 376, 398, 515, 535
 Miquel Michel : 108
 Moingt Joseph : 108, 148, 554
 Molière Jean-Baptiste : 199
 Monchanin Jules : 211
 Monchoux André : 3
 Monnier François : 583
 Monod Jacques : 73
 Montcheuil Yves de : 395
 Montherlant Henry : 574
 Moon : 195
 More Thomas : 526
 Morel Gustave : 395
 Moret abbé : 247
 Mounier Emmanuel : 73, 84, 85, 86, 222, 226, 281, 472, 473, 516, 517, 539, 574
 Muller Jean-Marie : 70
 Musset Jacques : 335, 518, 545, 547, 550, 551, 573

Nabert Jean : 392
 Nédoncelle Maurice : 85
 Négrier Gilbert : 559
 Négrin André : , 433, 434, 435, 438
 Népluyev Nicolas : 68
 Newman John : 30,
 Newton : 34
 Nietzsche : 82, 261, 262, 435, 546
 Nossent G. : 194

Odon : 583
 Ogier Olivier : 340
 Olier Jean-Jacques : 198, 440
 Oraison Marc : 235

Ouince René d' : 38, 40, 97, 205, 212, 221, 225, 253, 315, 357, 395, 396, 435, 438, 455, 459, 474, 475, 516, 520, 558, 561, 575

Ozanam Frédéric : 199

Palanque Rémy : 535

Panikkar Raimon : 535

Pannenberg W : 119

Paris Pierre : 40, 60, 201, 394, 451

Parrain-Vial Jeanne : 506

Pascal : 25, 27, 36, 54, 75, 78, 188, 197, 199, 466

Pasquier C. : 81

Paul VI : 70, 75, 233

Péguy Charles : 41, 82, 84, 85, 155, 199, 201, 370, 517, 528, 539, 540

Péguy Pierre : 13, 370

Pelletier Denis : 507, 579, 582

Perret Jacques : 32, 44, 198, 199, 200, 363, 366, 375, 394, 396, 438, 450, 453, 454, 459, 475, 477, 478, 510, 519, 535, 558

Perrin Marie-Thérèse : 535

Peycelon Jean : 573

Philippon O. : 14

Pie X : 95, 417

Platon : 37

Poisson Yves : 396

Pons Roger : 25, 32, 36, 38, 200, 475

Portal Fernand : 5, 6, 28, 32, 35, 36, 37, 43, 44, 96, 98, 141, 195, 196, 200, 205, 211, 212, 215, 218, 219, 220, 223, 225, 235, 237, 238, 239, 250, 253, 254, 263, 277, 284, 296, 297, 302, 309, 313, 315, 322, 323, 324, 333, 343, 349, 350, 357, 358, 361, 362, 365, 375, 376, 383, 388, 395, 396, 428, 434, 436, 454, 465, 474, 477, 500, 519, 520, 534, 541, 542, 543, 550, 574, 582

Potin Jean : 257, 276

Pouget Guillaume : 521

Pouget Marie-Antoinette : 549

Poulat Émile : 83, 212, 255, 310, 500, 506, 518

Pourrat Henri : 250

Pozzi Catherine : 400

Rabu Roger : 534, 548

Rabut Olivier : 221, 370, 553

Racine Jean : 38, 199, 475, 478

Rahner Karl : 90, 93, 119, 273, 444, 531

Ramuz Charles : 250

Ratzinger : 268, 272, 282

Raymond Gilberte : 438

Raynal René : 515, 534, 535

Reimarus : 436

Reinkin Yves : 355

Remillieux abbé : 211

Renan Ernest : 5, 37, 188, 501

René : 336

Renevier Pierre : 47, 376, 398, 515, 561

Renwart L. : 246

Réthoré Simone : 357

Révillion Bertrand : 258, 276, 288, 289, 314, 324, 337, 339, 473, 495, 499, 508, 512

Reymond Georges : 420

Riboulon Élisabeth : 452

Richard François, card : 454

Riché Philippe : 564

Ricœur Paul : 392

Rideau Émile : 84, 113
 Riel Denise : 466
 Riemann : 34
 Riensenfeld : 437
 Rigolet Albert : 515
 Rimaldi Angelo : 453
 Riobé Guy : 105, 232, 233
 Robert André de : 213
 Robinson John : 437
 Roche Henri-Louis : 195
 Roche Joëlle : 359
 Rodriguez : 37
 Roland : 6
 Roquefort Père : 51
 Roques général : 576
 Rosset Gabriel : 34, 41, 42, 43, 198, 210, 211, 221, 225, 343, 394, 396, 434, 438, 449, 450, 567, 583
 Rosset Théodore : 577, 582
 Rossignol M. et Mme 482
 Rossignol Marguerite : 32, 398, 450, 535, 558, 561, 562, 563, 577
 Rostand Jean : 284
 Roulives Nicole : 542
 Roure Rémy : 338
 Rousso Henry : 581
 Roux André : 108
 Roux Maurice : 337
 Roy card : 70
 Ruysbrœk l'Admirable : 198

Sabatier Paul : 65, 68, 437
 Saint-Exupéry : 78, 200, 348
 Sangnier Marc : 41, 42,
 Sanson Pierre : 382
 Santoire René : 397, 453
 Sauvage Georges : 45, 421
 Schmidt Pierre : 550
 Schuler J.A. : 573
 Schweitzer Albert : 392, 437
 Scott Thérèse de : 245, 257, 283, 307, 310, 325, 380, 398, 399, 401, 419, 421, 424, 445, 446, 447, 454, 455, 458, 486, 495, 500, 521, 551, 554, 555, 564, 579, 582
 Sedar Senghor Léopold : 501
 Segundo Juan Luis : 570
 Serrou Robert : 94, 97, 98
 Sert Luis : 568
 Sertillanges Antonin : 51
 Sesboué Bernard : 231
 Sève André : 64, 68, 242, 495, 547
 Sevrain C. : 15
 Silve Mlle : 200
 Simon Pierre-Henri : 97, 238, 253
 Socrate : 37
 Sohier Guy : 482, 526
 Solovief Vladimir : 38
 Soulages Gérard : 32, 33, 50, 433, 545, 535
 Soullaine Aude : 514
 Spinoza : 436
 Strauss David : 436

Strubelj Zvone : 261, 403
Suhard Emmanuel, card : 582
Sullivan Jean : 31, 235, 508, 518, 539, 573

Taphanel Mlle : 6
Tarde Gabriel : 281
Teilhard de Chardin : 5, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 41, 42, 43, 49, 52, 58, 79, 85, 86, 89, 92, 94, 199, 205,
210, 212, 221, 225, 241, 253, 284, 314, 322, 323, 324, 333, 339, 389, 395, 396, 434,
436, 440, 459, 465, 466, 473, 499, 503, 517, 521, 531, 535, 541, 558

Teresa Mère : 571
Théobald Nicolas : 4
Thibon Gustave : 30, 338, 505, 506, 507
Thils G. : 202, 229
Thollot Jean : 191
Thomas d'Aquin : 42, 101, 270
Thomas Hubert : 458
Thomas Joseph : 232, 277
Tillich Paul : 153, 214
Tincq Henri : 277, 495
Tissot : 45
Tito : 70
Toinet Paul : 342, 433
Tournissou Henri : 41, 434, 583
Tresmontant Claude : 51
Tronchon Louis : 278, 291, 295, 325
Tulard Jean : 583
Tyrrell Georges : 95, 311

Valadier Paul : 290, 393, 458
Valensin Albert : 2, 376
Valéry Paul : 41, 79, 199
Vallquist Gunnel : 137
Vanhoye A. : 231
Vanier Jean : 445
Varillon François : 141, 149, 161, 215, 232, 233, 388, 521, 552
Vasto Lanza del : 30, 110, 264, 397
Verdier Jean, card : 16, 26, 40, 97, 199, 520
Vilain Max : 341
Vilain Pierre : 290
Vilanova Evangelista : 348
Villot Mgr : 74
Vimeux André : 214
Vincent Michelle : 515
Viredaz Georges : 313
Voirin Pierre : 44, 321, 435, 450, 535
Walsch Mgr : 70
Warnier Philippe : 323
Wasseige Max de : 411
Wattiaux Henri : 228
Weber Eugène : 439, 499
Weil Simone : 505
Welcomme Pierre : 321
Wiechert Ernst : 235
Zadou-Naïsky : 515
Zai Jean : 583
Zinck Pierre : 312
Zundel Maurice : 222, 226, 373, 378, 444, 449, 458, 459, 460, 461, 462, 464, 515

Index des sources

ADDEC	206
Alsace septembre 1989	282
Appel (l') 1990	355
Archives 1929 Cœurdevey	2
“ 1960 Soulages	33
“ 1960 Soulages	35
“ 1963 Brun	47
“ 1971 Ehrhard	66
“ 1972 Ehrhard	135
“ 1972 Fontenau	110
“ 1972 Légaut	125
“ 1976 Vimeux	214
“ 1977 Ehrhard	219
“ 1978 Thomas	232
“ 1987 Laveder	268
“ 1988	269
“ 1989 Doucy	284
“ 1989 Viredaz	313
“ 1990 Girin-Lecomte	331
“ 1990 Girin-Magnin	331
“ 1990 Belon	341
“ 1990 Durbet	346
“ 1990 Gaillard	346
“ 1990 Garin	347
“ 1991 Ehrhard	365
“ 1991 Ehrhard	370
“ 1991 Godard	381
“ 1991 Halgouët	381
“ 1991 de Scott	398
“ 1991 de Scott	401
“ 1992 Résistance	420
“ 1996 Girin	477
“ 2003 Merlet	509
Archives de sciences sociales des rel. N° 31	83
“ “ “ N° 41	212
Bulletin de l'ass. Pierre Renevier 1990	325
Bulletin Joseph Lotte N° 4	11
“ “ N° 93	25
Bulletin paroissial de Floriffoux	348
Cahiers Évangile et liberté N° 90	307
Cahiers universitaires catholiques 1962	44
“ “ “ 1971	58
“ “ “ 1975	193
“ “ “ 1991	356
“ “ “ 1991	394
“ “ “ 1992	421
“ “ “ 1992	439
Carmel N° 3	227
Catéchistes N° 96	139
Chemin (le) 1990	344
Christianisme social N° 79	61

Chronique 1991	396
Cité (la) chrétienne N° 279	22
“ “ mai 1989	281
“ “ janvier 1989	286
Cité, Nouvelle	195
Croix (la) juillet 1971	99
“ mars 1971	97
“ 1976	205
“ juillet 1982	242
“ avril 1983	245
“ 1984	245
“ juin 1985	250
“ février 1985	257
“ 1985	258
“ 1988	276
“ mars 1988	276
“ novembre 1990	314
“ novembre 1990	327
“ novembre 1990	337
“ décembre 1990	338
“ décembre 1990	342
“ avril 1992	412
“ septembre 1995	473
“ août 1976	494
“ mai 2000	495-96
Conférence Ehrhard 1994	458
Dauphiné (le) libéré 1962	45
“ “ 1971	76
Dialogues Ouest N° 13	31
Dimanche mai 1989	284
“ novembre 1990	329
“ décembre 1990	341
Don Bosco aujourd'hui 1986	261
Écho (l')	323
Écho illustré 1985	256
Échanges N° 216	265
Église de Liège	380
Église diocésaine	258
Éssor (l') avril 1987	263
Études franciscaines N° 50	21
Études N° 215	13
“ N° 232	18
“ N° 235	24
“ N° 334	80
“ N° 346	228
“ N° 350	233
“ N° 368	277
“ N° 378	458
Études et dialogues 1991	411
Études théologiques et religieuses N° 1	16

“ “ “	N° 51	213
“ “ “	N° 59	245
“ “ “	N° 62	268
Feuille (la) 1972		137
Fidélité et ouverture 1992		433
Foi (la) et le temps	N° 1 et 2	113
“ “	N° 23	458
Foi et vie N° 76		217
France catholique N° 1269		67
Fraternité franciscaine	N° 14	155
“ “	N° 9-10	108
Golias	N° 24, 1990	335
“	N° 74-75, 2000	499
Hebdo N° 514		191
Homélie 1990 Froment		318
“ 1990 Falques		328
Hymne (St Martin)		313
Informations catholiques int.	N° 399	107
“ “ “	N° 509	211
“ “ ‘	N°	223
Initiations N° 4 1990		301
Interview 1971		102
“ 1973		156
“ 1973		158
“ 1988 Tronchon		278
“ 1990 Tronchon		291
Jalon des Équipes enseignantes		330
Journal de Die 1990		316
“ de Dijon 1990		313
Lettre 1970 Cazes		50
“ 2008 Levasseur		32
“ 1976 Luzsensky		298
“ 1990 “		326
“ 1990 Ogier		340
“ 1990 Melero		348
“ 1991 Santoire		397
“ 1993 Masson		449
Libre (la) Belgique 1990		319
“ “ 1990		325
“ “ 1990		495
Livre Élie Gautier		160
“ Gabriel Rosset		198
“ André Méhat		210
“ Henri Guillemin		414
“ Denise Riel		466
“ Denis Pelletier		507
“ Bertrand Révillion		508
Lumière et vie N° 32		243
Lumen vitae N° 20		69
“ N° 21		50
“ N° 29		190
“ N° 48		446
Lyon-Matin 1992		419

Mispa (la)	1981	235
“	1985	246
“	1985	248
“	1990	330
“	1999	486
“	2000	497
Monde (le)	1970	52
“	1971	78
“	1988	277
“	1990	318
“	février 1971	495
“	novembre 1990	495
“	mai 1989	495
Nouvelle revue théologique	N° 60	15
“	“ N° 64	21
“	“ N° 65	22
“	“ N° 86	48
“	“ N° 93	135
“	“ N° 93	84
“	“ N° 97	194
“	“ N° 98	208
“	“ N° 99	228
“	“ N° 100	231
“	“ N° 102	233
“	“ N° 107	252
“	“ N° 115	446
Nouvelles des communautés	1990	335
Nova et vetera	1977	215
Ouest-France	1990	320
Panorama	1970	54
“	1982	237
“	1989	289
“	1990	355
“	2000	493
“	2000	499
Paris-Match	N° 1139/1971	94
Pélerin (le)	1965	48
Peuple libre	1990	321
Présence	1993	442
“	2000	492
Prier	juin 1990	296
QQN	N° 40	107
“	N° 21	295
“	N° 37	312
“	N° 53	356
“	N° 22	362
“	N° 40	413
“	N° 53	414
“	N° 40	419
“	N° 40	421
“	N° 48	442
“	N° 45	452
“	N° 51	453

“ N° 58	464
“ N° 64	472
“ N° 79	475
“ N° 77	476
“ N° 83	476
“ N° 80, 109 et 117	480
“ N° 78	483
“ N° 117	485
“ N° 125	492
“ N° 127	492
“ N° 125	497
“ N° 128	497
“ N° 135	505
“ N° 133	506
Réforme mai 1989	287
Relations N° 278	47
Renouveau de Haute-Loire 1990	337
Revue de métaphysique et de morale N° 46	25
Revue des jeunes	13
Revue des sciences phil. et théol. N° 59	194
Revue de théologie et de philosophie N° 111	231
“ “ “ N° 123	387
Revue théologique de Louvain N° 6	202
“ “ “ N° 8	228
Revue thomiste N° 38	14
Sciences et Esprit N° 45	447
Semaine religieuse de Montpellier	330
Spiritualité et culture 1991	396
Témoignage chrétien 1971	81
Témoignage chrétien oct. 1948	29
“ “ mars 1986	259
“ “ octobre 1989	290
“ “ novembre 1990	320
“ “ février 1993	447
Tribune de Genève 1980	234
Tribune de St Étienne 1990	315
Vermeil 1989	288
Vie (la) catholique, août 1990	300
“ novembre 1990	323
Vie consacrée N° 3	246
Vie (la) intellectuelle N° 22	8
Vie (la) intellectuelle N° 50	17
Vie (la) spirituelle N° 125	64
“ “ N° 211	16
“ “ N° 36	7
“ “ N° 620	228
“ “ N° 145	359
“ “ 1993	445
“ “ juin 1998	483
Vie (la) théologique et philosophique N° 45	283
Vivante Église, nov. 1976	209

Livres de Légaut

- 1933, **Prières** d'un croyant : 11, 13, 14, 15, 16, 21, 26, 27, 40, 46, 47, 48, 54, 61, 77, 84, 97, 111, 139, 219, 223, 262, 269, 272, 274, 277, 289, 300, 313, 323, 339, 343, 362, 365, 381, 402, 406, 412, 414, 433, 434, 477
- 1937, La **condition** chrétienne : 16, 17, 18, 21, 26, 40, 46, 47, 48, 61, 77, 84, 139, 300, 323, 343, 382, 402, 434, 438,
- 1938, La **communauté** humaine : 22, 24, 25, 27, 40, 46, 47, 61, 77, 84, 139, 219, 223, 323, 343, 362, 365, 382, 402, 454, 456, 572,
- 1962, **Travail** de la foi : 44, 45, 47, 48, 49, 50, 54, 61, 77, 139, 215, 239, 250, 283, 296, 309, 360, 402, 408, 455, 486, 491
- 1970, **IPPAC** : 52, 54, 58, 61, 64, 68, 72, 76, 80, 81, 83, 84, 94, 98, 99, 108, 110, 113, 125, 135, 137, 139, 158, 160, 190, 192, 193, 202, 205, 208, 212, 213, 217, 228, 234, 242, 250, 257, 283, 284, 296, 300, 307, 314, 315, 320, 323, 324, 325, 333, 342, 343, 358, 382, 397, 404, 414, 415, 436, 450, 457, 467, 474, 477, 490, 494, 500, 501
- 1971, **HRH** : 62, 64, 68, 72, 76, 78, 83, 84, 94, 98, 99, 110, 113, 125, 137, 139, 158, 190, 192, 193, 202, 212, 213, 228, 234, 242, 250, 257, 283, 300, 301, 307, 314, 315, 323, 324, 325, 333, 337, 343, 354, 358, 382, 397, 404, 407, 408, 411, 427, 455, 474, 477, 483, 487, 490, 494, 500, 501
- 1972, **Débat** sur la foi : 135, 139, 215, 232, 233, 479
- 1974, **Vivre** pour être : 208
- 1975, **Mutation** de l'Église et conversion personnelle : 107, 193, 194, 202, 212, 213, 217, 229, 231, 234, 242, 296, 307, 314, 336, 354, 390, 397, 408, 418, 421, 422, 429, 477, 490, 500
- 1975, **Patience** et passion d'un croyant : 205, 209, 211, 215, 227, 228, 234, 289, 296, 308, 313, 318, 320, 321, 327, 346, 388, 392, 453, 474, 479, 500,
- 1975, **Questions** à... Réponses de... : 194, 214, 217
- 1977, **Intériorité** et engagement : 216, 227, 228, 231, 234, 245, 296, 333, 343, 356, 425,
- 1978, **Deux** chrétiens en chemin : 233, 309, 388
- 1978, **Prières** d'homme : 274, 296, 432, 452, 491
- 1980, **Devenir** soi : 242, 257, 328, 333, 335, 343, 402, 409, 424, 425, 426, 428, 430, 434, 451, 452, 457, 489, 490, 500, 501
- 1983, **Méditation** d'un chrétien : 243, 244, 245, 246, 252, 257, 262, 296, 316, 317, 333, 335, 343, 381, 391, 402, 410, 425, 428, 429, 432, 453, 478, 490, 501, 504
- 1985, **Croire** en l'Église de l'avenir : 256, 258, 263, 268, 333, 349, 354
- 1988, **Un homme de foi** et son Église : 269, 270, 276, 277, 296, 300, 333, 351, 464,

Livres de Thérèse de Scott

- 1984, Marcel Légaut, **l'œuvre** spirituelle (de Scott) : 245, 257, 283, 288, 308, 419, 446
- 1988, **Devenir disciple** de Jésus (de Scott) : 288, 310, 319, 446, 456
- 1992, **Vie spirituelle** et modernité (de Scott) : 408, 419, 446, 447, 458, 492, 500, 503

Recensions des livres de Marcel Légaut

1933 - Baron	Prières d'un croyant - <i>La Vie spirituelle</i> N° 36.....	7
1933 - Guyon	Prières d'un croyant - <i>La vie Intellectuelle</i> N° 22.....	8
1933 - Henry	Prières d'un croyant - <i>Bulletin Joseph Lotte</i> N° 4.....	11
1933 - Huby	Prières d'un croyant - <i>Les Études</i> N° 25	13
1933 - Péguy	Prières d'un croyant - <i>Revue des Jeunes</i>	13
1933 - Philippon	Prières d'un croyant- <i>Revue Thomiste</i> N° 38.....	14
1933 - Sevrain	Prières d'un croyant- <i>Nouvelle Revue Théologique</i> N° 60.....	15
1934 - J.B.	Prières d'un croyant - <i>Études théologiques et religieuses</i> N° 1.....	16
1937 - Cadiou	La condition chrétienne - <i>La vie spirituelle</i> N° 211.....	16
1937 - Congar	La condition chrétienne - <i>La vie intellectuelle</i> N° 50.....	17
1937 - Huby	La condition chrétienne - <i>Les Études</i> N° 232.....	18
1937 - Mersch	La condition chrétienne - <i>Nouvelle Revue Théologique</i> N° 64.....	21
1938 - Apollinaire	La condition chrétienne - <i>Études franciscaines</i> N° 50.....	21
1938 - Bonsirven	La communauté humaine - <i>La cité chrétienne</i> N° 279.....	22
1938 - Catholicus	La communauté humaine - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 65	22
1938 - Daniélou	La condition humaine - <i>Les Études</i> N° 235.....	24
1939 - Pons	La communauté humaine - <i>R. de métaphysique et de morale</i> N° 46 ..	25
1939 - Pons	La communauté humaine - <i>Bulletin Joseph Lotte</i> N° 93.....	25
1962 - Sauvage	Travail de la foi - <i>Le Dauphiné libéré</i>	45
1964 - Bourgeault	Travail de la foi - <i>Relations</i> N° 278, Montréal	47
1964 - Delcuve	Travail de la foi - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 86	48
1966 - Delcuve	La fide difficile de Marcel Légaut (Torino) - <i>Lumen vitae</i> N° 21	50
1970 - Guyon	Intelligence de la foi, le passé et l'avenir du christianisme - <i>Le Monde</i>	52
1971 - Ball	Marcel Légaut, Disciple de Jésus - <i>Cahiers Univ. Cath.</i>	58
1971 - Bois	Deux livres de Marcel Légaut - <i>Christianisme social</i> N° 79	61
1971 - Chevignard	Du passé et de l'avenir du christianisme - <i>La Vie Spirituelle</i> N° 125 ...	64
1971 - Congar	Dieu et le christianisme - <i>France Catholique</i> N° 1269	67
1971 - Guyon	L'homme à la recherche de son humanité - <i>Le Monde</i>	78
1971 - Holstein	Marcel Légaut : Introduction - <i>Études</i> N° 334	80
1971 - Pasquier	Le christianisme entre son passé et son avenir - <i>T.C. mars</i>	81
1971 - Poulat	IPAC et HRH - <i>Archives de sciences sociales des religions</i> N° 31 ...	83
1971 - Rideau	Passé et avenir du christianisme - <i>Nouvelle Revue Théologique</i>	84
1971 - Séve	Entretien avec Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	99
1972 - Malevez	La foi en Jésus selon Marcel Légaut - <i>La foi et le temps</i> N° 1 et 2	113
1972 - Meilhac	Débat sur la foi : Légaut-Varillon - <i>Nouvelle Revue théologique</i> N° 93	135
1972 - Merder	Introduction à l'intelligence - <i>Archives</i>	
	Interview de M. Légaut à propos de son livre (Trad. Jean Ehrhard)	135
1972 - Vallquist	Pour que l'homme devienne plus humain - <i>Les Feuilles</i>	137
1974 - L.M.	Meine Erfahrung mit dem Glauben - <i>Lumen vitae</i> N° 29	
	Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme...	190
1974 - LM	Meine Erfahrung mit dem Menschem - <i>Lumen vitae</i> N° 29	
	L'homme à la recherche de son humanité.....	190
1975 - Ball	Marcel Légaut et l'Église de demain- <i>Cahier Univ. Cath.</i>	193
1975 - Jossua	Un chrétien de notre temps - <i>Rev. des sc. phil. et théol.</i> N° 59	194
1975 - Nossent	Mutation de l'Église et conversion personnelle - <i>Nlle revue théol.</i> N° 97	194
1975 - Thils	Mutation de l'Église et conversion personnelle - <i>Revue théologique de Louvain</i> N° 6	202
1976 - Ackermann	Présence et passion d'un croyant, Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	205
1976 - L.D.	Vivre pour être - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 98	208
1976 - Maréchal	Patience et passion d'un croyant - <i>Vivante Église</i>	209
1976 - Mignon	Patience et passion d'un chrétien - <i>ICI</i> N° 509	211
1976 - Poulat	Mutation de l'Église et conversion personnelle	
	<i>Archives de sciences sociales des religions</i> N° 41	212

1976 - Robert de	Mutation de l'Église et conversion personnelle - Question à... Réponse de... <i>Études théologiques et religieuses</i> N° 51 213
1977 - Couve	Questions à... Réponses de... Mutation de l'Église et conversion personnelle <i>Foi et vie</i> N° 76 217
1977 - Holstein	Patience et passion d'un croyant - <i>Les Études</i> N° 346 228
1977 - Jossua	Patience et passion d'un croyant - <i>La vie spirituelle</i> N° 620 228
1977 - L.J.R.	Patience et passion d'un croyant - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 99 228
1977 - Wattiaux	Intériorité et engagement - <i>Revue théologique de Louvain</i> N° 8228
1978 - Bridel	Mutation de l'Église et conversion personnelle <i>Revue de théologie et de philosophie</i> N° 111 231
1978 - Javaux	Intériorité et engagement - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 100231
1979 - Holstein	Deux chrétiens en chemin, Légaut-Varillon - <i>Les Études</i> N° 350233
1980 - Javaux	Deux chrétiens en chemin - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 102233
1983 - Coutagne	Méditation d'un chrétien du 20 ème siècle - <i>Lumière et vie</i> N° 32 243
1983 - Dinechin de	Méditation d'un homme du 20 ème siècle 244
1983 - Jarczyk	Méditation d'un chrétien du XX ème siècle - <i>La Croix</i> 245
1984 - Bourguet	Intériorité et engagement - <i>Études théologiques et religieuses</i> N° 59 245
1984 - Renwart	Méditation d'un chrétien du 20 ème siècle - <i>Vie consacrée</i> N° 3246
1985 - Javaux	Méditation d'un chrétien du 20 ème siècle <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 107 252
1985 - Potin	Un maître spirituel de notre époque <i>L'Œuvre spirituelle</i> de Thérèse de Scott - <i>La Croix</i> 257
1987 - Gaillard	Croire à l'Église de l'avenir - <i>Études théologiques et religieuses</i> N° 62 268
1988 - Thomas	Un homme de foi et son Église - <i>Les Études</i> N° 368 277
1988 - Tincq	Le testament spirituel de Marcel Légaut - <i>Le Monde</i> 277
1989 - Breton	Travail de la foi - <i>La vie théologique et philosophique</i> N° 45 283
1992 - P.G.	Vie spirituelle et modernité - <i>Lyon Matin</i> 419
1993 - Ehrhard	Vie spirituelle et modernité - <i>Vie Spirituelle</i> 445
1993 - Grox de	Vie spirituelle et modernité - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 115446
1993 - L.P.	Vie spirituelle et modernité - <i>Lumen vitae</i> N° 48 446
1993 - Langevin	Vie spirituelle et modernité - <i>Sciences et Esprit</i> N° 45 447
1993 - Thomas	Vie spirituelle et modernité - <i>La foi et le temps</i> N° 23 458
1993 - Valadier	Vie spirituelle et modernité - <i>Les Études</i> N° 378 458
2005 - Scott de	Marcel Légaut, témoin d'un avenir - <i>Études</i> 521

Les articles selon les auteurs

Ackermann - 1976	Présence et passion d'un croyant, Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	205
Apollinaire - 1938	La condition chrétienne - <i>Études franciscaines</i> N° 50	21
Arfeuillère - 1990 / 12 décembre	Mourir en voyage... - <i>La Croix</i>	342
Arsac - 1981	Méditation de Marcel Légaut (juillet 1981) - <i>La Mispa</i>	235
Arsac - 1985	Première session de La Mispa - <i>La Mispa</i>	246
Arsac - 1985	Vivre sur les traces de Jésus - <i>La Mispa</i>	248
Arsac - 1990 / novembre	Témoignage - <i>La Mispa</i> N° 25	330
Backer de - 1989	La base ne répond pas (assez) - <i>La Cité</i>	281
Ball - 1971	Marcel Légaut, Disciple de Jésus - <i>Cahiers Univ. Cath.</i>	58
Ball - 1975	Marcel Légaut et l'Église de demain- <i>Cahier Univ. Cath.</i>	193
Baron - 1933	Prières d'un croyant - <i>La Vie spirituelle</i> N° 36	7
Barrat - 1948	Un témoin de l'Esprit : Marcel Légaut - <i>TC</i> 8 octobre	29
Bassine - 1972	Témoignage - <i>QQN</i> N° 40	107
Batifoulier - 1990 / novembre	Le témoignage de Marcel Légaut <i>Sem. relig.</i> de Montpellier	330
Baud - 1977	Lecture de Marcel Légaut - <i>Nova et vetera</i> 1977/3	215
Bazin - 1996	Témoignage (1932) - <i>QQN</i> N° 79	475
Belon - 1990 / 10 décembre	Au revoir, Marcel - <i>Archives</i>	341
Bessière - 2010	Marcel Légaut : vingt ans après - <i>Jésus</i> , n° 146	584
Biot - 1990 / décembre	La mort de Marcel Légaut - <i>Bulletin paroissial</i>	347
Bobichon - 1991	Témoignages sur Légaut - <i>Chronique de la P U - CUC</i>	356
Bobichon - 1996	Silhouette - <i>QQN</i> N° 77	476
Bois - 1971	Deux livres de Marcel Légaut - <i>Christianisme social</i> N° 79	61
Bonsirven - 1938	La communauté humaine - <i>La cité chrétienne</i> N° 279	22
Borne - 1990 / 7 décembre	Hommages à Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	338
Borne - 1992	Marcel Légaut et Jacques Perret - <i>La Croix</i>	412
Boué - 1990 / 19 novembre	Après la mort de Marcel Légaut, un spirituel de notre temps <i>Bulletin de l'Association Pierre Renevier</i>	325
Bourgeault - 1964	Travail de la foi - <i>Relations</i> N° 278, Montréal	47
Bourguet - 1984	Intériorité et engagement - <i>Études théologiques et religieuses</i> N° 59	245
Braunbarth - 1989	Un homme médiocre sera nécessairement un chrétien médiocre <i>L'Alsace</i>	282
Breton - 1989	Travail de la foi - <i>La vie théologique et philosophique</i> N° 45	283
Breton - 1991	Marcel Légaut dans la lumière de la mort - <i>La Vie spirituelle</i> N° 145	359
Breton - 1993	Où en est la vie spirituelle des catholiques ? - <i>Présence</i>	443
Breton - 2000	Prier en modernité - <i>Présence Magazine - QQN</i> N° 125	492
Breton - 2007	Marcel Légaut et la théologie - <i>Théolib</i> N° 38	530
Bridel - 1978	Mutation de l'Église et conversion personnelle <i>Revue de théologie et de philosophie</i> N° 111	231
Brignon - 1987	Marcel Légaut, un croyant - <i>L'Essor</i>	263
Brun - 1963	Rencontre du 13 janvier à Montbrison - <i>Archives</i>	47
Cadiou - 1937	La condition chrétienne - <i>La vie spirituelle</i> N° 211	16
Cantin - 2000	Colloque de Paris - <i>QQN</i> N° 127	492
Carmélites de Mazille - 1990 / 21 novembre	La fidélité de Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	327
Catholicus - 1938	La communauté humaine - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 65	22
Cazinares - 1986	Devenir ce que Dieu me donne d'être - <i>Église diocésaine</i>	258
Cazes - 1970	Lettre à Gérard Soulages - <i>Archives</i>	50
Charpentier - 1987	La foi réappropriée et partagée - <i>Échanges</i> N° 216	265
Chenu - 2000	M L Le mystère de l'homme, porte du mystère de Dieu - <i>Panorama</i>	493
Chevignard - 1971	Du passé et de l'avenir du christianisme - <i>La Vie Spirituelle</i> N° 125	64
Cœurdevey - 1929	Les origines du groupe de St Cloud (1924-25)	2
Combes - 1996	Jean de la Croix et Marcel Légaut - <i>QQN</i> N° 83	476
Congar - 1937	La condition chrétienne - <i>La vie intellectuelle</i> N° 50	17

Congar - 1971	Dieu et le christianisme - <i>France Catholique</i> N° 1269	67
Cordonnier - 1991	Le dernier voyage de Marcel Légaut - <i>Archives</i>	399
Coutagne - 1983	Méditation d'un chrétien du 20 ème siècle - <i>Lumière et vie</i> N° 32	243
Couve - 1977	Questions à... Réponses de... Mutation de l'Église et conversion personnelle <i>Foi et vie</i> N° 76	217
Dalmaï - 1972	Une année décevante - <i>Informations catholiques intern.</i> N° 399	107
Dancer - 2009	De Chalon à Mazille - <i>La Croix</i>	568
Daniélou - 1938	La condition humaine - <i>Les Études</i> N° 235	24
Delcuve - 1964	Travail de la foi - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 86	48
Delcuve - 1966	La fide difficile de Marcel Légaut (Torino) - <i>Lumen vitae</i> N° 21	50
Delile - 1965	Marcel Légaut, l'intellectuel berger, chercheur du réel - <i>Le Pèlerin</i> ,	48
Denis - 1971	Chronique sur l'Église- <i>Lumen vitae</i> N° 20	69
Dentin - 1989	Marcel Légaut au Carmel d'Amiens - <i>Dimanche</i>	284
Derem - 1990 / 6 novembre	Hymne pour la Fête de Saint Martin - <i>Archives</i>	313
Dinechin de - 1983	Méditation d'un homme du 20 ème siècle	244
Doucy - 1989	Le sermon sur la montagne. Réflexions de Légaut avec Babin	284
Doucy - 2000	Un témoin solidaire, Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	495
Doucy - 2000	Journée du 12 mai à l'Institut Catholique de Paris - <i>QQN</i> N° 125	497
Doucy - 2007	Figures d'anciens recueillies par Roger Rabu - <i>Archives</i>	534
Dreyfus - 1971	À l'abbaye de Valcroissant chez Marcel Légaut - <i>Le Dauphiné</i>	76
Dries - 1999	Une retraite en 1978 - <i>QQN</i> N° 117	485
Durbet - 1990 / 16 décembre	Sa mort a signé sa vie - <i>Archives</i>	346
Epinat - 2004	Témoignage - <i>QQN</i> N° 172	512
Ehrhard - 1977	La patience et la passion de Marcel Légaut - <i>ICI</i> septembre	223
Ehrhard - 1977	Qui est Marcel Légaut ? - <i>Archives</i>	219
Ehrhard - 1991	M. L. vu par quelques-uns de ses compagnons de route - <i>Archives</i>	365
Ehrhard - 1991	Marcel Légaut vu par ses compagnons de route - <i>QN</i> N° 22-24 et 26	362
Ehrhard - 1991	Jean Ehrhard parle de Marcel Légaut (Visitation) - <i>Archives</i>	370
Ehrhard - 1992	De l'héritage spirituel de Marcel Légaut - <i>QQN</i> n° 40	413
Ehrhard - 1993	Vie spirituelle et modernité - <i>Vie Spirituelle</i>	445
Ehrhard - 1994	Jésus pour Légaut et Zundel - <i>Topo à Annecy</i>	458
Ehrhard - 1995	Emmanuel Mounier et Marcel Légaut (1935) - <i>QQN</i> N° 64	472
Fabe - 1977	Intériorité et engagement - <i>Carmel</i> N° 3	227
Falques - 1990 / 24 novembre	Homélie pour l'Eucharistie	328
Farine - 1990 / novembre	Vivre éveillé - <i>Jalon des Équipes secondaires</i>	330
FD - 1990 / 10 novembre	Relativiser les absolus - <i>La Libre Belgique</i>	319
Feillet - 1990 / 9 novembre	La mort de Marcel Légaut L'agrégé de maths devenu berger et prophète - <i>Le Monde</i>	318
Feillet - 1998	À propos de la prière dans la vie de Marcel Légaut - <i>La vie spirituelle</i>	483
Feillet - 2004	Marcel Légaut, le professeur paysan - <i>Supplément de la Vie</i>	513
Fermet - 1973	L'expérience chrétienne d'un laïc : Marcel Légaut La foi en paroles d'homme - <i>Catéchistes</i> N° 96	139
Fisch - 2009	La foi, acte humain - <i>La libre pensée chrétienne</i>	570
Fontenau - 1972	Aventure spirituelle d'un professeur devenu berger - <i>Archives</i>	110
Froment - 1990 / 9 novembre	Le Curé de Lesches - <i>Témoignage</i>	318
Gaillard - 1987	Croire à l'Église de l'avenir - <i>Études théologiques et religieuses</i> N° 62	268
Gaillard - 1990 / 16 décembre	Jésus, l'Église, Marcel Légaut et moi - <i>Archives</i>	346
Gallocher - 1986	L'éternité au cœur du présent : Marcel Légaut - <i>TC</i>	259
Garin - 1990 / 16 décembre	Propos de Marcel Légaut (octobre 90) - <i>Archives</i>	347
Gautier - 1974	La foi nue selon Marcel Légaut - <i>Livre</i>	160
GCdM - 1989	Un maître de l'intériorité - <i>La Cité</i>	288
Girin, Lecomte - 1990 / novembre	La fidélité de Marcel Légaut - <i>Archives</i>	331
Girin, Magnin - 1990 / novembre	Un prophète pour notre temps - <i>Archives</i>	332
Girin - 1996	Un disciple de Jésus : Marcel Légaut - <i>Archives</i>	477
Glaentzlin - 1991	Besret Bernard, <i>Confiteor</i> - <i>QQN</i> N° 53	356

Glaentzlin - 1992	Malheureuse Église de Henri Guillemin - <i>QQN</i> N° 53	414
Glaentzlin - 2005	Marcel Légaut et Emmanuel Mounier - <i>QQN</i> N° 184	516
Godard - 1991	Brialmont, 21 février - <i>Archives</i>	381
Goettmann - 1990 / 15 décembre	M. Légaut entre dans la joie de son Maître - <i>Le Chemin</i>	344
Goffin - 2007	Un itinéraire avec Marcel Légaut - <i>Théolib</i> N° 38	535
Goure - 1982	S'éveiller de l'intérieur - <i>Panorama</i>	237
Goure - 1990 / décembre	L'éveilleur - <i>Panorama</i>	355
Gray - 1996	Souvenirs - <i>QQN</i> N° 80, 109 et 117	480
Grox de - 1993	Vie spirituelle et modernité - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 115	446
Guicheleau - 1990 / 7 décembre	Hommages à Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	338
Guillemin - 1992	Malheureuse Église, <i>prologue</i>	414
Guyon - 1970	Intelligence de la foi, le passé et l'avenir du christianisme - <i>Le Monde</i>	52
Guyon - 1971	L'homme à la recherche de son humanité - <i>Le Monde</i>	78
Guyon - 1933	Prières d'un croyant - <i>La vie Intellectuelle</i> N° 22	8
Haas - 2008	Les souvenirs de Denise Haas-Barbazanges (1917-2009) - <i>Archives</i>	557
Haas - 2008	Souvenirs des Granges (François-Xavier Haas) - <i>Archives</i>	559
Halgouët - 1991	Esquisse d'un portrait spirituel - <i>Archives</i>	381
Henry - 1933	Prières d'un croyant - <i>Bulletin Joseph Lotte</i> N° 4	11
Holstein - 1971	Marcel Légaut : Introduction - <i>Études</i> N° 334	80
Holstein - 1977	Patience et passion d'un croyant - <i>Les Études</i> N° 346	228
Holstein - 1979	Deux chrétiens en chemin, Légaut-Varillon - <i>Les Études</i> N° 350	233
Hort - 1991	Conscience de soi du Christ <i>Revue de Théologie et de Philosophie</i> N° 123	387
Huby - 1933	Prières d'un croyant - <i>Les Études</i> N° 215	13
Huby - 1937	La condition chrétienne - <i>Les Études</i> N° 232	18
Jacob - 2000	Marcel Légaut et Gustave Thibon - <i>QQN</i> N° 135	505
Jarczyk - 1983	Méditation d'un chrétien du XX ^{ème} siècle - <i>La Croix</i>	245
Jarczyk - 1985	La foi en liberté. Un entretien avec Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	250
Javaux - 1978	Intériorité et engagement - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 100	231
Javaux - 1980	Deux chrétiens en chemin - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 102	233
Javaux - 1985	Méditation d'un chrétien du 20 ^{ème} siècle <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 107	252
JB - 1934	Prières d'un croyant - <i>Études théologiques et religieuses</i> N° 1	16
JB - 1990 / 17 novembre	L'Église de l'avenir de Marcel Légaut - <i>L'Écho</i>	323
Jossua - 1975	Un chrétien de notre temps - <i>Rev. des sc. phil. et théol.</i> N° 59	194
Jossua - 1977	Patience et passion d'un croyant - <i>La vie spirituelle</i> N° 620	228
Jossua - 1989	Brûlot ou invitation au voyage ? - <i>Réforme</i>	287
Kleim - 1980	Marcel Légaut, pèlerin de l'Évangile - <i>Tribune de Genève</i>	234
Labarre - 1991	Avec Légaut - <i>CUC</i> Lyon-Roanne-Villefranche N° 3	394
Lafitte - 1990 / 10 novembre	Un croyant en liberté - <i>Témoignage Chrétien</i>	320
Landais - 1985	Marcel Légaut - Notre Dame de la Trinité	253
Langevin - 1993	Vie spirituelle et modernité - <i>Sciences et Esprit</i> N° 45	447
Laveder - 1987	L'Église marche sur la tête - Marcel Légaut au carmel de Mazille	268
Lebonnois - 2009	Marcel Légaut, ce compagnon inépuisable - <i>QQN</i> N° 224	572
Lecomte - 1996	Témoignage - <i>QQN</i> N° 78	483
Lecomte - 2006	Liberté au sein de l'ACML - <i>Parvis</i> N° 29	527
Lecomte - 2007	Quête de la foi et marginalité - <i>Parvis</i> , Hors série N° 18	537
Lecomte - 2007	Marcel Légaut, un homme en marche - <i>Théolib</i> N° 38	541
LD - 1976	Vivre pour être - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 98	208
Légaut - 1971	Réponse de Légaut - <i>Archives Ehrhard</i>	66
Légaut - 1972	Réflexions au sujet de l'article du Père Malevez - <i>Archives</i>	125
Légaut - 1976	Enseigner - <i>Lettre aux directeurs (ADDEC)</i>	206
Lemonnier - 1990 / 14 novembre	La parole libre d'un berger - <i>Ouest-France</i>	320
Leneuf - 1990 / 8 novembre	Légaut nous a quittés - <i>Journal de Dijon</i>	313
Lerch - 2009	Projets d'un enseignement supérieur dans un cadre paysan	573

Lesegretain - 1990 / août	Le berger de l'Évangile - <i>La Vie</i>	300
Lesegretain - 1994	Témoignage - <i>QQN</i> N° 58	464
Levasseur - 1960	Séjours aux Granges - <i>Archives</i>	32
Levert - 1990 / 7 décembre	Hommages à Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	338
Libiouille - 1990 / juin	Un homme de foi et sa prière - <i>Revue Prier</i>	296
LJR - 1977	Patience et passion d'un croyant - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 99	228
LM - 1974	Meine Erfahrung mit dem Menschem - <i>Lumen vitae</i> N° 29	
	L'homme à la recherche de son humanité	190
LM - 1974	Meine Erfahrung mit dem Glauben - <i>Lumen vitae</i> N° 29	
	Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme	190
Longchamp - 1985	L'Église à l'heure de vérité - <i>Echo Illustré</i>	256
LP - 1993	Vie spirituelle et modernité - <i>Lumen vitae</i> N° 48	446
Luzsensky - 1976	Marcel Légaut et Boquen - <i>Lettre</i>	208
Luzsensky - 1984	Marcel Légaut, passionné par Jésus	
	<i>Devenir disciple de Jésus</i> , par Thérèse de Scott - <i>La Croix</i>	245
Luzsensky - 1990 / 21 novembre	Marcel Légaut et Boquen - <i>Lettre</i>	326
Luzsensky - 1993	L'ultime appel de Marcel Légaut - <i>Témoignage Chrétien</i>	447
Magnan - 2004	Marcel Légaut et Bernanos - <i>QQN</i> N° 171	514
Malevez - 1972	La foi en Jésus selon Marcel Légaut - <i>La foi et le temps</i> N° 1 et 2	113
Mandonnaud - 2008	Décès de Marguerite Légaut (17 juin 2008) - <i>QQN</i> N° 214	562
Many - 1992	Témoignage (1944) - <i>QQN</i> N° 40	419
Maréchal - 1976	Patience et passion d'un croyant - <i>Vivante Église</i>	209
Massin - 1990 / 7 décembre	Hommages à Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	338
Massin - 2000	N° spécial dédié à M Légaut - <i>La Mispa</i> N° 25 - <i>QQN</i> N° 128497	
Masson - 1970	Il était professeur, il est devenu berger - <i>Panorama</i>	54
Masson - 1993	René Masson à Guy Giry - <i>Lettre</i>	449
Matthieu - 1991	Marcel Légaut : un témoignage - <i>Spiritualité et Culture</i>	396
Matthieu - 1994	Domer Daniel en 1925 - <i>QQN</i> N° 54	465
Méhat - 1976	Comment peut-on être charismatique ? - <i>Livre</i> , édition du Seuil	210
Meilhac - 1972	Débat sur la foi : Légaut-Varillon - <i>Nouvelle Revue théologique</i> N° 93	135
Melero - 1990 / décembre	En souvenir de Marcel Légaut - <i>Lettre</i>	348
Melero - 2007	Rencontrer un homme de foi - <i>Théolib</i> N° 38	541
Mengus - 1988	Un homme de foi et la théologie	270
Merder - 1972	Introduction à l'intelligence - <i>Archives</i>	
	Interview de M. Légaut à propos de son livre (Trad. Jean Ehrhard)	135
Merlet - 2003	Témoignage - <i>Archives</i>	509
Mersch - 1937	La condition chrétienne - <i>Nouvelle Revue Théologique</i> N° 64	21
Mignon - 1973	Vivre en frères chez Légaut à Mirmande - <i>Fraternité franciscaine</i>	155
Mignon - 1976	Patience et passion d'un chrétien - <i>ICI</i> N° 509	211
Mills - 1990 / octobre	Genèse de la vie spirituelle - <i>Initiations</i> N° 4	301
Musset - 2005	Sullivan parle de Marcel Légaut - <i>QQN</i> N° 182	517
Musset - 2007	Marcel Légaut, éveilleur de mon humanité - <i>Théolib</i> N° 38	546
	Musset - 2007 Sur les marges de mon Église - <i>Parvis</i> , Hors série N° 18	544
Musset - 1990 / novembre	M. Légaut, éveilleur d'intériorité - <i>Nlles des Communautés</i>	335
Nossent - 1975	Mutation de l'Église et conversion personnelle - <i>Nlle revue théol.</i> N° 97	194
Ogier - 1990 / 8 décembre	Olivier Ogier à Camille Girard - <i>Lettre</i>	340
Pasquier - 1971	Le christianisme entre son passé et son avenir - <i>T.C.</i> mars	81
Péguy - 1933	Prières d'un croyant - <i>Revue des Jeunes</i>	13
Pelletier - 2002	La crise catholique (1965-1978) - <i>Livre</i>	507
Perret - 1962	Travail de la foi - <i>Cahiers Universitaires Catholiques</i>	44
PG - 1992	Vie spirituelle et modernité - <i>Lyon Matin</i>	419
Philippon - 1933	Prières d'un croyant - <i>Revue Thomiste</i> N° 38	14
Poisson - 1991	Professeur et paysan : Marcel Légaut - <i>Chronique</i>	396
Pons - 1939	La communauté humaine - <i>Bulletin Joseph Lotte</i> N° 93	25
Pons - 1939	La communauté humaine - <i>R. de métaphysique et de morale</i> N° 46	25

Potin - 1985	Un maître spirituel de notre époque <i>L'Œuvre spirituelle</i> de Thérèse de Scott - <i>La Croix</i>	257
Potin - 1988	Marcel Légaut, maître spirituel - <i>La Croix</i>	276
Poulat - 1971	IPAC et HRH - <i>Archives de sciences sociales des religions</i> N° 31	83
Poulat - 1976	Mutation de l'Église et conversion personnelle <i>Archives de sciences sociales des religions</i> N° 41	212
Poulat - 2001	Marcel Légaut et Gustave Thibon - <i>QQN</i> N° 133	506
Poulat - 2005	Marcel Légaut ou les ruminations d'un solitaire <i>La question religieuse et ses turbulences au 20^{ème} siècle</i>	518
Rabu - 2007	Passant par Chadefaud et Scourdois - <i>Archives</i>	548
Reinkin - 1990 / décembre	Itinéraire d'un "berger de Dieu" - <i>L'Appel</i>	355
René - 1990 / novembre	Devenir disciple - Prieuré St Martin - <i>Archives</i>	336
Renwart - 1984	Méditation d'un chrétien du 20 ^{ème} siècle - <i>Vie consacrée</i> N° 3	246
Réthoré - 1991	Témoignages sur Légaut - Chronique de la P U - <i>CUC</i>	356
Révillion - 1985	L'Église grouille de vitalité - <i>La Croix</i>	258
Révillion - 1988	Le chemin de Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	276
Révillion - 1989	Les trois vies de Marcel Légaut - <i>Vermeil</i>	288
Révillion - 1989	À propos d'une lettre - <i>Panorama</i>	289
Révillion - 1990 / 8 novembre	Le dernier retour à la terre de Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	314
Révillion - 1990 / novembre	La mort de M. Légaut - <i>Renouveau</i> (Haute-Loire)	337
Révillion - 1995	Marcel Légaut : Dieu au cœur de l'humain - <i>La Croix</i>	473
Révillion - 2000	L'homme à la recherche de son humanité - <i>Panorama</i>	499
Révillion - 2002	Les mots pour Le dire - <i>Préface</i> à L'arbre dans la mer de B. Feillet	508
Révillion - 2003	Retour à la terre - <i>Panorama</i>	511
Reymond - 1992	Résistance Drôme (5 juillet 1992) - <i>Archives</i>	420
Riboulon - 1993	Témoignage - <i>QQN</i> N° 45	452
Riché - 2008	Marcel Légaut et René Macaire - <i>QQN</i> N° 221	564
Riel - 1994	L'approche du religieux selon Marcel Légaut - <i>Maîtrise de théologie</i>	466
Rideau - 1971	Passé et avenir du christianisme - <i>Nouvelle Revue Théologique</i>	84
Roche - 1991	Témoignages sur Légaut - Chronique de la P U - <i>CUC</i>	356
Robert de - 1976	Mutation de l'Église et conversion personnelle - Question à... Réponse de... <i>Études théologiques et religieuses</i> N° 51	213
Roche - 1975	Le risque d'être fidèle - <i>Nouvelle Cité</i>	195
Rosset - 1975	Rencontres avec la nuée de feu - <i>Livre</i>	198
Rosset - 2008	La nuée de feu - <i>QQN</i> N° 207	567
Rosset - 2009	Une rencontre décisive (Noël 1948) - <i>QQN</i> N° 222	583
Roux - 1990 / novembre	Je rends mon tablier - <i>La Croix</i>	337
Santoire 1993	Lettres de René Santoire et Etienne Borne - <i>QQN</i> N° 51	453
Santoire - 1991	Le mariage de Marcel Légaut - <i>Lettre</i> au directeur de RCF Lyon	397
Sauvage - 1962	Travail de la foi - <i>Le Dauphiné libéré</i>	45
Sauvage - 1992	Il n'y a pas 36 Légaut dans l'Église - <i>QQN</i> n° 40	421
Schmidt - 2007	La Magnanerie, quarante ans de fécondité de M. Légaut - <i>La Croix</i>	550
Scott de - 1990 / 20 novembre	La passion de l'essentiel - <i>La Libre Belgique</i>	325
Scott de - 1990 / octobre	À la rencontre de Marcel Légaut - <i>Évangile et Liberté</i> N° 90	306
Scott de - 1991	Foi en soi et foi en Dieu - <i>Archives</i>	400
Scott de - 1991	Brialmont - 22 février 1991 - <i>Archives</i>	398
Scott de - 1992	L'héritage spirituel de Marcel Légaut - <i>Gr. secondaires de la PU</i>	422
Scott de - 1992	Appropriation à soi de l'événement - <i>Archives</i>	424
Scott de - 1993	Marcel Légaut et la paix - <i>Le Journal de la paix</i>	454
Scott de - 1999	La vie spirituelle d'après le témoignage de M. Légaut - <i>La Mispa</i>	486
Scott de - 2005	Marcel Légaut, témoin d'un avenir - <i>Études</i>	521
Scott de - 2007	Découvrir Marcel Légaut - <i>Théolib</i> N° 38	553
Scott de - 2007	M. Légaut : dynamique d'une œuvre - <i>Parvis</i> , Hors série N° 18	551
Sève - 1982	Et si nous parlions de Dieu - <i>La Croix</i>	242
Serrou - 1971	Marcel Légaut - Les dossiers de <i>Paris Match</i> , N° 1139	94

Sève - 1971	Entretien avec Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	99
Sève - 1971	Le christianisme dépend des "grands vivants" - <i>La Croix</i>	97
Sevrain - 1933	Prières d'un croyant- <i>Nouvelle Revue Théologique</i> N° 60	15
Sohier - 2005	Témoignage : le refus - <i>Archives</i>	
	Importance des exigences de refus dans le cheminement spirituel	526
Soulages - 1960	Le groupe de Marcel Légaut - <i>Archives</i>	33
Soulages - 1960	Le groupe de Marcel Légaut et le rayonnement spirituel du P. Teilhard de Chardin - <i>Archives</i>	35
Soulages - 1992	Marcel Légaut (1900-1990) - <i>Fidélité et Ouverture</i>	434
Sullivan - 1951	Le plus court chemin - <i>Dialogues Ouest</i> N° 13,	31
Strubelj - 1986	Sur le chemin de la rencontre - <i>Don Bosco Aujourd'hui</i>	261
Tincq - 1988	Le testament spirituel de Marcel Légaut - <i>Le Monde</i>	277
Thils - 1975	Mutation de l'Église et conversion personnelle - <i>Revue théologique de Louvain</i> N° 6	202
Thollot - 1974	Le berger venu de l'université - <i>Hebdo</i> N° 514	191
Thomas - 1978	Jean-Pierre Jossua dans « <i>L'écoute et l'attente</i> » (1978), p. 121-22	232
Thomas - 1988	Un homme de foi et son Église - <i>Les Études</i> N° 368	277
Thomas - 1993	Vie spirituelle et modernité - <i>La foi et le temps</i> N° 23	458
Toinet - 1990 / 14 décembre	M. Légaut, profond et incertain - <i>France Catholique</i>	342
Tronchon - 1988	Interview de Marcel Légaut	278
Tronchon - 1990 / 04	Interview de Marcel Légaut - <i>Saint Etienne, radio locale</i>	291
Valadier - 1993	Vie spirituelle et modernité - <i>Les Études</i> N° 378	458
Vallier - 1990 / novembre	Les ombres - <i>Nonchalances</i>	338
Vallquist - 1972	Pour que l'homme devienne plus humain - <i>Les Feuilles</i>	137
Vilain - 1989	Appel au dialogue. Pour une Église du dialogue - <i>TC</i>	290
Vilain - 1990 / 9 décembre	Marcel Légaut et notre avenir - <i>Dimanche</i>	341
Vimeux - 1976	Marcel Légaut. Un "spirituel" aux champs - <i>Archives</i>	214
Vincent - 2004	Témoignage - <i>Archives</i>	515
Viredaz - 1990 / 4 novembre	Le dimanche 4 novembre 1989 - <i>Archives</i>	313
Warnier - 1990 / 16 novembre	Hommage à Marcel Légaut - <i>La Vie</i> N° 2359	323
Wasseige de - 1991	J'ai rencontré Marcel Légaut - <i>Études et Dialogue</i>	411
Wattiaux - 1977	Intériorité et engagement - <i>Revue théologique de Louvain</i> N° 8	228
Weber - 1992	Un témoin des groupes Légaut - <i>Gr. secondaires de la PU</i>	440
Weber - 2000	L'Aventure chrétienne. Hommage à M. Légaut - <i>Golias</i> N° 74-75	499
Welcomme - 1990 / 15 novembre	Les funérailles de Marcel Légaut - <i>Peuple Libre</i>	321
Zinck - 1990 / octobre	Rencontre d'octobre 1990 aux Granges - <i>QQN</i> N° 37	312
xxxx - 1971	Les missions, l'avenir de l'Église - <i>Interview</i>	102
xxxx - 1972	Rencontre de Marcel Légaut- <i>Fraternité franciscaine</i> de foyers N° 9	108
xxxx - 1973	Marcel Légaut, le prophète provençal - <i>Interview</i>	158
xxxx - 1973	La prière - <i>Interview</i>	156
xxxx - 1988	Marcel Légaut, berger et prophète - <i>Archives</i>	269
xxxx - 1990 / 24 novembre	À Dieu, Marcel Légaut - <i>Golias</i> N° 24	335
xxxx - 1990 / 25 novembre	La mort de Marcel Légaut - <i>Dimanche</i>	329
xxxx - 1990 / 8 novembre	La mort de Marcel Légaut - <i>Tribune de Saint-Étienne</i>	315
xxxx - 1990 / 9 novembre	Enterrement de Marcel Légaut - <i>Cathédrale de Die</i>	317
xxxx - 1990 / 9 novembre	Les funérailles de Marcel Légaut - <i>Journal de Die</i>	316
xxxx - 1990 / novembre	Marcel Légaut à Mazille	329
xxxx - 1991	Hommage liégeois à Marcel Légaut - <i>Église de Liège</i>	380
xxxx - 1993	Témoignage - <i>QQN</i> n° 48	422
xxxx - 2000	Colloque de Lyon - <i>Dossier de presse</i>	494

Sommaire

1929 - Cœurdevey	Les origines du groupe de St Cloud (1924-25).....	2
1933 - Baron	Prières d'un croyant - <i>La Vie spirituelle</i> N° 36.....	7
1933 - Guyon	Prières d'un croyant - <i>La vie Intellectuelle</i> N° 22.....	8
1933 - Henry	Prières d'un croyant - <i>Bulletin Joseph Lotte</i> N° 4.....	11
1933 - Huby	Prières d'un croyant - <i>Les Études</i> N° 25	13
1933 - Péguy	Prières d'un croyant - <i>Revue des Jeunes</i>	13
1933 - Philippon	Prières d'un croyant- <i>Revue Thomiste</i> N° 38.....	14
1933 - Sevrain	Prières d'un croyant- <i>Nouvelle Revue Théologique</i> N° 60.....	15
1934 - J.B.	Prières d'un croyant - <i>Études théologiques et religieuses</i> N° 1.....	16
1937 - Cadiou	La condition chrétienne - <i>La vie spirituelle</i> N° 211.....	16
1937 - Congar	La condition chrétienne - <i>La vie intellectuelle</i> N° 50.....	17
1937 - Huby	La condition chrétienne - <i>Les Études</i> N° 232.....	18
1937 - Mersch	La condition chrétienne - <i>Nouvelle Revue Théologique</i> N° 64.....	21
1938 - Apollinaire	La condition chrétienne - <i>Études franciscaines</i> N° 50.....	21
1938 - Bonsirven	La communauté humaine - <i>La cité chrétienne</i> N° 279.....	22
1938 - Catholicus	La communauté humaine - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 65	22
1938 - Daniélou	La condition humaine - <i>Les Études</i> N° 235.....	24
1939 - Pons	La communauté humaine - <i>R. de métaphysique et de morale</i> N° 46 ..	25
1939 - Pons	La communauté humaine - <i>Bulletin Joseph Lotte</i> N° 93.....	25
1948 - Barrat	Un témoin de l'Esprit : Marcel Légaut - <i>TC</i> 8 octobre	29
1951 - Sullivan	Le plus court chemin - <i>Dialogues Ouest</i> N°13	31
1960 - Levasseur	Séjours aux Granges - <i>Archives</i>	32
1960 - Soulages	Le groupe de Marcel Légaut - <i>Archives</i>	33
1960 - Soulages	Le groupe de M. L. et le rayonnement de Teilhard - <i>Archives</i>	35
1962 - Perret	Travail de la foi- <i>Cahiers Universitaires Catholiques</i>	44
1962 - Sauvage	Travail de la foi - <i>Le Dauphiné libéré</i>	45
1963 - Brun	Rencontre du 13 janvier à Montbrison - <i>Archives</i>	47
1964 - Bourgeault	Travail de la foi - <i>Relations</i> N° 278, Montréal	47
1964 - Delcuve	Travail de la foi - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 86	48
1965 - Delile	Marcel Légaut, l'intellectuel berger, chercheur du réel - <i>Le Pèlerin</i>	48
1966 - Delcuve	La fide difficile de Marcel Légaut (Torino) - <i>Lumen vitae</i> N° 21	50
1970 - Cazes	Lettre à Gérard Soulages - <i>Archives</i>	50
1970 - Guyon	Intelligence de la foi, le passé et l'avenir du christianisme - <i>Le Monde</i>	52
1970 - Masson	Il était professeur, il est devenu berger - <i>Panorama</i>	54
1971 - Ball	Marcel Légaut, Disciple de Jésus - <i>Cahiers Univ. Cath</i>	58
1971 - Bois	Deux livres de Marcel Légaut - <i>Christianisme social</i> N° 79	61
1971 - Chevignard	Du passé et de l'avenir du christianisme - <i>La Vie Spirituelle</i> N° 125 ...	64
1971 - Légaut	Réponse de Légaut - <i>Archives Ehrhard</i>	66
1971 - Congar	Dieu et le christianisme - <i>France Catholique</i> N° 1269	67
1971 - Denis	Chronique sur l'Église- <i>Lumen vitae</i> N° 20	69
1971 - Dreyfus	À l'abbaye de Valcroissant chez Marcel Légaut - <i>Le Dauphiné</i>	76
1971 - Guyon	L'homme à la recherche de son humanité - <i>Le Monde</i>	78
1971 - Holstein	Marcel Légaut : Introduction - <i>Études</i> N° 334	80
1971 - Pasquier	Le christianisme entre son passé et son avenir - <i>T.C.</i> mars	81
1971 - Poulat	IPAC et HRH - <i>Archives de sciences sociales des religions</i> N° 31	83
1971 - Rideau	Passé et avenir du christianisme - <i>Nouvelle Revue Théologique</i>	84
1971 - Serrou	Marcel Légaut - Les dossiers de <i>Paris Match</i> , N° 1139.....	94
1971 - Sève	Le christianisme dépend des "grands vivants" - <i>La Croix</i>	97
1971 - Séve	Entretien avec Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	99
1971 - xxx	Les missions, l'avenir de l'Église - <i>Interview</i>	102
1972 - Bassine	Témoignage - <i>QQN</i> N° 40	107
1972 - Dalmais	Une année décevante - <i>Informations catholiques intern.</i> N° 399	107

1972 - xxx	Rencontre de Marcel Légaut- <i>Fraternité franciscaine</i> de foyers N° 9	108
1972 - Fontenau	Aventure spirituelle d'un professeur devenu berger - <i>Archives</i>	110
1972 - Malevez	La foi en Jésus selon Marcel Légaut - <i>La foi et le temps</i> N° 1 et 2	113
1972 - Légaut	Réflexions au sujet de l'article du Père Malevez - <i>Archives</i>	125
1972 - Meilhac	Débat sur la foi : Légaut-Varillon - <i>Nouvelle Revue théologique</i> N° 93	135
1972 - Merder	Introduction à l'intelligence - <i>Archives</i>	
	Interview de M. Légaut à propos de son livre (Trad. Jean Ehrhard)	135
1972 - Vallquist	Pour que l'homme devienne plus humain - <i>Les Feuilles</i>	137
1973 - Fermet	L'expérience chrétienne d'un laïc : Marcel Légaut	
	La foi en paroles d'homme - <i>Catéchistes</i> N° 96	139
1973 - Mignon	Vivre en frères chez Légaut à Mirmande - <i>Fraternité franciscaine</i>	155
1973 - xxx	La prière - <i>Interview</i>	156
1973 - xxxx	Marcel Légaut, le prophète provençal - <i>Interview</i>	158
1974 - Gautier	La foi nue selon Marcel Légaut - <i>Livre</i>	160
1974 - L.M.	Meine Erfahrung mit dem Glauben - <i>Lumen vitae</i> N° 29	
	Introduction à l'intelligence du passé et de l'avenir du christianisme...	190
1974 - LM	Meine Erfahrung mit dem Menschem - <i>Lumen vitae</i> N° 29	
	L'homme à la recherche de son humanité.....	190
1974 - Thollot	Le berger venu de l'université - <i>Hebdo</i> N° 514.....	191
1975 - Ball	Marcel Légaut et l'Église de demain- <i>Cahier Univ. Cath</i>	193
1975 - Jossua	Un chrétien de notre temps - <i>Rev. des sc. phil. et théol.</i> N° 59	194
1975 - Nossent	Mutation de l'Église et conversion personnelle - <i>Nlle revue théol.</i> N° 97	194
1975 - Roche	Le risque d'être fidèle - <i>Nouvelle Cité</i>	195
1975 - Rosset	Rencontres avec la nuée de feu - <i>Livre</i>	198
1975 - Thils	Mutation de l'Église et conversion personnelle - <i>Revue théologique de Louvain</i> N° 6	202
1976 - Ackermann	Présence et passion d'un croyant, Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	205
1976 - Légaut	Enseigner - <i>Lettre aux directeurs (ADDEC)</i>	206
1976 - L.D.	Vivre pour être - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 98	208
1976 - Luzsensky	Marcel Légaut et Boquen - <i>Lettre</i>	208
1976 - Maréchal	Patience et passion d'un croyant - <i>Vivante Église</i>	209
1976 - Méhat	Comment peut-on être charismatique ? - <i>Livre</i> , édition du Seuil	210
1976 - Mignon	Patience et passion d'un chrétien - <i>ICI</i> N° 509	211
1976 - Poulat	Mutation de l'Église et conversion personnelle	
	<i>Archives de sciences sociales des religions</i> N° 41	212
1976 - Robert de	Mutation de l'Église et conversion personnelle - Question à... Réponse de... <i>Études théologiques et religieuses</i> N° 51	213
1976 - Vimeux	Marcel Légaut. Un "spirituel" aux champs - <i>Archives</i>	214
1977 - Baud	Lecture de Marcel Légaut - <i>Nova et vetera</i> 1977/3	215
1977 - Couve	Questions à... Réponses de... Mutation de l'Église et conversion personnelle <i>Foi et vie</i> N° 76	217
1977 - Ehrhard	Qui est Marcel Légaut ? - <i>Archives</i>	219
1977 - Ehrhard	La patience et la passion de Marcel Légaut - <i>ICI</i> septembre	223
1977 - Fabe	Intériorité et engagement - <i>Carmel</i> N° 3	227
1977 - Holstein	Patience et passion d'un croyant - <i>Les Études</i> N° 346	228
1977 - Jossua	Patience et passion d'un croyant - <i>La vie spirituelle</i> N° 620	228
1977 - L.J.R.	Patience et passion d'un croyant - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 99	228
1977 - Wattiaux	Intériorité et engagement - <i>Revue théologique de Louvain</i> N° 8	228
1978 - Bridel	Mutation de l'Église et conversion personnelle	
	<i>Revue de théologie et de philosophie</i> N° 111	231
1978 - Javaux	Intériorité et engagement - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 100	231
1978 - Thomas	Jean-Pierre Jossua dans « <i>L'écoute et l'attente</i> » (1978), p. 121-22	232
1979 - Holstein	Deux chrétiens en chemin, Légaut-Varillon - <i>Les Études</i> N° 350	233
1980 - Javaux	Deux chrétiens en chemin - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 102	233
1980 - Kleim	Marcel Légaut, pèlerin de l'Évangile - <i>Tribune de Genève</i>	234

1981 - Arzac	Méditation de Marcel Légaut (juillet 1981) - <i>La Mispa</i>	235
1982 - Goure	S'éveiller de l'intérieur - <i>Panorama</i>	237
1982 - Sève	Et si nous parlions de Dieu - <i>La Croix</i>	242
1983 - Coutagne	Méditation d'un chrétien du 20 ^{ème} siècle - <i>Lumière et vie</i> N° 32	243
1983 - Dinechin de	Méditation d'un homme du 20 ^{ème} siècle	244
1983 - Jarczyk	Méditation d'un chrétien du XX ^{ème} siècle - <i>La Croix</i>	245
1984 - Bourguet	Intériorité et engagement - <i>Études théologiques et religieuses</i> N° 59	245
1984 - Luzsensky	Marcel Légaut, passionné par Jésus <i>Devenir disciple de Jésus</i> , par Thérèse de Scott - <i>La Croix</i>	245
1984 - Renwart	Méditation d'un chrétien du 20 ^{ème} siècle - <i>Vie consacrée</i> N° 3	246
1985 - Arzac	Première session de La Mispa - <i>La Mispa</i>	246
1985 - Arzac	Vivre sur les traces de Jésus - <i>La Mispa</i>	248
1985 - Jarczyk	La foi en liberté. Un entretien avec Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	250
1985 - Javaux	Méditation d'un chrétien du 20 ^{ème} siècle <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 107	252
1985 - Landais	Marcel Légaut - Notre Dame de la Trinité	253
1985 - Longchamp	L'Église à l'heure de vérité - <i>Echo Illustré</i>	256
1985 - Potin	Un maître spirituel de notre époque L'Œuvre spirituelle de Thérèse de Scott - <i>La Croix</i>	257
1985 - Révillion	L'Église grouille de vitalité - <i>La Croix</i>	258
1986 - Cazines	Devenir ce que Dieu me donne d'être - <i>Église diocésaine</i>	258
	Conférence-débat du CCU	
1986 - Gallocher	L'éternité au cœur du présent : Marcel Légaut - <i>TC</i>	259
1986 - Strubelj	Sur le chemin de la rencontre - <i>Don Bosco Aujourd'hui</i>	261
1987 - Brignon	Marcel Légaut, un croyant - <i>L'Essor</i>	263
1987 - Charpentier	La foi réappropriée et partagée - <i>Échanges</i> N° 216	265
1987 - Gaillard	Croire à l'Église de l'avenir - <i>Études théologiques et religieuses</i> N° 62	268
1987 - Laveder	L'Église marche sur la tête - Marcel Légaut au carmel de Mazille	268
1988 - xxx	Marcel Légaut, berger et prophète - <i>Archives</i>	269
1988 - Mengus	Un homme de foi et la théologie	270
1988 - Potin	Marcel Légaut, maître spirituel - <i>La Croix</i>	276
1988 - Révillion	Le chemin de Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	276
1988 - Thomas	Un homme de foi et son Église - <i>Les Études</i> N° 368	277
1988 - Tincq	Le testament spirituel de Marcel Légaut - <i>Le Monde</i>	277
1988 - Tronchon	Interview de Marcel Légaut	278
1989 - Backer de	La base ne répond pas (assez) - <i>La Cité</i>	281
1989 - Braunbarth	Un homme médiocre sera nécessairement un chrétien médiocre <i>L'Alsace</i>	282
1989 - Breton	Travail de la foi - <i>La vie théologique et philosophique</i> N° 45	283
1989 - Dentin	Marcel Légaut au Carmel d'Amiens - <i>Dimanche</i>	284
1989 - Doucy	Le sermon sur la montagne. Réflexions de Légaut avec Babin	284
1989 - Jossua	Brûlot ou invitation au voyage ? - <i>Réforme</i>	287
1989 - GCdM	Un maître de l'intériorité - <i>La Cité</i>	288
1989 - Révillion	Les trois vies de Marcel Légaut - <i>Vermeil</i>	288
1989 - Révillion	À propos d'une lettre - <i>Panorama</i>	289
1989 - Vilain	Appel au dialogue. Pour une Église du dialogue - <i>TC</i>	290
1990 / 04 - Tronchon	Interview de Marcel Légaut - <i>Saint Etienne, radio locale</i>	291
1990 / juin - Libioulle	Un homme de foi et sa prière - <i>Revue Prier</i>	296
1990 / août - Lesegretain	Le berger de l'Évangile - <i>La Vie</i>	300
1990 / octobre - Mills	Genèse de la vie spirituelle - <i>Initiations</i> N° 4	301
1990 / octobre - Scott de	À la rencontre de Marcel Légaut - <i>Évangile et Liberté</i> N° 90	306
1990 / octobre - Zinck	Rencontre d'octobre 1990 aux Granges - <i>QQN</i> N° 37	312
1990 / 4 novembre - Viredaz	Le dimanche 4 novembre 1989 - <i>Archives</i>	313
1990 / 6 novembre - Derem	Hymne pour la Fête de Saint Martin - <i>Archives</i>	313
1990 / 8 novembre - Leneuf	Légaut nous a quittés - <i>Journal de Dijon</i>	313

1990 / 8 novembre - Révillion	Le dernier retour à la terre de Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	314
1990 / 8 novembre - xxxx	La mort de Marcel Légaut - <i>Tribune de Saint-Étienne</i>	315
1990 / 9 novembre - xxxx	Les funérailles de Marcel Légaut - <i>Journal de Die</i>	316
1990 / 9 novembre - xxxx	Enterrement de Marcel Légaut - Cathédrale de Die	317
1990 / 9 novembre - Feillet	La mort de Marcel Légaut L'agrégé de maths devenu berger et prophète - <i>Le Monde</i>	318
1990 / 9 novembre - Froment	Le Curé de Lesches - <i>Témoignage</i>	318
1990 / 10 novembre - F.D.	Relativiser les absolus - <i>La Libre Belgique</i>	319
1990 / 10 novembre - Lafitte	Un croyant en liberté - <i>Témoignage Chrétien</i>	320
1990 / 14 novembre - Lemonnier	La parole libre d'un berger - <i>Ouest-France</i>	320
1990 / 15 novembre - Welcomme	Les funérailles de Marcel Légaut - <i>Peuple Libre</i>	321
1990 / 16 novembre - Warnier	Hommage à Marcel Légaut - <i>La Vie</i> N° 2359	323
1990 / 17 novembre - J.B.	L'Église de l'avenir de Marcel Légaut - <i>L'Écho</i>	323
1990 / 19 novembre - Boué	Après la mort de Marcel Légaut, un spirituel de notre temps <i>Bulletin de l'Association Pierre Renevier</i>	325
1990 / 20 novembre - Scott de	La passion de l'essentiel - <i>La Libre Belgique</i>	325
1990 / 21 novembre - Luzsensky	Marcel Légaut et Boquen - <i>Lettre</i>	326
1990 / 21 novembre - Carmélites de Mazille	La fidélité de Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	327
1990 / 24 novembre - Falques	Homélie pour l'Eucharistie	328
1990 / 25 novembre - xxxx	La mort de Marcel Légaut - <i>Dimanche</i>	329
1990 / novembre - xxxx	Marcel Légaut à Mazille	329
1990 / novembre - Arsac	Témoignage - <i>La Mispa</i> N° 25	330
1990 / novembre - Batifoulier	Témoignage de ML - <i>Sem, relig. Montpellier</i>	330
1990 / novembre - Farine	Vivre éveillé - <i>Jalon des Équipes secondaires</i>	330
1990 / novembre - Girin, Lecomte	La fidélité de Marcel Légaut - <i>Archives</i>	331
1990 / novembre - Girin, Magnin	Un prophète pour notre temps - <i>Archives</i>	332
1990 / 24 novembre - xxxx	À Dieu, Marcel Légaut - <i>Golias</i> N° 24	335
1990 / novembre - Musset	ML éveilleur d'intériorité - <i>Nlles des Communautés</i> ...;	335
1990 / novembre - René	Devenir disciple - Prieuré St Martin - <i>Archives</i>	336
1990 / novembre - Révillion	La mort de M. Légaut - <i>Renouveau</i> (Haute-Loire)	337
1990 / novembre - Roux	Je rends mon tablier - <i>La Croix</i>	337
1990 / novembre - Vallier	Les ombres - <i>Nonchalances</i>	338
1990 / 7 décembre - Levert - Borne -	Massin - Guicheleau Hommages à Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	338
1990 / 8 décembre - Ogier	Olivier Ogier à Camille Girard - <i>Lettre</i>	340
1990 / 9 décembre - Vilain	Marcel Légaut et notre avenir - <i>Dimanche</i>	341
1990 / 10 décembre - Belon	Au revoir, Marcel - <i>Archives</i>	341
1990 / 12 décembre - Arfeuillère	Mourir en voyage... - <i>La Croix</i>	342
1990 / 14 décembre - Toinet	M. Légaut, profond et incertain - <i>France Catholique</i>	342
1990 / 15 décembre - Goettmann	M. L. entre dans la joie de son Maître - <i>Le Chemin</i>	344
1990 / 16 décembre - Durbet	Sa mort a signé sa vie - <i>Archives</i>	346
1990 / 16 décembre - Gaillard	Jésus, l'Église, Marcel Légaut et moi - <i>Archives</i>	346
1990 / 16 décembre - Garin	Propos de Marcel Légaut (octobre 90) - <i>Archives</i>	347
1990 / décembre - Biot	La mort de Marcel Légaut - <i>Bulletin paroissial</i>	347
1990 / décembre - Melero	En souvenir de Marcel Légaut - <i>Lettre</i>	348
1990 / décembre - Goure	L'éveilleur - <i>Panorama</i>	355
1990 / décembre - Reinkin	Itinéraire d'un "berger de Dieu" - <i>L'Appel</i>	355
1991 - Glaentzlin	Besret Bernard, <i>Confiteor</i> - <i>QQN</i> N° 53	356
1991 - Bobichon	Témoignages sur Légaut - Chronique de la Paroisse Universitaire Simone Réthoré - Bobichon Max - Joëlle Roche - <i>CUC</i>	356
1991 - Breton	Marcel Légaut dans la lumière de la mort - <i>La Vie spirituelle</i> N° 145	359
1991 - Ehrhard	Marcel Légaut vu par ses compagnons de route - <i>QN</i> N° 22-24 et 26	362
1991 - Ehrhard	M. L. vu par quelques-uns de ses compagnons de route - <i>Archives</i>	365
1991 - Ehrhard	Jean Ehrhard parle de Marcel Légaut (Visitation) - <i>Archives</i>	370
1991 - xxx	Hommage liégeois à Marcel Légaut - <i>Église de Liège</i>	380

1991 - Godard	Brialmont, 21 février - <i>Archives</i>	381
1991 - Halgouët	Esquisse d'un portrait spirituel - <i>Archives</i>	381
1991 - Hort	Conscience de soi du Christ <i>Revue de Théologie et de Philosophie</i> N° 123	387
1991 - Labarre	Avec Légaut - <i>CUC</i> Lyon-Roanne-Villefranche N° 3	394
1991 - Matthieu	Marcel Légaut : un témoignage - <i>Spiritualité et Culture</i>	396
1991 - Poisson	Professeur et paysan : Marcel Légaut - <i>Chronique</i>	396
1991 - Santoire	Le mariage de Marcel Légaut - <i>Lettre</i> au directeur de RCF Lyon	397
1991 - Scott de	Brialmont - 22 février 1991 - <i>Archives</i>	398
1991 - Cordonnier	Le dernier voyage de Marcel Légaut - <i>Archives</i>	399
1991 - Scott de	Foi en soi et foi en Dieu - <i>Archives</i>	400
1991 - Wasseige de	J'ai rencontré Marcel Légaut - <i>Études et Dialogue</i>	411
1992 - Borne	Marcel Légaut et Jacques Perret - <i>La Croix</i>	412
1992 - Ehrhard	De l'héritage spirituel de Marcel Légaut - <i>QQN</i> n° 40	413
1992 - Glaentzlin	Malheureuse Église de Henri Guillemin - <i>QQN</i> N° 53	414
1992 - Guillemin	Malheureuse Église, <i>prologue</i>	414
1992 - Many	Témoignage (1944) - <i>QQN</i> N° 40	419
1992 - P.G.	Vie spirituelle et modernité - <i>Lyon Matin</i>	419
1992 - Reymond	Résistance Drôme (5 juillet 1992) - <i>Archives</i>	420
1992 - Sauvage	Il n'y a pas 36 Légaut dans l'Église - <i>QQN</i> n° 40	421
1992 - Scott de	L'héritage spirituel de Marcel Légaut - <i>Gr. secondaires de la PU</i>	421
1992 - Scott de	Appropriation à soi de l'événement - <i>Archives</i>	424
1992 - Soulages	Marcel Légaut (1900-1990) - <i>Fidélité et Ouverture</i>	433
1992 - Weber	Un témoin des groupes Légaut - <i>Gr. secondaires de la PU</i>	439
1993 - xxxx	Témoignage - <i>QQN</i> n° 48	442
1993 - Breton	Où en est la vie spirituelle des catholiques ? - <i>Présence</i>	442
1993 - Ehrhard	Vie spirituelle et modernité - <i>Vie Spirituelle</i>	445
1993 - Grox de	Vie spirituelle et modernité - <i>Nouvelle revue théologique</i> N° 115	446
1993 - L.P.	Vie spirituelle et modernité - <i>Lumen vitae</i> N° 48	446
1993 - Langevin	Vie spirituelle et modernité - <i>Sciences et Esprit</i> N° 45	447
1993 - Luzsensky	L'ultime appel de Marcel Légaut - <i>Témoignage Chrétien</i>	447
1993 - Masson	René Masson à Guy Giry - <i>Lettre</i>	449
1993 - Riboulon	Témoignage - <i>QQN</i> ° 45	452
1993 - Santoire	Lettres de René Santoire et Etienne Borne - <i>QQN</i> N° 51	453
1993 - Scott de	Marcel Légaut et la paix - <i>Le Journal de la paix</i>	454
1993 - Thomas	Vie spirituelle et modernité - <i>La foi et le temps</i> N° 23	458
1993 - Valadier	Vie spirituelle et modernité - <i>Les Études</i> N° 378	458
1994 - Ehrhard	Jésus pour Légaut et Zundel - <i>Topo à Annecy</i>	458
1994 - Lesegretain	Témoignage - <i>QQN</i> N° 58	464
1994 - Matthieu	Domer Daniel en 1925 - <i>QQN</i> N° 54	465
1994 - Riel	L'approche du religieux selon Marcel Légaut - <i>Maîtrise de théologie</i>	466
1995 - Ehrhard	Emmanuel Mounier et Marcel Légaut (1935) - <i>QQN</i> N° 64	472
1995 - Révillion	Marcel Légaut : Dieu au cœur de l'humain - <i>La Croix</i>	473
1996 - Bazin	Témoignage (1932) - <i>QQN</i> N° 79	475
1996 - Bobichon	Silhouette - <i>QQN</i> N° 77	476
1996 - Combes	Jean de la Croix et Marcel Légaut - <i>QQN</i> N° 83	476
1996 - Girin	Un disciple de Jésus : Marcel Légaut - <i>Archives</i>	477
1996 - Gray	Souvenirs - <i>QQN</i> N° 80, 109 et 117	480
1996 - Lecomte	Témoignage - <i>QQN</i> N° 78	483
1998 - Feillet	À propos de la prière dans la vie de Marcel Légaut - <i>La vie spirituelle</i>	483
1999 - Dries	Une retraite en 1978 - <i>QQN</i> N° 117	485
1999 - Scott de	La vie spirituelle d'après le témoignage de M. Légaut - <i>La Mispa</i>	486
2000 - Breton	Prier en modernité - <i>Présence Magazine</i> - <i>QQN</i> N° 125	492
2000 - Cantin	Colloque de Paris - <i>QQN</i> N° 127	492
2000 - Chenu	M L Le mystère de l'homme, porte du mystère de Dieu - <i>Panorama</i>	493

2000 - xxxx	Colloque de Lyon - <i>Dossier de presse</i>	494
2000 - Doucy	Un témoin solidaire, Marcel Légaut - <i>La Croix</i>	495
2000 - Doucy	Journée du 12 mai à l'Institut Catholique de Paris - <i>QQN</i> N° 125	497
2000 - Massin	N° spécial dédié à M Légaut - <i>La Mispa</i> N° 25 - <i>QQN</i> N° 128	497
2000 - Révillion	L'homme à la recherche de son humanité - <i>Panorama</i>	499
2000 - Weber	L'Aventure chrétienne. Hommage à M. Légaut - <i>Golias</i> N° 74-75	499
2001 - Jacob	Marcel Légaut et Gustave Thibon - <i>QQN</i> N° 135	505
2001 - Poulat	Marcel Légaut et Gustave Thibon - <i>QQN</i> N° 133	506
2002 - Pelletier	La crise catholique (1965-1978) - <i>Livre</i>	507
2002 - Révillion	Les mots pour Le dire - <i>Préface</i> à L'arbre dans la mer de B. Feillet	508
2003 - Merlet	Témoignage - <i>Archives</i>	509
2003 - Révillion	Retour à la terre - <i>Panorama</i>	511
2004 - Epinat	Témoignage - <i>QQN</i> N° 172	512
2004 - Feillet	Marcel Légaut, le professeur paysan - <i>Supplément de la Vie</i>	513
2004 - Magnan	Marcel Légaut et Bernanos - <i>QQN</i> N° 171	514
2004 - Vincent	Témoignage - <i>Archives</i>	515
2005 - Glaentzlin	Marcel Légaut et Emmanuel Mounier - <i>QQN</i> N° 184	516
2005 - Musset	Sullivan parle de Marcel Légaut - <i>QQN</i> N° 182	517
2005 - Poulat	Marcel Légaut ou les ruminations d'un solitaire <i>La question religieuse et ses turbulences au 20 ème siècle</i>	518
2005 - Scott de	Marcel Légaut, témoin d'un avenir - <i>Études</i>	521
2005 - Sohier	Témoignage : le refus - <i>Archives</i> Importance des exigences de refus dans le cheminement spirituel ...	526
2006 - Lecomte	Liberté au sein de l'ACML - <i>Parvis</i> N° 29	527
2007 - Breton	Marcel Légaut et la théologie - <i>Théolib</i> N° 38	530
2007 - Doucy	Figures d'anciens recueillies par Roger Rabu - <i>Archives</i>	534
2007 - Goffin	Un itinéraire avec Marcel Légaut - <i>Théolib</i> N° 38	535
2007 - Lecomte	Quête de la foi et marginalité - <i>Parvis</i> , Hors série N° 18	537
2007 - Lecomte	Marcel Légaut, un homme en marche - <i>Théolib</i> N° 38	541
2007 - Melero	Rencontrer un homme de foi - <i>Théolib</i> N° 38	542
2007 - Musset	Sur les marges de mon Église - <i>Parvis</i> , Hors série N° 18	544
2007 - Musset	Marcel Légaut, éveilleur de mon humanité - <i>Théolib</i> N° 38	546
2007 - Rabu	Passant par Chadefaud et Scourdois - <i>Archives</i>	548
2007 - Schmidt	La Magnanerie, quarante ans de fécondité de M. Légaut - <i>La Croix</i>	550
2007 - Scott de	M. Légaut : dynamique d'une œuvre - <i>Parvis</i> , Hors série N° 18	551
2007 - Scott de	Découvrir Marcel Légaut - <i>Théolib</i> N° 38	553
2008 - Haas	Les souvenirs de Denise Haas-Barbazanges (1917-2009) - <i>Archives</i>	557
2008 - Haas	Souvenirs des Granges (François-Xavier Haas) - <i>Archives</i>	559
2008 - Mandonnaud	Décès de Marguerite Légaut (17 juin 2008) - <i>QQN</i> N° 214	562
2008 - Riché	Marcel Légaut et René Macaire - <i>QQN</i> N° 221	564
2008 - Rosset	La nuée de feu - <i>QQN</i> N° 207	567
2009 - Dancer	De Chalon à Mazille - <i>La Croix</i>	568
2009 - Fisch	La foi, acte humain - <i>La libre pensée chrétienne</i>	570
2009 - Lebonnois	Marcel Légaut, ce compagnon inépuisable - <i>QQN</i> N° 224	572
2009 - Lerch	Projets d'un enseignement supérieur dans un cadre paysan	573
2009 - Rosset	Une rencontre décisive (Noël 1948) - <i>QQN</i> N° 222	583
2010 - Bessière	Marcel Légaut : vingt ans après - <i>Jésus</i> , n° 146	584

Tables

Index des personnes	page 586
Index des sources	page 597
Index des livres de Légaut	page 602
Recensions des livres	page 603
Les auteurs des articles	page 605
Sommaire général	page 611

Couverture Différents textes sur Marcel Légaut de 1929 à 2010
Tome I : 1929 à 1975
Tome II : 1976 à 1990
Tome III ; 1990 à 2010

Présentés par Xavier Huot

Quatrième de couverture

Le cahier 9 rassemble une collection de textes concernant Marcel Légaut.

1) Principalement des articles de revues ou de journaux, en particulier des recensions écrits au moment de la parution de ses livres,

a) à commencer par ses premiers livres :

- *Prières d'un croyant* édité en 1933, pour lequel on a huit recensions, suivi de
- *La condition chrétienne* en 1937 et *La communauté humaine* en 1938 qui ont, tous deux, fait l'objet de cinq recensions.

Ces livres, surtout le premier, ont été bien accueillis et ont rapidement connus un réel succès.

b) *Travail de la foi*, édité en 1962, a passé pratiquement inaperçu. Je n'ai retrouvé qu'une seule recension en 1962 dans *Le Dauphiné libéré*.

c) *Introduction au passé et à l'avenir du christianisme* a remis Légaut en selle et permis l'édition du second tome : *L'homme à la recherche de son identité*.

On recense une quinzaine d'articles dans les années 1971 et 1972, signés Congar, Jossua, Holstein... et en particulier deux longues études du Père Chevignard dans *La vie spirituelle*, et du Père Malevez dans *La foi et le temps*. Ces deux articles ont reçu de longues réponses de la part de Légaut, mais celle destinée au Père Chevignard, retrouvée dans les archives de Jean Ehrhard, commence malheureusement en page 3.

d) Les autres livres sont régulièrement signalés dans la Presse, preuve que, pour faire "vivre" un auteur, il faut écrire. C'est une des raisons de la demande de Desclée de Brouwer de sortir un nouveau livre sur Marcel Légaut que Thérèse de Scott est en train de rédiger, afin de relancer son souvenir dans le public.

2) On trouvera aussi un certain nombre de témoignages de personnes qui ont rencontré Légaut ou qui l'ont bien connu, et des interviews. Les grandes interviews de Babin et autres seront réunies dans un autre cahier.

Je n'ai pas la prétention d'avoir réussi à retrouver tous les articles qui ont paru au sujet de Marcel Légaut mais le contenu de ce cahier peut permettre de se rendre compte de l'impact que cet homme a eu sur son époque et sur beaucoup de personnes.

J'ai classé ces textes selon un ordre chronologique mais différents index, index des personnes, des auteurs, des revues, des livres de Légaut... permettront plus facilement de s'y retrouver.

Je souhaite que ce travail puisse servir à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire assez exceptionnelle de Marcel Légaut et du groupe de personnes qui l'ont constamment aidé à rédiger ses livres. Mon but reste de mettre simplement ces documents à la disposition des lecteurs car le risque est réel de les voir se perdre rapidement dans les oubliettes de la mémoire. Il est important aussi d'avoir un lieu où on puisse plus facilement les retrouver et les utiliser éventuellement. Ces textes sont donc présentés sans aucun commentaire. Certains sont particulièrement critiques, tels l'article de Baud, dans *Nova et vetera* (1977), ou le petit livre d'Élie Gautier, *La foi nue selon Marcel Légaut* (1974), preuve que les écrits de Marcel Légaut peuvent être déformés par celui qui les lit comme des livres de théologie ou de philosophie et non, comme lui-même le rappelle souvent, comme un témoignage de son vécu.